ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HARLES FOURIER.

TOME V.

LA THÉORIE DE L'UNITÉ UNIVERSELLE

a paru primitivement sous le titre de

TRAITÉ DE L'ASSOCIATION DOMESTIQUE-AGRICOLE,

OU ATTRACTION INDUSTRIELLE,

PAR CH. FOURIER.

Ce 4e. volume contient les 3 derniers Livres de la Théorie en concret ou Association composée.

BESANÇON. — IMPRIMERIE DE L. SAINTE-AGATHE.

F7754

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. FOURIER.

TOME CINQUIÈME.

THÉORIE

DE

L'UNITÉ UNIVERSELLE.

QUATRIÈME VOLUME.

Aures habent et non audient :
Oculos habent et non videbunt.
PSAL.

117678
21/7/11

DEUXIÈME ÉDITION,

PUBLIÉE PAR LA SOCIÉTÉ POUR LA PROPAGATION ET POUR LA RÉALISATION DE LA THÉORIE DE FOURIER.

PARIS.

M D CCC XLI.

TABLE ET TABLEAUX

DU TOME IV.

THÉORIE EN CONCRET.

LIVRE DEUXIÈME.

DE L'ÉDUCATION UNITAIRE OU INTÉGRALE COMPOSÉE.

SECTION III. — *Éducation en phases antérieure et citérieure.*

PRÉLUDE. — Sur l'unité d'éducation harmonienne. 1

PREMIÈRE NOTICE. — *Éducation antérieure.*

Argument général de la IIIe. Section. — Phases et épreuves. 7

Ch. 1. Des trois ordres de basse enfance. 13

2. Appâts matériels pour la basse enfance. 19

Tables des ressorts matériels et spirituels en éclosion de vocation. 20

3. Ressorts spirituels d'industrie pour la basse enfance. 28

Note F. Sur la subordination passionnée des enfants. 34

4. Corollaires sur l'éducation de la basse enfance. . . 38

5. Régime progressif des nourrissons. 47

6. Contrepoids de caractères enfantins. 57

CIS-LUDE. — La médecine positive harmonique. 66

DEUXIÈME NOTICE. — *Éducation citérieure.*

Argument spécial de la IIe. Notice. 71

7. Opéra harmonien, ou Série pivotale en unité matérielle. 73

Table des accords matériels mesurés. 76

8. De l'éducation harmonique des animaux. 84

Ch. 9. Cultures enfantines de l'Harmonie. 94
10. Des cuisines sériaires et de leur influence en éducation. 102
11. Amorces et progrès de l'enfant aux cuisines sériaires. 109
12. De la précocité composée des enfants. 105
Citer-Pause. — Sur l'option de Dieu entre le travail sociétaire et le travail morcelé. 124
Vices de l'action individuelle en industrie civilisée et contre effets harmoniens. 126

Section IV. — *Éducation en Phase ultérieure et postérieure.*

Argument général de la haute éducation. 131

Troisième Notice. — *Éducation ultérieure.*

Antienne. 138
Ch. 1. Organisation des petites hordes. 140
2. Fonctions civiques des petites hordes. 147
3. Application aux équilibres passionnels. 156
4. Organisation des petites bandes. 166
5. Fonctions sociales des petites bandes. — Erreur bi-composée sur le génie féminin. 174
Note G. Sur la connivence des philosophes et des Français pour avilir le sexe féminin. 186
6. Application à l'équilibre matériel par la gymnastique intégrale. 191
Trans-Lude. — Quadrille de conflits en éducation civilisée. 201

Quatrième Notice. — *Éducation postérieure.*

Argument spécial de la IVe. Notice. 210
7. Des vestales harmoniennes. 217
8. Fonctions du corps vestalique. 229
Cis-Appendice. — Le sort de la virginité civilisée. 241
9. Des vestels harmoniens. 245
10. Des damoiselles et des damoiseaux. 258

TRANS-APPENDICE. — Accord du bon et du beau dans les premiers amours de l'Harmonie. 266
Ch. 11. Du corps sibyllin. 277
Sceptres pivotaux et cardinaux. 273
12. Gammes simples en méthodes d'enseignement. . . 279
X ou PIVOTAL. — Du procédé d'enseignement harmonien, ou mutualisme composé. 292
Postienne. 299
POT-LUDE. — Omissions préméditées ou obligées. 303

LIVRE TROISIÈME.

DISPOSITIONS DE HAUTE HARMONIE.

SECTION V. — *Des moduls mesuré et puissanciel.*

Article abréviatif. — Aperçus divers. 311
Table pivotée des 16 tribus et 32 chœurs de Phalange. . 314
ULTER-PAUSE. — Simplisme et fausse position de la politique moderne. 322

SECTION VI. — *Harmonies ambiguës* K *et infinitésimales* X.

Modulations ambiguës. 328
Modulations infinitésimales. 333
X. Généralités sur l'infinitésimal passionnel. 333
Table d'hyper-série octavienne à deux dimensions. 336
X. Passions infinitésimales inverses. 342
Échelle progressive des vilains goûts en tous degrés. . . . 344
Passions infinitésimales directes. Guerre majeure ou gastrosophique. 352
Leçons d'équilibre et de prudence. 362
Appendice. 368
ULTER-LOGUE. — Les Français doublement dupes de la flatterie. 371

LIVRE QUATRIÈME.

DE L'ÉQUILIBRE PASSIONNEL.

SECTION VII. — *Des équilibres cardinaux.*

PRÉALABLE. — Sur le ralliement passionnel. 377

Ressorts affectifs élémentaires. 379
Ch. 1. Généralités sur l'équilibre de ralliement. Principes déduits du ralliement d'amitié. 382
Quadrille des ralliements d'amitié. 383
Colonnes de ralliement. 387
2. Du ralliement subversif ou confus ; procédé de l'harmonique. 388
Échelle des castes et sous-castes civilisées. . . . *Ib.*
3. Corollaires sur le ralliement d'amitié. 392
Appendice. 402
4. Principe de l'équilibre d'ambition. 405
5. Quadrille des ralliements d'ambition. 411
6. Excellence des ralliements d'ambition pour affectionner les peuples aux souverains. 426
Note H. Sur les sceptres de mérite et de loterie. 436
Clavier des 810 caractères domestiques. 439
7. Quadrille des ralliements de famillisme. 444
8. Des testaments harmoniens et de leurs propriétés ralliantes. 451
9. Lacune des ralliements d'amour. 461
Postalable. — Résumé sur les ralliements. 470
Ulter-pause. — La déraison politique et morale, ou le piége des ouvrages bien écrits. — Politique de l'*homme des champs*. 477

Section VIII. — *De l'équilibre unitaire interne, ou Accord de répartition aux trois facultés.*

Ch. 1. Formule générale des équilibres de compensation. . 486
2. Formule d'un groupe d'équilibre industriel. 498
3. Répartition hyper-unitaire en raison directe des masses et inverse des distances. 502
4. Propriétés de la répartition équilibrée. 509
5. Objections sur l'harmonie de répartition. 514
6. Équilibre de classement entre les Séries. 519
7. Répartition hypo-unitaire, en raison directe de mérite et inverse de cupidité. 525

8. Distribution d'une journée de bonheur ou de plein équilibre des passions. 535
Séances d'une journée équilibrée. 537
9. Critique de cette journée de bonheur minime. . . . 543
10. Échelle des attractions spéciales en correspondance aux périodes sociales. 549
APPENDICE. — Sur l'équilibre unitaire externe. 557
POST-LOGUE. — Le bon sens banni dans l'âge moderne par le bel esprit. — Morale de l'*Homme des champs*. 560

ÉPI-SECTION.

Mode sociétaire simple, ou 7e. période.

1. Des lacunes d'attraction. 575
2. Formation, distribution et installation d'une Phalange d'Harmonie simple. 580
3. Candidature de moyens et de caractère. 587
Table des antagonistes français. 593
ÉPILOGUE. 602
La politique rétrograde faussée par 16 dégénérations. *Ib.*

FIN DE LA TABLE.

SOUS LE TITRE DE

PLAN DU IIe. TOME,

On lisait dans l'édition de 1822 *la note suivante, qui se rapporte à la troisième partie du Traité ou* THÉORIE EN CONCRET.

Le 2e. tome devait contenir huit sections en quatre livres; mais les 3e. et 4e. sections s'étant trop étendues, il a fallu renvoyer les 5e. et 6e., se borner à donner l'argument de l'une et l'abrégé de l'autre.

Une lacune très-notable dans ce traité provisoire est celle de l'équilibre unitaire externe ou mécanisme de commerce véridique (relations extérieures des Phalanges) : c'eût été un traité assez long (500 pages au moins). Il exigeait, entre autres préalables, une analyse des 36 caractères du commerce anarchique (II, 207), dont le 31e., LA BANQUEROUTE, est tablé en ordres, genres et espèces (III, 124). Il a fallu renvoyer ce sujet au 3e. tome, ainsi que les sections 5 et 6.

Une autre lacune qui se fera sentir dans le cours de toutes les sections, c'est celle de l'analyse des passions, selon l'échelle donnée à la table (III, 91). J'ai déjà prévenu que cette analyse employant plus d'un demi-volume, ne pourra trouver place qu'au 4e. tome.

On ne saurait contenter tous les goûts. Quelques-uns ont pensé que je donnais trop d'étendue au traité de l'éducation, livre II : c'est la seule branche d'Harmonie dont on puisse décrire en détail le mécanisme; encore ai-je entravé à la 4e. notice (210) affectée à la tribu qui entre en âge d'amour. Nos coutumes ne pouvant pas admettre l'hypothèse de libre choix en amour, il a fallu s'arrêter à cette tribu : l'examen des suivantes aurait exigé qu'on spéculât sur la pleine liberté de choix. Nos rigoristes en admettent volontiers le tableau, quand il s'agit des brigands Turcs et Barbaresques, et ils le trouveraient indécent en perspective de mœurs futures, applicables seulement à la 5e. génération d'Harmonie, inconséquence digne de gens qui veulent protéger la fourberie commerciale, et faire régner l'auguste vérité.

L'obstacle dont il s'agit, m'a obligé à donner un long-intermède (III, 51) sur la fausseté générale des amours civilisés; critique indispensable en théorie d'équilibre passionnel. Voyez la note (*).

(*) *Les preuves sur le mécanisme sociétaire doivent être* NÉGATIVES *et* POSITIVES *à la fois*, preuves composées : *si le respect dû aux usages et préjugés oblige à retrancher quelque branche de preuves positives, il faut se rattacher aux négatives, comme les tableaux de la fausseté civilisée en relations d'amour et de famille* (CITER, *III*, 60; INTER, *III*, 86; ULTER, *III*, 96). *Ces analyses dénotent le besoin d'un régime différent pour arriver à la vérité. Or, si notre système familial était conservé dans l'état sociétaire* (*Harmonie composée*, *II*, 33), *l'Association fonderait donc ses équilibres passionnels sur la fausseté, et par suite Dieu*

Dans cet intermède, l'exposition placée aux deux articles PRÆ (III, 51) et CIS (54), est fort incomplète; elle est SIMPLISTE, ne roulant que sur les vices inhérents à la fausseté.

Ce sujet devait être envisagé sous un point de vue COMPOSÉ, et joindre la perspective des garanties solidaires à celle du règne de la vérité.

Il eût fallu, dès l'exorde, PRÆ (III, 51), mentionner ce double but, VÉRITÉ et GARANTIES SOLIDAIRES : il est exprimé bien tard (55), et trop peu mentionné aux articles TRANS et POST.

J'ai commis cette erreur, ce simplisme de but, en voulant faire trop de concessions à l'esprit français qui exige que, dans une dissertation sur l'amour, on débute par les roses, les papillons et autres fariboles. Préoccupé de cette obligation, j'ai perdu de vue l'un des deux buts, *les solidarités*, et je n'ai fait envisager que *la vérité*. On commet aisément ces inadvertances, quand le manuscrit n'est composé qu'au moment d'être livré à l'ouvrier.

En traitant de la vérité, il faut se garder de la recommander par elle seule, selon l'usage de nos politiques. Il faut toujours lui accoler l'utile ou bénéfice qu'elle produit constamment dans l'état sociétaire. Elle y devient agréable et utile : dans l'état civilisé, elle n'est que ruineuse et honnie.

serait ami de la fausseté, puisqu'il en ferait le pivot de son mécanisme social.

Cette opinion injurieuse à Dieu est combattue dans les 3 articles Citer, Inter *et* Ulter, *où l'on voit que la fausseté établie par le régime actuel, n'engendre que des mœurs infâmes qui ne sauraient être le vœu de la divinité. De là j'ai conclu* (Trans., *III*, 121), *contre le régime de la fausseté conjugale et commerciale, et conclu sur le besoin d'un régime garant de vérité en commerce et en amour.*

C'est traiter une question d'équilibre social en sens négatif : pour passer au positif, je donnerai, au 3e. tome, le mécanisme de commerce véridique; mais il restera à donner celui des amours véridiques; et tant que les préjugés s'opposeront à ce qu'il soit publié, on ne devra pas s'étonner que les théories d'équilibre passionnel présentent des lacunes.

Les passions ne sont pas une mécanique dont on puisse équilibrer séparément telle ou telle branche, selon les caprices de chaque lecteur et les restrictions de chaque sophiste; leur équilibre doit être INTÉGRAL ET UNITAIRE; *chacune des parties y correspond au tout; et si on fausse l'équilibre en amour, il sera, par contre-coup, faussé du plus au moins dans les autres branches du mécanisme sociétaire. J'ai dû employer un long Intermède à établir ce principe; il sert de réplique à toutes les objections qu'on pourra m'adresser sur les lacunes, des points faibles, etc. Quand il me sera permis d'écrire l'Harmonie pass. en entier, sans en exclure une passion de très-haute influence (l'amour, cardinale rectrice mineure), on verra qu'il n'existe aucun côté faible dans l'Harmonie passionnelle ou théorie d'unité sociétaire, et que Dieu a bien intégralement calculé et consolidé les équilibres sociaux, sur tous les points de son mécanisme.*

On verra aux sections 7 et 8 que la nouvelle science d'*équilibre* passionnel est de la compétence des femmes comme des hommes, qu'ici les *contre-poids et balances* ne sont plus des sentiers de ronces comme dans les sciences actuelles.

Obligé de renvoyer les sections 5 et 6, j'ai motivé ce délai par deux aperçus, dont le 1er., 311, prouve que le sujet de la 5e. section roulerait sur des calculs trop profonds pour des commençants ; et le sujet de la 6e., sur des calculs souvent risibles aux yeux des civilisés qui ignorent que les moindres plaisirs sont, en Harmonie, l'objet de vastes calculs en essor infinitésimal.

J'ai fait à cet égard une épreuve sur les lecteurs, par des dissertations puériles en apparence, l'une sur l'échelle des vilains goûts, 452, et ses emplois en infiniment petit ; l'autre, sur une babiole gastronomique, les petits pâtés, 552. On se tromperait fort, si on traitait ces détails de futilités lorsqu'ils s'appliquent à des spéculations étendues au globe entier. Je préviens que cette courte section est un piége pour les esprits faux et gens à courte vue, qui ne manqueront pas de s'y prendre, ignorant qu'on ne peut pas établir les équilibres de consommation, production, hygiène et autres, sur les grains et farines, si on ne sait pas l'établir sur leurs plus menus emplois, comme petits pâtés, croquignoles et dragées.

Déjà j'ai préludé sur les questions d'*infiniment petit* au Post-Ambule, (III, 206), où j'ai indiqué une économie annuelle de 400 milliards sur des épingles, des allumettes et autres minuties que dédaigneraient nos sublimes génies. Toutefois, il faut faire ici une différence de nation à nation, et je suis persuadé que ces calculs sur les emplois de l'infiniment petit, seront mieux appréciés hors de France.

Non-seulement ils forment une branche pivotale de l'Harmonie ; mais ils doivent y produire des équilibres généraux en matériel et en passionnel : c'est la thèse que je démontre à la 6e. section, sur des infiniment petits. Le calcul sur les œufs de poule (III, 206) n'est qu'une harmonie matérielle simple : ici je présente l'harmonie des infiniment petits en composé matériel et passionnel. Au reste, si les sots raillent sur pareille thèse, les géomètres et les vrais équilibristes en sentiront l'importance. Voyez 362.

J'ai déjà remontré (II, 188) les lecteurs pointilleux qui ne s'attachent qu'aux accessoires, aux minuties, aux côtés plaisants pour des esprits superficiels : je leur réitère que, dans une affaire d'intérêt si majeur, l'attention doit se fixer sur les sept points principaux, énoncés *Avant-Propos*, Præ ; il importe de le rappeler au début du 2e. tome, afin de garantir le lecteur bénévole des insinuations de détracteurs et ergoteurs qui lui feraient perdre le fruit de cette étude, en le distrayant par la critique des formes, au lieu de le fixer à l'examen du fond, à la question de réalité de l'invention.

TRAITÉ
DE L'ASSOCIATION
DOMESTIQUE-AGRICOLE.

LIVRE DEUXIÈME.
DE L'EDUCATION UNITAIRE
OU INTÉGRALE COMPOSÉE.

SECTION TROISIÈME.
ÉDUCATION EN PHASES ANTÉRIEURE ET CITÉRIEURE.

PRÉLUDE. — *Sur l'Unité d'Éducation harmonienne.*

Il n'est pas de problème sur lequel on ait plus divagué que sur l'instruction publique et ses méthodes. La nature, dans cette branche de politique sociale, s'est fait de tout temps un malin plaisir de confondre nos théories et leurs coryphées, depuis l'affront essuyé par Sénèque, instituteur de Néron, jusqu'aux échecs de Condillac et Rousseau, dont le premier ne forma qu'un cretin politique, et le second n'osa pas essayer l'éducation de ses propres

enfants. Bien sage fut-il, car il aurait sans doute réussi comme Cicéron, qui entremit toute la docte séquelle d'Athènes et de Rome pour faire de son fils le plus nul des êtres, un idiot, dont l'unique relief se borna à porter le nom de Cicéron, héritier de son immense fortune, et avaler une cruche de vin en une seule gorgée. Cette crapule était le seul talent du fils de l'orateur romain; il tenait parmi les biberons le même rang que son père parmi les beaux esprits.

Telles sont les prouesses que l'histoire nous transmet sur le compte de cet avorton, pour l'instruction de qui les sages d'Athènes et de Rome avaient été mis à contribution. Il faut l'avouer, l'espoir des pères est bien déçu par les méthodes civilisées, et par l'impéritie des sophistes en éducation.

Pour nous sortir du chaos de leurs systèmes, posons d'abord des fanaux de direction; déterminons le but, puis nous nous occuperons de la marche à suivre.

En toute opération d'Harmonie, le but n'est autre que l'unité. Pour s'y élever, l'éducation doit être INTÉGRALE COMPOSÉE.

Composée, formant à la fois le corps et l'âme ; elle ne remplit aujourd'hui aucune de ces deux conditions. Il sera prouvé, dans le cours de ces sections 3e. et 4e., que les méthodes civilisées négligent le corps et pervertissent l'âme.

Intégrale, c'est-à-dire embrassant tous les détails du corps et de l'âme, introduisant la perfection sur tous les points. Il sera prouvé que nos systèmes civilisés ne tendent qu'à fausser pièce à pièce les développements du corps [et de l'âme], et vicier [l'un et l'autre] par l'égoïsme et la duplicité.

Dans un prélude, évitons de parler du matériel qui nous conduirait trop loin, et bornons-nous à envisager l'éducation harmonienne en sens moral et politique, c'est-à-dire en sens unitaire; car il ne peut exister ni saine politique, ni saine morale, hors des voies d'unité ou voies de Dieu.

L'éducation harmonienne, dans ses procédés, tend d'abord à faire éclore dès le plus bas âge les VOCATIONS D'INSTINCT, appliquer chaque individu aux diverses fonctions auxquelles la nature le destine, et dont il est détourné par la méthode civilisée, qui, d'ordinaire et sauf rares exceptions, emploie chacun à contre-sens de sa vocation.

Si votre astre en naissant vous a formé poête,

les leçons de la morale et du devoir filial tendront à faire de vous comme de Métastase un portier au lieu d'un poête, et tout l'attirail de la sagesse philosophique sera mis en jeu pour vous entraîner aux fonctions d'où la nature voulait vous écarter. Les 9/10es. des civilisés pourraient élever cette plainte.

Il n'est donc pas de question plus obscurcie parmi nous que celle de la vocation ou instinct de fonctions sociales. Ce problème va être pleinement éclairci par le mécanisme de l'éducation harmonienne. Elle ne développe jamais chez l'enfant une seule vocation, mais une trentaine de vocations graduées et dominantes en divers degrés.

Le but étant de conduire d'abord au *luxe* (1er. foyer d'Attraction (II, 241), il faut que l'éducation entraîne au travail productif; elle ne peut y réussir qu'en faisant disparaître une tache bien honteuse pour la civilisation, et qu'on ne trouve pas chez les Sauvages; c'est la grossièreté

et la rudesse des classes inférieures, la duplicité de langage et de manières. Ce vice peut être nécessaire parmi nous, où le peuple accablé de privations sentirait trop vivement sa misère s'il était poli et cultivé; mais dans l'état sociétaire où le peuple jouira d'un minimum supérieur au sort de nos bons bourgeois, il ne sera pas nécessaire de l'abrutir pour le façonner à des souffrances qui n'existeront plus, et pour l'enchaîner à des travaux qui n'auront rien de pénible, puisque le mécanisme sériaire les rendra attrayants.

De cette chance d'Attraction industrielle dérive la nécessité de polir la classe plébéïenne; car si l'industrie sociétaire doit amorcer les souverains comme les plébéïens, il suffirait de la seule grossièreté du peuple pour contre-balancer les amorces que le nouveau système industriel pourrait présenter aux grands. La classe riche ne se plairait jamais à exercer le travail avec des rustres, à se mêler à toutes leurs fonctions. Ainsi, par le double motif du bien-être du peuple et de l'accession des riches au travail, il devient inutile que le peuple d'Harmonie reste grossier; il faut au contraire qu'il rivalise de politesse avec la classe riche, pour réunir attrait des personnes et attrait des fonctions dans les cultures et manufactures.

La politesse générale et l'unité de langage et de manières ne peuvent s'établir que par une éducation collective, qui donne à l'enfant pauvre le ton de l'enfant riche. Si l'Harmonie avait, comme nous, des instituteurs de divers degrés, pour les trois classes, riche, moyenne et pauvre, des académiciens pour les grands, des pédagogues pour les moyens, des magisters pour les pauvres, elle arriverait au même but que nous, à l'incompatibilité

des classes et à la duplicité de ton, qui serait grossier chez les pauvres, mesquin chez les bourgeois, et raffiné chez les riches. Un tel effet serait gage de discorde générale : c'est donc le premier vice que doit éviter la politique harmonienne : elle s'en garantit par un système d'éducation qui est UN pour toute la Phalange et pour tout le globe, et qui établit partout l'unité de bon ton.

Évitons ici de confondre l'*unité avec l'égalité*. La classe opulente, loin d'être lésée par la politesse des inférieurs, y trouve une foule d'avantages incontestables. Aussi tout homme riche préfère-t-il des domestiques polis et intelligents, comme ceux de Paris, aux rustres de province, par qui on est fort mal servi et grossièrement traité.

D'ailleurs, le service n'étant pas engagement individuel en Harmonie, où il est au contraire lien d'affection individuelle, c'est pour l'homme riche un double charme que de trouver dans ses nombreux pages des amis intimes et des gens polis comme lui. On croit déjà favoriser les monarques en leur procurant un seul de ces agréments, celui d'avoir pour pages des jeunes gens d'une éducation très-soignée. Si un Harmonien peut ajouter à cet avantage celui de trouver des amis dans tous ses serviteurs, s'ensuivra-t-il que ce régime ait quelque rapport avec l'égalité?

Usons d'une comparaison : prétendra-t-on que, pour éviter l'égalité, il faille que le peuple soit de plus petite stature et de plus faible corpulence que les gens riches? Non, sans doute. L'unité *matérielle* veut que les corps soient de même taille dans toutes les classes. Il n'y a jusque-là qu'*unité simple*, bornée au matériel ou physique de l'homme.

L'unité composée qui doit être *matérielle* et *passionnelle*, et qui ne peut s'établir qu'en Harmonie, exige que

les humains soient identiques en ce qui touche aux essors de l'âme comme en développements du corps, qu'ils soient homogènes par le langage et les manières, quoique très-inégaux en fortune.

Du moment où le travail sera devenu attrayant, il n'y aura nul inconvénient à ce que le pauvre soit poli et instruit. Il y aurait au contraire lésion pour le riche et pour l'industrie générale, si le pauvre conservait les mœurs grossières de la civilisation; il doit se rencontrer sans cesse avec les riches dans les *travaux attrayants* des Séries pass. Il faut, pour charmer et intriguer ces réunions, que les manières soient unitaires, généralement polies. Les Harmoniens s'aiment entre eux autant que les civilisés se détestent; la Phalange se considère comme une seule famille bien unie; or, il ne peut convenir à une famille opulente qu'un de ses membres soit dépourvu de l'éducation qu'ont reçue les autres.

Pour élever à l'unité de manières toute la masse des enfants, le plus puissant ressort sera l'OPÉRA, dont la fréquentation est pour tous les enfants d'Harmonie un exercice demi-religieux, emblème de l'esprit de Dieu, de l'unité que Dieu fait régner dans le mécanisme de l'Univers. L'opéra est l'assemblage de toutes les unités matérielles : aussi tous les enfants Harmoniens figurent-ils, dès le plus bas âge, aux exercices d'opéra, pour s'y façonner aux unités maté., acheminant aux pass.

J'ai déjà observé qu'une salle d'opéra est aussi nécessaire à une Phalange que ses charrues et ses troupeaux. Ce n'est pas seulement pour l'avantage de se donner dans le moindre canton un spectacle aussi brillant que ceux de Paris, Londres et Naples; c'est pour éduquer l'enfance, la former au matériel d'Harmonie.

Ce spectacle sera à la fois vœu d'Attraction et de raison. Il sera vœu d'Attraction, en ce qu'on verra les enfants entraînés passionnément à y figurer dès l'âge de 4 ans; vœu de raison, en ce que les pères y verront le rudiment industriel de l'enfance, l'initiation figurative aux principes de l'Harmonie sociale.

L'éducation unitaire doit élever les hommes aux perfections du corps et de l'âme. Nos instituteurs armés de fouet, de palettes et d'abstractions métaphysiques, savent former des Nérons et des Tibères : laissons-leur ce honteux talent, fruit de l'éducation *partielle simple*, et étudions le système de l'éducation *intégrale composée*, qui saura d'un Tibère et d'un Néron pris au berceau, pris à trois ans, former un monarque plus vertueux que les Antonins et les Titus.

ARGUMENT GÉNÉRAL [DE LA 3e. SECTION].

Phases et Épreuves de l'Éducation harmonieune.

On la divise en deux vibrations et quatre phases, qui comprennent les jeunes tribus dans l'ordre suivant :

[PÉPINIÈRE HORS DE LIGNE, BRUTE, LES 3 ORDRES, DE 0 à 3 ANS.]

VIBRATION INFÉRIEURE. DEUX PHASES.

Antére. 1re. PHASE. — Chœurs des *Bambins* et *Bambines*.

Citére. 2e. PHASE. { Chœurs des *Chérubins* et *Chérubines*.
Chœurs des *Séraphins* et *Séraphines*.

VIBRATION SUPÉRIEURE. DEUX PHASES.

Ultére. 3e. PHASE. { Chœurs des *Lycéens* et *Lycéennes*.
Chœurs des *Gymnasiens* et *Gymnasiennes*.

Postére. 4e. PHASE. — Chœurs des *Jouvenceaux* et *Jouvencelles*.

Chacune de ces quatre phases est soumise à un régime

spécial, tant pour l'enseignement que pour les doses de iberté. Quoique les enfants jouissent en Harmonie d'une pleine indépendance en tout ce qui ne leur est pas nuisible, il est pourtant des limites obligées; on ne pourrait pas, sans démence, permettre à un bambin de manier les petites haches et autres instruments tranchants disséminés dans les ateliers. Le bambin n'est admis à ces prérogatives que par degrés, c'est-à-dire qu'en passant à la tribu des chérubins, il acquiert le droit de manier tels instruments, comme de fortes scies; mais il ne sera admis à manier les haches que lorsqu'il passera des chérubins aux séraphins.

Dans les deux phases de basse enfance, *antér.* et *citér.*, on a pour règle de faire dominer l'éducation du matériel sur celle du spirituel, [sans pourtant négliger celle-ci.]

Dans les deux phases, *ultér.*, et *postér.*, c'est l'éducation du spirituel qui domine sur celle du matériel.

Ce contraste correspond aux facultés des divers âges : dans les « quatre » tribus de [lutins,] bambins, chérubins et séraphins, âgées de 2 à 9 ans, il est plus pressant de former le corps que l'esprit; et dans les deux tribus de lycéens et gymnasiens, âgées de 9 à 15 1/2, on doit plus de soins à la culture de l'esprit.

Ce n'est pas que les Harmoniens négligent de former à tout âge le cœur et l'esprit des enfants; ceux-ci auront à 4 ans plus de délicatesse et d'honneur que n'en ont chez nous les enfants de 10 ans. La culture du matériel n'exclut point celle de l'esprit; mais comme il est dangereux d'exercer trop tôt l'esprit, on devra dans le bas âge faire dominer l'instruction corporelle, selon l'échelle suivante des épreuves imposées aux jeunes tribus, n°. 1 à 6.

Chaque fois qu'un enfant postule pour monter d'un

chœur dans un plus élevé, il est soumis à l'examen sur un certain nombre d'épreuves et de thèses.

1°. En gradation *des* [*lutins aux bambins, et des*] *bambins aux chérubins :* 7 épreuves matérielles à son choix; 7 exercices de dextérité appliquée proportionnément aux diverses parties du corps.

1°. Un de main et bras gauche. 2°. Un de main et bras droit.
3°. Un de pied et jambe gauche. 4°. Un de pied et jambe droite.
5°. Un des deux mains et bras. 6°. Un des deux pieds et jambes.
7°. Un des quatre membres.

Plus, en thèse pivotale, un exercice intellectuel sur la 1re. des trois propriétés de Dieu, sur l'économie de ressorts, celle des trois qui est la plus intelligible aux enfants.

(*Nota*. Dans cette table, le côté gauche ou côté du cœur et de l'orient tient le 1er. rang, qu'on lui donne toujours en Harmonie, où l'orient et la gauche sont côtés d'honneur. Le globe présente la gauche au soleil.)

2°. En gradation *des chérubins aux séraphins :* on est plus exigeant sur les épreuves et thèses qui sont fixées à 12, savoir :

Sept en matériel, même Série que les précédentes, mais sur des exercices plus difficiles; et cinq en spirituel, sur quelques petites études à portée d'un enfant de 6 ans.

Plus, une thèse pivotale sur la 2e. propriété de Dieu, la justice distributive.

3°. En gradation *des séraphins aux lycéens :* on exige 16 épreuves et thèses, dont moitié en matériel et moitié en spirituel; plus, une thèse pivotale sur la 3e. propriété de Dieu, l'universalité de providence.

4°. En gradation *des lycéens aux gymnasiens :* on exige 20 épreuves, dont 8 en matériel et 12 en spirituel,

avec thèse pivotale sur l'unité de système de Dieu en régie d'univers.

5°. En gradation *des gymnasieus aux jouvenceaux:* 24 épreuves et thèses à choix, dont 9 en matériel et 15 en spirituel, avec thèse générale sur l'ensemble des 3 propriétés de Dieu et de la pivotale.

Les juges sont toujours choisis dans le chœur où on postule admission; ils s'adjoignent quelques sibyls ou sibylles, à titre de consultants.

Si on exige de la basse jeunesse majorité ou totalité d'épreuves en matériel, c'est pour se conformer à l'impulsion de l'âge, qui n'attire guère le jeune enfant qu'aux fonctions matérielles. On ne s'applique en Harmonie qu'à seconder l'Attraction, favoriser l'essor de la nature, avec autant de soin que la civilisation en met à l'étouffer.

Nota. L'éducation se terminant aux chœurs de jouvencellat, il n'y a plus d'épreuves à subir pour passer aux chœurs d'adolescence, tribu n°. 7.

Les menus détails, comme ceux qu'on vient de lire, ne sont pas règle invariable quant aux nombres : je ne prétends pas que dans les thèses et épreuves auxquelles est assujetti l'enfant, on doive suivre exactement les nombres indiqués 7, 12, 16, 20, 24 thèses. Je me borne à établir en principe la méthode progressive et alternée, en donner des exemples par amalgames du matériel et du spirituel.

A mesure que nous traiterons de chacun des chœurs, nous reconnaîtrons la nécessité de se conformer approximativement à ces dispositions : l'on verra bientôt qu'elles ne sont jamais fixées arbitrairement dans mes aperçus, et qu'il existe des règles certaines pour déterminer les procédés et dispositions de l'Harmonie sociétaire.

(Voy. au pivot inverse (III, 231) les articles Géranium, Pensée, Réséda.)

J'ai de même évité tout arbitraire sur ce qui touche aux esprits de corps, et notamment aux opinions à faire germer chez l'enfance. Un moraliste opinera pour élever l'enfant au mépris des richesses perfides et à l'amour de la vérité; un économiste voudra qu'on l'élève à l'amour du trafic et du mensonge, deux choses inséparables : nous ne risquerons pas de tomber dans toutes ces contradictions; nous aurons pour déterminer les vraies dispositions de l'Harmonie, un guide sûr, qui est l'Attraction calculée par analyse et synthèse.

Où veut-elle nous conduire (II, 239)?

1°. *Au luxe.* 2°. *Aux groupes.* 3°. *Aux Séries.* ⋊ *A* L'UNITÉ.

C'est sur ces impulsions générales que doit se guider la politique de l'éducation.

Parmi nous la politique voudrait d'abord élever l'enfant à la vertu, tandis qu'il faut, selon le 1er. foyer d'attraction, l'élever avant tout à la richesse composée, c'est-à-dire :

A la dextérité et santé, ou voie de luxe interne.
A l'industrie productive, ou voie de luxe externe. } III, 194.

Eh! quel rapport existe-t-il entre la santé et nos écoles, où l'on emprisonne l'enfant transi de froid pour l'hébêter sur un rudiment ou une grammaire? C'est lui troubler l'esprit en même temps qu'on lui comprime le corps. Nos systèmes d'éducation sont donc l'opposé de la nature, puisqu'ils contrarient le vœu primordial de l'Attraction, qui tend à la richesse composée, c'est-à-dire à la santé ou luxe interne, et à l'industrie ou source de luxe externe (III, 194).

Tels sont les deux buts de l'institution harmonienne.

On va voir qu'elle entraîne déjà le bambin de 4 ans à exercer plusieurs branches d'industrie, développer méthodiquement diverses parties du corps, se rendre habile à toutes fonctions, et s'assurer, par cette variété d'exercices, les deux gages d'avènement au luxe, *la santé intégrale et la dextérité industrielle* de toutes les parties du corps : il faut que l'enfant à 4 1/2 ans ait pleinement atteint ce but; examinons les moyens.

PREMIÈRE NOTICE.

ÉDUCATION ANTÉRIEURE.

CHAPITRE PREMIER.

Des trois Ordres de Basse Enfance.

J'ai désigné vaguement (III, 440), sous le nom de bambins et poupons, toute la classe au-dessous de l'Harmonie active, tout ce qui n'a pas atteint 4 ans 1/2. Maintenant qu'il s'agit de décrire le système de leur éducation, nous aurons besoin de désignations plus détaillées.

Je ne comprends dans la basse enfance, que ce qui est au-dessous de 4 ans 1/2. Si un enfant atteignait 5 ans sans remplir les conditions exigées pour être admis à la tribu des chérubins, il serait considéré comme idiot, ou du moins être subalterne. On le rangerait dans les complémentaires ou tribus accessoires, C (III, 440), composées des caractères et personnages les moins actifs de corps ou d'esprit : il s'en trouve nécessairement quelques-uns que l'Evangile a consolés d'avance, dans le verset *Beati pauperes spiritu.*

La basse enfance est divisée en trois catégories;

Savoir : ≺ 1. Les Nourrissons, âgés de 0 à 18 mois, S. T.
≺ 2. Les Poupons, âgés de 18 à 36 mois, S. T.
K 3. Les Bambins, âgés de 36 à 54 mois, T.

Ces derniers sont les seuls qui commencent à fréquenter comme sectaires les ateliers et réunions industrielles. On y voit bien quelques poupons de 30 à 33 mois, mais qui n'ont pas rang de néophytes admis. De là vient que j'ai

donné aux ordres 1 et 2 le nom de sous-tribu, S. T. Les bambins sont une tribu, T.

Nous trouverons même subdivision dans l'autre classe extrême, qui est celle des vieillards, des infirmes et des malades;

Malades ≻, Infirmes ≷, Patriarches ꓘ.

Les patriarches forment une tribu n°. 16, opposée en degré à celle des bambins n°. 1. Les malades et infirmes équivalent à des sous-tribus inactives, comme les poupons et nourrissons. Il y a dans toutes les distributions harmoniennes correspondance exacte, mais sans égalité.

Chacun des trois ordres de bambins, poupons ou nourrissons, doit se subdiviser en trois genres, qui sont très-distincts dans les Séristères, fonctions et salles : par exemple, quant aux âges, on peut classer comme il suit et inégalement, par 5, 6 et 7 mois.

Les Sous-Bambins, âgés de 36 à 41 mois, 5 m.
Les Mi-Bambins, âgés de 41 à 47 mois, 6 m.
Les Sur-Bambins, âgés de 47 à 54 mois, 7 m.

Si l'architecte et les fondateurs d'un canton d'épreuve négligeaient de spéculer sur toutes ces graduations, et d'échelonner de même les dimensions de leurs salles, il arriverait que les Séristères seraient faussés, inconvenants; que l'Attraction ne pourrait pas se développer, et qu'il faudrait employer la science des Algériens et des Philosophes, *la contrainte*. On ne fera une bonne épreuve d'Harmonie qu'autant qu'on aura bien calculé toutes les graduations matérielles et passionnelles qu'établit la nature. Etudions-les donc sur l'enfance, où elles sont plus faciles à analyser que sur l'âge mûr.

Outre ces classements d'âges, nous aurons à indiquer des classements de facultés dont on parlera au chapitre

suivant. Commençons à bien subdiviser les trois ordres ou catégories de bambins, poupons et nourrissons, afin de prévoir et prévenir les erreurs qu'on pourrait commettre dans la construction de leurs Séristères. Tout serait manqué en Harmonie, si on manquait l'éducation, soit en matériel, soit en passionnel.

Au contraire, le mécanisme marchera sans peine et les difficultés seront aisément surmontées, si on distribue avec intelligence tout ce qui touche aux relations des six tribus de l'enfance. Elles ont la plus forte influence en Attraction industrielle ; et sur ce point la hiérarchie sexuelle s'établira en sens inverse de la force physique, c'est-à-dire,

Que le sexe masculin qui est le plus fort est au dernier rang d'influence en Attraction industrielle. Les enfants tiennent le premier rang sous ce rapport. Les femmes viennent en 2e. ligne, et ensuite les hommes.

Je place les hommes au 3e. rang, parce que l'Attraction par contraste avec la violence doit opérer du faible au fort. L'état de choses qui produira Attraction industrielle, entraînera les enfants plus activement que les pères et mères, et les femmes plus vivement que les hommes; de sorte que ce seront les enfants qui, dans l'ordre sociétaire, donneront la principale impulsion au travail. Après eux, ce seront les femmes qui entraîneront les hommes à l'industrie.

On voit par ces aperçus, combien il importera, dans la Phalange d'essai, d'apporter le plus grand soin à l'organisation des enfants, à la distribution opportune de leurs Séristères, à l'assortiment proportionnel des nombres et des âges.

Si les règles d'Attraction et l'échelle progressive sont bien observées, on verra dans la 1re. Phalange, au bout

de trois mois, l'enfant de 4 ans se montrer en état de pleine liberté, plus prudent et plus expert que n'est chez nous l'homme de 30 et 40 ans. En Harmonie, un bambin de 4 ans, fût-il fils d'un monarque, sait gagner sa vie à plusieurs métiers, exercer proportionnément tous ses membres, s'assurer en tout point le rapide progrès de vigueur et le plein développement de facultés corporelles et spirituelles; enfin, subordonner toutes ses actions aux convenances d'intérêt général.

Combien nos méthodes, en fait d'éducation, sont loin d'un pareil résultat! Quel est parmi leurs élèves de 15 ans et même de 30, celui qui pourrait faire preuve de cette perfection, qu'on trouve en Harmonie chez tout bambin de 4 ans.

J'insiste sur ces aperçus, pour intéresser le lecteur à la méthode qui va être décrite, et qui réalisera en éducation tout l'ensemble des biens dont on ose à peine aujourd'hui rêver quelques détails sans pouvoir en réaliser aucun, sans savoir former autre chose que des légions de *petits Vandales*, qui dans leur enfance épient toutes les occasions de détruire au lieu de produire, et qui, parvenus à l'adolescence, iront sous l'égide de la morale s'organiser en légions de *grands Vandales*, pillant, violant, brûlant, massacrant, pour l'équilibre des saines doctrines du commerce, et la perfectibilité des abstractions métaphysiques.

Tels sont les fruits d'un ordre social où l'éducation ne tend qu'à étouffer l'Attraction, travestir la nature et les caractères. Nous allons enseigner à opérer en sens contraire, à développer l'Attraction. Si elle est sagement distribuée par Dieu, elle doit entraîner l'enfant à l'industrie productive, puisque Dieu nous donne la richesse pour

premier foyer d'Attraction. Or, dans la solution de cet étrange problème, de cet art d'attirer l'enfant libre à l'industrie, on doit s'attendre à des moyens bien différents de ceux inventés par nos sciences morales et politiques, habiles à former des Tibères et des Nérons, ou tout au plus des oisifs.

Parmi ces moyens que je détaillerai au chapitre suivant, envisageons dès à présent le principal ; l'émulation naturelle ou progressive, dont on n'a aucune idée en civilisation ; elle tient aux dispositions matérielles du nouvel ordre; elle ne peut donc pas naître dans l'état actuel.

Je n'en cite que le principal ressort, l'aspect des tribus chérubiques n°. 2, et séraphiques n°. 3 : elles sont le point de mire de la basse enfance. Un enfant n'admire que ce qui est à sa portée ; [un lutin,] un bambin, voit ces chœurs de chérubins et chérubines, hauts et puissants seigneurs de 4 1/2 à 6 ans 1/2, portant déjà de grands panaches d'autruche, et figurant dans les manœuvres de la grande parade. Cet aspect est pour le bambin, ce qu'étaient les trophées de Miltiade pour Thémistocle, à qui ils faisaient perdre le sommeil.

Dans l'espoir de parvenir bientôt au rang de chérubin, il fera cent prouesses industrielles; mais il ne voudra pas même planter un chou si c'est pas ordre du père ou du précepteur. Les conseils les plus sages n'auront sur lui aucune influence : en vain le précepteur lui représentera-t-il *que nos idées naissent des perceptions de sensation pour le bien du commerce ;* tout ce jargon scolastique ne servira qu'à désorienter l'enfant et le rebuter de l'industrie; il a besoin d'un enthousiasme qu'on ne sait pas lui créer, et qui ne pourrait naître que de l'aspect des *tro-*

phées de Miltiade, ou trophées des chœurs des chérubins et chérubines.

A defaut de ce véhicule, on cherche à lui en créer d'autres dans des affections imaginaires, dans la piété filiale, dans l'amour de la simple nature et de la morale douce et pure; fadaises dogmatiques! L'enfant civilisé manque du seul ressort qui puisse l'entraîner au bien, c'est l'aspect des tribus chérubiques et séraphiques déjà très-habiles en industrie. Elles sont les seuls modèles qui plaisent à l'enfant. L'intervention des pères et des pédants ne fera de lui qu'un petit rebelle, un hypocrite feignant de la soumission, et brûlant d'impatience d'aller, avec ses pareils, tout briser, tout saccager, dès que le pédant se sera éloigné.

Sur ce, nos habiles analystes s'écrient: Les enfants sont de *petits diables :* eh non! ce sont les pères qui sont de *grands sots,* de n'avoir pas su inventer le régime d'éducation attrayante ou sociétaire, qui [en Harmonie] est déjà terminée avant que celle des civilisés ne puisse commencer.

En effet, on ne peut guère entreprendre avant l'âge de 5 ans l'éducation d'un enfant civilisé; et dans l'état sociétaire, il a dès l'âge de 4 ans 1/2 reçu en plein la première éducation dite antérieure, au moyen de laquelle il peut déjà voler de ses propres ailes, s'entremettre dans vingt travaux utiles, y gagner plus qu'il ne dépense, y former son corps à la vigueur, son esprit à l'unité sociale, à la pratique de la vérité : combien ces résultats sont préférables à ceux de nos vaines théories!

CHAPITRE II.

Appâts matériels d'industrie pour la Basse Enfance.

Il semblerait plus méthodique de traiter d'abord des nourrissons et des poupons : diverses considérations me décident à commencer par le plus âgé de trois ordres de basse enfance, par les bambins.

Nous avons à examiner comment on fait naître chez eux LE FEU SACRÉ, le point d'honneur industriel; sentiment si inconnu des enfants civilisés, qui l'éprouvent à contresens, en mode subversif. Ils n'ont d'émulation que pour mal faire; le plus triomphant, le plus considéré des autres, est celui qui a commis le plus de dégât.

Le régime sociétaire inspire à l'enfant, dès le plus bas âge, des inclinations tout opposées, le désir de se signaler dans vingt ou trente sortes d'industrie.

C'est vers l'âge de 2 1/2 à 3 ans que l'on commence à débrouiller l'énigme des vocations, qui, je le répète, sont au nombre de 20 ou 30 dans chaque enfant de 3 ans, quoiqu'en civilisation l'on ait peine à lui en découvrir une seule, à l'âge de 20 ans.

L'état sociétaire a de nombreux moyens de faire éclore chez l'enfant ces vocations industrielles. J'en vais citer « seize, dont trois » ont été déjà mentionnés séparément, c'est une sorte de récapitulation à placer en note (1).

(1) RESSORTS MATÉRIELS EN ÉCLOSION DES VOCATIONS.

* 1°. L'élégance des ateliers-miniatures, affectés à chacun des Sérisières.

* 2°. [Le furetage, flanage.]

* 3°. L'appât des ornements gradués.

Aucune de ces amorces n'étant mise en jeu dans l'éducation civilisée, on ne doit pas s'étonner si les enfants sont

* 4°. Les priviléges de parade et maniement d'outils.
* 5°. L'avantage de choisir dans chaque branche d'industrie, le détail auquel on veut se livrer.
* 6°. [La singerie.]
♅ 7°. La manie imitative qui domine dans le bas âge.

Ressorts spirituels en éclosion des vocations.

** 8°. L'absence de flatterie paternelle, inadmissible dans l'ordre sociétaire, où l'enfant est jugé et remontré par ses pairs.
** 9°. Le ton ascendant (II, 345), ou inclination des enfants à suivre l'impulsion de leurs camarades un peu plus âgés.
** 10°. [L'entraînement, la déférence graduée.]
** 11°. L'agrément de séances courtes, joyeuses, intriguées et fréquemment variées.
** 12°. [La crainte du renvoi aux chœurs de demi-caractère.]
** 13°. L'enthousiasme pour les prodiges exécutés par les chœurs supérieurs [d'un degré], seuls êtres que l'enfant choisisse passionnément pour modèles.
** 14°. Les émulations et rivalités entre chœurs et sous-chœurs contigus, émulations excitées par l'ironie de ceux qui ont déjà obtenu l'admission en échelon supérieur.
** 15°. La pleine liberté d'option en travail et durée du travail.
** 16°. L'intervention officieuse des patriarches, très-aimés de la basse enfance, et très-patients à lui donner des leçons.
⚹ L'influence de la « série contrastée, des courtes séances, » ordre qui peut seul exciter chez l'enfant le charme et la docilité nécessaires en études industrielles, [et donner essor aux trois passions distributives, essor naturel du caractère qui, dans une phalange portée au grand complet, trouve et développe sans obstacle toutes les inclinations distribuées par la nature à chacun des 810 caractères primitifs.]

rétifs au travail. Examinons brièvement l'influence de quelques-uns de ces douze moyens d'Attraction ; étudions-les en matériel dans ce chapitre, et en spirituel dans le suivant ; distinction assez difficile, car les deux sujets se confondent presque toujours.

Devisons d'abord sur l'influence des ornements et priviléges. Un beau panache suffit déjà, chez nous, pour séduire un villageois, l'enrôler au régiment, lui faire signer l'abandon de sa liberté. Quel sera donc l'effet de ces parures pour enrôler un enfant au plaisir, à des réunions amusantes avec ses semblables?

Entretemps : expliquons-nous sur le mot privilége, qui ferait insurger les farouches républicains. L'idée de privilége semble contradictoire avec la pleine liberté dont les enfants harmoniens doivent jouir ; précisons le sens de ce mot.

Dire que les enfants seront pleinement libres, ce n'est pas prétendre qu'on doive leur accorder des licences dangereuses. Il y aurait folie de permettre à un séraphin de 7 ans le maniement des armes à feu, ou aux chérubins de 5 ans, le maniement des haches. La liberté qu'on donne aux enfants consiste dans l'option sur toute fonction et tout plaisir qui est sans danger pour eux, et qui ne lèse point les convenances d'une autre corporation d'enfants. S'il plaisait à un [bambin, un] chérubin, d'arracher les fleurs cultivées par un groupe de séraphins, il y aurait lésion et motif de répression. [Mais cette malfaisance, ce vandalisme, ne pourraient se rencontrer que chez un enfant arrivant de civilisation et jamais chez ceux élevés dès le bas âge en Association.]

Les tribus de l'enfance doivent donc avoir des prérogatives graduées selon leur âge. La tribu 6, jouvenceaux

et jouvencelles, qui entre en puberté, peut être admise à certaines lectures et études qu'on ne peut pas accorder aux enfants impubères. La tribu 5, gymnasiens et gymnasiennes, âge de 12 à 15 1/2 ans, jouit du droit de chasser à l'arme à feu, droit qu'il ne serait pas prudent d'accorder aux lycéens et lycéennes, âge de 9 à 12 ans. Ceux-ci ont le droit de monter sur les chevaux nains, et de paraître en escadron dans les parades et manœuvres. On ne pourrait pas, sans imprudence, accorder cette monture aux séraphins âgés de 6 1/2 à 9 ans. Ils sont trop faibles pour manier un cheval; mais ils ont déjà le droit d'employer les petites haches et autres outils qui sont interdits aux chérubins de 4 1/2 à 6 1/2 ans. Ceux-ci peuvent manier des couteaux, ciseaux, rabots, fortes scies; conduire des chars à chien, et vaquer à une foule de fonctions très-enviées des bambins, à qui pourtant il est force de les interdire : on leur accorde seulement quelques accessoires et diminutifs. Par exemple, les hauts bambins ont l'emploi des petites scies d'un pied, propres à couper des bûchettes et allumettes, à exercer l'enfant, l'habituer de bonne heure au maniement des outils [et à l'atelage des chiens.]

L'impatience d'admission à ces priviléges est un grand stimulant pour les enfants qui brûlent de s'élever de tribu en tribu, d'échelon en échelon, toujours empressés de devancer l'âge, s'ils n'étaient contenus par la sévérité des examens et des thèses : on en laisse le choix au récipiendaire, car il est indifférent que l'enfant prenne parti pour tel ou tel groupe industriel ; il doit seulement faire preuve de capacité dans certain nombre de groupes, qui, en se l'agrégeant, attestent par le fait son intervention utile.

Ces attestations sont expérimentales, et nulle protection ne pourrait les obtenir, puisqu'il faut opérer et figurer adroitement dans les fonctions d'épreuve. Les groupes et séries travaillent par émulation bien plus que par intérêt, n'admettent chaque postulant qu'autant qu'il est pourvu de l'aptitude nécessaire pour coopérer efficacement, et soutenir avec honneur les rivalités du groupe luttant contre ceux des cantons voisins.

Les chœurs de l'enfance, même les plus petits qui sont ceux des bambins et bambines, sont en rivalité ouverte avec pareils chœurs [néophites] des Phalanges voisines. On rassemble les tribus homogènes de plusieurs Phalanges, comme 5 à 6 tribus de chérubins ou tribus de bambins, pour les faire concourir, lutter de manœuvre à la parade, [à la procession,] à l'opéra, aux petits ateliers.

D'après cela, les chœurs même les plus jeunes sont pétris d'amour-propre et de prétentions, et n'admettraient pas un candidat maladroit; il serait renvoyé mois par mois, d'examen en examen, tant qu'on le croirait assez novice pour compromettre la renommée d'une tribu, d'un chœur, d'un groupe, etc., [et au bout de 3, 4 ou 5 renvois, il serait classé aux chœurs de demi-caractère.] Les enfants sont des juges très-rigoureux sur ce point; l'affront du refus devient piquant pour ceux qui ont passé l'âge d'admission dans une tribu. Après six mois de répit et d'épreuves réitérées, ils sont, en cas d'insuffisance, mis hors de ligne et relégués dans les chœurs de « demi-caractère. » Les parents ne peuvent pas se faire illusion sur leur infériorité, ni prôner comme à présent la gentillesse d'un petit sot.

Notre objet spécial dans ce chapitre est l'éducation de la tribu des bambins seulement; mais pour en prendre

connaissance, il faut, tout étant lié dans l'éducation harmonienne, observer le mécanisme des 5 tribus supérieures, dont celle des bambins doit imiter les dispositions.

Chacun des chœurs d'enfants trouve des travaux adaptés à ses moyens : la Divinité en a ménagé pour tous les âges. Par exemple, sur les voitures; les groupes de chérubins et chérubines qui cultivent de petits légumes et qui en font la cueillette, les conduisent aux cuisines dans des chars attelés de chiens, travaillent à l'épluchage, au lavage. Les groupes de séraphins et séraphines conduisent des chars moins petits, attelés d'ânons, et affectés au transport d'objets plus pesants. Les groupes de lycéens conduisent des chars attelés de chevaux nains; les groupes de gymnasiens mènent déjà ceux attelés de chevaux moyens; enfin, les jouvenceaux conduisent de grands chars et grands chevaux. On a soin d'établir cet ordre échelonné dans tous les ateliers et travaux, afin d'exercer chaque enfant selon ses facultés. Même graduation industrielle pour les chœurs féminins.

Les enfants étant très-fidèles à l'impulsion de la nature, point distraits par les spéculations d'intérêt, seront les plus ardents à organiser dans la Phalange d'essai leurs 5 tribus, numérotées 2, 3, 4, 5, 6. Celle des bambins, n°. 1, dont nous allons parler, sera plus difficile à former, car elle ne peut agir qu'en écho des 5 autres. Elles donneront le bizarre exemple d'enfants offrant aux pères des modèles d'Harmonie sociale; car ces enfants formeront, dès le 1er. mois, toutes leurs intrigues de série, que les pères n'auront guère formées qu'au bout de trois mois.

L'industrie de la tribu des bambins et bambines est initiative d'éducation harmonienne, puisque c'est sur

l'âge de 3 ans à 4 1/2 qu'il faut opérer le développement des nombreuses vocations industrielles.

Pour les faire éclore chez l'enfant, on lui donne pleine liberté de parcourir les ateliers dès qu'il est en état de marcher et d'agir, dès l'âge de 2 ans 1/2, et même plus tôt, pourvu qu'il soit conduit par l'un des surveillants désignés pour guides enfantins (nous les nommerons BONNES et BONNAINS), qui chaque jour ont des postes et sentinelles dans tous les ateliers où abordent les poupons qu'il faut conduire.

D'ailleurs, à défaut du guide, l'enfant peut, au moment où on lève la séance, être accompagné par l'un des membres qui, au sortir de là, se rend à la réunion vicinale où le bambin veut prendre part. Chacun supplée au besoin les guides enfantins.

On peut donc, dès l'âge de 2 ans 1/2, dès que l'enfant est en état de bien marcher, l'abandonner à l'attraction; car elle ne le poussera que vers les points du Phalanstère, ateliers et jardins, où se trouveront des réunions d'enfants annexées à des groupes d'âge supérieur, et pourvues de petits instruments pour s'exercer au travail, sur lequel un patriarche ou révérend présent à la séance prendra plaisir à instruire les bambins et poupons.

Terminons en assignant la différence du classement d'âge au classement d'industrie. S'il s'agit de l'échelle d'âge, on distinguera

Les hauts bambins, mi-bambins, bas bambins.
Les hauts poupons, mi-poupons, bas poupons.

Mais le talent ne suit pas toujours l'échelle des âges, et les bambins, considérés sous le rapport du talent, se classent comme toutes les autres corporations industrielles, en 3 degrés de sectaires dans chaque branche de travail :

Les « Novices et Novices » ;
Les Bacheliers et Bachelières;
Les Licenciés et Licenciées.

De sorte qu'un haut bambin peut être
Licencié au groupe des allumettes,
Bachelier au groupe d'égoussage,
Novice au groupe du réséda,

avec ornements indicatifs de toutes ces dignités.

On procède avec beaucoup de pompe dans les distributions de grades, qui ont lieu périodiquement, chaque mois, chaque semaine. A l'issue de la grande parade, le carillon de la tour d'ordre sonne la promotion. Alors toute la basse fanfare s'avance vers les dais sous lesquels siégent les deux chœurs des patriarches tenant les ornements à distribuer. Les petits tambours battent le ban; le héraut et la héraute des chœurs de bambins proclament :

De par la Phalange souveraine de Gnide et la très-honorable tribu des bambins de Gnide.

Hylas, haut lutin, âgé de 35 mois, est promu au chœur des bambins, admis à porter les ornements *de bas bambin*, et partager les prérogatives de cette noble corporation. [Son talent permet qu'on anticipe d'un mois sur l'époque d'admission.]

Alors le capitaine du chœur des bambins conduit Hylas vers un des patriarches, qui lui remet les ornements de sa nouvelle dignité. D'autres enfants sont amenés vers les patriarches, dès que le héraut les a préconisés, et la basse fanfare honore d'une courte salve chaque dignitaire.

Après la promotion de rang, vient celle de talent.

La héraute du chœur des bambines proclame :

De par, etc. Zélie, sous-bambine de Gnide, etc.

Ici on fait le récit de son grand titre, contenant la ky-

rielle de ses dignités; puis on ajoute : Est promue au rang de *bachelière du groupe d'égoussage des légumes*. Une officière bambine la conduit vers une patriarche, de qui elle reçoit les *insignes* ou décorations de sa nouvelle fonction; et ainsi des autres lutines ou bambines qu'on élève en grade, d'après expertises devant le jury de leurs pairs.

Ce 2e. classement s'applique aux compagnies de 30 ans comme à celles de 3 ans; il influe puissamment sur les enfants en bas âge, stimulés d'ailleurs par les ornements et les prérogatives industrielles. Moyennant ces deux priviléges, la distinction des 3 grades excite chez l'enfant bien plus d'émulation qu'elle n'en peut exciter chez l'homme fait, et par cette raison il importe de la mentionner dès les premiers détails de l'éducation du bas âge.

Donnons sur cette émulation enfantine deux chapitres spéciaux, et rappelons que si on parvient à exciter l'émulation chez la plus jeune des tribus, celle des bambins, elle naîtra par suite chez la masse entière de l'enfance. Ici comme en culture, il faut donner le plus grand soin aux premiers développements du germe; on peut ensuite abandonner l'arbre à lui-même, quand il a pris des forces.

Etudions donc l'art d'entraîner à l'industrie les bambins et poupons, art auquel se coordonne tout le mécanisme de l'éducation antérieure dans les 3 ordres de nourrissons, poupons et bambins. Tout serait vicieux en institution primaire, si on manquait l'art d'amorcer au travail la basse enfance ; elle contracterait des goûts d'oisiveté comme les enfants civilisés. Analysons avec soin la méthode qui préserve de ce vice les enfants harmoniens, et les organise dès le plus bas âge en athlètes industriels.

CHAPITRE III.

Ressorts spirituels d'industrie pour la Basse Enfance.

J'ai donné en note, au début du précédent chapitre, une table de neuf ressorts spirituels. Entrons dans quelques détails sur deux seulement, et d'abord sur le mixte n°. 5, la singerie, qui se combine toujours avec les effets matériels.

Une propriété générale chez les enfants est la *singerie* ou *manie imitative*. Ils veulent tenter ce qu'ils voient faire à de plus avancés en âge. C'est sur cette fantaisie nommée *ton ascendant* (III, 345) que reposera presque tout le système d'éducation attrayante des bambins et poupons.

Ladite manie se développe avec véhémence, quand on leur fait voir des manœuvres d'Harmonie, telles que les évolutions

des militaires à l'exercice;
des thuriféraires à la procession;
des danseurs à l'opéra.

Qu'on rassemble cent bambins ou « lutins » pris au hasard. Si on leur fait voir ces diverses manœuvres, ils s'empresseront tous de les imiter. A défaut de fusil, chacun d'eux prendra un bâton; à défaut d'encensoir, une pierre suspendue à une corde; à défaut de houlette, une branche de saule.

Que si on leur fournit de petits fusils, petits encensoirs, petites houlettes, vous les verrez transportés de joie, écoutant avec une docilité respectueuse les leçons [qu'un chérubin de 6 ans] voudra bien leur donner sur les évolutions. Leur enthousiasme croîtra encore si on ajoute costume et attirail, si on leur donne de petits bon-

nets de grenadier pour la manœuvre, petits surplis pour la procession, petits chalumeaux pour les figures chorégraphiques.

Les lutins et bambins trouvent toutes ces gimblettes aux Séristères d'institution harmonienne, et en divers degrés. Ils n'obtiennent que l'encensoir [de bois sans feu,] et le fusil de bois dans leurs essais. Devenus plus habiles, ils auront encensoir d'étain et fusil de fer; puis, en 3e. degré, l'encensoir argenté, etc. Ce mode progressif est un des grands ressorts d'émulation entre eux.

On les rassemble par fois dans une école manœuvrière d'aspirants. Ils ont, dans les jardins comme dans le Phalanstère, quelques locaux affectés à leurs essais : là, on emploie en exercices utiles toutes les gimblettes et bimbeloteries que la civilisation fabrique, sans aucun fruit, pour l'éducation. Le « lutin » y trouvera, comme aujourd'hui, de petits chariots et chevaux de bois; mais il faudra qu'il sache atteler en plein le cheval de bois, avant qu'on lui confie le chariot attelé d'un petit chien et fonctionnant au potager. La progression sera observée là comme partout ailleurs, et l'enfant n'y touchera aucune gimblette qui ne serve à son éducation industrielle.

Ces fournitures de costumes et gimblettes nécessaires à la basse éducation doivent être de trois degrés au moins, et plutôt cinq, afin d'exercer toujours les enfants par divers pelotons et classes, les façonner de bonne heure à l'Harmonie, à la dextérité. Chez nous, un enfant mène isolément et gauchement un petit char qu'il aura cassé dès le soir même, et les tendres pères seront dans l'extase de voir le char en morceaux. Dans les Séristères de pouponnerie, on ne confie ces gimblettes que sous condition de bien figurer dans telle classe, ou de déchoir d'un

degré, recevoir un moindre char et passer à un rang inférieur.

Ces fournitures, qui causeraient à une famille des frais énormes et inutiles, deviennent pour les Harmoniens une semaille précieuse ; on y trouve le bénéfice inestimable d'amorcer l'enfant à l'industrie, le passionner dès l'âge de 30 mois pour une foule de travaux sur lesquels il deviendra en peu de temps assez expert pour soutenir au moins trois épreuves, et se faire admettre aux bas bambins, âgés de 3 ans, qui sont déjà d'habiles travailleurs, gagnant au moins leur dépense. On ne peut tirer parti de ces fournitures enfantines, qu'autant qu'on réunit des masses de « lutins » en trois corps d'âge et de talent, dont la 3e. seulement, âgée de 35, la 2e, 30 mois, sont admises aux exercices industriels.

Comment essayer cette éducation collective en civilisation, où l'on n'aurait ni le nombre et la gradation d'enfants, ni les salles, costumes et gimblettes en échelle régulière ?

Ce n'est que sur les masses divisées en petites escouades, chœurs et sous-chœurs, qu'on peut mettre en jeu le point d'honneur, l'amorce des priviléges gradués, soit en ornements de parade, soit en exercices et instruments d'industrie.

Leur influence est telle, que du moment où l'enfant a passé 3 mois dans le Séristère des « bas lutins, » son éducation s'achève d'elle-même par la seule impatience de s'élever d'échelon en échelon. Les esprits de corps, les rivalités, l'entraînent à prendre connaissance d'une foule de travaux ; les instituteurs n'ont plus à faire que d'attendre les demandes en instruction. La seule envie de passer des aspirants aux novices, des novices aux bacheliers, suffit pour électriser un poupon ou bambin

dans les ateliers et manœuvres. L'on est moins en peine d'exciter son émulation que de modérer son impatience, et le consoler d'une impéritie dont il s'indigne et s'efforce de se corriger.

Une immense avantage en éducation harmonienne, c'est de neutraliser l'influence des pères, qui ne peut que retarder et pervertir l'enfant.

Là-dessus, grande insurrection des pères et des philosophes.

« Vous voulez donc, diront-ils, enlever l'enfant à son » instituteur naturel, qui est le père? » Je ne veux rien. Je ne suis pas la coutume des sophistes, qui donnent pour lois leurs sots caprices en éducation, comme la manie de plonger en hiver l'enfant dans le bain froid, pour imiter quelques républicains de l'antiquité. Je me borne à analyser les vues de l'Attraction. Or, il est de fait qu'elle donne aux 19/20es. des enfants un caractère et des penchants opposés à ceux du père qui s'efforcerait de communiquer ses penchants à son fils : elle veut, au contraire, guider l'enfant par le *ton ascendant* (III, 345), *déférence des inférieurs aux supérieurs*, ton qui est l'opposé de celui qu'elle assigne au groupe de famille.

Désire-t-on, en éducation comme en toute autre affaire, connaître exactement le vœu de la nature? Il en est un moyen sûr ; c'est d'opiner à contre-sens de la philosophie, toujours antipathique avec la nature ou Attraction.

Or, quels sont les préceptes de la philosophie?

Elle veut, « *Que le père soit instituteur de son enfant,*
» *Et que le père ne gâte pas son enfant.* »

Adoptez les deux opinions contraires :

« *Que le père ne soit pas instituteur de l'enfant,*
» *Et que le père se livre au plaisir de gâter l'enfant.* »

C'est double contravention aux lois de la philosophie, et par conséquent double ralliement au vœu de la nature, puisque les doctrines philosophiques ne sont autre chose qu'un *contre-sens composé*, ou double contrariété avec le vœu de la nature.

On verra, dans le cours de cette section, que les pères harmoniens n'ont d'autre fonction paternelle que de céder à l'impulsion naturelle, GATER L'ENFANT, flatter toutes ses fantaisies, selon la règle du *ton descendant* (III, 345), déférence du supérieur à l'inférieur.

L'enfant sera suffisamment réprimandé et raillé par ses pairs. Les rebuffades qu'essuient les hauts poupons de la part d'un groupe de bas bambins, et ceux-ci à leur tour de la part des bas chérubins, deviennent le germe d'une émulation qui ne pourrait jamais éclore dans la compagnie des pères et mères, admirant toujours les gaucheries de leur progéniture.

Le contraire a lieu entre enfants; ils ne se font ni compliments ni quartier : le marmot un peu exercé est inexorable pour les maladroits; et d'autre part, le poupon raillé n'osera ni crier, ni se fâcher avec des enfants plus âgés que lui, qui riraient de sa colère et le renverraient des salles.

Cet art d'assouplir et fasciner l'enfant par autorité attrayante est si neuf, que j'y consacre une *note F* (1), pour mieux fixer l'attention sur le ressort employé, *le charme corporatif ascendant et gradué*.

Bref, le véritable instituteur de l'enfant, le ressort qui peut seul faire naître chez un poupon *le feu sacré*, l'émulation industrielle, c'est une compagnie d'autres enfants

(1) Voyez ci-après, page 34.

plus âgés de six mois ou d'un an, et plus éminents en dignités et décorations. Lorsqu'un poupon ou bambin a parcouru dans la journée une demi-douzaine de pareils groupes, et essuyé leurs quolibets, il est bien pénétré de son insuffisance, bien disposé à consulter les partriarches et vénérables qui ont la bonté de lui donner des leçons.

Après cela, peu importera que les parents, au moment du coucher, s'amusent à le gâter, lui dire qu'on est trop sévère, qu'il est bien charmant, bien adroit; ces verbiages ne feront qu'effleurer, sans persuader. L'impression est faite. Il est humilié des railleries de 7 à 8 groupes de bambins qu'il a fréquentés dans la journée. En vain le père et la mère lui diront-ils que ces bambins, qui l'ont repoussé, sont des barbares, des ennemis du commerce et de la tendre nature; toutes ces fadaises paternelles seront de nul effet, et le poupon retournant le lendemain aux Sèristères bambiniques ne se souviendra que des affronts de la veille; ce sera lui qui, par le fait, corrigera le père, du GATEMENT, en redoublant d'efforts et prouvant qu'il connaît son infériorité.

Du reste, le *gâtement* ne peut pas avoir lieu aux ateliers, parce que les pères et mères ne se rencontrent pas à l'ouvrage avec les poupons, et fort peu avec les bambins, mais seulement avec les chérubins qui sont déjà admis dans de grands ateliers. Les hauts bambins y ont seuls quelqu'accès; les pères et mères, gens de 30, 40, 50 ans, sont trop intrigués dans leurs grands ateliers et cultures, pour avoir le temps de s'en éloigner, s'inquiéter des fonctions de l'enfance, assez bien soignée par quelques patriarches, vénérables et révérends des deux sexes, à qui on commet la direction des Sèristères et cultures bambiniques.

Le *gâtement* est donc impossible en industrie sociétaire, puisque la plus jeune compagnie que rencontrent les pères aux champs et aux ateliers, se compose de chérubins et chérubines qui sont déjà plus sensés que tous les pères civilisés : chaque chérubin exerçant la remontrance près des bambins la reçoit à son tour des séraphins ; il sait que les flatteries de sa mère n'en imposeraient pas au jury séraphique devant qui il faudra faire ses preuves pour la gradation (9).

Ainsi sera neutralisée et absorbée cette funeste influence des pères en qui la philosophie toujours malencontreuse a cru voir les instituteurs naturels de l'enfant. Ignore-t-elle que le père, tout préoccupé du besoin de richesse, ne fera germer chez son fils que des vues de cupidité, le formera de bonne heure à capituler avec le vice pour arriver à la fortune, « *à faire avec le Ciel des accommode-* » *ments !* » Ainsi, le père GATERA le moral, tandis que la mère GATERA le physique par des vices de régime, par une indulgence dangereuse : l'intervention des pères et mères n'est donc le plus souvent pour l'enfant qu'une source de GATEMENT COMPOSÉ. Qu'il y a loin d'un tel rôle à celui D'INSTITUTEUR INTÉGRAL COMPOSÉ !

NOTE F, *sur la Subordination passionnée des Enfants.*

Ici je rassemble et resserre les documents théoriques sur cet épineux problème, et les indices qui conduisaient à la solution.

L'art de rendre les marmots de 3 ans dociles par plaisir, et qui plus est, empressés à ne s'occuper que d'industrie utile ! Ce serait vraiment le double prodige, la magie sociétaire, citée III, 548-549.

Quadruplons le miracle, en donnant à ces mêmes enfants l'enthousiasme affectueux pour leurs supérieurs, et la faculté de ra-

mener un père flatteur à la raison, en se montrant plus sensés que lui.

« Bah! ces enfants seront donc tout à fait des créatures cé-
» lestes sous forme humaine! » Oui, il le faudra, par opposition aux marmots civilisés, engeance démoniaque, élevant la perversité au degré bi-composé, au quadrille de vices :

Aversion pour toute industrie utile;
Haine et raillerie à l'égard des supérieurs;
Ligue de malfaisance pour la destruction;
Instinct pour asservir et aveugler les pères.

Voilà l'enfant civilisé, voilà l'ouvrage de la philosophie : n'est-ce pas le cas de dire, avec Beaumarchais, « que les gens d'esprit sont bêtes ? »

En éducation comme en toute branche du système social, partons d'un principe : c'est que *si on se trompe au point de départ, on s'engagera de plus en plus dans la fausse route.* Or, quel est le point de départ en éducation? C'est la [transition, l'enfance brute,] phase antérieure qui comprend les nourrissons, lutins et bambins. Si nous découvrons l'art d'appliquer à cette 1re. phase la subordination passionnée, nous saurons, par suite, l'appliquer aux 3 autres phases. Le ressort sera le même pour toutes.

Redoublons donc d'attention dans cette recherche d'un charme d'attraction industrielle, applicable à l'enfant dès l'instant où il peut marcher. Ce qu'on peut donner pour certain à cet égard, c'est que le charme dont il s'agit ne peut se trouver que dans des méthodes *extra-civilisées, anti-civilisées*, puisque l'état actuel arrive au but opposé, et n'inspire à l'enfant que des penchants de malfaisance et de destruction.

L'homme est le seul être qui, par instinct natif, détruise l'ouvrage de son semblable. Un enfant n'est point encore dépravé par des vues cupides ou haineuses, et pourtant il n'use de sa liberté que pour exercer le ravage. Il suffirait de ce seul indice, pour prouver qu'il y a intervertissement dans le mécanisme passionnel, et qu'en s'élevant de l'état sauvage ou brut, à l'état civilisé, l'espèce humaine a cheminé comme l'écrevisse, à contre-sens du but direct (indice à joindre au tableau des 9 fléaux, II, 120).

Remontons à la source du mal; déterminons le vice radical de

nos méthodes. Elles ont le tort de ne savoir pas créer et mettre en jeu l'autorité naturelle ou talisman d'attraction qui impose à l'enfant, le pénètre de charme et de docilité passionnée, l'entraîne *par plaisir* à l'industrie.

Cette autorité naturelle n'est assurément pas celle des père et mère : le marmot s'en forme deux esclaves à qui il commande en tyran par ses criailleries. Quant à la bonne, elle n'est aimée de lui qu'autant qu'elle est servilement obéissante. Il en est de même des aïeux, autre couple d'esclaves faisant près de l'enfant fonction de flatteurs, et non d'autorité imposante, guidant à l'industrie.

L'indomptabilité de l'enfant présente le même problème que celle du zèbre, animal qui paraît le plus rebelle et qui est *conditionnellement* le plus docile des solipèdes. Il sera, dans l'état sociétaire, beaucoup plus privé que les ânons, si *bonnes créatures,* selon La Fontaine. Il sera docile au point de devenir monture de cavalerie minime pour les escadrons de lycéens, âgés de 9 à 12 ans. Mais pour l'amener à cette bénignité, il faudra la fasciner par un talisman d'attraction que nos coutumes ne peuvent créer ni pour l'animal ni pour l'enfant. Sachez leur présenter ce charme composé (III, 548), qui fait naître à la fois enthousiasme et affection ; vous verrez le lion se coucher aux pieds d'*Androclès*, et l'enfant aussi docile aux leçons d'industrie, qu'Hercule à tenir le fuseau d'Omphale.

Quoi de plus fougueux que certains bretailleurs qui ne sauraient converser sans pourfendre une douzaine de victimes, plus ou moins ? Ces chenapans sont les hommes les plus doux, les plus circonspects, dans une compagnie de quelques maîtres d'armes. Alors cessent toutes leurs jactances ; leur style est mesuré ; ils ne songent plus à terrifier le genre humain ; ils reconnaissent pour égaux et pairs tous les assistants.

On voit par là que les caractères les plus indomptables en apparence deviennent les plus souples quand ils ont trouvé leur contrepoids naturel, une autorité qui les charme et leur impose passionnellement *l'autorité d'attraction.* Je l'ai dit (18), ce pouvoir magique et très-inconnu qui doit charmer l'enfant rebelle, n'est autre que sa prévention, son engouement pour les chœurs et sous-chœurs un peu supérieurs en âge, ses aînés de 6 mois, d'un

an, à peine 2 ans. Ils sont l'objet de son admiration, la classe à qui il ambitionne de s'allier et dont il suit passionnément, humblement, toutes les impulsions. Voilà quel est son maître adoptif; voilà cet instituteur naturel ou attrayant, à la recherche duquel se sont vainement épuisés les cerveaux philosophiques.

La civilisation, au lieu de lui présenter ce véhicule d'émulation, lui présente un foyer de dépravation; c'est la tourbe des polissons du voisinage, vers qui l'enfant est entraîné irrésistiblement. Ils ne l'exciteront qu'à faire du dégât, jouer des jeux à s'estropier; ils le formeront à la mutinerie, à la grossièreté de langage et de manières, à l'art de tromper parents et instituteurs. N'est-il pas dans l'ordre que la civilisation, source de tous maux, travestisse et transforme en fléau social (II, 35), le ressort qui, en Association, doit guider au bien les enfants dès le plus bas âge ?

Nous voyons dans les colléges cette influence malfaisante s'exercer en gradation. L'écolier de 6e. considère ceux de 5e., et révère ceux de 4e. Il admet leurs décisions comme des oracles, et s'honore de figurer dans leurs complots de malice; tandis qu'il se moque des conseils et ordres donnés par les régents; il met son plaisir à les enfreindre.

Le monde enfantin sera en pleine contre-marche dans l'état sociétaire, où les chœurs et sous-chœurs des deux sexes, au nombre d'une quarantaine, et les échelons de dignitaires enfantins, présentent des amorces de genre et d'espèce pour toute industrie et pour tout âge.

Quant à présent, si l'enfance ne tourne qu'au vice, la faute en est à la civilisation, qui est distribuée tout à contre-sens de l'institution naturelle. Dieu a disposé les caractères selon les convenances du régime sociétaire; il en résulte que l'enfant qui est l'être le plus rapproché de la nature, le moins imbu de préventions sophistiques, est le premier à se révolter contre un ordre anti-naturel : aussi ne fait-il usage de sa liberté que pour se porter au mal.

Le but de l'éducation était donc de créer pour les enfants une amorce industrielle capable de les dompter et les fasciner. L'emploi du charme est tellement essentiel dans le système de la nature, qu'on la voit distribuer méthodiquement les charmes subversifs, comme celui que le serpent exerce sur l'oiseau pour l'étourdir et le

dévorer. La perfide civilisation est parsemée de ces charmes subversifs qui entraînent les divers âges dans tous les piéges : le vieillard est assiégé par les captateurs d'hoirie, comme le jeune homme par les séductions d'autres intrigants. L'ordre civilisé présente à tous les âges des amorces pour le mal ; d'où il suit que l'ordre sociétaire (loi du contre-mouvement III, 50) doit prodiguer à tous les âges des amorces pour le bien, prodiguer surtout à l'enfance le charme industriel, unique voie de sagesse pour le jeune âge. La découverte de ce ressort était le seul problème à résoudre en éducation : il est enfin résolu, par la théorie *du charme corporatif ascendant et gradué*, ou théorie des Séries pass., contrastées, rivalisées, engrenées.

CHAPITRE IV.

Corollaires sur l'Éducation de la Basse-Enfance.

Nous n'avons pas encore touché au procédé primordial, au régime combiné des nourrissons (âge de 0 à 15 mois) ; et déjà les gloseurs se hâteront de critiquer les dispositions indiquées sur l'éducation des poupons et bambins.

Avisons donc les lecteurs impartiaux, que le système d'éducation sociétaire ne peut pas être jugé sur des parcelles de théorie ; c'est un vaste mécanisme, où chaque effet dérive des mouvements de l'ensemble, et des secours que se prêtent réciproquement les parties. On ne peut donc porter aucun jugement régulier avant d'avoir lu l'exposé des quatre phases, compris dans les sections 3 et 4.

Il s'agit d'un régime d'éducation adapté aux convenances du genre humain tout entier, sauvages, patriarcaux, barbares et civilisés. Je le resserre en moins d'es-

pace que n'en emploie chaque sophiste pour ses méthodes bornées à une faible portion des civilisés.

L'Emile de Rousseau n'est applicable qu'aux familles rentées à 50,000 fr., c'est-à-dire à la cent millième partie du genre humain. Encore ces familles ne peuvent-elles, en pratique, faire aucun usage des rêveries de l'Emile, désavouées par l'auteur même.

Cependant on ne trouve pas outrée la dimension de 3 à 4 volumes donnée à cet *Emile impraticable :* d'après cela, osera-t-on dire que j'excède les bornes, en donnant moins de deux cents pages à l'exposé de l'éducation naturelle ? On ne saurait être plus succinct. Le lecteur, par égard pour cette concision, ne doit-il pas en conscience m'accorder la médiocre faveur de suspendre son jugement jusqu'à l'entier exposé d'un tout dont nulle partie ne peut être jugée isolément, puisque tout est lié dans ce vaste mécanisme, et que les propriétés attribuées à la tribu des bambins, dépendent de l'influence des 5 tribus supérieures dont nous n'avons pas encore parlé : il faut en attendre le détail, sujet des trois phases *citérieure, ultérieure* et *postérieure.*

Il aurait peut-être convenu de ROQUER cette phase *antérieure,* d'en renvoyer le traité à la suite des trois autres, ou du moins après la 2e. Le *roquement* est une méthode souvent nécessaire en théorie comme en pratique : les poëtes épiques et dramatiques l'emploient avec succès.

Mais dans un tableau si abrégé, et qui donne moins de 200 pages à un sujet de la plus haute importance, il m'a semblé inutile de s'étayer des ruses de l'art, et j'ai opiné à suivre la marche progressive.

Sauf avis au lecteur de ne point précipiter ses jugements : si, après avoir lu les quatre phases d'éducation

harmonienne, il veut prendre la peine de relire la première, il jugera faciles et naturels tous les effets qui, pour le moment, peuvent lui sembler exagérés.

Voilà ma réponse aux objections prématurées des gloseurs. Tel va me reprocher d'accorder aux marmots de 3 ans une sagesse, une dextérité, enfin des facultés de corps et d'esprit qu'on oserait à peine exiger de l'enfant de 6 ans.

A quelques pages d'ici, je réfuterai ces objections, au chapitre de la *précocité composée* des enfants harmoniens.

Combien élèvera-t-on d'autres objections aussi peu fondées! Par exemple, celle du peu de valeur de ces menus travaux de bambins : voilà, dira-t-on, de grands frais en ateliers minimes, en outils, costumes, gimblettes graduées : quel fruit en recueillera-t-on? Ces enfants auront scié, trempé et lié quelques paquets d'allumettes ou de buchettes; prouesse illusoire! Deux hommes en une heure feraient plus d'ouvrage en ce genre que vingt enfants.

Le raisonnement est des plus faux : toutes ces minuties donnent un bénéfice énorme, qui découle de quadruple source :

1°. *Positif matériel*, en ce que ces enfants, faisant la plupart du temps l'ouvrage de civilisés de 30 et 40 ans, le font beaucoup mieux et plus lestement. Six bambins et poupons, au moyen de la table octogone inclinée (décrite plus loin), égousseront un quintal de pois en moins de temps que n'en mettraient six de nos servantes, et le triage sera bien plus exact dans les trois qualités. Les cuisines, la confiserie, les ateliers, le parterre, le potager, les étables, fourmillent de ces menus ouvrages qu'exécu-

teront avec célérité les bambins et poupons, et par cela seul ils gagneront, à 4 ans, la journée d'un de nos ouvriers diligents.

2°. *Positif spirituel :* ils feront le charme de la Phalange, par leur dextérité, leur concours d'émulation, leur intervention précoce au travail, à l'opéra, au cérémonial, et leur tendance générale aux bonnes mœurs, inséparables du travail : ce concert industriel des enfants sera un ressort très-puissant pour établir l'accord entre les péres : dans ce cas, les enfants auront fait en politique sociale, ce qu'ont vainement tenté cent mille philosophes.

3°. *Négatif interne :* en se formant aux exercices industriels dès l'âge de 3 à 4 ans, ils épargneront le temps précieux que donne un civilisé de 15 ou 20 ans à son apprentissage, et presque sans succès; car nos ouvriers sont, pour la plupart, des massacres; tandis que l'enfant harmonien, formé de très-bonne heure à la dextérité, sera, dès l'âge de 9 ans, aussi adroit au travail que les prestidigitateurs le sont en escamotage, ou que les banquiers de Pharaon le sont au maniement des cartes et des écus. Même souplesse règnera dans tous les travaux des Harmoniens âgés de 9 ans, et encore mieux parmi les hommes faits.

4°. *Négatif externe,* par l'épargne du dégât que font les enfants actuels. Je n'en cite qu'un exemple.

A l'âge de 3 ans, je fus un jour laissé seul dans le jardin d'un chanoine qui était à vêpres : c'était le moment où les fruits sont à peine noués : les pommes, poires et pêches n'étaient qu'à la grosseur de noisettes; le jardin était rempli de beaux espaliers. Je m'occupai une demi-heure à cueillir tous ces jeunes fruits. Je détruisis au moins 200 douzaines de précieux fruits; la terre en était jonchée;

j'en rapportai quelques centaines dans mon tablier, à deux domestiques, le mien et celui du chanoine. En voyant cette moisson, ils jurèrent plantureusement, me traitèrent de *petit massacre*, *enragé d'enfant*, *etc.*

C'était la faute des deux valets; ils s'étaient amusés à boire une bouteille du caveau du chanoine, et m'avaient laissé seul dans le jardin. Ils allèrent piteusement ramasser et jeter au dehors toutes les traces du ravage.

Voilà les enfants civilisés, race démoniaque, dont l'instinct n'est tourné qu'au mal, lors même qu'ils agissent innocemment, car j'avais commis ce dégât sans malice, par pure amusette. (Quelle dut être la surprise du chanoine, à son retour de vêpres? il dut jurer plus que les deux domestiques.)

Cet instinct de malfaisance est l'apanage de tous les enfants insociétaires. Hier encore j'en ai vu un qui dans un jardin s'occupait à casser les jeunes greffes d'une centaine de petits arbres entés nouvellement; après quoi il essayait d'arracher l'arbuste. Je suis arrivé à temps pour l'arrêter et appeler quelqu'un. Il faudra avoir vu en action les enfants harmoniens, pour pouvoir juger combien les enfants civilisés sont détestables. Rebelles à tout travail utile, ils deviennent infatigables quand il s'agit de faire le mal; ils n'épargnent ni le temps ni la peine; et ce ne sera pas une petite économie que celle des dégâts enfantins et des barrières ou gardes employés contre le mauvais génie de l'enfance.

J'ai analysé dans ces menus travaux des poupons et bambins un bénéfice quaternaire ou bi-composé en positif et négatif. Il faut y ajouter le bénéfice pivotal ⋊ de la santé et du rapide accroissement, qui est le fruit de leur industrie [libre,] variée sans excès. Le développe-

ment régulier du corps tient à cette variété d'exercices appliqués à toutes les parties, c'est par ce moyen que les enfants harmoniens pris à 4 ans seront égaux en vigueur aux civilisés de 6 ans, égaux en industrie à nos ouvriers de 20 ans (sauf les emplois de force physique) [et égaux en intelligence à nos enfants de 12 ans.]

Au sujet de ces travaux de l'enfance et du mobilier enfantin, rappelons la règle de l'ordre progressif. Par exemple, en commandant les charrues pour une Phalange, ses fondateurs oublieraient, je gage, qu'il faut, quant aux charrues d'hommes faits, les acheter de trois grandeurs pour les trois classes de force humaine, et opérer de même pour l'enfance qui est partout en écho de la grande industrie. Les enfants auront donc de petites charrues de trois degrés, pour les gymnasiens, les lycéens et les séraphins.

Pareille échelle doit régner dans tout le mobilier industriel; il doit être en tout sens *progressif composé*. Faisons l'application à quelque problème bambinique, l'égoussage des pois verts, des haricots, etc.

Il faut y établir deux progressions concurrentes: l'Harmonie fera usage d'une table octogone, légèrement inclinée, à bords ceintrés concaves.

Aux trois côtés hauts sont assises trois bambines pourvues de pois en silique : à mesure qu'elles les égrènent, l'inclinaison de la table fait rouler le grain vers les trois côtés bas, où se trouvent assises trois pouponnes chargées du triage. La table est casée et disposée de manière à faciliter les choix.

Il s'agit de séparer les plus petits pour le ragoût au sucre, les moyens pour le ragoût au lard, les gros pour la soupe. La plus jeune pouponne, âgée de 30 mois, choisit

les gros, qui sont très-visibles et faciles à saisir; la pouponne moyenne, âgée de 31 mois, prend les grains moyens, et la pouponne aînée, âgée de 32 mois, rassemble les petits, plus difficiles à manier. Si l'une de ces pouponnes opère mal, on la renverra ignominieusement; on lui refusera le travail, et elle ira pleurnicher vers un patriarche qui lui donnera des leçons. Celles qui auront bien opéré, seront admises à s'essayer sur d'autres légumes, et pourront, le mois suivant, être reçues comme novices au groupe du triage des légumes. Après trois admissions pareilles, elles seront en mesure de se présenter aux sous-bambines.

Dans cette distribution des six travailleurs, il règne deux progressions *trinaires concurrentes :* l'ordre est composé, la méthode est régulière, quoique les deux Séries soient limitées aux plus petits nombres possibles, 3 et 3. C'est une boussole qu'il faudra consulter sans cesse en préparant le mobilier du canton d'essai; je répéterai cet avis après l'avoir étayé d'autres exemples.

Ici plus que partout ailleurs, j'ai dû employer les redites, et définir en divers sens le ressort qui crée l'émulation industrielle parmi les enfants.

Il règne tant de préjugés sur les impulsions naturelles de l'enfance, et la science est tellement inhabile à les discerner, qu'il faut essayer plus d'une définition.

J'ai employé successivement les noms de

Charme corporatif ascendant;
Progression corporative en écho;
Subordination passionnée imitative.

Ces formules variées laissent une option au lecteur. Telle expression plaît aux uns et déplaît aux autres; il convient de répéter en différents termes un principe de

l'observance duquel dépendra le succès d'une épreuve sociétaire. L'organisation des enfants doit entraîner celle des pères, et s'achever deux ou trois mois avant celle des pères : les enfants seront donc la cheville ouvrière du canton d'épreuve.

L'Harmonie enfantine s'établira très-promptement, si les fondateurs et directeurs s'appliquent à ne pas confondre les tons passionnels (II, 345); à éviter toute erreur sur l'emploi des tons, entraînements et critiques enfantines (classées II, 344-345), et confusément employées aujourd'hui.

Nos méthodes sur ce point sont toutes en défaut, parce qu'elles ne savent ni discerner les TONS à employer, ni créer les corporations d'où ces tons peuvent naître. Elles emploieront le ton d'amitié où doit dominer celui d'ambition, et si elles emploient à propos un ton, elles ne l'établissent jamais en degré requis.

Par exemple, dire que l'enfant doit être entraîné à l'industrie par ton *corporatif ascendant*, ce n'est pas admettre que le ton puisse être donné directement au « lutin » de 2 1/2 à trois ans, par les séraphins de 8 à 9 ans. L'échelle progressive serait faussée; le ton ne serait plus VICINAL. C'est seulement des bambins de 3 1/2 à 4 ans, que le « lutin » admet l'*influence émulative*, et reçoit l'impression de *charme corporatif*.

L'enfant ne porte pas loin ses vues ambitieuses : plus il est faible, moins son vol est élevé. A l'âge de 3 ans il n'enviera pas le rôle des enfants de 8 à 10 ans : leurs fonctions, leur lustre, ne sauraient stimuler un lutin; il n'est ému que des prouesses de bambins âgés de 4 à 5 ans; ce sont là ses dieux, ses maîtres adoptifs.

Le charme est donc VICINAL chez l'enfant; le ressort

qui créera charme et entraînement industriel doit partir de corporations *vicinales en âge*. Tel est le secret que n'ont pas su pénétrer nos subtils analystes de l'homme.

En stricte logique, il faudrait dire que le ressort émulatif de l'enfance doit être

un charme *corporatif ascendant*

de mode *vicinal, progressif, bi-composé* (1).

L'usage réprouve ces définitions trop méthodiques; il exige la brièveté aux dépens de l'intégralité.

Sur tout ce qui touche à cette influence du charme industriel en éducation, il faut attendre d'avoir lu l'ensemble du mécanisme sociétaire, où les ressorts n'agissent que par impression graduée des divers échelons. L'on verra, à l'article VESTALES (6e. tribu), que le corps vestalique exerce sur les bambins une influence émulative très-puissante. Cet effet n'est plus charme VICINAL, mais charme de TRANSITION, fondé sur la loi du *contact des extrêmes :* c'est un autre levier dont on n'a pas encore parlé. Le calcul du mouvement social est immense, et l'on ne peut en exposer que successivement les nombreux détails. Il faut donc, avant de prononcer sur leur efficacité spéciale, attendre l'exposé du tout et des influences combinées.

Achevons sur les trois ordres de basse enfance, en appliquant au plus jeune, à celui des nourrissons, les règles de charme progressif et vicinal.

(1) Le charme doit être bi-composé, savoir :

Composé interne, par intervention concurrente des deux sexes enfantins luttant sur les branches de travail;

Composé externe, par intervention des deux âges vicinaux, du supérieur qui exerce la remontrance et l'ironie, et de l'inférieur sur qui l'autre l'exerce.

CHAPITRE V.

Régime progressif des Nourrissons.

« Dédié aux Pères de famille. »

Il n'est pas de sujet plus intéressant pour les pères de famille. Je vais leur prouver que, hors de l'état sociétaire, ni les gens riches, ni même les monarques, ne peuvent assurer à l'enfant les soins d'où dépend son accroissement.

Lorsque J.-J. Rousseau voulut critiquer les systèmes en vogue sur l'éducation, il mit en jeu des illusions de simple nature et devoirs sacrés de la maternité. Ces verbiages pompeux substituèrent de nouveaux abus à d'anciens abus. On n'est jamais dans les voies de la nature, tant qu'on est dans les voies de la civilisation.

Rousseau commença par blâmer l'usage de nourrices mercenaires; il voulut, dit-on, rappeler les mères aux tendres sentiments de la nature; plaisante vision philosophique! rêverie de sophiste, qui ne sait pas que l'exception doit intervenir en calculs généraux, et y figurer pour 1/8e. Or, ce 1/8e. de mères qu'il faut exclure du nourrissage, est précisément la classe opulente, à qui Rousseau inocula cette fantaisie d'allaitement, aussi ridicule que ses rêveries sur le contrat social, et son apologie des vertueux citoyens de Rome, vendant la patrie pour 40 sous, monnaie de France. Il n'en coûtait pas davantage pour acheter le vote d'un fier républicain de Rome. Les vertus patriotiques étaient tarifées au-dessous d'un petit écu : c'était *vertu traitable*.

Il semble, au premier coup d'œil, que la mère manque

aux devoirs de la nature, si elle n'allaite pas son enfant. Admettons que cela soit vrai; nous en conclurons déjà que J.-J. Rousseau n'a converti qu'un 8e. des mères, car il est certain que toutes les paysannes et femmes du menu peuple sont très-fidèles sur ce point aux prétendus devoirs de la nature. Elles allaitent leurs enfants, et pour bonne raison; c'est que loin d'avoir de quoi payer une nourrice, la plupart cherchent des nourrissons payant, et payant fort peu.

Quelques femmes de la ville qui n'ont pas lu Rousseau continuent à tenir leurs enfants en nourrice. Tout compensé, elles font aussi bien que si elles nourrissaient elles-mêmes, sauf la surveillance qu'elles n'exercent pas; sauf la sotte économie de lésiner sur le prix, avec une nourrice qu'on devrait tenir chez soi et payer grassement.

Quel fruit retire l'enfant de la conversion de ce petit nombre de femmes riches, de ce 8e. que Rousseau a, dit-on, ramenées aux tendres devoirs de la tendre nature?

S'il existait des tribunaux et codes criminels sur les fautes commises dans le nourrissage, sur les imprudences dont l'enfant est victime, j'estime qu'il faudrait condamner à des peines afflictives les 9/10es. des femmes riches qui allaitent leurs enfants. On peut dire qu'elles ne sont pas nourrices, mais assassins du marmot, qui aurait besoin d'être sagement gouverné. Ces mères ne s'étudient qu'à lui créer mille fantaisies pernicieuses, qui sont pour lui un poison lent et tuent la plupart des enfants riches. Le tendre père, occupé à mentir dans sa boutique, est bien aise que sa femme reste dans l'arrière-boutique avec son enfant, plutôt que de courir le quartier, s'immiscer dans les caquets et affaires galantes. Dans ce cas, le mari est

philosophe par jalousie : c'est la crainte de certaine coiffure qui le rallie au système de Rousseau sur l'allaitement. L'épouse est facile à prendre au piége; dépourvue de récréations, elle se jette à corps perdu dans la tendresse maternelle dont l'excès n'est pas moins vicieux que celui de toute autre passion. Aussi les femmes riches sont-elles assassins de leurs nourrissons, à qui elles créent une foule de défauts; tandis qu'une paysanne obligée de soigner vingt travaux, et n'ayant qu'une demi-heure à donner, matin et soir, à l'allaitement, n'élève pas l'enfant à satisfaire ses caprices ni à s'en forger plus que la nature ne lui en donne.

On s'étonne sans cesse que la mort enlève le fils unique d'une riche maison, tandis qu'elle épargne de misérables enfants du voisinage, entassés sur des châlits. Ces enfants ont une garantie de santé dans la pauvreté d'une mère qui, [obligée d'aller aux champs,] n'a pas le temps de s'occuper de leurs fantaisies nuisibles, encore moins de leur en créer plus que la nature n'en suggère. Tel est le défaut des femmes riches et dépourvues d'occupation. Aussi cette classe est-elle la seule qu'il convienne d'exclure de l'allaitement, sauf exception. C'est pourtant la seule que Rousseau ait pu y rappeler, puisque les autres y sont forcées par la pauvreté.

Passons aux autres bévues du philosophe de Genève. Il blâma le berceau à courroies, les liens qui assujettisent l'enfant : il eut raison, sans doute; mais il ne suffit pas de critiquer un abus; il faut en indiquer le remède. Chaque enfant n'a pas, comme l'Emile de Rousseau, 50 mille francs de rente et une douzaine de valets à son service. Comment la paysanne allant aux champs trouvera-t-elle des gardes pour surveiller son enfant libre dans le berceau

ou vers le feu ? Quand donc persuadera-t-on aux philosophes que tout le monde n'a pas 50,000 fr. de rente, et qu'il faudrait adapter leurs systèmes de morale aux classes qui n'ont ni rentes, ni valets à leur service ?

Ainsi spécule une Phalange d'Harmonie, qui veut un régime d'éducation unitaire et applicable *progressivement* à la masse entière. En conséquence, elle divise les nourrissons en 3 ordres de caractère comme d'âge, savoir :

Les Pacifiques, les Mutins et les Diablotins.

Ils sont réunis dans 3 salles contiguës et assez distinctes pour que les *diablotins*, sans cesse hurlant, ne puissent étourdir ni les *pacifiques*, ni même les *mutins*, déjà plus traitables.

Les mères ont trop d'intrigues industrielles dans l'Harmonie, pour oublier tout-à-coup 40 et 50 groupes où elles s'occupent de culture et de fabrique. Elles sont déjà fort ennuyées que la corvée des couches les en ait distraites pendant une quinzaine; et dès le moment des relevailles, elles sont aussi empressées de revoir tous leurs groupes, que de visiter l'enfant qui ne manque d'aucun soin, dans les 3 salles où veillent jour et nuit, à tour de rôle, des experts, composant la Série des *Bonnes*, et disposées par la nature et l'attraction pour cette corvée.

Les bonnes, distinguées en divers groupes, ont un service de faction alternative, aussi sévère que celui d'une ville assiégée, et jamais, aucune minute de jour ni de nuit, les 3 salles de nourrissons ne manquent de surveillantes exercées à deviner et satisfaire tous leurs besoins. La mère n'a d'autre fonction que de paraître à heures fixes pour l'allaitement. Ce devoir une fois rempli, elle peut vaquer à toutes ses intrigues « industrielles et autres. »

Elle peut même s'absenter sans inconvénient pendant une journée, car il existe des nourrices de supplément, classées par tempéraments, et pouvant toujours offrir à l'enfant un lait de même tempérament que celui de la nourrice absente. Ces précautions ne sont pas connues ni praticables en civilisation : elles sont un des nombreux avantages réservés aux grandes associations, distribuées par Séries passionnelles.

La civilisation toujours simpliste dans ses méthodes ne connaît que le berceau pour asile du nourrisson. L'Harmonie qui opère partout en mode composé alterne du berceau à la natte élastique. Les nattes sont placées à hauteur d'appui; leurs supports forment des cavités où chaque enfant peut se caser sans gêner ses voisins. Des filets de corde ou de soie, placés de distance en distance, arrêtent l'enfant sans le priver de se mouvoir, de voir autour de lui, et d'approcher l'enfant voisin, séparé par un filet.

La salle est chauffée au degré convenable pour tenir l'enfant en chemise ou en vêtement léger, et éviter, autant que possible, tout embarras de langes et de fourrures.

Les berceaux sont mus par mécanique : on peut agiter en vibration 20 berceaux à la fois. Un seul enfant fera ce service, qui occuperait chez nous 20 femmes.

La salle des nourrissons est visitée matin et soir, par les médecins de la Phalange, qui sont intéressés à ce qu'aucun enfant ne tombe malade; car, en Harmonie, un groupe de médecins n'est rétribué, je l'ai déjà dit, qu'en rapport de la santé collective, et non pas selon le traitement des individus. Ainsi, plus il y a de malades, moins les médecins gagnent. Leur tâche étant de maintenir toute la Phalange en bonne santé, et de prévenir

plutôt que de traiter le mal, leur dividende ou portion sociétaire du produit général sera d'autant plus fort que l'année aura fourni moins de malades. Ces médecins, bien différents des nôtres, ne trouvent leur intérêt qu'à maintenir tout le monde en santé. Ils ne pourraient accepter aucune rétribution individuelle, sans être déshonorés et éprouver une grande perte pécuniaire, l'Harmonie considérant comme opprobre social tout service individuel salarié.

Continuons sur le Séristère des nourrissons, divisé en trois salles. Même classement règne parmi les *bonnes*. On en distingue trois groupes, qui fournissent chaque jour un poste de station perpétuelle, formé de trois escouades :

Les *Bonnes* des *Pacifiques;* ce sont les moins patientes.

Les *Bonnes* des *Mutins*, sont celles de caractère moyen.

Les *Bonnes* des *Diablotins*, sont les calmes ou endurantes.

Cette série [des Bonnes] peut être mieux subdivisée et poussée à 5 ou 8 groupes. Quoi qu'il en soit, elle jouit d'une haute considération, et fait partie du sacerdoce, parce que son service est fonction de charité et de religion, comme tout ce qui tient au service des malades et infirmes, dont les nourrissons et les patriarches décrépits font essentiellement partie.

Une mère, fût-elle princesse, ne peut jamais songer à élever son enfant isolément chez elle. Il n'y recevrait pas le quart des soins qu'il trouve au Séristère des nourrissons ; et, malgré toutes les dépenses imaginables, on ne pourrait pas y réunir une corporation de *bonnes passionnées*, intelligentes, et se relayant sans cesse en trois caractères assortis à ceux des enfants, comme on vient de le voir. Une princesse, malgré tous ses frais, n'aurait

pas des salles si bien entretenues au degré de chaleur; des nattes élastiques, avec voisinage d'enfants qui se servent réciproquement de distraction, et sont répartis dans les trois salles, selon les convenances de caractère. C'est principalement dans ces établissements harmoniens qu'on reconnaîtra combien le plus riche potentat civilisé est au-dessous des moyens de bien-être que l'Harmonie prodigue au plus pauvre des hommes et des enfants.

Loin de là; tout est disposé, en civilisation, de manière que le nourrisson fait le tourment d'une maison « organisée » pour le torturer lui-même. L'enfant, sans le savoir, désire les dispositions [graduées], le bien-être qu'il goûterait dans un Séristère d'Harmonie, et à défaut de quoi il désole, par ses cris, les parents, valets et voisins, tout en nuisant à sa propre santé. Souvent il suffit d'un nourrisson pour importuner et désorienter une maison entière. Je vois, au moment où j'écris, un enfant qui depuis deux mois harcèle et tient sur les dents 5 à 6 personnes. Trois domestiques ne suffisent pas à servir les caprices que de sots parents lui ont créés : il pousse des cris perpétuels, sans maladie. Les gouvernantes engagées pour le service de cet antechrist renoncent, perdent patience au bout d'une quinzaine, et toute une maison est harassée pour un marmot qui, dans l'état sociétaire, ne causerait pas le moindre embarras dans la salle des diablotins, enfants de sa trempe, éloignés des autres pour ne pas les étourdir de hurlements. « Ses » criailleries sont supportées sans peine par les bonnes de genre *calme*, quand il s'agit d'une station de deux heures seulement, avec attirail convenable à régir ces diaboliques rejetons. Elles s'attendent au vacarme de ces gueulards, dont la réunion peut intéresser un groupe de bonnes qui a des

prétentions cabalistiques et émulatives à faire valoir contre les deux autres groupes de la Série des bonnes.

Ainsi, en éducation sociétaire, tout ce qui embarrasse et rebute les mercenaires civilisés devient un jeu pour les Harmoniens, parce que les dispositions combinées, voulues par la nature et adaptées à tous les goûts, ne peuvent se rencontrer que dans les Séries pass. S'il en était autrement, les passions de l'enfant seraient donc exceptées de ce mécanisme sériaire qui règne dans tous les détails de la nature sociale.

En éducation comme en toute autre branche d'Harmonie, rallions-nous sans cesse à la boussole que j'ai vingt fois indiquée, à la distribution par *Séries composées* (1).

Si cette méthode ne s'étendait pas aux nourrissons comme à toutes les classes, si elle n'embrassait pas tous les âges depuis le berceau jusqu'à la décrépitude, il n'y aurait point d'unité dans ma théorie sociétaire; je violerais moi-même les règles que j'ai établies.

Je viens de commettre cette faute, et peut-être sans qu'aucun lecteur s'en soit aperçu. J'ai distribué (13) les trois âges d'enfance en mode simple, tous trois par 18 mois, savoir :

18 mois pour les nourrissons,	0 à 18.
18 mois pour les poupons,	19 à 36.
18 mois pour les bambins,	37 à 54.

(1) Par fois les simples sont applicables; mais il faut, en système général, spéculer sur les composées, et en étendre l'emploi autant que possible, puisque le mouvement simple n'est utile qu'en relais du composé. On doit donc, dans le soin des enfants comme dans toute branche de relations sociétaires, procéder par Séries composées, sauf les cas très-rares où l'on pourra employer le mode simple, qui n'intervient qu'en exception, et jamais en pivot.

C'est oublier que l'égalité est poison en Harmonie : ce principe que j'ai maintes fois énoncé est violé dans cette occasion. Rectifions l'erreur, et distribuons progressivement comme il suit :

Nourrissons,	de 0 à 15 mois,	15.
Poupons,	de 16 à 33 mois,	18.
Bambins,	de 34 à 54 mois,	21.

Moyennant cette division inégalement graduée par 15, 18, 21 mois, la progression devient composée, échelonnée en termes d'âges et en degrés d'âges (24).

Il est bon de mentionner cette erreur, afin de prémunir les lecteurs contre le vice du simplisme, où ils seront fréquemment entraînés par leurs habitudes.

On trouvera souvent en ce genre des fautes spéculativement commises : par exemple, dans l'indication de l'âge des jeunes tribus,

Lycéens et Lycéennes, âge de 9 à 12 ans;

Gymnasiens et Gymnasiennes, âge de 12 à 15 1/2 ans.

J'aurais dû y établir une différence d'âges, vu que le sexe féminin atteint plus tôt à la puberté que le masculin : ses chœurs doivent donc être un peu plus jeunes, comme seraient Lycéennes, 8 3/4 à 11 1/2;

Gymnasiennes, 11 1/2 à 14 1/2.

Je me suis borné à indiquer un seul âge ; c'est une faute de *simplisme*, commise par simplification ou abréviation. Nous nous engagerions dans un dédale de minutieux calculs, si je suivais trop strictement ces règles ; il suffit de les mentionner en principe, comme celles d'inégalité numérique des sexes, et inégalité d'âges entre les sexes de chaque tribu.

Ce chapitre étant dédié aux pères de famille, il faut, en finissant, fixer une seconde fois leur attention sur le

plus grand fléau des familles riches, sur le vice de régime qui enlève tant de jeunes enfants ; vice qui frappe spécialement sur la classe opulente. On voit partout les marmots, qui n'ont ni pain, ni chemise, échapper à la faux qui enlève le rejeton d'une puissante maison.

Sur ce, les Crésus accusent la nature, sans s'apercevoir que la mort de leurs enfants est l'effet d'un système d'éducation plus vicieux encore chez les riches que chez les indigents.

Il sera démontré que la classe opulente souffre plus que la pauvre du défaut du régime combiné en éducation, et que, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, les riches, tout en croyant asservir le peuple, deviennent eux-mêmes victimes d'une oppression mal entendue et gauchement organisée.

Ainsi, dit un auteur, c'est des demeures malsaines où habite le misérable, que sortira la fièvre qui enlèvera le seigneur. Dans le même sens, on peut dire : Le dénûment des enfants pauvres généralise les vices d'éducation qui moissonnent les enfants des riches. Organisez en nourrissage le régime combiné, le Sérisière à compartiments triples pour les âges et triples pour les caractères, vous garantirez à la fois les enfants du riche et ceux du pauvre. Un tel bienfait ne serait-il pas préférable à ce morcellement philosophique, source d'insalubrité et de mortalité pour les enfants riches ou pauvres, et pour les pères autant que pour les enfants ?

CHAPITRE VI.

Contre-poids de caractère pour les Poupons et Nourrissons.

Je n'ai traité, au précédent chapitre, que des soins matériels à donner au plus jeune âge; il reste à parler des soins spirituels, et, sous ce rapport, l'éducation des nourrissons se combine avec celle des poupons. Ceux-ci forment une classe MIXTE, dont les aînés, *hauts poupons*, âge de 27 à 33 mois, figurent déjà dans les ateliers avec les bambins, tandis que les cadets, *bas poupons*, âge de 16 à 20 mois, sont encore, à peu de chose près, soumis au régime des nourrissons.

Dans l'état actuel, les hauts poupons, âge 2 ans 1/2, ne sont guère moins fatigants que les nourrissons, leurs confrères en vacarme.

En vain la morale nous vantera-t-elle le doux plaisir d'entendre un marmot hurler jour et nuit; tout le monde n'a pas des oreilles de père, et ne s'élève pas à la hauteur de ces jouissances morales. Je vois les pères mêmes s'enfuir, pour ne pas entendre ce bruit infernal, et je les imite.

L'inconvénient existe chez les poupons comme chez les nourrissons. J'ai vu de ces aimables rejetons que les parents mêmes étaient obligés de tenir à la porte de leur maison, pour avoir quelques moments de repos.

D'où viennent ces fureurs chez un enfant déjà fort, passant 15 mois et pouvant marcher? Il « languit » et s'irrite de ne jouir en civilisation d'aucun des délassements que son instinct demande, que la nature lui a préparés dans l'ordre sociétaire, et qu'il trouverait à chaque instant parmi les poupons d'une Phalange d'Harmonie.

Un père philosophe qui a 50,000 fr. de rente payera cher des mercenaires pour écouter ces hurlements moraux et soigner le tendre enfant. Il vaudrait beaucoup mieux prévenir les cris en procurant à l'enfant les récréations que la nature lui destine, et qui lui vaudraient joie et santé. D'ailleurs, j'ai déjà observé que tout père n'a pas 50,000 fr. de rente ni des appartements isolés du sien, pour y reléguer ces criards sous la tutelle de quelques salariés; tandis que toute Phalange a un Sériстère de pouponnerie, divisé en trois salles, où elle distingue les enfants de 15 à 33 mois, en Pouponnains ou Doucereux,

Pouponnards ou Mutins,

Pouponnâtres ou Démoniaques,

et ainsi des « lutins » (voyez page 52). Cette distinction trinaire des caractères doit se combiner avec celle des âges (24), afin que la Série soit composée et non pas simple.

J'estime que ceux de 3e. classe, les démoniaques, seront dans l'état sociétaire moins méchants, moins hurleurs, que ne sont aujourd'hui les doucereux ou pouponnains, [et qu'il en sera de même des nourrissons.] D'où naîtra ce radoucissement? Aura-t-on, selon le vœu de la morale, changé les passions des petits enfants? Non, certes : on les aura développées [sans excès]; on leur aura procuré les délassements de réunion « sympathique » en Série trinaire, en caractères *doucereux*, *moyens* et *acariâtres*, et en âges *haut*, *moyen* et *bas*. Les plus tapageurs cesseront de crier, quand ils seront réunis à une douzaine de petits démons aussi méchants qu'eux. Ils seront comme les férailleurs, qui deviennent fort doux et renoncent à l'humeur massacrante, en compagnie de leurs égaux.

Quelle distraction donnera-t-on à ces pygmées, aujourd'hui indisciplinables ? Je n'en sais rien. Les femmes en moins d'un mois, [par lutte cabalistique et rivalité de systèmes,] auront deviné ce qui peut les satisfaire et mettre fin à leur infernal charivari. Je me borne ici à établir le principe, la nécessité de rassembler en corps les [nourrissons et] poupons démoniaques. Ils deviendront traitables par le seul appât d'assortiment, et les uns les autres ils se ramèneront au silence non par menaces ni châtiments [impraticables avec des enfants de 1 2 an], mais par effet de cette impression corporative qui radoucit l'être le plus querelleur, lorsqu'il est en présence de ses pareils; effet que ne saurait opérer l'intervention des père et mère que l'enfant excède en se harassant lui-même.

Et lorsqu'on le conduirait aujourd'hui avec quelques autres hurleurs du voisinage, on n'aboutirait point à le morigéner; car on ne pourrait lui offrir aucun des agréments qui seront réunis aux salles de pouponnâtres. De retour à la maison, il renouvellerait ses cris et deviendrait d'autant plus furibond, qu'il aurait eu quelques moments de distraction propre à lui causer des regrets. Il faut à l'enfant des habitudes constamment assorties à son caractère, et non pas des lueurs de bien-être qui ne servent qu'à l'aigrir, et augmenter l'ennui de son isolement dans la vie de ménage, où il n'est dans aucun cas apparié avec ses semblables, ni contenu en essor régulier par des contre-poids naturels et gradués en triple assortiment de caractères. [Telle est la situation de l'enfant dans les sériستères d'une Phalange d'harmonie.]

Pour distraire ces bruyants poupons et se débarrasser de leur ennuyeuse compagnie, la civilisation tombe dans d'autres écueils. Il faut les confier à une bonne qui les

mène à la promenade ; et pendant qu'elle est occupée à écouter un godelureau qui la courtise, l'enfant sera victime de quelqu'imprudence. Chaque jour les gazettes retentissent de ces accidents funestes : je n'en cite que deux (1), extraits des journaux de Paris.

(1) Une bonne, à Paris, mène son poupon au jardin des Plantes, et, selon l'usage de ces villageoises qui effraient toujours les enfants, leur font peur de l'ogre ou du loup, les tiennent sur le bord d'une fenêtre en les menaçant de les précipiter, cette bonne menaçait le sien de le faire manger par l'*ours Martin*. Elle le tenait sur le bord du fossé : quelqu'incident la trouble ; elle laisse tomber l'enfant dans la fosse. Il est aussitôt enlevé et dévoré par l'ours, après quoi la bonne désespérée va se noyer dans la Seine ; beau dédommagement pour un père !

Tel est le savoir-faire des bonnes : pour s'en garantir, la philosophie dira que l'enfant ne doit être confié qu'à la sollicitude paternelle : mais n'est-il pas connu que le tendre père, dans la classe populaire, est encore plus dangereux que les bonnes dans la classe opulente ? En voici un exemple récent, un fait arrivé en 1819.

Un tendre père de village, ne sachant comment faire taire son criard de poupon, lui disait : « Si tu cries encore, je te ferai » coucher avec les cochons ; » et de menace en menace, il le ferme tout de bon dans l'étable à cochons, pour y coucher. Le lendemain il va chercher son enfant, et ne trouve plus que des ossements : les cochons l'avaient mangé. On peut juger du désespoir du goujat. Ne voyons-nous pas chaque jour de ces sottises paternelles ? d'où il est aisé de conclure que les pères et mères sont les êtres les moins capables d'élever leur enfant, et que le train de vie de nos ménages ne peut nullement convenir aux inclinations du bas âge, lors même que tous les ménages consentiraient à devenir philosophes moyennant 50,000 fr. de rente, comme le moral papa d'Emile, qui, avec un tel revenu, serait déjà réputé sage, quand il ne suivait pas un mot des préceptes de J.-J. Rousseau.

Les poupons, en Harmonie, sont promenés en masse, accompagnés de quelques révérendes, et avec des précautions surabondantes. On peut, en temps de gelée ou pluie, les faire sortir dans les galeries basses du rez-de-chaussée. Cette promenade est déjà semi-harmonique; on joint à eux une fanfare de quelques bambins qui savent battre en mesure du tambour basque et du triangle, puis deux chérubins jouant du flageolet. Un « lutin » n'est admis aux bambins, que lorsqu'il est déjà exercé à marcher en ligne et au pas, à jouer en mesure de tambourin, triangle, basquet, clochette ou castagnette, etc. On ne peut pas encore exiger d'un poupon de 33 mois, la mesure de chant, mais on peut exiger celle du pas ou des petits instruments.

L'on voit dans leurs salles arriver successivement les mères qui, après avoir allaité leur enfant, n'ont aucun soin à lui donner, et ne peuvent que complimenter les bonnes sur la belle tenue des nattes, sur leur habileté à deviner les besoins et fantaisies de l'enfant, à le satisfaire avec cette dextérité qu'on a toujours dans une fonction habituelle et exercée par attraction. [D'ailleurs chaque mère dans cette affaire a des intérêts cabalistiques. Elle et son époux ont opté pour le système de tel groupe de bonnes, et lui ont remis l'enfant avec des félicitations anticipées sur le système qui a obtenu leur préférence.

Pourquoi la nature a-t-elle créé des femmes qui s'amusent de l'embarras que donnent les enfants, et qui en soigneraient une douzaine par plaisir, tandis que d'autres s'ennuient d'en soigner un seul et le confient à des mercenaires? La « morale » les appelle *mauvaises mères, mauvaises républicaines:* mais quand le soin des enfants

s'exercera combinément, il n'y aura nul besoin que toutes les mères soient républicaines, amies des criailleries et des fonctions immondes.

« J'ai dit » que sur une Phalange de 1600 personnes, il suffira d'environ 50 pour assortir amplement la Série des bonnes, qui s'adjoindra quelques jeunes filles au-dessous de l'âge pubère. On en trouve, à cet âge, qui ont déjà de l'inclination pour ce genre de soins : elles fourniront chaque jour un poste de 24 heures, selon l'usage militaire ; et au moyen de ce service, la mère la plus pauvre pourra se dire : « Mon enfant est infiniment mieux » soigné que ne pourrait l'être le fils d'un monarque ci- » vilisé ; il ne m'en coûte pas une obole, et je n'ai à songer » qu'à mes plaisirs et mes intrigues industrielles. »

L'entretien des deux âges extrêmes, tribu des bambins et tribu des patriarches, étant considéré (52) comme charité générale, on n'exige rien pour les soins donnés à l'enfant. C'est le canton en masse qui supporte les frais des Séristères de poupons, nourrissons et bambins. La Série des bonnes est rétribuée comme toutes les autres, par un dividende sur le produit général.

« Je suis bien payée, dit une *bonne* civilisée ; mais je » gagne bien mon argent : ah! je n'y tiens plus (53); » il y a de quoi perdre patience. » Voilà ce qu'on entend même chez des gens riches qui ont de quoi faire des frais. Qu'est-ce donc chez les pauvres, qui n'ont pas de quoi acheter du linge à l'enfant! Aussi, dans les villages, combien meurent de misère, surtout dans la classe des enfants pris à salaire et amenés de la ville? J'ai entendu citer une mère qui en a envoyé 14 au village ; 9 y sont morts, et des 5 autres la mère en a tué 2, à force de mauvais traitements. Combien d'autres les tuent par

l'excès de précautions ! Il n'est pas de classe plus sacrifiée que les marmots civilisés.

La nature veut leur éducation collective pour le bien des enfants comme pour le repos des pères. En dépit des devoirs sacrés de la nature, il n'est pas un couple d'époux qui ne soit ennuyé plus ou moins de l'attirail d'éducation des nourrissons, de leur malpropeté, et des services répugnants qu'exige leur faiblesse. Il suffirait, pour liguer tous les pères et mères contre la civilisation, de pouvoir leur montrer, s'il existait une Phalange déjà organisée, les Séristères où on élève les nourrisons, poupons et lutins subdivisés en groupes, 9 d'âges consécutifs, 9 de caractères contrastés, et 6 de sexe pour les bambins qui déjà font rivaliser les sexes.

Dans ces groupes, les plus âgés influencent les plus jeunes, et s'entraînent respectivement aux fonctions utiles, par suite de l'impulsion qu'ont donnée les tribus supérieures, celles de chérubins et séraphins, qui font déjà partie de l'harmonie active. En voyant cette propension générale des enfants aux procédés d'accord matériel et d'unité, chaque père s'écrierait : « Voilà la vraie perfec-
» tion d'enseignement ; le secret de la nature sur l'éduca-
» tion ; le bien où l'on ne peut pas atteindre dans nos
» ménages incohérents ; l'ordre qui assure aux pères
» l'insouciance et l'économie, aux enfants des soins con-
» tinus et judicieux, une garantie sanitaire, et un con-
» tentement qu'ils ne peuvent pas trouver hors du régime
» voulu par la nature (52).

Et lorsque le père viendrait à faire le parallèle de ce bel ordre avec celui de son ménage philosophique, peuplé d'enfants rebelles au travail, hurlant, brisant, querellant, manquera-t-il de s'écrier : « L'homme a méconnu sa des-

» tination ; nous étions faits pour le « régime » combiné, » pour l'association domestique ; la philosophie nous a » entretenus dans l'incohérence ; elle nous a trahis pour » cacher son impéritie à découvrir la théorie du lien » sociétaire. »

Hors de cette association à laquelle nous sommes destinés, tout, dans les instincts de l'enfant comme dans ceux de l'homme fait, devient énigmatique pour nous. Notre état domestique ne peut, même chez les rois, satisfaire aucun des désirs de l'enfant, qui dès lors est rebelle, acariâtre, et se trouve retardé en essor physique et moral. J'ai déjà remarqué que l'enfant ne tient nullement à vivre sous des lambris dorés, à voir une procession de courtisans ou de municipaux qui le traitent de majesté, et l'ennuient de harangues académiques sur la balance du commerce et de la charte : il préférerait un tas de foin sur lequel il se roulerait avec ses pareils.

Il existe chez l'enfant, soit bambin, soit poupon, soit nourrisson, une foule d'instincts que nous ne connaissons pas ; instincts qui, faute d'essor, poussent l'enfant à la malice, aux fureurs, et nuisent à son accroissement.

Ces tapageurs une fois réunis dans les salles de diablotins et pouponnâtres s'imposeraient réciproquement et vicinalement : leur santé gagnerait beaucoup à cet état de calme, qu'on n'obtient pas aujourd'hui en entremettant plusieurs domestiques dont les soins ne satisfont point aux désirs inconnus de l'enfant ; il veut la compagnie de ses pareils.

Je connais si peu les instincts des petits enfants, et j'ai tant d'aversion pour cette classe d'êtres désolants, que je ne me hasarderai pas à prononcer sur leurs convenances décrites en détail : mais je puis juger la question abstrac-

tivement, pour les enfants comme pour les pères, en disant :

L'homme est un être fait pour l'Harmonie et pour toutes les sortes d'association : Dieu lui a distribué à tout âge des penchants adaptés aux ressources et moyens qu'offre l'état sociétaire. Ces ressources manquent chez nous à l'enfant ainsi qu'à l'homme fait ; et comme l'enfant privé de la parole ne peut pas s'expliquer, il est de tous les âges celui qui souffre le plus de l'absence du régime sociétaire. L'enfance étant plus dépourvue de raison que les âges supérieurs est d'autant plus exigeante sur les instincts, dont l'état actuel ne permet aucun essor. Elle se venge par ses cris, de son asservissement à une éducation contre nature, cris fatigants pour le père, et nuisibles à l'enfant. Voilà deux mécontents, au lieu de deux heureux que produirait l'éducation sociétaire. Ainsi, jusque chez l'enfance on retrouve cette fâcheuse propriété de la civilisation (II, 27) : engendrer le double mal, au lieu du double bien que nous destinait la nature. Voyez le chapitre du bonheur composé (II, 183).

FIN DE LA PREMIÈRE NOTICE.

CIS-LUDE. — *La Médecine positive harmonique.*

S'il est vrai que les pères et mères aient pour leurs petits enfants l'affection qu'ils témoignent, quel doit être leur empressement à établir le régime sociétaire qui sauverait au moins les deux tiers des enfants que la mort enlève avant l'âge de 4 ans 1/2? On est effrayé, en lisant dans les statistiques, les tableaux de mortalité des petits enfants. Cependant, quoi de plus coûteux à élever, et que de chagrins leur mort cause aux parents ?

Si j'avais quelques notions en médecine, je pourrais démontrer par un examen détaillé des maladies d'enfants, que les 3/4 seront prévenues par le régime harmonien. J'en vais donner un indice tiré d'une branche d'économie sanitaire applicable à l'enfance entière.

Je choisirai le régime préservatif des dents, et l'intervention du dentiste. On ne donne en civilisation aucun soin aux dents des enfants : l'éducation néglige cette branche importante du physique ; elle ne s'attache qu'à moraliser l'enfant, lui enseigner à coups de fouet quelques maximes sur le bien du commerce : quant à la santé, on la regarde comme un accessoire peu digne d'attention, surtout en ce qui concerne les dents. Celles des enfants sont négligées chez tous les villageois, chez les artisans et petits bourgeois, c'est-à-dire chez les 99/100es des civilisés. On ne s'occupe de ce soin que chez quelques citadins qui, ayant joui des plaisirs, savent combien un beau ratelier est précieux en gastronomie et autres fonctions.

Quant aux familles bourgeoises qui ne s'occupent qu'à gagner de l'argent, elles ne donnent aucun soin aux dents

des enfants; et ce qui le prouve, c'est que plusieurs villes situées en pays très-salubre, comme Genève et Bâle, fourmillent de gens qui ont des rateliers gâtés à l'âge de 30 ans.

Si on veut écouter les Bâlois et Genevois, ils accuseront les brouillards du Rhin, les brouillards du lac : pitoyable excuse! un fleuve rapide et encaissé comme le Rhin l'est à Bâle, n'engendre pas de vapeurs nuisibles : il en est de même des rapides ruisseaux qui arrosent la campagne de Bâle.

C'est encore à tort que les Genevois accusent leur beau lac. Un bassin vaste et d'une profondeur extrême est très-salubre, surtout au dégorgeoir, où ses eaux sont vives. Il peut élever quelques vapeurs, mais nullement dangereuses pour les natifs et habitués du climat : elles n'attaqueront point les dents, si on ne s'expose pas inconsidérément aux brouillards, personne ne songe à ces précautions.

L'on spéculera bien différemment dans l'Harmonie. Le monde social jugera que dans une carrière de 144 ans rien ne sera plus précieux qu'un beau et bon ratelier, apte à bien fonctionner aux 5 repas. La parfaite digestion dépend de l'exacte mastication : les Harmoniens feront d'autant plus de cas des dents, qu'ils placeront la sagesse dans l'hygiène gastrosophique ou art de manger beaucoup, digérer facilement, et arriver aux 5 repas avec un brillant appétit. Ils donneront donc les plus grands soins à la denture des enfants, qui seront tous visités chaque semaine par les dentistes.

Il faut observer qu'en Harmonie le groupe des dentistes est comme les autres fonctionnaires de médecine, affecté au service collectif, rétribué en proportion de la santé

générale, et non des maladies individuelles (51-52). Il importera donc au groupe de dentistes que la Phalange n'ait, s'il se peut, aucun ratelier endommagé. Leur beauté et sanité générale sera pour les dentistes le gage du bénéfice et de la renommée, comme pour les autres genres de médecins, qui tous perdraient à l'affluence de malades, et verraient diminuer leur dividende en rapport de l'accroissement de fatigues.

L'Harmonie ne jugeant pas le talent sur de belles phrases, mais sur de bons résultats, chaque Phalange estimera ses médecins d'après la statistique sanitaire du canton, résumée en moyen terme de 9 années. La Phalange de Tibur a eu pour moyen terme de malades, selon les tableaux comparés de 9 ans, 2 sur 100 par an. La Phalange de Lucrétile a eu pendant ces mêmes années, en malades et durée du mal, un moyen terme de 3 sur 100. La contrée en conclura que les médecins de Lucrétile sont dépourvus d'habileté, et leur Phalange peu satisfaite ne leur allouera qu'un médiocre dividende en répartition générale.

Chaque médecin est donc intéressé à veiller sur la santé de la masse. Aussi verra-t-on le groupe des dentistes, comme ceux des autres médecins, visiter chaque semaine les Séristères des poupons, des bambins et autres enfants, et faire à la régence un rapport sur les moindres incidents qui pourront compromettre les dents, collectivement ou individuellement : si quelque brouillard pouvait nuire aux rateliers, on verrait les dentistes ordonner et surveiller jour par jour, les précautions générales adaptées aux divers tempéraments, et surtout aux enfants de 9 ans, époque de 2e. dentition.

La civilisation, où tout est subordonné à l'intérêt indi-

viduel, ne fournit que des dentistes intéressés à ce que *l'ouvrage donne*, et qu'il y ait beaucoup de ces rateliers qu'on appelle *chevaux à l'écurie*, gens qui ont besoin des soins continuels de leur esculape. C'est une conséquence inévitable du système de duplicité qui intéresse chaque classe de citoyens au mal-être des autres classes. J'en ai fait mention à l'Avant-Propos, CITER., en terminant par ces mots bons à répéter : *la civilisation ne présente qu'un bizarre mécanisme de portions du tout, agissant et votant chacune contre le tout ; et pourtant elle raisonne d'unité d'action ; elle fait trophée de sciences nommées économiques et unitaires !*

Là finissent les détails sur la direction combinée de ces marmots, dont j'aurais traité plus brièvement si elle n'était le fondement du mécanisme sociétaire. Il faut, je le répète, que l'éducation de l'Harmonie soit achevée au moment où la nôtre commence, terminée avant 5 ans.

Ce n'est pas qu'après cet âge il ne reste à l'enfant une foule de connaissances à acquérir ; mais une fois admis aux chérubins, il se forme de lui-même, et n'a plus besoin d'autre stimulant que des rivalités établies entre les tribus et les chœurs, 2, 3, 4, 5, 6. C'était donc sur l'éducation antérieure ou de 1re. phase, [âge 3 à 4 1/2 ans, et sur l'instinctuelle ou préparatoire de 0 à 3 ans,] que reposait tout le problème ; et j'ai dû, au risque de rédites, y donner plus de détails qu'aux trois autres phases, dont l'exposé sera bien plus succinct.

L'éducation des 5 tribus supérieures 2, 3, 4, 5, 6, ne présentera pas de difficultés. Nous avons dès ce moment franchi toutes les épines ; c'est pour les diminuer, que j'ai divisé en petits chapitres toute la notice d'éducation antérieure.

En la terminant, remarquons sur la médecine comme sur les relations quelconques, une métamorphose qui justifie un peu les diatribes de Molière; chez nous elle est négative subversive, *en ce qu'elle a intérêt à propager le mal et en rendre les traitements très-coûteux. L'effet contraire a lieu dans l'Association, où le médecin et le pharmacien sont eux-mêmes co-associés de la Phalange, et intéressés à ce qu'elle dépense le moins possible en traitement de maladies et en renouvellement de sujets. La médecine y devient donc* positive harmonique. *Sur ce point comme sur tout autre, c'est toujours le double miracle ou charme composé* (III, 547) *aussi inséparable du mécanisme sociétaire, que la fraude composée l'est du régime civilisé et de ses prétendues perfectibilités.*

DEUXIÈME NOTICE.

ÉDUCATION CITÉRIEURE.

ARGUMENT SPÉCIAL DE LA 2e. NOTICE.

Nous abordons la classe intéressante du peuple enfantin, celle qui prend déjà un vol sublime, et figure en pleine Harmonie avec les tribus de 30 ans; celle où tout chérubin de 5 ans est déjà aussi surprenant que le sont aujourd'hui certains enfants élevés par les danseurs d'opéra et les funambules; celle enfin où l'enfant, dès l'âge de 5 ans, sait GAGNER BEAUCOUP D'ARGENT. Il faut bien faire valoir ce mérite, puisque c'est le seul apprécié en civilisation, chez l'enfant comme chez le père.

Pour atteindre à cette perfection, les tribus chérubiques et séraphiques ne suivront d'autre voie que celle indiquée en phase antérieure; toujours la distribution par rivalités composées, la graduation trinaire des âges et des caractères industriels (24). Cette échelle devient bicomposée par la rivalité des sexes, peu sensible entre les bambins et bambines, mais déjà très-active entre les chérubins et chérubines, par suite de leur admission aux grandes manœuvres et aux petites cultures, où la rivalité des sexes est pleinement établie.

Conformément aux détails de thèses et épreuves (9, argument général), les 2 tribus chérubique et séraphique doivent être exercées en matériel plus qu'en spirituel. On

ne cherchera point, comme dans l'éducation actuelle, à en faire des savantins précoces, des primeurs intellectuelles, initiées dès l'âge de 6 ans aux subtilités scientifiques; on recherchera de préférence la précocité mécanique; l'habileté en industrie corporelle qui, loin de retarder la culture de l'esprit, l'accélère, ainsi qu'on le verra au chapitre 8.

Si l'on veut observer les penchants généraux chez les enfants de 4 1/2 à 9 ans, on les verra très-portés à tous les exercices matériels, et fort peu aux études ; il faut donc, selon le vœu de la nature ou Attraction, que la culture du matériel prédomine à cet âge. Aussi, en admettant un enfant de 6 ans 1/2 à monter des chérubins aux séraphins, n'exigera-t-on de lui d'autre prouesse d'école, que de savoir écrire; exercice qui sera considéré comme purement matériel, et classé dans les 7 épreuves matérielles, indiquées (9).

Le chérubin (âge 4 1/2 à 6 1/2 ans), très-peu enclin à l'étude, l'est excessivement à tout exercice d'Harmonie corporelle. C'est donc en matériel qu'il faut lui présenter des amorces pour développer ses moyens selon l'ordre voulu par la nature, qui opine à former le corps avant l'esprit : aussi le principal ressort d'éducation chérubique est-il l'appât de figurer en grande manœuvre avec les tribus supérieures, avec la masse de la Phalange et des cohortes vicinales souvent rassemblées.

Donnons-en un exemple tiré de quelque manœuvre généralement connue, celle de l'encensoir.

Une Phalange, aux processions « du service divin » et en d'autres occasions, fait figurer la majorité des enfants à cette manœuvre. On prélève d'abord sur les chœurs au-dessous de la puberté, 144 figurants, savoir :

Thuriféraires.	*Fleuristes.*	
12 Chérubins,	12 Chérubines,	144,
16 Séraphins,	16 Séraphines,	
20 Lycéens,	20 Lycéennes,	
24 Gymnasiens,	24 Gymnasiennes,	
72	72	

auxquels on joint divers employés accessoires tirés, soit des chœurs de « demi-caractère », soit des quatre tribus précitées.

Ce nombre de douze douzaines convenant merveilleusement aux subdivisions et à la variété des figures, on peut dire que la procession du saint Sacrement est [beaucoup] plus pompeuse dans un canton d'Harmonie que dans nos grandes capitales, Paris, etc.

On voit dans nos processions l'extrême empressement des enfants pour ce genre d'évolutions, où ils ne sont guère admis qu'à 12 ans à l'emploi de thuriféraires; encore leur manœuvre est-elle faible de nombre et de figures. Ceux d'une Phalange doivent, à 5 ans et même à 4, savoir manœuvrer dans une masse nombreuse de 144, exécutant des évolutions beaucoup plus compliquées que les nôtres, et avec un ensemble inconnu en civilisation, où les thuriféraires ne savent pas même aller au triple pas, [ni établir le double pas pour le bas-âge.]

Il est certain que les enfants de 5 ans seront tout de feu pour cet exercice, et qu'ils seront très-peu empressés d'apprendre à lire. Le premier travail sera un délice pour eux; le second, une fadeur. D'où il est évident que la nature les porte à cultiver les facultés matérielles avant les intellectuelles, et qu'on ne pourra guère qu'à 6 ans les amorcer à la lecture et l'écriture, par l'impatience d'être admis aux séraphins.

D'où vient cette impulsion de l'enfance aux exercices matériels? De ce que la nature veut, avant tout, faire de l'homme un cultivateur et manufacturier, le conduire à la richesse avant de le conduire à la science. Mais, pour entremettre l'enfant avec succès dans les cultures harmoniennes qui exigent perfection et célérité, il faut que, de très-bonne heure, il soit exercé aux développements corporels HARMONIQUES. C'est par cette raison que l'Attraction le pousse violemment à ces manœuvres chorégraphiques et gymnastiques; il y acquerra la dextérité nécessaire dans les cultures, étables, volailleries, cuisines et autres fabriques d'une Phalange, où toutes ses opérations doivent s'exécuter avec la souplesse, l'aplomb et la mesure qu'on voit régner parmi nos athlètes d'opéra et de gymnastique.

C'est principalement à l'opéra que l'enfant se formera à cette dextérité qu'exigent les travaux harmoniens. De là vient que l'opéra « tiendrait » le premier rang parmi les ressorts d'éducation.

La distribution des tribus chérubiques et séraphiques étant semblable à celle des chœurs bambiniques déjà décrite, nous n'aurons ici qu'à traiter des fonctions où intervient activement cette jeunesse de phase citérieure. Je l'examinerai dans cinq Séries industrielles ; savoir :

⋊. L'opéra ou école des unités matérielles ;
1. Le travail sériaire de règne animal ;
2. Le travail sériaire de règne végétal ;
3. Les cuisines ou emploi mixte des règnes ;
K. Le lien d'Attraction entre les écoles et l'industrie.

CHAPITRE VII.

Opéra Harmonien, ou Série pivotale en unité matérielle.

Le monde civilisé a tant de penchant pour l'opéra, qu'il accueillera volontiers un « article » sur l'utilité future et les emplois économiques de ce plaisir, si éloigné aujourd'hui du rôle d'utile industrie. L'opéra [en civilisation] ne tend qu'à efféminer les mœurs et engager les souverains dans de folles dépenses, « comme » les ballets de *Novère*, qui endettèrent plusieurs princes d'Allemagne.

L'opéra, dans l'état sociétaire, va devenir une source de richesse et de moralité pour les individus de toutes les classes et de tous les âges, principalement pour l'enfant, en le formant à l'*unité mesurée*, qui est pour lui [un gage de santé et] une source de bénéfices en tous genres d'industrie.

L'éducation sociétaire envisage, dans l'enfant, le corps comme accessoire et coadjuteur de l'âme. Elle considère l'âme comme un grand seigneur, qui n'arrive au château qu'après que son intendant a préparé les voies. Elle débute par façonner le corps, dans son jeune âge, à tous les services qui conviendront à l'âme harmonienne, c'est-à-dire à la *justesse*, à la *vérité*, aux *combinaisons* et à l'UNITÉ [*mesurée*.]

Et pour habituer le corps à toutes ces « perfections », avant d'y façonner l'âme, on met en jeu deux ressorts bien étrangers à nos méthodes actuelles; ce sont, entre autres, l'OPÉRA et la CUISINE. Démontrons que le choix n'a rien d'arbitraire, qu'il est méthodiquement obligé.

L'enfant se laisse guider par les sens bien plus que par

les passions affectives, dont deux lui sont inconnues (les groupes mineurs, amour et famillisme (III, 339). Il se passionne pour les deux groupes majeurs, d'amitié et d'ambition corporative, mais en tant que ces groupes favorisent l'essor des sens qui sont les boussoles de l'enfant.

Sur les cinq sens, il en est un, le *tact*, qui est à peu près nul en influence au-dessous de l'âge pubère. L'enfant ne connaît pas l'amour, branche principale du tact : en outre, il est assez indifférent sur ce qui touche aux autres plaisirs du tact, s'accommodant d'un siége de bois, d'un lit de sangle, d'une étoffe rude : il dédaigne un fauteuil rembourré, un lit d'édredon, une fourrure précieuse. Les raffinements du tact ne sont d'aucun prix à ses yeux; mais il est fortement enclin aux jouissances des quatre autres sens dont il doit exercer

les deux actifs, *goût et odorat*, par la CUISINE :

les deux passifs, *vue et ouïe*, par l'OPÉRA.

Ce sont les deux points où le conduit l'Attraction : les enfants et les chats seraient fourrés sans cesse à la cuisine, si on ne les en chassait pas. Quant à la magie de l'opéra et des féeries visuelles, c'est ce qu'il y a de plus entraînant pour un enfant.

Aux cuisines de sa Phalange distribuées en mode progressif, il acquiert la dextérité, l'intelligence en menus travaux sur les produits des deux règnes qu'on y met en œuvre. A l'opéra, il acquiert l'esprit d'unité matérielle, qui doit être type et voie de la passionnelle.

L'opéra est l'assemblage de tous les accords matériels mesurés. Il est aisé d'y en compter une gamme complète.

K. *Intervention mesurée, de tous âges et sexes.*

1. *Chant* ou voix humaine mesurée.

2. *Instruments* ou son artificiel mesuré.
3. *Poésie* ou parole mesurée.
4. *Geste* ou expression mesurée.
5. *Danse* ou marche mesurée.
6. *Gymnastique* ou mouvements mesurés (1).
7. *Peinture* ou [costumes et] ornements mesurés.
8. MÉCANISME ou *distribution géométrique mesurée.*

L'opéra est donc l'assemblage de tous les accords matériels [du charme qui en résulte], et l'emblême actif de l'esprit de Dieu, ou esprit d'unité mesurée. Or, si l'éducation de l'enfant doit commencer par la culture du matériel, c'est en l'enrôlant de bonne heure à l'opéra (2), qu'on pourra le familiariser avec toutes les branches d'u-

(1) On n'admet que peu ou point la gymnastique à l'opéra civilisé : elle est réputée genre populaire, et reléguée sur les petits théâtres. C'est dépravation de goût, et non pas raffinement. Toutes les harmonies matérielles sont nobles : mais comme les grotesques, funambules, sauteurs, etc., plaisent au peuple, ils ont dû être disgraciés par la haute compagnie civilisée, qui répugne le peuple et ses goûts. La gymnastique rentrera en faveur dans un état de choses où les grands et le peuple seront UNS par le ton et les manières.

(2) J'ai observé que la Phalange d'essai n'aura pas besoin d'un opéra dès le début. On ne pourrait pas l'organiser avec des paysans qui, excepté ceux de Bohême et d'Italie, ne savent que brailler et non chanter : mais ces êtres grossiers sont l'embryon de l'espèce humaine ; elle ne commencera à naître que dans la génération élevée en pleine Harmonie. C'est sur celle-là que nous devons spéculer. Traitons donc l'opéra comme objet de première nécessité pour les Harmoniens ; car, dès l'organisation sociétaire, on ne tardera pas deux ans à sentir le besoin indispensable de ce spectacle pour l'éducation unitaire.

nité matérielle, d'où il s'élèvera facilement aux unités spirituelles.

Dans l'ordre civilisé, l'opéra, à supposer qu'il n'exigeât aucuns frais, serait un levier très-dangereux en éducation; il ne convient point aujourd'hui de polir le peuple, mais d'entretenir la dissidence, la duplicité matérielle entre les classes riche et pauvre. L'opéra serait dangereux même pour l'enfant riche, parce que cette réunion des beaux-arts excite à l'enthousiasme, aux idées nobles et généreuses qui naissent de la culture des arts : de telles impressions sont nuisibles à un enfant qui, au sortir de là, va rentrer dans le commerce d'un monde vil et perfide.

L'enfant harmonien est exempt de ce danger; il ne sort du temple de justesse matérielle ou opéra, que pour rentrer dans un océan de justesse passionnelle, dans les Séries de groupes où il voit chaque passion coopérer aux accords sociaux, à la justice, à la vérité, à l'unité, dont l'opéra est le tableau. L'opéra formera donc les Harmoniens aux mœurs qu'ils devront pratiquer, et sous ce rapport il sera une boussole de sagesse dans l'éducation, où il ne serait aujourd'hui qu'un fanal trompeur, qu'une voie d'égarement.

Objectera-t-on que ce serait élever tout le genre humain à l'état de comédien? Il n'y aura plus de comédiens, quand tout le monde le sera : et d'ailleurs, notre éducation civilisée forme-t-elle autre chose que des arlequins sociaux, depuis les jongleries de probité chez les hommes jusqu'aux jongleries de « piété et fidélité » chez les femmes? Notre système d'éducation n'engendre que des histrions politiques et moraux, indignes même du nom de comédien, qui, dans la rigoureuse acception, indique le peintre fidèle de la nature et de la vérité. Or, des cham-

pions de fausseté comme les civilisés, dont on aperçoit à chaque instant la duplicité, ne sont pas dignes du nom de comédiens, et ne méritent que celui d'histrions sociaux. [Laissons ces folles objections et venons au sujet.]

Aucun bambin n'est admis aux chœurs de chérubins, s'il n'a de l'aptitude à figurer dans quelque fonction d'opéra; et, pour donner plus de relief à cet exercice, on en fait un accessoire du culte religieux, dont il relève le cérémonial par les hymnes et les manœuvres. On amène à l'opéra, mais en loge lointaine, les poupons, pour leur former l'oreille à la justesse : elle germe aisément chez le jeune âge.

L'opéra devient donc branche d'institution essentielle pour l'enfant du prince comme pour celui du berger. Le bambin s'y prête d'autant mieux, que l'opéra est souverainement attrayant pour lui. Rien ne plaît tant au jeune âge, que l'unité des évolutions et des chœurs, que les enchantements et les féeries : aussi est-on assuré que tous les enfants se porteront avec une ardeur fougueuse à ce genre d'exercices, et qu'on sera obligé, non pas de les attirer à l'opéra, mais de contenir leur impatience par des statuts d'admission très-rigoureux.

L'opéra n'étant parmi nous qu'une arène de galanterie et un appât à la dépense, il n'est pas étonnant qu'il soit réprouvé par la classe morale et religieuse; mais il est, en Harmonie, une réunion amicale, non payante; il ne peut donner lieu à aucune intrigue vicieuse entre gens qui se rencontrent à chaque instant dans les divers travaux des séries industrielles.

Rassurons sur ce point certains lecteurs qui s'insurgeraient à l'idée de voir leur femme ou leur fille figurer dans une légion théâtrale d'un millier de personnes. Je sais

comme eux ce qui résulte des réunions de comédie, même de celles d'amateurs; mais qu'ils attendent de connaître le régime de l'Harmonie, où, ni à l'opéra, ni ailleurs, les amours ne peuvent donner aucune inquiétude à père ni à mari. Ils auraient grand besoin de pareille sécurité en civilisation, où leurs précautions échouent si constamment contre les intrigues d'amour.

On ne saurait trop leur répéter, à ce sujet, que le mécanisme sociétaire les dégagera simultanément de deux épines bien embarrassantes pour les pères et les époux, de la difficile fonction de surveiller et contenir femmes et filles, et de la corvée bien plus fâcheuse encore de leur procurer des établissements et leur donner des dots qui ne sont pas nécessaires en Harmonie. Peut-on faire deux promesses plus agréables aux pères et aux maris? point de dots à fournir, point de fraudes à redouter!

Venons à l'article de la dépense. Un opéra, dira-t-on, coûte au gouvernement des millions en construction, des millions d'entretien; et les Phalanges prétendraient en avoir un, même dans le plus pauvre canton! Sans doute, puisque c'est une semaille d'Harmonie et d'industrie, dont le produit doit être infiniment supérieur aux frais.

La construction est peu coûteuse pour les Harmoniens, qui sont tous maçons, forgerons, charpentiers par attraction, dès le bas-âge. Il suffira qu'un canton riche ait construit sa salle, pour que les autres, par amour-propre, en veuillent faire autant. Quant à l'achat des matériaux, les Harmoniens faisant d'énormes bénéfices et jouissant d'un plein crédit, vu l'impossibilité des banqueroutes, aucun canton ne sera gêné dans l'entreprise votée à l'unanimité, autant par spéculation d'intérêt que par plaisir et amour-propre. Toute Phalange aura des groupes

de peintres et décorateurs, de mécaniciens, etc. : l'affaire ne coûtera donc en frais de façon, que le dividende réparti à la grande Série des constructeurs.

Ainsi, ce plaisir aujourd'hui réservé aux capitales et résidences royales deviendra celui des moindres cantons agricoles : chacun d'eux aura un opéra bien supérieur à ceux de Paris, Londres et Naples; car chaque Phalange, même avant de recourir aux cohortes vicinales et aux légions de passage, aura environ 1200 acteurs à fournir, soit en scène, soit à l'orchestre et aux mécaniques ; chaque Harmonien étant élevé dès le bas-âge sur ce théâtre, peut y tenir quelqu'emploi musical ou chorégraphique ; et sur ce point comme sur tout autre on verra se vérifier le principe déjà énoncé, « que le plus riche potentat ne » peut atteindre, en aucun genre, au degré de jouissances » où atteint le plus pauvre des hommes en Harmonie. »

Les fonctions théâtrales aujourd'hui si épineuses ne sont sujettes, en « Association », à aucun des inconvénients actuels : on ne court le risque ni de sifflets, ni de critiques offensantes : la faculté de ne pas applaudir suffit à informer l'amateur du rang qu'il tient dans l'opinion. Il n'y a que peu ou point de mauvais acteurs, parce que leur quantité immense oblige chacun à se restreindre à un petit nombre de pièces où il excelle.

Les champions médiocres sont bornés à s'essayer devant leur Phalange, dans la petite salle, et aux jours où il n'y a ni rassemblement extérieur, ni passage de légions ou caravanes. Si un individu n'excelle que dans 2 ou 3 pièces, il ne paraît que 2 ou 3 fois par an sur le théâtre ; et en d'autres moments il s'entremet dans les chœurs, l'orchestre, les danses, la peinture, les machines, etc.

Cette affluence de coopérateurs permet de varier à

l'infini les répertoires, et en même temps l'unité de langage procure une multitude infinie d'acteurs, car un passage d'armée donne à une contrée cent mille acteurs ou actrices ; les Harmoniens étant tous nés sur les planches (1), acteurs par enthousiasme, par habitude, et non par intérêt.

Il n'y a point de comédiens salariés dans l'Harmonie. Les Séries de l'opéra et des beaux-arts y sont, comme toutes les autres, payées par un dividende sur le produit général. Les pères ainsi que les enfants, figurant sur le théâtre et s'en faisant une intrigue agréable, ne voudraient pas que cette fonction fût moins honorée que d'autres. Elle jouit, au contraire, d'un lustre immense, et devient une voie d'avancement à d'éminents emplois.

Envisagé quant à l'influence morale sur l'enfant, l'opéra est une école de morale en image : c'est là qu'on élève la jeunesse à l'horreur de tout ce qui blesse la vérité, la justesse et l'unité. Aucune faveur ne peut excuser, à l'opéra, celui qui est faux de la voix ou de la mesure,

(1) Dans l'ordre sociétaire, on considérera comme estropié de naissance l'enfant qui, à l'âge de 4 ans 1/2, n'aurait pas la justesse de voix, d'oreille et de mesure. Ce défaut ne pourra guère avoir lieu, parce que les enfants seront élevés dès le berceau dans les chœurs musicaux. Chaque groupe ayant ses cantates et hymnes de travail, les entonne en début et clôture de séance, comme le *Benedicite* et les *Grâces* dans nos monastères. L'enfant habitué à ces concerts dès l'âge le plus tendre, ne peut manquer d'acquérir la justesse de voix et de mesure, et l'aptitude à figurer à l'opéra. Quant à la comédie, comme « l'Association donne un plein développement à « chacun des » 810 caractères, « tout Harmonien excelle nécessairement en quelque genre de comédie ou tragédie qui se rattache à son caractère.

du geste ou du pas. L'enfant d'un prince, dans les figures et les chœurs, est obligé de souffrir la vérité, et les critiques motivées de la masse. C'est à l'opéra qu'il apprend à se subordonner en tout mouvement aux convenances unitaires, aux accords généraux. L'opéra est donc l'école MATÉRIELLE d'unité, justice et vérité : il est, sous ces rapports, l'image de l'esprit divin, le vrai sentier des « mœurs d'harmonie. »

C'est non-seulement en tableaux, mais aussi en relations sociales que l'opéra est sentier d'unité. Par exemple, en fait de langage, quelle honte pour les civilisés, qu'avec leurs jactances de perfectibilité ils ne puissent pas se comprendre de voisins à voisins, ni régulariser le langage, pas même de province à province d'un même empire, vivant depuis mille ans sous les mêmes lois!

C'est à l'habitude générale de la scène que les Harmoniens devront en grande partie l'unité de langage et même de prononciation réglée en congrès universel. Tout est lié dans le système des unités; le langage est le premier anneau de cette vaste chaîne : la duplicité actuelle du langage est le sceau de réprobation pour la sagesse philosophique. Où donc prétend-elle établir l'unité, si elle ne peut pas même l'introduire dans la première des relations sociales, celle du langage?

Nous reviendrons sur l'excellence de l'opéra comme levier d'éducation et voie de lien amical entre tous les inégaux d'un canton. Avant d'insister sur ce sujet, il faut faire connaître plus amplement les Séries industrielles dont on retrouve l'emblème dans les Séries musicales et chorégraphiques. Aussi l'opéra sera-t-il chéri des Harmoniens, à titre d'image du régime social qui fera leur bonheur. Chez nous, il n'est qu'un tableau sans intérêt,

sans analogie : notre système social n'établissant que le règne de toutes les duplicités politiques et morales, quel charme peut nous offrir une image matérielle de toutes les unités, dont aucune, pas même celle de langage, ne nous est connue?

CHAPITRE VIII.

De l'Éducation harmonique des animaux.

Les travaux de règne animal confiés aux Séries d'enfants, étant très-nombreux, je ne m'arrête pas à les décrire en détail; il est clair que l'enfant de 6 ans s'occupera plutôt des pigeons et des volières que des chevaux et des bœufs. Bornons-nous à examiner quelqu'un des emplois où l'enfance harmonienne opérera des prodiges qu'on n'oserait pas même exiger des pères civilisés. Je choisis l'éducation mesurée des animaux.

C'est un travail que l'Association fait gérer en grande partie par les enfants de 5 à 9 ans qui, aujourd'hui, ne savent qu'effaroucher et vicier les animaux. Il règne dans cette branche d'industrie une telle impéritie, que la civilisation ne sait pas même élever le chien, qui doit être le conducteur des quadrupèdes et volatiles. Comment saurait-elle faire leur éducation, quand elle a manqué celle de leur chef?

Une vérité bien inconnue jusqu'à présent, c'est que les animaux domestiques sont des êtres passibles d'harmonie mesurée, et que leur éducation ne peut devenir profitable à l'homme qu'autant qu'ils seront élevés selon cette méthode. C'est ici un problème d'enrichissement colossal; il est bien digne de fixer l'attention d'un siècle qui, plus que jamais, juge tout au poids de l'or.

Il s'agit de prouver que les animaux élevés en harmonie mesurée nous rendront le double de ce qu'ils nous rendent aujourd'hui, à égalité de nombre, et que cette éducation ne peut être faite que par des peuples élevés eux-mêmes à cette unité mesurée dont il faudra inoculer le goût aux animaux. Préalablement il faut former à ce talent l'homme qui doit les diriger. Or, ce n'est qu'à l'opéra qu'on peut former à la mesure ce peuple, ces enfants qui doivent en communiquer le goût aux quadrupèdes et volatiles.

Toute Phalange où le peuple ne serait pas élevé à la justesse mesurée qu'on n'acquiert qu'à l'opéra, éprouverait, indépendamment des autres dommages, une perte d'environ moitié sur le bénéfice que doivent donner les animaux domestiques dans cet état sociétaire où leur nombre s'élèvera souvent au décuple de ce qu'il est parmi nous.

S'il fallait les conduire selon la méthode confuse des civilisés, on ne parviendrait jamais à les diriger; ils se détruiraient eux-mêmes par le nombre; et l'homme obligé d'y donner quatre fois plus de temps, de soins et de gardes, que n'en exige l'ordre mesuré, se ruinerait par l'éducation même de ces nombreux serviteurs qui doivent être sa principale richesse.

Je dis PRINCIPALE, et c'est une vérité bien reconnue de tous les agronomes, qui s'accordent à dire: « si le fer-
» mier n'avait que ses cultures de grains, s'il ne faisait
» pas des *élèves* ou animaux destinés à la vente, il n'au-
» rait jamais de bénéfice, et pourrait à peine payer le
» prix de sa ferme. Il ne se sauve que sur les *élèves*, soit
» en quadrupèdes, soit en volatiles. Une entreprise d'a-
» beilles ou de vers à soie enrichira plus un métayer que
» tous ses guérets vantés par les poëtes. »

S'il est une erreur pardonnable, c'est d'avoir ignoré pendant 3000 ans que nos animaux domestiques sont faits pour l'harmonie mesurée, et ne peuvent prospérer sans son intervention. Quand on n'a pas su découvrir cette destination chez les hommes où l'on en voit tant d'indices, faut-il s'étonner qu'on ait commis pareille bévue à l'égard des bêtes qui offrent bien peu d'indices d'aptitude à l'harmonie; car on ne voit guère que le cheval qui soit susceptible d'accord mesuré : cet accord le charme dans la manœuvre en escadron; le plus mauvais cheval devient un Bucéphale pour suivre la masse escadronnée; il marchera jusqu'à la mort, et se crèvera plutôt que de quitter l'escadron.

D'où vient qu'on voit si peu de quadrupèdes favorisés de cette propriété d'harmonie matérielle? C'est que la nature (V. la note E, sur la *cosmogonie appliquée*.-Pivot inv., T. III, 241), ayant été excessivement gênée et restreinte dans le système des créations post-diluvielles, n'a pu admettre les quadrupèdes qu'en très-petite exception aux propriétés d'harmonie mesurée. Aussi l'exception ne porte-t-elle notoirement que sur quatre, qui sont, le cheval, l'éléphant, le singe et le castor.

L'exception, comme on le voit, est bornée à un centième; car les quadrupèdes connus sont au nombre d'environ 370, dont quatre seulement sont initiés à quelques facultés d'harmonie mesurée.

D'autres, comme le bœuf et le zèbre en sont très-susceptibles, mais dans un état de choses impraticable parmi nous, et qui n'auront lieu qu'en régime sociétaire. Le chien, notre premier serviteur, est très-apte à diverses manœuvres harmoniques dont nous n'avons jamais eu l'idée. Nous savons l'élever à des tours de force, des danses

de tréteaux, etc.; nous ne savons lui enseigner aucun procédé d'harmonie profitable à l'industrie. Si le cheval est fait pour l'harmonie des alignements et des évolutions, le chien est destiné à d'autres, dont la principale est celle des gammes de direction, que l'ordre civilisé ne peut pas mettre en usage, parce qu'il n'a ni grands troupeaux, ni moyens de les élever.

En Association, le troupeau le plus subalterne, comme celui des oies, forme des masses immenses qu'on ne parviendrait pas à diriger, si l'on procédait selon la méthode confuse des civilisés, et surtout à la manière barbare des Français, qui ne savent diriger les bêtes qu'en les déchirant à coups de fouet, et disant : *pourquoi sont-ils chevaux, pourquoi sont-ils moutons ?*

Tout animal domestique, en Harmonie, est élevé musicalement comme les bœufs du Poitou, qui marchent ou s'arrêtent selon le chant du conducteur. Mais ceci est excès, abus de l'influence musicale; on ne doit pas l'employer à fatiguer les hommes; il suffira d'en user pour indiquer à l'animal ce qu'on exige de lui, selon la coutume des bergers qui appellent au son du cornet.

Dans ce genre de service, les chiens peuvent intervenir très-utilement. Ceux de l'Harmonie sont dressés à conduire des masses de bétail, ralliées sur un son de clochette ou grelot. Les animaux sont habitués, dès l'enfance, à suivre tel grelot dont le son leur est connu par le signal des repas. Certaines espèces, bœuf, mouton, cheval, portent, dès l'enfance et à l'époque de leur éducation, la sonnette ou le grelot qu'ils devront suivre toute leur vie et qui suffira seul à les distribuer en pelotons et colonnes.

Par exemple : pour classer et faire cheminer en bon ordre un troupeau de 24,000 moutons, trois ou quatre

bergers à cheval sont rangés aux extrémités et au centre, avec quelques chiens de police et huit chiens de gamme qui, au signal donné, agitent alternativement leurs colliers de sonnettes, et rallient autour d'eux les moutons élevés sur leur note. On range les sonnettes par tierce, afin que chacune s'accorde avec la suivante et la précédente.

Ainsi le chien à collier de grelots UT passe le premier avec sa troupe de moutons, dont quelques-uns portent comme lui une sonnette en UT. Viennent ensuite la bande MI, la bande SOL et autres, dans l'ordre UT, MI, SOL, SI, RE, FA, LA, UT; chaque peloton comprenant environ 3000 moutons.

Le diapason d'orchestre étant le même par tout le globe, un chien élevé dans un canton quelconque peut servir pour tous les troupeaux du globe, et un animal connaît partout le grelot qu'il doit suivre. Cette méthode épargne une peine infinie dans la conduite des grands troupeaux, qu'on ne peut aujourd'hui mouvoir qu'en masses confuses, avec des fatigues énormes, à force de coups, de morsures et de brutalités, bien dignes de la civilisation perfectibilisée.

En Harmonie, on conduit plus aisément 50,000 moutons qu'aujourd'hui 500. Occupent-ils la route, des chiens sans collier courent sur les bords et empêchent qu'aucun ne s'écarte : ils sont d'ailleurs retenus par le son des grelots. Faut-il entrer dans un champ ou un pré, pour faire place à une caravane ? On peut y faire entrer en deux minutes les 50,000 moutons. A cet effet, les bergers placés en tête, queue et centre, font signe aux chiens à collier de sortir des rangs : ils vont se ranger en ligne dans le pré, à cinquante pas de la route, et agitent successi-

vement leurs grelots. Les moutons en huit pelotons (1) vont se grouper autour des chiens, et la route est évacuée en un instant. Les civilisés pour cette opération emploieraient une demi-heure, mille coups de fouet et dix mille morsures de chien.

Je me borne à cette particularité, entre mille autres à citer sur l'éducation des troupeaux d'Harmonie. Les chevaux seront exercés au point de marcher sur quatre de front, sans autres guides qu'un petit nombre de cavaliers sonnant un appel différent pour chaque peloton.

Moyennant cette méthode musicale, combinée avec l'amorce des repas, les convenances de terrain et la douceur générale des maîtres, on verra les zèbres et même les castors aussi privés que les chevaux, sauf la différence de traitement.

(1) Un troupeau, ne fût-il que d'oies, marche dans cet ordre, par colonnes UT, MI, SOL, SI, que guident les chiens à sonnettes. Si les oies et autres animaux en prennent l'habitude, c'est que dès l'enfance on les y façonne. Plusieurs variétés d'oies, objets de rivalités entre plusieurs groupes, sont élevées selon diverses méthodes et dans des chambrées distinctes. Ces oiseaux contractent facilement l'habitude de ne pas se mélanger, et suivre la sonnette de leur chambrée. Pour les exercer à la bien connaître, on a soin de leur tendre des piéges sur de fausses notes; et c'est un travail qui fait partie de l'éducation des enfants.

Par exemple, trois groupes vont, à la même heure, porter à manger à leurs trois chambrées d'oies. Le groupe des oies UT ira faire une feinte aux oies des chambrées MI, SOL; il agitera la sonnette du dîné en UT, et ne leur donnera rien. Après quelques instants d'impatience, elles entendront l'appel en MI ou en SOL, qui leur apportera réellement le repas. Dès qu'elles y auront été trompées une dizaine de fois, elles sauront fort bien distinguer leur note : les animaux ont un discernement exquis pour tout ce

Hors de l'état sociétaire et des Séries pass., il n'est pas même possible de tenter ces prodiges de régie animale; on s'engagerait dans une dépense quadruple du bénéfice, en essayant la méthode harmonienne; on trouverait partout des civilisés grossiers et malfaisants, qui la contrarieraient; puis des animaux voisins qui n'étant pas formés à cette méthode, gâteraient par leur fréquentation ceux harmoniquement éduqués. De là vient que les agronomes civilisés n'ont pas même pu imaginer cette éducation naturelle attrayante, et se sont bornés généralement à la méthode violentée, infiniment plus longue et plus dispendieuse. Aussi l'Harmonie emploiera-t-elle à éduquer, régir et perfectionner ses immenses troupeaux, à peine le quart des individus qu'emploierait proportionnément la

qui tient à la gueule; on ne les voit jamais se tromper sur l'heure des repas; on croirait qu'ils connaissent l'horloge. Un cheval a-t-il stationné une seule fois dans une écurie de telle route, s'il repasse deux ou trois ans après, il reconnaît l'écurie et s'arrête à la porte.

Les Harmoniens mettront à profit cet instinct des animaux, toujours intelligents quand leur appétit s'y trouve intéressé. On est fort habile en civilisation à leur donner une éducation *improductive;* on enseigne à des *chiens savants* mille grimaces et gambades, qui ne sont d'aucune utilité et qui consument en vain le temps de l'instituteur. On enseigne à des puces à traîner un petit chariot. On voit jusqu'à des ânes savants et des cochons savants. J'ai vu même un phoque obéissant, et bien stilé à faire des singeries. Ces tours de force inutiles dénotent quel parti l'homme pourra tirer des animaux, quand il saura faire de leur éducation un système unitaire et productif; travail auquel seront principalement employés les enfants, qui ont beaucoup de penchant à ce genre de fonction, et qui aujourd'hui ne savent qu'hébêter et maltraiter les animaux.

civilisation, pour les hébêter, les abrutir et abâtardir les races.

Les chefs de la Série d'éducation des chiens et des troupeaux auront le rang de *Sibyls* et *Sibylles* (titre des directeurs de l'institution). Un instituteur de chiens ou d'oies est en Harmonie un personnage de haute importance, car il doit former à ce talent des groupes de séraphins et séraphines opérant sous sa direction.

L'on ne pourra discipliner ces immenses troupeaux, qu'autant que chacun connaîtra leur langage de convention, qui, une fois arrêté en congrès d'unité sphérique, sera le même par toute la terre. Si chacun étourdissait comme aujourd'hui les animaux, de cris divers et arbitrairement choisis, leur faible intelligence n'arriverait jamais à une discipline collective et unitaire.

On exigera d'un enfant d'Harmonie qu'il sache, avant tout, vivre unitairement avec les animaux; qu'il connaisse leur vocabulaire d'appels et de commandements principaux, afin de ne pas contrarier le système adopté pour les régir. L'enfant qui à 4 ans 1/2 manquerait de ces notions pratiques, serait refusé au chœur des chérubins : le jury chérubique lui répondrait, qu'on ne peut admettre au rang des Harmoniens un être qui n'est pas encore l'égal des animaux, puisqu'il ne sait ni leur langage, ni leurs convenances.

N'est-ce pas être au-dessous des animaux que de méconnaître la déférence qu'on doit à leurs instincts? Ils ne sont profitables pour nous, qu'autant que nous assurons leur bien-être. De là vient qu'en France où chacun se hâte de crever les chevaux à force de coups, de fatigues et de voleries sur la nourriture, on ne peut pas remonter localement la cavalerie, et on tire de ce quadrupède

beaucoup moins de service qu'en Allemagne où il est ménagé. Le cheval de bataille du grand Fréderic était encore vivant à l'âge de 36 ans; ce même animal, entre les mains des Français, n'aurait pas passé 13 ans; les palefreniers lui auraient volé moitié de son avoine, et les maîtres l'auraient tué de coups, en disant, *pourquoi est-il cheval?*

Les animaux sont heureux dans l'Harmonie, par la douceur et l'unité des méthodes employées à les diriger, par le choix et la variété des subsistances, par les soins de sectaires passionnés, observant toutes les précautions propres à embellir l'espèce : aucun de ces soins ne peut avoir lieu dans la brutale civilisation, qui ne sait pas même disposer commodément les étables. On peut assurer sans exagération, que les ânes, dans l'Harmonie, seront bien mieux logés et mieux tenus que les paysans de la belle France.

Le fruit de leur discipline et de leur bien-être équivaudra à la différence d'une troupe réglée à une masse de barbares sans tactique. Vingt mille européens battent aisément cent mille barbares et même plus, car les Russes n'étaient que sept mille contre la grande armée chinoise de plus de 100,000 hommes.

C'est donc bénéfice de sextuple sur la discipline : il sera de même sans bornes sur la gestion des animaux d'Harmonie, améliorés par le mode composé, qui exige :

Discipline mesurée attrayante;
Procédé sériaire en perfectionnement;
Soins passionnés en amélioration de race;
⋊ *Régime unitaire.*

Mais quel sera le nouvel Orphée qui rendra les enfants et les animaux si dociles à toutes les impulsions de disci-

pline unitaire ? quel talisman mettre en jeu? Pas d'autre que cet opéra traité de frivolité par nos moralistes et agronomes, tous d'accord à dire, « *qui bien chante et bien danse, peu avance.* »

L'adage peut être vrai en civilisation ; mais il sera des plus faux en Harmonie, où cette discipline passionnée des enfants et des animaux, cette source d'énorme richesse, découlera principalement des habitudes contractées dès le bas âge à l'opéra, école de toutes les unités matérielles mesurées. Nos prétendus sages, en méprisant l'école des harmonies mesurées, ne sont-il pas le pendant de ces botanistes arabes qui, pendant 3000 ans, dédaignèrent le café; ou de ces enfants qui, ne jugeant que les apparences, préfèrent une lourde pièce de cuivre au louis d'or dont ils ignorent la valeur.

Tel est le vice où tombent nos moralistes, en dédaignant le spectacle qui doit former l'enfance à la pratique des unités matérielles, et, par suite, aux unités sociales.

Remarquons, au sujet de l'opéra, comme des autres divertissements, que dans l'état sociétaire ils sont en liaison intime avec le travail productif et coopèrent à ses progrès; effet qui n'a point lieu en civilisation, où l'industrie ne tire aucun secours, ni des jeux de cartes du citadin, ni des jeux de quilles du paysan. Loin de là, les jeux et divertissements civilisés provoquent en tout sens l'oisiveté, l'abandon du travail, et même le crime, le vol, le suicide, fruits ordinaires des jeux de hasard, surtout de la loterie. Il sera curieux de voir comment les divertissements, entre autres les amours qui aujourd'hui n'ont aucun rapport avec l'industrie productive, en deviennent les appuis dans l'état sociétaire.

Une remarque plus importante encore, et qui naît de

ce chapitre, c'est que l'animal qui donne double bénéfice par le perfectionnement attaché à l'éducation harmonique, donne un bénéfice décuple et douzuple par la faculté de quintupler et sextupler la masse qu'en élèveraient, sur pareil terrain, les civilisés qui ne connaissent ni l'art de discipliner au dehors des masses d'animaux, ni l'art de les harmoniser et distribuer dans d'immenses étables, comme celles de 10,000 poules pondantes par Phalange (III, 207).

Ce travail sera en grande partie confié aux soins des enfants aidés de quelques vénérables. Quelle mine de bénéfices, quelle source de réflexions pour un siècle qui ne rêve qu'aux moyens de GAGNER DE L'ARGENT, et qui va trouver une mine d'or dans chaque branche de travail, pourvu qu'elle soit exercée et distribuée par Séries passionnelles !

CHAPITRE IX.

Cultures Enfantines de l'Harmonie.

En opposant aux désordres civilisés la perspective du bonheur sociétaire, n'omettons jamais de donner des démonstrations en mode composé, ou positif et négatif, par preuve et contre-preuve. Ainsi, au tableau des prodiges industriels qu'opéreront les enfants harmoniens, il faut opposer celui du vandalisme et de l'oisiveté des enfants civilisés.

J'ai dépeint les enfants (41) comme vandales positifs, destructeurs par instinct et par esprit de corps. Envisageons-les maintenant comme vandales négatifs, refusant tous les travaux que la nature leur assigne dans le règne végétal.

Il faut qu'en cette branche d'industrie, la nature ait

compté beaucoup sur le service des enfants, car elle a créé en grande affluence les petits végétaux et arbustes qui doivent occuper le bras de l'enfant et non celui du père. Les deux tiers du parterre, du potager et du bosquet, se composent de ces menues plantes adaptées à l'enfance.

Les fleurs, à part un très-petit nombre, sont presque toutes le lot du travail enfantin et féminin; aussi la nature donne-t-elle aux femmes et aux enfants beaucoup de penchant pour les arbustes et fleurs, dont pourtant ces deux sexes n'exercent point la culture dans l'état actuel.

Un « lutin » qui veut grader et monter aux « bambins », doit, dans ses trois épreuves, choisir au moins un végétal, comme pensée ou cerfeuil, et justifier qu'il a été admis au groupe qui cultive cette plante; admission qu'il ne peut obtenir que par un service utile et une dextérité éprouvée. Un « bambin » postulant pour l'entrée aux « chérubins », doit justifier, sur trois végétaux au moins, d'un service distingué et constaté par le suffrage des groupes compétents. Ces cultures lui donnent peu à peu des notions sur les diverses branches des sciences, car l'agriculture se lie à toutes.

L'enfant harmonien prend parti très-activement dans les rivalités de canton à canton. Un groupe d'enfants cultivant les oreilles d'ours à la Phalange de Meudon, est piqué de voir que celles de la Phalange de Marly ont eu la palme pour le velouté et autres qualités. Les vaincus veulent connaître la cause de cet insuccès qui tient peut-être aux différences de terres. Là-dessus, le « révérend » qui dirige ce groupe, leur fait une leçon sur les variétés de terre; et cette étude répétée dans d'autres groupes, leur donne peu à peu des notions élémentaires sur le règne minéral. C'est déjà pour eux un appât à s'introduire

dans les écoles, y demander quelque livre élémentaire sur telle branche de la minéralogie, comme le classement des terres.

Ainsi, l'ordre sociétaire ne donne jamais à l'enfant aucun ENSEIGNEMENT SIMPLE. Elle ne l'initie à une science que par combinaison avec des notions pratiques déjà acquises sur telle autre science, et notamment sur l'agriculture, la maçonnerie, la charpente, la cuisine.

Les intrigues de rivalités agricoles habituent de bonne heure les enfants à l'esprit spéculatif. Il est très-nécessaire dans la culture des fleurs : quoi de plus difficile à élever à la perfection que la jonquille, le narcisse, la renoncule, la tulipe, les variétés de roses et d'œillets ? Si la nature exige tant de connaissance dans le soin de ces fleurs, c'est qu'elle veut former de bonne heure à l'esprit de calcul les enfants [et les femmes] qui se passionneront pour les cultiver.

Elle leur a ménagé aussi quelques lots dans la grande culture ; le blé noir, la pesette, la lentille, etc. : une troupe d'enfants qui s'adonne passionnément au soin de ces végétaux, est obligée d'étudier les qualités de terre et d'engrais, raisonner sur l'influence des températures pour connaître les causes qui ont valu du succès à tel ou tel canton. L'enfant adonné *par rivalité passionnée* à ces occupations, deviendra insensiblement chimiste et physicien, tout en croyant ne s'occuper que des luttes émulatives de ses groupes, de son canton.

D'où vient que l'éducation actuelle n'a sur l'enfant aucune de ces sortes d'influence, et qu'en aucun sens elle ne l'entraîne aux études ? C'est que les travaux auxquels on astreint l'enfant, manquent de trois ressorts qui le conduiraient à l'étude, ce sont :

1°. *La passion.* L'on ne sait pas le stimuler par des rivalités de canton à canton et de groupe à groupe, telles qu'elles existent dans les Séries passionnelles.

2°. *L'emploi « culinaire ».* Cet enfant ne travaille pas aux cuisines où il jugerait pratiquement des perfections ou défauts de l'objet qu'il a cultivé.

3°. *Le raffinement gastronomique.* Il serait dangereux aujourd'hui d'y habituer l'enfant, et cela devient indispensable dans l'Harmonie, où il « apprend à » distinguer vingt nuances de saveur sur le moindre végétal, cerfeuil ou persil, qu'il aura cultivé ; sans ce raffinement il ne saurait pas juger pourquoi son groupe a échoué ou triomphé dans ladite culture; pourquoi tel canton a le 1er. rang, tel autre le 2e., 3e. dans l'opinion, relativement à ce végétal.

Cette combinaison de leviers n'existant pas dans l'état civilisé, faut-il s'étonner que l'enfant ne veuille s'adonner ni à la culture, ni aux sciences exactes, dont les rivalités de Série lui feraient de bonne heure sentir le besoin et demander l'enseignement, sans qu'on lui en suggérât l'idée!

Résumons sur cet aperçu : d'une part, vandalisme et oisiveté; d'autre part, occupation productive et études passionnées; voilà le parallèle des deux éducations harmonienne et civilisée : celle-ci, je l'ai déjà dit (16), ne produit que de petits vandales qui bientôt deviendront de grands vandales.

Tout est faussé dans le système agricole, par cette défection des enfants et des femmes, à qui la nature assigne tant de végétaux à soigner. Tous les arbustes en fleurs ou en fruits, et presque tout le potager et le parterre, doivent être envahis par les femmes et les enfants. Loin de là; un

enfant civilisé n'entre au jardin que pour y manger les fraises et les groseilles qu'il n'a point cultivées, y friper les fleurs et les légumes : aussi, ce qu'il y a de plus à désirer dans un jardin, c'est que les enfants n'y mettent pas les pieds.

Les botanistes nous peignent leur science comme la plus intéressante, la plus rapprochée de la nature : d'où vient donc qu'elle ne peut passionner l'enfant qui est l'être le plus voisin de la nature, et que, loin de se prendre de belle passion pour la botanique, il ne fait que ravager les jardins et vergers, refuser tout travail agricole?

On nous dit que les paysans tirent parti de leurs enfants dès l'âge de 7 ans : sans doute, à force de coups de bâton; mais quel service en obtiennent-ils? Ils emploieront trente enfants à transporter en fardeau ce que conduiraient trois enfants harmoniens sur trois chars attelés de trois ânons.

Une preuve incontestable que les civilisés ne savent tirer en agriculture aucun parti ni des femmes, ni des enfants, c'est que l'homme est obligé d'abandonner les travaux qui lui sont spécialement attribués par la nature, et qui sont principalement les forêts et l'irrigation; deux choses dont le cultivateur civilisé ne peut pas s'occuper, parce qu'il est absorbé par les travaux FÉMININS et ENFANTINS, tels que les petites étables et volailleries, le potager et autres fonctions, dont les femmes et enfants devraient le dégager.

Singulier résultat de la tyrannie masculine! L'homme croit avoir asservi les femmes; qu'en résulte-t-il? que c'est lui-même qui est esclave; qu'au lieu d'avoir subordonné les femmes, il a dégoûté de l'industrie femmes et enfants. Il se trouve réduit à exercer les travaux dont ces

deux sexes devraient se charger; il est de plus obligé de prélever, sur le produit de son travail, les frais d'entretien et dotation des femmes et enfants : c'est l'effet de toute tyrannie; elle se prend dans ses propres filets.

Analysons mieux le trébuchet où est tombé le sexe masculin : sa véritable destination est de vaquer aux grands travaux qui exigent la force des bras : tels sont les trois emplois de

Culture des forêts,
Ouvrages d'irrigation,
Soin des graminées.

La troisième fonction absorbe tout; l'agriculteur ne peut vaquer, ni à la culture des forêts, ni à l'irrigation et aux ouvrages qu'elle exige : au contraire, le cultivateur ne s'attache qu'à détruire les forêts, il détruit par contre-coup les sources et moyens d'irrigation.

Voilà donc deux des trois branches de grande culture gérées à contre-sens de la raison. Quant à la troisième, celle des graminées, comment est-elle traitée? j'y distingue trois vices des plus choquants.

1°. *Le défaut d'engrais et de qualité.* On en a si peu, qu'il faut ensemencer des champs en quantité énorme, et à peu près double de ce qu'emploiera l'Harmonie pour obtenir égale quantité de grain. Quant aux qualités d'engrais, c'est une distinction que ne fait ni ne peut faire le paysan civilisé.

2°. *Les jachères.* Des terres qui se reposent une année! le soleil se repose-t-il? manque-t-il à venir tous les ans mûrir les moissons? aurait-on besoin de jachères si on n'employait aux céréales que les terres convenables et soutenues des masses et qualités d'engrais nécessaires?

3°. *Les vices de détail :* on voit dans divers champs

autant de pavots que d'épis. On y voit cent autres négligences qui ne seraient pas même connues dans l'état sociétaire, où des groupes d'enfants parcourent les champs pour les émonder.

D'où viennent tous ces désordres? De ce que le sexe masculin est surchargé de la tâche des deux autres, qui ne font qu'un simulacre de travail.

Mais quelle carrière va s'ouvrir pour l'industrie masculine, du moment où les deux autres sexes rentreront en disponibilité par le régime sociétaire! on verra tout à coup les 7/8e. des femmes en vacance industrielle, par la suppression des travaux compliqués et parasites qui naissent du morcellement des ménages, du soin pénible des enfants, de la mauvaise qualité des étoffes et des confections; enfin, des sots caprices de la mode, qui absorbent tant de femmes en ouvrages de couture interminables et en minuties superflues.

Après la cessation de ces désordres, on s'apercevra que les 5/6es. des femmes sont disponibles : à quoi les occuper? A l'agriculture; elles envahiront donc majeure partie des menus travaux qui occupent aujourd'hui les hommes.

D'autres seront envahis par les enfants, qui seront amorcés à la culture par le régime des Séries *contrastées, rivalisées, engrenées.*

Dès lors il ne restera aux hommes dans la force de l'âge que les fonctions de vigueur, comme les trois citées plus haut; puis celles de manufacture pénible, charpente, maçonnerie, forge, etc. Ils interviendront accessoirement dans toutes les menues cultures, parterre et potager, mais sans en supporter le soin permanent : ce sera le lot des femmes et enfants.

Cette répartition naturelle est anéantie par la défection des enfants et la complication qui absorbe les femmes. Toute la masse du travail retombe sur l'homme seul, qui, surchargé de la sorte, doit négliger les branches les plus importantes, comme le soin des forêts et l'irrigation. Il effleure la tâche de son sexe, pour vaquer à celle de tous trois.

Jugeons-en par un seul végétal, par les RAVES, sentier des vertus républicaines. Si la république ne doit vivre que de raves, au moins faut-il, pour le bon ordre, qu'on répartisse aux trois sexes le travail de culture, savoir :

Aux enfants les petites raves ;

Aux femmes les raves moyennes ou navets ;

Aux péres les gros ravognons de Curius Dentatus, et grosses ravasses de la citoyenne Phocion.

Telle serait la série naturelle de distribution; elle est impraticable dans l'ordre civilisé : vous y verrez le fier républicain obligé de cultiver lui-même les raves de toutes les dimensions, et de faire en plein l'ouvrage des deux autres sexes. Désordre inévitable hors des Séries, qui appliqueraient chaque sexe aux fonctions que la nature lui destine. C'est une des conditions nécessaires à faire naître l'attraction industrielle, qui, même en Séries, ne pourrait pas se développer si on maintenait dans les travaux la confusion d'emplois qui y règne aujourd'hui; si on voulait, comme dans la civilisation perfectibilisée, atteler une femme et un âne à la même charrue (coutume des provinces-nord de l'Espagne. Les femmes ne sont guère moins maltraitées dans la belle France).

On a vu dans ces deux chapitres, combien les enfants sont éloignés de leur destination en travaux de règne animal et végétal, et combien il est évident que le régime

civilisé ne les pousse qu'à l'oisiveté et à tous les vices anti-industriels. Les moralistes ont bonne grâce, après cela, de nous vanter les tendres enfants, si dignes de leurs vertueux pères, *petits vandales, bien dignes de grands vandales!* Voilà la vraie devise des enfants et des pères civilisés.

CHAPITRE X.

Des Cuisines sériaires et de leur influence en éducation.

Etrange paradoxe ! Il s'agit de démontrer l'utilité de la gourmandise chez les enfants; c'est peut-être le sujet le plus propre à confondre les antagonistes de l'Attraction, et mettre en évidence la sagesse du Créateur des passions.

Si la nature est sage dans ses impulsions générales, elle doit être sage dans la plus puissante passion qu'elle ait donnée à l'enfant; c'est la gourmandise.

Pour constater la justesse distributive de Dieu dans cette impulsion dominante des enfants, il faut prouver que la gourmandise tendra, *dans l'état sociétaire,* à les conduire aux trois foyers d'Attraction; *à la richesse, aux groupes, aux Séries industrielles.* Il n'y a de juste et louable en mécanique sociale, que les ressorts qui nous dirigent à ces trois buts, et par suite à l'UNITÉ SOCIALE.

Signalons ici une erreur de mots, « qui entraîne » l'erreur du jugement; vice condamné si souvent par nos sages, qui pourtant y tombent sans cesse.

« Les enfants, disent-ils, sont de petits gourmands; il » faut les corriger, modérer leurs passions. » Rien n'est plus faux : les enfants ne sont point gourmands, mais

seulement *gloutons, goinfres, goulus*. Le mot gourmand est à peu près synonyme de *gastronome;* il se prend en bonne part, puisqu'on dit un FIN GOURMAND; on ne dira pas, *fin glouton, fin goinfre, fin goulu;* tous trois sont de genre trivial.

Les Apicius sont gens de bonne compagnie, raisonnant savamment de leur art, dont ils sont trop préoccupés. Or, quel rapport entre un Apicius et des enfants qui mangent avec avidité des pommes vertes, des prunes « vertes! » S'ils étaient gourmands, connaisseurs délicats, ils renverraient ces aliments aux pourceaux. Ils sont donc goinfres, gloutons, goulus; et pour les en corriger, il faut les ramener à la gourmandise ou gastronomie. Analysons les « vertus » industrielles et sociales à obtenir de cette métamorphose.

On observe partout que la classe la plus réservée à table est celle des cuisiniers; ils sont en général gastronomes, juges sévères, dissertant bien sur tous les mets, sans en faire aucun excès. Ils sont proportionnément la plus sobre des classes qui ont la bonne chère à discrétion.

Le meilleur préservatif de la gloutonnerie serait donc, pour les enfants [comme pour les pères], un ordre de choses où ils deviendraient tous *cuisiniers* et *gourmands raffinés*, autrement dit *gastronomes*. [Dégourdissement composé, alliant les plaisirs de la table avec l'hygiène graduée selon les tempéraments.]

La thèse étant des plus neuves, j'ai dû l'étayer de distinctions exactes sur le sens des mots et sur les indices que fournit l'état des choses en civilisation.

Sur ce, on va reproduire l'objection déjà faite, au sujet de l'opéra. « Vous voulez donc, dira-t-on, élever tous » les enfants à l'état de cuisinier! » Même réponse qu'à

la page 97. Ce n'est pas moi qui veux ; c'est l'Attraction qui en ordonne ainsi, et l'on va se convaincre qu'elle veut passionner pour la CUISINE tous les enfants.

TOUS, *en style de mouvement, signifie les 7/8es., puisqu'il est connu que l'exception de 1/8e. confirme la règle.*

Or, quand les 7/8es. des enfants sont passionnés pour jouer l'opéra et faire la cuisine, en vaudront-ils moins pour cela? c'est ce que nous allons examiner.

Observons d'abord que c'est le but indirect de la morale civilisée : elle exprime sans cesse et implicitement le vœu de voir les enfants se faire cuisiniers, car elle veut qu'ils s'adonnent aux soins des animaux et des végétaux.

Comment pourront-ils juger des méthodes préférables dans le soin des animaux et végétaux, s'ils ne connaissent pas les rapports de manutention agricole avec les ressources de manutention culinaire? l'agriculteur qui ignore cet art, travaille sans principes et sans but économique.

Ainsi font nos villageois, qui élèvent un animal ou cultivent un légume, pour tâcher de tromper celui qui l'achètera; mais si on spécule sur un état d'unité « industrielle, » si le cultivateur veut favoriser le consommateur, il doit connaître l'emploi mixte ou art de la cuisine, et se guider dans ses cultures selon les convenances de cet art.

De là résulte déjà que la cuisine est portion intégrante des études agricoles, et que, pour faire de l'enfant un parfait agronome en gestion animale et végétale, il faut de très-bonne heure l'initier aux raffinements de cette cuisine, de cette gastronomie proscrites par les farouches amis des raves et du « brouet noir. »

Autre motif qui milite pour élever l'enfant harmonien au travail de cuisine : c'est celui où il se formera le plus

promptement aux cabales nuancées et graduées qui sont l'essence des Séries pass. On n'est apte à figurer et rivaliser dans les Séries, qu'autant qu'on sait se passionner pour telle nuance, telle fantaisie, qui forme un échelon dans une grande Série de 30 nuances, 10 variétés et 3 espèces. Or, pour habituer l'enfant à distinguer les échelons de qualités et se passionner spécialement pour quelqu'une, il faut mettre en jeu le sens le plus puissant sur le bas-âge ; c'est sans contredit le goût, la gourmandise, divinité de tous les enfants.

Le sens du goût, le plus impérieux de tous, est un char à 4 roues, qui sont :

1. La culture, 3. La cuisine,
2. La conserve, 4. La gastronomie,

⋊ « L'hygiène équilibrée. »

Ses emplois embrassent tout le mécanisme de *production*, [*préparation*], *distribution*, *consommation*. L'on est donc au chemin de la sagesse universelle, quand on spécule sur l'équilibre politique des 4 fonctions du goût que je viens de définir.

Pour atteindre à cet équilibre, il faut que les 4 roues du char puissent cheminer en plein concert, en pleine activité ; il faut que l'éducation façonne, dès le bas âge, tout le monde social aux 4 fonctions de culture, conserve, cuisine et gastronomie. De leur concours naîtra la fonction pivotale ⋊, « hygiène équilibrée, » [consommation raisonnée], dont il n'est pas encore temps de parler.

Tout père civilisé approuverait fort que son fils et sa fille excellassent dans les deux premières branches, *culture et conserve*. J'entends par conserve les précautions [usuelles] physiques et chimiques employées à garder et améliorer les produits alimentaires, fruits, légumes,

viandes, etc. Tel produit [la prune] qui ne dure que douze jours dans nos jardins, vergers, boucheries, peut durer douze mois si la science intervient habilement pour l'entretenir. Dans ce cas, le chimiste aura trentuplé la richesse relative, car il nous aura fait jouir 12 mois d'un objet dont nous n'aurions joui que 12 jours; et cette habileté en conserve aura provoqué une culture trentuple.

Ce serait peu de savoir *cultiver* et *conserver*, si l'on ne savait encore *cuisiner*, ou préparer pour le service de table. C'est une 3e. fonction que les moralistes veulent avilir, en prônant la femme de Phocion qui accommodait les légumes à l'eau claire. Ne méritaient-ils pas qu'on les condamnât à vivre pendant 40 jours de cette cuisine républicaine? Ils ne la vanteraient guère, après ce carême philosophique.

Les Harmoniens penseront que ceux qui ont géré avec succès la culture et la conserve, doivent intervenir aussi dans la préparation culinaire, au moins en quelques détails, et qu'ils doivent savoir par expérience en critiquer les vices, en louer les perfections.

Quiconque sera versé dans ces 3 branches d'industrie *gastrophile*, excellera nécessairement dans la 4e., dans la gastronomie; car il sera impossible qu'un homme déjà intrigué sur ce qui touche à la *culture* d'un légume, aux travaux de *conserve* et aux préparations officinales dites *cuisine*, soit insouciant sur les saveurs de cet objet cuisiné et servi à table. Bien loin de rester indifférent sur un tel met, il en goûtera quelque peu, même sans appétit; car il ne pourra rester muet sur une denrée à laquelle il s'intéressera à tant de titres : il voudra la juger en *gastrocole*, faire valoir ou critiquer ce qui tient aux deux branches de culture et conserve (1er. et 2e. rouages du

sens du goût); puis juger en « *connaisseur* » sur ce qui touche à la cuisine, 3e. rouage du sens du goût; prononcer entre les diverses cabales de tant de groupes et Séries qui interviennent à fournir ce comestible.

Ainsi, l'homme initié aux 3 fonctions de *culture*, *conserve* et *cuisine*, devient par le fait expert sur la 4e. ou *gastronomie*.

Cette quadruple instruction achemine par degrés à la science par excellence, à « l'HYGIÈNE COMPOSÉE » ou application de la gourmandise aux convenances des nombreux tempéraments que la médecine actuelle réduit à 4. (On pourrait, sur cette limite, lui adresser des objections assez embarrassantes (1).)

Continuons sur notre sujet. L'émulation est faible, si

(1) Si les tempéraments sont bornés à 4, savoir :

*** SANGUIN, BILIEUX, MÉLANCOLIQUE, PHLEGMATIQUE;
Feu, *Terre*, *Air*, *Arôme*, *Eau*;
UNITÉ, *Amitié*, *Ambition*, *Amour*, *Famillisme*,

d'où vient que tel remède appliqué à vingt bilieux dans une même maladie, donnera au moins dix résultats différents ? Ces bilieux se subdivisent donc en d'autres ordres dont le mot *bilieux* désigne la classe entière; puis ces divers ordres de bilieux se subdiviseront en genres, lesquels genres en espèces, puis en variétés, ténnités, minimités, etc.

J'en ai quelquefois conféré avec des physiologistes; ils confessent l'enfance de la science dans cette branche d'analyse, comme dans beaucoup d'autres, et ils disent : « On s'est borné à désigner » 4 points cardinaux; l'on risquerait, en poussant plus loin les » distinctions, de s'enfoncer dans les sophismes. »

De telles craintes sont-elles des excuses valables, et le soldat est-il autorisé à lâcher pied partout où il y a du danger ?

En se restreignant, comme on l'a fait, à indiquer des points de reconnaissance parmi cette foule de tempéraments, devait-on se

elle ne porte que sur une intrigue simple. Un homme qui sera *cuisinier* et *gastronome* à la fois, aura déjà double véhicule d'intrigue et d'émulation : si on y ajoute celui d'intervention active dans la *culture*, il y aura triple source d'intrigue ; elle deviendra quadruple ou bi-composée, si on y ajoute la *conserve*. Dans ce cas, l'enthousiasme et l'émulation s'élèveront au plus haut degré ; car des sectaires du chou fonctionnant à leur carreau, y élèveront des débats sur les nuances de *goût*, de *prépara-*

borner au modique nombre de 4 ? Analysons les lacunes de cette division quaternaire.

Elle est juste quant aux analogies primordiales que je viens de classer en correspondance avec les éléments et passions cardinales.

Elle pèche en ce qu'elle n'a ni foyer, ni mixtes. Il fallait indiquer un tempérament pivotal ⋈, correspondant au feu. L'on trouve ce tempérament chez certains sujets OMNIMODES, qui se façonnent indifféremment au climat chaud comme au froid, aux aliments échauffants comme aux rafraîchissants : ces tempéraments sont rares, mais il en existe.

Il fallait ensuite, aux 4 cardinaux accoler 4 mixtes. Par exemple, une substance froide, la fraise, est un aliment pesant pour tel sujet, qui la digérera plus aisément si on l'allie avec de la crême : deux réfrigérants combinés font pour lui fonction d'échauffants : c'est un tempérament bâtard ou mixte, qui est hors de la ligne des 4 tempéraments cardinaux.

Il fallait donc, en distinction primordiale, reconnaître 4 tempéraments cardinaux, 4 mixtes, puis le pivotal direct et inverse. Telle est la division en 1re. puissance.

En 2e. puissance on en aurait distingué un plus grand nombre ; puis en 3e. et 4e., des nombres croissants selon certaines proportions, qui en 5e. puissance, donnent le nombre 810 pour les tempéraments comme pour les caractères. La gamme en est énoncée (II, 338) sans indication des nombres.

tion, de *conserve* et de *culture*, et sur les fautes commises en ces divers genres. Le travail sera d'autant mieux soigné, qu'on y aura apporté quatre esprits de parti au lieu d'un. L'émulation n'aurait que moitié de cette intensité, si l'intrigue était réduite à deux ressorts; que le quart, si réduite à un seul.

On s'efforcera donc, en Harmonie, d'enrôler de bonne heure chaque individu aux quatre branches de la science gastrophile, afin qu'il devienne expert sur trois au moins, et qu'il ne se borne pas au rôle ignoble de *gastrolâtre*, déshonneur de nos Apicius dont tout le savoir se réduit à jouer des mâchoires, sans aptitude à opiner ni agir dans les trois autres branches du goût, dans la culture, la conserve et l'art culinaire.

Ces principes établis, il reste à examiner si l'attraction s'y prêtera, si elle enrôlera l'enfance [et les pères] au travail des cuisines. On va voir que ce sera, de tous les ateliers, le plus séduisant pour le bas-âge [et par suite pour les pères habitués dès le bas-âge], si l'on y observe exactement la boussole d'Harmonie, la distribution par Séries contrastées, rivalisées, engrenées, dont on va examiner l'influence dans les cuisines sociétaires.

CHAPITRE XI.

Amorces et Progrès de l'Enfant aux Cuisines Sériaires.

Certaines caricatures nous peignent en détail le monde renversé ; elles n'exagèrent pas : il est vraiment à rebours du bon sens et de l'économie, surtout aux cuisines.

Si une Phalange, selon l'usage civilisé, occupe des Hercules de 30 ans à plumer des alouettes et trier du riz,

du cacao, scandale qu'on voit chez tous les traiteurs et cafetiers, il faudra donc envoyer les bambins de 4 ans au travail pénible des pompes et de l'arrosage.

Tel serait la conséquence de ces préceptes soi-disant moraux qui veulent étouffer chez l'enfant les penchants à la gourmandise, à la fréqentation des cuisines, où la nature lui a ménagé tant de fonctions. L'enfant se plaît au tracas des cuisines : il serait charmé d'y intervenir, si on lui fournissait tout l'assortiment de petits ustensiles : marmites, pots et casseroles en miniature : ce serait pour lui le suprême bonheur.

On refuse à l'enfant civilisé l'accès aux cuisines, pour diverses raisons.

1. Il est maladroit et brise les vaisselles.

2. Il renverse les mets, souille tous ses vêtements.

3. Il se brûle ; il ne sait pas manier le feu ; on est forcé à lui en interdire même les approches.

4. On n'a, dans une cuisine civilisée, ni gardiens, ni instructeurs, ni moyens pour le façonner au travail [petite vaisselle, etc.].

5. L'enfance serait dans nos cuisines en trop petit nombre pour y opérer par Séries de groupes, distribution hors de laquelle tout enfant est transformé en vandale.

6. Les menus travaux, comme plumage, épluchage, pelage, etc., ne fournissent pas chez nous des masses d'ouvrage auxquelles on puisse affecter des groupes régulièrement équilibrés.

7. Nos cuisines manquent de la branche de confection enfantine ; elles ne préparent pas les trois sortes de chère ;

Majeure pour hommes, *mineure* pour femmes, *neutre* pour enfants, et *pivotale* ou commande.

⋊ Enfin, la cuisine serait pour l'enfant une école de

dépravation, par les sottes complaisances des domestiques, et les accidents fâcheux qui souvent en seraient la suite.

Ainsi la première école de l'enfant, la cuisine, lui est interdite en civilisation. Je la place au premier rang, parce que le stimulant y est plus fort que partout ailleurs. La cuisine exerce en lui l'esprit et les sens; car, au charme du mobilier en miniature qu'il trouve là comme dans d'autres ateliers, se joint l'influence de la gourmandise, passion très-généralement dominante chez les enfants des premières phases, 0 à 9 ans.

Sans doute ils ne sont pas friands de viandes ni de ragoûts, [mais de crêmes sucrées]; d'ailleurs sous le nom de CUISINES SÉRIAIRES, je comprends tous les ateliers de comestibles, entre autres ceux de confiserie, fruiterie, laiterie, qui sont les lieux les plus attrayants pour l'enfant; la boutique du confiseur est pour lui le paradis terrestre; et c'est au Séristère de confiserie (annexe des cuisines), qu'est la première école des poupons et bambins. Le jardin, éminemment utile à l'éducation de l'enfant, est en chômage une partie de l'année; la cuisine est constamment en activité.

Parvenu à l'âge de raisonnement, aux chœurs des séraphins, 6 1/2 à 9 ans, il apprendra aux cuisines mieux que partout ailleurs, la progression nuancée ou échelle des fantaisies dont se composent les trois corps d'une Série; il y prendra parti après option raisonnée, et il en épousera quelques rivalités.

Vingt groupes sont en débat sur la supériorité de leurs choux : comment un enfant prendra-t-il parti pour l'un des vingt groupes, s'il ne sait pas faire la différence des saveurs de ces divers choux, et des modifications qu'y

apporte l'art culinaire combiné avec les variétés de méthodes agricoles ? Il faudra de bonne heure initier l'enfant à tous ces raffinements de culture et de cuisine, lui en faire distinguer les graduations; système tout opposé à la sagesse actuelle, qui persuaderait à un enfant, « que » tous les choux naissent égaux en droits, et qu'un vrai » républicain doit manger sans blâme ni louange, toutes » les sortes de choux, pour le triomphe des saines » doctrines. »

Les variétés de mets étant très-nombreuses dans les cuisines d'une Phalange, tout enfant peut, sans recourir aux choux et denrées patriotiques, trouver mille sources d'intrigues industrielles dans les mets de cuisine enfantine, dans les crêmes sucrées, compotes, pâtisseries, confiseries, herbages et fruits. C'en est bien assez pour l'engager dans les rivalités agricoles, et l'habituer à connaître les échelles de goûts régnants sur un même objet, les classer par centre et deux ailes, s'enrôler dans un des groupes de centre ou d'ailes, et en soutenir les procédés et les cabales. Dès qu'il est parvenu à ce point, il a mordu à l'hameçon industriel; son éducation s'achève d'elle-même, par la seule impulsion des intrigues de Série.

Et comme les intrigues de bonne chère sont les plus puissantes sur l'enfant tout dévoué au sens du goût, on s'efforcera de rendre la cuisine attrayante pour le jeune âge, l'enrichir d'un mobilier bien adapté aux travaux de l'enfance, et toujours distribué en triple échelle, grande, moyenne et petite, avec nuances dans les trois divisions pour satisfaire tous les goûts.

Ce n'est pas un appât pour un enfant actuel, que de voir un rôti à la broche; mais c'est une amorce pour les enfants d'harmonie, que de voir les broches nombreuses,

disposées autour de trois feux saillants qui alimentent sept ou neuf genres de broches.

Au grand feu, les grandes broches et fortes pièces;

Au moyen feu, les pièces moyennes;

Au petit feu, le menu rôt, brochettes, oisillons.

Cet assortiment fournit des fonctions pour tous les âges. Les chérubins soignent les broches sous-minimes, d'alouettes, becfigues, placées en étage sur l'un des côtés du petit feu où les séraphins soignent les broches surminimes, contenant cailles, grives et pigeons.

Les lycéens et gymnasiens surveillent, au moyen feu, les deux ou trois espèces de broches à volailles et pièces de moyenne force.

Enfin, les fonctionnaires adolescents surveillent, au grand feu, les broches de grandes pièces.

Cette distribution échelonnée (1) amorce l'enfant; elle

(1) Par exemple, un grand four de pâtissier, bien noir, bien malpropre, et garni de grillons sifflants, ne saurait plaire ni aux enfants, ni aux hommes. Si nous supposons, au lieu de ce sale atelier, trois fours inégaux, ornés alentour de marbre noir, pour éviter le noircissement causé par la fumée; si chacun des trois fours est adapté aux pâtisseries de diverses grandeurs, les groupes d'enfants seront charmés de faire cuire au troisième four les petits pâtés, petits gâteaux, mirlitons et menus objets qu'ils auront préparés. Leur intervention offrira triple avantage.

Exempter les hommes faits d'un ouvrage auquel suffisent les plus faibles enfants;

Former ces enfants au travail, à l'école d'hommes exercés;

Ménager à ces mêmes hommes une rivalité piquante, en ce qu'elle sera exercée par les enfants, leurs inférieurs.

Ainsi le régime sériaire ou industrie progressive crée pour les enfants [et les pères] une foule d'appâts dont le travail morcelé n'offre aucun germe. Nos travaux ne sont jamais assez étendus ni

ne lui plaît qu'autant qu'elle est graduée par nuances, et qu'il peut y jouer en petit le rôle de singe ou imitateur de ses aînés.

Je n'étends pas la comparaison aux ateliers de confiserie et fruiterie : leur affinité avec les goûts de l'enfance est si connue, qu'il convient de s'attacher, dans la théorie, aux branches les moins attrayantes, comme le four et la broche, que j'ai dû préférer par cette raison.

Rallions à un principe général tous ces aperçus.

Dans l'Harmonie, où il conviendra d'attirer l'enfant aux cuisines, on devra lui ménager sur ce point une attraction [double et triple], bi-composée et non pas simple. Il y aurait appât *simple*, s'il ne se fondait que sur le luxe des ateliers. L'appât sera *composé*, si on y ajoute les rivalités d'émulation enfantine. Il sera *sur-composé* par les intrigues indirectes qui se lient à la culture ou à la fabrication. Enfin, il sera « *hyper* » *composé* ou quadruple, par le lustre des chefs et des fonctions.

Un cuisinier civilisé est un fonctionnaire de peu de relief hors de la coterie des gastrolâtres : il n'en est pas ainsi d'un cuisinier d'Harmonie, qui souvent peut être un

assez gradués pour comporter l'échelle d'ateliers en degré septenaire ou novennaire. Tout Sérisière offre cette variété nuancée, au moyen de trois laboratoires de genre, subdivisés en deux ou trois laboratoires d'espèce.

Une telle échelle ne peut se former régulièrement que dans une association très-nombreuse, comme une Phalange de grande Harmonie à 15 ou 1600 sociétaires. On ne pourrait pas établir cette graduation dans une Phalange d'ordre simple, de 4 à 500 personnes ; encore moins dans une petite réunion de 20 ou 30 ménages, qui ne sauraient fournir les assortiments de passions nécessaires.

monarque, toute industrie étant compatible, en Association, avec le rang suprême. D'ailleurs [un seul détail, comme cette fonction], se trouve lié avec les sectes de culture, de conserve, de chimie, de médecine hygiénique, d'économie sanitaire; et le cuisinier harmonien devient, par suite, un savant de premier ordre.

Aucune des quatre amorces précitées ne peut se rencontrer dans les cuisines civilisées, pas même dans la confiserie ni la fruiterie, qui pourtant exercent encore de l'attraction sur l'enfant. [Elles se rencontrent toutes quatre dans l'ordre sociétaire, où elles s'appuyent des trois amorces attachées au mécanisme des Séries rivalisées, exaltées, engrenées.] Quelle sera donc leur influence dans cet ordre, hors duquel aucun atelier ne saurait fixer l'enfance à l'industrie !

CHAPITRE XII.

Précocité composée des Enfants.

Il est peu de fantaisie plus générale chez les parents, que celle d'avoir des enfants précoces en toutes facultés; de là vient que nos théories modernes exercent l'enfant à des subtilités scientifiques, et font de lui une *primeur intellectuelle*, s'immisçant dès l'âge de 6 ans dans les études que souvent il devrait n'aborder qu'à 12.

L'ordre sociétaire se ralliera à la marche naturelle, qui est d'éduquer le corps avant l'esprit. On voit la nature donner la feuille avant le fruit; l'Harmonie suit cette méthode en éducation.

Non qu'elle approuve le système de *Diafoirus père*, qui favorise dans son fils *Thomas* le tardif essor des facultés intellectuelles; on ne recherchera ni les PRIMEURS

ni les POSTMEURS; *in medio stat virtus :* on emploiera les caractères tels que les donne la nature, sans provoquer la précocité.

On l'obtiendra pourtant, mais en mode composé. Ceci nous conduit à l'analyse des deux précocités.

La simple *spirituelle*, qui hâte les progrès de l'esprit aux dépens de ceux du corps. C'est par fois un vice de nature et d'équilibre, ainsi qu'on a pu l'observer dans *Pascal*, *Pic de la Mirandole*, et autres génies précoces qui n'ont pas vécu.

La simple *matérielle*, qui fait prospérer le corps aux dépens de l'esprit. On voit foule de ces jeunes civilisés dont l'accroissement, satisfaisant quant au matériel, semble absorber les facultés mentales; gens qui, dans leur imbécillité prolongée, sont dignes d'avoir pour capitaine *Thomas Diafoirus fils.*

La précocité n'est vicieuse qu'autant qu'elle tombe dans l'un de ces deux *simplismes;* elle est très-utile quand elle échappe à l'un et à l'autre vice. Tel est l'effet de l'éducation harmonienne, qui développe de front le corps et l'âme, les facultés sensuelles et spirituelles. De là résulte la *précocité composée.*

Elle ne peut s'établir qu'autant qu'on suit la marche indiquée par la nature ; la dominance

d'emplois matériels en basse enfance; *phases* ANT. *et* CIT.
d'emplois intellectuels en haute enfance; *ph.* ULT. *et* POST.

Il faut donc, pour élever les enfants à la précocité composée, les attirer dès le bas-âge aux travaux matériels qui n'ont rien d'attrayant dans l'état actuel.

Les études ne doivent figurer qu'en second ordre; elles doivent naître d'une curiosité éveillée par les fonctions matérielles. Il faut que le travail de l'école soit lié à celui

des ateliers et cultures. et provoqué par les impressions reçues à ces ateliers.

Par exemple, Nisus à 6 ans est passionné pour le soin des faisans et des œillets; il figure activement dans les intrigues des groupes qui soignent la faisanderie et l'œilleterie.

Pour introduire Nisus aux écoles, on se gardera bien de mettre en jeu l'autorité paternelle et la crainte des férules, pas même l'espoir de récompense. On veut, au contraire, amener Nisus et ses pareils à demander l'instruction : comment s'y prendre? Il faut amorcer les sens, qui sont les guides naturels de l'enfant.

Le vénérable Théophraste qui, à la faisanderie, préside les chérubins et les aide de ses conseils, apportera à la séance un gros livre contenant les gravures des différentes espèces de faisans, de celles que possède le canton, et de celles qu'il ne possède pas. (C'est un volume de l'Encyclopédie naturalogique enluminée, 155).

Ces gravures font le charme des enfants de cinq ans; ils en parcourent avidement la collection. Au-dessous de ces *belles images* est une courte définition. L'on en explique 2 ou 3 aux enfants. Ils voudraient entendre lire toutes les autres; mais le vénérable de station ou le séraphin de ronde *n'a pas le temps* de s'arrêter à ces explications.

C'est une ruse convenue dans les Séristères de basse enfance: chacun est d'accord à dire au chérubin, qu'on n'a pas le temps de lui expliquer ce qu'il veut savoir; on lui refuse adroitement les instructions qu'il demande; on lui observe que s'il veut connaître tant de choses, il n'a qu'à apprendre à lire, comme tel et tel qui ne sont pas plus âgés que lui, et qui, sachant lire, sont déjà admis à la bibliothèque mineure.

Là-dessus, le séraphin emporte le livre des *belles images* dont on a besoin aux salles d'étude. Pareil tour est joué aux enfants qui cultivent les œillets ; on a excité leur curiosité sans la satisfaire en plein.

Nisus piqué de cette double privation qu'il a essuyée aux groupes de faisanderie et d'œilleterie, veut apprendre à lire pour s'introduire à la bibliothèque, et y voir les gros livres qui contiennent tant de *belles images*. Nisus fait part de ce projet à son ami Euryale, et tous deux forment le noble complot d'apprendre à lire. Une fois l'intention éveillée et manifestée, ils trouveront assez les secours de l'enseignement : mais l'état sociétaire veut les amener à *demander l'instruction;* leurs progrès seront trois fois plus rapides, quand l'étude sera *travail d'attraction, enseignement sollicité*.

Ici j'ai mis en jeu l'un des goûts favoris de l'enfance, le goût des gravures enluminées, représentant les objets auxquels l'enfant s'intéresse activement par connexion avec ses travaux.

Ce ressort paraît suffisant pour éveiller l'idée d'apprendre à lire : analysons mieux l'amorce, et distinguons-y un mobile bi-composé, double en matériel et double en spirituel.

M. 1°. L'impatience de connaître l'explication de tant de belles images.

M. 2°. Le rapport de ces gravures avec les animaux ou végétaux qu'il soigne de préférence.

S. 3°. L'envie de s'élever du sous-chœur des mi-chérubins au sous-chœur des hauts chérubins, qui ne le recevront pas s'il ne sait pas lire.

S. 4°. Les ironies de plusieurs des hauts chérubins qui, sachant déjà lire, se moqueront du retardataire.

Mettez en jeu ces véhicules d'attraction bi-composée, et le succès sera aussi prompt qu'il serait lent et douteux si on recourait aux mobiles civilisés, à l'ordre du père et du pédant, aux pénitences et châtiments, ou aux faibles appâts de quelques méthodes actuelles, dont la plus vantée, le *mutualisme*, n'atteint pas même au véhicule composé, encore moins au bi-composé.

Pareille méthode régnera dans les diverses branches d'étude; écriture, grammaire, etc. On y entremettra toujours l'amorce bi-composée, les refus concertés et ruses innocentes pour éveiller l'émulation. Elle ne peut naître que sur les branches d'études analogues aux travaux que l'enfant exerce passionnément. C'est donc en tout sens par le matériel d'industrie que doit commencer son éducation; et rien n'est plus mal-entendu que la méthode *simpliste* des civilisés, qui veulent faire de l'enfant un géomètre, un chimiste, avant de l'avoir amorcé aux fonctions propres à éveiller en lui le désir de connaître les mathématiques et la chimie, et de combiner ces théories avec la pratique par où il a débuté.

C'est donc aux jardins et basse-cours, aux cuisines et à l'opéra, que doit commencer l'éducation de l'enfant; il ne doit passer à l'école que pour y étendre les notions dont il a déjà pris une teinture confuse en exercice industriel.

Bref, l'éducation des 2 premières phases d'enfance, *antér. et citér.*, âge de 0 à 9 ans, devra donner l'initiative et le gouvernail au *matériel;* et par contraste, l'éducation des deux dernières phases, ultér. et postér. (7), comprenant les âges de 9 à 19, devra donner l'initiative au spirituel, qu'on verra dominant dans le système exposé aux 3e. et 4e. notices. L'éducation harmonienne tombe-

rait en marche simple, si les ressorts n'étaient pas en influence contrastée dans les deux vibrations inférieure et supérieure (7).

En suivant cette méthode, en la combinant avec l'exercice par Séries, on verra les enfants devenir PRIMEURS à tout âge, comparativement aux nôtres, et *primeurs omnimodes*, c'est-à dire en vingt fonctions différentes.

Loin de là, l'enfant civilisé qui devient primeur en quelque genre, n'est toujours que massacre en cent autres fonctions. Rassemblez aujourd'hui tous les enfants primeurs de 10 ans, on n'en trouvera pas un qui sache *allumer le feu*, disposer convenablement les bûches, les cendres, les chenets; ménager les jours, couvrir artistement les charbons et tisons, pour les conserver. Parmi les femmes de 30 ans, on n'en trouvera pas une sur 100, qui sache faire le feu, le disposer en divers sens, selon les cheminées et les emplois. Cette science inconnue aux civilisés de 30 ans est familière à tout enfant harmonien de 4 ans et demi : c'est une moitié de sa thèse d'examen sur la première des propriétés de Dieu, l'économie de ressorts (1).

En précocité comme en toute autre qualité, il faut, pour se mettre au ton de la nature, désirer tous les avantages possibles : Dieu ne veut pas être généreux à demi; sa munificence pour nous est sans bornes; il faut donc,

(1) La thèse sur les propriétés de Dieu (9) est toujours COMPOSÉE, et doit être soutenue en *matériel* sur les emplois du feu ou corps de Dieu, et en *spirituel* sur les emplois des passions ou âme de Dieu.

Le bambin postulant aux chérubins ne sera examiné que sur les plus bas emplois du feu; l'art d'allumer, entretenir économiquement, couvrir et conserver le feu, avec de petites bûches et

pour nous rallier à ses vues, demander tous les biens imaginables sur chaque branche de bonheur. Demander en plein la précocité matérielle et intellectuelle des enfants, le développement *intégral minime* de ces deux sortes de facultés.

Encore ce double essor serait-il imparfait s'il ne conduisait pas des emplois matériels aux études, et des études ou théories aux fonctions pratiques, alliance qu'on ne trouve jamais chez nos enfants précoces.

On en voit quelques-uns exceller à 5 ans dans une fonction matérielle. J'ai vu à l'opéra de Paris une petite danseuse qu'on disait avoir moins de 5 ans, et qui était virtuose en danse et en pantomime. Ce n'est là qu'une branche de précocité, et cela ne suffirait pas, en Harmonie, pour la faire admettre des bambines aux chérubines. Ce ne serait pour elle qu'un des marchepieds à franchir, selon le tableau suivant.

Épreuves « choisies » par une Bambine postulante.

K Intervention musicale ou chorégraphique à l'opéra.
1 Lavage de cent vingt assiettes en une 1/2 heure, sans en fêler aucune.

pincettes minimes. Ce petit talent lui vaudra, outre l'avantage de dextérité, l'art d'éviter les brûlures et les risques d'incendie.

Le chérubin postulant aux séraphins sera examiné sur un emploi plus relevé, comme le chauffage opportun des petits fours.

Le séraphin postulant aux lycéens sera examiné sur un emploi de *feu composé*, comme l'usage de la poudre.

Le lycéen postulant aux gymnasiens, sur quelques emplois difficiles de feu composé; et ainsi pour l'admission aux jouvenceaux; le feu devant toujours figurer comme branche matérielle de la thèse à soutenir sur les propriétés de Dieu (9).

2 Pelage d'un demi-quintal de pommes en temps donné, sans en retrancher au delà d'un poids indiqué.

3 Admission en sectaire au groupe de la violette.

⋊ Art d'allumer et couvrir le feu.

Une bambine qui choisira et soutiendra ces épreuves sera admise aux chérubines.

On sera assuré que l'habileté dans ces diverses fonctions doit entraîner bientôt la bambine à demander les leçons théoriques, perfectionner l'esprit en proportion du corps, élever l'enfant à l'éducation *intégrale composée*, c'est-à-dire complète en fonctions du corps et de l'âme, ainsi que je l'ai indiqué pour le corps, page 9.

Je n'ai fait aucune mention du progrès des séraphins voisins de l'âge de 9 ans et prêts à passer aux lycéens. Il est clair que l'enfant qui, à 4 ans, fréquente déjà plusieurs ateliers, plusieurs cultures, sera, à 9 ans, habile dans vingt branches de travail agricole et manufacturier, et que la rapidité de ses progrès sera incalculable tant qu'il suivra la boussole de direction harmonique, l'exercice par *séries contrastées, rivalisées, engrenées.*

Nous parlerons de ces résultats à la 4e. Notice. L'effet difficile est d'amorcer au travail l'enfant en bas-âge : c'est le seul détail sur lequel j'aie dû insister. Ce pas une fois franchi, l'éducation marche d'elle-même, sauf les leviers moraux dont j'ai différé de parler, parce que les grands ressorts en ce genre ne sont applicables qu'aux tribus de 9 à 20 ans, dont nous allons traiter à la 4e. Section.

Et comme l'influence morale doit s'établir (45) des aînés aux cadets, comme les enfants des 3 tribus inférieures (7),

1. Bambins, 2. Chérubins, 3. Séraphins, suivront le ton et l'impulsion donnée par les 3 tribus supérieures,

4. Lycéens, 5. Gymnasiens, 6 Jouvenceaux, il a été inutile jusqu'ici de traiter des amorces morales employées pour stimuler l'enfance : j'en vais donner connaissance, aux 3e. et 4e. Notices, où l'on traitera du ressort indiqué (46), du *charme corporatif ascendant*, ou véritable *enseignement mutuel*, dont nos modernes ont saisi un lambeau déjà dégradé par l'esprit de parti et l'esprit de simplisme qui le souillent dès son berceau.

FIN DE LA DEUXIÈME NOTICE.

CITER-PAUSE.

SUR L'OPTION DE DIEU

ENTRE LE TRAVAIL SOCIÉTAIRE ET LE TRAVAIL MORCELÉ.

Beau sujet de glose, que cet aperçu des effets merveilleux de l'éducation sociétaire! Quoi, des enfants qui, dès l'âge de trois ans, se porteront d'eux-mêmes à tous les travaux utiles, et qui à 9 ans seront habiles praticiens en vingt métiers différents, le tout *par la vertu des Séries passionnelles!!!* Jamais magicien avec sa baguette n'aurait osé tenter pareil prodige, et celui-ci ne peut se comparer qu'aux enchantements d'Orphée qui entraînait à sa suite les arbres et les rochers, ou bien aux sons de la lyre d'Amphion, qui déterminait les pierres à se placer d'elles-mêmes, pour élever les murailles de Thèbes.

Un plaisant se croit victorieux quand il a dégoisé quelques verbiages de cette force; il entraîne tous les badauds à railler sur l'annonce d'un bien que chacun d'eux désire en secret. Le quinzième siècle avait bonne envie de découvrir d'immenses mines d'or et un nouveau monde: cependant ce siècle et tous ses beaux esprits se moquèrent de Colomb qui leur annonçait et qui leur donna les biens généralement désirés.

L'âge moderne, tout engoué des abstractions, ne veut pas les mettre en usage dans ce débat; faire abstraction des habitudes civilisées pour apprécier de sang froid les effets d'un régime industriel qui, organisé à contre-sens de nos mœurs villageoises, et substituant les Séries de groupes à l'industrie morcelée, donnerait nécessairement des résultats opposés à ceux de l'agriculture civilisée et barbare.

Appliquons à cette recherche quelques-uns des douze préceptes philosophiques cités (II, 129); je n'en rappellerai que trois :

5. Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus;

9. Garder que les erreurs devenues des préjugés, ne soient prises pour des principes;

12. Oublier ce que nous avons appris en politique sociale, et reprendre les idées à leur origine.

Devisons sur la destinée sociale et passionnelle, d'après ces trois principes que proclame la philosophie même.

1°. *Ne pas croire la nature bornée aux moyens connus* : on peut donc présumer qu'elle tient en réserve quelqu'autre moyen que le morcelle-

ment [ou combinaison la plus petite] qui, loin d'être un procédé d'art social, n'est qu'absence de génie, sceau d'ignorance et d'apathie imprimé sur la politique ancienne et moderne, et sur les sciences exactes qui devaient la suppléer.

La nature brute assemble les humains par couples dans les huttes sauvages ; ceci est assemblage de reproduction et non de travail. Il restait donc à inventer le procédé *d'assemblage industriel.*

Pour se dispenser de cette recherche, la seule urgente, les philosophes ont déclaré que le mode sauvage, l'état de couple ou ménage conjugal, était destinée industrielle de l'homme. Cette réunion pourtant n'est que l'absence de toute combinaison, puisqu'elle est le moindre des assemblages domestiques.

Mais la philosophie ne daigna jamais spéculer sur les combinaisons domestiques. Les anciens sophistes, entravés dans ce calcul par la coutume de l'esclavage, et de plus tout pétris d'ambition, tout préoccupés de s'immiscer dans les fonctions administratives, n'envisagèrent en politique sociale que le gouvernement, sans songer à porter sur d'autres points les vues de réforme et d'exploration. Ils laissèrent le travail domestique dans l'état brut ou état de couple, tel qu'ils l'avaient trouvé.

Voilà leur négligence bien constatée : aucune recherche en mécanisme domestique sur les moyens de la nature, qu'ils nous peignent pourtant comme *n'étant pas bornée aux moyens connus.* Pourquoi donc la supposer bornée à un seul procédé industriel, *au ménage en couple sans association vicinale?* N'est-ce pas là le vice qu'ils dénoncent eux-mêmes, en disant : *garder que les erreurs devenues des préjuges ne soient prises pour des principes.*

Au mépris de ce précepte, ils ont érigé en principe leur antique préjugé sur le travail morcelé et le ménage en couple, qu'ils nous donnent pour destinée exclusive, irrévocable, dernier terme des perfectibilités perfectibles.

Enfin les voilà confondus par la théorie des Séries pass. ou ménages sociétaires. Pour se familiariser à cette découverte et à ses brillants effets, il faut, selon le précepte des sophistes, oublier ce qu'on a appris en théorie de morcellement ; faire abstraction de cette science erronée, *et reprendre les idées à leur origine.*

Or, quelle est l'origine des idées sociales ? Est-ce dans les rêveries de Socrate et Platon qu'il faut en chercher la source ? Non, sans doute : il faut remonter aux conceptions divines, bien antérieures à celles de la raison humaine. Dieu, avant de créer les globes, n'a pu manquer de statuer sur leur destinée sociale, sur le mode le plus convenable à leurs relations industrielles et domestiques. C'est une vérité que j'ai établie dans tout le cours de la 1re. partie des Prolégomènes : il faut la

reproduire quand il s'agit *de reprendre les idées à leur origine*. Remontons donc à l'idée sociale primitive, à l'intention de Dieu sur l'ordre *domestique industriel* de nos sociétés.

Dieu ne put opter pour l'exercice des travaux humains, qu'entre des GROUPES ou des INDIVIDUS, qu'entre l'action *sociétaire et combinée* ou l'action *incohérente et morcelée*. C'est un principe à rappeler sans cesse.

Comme sage distributeur, il n'a pas pu spéculer sur l'emploi des couples isolés, opérant sans unité selon la méthode civilisée; car, l'action individuelle porte en elle-même 7 germes de désorganisation, cités, III, 202, dont chacun suffirait à lui seul pour engendrer une foule de désordres. Nous allons, par le tableau de ces vices, juger si Dieu a pu hésiter un instant à proscrire le travail morcelé qui les engendre tous.

VICES DE L'ACTION INDIVIDUELLE EN INDUSTRIE.

Travail salarié, servage indirect.

1°. Mort du fonctionnaire.
2°. Inconstance personnelle.
3°. Contraste de caractère du père au fils.
4°. Absence d'économie mécanique.
5°. Fraude, larcin et défiance générale.
6°. Intermittence d'industrie par défaut de moyens.
7°. Conflit d'entreprises contradictoires.

Contrariété de l'intérêt individuel avec le collectif.
Absence d'unité dans les plans et l'exécution.

Dieu aurait adopté tous ces vices pour base du système social, s'il se fût fixé à la méthode philosophique ou travail morcelé: peut-on soupçonner le créateur de pareille déraison? Donnons quelques lignes à l'examen de chacun de ces caractères, avec parallèle des effets sociétaires **.

1°. *La mort* : elle vient arrêter les plus « utiles » entreprises d'un homme dans des circonstances où personne alentour de lui n'a ni l'intention de les continuer, ni les talents ou capitaux nécessaires.

** Les séries pass. ne meurent jamais : elles remplacent chaque année, par de nouveaux néophites, les sectaires que la mort leur enlève périodiquement.

2°. *L'inconstance* : elle s'empare de l'individu, lui fait négliger ou changer les dispositions; elle s'oppose à ce que l'ouvrage atteigne à la perfection, à la stabilité.

** Les séries ne sont pas sujettes à l'inconstance; elle ne saurait causer ni fériation, ni versatilité dans leurs travaux. Si elle enlève au-

nuellement quelques sectaires, d'autres aspirants s'aggrégent, et rétablissent l'équilibre, qu'on maintient encore par un appel des anciens, qui sont corps auxiliaire dans les cas d'urgence.

3°. *Le contraste de caractère* du père au fils, et du donateur à l'héritier ; contraste qui fait abandonner ou dénaturer par l'un les travaux commencés par l'autre.

** Les séries sont exemptes de ce vice, parce qu'elles s'assemblent par affinité de penchants, et non par lien de consanguinité, qui est gage de disparate dans les penchants.

4°. *L'absence d'économie mécanique* ; avantage pleinement refuse à l'action individuelle : il faut des masses nombreuses pour mécaniser tous les travaux, soit de ménage, soit de culture.

** Les Séries, par le double moyen de masse nombreuse et concours sociétaire, élèvent nécessairement la mécanique au plus haut degré. J'ai donné sur ce sujet, aux Prolégomènes, les détails les plus satisfaisants.

5°. *La fraude et le larcin*, vices inhérents à toute entreprise où les agents ne sont pas cointéressés avec répartition proportionnelle aux trois facultés de chacun ; au capital, au travail, aux lumières.

** Le mécanisme sériaire pleinement à l'abri de fraude et larcin est dispensé des précautions ruineuses qu'exigent ces deux risques.

6°. *L'intermittence d'industrie :* manque de travail, de terres, de machines, d'instruments, d'ateliers et autres lacunes qui, à chaque instant, paralysent l'industrie civilisée.

** On ignore ces entraves dans le régime sociétaire, constamment et copieusement pourvu de tout ce qui est nécessaire à la perfection et à l'intégralité des travaux.

7°. *Le conflit des entreprises :* les rivalités civilisées sont malveillantes et non émulatives ; un manufacturier cherche à écraser son concurrent : les industrieux sont des légions d'ennemis respectifs.

** Rien de cet esprit insocial dans les Séries, dont chacune est intéressée au succès des autres, et dont la masse n'entreprend que les cultures et manufactures dont le débouché est garanti.

⋊ *La contrariété des deux intérêts individuel et collectif*, comme dans le ravage des forêts, des chasses, des pêcheries, et la dégradation des climatures.

** X Effet contraire dans les Séries; concert général pour le maintien des sources de richesses, et la restauration climatérique en mode intégral composé (note A, II, 84).

⋊ *L'absence d'unité en plans et en exécution* ; l'ordre civilisé étant un monstrueux ramas de toutes les duplicités.

** Y Voyez dans tout le cours des Prolégomènes, ainsi qu'au Pivot

inverse ULTER, la combinaison de toutes les unités dans le mécanisme sériaire : *item*, liv. 4, sect. 7 et 8.

⁂ Enfin, *le travail salarié ou servage indirect*, gage d'infortune, de persécution, de désespoir pour l'industrieux civilisé et barbare.

⁂ K Contraste frappant avec le sort de l'industrieux sociétaire, qui jouit pleinement des neuf droits naturels, définis (II, 164).

Après la lecture de ce tableau, chacun peut donner la conclusion, et reconnaître que Dieu ayant eu l'option entre ces deux mécanismes, entre un océan d'absurdités et un océan de perfections, il n'a pas même pu délibérer sur le choix.

Toute hésitation serait devenue contradictoire avec ses propriétés (II, 266) notamment avec celle d'*économie de ressorts* : il y contreviendrait en optant pour l'état morcelé et proscrivant l'Association, qui opère les économies de toute espèce; épargne de contrainte, de stagnation, de santé, de temps, d'ennui, de main-d'œuvre, de machines, de démarches, d'incertitudes, de fourberies, de préservatifs, de déperditions et de duplicité d'action.

Telles sont, en abrégé, les lumières que nous aurions acquises en mécanique sociale, si nous avions, selon le précepte de Condillac, essayé d'oublier un instant nos préjugés scientifiques, d'en faire abstraction spéculative, *et de reprendre les idées à leur origine.*

Or, cette origine des idées sociales ne peut se trouver qu'en Dieu, qui longtemps avant la création des hommes, a dû peser la valeur des deux mécanismes sociaux, le morcelé et le sociétaire, et qui ayant nécessairement opté pour le sociétaire, a dû nous donner des passions faites pour ce régime : aussi voyons-nous qu'elles sont incompatibles avec l'état civilisé.

On ne doit donc pas s'étonner si nos passions, cupidité, gourmandise, inconstance, etc., nuisibles dans l'état actuel, trouvent un emploi utile dans le régime sociétaire, et si l'éducation harmonienne spécule, chez l'enfant comme chez le père, sur le plein essor de ces passions, nuisibles dans l'état morcelé, parce qu'elles sont créées pour le service du sociétaire.

De l'aveu de tous les sophistes, *l'homme est fait pour la société :* à partir de ce principe, l'homme doit-il tendre à la plus petite ou à la plus grande société possible ? Il est hors de doute que c'est dans la plus grande qu'on trouvera tous les avantages de mécanique et d'économie : et puisque nous ne sommes arrivés qu'à l'infiniment petite, qu'au « travail familial, » faut-il d'autre indice pour constater que la civilisation est l'antipode de la destinée comme de la vérité ?

C'est sur quoi j'ai dû remontrer les critiques dans cet intermède. Que signifie leur objection perpétuelle : « vous voulez donc élever les en-

» faints à la gourmandise, les pères à la cupidité ! Vous voulez donc, » etc. » Je veux prouver que toutes les passions sont BONNES, telles que Dieu les a créées; bonnes et utiles, sauf emploi dans un ordre de chose qui sera l'opposé du travail morcelé ou civilisé, et des neuf fléaux (III, 504) qu'il engendre constamment dans ses quatre phases (II, 34).

Pressés par ces arguments, les sceptiques se retranchent dans les *impossibilités* et les *impénétrabilités*; ils déclarent impossible de fonder cette Phalange d'épreuve qui doit décider de la métamorphose sociale. Gardons-nous de dissiper leurs doutes; on ne compte pas sur eux pour la fondation. Plus ils auront crié à l'impossibilité, plus ils seront confondus par un facile essai. Ces savants jugent toujours possible de trouver et dépenser un milliard de francs pour faire tuer un million d'hommes et brûler quelques milliers de villes et villages; mais s'il faut avancer seulement quelques écus pour une fondation utile, *c'est impossible*.

Ensuite des impossibilités, viennent les *impénetrabilités*. Qui êtes vous, disent-ils, pour vouloir sonder les *profondes profondeurs* de la nature, percer l'*épaisse épaisseur* des voiles d'airain.

Déjà je les ai badinés sur ce refrain d'obscurantisme philosophique, vraiment indigne de réfutation; aussi n'y opposé-je que les opinions des philosophes mêmes, qui se sont d'avance condamnés dans leurs trois préceptes cités plus haut. S'ils croient *que la nature n'est pas bornée aux moyens connus*, doivent-ils s'étonner qu'elle ait, pour opérer l'Association industrielle, un moyen encore inconnu d'une classe de savants qui n'a pas voulu en sonder les *profondes profondeurs?*

Mais ce moyen, disent-ils, est incroyable à force de merveilleux; il est subversif de toutes les doctrines reçues! Non, certes, car il pose pour base des relations sociétaires, la pratique générale de la vérité, de la justice et de l'unité, qui sont assurément trois idées reçues, trois principes très-admis, quoique foulés aux pieds par ceux qui les prônent. C'est donc la civilisation qui est subversive des doctrines reçues.

D'ailleurs, quel est le sens de ces mots : *idées reçues, principes admis ?* veut-on accréditer des mots ou obtenir des effets? veut-on le bien en perspective et le mal en réalité? désire-t-on organiser l'extrême désunion, l'excés de fausseté et de pauvreté? On ne pouvait mieux choisir que le travail morcelé ou état de famille, qui réduit le mécanisme domestique au plus bas degré de combinaison, et qui l'élève au plus haut degré de fausseté collective et individuelle.

Notre système de subdivision par couples réduit donc au minimum les moyens de mécanique, d'économie, de richesse et de vertu. Les fa-

milles formant peu à peu autant de ménages qu'il y a d'enfants, sont tout à point l'élément de l'extrême discorde, et l'antipode de l'Association et de la richesse: dès lors, choisir l'état de famille pour pivot de système social, c'est travailler positivement à organiser la désunion et la pauvreté.

Je viens de prouver qu'on ne peut pas supposer Dieu complice de cette impéritie philosophique. Si, comme on n'en peut douter, il a opté pour le mode opposé, pour l'Association, il en résulte:

1°. Que les passions dont il est créateur doivent toutes être adaptées aux convenances de l'Association, et toutes incompatibles avec l'état morcelé ou civilisé.

2°. Que les mêmes passions doivent produire dans l'état morcelé ou civilisé, tous les effets opposés aux vues de Dieu, à la justice, la vérité, l'économie et l'unité.

3°. Qu'on doit attendre des passions développées en mode sociétaire, autant de bienfaits qu'elles engendrent de fléaux dans l'état morcelé.

Telles sont les conclusions où on serait arrivé depuis longtemps, si on eût voulu, selon l'avis des philosophes, *reprendre les idées sociales à leur origine*, remonter à leur vraie source, à l'option de Dieu ou « libre arbitre » sur les deux mécanismes sociaux (II, 55).

J'ai dû les y rappeler, au risque de quelques réminiscences; mais je me suis convaincu en divers entretiens que les redites périodiques sont indispensables avec des esprits si gangrenés de Philosophie, qu'ils ne vont pas à un quart d'heure sans se rallier aux controverses de sophisme dont ils avaient, l'instant d'auparavant, confessé la déraison, et à leur éternel préjugé, *de croire la nature bornée en mécanique sociale, aux moyens connus.*

SECTION QUATRIÈME.

ÉDUCATION EN PHASES ULTÉRIEURE ET POSTÉRIEURE.

Argument général de la Haute Éducation.

Jusqu'ici le cadre d'institution a été restreint, à peu de chose près, aux développements du corps. Les détails vont devenir plus intéressants, dans le tableau d'un âge où le soin du moral doit prévaloir sur celui du physique. On va mettre en jeu de nobles ressorts, les actes héroïques d'amitié, d'honneur, de patriotisme; vertus qui doivent régner pleinement chez les enfants harmoniens (45), et qui aujourd'hui ne sont pas même connues des pères civilisés.

L'impulsion aux grandes choses doit être donnée par la haute enfance, par les trois tribus supérieures : 4 *lycéens*, 5 *gymnasiens*, 6 *jouvençaux*. Ces trois tribus doivent entraîner les trois de basse enfance (charme corporatif ascendant (45). J'ai donc dû différer à parler des ressorts de vertu, dont l'tmpulsion ne repose que sur la haute enfance. J'ai dû me borner à traiter en 1re. et 2e. phases, du matériel de l'éducation, du luxe qui comprend santé et richesse; et qui est le premier but vers lequel on doive diriger le jeune âge, puisque c'est le premier foyer d'Attraction (II, 239).

L'enfant harmonien sera parvenu à ce point dès l'âge de 9 ans ; il aura acquis la vigueur et la dextérité de toutes les parties du corps (33) ; il possédera de plus le gage de richesse dans les nombreux travaux auxquels il se sera formé en fréquentant les ateliers des Séries pass.

Il restera à élever SON AME et SON ESPRIT à la même perfection; le rendre capable d'exceller dans les vertus sociales [productives] et les études utiles.

Là se borne le programme de la haute éducation, qui comprend les trois tribus, *4 lycéens*, 5 *gymnasiens*, 6 *jouvenceaux*.

Un incident s'opposera à ce que la culture de l'esprit soit poussée loin avant 15 ans : on ne peut pas donner aux enfants connaissance du système de la nature, leur expliquer les jolis emblèmes de l'analogie passionnelle (voyez Pivot Inverse, CITER et ULTER). La seule tribu des jouvençaux et jouvencelles peut être initiée à pareilles études; les deux tribus de lycéens et gymnasiens en sont nécessairement exclues ; il faudrait leur apprendre sur l'amour et le lien familial des détails qui ne sont pas de la compétence de leur âge ; il est indispensable de différer ces communications.

Aussi sera-t-on obligé d'avoir, en Harmonie, pour l'instruction de l'enfance, des ouvrages qui ne toucheront point à la théorie générale d'analogie.

Cette théorie a le défaut d'embrasser les qnatre passions affectives, dont deux, l'amour et le famillisme, ne sont pas du ressort de l'enfant. On ne pourra guère lui enseigner que des analogies partielles sur les deux affectives majeures, amitié et ambition : encore l'enseignement devra-t-il être circonspect et restreint dans ce genre de leçons.

Il sera donc impossible d'initier les enfants de 12 ans au système de la nature, quelle que soit la précocité de leur génie. Ils ne jouiront pas moins de tout l'enseignement actuel, combiné avec la pratique dont ils sont privés en civilisation, où nos instituteurs sont bornés au quart des moyens d'enseignement; car ils manquent de théories d'analogie universelle, comptées par moitié; et dans l'autre moitié qui leur reste, ils ne peuvent pas entremettre la pratique industrielle avec la théorie.

Dès lors, l'enfant harmonien, quoiqu'exclu d'initiation au système de la nature, aura encore dans ses études une chance de progrès double de celle des enfants civilisés, qui ne peuvent pas combiner la pratique avec la théorie.

L'institution civilisée est donc réduite au quart des moyens naturels; soit dit en réplique à nos perfectibiliseurs, qui prétendent faire de l'enfant de 12 ans un génie universel, outrer en tout sens la précocité, et forcer les moyens au lieu de les développer par degrés.

Les Harmoniens évitant cette faute s'attacheront aux développements progressifs; ils cultiveront

les facultés corporelles, en 1re. phase; *Bamb.*:
les facultés industrielles, en 2e. phase; *Chér. Sér.*:
les facultés de l'âme, en 3e. phase; *Lyc.*, *Gym.*:
les facultés de l'esprit, en 4e. phase; *Jouv.*

Conformément à cette échelle, ils ne chercheront point à engager prématurément l'enfance dans la culture des sciences; car l'excès des progrès en ce genre obligerait à lui dévoiler avant le temps ce système d'analogie universelle qu'on doit lui cacher jusqu'à la puberté, et qui pourtant est la voie de rapides progrès dans les études.

Expliquons le but du Créateur, dans cette limite imposée au génie enfantin.

Dieu a dû ménager des contre-poids à l'excès de chaque passion, à l'influence qu'exerce l'amour dans l'âge d'adolescence, où souvent il préoccupe exclusivement l'imagination, surtout chez les femmes.

Il n'existe pas, dans l'état actuel, de contre-poids aux amours dans le jeune âge. Dieu en a ménagé plusieurs pour les Harmoniens, entre autres la culture de l'esprit par *étude composée*. Cette étude ne commencera qu'avec l'amour, et ne sera guère moins séduisante, même pour les jeunes gens de 16 ans d'un et d'autre sexe.

L'amour, à 16 ans, devient pour eux un nouveau monde passionnel; en même temps, le calcul de l'analogie leur dévoilera un nouveau monde scientifique adapté à leur situation, à leurs jouissances dont il offrira le tableau.

Ce serait peu, si l'Harmonie ne mettait en jeu des contre-poids plus puissants encore; tel que celui des dignités amoureuses de tous degrés, selon la table, II, 376. Belle carrière d'ambition honorable, ouverte au monde galant!

Ces nouvelles chances et autres non indiquées balanceront la fougue amoureuse; elles la modifieront sans la modérer, elles lui donneront une direction judicieuse, adaptée aux convenances de la gloire, de la science et de l'unité sociale.

On ne pourra juger de cet effet que lorsqu'on connaîtra en plein deux théories encore inédites; celle de l'amour en tous degrés, table, II, 356, et celle de l'analogie universelle, annoncée au Pivot Inverse.

Je ne saurais donner connaissance de ces deux sciences par égard pour nos mœurs et usages qui, proscrivant les détails sur l'échelle des essors d'amour selon le ta-

bleau, III, 356, interdisent par suite l'exposé des tableaux analogiques en tous règnes.

L'Harmonie ayant besoin de former, dans chaque Phalange, un corps de vestalité qui diffère jusqu'à 18 ou 19 ans d'entrer en exercice amoureux, il faudra se ménager des moyens de ralentir en amour cette portion de la jeunesse appelée au rôle vestalique ; il faudra créer à ces jeunes gens d'un et d'autre sexe, des distractions efficaces, des amorces de continence ; je dis *amorces*, car on ne pourra pas exiger impérativement la continence dans un ordre social régi par attraction.

Parmi les moyens de diversion à l'amour, figurera celui des *études composées*, qui ne commencent qu'à l'âge pubère (6e. tribu) : elles consistent dans l'application (132) des théories d'analogie uuiverselle aux études simples, telles que les nôtres, toutes bornées à l'ordre simple, isolées d'application au système des harmonies de l'Univers et de ses trois unités (Pivot Inverse, ULTER.).

Les études *simples* auxquelles est borné le monde civilisé ne règnent en Harmonie que jusqu'aux environs de 15 ans. Elles sont divisées en hautes et basses ; les BASSES pour les chérubins et séraphins, LES HAUTES pour les lycéens et gymnasiens.

Quoique l'enseignement marche avec triple rapidité du moment où on met en jeu l'étude *composée ou appliquée*, l'Harmonie se gardera bien d'user de ce moyen pour accélérer les progrès spirituels de l'enfant de 9 à 15 ans. Elle trouverait à cette précocité outrée, double inconvénient.

1°. Se priver du contre-poids que cette science différée jusqu'à l'âge pubère, opposera aux influences de l'amour (133).

2°. Exciter une curiosité prématurée et pernicieuse ; car, dès qu'on enseignerait à un enfant l'analogie des végétaux et animaux qui peignent les effets d'amitié et d'ambition (Pivot Inverse, *Cîter.* et *Inter.*), il ne manquerait pas de s'informer des autres analogies emblématiques des effets d'amour et de famillisme ; connaissances qu'on doit interdire au bas-âge.

L'Harmonie ne voudra pas (132) d'une précocité obtenue à ce prix : elle se bornera à former la mémoire et le jugement de l'enfant.

Sa mémoire sera exercée suffisamment par la quantité de fonctions où il aura figuré en rivalité cabalistique, examinant les menus détails, comparant les variétés et les nuances, et joignant à cette pratique la lecture des théories spéciales.

Son jugement sera formé à la justesse et rallié en tout point à l'expérience, par connexion de ses travaux avec l'emploi des produits. Voyez à cet égard les chapitres 10, 11, 12, de la 2e. Notice, traitant (104) de la combinaison des jugements gastronomiques avec les arts de culture, conserve et cuisine, *item* les détails (116, 118).

L'enfant pourvu de ces deux facultés spirituelles, *mémoire exercée* et *jugement méthodique*, puis des deux facultés matérielles, vigueur précoce et dextérité intégrale (8); l'enfant, dis-je, aura satisfait au précepte d'Horace, *mens sana in corpore sano :* perfection composée de l'esprit, perfection composée du corps. Ce sont les quatre pivots de la précocité *intégrale minime* (121).

Il restera à remplir une condition pivotale, plus importante encore, et bien inconnue en éducation civilisée; celle de former l'*âme de l'enfant ;* la façonner à la pratique

des vertus sociales, à l'héroïsme d'honneur et d'amitié, au sacrifice des intérêts individuels à l'intérêt collectif, au dévouement à la cause de Dieu et de la patrie, ou cause de l'unité sociale.

Tel sera le but des quatre corporations dont je vais décrire les statuts et emplois. Deux domineront dans la phase ultérieure : ce sont les Petites Hordes et Petites Bandes (3e. Notice). Les deux autres, celles de Vestalat et Damoiselat dominent en phase postérieure (4e. Notice).

Sur ce quadrille de corporations repose l'importante affaire de l'éducation de l'âme, travail tout-à-fait étranger au système civilisé, qui ne s'attache qu'à styler et vicier l'esprit, souvent aux dépens de la santé corporelle, et toujours aux dépens de l'âme qu'on ne sait former aujourd'hui qu'à l'hypocrisie, qu'à la pratique du vice affublé de quelques momeries de vertu.

Aussi hésité-je toujours à proférer les noms de Dieu et de patrie, en parlant à un siècle qui les a tant profanés, et qui en a fait le masque des intrigants d'un et d'autre bord; cercle vicieux inévitable dans la civilisation, qui ne peut qu'empirer de phase en phase (32, 34), tant qu'elle ne saura pas échapper à elle-même.

TROISIÈME NOTICE.

ÉDUCATION ULTÉRIEURE.

DES PETITES HORDES.

Antienne. Il n'est pas de vertu plus rare que le patriotisme : c'est le masque de tous les partis ; ce n'est l'attribut d'aucun. Ils sont tout à l'égoïsme.

Les âmes neuves, surtout celles du jeune âge, ont dans l'exercice des vertus patriotiques, une force qu'on ne trouverait pas chez les gens du monde, prêts à chanceler et virer de bord pour une sinécure.

Sous ce rapport, il est déjà évident que les pères sont inférieurs aux enfants dans l'exercice des vertus dites patriotiques.

L'Association « sait mettre à profit » ce penchant de l'enfance aux actes de dévouement social ; elle sait employer le jeune âge aux postes où faibliraient les pères, entre autres au poste des répugnances industrielles.

Ces répugnances, aujourd'hui, sont surmontées à prix d'argent ; mais elles devront être surmontées par attraction, dans un ordre de choses où le plaisir sera ressort essentiel du mécanisme social.

Le régime d'attraction industrielle tomberait à plat, si on ne trouvait pas un moyen d'attacher de puissantes amorces aux travaux dégoûtants qu'on ne peut, en civilisation, faire exécuter qu'à force de salaire.

Mais si on parvient à étayer d'amorce passionnée les

fonctions immondes et avilies, le succès sera d'autant mieux garanti sur les fonctions supportables.

Il s'agit donc de créer une corporation de Décius enfantins, qui sache donner du relief aux travaux immondes et rebutés : elle répandra par contre-coup du lustre sur tous les services de « tiède » attraction.

Quel sera le ton de cette confrérie d'enfants voués par enthousiasme civique, par esprit religieux et unitaire, aux emplois les plus répugnants, à l'enlèvement des boues et matières stercoraires ? Faudra-t-il leur donner les manières des Sybarites, des *inc-oyables à pa-ole do-ée ?* Non, sans doute. Il faut ici un ton assorti à l'ouvrage, le TON POISSARD, dans le langage et même dans les noms distinctifs. Aussi cette confrérie enfantine aura-t-elle son ARGOT ou langage poissard. On sait en Harmonie tirer parti de tous les vices de la civilisation, même de ses ridicules.

Il est dans l'éducation harmonienne une tâche bien plus importante à remplir que celle de faire des enfants une troupe de savantins; l'ordre sociétaire veut en faire des héros de vertus sociales, des êtres dévoués au soutien de l'unité universelle. Que servirait d'éduquer l'esprit avant l'âme, d'initier les enfants à la science, avant de les avoir façonnés aux mœurs convenables pour ce bel ordre de choses qui assurera le bonheur de l'humanité entière ?

L'appui principal de l'unité, son *palladium* en mécanique passionnelle, reposera sur une corporation de Décius industriels, tirés de l'âge de 9 à 15 ans, c'est-à-dire des deux tribus de lycéens et gymnasiens.

Il convient de traiter de cette corporation et de toutes les autres dont se compose l'enfance, avant de parler du

corps sibyllin chargé de l'enseignement. Le détail de ses méthodes sera mieux placé à la fin de cette section, où l'on aura vu les résultats du travail des instituteurs harmoniens : ils seront appréciés d'avance, quand on aura pu comparer leurs précieux services aux vaines formalités de l'éducation civilisée.

CHAPITRE PREMIER.

Organisation des Petites Hordes.

Venez, philosophes rigoristes, vertueux citoyens, ennemis des richesses perfides; vous allez être servis à souhait, par une confrérie qui méprisera EN ACTION ces richesses que vous ne méprisez QU'EN PAROLES. C'est chez les Petites Hordes que vous trouverez, de fait, le dédain des richesses, la vertu qui entraîne un homme à sacrifier sa fortune individuelle pour le bien de la patrie, pour la masse des citoyens.

De bonne foi, auriez-vous cru qu'une telle vertu fût praticable ? Vous la prêchez, bons apôtres, mais vous n'y croyez guère, et ne vous presserez pas d'en donner l'exemple. Avouez que l'Harmonie fera prudemment de chercher parmi les enfants, des champions d'une vertu dont la seule idée ferait reculer bien loin tous les pères civilisés.

Parmi les corporations de haute enfance, il en est deux qui tiennent le rang suprême en Harmonie ; ce sont :

Les *Petites Hordes*; moitié des 4e. et 5e. tribus.

Le *Corps Vestalique;* moitié de la 6e. tribu.

Deux autres figurent en sous-ordre ; ce sont

Les *Petites Bandes;* moitié des 4e. et 5e. tribus.

Le *Corps Damoisel ;* moitié de la 6e. tribu.

Ces quatre corporations n'ont aucun sectaire de la 7e. tribu (les adolescents), qui est déjà hors du cadre de l'enfance.

Nous allons décrire en troisième Notice, les Petites Hordes et Petites Bandes, âge de 9 à 15 ou 16 ans au plus. Les deux autres corps, Vestalat et Damoiselat, qui sont de l'âge d'environ 16 à 20, ne seront décrits que dans la 4e. Notice.

Lesdites corporations ne sont pas, comme les nôtres, assujetties à des statuts capricieusement établis selon la manie du fondateur: celles-ci ont un emploi fixe en équilibre passionnel. Or, comme nous ne commencerons à traiter de l'équilibre passionnel qu'aux 7e. et 8e. sections, encore très-incomplétement, il faudra différer jusque-là toute critique sur les emplois que j'assigne à ces divers corps; laisser décrire pièce à pièce les rouages d'Harmonie, avant de raisonner sur le mécanisme.

Traitons d'abord du matériel nécessaire à organiser les Petites Hordes et Petites Bandes, qui comprennent les deux tribus de lycéens et de gymnasiens. Ces tribus doivent être pourvues d'un attirail fort inconnu parmi nous, d'une collection de chevaux nains comme ceux d'Islande et de Corse.

On ne pourra guère s'en procurer au début de l'Harmonie: on n'en trouve que peu ou point en civilisation, où ils sont négligés et sans emploi spécial. Mais en Harmonie ils sont de haute utilité pour monter la cavalerie minime, les Petites Hordes et Petites Bandes, ressorts de haute influence en éducation.

« Qu'elles aillent à pied ; cela est plus économique, » dira quelque philosophe ami des raves et du brouet noir. On peut lui répondre dans le même sens : « que vos mi-

nistres et sénateurs civilisés quittent leurs carrosses et aillent à pied ; cela est plus économique. »

Il faut, répondront-ils, que les chefs de l'état imposent à la multitude par l'éclat extérieur. Il en est de même en Harmonie, où la haute enfance doit imposer à la basse enfance en *mode composé :* en matériel par l'éclat des costumes, et en spirituel par l'éclat des actions nobles et utiles. Sans l'intervention de ce double charme, comment les tribus 6, 5, 4, pourraient-elles entraîner la basse enfance, tribus 3, 2, 1, qu'il faut frapper du charme *bi-composé* (46), du prestige *corporatif ascendant ?*

Le premier moyen d'imposer aux yeux (car il faut avec l'enfant parler aux yeux), c'est la différence de cavalier à piéton.

Les tribus de lycéens et gymnasiens sont à cheval ;
Les tribus de chérubins et séraphins sont à pied.

Si à ce ressort d'imposance matérielle se joint l'éclat des vertus sociales, du dévouement à la patrie, à la cause de Dieu et de l'unité, les plus jeunes chœurs de 3 à 9 ans suivront frénétiquement l'impulsion donnée par les chœurs de 10 à 20 ans. C'est sur le Corps Vestalique et les Petites Hordes que repose tout ce mécanisme d'entraînement *corporatif ascendant* (46).

Si la phalange d'essai veut opérer avec un brillant succès, elle devra se procurer environ 200 chevaux nains, de taille graduée pour les âges 9 à 15, afin de pouvoir donner l'éclat nécessaire aux Corporations de 9 à 15, qui sont le plus puissant levier d'émulation industrielle pour toute la basse enfance, bambins, chérubins et séraphins.

Je répète qu'on n'aura pas besoin de ce levier dans un essai d'Harmonie hongrée, bornée à une modeste réunion

de cultivateurs. Mais il est entendu que nous spéculons sur la pleine Harmonie, pour déterminer ensuite les retranchements dont elle sera susceptible dans l'essai de méthode hongrée.

Nous supposons donc ici les chœurs de lycéens et lycéennes, gymnasiens et gymnasiennes, montés sur chevaux nains, et formant deux corps sous les noms de Hordes et Bandes.

Les Petites Hordes adoptent la manœuvre tartare perfectionnée; elles marchent en blocs ou cercles, dont le centre vide ne contient que le porte-lion ou porte-aigle.

Douze blocs, appelés nuées, forment un tourbillon. Toute Phalange a sa horde formée de trois nuées, deux masculines et une feminine.

Les Petites Bandes marchent en escadrons et pelotons alignés; leur manœuvre est la même que celle de la cavalerie civilisée.

On trouve parmi les enfants au-dessous de la puberté, environ 2/3 de garçons qui inclinent à la saleté et à l'impudence. Ils aiment à se vautrer dans la fange, et se font un jeu du maniement des choses malpropres. Ils sont hargneux, mutins, orduriers, adoptant les locutions grossières, le ton rogue.

Ces enfants, dans les «quatre tribus» de lycéens et gymnasiens, s'enrôlent aux Petites Hordes, dont l'emploi est d'exercer par point d'honneur et avec intrépidité tout travail répugnant. Cette corporation est une espèce de légion à « demi-sauvage, qui contraste avec la politesse » raffinée de l'Harmonie, seulement pour le ton et non pas pour les sentiments, car elle est la plus ardente en patriotisme.

Les Petites Hordes contiennent 2/3 de garçons et 1/3 de filles.

Les Petites Bandes, 2/3 de filles et 1/3 de garçons.

Chacune de ces deux corporations se subdivise en trois genres qu'il faut dénommer. On doit adopter pour les Petites Hordes, trois noms de genre poissard, et pour les Petites Bandes, trois noms de genre romantique !

Ainsi les Petites Hordes seront divisées en *Sacripans* et *Chenapans*, *Sacripanes* et *Chenapanes*, qui forment la horde d'une Phalange. Elle a une réserve ou corps auxiliaire, tiré des tribus de supplément (III, 440). Cette horde auxiliaire portera le nom de *Garnements* et *Garnementes*.

Les Chenapans sont affectés aux fonctions immondes; les Sacripans, aux fonctions dangereuses, comme la poursuite des reptiles et autres emplois qui exigent de la dextérité. Les Garnements participent de l'un et de l'autre genre.

Les hordes féminines servent la triperie dans les boucheries; elles remplissent les fonctions répugnantes dans les cuisines, appartements et buanderies.

Leurs parures doivent être de genre grotesque et barbare. Par exemple, pour décoration de parade, les petites Hordes adopteront probablement le costume barbaresque ou « Hongrois, » dolman et pantalon large. Les zélateurs « Chenapans, » ornés du chaînon de fer concave en écharpe et ceinture avec flocons bruyants; les héroïques [Sacripans], ornés du même chaînon en cuivre. Les anneaux seront concaves, pour éviter la pesanteur.

Même goût doit régner dans leurs autres décorations, chars et harnais, salle d'assemblée festonnée en chaînes de fer. Cet attirail barbare n'est qu'une rudesse

apparente, car les Petites Hordes sont très-serviables; mais elles affectent un laconisme et un ton de supériorité, fort opposés au genre guindé que l'éducation civilisée donne aux enfants. On trouvera, par contraste, l'extrême politesse chez les Petites Bandes.

Ces hordes enfantines ont leur langage corporatif ou ARGOT; leur petite artillerie, leurs généraux nommés Petits Kans et Petites Kantes; noms tartares, parce qu'elles adoptent la manœuvre tartare en évolutions.

Elles ont aussi leurs Bonzes ou « Druïdes; » ce sont des acolytes choisis parmi les personnes âgées qui ont conservé du goût pour le genre immonde, si commun chez les enfants. Ces acolytes, sous le titre de « *Druïdes* et *Druïdesses* » *de l'Argot* (ou *Coëres, Coëresses,* titre que les mendiants civilisés donnent à leur président ou chef des gueux), se joignent aux Petites Hordes, les secondent et dirigent dans leurs travaux, et font trophée de braver comme elles tout travail répugnant.

Il faut avoir douze campagnes dans les armées industrielles pour être admis au rang de « Druïde et Druïdesse » des Petites Hordes. Il y a aussi des postulants pour ce rang, afin que les adolescents, qui inclinent à persévérer dans les travaux répugnants, puissent coopérer aux travaux des Petites Hordes.

L'ensemble de ces corporations affectées par point d'honneur au travail répugnant, [peut] se nommer l'ARGOT, nom qui désigne les Petites Hordes et leurs dignitaires; puis leurs alliées, les Grandes Hordes d'aventuriers, dont nous traiterons en haute harmonie, tome V.

La plus belle parure des Petites Hordes consiste à avoir double couleur sur chaque individu, sans aucune ressemblance. Par exemple :

A dolman pelisse *azur*, pantalon cramoisi.
B dolman pelisse *rosat*, pantalon émeraude.
C dolman pelisse *violet*, pantalon serin.
D dolman pelisse *moutarde*, pantalon garance.

Si donc la horde présente un actif de 50 cavaliers et cavalières, [formant trois nuées, 2 masculines, 1 féminine, nombre ordinaire], il faut qu'elle étale en vêtements cent couleurs très-artistement contrastées, et que le costume soit différencié d'avec celui de la Phalange voisine, soit en couleurs unies, soit en couleurs mélangées.

Ainsi, dans une séance vicinale de 2e. degré (II, 376), où se réuniront, l'argot de Meudon, l'argot de St.-Cloud, l'argot de Neuilly, l'argot de Marly, } 12 nuées formant 4 hordes et un tourbillon.

il faudra qu'on voie, en costumes, 400 couleurs savamment variées et non pas confusément. Problème bien embarrassant pour la belle France, qui, avec ses perfectibilités perfectibles, n'a jamais pu trouver plus d'une douzaine de couleurs pour différencier les revers de ses régiments, quoiqu'il fût si aisé d'en adopter une centaine de bien distinctes et bien solides.

Ce luxe n'est point superflu ; il est nécessaire que les Petites Hordes exercent une grande attraction sur l'enfance avec qui il faut toujours *parler aux yeux*.

Terminons en observant que cette corporation est celle qui doit maîtriser *le grand maître du monde*, LE VIL MÉTAL *qu'on nomme argent*. Les Petites Hordes sont l'antidote universel à la cupidité : ce sont elles qui doivent absorber toutes les discordes en affaires d'intérêt, faire prédominer la vertu et l'unité dans les débats de répar-

tition pécuniaire, débats les plus dangereux; car il n'existerait d'harmonie sur aucune passion, si on ne savait pas, avant tout, maîtriser et harmoniser la passion du *vil métal* qui, en dépit des diatribes philosophiques, règne de plus en plus sur la civilisation perfectibilisée.

Philosophes, dont les belles théories patriotiques sont déjouées depuis 5000 ans par l'influence de ce *vil métal,* vous avez cru pouvoir le combattre avec des légions électorales qui ne servent qu'à propager la vénalité. Nous allons dompter le monstre avec une légion d'enfants. Les Petites Hordes lutteront seules contre le vil métal, et le réduiront à fléchir devant une vertu civique et religieuse, LA CHARITÉ.

A ces mots, je vous vois sourire avec ironie. Vous jugez le monde harmonien par vous-mêmes; vous mesurez ses moyens à ceux de vos génies étroits. Sans doute l'argent resterait maître du champ de bataille, si l'Association n'avait à lui opposer que des conceptions philosophiques. Mais elle saura lui opposer des vertus. Eh! pourquoi Dieu nous aurait-il inspiré de l'admiration pour la vertu, s'il ne nous eût ménagé les moyens de la faire germer dans nos sociétés, et d'y assurer son triomphe?

CHAPITRE II.

Fonctions civiques des Petites Hordes.

Leur poste est toujours au point le plus périlleux : elles sont troupe d'élite en industrie; elles doivent se porter sur tous les points où faiblirait l'*Attraction industrielle.*

Si la répugnance parvenait à déconsidérer quelque branche de travail, la Série qui l'exerce tomberait dans

l'avilissement; elle deviendrait classe de *Parias*. On verra, aux sections 7 et 8 qui traitent de l'équilibre, qu'un tel effet troublerait le mécanisme : il faut que l'amitié soit générale entre tous les sociétaires, afin que la classe riche ne répugne point à prendre part aux travaux des diverses Séries. On doit donc étendre l'Attraction à tous les travaux, et garder qu'aucun soit frappé de mépris, ni même déconsidéré.

Cependant il en est quelques-uns qui paraissent peu susceptibles d'attraction; tel est le curage des fosses d'aisances. Il faut aviser aux moyens de surmonter l'obstacle, et à défaut d'amorces *directes* en fournir d'*indirectes* pour toutes fonctions, même pour les plus abjectes.

Répondra-t-on que, selon la règle d'exception qui estime les 7/8es. pour le tout, il suffit que les 7/8es. soient attrayants, et qu'on pourvoie au 8e. répugnant par un renfort de salaire? C'est un principe applicable à l'Harmonie hongrée, période 7e. (II, 35). Mais dans la pleine Harmonie, période 8e., cette lacune suffirait à déconsidérer les services de basse espèce, et par suite le service « de domesticité combinée; » détruire cette amitié, ce lien d'affection et de préférence qui doit régner entre le serviteur et le servi. (Voyez au chapitre de la domesticité attrayante, Série des Pages, III, 526.)

Il faut donc parvenir à ériger en philanthropie religieuse l'exercice des fonctions les plus triviales, de celles qui excitent une répugnance *directe et simple*. Il faut la contrebalancer par amorce *composée indirecte*. Cette opération est le but et l'emploi des Petites Hordes.

Le premier gage d'amorce est dans la brièveté de leurs séances : elles sont, comme celles de toute autre Série, toujours de courte durée, à peine d'une heure et demie :

aussi est-on dans l'usage de les rassembler en cohortes vicinales de 4 ou 5 Phalanges contiguës : ces cohortes viennent assister au délité ou repas matinal de 4 heures 3/4; puis, après l'hymne religieux et la parade des groupes qui à 5 heures vont au travail, on sonne la charge des Petites Hordes par un tintamarre de tocsin, carillons, tambours, trompettes, hurlements de dogues et mugissements de bœufs. Alors les Hordes conduites par leurs Kans et leurs « Druides » s'élancent à grands cris, passant au devant des patriarches qui les aspergent : elles courent frénétiquement au travail, qui est exécuté comme œuvre pie, acte de charité envers la Phalange, service de Dieu et de l'unité.

L'ouvrage terminé, elles passent aux ablutions et à la toilette; puis se dispersant jusqu'à 8 heures dans les jardins et ateliers, avec leurs « collègues », elles reviennent assister triomphalement au déjeûné. Là, chacune des Hordes reçoit une couronne de chêne ou d'épines, qu'on attache au drapeau; et après le déjeûné elles remontent à cheval et se rendent dans leurs Phalanges respectives.

Les Petites Hordes ont, parmi leurs attributs, la réparation accidentelle des grandes routes, c'est-à-dire l'entretien journalier de la superficie. Les grands chemins, en Harmonie, sont considérés comme salon de l'unité; et par suite, les Petites Hordes, à titre de charité unitaire, veillent à la propreté et à l'ornement des routes.

C'est à l'amour-propre des Petites Hordes que l'Harmonie sera redevable d'avoir par toute la terre des grands chemins plus somptueux que les allées de nos parterres. Ils seront entretenus d'arbres et arbustes, même de fleurs, et arrosés au trottoir.

Si une route de poste essuie le moindre dommage,

l'alarme est à l'instant sonnée, et un tocsin de la tour d'ordre avertit l'Argot, qui va, s'il le faut, à la lueur des torches, faire une réparation provisoire, et arborer sur les lieux le pavillon d'accident, de peur que le dommage n'étant aperçu par quelques voyageurs, ne donne lieu d'accuser le canton d'avoir de mauvais sacripans. On l'accuserait de même d'avoir de mauvais chenapans, si on trouvait un reptile malfaisant, serpent ou vipère, et si on entendait un croassement de crapauds à la proximité des grands chemins.

Quoique leur travail soit le plus difficile par défaut d'attraction *directe*, les P. H. sont la moins rétribuée de toutes les Séries. Elles n'accepteraient rien s'il était « décent » en Association de n'accepter aucun lot : elles ne prennent que le moindre ; ce qui n'empêche pas que chacun de leurs membres ne puisse gagner les premiers lots dans d'autres emplois : mais à titre de congrégation de philanthropie unitaire, elles ont pour statut le mépris *indirect* des richesses, et le dévouement aux fonctions répugnantes qu'elles exercent par point d'honneur.

Ce dévouement qui nous paraîtra indifférent, est un palladium d'unité, ainsi qu'on le verra à l'équilibre d'amitié, sect. 7, qui ne pourrait pas s'établir sans le secours de cette corporation.

La plus belle prérogative des Petites Hordes [et qui noue les premières années] consiste dans la faculté de sacrifier un 8e. de leur fortune au service DE DIEU ET DE L'UNITÉ ; mots synonymes, puisque la cause de l'unité est celle de Dieu.

Certes, il n'est rien de plus inconvenant que d'accorder à un enfant pupille et âgé de 9 ans, le droit de disposer d'une portion quelconque de sa fortune. Cette licence,

dans l'ordre actuel, serait la source des abus les plus révoltants.

Il n'en est pas de même en Harmonie; l'enfant qui entre aux Petites Hordes ne peut pas être dupe en leur cédant un 8e. de sa fortune : on en verra la preuve. Bornons-nous ici à consacrer le principe, le versement du 8e.

S'il est autorisé par les coutumes harmoniennes, c'est que les Petites Hordes étant conservatrices de L'HONNEUR INDUSTRIEL, on doit leur fournir les moyens de soutenir ce rôle.

En conséquence, l'Aréopage fait en leur faveur une exception d'un huitième sur l'emploi de la fortune patrimoniale. De sorte que l'enfant qui possède 800,000 fr. dont il ne peut disposer qu'à l'âge de majorité, a le droit d'en distraire cent mille francs dès l'âge de 9 ans, s'il est admis aux Petites Hordes, qui consacreront cette somme au soutien de l'unité.

Encore ne sera-t-il pas aisé aux enfants riches d'obtenir cette faveur; on en verra plus d'un y échouer, malgré l'offre de *cent mille francs*, qui en civilisation serait un gage de cent mille accueils.

Le plus précieux emploi des trésors de l'Argot a lieu dans la séance de répartition; elle se tient chaque année à la suite de l'inventaire. Lorsqu'il est clos on procède à répartir les bénéfices aux Séries.

Nous n'en sommes pas encore à cette opération; observons, par avance, qu'il peut arriver que diverses Séries se trouvent lésées. Telles prétendront qu'on leur doit en dividende proportionnel un degré de plus, le 4e. au lieu du 5e., différence 200,300 louis. C'est un démêlé assez délicat, qui est aisément terminé par les Petites Hordes.

A la séance de répartition elles prennent, à titre de

Série de charité unitaire, le dernier degré et le moindre lot pécuniaire : malgré l'évidence de leurs fatigues et de leur dévouement, elles réclament comme prix honorifique la plus faible part. Elles préviennent, par cet acte de désintéressement, les réclamations que pourrait élever la Série qu'on classerait à ce dernier degré.

Leur trésor est apporté en séance. Leurs chefs sont placés au-dessous de l'Aréopage, avec un bassin rempli de rouleaux d'or. Si quelque Série se plaint d'une lésion proportionnelle de 300, 400 louis, et que les votes soient indécis, à peu près partagés, le Petit Kan [chef de la horde] porte une corbeille de 400 louis devant les chefs de cette Série, qui sont tenus de l'accepter. C'est pour eux un affront, un avis à mieux s'entendre une autre année avec les Séries rivales, afin qu'il ne s'élève, à la séance de répartition, aucun débat capable de compromettre l'unité.

Une Phalange qui passerait pour être sujette aux mésintelligences dans l'instant décisif, au jour de la répartition, serait décréditée dans l'opinion; ses actions tomberaient; on s'en déferait promptement, parce qu'on sait, en Harmonie, que le matériel ou industrie périclite si le passionnel est en discorde; l'Attraction, dans ce cas, diminue d'intensité; le travail et le produit ne peuvent manquer de s'en ressentir.

Dès que ce désordre interne serait connu, la Phalange serait accusée d'ignorance en mécanique passionnelle, en assortiment régulier du clavier général des caractères et de l'échelle des Séries. Toute Phalange qui exécute bien ces deux opérations, atteint nécessairement à la pleine Harmonie.

Pour éviter à leur canton ce reproche d'ignorance et

les dommages qui naîtraient d'une discorde en répartition, les Petites Hordes sont à la brèche : c'est à elles à se porter partout où faiblirait l'unité. Leurs trésors, leurs fatigues, sont prodigués pour cette cause sacrée.

Conservatrices de l'honneur social, elles doivent écraser la tête du serpent au physique et au moral; et tout en purgeant les campagnes de reptiles, elles purgent la société d'un venin pire que celui de la vipère; elles étouffent par leurs trésors tout germe de cupidité qui pourrait troubler la concorde, et par leurs travaux immondes, l'orgueil qui, en déconsidérant une classe d'industrieux, tendrait à ramener l'esprit de caste et détruire l'amitié générale. Elles savent employer au bonheur de la société, l'abnégation de soi-même recommandée par le christianisme, et le mépris des richesses recommandé par la philosophie. Elles sont, enfin, le foyer de toutes les vertus sociales, en sens religieux et civique.

Elles en sont payées par des honneurs sans bornes; l'Argot est première cavalerie du globe; il prend le pas sur toutes les troupes harmoniennes, et les autorités suprêmes lui doivent le premier salut. L'Argot reçoit partout les honneurs de haute souveraineté : à l'approche de ses hordes, la tour des signaux doit un carillon de suprématie, et les dômes un brandissement de pavillon. En adressant la parole à un sacripan ou chenapan en costume, on lui doit le titre de Magnanime; et on doit aux hordes de l'Argot, le titre de Glorieuses Nuées. Au temple elles prennent place au sanctuaire.

Le petit Kan ou chef de la horde d'une Phalange peut souvent commander dix mille hommes d'une armée de passage; car, dans tout canton où elle séjourne, elle ne part qu'après avoir assisté à la parade matinale, qui suit le

défilé ou premier repas et l'hymne de salve à Dieu. Cette parade est commandée par le Petit Kan, qui est un enfant de 13 à 14 ans.

L'Argot a l'initiative sur tous les travaux d'armée. Lorsqu'une armée industrielle est rassemblée, elle ne peut pas mettre la première main à l'ouvrage; c'est une prérogative réservée aux Petites Hordes. Elles doivent comme les grenadiers monter les premières à la brèche : elles se rendent à l'armée, au jour fixé pour l'ouverture de la campagne : les ingénieurs ont fait le tracé du travail initial affecté aux nuées de l'Argot; elles défilent *en orage* (1) sur le front de bandière, et fournissent la première charge [industrielle] aux acclamations de l'armée.

Elles sont toujours sur pied à 3 heures du matin, nettoyant les étables, pansant les animaux, travaillant aux boucheries, où elles veillent à ce qu'on ne fasse jamais

(1) *Défiler en orage*, en nuées qui s'entrechoquent! c'est chose inconnue en civilisation, où l'on n'a jamais perfectionné les évolutions en ligne courbe. Elles ne sont pas même connues des Tartares : ils n'en ont que le germe, et ne connaissent pas les manœuvres courbes, comme l'ORAGE, la FOURMILLIÈRE, le SERPENTAGE, les VAGUES BRISÉES, etc.

Les enfants harmoniens excelleront dans toutes ces manœuvres, inconnues même des fameux cavaliers tartares, mameluks, arabes et mahrattes. L'Argot tout entier sera composé de cavaliers en voltige, comme les écuyers de *Franconi :* les chevaux nains, par la douceur et les raffinements de l'éducation, deviendront aptes à toutes ces manœuvres aussi brillantes que les nôtres sont monotones. Rien de plus insipide que les parades civilisées à pied et à cheval : qui en a vu une, en a vu mille : toujours la même chose ! Quant à celle d'Harmonie, elles ont en mode rectiligne et curviligne, soit en ordre serré, soit en espacé ou lâche, des manœuvres variées à l'infini, comme celles des ballets d'opéra.

souffrir aucune bête et qu'on lui donne la mort la plus douce.

Elles ont la haute police du règne animal : celui qui maltraiterait quadrupède, oiseau, poisson, insecte, soit en le rudoyant, soit en le faisant souffrir aux boucheries, serait justiciable du divan des Petites Hordes ; et quel que fût son âge, il se verrait traduit devant un tribunal d'enfants, comme inférieur en raison aux enfants mêmes ; car on a pour règle, en Harmonie, que les animaux n'étant productifs qu'autant qu'ils sont bien traités, celui qui maltraite ces êtres hors d'état de se venger, est lui-même plus animal que les bêtes qu'il persécute.

(La police du règne végétal appartient au sénat des Petites Bandes, et celui qui gâterait fleur ou fruit, arbre ou légume, serait justiciable de ce sénat enfantin.)

Aucune classe ne saurait être jalouse du relief des petites Hordes ; il est mérité par des fonctions austères dont s'affranchissent les petites Bandes, formant moitié de la haute enfance. L'Argot ne réunit que les caractères de forte trempe, capables de subir de rudes épreuves. Au jour de la réception, il faut que le récipiendaire présente avec fermeté son bras à la brûlure, pour être marqué d'un lion, s'il entre aux sacripans ; d'un aigle, s'il entre aux chenapans. On exige de lui, comme du gladiateur blessé, qu'il souffre avec grâce. Moitié des enfants ne peuvent pas se prêter à ces épreuves ; aussi prennent-ils parti dans les Petites Bandes, qui ont bien leur utilité.

Mais les respects et les honneurs sont dus à l'Argot, parce qu'il est en Harmonie, *palladium composé*, garant contre les attaques de l'orgueil et de la cupidité. Double victoire que la nature a réservée aux enfants et non aux pères ! Combien nos équilibristres sociaux étaient éloignés

de soupçonner que l'enfance recélât ce foyer de patriotisme, et que les enfants dussent être un jour les colonnes de vertu sociale!

CHAPITRE III.

Application aux équilibres passionnels.

VOUS CHANGEREZ DONC LES PASSIONS, s'écrient nos sceptiques, nos *impossibles!* Ils ont tout dit, quand ils ont dit: *vous voulez donc changer les passions.*

C'est vous, politiques imbéciles, qui essayez de les changer dans vos traités de *perfectibilité perfectible.* Voyons qui de vous ou de moi prétend changer les passions.

Il n'en est pas de mieux constatée que de celle de la saleté chez les écoliers et enfants de 10 à 12 ans. Tout moraliste déclare qu'il faut les corriger, les punir, lorsqu'ils ont souillé tous leurs vêtements et ceux d'autrui, fait des ordures dans la chaire du professeur: voilà ce que la bonne nature inspire aux enfants, une frénésie de saleté [quand ils sont rassemblés. Ils n'en abuseraient pas si on savait appliquer ce goût à des travaux utiles au public et flatteurs pour l'enfance.]

« Bah! vous parlez d'enfants mal élevés, dira quelque moraliste : il s'en trouve d'autres qui ont des penchants honnêtes. »

Sans doute, il en est : je vais les utiliser au chapitre des Petites Bandes: mais il demeure constant que jusqu'à 12 ans les deux tiers des garçons et un tiers des filles inclinent à la saleté. Or, si l'on veut NE PAS CHANGER LES PASSIONS, il faut trouver un moyen d'utiliser ces goûts.

immondes que la nature donne évidemment à une moitié de l'enfance ; prétendu vice, dont l'Harmonie fera, dans les Petites Hordes, l'emploi le plus précieux en équilibre social.

Ma théorie se borne à *utiliser les passions* [*réprouvées*] *telles que la nature les donne, et sans y rien changer.* C'est là tout le grimoire, tout le secret du calcul de l'Attraction passionnée. On n'y discute pas si Dieu a eu raison ou tort de donner aux humains telles et telles passions; l'ordre sociétaire les emploie sans y rien changer et comme Dieu les a données.

Il faut de bonne heure établir ce principe sur une question indifférente en morale, comme la « frénésie ordurière des » enfants qui ne touche pas aux mœurs. Le principe une fois posé, nous en étendrons l'emploi en 4e. Notice; nous l'appliquerons aux relations d'amour, sur lesquelles nous établirons, comme en 3e. Notice, qu'il faut employer les passions telles qu'elles sont, et que, selon la fable du gland et de la citrouille, *Dieu fit bien ce qu'il fit.*

Étendons la démonstration aux âges inférieurs dont j'ai traité en 1re. et 2e. Notice, et reproduisons, à ce sujet, une thèse déjà débattue, mais dont il est force de disséminer les preuves.

Il s'agit de l'opportunité de l'Attraction passionnée, de sa convenance avec tous nos besoins, et de la sagesse du Créateur qui l'a distribuée, dans tous les âges, en doses proportionnelles aux emplois d'Harmonie sociétaire.

En 1re. et 2e. Notice, j'ai justifié Dieu sur plusieurs attractions du bas-âge qui nous semblent vicieuses; *la curiosité et l'inconstance :* elles ont pour but d'attirer l'enfant dans une foule de Séristères où il doit se former

à l'industrie; *le penchant à fréquenter les polissons plus âgés :* c'est d'eux qu'il doit recevoir, en Harmonie, l'impulsion du charme corporatif ascendant (46) : *la désobéissance au père, au précepteur;* ce ne sont pas eux qui doivent l'élever ; son éducation doit se faire dans les Séristères par les rivalités cabalistiques.

Ainsi, tous ces prétendus vices de l'enfance deviennent qualités utiles dans l'état sociétaire, et judicieusement adaptées par le Créateur aux convenances des Séries.

En 3e. Notice, je viens de le justifier d'une attraction très-généralement critiquée; c'est le penchant de l'enfance à la malpropreté. Ce goût, chez les petits enfants, est innocent et sans prétention : il prend un vol plus élevé chez ceux de 9 à 12, vrais maniaques de saleté; ils la poussent du simple au composé, et conçoivent de vastes plans de cochonnerie. Par exemple, ils vont le soir frotter d'ordures les marteaux de portes et cordons de sonnettes, les enduire de leur denrée favorite ; ils ne rêvent qu'aux moyens d'en barbouiller tout le genre humain. Leurs complots sont bien tramés et sagement exécutés; sauf quelques horions et coups de fouet que les laquais leur administrent, mais qui ne ralentissent pas leur noble ardeur.

D'où vient cette frénésie ordurière chez les écoliers de 10 à 12 ans? Est-ce vice d'éducation, défaut de préceptes? Non, car plus on les sermonnera contre la saleté, plus ils s'y acharneront. Est-ce dépravation? La nature serait donc dépravée, car c'est elle qui excite en eux de tels penchants! Si le système distributif de l'Attraction est juste en tous ses détails, il faut « que tous ces instincts réputés vicieux aient un emploi très-utile, puisqu'elle est si puissante sur la majorité des enfants de 10 à 12 ans.

Nous ne saurions, en civilisation, débrouiller cette

énigme; la voilà expliquée : la manie de saleté est une impulsion nécessaire pour enrôler les enfants aux Petites Hordes, les aider à supporter gaiement le dégoût attaché aux travaux immondes, et s'ouvrir, dans la *carrière de la cochonnerie*, un vaste champ de gloire industrielle et de philanthropie unitaire.

Sur ce point comme sur tout autre, le créateur et distributeur de l'Attraction a donc bien fait tout ce qu'il a fait, et la science en aurait jugé ainsi, même avant la solution du problème, si elle avait su (129) franchir les limites du génie civilisé, *ne pas croire la nature sociale bornée aux moyens connus*, aux mécanismes civilisé et barbare. Mais notre siècle, tout engoué des abstractions, n'a jamais su s'élever à celles qui auraient provoqué les recherches en politique sociétaire.

La manie de saleté qui règne chez les enfants n'est qu'un germe informe comme le fruit sauvage; il faut le raffiner, en y appliquant les deux ressorts d'*esprit religieux unitaire* et *honneur corporatif*. Étayés de ces deux impulsions, les emplois répugnants deviendront jeux d'attraction INDIRECTE COMPOSÉE. Cette condition établie au précédent chapitre se trouve remplie par les deux amorces que je viens d'indiquer.

En s'adonnant aux fonctions méphitiques, où souvent la santé du peuple est compromise, les enfants harmoniens n'exposent jamais la leur, étant toujours bien parfumés et purifiés avant et après une courte séance. Leurs austérités n'ont aucun rapport avec nos exercices, qui exténuent l'enfant sous prétexte de l'endurcir aux fatigues. Les Petites Hordes sont sur pied à trois heures du matin, même au fort de l'hiver; mais on parcourt le Phalanstère à couvert, dans la rue-galerie, dans des corridors chauffés,

suspendus sur colonnes, et traversant les cours allongées. On va du Phalanstère aux étables, en souterrains sablés : l'enfance n'a donc point à souffrir des intempéries dans ses fonctions matinales ; se couchant à huit heures du soir, elle donne au sommeil un temps suffisant : il n'y a dans ses travaux aucune lésion d'équilibre sanitaire.

Passons de ce préambule à l'équilibre passionnel.

Pourquoi l'enfance est-elle appelée au rôle principal en mécanisme d'amitié générale? C'est que les enfants, en passions affectives, sont tout à l'honneur et à l'amitié. Ni l'amour, ni l'esprit de famille ne peuvent les en distraire : c'est donc chez eux qu'on doit trouver l'amitié dans toute sa pureté, et lui donner le plus noble essor, celui de charité sociale unitaire, prévenant l'avilissement des classes inférieures par l'envahissement des fonctions abjectes, et maintenant l'amitié entre le riche et le pauvre [*item* aux Petites Bandes, libéralité en lutte avec la philanthropie].

Dans les divers chapitres qui ont traité des Séries (Groupes et Séries, III, 337), j'ai démontré que s'il existait dans l'Harmonie une seule fonction méprisée, réputée ignoble et dégradante pour la classe qui l'exerce, les services inférieurs seraient bientôt déconsidérés en chaque branche d'industrie, aux étables, aux cuisines, aux appartements, aux ateliers, etc. : l'avilissement s'étendrait d'une fonction à l'autre; le mépris du travail renaîtrait par degrés, et l'on finirait, comme en civilisation, par titrer de *gens comme il faut*, ceux qui ne font rien, ne sont bons à rien. Il arriverait que cette classe riche ne prendrait plus parti aux Séries industrielles, et répugnerait toute relation sociétaire avec la classe pauvre.

C'est à l'enfance à préserver de ce vice le corps social,

s'emparant corporativement de tout service dédaigné, en l'exerçant pour la masse et non pour l'individu (sauf le service des malades qui ne peut être confié qu'à une corporation d'âge mûr, celle des infirmiers; encore les Petites Hordes y interviendront-elles quant aux fonctions immondes).

Ce n'est que sur cet âge qu'on pouvait jeter les yeux pour faire exercer par attraction indirecte la branche des travaux répugnants. Pour prix de ce dévouement généreux, on les autorise à un autre sacrifice, à celui d'une partie de leur fortune. Ainsi l'Harmonie sait produire double dévouement, là où la civilisation ne ferait germer que double égoïsme.

Eh! qu'en coûte-t-il pour amener les Petites Hordes à ces prodiges de philanthropie? Quelques fumées de gloriole; un premier rang dans les parades, un carillon de suprématie, le privilége de mettre la première main au travail, d'être les premières au poste difficile! C'est payer une fatigue par une autre fatigue. Ainsi l'exige l'ordre composé, seul assorti aux penchants du cœur humain. Les corporations civilisées les plus austères sont souvent celles qui obtiennent de leurs cénobites le plus d'affection et de persévérance; que sera-ce dans les Petites Hordes, où le dévouement n'aura presque rien de pénible matériellement, grâce aux penchants de leur âge à braver la fétidité et se faire un jeu de la malpropreté?

Longtemps je commis la faute de blâmer ce ridicule des enfants, et chercher à le faire disparaître dans le mécanisme des Séries pass.: c'était agir en Titan qui veut changer l'œuvre de Dieu. Je n'obtins de succès que lorsque j'eus pris le parti de spéculer d'accord avec l'Attraction; chercher à utiliser les penchants de l'enfance,

tels que la nature les crée. Ce calcul me donna la corporation que je viens de décrire, et qui est l'une des 4 roues du char, l'un des leviers cardinaux en équilibre passionnel.

On a vu (III, 77) que chacun des 4 groupes domine dans l'une des 4 phases de la vie, et que c'est le groupe d'amitié qui régit l'enfance ou première phase. Aussi l'amitié n'est-elle, à aucun âge, plus dominante et plus franche que chez les enfants.

Puisqu'il faut extraire de chacune des 4 phases de la vie, un des rouages d'équilibre passionnel, on ne peut extraire de la phase antérieure, dite Enfance, que le rouage d'amitié.

Eh! comment obtenir des enfants un effet d'amitié *unitaire*, applicable à tout le genre humain, et formant l'un des pivots cardinaux de l'unité? Ce problème est résolu par la corporation des Petites Hordes; elle exerce en mode unitaire la seule branche de charité qui reste en Harmonie; il n'y a plus de pauvres à secourir, plus de captifs à racheter et délivrer des bagnes; il ne reste donc aux enfants que l'envahissement des travaux immondes; charité de haute politique, en ce qu'elle préserve de mépris les dernières classes d'industrieux, et par suite les moyennes. Elle établit ainsi la *fraternité* rêvée par les philosophes, le rapprochement spontané entre toutes les classes.

Si, dans un tel ordre, le peuple est poli, loyal, exempt de besoin, il ne peut plus exister chez les grands ni défiance, ni mépris pour le peuple. De là naît l'enthousiasme amical dans tous les groupes industriels, où le peuple est nécessairement mêlé avec les grands. Ainsi se réalise le rêve qui veut faire de tous les humains une famille de frères.

Cette précieuse unité cesserait du moment où il exis-

terait une fonction dédaignée, avilie : par exemple, s'il existait en Harmonie des décroteurs salariés, ces enfants, et par suite leurs parents, seraient réputés classe inférieure, non admissible en comité de Série où figurent des gens riches.

Si ce genre de service est réputé ignoble, les Petites Hordes s'en emparent et l'ennoblissent. On se crotte rarement en Harmonie, grâce aux communications couvertes; et d'ailleurs, chacun a des chaussures de rechange, aux salles de vestiaire, à son armoire. Le cirage est fonction d'un groupe de la Série des pagesses; mais dans le cas où il faudrait subitement des décroteurs locaux, opérant sur la personne chaussée, on voit s'empresser une vingtaine de jeunes filles âgées de 7 à 10 ans, les unes déjà admises, les autres aspirantes aux Petites Hordes, qui ont un corps d'aspirants adjoints parmi les séraphins. Ces jeunes personnes exécutent le travail avec dextérité et prestesse, et on ne leur en doit d'autre salaire en les quittant, que de serrer amicalement le chaînon de fer dont toute sacripane est parée, en signe d'enchaînement à la cause sacrée de la charité unitaire.

Ainsi l'amitié collective, qu'on nomme en style philosophique la douce fraternité, s'établira par l'entremise des fonctions mêmes qui aujourd'hui créent les divisions de castes et les haines entre les diverses classes.

Concluons de cet aperçu, que si l'on sait employer à propos les passions telles que les crée la nature, on en obtient un *bénéfice composé;* tandis que le système répressif ne produit qu'un *dommage composé*. Appliquons la thèse au sujet qui nous occupe, au penchant des enfants à la malpropreté.

Dans les Petites Hordes, où ce penchant se développe

en toute liberté et avec rang de passion honorable, il donne les deux bénéfices d'ESSOR et CONTRE-ESSOR.

Bénéfice d'ESSOR DIRECT, par les fonctions immondes et gratuites auxquelles il entraîne l'enfance; curage des égouts et des fosses, destruction des reptiles, et travaux de ce genre, tous très-profitables et très-coûteux.

Bénéfice de CONTRE-ESSOR ou contraste, dans l'extrême propreté dont se piquent les enfants après avoir usé leur fougue aux emplois répugnants. Dès que les nuées de l'Argot ont quitté le sarrau gris ou habit de combat et repris l'uniforme, elles sont la plus brillante cavalerie, non par le faste, mais par la bonne tenue des chevaux et harnais, par l'éblouissante variété des couleurs, en costumes, panaches, etc.

C'est, en passionnel, un assemblage des deux extrêmes. Elles sont, en *essor*, au vœu de la nature ou Attraction qui les passionne pour le genre immonde. Elles sont, en *contre-essor*, à l'effet opposé, à l'extrême propreté, par l'orgueil qui naît du titre de première cavalerie du globe.

Ce contraste, semblable à celui de réfraction et réflexion de la lumière, a toujours lieu quand on sait donner à une passion son cours naturel.

La même passion réprimée comme elle l'est dans nos mœurs, devient doublement préjudiciable en NON ESSOR et FAUX ESSOR. Examinons.

EN NON ESSOR, elle excite l'enfant comprimé à la rébellion secrète ou intentionnelle, et souvent à la mutinerie. Elle compromet l'autorité du père [et de l'instituteur], qui luttent contre la nature sans pouvoir la dompter. L'enfant privé de satisfaire ses goûts, ne les conserve pas moins, et s'y livre dès qu'il échappe aux Argus.

En faux essor, elle excite l'enfant à d'autres méfaits. Entravé sur l'un de ses goûts, il deviendra rancuneux, malfaisant; il brisera, querellera, refusera l'étude qu'il aurait acceptée, si on lui eût ménagé un *essor honorable* de sa manie ordurière.

D'après ce parallèle, on voit ici le système répressif ou engorgement passionnel produire *double vice*, au lieu du *double bien* qu'aurait donné le développement passionnel. C'est le mal composé, au lieu du bien composé.

Cette propriété est inséparable des passions. Chez l'homme elles donnent toujours en mode composé [ou double effet] le bien et le mal qu'elles donnent en mode simple chez les animaux.

Étudions donc les moyens de *développer* et non pas *réprimer* les passions. 5000 ans ont été sottement perdus à des essais de théories répressives: il est temps de faire volte-face en politique sociale, et de reconnaître que le créateur des passions en savait sur cette matière plus que Platon et Caton; que *Dieu fit bien tout ce qu'il fit;* que s'il avait cru nos passions nuisibles et non susceptibles d'équilibre général, il ne les aurait pas créées, et que la raison humaine, au lieu de critiquer ces puissances invincibles qu'on nomme passions, aurait fait plus sagement d'en étudier les lois dans la synthèse de l'Attraction.

J'ai répliqué sur le reproche de vouloir changer les passions; j'ai prouvé que cette prétention n'existe que chez nos perfectibiliseurs.

Peu à peu je paie la dette contractée avec les moralistes. Je me suis engagé à réaliser, dans le cadre d'Harmonie pass., toutes les chimères de vertu dont ils se repaissent, comme celles *de la douce fraternité* et *du mépris des richesses perfides*. Voilà les deux préceptes mis

en pratique par une secte qui sait les appliquer à l'accroissement de la richesse générale, et qui ne méprise pas la richesse, mais l'égoïsme en usage des richesses.

Je reprendrai ces aperçus d'équilibre passionnel, à l'argument spécial de 4e. Notice, où il faudra préluder sur les trois autres équilibres, non moins importants que celui d'amitié, dont les Petites Hordes sont le palladium.

SOUS-NOTICE DEUXIÈME.

DES PETITES BANDES.

CHAPITRE IV.

Organisation des Petites Bandes.

J'en demande grâce aux partisans de la sainte égalité : j'aurai ici un nouveau démenti à leur donner ; le reproche de vouloir introduire l'égalité où elle n'est pas admissible, et de la repousser là où elle doit être admise, dans les études et la carrière de gloire scientifique et littéraire, d'où nos aristartiques veulent exclure le sexe féminin ; despotisme fort contradictoire avec leurs doctrines d'égalité ! Est-ce donc la force corporelle qui est mesure du génie et du talent ? Renvoyons ce débat, et venons au sujet de ce chapitre.

Chez les enfants comme chez les pères, la nature organise les contrastes de caractère. Sans le contraste, il n'existerait aucune voie d'essor ni pour la 10e. passion, la Cabaliste (III, 404), ni pour les Séries pass. qui ne

s'organisent que par les cabales et rivalités, dont le germe est dans les contrastes de goûts.

Spéculons donc sur les goûts opposés à ceux des Petites Hordes que j'ai décrites dans les trois précédents chapitres. Il n'y aurait ni régularité, ni raffinement dans l'essor d'une passion, si on ne donnait pas l'essor à son *contraste ou contre-poids.*

Ainsi, quelqu'utile que soit le service des Petites Hordes, leur émulation doublera d'intensité si on leur oppose le contraste que la nature a dû leur ménager. Il nous sera facile de le découvrir; procédons à la recherche.

Si la majorité des enfants mâles incline pour le vacarme et la saleté, on voit la majorité des petites filles incliner pour la parure et les bonnes manières. Voilà un germe de rivalité bien prononcé; il reste à le développer.

Selon la loi du contraste, il doit arriver que si les garçons se trouvent en majorité de 2/3 dans les Petites Hordes, les filles seront en majorité de 2/3 dans les Petites Bandes dont le 3e. tiers, formé de jeunes garçons impubères, se composera,

Ou de ces jeunes savants, esprits précoces comme Pascal, qui ont, dès le plus bas âge, une vocation déclarée pour l'étude;

Ou de ces petits efféminés qui, dès l'âge de 9 ans, inclinent à la mollesse, à la vie de Sybarite.

Ces deux classes refuseront de s'enrôler aux Petites Hordes, et prendront parti dans la corporation rivale où le sexe féminin est en majorité; corporation très-utile sans doute, mais qui n'a pas le rang de ressort cardinal en équilibre passionnel.

Les Petites Bandes, quoiqu'entièrement composées de lycéens et gymnasiens, enfants de 9 à 15 ans, sont si

polies, que les garçons y cèdent le pas aux filles, soit parce que les femmes y sont en majorité, en rapport de deux pour un, soit parce que la corporation a pour statut et goût dominant, l'*atticisme*, le ton opposé à celui de Petites Hordes, qu'elle éclipse dans les sciences, les arts, et dans diverses branches d'industrie.

Cette rivalité suffit à créer chez les Petites Bandes un ton et des mœurs diamétralement opposées à celles de l'Argot. La différence de manières entre les deux corps est comparable à celle qu'on voit aujourd'hui entre les militaires et les gens de robe. Le contraste est encore plus saillant.

Bref, les Petites Bandes sont des réunions d'enfants aussi raffinés sur le bon ton, que peut l'être chez nous la meilleure compagnie de Paris ou de Londres; mais à cet atticisme elles joignent une qualité plus précieuse, qui est la prétention d'exceller dans les sciences et les arts, à commencer par l'agriculture, première des sciences.

Le créateur a ménagé, en répartition de caractères, une division fondamentale en nuances *fortes* ou *majeures*, et nuances *douces* ou *mineures;* distinction qui règne dans toute la nature: en couleurs, du foncé au clair; en musique, du grave à l'aigu; et ainsi dans tout le système de l'univers.

Ce contraste qui règne parmi l'enfance comme chez les autres âges, suffit seul à enrôler une moitié des lycéens et gymnasiens aux Petites Bandes, qui font un service beaucoup moins pénible que celui des Petites Hordes.

J'ai observé que cette moitié est contrastée en nombre et en sexe comme en caractère, savoir :

Aux Petites Hordes, 2/3 de garçons et 1/3 de filles;

Aux Petites Bandes, 2/3 de filles et 1/3 de garçons.

Si l'une des corporations brille à vaincre les obstacles en matériel, il faut que l'autre excelle à les vaincre en spirituel. Aussi les Petites Bandes se distinguent-elles davantage aux études, aux cultures et fabriques. Elles sont généralement plus industrieuses, excepté en certaines fonctions, comme l'équitation, le soin des chevaux et chiens, la grande chasse, la grande pêche, qui sont plus spécialement le lot des Petites Hordes; mais les animaux dont le soin exige talent et patience, comme les zèbres et castors, les abeilles et vers à soie, sont affectés aux Petites Bandes qui se piquent de raffinement industriel. Ceci tient au chapitre suivant, qui traite des fonctions. Continuons sur le dispositif.

En costume, elles adopteront les vêtements chevaleresques et romantiques, soit de l'antiquité, soit de l'âge moderne, en variant de Phalange à Phalange pour les formes de l'habillement. Si la bande de Saint-Cloud a costume Troubadour, celle de Marly aura costume Athénien, et ainsi des autres.

Cette variété est opposée à celle des Petites Hordes, qui sont UNES en costume pour une province entière, mais qui varient les couleurs *individuellement;* de sorte que chaque horde en manœuvre espacée a l'éclat d'un carreau de tulipes toutes différenciées de leurs voisines.

En attendant qu'on puisse monter les Petites Bandes sur zèbres, et monter sur quaggas leurs corybants et corybantes (acolytes âgés correspondants aux coëres et coëresses des Hordes), on sera obligé de s'en tenir aux chevaux nains.

Les Petites Bandes adoptent en manœuvre le mode rectiligne composé, par opposition au curviligne composé qui est celui des Petites Hordes.

Le mot *composé* s'entend de l'ordre serré et de l'ordre lâche ou espacé. La cavalerie harmonienne emploie ces deux modes, en manœuvre curviligne et rectiligne.

La cavalerie civilisée et barbare ne connaît guère que l'ordre serré ; cependant les Cosaques font usage de l'ordre espacé, lorsqu'ils jouent de la lance; mais c'est un ordre *espacé confus*, sans distances régulières favorisant les engrenages collectifs. Il faut, dans l'ordre lâche, que les escadrons engrènent l'un dans l'autre, cheval par cheval, comme chez nous les compagnies dans l'évolution appelée rupture des lignes.

Ces détails sont de peu d'intérêt; je ne m'y arrête que pour bien établir le contraste qui doit régner entre les deux troupes, et qui est un véhicule d'émulation très-propre à aiguiser l'esprit cabalistique, nécessaire dans les Séries pass.

Dans cet article sur le matériel, n'oublions pas ce qui touche aux tempéraments.

Quoique les deux corporations, P. H. et P. B., se couchent à peu près à la même heure, avant les séances du soir d'où on doit les éloigner, les Petites Bandes ne se lèvent que plus tard, et n'arrivent guère avant 4 heures aux ateliers. Elles n'y seraient pas nécessaires plus tôt : elles ne sont que peu ou point chargées du soin des grands animaux, sauf leurs zèbres. Elles s'adonnent davantage au soin des animaux difficiles à élever, des pigeons de correspondance, des « abeilles, » etc., qui n'exigent pas de séances matinales comme les boucheries et autres emplois de l'Argot.

Cette différence d'une heure que j'assigne sur le sommeil n'est point arbitraire : elle tient aux convenances de tempérament. Les enfants dont le matériel est moins actif,

comme les phlegmatiques et mélancoliques (107) ont plus besoin de sommeil et s'enrôleront volontiers aux Petites Bandes; les sanguins et bilieux conviendront mieux aux Petites Hordes.

Cette distribution est sujette à exceptions ; mais le classement sera assez conforme à la division des quatre tempéraments cardinaux :

2. maj.	Bilieux.	— Ambition.	P. H.
	Sanguin.	— Amitié.	
2. min.	Mélancol.	— Amour.	P. B.
	Phlegmat.	— Famillisme.	

Sauf la distinction des tempéraments mixtes et de l'unitaire, négligée par nos physiologistes. (Note, 107.)

Les Petites Hordes dominent dans l'élection des Roitelets des 13 degrés (II, 376), et les Petites Bandes dans l'élection des Roitelettes, c'est-à-dire que le Roitelet est tiré des Petites Hordes, deux années sur trois, et la Roitelette est choisie deux années sur trois, parmi les Petites Bandes.

Le sexe féminin formant les 2/3 dans les Petites Bandes, elles ont en dominance les goûts du sexe féminin, entre autres celui des parures; et c'est encore un vice que les Séries vont utiliser, comme précédemment celui de la malpropreté.

On reproche à nos dames d'aimer les colifichets, falbalas, fanfreluches et pretintailles; puis aux petites filles, d'aimer les poupées plus que le travail. Ce défaut, si c'en est un, est bien pire dans les Petites Bandes, qui sont maniaques de parure.

L'Aréopage ne leur accorde pas, comme aux P. H., la faculté de disposer d'un 8e. de leur patrimoine, mais seulement du pécule qu'elles ont acquis en intérêts d'ac-

tions patrimoniales pendant l'enfance, pendant les années passées aux tribus de bambins, chérubins et séraphins. Elles peuvent employer ce pécule d'agios, à des frais de luxe *collectif* et non individuel. On le permet, parce que c'est semer pour recueillir. Il sera reconnu que ce goût des parures, si nuisible en civilisation, devient germe d'émulation industrielle dans les Séries, quand il est exercé *collectivement*, pour parer l'escadron entier, féminin et masculin. En conséquence, les plus riches sectaires des Petites Bandes, ceux qui ont des capitaux actionnaires, pourront faire verser au trésor de la CHEVALERIE, les agios accumulés pendant l'enfance, où on gagne toujours plus qu'on ne dépense.

Les noms corporatifs ayant été, pour les Petites Hordes, empruntés du genre poissard, seront pour les Petites Bandes empruntés du romantique, où nous puiserons, en contrastes génériques,

P. H. L'ARGOT, les *magnanimes Argotiers* et *Argotières*.

P. B. LA CHEVALERIE, les *nobles Chevalières* et *Chevaliers*.

En contrastes spéciaux, nous avons de même opposé les Corybantes et Corybants, comme Flamines de la Chevalerie, aux Coëres et Coëresses qui sont Druides ou Bonzes de l'Argot.

En alliés voyageurs, on opposera aux Grandes Hordes d'Aventuriers les Grandes Bandes de Chevalerie Errante ou autre nom, comme serait troubadoures et troubadours que je réserve pour un emploi exposé en 4e. Notice.

Il reste à indiquer trois noms romantiques en opposition aux noms de *sacripans*, *chenapans* et *garnements*. J'en laisse le choix aux amateurs du romantique. Ils pourront

adapter exactement ces noms quand ils connaîtront les fonctions. Il a fallu donner ce premier chapitre au matériel, qui sans doute n'aura pas l'avantage de plaire à nos doctes instituteurs. Ils ne manqueront pas de s'écrier :

« Que de parades et de parures ! qu'est-il besoin de » ces cohortes si pimpantes, si pomponnées? ce n'est » pas cela qui fait croître le blé. Ne vaudrait-il pas mieux » donner aux enfants une éducation philosophique, les » former selon les saines doctrines et les torrents de lu- » mière perfectibilisante? »

Ainsi raisonnera un ami *des raves et des saines doctrines*, qui, avec leur étalage de *balance, contre-poids, garantie, équilibre*, n'aboutissent qu'à former l'enfance des deux sexes à toutes les sortes de fausseté; qu'à rendre l'homme civilisé, faux en affaires d'intérêt; la femme, fausse en fidélité conjugale; et l'enfant, faux en toutes relations avec ses supérieurs.

Bref, les saines doctrines et leurs auteurs n'arrivent qu'à l'opposé de leur but : les savants ne nous donnent, au lieu des biens qu'ils ont rêvés, que les neuf fléaux lymbiques (III, 506). C'est donc à eux d'aller à l'école en affaires d'*équilibre social*, et d'attendre (jusqu'à la 8e. section) le résultat des moyens exposés. Tout à l'heure ils ne voulaient pas admettre les penchants immondes comme ressort d'équilibre social parmi l'enfance; maintenant ils ne voudront pas du goût de la parure : quels ressorts veulent-ils donc employer? Leurs constitutions, leurs billevesées de droits de l'homme et de mépris des richesses !

L'enfance harmonienne va arriver, par le goût de la parure, aux vertus philosophiques de fraternité et

d'égalité. Si les Petites Bandes sont bien chamarrées, c'est à leurs frais, et non aux frais d'autrui. Chez nous, la fille d'un homme opulent se pomponne aux dépens de mille cultivateurs que son père a dépouillés ou pressurés; mais en Harmonie, elle se pare du produit de ses bénéfices industriels; et quant à ses économies, ses agios accumulés par bonne gestion, si elle en distrait une moitié, c'est pour parer toutes ses compagnes, leur faire partager son bien être. N'est-ce pas se montrer ennemi des vertus sociales, que de critiquer des coutumes si honorables, avant de savoir à quel but elles pourront conduire?

CHAPITRE V.

Fonctions sociales des Petites Bandes. Erreur bi-composée sur le génie féminin.

Rallions-nous ici à la loi des contre-poids, tant prônée par la philosophie moderne.

En équilibre passionnel, il faut mettre en jeu les contrastes: c'est de leur opposition et de leur rivalité que naît l'action unitaire. Il faut donc à la *Chevalerie* des fonctions qui, opposées à celles de *l'Argot*, tendent pourtant au même but.

Les Petites Hordes marchent au beau par la route du bon:

Les Petites Bandes marchent au bon par la route du beau.

Ce sera une thèse à reproduire à la fin de ce chapitre qui en contient la démonstration.

Plus les Petites Hordes sont distinguées par les vertus et le dévouement civique, plus la corporation rivale doit

réunir de titres pour entrer en balance dans l'opinion. C'est un beau problème d'équilibre moral : quels moyens les Petites Bandes pourront-elles mettre en usage pour égaler à peu de chose près le relief de leurs concurrents, illustrés par un zèle religieux pour toutes les fonctions répugnantes?

En principe, il faut spéculer ici sur les passions du sexe féminin, puisqu'il reste chargé de la lutte : les Petites Hordes ont enrôlé majorité des lycéens et gymnasiens ; il reste aux Petites Bandes une majorité de 2/3 en filles, et seulement 1/3 en garçons : c'est donc sur le goût dominant des filles qu'il faut spéculer, et ce goût est évidemment celui de LA PARURE.

Eh! comment puiser dans cette source de vices les moyens de contre-balancer des vertus colossales comme le dévouement des Hordes? un moraliste va prononcer que ce goût de la parure ne peut être qu'une voie de corruption : répondons-lui par l'adage vulgaire : *jamais mauvais ouvrier n'a su trouver bon outil.* Ce goût de futilité, de colifichets, qui s'exerce aujourd'hui si sottement sur des poupées, va devenir un second *palladium* de bonheur social.

Méthodiquement parlant, il faudrait établir que le goût de la parure devient germe d'enrichissement universel, pourvu qu'on sache l'élever du mode simple au composé, de l'exercice individuel au collectif. Ces discussions théoriques nous entraîneraient trop loin; elles déplairaient, de plus, au sexe qui est l'objet de cet article : abrégeons, et décrivons les fonctions des Petites Bandes.

Elle sont conservatrices du *charme social;* poste moins brillant, si l'on veut, que celui de soutiens de l'honneur social, affecté aux Petites Hordes: on va voir cependant

que le rôle de LA CHEVALERIE n'est guère moins précieux que celui de L'ARGOT ; et en mettant à profit chez les jeunes filles leur manie de parure, nous allons en obtenir un quadrille de merveilles qui seront :

1. *Le raffinement industriel.* 3. *L'instruction composée.*
2. *Le règne du bon goût.* 4. *L'amitié composée.*

⋊ LE TON UNITAIRE.

De la réunion de ces divers biens se composera le CHARME SOCIAL, ou enthousiasme de la Phalange pour elle-même et pour ses travaux, et affection de tout étranger qui l'aura fréquentée. On jugera de ces effets après l'exposé des fonctions.

J'ai dit (155) que les Petites Bandes ont la haute police du règne végétal. Celui qui casse une branche d'arbre, qui cueille fleur ou fruit sans besoin, qui foule une plante par négligence, est traduit au sénat de la Chevalerie, qui juge en vertu d'un code pénal appliqué à ce genre de délits, comme le divan de l'Argot en police de règne animal.

Comme héroïnes du bon goût et du raffinement industriel, tutrices du règne végétal, elles protégent spécialement les fleurs, qui sont objet de charme et de raffinement. Elles ont pour le parterre la même sollicitude que l'Argot pour les grands chemins. Elles sont florimanes, chargées des expositions de fleurs, soit aux autels, soit aux salles publiques.

Ce penchant va exciter la critique de nos rigoristes, qui déclareront que les fleurs sont inutiles. Erreur des plus grossières ! C'est par la passion des fleurs que la nature veut attirer le sexe féminin à la culture, car on passe bien vite du parterre au verger, au potager, à la serre. Mais en début, la culture des fleurs est une excellente

voie d'instruction et de raffinement agricole chez l'enfance féminine.

C'est pour en venir à ce but, qu'on excitera les Petites Bandes à considérer la perfection des fleurs comme point d'honneur pour la corporation, affecter des prix à cette culture, et établir dans chaque Phalange une académie de *jeux floraux* COMPOSÉS. Ils ne sont que SIMPLES à Toulouse, où on récompense la culture des *fleurs de l'esprit*.

L'Harmonie, dans son système d'éducation, encouragera la fleur des parterres comme celle des écoles, persuadée que tout est lié dans le plan de la nature ; que si on ne sait pas utiliser le goût des fleurs visuelles, transformer cette passion en amorce agricole, on ne saura pas utiliser les fleurs du bel esprit, faire naître le goût des bonnes choses du goût des belles choses.

Nous obtiendrons ce résultat d'une compagnie enfantine affectée à la *parure collective* et non pas *individuelle*. Son penchant au luxe collectif, encouragé d'abord sur les choses qui nous semblent frivoles, comme les vêtements et les fleurs, s'étend bientôt aux beaux-arts, et par suite, aux sciences et aux fabriques (*instruction composée, le bon et le beau*).

L'effet du régime sériaire étant de lier tous les travaux, engrener leurs relations de telle manière que l'un conduise à l'autre, peu importe qu'une portion de l'enfance affectionne ceux qu'on appelle frivoles ; ils achemineront aux utiles.

Pour développer en plein le génie « industriel, » il est nécessaire qu'une portion de l'enfance opère sur la branche des arts, du luxe de décor et d'apparat. C'est exciter le charme et accroître les véhicules industriels.

Les Petites Bandes se passionnent donc pour l'ornement du canton entier; et comme conservatrices du charme social, du bon goût, du ton unitaire, elles exercent les fonctions des académies *Française* et *della Crusca* : elles ont la censure du mauvais langage et de la prononciation vicieuse.

On considère en Harmonie comme luxe unitaire, la pureté de langage ; et sur ce point, chaque chevalière des Petites Bandes a le droit d'agir comme la revenderesse d'Athènes qui badina Théophraste sur une locution défectueuse. Le sénat de la chevalerie a non-seulement la police du langage parmi les enfants, mais le droit de censure épistolaire sur les pères mêmes : il dresse la liste des fautes de grammaire et de prononciation commises habituellement par un sociétaire, et lui en envoie copie signée de la sénatrice présidente et de la chancelière, avec invitation à s'en corriger.

Auront-elles fait des études suffisantes pour exercer une critique si difficile? Sans doute; on ne leur accordera ce droit que pour exciter à l'étude. Il faut un stimulant dans tout travail : or, le *droit de critique* et les *prétentions corporatives* sont déjà double stimulant.

Le relief de ces diverses fonctions sera nécessaire pour attirer à la chevalerie les petits garçons de caractère studieux, et contre-balancer l'influence du corps de l'Argot. Ce lustre littéraire et cette police du bon ton accordés à la chevalerie offrent encore l'avantage de faire naître *l'amour-propre corporatif*, et par suite l'AMITIÉ COMPOSÉE, celle qui s'étend à la masse. Elle est très-inconnue en civilisation, où les femmes dédaignent communément leur sexe, ne connaissent que l'amitié simple ou individuelle, sont pétries d'égoïsme dans leur ostentation, ne

faisant cas d'un colifichet qu'autant que des voisines pauvres en sont privées.

Les Petites Bandes sont ennemies de cette vanité antisociale : stimulées par les grands exemples de vertu et de charité que donnent les petites Hordes, elles ont à cœur de les égaler en ce qui est de compétence de la chevalerie. Elles ne s'occupent de parure qu'en sens collectif, et sous le rapport du lustre général de la Phalange. Une aspirante fortunée fera, lors de son admission, présent d'un ornement quelconque à son escouade, et à l'escadron entier si ses moyens le lui permettent. Elle serait méprisée, si on pouvait la suspecter d'égoïsme et d'esprit civilisé.

La chevalerie, à l'instar de l'Argot, a aussi des séances d'initiative honorifique (154). Chaque fois qu'on prépare des travaux d'agrément, d'élégance, un ornement de Chœur ou de Série, pour le temple ou le sacerdoce, pour les Sérisières ou l'opéra, ce sont les Petites Bandes qui viennent y mettre la première main, fournir la séance initiale, [soit en projets et plans,] soit en couture, soit en intervention quelconque.

Elles paraissent peu à l'armée ; elles ne s'y montrent qu'en acolytes des Petites Hordes, qui ont le privilége d'ouverture et de clôture des travaux de force, posant la clef d'une voûte comme elles ont posé la première pierre des fondements.

Toutefois l'armée étant fort attrayante pour les enfants, on y admet des détachements des Petites Bandes en partisans à la suite de l'Argot, qui en cette occasion leur concède le titre de *louables alliés de nousailles.*

Si l'Harmonie, par certaines concessions honorifiques, sait encourager les Petites Hordes aux travaux répugnants,

il faut que par d'autres prérogatives elle attire les Petites Bandes aux travaux ingénieux, surtout dans les branches de la littérature, des arts et des fabrications minutieuses : ladite corporation étant féminine en majorité, doit, selon l'ordre de la nature, se passionner pour toutes les fonctions d'esprit ou de corps qui n'exigent pas de force physique.

D'ailleurs, les études seront beaucoup plus faciles en Harmonie que dans l'état actuel : on en verra les preuves au chapitre du corps sybillin et de ses méthodes unitaires, auxquelles il faut ajouter deux autres avantages, ceux des rivalités de Série et de l'analogie universelle.

Quoique cette dernière théorie ne puisse pas être enseignée aux enfants, on peut leur en communiquer certains fragments qui s'adapteront aux ouvrages élémentaires destinés à l'enfance.

Par exemple, en donnant à un enfant leçon de grammaire générale, on lui fait remarquer l'analogie

des 32 lettres d'Alphabet unitaire et des pivots;
avec les 32 chœurs de la Phalange et leurs pivots;
avec les 32 dents. . . . et l'os hyoïde leur pivot,
avec les 32 planètes de gamme, et le soleil leur pivot.

Ces rapports, sans engager dans les analogies d'amour et de familisme, élèvent déjà l'enfant aux idées d'unité de l'univers, facilitent sa mémoire et accélèrent puissamment l'instruction. Ils ont le précieux avantage de lier et engrener les études, entraîner l'enfant de l'une à l'autre; ce qui n'a pas lieu dans le mode actuel d'enseignement, où règne une incohérence fâcheuse entre les diverses branches.

On peut déjà entrevoir l'erreur annoncée sur le génie féminin, très-faussement jugé par nos analystes, qui n'ont su apprécier ni la femme ni l'enfant.

Ils ont commis quadruple erreur quant à la convenance des femmes avec l'éude. Ils ont d'abord négligé le principe de parure composée, interne et externe.

1°. Pour le composé interne ou parure du corps étrangère à celle des vêtements, je renvoie au chapitre 6e. qui traite de la gymnastique intégrale.

2°. La parure composée externe suppose l'ornement du corps et de l'esprit, leur culture simultanée, c'est-à-dire qu'on doit non-seulement encourager chez les femmes ce goût à la parure; mais il faut trouver moyen de le faire coopérer à l'ornement de l'esprit, en l'alliant à la culture des sciences et des arts; et sous le titre de *luxe unitaire composé*, mener de front les deux parures du corps et de l'esprit.

A ces deux omissions ajoutons-en deux autres :

3°. Ils ont ignoré que ce luxe unitaire doit être collectif et non individuel; qu'il ne peut produire d'heureux effets que par application à des masses formées de diverses classes de fortune corporativement liguées.

4°. Enfin, cet essor féminin, avec les trois conditions précitées, serait encore dépourvu d'activité, s'il n'était aiguisé par la rivalité masculine.

Ces quatre clauses une fois observées, les femmes brilleront dans tous les arts, dans toutes les études que la philosophie veut leur interdire. Le véritable germe de ce perfectionnement féminin se trouve dans le goût de la parure, qui est le stimulant à toutes les opérations de luxe collectif, où elles excelleront dans les Séries.

L'erreur commise à l'égard du génie féminin est donc *bicomposée*, ou formée de quadruple ignorance en analyse et synthèse de la nature des femmes et de leur destination sociale.

Ainsi sera confondue cette outrageante et vandalique philosophie qui, avec ses verbiages sur la propagation des lumières, veut condamner à l'ignorance une moitié du genre humain, en réduisant les femmes à s'hébéter dans les travaux du ménage où leurs facultés naturelles ne peuvent prendre que peu ou point d'essor.

On peut remarquer ici double bizarrerie : l'une, que ce sont les soi-disant propagateurs des lumières, les philosophes, qui se montrent les plus actifs à étouffer le génie d'une moitié du monde social ; et l'autre que la nation qui se dit la plus courtoise, la plus galante, est celle qui manifeste le plus de jalousie du mérite des femmes, celle qui est le plus unanime à les éloigner des fonctions publiques, notamment du trône, et à les dégrader jusque sur les théâtres, où l'on voue au ridicule tout penchant des femmes à s'illustrer (voyez la note G, pag. 186).

Spéculant en sens contraire, l'Harmonie veut faire du sexe féminin le CONTRE-POIDS et non pas le VALET du masculin : cette balance est établie chez l'enfance même, par entremise des Petites Bandes.

Pour juger du prix de leur rivalité, il faut se rappeler que le mécanisme d'une Série industrielle ne se raffine et se soutient que par la distinction minutieuse des goûts en *espèces, variétés, ténuités, minimités* (III, 392).

Pour habituer de bonne heure le jeune âge à ces distinctions et classements de nuances passionnelles, il faut entremettre ceux des enfants qui ont du goût pour les travaux minutieux, comme celui des colifichets, et appliquer à chaque branche d'industrie cette échelle graduée de nuances qui est un gage de perfectionnement industriel.

On trouve peu chez les enfants mâles cette manie mi-

nutieuse. En général, les petits garçons inclinent au genre turbulent, fougueux ; ils sont mieux à leur place dans les Petites Hordes, et les filles en bas-âge sont plus convenables aux rivalités de Série, où il faut être épilogueur sur les nuances et les bagatelles, comme le sont les femmes adonnées à la parure. Elles voient [comme les littérateurs et les peintres] des imperfections, des effets choquants là où un homme [ordinaire] n'apercevra aucun défaut ; et puisque la nature a placé ce goût chez les jeunes filles en bas-âge, il faut l'y développer, l'y utiliser.

Tel est l'emploi des Petites Bandes : elles sont la cheville ouvrière de chaque Série pass., par leur aptitude aux scissions sur les nuances de goût, qualité où ne peuvent briller que les enfants qui ont la manie de la parure, et par suite le discernement des finesses de l'art en diverses branches d'industrie.

C'est aux Petites Bandes à répandre chez l'enfance entière ce goût des raffinements gradués et contrastés, sans lequel on en resterait aux degrés inférieurs dans les travaux comme dans les arts et le charme industriel. Or, s'il faut que la Phalange soit enthousiaste d'elle-même, de ses propres travaux, elle doit ménager comme ressort puissant, les objets de charme, tels que fleurs et parures, considérer leur soin comme acheminement des belles choses aux bonnes, des arts aux sciences : j'ai établi ce principe au chapitre de l'opéra (75).

Pour conclure sur les deux corporations de l'Argot et de la Chevalérie, sur la balance de leurs services et l'équilibre qu'ils établiront en industrie générale, disons que les Petites Hordes opèrent en négatif autant que les Petites Bandes en positif. Car les premières font disparaître l'obstacle qui s'opposerait à l'Harmonie ; elles dé-

truisent les germes d'une discorde, [d'un esprit de caste,] qui naîtrait des travaux répugnants. Les secondes créent le charme par leur aptitude à organiser les scissions nuancées et l'émulation industrielle. Toutes deux sont éminemment utiles : point d'équilibre sans forces opposées.

Aussi l'éducation harmonienne, *en phase ultérieure*, puise-t-elle ses moyens d'équilibre dans les deux goûts opposés, celui de la saleté et celui de l'élégance, tous deux condamnés par nos sophistes en éducation. Les bonnes gens! ont-ils une ombre de connaissances en équilibre passionnel? S'ils en avaient quelque teinture, auraient-ils tardé à reconnaître que chacune des passions dans l'ordre civilisé est en fausse position, opérant sciemment contre ses propres intérêts, comme l'oiseau qui se précipite dans la gueule du serpent, ou comme la diplomatie européenne qui se jette aux genoux des Turcs (avril 1822), et la marine chrétienne qui construit pour les Barbaresques!!! *O tempora! O perfectibilité civilisée!*

Dieu n'a créé aucune passion sans lui ménager des contre-poids et moyens d'équilibre. J'ai défini succinctement leur effet sur l'éducation ultérieure, en disant (176) que

Les Petites Hordes marchent *au beau par la route du bon;*

Les Petites Bandes marchent *au bon par la route du beau.*

Cette action contrastée est loi universelle de la nature. On ne trouve dans tout son système que « contre-poids » de forces par mouvement direct et inverse, par vibration ascendante et descendante, mode réfracté et réflecté, majeur et mineur, force centripète et centrifuge, etc., etc. C'est partout le jeu direct et inverse,

principe absolument inconnu dans l'institution civilisée qui, toujours « simple en méthode » veut diriger les élèves en marche simple, et pourtant les assujettir à différentes morales selon les castes, à différents systèmes selon les changements de ministère, les élever aujourd'hui selon Brutus, et demain selon César.

Loin de ces versalités périodiques et de ce régime SOLIMODE, l'Harmonie emploie la direction contrastée ou dualisée, et de plus la méthode septenaire en enseignement (chap. du corps sybillin). Qu'importe la voie préférée par l'enfant, pourvu qu'à l'âge de 19 à 20 ans, où l'éducation harmonienne est terminée, toute la jeunesse d'un et d'autre sexe ait réussi du plus au moins à exercer sur le beau et le bon, sur l'utile et l'agréable ; succès impossible à l'institution actuelle ? En subordonnant la masse entière à un système solimode, elle échoue nécessairement sur une moitié qui refuse l'instruction, et par suite sur l'autre moitié qui, dépourvue de concurrence, ne doit avancer qu'à pas de tortue, comparativement au progrès qu'elle eût fait à l'aide de la méthode naturelle.

Entre-temps, le lecteur aura tiré grand fruit du parallèle de ces deux corporations enfantines, Argot et Chevalerie, s'il a réussi à comprendre et graver dans sa mémoire le théorème suivant :

Qu'en éducation harmonienne ou équilibrée le système, pour être unitaire, doit être composé et bi-composé dans sa marche; qu'il doit tendre à la fois AU BON ET AU BEAU, *mais par des méthodes contrastées, concurremment employées, et laissées au libre choix de l'enfant, au vœu de l'Attraction.*

Que toute dérogation à ce principe cause chez l'enfance ENGORGEMENT PASSIONNEL ; *d'où il résulte qu'au*

lieu d'arriver au bien composé par essor et contre essor (164), *elle n'arrive qu'au mal composé par non essor et faux essor.* (Ibid.)

Doctrine bien neuve et bien incompatible avec l'esprit philosophique, tout encroûté de simplisme et toujours antipathique avec la nature, en éducation comme en toute branche de l'art social.

Et pour établir ce principe en mode composé ou unitaire, étendons-le du passionnel au matériel, par une digression qui sera le complément du cadre d'éducation ultérieure.

NOTE G *sur la Connivence des Philosophes et des Français pour avilir le Sexe féminin.*

Ce ne sera pas trop d'une note sur cette ligue malicieuse qui pourrait fournir le sujet d'un ample chapitre.

Je ne sais sur quoi se fonde la prétention des Français au renom de peuple galant; elle me paraît aussi dénuée de sens que les titres de *Belle France et Grande Nation*. Mais brisons sur les beautés et grandeurs de la France; il en sera parlé à l'Uterlogue.

D'où vient que les Français, empressés de changer de lois et de constitutions comme de parures, n'ont jamais été fidèles qu'à une seule loi, celle qui enlève le sceptre aux femmes? La *Loi Salique* s'est maintenue sous toutes les dynasties. Rien de plus constant, de plus unanime que les Français, quand il s'agit de ravaler, par le fait, ce sexe qu'ils feignent d'indemniser en fumées d'encens.

Aussi n'est-il pas de nation où les femmes soient mieux dupées par les amants, mieux mystifiées en promesses de mariage et délais prétextés, mieux délaissées lorsqu'elles sont enceintes, enfin mieux oubliées quand l'amour est passé. Avec un tel caractère, les Français se disent galants! Ils ne sont que roués et égoïstes en amour, bien courtois en fait de séduction, bien trompeurs après le succès.

Aucune nation n'a plus diffamé, sur la scène, les femmes qui ont

le goût de l'étude. Est-ce connaître la nature? Les femmes ne seraient-elles pas destinées à être, dans la littérature et les arts, ce qu'elles ont été sur les trônes, où on a toujours vu, depuis SÉMIRAMIS jusqu'à CATHERINE, *sept grandes reines pour une médiocre*, tandis qu'on voit constamment *sept rois médiocres pour un grand roi?*

Il en sera de même dans la littérature et les arts : le sexe féminin y envahira les palmes, quand l'éducation harmonienne l'aura rendu à sa nature, étouffée par un système social qui absorbe les femmes dans les fonctions compliquées de nos ménages morcelés.

Je ne conteste pas que, dans l'état actuel, il ne soit nécessaire d'amortir chez les femmes le penchant à la gloire, l'inclination aux grandes choses, la convoitise des dignités. Une femme civilisée n'étant destinée qu'à soigner le pot au feu et ressarcir les culottes d'un époux, il est bien force que l'éducation lui rapetisse l'esprit, et la dispose au subalterne emploi d'écumer le pot et ressarcir les vieilles culottes. Ainsi, pour disposer l'esclave à l'abrutissement, on lui interdit les études qui lui feraient apprécier son abjecte condition : en outre, on lui défend les vertus, selon Aristote, qui ne voit pas qu'aucune vertu puisse convenir à un esclave. Il est une foule de vertus que la philosophie ne juge pas convenables au sexe.

Un mari opposera les besoins de son ménage, la nécessité de fixer l'épouse aux soins domestiques, tandis que l'époux vaque aux affaires extérieures.

De tels arguments ne sont pas applicables à l'état sociétaire, où le ménage simplifié par la combinaison générale des travaux, n'emploie guère qu'un 8e. des femmes qu'il absorbe aujourd'hui. On pourra donc cesser d'avilir ce sexe par une éducation servile; on pourra inspirer aux jeunes filles le désir d'une gloire qui sera voie de fortune et d'illustration à la fois, car elles participeront aux magnifiques récompenses que l'Harmonie décerne aux sciences et aux arts (Interm., II, 368); et les pères mêmes, qui connaissent le prix de l'argent, exciteront leur fille à courir cette carrière de bénéfices à millions, qu'on ne trouverait pas dans l'art *d'écumer le pot et ressarcir les vieilles culottes.*

D'ailleurs, si la rivalité des sexes (4e. condition) est bien

établie, les Séries féminines voudront, dans chacune de leurs fonctions, posséder les connaissances nécessaires; joindre la théorie à la pratique, même dans les ouvrages *de pot et de cuve*. S'agit-il de buanderie ? elles voudront que leur présidente ou autre officière connaisse chimiquement la qualité des savons et lessives, leurs effets dans le blanchîment : la Série se croirait dégradée si elle était exposée à mal opérer faute de ces notions, et obligée d'appeler des hommes chaque fois qu'il faudrait en disserter.

Le sexe masculin envahit parmi nous tous les travaux des femmes, et leur enlève jusqu'à la couture. Cette monstruosité cessera quand le libre essor d'Attraction aura ramené chaque sexe à ses emplois naturels. On verra tomber à plat tous ces préjugés sur l'incapacité des femmes, et dans les écoles minimes d'Harmonie, on verra les filles en plus grande affluence que les garçons.

S'il était vrai, d'après l'autorité de Mahomet et J.-J. Rousseau, que la femme ne fût destinée qu'aux plaisirs de l'homme ou au service du pot au feu, la loi de contraste émulatif, base du système d'équilibre passionnel, serait donc méconnue en relations domestiques et en éducation! Sur quoi s'établirait la rivalité, si les garçons ne se voyaient pas, à égalité d'âge, surpassés par les filles dans diverses carrières, beaux-arts et autres? On n'obtiendrait pas du sexe masculin la politesse, la déférence pour les femmes. Il sera nécessaire qu'elle règne déjà chez une moitié de l'enfance, afin de lui donner le change sur les motifs de cette courtoisie qu'elle verra générale chez les adolescents.

Les femmes devront mériter cette considération dès le bas-âge, par un mérite constaté. Eh! dans quel genre de supériorité? Dans l'art *d'écumer le pot!* Ce sera en Harmonie la tâche de gens âgés, plutôt que d'enfants. Il faudra beaucoup de force et d'expérience pour soigner les grandes bassines d'Harmonie, contenant chacune au moins un quintal de bœuf. Les jeunes filles pourront tout au plus s'occuper des pots de terre, où seront les bouillis fins, qui exigeront des cuisinières fort exercées; mais il faudra des hommes pour les bassines de terre encadrées en fer et mues par poulies.

L'enfance féminine de 9 à 15 ans ne bornera donc pas son ambition au philosophique talent de faire *bouillir le pot :* les jeunes

chevalières, loin de négliger ce travail, sauront faire de meilleurs potages que ceux des perfectibiliseurs de Paris; mais elles tireront leur lustre spécial de la culture des arts et des sciences, qu'elles sauront allier de bonne heure avec les travaux minutieux de la culture, des fabriques, et du *pot au feu*, puisque pot il y a.

Sans ce contraste de mérite entre les filles et garçons en bas-âge, il n'existerait pas de contre-poids à la rudesse naturelle du sexe mâle, au penchant des petits garçons à mépriser l'autre sexe. Les filles seraient pleinement découragées, et les garçons sans émulation, si l'on ne ménageait pas à chaque sexe en bas-âge, des carrières d'illustration spéciale et des titres au respect de l'autre.

Cette concurrence est la véritable destination du sexe féminin. Le tableau des Petites Bandes est l'horoscope de son lustre futur, et du rôle important qu'il jouera dès l'enfance, quand il sera rendu à la nature. Je ne parle pas encore de son rôle dans l'âge adulte, mais seulement de ses relations.

Loin de soupçonner que les femmes fussent réservées à briller dès le jeune âge dans l'industrie, les arts, les sciences et les vertus sociales, on ne sait que les disposer à subir le joug marital d'un inconnu qui les marchandera. J'admets que l'ordre civilisé ait besoin de cette abjecte politique; il n'est pas moins certain que les philosophes et les Français s'y prêtent d'intention, et y coopèrent plus malicieusement que d'autres par les sophismes qu'ils prodiguent pour détourner les femmes du chemin de la gloire, les en exclure de vive force.

Dans l'enfance on en fait des esclaves moraux; dans l'adolescence on les pousse à l'intrigue, au sot orgueil, en ne cessant de leur vanter le pouvoir passager de leurs charmes : on les excite à l'astuce, au talent d'asservir l'homme; on vante leur frivolité, en disant avec Diderot, que, pour leur écrire, il faut « *tremper sa plume dans l'arc-en-ciel, et saupoudrer avec la poussière des ailes du papillon.* »

Quel est le fruit de ces fadeurs d'arc-en-ciel et de papillon? Les deux sexes en sont dupes; car si on ne découvre pas la destinée sociale des femmes, on manque par contre-coup celle des hommes. Si l'issue de civilisation est fermée à l'un des sexes, elle

l'est également à l'autre. Or, il était trois issues à découvrir par calculs de politique sociale féminine : voyez II, 142, les nos. 5, 7, 9, du tableau.

En rendant ici justice au sexe faible, je ne songe nullement à quêter son suffrage. On ne gagne rien à prôner un esclave : il ne considère que ceux qui le maîtrisent; et tel est le caractère des femmes civilisées, indifférentes sur leur asservissement, n'estimant que l'art de tromper le sexe qui les opprime, et les confine aux travaux du ménage.

Les Turcs enseignent aux femmes qu'elles n'ont *point d'âme*, et ne sont pas dignes d'entrer en paradis. Les Français leur persuadent qu'elles n'ont *point de génie*, et ne sont pas faites pour prétendre aux fonctions éminentes, aux palmes scientifiques.

C'est la même doctrine, sauf la différence des formes, grossières en Orient, polies en Occident, et s'affublant chez nous de galanterie pour masquer l'égoïsme du sexe fort, son monopole de génie et de pouvoir, pour le bien duquel il faut rapetisser les femmes, leur persuader que la nature veut les reléguer aux fonctions subalternes du ménage, fonctions auxquelles suffira l'enfance dans l'état sociétaire.

Les Sévigné et les Staël n'étaient pas des *écumeuses de pot*, non plus que les Elisabeth et les Catherine. Voilà les femmes en qui on peut entrevoir la destination du sexe faible, et la concurrence du génie qu'il exercera avec plein succès, dès qu'il sera rendu à sa nature, qui est, non pas de SERVIR, mais de RIVALISER l'homme; non pas de ressarcir les vieilles culottes des philosophes, mais de confondre en Harmonie sociétaire leur fatras de 400,000 bouquins, prêchant le morcellement industriel et l'avilissement des femmes.

Pour prix de ce ramas de fadaises politiques, le sexe qu'ils ne jugent bon qu'à *écumer le pot*, jugera, dans l'Harmonie, qu'on doit *leur verser comme à* DOM JAPHET, *le pot sur la tête*, pour avoir manqué 3000 ans l'étude de l'homme, dégradé et perverti la femme, entravé et faussé l'enfant, et finalement, bouleversé le monde social par des visions de liberté qui n'aboutissent qu'à opprimer le sexe féminin tout entier, et l'immense majorité du masculin.

CHAPITRE VI.

Application à l'équilibre matériel par la gymnastique intégrale.

On pourra me reprocher d'avoir donné peu de détails au matériel de l'éducation, à certaines branches qui touchent de près à la santé de l'élève, entre autres à la gymnastique, oubli qui serait d'autant plus bizarre que je donne à l'une des tribus (12 à 15 1/2 ans) le nom de gymnasiens.

Ce n'est point omission. J'ai même posé à cet égard la base de l'édifice (9) en assignant à un bambin sept conditions de gymnastique intégrale pour obtenir l'admission aux chérubins, et en stipulant (9) que ces épreuves seront plus sévères et plus nombreuses à mesure que l'enfant voudra s'élever de tribu en tribu.

Les explications sur ce sujet nous auraient entraîné trop loin : notre objet principal, dans cet ouvrage, est l'équilibre passionnel dont les règles sont tout-à-fait inconnues; tandis que, sur le matériel, on a des vues assez saines; beaucoup de préjugés, à la vérité, mais sans prétention, sans morgue scientifique. Dès qu'il s'agit de perfectionnement matériel des corps et de la santé, chacun prête l'oreille et reconnaît sans peine les lacunes de la science hygiénique et de la gymnastique, le défaut de contre-poids aux passions, et aux excès qu'elles provoquent dans l'usage des sens.

Dès lors je n'ai pas dû m'inquiéter de convertir les lecteurs sur un point où ils sentent leur insuffisance. J'ai dirigé l'attaque sur le côté où domine l'orgueil, sur le passionnel, chapitre si embrouillé par nos prétendus

équilibristres, qui, au vice de contrariété avec l'expérience, ajoutent le tort d'un obscurantisme intraitable, se refusant à admettre en mécanisme social l'intervention de Dieu, c'est-à-dire la synthèse de l'Attraction, interprète des volontés de Dieu près de l'univers.

J'ai dû, avant tout, exposer les vues de l'Attraction sur les développements de l'âme chez le jeune âge, et en déduire un théorème d'équilibre général en éducation (185).

Les règles une fois déterminées pour le passionnel devront être les mêmes en matériel; à défaut de quoi il n'y aurait pas unité de système dans l'Harmonie sociétaire.

Il ne nous restait que ce dogme à établir avant de traiter de l'éducation postérieure, qui sort du cadre des trois précédentes phases; car elle touche à l'âge de l'amour, passion étrangère à l'équilibre des cinq tribus impubères,

1. *Bambins*, 2. *Chérubins*, 3. *Séraphins*,
4. *Lycéens*, 5. *Gymnasiens*.

En complément du mécanisme social de ces tribus, il faut appliquer à leurs exercices matériels les lois d'équilibre établies pour le passionnel.

Envisageant la gymnastique selon les principes établis (185), nous conclurons qu'elle doit être bi-composée; embrasser (2) tous les détails d'exercice corporel; éviter les lacunes risibles de l'éducation civilisée qui n'exerce l'homme que d'un bras et nullement des pieds, fort peu des jambes, excepté dans la classe des danseurs de profession.

La gymnastique harmonienne devra donner à l'exercice de tous les membres une proportion constante, afin

d'éviter les disparates d'accroissement. D'ordinaire, la force et les sucs nourriciers se portent sur la partie exercée ; de là vient qu'on voit les danseuses musclées et bien moulées d'en bas, mais souvent grêles dans le haut du corps ; effet nécessaire d'une fonction *exclusive* qui n'exerce ni le buste ni les bras. Le contraire a lieu chez les boulangers qui ont le train d'en haut renforcé.

D'autres emplois exclusifs exténuent bientôt la partie fatiguée : par exemple, les vignerons cultivant des pentes ardues sont fatigués de l'arrière par la déclivité du terrain, et leur jambe reste grêle malgré la vigueur du corps. Même inconvénient affecte la cuisse des cavaliers. Toutes les fonctions civilisées lèsent quelques parties du corps, parce que toutes sont poussées à l'excès, qui sera inconnu dans les séries pass., exerçant par séances courtes et variées, développant successivement toutes les parties du corps sans en excéder aucune.

Cette graduation balancée ne pouvant avoir lieu que dans l'ordre sériaire, il est le seul dont on puisse espérer les fruits d'une gymnastique intégrale, adaptée sans lacune et sans excès à toutes les parties du corps. Ces fruits, nous le verrons à quelques lignes d'ici, ne se bornent pas à la vigueur et la dextérité : on en recueille bien d'autres avantages ; mais achevons sur leur intégralité dont il est à propos de préciser les conditions.

C'est un phénomène, parmi nous, qu'un ambidextre ; tandis qu'un monodextre, comme nous le sommes tous, passerait en Harmonie pour un estropié ; et l'on jugerait bi-estropié celui qui, comme nous, ne ferait aucun usage des doigts de pied.

Loin de réduire ses pieds à l'état de moignons sans industrie, un harmonien d'un ou d'autre sexe fait parade

des doigts de pied comme de ceux de main, et leur procure par l'industrie un plein accroissement : un organiste en costume d'étiquette étale des diamants [et manchettes] aux pieds autant qu'aux mains, en faisant mouvoir des claviers de touches pédestres. Au reste, c'est un effet bien assorti à notre simplisme social, que d'avoir su réduire nos doigts à une seule gamme, quand nous pouvons en avoir deux, et d'avoir réduit un de nos bras à demi-force par défaut d'exercice. N'est-ce pas opérer comme un instituteur qui ferait crever un œil et boucher deux oreilles à chaque enfant, pour l'élever à la perfectibilité perfectible ?

En service de pied et de talon, nous sommes vraiment réduits à cet état ; nous employons le pied pour simple touche, notamment dans les pédales d'orgue et les métiers à fabrique d'étoffes. Un harmonien exécutera du talon tout service que nous faisons de la pointe du pied. Un tisseur ou organiste aura, dans ses deux jeux pédestres, des claviers garnis de pédales à l'arrière pour le jeu des talons, et de touches à l'avant pour le jeu des doigts. Une latte polie servira à promener et appuyer le pied; et pour mettre en action tout ce mécanisme, l'ouvrier ou organiste fera usage d'une chaise tournante en forme de selle ; c'est l'assiette la plus commode pour les développements combinés des bras et des jambes.

Mais ce travail très-compliqué n'occupe guère en Harmonie qu'une séance d'une heure ; s'il fallait y vaquer comme nos ouvriers, pendant des journées entières, les corps au lieu d'y trouver un salutaire exercice, en seraient bientôt exténués, comme certaines classes d'ouvriers de Lyon dont l'existence ne peut guère s'étendre que jusqu'à l'âge de 30 ans.

L'orgue touché à quadruple jeu, tel que je viens de le décrire, est fort éloigné du rang d'exercice intégral; quoiqu'il exige des mouvements de bras et de jambes, il n'exerce pas le tronc, et l'usage trop fréquent de cet instrument ou d'autres fonctions semblables ne porterait les sucs nourriciers que dans les membres. La gymnastique, pour être intégrale, devra être quaternaire et pivotale, mouvoir pleinement le tronc et les quatre leviers. Un bûcheron n'exerce que le haut du corps et les bras; il faudrait qu'après une séance de deux heures, il passât à une fonction qui mît en jeu les parties inférieures du corps, et que de variante en variante, le corps entier fût pleinement exercé au bout de la journée: tel est constamment l'effet des travaux harmoniens distribués par courtes séances de Série.

Cette intégralité habituelle de gymnastique, en la supposant soutenue et continue, depuis la basse enfance et dans tout le cours de la période d'accroissement, procurera aux Harmoniens un avantage bien inconnu et très-inespéré, qui est le retard de puberté. Un jeune habitant du 40e. degré, élevé selon cette méthode, ne sera pas pubère avant l'âge de 18 et même 19 à 20 ans; les filles en proportion. Retard bien précieux, et sans lequel les corps harmoniens ne pourraient pas, dans le bas âge, acquérir les forces nécessaires à fournir une carrière de 144 ans, terme futur d'un homme sur douze.

Je désigne ici le 40e. degré en moyen terme, parce que d'autres incidents dont il n'est pas encore temps de donner connaissance, procureront aux harmoniens habitant l'équateur, plus de longévité qu'aux habitants du 60e. degré. Bientôt sous les climats brûlants de Sénégal et de Nigritie, les corps humains surpasseront en blancheur ceux

d'Ecosse et de Suède. Ces phénomènes de génération matérielle seront dus à la gymnastique intégrale combinée avec d'autres moyens.

Bornons-nous à traiter de celui qui est l'objet de ce chapitre.

La précocité d'avénement en puberté n'est chez nous que l'effet d'une vicieuse distribution des fluides. Un membre non exercé ne prend ni accroissement ni vigueur; et comme les corps civilisés ont toujours beaucoup de parties appauvries par ce vicieux régime, les sucs nourriciers ne sont pas absorbés et distribués méthodiquement. Les fluides surabondants font de bonne heure une éruption sur un point où ils auraient dû se porter beaucoup plus tard, s'ils eussent été activement et continuement absorbés par une gymnastique intégrale, entretenue dès l'enfance.

On pense généralement que la délicatesse de nourriture est la vraie cause de cette puberté précoce qu'on remarque chez la classe riche. On cite comme preuve le paysan qui souvent est à peine nubile à 16 ans, tandis qu'on marie les rois à 14. Leur accroissement est terminé à 18 ans, celui du villageois ne l'est pas à 21.

On commet sur ce point une erreur, qui est de prendre les effets de FAUX ESSOR (164) pour effets d'ESSOR DIRECT, *ibid.* Il n'est pas pressant d'éclaircir ce problème qui se complique avec des questions non encore traitées. Bornons-nous à des indices de faux jugement, entre autres l'induction tirée de la nourriture délicate.

Aucun monarque n'élève son fils au rôle d'Apicius; tant s'en faut : l'héritier du trône est souvent nourri plus sobrement que le fils d'un bourgeois de campagne, dont les aliments sont d'aussi bonne qualité que ceux d'un fils

de prince moralement élevé. Cependant on ne voit pas que ces jeunes campagnards soient nubiles et en pleine puberté à 14 ans. Cette précocité se manifestera plus tôt chez un jeune bourgeois de la ville, parce qu'il prend moins d'exercice, ne vaque à aucun travail de force, et fait souvent des excès obligés, en occupations sédentaires d'école et d'étude.

C'est donc l'exercice, bien plus que la qualité des aliments, qui influe sur cette accélération de nubilité : elle s'opère sous l'équateur malgré la plus chétive nourriture, et par une autre cause, la dilatation des pores.

Voilà déjà des erreurs sur ce qui touche aux causes de nubilité précoce : j'en pourrais indiquer d'autres ; mais, je le répète, l'examen de ce sujet serait hors du cadre de cette section, et pouvait tout au plus trouver place dans la grande note E (Pivot inverse), qui n'était pas assez étendue pour entrer dans ces détails. Il suffit de dire provisoirement que le précieux effet de tardive puberté ne pourra être dû qu'à l'accroissement unitaire et proportionnel de toutes les parties du corps ; effet impossible à obtenir en régime civilisé, où on arrive constamment aux excès contraires.

Un autre levier *composé* qui manque tout-à-fait dans l'éducation actuelle, c'est la *gymnastique intégrale de l'âme*, je veux dire, l'exercice proportionnel de toutes ses facultés, combiné avec l'essor permanent de l'Attraction, ou état de bonheur continu et de joie permanente.

Loin d'un tel contentement, l'enfant civilisé est accablé d'ennui et de disgrâces. J'admets que le plus ou moins d'ennui n'influe pas sur son accroissement actuel, et même que l'ennui engraisse les sots, selon certain dicton; il

n'est pas moins évident que l'ordre civilisé est tout-à-fait dépourvu de ce levier composé, de ce *double bien-être de l'âme* dont il faut porter en compte les influences, dans le cas où elles se combineraient avec la gymnastique intégrale ; elles lui prêteraient un secours dont nous ne saurions estimer l'efficacité, tant que la théorie des équilibres passionnels ne sera pas complétement publiée.

Les idées neuves ne font aucune impression sur l'esprit du lecteur, si on n'insiste pas pour lui en faire sentir l'importance ; il est à propos de s'appesantir sur celle-ci.

Il s'agit d'estimer l'influence que peut exercer sur le physique des enfants et sur les développements du corps humain, *un essor intégral des facultés et attractions de l'âme, combiné avec l'exercice intégral des facultés du corps par la gymnastique proportionnelle.*

Un siècle qui met en problème l'existence de l'âme, peut bien révoquer en doute les influences de l'âme sur les développements du corps : à son septicisme, opposons des faits.

Il est déjà plus qu'avéré que le chagrin peut causer la mort : chaque jour on en voit les preuves. Un revers de fortune, un décès de personne aimée, une disgrâce politique, sont des coups de foudre qui par fois emportent celui qui en est frappé.

Une vérité non moins certaine, quoique les preuves en soient plus rares, c'est qu'on meurt de joie comme de chagrin. Les journaux de 1819 en ont rapporté trois à quatre exemples, entre autres celui d'un portefaix, joueur de loterie, qui à Paris gagna une forte somme, et qui, voyant ses numéros sortis et affichés vers la halle aux blés, s'évanouit de joie. Transporté chez lui plus mort que vif, il ne survécut pas une journée à cette bonne fortune.

J'ai conservé dans des manuscrits égarés les notes et époques de trois décès par violente sensation de joie, relatés en 1819 ou 1820.

Il est donc certain, *quoique cet effet soit très-rare*, que la joie influe sur le physique au même degré que le chagrin, qu'elle peut de même donner la mort. Il est vrai que la civilisation perfectibilisée causera cent mille morts de chagrin pour une mort de joie; qu'importe à la question? voilà le principe établi par des faits incontestables.

Si les deux impressions, joie et chagrin, peuvent causer la mort, elles peuvent, à plus forte raison, produire sur le physique de l'homme toute l'échelle d'effets intermédiaires; dépérissement gradué selon les doses de chagrin, et perfectionnement gradué selon les doses de joie; effets qui influeront surtout dans le bas âge, époque du rapide accroissement.

En supposant donc une société (celle de 8e. période), qui assurerait aux enfants la jouissance continue de ces deux sources de bien-être spirituel, désigné plus haut sous le nom d'*exercice intégral des facultés et attractions de l'âme*, il est certain que les moyens d'accroissement de l'enfant seraient non pas doubles, mais quadruples, puisque ceux du physique interviendraient en même proportion par la gymnastique intégrale.

Quelles modifications ce régime de bien-être physique et moral exercerait-il sur le corps humain? Je le sais en grand détail, mais c'est un nouveau monde en physiologie; je me borne à le faire entrevoir, et baisser au même instant le rideau.

Docteurs en perfectibilité, que pensez-vous de ce que la nature a noirci la face de l'homme dans les régions les plus fécondes? l'astre qui donne les couleurs et le blanc

à toute la nature n'imprime que la couleur du deuil sur le front du roi de la nature. Ce sceau de proscription est-il bien le sort ultérieur du genre humain? et le peuple ne serait-il pas plus sensé que les académies, lorsqu'il se repaît de grossières caricatures qui peignent le monde à rebours (les lymbes sociales, II, 33)? Combien la populace amie de ces tableaux est plus judicieuse que les jongleurs qui chantent la perfectibilité, quand il est évident que le monde physique et moral est au plus profond de l'abîme; que sa marche est rétrograde en double sens; déclin matériel des climatures, voyez la grande note A; déclin de mécanique sociale, voyez les tableaux, II, 207, 219, sans qu'on puisse espérer ni cure ni palliatif dans cette civilisation gangrenée, qui, par sa tendance en quatrième phase, ne peut qu'empirer l'un et l'autre mal.

FIN DE LA TROISIÈME NOTICE.

TRANS-LUDE. — *Quadrille de Conflit en éducation civilisée.*

Par diversion, plaçons ici le tableau d'un équilibre à la mode civilisée : c'est tout à point un sujet d'entre acte, propre à confirmer que nos régénérateurs sont partout au superlatif de perfection idéale, et au superlatif de dépravation réelle.

On sait quelle est leur fécondité en illusions de balance et contre-poids; leur intelligence à nous donner,

En finance, des équilibres de colonnes de chiffres, à défaut de comptes exacts;

En constitution, des équilibres de droits et de pouvoirs, à défaut de libertés réelles;

En économisme, des équilibres de balance commerciale, à défaut de richesse effective;

En morale, des équilibres d'abstractions et de perfectibilités, à défaut de bonnes mœurs.

Leur talent est de même force en éducation, où nous pouvons analyser une quadruple collusion d'enseignements divergents, donnés au même élève. *Le tableau serait plaisant, si les résultats n'en étaient déplorables. Il va confondre le régime civilisé, en l'opposant à lui-même.*

Nos politiques, si exigeants sur l'unité d'action, n'ont pas observé que l'éducation civilisée, quel que soit le système adopté à l'égard d'un élève, entremet, pour l'endoctriner, quatre agences hétérogènes en principes et en intérêts; qu'elles sont toutes quatre en conflit pour lui

donner, durant son enfance, autant d'impulsions contradictoires, lesquelles, à l'âge de puberté, sont absorbées par une impulsion pivotale qui est l'*esprit du monde, l'immoralité fardée* et souvent affichée. Analysons ce bizarre mécanisme.

D'ordinaire, un enfant de la classe aisée reçoit, dans son bas âge, quatre sortes d'éducation :

1. *La Dogmatique;* 3. *L'Insurgente;*
2. *La Cupide;* 4. *L'Évasive;*

La Mondaine ou Absorbante.

1°. La Dogmatique, donnée ostensiblement par les précepteurs et professeurs, qui recommandent le mépris des richesses perfides et autres sornettes, les vertus des deux Brutus, l'un immolant ses fils, l'autre immolant son père; ou bien les vertus des jeunes républicains de Sparte, qui, en tuant des ilotes à la chasse, volant leur subsistance, exerçant la pédérastie collective, préludaient aux vertus patriotiques de l'âge mûr.

L'institution, à la vérité, mêle à ces balivernes libérales, quelques préceptes excellents, mais qui ne font qu'effleurer et glisser. Il arrive de cette bigarrure, que l'enfant goûte et admet ce qu'il y a de plus dangereux, et repousse le peu qu'il y a de bon. La cause en est dans le conflit des « autres » impulsions « que nous allons décrire. »

2°. La Cupide ou insociale, donnée secrètement par les pères, qui enseignent à l'enfant que l'argent est le nerf de la guerre, et qu'il faut avant tout songer à gagner du quibus, *per fas et nefas.* Les pères n'osent pas donner en toutes lettres cet odieux précepte; mais ils le prennent pour canevas de leur doctrine, et disposent l'enfant à être fort accommodant sur toute chance de

bénéfice, à savoir façonner la morale aux convenances de l'intérêt, [accommoder avec le ciel.]

N'est-ce pas là le thème des leçons paternelles, sauf l'exception qui confirme la règle? D'ailleurs, sur ce vice radical de l'éducation familiale, si quelques hommes probes font exception, leur nombre s'élève-t-il au 8e.? Pas même au 16e. *Rari nantes in gurgite vasto.*

3o. L'INSURGENTE, donnée cabalistiquement par les camarades qui, dans leur ligue turbulente contre les pédants et les pères, ont pour règle de faire tout le contraire de ce qu'on leur ordonne; railler la morale et les moralistes; briser, quereller, piller dès qu'ils ont un instant de liberté; se venger de la soumission forcée par la rébellion secrète et la dissimulation concertée; ériger l'esprit de révolte en point d'honneur, par dédain et sévices envers ceux qui favorisent l'autorité régentale.

4o. L'ÉVASIVE, donnée furtivement par les valets qui aident l'enfant à échapper au joug, le flagornent, le régalent en secret de friandises volées, pour se faire prôner auprès des pères. Ils le soutiennent et le conseillent dans toutes les menées tendant à l'affranchir des entraves morales : aussi l'enfant riche regarde-t-il les valets comme autant d'affidés secrets, et ceux-ci n'ont pas tort dans ce rôle; car les pères et mères sont déraisonnables au point de renvoyer, sans autre motif, un valet qui déplairait à leurs enfants ou seulement au favori, [à l'enfant gâté.]

Tels sont les « systèmes d'éducation » qui se disputent l'arène, jusqu'à l'âge de 15 ans, où un cinquième athlète plus vigoureux vient prendre la part du lion, tout envahir. *Inter quatuor litigantes, quintus gaudet.* Ce vainqueur est,

✂ L'éducation MONDAINE ou *absorbante :* il faut

la placer en pivot, puisqu'elle broche sur les quatre autres, et en élimine ou modifie tout ce qui n'est pas à sa guise.

L'enfant, à 16 ans, lors de son entrée dans le monde, reçoit une éducation toute nouvelle; on lui enseigne à se moquer des dogmes qui intimident et contiennent les écoliers, à se conformer aux mœurs de la classe galante, se rire comme elle des doctrines morales ennemies du plaisir, et se moquer bientôt après des visions de probité, lorsqu'il passera des amourettes aux affaires d'ambition; enfin s'engager dans les folles dépenses, les emprunts usuraires, et communiquer sa dépravation à toutes les fillettes qu'il peut fréquenter.

Voilà un quadrille d'éducations bien distinctes, dont quatre sont en concurrence jusqu'à l'âge nubile, où la pivotale vient éclipser et absorber toutes les autres. Avant cet âge, la 1re., celle des savants, n'a qu'une influence apparente : c'est-entre les trois autres que la pomme est disputée; elles envahissent le cœur, l'esprit et les sens de l'élève; et lorsqu'il atteint 15 ans, à peine lui reste-t-il de l'éducation dogmatique un léger fonds de préceptes vertueux, la plupart dangereux s'ils sont suivis à la lettre, mais qui n'ont d'empire qu'autant qu'ils se concilient avec les impulsions mondaines. [L'éducation égoïste ou expérimentale apprend bien vite qu'argent est tout et façonne d'abord à la fausseté.]

Cette complication d'instituteurs rivaux est assurément l'antipode de l'unité. Les moralistes feignent d'ignorer ce quadruple conflit; il leur convient de le cacher, pour faire valoir leurs services. Dans quelle défaveur tomberaient-ils, si l'on venait à reconnaître que tout cet échaffaudage d'institution civilisée n'est qu'un choc d'élé-

ments inconciliables, un assemblage monstrueux de toutes les duplicités d'action?

Sur ce, les sophistes ne manqueront pas de répliquer, car ils n'ont jamais tort en paroles, non plus que les avocats : mais jugeons-les à l'épreuve, et sur quelqu'une de leurs tentatives récentes.

Je n'examinerai pas leurs prétentions à maîtriser l'ambition, l'amour, etc. : ils sont si nuls en ce genre de lutte, que leur reprocher leur impéritie, ce serait battre des gens à terre. Attaquons-les sur le point où ils croient avoir réussi, sur l'esprit libéral qu'ils se flattent d'avoir fait germer, et dont ils n'ont su créer que le fantôme.

Jamais la philosophie n'a su former une âme philanthropique et libérale (Extroduction); l'on n'a pas vu parmi ses élèves les plus marquants, tels que les princes, un millième de libéraux; et quant à ceux qui ont eu, comme Henri IV et Jules-César, quelque teinte de libéralisme, les uns, comme Henri, ont dû cet esprit à la bonne nature, et non pas aux pédagogues dont Henri ne fut point circonvenu; les autres, comme César, paraissent avoir dû beaucoup plus à la nature qu'aux leçons de la science. Du reste, les uns et les autres n'ont été que des avortons en libéralisme.

En effet, César n'eut pas la moindre idée neuve en philanthropie, et ne tenta rien, dans sa haute puissance, pour le bien-être du peuple, c'est-à-dire des esclaves, ni pour la garantie de minimum aux citoyens pauvres. Même reproche aux Antonin, aux Titus, aux Marc-Aurèle : aucun d'eux ne tenta d'introduire cet affranchissement général qui s'opéra dans Rome.

Henri IV eut quelques lueurs d'esprit libéral, sans aucunes vues quant aux voies d'exécution. L'on peut ad-

mirer son vœu généreux de *la poule au pot* qu'il souhaitait à tous ses laboureurs; mais cette poule au pot, à supposer qu'elle devînt leur lot, ne serait encore qu'une chimère libérale; car il existe, sous un laboureur de grande ferme, vingt valets qui ne tâteraient pas de la poule. Ajoutons-y la femme et les enfants, qui, chez le villageois, sont considérés comme une valetaille, et nourris bien différemment du père.

En général, parmi les princes qui ont fait de grandes choses, les uns, comme Pierre Ier. et Fréderic II, n'avaient reçu de leurs vandales parents qu'une mince éducation; les autres, comme Louis XIV et Alexandre, n'ont étonné le monde qu'en secouant le joug des doctrines scolastiques, en prodiguant les hommes et l'argent; ces monarques peuvent se dire :

« Je ne dois qu'à moi seul toute ma renommée,
» et rien à la science qui s'en arroge l'honneur. »

La nullité des instituteurs éclate dans la plus soignée des éducations; elle a formé Néron. C'était pourtant de très-habiles personnages et fameux libéraux que Sénèque et Burrhus : leurs talents réunis produisirent Néron. Qu'est-ce que nos philosophes modernes ont ajouté aux systèmes d'éducation? Quelques subtilités idéologiques et mercantiles! Si on eût renforcé les leçons de Sénèque et Burrhus par le pathos métaphysique et économique des théories actuelles, Néron aurait perdu patience un an plus tôt, et aurait donné dans le crime un an plus tôt.

Au résumé, les instituteurs qui professent le libéralisme, loin de savoir rallier les élèves royaux à leur doctrine, les engagent involontairement dans les travers et les crimes. Ils ne savent former que des masques moraux, donnant dans tous les excès dès que le frein

est enlevé. Aussi la science confuse de ses défaites, cherche-t-elle chaque jour de nouveaux systèmes. N'est-ce pas s'avouer égaré, que de changer de route à chaque instant ?

Toutefois, ils ne sont en éducation que ce qu'ils sont en toute branche de leurs théories; car, quel est le côté le plus ridicule de notre société civilisée? est-ce l'éducation qui forme les Tibère et les Néron? est-ce la jurisprudence avec son dédale de lois contradictoires? est-ce la finance avec ses raffinements qui n'enseignent que l'art de doubler les impôts? est-ce le commerce avec son grimoire d'agiotage et ses 36 crimes sociaux (II, 219)?

On ne saurait décider entre tant de perfectibilités.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Chaque branche du mécanisme civilisé semble être la plus vicieuse, et réclamer la palme du ridicule. On pourrait les comparer aux villes de Rouen, Troyes, Angers et Poitiers, disputant en France la palme de laideur, que le voyageur adjuge à toutes quatre, *accompagnées de plusieurs autres;* car il n'est rien d'abominable comme les villes de la belle France, hormis celles de Flandre bâties par les Belges, ou Nancy bâti par Stanislas. Mais la bâtisse purement française, petites rues d'Orléans, petites rues de Lyon, est ce qu'il y a de plus sale et de plus affreux en civilisation. Tout pétris de petitesse, les Français ont la manie de resserrer leurs maisons, comme si l'espace leur manquait; ils semblent craindre que le monde ne soit pas assez grand : ne serait-ce pas leurs esprits qui sont trop petits pour le monde, bien que chacun de leurs savants prétende en concevoir les harmonies et nous expliquer *l'unité* de l'univers?

On a vu, au Pivot Inverse, ULTER, combien ils sont intrus en pareil débat, ignorant même l'alphabet de la théorie, la condition d'unité

Trinaire en application aux trois principes,
Quaternaire en liens de chacun des trois.

Nos savants sont de fort habiles gens, sans contredit : mais quelle est leur inconséquence de s'immiscer dans les questions d'unité, tout-à-fait étrangères à leur domaine ! On pourrait dans cette prétention les comparer à Bonaparte, qui, ayant assez d'états, et même trop pour un civilisé, pour un politique simpliste, voulut encore y ajouter la Russie, et finit par y échouer misérablement.

Telle est la démence des savants modernes, quand ils s'aventurent à deviser sur l'unité, grimoire impénétrable à quiconque envisage la civilisation comme destinée du monde social. Ils ne connaissent pas même les lois de la première unité, celle de l'homme avec lui-même, avec ses passions; sujet dont Voltaire dit : *mais quelle épaisse nuit !* A plus forte raison peut-on le dire de leurs ténébreuses doctrines sur les deux autres unités, celles de l'homme avec Dieu et avec l'univers. En s'obstinant sur ce sujet, ils commettent double faute; montrer leur côté faible, et compromettre leur mérite réel.

Toutefois, s'ils ont quelque prétention à l'unité de système, ce ne sera pas en éducation, dont je viens de disséquer l'édifice et mettre en évidence le savoir faire. Il n'est aucun pays où les quatre impulsions données à l'enfant soient plus distinctes, plus hétérogènes, plus collusoires, qu'en France, et où la pivotale dite esprit de société, *soit plus pervertissante, plus opposée aux préceptes moraux.*

Convaincus, je pense, de leur duplicité et quadru-

plicité d'action dans cette branche importante du mécanisme social, les philosophes s'habitueront peu à peu à goûter la recommandation de leur divin Condillac, le conseil de refaire leur entendement, et oublier tout ce qu'ils ont appris *dans cent mille systèmes.*

Ils apprécieront mieux encore la sagesse de cet avis, dans le tableau harmonien de la quatrième phase d'enfance, âge de transition en puberté, partie la plus critique de l'éducation, et où la philosophie va se montrer ce qu'elle est partout, un colosse de duplicité, d'obscurantisme et d'antipathie avec la nature.

QUATRIÈME NOTICE.

ÉDUCATION POSTÉRIEURE.

ARGUMENT SPÉCIAL DE LA 4e. NOTICE.

La passion la plus rebelle aux systèmes des moralistes, l'amour, va figurer parmi nos jeunes tribus parvenues à 15 ou 16 ans et passant aux chœurs de jouvencellat. Comment les ployer en affaire d'amour, aux convenances d'Harmonie sociale; comment les y façonner par Attraction; faire que le monde galant, que la fougueuse jeunesse dégagée du frein des lois, se rallie de son plein gré aux « bonnes mœurs » d'unité sociétaire, de concorde générale [et surtout à l'émulation en industrie et en études] ?

Dans le cours des trois Notices qui précèdent, j'ai réfuté les systèmes d'éducation qui ne savent utiliser aucune des impulsions naturelles de l'enfance. Ici, leurs auteurs pourront espérer de prendre leur revanche. « Voyons, diront-ils, comment vos théories, en émancipant de bonne heure les jeunes filles, pourront les » garantir de donner dans le travers. Vous prétendez » utiliser toute impulsion naturelle (en essor et contre » essor (164). Nous vous prenons au mot. Dites-nous » comment les jouvencelles de la Phalange, libres d'obéir » aveuglément à l'attraction, pourront tenir une con- » duite satisfaisante pour les pères, et conforme au » maintien de la morale publique. Débrouillez cette » énigme, *et eris nobis magnus Appollo.*

» Surtout point de faux-fuyants, point d'escobarderie. » Tenez en plein votre parole d'harmoniser toutes les » passions par la seule Attraction. En voici une des plus » rétives : l'amour, surtout dans le jeune âge, ne se » concilie guère avec les vues de la société (de la société » civilisée et barbare). Mettez en jeu vos savants contre- » poids de Séries composées et bi-composées, et sans » user d'aucune contrainte, sachez amener l'amour libre » à une pleine coïncidence avec les deux autorités admi- » nistrative et paternelle, en tout ce qui touche à » l'intérêt et aux mœurs.

» Si vous échouez sur ce problème, trouvez bon qu'on » ne croie pas à la possibilité de vos équilibres précé- » dents, 1re., 2e., 3e. Notices, et que d'avance on » révoque en doute ceux que vous nous annoncez pour » les 7e. et 8e. Sections. »

C'est convenu : j'accepte le défi sans aucune réserve, quelque rigoureuses que paraissent les conditions. Préalablement, jetons un coup d'œil sur les prouesses de notre législation en pareille matière.

Elle veut, si on l'en croit, rallier tous les humains *à l'auguste vérité ;* et pour y réussir, elle organise les relations d'amour de manière à provoquer la fausseté universelle, stimuler l'un et l'autre sexe à l'hypocrisie, à une rébellion secrète aux lois. L'amour n'ayant pas d'autre voie pour se satisfaire, devient un conspirateur permanent, qui travaille sans relâche à désorganiser la société, fouler aux pieds toutes les limittes posées par la législation.

Elle ne lui permet plus qu'un seul essor, celui du lien conjugal, astreint à la fidélité réciproque et perpétuelle des contractants. Autrefois l'amour avait plus de latitude;

les saints patriarches Abraham et Jacob pouvaient, sans péché, prendre successivement une demi-douzaine de femmes, répudier l'une du vivant de l'autre, y adjoindre des concubines : Salomon, le plus sage des hommes, en avait *sept cents*. Mais aujourd'hui, les voies morales sont plus restreintes, et, sous aucun prétexte, ni hommes, ni femmes ne peuvent s'écarter de la loi de monogamie exclusive dite mariage; toute autre copulation est criminelle.

Partant, si l'on faisait dans chaque ménage l'inventaire des fredaines secrètes, combien trouverait-on de jeunes couples qui, au bout de dix ans, n'eussent fait aucune brèche au contrat? Peut-être pas *un sur cent*. Il n'y aurait de fidèles que ceux de nécessité, comme les mariés sexagénaires : encore à cet âge la fidélité du mari serait-elle assez douteuse.

Voilà dans le lien conjugal, seul essor permis à l'amour, 99/100es. de fausseté sur un moyen terme de dix ans. Pour compléter le compte des infractions, passons aux amours illicites.

Ils sont en nombre immense, vu l'habitude générale chez les jeunes gens de ne se marier qu'à 30 ans. Il est connu que sur l'ensemble des amours, ceux de lien conjugal ne figurent que pour *un huitième*.

En effet, si on pouvait énumérer toutes les liaisons amoureuses et accointances licites ou illicites, on reconnaîtrait qu'il s'en trouve les 7/8es. hors de mariage et en copulations coupables, dites fornication, adultère, etc.

Etrange résultat de recensement érotique ! On trouve

En relations amoureuses, les 7/8es. en révolte patente ou secrète contre les lois sociales.

Dans le 8e. restant, qui se compose d'amours légitimes,

on voit les 99/100es. des individus adonnés à la perfidie, violant en secret les engagements de fidélité conjugale.

Enfin, dans l'une et l'autre classe de liens légitimes ou illégitimes, on voit l'impunité assurée partout à l'hypocrisie, l'amour excitant tout le monde social à la fausseté, au mépris des lois et des préceptes, et les coupables protégés dans l'opinion, en raison du nombre de leurs fornications et adultères connus, et même affichés.

Je m'abstiens de réflexions critiques sur cet état de choses; je me borne à présenter sommairement un tableau des faits, et demander aux champions de l'auguste vérité, si l'on pourrait imaginer un ordre plus opposé aux intérêts de la vérité, et s'il n'est pas évident qu'en amour, comme en toute autre branche du système social, le régime civilisé n'a su s'élever (201) qu'au superlatif de l'impéritie. A quoi servent des lois qui ne sont ni exécutées, ni exécutables ? Elles n'aboutissent qu'à déconsidérer la législation et provoquer l'hypocrisie collective des infracteurs.

Les Barbares, tout haïssable qu'est leur gouvernement, sont plus réguliers, plus conséquents avec les principes. Ils font des lois étayées de violences très-odieuses, mais EXÉCUTÉES. Ils posent en principe l'assujettissement des femmes à la fidélité et à la monogamie, puis la licence de polygamie et d'infidélité accordée aux hommes; injustice criante, assurément, mais qui ne met pas le système social en contradiction avec lui-même. Leurs lois sont vexatoires; mais elles s'exécutent. Celles des civilisés, iniques et absurdes, ont encore le tort d'être inexécutables et inexécutées. Ainsi le vice est toujours simple en barbarie, et composé en civilisation où les lois tendent à gêner l'essor de l'amour chez les deux

sexes ; tous deux foulent aux pieds les lois ; c'est une « double » oppression qu'ils éludent par un vice composé. Les lois barbares ne gênent cet essor que chez un sexe qui n'élude point, ne le pouvant pas : il ne reste que vice d'oppression simple. On trouve constamment cette différence entre la barbarie et la civilisation.

Les questions relatives à une législation plus judicieuse, à un emploi plus régulier de l'amour, ont été éludées dans tous les temps, sous prétexte que l'amour est une folie ; mais folie ou non, c'est un ressort dont les effets ont dû être prévus par Dieu, et coordonnés à un plan d'harmonie et d'unité d'action.

Procédons à déterminer ce plan avec pleine régularité. Plus on a traité légèrement cette question depuis 3000 ans, plus je dois y apporter de méthode et m'étayer de l'échelle complète des accords, afin de ne laisser ni vague, ni lacune dans la théorie d'une passion de si haute influence.

L'amour, tout indomptable qu'il nous semble, n'est pas plus difficile à harmoniser que l'ambition ou autre des douze ressorts. Il ne s'agit que de connaître en plein le calcul des équilibres.

Je n'en donne ici aucun exposé; ce serait un épouvantail pour le lecteur. Avant de s'initier à tous ces grimoires théoriques, il faut s'exercer sur les tableaux du nouveau mécanisme ; remarquer qu'il est disposé de manière à obtenir des essors et contre-essors justes, comme les deux indiqués (164), puis en faire le parallèle avec notre mécanisme social, qui ne donne en tout sens que de faux essors et faux contre-essors, et vicie les caractères et les passions en raison du bien qu'on en devait obtenir par essors justes.

Croirait-on que l'un des plus beaux caractères qu'ait produit la civilisation, était NÉRON? Il sera prouvé que ce tyran, le plus détestable des hommes, était un caractère de même titre ou même degré que le plus aimable des princes, HENRI IV. Tous deux sont *tétratones*, âmes à quatre dominantes passionnelles ; et toute Phalange qui veut organiser intégralement son clavier général de 810 caractères, a autant besoin d'*un Néron et d'une Néronne*, que d'*un Henri et d'une Henriette*. Il sera curieux d'examiner comment la civilisation a donné un essor juste à Henri et un essor faussé à Néron.

Sans attendre les méthodes qui enseigneront tous ces détails, il est aisé de voir que l'ordre civilisé fausse le jeu de toutes les passions : donnons-en un exemple tiré du famillisme.

Un père sacrifie ses filles à la vanité de faire un héritier ; il force les filles à se cloîtrer pour la vie; voilà le famillisme (cardinale hypomineure) étouffé par l'orgueil ou ambition (cardinale hypermajeure); c'est une passion éclipsée, travestie par une autre qui la denature et la met en fausse position. Le même père médite un riche mariage pour son fils qui s'amourache d'une fille sans fortune, et l'épouse au grand regret du père. Voilà encore le famillisme éclipsé et faussé chez le père ; la première fois en actif, la seconde fois en passif.

Le problème d'Harmonie passionnelle est donc d'organiser un régime domestique et social qui, prévenant tous ces conflits, y substitue autant de concerts; comme si le fils qu'on a cité devenait amoureux de la demoiselle que le père lui destine, et que la sœur de son plein gré se passionnant pour l'état de chanoinesse, ménageât

ainsi toute la fortune à l'héritier préféré par le père : celui-ci, dans ce cas, se trouverait en équilibre passionnel bi-composé, par deux essors où les enfants serviraient ses vues ambitieuses, et deux essors qu'il pourrait donner à l'affection paternelle.

C'est dans la théorie sociétaire que nous allons trouver l'art de faire naître à chaque pas ces concerts de passions, et faire de ce charme social une voie d'immenses richesses et d'unité de tous les peuples : c'est dans ces passions tant insultées par l'obscurante philosophie, qu'éclatera la sublimité du génie de Dieu. Elles sont un magnifique orchestre à 810 instruments ou caractères en ordre domestique, et à cinq milliards en mécanique générale. Comment un siècle qui se dit penseur et profond, a-t-il pu penser que Dieu avait créé ces ressorts de l'âme sans leur assigner une organisation ? comment a-t-il tardé à soupçonner qu'il y avait sur les passions quelque mystère à pénétrer, quelque science manquée par nos étroits génies, et dont les plus vastes, comme Voltaire, avouent cette désolante infirmité de l'esprit humain, en s'écriant : *mais quelle épaisse nuit, etc.*

En débutant dans cette étude, il faut éviter de s'engager dans les profondeurs théoriques : on doit s'attacher d'abord à la pratique ; observer l'Harmonie en action, ses diverses corporations, leurs emplois en industrie et en plaisir. Après s'être familiarisé aux tableaux de ce nouvel ordre, on apprendra facilement à en décomposer les ressorts, impulsions, contre-poids et lois d'équilibre général. Achevons donc sur les tableaux du régime de l'enfance, par un exposé des coutumes de transition amoureuse ou quatrième phase d'éducation unitaire.

CHAPITRE VII.

Des Vestales Harmoniennes.

Dans le cours de cette Notice, je peindrai des coutumes si étrangères aux nôtres, que le lecteur demandera d'abord si je décris les usages de quelque planète inconnue.

Soit : je souscris à cette facétie ; et puisque les civilisés se plaisent à entendre sur leurs théâtres Nicodème arrivant de la lune, ils peuvent supposer que j'arrive de Jupiter ou d'Herschel, dont je raconte les usages en amours de l'âge de quinze à vingt ans.

A cette occasion, redisons pour la centième fois que ces usages de haute Harmonie ne sont pas nécessaires dans une Phalange d'essai; mais qu'il faut les décrire pour donner un plan exact des ressorts à employer en équilibre de passions : l'on sera bien maître d'en admettre ou rejeter ce qu'on voudra, de modifier ou retrancher, selon les convenances de la génération actuelle, selon que les civilisés voudront approcher plus ou moins de la vérité et de l'unité. Ils sont, dans l'état actuel, aux deux points opposés, à l'extrême fausseté et à l'extrême duplicité ; rien ne les empêchera de maintenir le règne de la fausseté en amour et conserver dans la Phalange d'essai tout le régime amoureux de civilisation.

Que si l'on désire le contraire de la fausseté, la cessation des conflits et déchirements sociaux causés par le mécanisme actuel des passions, on doit présumer que leur Harmonie reposera sur des coutumes diamétralement opposées.

Lorsque j'en donne le tableau, j'admets que le lecteur le considère comme visions, chimères, voyage idéal dans les planètes Herschel et Jupiter. Il y trouvera au moins l'avantage de voir en idée l'équilibre des passions, les coutumes sur lesquelles il se fonde, et les énormes richesses qu'il produit. Quand la planète Herschel ne recueillerait de ces coutumes que la concorde générale et l'immensité de richesses, on pourrait déjà en conclure qu'elle est en mécanique sociale plus habile que nos rêveurs de perfectibilité. Décrivons donc les coutumes d'Herschel.

Au nom de Vestales, on pourrait croire que je vais peindre des victimes cloîtrées, comme celles de l'ancienne Rome : il n'en est rien. Les Vestales d'Harmonie sont des femmes du grand monde, admettant à leur compagnie des poursuivants titrés. On les appelle Vestales, parce qu'elles conservent la virginité jusqu'à l'âge de 19 à 20 ans, et qu'on a des garanties autres que celles de civilisation sur pareille matière.

Tout n'est qu'hypocrisie dans l'éducation actuelle, depuis le caractère du bambin qui pleure et feint la souffrance pour forcer sa mère à l'obéissance, jusqu'au caractère de la jeune fille qui se dit sans amour, sans amant.

L'âge de transition amoureuse ou âge nubile est l'époque d'un redoublement de fausseté que le mariage ne fait qu'accroître. Le monde galant, chez nous, est un bal masqué universel, où les hommes ne le cèdent pas aux femmes en travestissements ni en astuces. Ils ont le talent de diffamer le sexe faible, tout en feignant de l'encenser.

L'opinion pourtant accuse plus fréquemment le sexe féminin de dissimulation. Les écrivains emploient toutes

les finesses de l'art pour en venir à critiquer les femmes sans faire mention des torts des hommes. Ils débutent, selon l'avis de Diderot, par *tremper la plume dans l'arc-en-ciel;* mais en substance, que leur disent-ils? Qu'elles sont fausses, volages, comédiennes en vertu.

Le pinceau le plus délicat, comme celui de La Bruyère, en vient toujours à leur donner ce fâcheux coloris. « Il y » a, dit-il, peu d'honnête femme qui ne soit lasse de son » métier : celle qui ne se rend pas, c'est qu'elle n'a pas » été bien attaquée. » Regnard et Molière ont parlé plus franchement, dans ces vers :

M. « La meilleure est toujours en malices féconde;
» C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
R. » Les femmes en un mot ne valent pas le diable. »

Ainsi les uns reprochent crûment au sexe, et les autres poliment, cette fausseté qui, après tout, n'est que l'écho de celle des hommes, bien plus coupables, puisqu'ils sont libres.

Que les écrivains polis craignent de reprocher aux femmes leur duplicité, cela est dans l'ordre; ils ne connaissent pas le remède à cette astuce générale qui règne en amour; il serait indiscret de dénoncer un vice dominant, quand on ne sait pas en indiquer le correctif.

Il est évident que les femmes comprimées en tout sens n'ont de ressource que la fausseté. Le tort en retombe sur le sexe persécuteur et sur la civilisation qui, en amour comme en politique, asservit le fort au faible.

Mais voici une chance tout-à-fait neuve : une société autre que la civilisation, des mœurs nouvelles où la liberté des femmes et par suite leur loyauté seront le gage du bonheur des hommes et de l'enrichissement général. En livrant ce précieux secret, je suis dispensé d'excuser

chez les femmes et les hommes une duplicité dont l'un et l'autre sexe ne sera plus entaché dans l'état sociétaire.

L'éducation harmonienne serait un avorton, si, après avoir élevé l'enfant jusqu'à quinze ans à des principes d'honneur, à la pratique de la vérité, elle l'introduisait, dès son entrée en adolescence, dans un monde où les hommes et les femmes lutteraient de perversité, et où toutes les chances avantageuses tant de bénéfice que de plaisir seraient le partage du plus hypocrite.

Ainsi va le monde civilisé, notamment en affaires galantes, où le mécanisme est faussé en entier, par défaut d'une liberté suffisante et pondérée de manière à utiliser les amours, qui en civilisation ne tendent qu'à détourner de l'industrie, ou du moins n'ont aucun rapport direct avec elle.

L'Harmonie, qui spécule avant tout sur l'accroissement des richesses, ne néglige pas de faire concourir à ce but un levier d'aussi puissante influence que l'amour. A cet effet, elle met en usage deux corporations qui, par des voies différentes, marchent, comme les Petites Hordes et Petites Bandes, au même but, à l'union du bon et du beau. Ce sont les corps de Vestalat et Damoisellat; corporations qui se partagent les caractères opposés en 6e. tribu.

Ainsi que je l'ai observé diverses fois, la nature établit dans la distribution des caractères, deux nuances principales, qui sont la teinte forte et la radoucie. Déjà en éducation ultérieure on a tiré parti de ce contraste, pour organiser deux sectes précieuses en industrie, et stimuler leur concurrence émulative.

Il faut ici spéculer de même sur l'âge qui entre en puberté; mais l'opération se complique, en ce qu'elle fait intervenir l'amour avec l'industrie, qu'on ne doit jamais

perdre de vue un seul instant dans les dispositions harmoniennes. Celles qui ne tendraient pas au progrès de l'industrie, au luxe, premier foyer d'attraction, seraient de toute fausseté.

Les caractères de nuance douce ayant moins d'aptitude à résister à l'amour, il faut les isoler de ceux qui ont la force nécessaire pour lutter contre la tentation et conserver quelque temps la virginité. On formera donc deux corporations; celle du vestalat qui doit tenir le poste jusqu'à 19 ou 20 ans, et celle du damoisellat qui cédera beaucoup plus tôt, dès l'âge de 16, 17, 18 ans, il n'importe; ces faibles soldats auront leur utilité en mécanique générale, pourvu qu'on sache affecter chacun à l'emploi où la nature l'appelle.

Tout individu entrant en puberté, passant de la tribu du gymnasiat à celle du jouvencellat, aura l'option entre les deux rôles, comme on l'a vu précédemment au sujet des Petites Hordes et des Petites Bandes, sauf une différence qu'exige la décence. On commencera toujours par entrer au vestalat, y passer au moins quelques mois, sauf à quitter quand le fardeau semblera pesant.

L'Harmonie laisse pleine liberté sur ce choix; mais les mesures sont prises de manière à empêcher toute contrebande en virginité. Dès lors, celui ou celle qui a forfait au pacte vestalique est obligé de passer dès le lendemain au damoisellat. Ce congé n'a rien de déshonorant et ne gêne pas la liberté, mais seulement l'hypocrisie; toute corporation étant libre de se donner des statuts et congédier les délinquants. Du reste, on ne pourra pas, comme aujourd'hui, jouer le rôle de vierge quand on ne le sera plus.

Dès l'âge de 16 à 17 ans, beaucoup de jeunes gens d'un et d'autre sexe doivent céder à l'amour. En général, les

caractères de faible trempe opteront pour la précocité d'exercice amoureux; de là naîtra la division de la 6e. tribu en deux parties ou sectes :

Vestales 2/6, Vestels 1/6;

Damoiselles 1/6, Damoiseaux 2/6.

Il est dans l'ordre que les femmes soutiennent plus longtemps le rôle de virginité; d'ailleurs elles ont plus d'amorces pour y persister: on en verra la preuve.

La 2e. classe, les Damoiseaux et Damoiselles qui de bonne heure cèdent à la tentation, sont obligés de déserter les assemblées matinales de l'enfance. Ils y renoncent, parce que, fréquentant l'une des salles de la cour galante, qui tient séance à neuf heures du soir, ils ne pourraient pas se lever de bonne heure comme l'enfance et le corps du vestalat qui se couchent avant neuf heures.

Par suite de cette désertion et d'autres incidents, le corps damoisel est déconsidéré parmi l'enfance, qui ne révère que le corps vestalique. Toutes les jeunes tribus ont pour les vestales l'affection qu'on a pour un parti resté fidèle après une scission. Les Petites Hordes surtout considèrent les damoiseaux comme les anges rebelles de Satan; elles escortent en grande pompe le char des hautes vestales qui ont le poste d'honneur dans toute cérémonie.

Les tribus supérieures, âge de 20, 30, 40 ans, etc., ont pour la vestalité et virginité réelle une considération fondée sur des motifs très-différents; en sorte que le corps du vestalat réunit au plus haut degré l'estime et la faveur de l'enfance et de l'âge viril.

Cette double faveur est un ressort précieux dans la politique d'Harmonie; elle assure au corps vestalique la fa-

culté d'exercer attraction sur l'un et l'autre âge; d'être l'idole des enfants, comme des chœurs adultes qui convoitent la jeunesse vestalique dont la virginité finira à 19 ou 20 ans. Jusque-là, le suffrage universel réuni sur les vestales et vestels donne lieu à des dispositions très-précieuses au succès de la grande industrie ou travaux d'armée. Avant d'en traiter, décrivons d'abord la corporation et ses habitudes.

La chasteté des vestales et vestels est d'autant mieux garantie, qu'ils sont pleinement libres de quitter le corps en renonçant aux avantages qu'il procure à ses sectaires. Cette chasteté n'est pas de longue durée, puisqu'elle doit finir aux environs de 19 ans : elle est à l'abri de tout soupçon; les relations d'Harmonie s'opérant par masses nombreuses, et les séances de tête à tête bissexuel étant interdites par le corps vestalique, il ne serait pas possible aux vestales ou vestels d'avoir des intimités amoureuses sans qu'on s'en aperçût à l'instant.

Les logements sont disposés de manière à donner pleine garantie. Le corps vestalique ne peut occuper que deux quartiers affectés à lui seul. On ne se fierait ni aux pères, ni aux mères sur cette surveillance : ils sont trop aveugles sur les manœuvres de qui sait les flatter.

Les vestales étant communément en nombre double des vestels, ont le pas sur ces derniers; elles l'auraient même à égalité de nombre : nous nous bornerons donc, en parlant de ce corps, à nommer le féminin. D'ailleurs, je donnerai sur les vestels un chapitre spécial : occupons-nous d'abord du sexe le plus intéressant en chasteté.

La fréquentation journalière des hommes est très-permise aux vestales; non-seulement elles les voient dans toutes les séances industrielles, mais elles tiennent cour

à 3 heures du matin (1), pendant un quart d'heure, et les poursuivants titrés y sont admis en séance.

Ce titre est demandé et obtenu sur délibération du corps vestalique, réuni en synode auquel assistent les dignitaires féminins de la cour d'amour. La conduite d'un homme est scrutée lorsqu'il postule comme poursuivant; on ne lui fait pas un crime de l'inconstance, car elle a son utilité en Harmonie; mais on examine si, dans ses différentes liaisons amoureuses, il a constamment fait preuve de déférence pour les femmes et de loyauté avec elles. Ceux qu'on appelle en France d'aimables roués, gens qui font trophée de duper les femmes, seraient non-seulement exclus, mais on refuserait quiconque aurait manifesté le moindre penchant à ce caractère.

Ce qu'on appelle en Harmonie déférence pour les femmes, galanterie loyale, n'a aucun rapport avec la conduite de nos aigrefins moraux, dont la feinte discrétion n'est qu'une ruse pour mieux duper femmes et filles, maris et pères. Ces cafards sentimentaux sont souvent pires que les roués dont ils blâment les manières: les uns ne cherchent que le plaisir, les autres en veulent à la bourse, et leurs vertus ne sont qu'une comédie pour hap-

(1) Il faut être matineux pour ce genre de courtoisie; mais l'Harmonie tire parti de tout, pour stimuler l'industrie. Le poursuivant, au sortir de cette cour, est libre à trois heures 1/4; il fournira une bonne séance industrielle de 1 heure 1/2 jusqu'au délité ou premier repas à 4 heures 3/4.

Ainsi le régime sociétaire cumule vingt appâts divers pour garantir chacun de la lutte contre le chevet. Aussi à 4 heures du matin ne trouvera-t-on au lit ni homme, ni femme, ni enfant; à peine quelques patriarches que la faiblesse de l'âge y retiendra forcément.

per une héritière ou gruger une douairière ; la civilisation n'étant, en amour comme en intérêt, qu'une mascarade universelle dont on peut dire avec Regnard :

« Les meilleurs en un mot ne valent pas le diable.

Différons donc toute explication sur l'espèce de vertu que les femmes harmoniennes exigeront des poursuivants de vestales et des hommes en général.

J'entends répondre : on laissera vos vestales, si elles sont si bégueules, si précieuses. Quel homme voudra se faufiler avec un comité de femelles qui se donneraient les airs de le censurer dans leur synagogue, sur ses actions, ses habitudes, son caractère?

Voilà des objections de civilisé : le mieux est de n'y rien répondre. Quand on connaîtra le mécanisme d'Harmonie, on verra ce qu'un homme gagnerait à être mal dans l'opinion des vestales. Il serait, dès le lendemain, rayé du testament d'une cinquantaine de vieillards de qui il attend des legs et portions d'hoirie. Un tel incident ne serait pas plaisant pour nos civilisés, grands amis des richesses perfides.

La vieillesse et le corps vestalique sont en étroite alliance dans l'Harmonie, et les patriarches ont voix consultante au synode vestalique. La viellesse d'Harmonie ne commet pas la sottise de se laisser sans alliés parmi la jeunesse; elle s'y ménage des protecteurs de plus d'une espèce : on le verra à l'article du Faquirat ou corps des faquiresses et faquirs (âge de 20 à 30 ans), qui sont des alliés du corps vestalique, siégeant et votant en synode avec lui.

Nos vieillards ont su organiser les amours de manière à se faire haïr, persiffler et pousser dans la tombe par la

jeunesse. Il est plaisant que ceux qui ont fait la loi (car les lois civilisées sont toutes l'ouvrage de la vieillesse) n'aient pas su la faire à leur avantage, n'y aient ménagé ni leurs intérêts ni leurs plaisirs; je l'ai dit à l'Argument : les Orientaux sont plus sensés dans leurs barbares coutumes; au moins chez eux le législateur n'opère pas sciemment contre lui-même, et la législation barbare, ouvrage du sexe masculin, a bien ménagé aux hommes vieux ou jeunes tous les avantages en amour comme en autres passions.

Chez les civilisés, au contraire, la vieillesse n'a réservé *ni aux hommes, ni aux femmes* âgées, aucune chance en amour. Je l'entends répondre qu'elle ne veut plus y figurer, que cela n'est plus de son âge : momerie que cet isolement prétendu! il n'a rien de naturel ni de réel.

Il n'est point réel, puisque tous les vieillards opulents se ménagent en secret les faveurs de quelques poulettes, en feignant de renoncer à l'amour.

Il n'est point naturel, car parmi les Barbares, gens plus rapprochés que nous de la nature, on n'a jamais vu un seul souverain abandonner son sérail : il le conserve jusqu'à la fin.

Il n'y a donc ni réalité, ni naturel, dans ces simagrées des vieillards civilisés qui disent avoir oublié l'amour. Les uns l'oublient par nécessité, parce que, faute d'argent, ils ne peuvent plus apprivoiser aucun tendron ; les autres l'oublient par amour-propre, ne voulant pas s'exposer aux dédains d'une jeunesse railleuse. Dans l'un ou l'autre cas, c'est oubli forcé et non volontaire; mais ce qu'il est honteux à eux d'oublier, c'est le point d'honneur.

En admettant qu'ils renoncent franchement à l'amour, ils devraient au moins se maintenir la considération de la

jeunesse. Ils ne l'obtiennent qu'à prix d'argent; c'est ne pas l'obtenir.

Et pour preuve il conviendrait que ces aïeux, pères et oncles, qui se croient aimés et considérés de leurs jeunes descendants, pussent faire sur eux l'essai que fait sur le théâtre *l'habitant de la Guadeloupe*, revenir d'Amérique sans fortune. Quel accueil recevraient-ils parmi leurs enfants et neveux? Dix-neuf dédains sur vingt visites. C'est donc leur argent que l'on considère, et non pas eux.

Pour s'en convaincre subitement, il faudrait qu'ils parvinssent à s'introduire dans les réunions secrètes où les amants et maîtresses en viennent à gloser sur les parents; ils s'y verraient traités comme des Harpagons ridicules ou des Argus incommodes; ils entendraient le comité accélérer par ses vœux l'époque où on sera délivré d'eux, où on pourra jouir d'une fortune qu'ils ont mauvaise grâce à retenir, et dont ils ne savent pas jouir, si l'on en croit la jeunesse.

Non-seulement cette opinion domine chez les jeunes gens, mais elle règne chez les hommes d'âge rassis, à qui elle échappe en vingt occasions; par exemple, au décès d'un homme riche, vous entendez chacun s'écrier : *voilà le fils qui va jouir*. L'existence de son père le privait donc de jouissances bien précieuses au dire du public! Dès lors elle lui suggérait *indirectement* le désir de la mort du père.

Là finissent les illusions de père adoré, de tendres enfants, amis des saines doctrines. Rien de vrai dans ces apparences, et les rares exceptions confirment la règle. Il peut arriver, PAR EXCEPTION, que des enfants, des héritiers, en expectative, désirent sincèrement la longévité du détenteur; mais ces cas sont si rares, qu'on ne saurait

où en chercher des exemples. Un homme âgé n'est aimé des siens, ils ne souhaitent sa conservation, que lorsqu'un viager ou revenu quelconque, assis sur sa tête, serait anéanti avec lui.

D'ailleurs, c'est chez la multitude qu'il faut observer sur ce point le caractère civilisé. Croit-on que les pères âgés soient aimés chez le peuple? On les y maltraite, s'ils sont sans fortune; on leur souhaite ouvertement la mort, s'ils sont dans l'aisance et « tenaces » selon l'usage des villageois.

Ce préambule était nécessaire à éclairer les pères et aïeux sur une erreur des plus grossières où ils tombent du plus au moins, dans l'état actuel.

Après l'âge d'amour, ils conçoivent le plaisant projet de se concentrer dans les affections familiales, au sein de leurs tendres enfants, élevés selon les saines doctrines à l'amour du commerce et de la charte.

Pense-t-on que la nature ait manqué à prévoir ce vœu de la vieillesse, et aviser aux moyens de le satisfaire? elle y a pourvu; mais le destin de l'homme étant composé et non pas simple, elle veut satisfaire à la fois les deux affectives mineures, qui sont intimement liées en mécanique sociale. Elle veut ménager à la vieillesse des charmes en *amour* et en *famillisme* à la fois. Les mesures prises à cet égard impliquent ces deux passions cumulativement; et toutes les dispositions qu'on lira en équilibre de passions tendront à réserver, aux vieillards d'un et d'autre sexe, un essor combiné des deux affectives mineures, dites amour et famillisme.

Vous vous moquez, répond un modeste septuagénaire. Je n'ai plus ni la beauté, ni les facultés qu'il faut apporter en pareille liaison, et par délicatesse je la refuserais;

je croirais faire le supplice de celle qu'on voudrait m'associer.

C'est bien pensé : mais l'ordre de choses qui vous ménagera diverses chances d'amour en âge avancé, vous ménagera de même la santé, comme au scélérat Ali-Pacha, qui s'est marié à 80 ans; la beauté comme à Ninon, qui fut courtisée à 80 ans.

Il est vrai que ce perfectionnement matériel n'est pas applicable à la génération présente : aussi l'ai-je avertie qu'on n'a pas besoin d'organiser, au début de l'Harmonie, les coutumes qui s'établiront au bout d'un demi-siècle. Mais dans un plan d'équilibre général des passions, il est force de traiter de l'ensemble, pour faire apprécier la justesse des opérations partielles qu'on devra en adopter, et surtout pour convaincre les vieillards, qu'il n'est pas en leur pouvoir de se restreindre collectivement à telle ou telle jouissance, quoique la raison paraisse l'ordonner, et qu'en se bornant au famillisme (affections de famille), ils y seront en fausse position, en mystification permanente, quelque illusion qu'ils se fassent à cet égard.

Toutefois, c'est une science bien neuve et bien profonde : en la publiant, on peut dire avec Horace : « *Odi » profanum vulgus, et arceo.* » Ce ne sera pas dans ces premiers volumes que je la donnerai en entier; il suffira de la faire entrevoir.

CHAPITRE VIII.

Fonctions du Corps Vestalique.

Les Romains, à part leur cruauté envers les vestales séduites, eurent une idée heureuse en faisant de ces prê-

tresses un objet d'idolâtrie publique, une classe de personnages intermédiaires entre l'homme et la Divinité, un palladium religieux dont les fonctions étaient garantes de la sûreté de l'empire.

Les harmoniens leur confient de même la garde du FEU SACRÉ, non pas du feu matériel, mais d'un feu vraiment sacré, celui des vertus cardinales, c'est-à-dire vertus en amitié, en ambition honorable, en amour et en famillisme. La conservation de ce quadrille de vertus est le vrai garant de la sûreté de l'Harmonie.

Déjà les Petites Hordes sont commises à pareille fonction; elles sont vraiment conservatrices de l'unité en affaires d'amitié et d'ambition, puisque leurs fonctions de charité lèvent l'obstacle principal à l'union des classes inégales et à l'équilibre de répartition.

Les petites Hordes sont donc le soutien des deux vertus cardinales majeures, amitié et ambition; mais elles ne peuvent pas intervenir quant aux deux cardinales mineures, amour et famillisme. C'est une tâche réservée à des corporations pubères : cet emploi appartient pricipalement aux Vestales et aux Faquiresses, leurs alliées (âge de 20 à 30 ans), mais avant tout au Corps Vestalique.

Il doit opérer de manière à être l'appui des quatre vertus à la fois; donner à l'amour et à l'esprit de famille une direction favorable aux triomples de l'amitié et de l'honneur ou ambition noble.

Toutes ces vertus retomberaient au rang de rêveries morales, si leur essor n'entraînait à l'industrie, et n'engendrait le luxe, premier foyer d'attraction. Point de vertus sociales collectives sans la richesse. On n'en a pas même vu à Sparte, qui, avec ses simagrées de désinté-

ressement et de monnaie de cuivre, n'était qu'une ligue de moines ambitieux et tyranniques, vivant dans l'oisiveté aux dépens des Ilotes qu'ils massacraient pour prix de leurs services.

Toute corporation garante des vertus sociales doit donc être en même temps garante de la richesse sociale : tel est le rôle des Vestales. Elles régissent la branche importante des travaux publics, le rassemblement et le charme des armées. Mais avant de les examiner dans leurs fonctions extérieures, traitons d'abord de leurs emplois domestiques, bornés au canton, au service intérieur et extérieur de la Phalange.

Parmi ces emplois figure indirectement la garantie de vérité, d'honneur en relations amoureuses, et surtout en paternité, si douteuse chez les civilisés, quoi qu'en dise la loi, *is pater est quem justæ nuptiæ demonstrant.*

Dans la ville de Paris, centre des saines doctrines et foyer de toute perfectibilité perfectible, on voit le tableau des naissances donner un tiers d'enfants bâtards, les uns abandonnés, les autres méconnus de la loi, qui punit le fils des torts du père. Si tout le genre humain était à la hauteur de Paris en perfectibilité, il en résulterait qu'un tiers du genre humain serait privé, dans son enfance, de l'appui des parents, et dans son adolescence de « l'appui » des lois en prétentions d'hérédité.

D'autre part, quel fruit recueillent les pères d'un ordre si vexatoire pour les enfants? Deux tiers de ceux-ci jouissent de la protection paternelle et des droits légaux : mais combien de pères sont pris pour dupes dans cet ordre de choses? Estimons arithmétiquement sur le nombre annuel de 27000 naissances et 27000 pères parisiens.

Si le tiers des pères, si *neuf mille* sont assez dépravés pour renier et abandonner leurs enfants, on peut estimer la dépravation des mères en même rapport, et compter que neuf mille seront assez perverses pour adjuger à un mari ou amant, l'enfant qui n'est pas de lui. C'est réciprocité de lésion pour les pères, les enfants et les mères ; car Paris, capitale des saines doctrines perfectibilisantes, fournit annuellement

9000 enfants frustrés des avantages de parenté ;

9000 mères frustrées de l'appui du père ;

9000 pères frustrés de la réalité de progéniture, et chargés de l'entretien des enfants d'autrui, après en avoir abandonné pareil nombre des leurs.

On peut répliquer que ceux qui sont victimes de la mauvaise foi des épouses, ne sont pas toujours les mêmes qui ont trompé une maîtresse enceinte et abandonné leur enfant : je le sais ; mais nous n'en sommes ici qu'aux analyses générales, aux calculs d'ensemble.

Tel est le sage équilibre que nos coutumes établissent dans les relations de *famillisme :* et cependant c'est sur les jouissances et harmonies de cette passion qu'on veut fonder le bon ordre de la société et le règne de l'auguste vérité.

Voilà l'équilibre familial dans une seule de ses branches; il en est de même de toutes les autres. Or, si les civilisés tiennent à équilibrer cette passion, lui donner un essor conforme à la justice et la vérité, qu'ils se rappellent de la condition stipulée à la fin du chap. 7, où il est dit que les relations *d'amour* et *famillisme* étant intimement liées, la vérité et la fausseté seront, dans tous les cas, en dose proportionnelle dans l'une et dans l'autre. On ne saurait donc garantir justice, vérité et charme dans les relations

générales de famille, si on ne garantit en même temps justice, vérité et charme dans les relations générales d'amour. Ces deux passions (mineures cardinales) étant inséparables en mécanique sociale, ce serait en vain qu'on voudrait extirper les vices de l'une sans purger ceux de l'autre.

Certains avortons moraux ne manqueront pas de dire qu'il faudrait laisser de côté ces relations d'amour, ne traiter que des dispositions qui pourront concourir à la satisfaction des pères, à la garantie de fidélité de leurs épouses et moralité de leurs enfants. Les bonnes gens! ils ne voient pas que vouloir exclure l'amour d'un cadre d'harmonie passionnelle, c'est opiner comme celui qui voudrait apprendre l'arithmétique sans apprendre l'une des quatre régles cardinales, nommée la division; elle correspond à l'amour selon ce tableau, faisant suite aux analogies (II, 164).

« *Analogie des 7 pass. animiq. avec l'arithmétique.* »

Affect. majeures.		Affect. mineures.	
Amitié,	*addition.*	Famillisme,	*soustraction.*
Ambition,	*multiplication.*	Amour,	*division.*
Distributives.	Cabaliste,	*progressions.*	
	Papillonne,	*proportions.*	
	Composite,	*logarithmes.*	
	⋊ Unitéisme.	⅄ *Racines.*	Y *Puissances.*

Il m'est donc aussi impossible d'exclure l'amour d'un tableau d'équilibre passionnel, qu'il serait impossible d'enseigner l'arithmétique à l'élève qui ne voudrait pas étudier la division.

Telle est ma réponse aux gloseurs qui, voulant façonner une théorie à leurs petitesses, vous disent d'un ton d'Aristarque : il faudrait laisser là ces billevesées de

Vestales, Damoiselles, Troubadoures, et vous borner à parler des relations d'agriculture et de commerce.

J'ai parlé du commerce peut-être plus qu'ils ne voulaient : peu s'en est fallu qu'ils n'en eussent encore en ce volume une ample section, bien meublée de vérités, surtout quant à la hiérarchie de la banqueroute classée en 36 variétés. Mais si quelque branche de théorie leur déplaît, n'ont-ils pas l'option,

1°. De n'en admettre que partie, la modifier à leur gré ;

2°. De la retrancher en totalité d'un projet d'épreuve ;

3°. De la considérer comme fable romanesque, récit d'un de leurs Nicodèmes qu'ils font si sottement voyager dans la lune, astre mort, crevassé et sans atmosphère ni mers, ne pouvant nourrir ni animaux, ni végétaux? Ceux qui promènent leurs personnages critiques dans la seule planète morte et inhabitée, ne sont-ils pas dignes d'y être envoyés eux-mêmes? Si l'on veut critiquer notre monde, il faudrait au moins lui opposer les usages d'un autre monde peuplé, et non pas du seul astre dépourvu d'habitants, du seul où il n'y ait rien à observer et opposer en parallèle à nos sottises de perfectibilité.

En supposant qu'on opte pour le premier parti, pour n'admettre que portion de la théorie sur l'amour et le famillisme, il faut que l'auteur en donne exactement les équilibres et dispositions, surtout celles du premier âge ou transition ascendante, qui comprend les corps de Vestalat et Damoisellat.

Leur tableau n'aura aucun rapport avec cette froide raison vantée par nos équilibristes. On ne trouvera ici que des sujets d'admiration en deux genres, tendant, selon la règle (174), au bon et au beau par des routes différentes.

Si les vestales tiennent le premier rang, c'est que chez les jeunes filles de 16 à 18 ans, rien ne commande mieux l'estime qu'une virginité non douteuse, une décence réelle et sans fard, un dévouement ardent aux travaux utiles et charitables, une émulation active aux bonnes études et aux beaux-arts. Toutes ces qualités réunies dans une assemblée d'une trentaine de jeunes filles [de chaque phalange] doivent capter sans réserve la faveur publique. Aussi les vestales, dans l'Harmonie, sont-elles un objet d'idolâtrie générale, même pour les enfants, car elles sont alliées des Petites Hordes et coopératrices de leurs travaux charitables, sauf ceux de genre immonde : mais dans leur séance corporative du matin, heure 3 1/4 à 4 3/4, elles n'ont que des emplois d'utilité publique, aux cuisines, à la lingerie, etc., et lorsqu'elles arrivent au repas matinal, au délité, heure 4 3/4, elles ont déjà fourni une séance de 1 heure 1/2 pour le service public.

Elles assistent en corps et avec les Petites Hordes à tous les travaux d'urgence pour lesquels la Régence, dans un cas périlleux comme l'imminence d'orage, fait sonner le ban d'appel à ceux qui peuvent quitter leurs occupations. Partout où l'intérêt public est en péril, le corps Vestalique et l'Argot sont les premiers au poste.

Elles ne perçoivent, en rétribution sociétaire, qu'une somme inférieure de moitié au médiocre dividende qui est alloué à l'Argot, dont les travaux sont plus nombreux et plus pénibles, et dont elles sont associées en charité dans le service matinal; tandis que les faux frères, de même âge, les Damoiseaux et Damoiselles, sont au petit lever de la cour galante (séance de 4 heures 1/4 à 4 3/4).

Recommandées par tant de titres à la faveur de l'enfance et de l'âge mûr, il n'est pas étonnant qu'elles soient

l'objet d'un culte semi-religieux, d'une idolâtrie « générale. »

Ce genre d'hommage est un besoin pour l'esprit humain ; il veut des idoles en tous genres : idoles religieuses dans la personne des saints, idoles scientifiques et sociales dans les hommes célèbres dont il honore la mémoire et les hauts faits. L'idolâtrie est un besoin collectif et individuel. Une mère se fait une idole de son enfant, après s'être fait une idole de son mari ou de quelque autre [ami de la maison].

Le corps vestalique, par suite de ce besoin général, devient en masse l'idole de la Phalange : il a rang de corporation divine, ombre de Dieu. L'Argot même qui n'accorde le premier salut à aucune puissance [de la terre], incline ses drapeaux devant le corps vestalique révéré comme ombre de Dieu, et lui sert de garde d'honneur.

Chaque Phalange s'efforce de produire les plus célèbres vestales : on les distingue en vierges d'apparat, de talent, de charité [et de faveur]. Chaque mois on élit un « quadrille » de présidence qui occupe le char dans les cérémonies.

Elles ont sur tous les autres fonctionnaires une supériorité déférée par l'opinion. Les souverains mêmes, à la cour des vestales, oublient leur rang et figurent en simples particuliers.

Elles tiennent le haut bout dans le cérémonial, et font aux jours de gala les honneurs de la Phalange dans les repas et assemblées d'étiquette. Lorsqu'un monarque y arrive, on se garde bien de l'obséder comme chez nous, par un envoi de municipaux débitant de tristes harangues sur le bien du commerce : il est reçu par deux vestales

d'apparat, les plus belles du canton, et ornées des pierreries du trésor. Elles vont à sa rencontre aux colonnes du territoire, et il fait son entrée dans leur char à 12 chevaux blancs, harnachés en violet (1), trijugués sur quatre lignes, et montés par quatre sacripans et quatre chenapans. Le char est escorté par les Petites Hordes et les paladins; il a en cortége les faquiresses et faquirs à l'avant, les vestels et les Petites Bandes à l'arrière.

Lors du rassemblement d'une armée, les vestales s'y rendent avec les Petites Hordes pour la séance initiale, et c'est de la main des vestales que l'armée reçoit l'oriflamme; après quoi l'Argot défilant en orage devant le trône des vestales, ouvre la campagne par une première charge.

L'accord unanime des divers âges à diviniser cette corporation ne pourrait s'appliquer à aucune autre classe: il n'en est point d'autre qui jouisse de la faculté de produire l'illusion chez les âges pubères et impubères à la fois, en la fondant sur des motifs très-opposés, l'amitié chez les enfants, l'amour chez les adolescents, [l'esprit de parti, la gratitude chez les vieillards]. Ces « diverses » illusions concourent également au progrès de l'industrie, dont le corps vestalique est une des colonnes [soit à la Phalange, soit aux armées].

A l'extérieur, elles ont pour fonction principale en

(1) Les couleurs vestaliques sont : *Blanc*, symbole de l'unité :
Rose, symbole de la pudeur; } *Brun* et *Azur* mêlés de *Rouge*.
Violet, symbole de l'amitié. } *Décence* et *Amour* mêlés d'*Ambition*.
Elles sont données par le pois musqué, l'un des hiéroglyphes de vestalité (Pivot inverse, *Inter.*) : il n'y a rien d'arbitraire dans les couleurs distinctives des corporations harmoniennes.

industrie l'entraînement aux armées. Comme ces réunions en Harmonie sont immensément brillantes et avantageuses, et nullement fatigantes, puisque le travail s'y exécute sous tente mobile; comme on y donne chaque jour des fêtes magnifiques et aussi délicieuses que nos fêtes publiques sont affadissantes, on n'a pas besoin d'y amener les jeunes gens la chaîne au cou, à la manière de nos conscrits, fiers du beau nom d'homme libre; on trouverait plus qu'on ne voudrait de jeunes légions en hommes et en femmes (car il faut aux armées d'Harmonie un tiers en bacchantes, bayadères, faquiresses, paladines, héroïnes et autres emplois, non compris ceux de cour galante); mais l'admission à l'armée est une récompense, et les vestales sont le premier corps qui doit y participer.

On y admet toutes celles qui sont à leur 3e. année, ou même à la 2e., en cas que la Phalange [et les vestales] y voient matière à spéculation.

Elles y trouvent une chance de haute fortune dans la perspective d'être préférées par les monarques divers qui doivent donner un successeur à leur sceptre, quel qu'en soit le degré (voyez la table, II, 376). Ils doivent choisir, c'est-à-dire *courtiser,* obtenir de son plein gré, une vestale ou autre femme, soit du césarat, soit de l'empire, soit du califat, ou royaume, ou duché, ou marquisat, etc., sur lequel ils règnent, et prendre cette femme dans la division qui est en tour de fournir. Ceci ne gêne pas leur liberté, puisqu'ils ont un second sceptre, [des mixtes], héréditaire à leur choix sur femme ou enfant, et même adoptivement, faculté qu'ils n'ont pas en civilisation, où un monarque est asservi sur l'hérédité.

Quant au sceptre de lignée, ils choisissent à tour de rôle sur les trois ou quatre divisions de leur domaine (II,

376); si tel omniarque du globe est né de la division OCCIDENTALE, *Europe-Afrique*, il faut qu'il donne un rejeton de femme choisie dans la division ORIENTALE, *Asie*, et celui-ci un rejeton de femme choisie dans la division MONALE, *Amérique;* et ainsi des sceptres inférieurs, afin que chaque région soit tour à tour participante.

C'est d'ordinaire à l'armée que les princes de tous degrés vont faire le choix et consommer l'union. Ce choix peut être fait auparavant, pourvu qu'il porte sur la division en tour de fournir.

Les monarques, le plus souvent, donnent la préférence à une vestale, et les princesses, parfois, à un vestel. Ceux-ci ont beaucoup moins de chances; la virginité d'un jeune homme n'étant pas un titre de préférence aux yeux de toutes les femmes, les vestels ont d'autres avantages. Nous aurions à parler ici de la manière dont se termine le vestalat, qui, d'ordinaire, finit à l'armée; je renvoie cet article au chapitre des vestels.

La propriété la plus remarquable du corps vestalique est celle de former des liens entre les diverses classes aujourd'hui incompatibles : bornons-en l'aperçu à l'enfance, objet du 2e. livre.

On ne voit dans l'ordre actuel aucun motif de ménager à l'âge adulte des alliés parmi l'enfance : au contraire, la classe qui entre en puberté s'isole des enfants et conçoit pour eux un profond mépris; coutume très-opposée au vœu de l'Harmonie, qui a besoin d'établir entre tous les âges des liens et des rivalités en mode contraste et non pas simple.

Le corps vestalique étant le point de nœud entre l'enfance et l'âge adulte, on s'efforce de l'entourer des respects de l'enfance; piquée de la défection des damoiseaux,

elle exalte les vestales, elle en fait ses demi-dieux. L'enfance a besoin de voir pour objet de culte un être vivant, et entouré d'un appareil éclatant; on lui présente une ombre de Dieu dans le « quadrille » vestalique élu tous les mois, en titres d'apparat, de talent, de charité [et de faveur], et paré des joyaux et pierreries du trésor de la Phalange. Les chœurs de chérubins et séraphins, [l'argot même,] lui servent de lévites, exécutant au devant de sa marche et aux pieds de son trône les évolutions de l'encensoir. Cette prévention de l'enfance pour les vestales donne du relief aux corporations leurs alliées, telles que les patriarches, et le corps du faquirat (1), auquel il convient d'attirer l'enfant dès le bas âge.

Un côté plus vicieux encore de l'éducation civilisée est de n'établir dans les études aucun contre-poids à l'influence de l'amour, qui vient à 15 ou 16 ans distraire et préoccuper les jeunes têtes, surtout les femmes, au point de leur faire négliger le peu qu'elles ont appris des arts ou des sciences, même dans le nécessaire comme la grammaire, dans l'agréable comme la musique. Ce vice domine en France plus que partout ailleurs. Au reste, est-il un point de l'éducation civilisée où on puisse découvrir autre chose que des contre-sens et des ridicules indiqués sommairement au Trans-Lude? Il en est un qui me semble digne d'un article spécial en complément de ce chapitre.

(1) Il n'existe parmi nous aucun de ces liens fédéraux entre l'enfance et les âges supérieurs. Lorsque nous en serons à traiter de cette corporation, les vieillards civilisés commenceront à reconnaître leur impéritie (7e. chapitre), d'avoir ligué contre eux toute la jeunesse, au lieu de s'y être ménagé d'utiles amis, et d'avoir, *quoique les plus forts*, fait la loi tout à leur désavantage, et distribué les relations amoureuses de manière à priver la vieillesse de toutes les chances qu'elle pouvait s'y réserver.

CIS-APPENDICE. — *Le sort de la Virginité civilisée.*

Au tableau des honneurs assurés en Harmonie à la virginité, il convient de joindre un parallèle des mépris qu'elle recueille en civilisation, où la faveur n'est que pour le simulacre de virginité, pour les jongleries de libertines qui, dans le cours de plusieurs liaisons galantes, ont appris l'art de feindre la pudeur, [traire les hommes], imposer aux dupes, et se faire des prôneurs parmi les aigrefins qui dirigent l'opinion.

En Harmonie, une virginité qui ne dure guère que quatre ans et jamais plus de cinq est assurée d'une ample récompense et d'un brillant dénoûment. Une vestale, au bout de ce terme et souvent dès la troisième année, peut choisir à l'armée, soit parmi les poursuivants, soit parmi des monarques prétendants, un favori qui ne sera point un maître perpétuel, mais seulement un préféré amovible (coutumes herchéliennes). Cette alliance la fera débuter avec éclat dans le monde, et pourra lui valoir d'énormes avantages, si elle donne au monarque un rejeton, même si elle est stérile.

Ces perspectives de gloire et de fortune affermiront mieux une vestale contre les séducteurs, que ne feraient les duègnes, les moralistes et les eunuques. D'ailleurs, elle est fortement distraite de l'amour, par une vie très-active, par la compagnie des groupes industriels dont elle partage les fonctions, et où elle est trop observée pour qu'on puisse y tenter de la séduire, si elle n'incline pas à une faiblesse.

Chacun va remarquer qu'au prix de tant d'honneurs et d'avantages, toute fille civilisée consentirait d'autant plus volontiers à rester vierge pendant quatre ans, que souvent elle est obligée d'étendre la privation au delà des quatre ans, sans bénéfice ni encouragement; car il n'est rien de moins séduisant en civilisation, que le sort des vierges pudiques et des chastes épouses.

Quel encouragement trouve une fille décente à conserver sa virginité au delà de 20 ans? *Si elle est pauvre*, chacun la badine sur ce qu'elle consume sa belle jeunesse à attendre un acheteur, et qu'avec sa candeur elle n'enjôlera point les épouseurs, tous bons arithméticiens, sachant que les vertus ne sont pas des provisions pour le ménage. Elle ne pourra donc séduire qu'un sexagénaire, qui, en compensation de son grand âge, excusera le défaut de dot. Brillant espoir pour une fille jeune et sage! elle ne trouvera pas même un homme de moyen âge; sa beauté deviendra un sujet d'alarme pour tout prétendant exigeant sur la fidélité. Ainsi, aux yeux des partis de 40 à 50 ans, la beauté et la vertu ne compenseront point le crime d'être *sans dot*.

Jouit-elle d'une honnête fortune? elle sera pendant longtemps l'objet d'un sordide négoce entre les courtiers et entremetteurs de mariages, puis enfin, livrée à quelque homme pétri de vices, qui aura le poids de l'or en sa faveur.

Si elle chôme dix ans sans époux, elle est en butte au persifflage public. Dès qu'elle atteint 25 ans, on commence à gloser sur sa virginité comme denrée suspecte, et pour prix d'une jeunesse passée dans les privations, elle recueille, à mesure qu'elle avance en âge, une moisson de quolibets dont toute vieille fille est criblée; injustice

bien digne de la civilisation! elle avilit le sacrifice qu'elle a exigé : ingrate comme les républicains, elle paie le dévouement des jeunes filles par des outrages et des vexations. Faut-il s'étonner, après cela, qu'on ne trouve chez toute demoiselle, tant soit peu libre, que le masque de chasteté, que le simulacre d'une obéissance dont toute vierge serait punie dans sa vieillesse, par l'opinion même qui exige le sacrifice de sa belle jeunesse au préjugé !

La chasteté perpétuelle des filles peut-elle entrer dans les vues d'une législation judicieuse ?... non, sans doute ; et si elle doit n'être que temporaire, jusqu'à quel âge convient-il qu'elle se prolonge?... Est-il rien de plus inutile qu'une virginité perpétuelle! c'est un fruit qu'on laisse corrompre au lieu de s'en nourrir; monstruosité plaisante dans un ordre social qui prétend à la sagesse et à l'économie!

On considère, en Harmonie, la virginité comme un fruit qu'il faut cueillir et employer à sa maturité, à l'âge de 18 à 19 ans. La virginité, dans ce nouvel ordre, ne sera pas une vertu douteuse; on en aura des garanties bien suffisantes, et les honneurs n'en seront pas décernés à des hypocrites comme nos rosières champêtres, toujours en avance de générosité, et donnant par anticipation à leur seigneur et à Colin, certaine fleur en échange de la rose qu'elles convoitent. Peut-on les blâmer de leurs intrigues secrètes, quand on réfléchit à la duperie d'une fille assez débonnaire pour croire que le mariage sera le prix de sa chasteté! Loin de là; c'est d'ordinaire une libertine ou une intrigante qui enlève les meilleurs partis, tandis que la fille chaste, décente et belle, vieillit dans le célibat, si elle n'a pas le talent d'amorcer et décider les sots qu'une fille exercée à l'art d'ensorceler.

Eh ! quand on garantirait à la fille décente un mariage pour prix de sa chasteté, sera-ce une récompense réelle? Il y a plus de mauvais maris que de bons, et l'on risque fort de rencontrer un mari brutal, quinteux, joueur, débauché; c'est volontiers le sort d'une honnête fille, qui a rarement assez de finesse pour discerner les hypocrisies de ses prétendants, leur délicatesse fardée, dont une femme un peu manégée ne sera point la dupe.

Il n'est donc pour une fille chaste et sans fortune d'autre perspective que de gagner avec peine et à force de travail une chétive nourriture, s'ensevelir dans ses belles années, se priver des délassements qui lui sont offerts, se consumer en austérités de toute espèce, pour l'honneur du préjugé. Si l'on considère cette fâcheuse condition des véritables vierges, il faut avouer que la jeune fille pauvre et vivant avec peine de son travail, ne pouvant pas suffire à nourrir une mère infirme, est bien excusable quand elle écoute celui qui fait briller l'or à ses yeux. D'ailleurs, quelle duperie pour le corps social, de prolonger la chasteté au delà d'un terme convenu! et quel fruit retire-t-il des privations qu'a endurées une vierge de 40 ans?

Elles ne sont pas nombreuses ni à 40, ni à 30, va-t-on me dire; j'en suis persuadé : mais si les femmes obéissaient à la loi, il y aurait par millions des vierges de 30 et 40 ans. Quel avantage y trouveraient les hommes? une vierge de 40 ans n'est plus qu'un objet de risée; c'est un fruit qu'on a laissé gâter. Or, l'Harmonie qui sait utiliser toutes choses, ne sera pas si dupe que de faire chômer la virginité après l'âge de 19 ans, qui est celui où on peut en tirer parti pour une foule de prodiges industriels qu'opèrent les armées. Cet emploi se-

rait complétement manqué par les délais : en outre, on fermerait l'accès à d'autres vestales qui croissent à deux ou trois ans de distance. Il est donc clair que la civilisation, dans ses règlements sur la chasteté, a été dupe des coutumes et préjugés barbares, et de la stérilité de ses philosophes et législateurs qui, sur ce point comme sur tant d'autres, n'ont jamais su faire la moindre invention pour tirer l'ordre civilisé des fausses manœuvres où il est engagé.

Après ce tableau du triste sort de la virginité actuelle, on peut juger de l'impéritie d'un système d'éducation qui emploie chez les femmes, douze années d'enfance à préparer un sacrifice dont on ne leur ménage en récompense que des duperies et des outrages.

Une politique aussi stupide, aussi vexatoire, mérite bien que la nature persiffle « cet » ouvrage, [*s'en moque*] *et reprenne en secret ses droits par la ligue générale des femmes pour tromper les oppresseurs, et que, faute de savoir honorer et rémunérer la chasteté réelle chez les filles et les épouses, on ne voie partout que le simulacre de chasteté, la duperie des amants et époux qui ont compté sur pareille vertu, et la duperie du corps social, dans toute sa politique relative à l'amour : ce sera le sujet du Trans-Appendice.*

CHAPITRE IX.

Des Vestels Harmoniens.

On a pu remarquer dans les deux précédents chapitres des aperçus de mœurs incompatibles avec les lois actuelles.

J'ai maintes fois redit qu'il ne conviendrait pas d'introduire ces usages dans la Phalange d'essai, ni dans la première génération d'Harmonie; que si je les décris, c'est pour acheminer à la théorie des équilibres, d'où il est impossible d'exclure les accords généraux d'ordre mineur, d'*amour et de famillisme.*

Quant à l'objection sur l'incompatibilité avec les coutumes existantes, j'ai levé tous les scrupules à l'Interlogue (III, 86), où j'ai donné d'avance sur ce sujet une solution très-satisfaisante pour ceux même qui en doutaient le plus.

Il est à propos de rappeler que ces coutumes, qui à la lecture peuvent sembler insignifiantes, ont pour but de décupler la richesse effective. L'accroissement de richesse n'est que triple ou quadruple, si l'ordre social s'élève en Harmonie simple, période 7e. (II, 33); le produit général de l'industrie devient septuple et même décuple, si l'on passe en période 8e., en Harmonie composée.

C'est donc une théorie de la plus haute importance que celle des deux accords mineurs d'amour et de famillisme, à défaut desquels on resterait en 7e. période. On ne pourra les bien établir qu'autant qu'on en aura posé les bases par un essor constaté des amours du

premier âge, dans l'organisation des quatre sectes de *Vestales et Vestels*, *Damoiselles et Damoiseaux*, toutes quatre nécessaires en système général des relations amoureuses, où l'on doit ménager, surtout dans l'âge d'initiative, pleine garantie à l'industrie et aux vertus sociales, honneur, justice, vérité, etc. Les objections sur cette méthode seront examinées « ailleurs. » Terminons d'abord sur la description des usages de la 6e. tribu, notamment sur le corps vestalique dont il reste à passer en revue le sexe masculin.

Une corporation de vestels n'aurait pas dans nos mœurs la faveur de l'opinion. La virginité a peu de grâce chez le sexe masculin ; elle n'a de prix ni aux yeux des hommes, ni aux yeux des femmes. On badine le jouvenceau de 20 ans qui passe pour novice : la chasteté de Joseph, de Tobie, d'Alexis, a de tout temps apprêté à rire.

Dans l'Harmonie, un jeune homme sera d'autant moins persifflé en conservant sa virginité jusqu'à 19 ans, qu'elle « aura même pour les femmes » des emplois précieux, inconnus en civilisation, où elle est, comme la probité, risible, faute d'utilité. On se moque aujourd'hui d'un financier qui ne grivèlle pas, d'un marchand qui ne trompe pas : ces railleries n'auront pas lieu dans un ordre où les astuces mercantiles et fiscales seraient des fléaux éversifs de l'ordre social. Il en sera de même des plaisanteries sur la virginité d'un jeune homme de 18 ans; elle n'aura plus rien de ridicule quand elle sera utile à tout le monde, *même aux femmes*.

Il faut donc attendre l'exposé de ce nouvel ordre social, pour juger de la dose d'appâts que présentera la virginité aux jeunes gens au-dessous de 19 à 20 ans. Je dis *au-dessous*, car elle ne s'étendra pas au delà de

ce terme; et le corps des vestels ne comprendra qu'un tiers des jouvenceaux, qui, soit par attente d'une vestale avec qui le lien matériel sera différé, soit par caractère, distraction industrielle et spéculation sur les avantages du vestalat, pourront aisément en observer les statuts jusqu'à 19 ou 20 ans.

On ne commettra pas, en Harmonie, l'inconséquence de créer des vestales sans créer des vestels : ce serait imiter la contradiction de nos coutumes qui veulent que les femmes soient chastes, et qui tolèrent la fornication chez les hommes. C'est provoquer d'un côté ce qu'on défend de l'autre; duplicité digne de la civilisation. [Analysons les amorces de virginité en régime sociétaire.]

J'ai signalé précédemment l'indécence de railler les filles qui ont passé leur jeunesse dans la virginité, par respect pour les lois et les mœurs. Le régime civilisé, en affaires d'amour comme en d'autres, est toujours en contradiction avec lui-même.

Il veut, il ne veut pas, il accorde, il refuse;
Il promet, il rétracte, il condamne, il excuse.

Nos opinions, surtout à l'égard de l'amour, sont le pendant de la cacophonie du mardi gras, où l'on voit le gouvernement autoriser, salarier des mascarades et bacchanales, tandis que la religion fait des prières de 40 heures pour demander à Dieu pardon de ces orgies qu'on va commettre avec l'aveu du gouvernement, [plaçant en rue plus de gendarmes que de masques, afin de bien protéger le péché mortel.] Un étranger qui ne connaîtrait pas nos bizarreries politiques serait fondé à croire que le sacerdoce et le gouvernement sont en scission, ou ne professent pas la même religion, puisque l'un autorise les délits pour lesquels l'autre demande

grâce à Dieu. Telle est la civilisation, toujours *duplique* en mécanisme, vantant à tout propos sa perfectibilité de raison, et n'offrant dans toutes ses coutumes que la déraison systématique; témoin son engouement récent pour le commerce. Nos écrivains prétendent aimer et chercher l'auguste vérité; en même temps ils aiment et protégent le commerce arbitraire, qui est un exercice continuel du mensonge et des ruses les plus viles.

Même déraison dans nos préceptes sur la virginité : si on veut sincèrement qu'elle soit conservée par les jeunes filles non mariées, on devrait veiller à ce qu'elle fût conservée de même par les jeunes garçons. Il n'existe pas de 3e. sexe en amour : si donc les jeunes gens renoncent de bonne heure à la virginité, ils ne peuvent s'adresser qu'à des femmes mariées ou non mariées. Dans le premier cas, il y a crime d'adultère; dans le deuxième cas, crime de fornication, selon les lois civiles et religieuses.

Cependant l'opinion établit pour règle, qu'un homme ne doit se marier qu'à 30 ans (Lycurgue fixait ce lien à 37 ans); qu'il n'a pas, avant cet âge, l'aplomb convenable à l'état conjugal et paternel. Or, si l'opinion le ridiculise lorsqu'il conserve sa virginité jusqu'à 37 ans, c'est exiger qu'il séduise des femmes mariées où non mariées, et qu'il tombe dans les crimes d'adultère, fornication, stupre, viol, etc.

« Voilà ce que produisent » la législation et l'opinion avec leurs impulsions contradictoires? Pourraient-elles s'entendre en un seul point, sur ce qui est commandé par l'une et défendu par l'autre? On remplirait un volume du tableau des absurdités qu'entraînerait l'observance de leurs préceptes respectifs, notamment sur la

chasteté prescrite à quiconque n'est pas marié. Il ferait beau voir que tous les hommes s'abstinssent de femmes tant qu'ils ne sont pas mariés, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'environ 30 ou 40 ans. Je ne sais trop comment les femmes s'accommoderaient de pareil régime, en cas qu'il pût convenir aux jeunes gens.

Au résumé, le commerce amoureux n'étant nullement compatible avec les préceptes de la législation toujours opposée à l'opinion, il a dû dégénérer en astuce générale et accord secret pour la violation des lois. Aussi le jeune homme qui garde sa virginité, est-il publiquement traité de benêt. La chose est envisagée fort différemment en Harmonie, d'autant mieux que cette virginité bornée au tiers des jeunes gens ne doit s'étendre qu'à l'âge d'environ 19 ans, et procure à ces conditions une foule d'avantages à toutes les classes d'hommes et de femmes. Nous allons, de l'exposé de quelques-uns de ces avantages, déduire les considérations qui maintiendront dans le rôle vestalique 1/3 des jeunes gens de 16 à 20 ans.

Je commence par un motif de politique. Le corps des vestels est protégé, investi de prérogatives, parce qu'il est nécessaire pour donner le change à l'enfance au sujet des relations d'amour. Si tous les jouvenceaux de la 6e. tribu prenaient une maîtresse à 16 ans, passaient subitement du gymnasiat au damoisellat, et abandonnaient brusquement les travaux du matin, cette défection générale des hommes provoquerait de fâcheuses conjectures dans la tribu du gymnasiat : elle en conclurait que la cour galante et les amours sont donc bien remplis de charme : bientôt les enfants de 15 ans et par suite ceux de 14 et de 13, voudraient anticiper sur les époques fixées pour cette transition.

Mais la demi-désertion des deux chœurs n°. 6, et la conservation d'une moitié dont 1/3 de garçons et 2/3 de filles qui restent avec l'enfance, y produisent un esprit de parti, une préférence cabalistique très-propre à inspirer à l'enfance du dédain pour l'amour, et pour cette moitié de scissionnaires qui ont déserté les travaux du matin et se sont introduits aux séances du soir de la cour galante.

La défection des chœurs entiers de jouvenceaux et jouvencelles deviendrait donc l'objet d'une curiosité inquiète et dangereuse chez les chœurs moins âgés : il faut un procédé mixte; or, la transition amoureuse est masquée très-artistement au moyen du vestalat, qui prête à toutes les équivoques et préventions dont il convient que les enfants soient imbus sur pareille matière. Ils voient les démonstrations d'amour aux alentours des vestales; mais tout dans la cour vestalique est d'une décence qui, loin d'éveiller aucun soupçon chez l'enfant, lui fait dédaigner les mœurs galantes des chœurs supérieurs, et soutient son enthousiasme pour l'industrie matinale et pour le corps vestalique resté fidèle à ces travaux.

Par nécessité de donner le change aux enfants sur les affaires d'amour, l'Harmonie doit soutenir et encourager le corps des Vestels, indispensable dans cette politique.

De quelle classe de jouvenceaux sera-t-il tiré? De ceux qui, comme le fils de Thésée, entraînés par la chasse et les fonctions actives, n'inclinent que fort tard à l'amour, et sont absorbés par une foule d'autres intérêts, si nombreux en Harmonie, où chaque branche d'industrie est le germe d'intrigues les plus piquantes. Si la chasse à elle seule suffisait pour distraire Hippolyte de l'amour, que sera-ce d'un ordre social où chaque jouvenceau sera

préoccupé de vingt et trente sortes d'intrigues plus intéressantes que n'est aujourd'hui la chasse!

Autre chance : quelques jeunes gens de 15 à 19 ans se seront passionnés pour des vestales qui ne veulent point encore admettre d'amant possesseur. Ces jeunes gens seront peu tentés de fréquenter la cour galante, où ils ne trouveraient pas leur bien-aimée. Ils resteront comme elle au drapeau vestalique, en attendant le moment où ils pourront la suivre à l'armée et y briguer sa préférence; tout poursuivant étant de plein droit admis à l'armée, à la suite de la vestale qui lui a concédé ce titre.

Un appât non moins fort pour le rôle de vestel sera celui des alliances monarcales dont ces jeunes gens obtiennent par fois la préférence [par faculté d'admission précoce aux grandes armées.] De là vient que leurs parents et amis les exciteront à rester dans le corps vestalique jusqu'à 19 ans, époque où ils iront à l'armée, et où le plus pauvre vestel, s'il est remarquable par ses moyens personnels, pourra espérer d'être choisi par quelque haute souveraine, comme géniteur d'héritier titulaire, et parvenir au titre d'époux, qui, en Harmonie, ne se donne aux hommes et aux femmes qu'autant qu'il y a progéniture vivante et reconnue de l'un et de l'autre.

Les vestels auront sur ce point plus d'espoir de succès que les vestales dont on verra la franche moitié échouer dans le rôle de génitrice : les jeunes femmes en Harmonie étant trop robustes pour concevoir de bonne heure, on en verra bon nombre de stériles à perpétuité; la plupart ne seront fécondes que vers l'âge de 25 ans. Dès lors, sur vingt vestales choisies pour génitrices monarcales, on peut prévoir que dix échoueront faute de fécondité : elles n'obtiendront dans ce cas que le titre de vice-épouse,

qui donne un droit dans les hoiries et un rang de dignitaire.

Les vestels n'auront pas ce risque à courir; une princesse ne viendra guère à l'armée pour y faire choix d'un géniteur, avant de s'être assurée par expérience qu'elle est en âge ou en état de fécondité.

Au sujet de ces choix, remarquons que l'Harmonie ne se hâte pas de reproduire dès l'âge de 14 ans, les lignées titulaires des douze degrés de souveraineté (II, 376). Elle n'a jamais à craindre qu'un trône manque d'héritiers légitimes, ni que le défaut d'héritiers directs puisse causer aucun trouble. Répétons à cet égard qu'il faut différer toute objection jusqu'à l'exposé des équilibres de familisme.

Si les princes et princesses venaient de bonne heure à l'armée pour y faire choix d'une génitrice ou d'un géniteur en titre, les vestales et vestels auraient peu de chances de préférence; car la première jeunesse, en amour, se passionne rarement pour ses égaux en âge; elle préfère volontiers ceux de 25 à 30. Les princesses qui devront faire un choix attendront d'autant mieux cet âge, qu'il serait contraire à la décence de voir arriver à l'armée une femme de 18 ans pour y donner la pomme à un jouvenceau. Une telle démarche n'aura rien de choquant chez une dame exercée, âgée de 25 à 30 ans. Ce délai tournera à l'avantage des vestels, parce qu'une femme un peu experte commence à prendre du goût pour les amants du premier âge.

On ne manquera donc pas d'amorces pour attirer au corps vestalique un tiers des jeunes gens de 15 à 19 ans. Ce rôle, bien loin de prêter à la raillerie, comme celui des Alexis et des Joseph, sera l'enseigne d'un caractère

mâle, généreux, fidèle aux amitiés de l'enfance ou aux espérances données par une vestale. D'ailleurs on en verra bon nombre, d'un et d'autre sexe, chanceler et passer successivement au damoisellat, tous débutant par le vestalat au sortir de la 5e. tribu.

Ajoutons que les dames harmoniennes spéculent en amour bien différemment de nos dames civilisées, qui, incertaines sur les jouissances futures, se pressent de tout user sans songer au lendemain. Nos belles opèrent comme le soldat en pays ennemi, où il saigne toute la basse-cour, et verse les tonneaux plutôt que de rien laisser à ceux qui le suivront. Telles sont généralement les dames civilisées qui n'ont aucune chance de spéculation sur les réserves de jeunes gens. Celles de l'Harmonie considèrent tous les jouvenceaux de la Phalange comme un corps de réserve qu'elles mettront à profit après les premiers amours. Elles savent que les femmes âgées auront tôt ou tard un contingent à recueillir sur les vestels plus que sur les damoiseaux : on en verra la preuve aux sections qui traiteront du faquirat et des hautes harmonies d'amour. Dès lors le sexe féminin spéculera sur le retard amoureux des vestels et protégera cette compagnie.

Il y aura entre les dames de ce nouvel ordre et celles du monde civilisé, la même différence qu'entre un propriétaire impatient qui dévaste et abat tous les jeunes bois, ou un agronome sensé qui entretient ses forêts bien aménagées et garnies de hautes futaies auxquelles il craint de toucher avant la pleine maturité.

Assurément le second gagnera le double du premier, en ne se pressant pas de jouir; et tel sera le calcul des dames harmoniennes, toujours assez pourvues d'hommes, ainsi qu'on le verra au traité de la haute Harmonie.

J'ai prouvé que les vestels harmoniens n'auront rien du ridicule où tomberait un tel rôle en civilisation, et seront au contraire distingués à titre de caractères de forte trempe, en qui les germes de vertu l'emporteront sur l'amour. Ils en seront récompensés, soit par l'avantage d'obtenir à l'armée la vestale qu'ils auront attendue, soit par la préférence de magnates ou princesses qui auront un héritier à fournir pour les sceptres de divers degrés, soit par diverses voies d'avancement attachées à cette fonction. Ainsi le petit retard de 3 à 4 ans en exercice d'amour leur vaudra toujours des chances d'accroissement en fortune, en vigueur, en considération.

Quoique l'Harmonie prodigue à l'une et l'autre compagnie vestalique tous les délassements, elle s'attend à voir une moitié de la jeunesse opter, au bout de six mois ou un an, pour le damoisellat; défection qui n'est point vice, ledit emploi étant nécessaire.

Une vestale est d'autant plus considérée, qu'elle n'a parmi ses poursuivants aucun préféré d'inclination : mais elle n'est pas congédiée pour en avoir un; elle risque seulement d'être moins recherchée à l'armée par les princes qui viendront faire choix d'une génitrice. Au reste, leur vie active et joyeuse leur donne assez de moyens de faire diversion à l'amour, contre qui le meilleur antidote est l'abondance même (1) des poursuivants titrés et admis à leur cour.

(1) En théorie d'équilibre passionnel, il faut absorber la tentation vicieuse, par la multiplicité des chances d'essor et par l'étendue des chances de compensation.

L'on voit quelques-uns de ces effets en civilisation, entre autres dans la classe des commis-marchands. Il n'en est pas de plus généralement probe en gestion, parce que c'est la classe qui

Lorsque les unions vestaliques sont consommées à l'armée, il est d'usage et la courtoisie exige que le plus âgé suive le plus jeune en qualité de troubadour. La campagne leur est comptée double, comme chez nous les campagnes de guerre, soit pour la vestale et son troubadour, soit pour la troubadoure et son veste (12 campagnes donnent rang de paladin ou paladine).

Les troubadours vont se fixer quelque temps dans la Phalange du plus jeune; ils y jouissent du rang de magnat; leur vestale passe au rang de pro-vestale. Cet usage s'étendra communément aux femmes, et on verra d'ordinaire la troubadoure suivre le pro-vestel. Nos coutumes veulent que la femme parte avec un homme qui l'a marchandée et obtenue : cette suite du mariage est aussi galante que les négociations préalables du courtier.

Les farouches admirateurs de l'antiquité ne manqueront pas de s'informer par quel supplice on punit les pro-vestales et pro-vestels qui manquent à la fidélité. Sont-ils, comme aux beaux jours de la liberté romaine, enterrés tout vifs pour le bien de la morale? Non : ils en sont pour la renonciation à leur rang; encore ne sont-ils déchus qu'à la deuxième infidélité connue, à moins que dès la première il n'y ait rupture formelle de la part de leur conjoint.

Le troubadour et la troubadoure qui viennent s'établir quelque temps avec une vestale ou un vestel, ne man-

a le plus d'occasions de larcin. Peut-être y céderaient-ils souvent s'ils n'avaient pour l'avenir des perspectives d'avancement qui les soutiennent dans les voies de la probité. Dès lors cette renonciation au larcin n'est plus privation pour eux, mais option soutenue d'espérances, comme celle du corps vestalique dans ses délais d'abandon à l'amour.

quent pas de rejoindre ensuite leur Phalange. L'amour de la patrie est un lien trop fort en Harmonie, pour qu'aucun autre puisse le rompre. Au reste, chacun est libre à cet égard.

La stérilité d'une vestale n'ôtera souvent rien aux avantages que sa Phalange pouvait se promettre de la fécondité. Le monarque troubadour une fois habitué et choyé dans cette Phalange y fera choix de quelqu'autre femme d'une fécondité connue, et rarement il ira chercher ailleurs une génitrice.

En Harmonie, on distingue des degrés dans l'union des sexes : le mariage n'arrive en degré ultérieur et n'a lieu que lorsqu'il y a enfantement. La grossesse même n'est pas encore un motif suffisant pour concéder les titres d'époux et épouse ; car la femme peut accoucher d'un enfant mort, et le but de l'hymen ne sera point rempli ; il n'y aura pas LIEN DE FAMILLISME.

Ces considérations obligent l'Harmonie à établir une échelle de droits et de titres en amour, et ne pas concéder le titre d'époux avant de savoir si la principale condition en sera remplie. Nous blâmons à bon droit l'autorité, lorsqu'elle nomme aux fonctions des gens qui n'ont aucune aptitude à les exercer. Il en est de même en mariage, dans l'Harmonie : si une femme est stérile, elle ne peut pas être épouse, créer le lien familial : elle reste aux échelons inférieurs (indiqués chap. XII); et il en est de même d'un homme qui, dans son union avec une femme déjà mère antérieurement, n'obtiendrait d'elle aucun enfant ; il ne serait pas promu au rang d'époux.

Ces détails s'écartent de notre sujet, qui ne s'étend qu'aux premiers amours, à l'art de les concilier avec le progrès de l'industrie et des études, et avec l'harmonie

générale. Il suffit qu'on ait vu dans ces trois chapitres, que les chances de vestalité ou virginité sont aussi honorables, aussi attrayantes en Harmonie, qu'elles sont ingrates dans l'état actuel, où la dépravation ne laisse en amour aucune carrière aux mœurs loyales; pas même dans l'adolescence, et moins encore dans les périodes plus avancées, où l'amour n'est si souvent qu'un masque de vénalité et de méprisables intrigues.

CHAPITRE X.

Des Damoiselles et Damoiseaux.

Les objections sur la disparate des coutumes d'Harmonie avec les nôtres ont été suffisamment réfutées aux Interliminaires (III, 86). Achevons de remplir la tâche, de distribuer la tribu de transition amoureuse en deux corporations contrastées, marchant,

L'une au beau par la route du bon, — VESTALAT.

L'autre au bon par la route du beau, — DAMOISELLAT.

Le système d'éducation attrayante ne serait pas *intégral composé*, si cette méthode n'était pas soutenue jusqu'à l'âge de majorité, 19 à 20 ans (tribu 7e., les adolescents), où se termine l'éducation. Il faut que, jusqu'à cette époque, elle opère de manière à entraîner au travail productif les deux classes de vestalat et damoisellat, tout en favorisant leurs inclinations.

Les fonctions vestaliques ne doivent leur relief qu'à la scission d'une moitié de jouvençaux et jouvencelles qui prennent parti pour des mœurs différentes. Les caractères ne sont pas tous de trempe convenable à se soutenir longtemps dans les voies virginales : il faut donc des mé-

thodes propres à discerner et employer utilement ceux qui penchent pour la précocité en exercice amoureux.

Il arrive toujours qu'une moitié des jouvenceaux et jouvencelles, moins pourvue des talents, de la beauté, de la force de caractère nécessaires pour s'avancer dans le vestalat, ou bien stimulée par le tempérament, par les dispositions galantes, s'enrôle de bonne heure sous la bannière amoureuse, et prend parti dans le corps du damoisellat, plus nombreux en hommes qu'en femmes.

Le corps des damoiseaux et damoiselles forme une moitié de la secte d'amour fidèle qui est première fonction ou première touche en gamme d'amour.

Ce n'est pas à 15 ans [ou 15 1/2], à l'instant même du passage en 6e. tribu, que les jouvenceaux et jouvencelles optent entre le vestalat ou le damoisellat ; tous débutent par la vestalité : il serait même honteux de n'y pas passer au moins quelques mois. Ce n'est que peu à peu que les caractères faibles se laissent prendre à l'amour : dès l'âge de 16 ans, quelques-uns désertent le vestalat, d'autres plus tard. Ce sont communément les moins beaux qui perdent patience; la chance des unions princières d'armée étant « assez faible » pour ceux et celles qui n'ont pas la beauté [ou de grands talents pour briller dans une armée formée par vingt empires.]

Dans l'état civilisé, c'est d'ordinaire une classe de femmes peu honorables que celles qui se livrent de bonne heure à l'amour : elle est pourtant bien nombreuse; elle comprend les 9/10es. des paysannes, et les grisettes de la ville, qui à 16 ans ont déjà eu plus d'amants qu'elles n'ont d'années. On rencontre aussi parmi les demoiselles de la bourgeoisie ou de haut parage, quelques aigrefines qui, avec leurs masques d'Agnès et de bigotes, « sont

bien plus débauchées que les » grisettes. Il existe donc en civilisation une très-grande majorité de femmes précoces en amour et en libertinage secret.

La transition amoureuse est au contraire fort décente en Harmonie, parce que le corps du damoisellat à des rivalités qui l'obligent à se respecter, et ne pas former un contraste choquant avec le vestalat où règnent au suprême degré l'honneur et la pudicité. Il faut, pour établir la concurrence, que les damoiseaux et damoiselles compensent leur faiblesse précoce par un grand raffinement de délicatesse en amour, de manière que les deux carrières de vestalat et de damoisellat conduisent par des voies différentes aux buts généraux de l'éducation, aux progrès de l'industrie [et des études], au lustre des vertus sociales, [et qu'ils marchent, l'un au bon par la route du beau, l'autre au beau par la route du bon.]

L'époque la plus critique de l'éducation, celle d'avénement en puberté, deviendrait l'écueil du système harmonien, si elle faisait dévier la jeunesse de ces nobles sentiments dont l'éducation l'a nourrie. L'amour ne doit donc intervenir que pour donner une force nouvelle à ces impulsions honorables ; il doit opérer à l'encontre du mécanisme civilisé, où il ne s'empare des jeunes têtes que pour leur inspirer le mépris de tous les préceptes de l'éducation, l'esprit d'astuce et de ligue secrète contre les mœurs et les autorités, le goût des excès, et souvent des vices et de la crapule. Voilà ce qu'obtient l'éducation civilisée, en refusant d'ouvrir à l'amour les deux carrières de rivalité honorable qui doivent « l'utiliser » et le régulariser dans ses débuts.

Les relations d'Harmonie sont disposées de manière que nulle intrigue d'amour ne peut rester inconnue, sur-

tout dans la tribu du jouvencellat ; en outre, la fidélité et toutes les affections honnêtes y jouissent d'un lustre dont on ne voit pas même l'ombre parmi nous, qui ne pouvons ni garantir la fidélité, [ni lui assurer un lustre, une récompense.] Ce serait donc pour un damoiseau comme pour une damoiselle, un grand déshonneur que de n'avoir pas débuté par quelques détails honorables, et d'entrer dans la carrière comme la jeunesse civilisée, par la route du dévergondage ou de l'hypocrisie.

Le corps de damoisellat refuserait de s'agréger de tels personnages : s'il n'a pas pu marcher de front avec les vestales dans le sentier de la virginité, il se pique de les égaler au moins en délicatesse. Ainsi le jouvenceau ou la jouvencelle qui débuteraient sans moralité dans leurs amours, essuyeraient l'affront d'être refusés au corps du damoisellat, qui tient rang, à la cour galante, dans la Série de fidélité. Ils seraient obligés de prendre place à la première tribu complémentaire (III, 440), et y seraient mal vus, parce que cette tribu est hors de ligne par insuffisance de titres caractériels, et non par défaut de mœurs ni de procédés.

Comment les penchants honnêtes pourraient-ils germer chez les jeunes femmes, si on en dispensait les jeunes gens leurs compagnons de tribu, et si le jeune homme allait, comme en civilisation, se livrer à une foule de femmes dès que le premier pas est franchi ; s'il trouvait comme aujourd'hui dans la classe dite *honnête et comme il faut*, des femmes qui voudraient toutes prendre leur part d'un joli débutant ? Dans ce cas le libertinage des jeunes gens entraînerait celui des jeunes filles, et le corps du damoisellat ne serait bientôt qu'une réunion d'orgie : l'ordre sociétaire prévient cette dépravation en astreignant

les damoiseaux aux mêmes statuts de fidélité que les damoiselles.

On vante les premiers amours, leur vive impression dont il reste toujours des souvenirs : il faut donc, en politique sociale, utiliser cette belle passion en lui donnant un brillant essor. Les choix étant libres, on ne verra pas beaucoup de jouvenceaux se passionner pour les jouvencelles de même âge : la nature aime les croisements et rapproche volontiers les âges éloignés. D'ailleurs, elle établit en Harmonie tant de relations amicales entre les âges divers, qu'on verra encore plus qu'à présent, le jouvenceau débuter avec une femme âgée, et la jouvencelle avec un homme fait. Il n'y aura toutefois rien de fixe là-dessus, puisque l'entière liberté règnera dans les choix.

Le premier amour est très-révéré en Harmonie; on le considère comme une sorte d'alliance perpétuelle, et on ne manque jamais de le cimenter par un legs testamentaire. C'est encore l'opposé des usages civilisés, où le premier amour entravé par les parents, méconnu par la loi, déguisé par les amants, ne laisse bientôt après, que les plus faibles souvenirs, et se trouve d'autant mieux déconsidéré, que la loi affecte de ne reconnaître pour premier amour que celui du lien conjugal, qui chez les hommes est plus souvent vingtième amour que premier, et qui est si rarement premier chez les femmes.

Quelle sera la durée probable de la fidélité d'un damoiseau ou d'une damoiselle? pense-t-on que ceux qui auront débuté à 16 ou 17 ans, puissent être fidèles jusqu'à 19 ou 20, époque d'entrée en adolescence? le terme serait long et un peu au-dessus de la puissance humaine : cependant, pour y arriver autant que possible, on s'attache

à prévenir les occasions d'inconstance ; la secte des damoiseaux et damoiselles n'a qu'un demi-accès en cour galante ; elle ne fréquente pas les sériستères de hauts degrés en amour ; elle n'est qu'un anneau de transition, jouissant d'une demi-liberté amoureuse. Quoique l'Harmonie distingue des amours de tous degrés, indiqués à la gamme (II, 356), elle ne se hâte pas d'y admettre la jeunesse dont l'éducation n'est pas achevée ; aussi le damoisellat ne fréquente-t-il que les Séries du degré de fidélité, et la secte du faquirat qui est celle de Décius amoureux d'un et d'autre sexe ; puis la secte de rigorisme ou pruderie, dernier anneau en gamme de fonctions d'amour.

Il reste à parler des fautes ou peccadilles érotiques ; l'Harmonie sait qu'elle n'obtiendrait rien si elle voulait trop prétendre : il faut donc se borner à maintenir le corps du damoisellat dans de sages limites, sans exiger l'impossible, comme en civilisation où l'on obtient la fidélité en paroles, mais en réalité le libertinage secret. Qu'arrive-t-il des devoirs outrés qu'on impose? Les femmes bien informées du dévergondage des hommes se font une conscience accommodante et des principes de représailles, comme celui-ci que j'ai entendu soutenir par certaine fille vertueuse : « Une infidélité, ce n'est rien du tout, » ce n'est qu'un petit oubli : bah! ce n'est rien du tout. » Elle soutenait ce principe contre quatre hommes. Tels sont les maximes de femmes qui ont rang de *très-honnêtes ;* qu'on juge par là de ce que peuvent être les moins honnêtes!

N'est-il pas plus sage de céder quelque chose au torrent, que de vouloir comprimer la passion, qui rompra les digues et renversera tout l'échafaudage de répression? C'est par cette sotte méthode que les femmes civilisées

deviennent autant de libertines, par la seule persuasion qu'elles ont le droit de rébellion secrète et de représailles contre les hommes. L'Harmonie plus sage transige avec la nature ; et pour obtenir ce qui est possible, elle ne demande jamais au delà.

C'est une corporation très-distinguée, que celle des heureux mortels qui obtiennent en premier amour les damoiselles et damoiseaux. Quel nom leur octroyer? Je ne sais, et je m'en rapporte aux romantiques sur les nomenclatures.

Par analogie au titre de Troubadour choisi pour les possesseurs de vestale, nous pouvons affecter le titre de Ménestrel et Ménestrelle aux possesseurs de damoiselle et damoiseau. Ce sont deux noms d'anciens poëtes galants; ils peuvent convenir à ces deux emplois. Les ménestrels comme les troubadours jouissent de certains priviléges dont on ne peut pas faire mention; ces détails tenant aux relations de la cour galante dont je ne traiterai pas dans ces deux volumes, ni peut-être dans les suivants.

Si la déchéance du pro-vestalat est prononcée à la seconde infidélité connue, celle du damoisellat où les mœurs sont moins rigoureuses, n'a lieu qu'à la seconde inconstance ou à la première persistante. Tout damoiseau ou damoiselle qui peut rester fidèle jusqu'à l'expiration du terme (âge d'environ 19 ans 1/2), acquiert par là de beaux priviléges : on en obtient de moindres pour une fidélité moins prolongée.

Par exemple, un damoiseau fidèle jusqu'au terme, jusqu'au passage en adolescence, obtient de plein droit l'admission à l'armée, dès l'année suivante. Cette admission sera différée d'un an ou deux, s'il a manqué de fidélité un an ou deux ans avant le terme. On propor-

tionne ainsi toutes les prérogatives, l'Harmonie n'admettant l'arbitraire en aucun cas.

Il nous reste à examiner comment ces corporations de premier amour, au nombre de quatre, les

Pro-vestales et Pro-vestels; *Damoiselles et Damoiseaux;*
Troubadours et Troubadoures: *Ménestrels et Ménestrelles.*

concourent au soutien des bonnes mœurs et de l'industrie: ce sera le sujet d'un court parallèle avec l'indécence et les vices qui dominent dans les premiers amours de civilisation.

TRANS-APPENDICE. — *Accord du beau et du bon dans les premiers amours de l'Harmonie.*

A l'idée de liberté amoureuse, chacun, avant de s'informer comment elle sera pondérée, n'en augure que crapule et scandale. Démontrons que ces désordres sont l'ouvrage du régime civilisé, qui a l'impudeur de les encenser et les couvrir de l'égide des lois.

Les diverses classes de jeunes amants cités plus haut ne vivent pas dans une Phalange à la manière de nos jeunes mariés, en couples scandaleux, occupés à becqueter publiquement leur impudique moitié, comme font en civilisation tant de jeunes époux qui ne sont bons qu'à donner de sottes leçons aux sœurs moins âgées, à tous les enfants de la famille et de la coterie, sous prétexte que leurs becquetages sont autorisés pour la gloire de Dieu et de la morale. Dieu ne perdrait rien de sa gloire si les jeunes mariés étaient moins indécents, moins obscènes devant les enfants. *Maxima debetur puero reverentia.*

Ces coutumes immondes n'auront pas lieu dans l'Harmonie; elle parlera moins de bonnes mœurs et en exigera davantage ; elle s'attachera à garantir le premier amour des excès sensuels qui règnent communément en civilisation. Pour prévenir la satiété qui en est la suite, elle mettra en jeu de nombreuses distractions, parmi lesquelles figurera avantageusement l'étude [attrayante] de l'analogie, [cachée aux enfants] (Pivot inverse), mais en premier lieu l'industrie.

Le vice de nos mœurs est de mettre l'amour, dans ses débuts, en opposition avec l'industrie et l'étude : on verrait l'une et l'autre abandonnées pour les amourettes, si l'autorité paternelle ou le besoin de subsistance n'intervenaient pour retenir la jeunesse au travail. Examinons comment le régime harmonien sait employer l'amour à redoubler l'émulation de la jeunesse en industrie comme en étude.

On évitera d'abord le ridicule d'encourager et prôner la fainéantise chez les jeunes amants : l'opinion ne les tiendra pas quittes pour des roucoulements et romances. Parmi nous, de jeunes mariés croient avoir fait des prouesses de vertus domestiques, lorsqu'ils ont, jusqu'à neuf heures du matin, travaillé au chevet à célébrer le sacrement. Ces sortes de vertus ne sont pas de recette en Harmonie, où l'on ne préconise en fait de mœurs que ce qui peut concourir au bien de la Phalange entière, à l'accroissement des richesses, au luxe, premier foyer d'Attraction. Les intrigues industrielles sont si actives en Harmonie qu'aucune corporation n'y protége la nonchalance.

Le vice de notre système social est de ne savoir pas mener de front les plaisirs et l'industrie : aussi, toute la classe riche est-elle rebelle au travail, du moment où elle atteint l'âge d'amour. Il faut, pour obvier à ce vice, que l'industrie, outre l'appât des intrigues de Série, soit encore soutenue de divers appuis inconnus parmi nous. La seule initiation à l'analogie universelle suffira à créer une émulation studieuse dont l'enthousiasme se prolongera dix ans au moins, et contre-balancera la fougue amoureuse de 15 à « 30 » ans dans tout le cours de sa durée. Sans l'intervention de ces nouveaux ressorts,

il ne serait pas possible d'allier le goût du bon et du beau chez la jeunesse harmonienne : elle tomberait, comme la nôtre, dans le dégoût de l'industrie.

Mais le luxe des cultures, le charme des intrigues de Série, [les amorces que présente l'étude de l'analogie,] la gaieté des réunions industrielles, sont des stimulants trop actifs pour que l'amour puisse les paralyser et faire négliger le travail. D'ailleurs, les rivalités corporatives s'y opposent; les damoiselles et damoiseaux craindraient d'encourir la raillerie des vestales et de toutes les corporations qui les observent. Un troubadour, un ménestrel, quoiqu'étrangers dans la Phalange, tiennent à s'y distinguer, et prennent parti avec les groupes adonnés à leurs cultures favorites (1).

Bref, si un jeune couple se relâchait sur l'industrie, si, passant au lit la grasse matinée, il prétendait tenir une louable conduite parce que les deux conjoints auraient, selon *Sanchez*, *Azor* et *Suarez*, rendu LE DEBVOIR, *semen effundentes intrà vas debitum*, on leur

(1) Clodomir sur les bords de la Seine était sectaire actif des roses mousseuses, des prunes drap-d'or, des fraises ananas, et de beaucoup d'autres végétaux. A l'armée du mont Hémus, il a obtenu la vestale Antigone ; il la suit en troubadour à sa Phalange de l'Hippocrêne : là il se liera d'emblée avec tous les groupes qui cultivent ses végétaux favoris; il leur communiquera les procédés de France et s'instruira des leurs. Il voudra, à titre de prince français, se distinguer et se montrer en digne émule des habitants de l'Hippocrêne. L'amour ne peut plus exciter à la fainéantise dans un ordre où l'on ne rencontre plus d'oisifs, où les travaux sont métamorphosés en plaisirs soutenus de vives intrigues, et où le monde social, plus ami des richesses que nous ne le sommes, vouerait au mépris nos héros d'oisiveté conjugale.

signifierait que tels et tels groupes industriels n'ont que faire de sectaires insouciants qui ne paraissent pas aux séances de travail, et qu'on donne congé aux indolents disciples de Sanchez. Ces tourtereaux seraient couverts de ridicule avec leurs vertus ménagères dont se pavanent aujourd'hui les couples de jeunes époux.

J'en ai vu se lever à dix heures du matin : ils avaient dûment satisfait au précepte de Sanchez, au *debvoir conjugal;* puis, après la restauration du déjeûné, on voyait le tendre époux se promener au soleil de juin, en redingote de molleton, de peur de s'enrhumer; et les dames du quartier de s'extasier en disant : *c'est un jeune mari.*

Quel sujet d'enthousiasme! un jeune paresseux *semen effundens intrà vas debitum!* on ne verra pas de ces extases en Harmonie, et il faudra que les *ensemenceurs moraux* soient sur pied à quatre heures du matin, sous peine d'être d'abord colaphisés par toute la cour galante qui ne les aura pas vus à la séance du petit lever, et ensuite congédiés par les groupes dont ils déserteraient les travaux pour ensemencer *intrà vas debitum*, tandis qu'on ensemencerait les jardins et les champs.

La reine Blanche de Castille ne voulait pas que son fils saint Louis se délectât trop souvent avec sa jeune épouse Marguerite, qui s'en désolait, disant à la reine mère : *Ne me laisserez-vous jamais voir mon seigneur?* Blanche les gourmandait quand elle les trouvait, dans le cours de la journée, occupés à se rendre le debvoir conjugal. Blanche aurait été dispensée de ces remontrances, en Harmonie, où les jeunes époux sont entraînés sans cesse à des fonctions utiles qui laissent peu de temps à leurs caresses morales; d'autant mieux que leur séance

galante du soir se passe comme celles de la journée, en nombreuse compagnie, occupée en partie à la culture des arts, et alliant une occupation à la galanterie.

Bref, les couples de jeunes amants ainsi que toutes les corporations d'Harmonie, devront tendre au premier foyer d'attraction, au luxe interne et externe. Ils s'éloigneraient de l'un et l'autre, s'ils passaient leurs journées dans une mollesse qui, en les énervant, compromettrait la vigueur ou luxe interne, et détournerait de l'industrie, voie de luxe externe ou richesse.

On nous parle sans cesse de contre-poids en politique civilisée; mais quel contre-poids établit-elle dans les premiers amours? Licence absolue chez le sexe masculin, et contrainte légale absolue chez le sexe féminin. On ne saurait voir ni balance ni équilibre dans un tel ordre. Telle fille que le tempérament obsède et expose à de graves maladies, ne sera pas mariée à vingt-cinq ans; telle autre, qui pouvait différer, est mariée à quinze ans, [ou pourvue d'une demi-douzaine d'amants.] Et les philosophes, auteurs d'un tel ordre, nous rappellent à la simple nature! doivent-ils s'étonner que la nature ligue en secret toute la jeunesse contre leurs systèmes coërcitifs, opposés en tout sens à la règle d'équilibre (185), *tendre à la fois au bon et au beau par développements libres et contrastés?* peut-on trouver chez nous, dans les premiers amours des femmes, ni liberté légale, ni contraste corporatif, ni tendance contrastée, des unes au bon par le beau, et des autres au beau par le bon?

Ils ont donc établi en premier amour, comme dans toute leur politique sociale, un régime opposé à celui qu'ils promettaient; opposé à l'équilibre, à la vérité, à la justice. Quelle est leur petitesse de n'avoir pas osé,

en 3000 ans, spéculer sur un ordre différent, sur un essor méthodique de cette liberté dont ils se disent les apôtres, et dont par le fait ils ne sont que les ennemis secrets!

On se hâtera d'accumuler des objections contre ces premiers amours d'Harmonie, entre autres celle-ci: « la » fille d'un grand seigneur, d'un millionnaire, pourra » donc, à l'abri du titre de vestale ou damoiselle, se » prendre de belle passion pour *un intrigant sans le sou*, » et l'afficher pour amant. »

Toutes ces critiques sont prévues; j'ai plus de réfutations prêtes qu'on ne pourra alléguer d'obstacles. Sur dix tribus qui exercent en amour, je n'ai décrit encore que la première; il faut attendre le tableau des neuf autres et de leurs influences. Je me borne à rappeler la condition que je me suis imposée dès l'argument (211): *« pleine coïncidence de l'amour libre avec les deux auto- » rités administrative et paternelle, en tout ce qui touche » à* L'INTÉRÊT *et aux* MOEURS. » *La clause, je pense, est assez précise et assez sévère; elle sera strictement remplie à la fin du traité: mais s'il est convenu que je parcourrai tel espace en un jour, peut-on exiger que je le parcoure dès la première heure? j'ai répondu* (*Interlog.*) *à ces impatients qui veulent que l'on construise le faîte de l'édifice avant d'en poser les fondements.*

CHAPITRE XI.

Du Corps Sibyllin.

Déjà vingt-deux chapitres ont été employés au tableau de l'éducation harmonienne; il est terminé *quant aux enfants;* mais je n'ai rien dit des maîtres, non plus que de leurs méthodes et procédés en matière d'enseignement.

Plus d'un lecteur pensera que j'aurais dû, avant tout, parler des corps enseignants, et qu'en les reléguant à la fin du traité d'éducation sociétaire, j'ai disposé les matières à contre-sens. Non : je donne à ces corporations le rang qu'elles se sont donné elles-mêmes, le dernier. Ne sont-elles pas ce qu'il y a de plus pauvre, de plus assujetti et de plus dépourvu d'influence dans la classe instruite de la civilisation, partout astreintes, comme Corneille, à façonner leur génie, leurs écrits et leurs opinions, à la politique d'un Mazarin, et payées de tant d'humiliations par le plus chétif salaire? Il est plaisant que les savants aient distribué le monde social de manière à y occuper le dernier rang.

Je les en ai déjà badinés amplement à l'Intermède (II, 548), en leur montrant le lustre dont ils doivent jouir dans l'Harmonie : quant à présent, on peut dire qu'ils sont logés à l'enseigne où ils ont logé le monde social et scientifique, *au rebours du sens commun.*

Je dis monde social et scientifique ; le tort étant commun à l'un et à l'autre ; l'un s'est organisé à contre-sens de la vérité et de la justice, en préférant l'industrie morcelée et mensongère à l'industrie sociétaire et véridique : même ridicule chez le monde scientifique, en ce qui

touche à la marche des sciences ; il a entrepris à contre-sens l'étude du mouvement : après 2500 ans d'efforts, Newton, *prenant le roman par la queue*, a déterminé les lois du mouvement matériel avant celles des quatre autres mouvements (tablés II, 248), tous antérieurs en rang au matériel, qui est devenu abîme et cul-de-sac pour le génie; car il n'a conduit aucunement à la connaissance des quatre autres, quoique l'acheminement eût été facile à des esprits méthodiques.

Voilà triple subversion dans le monde savant, vrai monde à rebours, en ce que

Il dirige les études à contre-sens du monde naturel ;

Il organise l'état social à contre-sens des destins ;

Il se place en lot de fortune à contre-sens « du bon ordre. »

J'ai dû par cette observation les disposer à tolérer une critique de leurs systèmes d'enseignement, arbitraires comme toutes les conceptions philosophiques, excluant ou prônant tour à tour les méthodes, selon qu'il plaît à Quintilien, Rollin ou autre sophiste en crédit.

Par opposition à ce vague des systèmes, l'Harmonie emploie le mode intégral, la méthode échelonnée et appliquée à tous les titres d'esprits et de caractères.

En traitant des instituteurs harmoniens, trois choses « peuvent » fixer notre attention :

1. Le rang qu'ils occupent en hiérarchie sociétaire [dans l'un et l'autre sexe] ;

2. Le mode adopté pour leur élection et leur indépendance ;

3. La méthode unitaire qu'ils suivent en institution.

1°. *Leur rang en hiérarchie sociétaire ;* il doit être en proportion de leur utilité ; quelle est-elle ? Chacun sur

cette question va tomber d'accord si je pose en principe : « que l'éducation est pour l'homme une seconde mère ; » sans elle, il se trouve ravalé fort au-dessous des brutes ; » car un loup, un corbeau, reçoivent de la simple nature » toutes les connaissances dont ils ont besoin pour s'é- » lever au rôle de loup parfait, corbeau parfait. Il n'en » est pas ainsi de l'homme, qui ne reçoit de la nature » que des germes ; c'est à l'éducation à les développer ; » elle doit donc tenir un rang éminent parmi les ressorts » sociaux. »

Sans doute, s'écrie-t-on, l'homme n'est rien sans l'éducation. En ce cas, ceux qui la lui donnent sont donc une classe bien précieuse ! Comment donc se fait-il que les instituteurs tiennent le dernier rang dans la civilisation perfectibilisée ; qu'un agioteur, un être malfaisant ait des revenus de prince, et que le rôle d'instituteur soit partout un métier de forçat, de mercenaire subalterne ? Dans nos grandes villes, comme Lyon, Bordeaux, les professeurs ont à peine de quoi frayer avec les vendeurs d'allumettes. Qu'il est plaisant de les entendre vanter leur civilisation perfectible, nier qu'on puisse découvrir d'autre société que celle qui réduit les savants à la besace, et assure aux classes ignorantes les faveurs de la fortune (Interm., II, 348) !

Les enfants civilisés sont si malfaisants, si haïssables, que la pauvreté seule peut déterminer un homme à exercer les fonctions d'instituteur. Il n'en est pas ainsi en Harmonie, où ce rôle est la voie de dignités suprêmes, et conduit à l'une des branches de souveraineté numérotée 5 au tableau suivant :

SCEPTRES PIVOTAUX ET CARDINAUX EN ORDRE COMPOSÉ.

	Directs.	*Inverses.*
Maj.	1 * d'amitié, ROITELETS.	* 1 d'amitié, COERES, CORYB.
	2 * d'ambit., SACERDOCE.	* 2 d'ambit., SCIENCES, ARTS.
Min.	3 * de famill., MONARCAT.	* 2 de famill., INSTITUTION.
	4 * d'amour, FÉAT.	* 4 d'amour, FAQUIRAT.
	Y-TITRE CARACTÉRIEL.	X-FAVORITISME.

Ces dix sortes de sceptres portés à vingt par emploi en masculin et féminin sont aussi nécessaires en Harmonie que les vingt doigts des mains et des pieds le sont au corps humain. Chacun des sceptres est gradué à douze degrés et pivot, selon la table (II, 376).

On peut remarquer dans ce tableau des postes brillants alloués à deux classes bien mal rétribuées aujourd'hui; d'abord aux instituteurs spéciaux *3; puis au sacerdoce 2*, qui est à moitié corps d'institution. Tout curé de campagne travaille plus ou moins à former des élèves, les catéchiser en religion, les initier aux éléments des sciences. Le sacerdoce est donc aussi une classe d'instituteurs qui n'est pas mieux récompensée que la titulaire, car les curés de campagne sont en France d'une extrême pauvreté. Leur sort sera l'opposé en Harmonie où tout curé jouira dans sa Phalange des honneurs et avantages de magnat : les vicaires en proportion. L'amour de Dieu étant passion ardente chez les harmoniens, ils ne souffriraient pas que les ministres des autels restassent comme aujourd'hui dans un état voisin de la pauvreté; et le sort d'un vicaire de Phalange sera, quant au bien-être, au moins égal à celui dont jouit en France un évêque.

Le corps sibyllin ou corps des instituteurs est d'au-

tant plus considéré en Harmonie, que chacun a des prétentions à y figurer dans un âge avancé. Nous allons en juger par le mode employé dans l'élection des sibyls et sibylles.

2°. *Mode électif.* Chacun exerçant dans une quarantaine de Séries, en agriculture, fabrique, sciences, arts, etc., parvient avec le temps à la perfection théorique ou pratique dans quelqu'une : dès lors il est fonctionnaire enseignant, sans avoir besoin de commission ministérielle, ni de protection en cour. Il suffit qu'un individu, homme ou femme, soit jugé par ses inférieurs aptes à donner l'instruction, pour qu'elle lui soit demandée. Le professorat théorique ou pratique n'est jamais concédé que par l'opinion ; les dividendes affectés à l'instruction sont rétribués par degrés et par vote des sybils, à ceux qui ont notoirement donné le plus de soin et de lustre aux leçons et à l'instruction des élèves.

L'instruction étant demandée passionnément, chaque aspirant sait bien s'informer et discerner quel est le personnage le plus capable de la lui donner, quel est le canton où il doit aller entendre un grand maître. Elle est organisée comme chez les Grecs, où tout sophiste était libre d'ouvrir une école, et n'avait d'élèves que ceux que la confiance lui amenait.

Les femmes comme les hommes peuvent être, en Harmonie, chefs d'instruction. Baucis est la plus exercée de sa Phalange à conserver les fruits et soigner le fruitier ; ce sera d'elle que chacun recherchera des leçons théoriques ou pratiques sur cet art ; et comme les femmes en Harmonie sont aussi industrieuses que les hommes, il y aura autant de sibylles que de sibyls, en dépit de la philosophie, qui veut exclure les femmes du rôle d'institu-

trices, et les condamner en masse à faire bouillir le pot et ressarcir les vieilles culottes.

On peut être sibyl en toutes fonctions. Gros-Pierre n'excelle que dans la culture patriotique des raves ; il peut devenir, avec le temps, un habile raviste praticien ou théoricien. Ce sera dans ses oracles que les jeunes sectaires des raves iront puiser la lumière : il verra se réunir dans son école tous les vrais amis des ravognons : Gros-Pierre sera, par le fait, sibyl de raves ou en raves, et participant aux dividendes sibyllins, puisqu'il sera chef d'instruction pour les raves, qui occuperont en culture une Série industrielle, comme en occupera tout autre légume.

Chacun pouvant ainsi parvenir au corps sibyllin, se trouve intéressé à lui donner le plus grand lustre. Dès lors c'est par vote unanime que ce corps est élevé en Harmonie aux honneurs suprêmes, et occupe un des huit sceptres cardinaux dont on a vu le tableau (275). A ce compte, les savants et artistes *d'un et d'autre sexe* occupent deux sceptres sur dix ; les degrés *2 sciences et arts, *3 institution. En outre, ils participent aux huit autres : quelle différence d'avec leur abjecte condition dans l'état civilisé !

Quoique l'Harmonie n'admette aucune préférence pour les siéges d'enseignement, cependant il est force de privilégier quelques points centraux pour les collections à l'usage des sciences et arts, comme pour le dépôt du cadastre du globe contenant 120,000 tomes de 30 pouces de hauteur (II, 150), et pour d'autres objets qui ne pourront pas se trouver en chaque Phalange, tels que les cabinets complets d'histoire naturelle. On en donnera la présidence aux sibyls de hauts degrés ; mais leur élection

ne pourra être objet de faveur, puisqu'ils seront élus par la masse générale (1), sur notoriété de renommée et à la majorité des votes.

Ainsi l'instituteur aujourd'hui destitué de ses ingrates fonctions, soit par défaut de protections, soit par un contre-coup des querelles de parti, obligé d'être en civilisation le plus rampant et le plus misérable des hommes, prendra place parmi les dignitaires les plus honorés et les plus indépendants.

3°. *La méthode unitaire à suivre en institution.*

C'est un ample sujet de controverse en civilisation, où tout ministre et tout écrivain veut faire prédominer sa méthode, et où l'on change les systèmes d'éducation aussi inconsidérément que les modes.

L'exposé d'enseignement unitaire va être, comme d'usage, un procès aux simplistes, qui croient la nature

(1) On va s'écrier : le Roi ne sera-t-il pas jaloux de ce droit d'élection ? y consentira-t-il ? Patience : on verra au traité des équilibres, qu'un Roi en Harmonie trouve son intérêt à s'isoler de ces cabales électorales, et ne voudrait pas accepter le privilége de nomination. Cela sera bien démontré : mais suivons l'ordre des matières, et n'exigeons pas que le dénoûment tienne la place de l'exposition.

Cette jalousie de pouvoir que ressentent aujourd'hui les monarques, n'est qu'une enseigne de faiblesse et d'inquiétude. Lorsqu'ils verront leurs sceptres bien affermis et garantis à perpétuité à leur lignée, avec binage d'hérédité sur un élu, ils se passionneront pour un ordre si favorable à leurs intérêts, et pour toute mesure tendant à le consolider. Ils applaudiront donc à l'absolue liberté des élections, où ils trouveront d'ailleurs le double avantage de satisfaire la masse qu'ils aimeront, et de jouir des chances d'intrigue. Ce sont des thèses à démontrer aux sections des équilibres.

bornée à un seul moyen, et qui veulent tout façonner à leur manie. Ce serait un sujet très-propre à les désabuser, s'ils étaient assez modestes pour se confesser de quelqu'erreur.

En affaire d'enseignement comme en toute autre, nous tendrons constamment au même but, à obtenir *par attraction* ce que la méthode civilisée arrache *par contrainte*, ce qu'elle recherche sans l'obtenir.

Et puisque les caractères (selon la table, II, 338) sont distribués en sept ordres, il faut, pour amorcer à l'étude la masse entière des individus, enfants ou hommes faits, leur présenter sept méthodes sur l'ensemble desquelles chacun puisse rencontrer sa convenance. Je vais les indiquer.

CHAPITRE XII.

Gamme simple en Méthodes d'Enseignement.

Nouveau procès avec les ennemis des gammes, qui considèrent cette distribution comme arbitraire ou systématique! On leur répliquera au traité des Séries mesurées. Au reste, qu'ils essayent de corriger la suivante que je donne comme ébauche, tableau approximatif. D'autres pourront le compléter et le régulariser en le portant à seize méthodes, savoir :

12 en gamme.	2 en transition;	16.
	2 en pivot;	
	7 primaires;	
	3 secondaires;	

Je n'en donne ici que neuf; j'en ai d'autres égarées dans les manuscrits. C'est une gamme difficile à mettre au net; un seul homme n'y réussirait guère; c'est pour-

quoi je la réduis au mode simple de sept touches : c'en est assez pour mettre sur la voie ceux qui voudront l'amplifier et l'achever.

Gamme simple en méthodes d'enseignement.

⋊ Amorces locales et spéciales.

Cardinales.
1. *Analyse directe;*
2. *Analyse inverse;*
3. *Synthèse directe;*
4. *Synthèse inverse;*

Distributives.
5. Cab. *Les progressions composées;* le classement des hommes et des choses en degrés et ordres.
6. Pap. *La méthode ambiante ou hachée;* les parcours et retours; les études multiples et alternées.
7. Comp. *Les alliages et applications;* le parallélisme composé; les éphémérides, mnémoniques, jeux adaptés.

⋊ L'Analogie universelle.

Explications. 1. L'*analyse directe* ou méthode visuelle. Cette méthode comprend les arbres généalogiques, et les tableaux en regard, en ordre composé, présentant par colonnes d'années ou de règnes, les événements et les individus historiques.

2. L'*analyse inverse* ou méthode alphabétique. Elle comprend les dictionnaires, plus multipliés que jamais; quelques-uns en ordre composé ou classement de matières : l'Encyclopédie méthodique est une *analyse inverse composée.*

Ces deux méthodes sont généralement approuvées et employées; personne n'a songé à accuser de ridicule aucune des deux; elles se prêtent un appui mutuel. Il est surprenant qu'on n'ait pas opiné de même à l'égard des deux méthodes synthétiques, et qu'on ait raillé d'Alem-

bert parce qu'il a eu le bon sens de remontrer son siècle sur l'étourderie qui, depuis 3000 ans, fait négliger la synthèse inverse et prévaloir exclusivement la directe.

3. *La synthèse directe* est, en enseignement comme en histoire, la série des lumières acquises à partir de notions élémentaires, ou la série chronologique partant des âges les plus reculés, pour arriver successivement au temps présent ou au terme d'une période, comme l'histoire du Bas-Empire jusqu'à sa conquête par les Ottomans. C'est la méthode qu'on a toujours suivie en enseignement synthétique.

4. *La synthèse inverse* procède à contre-sens. Elle remonte du présent au passé, ou des connaissances acquises aux éléments de la science; méthode aussi nécessaire que la précédente, mais inusitée. D'Alembert fut ridiculisé lorsqu'il osa la proposer en histoire. Je dénoncerai plus loin cette prévention des modernes, qui en enseignement admettent les deux analyses et ne veulent pas admettre les deux synthèses. Cependant on les voit tous assister à des expériences de physique, où ils prennent le goût de la synthèse inverse, qui du spectacle des connaissances acquises remonte aux principes de la science.

5. *Les progressions composées*, qui classent les hommes et les faits par degré d'importance. Par exemple, sur la série des rois de France ou d'Angleterre, on peut former divers tableaux gradués :

Tableaux d'effets politiques, tels que la célébrité, par échelle d'individus et échelle de classe;

Tableaux d'effets matériels, comme celui de la durée des règnes, de la proportion des dépenses et autres branches d'administration.

Cette méthode est cabalistique, en ce qu'elle oppose par premiers et derniers rangs les personnages, et les met en lutte graduée, assignant des premiers et derniers rangs, premiers et derniers ordres. J'ai dû la rapporter à la passion dite cabaliste, qui procède ainsi par Séries contrastées et graduées.

6. *Le genre ambiant* ou *haché*, débutant par un parcours superficiel, puis des retours partiels sur quelques portions de théorie, puis des examens plus approfondis, et des comparaisons de divers traités, gloses, controverses, variantes, etc.

Cette méthode alternante et papillonnante se rapporte à la 2e. passion distributive, nommée papillonne. Celui qui procède ainsi, a besoin de cumuler plusieurs études sans jamais se borner à une seule. Les écoles civilisées ne sont point en mesure de donner ce genre d'enseignement, et pourtant il est, comme tout autre, nécessaire à certains caractères qui ont la papillonne parmi leurs dominantes. C'est à peu près le seul dont je puisse faire usage.

7. *Les alliages et applications;* il en est de plusieurs espèces : les éphémérides présentent des relations qui aident beaucoup la mémoire; les mnémoniques la soulagent quand elles sont ingénieuses, comme celle du vers hexamètre suivant, qui contient en autant de syllabes initiales, tous les noms des conciles œcuméniques.

NI,CO,E : CA,CO,CO : NI,CO,LA : LA,LA,LA : LU,LU,VI : FLO,TRI.

Le premier est Nicée ou Nicomédie, le dernier est Trente, *Tridentinum.*

On emploie pour l'instruction des enfants beaucoup de jeux figurés, jeux de cartes, jeu de l'oie, en adaptant à

chacune des cases ou des pièces, un événement, un sujet quelconque.

A cette méthode se rapportent les parallèles, genre que Plutarque a traité en simple. Je ne sache pas que personne l'ait traité en composé, par application d'un seul personnage à une masse d'autres comparativement examinés, et formant la monnaie d'un caractère *cumulatif*. Ce serait un sujet fort neuf pour un écrivain versé dans l'histoire; il deviendrait, par ce traité, un PLUTARQUE COMPOSÉ.

Par exemple, on peut faire en ce genre un parallèle très-frappant de Bonaparte avec un quadrille de rois de France :

Pivotal.	Quadrille.		Cumulatif.
CHARLEMAGNE.	*Clovis;*	*Louis IX.*	BONAPARTE.
	Hugues Capet;	*Louis XIV.*	

Les rapports du personnage cumulatif avec Louis XIV et Charlemagne sont si nombreux et si saillants, que depuis la restauration l'on n'a pas fait entendre le moindre éloge de Louis XIV, qui auparavant occupait seul la déesse aux cent voix, et qui, en politique sociale, opérait selon le principe de Bonaparte, L'ÉTAT, C'EST MOI. Ce n'est guère que depuis un ou deux ans que ce roi est un peu amnistié.

J'ai ébauché le parallèle ci-dessus; il devait former le sujet de la note H : mais je le supprime, comme touchant aux affaires de parti, auxquelles je suis étranger, et dont j'aurais parlé en juge neutre, en analyste fidèle ; c'est un moyen sûr de déplaire à tous les partis.

La 7e. méthode, comprenant ces parallèles composés, etc., correspond à la passion dite *composite* ou *engrenante*, 3me. des distributives. Cette méthode abrége

le travail de mémoire, autant que les logarithmes abrégent le calcul : aussi correspondent-ils (table 233) à la composite.

⋊ L'ANALOGIE UNIVERSELLE; méthode indiquée à l'article Pivot inverse (III, 212). Celle-ci doit s'allier avec les 7 autres, s'appliquer à chacune, sauf à discerner laquelle ou lesquelles des 7 conviennent à un caractère : en y ajoutant le secours de l'analogie, on peut conjecturer que le progrès de l'élève sera triple en rapidité.

⋊ En *transition*, j'ai placé une méthode vague, dite *amorce locale* et *spéciale*. Elle consiste à faire usage des bizarreries et écarts de règles qui peuvent exciter l'attention : tel est le *roquement* ou *roquage*, fort usité dans l'épopée et le drame; on fixe d'abord l'imagination sur un fait remarquable, autour duquel on en groupe d'autres. Cette méthode irrégulière devient bonne, pourvu qu'elle réussisse à intéresser et stimuler. C'est à l'instituteur à savoir discerner les irrégularités convenables à chaque élève, les transitions opportunes qui réussiront à éveiller la curiosité, ou en style de commerce, *à engrener l'affaire*.

Par exemple, Nisus âgé de 14 ans n'a pas de goût pour l'étude de la géographie, mais il s'intéresse vivement à une guerre où se trouve son père, et dont chaque jour les gazettes apportent les détails. Il faut lui en faire suivre les opérations sur la carte, jour par jour, en pointant avec des épingles les positions d'armées. Ce sera un procédé de transition ou amorce locale et spéciale. Quand il connaîtra ce pays, quand il s'y sera intéressé, il faudra savoir l'exciter à l'étude de la sphère entière, étendre sa curiosité aux régions vicinales, et de proche en proche à toute la mappemonde.

Laquelle des 7 méthodes faudra-t-il appliquer? Ce ne sera pas celle des civilisés, l'analyse directe, qui décompose progressivement de l'ensemble aux parties; rien n'est moins engageant pour les élèves; on en rebute les 9/10 si on leur présente la sphère armillaire et ses cercles : on les rebute plus facilement encore par la synthèse inverse, qui enseigne les distributions capricieuses et ridicules faites par la politique.

Peut-être on les amadouerait par un mélange des deux synthèses, de l'inverse ou division politique, avec la directe ou distribution des bassins; genre d'enseignement inconnu aujourd'hui: et peut-être faudrait-il combiner avec cette étude par bassins, un aperçu de géologie ou autres *amorces locales et spéciales*.

Le but étant de créer un germe d'intérêt chez l'étudiant, et développer ce germe par des moyens quelconques, toujours bons s'ils réussissent à passionner pour l'étude, on ne voit pas de quel motif peuvent s'appuyer les civilisés en proscrivant telle ou telle des 7 méthodes. Au dernier siècle on blâma d'Alembert sur ce qu'il conseillait l'emploi de la synthèse inverse en étude de l'histoire. On lui reprochait *de vouloir détruire le charme de l'histoire, et porter la sécheresse mathématique dans les méthodes d'enseignement* (1).

(1) Toute découverte ou idée neuve risque d'être enfouie pour un siècle, si l'auteur ne lutte pas avec fermeté contre la plaisanterie, qui en France entre toujours en scène avant le raisonnement. Si les systèmes de Newton et Linné furent abandonnés après avoir été entrevus par Pythagore et Hippocrate, ce fut peut-être l'effet de quelques railleries contre lesquelles mollirent ces deux grands hommes. On peut, avec une vaste érudition, manquer par fois de caractère : d'Alembert, quoique doué du jugement le

Étrange prévention! aucune des sept méthodes ne porte la sécheresse. Elles sont toutes utiles, sauf application aux caractères faits pour les goûter; et le système d'enseignement ne sera pas intégral, si on ne les emploie pas toutes : il restera beaucoup de caractères qui ne voudront pas mordre à l'hameçon, et qu'on accusera de nonchalance, d'impéritie, quand le tort sera tout entier du côté des méthodes inconvenantes.

Appliquons cette règle à l'histoire de France, la plus insipide peut-être qu'il y ait au monde; car jusqu'au règne de François Ier., on y rencontre à peine un dixième des personnages ou des événements qui puisse exciter quelqu'intérêt; et par cette raison, il convient de la faire étudier selon l'avis de d'Alembert, en synthèse inverse remontant du présent au passé. Jamais on ne réussira

plus sain, tombe dans cette faiblesse : il n'osa pas soutenir sa proposition avec la fermeté nécessaire à accréditer une idée neuve.

Pour peu qu'on cède à la détraction, elle circonvient rapidement les esprits. Quel charme pour la tourbe des gens médiocres, de pouvoir dire à un d'Alembert : « Vous rêvez; vous avez quel-» quefois des idées saugrenues : ces savants ont par moments besoin » d'ellébore! » et là-dessus, tout pygmée se rengorge, se croit un cerveau mieux organisé que celui de d'Alembert : une coterie entière s'admire elle-même, aux dépens du géomètre qu'elle croit ramener dans la droite voie. Ainsi fleurit le vandalisme, quand le génie faiblit en lutte.

Je regarde ce petit succès comme très-pernicieux; car l'opinion de d'Alembert conduisait à des principes généraux sur l'ordre composé, et l'emploi simultané des modes inverse et direct. Une fois appliqué à l'histoire, on l'aurait étendu plus loin, et peut-être au système entier de la politique sociale, pour en déduire la règle de dualité du mouvement (II, 27); et cette fois comme tant d'autres, une petite cause aurait produit un grand effet.

d'emblée à fixer l'attention sur Pharamond, Clodion, Mérovée et Childéric, non plus que sur une galerie de monarques insignifiants, comme

Louis le Bègue,	Charles le Simple,
Louis le Gros,	Charles le Gros,
Louis le Hutin,	Charles le Chauve,
Louis le Fainéant,	Philippe le Long;

et tant d'autres de même force, parmi lesquels deux ou trois exceptions, comme CHARLEMAGNE, attestent la fadeur générale du sujet.

Pour intéresser un élève, il sera plus prudent de commencer par les derniers rois, et remonter jusqu'à François Ier. Ici, d'Alembert et sa méthode inverse auront gain de cause; puis, pour amorcer à l'étude des règnes antérieurs, il faudra recourir à d'autres voies, comme parallèles, [mnémoniques,] éphémérides, contrastes. L'échelle inverse ou marche rétrograde n'aurait plus d'attrait au delà de François Ier.

Au sujet de ces méthodes applicables à l'Histoire de France, remarquons le tort des Français qui ont raillé d'Alembert pour avoir proposé la plus convenable à l'histoire de leur pays. Tel qui ne s'intéresserait ni à Philippe *le Long* ni à Pépin *le Bref*, s'intéresse au roi existant, et par suite à son père, à son aïeul; de proche en proche on l'amènera facilement à étudier le règne de Louis le Grand, qui, après avoir tant guerroyé et fatigué le monde, n'a su pousser sa frontière qu'à 24 heures de sa capitale, sans pouvoir atteindre seulement à ses limites naturelles; BIES-BOS; MEUSE; versant de ROER, KILL et SARRE; VOSGES; JURA; LÉMAN; ALPES et PYRÉNÉES (dont l'Espagne a gardé trois grandes vallées en versant français).

L'intérêt que ce règne doit exciter sous d'autres rap-

ports se reportera sur les règnes également fameux par les guerres et conquêtes inutiles, comme ceux de Charlemagne et Louis IX. La synthèse inverse est donc, quoi qu'on en dise, une méthode fort utile et très-opportune en sujets arides, si elle est soutenue de parallèles composés.

Il est vrai que d'Alembert en la proposant eut un tort; il aurait dû se signer d'ALEMBERTINGHAM ou d'ALEMBERTENDORFF; moyennant cette précaution, son avis aurait été déclaré un trait de lumière. Si l'on veut faire tomber dans l'oubli une idée heureuse, il suffit de *la faire présenter en France par un Français*. (Voyez Avant-Propos, l'art. GRIMM), post.

On verra au traité des caractères que moitié d'entre eux étant d'ordre inverse, en majeur comme en mineur, cette moitié incline à préférer les méthodes inverses, comme celle que proposait d'Alembert. Ceux qui opinent exclusivement pour l'une ou l'autre, sont également dans l'erreur; toute voie étant la meilleure quand elle réussit à créer l'émulation, rendre l'étude attrayante et profitable.

Si nous avions à prononcer sur les procédés contraires de deux pêcheurs dont l'un attraperait les poissons par la tête et l'autre par la queue, chacun de nous dirait : je donne la préférence à celui qui apportera le plus de poisson; pris de tête ou de queue, peu importe, pourvu qu'on tienne; et si tous deux en prennent une ample quantité, laissez-les pêcher chacun à sa guise : on paralyserait l'un des deux, en l'astreignant à imiter le procédé de l'autre.

La règle est la même en fait d'enseignement. Qu'on prenne la science en tête ou en queue, peu importe, pourvu que l'étudiant la saisisse. Or, il est certain qu'en histoire moderne, la science prise en queue, en synthèse

inverse, intéressera mieux que si l'on débutait par l'origine des empires actuels, dont les premiers âges sont si insipides à la lecture, qu'il est impossible qu'un enfant y prenne le moindre intérêt.

Pourquoi donc proscrire ni la synthèse inverse ni aucune autre méthode? L'institution doit les varier selon les caractères des étudiants, selon les doses d'intérêt que peut exciter chaque sujet traité.

Ce serait maladresse d'employer une méthode unique pour enseigner les histoires ancienne et moderne : l'intérêt est vif d'un côté et nul de l'autre. L'enfant retient aisément les histoires anciennes parsemées de merveilleux et de monstruosités. Au moyen de cet alliage, le crime est composé et noble chez les anciens ; il est trivial et simple chez les modernes, où le merveilleux ne figure jamais.

De là vient qu'un lecteur, à moins d'intérêt spécial, ne parvient que difficilement à retenir quelques parcelles de l'Histoire de France primitive, et que, loin d'être fondé à proscrire dans cette étude la synthèse inverse, il faut l'y introduire, étayée des trois méthodes 5, 6, 7 et autres que l'Harmonie emploiera concurremment; évitant le mode exclusif et simple qui se fixe au procédé d'un sophiste en crédit, le généralise dans les écoles, et le proscrit peu après, pour substituer au gré de quelque autre sophiste un mode également vicieux, par cela seul qu'il est exclusif.

Cette manie exclusive du monde savant s'est malheureusement étendue des parties au tout. Sur l'ensemble des études sociales, ils ont exclu la moitié la plus intéressante, celle de l'avenir ou des destinées. Les regards de la science ne se portent que sur le passé ; elle s'extasie

devant quelque vieille pierre qui date du déluge, devant quelques antiquailles inutiles, comme le zodiaque de Denderah, d'où on ne tirera pas la moindre connaissance utile au bonheur des sociétés.

Absorbée dans ses explorations rétrogrades, elle néglige toute recherche ultrograde : on a même frappé de ridicule cette étude qui, si on l'eût traitée régulièrement, aurait conduit bien vite à la découverte de quelque branche de destinée, au moins du garantisme, 6e. période. On aurait conclu à cette recherche, du moment où la science aurait su constater l'abîme (1) où court le monde civilisé.

On a vu que, loin de pencher pour l'exclusivité de méthode, en enseignement, ni en cultures, les Harmoniens ménageront, dans chaque Phalange, l'emploi des sept méthodes unies à celles de pivot et transition, sauf à en appliquer à chaque sujet ce qui sera adapté à ses moyens naturels.

De cet assortiment de méthodes naîtra *l'intégralité*

(1) Quels aperçus aurait donnés une recherche sur l'avenir de la civilisation bornée à son quadrille de moyens actuels ?

[K *Salaire décroissant.*]

1. *Esprit mercantile.* 3. *Fiscalité croissante.*
2. *Monopole maritime.* 4. *Pullulation alarmante.*

⋊ *Discordes enracinées.*

Tels sont les germes d'où la philosophie tire l'augure d'une perfectibilité colossale sans entrer dans aucun détail; car toutes ses opinions sur l'avenir ne sont qu'escobarderie, refus d'augures méthodiques dont elle esquive le problème en nous promettant des torrents de perfectibilité : elle nous gasconne comme les diseurs de bonne fortune qui promettent : à la jeune fille, qu'elle va être heureuse en amour et mariée à celui qu'elle aime ; puis à sa mère, qu'elle va recevoir comme Gulistan deux dromadaires

spirituelle d'enseignement. On y joindra *l'intégralité matérielle;* 1°. par les ouvrages indiqués (III, 387), dont on meublera la bibliothèque minime (destinée à l'enfance); 2°. par le concours de lumières et de centenaires instruits en tous genres, et qui abonderont dans les divers cantons.

Cette réunion complète de moyens matériels et spirituels élèvera, dans chaque Phalange, l'enseignement au degré INTÉGRAL COMPOSÉ; perfection très-supérieure à celle que peuvent offrir aujourd'hui les capitales de Paris et Londres, où l'enseignement est à une distance infinie du degré intégral composé. Au reste, il n'est qu'au berceau tant qu'on ignore la voie des progrès rapides, l'analogie des substances avec les passions (PIVOT INVERSE).

Il reste à parler du procédé employé pour la distribution de l'enseignement harmonien; c'est le *mutualisme composé convergent*, bien différent du mutualisme *simple*, récemment introduit dans les écoles civilisées. Je vais en traiter dans un petit article pivotal.

chargés d'or. Tels sont en substance les raisonnements de la philosophie sur l'avenir politique du corps civilisé.

Pour peu qu'on eût spéculé régulièrement sur le fâcheux quatuor d'éléments sociaux indiqués plus haut, on aurait reconnu dans la civilisation actuelle un corps qui tombe en caducité, un empiétement de tous les vices politiques, et une imminence de crise funeste qui serait la chute en 4°. PHASE ou *féodalité mercantile* (II, 207); la coalition des Crésus de la haute banque avec les grands propriétaires, pour museler cette populace croissante depuis la vaccine, bâillonner les insidieux apôtres de liberté, partager le gâteau de féodalité entre le haut agiotage et la noblesse, établir la féodalité composée au lieu de la simple. Telle est, au plus juste, la perfectibilité où court à grands pas la civilisation moderne.

✂ *CHAPITRE PIVOTAL.*

Procédés d'Enseignement harmonien.

Quelques hommes respectables, tels que Montaigne, Rollin, Rousseau, ont pensé avec raison qu'il faudrait introduire dans l'enseignement *une attraction respective* ou intimité entre les maîtres et les disciples. Rien n'est plus vrai : mais cette sage intention est, comme tant d'autres, incompatible avec le régime civilisé : elle est contrariée,

D'un côté par la répugnance des enfants pour l'étude qui manque de véhicules attrayants ;

D'autre côté par la triste condition et le médiocre salaire auquel sont réduits les instituteurs.

L'état sociétaire fait disparaître ces deux vices ; la civilisation ne peut pas même en extirper un seul. Ainsi, les Montaigne, les Rollin, les Rousseau, ont fait un rêve extra-civilisé, quand ils ont souhaité que le goût au travail et l'intimité entre élèves et maîtres, pussent régner dans les écoles actuelles.

Ce qui manque à nos grands hommes dans les occasions où ils ont des vues louables, c'est de ne savoir pas s'élever à reconnaître, *que tout ce qui est beau, honnête, sage, grandiose, est incompatible avec la civilisation, et qu'au lieu de perdre du temps à rêver l'introduction du bien dans ce cloaque de vices qui ne saurait le comporter, il faudrait s'évertuer à découvrir une société différente et compatible avec le bien.*

Le rêve de ces doctes personnages se réalise en éducation harmonienne ; il y forme l'un des procédés d'enseignement, le PIVOT SPIRITUEL Y ; c'est une double

affinité des esprits, *Attraction composée réciproque ;* c'est-à-dire, intimité et bienveillance entre les maîtres et élèves ; puis empressement respectif aux fonctions exercées, attraction du maître pour distribuer l'enseignement, et du disciple pour s'initier à la science.

Dans un tel état de choses, les progrès des élèves seront rapides, gigantesques ; mais il faut briser sur ce sujet, le laisser en suspens jusqu'à l'exposé des équilibres passionnels, sans la connaissance desquels on ne saurait apprécier les moyens d'où naîtra cette intimité entre des âges et des classes qui aujourd'hui ne sont rien moins qu'en sympathie.

Dissertons donc sur le PIVOT MATÉRIEL X, second procédé distributif déjà désigné sous le nom *d'enseignement mutuel, en mode composé convergent.*

* Depuis quelque temps, les Européens semblent avoir entrevu quelque parcelle du procédé harmonien en distribution matérielle de l'enseignement. Ils ont, s'il faut les en croire, inventé un système d'instruction mutuelle, que d'autres disent renouvelé des Grecs (de qui on a reproduit tant d'idées qu'on donne aujourd'hui pour neuves. Voyez à ce sujet l'ouvrage de Dutens, sur les découvertes attribuées aux modernes).

Je me garderai bien de prononcer sur le procédé, car je ne le connais pas. Tout ce que j'en puis affirmer, c'est qu'il est d'ordre simple, et par conséquent très-insuffisant. Il ne se combine point avec le procédé pivotal spirituel Y, indiqué plus haut. Voilà pour premier vice, une lacune des plus énormes, l'absence de l'un des deux éléments dont se forme le mode *composé convergent.*

** Autre monstruosité ! Ces écoles d'enseignement mutuel sont, comme les colléges, des réunions d'êtres

disparates, hétérogènes, sans esprit de corps, sans intérêts communs, sans unité de mœurs et de principes, sans rivalités graduées, sans concert dans les travaux autres que ceux de l'école. Ces masses divergentes ne peuvent guère éviter les duplicités d'action; aussi s'est-elle déjà manifestée par des jalousies entre les savantins et les ignorantins. Une voie d'instruction nouvelle est devenue un brandon de discorde, un aliment des esprits de parti. De quel côté sont le bon droit et l'utilité? Je ne le sais ni ne m'en informe; je me borne à remarquer la fâcheuse propriété qu'a l'ordre civilisé de faire naître le mal des éléments du bien; je conclus de là que c'est folie de vouloir améliorer la civilisation par des nouveautés quelconques. Il n'y aura d'innovation précieuse que celle qui nous ouvrira l'issue de cet abîme social.

Pour opiner sur le fond de la question, il me paraît que les mutualistes ont entrevu partie du procédé de la nature, la distribution progressive de l'enseignement.

Parmi nous, les enfants envoyés à une école sont confondus pêle-mêle sans classement. Lorsque cent étudiants fréquentent un cours, il faut que le professeur abonde à servir et endoctriner toute cette pétaudière, dont les 3/4 au moins sont incapables de raisonner avec lui, et, qui pis est, n'en ont aucun désir. Il peut s'en rencontrer une dizaine de bien disposés: c'en serait assez; car un professeur ne doit jamais avoir plus de 8 à 10 élèves; il est matériellement impossible qu'il donne des soins efficaces à une réunion qui excéderait la douzaine.

Les sibyls et sibylles d'Harmonie n'admettront que ce petit nombre de disciples titrés pour la conférence individuelle. Ensuite l'instruction se distribuera par degrés, par des pro-sibyls et sous-sibyls qui, aspirant aux grades supé-

rieurs, et reconnus aptes à donner l'enseignement de 2e., 3e., 4e. degrés, jouiront déjà d'une répartition sur le dividende alloué au corps sibyllin.

Nos écoles n'admettent pas cette échelle progressive et sociétaire d'instituteurs. Callisthène est chargé d'enseigner la rhétorique; il en doit enseigner seul toutes les branches; il n'a pas dans son école de vice-professeurs et sous-professeurs co-intéressés comme le sont les entrepreneurs d'un pensionnat. L'Harmonie établit cette graduation en toute espèce d'enseignement sur les cultures et manufactures comme sur les sciences et arts.

Baucis est archi-sibylle des fruitiers de la contrée du Latium. Elle réside à la Phalange de Lucrétile, où sa célébrité a créé par le fait une université en fruitisme. Beaucoup de jeunes gens d'un et d'autre sexe viennent passer une campagne au caravenserai de Lucrétile, pour s'y former à l'art de fruitiste praticien. S'il fallait qu'elle donnât l'instruction à cette multitude, elle serait excédée et hors d'équilibre passionnel (section 8e.) : mais elle a sous sa direction,

3 ou 4 pro-sibylles ou pro-sibyls;
10 à 12 vice-sibylles,
plus, des sous-sibylles,

tous vivement intéressés à soigner l'enseignement, par espoir de s'élever aux fonctions supérieures du corps sibyllin, qui sont électives et sont le prix d'une renommée constatée.

Chacun de ces suppléants exerce en diverses branches et se partage les élèves, selon l'espèce et le degré. On n'a recours à l'archi-sibylle que dans les cas embarrassants; elle ne confère qu'avec une dizaine de disciples titrés et transcendants; les autres élèves ne sont pas moins for-

més à son école, à ses méthodes. Est-ce là le procédé Lancastrien? s'il opère ainsi, en co-intéressant tous les agents, il est conforme au vœu de la nature sur une branche du matériel seulement *, et non pas sur la seconde ** : en outre il est pleinement en défaut sur la branche du spirituel, car je sais que dans ces écoles on inflige des punitions et pensums. En Harmonie où l'enseignement est faveur sollicitée, on se garde bien de punir; on refuse l'enseignement à celui qui montre de la tiédeur. Un tel élève serait hors de procédé spirituel, hors d'attraction composée réciproque : voyez plus haut.

Quant au procédé matériel ou *mutualisme d'enseignement*, il doit, pour être intégral, s'étendre aux plus petits enfants, c'est-à-dire que, parmi les bambins mêmes, il doit exister déjà de petits sibyls titrés, aptes à donner l'enseignement à de moindres bambins, et passionnés pour ce genre de travail, qui sera plus fructueux de la part des enfants que de la part des hommes faits, conformément aux lois du charme corporatif ascendant (46) et note F (54).

Dans notre civilisation perfectibilisée, un professeur mesquinement soldé et recevant tout à point autant de traitement qu'il en faut pour ne pas mourir de faim, est obligé de suffire à une cinquantaine, à une centaine d'étudiants. Qu'arrive-t-il? Qu'il leur donne des leçons superficielles, expéditives. Chacun de part et d'autre ne s'occupe qu'à éluder la tâche, et n'attend que l'épuisement du clepsidre. La plupart n'écoutent pas le professeur, qui de son côté s'inquiète fort peu si on l'écoute : il en donne au public pour son argent. Désordre inévitable dans tout système où l'instruction n'est pas sollicitée comme faveur, et progressivement distribuée.

Par contre, les leçons, en Harmonie, sont d'autant plus fructueuses *en tous degrés*, que les maîtres étant nombreux, [et les professeurs non élus, mais suivis par confiance], se bornent à quelques élus qu'ils affectionnent, et que les élèves sont en affinité avec les maîtres et avec la science.

Il résulte de ces détails que l'enseignement mutuel qui n'est qu'en mode simple et divergent parmi nous, devient composé convergent dans l'état sociétaire; s'il ne s'élève pas à cette hauteur, son utilité ne peut être que très-médiocre; on n'est jamais dans les voies de la perfection sociale, tant qu'on opère en mode simple.

J'ai observé (II, 73) que les Français qui revendiquent après coup toute découverte, prétendent que l'école de Lancastre n'a rien inventé en ce genre, et qu'un des leurs en a tout l'honneur. D'autre part, les détracteurs assurent que le mutualisme n'est qu'un emprunt fait aux sophistes grecs. Pourquoi donc tant d'érudits fouillant depuis si longtemps dans les archives de l'antiquité, n'ont-ils pas su reproduire et accréditer cette méthode? Le génie moderne est donc bien tardif, bien noueux quand il s'agit de retrouver les procédés utiles que le temps ou les préjugés nous ont fait perdre.

A supposer que cet enseignement mutuel, dépeint par ses antagonistes comme une réminiscence des écoles de Pythagore, soit vraiment conception du génie moderne, il nous faut donc 3000 ans pour pénétrer le moindre mystère de la nature! un procédé dont elle suggère l'invention à tout maître un peu surchargé d'écoliers! et à peine ce procédé est-il mis en scène, qu'on donne le quadruple scandale

de le dénigrer comme inutile et dangereux;

de le ravaler comme un réchauffé de l'antiquité;

d'en faire un levier d'esprit de parti;

d'en faire l'objet d'un plagiat sur les Lancastriens.

Que de malfaisance dans les esprits civilisés, que de lenteur dans leurs inventions, quel chaos de vice et d'impéritie dans cette société qui vante à chaque pas ses perfectibilités, quand il est évident qu'elle décline en 4e. phase; et combien doivent être confus ceux qui voulaient perfectionner cette lymbe de misères, lorsqu'ils apprennent enfin qu'on avait (II, 142) *seize voies* pour en sortir, et que l'option sur toutes ces issues est dès ce moment offerte au genre humain!

Quelle chance pour les Français! Si je la faisais trop valoir, ils me prendraient pour un intrigant littéraire, cherchant à les subtiliser. Qu'ils ne s'y trompent pas : je connais le terrain, et je ne spécule pas sur eux, bien convaincu que la France est encore ce qu'elle a toujours été :

Le paradis des jeunes femmes, des sophistes ou beaux esprits, et des animaux inutiles;

L'enfer des femmes âgées, des inventeurs ou bons esprits, et des animaux utiles.

Un tel pays n'est-il pas nécessairement l'antipode de la raison sociale, bien qu'il soit le foyer des illusions qu'engendrent le sophisme et l'abus du raisonnement! apostrophe peu flatteuse pour eux, mais indispensable de ma part. C'est une réplique anticipée au reproche qu'ils m'adresseront bientôt, de ne les avoir pas très-sérieusement avertis des dangers d'un jugement superficiel sur la découverte du calcul de l'Association, des risques de manquer l'acquittement de leur dette consciencieuse et fiscale de douze milliards. Ce sera le sujet de l'Ulterlogue.

POSTIENNE. — Dès le Pré-Lude (1) j'ai indiqué le but de l'éducation harmonienne, l'UNITÉ, par voie de l'*intégralité composée* qui achemine à l'unité.

Si quelque branche du régime que je viens de décrire s'écarte de cette règle; s'il n'est pas INTÉGRAL COMPOSÉ, embrassant (2) toutes les fonctions du corps et de l'âme, et élevant à la perfection tous les ressorts corporels et spirituels, qu'un plus habile me supplée et rectifie mon plan, mais en se ralliant au principe de l'unité par voie intégrale composée.

Nos systèmes procédant en sens contraire, ne s'étudiant qu'à comprimer le corps et l'âme, ont dû arriver à l'opposé de l'unité. Aussi l'éducation chez nous forme-t-elle trois sortes d'êtres bien distincts et bien antipathiques : les grands, les moyens et les petits; classes à qui l'éducation inculque des principes tout-à-fait contradictoires : il le faut dans un état de choses qui n'est qu'une guerre sociale méthodique.

J'ai démontré que nos théories sont erronées, en ce qu'elles procèdent toujours par méthode simple, appliquée uniformément à des masses d'enfants qu'il faudrait au contraire stimuler aux essors contrastés, et conduire,

Les uns au beau par la route du bon;
Les autres au bon par la route du beau.

En outre, nos systèmes ne voient que vice dans toutes les impulsions que la nature donne à l'enfant : les petites filles ont tort d'aimer la parure et la danse; les petits garçons, tort d'aimer la malpropreté et la gourmandise. Dès lors, à en croire nos sophistes, la nature a tort en tout et partout; elle n'a pas su organiser régulièrement les humains.

J'ai répondu à cette prétention de Titans qui veulent régenter Dieu, lui apprendre à créer les mondes et les passions. J'ai prouvé que tous ces prétendus vices de l'enfant deviennent des germes d'unité sociale, si on les emploie en Séries contrastées, et que, selon l'opinion d'un de nos fameux sophistes, J.-J. Rousseau, « tout est » bien sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dé- » génère entre les mains de l'homme, » c'est-à-dire *de l'homme civilisé;* car on a vu que *l'homme harmonien* ne s'attache qu'à utiliser, et non pas corriger ni réprimer les penchants que l'auteur des choses a donnés à l'enfance.

Quel fruit recueille-t-on de ces systèmes répressifs? La fausseté générale des enfants et le malheur des pères qui trouvent dans le lien paternel souvent plus de tribulations que de plaisirs.

Sont-ils pauvres? l'enfant est pour eux une surcharge dès le bas âge. Etourdis par ses cris, affadis par sa malpropreté, ils maudissent dès la deuxième année ce lien conjugal, ce ménage dont ils reconnaissent trop tard le piége.

Quelques riches pourvus d'amples appartements et de nombreux serviteurs sont délivrés de cet importun tracas, et relèguent les marmots loin du salon. Mais pour un riche, n'est-il pas cent pauvres obligés de supporter nuit et jour les incommodités de cet enfant, qui peut-être n'est pas le leur? Cette incertitude de paternité est le côté odieux du régime conjugal, le vice qu'il fraudra rappeler sans cesse, et démontrer par calcul bien régulier; car tout est d'accord en civilisation pour en imposer sur ce chapitre.

On a vu que l'éducation harmonienne est une source de charme perpétuel pour les pères : délivrés des soins

fatigants qu'exige le poupon, exempts de toute surveillance pendant le cours de l'enfance, exempts des corvées d'établissement et dotation dans l'âge pubère, ils peuvent se livrer pleinement à leur impulsion naturelle, au plaisir du GATEMENT (34); plaisir sans lequel les pères sont malheureux, par intervertissement des tons (1) passionnels (II, 345).

Une vérité dont le lecteur a pu se convaincre dans le cours de ce deuxième livre, c'est que dans l'ordre actuel il n'est pas possible, même à un souverain, de donner à ses enfants l'éducation voulue par la nature, l'essor intégral des facultés du corps et de l'âme, et que cet effet ne saurait avoir lieu hors des Séries passionnelles.

Ainsi notre état social, qui veut fonder le bonheur domestique et public sur les plaisirs de famille, n'a pas la moindre affinité avec la nature, dans la principale des relations de famille, dans l'éducation! qu'on juge par là du prix de ces systèmes qui, voulant nous ramener à la simple

(1) Comme le lecteur peut s'ennuyer de recourir à ce tableau des tons, montrons-lui le principe en action. Quel est le père vraiment heureux, ou d'Henri IV qui, obéissant au vœu de son enfant, lui sert de cheval et marche à quatre autour de la chambre devant l'ambassadeur d'Espagne; ou de ce père moraliste mis en scène par Diderot (et que je crois avoir déjà cité)? Il résiste pendant cinq actes aux volontés de son fils, et finit par céder, en disant : « Qu'il est cruel, qu'il est doux d'être père ! Il n'est heureux qu'au moment où il cède à la nature, *au ton descendant, déférence des supérieurs aux inférieurs.* Henri n'attend pas cinq actes; il cède à l'instant même, et pour son bonheur, car les pères comme les amants sont plus heureux par le gâtement ou idolâtrie, que par la raison impérieuse; les deux affectives mineures plaçant le bonheur dans l'idolâtrie et la déraison.

nature, ne connaissent en éducation ni la simple, ni la composée intégrale, et pourtant sont révérés comme torrents de lumière : je donnerai, à l'Ultra-Pause, sur un fragment du Télémaque, la mesure de leurs lumières.

FIN DE LA QUATRIÈME NOTICE.

POST-LUDE. — *Omissions préméditées ou obligées.*

Dans cet abrégé de l'éducation harmonienne, j'ai constaté le vice radical de la nôtre, LA DUPLICITÉ D'ACTION, *l'inconséquence de vouloir « que les enfants acquièrent » la santé, la dextérité, le goût à l'étude, au travail et » à la vertu, et de recourir, pour atteindre ce but, à » deux moyens illusoires, qui sont : »*

D'une part, l'entremise des pères et mères enclins à gâter l'enfant, lui créer des caprices, l'élever à la cupidité, à l'égoïsme, ou bien violenter ses inclinations.

D'autre part, la vie de ménage où l'on manque des écoles et ateliers nécessaires à l'éducation intégrale du corps et de l'âme, et où le jeune âge en butte au conflit de quatre impulsions contradictoires (*Trans-Lude*, 201) *est dépourvu du charme corporatif ascendant,* Note F, *qui doit l'entraîner à tous les prodiges industriels.*

Les quatre notices ont acquis sous la plume l'étendue de quatre sections, et pourtant j'ai abrégé considérablement ; j'ai même omis divers sujets ; le lecteur aura pu s'en plaindre : justifions brièvement de ces lacunes, toutes forcées ; je vais le prouver par quatre citations.

1. *Les Séries enfantines de primeurs et postmeurs.*

Le sujet semblait mériter un chapitre. Ces deux classes d'enfance ne peuvent être l'objet d'aucune théorie parmi nous, où l'éducation est individuelle : on estime trop les primeurs, et l'on ne sait *tirer aucun parti des postmeurs.*

C'est double maladresse ! il faut, en Harmonie, savoir utiliser tous les caractères et notamment les produits de transition, les extrêmes de Série, comme sont les *primeurs et postmeurs*. L'art d'employer ces genres ambigus est peut-être la branche la plus transcendante en calcul de mouvement social.

On forme de ces extra une série bi-composée dans chaque Phalange ; elle comprend :

Transition ascendante, Garçons et filles primeurs.

Transition descendante, Garçons et filles postmeurs.

Malgré l'incompatibilité apparente de ces deux extrêmes, leurs fonctions sont très-intimement liées. Effet inconcevable dans l'ordre actuel, où l'on ne sait pas lier les transitions opposées.

Aussi n'estime-t-on parmi nous que les primeurs, sans considérer qu'un postmeur, quoique retardé et faussé dans ses débuts, est peut-être celui qui deviendra le plus précieux quand les circonstances ou le temps lui auront donné un essor intégral.

Tel enfant, comme *Thomas Diafoirus fils*, ne veut pas apprendre à lire à neuf ans ; il sera peut-être à dix-huit ans l'un des meilleurs élèves. En Harmonie, certains titres de caractère sont rétifs au système d'enseignement limité qui domine jusqu'à quinze ans. Ils pourront devenir les plus intelligents lorsque le système sera plein, par étude d'analogie mineure, c'est-à-dire des hiéroglyphes d'amour et de famille, que les sybils harmoniens ne pourront pas mettre en jeu avec les impubères, et dont l'emploi ne commencera qu'après quinze ans.

Les éclaircissements sur ce sujet sont forcément renvoyés au traité des transitions, qui n'est pas de ce volume.

2. *La jeune tribu des complémentaires doublants* (III, 440) semblait aussi devoir occuper un article. C'est encore une corporation inexplicable, tant qu'on ne connaît pas la théorie des transitions harmoniennes. Tout civilisé pensera qu'une masse d'enfants non admis dans les 5 chœurs de ligne,

2. *Chérubins*, 3. *Séraphins*, 4. *Lycéens*, 5. *Gymnasiens*, 6. *Jouvenceaux*,

ne peut se composer que du rebut de l'enfance, que des eunes avortons et cretins de la Phalange.

C'est une erreur; car il pourra se trouver dans cette tribu beaucoup de caractères d'un titre douteux, équivoque; souvent même des titres supérieurs et transcendants, qui, par incident quelconque, ne seraient pas susceptibles de développement précoce, ou qui prendraient un essor désordonné et hors de gamme.

Si les trois tribus de complément (III, 440) étaient à mépriser, personne ne voudrait y figurer. Les pères s'indigneraient d'y voir classer leurs enfants; elles deviendraient une pomme de discorde, et on serait forcé de les supprimer. L'Harmonie ne doit créer aucune corporation sans l'étayer d'un lustre fondé en titres.

Ajoutons que ces trois tribus pourront réunir des caractères de très-haut titre, mais hors d'emploi par suite de blessure. Celui à qui un accident aura causé la perte d'un membre ou d'un sens, vue, ouïe, etc., sera par le fait inhabile à l'Harmonie active. Il n'en sera pas moins considéré, quant aux moyens intellectuels, que son corps estropié ou infirme ne pourra plus seconder; mais il devra prendre place dans les tribus hors de ligne; l'emploi dans les douze chœurs d'harmonie active,

2. 3. — 4. 5. 6. —— 7. 8. 9. 10. — 11. 12. 13,

supposant l'exercice intégral des 12 passions, sauf exception pour les quatre chœurs 2, 3, 4, 5, antérieurs à la puberté, et bornés à 10 passions, par absence de 2 affectives mineures.

3. *Les preuves de la répartition opportune des fonctions.*

« Vous attribuez, dira-t-on, tel emploi à telle corpo-
» ration : pourquoi en priver telle autre qui peut avoir
» même aptitude et mêmes droits? »

Ces distributions n'ont rien d'arbitraire ; elles sont calculées par affinité composée et bi-composée, selon diverses règles dont il serait trop long de rendre compte. Donnons-en une seule preuve, sur quelque attribution assez indifférente en elle-même.

J'ai dit que les Petites Hordes sont chargées de la petite artillerie, canons d'une livre de balle, menue école : là-dessus, nombreuses objections des ergoteurs : « A quoi
» bon de l'artillerie dans un état social où il n'y aura
» point de guerre? On ne va pas à la chasse avec des
» canons. Et quand ils seraient utiles, pourquoi ne pas
» les donner de préférence au chœur des adolescents de
» 20 à 25 ans, plus forts et plus adroits à pareille fonc-
» tion, qui exige une prudence étrangère aux enfants de
» 12 ans? D'ailleurs, si l'artillerie de petit calibre est
» confiée aux enfants, ne doit-on pas la remettre aux
» Petites Bandes, classe la plus studieuse de l'enfance? »

Objections mal fondées! Je ne règle les répartitions qu'avec preuve d'opportunité et sur calculs très-réguliers. Citons-en un seul, celui de l'affinité bi-composée, que je vais appliquer à la bagatelle dont il s'agit, à la préférence donnée à l'Argot pour le service de la petite artillerie.

On découvre ici un quatuor d'affinités ; deux en matériel M*, M** ; deux en spirituel S*, S**.

M*. *Affinité matérielle pour le vacarme.* Les Petites Hordes étant la moitié turbulente de l'enfance, elles ont nécessairement du goût pour le fracas éclatant, comme celui des petits canons d'une livre de balle.

M**. *Affinité industrielle pour la marine.* Elle puisera dans le corps des Petites Hordes bien plus que dans celui des Petites Bandes. Elle trouvera donc dans l'Argot des canonniers tout formés ; elle en aura besoin : il faudra, malgré la paix universelle, des canons sur les côtes et en pleine mer, pour héler et signaler les navires.

S*. *Charme corporatif ascendant* (45). L'Harmonie devant donner du relief à la plus utile des corporations enfantines, elle ne saurait mieux faire que de confier aux Petites Hordes la fonction la plus bruyante et par conséquent la plus révérée de l'enfance, qui, amie du vacarme, ne voit rien de plus respectable que de petits canons de 1 ou 2 lb., manœuvrés par des enfants à cheval, et traités comme vases sacrés dont l'attouchement est interdit aux profanes. (L'Argot et ses alliés, vestels, coëres, paladins, ont seuls le droit de toucher la petite artillerie.)

S**. *Utilisation composée de l'Attraction.* Cette prérogative accordée à l'Argot présente l'avantage d'attirer à l'industrie répugnante, aux fonctions immondes, par une fonction pénible et savante, qui est la manœuvre du canon. C'est étendre le charme à deux fatigues, en tirer l'utilité composée, exciter l'Argot même à l'étude des sciences fixes, nécessaires en gestion d'artillerie.

Lorsqu'on s'astreint soi-même à consulter cette pierre de touche, LA PREUVE BI-COMPOSÉE, on est, je pense, à

l'abri du soupçon d'arbitraire en répartition d'emplois. Cette vérification, quoique suffisante par son excellence, n'est encore qu'une de celles dont se compose mon grimoire ; il en est beaucoup d'autres que je mets en usage, et dont je ne peux pas donner connaissance.

4. *Les compléments différés et inconséquences apparentes.*

On trouvera beaucoup de détails insuffisants et de calculs non terminés : par exemple, j'ai omis d'assigner un emploi au trésor des Petites Hordes, qui, augmentant sans cesse par les versements des admis (151), ne serait pas en balance de placements, s'il était borné aux dons indiqués (152).

A quel service affecter le surplus? le remettre en proportion de versement aux membres sortants? Ce serait une balance ignoble : ils n'ont pas donné ce capital pour le reprendre en partie, pour en retirer peut-être la moitié, au moment où ils quitteront la corporation. Il faut que ces sommes soient pleinement appliquées à leur destination, à la charité unitaire, et que la portion superflue soit encore distribuée selon des règles de *charité unitaire bi-composée*, telles que les donateurs primitifs puissent participer au remboursement dans de nouvelles fonctions de charité.

Ces fonctions ne sont pas déterminées en entier ; une telle recherche n'est pas urgente, et j'ai pu la laisser en suspens, comme bien d'autres qui seront des problèmes à proposer aux critiques. S'ils pensent qu'il soit si aisé de statuer sur les dispositions d'Harmonie, et qu'elles soient de pure imaginative, qu'ils essaient d'y ajouter, en se soumettant, comme moi, à la condition d'utilité bi-composée, qui encore n'est pas la seule clause à imposer en

pareil travail. On en trouvera de plus embarrassantes au chapitre d'une journée de plein équilibre passionnel, 8e. Section.

J'ai cru cet article utile à rassurer ceux qui pourraient attribuer les omissions à quelque vice de théorie. Ce serait mal jugé ; la théorie est bien complète : cependant diverses branches de doctrine devront rester en suspens, et leur suppression causera ces lacunes qui peuvent fournir des arguties aux malveillants, mais qui, d'après cet éclaircissement, ne doivent pas ébranler la confiance des lecteurs bénévoles. Malgré leur petit nombre, ils sont les seuls dont je recherche le suffrage; pauci, sed boni. *Il ne nous faut qu'un fondateur, qu'une* ISABELLE DE CASTILLE, *qui sache, en dépit des détracteurs, apprécier et employer* CHRISTOPHE COLOMB.

NOTA. Ce traité d'éducation naturelle s'élève, pause et tables déduites, à 309 pages. C'est à peine moitié des plus courts qui soient connus, et à peine un dixième de ceux qu'on ne juge pas trop longs, quoique tout sophistiques. Les lois de la nature sur l'éducation, exposées en 309 pages !!! telle est ma réponse aux détracteurs hâtifs, qui voient des longueurs dans une telle brièveté. Que penseront-ils d'un Émile en 2200 pages, qui ne leur enseigne que l'éducation contre nature? Le sophisme n'est jamais trop long pour des esprits faussés ; la vérité est toujours trop longue pour qui ne veut que de l'encens et des illusions philosophiques.

FIN DE LA QUATRIÈME SECTION.

LIVRE TROISIÈME.

DISPOSITIONS DE HAUTE HARMONIE.

SECTION CINQUIÈME.

DES DEUX MODULS MESURÉ ET PUISSANCIEL, [ET DES SÉRIES MIXTES.]

ARTICLE ABRÉVIATIF.

APERÇUS DIVERS.

TRAITER à demi un sujet très-neuf et très-abstrus, c'est risquer de fatiguer le lecteur sans l'instruire. J'ai craint cet inconvénient, et gêné par le défaut d'espace, j'ai dû renvoyer au tome suivant l'exposé des hauts moduls (1) auquel j'avais affecté le livre III.

A parler net, ce traité n'est pas d'absolue nécessité pour initier les lecteurs aux dispositions sociétaires ; il ne sera désiré que par les rigoristes, qui veulent des mé-

(1) MODUL !!! Pourquoi ne pas s'en tenir aux termes usités, qui sont, *mode*, MODULE et *modulation?* C'est que ces trois mots ont un sens limité, spécial et très-différent de celui dont il s'agit ici. Je dois adapter un nom nouveau à un sens nouveau, s'il est vrai, selon Condillac, que les mots sont les véritables signes de nos idées. J'adopte *mode* et *modulation*, termes d'analogie, ayant le même sens en passionnel qu'en musique : mais *module*, nom de dimension en architecture, en numismatique, ferait équivoque en passionnel; je préfère *modul,* pour indiquer les 4 formes des Séries pass.

Dès l'avant-propos, j'ai réfuté ces objections parasites contre

thodes pleines et sans lacune, des théories ralliées à l'ensemble de la nature.

Cette classe de lecteurs sera exigeante sur les preuves, et pensera que le 4e. livre qui contient un aperçu des équilibres passionnels, a plutôt l'air d'un tableau de plaisirs que d'une théorie d'unité sociale.

Pour obvier à ce reproche, j'avais projeté de placer, avant le tableau des équilibres, une théorie des calculs d'où l'on extrait cette doctrine. Ces calculs très-étendus auraient désabusés les gens superficiels qui seront tentés de croire, en lisant le livre IV, que la théorie des équilibres est un beau rêve non étayé de démonstrations méthodiques.

Loin de là : les preuves seront surabondantes; mais il n'y a pas d'inconvénient à les différer. Si quelques lecteurs les exigent, on est assuré que le grand nombre veut une prompte initiation, et répugne à s'engager dans un dédale de calculs. Je me bornerai donc, dans deux articles, à donner un aperçu des sujets que devaient traiter les deux sections du liv. IIIe.

Je désigne sous le nom de moduls d'Harmonie, les

la néologie obligée, et je dois rappeler à ce sujet la tolérance des grammairiens sur les bizarres expressions qui sont chaque jour mises en scène par la finance et le commerce, comme le *cumul* et le *débet*, le *décrochement* de la rente et le *raccrochement* de la pratique. Tout est permis en néologisme, quand les agioteurs ont dicté l'ordre aux académies. Mais un *Provincial*, un PARIA, qui a l'impertinence de faire des découvertes sans être académicien, doit-il être admis aux droits dont jouit chaque limier d'agiotage ? Non : ceux-ci ont le privilége de néologisme grossier et inutile; un inventeur n'a pas même le droit de néologie technique et obligée! Voilà la justice littéraire.

quatre méthodes employées dans la distribution des Séries.

1°. En *simple*, 2°. en *mixte*, 3°. en *mesuré*, 4°. en *puissanciel*.

On peut les comparer avec nos méthodes employées dans le langage, savoir :

	Correspondance.
Modul 1er., simple,	— prose ordinaire.
Modul 2e., mixte,	— prose poét. ou mêlée de vers.
Modul 3e., mesuré,	— vers libres.
Modul 4e., puissanciel,	— vers suivis et stances.

La méthode simple est celle des civilisés dans leurs tableaux de la nature, où ils se bornent à passer consécutivement des classes aux ordres, de là aux genres, puis aux espèces, etc., négligeant de distinguer les transitions.

Cette méthode a été suivie dans la série des banqueroutiers, qu'on a lue aux Inter-Liminaires (III, 124). On y a distingué 3 ordres, 9 genres, 36 espèces : je n'ai pas mentionné celles de transition. Le mode simple ne les classe pas séparément.

La méthode *mixte* a été employée (II, 219) dans le tableau nominal des crimes du commerce. Elle est déjà plus féconde en accords que la simple ; elle est plus distincte en progression croissante et décroissante ; elle donne plus de saillie, plus de contraste aux subdivisions de genres et d'espèces : en outre, elle détache les transitions, qu'elle sépare aux deux extrêmes, en double sorte, selon ce tableau d'une série mixte à 64 espèces.

TP. TS.	Ordre ascend.	CENTRE.	Ordre descend.	TS. *TP.*
1. 2. — 3. 4. 5. 6. —	7. 8. 7. —	6. 5. 4. 3. —	2. 1.
3.	18.	22.	18.	3.

Cette division a tous les avantages de la simple, et y en ajoute d'autres, comme de mieux graduer les termes,

et mieux distinguer les transitions en deux primaires et quatre secondaires. Mais il reste, dans cette méthode, le tort de ne pas distinguer et graduer les pivots. Elle a seulement un grand corps pivotal, qui est figuré ici par le n°. 8. Ces distinctions sont encore loin de l'harmonie désirable dans une série. Celle-ci peut subdiviser ses termes copieux, faire de 7 et 8 les sous-séries 2, 3, 2 : et 2, 4, 2.

On obtient des accords bien plus nombreux, un classement plus méthodique et plus varié, si l'on emploie le 3e. modul, ordre mesuré, ou distribution par octaves et pivots. Elle est de divers degrés : nous ne parlons ici que du 3e., contenant 2 octaves. C'est celui qu'on emploie pour classer les tribus et les chœurs d'une Phalange sociétaire (III, 440) : cette méthode est ébauchée (III, 439 et 440) : je vais la tracer régulièrement.

TABLE PIVOTÉE DES 16 TRIBUS ET 32 CHŒURS.

Gamme majeure ou chœurs masculins.

2. 3. — 4. 5. 6. — 7. 8. 9. 10. — 11. 12. 13.

Bambins.	1.	15.	FOYERS.	14.	16. Patriarches.
	⋮	Bas pivots.	Y X X	Hauts pivots.	⋮
	A	*P*		*O*	*Q*

B C — D E F — G H I J — L M N

Gamme mineure ou chœurs féminins.

18. R
19. S
20. T
} Tribus de complément.

U 21. Tribu de réserve.

Les chiffres désignent les chœurs masculins.
Les lettres désignent les chœurs féminins.

Le foyer ou grand pivot est quadruple, composé de
La Magnature, l'Aréopage, l'État-major, la Régence.
On dispose ainsi les lettres de l'alphabet naturel :
Les 4 foyères : A long, A bref; O long, O bref;
4 voyelles [redoublées] en bas pivots, 4 en sous-transition :
12 consonnes en majeur, 12 en mineur, correspondant comme les 6 couples,

Majeur Be. De. Se. Je. Gue. Ve.
Mineur Pe. Te. Ze. Che. Que. Fe.

Couples qu'il faut porter à 12; je les indiquerai.

Cette distribution, dite mesurée, est la plus commode pour établir des affinités ou sympathies en matériel et en passionnel.

De tout temps la classe qui aime le merveilleux a rêvé des calculs sur les sympathies. Le défaut de notions fixes a donné sur ce sujet beaucoup de crédit aux charlatans et magiciens. Quelques savants ont pensé confusément qu'il pouvait exister une théorie fixe en ce genre ; ils ont essayé quelques systèmes simples, et n'en ont obtenu aucune lumière sur cette énigme.

Les sympathies et antipathies ont été pour Dieu l'objet d'un calcul très-mathématique ; il a réglé celles de nos passions aussi exactement que les affinités chimiques et accords musicaux.

Je comptais préluder sur cette matière dans le 3e. livre, qu'il est forcé de renvoyer. Ce délai s'accorde bien avec l'annonce faite (III, 425), d'élever d'abord les disciples en ROUTINIERS, à la manière des *maçons gâcheurs*, qui deviennent architectes par pratique.

Bornons-nous donc à l'argument de la science différée.

Les sympathies ne peuvent s'établir méthodiquement

qu'en graduant les caractères par douzaine, avec pivot et transitions, selon le tableau ci-dessus.

Ces douzaines ou octaves doivent être distribuées de manière à produire 3 sortes d'accords :

1°. Le *contrasté* progressif majeur et mineur, qui est en rapport avec les tierces, quartes, quintes et sixtes musicales.

2°. Le *conjugué* progressif ou identique. On peut en voir les degrés dans le tableau suivant, où la série se conjugue sur elle-même en divergence.

1. — 2. 3. — 4. 5. 6. — 7. 8.
16. — 15. 14. — 13. 12. 11. — 10. 9.
8/8. — 7/8. 6/8. — 5/8. 4/8. 3/8. — 2/8. 1/8.

3°. L'*alternat* progressif, selon lequel les sympathies doivent alterner du contrasté au conjugué, et du mode majeur au mode mineur.

Cette division correspond aux trois passions distributives, qui doivent régir les sympathies, comme toute autre harmonie.

La cabaliste régit les accords contrastés;
La composite régit les accords identiques;
La papillonne régit l'alternat des accords.

Appuyons-nous de quelques détails.

Rien de plus connu que les accords de contraste : j'ai déjà prouvé que les espèces vicinales sont discordantes en passions comme en notes musicales; que la femme blonde préfère l'homme brun ou opposé en couleur; que le groupe cultivant le beuré gris sera antipathique avec celui du beuré vert, espèce trop rapprochée.

Le tort des philosophes, toujours simplistes, a été de penser que cet accord de contraste était l'unique boussole des sympathies. Elles ont besoin de se former aussi

en identique ou homogénéité de penchants, qui se trouve dans les caractères parfaitement semblables. Une âme veut ces 2 sortes de sympathie, pour être bien équilibrée en accords composés.

L'accord identique ou conjugué existe par degrés entre les 16 âges correspondants, selon la série ci-dessus. L'accord est plein, 8/8, entre les deux tribus, 1. bambins, 16. patriarches : leurs goûts se concilient à merveille. L'accord est 7/8 entre les tribus, 2. chérubins et 15. vénérables. Enfin, il est très-faible, réduit à la dose de 1/8, entre les deux tribus

8. les formés et les formées;
9. les athlétiques et les athlétiques.

Ledit accord, quoique de faible degré, est identique en ce que l'impression est la même dans la tribu entière, à peu d'exceptions près.

L'homme le mieux pourvu de ces sortes d'accords les trouverait bientôt insipides, s'il n'avait les moyens d'alterner des uns aux autres, et du majeur au mineur. C'est ce qui manque en civilisation, même aux Sybarites. Aussi se plaignent-ils tous de manquer d'illusions, d'être blasés sur les plaisirs.

Il est encore une sorte de sympathies, les pivotales ⋊ ou infinitésimales dont il n'est pas temps de parler, et qui doivent intervenir dans le cadre général des accords sociaux.

Le traité des séries mesurées devait enseigner comment on organise en majeur et mineur ces octaves ou douzaines de passions graduées, d'où l'on tire les mêmes accords que des octaves musicales.

Il n'est pas aisé de classer ainsi les goûts par octaves; une Phalange peut cultiver 40 sortes de poires, tellement

distribuées qu'on ne pourra pas, sur les 40 groupes de cette culture, former une octave de groupes régulièrement gradués, comme ceux de la série des âges (314).

Aussi les séries mesurées sont-elles beaucoup plus rares que les libres et les mixtes; mais elles ont une plus forte influence en Harmonie sociale; et il suffit bien, pour la plénitude des accords, qu'une Phalange puisse organiser en Mesuré un tiers de ses séries : on en aura à peine un huitième dans le début.

Du reste, les séries mesurées sont d'autant plus commodes en distribution, qu'elles peuvent rejeter (III, 440, C) dans trois corps complémentaires, tout ce qui serait parasite ou faux en échelle d'octaves graduées.

On ne court aucun risque à tenter l'ordonnance mesurée par gammes de 7, 12, avec pivot et transitions : si elle ne peut pas réussir, l'ébauche retombe au rang de série libre ou mixte. C'est par cette raison que je préfère les gammes séptenaires et douzainaires dans mes aperçus. Fussent-elles incomplètes, elles sont toujours aussi régulières qu'une série libre; car la douzaine et la septaine comportent de belles divisions par 2, 3, 2; 4, 5, 3 : il est donc prudent, en toute division, de tenter le modul mesuré, sauf à retomber dans le libre, qui comprend toutes les séries irrégulières.

Je ne donnerai aucun détail sur le modul puissanciel. C'est un sujet tellement hors de portée des commençants, que l'abrégé même le plus succinct ne réussirait nullement à les satisfaire.

On peut seulement indiquer son emploi. Il tend à unir des masses de Phalanges ou de provinces, dans l'exercice d'une industrie ou d'une passion. En effet :

La série puissancielle mesurée devant opérer au moins en quatrième puissance, qui exige 135 groupes, il serait difficile, dans une Phalange, et souvent impossible, de les former sur une même culture. S'agit-il de la poire? il est certain qu'aucun terrain d'une lieue carrée ne possédera les variétés de terre, d'exposition et de climat, qui conviennent à 135 espèces de poires. On ne pourra donc former ladite série que de groupes stationnés dans divers cantons et y exerçant.

Sous ce rapport elle est lien naturel entre les régions diverses; car il pourra se faire qu'une Série de poiristes qu'on voudrait former en Languedoc, ne puisse être complète qu'en s'adjoignant des groupes stationnés en Espagne, en Piémont, en Ligurie, en Auvergne, etc. Ainsi la série puissancielle, mesurée ou non mesurée, établit des liens *naturels* d'industrie entre les diverses nations; et par suite, des liens passionnels qui, tenant au mécanisme sériaire, sont inconnus dans l'état morcelé, où les relations industrielles n'établissent guère entre les peuples que des jalousies et non des liens.

Concluons superficiellement sur le parallèle des deux ordres libre et mesuré, dont j'ai distingué les genres dans la table (315).

L'ordre libre y comprend les essors 1 et 2 qui correspondent à la prose. L'ordre mesuré y comprend les essors 3 et 4 qui correspondent à la poésie.

Je n'examine ici que l'instinct des nations pour l'ordre mesuré et les indices de son excellence. Je ne veux point ravaler les deux ordres inférieurs, *le libre et le mixte,* mais prouver que les deux supérieurs sont à préférer lorsque l'emploi en est possible.

D'où vient le goût universel des peuples pour tout ce-

qui tient à la mesure matérielle, pour la poésie, la musique, la danse, qui sont des harmonies mesurées en langage, en son, en démarche? On trouve ces trois harmonies même dans les régions d'où l'âpreté du climat semble devoir bannir les illusions des beaux-arts. Dans les glaces du nord, on a vu les Bardes cultiver la poésie, la musique et la danse. Les grossiers Sauvages de Sibérie ont aussi leurs mauvais vers, leur chétive musique, leurs danses grotesques; et ces harmonies mesurées se rallient partout à la religion. Chez le sauvage comme chez le civilisé, la poésie et la musique font le luxe des solennités religieuses.

D'autre part, la poésie est proclamée langage des dieux: le chantre lyrique est à nos yeux un être qui entre en commerce avec la Divinité; nous voulons qu'il traite en égal avec elle, qu'il sache émouvoir et entraîner même les Dieux infernaux.

Où serait l'unité de l'univers, si nos passions étaient exclues de participer à cette harmonie mesurée, que nous considérons en matériel comme inspiration divine, et qui est à nos yeux le sceau de la justice divine en matériel, notamment dans le plus vaste ouvrage de Dieu, dans les tourbillons de mondes planétaires si mesurés dans leur marche, qu'ils parcourent à minute nommée des milliards de lieues? Ces astres sont disposés en binoctave mesurée, comme celle dont je viens de donner le tableau. Ils fonctionnent de même en double octave dans leurs versements ou absorptions et résorptions d'aromes.

Tant que nous ne savons pas reconnaître l'esprit divin dans les harmonies mesurées matérielles, nous ne sommes pas dignes de nous élever aux passionnelles, ni d'en pressentir le système. Comment ces accords mesurés ne

seraient-ils pas applicables aux passions, qui sont la portion de l'univers la plus identifiée avec Dieu ?

Loin d'avoir entrevu ce destin des passions, nous voyons l'ordre mesuré tomber, pour ainsi dire, dans le discrédit. L'opéra, réunion de toutes les harmonies mesurées (76), est plus que jamais titré de frivolité; et l'on vante encore aujourd'hui la sagesse du rêveur Platon, qui voulait bannir les poëtes de sa république, et les faisait conduire à la frontière au son de la musique : c'était employer une harmonie mesurée à en chasser une autre. Si nos oracles de sagesse ont de si sottes idées sur l'ordre mesuré, faut-il s'étonner qu'ils n'en aient jamais entrevu le mystère, qu'ils n'aient pas su y apercevoir l'agent principal de l'harmonie des passions?

(*Nota.*) L'étude du modul puissanciel en cinquième degré est celle qui devra, par le secours de l'analogie, fournir aux géomètres un procédé pour les équations de 5e., 6e., 7e. degré. J'en donnerai les indices, dont le principal est, que les Séries pass. une fois parvenues en 5e. puissance, changent de procédé, et opèrent sur des caractères au lieu d'opérer sur des groupes. Il est probable que l'algèbre devra imiter cette méthode, et chercher dans le mécanisme sériaire les emblèmes de la route nouvelle qu'il faudra suivre en formules excédant le 4e. degré.

PLAN DE L'ULTER-PAUSE.

Simplisme et fausse position de la politique moderne.

Supprimant la 5e. section, je dois supprimer la pause qui en était une appendice : il est bon d'en donner le canevas.

La 5e. section devrait traiter de la convenance des harmonies composées avec la nature humaine, et de l'aveuglement de ceux qui cherchent dans les méthodes simples, des voies d'Harmonie sociale.

On voit l'Europe s'engager de plus en plus dans cette fausse route : aussi, depuis 7 ans est-elle en décadence interne et externe; déchirée à l'intérieur par l'esprit de parti, et bafouée à l'extérieur par les Barbares qui viennent supplicier les chrétiens sous les fenêtres de leurs ambassadeurs (1).

Exposons brièvement l'erreur commise par la politique européenne, et la route qu'elle aurait dû suivre.

Après la chute de Bonaparte, on parla vaguement de la restauration, sans déterminer le mode à suivre dans cette opération qui devait être BI-COMPOSÉE et non pas SIMPLE.

Une restauration bi-composée eût exigé que les confédérés Européens servissent à la fois l'*intérêt et la gloire* en affaires *extérieures, l'intérêt et la gloire* en affaires *intérieures*. Il fallait un plan qui pût remplir ces 4 conditions. L'on va voir qu'en accomplissant les deux externes, on eût accompli les deux internes.

A l'extérieur se présentaient deux carrières d'intérêt et de gloire : d'une part, mettre un terme à l'anarchie qui ensanglantait l'Amérique, et lui donner des princes européens; d'autre part, morigéner les Barbares Africains et Orientaux. Ces deux entreprises d'une extrême facilité assuraient intérêt et gloire externe aux confédérés, et presque sans coup férir.

A l'intérieur se présentait aussi une carrière d'intérêt et de gloire; la perspective d'éteindre l'esprit de parti par un nouveau charme politique; une SUBSTITUTION ABSORBANTE (III, 352 et 353), et de donner aux peuples

(1) L'auteur écrivit ceci en 1821. (*Note des éditeurs.*)

civilisés, sous des dynasties légitimes, les biens que la révolution avait promis en vain.

Que d'entreprises vont s'écrier les hommes à courte vue. Ils ignorent que le succès est plus facile dans une opération bi-composée que dans une simple. Ici toutes les tentatives auraient réussi l'une par l'autre : il eût suffi de les toutes mener de front; tandis que la tentative isolée d'une seule restauration devait les faire avorter toutes.

C'est ce qui a eu lieu : l'Europe n'a envisagé qu'une seule affaire sur quatre, que l'intérêt interne ou répression des partis. Les mesures ont été si maladroitement conduites, qu'au bout de 7 ans on voit, à l'intérieur de l'Europe, les partis plus envenimés que jamais; et à l'extérieur, la chrétienté avilie par les Barbares, l'Amérique échappant à ses envahisseurs, et les finances périclitant de plus en plus dans tous les empires, dont chacun accumule emprunts sur emprunts.

Expliquons comment une politique judicieuse eût réussi sans efforts, en menant de front toutes les opérations indiquées.

L'Europe, à l'époque appelée *restauration*, avait en tout pays un superflu de troupes qu'il eût été bien plus sage d'occuper utilement que de licencier. C'est en partie le licenciement qui a développé ou attisé les germes de discorde.

L'Europe avait de plus une masse de vaisseaux inutiles, notamment les 40 pris à la France dans le port d'Anvers.

Il y avait donc surabondance de matériaux pour une expédition d'*intérêt et de gloire externes* : on va voir comment elle eût garanti les deux avantages d'*intérêt et gloire internes*.

L'Europe devait débuter par la punition des pirates barbaresques, bourreaux des chrétiens. Mais pour attaquer le mal à sa source, il fallait expulser d'abord les Scythes campés en Europe, et renvoyer le Sultan turc à Bagdad. Il n'avait aucun moyen de résistance, ni flottes, ni armées. La confédération, en l'attaquant brusquement par terre et par mer, l'aurait en une campagne relancé au delà d'Alep, et confiné entre ses ennemis naturels, les Persans et Vahabis, et les Druses chez qui on aurait rétabli un roi chrétien à la résidence de Damas et Jérusalem.

Les biens confisqués sur les Turcs auraient payé les frais de l'expédition. La seule population grecque aurait suffi à contenir les Turcs d'Europe, après l'évacuation de Constantinople.

Ensuite les Barbaresques intimidés auraient été astreints à livrer des postes sur la côte, pour les garnisons destinées à observer le pays.

Après cette restauration externe, l'Europe aurait envoyé, aux états espagnols d'Amérique, sa flotte pour leur donner une organisation

régulière, mettre un terme aux guerres civiles, et installer des princes tirés des diverses maisons d'Europe.

Sur ce plan d'expédition *utile et glorieuse*, chacun se hâte d'objecter la difficulté de concilier les intérêts des diverses couronnes. Mais comment se fait-il qu'on les ait toutes conciliées depuis sept ans pour faire l'opposé de ce qu'exigeaient *leur intérêt et leur gloire?* Continuons l'examen des résultats de cette opération, dont je ne dois donner ici que l'aperçu.

Elle aurait produit d'emblée l'effet tenté pendant sept ans par les princes confédérés, la destruction du faux libéralisme et la substitution du vrai.

Que sont ces chimères de libéralisme dont l'Europe s'effraie au point de se jeter dans les bras de ses ennemis naturels? ressusciter la puissance ottomane qui tombait de caducité? la recréer pour l'opposer au pygmée qu'on nomme libéralisme? L'Europe, lorsqu'elle s'en fait un épouvantail, n'est-elle pas l'image de Dom Quichotte se battant contre des moulins à vent, et autres ennemis imaginaires que lui crée son esprit déréglé?

La révolution et le demi-grand homme qu'elle éleva sur le pavois avaient habitué les esprits à des illusions de liberté, puis à des fumées de grandeur. Les peuples une fois engagés dans un sentier de chimères n'en sortent pas au gré d'un nouveau maître. Les illusions, vicieuses ou non, sont un aliment qui devient, comme le tabac, besoin impérieux pour qui en a contracté l'habitude; et c'est bien mal connaître le monde social, que de penser qu'on le fera rétrograder à volonté. Il fallait le satisfaire, outrepasser même ses désirs, en l'élevant à la vraie liberté, à la vraie grandeur, qui se trouvaient réunies dans l'opération indiquée. Elle eût électrisé les nations et absorbé le faux libéralisme. Les agitateurs sont impuissants quand l'esprit des peuples dédaigne leurs doctrines et en reconnaît la fausseté. Chacun aurait vu la véritable grandeur dans l'affranchissement des terres et des mers, la répression des Turcs, Barbaresques et bourreaux des chrétiens, l'ouverture des deux Amériques et de l'Egypte au commerce général.

Auteurs d'un tel bienfait, les princes confédérés seraient devenus les dieux de l'opinion. Bonaparte avec ses folles conquêtes et sa tyrannie aurait semblé un avorton de grandeur, à côté des entreprises utiles et glorieuses de la confédération. Qu'ensuite elle eût donné aux Européens et Américains ces hochets qu'on nomme constitutions représentatives, qui ne sont qu'une ruse pour augmenter les impôts, elle n'aurait eu à redouter aucun agitateur, et parce que l'imagination des peuples eût été électrisée, et parce que les bénéfices de cette restauration auraient satisfait les ambitions particulières, tout en servant la justice.

Une création de plusieurs empires et de nombreux royaumes (*), dans l'Orient, l'Afrique et les deux Amériques, aurait été suffisante pâture pour les prétendants et les personnages à indemniser. Tous les princes d'Europe et tous les ambitieux auraient été pourvus. Telle devait être la TRANSITION COMPOSÉE ASCENDANTE de l'état révolutionnaire à l'état de restauration. (Observons que je ne parle pas ici de voies ultra-civilisées, voies de garantisme, etc.; je ne spécule que sur les méthodes et moyens essentiels de la civilisation.)

Au lieu de suivre cette marche, les confédérés ont spéculé sur une TRANSITION SIMPLE DESCENDANTE; une méthode qui ressuscite et retrempe les Barbares et qui transforme en ennemis les classes de civilisés qu'on pouvait employer pour l'intérêt et la gloire des souverains et des nations.

D'où vient cet aveuglement? De ce que les philosophes qui régentent le monde civilisé n'ont jamais connu que la politique simpliste qu'ils ont enseignée à tout ce qui existe. Imbus sans le savoir des doctrines philosophiques, les souverains et leurs ministres ne rêvent que des plans de simplisme, et tombent en tous sens dans la duplicité d'action inhérente au simplisme. Observons-la seulement sur quatre points.

1°. *Traite.* 2°. *Légitimité.* 3°. *Religion.* 4°. *Révolution.*

1°. TRAITE. Les souverains, sur l'invitation de l'Angleterre, signent à Vienne l'abolition de la traite des nègres. Depuis ce temps, il arrive que la traite se fait ouvertement sous le pavillon des signataires, avec redoublement de cruauté; que la puissance qui avait proposé l'abolition de la traite, en tolère la continuation, pouvant l'empêcher à volonté; qu'elle protége en outre la *traite des blancs*, faite par les Turcs dans tous les pays grecs, dont ils emmènent les femmes et les enfants en esclavage.

2°. LÉGITIMITÉ. Ce titre est donné à un gouvernement où la soldatesque joue aux boules avec les têtes de ministres, massacre ses souverains, et tout récemment Sélim et Bairactar.

D'autre part on méconnaît les familles les mieux fondées en titres; le

(*) EMPIRES : *Constantinople, Alep; le Caire (suzerain des Barbaresques); les Antilles, le Mexique; Buénos-Ayres pour toute l'Amérique méridionale.*

ROYAUMES : *Damas, Valachie, Serrie, Albanie, Epire, Morée, et divers en Amérique méridionale.*

CESSIONS *diverses aux princes d'Europe; Moldavie et Mingrélie aux Russes; Bosnie à l'Autriche; Candie à l'Angleterre, 1.500.000 habitants à la France, en contiguité, etc., sauf détails.*

descendant de Gustave-Adolphe. Il n'était rien de plus légitime que la dynastie Vasa : elle a commis le crime de résistance à Bonaparte ; elle n'est ni légitime, ni indemnisée. On objecte des convenances politiques : mais si on avait bien opéré, le jeune Vasa serait aujourd'hui placé sur l'un des trônes d'Orient ou d'Amérique, et ne regretterait pas celui de ses ancêtres.

3°. Religion. Elle nous enseignait à préférer les chrétiens aux infidèles. Aujourd'hui pour être dans le sens de la religion, il faut révérer les Scythes massacrant *les chiens de chrétiens*, fumant la pipe sur les cadavres de leurs prélats crucifiés, et enlevant leurs enfants pour les élever au mahométisme.

4°. Révolution. Il s'agissait de la terminer ; on travaille à l'organiser chez les Barbares qu'on vient de révolutionner et retremper. On leur a enseigné tout le grimoire de 1793 ; les levées en masse, l'art de battre monnaie en coupant les têtes des riches chrétiens ; *aujourd'hui les Grecs, à demain les Francs* : qui sait comment se terminera la crise, quand toutes ces hordes levées en Turquie rentreront chez elles sans le pillage promis ?

C'est le simplisme qui a conduit l'Europe à toutes ces duplicités d'action ; la politique engagée dans ces fausses positions en est venue au point de ne pouvoir plus s'entendre elle-même, ni sur les principes, ni sur les résultats, ni sur les voies.

On se comprend fort bien, réplique-t-elle : on n'a que faire de tant de principes ; on veut à tout prix se délivrer de ces agitateurs qui compromettent la sûreté des trônes. Sans doute c'est bien vu ; mais il ne fallait pas opérer à contre-sens ; imiter l'ours de la fable, qui, pour chasser une mouche du nez de son ami, lui lance un pavé et

« Casse la tête à l'homme, en écrasant la mouche. »

Ainsi a fait l'Europe, en opérant par *voie répressive*, au lieu d'opérer par *substitution absorbante*. Elle a donné depuis 7 ans de la consistance à un parti qui n'aurait pas même paru en scène, si on eût su employer l'absorption au lieu de la répression ; si on eût su mettre en jeu une transition *composée ascendante*, au lieu d'une *simple descendante* qui a pour résultat évident l'accroissement des Barbares, l'humiliation des civilisés et leur unité pour la seule duperie.

D'où vient que l'âge présent ne produit ni grands hommes, ni grandes choses ? que la confédération européenne, en pleine paix et pourvue d'immenses moyens, se trouve paralysée par la fausse position où elle s'est placée ; tremblant devant des partis qu'elle a maladroitement créés ; tremblant devant un Sultan dont elle devait sans coup férir se partager les états ; tremblant devant l'Angleterre, qui elle-même fléchit devant les pirates et les négriers, et tombe en double avortement, après

une tentative contre Alger, aussi inutile que les élucubrations et bills du parlement contre la traite?

Tant d'impéritie provient, je l'ai dit, de ce que les princes et diplomates ont tous été élevés par des philosophes, qui les ont façonnés au SIMPLISME, aux mesquines conceptions, à une politique étroite, répressive, incapable d'aspirer à de nobles trophées, ni d'exciter aucun enthousiasme.

Il eût fallu qu'un prince moins petit que son siècle méditât les moyens de conquérir l'opinion au lieu de l'étouffer; reconnût que tout est à créer en mécanique civilisée; que le continent, dupé par une puissance qui attise les factions, devrait opposer la politique magnanime à la machiavélique; enfin, que l'Europe, en spéculant sur de glorieuses et utiles conquêtes, n'aurait pas fait le quart des dépenses qu'il en a coûté pour paralyser le continent par ses divisions internes, pour asservir le monde au monopole, à l'obscurantisme et à la barbarie, pour entretenir le volcan des révolutions, l'ulcère des dettes publiques, et le mal-être général.

Tel était le sujet à traiter dans cet entr'acte : il devient invraisemblable, suspect d'illusions et de vues exaltées, n'étant pas étayé des calculs que cette section y aurait appliqués.

Entre-temps : il est bon de remarquer que la théorie des passions peut être utile même à ses détracteurs, même aux partisans de la civilisation, puisqu'elle donnera à ceux qui douteraient de la possibilité de passer à l'Harmonie, des méthodes pour régulariser les opérations les plus importantes de la politique civilisée, tout-à-fait fourvoyée et dupe d'elle-même, pour n'avoir pas su absorber le libéralisme, opposer les grandes actions aux grands verbiages, et les hautes combinaisons d'utilité et de gloire, aux petitesses de l'esprit de parti,

SECTION SIXIÈME.

HARMONIES K AMBIGUES, ET ⋊ INFINITÉSIMALES.

ARTICLE ABRÉVIATIF.

APERÇUS DIVERS.

Je me proposais de traiter, en 6e. section, de l'extrême utilité du genre ambigu, si dédaigné parmi nous, où il est vraiment méprisable, parce qu'il n'y trouve que peu ou point d'emplois utiles, mais beaucoup de nuisibles et odieux.

Le contraire a lieu en Harmonie, où l'ambigu joue un rôle transcendant, et sous le nom de TRANSITION sert de lien universel soit en passionnel, soit en matériel : il y intervient partout en ressort du concert général.

MODULATION AMBIGUE.

L'ambigu ne doit pas être confondu avec le neutre : tous deux font partie du mouvement mixte ; mais le NEUTRE est un des 3 modes ; l'AMBIGU s'entend des transitions, au nombre de 4.

Les produits ambigus sont très-nombreux en matériel ; toute série animale, végétale, aromale et minérale, offre des espèces ambiguës à ses extrémités, et souvent entre ses subdivisions de centre et d'ailes. Deux groupes qui cultivent des coings et brugnons sont des groupes ambigus. Les Patagons et Lapons sont deux races ambiguës.

Il existe des groupes ambigus en passionnel, ainsi que

des caractères. Ils servent à utiliser une foule de manies bizarres dont on se plaint dans le mécanisme civilisé : indiquons-en une série formée de genres bien connus.

[*Divers*] *Caractères généraux en ambigu* [*d'action*].

Les *initiateurs*, gens qui commencent tout et ne finissent rien.

Les *finiteurs*, gens qui finissent tout et ne commencent rien.

Les *occasionnels*, adhérant à l'avis du dernier venu.

Les *ambiants*, qui ne savent jamais se tenir à un poste, et quittent le meilleur pour prendre le moindre.

Les *caméléons* ou *protées*, si connus et si nombreux en civilisation, qu'il est inutile de les définir. [Pour plus ample informé, voyez le dictionnaire des girouettes.]

On voit non-seulement des individus, mais des nations entières atteintes de quelqu'une de ces manies : par exemple, on peut citer la nation française pour type du caractère ambiant ; car elle ne peut, ni en matériel, ni en passionnel, s'en tenir fixément à un goût, à une opinion.

Les *initiateurs* sont nombreux en France, où ce caractère est vraiment national. Aucun peuple ne porte à si haut degré le défaut de tout commencer sans rien finir. La France est couverte de monuments auxquels on a mis la première main, et qu'on oublie quand le travail est à moitié fait. On ne les achève qu'autant qu'ils sont pour le service de Paris ou de quelque ville favorite.

Les Français, initiateurs individuellement, le sont bien plus familialement : aussi ne voit-on jamais chez eux un fils achever ce que le père a commencé, ni un archi-

tecte continuer un édifice conformément au plan adopté avant lui. Chez eux un commencement n'a jamais de suite garantie, quelque bon qu'il puisse être.

Les *finiteurs* sont d'autres ambigus si communs en France, que ce caractère y est national comme le précédent. Une entreprise ne leur plaît que lorsqu'elle est presqu'achevée : jamais elle n'aura leur suffrage au début ; ils crieront à l'impossible, au ridicule, se répandront en diatribes contre l'autorité qui fait une amélioration ; ils traiteront de fou le propriétaire qui construit, dessèche, innove en industrie.

Mais lorsque la besogne en est aux trois quarts et que le travail commence à prendre couleur, alors on voit ces Aristarques changer de ton, se declarer apologistes de ce qu'ils ont tant décrié ; prétendre, *en mouches du coche*, qu'ils ont conseillé, aidé l'entreprise. On les voit souvent prôner cet ouvrage à ceux mêmes qu'ils ont indécemment raillé pour y avoir coopéré. Ils ne s'aperçoivent pas de leur inconséquence, entraînés par la passion qui ne germe chez eux qu'au dénoûment de l'affaire. Ces caractères n'ayant ni force, ni constance, frémissent d'envisager un grand travail, s'en dissimulent les avantages, s'en exagèrent les difficultés lorsqu'il n'est qu'en projet ou au début.

Les Français ne manqueront pas de se montrer en *finiteurs* sur la fondation de l'Harmonie. Ils débuteront par diffamer l'invention et l'auteur. Après avoir amplement raillé les actionnaires, entrepreneurs et fondateurs, ils commenceront à se raviser un peu tard, lorsqu'ils verront s'avancer les dispositions du canton d'épreuve ; puis au moment de l'installation, ils achèteront les actions à la hausse du double, prouveront que ce sont eux qui ont

tout fait, que l'auteur est un des leurs, qu'ils ont admiré sa découverte, et opiné pour la prompte exécution.

Les *occasionnels* ou *girouettes*, gens tournant à tout vent et inclinant pour l'avis du dernier venu, gens versatiles collectivement et individuellement. C'est en France que ce caractère est dominant : on s'y fait un mérite de la légèreté et de l'inconstance : elle plaît même au peuple qui en souffre ; il aimerait à changer de constitutions comme de modes et d'uniformes. Il accueille toute nouveauté si elle est inutile ou nuisible ; il ne proscrit que les innovations utiles.

Les *ambiants*, êtres fantasques, impatients de leur sort, et mécontents de leur propre ouvrage. Tels sont ceux qui rebâtissent la maison à moitié construite ; changent le jardin trois ou quatre fois ; changent de profession, de commerce et de fréquentations, sans autre motif qu'une inquiétude naturelle dont ils ne peuvent pas pénétrer la cause (11e. passion).

Les *caméléons* ou *protées*, seule classe d'ambigus qui soit considérée en civilisation : leur fortune y est assurée ; on leur défère même le titre de sages, selon ce distique de La Fontaine :

> Le sage dit, selon les gens,
> Vive le Roi, vive la Ligue !

Notre siècle abonde en sages de cette espèce : la révolution les a mis en vogue. Autrefois on ne les trouvait qu'à la cour ; ils affluent maintenant à la ville et aux champs.

[Les *Impossibles*, *Flaneurs*, *Nouvellistes*, Musards, *Entremetteurs*, *Factotums*, etc.]

Ces ambigus dont j'ai cité seulement cinq titres, forment une série de genre à subdiviser en espèces, varié-

tés, etc. Les initiateurs en maçonnerie seront une secte différente des initiateurs en plantation ; et ainsi des finiteurs. Passant sur ces menus détails, exposons quelques principes généraux sur les harmonies ambiguës.

En général, ces caractères sont dédaignés en civilisation, comme gens peu sûrs et dangereux. On peut répondre que si Dieu ne les avait pas jugés utiles en mécanique sociale, il ne les aurait pas créés. S'il les a créés sans utilité prévue, il a donc contrevenu à la première de ses propriétés essentielles, à l'économie de ressorts.

Il n'en est rien : les ambigus sont infiniment précieux en Harmonie. L'examen de leurs fonctions sera pour nous un motif d'admirer la sagesse du Créateur, dans toutes les passions que nous jugeons les plus vicieuses (164 les essors directs).

Les ambigus sont les pièces de transition en toutes relations; mais la transition n'est utile à rien dans l'ordre civilisé, où rien n'est lié en système d'*association domestique industrielle.* Or, les ambigus n'étant créés que pour les liens de série, on ne doit pas s'étonner qu'ils soient nuisibles hors de l'état sociétaire, ne pouvant moduler qu'en faux essor.

On ne saurait trop répéter à cet égard que l'être, qui a créé nos 12 passions et nos 810 caractères, est exercé depuis une éternité à créer des hommes et des passions dans des milliards de mondes. Il a bien eu le temps d'apprendre par expérience quelles proportions distributives on doit observer en pareille œuvre. Il a sans doute assez de lumières pour se passer des conseils de quelques orateurs de notre globule, gens qui, n'ayant pas le pouvoir de détruire ni changer une seule de nos passions, aurajent dû, au lieu de déclamer contre elles, s'étudier à découvrir

le mécanisme auquel Dieu les destine; mettre en problème si c'est la divinité qui s'est trompée en distribution du système passionnel, ou si c'est la raison humaine qui s'est fourvoyée en n'adoptant pour mécanisme des passions, que l'état civilisé et barbare, si incompatible avec la nature de l'homme, qu'on voit partout les peuples s'insurger et renverser cet ordre, dès l'instant où ils ne sont pas contenus par la crainte des gibets.

On a vu que la nation française est celle chez qui prédomine le genre ambigu. Il existe des titres en caractère national comme en individuel, et il est bon que les Français apprennent à connaître les leurs, qui sont le titre ambigu et le titre infinitésimal. Une fois pourvus de cette connaissance, ils verront que de toutes les nations la leur est celle qui avait le plus besoin de l'invention de l'Harmonie, seul ordre où on puisse utiliser les caractères titrés d'ambigu et d'infinitésimal.

MODULATIONS INFINITÉSIMALES.

Il n'est rien de plus flatteur pour les fantaisies individuelles, que le calcul des passions *infinitésimales* ou *hyper-nuancées*. En le publiant (il se trouve renvoyé à un autre tome), je donne de l'encens à tout le genre humain; les êtres les plus ridiculisés y trouveront l'avantage de pouvoir s'admirer eux-mêmes en toute légitimité, se faire honneur de goûts hétéroclites que l'opinion condamne, et qui vont être, non pas absous, mais illustrés par la théorie du mouvement infinitésimal.

Ces goûts bizarres et risibles sont bien plus nombreux qu'on ne croit. Tel qui les blâme en habitudes gastronomiques, y est sujet en affaires d'amour. Tel autre qui les

condamne dans les amours, s'y livre en affaires d'ambition, de famillisme, en exercice des sens.

Ainsi la manie des VILAINS GOUTS est le péché mignon des sept huitièmes de l'humanité, qui pourtant les tourne en ridicule; tant il est vrai, selon l'Evangile, « que cha- » cun voit une paille dans l'œil de son voisin, et ne voit » pas une poutre dans le sien. »

La théorie, qui va réhabiliter et utiliser les goûts bizarres (essor infinitésimal inverse X), doit absoudre de même et ennoblir les raffinements minutieux (essor infinitésimal direct Y) sur lesquels on critique les Sybarites.

Pour ne rien donner à l'arbitraire, étayons-nous de principes dans ce débat frivole en apparence, et pourtant le plus grave qu'on puisse élever, puisque les harmonies infinitésimales sont les plus nécessaires à l'unité sociale dont elles forment le pivot.

A la lecture des aperçus que j'en vais donner, on se convaincra que ce n'est pas moi qui suis en arrière de calculs justificatifs, mais que les lecteurs sont fort en arrière d'intentions bénévoles et studieuses : les uns (les Français) voudraient que la théorie d'équilibre passionnel fût exposée de manière à n'exiger aucune étude; les autres (les Sophistes) voudraient qu'on leur présentât des calculs méthodiques, mais en les ralliant à la bannière des quatre sciences métaphysiques, économiques, politiques et morales, qui sont antipathiques avec leurs propres méthodes. (Prolégom., II, 129, chap. III.)

Convaincu de cette inconséquence des lecteurs, j'ai dû renvoyer aux tomes suivants quatre sujets :

Les moduls mésuré et puissanciel;

Les modulations ambiguë et infinitésimale,

qui sont des doctrines hérissées de vastes et minutieux calculs.

Même dans cet article d'aperçus, je retranche du manuscrit tous les paragraphes empreints de formules arithmétiquement calculées; encore y en restera-t-il bon nombre, malgré la quantité que j'en ai éliminée. Quelques lecteurs se trouveront égarés dès les premières lignes; ils ne comprendront ni la théorie infinitésimale, ni les antérieures; ils m'accuseront de les engager dans le dédale.

Tel est l'effet des théories trop abrégées. L'excès de concision égare un étudiant, aussi bien que l'excès de prolixité : je ne peux pas ici prendre un juste milieu, étant restreint à deux volumes là où il en faudrait au moins trois en première livraison; inconvénient que je n'avais pas prévu en traçant le plan des deux tomes, dont la matière s'est allongée sous la plume.

Toutefois, je dispose l'article de telle manière que le lecteur puisse en conserver des impressions suffisantes, lors même qu'il échouerait sur des paragraphes dogmatiques affectés aux principes, dont l'aridité sera compensée par quelques détails intéressants qui se graveront aisément dans l'esprit du lecteur.

GÉNÉRALITÉS SUR L'INFINITÉSIMAL PASSIONNEL.

Dans l'état sociétaire comme dans l'état civilisé, l'on tend au mieux possible en toute relation sociale. Si on ne peut pas élever un essor de passion aux deux moduls mesuré et puissanciel, on se fixe aux deux moduls libre et mixte. On imite l'homme qui n'ayant pas de quoi rouler carosse, prend le parti d'aller à pied ou en FIACRE, mode mixte entre l'état de piéton et l'état d'homme à voiture.

Mais on essaie, autant que possible, de mettre en usage les deux derniers moduls, bien plus aptes à harmoniser les passions, en ce qu'ils opèrent par octaves de groupes.

Ou bien d'employer l'ordre infinitésimal, modulant par gamme de 8 séries libres ou mesurées, dont je vais mettre en regard les deux échelles aux colonnes 2 et 3 : la colonne 1re. indique la régie proportionnelle de chaque division.

Hyper-série octavienne à deux dimensions.

	Régie 1.	Échelle.	Div. libre 2.	Div. mes. 3.
1. Ut	10000	Classe.	1. . . .	1
2. Ré	3000	Ordres.	3. . . .	4
3. Mi	1000	Genres.	10. . . .	12
4. Fa	300	Espèces.	30. . . .	48
5. Sol	100	Variétés.	100. . . .	144
6. La	30	Ténuités.	300. . . .	576
7. Si	10	Minimités.	1000. . . .	1728
⋊ UT	4	Infinités.	3000. . . .	6912.

La 3e. colonne de chiffres indique le nombre de groupes nécessaires en modulation mesurée (II, 376). On voit qu'à la 8e. puissance ⋊, elle exige déjà au delà du double de ce qu'exige la libre, colonne 2e. Tenons-nous-en à celle-ci, qui est suffisante dans les calculs élémentaires.

Il suffit donc, pour arriver à l'essor infinitésimal libre, qu'une Phalange puisse déployer dans une modulation 3000 groupes rivaux exerçant sur 3000 goûts distincts, mais appliqués à un seul objet, en industrie ou en plaisir. Par exemple :

On a vu (III, 207) qu'une Phalange a communément dix

mille poules pondantes : elle pourrait donc, *sur les seules poules*, non compris les poulets, poulardes et chapons, former une Série infinitésimale de 3000 petits groupes soignant chacun trois à quatre poules.

S'il suffit du nombre de 10,000 poules pour entretenir une Série infinitésimale de 3000 groupes, quelle extension de chances trouvera-t-on dans le soin de 200,000 poulets, poulardes et chapons que doit élever annuellement une Phalange. Son poulailler sera donc une industrie gérée en modulation infinitésimale, à 3,000 petits groupes formant une octave de Séries en huit degrés.

Ladite série sera dualisée en fonctions, s'établissant d'une part sur les espèces, formes, couleurs et races de poulets; d'autre part, sur les différents systèmes alimentaires et régimes qui modifient les saveurs des viandes et des œufs.

Dans cette industrie, la Phalange *à l'extérieur* forme UNE CLASSE, en rivalité avec d'autres classes qui sont les Phalanges voisines différenciées par des systèmes locaux sur la gestion, ou par des saveurs variées en raison du terroir et du climat.

Intérieurement, la secte des poulaillistes forme les 7 divisions d'ordres, genres, etc.; et d'abord celle des 3 ordres, se partageant les trois grandes divisions de poules pondantes, poulets d'engrais, poulardes et chapons. Le soin des fours à éclosion est travail de pivot, et non de division.

Et successivement les genres divisés en 10 séries, puis les espèces en 30 séries, etc., rivalisant, en matériel, sur les races, formes et couleurs ; en scientifique, sur les régimes alimentaires et autres soins.

Les subdivisions du poulailler, en genres, espèces, va-

riétés, etc., peuvent être facilement poussées au 8e. degré, vu les différences de couleurs et formes. Ainsi, en genres, chacun des 3 ordres distinguera les *crêtus*, les *huppés*, les *mixtes*.

La subdivision d'espèce distinguera en *crêtes*, les hautes, les plates, les couronnées : en *huppes*, les directes, les inverses, les quadruples à collier et moustache : en *mixtes*, les cornus huppés, les huppés couronnés, les crêtus sous-huppés.

En variétés, en ténuités, etc., on commencera à classer par couleurs, qui donneront d'innombrables divisions. La nature a dû varier cet oiseau à l'infini, parce qu'elle le destine à la gestion infinitésimale, où les différences d'ornement sont un appât très-puissant pour passionner les enfants, stimuler les rivalités de série.

Si je descends à ces minutieux détails sur les couleurs et jaspures des poulets, sur les crêtes, huppes et ornements de tête, c'est pour démentir le préjugé qui dédaigne ces distinctions. Raisonnons sur leur emploi.

Une série infinitésimale ou série à 7 degrés devant se ménager double échelle de rivalités en matériel et en régime, il importe qu'elle s'attache en matériel à tirer parti des différences de races, formes, couleurs et ornements. Ce sont des mobiles puissants sur l'enfant prompt à juger selon les impressions des sens.

Or, la série infinitésimale qui emploie une Phalange entière devant passionner tous les âges, s'emparer de bonne heure des enfants et les attirer en masse, elle doit ménager avec soin ces rivalités de formes et couleurs.

Vient ensuite la rivalité intellectuelle ou scientifique, établies sur les régimes de nutrition et d'éducation. Celle-ci est spécialement l'attribut des gens âgés.

On n'atteindrait pas aux accords infinitésimaux ou accords de huit séries échelonnées sur une même passion, si on ne savait pas faire intervenir double échelle de ressorts, les matériels appliqués au jeune âge, et les spirituels dominant chez l'âge mûr, sauf alliage.

Une autre condition à observer dans les séries infinitésimales, c'est *la conjugaison divergente en contre-échelon.*

Je craindrais que le bénin lecteur ne perdît patience à la lecture de ces doctes préceptes :

Echelle composée de rivalités matérielles et scientif.;
Conjugaison divergente en contre-échelons de série.

J'ai fait consécutivement 3 essais pour en abréger l'exposé, et je retranche encore le 3e., sachant trop que les lecteurs français ne pardonnent pas les calculs dans une nouvelle science, et voudraient qu'elle leur fût communiquée en madrigaux ou en calembours.

Je me bornerai donc à dire que l'exercice d'une industrie en modulation infinitésimale présente deux avantages du plus grand prix; ce sont :

L'infinité numérique de produit;
L'infinité graduée de saveurs.

C'est-à-dire que, dans tel canton d'où l'on tire à peine dix mille poulets médiocres et de plate saveur, une série infinitésimale produira deux cent mille poulets exquis et différenciés à autant de saveurs que la gestion aura employé de groupes, dont le minimum (337) est de 3000.

Aile ascende., les poulets de grain ou élèves,	900	saveurs.
Centre, les œufs,	1000	»
Aile descende., poulardes et chapons,	800	»
Complément, coqs et poules;	300	»

Ces aperçus, satisfaisants, je pense, pour les gastro-

nomes, les résoudraient-ils à supporter quatre pages d'instruction sur la conjugaison divergente? Je ne l'ai pas espéré, car je les ai supprimées : de là naîtront beaucoup d'objections mal fondées. Un lecteur demandera comment il peut se faire qu'une Phalange, qui n'a pas plus de 1200 sectaires à fournir au poulailler, parvienne à y former 3,000 groupes, dont chacun exige pour l'entretien du service journalier, au moins 15 sociétaires, afin qu'il s'en trouve, absents et malades déduits, environ 9 ou 10 à la séance? 3,000 multipliés par 15 exigeraient 45,000 personnes, et non 1,200.

J'aurais satisfait à cette objection; mais on veut en France des théories exactes, et on ne veut pas prendre la peine de les lire. Il est bien force que l'auteur les renvoie à l'époque où il pourra compter sur des lecteurs plus équitables : jusque-là, je m'engage à prouver qu'une Phalange pourra, sur 1,200 sectaires, fournir, par contre-échelons en retour, 3,000 groupes faisant un service actif et journalier, à 9 personnes par groupe, en moyen terme.

La Phalange qui saura produire et distinguer environ 3,000 saveurs internes sur les œufs et les poulets, devra faire écho en nuances de préparation, et donner en art culinaire ou saveur externe, autant de variétés de goûts aux poulets et aux œufs, qu'elle en aura donné en saveur interne.

Tant de sensualité ne cadre guère avec les vues de la morale civilisée : c'est pourtant sur les raffinements sensuels poussés à l'infini et adaptés hygiéniquement à tous les tempéraments, que repose l'art d'atteindre au but désiré par la morale, « transformer le genre humain tout entier en une famille de frères, et l'élever à l'unité uni-

verselle. » On n'y parvient que par emploi des accords infinitésimaux en industrie et en plaisir, choses intimement liées; car si l'on sait donner aux poulets et aux œufs 3,000 saveurs différentes, il faut bien donner aux hommes 3,000 fantaisies en ce genre, pour apprécier et encourager les variantes industrielles de chaque groupe de travailleurs, dont les peines deviendraient illusoires si chacun, selon le vœu de la philosophie, mangeait indifféremment et sans appréciation minutieuse, les objets qu'on lui présente.

Chaque Phalange doit traiter en infinitésimal, au moins deux branches d'industrie ; une externe, dont le soin soit commun à tout le globe (*Accord infinitésimal identique*), et l'autre interne ou locale, non exercée par les cantons voisins (*Accord infinitésimal contrasté*).

Le poulailler est évidemment la branche sur laquelle exercera le globe entier en infinitésimal. C'est pour généraliser cette industrie, que Dieu a fait du poulet le plus précieux, le plus salutaire des comestibles, et le plus généralement préféré, soit pour la chair, soit pour les œufs et leurs nombreux emplois. On élèvera à peine le 10e. de toute autre volaille, à moins de convenance locale.

Les deux industries infinitésimales ont rang de fonction sacrée dans chaque Phalange ; celle du *poulailler* l'est par esprit d'unité avec le globe entier, où elle existe partout en ce degré (sauf le 8e. d'exception) : l'autre devient sacrée par amour-propre de la Phalange, par orgueil de s'élever à elle seule à une modulation infinitésimale qu'on ne pourrait pas entretenir sur plusieurs branches.

Toute Phalange a, de plus, douze modulations de ce genre, en participation avec des cantons vicinaux ou éloi-

gnés. Elle forme de ces douze travaux et de son infinitésimal interne, ses titres de noblesse.

L'écusson et le sceau d'une Phalange représentent, sur 5, 3, 5 de hauteur, les 15 principaux signes de son industrie. La plus saillante, placée au centre de l'écu, est celle d'infinitésimal interne ou local. En grand sceau, on grave jusqu'au nombre de 32 les signes de célébrité industrielle de la Phalange.

Ces armoiries conformes au bon sens peignent les titres d'un canton à l'estime générale. Chaque individu se compose de même des armoiries emblématiques, écartelées à 32 quartiers ou seulement à 12, indicatifs de ses talents constatés et de son titre caractériel représenté entre l'écu et la couronne.

Ainsi l'Harmonie sait utiliser toutes les coutumes absurdes qu'enfante la civilisation, comme nos pitoyables armoiries qui ne sont emblématiques DE RIEN. Quelle allégorie, quel sens trouver dans un écu de *gueules au pal de sable,* dans un lion passant ou un aigle cantonné? Usages stupides, qui dénotent la prétention à se faire valoir sans aucun titre.

Les accords infinitésimaux sont les principaux liens d'unité entre tous les peuples. Exposons-en quelqu'emploi dans les armées industrielles : ceci nous conduit à la distinction de l'infinitésimal en direct et inverse.

A PASSIONS INFINITÉSIMALES INVERSES.

La théorie en est aussi triste que celle des directes est gaie. Laissons le sujet amusant pour le dernier; plaçons l'épine avant la rose.

Les passions infinitésimales *directes* sont celles qu'on peut dire communes à tout le genre humain, comme le

goût des diamants, des belles fleurs, choses que tout le monde aime.

Les passions infinitésimales *inverses*, goûts bizarres, ne se rencontrent que chez une très-faible minorité, insuffisante à former un groupe régulier dans une Phalange.

Le groupe régulier doit, *en minimum*, se composer au moins de 9 personnes subdivisées en trois groupillons liés et pivotés comme il suit.

K. — 1. 2. — 3. 4. 5. — 6. 7. — ⋊.

On ne peut soutenir ce minimum de 9 sectaires, qu'autant que la passion s'étend à un plus grand nombre, à 15 au moins, dont 5 ou 6 peuvent être absents ou malades.

Cette faible dose d'un groupe sur 810 caractères (bambins et patriarches non compris) est le degré AMBIGU [de transition], degré hors de série, puisqu'il est borné à un seul groupe. Une telle réunion ne figure ni dans les séries, ni dans les individualités; elle est d'ordre ambigu: elle tient rang *d'échelon minime et hors de ligne* dans la classe des séries, et *d'échelon maxime et hors de ligne* dans la classe des manies individuelles ou passions hétéroclites, inhabiles à figurer en harmonie domestique, et obligées de chercher leurs sectaires hors de la Phalange. Ladite secte prend ci-dessous le rang K transition, dans l'échelle des vilains goûts, où elle figure à titre de *plaisant goût* (III, 138), état moyen entre les *jolis goûts* qui modulent par séries internes, et les *vilains goûts* qui ne s'associent que par séries externes.

Ainsi dans une Phalange de 15 à 1,600 personnes, toute passion qui ne s'étend pas à 1/100e. de la masse, au moins à 15 personnes, est titrée d'incohérente, goût hétéroclite, qui ne trouve pas à s'assortir harmoniquement.

Ces passions prêtent volontiers à la raillerie, à moins qu'elles ne portent sur quelque raffinement de sciences ou d'arts; mais en toute autre affaire, comme en gastronomie, un goût est raillé si, n'étant pas branche de série, il ne se rencontre que chez 1/150e. des êtres, et ne peut pas fournir un groupe complet : dans ce cas il est titré de VILAIN GOUT.

Les *vilains goûts* sont de 13 degrés, dont les 8e., 9e. et suivants sont infinitésimaux en cas de dimension simple (III, 473).

Échelle progressive des VILAINS GOUTS.

		Bas infinitésim.	K	en transition,	4	couples	sur individus	810
Sol	5			En 1er. degré,	un	couple	sur ind.	810
				En 2e. »	un	»	sur »	2,430
				En 3e. »	un	»	sur »	9,720
La	6	Mi-infinités.		En 4e. »	un	»	sur »	29,160
Si	7			En 5e. »	un	»	sur »	116,640
				En 6e. »	un	»	sur »	349,920
Ut	8			En 7e. »	un	»	sur »	1,399,692
		Hauts infinitésim.	X^1	en 8e. omnitone,	un	»	sur »	4,198,076
Ré	9		X^2	en 9e. »	un	»	sur »	16,792,304
Mi	10		X^3	en 10e. »	un	»	sur »	50,376,912
Fa	11		X^4	en 11e. »	un	»	sur »	201,519,648
			X^5	en 12e. »	un	»	sur »	604,558,944
Solre	12		Z	en « peuta-omnitone »	un	»	sur ind.	2,418,235,776

Le 1er. degré est celui qui ne compterait qu'un couple sur 810 caractères. Cette rareté l'expose au ridicule, qui va croissant dans les degrés suivants.

Pour en indiquer l'emploi, spéculons d'abord sur un degré peu rare, comme les 4e. et 5e.

Trissotin, ami des raves, a le goût bizarre de les manger à demi-cuites, légèrement amollies dans l'eau chaude. Personne dans sa Phalange n'en peut manger de la sorte;

on les veut ou crues, ou tout-à-fait cuites. On raille Trissotin, qui s'obstine et soutient son vilain goût.

Vadius, ami des courges, se régale de courge toute crue, assaisonnée de moutarde : il ne peut trouver aucun amateur qui partage son goût.

Les régences, qui font en tout pays un travail d'exploration sur l'assortissement *des vilains goûts*, ont découvert que sur l'ensemble de la province peuplée d'environ 200,000 âmes, il s'en trouve une douzaine du goût de Trissotin; mais que, pour trouver une douzaine de collègues à Vadius, il faut recourir aux tableaux de la région entière, comprenant 800,000 âmes.

On en avise Trissotin et Vadius : grand triomphe pour eux, car il n'est rien de plus obstiné que les gens à vilain goût. Ce sera une amorce de rassemblement pour ces originaux disséminés : ils se réuniront, savoir :

Les *Ravistes* et *Trissotin*, à l'armée provinciale de 5e. degré.

Les *Courgistes* et *Vadius*, à l'armée régionnaire de 6e. degré.

Ils y jouiront du charme de manger et vanter en chorus les raves à demi-cuites et les courges crues à la moutarde; se proclamer entre eux les vrais amis des raves et des courges, les soutiens des saines doctrines raviques et courgiques, méconnues du profane vulgaire.

Voilà une amorce pour attirer ces deux groupes à des armées de 5e. et 6e. degré. C'est pour Trissotin un voyage d'environ 10 lieues; pour Vadius environ 20 lieues.

Ce médiocre appât suffirait à amorcer tant de fantasques et d'oisifs civilisés : ils accourraient à ces réunions pour y voir leur vilain goût encensé, y former secte,

et prendre place dans la hiérarchie passionnelle. On y admet toute manie innocente au rang d'impulsion louable et harmonique, pourvu que ses amateurs puissent rassembler un noyau de série composé de 9 personnes au moins, et distribué en groupe régulier comme ci-dessus.

Quelque plaisante que soit une fantaisie, elle obtient brevet de passion utile et respectable, si elle peut présenter cette réunion corporative. Elle a droit de bannière dans ses réunions, droit de signes extérieurs chez les sectaires, et place honorable dans le cérémonial de tel degré, province ou région, si elle ne peut pas figurer dans celui de Phalange.

Tout harmonien pourra, en satisfaisant cet amour-propre, bénéficier au lieu de dépenser, car le séjour à l'armée est très-profitable par conservation des dividendes en séries de résidence. Tout légionnaire est traité comme nos fonctionnaires absents, qui touchent le traitement sans exercer. En outre, il jouit de divers avantages qu'on trouve à l'armée, et dont nous parlerons à l'article suivant. Son voyage est agréable et gratuit.

L'admission à l'armée est un avantage qu'on n'obtient que sur titres notoires. Les *vilains goûts* sont titre pour une campagne ; et plus un vilain goût est rare, plus il élève le degré d'admission. Spéculons sur les degrés infinitésimaux qui commencent au 8e., selon le tableau ci-dessus.

L'archéologue *Philogone* aime les raves accommodées à l'*assa fœtida* ; il démontre que cette puanteur a été en crédit chez les anciens [orientaux et s'en régale comme madame Dacier de ses mauvais ragoûts renouvelés des Grecs.]

L'astronome *Lunarius* a une fantaisie plus éminemment

dégoûtante ; il mange des araignées toutes crues. (On assure que c'était le goût de Lalande.)

Les régences ont pris note de ces fantaisies. Après les recherches d'usage, on reconnaît que celle de Philogone est de 8e. degré, et qu'on ne peut l'assortir en groupe complet, qu'en puisant dans une masse de 17 millions d'âmes. Celle de Lunarius est de Ze. degré : il faut, pour en compléter un groupe, étendre les recherches à 2,400,000,000 âmes.

Ainsi le *vilain goût* de Philogone est raréfié à un sur un million d'hommes, et celui de Lunarius à un sur 150 millions d'hommes, titres d'admission à une campagne, le premier en armée du « 9e. » degré, le 2e. en armée de Ze. degré.

Assurément rien n'est plus risible, au premier coup d'œil, qu'une fantaisie limitée à un individu sur 150,000,000. C'est pour s'être laissé prendre à ces apparences trompeuses, que les philosophes ont avorté en étude de la nature, et ont vu de *profonds mystères* là où ils auraient dû voir des dispositions unitaires, l'analogie du passionnel au matériel.

Etudions cette proposition sur les fantaisies raillées que j'ai nommées infinitésimales inverses.

On les étouffe en tous pays, surtout chez les enfants qui inclinent fortement aux goûts bizarres, comme de manger du plâtre qu'ils arrachent des murs : c'est pourtant la bonne nature qui les y pousse.

Dans le cas où ces fantaisies étouffées en tous pays par la raillerie et la contrariété pourraient se développer en liberté, quelle est la quantité qu'on en verrait éclore, soit en gourmandise, soit en amour, soit en toute autre passion? L'on en trouverait 7 sur 8 individus, c'est-à-dire

que sur 900,000,000 d'habitants, somme actuelle, il y en aurait 780,000,000 sujets à quelques-uns de ces goûts bizarres de 13e. degré Z, que la raillerie étouffe aujourd'hui, et qui sont réduits à se dissimuler ou à ne paraître que difficilement, sans essor plein, sans emploi utile.

Les goûts dépravés de 13e. degré, qui ne sont départis qu'à un individu sur 150,000,000, sont souvent inconnus des titulaires mêmes, qui les considèrent comme impulsions vicieuses à réprimer. Cependant elles sont l'ouvrage d'un créateur qui ne fait rien sans motifs plausibles.

J'ai dit que l'un des emplois de ces *vilains goûts* est l'attraction aux grandes armées : parmi les amorces qui y entraînent, plaçons en pivots

Inverse X, les bizarreries infinitésimales ;

Direct Y, les raffinements infinitésimaux.

Si donc on veut rassembler et utiliser une armée de 13e. degré ⋊, tirée de tous les empires du globe, il faut dans les 18 amorces, dont 14 de gamme, 2 de pivot et 2 de transition, ménager avec soin les 2 pivotales, celles des hautes bizarreries et celles des hauts raffinements. Toutes deux fournissent égal nombre de recrues, à peu de chose près : toutes deux comprennent environ les 7/8es. de l'espèce humaine.

L'organisation de ce lien corporatif gradué sera une fonction des sibyls de gastrosophie et des fées d'amour, dans les armées de 13e. degré ; puis on formera pareilles séries moindres en puissance, dans des armées de 12e., 11e., 10e. degré. Ce sera une voie de liens ajoutée à vingt autres, et une voie qui tient un rang très-éminent dans le mécanisme passionnel. J'en ai décrit (III, 136)

un bel effet, au sujet des poules marinées ; lien dont on a vu de brillants résultats, et qui pourtant n'est qu'au plus bas degré d'intensité ; car dans la gamme infinitésimale inverse (344), il n'est classé qu'en ambigu K et hors de gamme ?

Ainsi Dieu sait aller au but de l'unité, par la double voie

des infiniment petits comme des infiniment grands,
des ridicules infinis comme des charmes infinis :

l'équilibre de l'univers, en passionnel comme en matériel, consistant à tenir en balance les contrastes ou effets directs et inverses, et puiser dans les minimités un contrepoids aux maximités.

C'est un principe qu'ont entrevu les modernes sans en faire aucune application. Faute de s'y être ralliés, ils ont manqué toutes les notions en cosmogonie, manqué en plein le calcul du mécanisme aromal. Ils n'ont pu s'élever à penser que les astres, malgré leur énorme grosseur, fonctionnaient par le plus subtil de tous les fluides, par l'Arome différencié en milliers de gammes, et servant à la nourriture de ces grands corps ainsi qu'à leurs autres fonctions. Ils ont cru que le soleil avalait des comètes comme un brochet avale des goujons, et que les mondes se mangeaient entre eux comme les anthropophages. Il n'en est rien : les corps sidéraux n'opèrent que par des aromes analogues en système aux agents de nos relations, aux fluides de nos corps et aux produits animaux, végétaux et minéraux qu'exploite notre industrie. Mais laissons ce détail qui s'écarte du sujet. (Voyez note E, Pivot inverse.)

J'ai prévenu que le calcul des passions infinitésimales inverses serait une étude fort aride pour des lecteurs non initiés aux équilibres généraux. Il faudrait d'abord les

exercer sur la théorie des conjugaisons en retour, ou séries à contre-modulation, renversées sur elles-mêmes dans l'ordre suivant :

1. Classes ; 2. Ordres ; 3. Genres ; 4. Espèces ;
⋊ Infinités ; 7. Minimités ; 6. Ténuités ; 5. Variétés ;

et déployant en infra-ligne l'échelle *directe* des groupes en raison *inverse* du nombre des individus. Ce n'est pas un sujet à aborder dans un article abréviatif.

Il suffit pour initiation de recourir à un problème déjà traité sur cette matière, au Trans-Ambule (III, 135). Rappelons-le pour en tirer une conclusion du petit au grand, du connu à l'inconnu.

J'y ai dépeint une TRANSITION EN VILAINS GOUTS, c'est-à-dire, un *plaisant goût*, qui n'est pas encore *vilain goût*.

Le *plaisant goût*, comme celui des vieilles poules coriaces, parvient encore, dans la Phalange, à réunir un groupe complet, et former ses harmonies en interne dans le domestique même ; tandis que le *vilain goût* ne peut s'harmoniser qu'en liens externes progressifs, selon les 12 degrés de l'échelle (344).

Le mécanisme pour les harmonies des 13 degrés de *vilains goûts* est le même que celui que j'ai décrit pour la transition ou *plaisant goût*, dont j'ai déjà obtenu un quadrille régulier d'accords cardinaux (III, 138). Nous l'obtiendrons de même de tous les degrés de vilains goûts, avec une addition d'accords externes, croissant selon les degrés, c'est-à-dire,

5 En sus chez *Trissotin*, 8 En sus chez *Philogone*,
6 En sus chez *Vadius*, 13 En sus chez *Lunarius*.

Quel démenti aux avilisseurs de passions, gens qui croient que Dieu les a créées au hasard, sans théorie

d'emploi, et qu'on doit les réprimer ou supprimer selon la fantaisie de Sénèque et Platon, qui ne manqueront pas de vouloir supprimer leurs contraires, c'est-à-dire les passions d'où on obtiendrait même dose d'harmonie que des leurs.

Je néglige les démonstrations qui nous engageraient trop avant : je me borne à poser la thèse d'emploi harmonique des *vilains goûts* et manies d'antipathie générale, art de les utiliser par *série infinitésimale inverse*. J'en conclus contre la science qui suppose des lacunes de providence en théorie de passions. J'ai démontré que Dieu sait, en mécanique passionnelle, changer le cuivre en or, partout où les lois des hommes n'aboutissent qu'à changer l'or en cuivre; qu'à transformer en germes de discordes les passions les plus nobles, celles de la gloire et l'amour, quand la théorie sociétaire sait, des goûts ignobles et odieux, des bizarreries infinitésimales χ, faire naître des gages d'harmonie entre 150 millions de groupes hétérogènes, c'est-à-dire entre l'humanité entière.

C'est, je pense, un puissant motif d'accueillir et étudier la théorie des *vilains goûts* déployés par hyper-série simpl. (336), comp. (344); et comme les philosophes sont la classe la plus sujette aux fantaisies bizarres ou vilains goûts de tous les degrés, quelle gratitude ne me devront-ils pas pour cette théorie de l'infinitésimal inverse qui va répandre sur toutes leurs originalités un lustre éclatant, les exalter à titre de contre-pivots de haute harmonie, ressorts transcendants d'unité universelle!

Après avoir fait la conquête des philosophes sur la théorie des *vilains goûts*, je vais tenter celle des Français sur la théorie des *jolis goûts*, des raffinements de haut degré, nuancés en modulation infinitésimale.

Y PASSIONS INFINITÉSIMALES DIRECTES.

Guerre majeure ou gastrosophique.

Bannissons les calculs d'un article consacré aux sujets gracieux, aux *jolis goûts :* cependant ne négligeons pas tout-à-fait la méthode.

On appelle *jolis goûts* ceux dont on peut former dans chaque Phalange au moins une série régulière d'une trentaine de personnes en minimum, selon le tableau suivant, à 2 pivots, 4 transitions et 9 groupillons.

Y : ⋈ : 3. 4. 2 : K : 3. 5. 4 : ꟼ : 2. 3. 2 : ⋈ : ⅄.

Les jolis goûts sont de divers degrés, selon qu'ils comprennent 1/12, 2/12, 3/12, 4/12, etc., de la Phalange : donnons-en deux exemples extrêmes à 1/12 et 12/12.

Les bons melons musqués sont un fruit qui plaît à peu près à tout le monde, aux trois sexes en masse, et sans préparation culinaire. Quant aux courges, malgré l'intervention du cuisinier, elles sont un chétif aliment, bon pour la populace actuelle, et n'arrivant pas jusqu'aux bonnes tables.

Ainsi le melon, en Harmonie, réunira aisément en série les 12/12 de la Phalange; il sera *joli goût* de haut degré. La courge assemblera à peine la série de 1/12, tablée ci-haut : elle sera *joli goût* de bas degré, et non pas *plaisant goût* qui ne réunirait qu'une sous-série ou groupe régulier (343).

Les plus jolis goûts en haut degré tiennent à la bonne chère et à l'amour. Ces jouissances dont le goût est le plus général, sont les principaux ressorts qu'emploie l'Harmonie pour intriguer les armées par série infinitésimale. De là naissent à l'armée trois rivalités ou guerres, savoir :

La *pivotale* ⋊, guerre d'intrigues en industrie.

La majeure Y, guerre d'intrigues en gastrosophie.

La mineure ⅄, guerre d'intrigues en amour.

Je ne parlerai pas de celle d'amour, qui ne serait pas compatible avec nos mœurs; il suffit d'un tableau de régime gastrosophique, pour faire connaître les intrigues des armées harmoniennes. (*Piége aux Zoïles; je les en préviens.*)

Supposons une grande armée de 12e. degré, réunissant des divisions tirées d'un tiers du globe, d'environ 60 empires qui ont fourni chacun 10,000 hommes ou femmes. Les 60 divisions ou armées d'empire sont rassemblées sur l'Euphrate, ayant leur quartier général à Babylone.

Cette grande armée a choisi deux thèses de campagne, dont une en industrie qui est l'art de l'encaissement. Elle doit encaisser cent vingt lieues du cours de l'Euphrate, selon des méthodes quelconques.

Ladite armée étant d'ordre majeur a de plus une thèse gastrosophique; c'est la détermination d'une série des petits pâtés en orthodoxie hygiénique de 3e. puissance, à 32 sortes de petits pâtés, plus les foyers, tous adaptés aux tempéraments de 3e. puissance, conformément au tableau (314).

Les 60 empires qui veulent concourir ont apporté leurs matériaux, leurs farines et objets de garniture, les sortes de vins convenables à leurs espèces de pâtés. Quoique le globe paie les frais, chaque empire fait à son gré ses approvisionnements pour la thèse de bataille.

Chacun de ces empires a choisi les gastrosophes et pâtissiers les plus aptes à soutenir l'honneur national, et faire prévaloir les sortes de petits pâtés qu'il prétend faire admettre en série orthodoxe de 3e. puissance.

Avant l'arrivée des 60 armées, chacune d'entre elles a envoyé ses ingénieurs disposer les cuisines de bataille qui sont relatives à l'objet de thèse et aux consommations accessoires. Les cuisines de bataille ne font pas le service journalier des subsistances; chaque armée se nourrit dans les caravenserais des Phalanges où elle est campée.

Les oracles ou juges qui siégent à Babylone sont tirés, autant qu'il se peut, de tous les empires du globe, et non pas exclusivement des 60 empires qui figurent au concours.

L'armée forte de 600,000 combattants et 200 systèmes de petits pâtés prend position sur l'Euphrate, formant une ligne d'environ 120 lieues, moitié au-dessus et moitié au-dessous de Babylone.

Avant l'ouverture de la campagne, les 60 armées font choix de 60 cohortes de pâtissiers d'élite, qu'elles envoient à Babylone pour le service de la haute cuisine de bataille servant le grand Sanhédrin gastrosophique. C'est un haut jury qui fait fonction de concile œcuménique sur cette matière.

En même temps on détache des 60 armées cent vingt bataillons de pâtissiers de ligne, qui se répartissent par escouades en chaque armée, de manière que chacune ait 59 escouades tirées des 59 autres armées, et fabricant les petits pâtés selon les instructions des chefs de thèse de leur empire.

Chacune des 60 armées se classe dans le centre ou les ailes, selon la nature de ses prétentions en série :

L'aile droite en petits pâtés farcis,	20.	60.
Le centre en vols au vent à sausse,	25.	
L'aile gauche en mirlitons garnis,	15.	

(Cette distribution, sauf erreur, car je suis tout-à-fait intrus en matière gastronomique.)

L'affaire s'engage par des fournées de l'un des trois corps, soit de l'aile gauche, sur les mirlitons qui sont dégustés à Babylone par le grand Sanhédrin ou congrès des oracles et oraclesses. On ne peut pas présenter au concours plus de 2 ou 3 systèmes par jour. La dégustation deviendrait confuse si on excédait le nombre de trois.

Chaque jour, dans les 60 armées, les cuisines de bataille fabriquent et servent à leur armée les espèces présentées au jugement du grand Sanhédrin, afin que lesdites armées en aient la mémoire fraîche et encore un arrière-goût, au moment où arrivera le bulletin de Babylone qui relatera les opinions du Sanhédrin sur lesdites espèces.

Au bout d'une semaine employée à la dégustation des systèmes de l'aile gauche, le Sanhédrin rend un jugement provisoire, et le bulletin de Babylone fait connaître aux 60 armées et au monde entier, que les trois empires de France, Japon et Californie ont remporté un premier avantage; que tels systèmes de mirlitons présentés par eux sont admis *provisoirement* en aile gauche de série orthodoxe, ou adaptés aux convenances de tempérament.

Jusqu'ici la lutte est concours et non pas bataille, qui ne peut commencer qu'après une admission de série entière. Il faudra qu'un mois s'écoule, avant que le Sanhédrin puisse former un cadre provisoire de systèmes orthodoxes à 12 espèces, distinguées par 3, 5 et 4 pour le centre et les ailes, plus un pivot.

Ce n'est là qu'un préliminaire de bataille, pendant lequel chaque armée a d'autres intrigues plus actives : mais celle-ci étant la principale doit occuper la campagne entière, 5 à 6 mois.

Le cadre étant formé au bout d'un mois et notifié au globe, la bataille s'engage sur toute la ligne et en triple lutte; car chacun des 48 empires qui ont échoué au concours du cadre, conserve les chances,

De débusquer l'un des admis ou même un corps d'aile ou centre, en produisant de nouveaux systèmes de petits pâtés qui n'ont pas encore concouru;

D'être admis en contre-octave, lorsqu'il faudra former une gamme complète à 12 espèces majeures et 12 mineures;

De prendre place dans les 4 transitions, les 4 sous-pivots et les grands pivots non encore admis.

Ces trois chances donnent une extrême activité aux ligues, et aux voyages de diplomates dans les 60 armées. Chaque jour on voit se former de nouvelles alliances entre divers empires qui jugent convenable d'associer leurs sortes de petits pâtés et de vins ou autres boissons, pour former centre ou aile, et pour livrer bataille à une masse de systèmes déjà admis.

La multiplicité de ces prétentions oblige à former 3 jurys en sous-ordre pour les dégustations et présentations. Ces jurys placés aux trois grandes divisions, à 30 lieues l'un de l'autre, sont servis comme le Sanhédrin, chacun par 60 escouades de pâtissiers d'élite. Leurs décisions sont provisoires et subordonnées aux dégustations du Sanhédrin. Dès lors la lutte devient générale, et d'autant plus variable que chaque admission ou rejet cause de nouveaux plans, produit de nouveaux cartels adressés à un ou plusieurs empires, et exige de nouvelles négociations entre les vainqueurs qui ont des attaques à redouter jusqu'à la fixation définitive de la série orthodoxe.

Entre-temps, les 64 cuisines de bataille font des prodiges de talent; les voyageurs accourent de toutes parts pour être témoins de ces luttes savantes qui vont décider sur les prétentions de tant d'empires; les bulletins de Babylone sont lus avidement par tout le globe, surtout dans les empires qui prennent part au combat.

Balivernes, dira-t-on, vous promettez un traité sur l'Association, et vous débitez vingt contes d'enfants!!! Patience, jusqu'au commentaire qui va suivre; et la prétendue baliverne deviendra solution très-méthodique d'un problème d'équilibre en INFINIMENT PETIT, contre-poids nécessaire de L'INFINIMENT GRAND : mais achevons.

A la fin de la campagne, il y aura 24 empires vaincus et 36 triomphants; peut-être moins, car un même empire peut réussir à faire adopter 2 et 3 espèces de sa composition.

Toutefois les vaincus ne se tiennent pas pour battus; ils reproduiront leurs petits pâtés à un nouveau Sanhédrin qui formera une série de 4e. degré à 135 espèces : jusque-là leurs méthodes sont hétérodoxes, non applicables en gamme des 32 tempéraments, non admises en hiérarchie gastrosophique.

Les armées débattent une foule de ces thèses en divers degrés, et chaque jour elles ont aux repas quelques luttes entre les empires, dont on passe en revue les procédés, moyennant les distributions de cuisiniers que chaque armée fait aux autres.

Elles ont de même, pour leurs séances du soir, des thèses en affaires de beaux-arts et de sympathie occasionnelle. Sur ces nombreuses intrigues, il en est qui emploient toute une campagne avant d'atteindre au dénoûment.

Leurs plaisirs sont encore variés par divers incidents, comme les rencontres de caractères ou légions d'aventuriers et aventurières, qui voyagent en déployant un caractère en sciences ou arts, et qui contiennent de nombreux virtuoses en ce genre.

A la fin de la campagne, les armées se rassemblent pendant quelque temps, d'abord en sous-divisions, puis en trois divisions, puis en masse, pour donner des fêtes unitaires dans les villes de quartier-général, rendre hommage public aux vainqueurs individuels, c'est-à-dire aux auteurs d'une production adoptée en Sanhédrin gastrosophique ou autre.

Une capitale, en Harmonie, est toujours entourée à quelque distance d'un cercle d'ombrages, ou boulevart à plusieurs allées, dont l'emploi est d'abriter et attabler les armées.

Au jour du triomphe, les vainqueurs sont honorés d'une salve d'armée. Par exemple, Apicius est vainqueur pivotal; on sert ses petits pâtés au début du dîné; à l'instant les 600,000 athlètes s'arment de 300,000 bouteilles de vin mousseux dont le bouchon ébranlé et contenu par le pouce est prêt à partir. Les commandants font face à la tour d'ordre de Babylone, et au moment où son télégraphe donne le signal du feu, on fait partir à la fois les 300,000 bouchons; leur fracas accompagné du cri de vive Apicius retentit au loin dans les antres des monts d'Euphrate.

Au même instant Apicius reçoit du chef du Sanhédrin la médaille d'or portant en exergue : « A Apicius, triomphateur Y en petits pâtés, à la bataille de Babylone. Donné par les 60 empires, etc. » Leur nom est gravé au revers de la médaille.

Pareil hommage sera rendu au triomphateur pivotal inverse, homme ou femme, dont les petits pâtés auront été adoptés en terme χ de série orthodoxe.

Pygmées gastronomiques de nos jours, osez comparer vos obscurs trophées à ceux d'un gastrosophe d'Harmonie, dont les triomphes, *sur un seul mets*, retentissent avec tant d'éclat dans le monde entier! Tout n'est qu'arbitraire dans votre science; les Beauvilliers, les Archambault, ne sont que des guides confus, opérant sans distinction des tempéraments, sans aveu d'autorités compétentes. Leurs palmes sont plutôt un sujet de facétie qu'un sentier de gloire; celle d'Apicius réunira intérêt et gloire, car elle sera pour lui une voie d'acheminement à de hautes dignités, même à divers degrés de magnatures et de sceptres, en titre d'ambition *2, et d'institution *3 (275).

J'ai donné ces détails pour appuyer un principe, savoir, que les armées harmoniennes de tous degrés ont des fêtes si brillantes et des intrigues si actives, si nombreuses, que l'admission à l'armée est une faveur, et ne s'obtient que sur des titres fondés. Par exemple, à cette campagne des petits pâtés, on exigera de moitié des postulants l'aptitude au travail de pâtissier, et à d'autres qui seront sujets de moindres thèses.

On établit pareille bataille sur tous les *jolis goûts*, soit en gastrosophie, soit en beaux arts et en amour. Or, les petits pâtés sont *joli goût* de très-haut degré, et peut-être même du plus élevé, car on trouvera peu de gens, hommes, femmes ou enfants, qui ne soient amateurs de quelque sorte de petits pâtés ou mirlitons.

Ladite armée, outre ses thèses en jolis goûts, aura opéré aussi sur les vilains goûts par série divergente en

retour. Les armées d'Harmonie ont une foule de fonctions qui toujours tendent à former des liens de toute espèce entre les régions du globe, et les établir en proportion du degré de raffinement; lorsque les orthodoxies seront fixées, on verra dans toute armée de 10,000 hommes, des fêtes en 5e. degré; par exemple :

On se donnera des repas de tempérament, divisés par 810 compagnies, qui auront préparé chaque mets de 810 manières différentes, mais orthodoxes, pour chacun des 810 tempéraments.

Ce n'est qu'aux armées qu'on peut se donner de pareilles fêtes; car 810 compagnies à 9 ou 10 personnes font déjà 8,000 personnes attablées, plus les servants : il faut donc des réunions de 10,000, pour se donner des fêtes en 5e. degré, sur les mets ou autres objets. Une armée de 30,000 peut donner des fêtes de 6e. degré, bien plus raffinées et répandant plus de charmes sur les liens dont elles sont la source.

On s'est donc lourdement trompé sur le but des passions, en prétendant les ramener à l'uniformité d'essor. Leur harmonie, leur équilibre en mécanisme sociétaire, tiennent à l'extrême variété des développements qu'on donne à une même passion.

Entendez à une table quelques civilisés manifester des goûts différents sur une bagatelle, sur une omelette : un sage croira opiner philosophiquement, en disant que toutes les omelettes sont égales en droits, et qu'on doit manger indifféremment toutes celles qui sont présentées.

Loin de là : il faut, pour harmoniser en 5e. degré la passion des omelettes, lui ouvrir 810 voies d'essor, par un classement de 810 variétés appliquées à autant de tempéraments, et adoptées par un Sanhédrin qui transmettra

théoriquement à tous les empires du globe les règles de fabrication de 810 omelettes dont la science-pratique sera communiquée aux susdits empires, par les légionnaires qui auront fait la campagne des omelettes de 5e. degré.

Si l'on s'apercevait d'un retard de digestion dans quelque série de tempéraments, dans ceux qui s'adonnent à *l'omelette soufflée*, ce serait une thèse à proposer aux armées. Le congrès d'unité siégant à Constantinople indiquerait pour l'année suivante une lutte d'industrie quelconque, jointe à une *bataille d'omelettes soufflées*, à donner en lieu quelconque, soit à Paris, par une armée de divers empires, qui viendrait prendre position de Rouen à Auxerre, y débattre théoriquement et pratiquement la thèse des omelettes soufflées, et de leur assortiment orthodoxe en série des tempéraments.

Tout en s'occupant gravement de ces apparentes futilités, une armée d'Harmonie exécute d'immenses et magnifiques travaux. Qu'importe qu'elle ait, aux heures des repas, des intrigues de pâté et d'omelette? Ces rivalités qui semblent frivoles, sont branche principale en équilibre de passions, et plus on parvient à élever les raffinements en haut degré (selon la table, 336), plus on est assuré d'établir un parfait équilibre dans les essors de chaque passion. Quel démenti à cette philosophie qui voulait nous ramener à la sainte égalité des goûts, à la monotonie universelle, et qui prétendait fonder sur l'uniformité cet équilibre de passions qu'on ne peut asseoir que sur l'essor progressif et méthodique des variétés de goûts VILAINS ou JOLIS!

LEÇON D'ÉQUILIBRE ET DE PRUDENCE.

Combien de lecteurs se croiront sages, en traitant de fadaise inconvenante une grave discussion sur des batailles de petits pâtés entre 60 empires ! Je les attendais à ce piége : ils auraient dû présumer que je ne choisissais pas sans dessein un thème si bizarre. Ils ont besoin qu'on leur apprenne à reconnaître sur ce sujet ou autres la fausseté de leur jugement.

J'ai traité un problème relatif à la consommation des graminées ; j'en ai déterminé l'équilibre sur un objet *infiniment petit*, et c'est un sujet de glose pour nos sublimes politiques ! Mais voyons si leurs grandes conceptions économiques sont autre chose que de grandes sottises, tant sur les subsistances que sur chaque branche du mécanisme social.

Prenons-les d'abord en flagrant délit sur ce qui touche à l'équilibre de consommation. Comment se fait-il qu'on voie en 1822, l'Irlande mourir de faim, quoique la paix générale permette le transport des blés qui affluent en Europe, à tel point que le fermier est dans l'indigence au sein de ses greniers encombrés ? Bel éloge de ces économistes qui prétendent à la sagesse distributive en régime de subsistances, et qui fondent le bonheur du peuple sur l'industrie et la richesse nationale ! Manque-t-il donc d'industrie et de richesse dans cette Grande-Bretagne où le peuple meurt de faim en temps d'abondance ?

Les harmoniens aussi auront des prétentions en sagesse distributive bien nécessaire chez eux, où le grand problème d'équilibre agricole sera d'élever la consommation individuelle au triple de ce qu'elle est aujourd'hui. L'énormité du produit exposerait les denrées à pourrir

chaque année en magasin, si on n'habituait pas les individus riches ou pauvres à consommer, en solides et liquides, le triple de ce qu'ils consomment dans l'état actuel où, malgré l'exiguité des récoltes, on éprouve déjà le fléau de l'encombrement local et de l'avilissement des denrées.

J'ai voulu, sur cette importante question, donner une leçon d'équilibre en économie *intégrale composée ;* elle doit être :

Intégrale, c'est-à-dire embrassant tout l'ensemble des produits, ou du moins tout l'ensemble d'une branche, comme les graminées, si on ne spécule que sur cette branche seule ;

Composée, c'est-à-dire donnée en preuve et contre-preuve du petit au grand comme du grand au petit, et en convenance interne avec les tempéraments, externe avec les rivalités industrielles.

Conformément à ces principes, j'ai dû, au sujet des graminées, mettre en scène la pâtisserie considérée comme branche minime en consommation de farines, et choisir dans la pâtisserie ce qu'il y a de plus petit, *les petits pâtés* examinés dans leurs rapports d'harmonie avec une armée immense, et avec les intérêts du globe entier. (A la rigueur, il eût fallu choisir le croquet ou autre minutie plus rapprochée de l'infiniment petit en farine ; il se trouve dans la confiserie.)

Pour plaire à nos équilibristes et économistes, il faudrait représenter cette grande armée livrée à une demi-douzaine de fournisseurs, qui la feraient mourir de faim pour le bien du commerce, ou lui donneraient du pain noir immangeable, en faisant payer du pain blanc à l'état.

Notre objet ici est fort différent : il s'agit d'examiner

comment cette armée pourra, sur une très-petite branche de consommation, sur les petits pâtés, opérer en système intégral composé, se ralliant aux plus grands intérêts du globe.

Le premier de ces intérêts est la gastrosophie, ou art de consommer en raison du produit, et par conséquent élever la consommation, sur les farines comme sur d'autres objets, au triple de ce qu'elle est aujourd'hui individuellement.

Si on ne résout pas le problème sur une minutie comme les petits pâtés, on ne le résoudra pas sur les branches supérieures, comme le pain. Les beaux esprits, dans leurs gloses, ne tiennent aucun compte de cette connexion du petit au grand.

Un critique judicieux aurait envisagé tout autrement la question, et m'aurait dit : « Si vous connaissez en plein la théorie des équilibres, donnez-en une preuve par emploi composé, par combinaison d'équilibres infiniment petits et infiniment grands en consommation de graminées.

J'ai satisfait d'avance à ce problème, en choisissant l'objet le plus petit dans une branche très-minime, la pâtisserie : je l'ai traité en équilibre composé intégral, en convenance matérielle avec l'échelle générale des tempéraments, et convenance spirituelle avec les intrigues émulatives du globe entier.

En choisissant pour exemple d'infinitésimal deux sujets dignes de raillerie, j'étais assuré de prendre au trébuchet deux classes de critiques : les *sophistes*, qui croient trouver à mordre sur les calculs facétieux, et les *pusillanimes*, signalés à la médiante (II, 188), qui croient tout perdu quand on s'écarte des graves calculs de cette philosophie moderne, qui, avec ses perfectibilités de

droits imprescriptibles, n'aboutit qu'à ensanglanter l'Europe depuis 30 ans, et faire naître la famine au sein de l'abondance.

La seule objection spécieuse qu'ils pourraient m'adresser, c'est qu'en annonçant ici une harmonie infinitésimale ou de 8e. degré, j'en donne une de 3e., puisque la thèse des petits pâtés n'est établie que sur 32 espèces et 32 tempéraments.

Je me suis restreint à ce 3e. degré, sachant que c'en est déjà assez pour effaroucher les pygmées. J'aurais pu, en spéculant sur une réunion de 600,000 industrieux, décrire une harmonie de 8e. degré qui n'exige que 300,000 coopérateurs en série convergente. L'armée aura foule d'autres intrigues en 8e. degré, ne fût-ce que sur le pain. Mais il suffit bien d'un 3e., sur une minutie comme le petit pâté, qui est lui-même de 8e. degré quant au rang qu'il tient en fabrication de graminées, et qui pourtant nous a fourni un moyen d'intrigue universelle.

Bref, cet aperçu des accords infinitésimaux ne paraîtra frivole qu'aux lecteurs vraiment frivoles, à ceux qui, ne jugeant que sur les apparences, méprisent les petits moyens en équilibre. Je leur ai démontré que le plus petit, comme la combinaison sériaire des *vilains goûts* de 13e. degré, fournit une harmonie applicable à l'humanité entière ; de sorte que le plus minime des ressorts engendre la plus immense des unités passionnelles.

Pour désabuser le lecteur de ces préventions contre les petits moyens, il a convenu de l'exercer un instant sur deux de ces petitesses apparentes, dans les deux articles

Infinitésimal inverse, les vilains goûts,

Infinitésimal direct, les minuties gastronomiques.

Un tel choix est beaucoup plus régulier que n'aurait

été celui d'une industrie grande à nos yeux, comme celle des rivalités sur l'encaissement des fleuves ; fonction que j'ai assignée à l'armée d'Euphrate. Je dois préférer les détails propres à confondre le préjugé, la fausse grandeur qui traite de petitesses les calculs hors de sa portée. C'est un vice dont il faut se corriger, si l'on veut s'initier à la théorie de l'équilibre passionnel, toujours composé, opérant toujours sur l'infiniment petit comme sur l'infiniment grand.

Rectifions tous ces faux jugements par un rappel aux principes. Comment harmoniser les passions d'une armée de 600,000 individus, hommes et femmes ; la maintenir en plein accord avec 600 Phalanges locales dont elle habite les caravenserais ? Un civilisé répondrait avec les Algériens : *on mettra le bon ordre en fusillant et coupant des têtes.* Rien de cela : il faut que l'armée s'accorde par attraction : il faut donc l'intriguer, selon les lois des trois passions distributives.

1°. Selon la *cabaliste*, il faut que cette armée opère par séries sur toutes ses fonctions, sur les repas comme sur les encaissements de fleuves, et sur tous les détails du repas, depuis le pain jusqu'aux pâtés grands ou petits. Tout ce qui ne serait pas distribué et intrigué par séries, deviendrait source de discorde.

2°. Selon la *composite*, il faut savoir créer à cette armée des sujets d'enthousiasme et d'intrigues générales rehaussées par intervention du globe entier, appliquer cet enthousiasme aux plaisirs comme aux travaux. Or, sur quel plaisir opérer ? Sur celui de la table, puisqu'il est de première nécessité. Eh ! sur quelle branche de la table ? Sur les très-petites comme sur les grandes, afin d'opérer en ordre composé intégral.

3°. Selon la *papillonne*, il faut que l'armée ait un alternat dans ces vastes intrigues ; elle a celui des cabales relatives aux systèmes d'encaissement ; je l'ai omis, n'étant pas en état de traiter cette matière qui est de la compétence des ingénieurs.

C'est ainsi qu'avec une légère connaissance des lois du mouvement, personne ne se serait aventuré dans cette sotte critique où seront tombés les neuf dixièmes des lecteurs.

Achevons de confondre nos Aristarques sur leur adhésion aux intrigues de récréation stérile. Chacun d'eux n'est-il pas sujet à jouer aux cartes ou autres jeux ? Quel est son but ? De s'intriguer, pour donner essor à la cabaliste ; c'est reconnaître la nécessité de donner cours à cette passion.

Si l'on disait à ces savants, qu'une armée d'Harmonie joue aux cartes dans ses loisirs, ils jugeraient la récréation louable ; elle ne l'est pas ; on dédaigne en Harmonie les récréations improductives, comme le jeu. On a des moyens d'intrigue réelle et productive, soit en cultures et constructions aux heures de travail, soit en beaux arts aux séances du soir, soit en gastrosophie, science infiniment précieuse, et sans laquelle les harmoniens seraient bientôt, comme les Français de 1822, misérables au sein de l'abondance. Pour éviter le sort des propriétaires et fermiers français, pour consommer l'immense quantité de leurs graminées, qu'auront-ils de mieux à faire que d'appliquer intégralement la gastrosophie à tous les emplois du grain, y compris les plus petits, comme pâtisserie, confiserie, et organiser dans une grande armée les luttes propres à faire un choix hygiénique entre les méthodes de 60 empires ?

Ici la malignité s'est prise au trébuchet : les orgueilleux ont besoin de ces piéges périodiques; je leur en tendrai plus d'une fois, pour leur apprendre à douter de leurs arguties, et à reconnaître que Beaumarchais les a bien jugés, en disant d'eux : *que les gens d'esprit sont bêtes* (surtout quand ils veulent enseigner la science de l'équilibre social à celui de qui ils doivent l'apprendre)!

Appendice. Ces notions abrégées sur l'essor infinitésimal des passions et de l'industrie deviennent un sujet d'orgueil pour les Français, nation qui a le plus d'aptitude au raffinement infinitésimal. Observons-en les germes en diverses facultés sociales du Français.

1°. Dans sa littérature, bien plus châtiée que celle des autres nations, plus exigeante sur les unités et les finesses de l'art.

2°. Dans son industrie où les dessins sont plus soignés, les formes plus gracieuses, les caprices de la mode plus raffinés, plus multipliés que chez toute autre nation.

3°. Dans ses amours : le Français est plus subtil en courtoisie, plus quintessencié en coquetterie, plus fécond en intrigues, et par conséquent plus rapproché de l'essor infinitésimal ou raffinement hyper- nuancé.

4°. Dans sa cuisine, où il obtient la palme, de l'aveu même de ses détracteurs, et où il sait s'élever des variétés aux ténuités de nuances, approcher plus que tout autre des minimités, et tendre aux infinités.

Enfin dans son aptitude à varier les plaisirs, *à vivre si bien et si vite;* expression des Parisiens, qui dépeint avec justesse le but du régime infinitésimal. Pour vivre *si vite*, voltiger sans cesse de plaisir en plaisir, il faut en avoir grande affluence, et savoir y établir une succession

opportune qui en prévienne l'excès. Tel est l'effet des emplois de l'ambigu et de l'infinitésimal réunis : en désirer le fruit, l'art de *vivre si bien et si vite*, c'est prouver qu'on est fait pour les hautes harmonies. Voilà le beau côté du Français.

Les autres peuples n'ont qu'une tendance bien moindre aux passions hyper-nuancées ; encore sont-ils limités quant aux genres. Le Français en embrasse 4 que je viens de citer, et peut-être davantage ; on en trouve à peine un en dominance chez les autres nations.

Le Français a la même aptitude aux essors de passions ambiguës (328) qui, méprisées et nuisibles dans l'état civilisé, sont du plus grand prix dans l'état sociétaire, où les deux rôles de haute Harmonie sont l'ambigu et l'infinitésimal.

C'est donc le Français qui paraît la nation la plus faite pour l'Harmonie sociétaire. Aucune nation n'aurait de plus beaux moyens pour y figurer, à part quelques taches, comme celle d'oreille fausse, qui sera un grand vice dans le nouvel ordre.

Mais en balance générale de titres, il est évident que les Français, et surtout les Parisiens, l'emportent de beaucoup en aptitude aux raffinements de toute espèce qu'exige le mécanisme d'Harmonie.

Quel dommage pour eux que l'esprit de détraction, leur maladie endémique, les excite à retarder leur propre bien-être et celui du monde entier, en contrariant une découverte dont il leur serait si facile de prendre l'initiative d'épreuve et s'allouer le bénéfice de fondation !

A ces mots, ils pourraient me considérer comme un flatteur, quêtant leur suffrage, et cherchant parmi eux des fondateurs de l'Association. Je me garderais bien de

faire fonds sur eux pour l'initiative d'aucun bien. Je me borne à signaler leur duperie dans cette conjoncture ; ce sera un sujet d'intermède.

SUJET D'ULTERLOGUE.

Les Français doublement dupes de la Flatterie.

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Si cela est vrai, les Français doivent être bien blasés sur la flatterie, car ils en reçoivent continuellement des tributs dans les ouvrages que Paris voit éclore, et dont les auteurs se croiraient hérésiarques, s'ils ne débutaient par encenser tous les ridicules de la belle France. Elle en est dupe comme on l'est toujours des flatteurs ; elle joue avec eux le rôle du corbeau qui laisse tomber son fromage.

Si je débutais comme eux par des distributions d'encens, je serais suspect de vouloir les imiter, payer de sophismes au lieu de découvertes. Il faut donc rappeler aux Français la double duperie où les engage ici leur goût pour la flatterie. 1°. Duperie de retard passé qui leur a déjà coûté 1,500,000 têtes perdues sur les champs de bataille ; plus les dommages pécuniaires et autres. 2°. Duperie de retard futur qui leur fera manquer l'acquittement de leur dette publique de 12 milliards, en manquant le titre de fondateurs du canton d'essai.

Voulant éviter le reproche de ne les avoir pas sérieusement avertis, j'ai dû me garder de ces éloges qui donnent à une découverte le ton de jonglerie, la teinte de spéculation littéraire. J'ai donné aux Français (368) le seul éloge qui puisse leur être utile, en prouvant qu'ils sont la nation la plus apte à figurer dans l'Harmonie, par penchant à l'essor ambigu et au raffinement infinitésimal. Ils sont donc la nation la moins faite pour l'état civilisé, et la plus gênée dans cet ordre de choses. Aussi donne-t-il à leur caractère une foule de développements vicieux (faux essors et faux contre-essors, 165), qu'on peut rapporter à trois branches ; *les petitesses*, *les vices* et *les travers*.

Petitesses. 1°. *L'engouement anti-national*, même pour des étrangers qui les dédaignent, comme *Grimm*, cite à l'avant-propos ; comme *Kotzebue*, qui vient à Paris les tirer de petits Français, bons tout au plus à raffiner sur la cuisine. Mais ces hommes sont étrangers ; ils seront les idoles des Parisiens, en leur disant cent impertinences.

2°. La *servilité*. On leur avait persuadé, en 1787, qu'un Français

devait trembler devant la queue d'un Prussien, et qu'il fallait des coups de bâton pour former de bons soldats. Le ministre St.-Germain faillit réussir dans ce beau plan. La nation la plus facile à conduire par le point d'honneur fut près d'y renoncer, par un servile penchant à exalter ses rivaux. C'est vraiment la vertu que prêche le R. P. Franchi, sous le titre d'*amour du mépris de soi-même*.

3°. La *duperie*. Ils sont partisans outrés de toutes vilenies qu'invente la charlatanerie mercantile; sucre de lait ou de raisin, café de chicorée, et vinaigre de bois; toutes ces immondices trouvent chez eux des prôneurs empressés. Ils sont les premiers à s'engouer de faux systèmes, et les derniers à accueillir une invention utile.

4°. La *mesquinerie*. Elle éclate surtout dans leurs libéralités. On peut en citer pour exemple récent, les dons relatifs à l'achat de Chambord. Que de lésine et de lenteur! on n'a vu d'empressés donateurs que les maires qui donnaient le bien d'autrui. Les royalistes sont-ils, comme tous les Français, prodigues de belles paroles! avares de dons effectifs? ils craignent sans doute de passer pour *libéraux*; le jeune Dauphin ne pourra pas les en accuser (*).

5°. La *futilité*. Aucune nation n'est plus esclave et plus dupe de la mode. On a borné ce reproche à quelques torts saillants, comme l'an-

(*) *Déjà pareille lésine a eu lieu au sujet de la statue de Henri IV : des dons si lents, si réfléchis, qu'ils deviennent presque offensants pour celui qui en est l'objet! Le grand Henri n'aurait point voulu d'un hommage si froidement rendu. Quant à son petit-neveu, je ne doute pas que si on lui fait lire à 20 ans les détails de la libéralité française dans l'affaire de Chambord, il ne prenne en aversion le domaine qui en est le fruit. Je suppose que le neveu tiendra de l'aïeul.*

On aurait dû s'attendre, dans ces deux hommages, à quelque beau mouvement, quelque noble élan de la classe compétente. Il fallait que les portions royalistes des corps électoraux souscrivissent individuellement ; elles le devaient, surtout depuis la loi qui restreint en leur faveur les droits des petits propriétaires à l'éligibilité : dans ce cas, on aurait sans doute vu le parti libéral se piquer d'émulation, et déclarer qu'il ne voulait pas être en arrière de générosité. C'eût été une explosion subite et collective de zèle national, au lieu d'une souscription stimulée et pitoyable. Mais les Français, soit libéraux, *soit* illibéraux, *ne s'élèvent guère à la* LIBÉRALITÉ. *On les disait grande nation ; oui, grande en mesquinerie et en excès.*

Pour ne parler que de statues, on en a élevé par douzaines à Louis XIV; pas une seule à Charlemagne, à saint Louis, à François Ier., à Bayard, à Turenne!

glomanie; il en est bien d'autres, notamment celui d'adopter un vêtement ou meuble incommode et laid, parce que celui qui réunit l'agréable et l'utile est mode de l'année précédente. Depuis 30 ans ils avaient renoncé aux habits d'été; le drap était obligé pendant la canicule; enfin ils ont repris cette année le bouracan léger; ils ont donc été bien dupes de s'en passer pendant 30 ans.

6°. Le *mauvais goût*. Il règne dans toutes leurs distributions générales. Aussi leurs villes et villages n'offrent-ils que des amas de maisonnettes, entassées comme si le terrain manquait aux constructions. L'on en est frappé lorsqu'on passe de Belgique, d'Allemagne et d'Italie, dans la belle France, la belle Picardie, la belle Champagne Pouilleuse, le beau Vivarais. Ils ne savent pas apprécier ni même discerner une superbe campagne. Poissy, le plus beau site des environs de Paris, le local éminemment convenable pour capitale ou résidence royale, est tout-à-fait dédaigné. On ne voit pas une maison de plaisance dans le superbe amphithéâtre de coteaux dont il est entouré.

Vices. 1°. *Faux patriotisme*. Ils ne voient la patrie que dans l'esprit de parti, se consolant par une chanson de la perte d'une province, et affluant dans les spectacles au moment où ils apprennent la déroute d'une armée ou d'une escadre. On ne connait pas de nation plus indifférente collectivement sur les intérêts et les malheurs de la patrie.

2°. *Egoïsme communal et individuel*. Il n'est aucun pays où les autorités municipales soient plus insouciantes sur les intérêts de la commune. On devient ridicule en France, quand on parait s'occuper sérieusement de ce qui peut être utile à une ville, à un canton. Ces soins n'étant partout qu'un masque d'intérêt personnel, on tourne en dérision celui qui les pousse jusqu'au degré de dévouement communal.

Par suite, il n'est aucun pays où le lien d'amitié individuelle soit plus faible, plus éphémère, et où les amis soient moins dévoués, moins serviables. On s'en aperçoit surtout dans les successions : le plus riche personnage ne légnera pas une obole à des amis pauvres.

3°. *Cruauté inutile*. De toutes les nations, le Français est celle qui maltraite le plus les animaux. Tout Français tournerait en dérision celui qui solliciterait pour leur épargner d'inutiles souffrances. Les bouchers, les cuisiniers, les enfants mêmes, n'ont pas de plus grand plaisir que de torturer les animaux, et se croient justifiés en disant : Pourquoi sont-ils moutons, pourquoi sont-ils veaux?

4°. *Déperdition*. L'on ne voit aucune nation plus dévastatrice. Les Turcs ravagent par férocité et barbarie; les Français ravagent par instinct de malfaisance. Un soldat français à la guerre fait couler vingt tonneaux dans une cave, là où un Allemand se bornerait à prendre son nécessaire. Effet naturel du caractère français, qui, destiné à l'essor

outré, infinitésimal, ne connaît aucunes bornes dans la dévastation, notamment dans celle des forêts.

5°. *Injustices méthodiques.* On voit les Français frustrer à plaisir la plupart de leurs grandes villes. Reims, Valenciennes, Dunkerque, Lorient, n'ont pas même une préfecture, qu'il eût été si aisé de leur donner, sans contrevenir aux proportions moyennes de population départementale. Nantes n'a point de cour d'appel. Même injustice dans toutes les distributions de siéges inférieurs, et plus encore dans les circonscriptions. L'on voit d'anciennes capitales de grande province ou d'intendance, Limoges, Besançon, Poitiers, réduites à un petit ressort administratif qui n'est pas moitié de ceux de Saint-Lô ou Saint-Brieux; d'autres, Nancy, Dijon, Montpellier, ont un ressort inférieur à ceux de Laon ou de Quimper-Corentin.

Vingt bourgades, Guéret, Privas, Foix, Digne, Gap, Valence, Draguignan, Mende, Rodez, Alby, Montbrison, Vesoul, Lons-le-Saunier, Laon, Chaumont, Mézières, Melun, Châteauroux, Tulle, Mont-de-Marsan, Vannes, Quimper-Corentin, et autres dont la plupart n'étaient pas même petits chefs-lieux, ont les mêmes administrations que Marseille, Nantes, Lille, Strasbourg, Clermont; une préfecture sans cour d'appel. C'est la sainte égalité des constituants, dépouillant les grandes cités, les grands propriétaires, pour donner au petit peuple.

N'est-ce pas être injuste à plaisir que de priver d'arrondissement une belle capitale d'ancienne province, Valenciennes? réduire à une justice de paix des villes de 10,000 habitants, comme Salins? On sait donner une province à Mont-de-Marsan, et rien à Bayonne. Je remplirais vingt pages des ridicules de cette distribution territoriale dont il fait dire comme des cartes mal données, *tout à refaire.*

6°. *Esprit vexatoire.* Le Français jouit moins du bien qu'il possède que du mal qu'il voit souffrir à ses voisins ou compatriotes. Il n'est pas de nation plus imbue du faux principe, que pour assurer le bien des riches, il faut organiser le mal-être des pauvres. Aussi la France est-elle pleinement insouciante sur tout mal-être du peuple. On voit les soldats manquer de vêtements de propreté, comme le bas ou demi-bas qu'ils avaient en 1789 : on s'en aperçoit à l'odorat, lorsqu'on passe à côté d'un régiment, et c'est une humiliation pour le soldat. Mais personne en France ne réclamera, bien qu'on sache que nul député n'oserait refuser deux millions que coûterait ce service annuel. Il suffit, en France, qu'une classe pauvre soit privée du nécessaire, pour que toute la nation y adhère. Henri IV sous ce rapport était digne de n'être pas Français, puisqu'il souhaitait la poule au pot à toute la classe ouvrière.

Travers. 1°. *La détraction nationale.* Une palme scientifique n'a rien

de flatteur pour eux, si elle peut répandre un lustre sur la nation entière. Tout autre pays serait fier d'avoir enlevé à l'Angleterre la découverte des lois du mouvement, effleurée et manquée par Newton; mais les Français sont indifférents sur la gloire nationale, à moins qu'une affaire de parti ne vienne les stimuler; à défaut, leur premier mouvement sera toujours de traverser tout compatriote qui pourrait illustrer leur nation.

2°. *Basse jalousie.* Leur capitale ne jouit que de l'avilissement des autres villes, et ne permet pas qu'elles aient de beaux édifices. On n'a pas accordé à la ville de Lyon de mettre deux péristyles à colonnes sur la place Bellecour, la plus grande de l'Europe; Paris se serait ombragé de voir un beau monument dans la seconde ville de France. Je connais telle cité à qui on n'a pas permis de placer quatre petites colonnes au portail de sa bibliothèque publique.

3°. *Parisisme.* Manie de ravaler les provinces qui auraient besoin de dégrossissement. L'on se plaît à leur en ôter les moyens, pour favoriser les railleries d'autres provinces privilégiées et plus habiles à flatter. Toutes, au reste, s'accordent sur un seul point, sur le principe, *Gniak Paris, Gniak Paris.* Toutes se tiennent honorées si on leur fait quelque passe-droit pour l'avantage ou l'amusement des Parisiens.

4°. *Barbouillage.* L'esprit français est le plus ennemi de toute méthode : aussi ne voit-on aucune nation plus amie de la mauvaise musique et des chanteurs faux. On la verra changer vingt années de suite les uniformes de ses régiments, et sans jamais établir aucune différence méthodique. Semblable au Sauvage qui ne sait compter que jusqu'à 10, autant qu'il a de doigts, le Français ne sait pas trouver au delà de dix couleurs, quand il serait si aisé d'en employer cent aussi distinctes que solides, même sans recourir aux mélanges. La confusion est bien pire dans les affaires importantes, comme la division territoriale, et dans les opérations extérieures, comme les conquêtes et les catastrophes qui les suivent, effet nécessaire de l'antipathie des Français pour la méthode et la prudence.

5°. *Impéritie politique.* La France abuse de tout ce qui fructifierait chez d'autres nations. La liberté a fait prospérer les Etats-Unis, et chez les Français elle a causé tant de désordres, que les monarques en sont devenus les ennemis irréconciliables. Ainsi par la maladresse des Français, l'Europe se trouve privée de la dose honnête de liberté dont elle aurait pu jouir en civilisation.

6°. *Mystification diplomatique.* La France est toujours, en dernier ressort, dupe de toutes les puissances. On persuada à Louis XV que s'il conservait la Belgique, ce serait agir en marchand; et là-dessus son plénipotentiaire à Aix-la-Chapelle déclara « que le Roi ne voulait pas

» traiter en marchand, mais en Roi, et tout rendre. » Garder une province qui rend cent millions, fi! cela est bon pour un marchand! Avec de pareilles sornettes on est assuré d'ensorceler la France. Gagnât-elle cent batailles, elle est toujours mystifiée au dénoûment, par un croc-en-jambe diplomatique, une ruse grossière à laquelle ne se laisseraient pas prendre les imberbes de toute autre nation.

Le grand Frédéric disait : « Si j'étais roi de France, on ne tirerait pas » un coup de canon en Europe, sans ma permission. » Il savait juger la politique française qui est jouée par tous les cabinets, et ne sait faire valoir aucun de ses moyens. On peut dire de ce monarque ce qu'un député a dit des Suisses : *Frédéric était meilleur Français que nous.*

Dans cette esquisse des mauvais côtés du caractère français, j'ai omis au moins la majorité des reproches possibles. Il me suffit d'avoir évité, par quelques lignes satiriques, le reproche de perfidie ; je l'encourrais si je prenais le ton de l'adulation ; je mériterais vraiment le reproche d'avoir dupé les Français.

En effet, ils ne voient que spéculation littéraire, tactique de vendeur, dans un écrit qui leur donne de l'encens. Imbus à juste titre de cette opinion, ils me confondraient avec ces tacticiens mercantiles qui ont tous l'encensoir à la main. Dès lors envisageant ma théorie comme sophisme ingénieux, ils ne prendraient pas au sérieux le reproche de la double duperie, l'avis important à répéter, *qu'après avoir perdu par délai passé* 1,500,000 *têtes dans les combats, etc., ils doivent se garder de délais futurs qui causeraient le rejet de leur dette de douze milliards.*

En réitérant cet avis donné dès l'avant-propos, je dois me mettre à l'abri du soupçon de flatteur cherchant à les capter. Je dois rallier cet utile avertissement à un sujet qui soit l'antipode de la flatterie, à une kyrielle de leurs vices nationaux, exposés avec franchise.

Le tableau n'aura rien de désobligeant pour eux, ayant été d'avance balancé par un éloge aussi vrai que précieux (358), par la preuve de leur aptitude aux deux rôles de haute harmonie, aux deux exercices passionnels d'ambigu et d'infinitésimal, dont l'entrave, permanente en civilisation, fausse le caractère français.

Elle y produit l'impatience et la versatilité si justement critiquées : les Français ne seront donc dans leur élément que lorsqu'ils auront passé à l'état sociétaire : alors ils deviendront de fait, grande nation et premier peuple du monde, par excellence en fonctions infinitésimales, dont on voit les germes dans leur littérature et leurs habitudes, et même dans leurs défauts, comme la versatilité, qui deviendra perfection lorsqu'elle sera appliquée à l'état sociétaire, seul ordre où elle puisse être utile.

LIVRE QUATRIÈME.

DE L'ÉQUILIBRE PASSIONNEL.

SECTION SEPTIÈME.

DES ÉQUILIBRES CARDINAUX
[PAR LES ACCORDS NEUTRES.]

PRÉ-ALABLES *sur le ralliement passionnel.*

Nous abordons les beaux problèmes de l'Harmonie, les équilibres passionnels : expliquer comment tous les harmoniens seront fidèles à l'amitié et à l'honneur, comment les amours et l'esprit de famille deviendront des germes de concorde et d'affection collective, ce ne sont pas là de médiocres questions : aussi voulais-je y préluder par deux longues sections dogmatiques. Obligé de les différer, je me suis borné à disserter, aux Inter-Liminaires, sur le faux jugement des lecteurs en mécanique sociale ; puis, à la 6e. section, sur l'ignorance relative aux combinaisons et jeux de passions, surtout en *infiniment petit*, ressort aussi puissant que l'*infiniment grand.*

Etudions d'abord l'équilibre passionnel dans les détails familiers et à portée de tout le monde. La doctrine sera moins régulière que si j'employais un formulaire ; mais quand le lecteur se sera façonné à ces perspectives d'accords, on sera mieux à temps d'en expliquer la théorie.

L'unité passionnelle est trinaire, car elle repose sur le

concours de 3 classes d'accords, ceux des 5 passions sensitives, ceux des 4 affectives, et ceux des 3 distributives.

Ces 3 unités peuvent se réduire à une seule; car si l'on réussit à établir l'équilibre dans le jeu des affectives, on l'établit par suite dans le jeu des 2 autres classes, les affectives ne pouvant pas opérer sans le secours des 5 sensitives, ni ces 9 sans le concours des 3 distributives. Si donc on élève une des 3 classes de passions à l'équilibre parfait, on y élèvera par suite les deux autres.

Dès lors la théorie sera fort abrégée, en ce que nous n'aurons à étudier l'équilibre que sur 4 des douze passions radicales. Ce sera le sujet de cette section.

Quant aux moyens d'équilibrer ces 4 passions, nous les puiserons dans une même source, dans l'emploi des Séries passionnelles, dont les propriétés admirables (charme composé et prodige composé, 201) fournissent toujours des leviers de concorde en quantité supérieure aux besoins de l'Harmonie générale.

L'équilibre des passions affectives ne peut s'établir qu'autant qu'on fera naître des affections, des sympathies corporatives entre les classes aujourd'hui antipathiques, telles que riches et pauvres, jeunes et vieux : les affections à créer entre eux seront des accords de RALLIEMENT, en ce qu'elles uniront les antipathiques naturels ou extrêmes divergents.

Les accords de ralliement doivent être au moins de huit genres; deux pour chacune des affectives. L'équilibre ne pouvant pas s'établir par fonction simple, mais par composée, il faut opérer au moins deux ralliements sur chaque passion, et plutôt quatre en modulation bi-composée; mais nous nous bornerons à deux.

Chacune des quatre passions est le produit de deux ressorts élémentaires, l'un spirituel et l'autre matériel : aucune des quatre n'est de nature simple; on y distingue :

Table des ressorts affectifs.

En amitié,	ressort	S	d'affinité caractérielle.
	»	M	d'affinité industrielle.
En ambition,	ressort	S	de gloire.
	»	M	d'intérêt.
En amour,	ressort	M	de lubricité.
	»	S	de céladonie.
En famillisme,	ressort	M	de consanguinité.
	»	S	d'adoption.

On peut remarquer dans cette table un ressort S intitulé *céladonie,* amour à longue expectative, sur lequel il serait assez difficile de donner aucune théorie d'équilibre satisfaisant pour des lecteurs civilisés; les deux céladonies, la simple et la composée, n'étant pas praticables en civilisation, elles exposent un homme à la raillerie et à la duperie, s'il diffère un seul jour à jouir de la personne aimée, ou du moins à tenter le succès en matériel.

On voit à peine quelques lueurs de céladonie obligée, dans les cas de contrainte, lorsque les amants sont contenus par des surveillants, des entraves quelconques; mais la céladonie spontanée, lien plus spirituel que matériel, est généralement inapplicable aux mœurs astucieuses des civilisés; bien qu'on en fasse le simulacre pour persuader aux pères et aux maris qu'on n'obtient aucune faveur secrète, ou pour masquer les vues de séduction. Cet étalage d'amour sentimental dont on rit en secret, s'oppose à tout emploi social de la céladonie, amour

antérieur à la jouissance et titré *à dominance du ressort spirituel sur le matériel.*

Les céladonies, en simple et en composé, ne peuvent naître que de coutumes non encore existantes, et dont une seule a été décrite, c'est le Vestalat. Il sera donc le seul ralliement spirituel à citer en amour. Nous serons de même gênés sur ce qui touche aux essors de famillisme. Sans ces entraves, j'aurais analysé dans chacune des passions cardinales quatre fonctions de ralliement ou voies d'équilibre, qu'il est aisé d'y découvrir.

Dans une science nouvelle, il faut éviter d'amonceler les preuves : tout superflu en ce genre est plus fatigant qu'instructif. Il suffira donc de faire entrevoir que je pourrai, si on le désire, quadrupler les preuves de la propriété de ralliement inhérente à l'ordre sociétaire. Je pourrai démontrer que, dans cet ordre, chacune des passions cardinales présente quatre garanties de rapprochement des classes extrêmes et de concert passionné entre les castes les plus inconciliables aujourd'hui.

Nous nous bornerons, je le répète, à 2 garanties sur chaque passion, total 8, soit parce que ce nombre suffit en théorie d'équilibre général, soit parce qu'il ne serait pas possible d'exposer les 4 ralliements d'amour, ni les 4 de famillisme, les accords dérivant de coutumes futures dont le tableau serait inconvenant, et dont l'établissement est renvoyé aux 3e., 4e. et 5e. générations d'Harmonie.

Ne perdons pas de vue que tout ralliement entre des classes extrêmes, comme riches et pauvres, suppose le régime des Séries pass., et les effets que j'en ai décrits ; entre autres le minimum proportionnel ou aisance de la classe inférieure, les manières polies chez le cultivateur

et l'ouvrier, l'élégance des ateliers, le faste des cultures, la division du travail, la brièveté des séances, l'option sur les emplois, l'activité des intrigues, etc. A défaut de ces germes de concorde générale qui naissent du régime sériaire, il serait inutile de songer à aucun ralliement passionné entre des antipathiques tels que riches et pauvres.

Le lecteur devra donc, en lisant ce petit traité du ralliement, éviter avec soin la bévue de comparer les tableaux d'Harmonie avec les moyens de la civilisation, où il serait de toute impossibilité d'opérer des rapprochements entre castes ennemies.

Envisageons bien l'emploi des ralliements ou accords affectueux entre classes opposées. Que deviendrait le lien sociétaire, si, au moment où une Phalange se rend à la salle de conseil pour statuer sur les répartitions du produit annuel, les Séries, les groupes arrivaient à la séance avec des haines corporatives, des antipathies de caste? Il faut que tout soit disposé pour que cette séance de répartition resserre les liens, au lieu d'exciter les discordes que l'intérêt éveille si aisément dans l'ordre actuel.

Avant donc de traiter de cette répartition, qui sera le sujet de la 8e. section, étudions l'esprit général que les sociétaires apporteront à ladite séance, les intentions conciliantes dont ils seront animés. C'est ce que nous allons déterminer par le calcul des ralliements affectueux que les Séries pass. établissent entre les diverses classes antipathiques parmi nous. Quand on connaîtra la surabondance de ces liens, leur influence colossale pour établir l'affection collective, on sera convaincu que les harmoniens, en séance d'évaluation, n'auront que des luttes de générosité et jamais de sordide intérêt.

[Dans cet article, j'annonce que l'exposé des ralliements sera limité à 2 en chaque titre, et, plus loin, entraîné par le sujet, j'en viens à les donner au nombre de 4 sur tous les titres. Cette surabondance dans la branche des preuves les plus importantes ne pourra qu'être utile.]

CHAPITRE PREMIER.

Généralités sur l'équilibre de Ralliement. Principes déduits du Ralliement d'amitié.

Il est deux procédés à employer en opérations de ralliement passionnel : le négatif ou art de lever les entraves qui s'opposent à l'accord ; et le positif ou art de créer des illusions sympathiques entre gens antipathiques.

Les divers accords dont je vais traiter sous le nom de Ralliement, ne procéderont que par l'une ou l'autre de ces deux méthodes, *la négative*, ENTRAVE LEVÉE ; *la positive*, ILLUSION CRÉÉE, ou par la réunion de l'une ou de l'autre.

Distinguons les ralliements en directs et inverses.

L'art d'affectionner les pauvres aux riches sera procédé ascendant ou direct, puisque l'essor amical s'élèvera des inférieurs aux supérieurs, de la basse condition à la haute.

L'art d'affectionner les riches aux pauvres sera procédé d'ordre descendant ou inverse ; l'essor de la passion descendra de la haute classe aux inférieures.

Passons aux exemples, et d'abord à l'essor ascendant d'amitié, qui est dû principalement au service charitable exercé par les Petites Hordes (4e. section, 3e. notice).

Dans un état de choses où le peuple jouit d'un *minimum*

social ou honnête nécessaire, sans obligation au travail, il refuserait les travaux immondes, pour peu qu'on y attachât quelque mépris. On serait réduit à les faire exercer par une classe avilie, par des esclaves, des nègres, des parias.

Mais l'existence d'une classe avilie suffirait à troubler tout le mécanisme sociétaire : en effet, il doit se composer, dans chaque Phalange, de 810 caractères de franc titre et SOCIABLES ENTRE EUX ; puis de supplémentaires ou faibles titres, qui étant analogues aux 810 de grand clavier, et devant les remplacer en cas d'absence ou maladie, sont également gens honorables et *sociables avec la masse.*

Une classe méprisée ne serait plus sociable avec les autres : on ne déciderait pas aujourd'hui une compagnie de ducs et pairs à fréquenter habituellement une troupe de savetiers. Cependant la Série de savetiers d'une Phalange, faisant partie de 810 caractères actifs et des supplémentaires, doit être *sociable avec la masse.* Il faut que ses fonctions soient honorables et considérées, et que les savetiers soient gens d'aussi bon ton que les marquis, pour que les marquis se décident à fréquenter les savetiers. Il faut enfin créer double lien d'amitié ; *l'ascendant*, des plébéïens aux grands, et le *descendant*, des grands aux plébéïens.

C'est à quoi l'ordre sociétaire procède par quatre moyens.

Ralliements d'amitié.	Mode.
E L Par « éducation unitaire : »	Ascendant NÉG.
I C Par les intrigues de Série :	*Entrave levée.*
E L Par division sériaire.	Descendant POS.
I C Par la domesticité passionnée.	*Illusion créée.*

1°. L'*Éducation unitaire* et les Petites Hordes sont

le moyen principal de rapprochement, en ce qu'elles préviennent la scission du riche au pauvre; elle naîtrait des fonctions avilissantes; il n'en existe plus d'après l'entremise de cette corporation nécessairement chère à toute la classe populaire, à qui elle ouvre les voies à la considération. Elle passionne le peuple pour les riches dont il voit les enfants intervenir pour lui épargner des travaux humiliants, et rendre honorables toutes les fonctions industrielles. L'éducation unitaire est le vrai moyen de préparer la sociabilité générale, et faire naître chez le pauvre l'amitié pour le riche, *le ralliement ascendant.*

2°. *La division sériaire.* On a vu (III, 521) comment elle entraîne Mondor à s'associer au groupe des cultivateurs de pêchers. S'il faut, comme en civilisation, qu'un riche surveille toutes les fonctions sous peine d'être dupé, friponné sans cesse et de voir péricliter toute branche où il n'intervient pas, le travail lui devient odieux; ceux qui l'exercent lui sont suspects; il les traite en ennemis. Mais si par les charmes de division sériaire (décrite III, 521), Mondor est excité à cette culture; s'il s'y empare d'une branche telle que l'émondage, il devient bienveillant pour ces industrieux qu'il dédaignait; eux, de leur côté, s'attachent vivement à Mondor qu'ils voient coopérer à leurs travaux favoris, et les aider de son crédit. La distribution sériaire est donc 2e. voie de ralliement *ascendant* ou direct, qui excite l'affection des pauvres pour les riches.

3°. Les *intrigues de série.* L'obstacle d'amitié causé par l'inégalité des fortunes et des rangs, disparaît du moment où l'esprit cabalistique peut intervenir, et où la garantie de minimum rassure le riche contre le danger de sollicitations, piéges et friponneries. On a vu, en affaires de révolution, les grands s'abaisser à des cajoleries avec

les derniers plébeïens. Caton et Scipion, en un jour d'élection, serrent la main aux petits électeurs de campagne : il est donc évident que le riche ne craint pas d'entrer en commerce avec la classe inférieure, quand le levier de l'intrigue est mis en jeu, et quand cette classe est à l'abri du besoin ; ce qui a lieu en Harmonie.

Ajoutons que le riche, éprouvant comme d'autres le désir de rivalités cabalistiques (essor de la 10e. passion), s'affectionne aux réunions où il jouit de ce plaisir qui est porté au plus haut degré dans toutes les Séries pass. : dès lors tout homme riche en épouse les intrigues, en aime les sociétaires, dont un tiers au moins est de classe inférieure.

En s'associant aux cabales industrielles de 30 Séries, le riche en vient donc à aimer la classe pauvre de la Phalange. Ces cabales sont voie de ralliement *descendant*, qui affectionne les riches aux pauvres. (Observons que le nom de pauvre, appliqué à l'Harmonie, équivaut à celui de classe bourgeoise, qui n'est jamais pauvre, puisque son minimum lui assure le train de vie de nos riches bourgeois).

4°. La *domesticité passionnée*. On en a lu les tableaux, sect. 2, chap. 2. Le salaire transforme les inférieurs en mercenaires mécontents et jaloux des supérieurs : ceux-ci, par contre-coup, haïssent la classe qui les sert, ouvrière ou domestique. J'ai prouvé (III, 526, 527) que le service harmonien dégagé de salaire, est passionné, affectueux de la part des inférieurs ; c'est une voie de liens descendants, du riche au pauvre. Une gouvernante, qui veut maîtriser un vieux garçon, lui persuade toujours qu'elle le sert par amitié. Cela est quelquefois vrai, et, malgré que l'intérêt soit fréquemment le mobile des gouvernantes,

on voit beaucoup de célibataires pris au piége, épouser ou doter celle qui les sert.

L'affection du riche naîtra bien mieux pour les serviteurs, quand il sera prouvé que leur entremise est une préférence affectueuse, puisqu'ils ne seront point payés par celui qu'ils serviront. Chacun se livrera à l'impulsion de la nature, à l'amitié pour des êtres de qui on reçoit des soins gratuits.

Or, à examiner le mécanisme sociétaire, on reconnaît que toute la classe pauvre y est affectée au service du riche. Dans les appartements, les écuries, les jardins, les caves, les cuisines, etc., le riche ne saurait faire un pas sans voir les pauvres travaillant avec ardeur à satisfaire quelqu'une de ses fantaisies, faisant passionnément un service qu'il serait obligé de salarier en civilisation. Il aimera ces classes inférieures, par influence de la domesticité passionnée ; elle est donc en amitié 2e. ralliement *descendant*. [*Inde* inférieur bien plus affectueux pour supérieur qui le sert.]

J'ai défini le ralliement d'amitié en ressort quadruple ou bi-composé, pour en venir à poser le principe,

Que les ralliements sont une mécanique à seize rouages, où chaque équilibre d'amitié, d'amour, d'ambition, de famillisme, dépend du concours interne *de ses quatre ressorts, et du concours* externe *des trois autres ralliements, équilibrés de même à quadruple ressort.*

L'intervention combinée de ces 4 quadrilles d'accords produit l'équilibre pivotal ⋊ *ou unitaire, but collectif de l'Association* (sujet de la 8e. section).

A examiner isolément chacune des quatre voies de ralliement, on la trouvera faible, insuffisante, soit en amitié, soit en ambition : il a donc fallu poser d'abord en prin-

cipe la nécessité de leur jeu combiné, en mécanisme sociétaire.

Le ralliement a pour base les Séries passionnelles,

Et pour colonnes, 4 propriétés inhérentes aux Séries pass.

COLONNES DE RALLIEMENT.

Attraction industrielle. Éducation unitaire.
Minimum intégral. Population proportionnelle.

C'est sur l'ensemble de ces quatre facultés que repose tout le mécanisme des ralliements et équilibres. Comment espérer de rallier riches et pauvres, les amener à une affection réciproque, si le pauvre est exposé à tomber dans l'indigence qui est l'épouvantail du riche? Comment assurer au pauvre un minimum intégral, comprenant subsistance, vêtement et logement décents, si on ne sait pas créer l'attraction industrielle, à défaut de laquelle il abandonnerait le travail dès qu'il serait pourvu d'un ample minimum.

D'autre part, comment réunir amicalement le riche et le pauvre, si celui-ci n'a pas reçu une éducation propre à lui donner le ton et les manières du riche? Enfin, que serviraient les trois propriétés précédentes, si le régime sériaire avait, comme le familial, la propriété de population illimitée, produisant des fourmilières sans balance numérique, sans proportion avec les moyens d'aisance générale?

Ces quatre propriétés sont donc le gage essentiel des ralliements et de l'équilibre social : j'aurai souvent lieu de le rappeler, et je me bornerai à citer les deux premières, attract. indust. et minim. intég., ainsi que je l'ai déjà fait.

Que de conditions pour arriver à cet équilibre des pas-

sions! Mais pourquoi s'effrayer de l'étude, quand tout se borne à connaître le mécanisme des Séries d'où naissent, comme par enchantement, tous les accords sociaux (III, 547), ainsi qu'on a déjà pu en juger par le court exposé sur le ralliement d'amitié?

CHAPITRE II.

Du Ralliement subversif ou confus, procédé de l'harmonique.

Les passions étant sujettes à l'essor dualisé (II, 36), au jeu harmonique et au jeu subversif ou contre-marche, il s'ensuit que l'ordre civilisé doit engendrer de faux ralliements, fondés sur l'égoïsme et produisant la duplicité d'action, en opposition aux ralliements d'Harmonie, qui sont fondés sur l'affection et produisent l'unité.

Il conviendra de donner sur les faux ralliements quelques notions succinctes. Le parallèle servira de contre-preuve : il fera d'autant mieux apprécier l'excellence des dispositions sociétaires, et l'aveuglement des sophistes qui prétendent établir la concorde et l'unité en civilisation.

Je ferai usage du tableau suivant, représentant les seize classes de civilisation.

ÉCHELLE DES CASTES ET SOUS-CASTES CIVILISÉES.

	Castes.	*Échelons.*	*Industrie.*
⋊	La Cour.	Pivot.	Le plaisir.
K	*Le Clergé*.	Sur-Transition.	Le culte.
	La Noblesse. . . .	1. 2. 3. 4.	L'indust. attrayante.
	La Bourgeoisie. . .	5. 6. 7. 8. 9.	L'indust. ambiguë.
	Le Peuple.	10. 11. 12.	L'indust. répugnante.
⋊	*La Domesticité*. .	Sous-Transition.	Le servage simple.
X	Le Soldat. . . .	Contre-Pivot. .	Le servage composé.

On verra à l'article *équilibre civilisé*, pourquoi cette table doit être ainsi distribuée.

Dissertons d'abord sur les douze sous-castes de gamme. L'analyse n'y découvre, au lieu de liens amicaux, qu'une échelle ascendante en haines et descendante en mépris.

Le mépris s'attache principalement à la 12e. sous-caste, comprenant le bas peuple qui vaque aux fonctions immondes. Le mépris pèse un peu moins sur la 11e. sous-caste, comprenant le moyen peuple ; et moins encore sur la 10e., le haut peuple, qui pourtant est méprisé des cinq sous-castes bourgeoises, lesquelles à leur tour essuyent pareil dédain des quatre sous-castes nobles.

A ce ricochet de mépris qui règne de l'ascendant au descendant, il faut accoler un ricochet de haines qui règne du descendant à l'ascendant. Le bas peuple ou salarié est jaloux du moyen peuple composé d'artisans et petits laboureurs : ceux-ci à leur tour jalousent le fermier et le petit boutiquier.

Même échelle de haines et de mépris dans les sous-castes de nobles et bourgeois. La noblesse de cour méprise la noblesse non présentée ; la noblesse d'épée méprise celle de robe ; les seigneurs à clocher méprisent les gentillâtres : tous méprisent les parvenus anoblis qui ne sont que de 1er. degré, et qui dédaignent les castes bourgeoises.

Dans la bourgeoisie nous trouverions en 1res. sous-castes no. 5, la haute banque et la haute finance méprisées des nobles, mais s'en consolant avec le coffre-fort, méprisant le gros marchand no. 6, et le bon propriétaire. Ceux-ci, tout fiers de leur rang d'éligibles, méprisent la sous-caste no. 7 qui n'a que rang d'électeur; elle s'en dé-

dommage en méprisant la sous-caste 8, les savants, les gens de loi et autres vivant d'émoluments (qui les mettent sous la férule de l'autorité), ou de casuels, ou de petits domaines, qui ne leur donnnent pas l'entrée au corps électoral : enfin, la classe 9, la basse bourgeoisie, petit marchand, petit campagnard, méprisée de la 8e., serait bien offensée si on la comprenait dans le peuple dont elle méprise les trois sous-castes, et dont elle se pique d'éviter les manières. [Et dans le peuple ainsi que dans la populace, combien d'échelons haineux! Devoir,—Gavot, — Paria.]

Il règne entre toutes ces castes des haines régulières, c'est-à-dire que la 9e. hait la 8e. autant que la 8e. hait la 7e., quoique chacune recherche la fréquentation du degré supérieur, par ambition et non par amitié.

Telle est la douce fraternité que nos sciences politiques et morales ont établie en civilisation : cependant on y trouve des lueurs de ralliement amical : parfois les grands sont amis avec la populace, ainsi qu'on le voit dans certains états mal gouvernés, comme à Naples où la noblesse protége les Lazzaronis, en Espagne où le haut clergé protége les mendiants : cette alliance des castes extrêmes 1 et 12 n'est qu'une source de vice, un effet de subversion sociale, et non de sincère amitié, utile à l'industrie, au bien-être général.

Nous analyserions pareil vice dans les ralliements des trois autres titres. Par exemple, ceux d'amour : que les grands deviennent amoureux des femmes de classe populaire, il n'en résultera que des désordres moraux, et non des rapprochements entre les castes. Si quelques enfants naissent de ces unions, c'est un surcroît de désordre quand ils ne sont pas reconnus; et s'ils donnent lieu à des

mariages (ralliement de famillisme entre inégaux), c'est un nouveau sujet de discorde et de scission entre les branches d'une même famille. Tous ces ralliements sont subversifs, jeux d'égoïsme, duplicité d'action.

Il en est de même des ralliements d'ambition : lorsque la classe opulente se rapproche du peuple, c'est pour négocier des intrigues funestes au repos public, des cabales de parti, des ligues d'oppression. Il est donc vrai que la civilisation ne fait naître que le mal des éléments du bien, entre autres, du ralliement des castes dont elle ne crée quelques lueurs que pour semer le trouble dans la société.

Ces désordres naissent de ce que les ralliements actuels ne remplissent aucune des conditions établies pour opérer avec fruit le rapprochement des classes extrêmes, richesse et pauvreté, jeunesse et vieillesse. Rappelons ces conditions.

RÈGLE QUATERNAIRE DU RALLIEMENT ;

Par lien composé, c'est-à-dire du supérieur à l'inférieur et de l'inférieur au supérieur.

Par voie composée, c.-à-d. par entrave levée et illusion créée, en accord avec les 2 éléments de passion (379).

On a vu au chap. Ier. ces 4 conditions remplies dans les 4 liens amicaux que l'ordre sociétaire établit entre les classes de fortune opposée. S'il peut affectionner sincèrement les castes 1 et 12 qui sont les plus antipathiques, il réussit d'autant mieux sur les intermédiaires.

Par exemple, en amour ; si sur les 12 âges

20, 25, 30, 35, 40, 45, 50, 55, 60, 65, 70, 75,

on parvient à établir des liens d'amour véritable entre jeunes gens de 20 ans et vieilles femmes de 75, il sera bien plus aisé de rallier ces jeunes gens avec les femmes de 70 et 65 ; et de même en amitié. Si les magnats de

classe 1 sont intimes avec la classe 12 qui vaque aux fonctions immondes, ils le seront d'autant mieux avec les classes d'industrie 11, 10, etc., en supposant l'intervention des 4 chances d'union qu'engendre le mécanisme sociétaire,

Attraction industrielle, Éducation unitaire,
Minimum intégral, Population proportionnelle.

Lorsque dans un tel état de choses on met en jeu pour chaque ralliement 4 moyens réguliers et adaptés à la règle quaternaire, comme ceux que j'ai exposés, chap. Ier., en ralliement d'amitié, il peut arriver que l'un des 4 moyens ne lève qu'un quart de l'obstacle, ne crée qu'un quart des illusions nécessaires; mais les 4 intervenant combinément, lèveront l'obstacle entier, élèveront l'illusion au plein. Il faudra donc procéder de cette manière dans les ralliements d'ambition, d'amour, de famillisme. Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut voir naître l'harmonie parmi ces passions, dont l'énigme a désorienté les sages de tous siècles et de tous pays.

Les principes que je viens d'établir devaient être placés en tête du chap. Ier. : j'ai cru à propos de les faire précéder d'un emploi en ralliement d'amitié : le sujet a été trop brièvement exposé; je vais le reprendre au chapitre suivant.

CHAPITRE III.

« Détails » sur le Ralliement d'amitié.

Ce serait peu d'indiquer le quadrille de ressorts qu'emploie l'Harmonie dans chaque ralliement; il faut encore convaincre le lecteur que ces moyens seront praticables, et lui en donner des indices tirés de l'état actuel des rela-

tions sociales. Analysons donc les germes de ralliement amical qu'on découvre en civilisation; et faisons-en l'application à chacun des quatre ressorts indiqués au quadrille (383).

1°. Charité industrielle (entrave levée) :

1er. *Ralliement par affinité caractérielle* [petites hordes].

Déjà j'ai observé qu'on trouve les indices de dévouement charitable aux fonctions abjectes, chez les monarques mêmes, et qu'on voit le Jeudi saint les souverains laver les pieds à douze pauvres, fonction dont le monarque se croit honoré en raison de l'abjection du service. Or, quand il existera une corporation de haut parage, vouée à l'exercice de toute fonction abjecte, aucune ne le sera réellement : sans cette condition, point de ralliement de la classe riche à la pauvre.

S'il nous est démontré que l'esprit religieux engendre ce dévouement de charité générale, tel qu'on le voit chez les Pères de la Rédemption et autres sociétés, il ne restera qu'à employer ce penchant selon les convenances du nouvel ordre; et lors même que la corporation des Petites Hordes ne paraîtrait pas le procédé le plus efficace, il ne serait pas moins certain *que le principe de charité industrielle existe parmi nous, sauf alliage à l'esprit religieux,* et que, si j'ai erré dans l'application, dans les us, coutumes et statuts du corps de charité unitaire, les critiques devront s'évertuer à mieux employer un ressort dont ils ne peuvent pas contester l'existence; inventer une secte plus apte à lever l'entrave du dégoût industriel en fonctions immondes.

Toutefois les harmoniens, plus judicieux que nous en théorie et en pratique de charité, n'appliqueront pas

cette vertu à des cérémonies inutiles, comme de laver les pieds aux pauvres qui se les laveraient bien eux-mêmes, ou d'employer un pénitent de 50,000 fr. de rente à détacher du gibet un supplicié. Quand il n'existera plus ni mendiants, ni pendus, on ne pourra pas spéculer sur eux pour la charité d'ostentation. Toutes ces pratiques, louables, quant à l'intention et l'exemple, ne sont qu'un avortement de politique charitable. Elle doit s'attacher à opérer le ralliement sincère des castes extrêmes que rien ne peut concilier en civilisation, parce que cette société manque

De la base du ralliement ; Séries pass.

Et des 4 colonnes du ralliement ou gages d'union (table, 387).

A défaut de ces leviers inconnus en civilisation, nos tentatives d'union et d'équilibre ont le sort du grain qui tombe sur le roc au lieu d'être semé en terre végétale. De là vient qu'on ne tire aucun fruit de nos pratiques charitables.

2°. Domesticité passionnée (illusion créée):

2e. *Ralliement par affinité caractérielle.*

Ce sera le 2e. moyen en ralliement de caractères. Le serviteur étant indépendant (III, 526), et pouvant opter sur les individus à servir, s'attache nécessairement à ceux vers qui l'entraîne l'affinité personnelle. D'autre part, le servi s'affectionnera d'autant mieux au servant, que celui-ci souvent sera supérieur en fortune et en rang. Exemple :

Lucas, âgé de 20 ans, est très-pauvre : il a, par une chute, déchiré et taché son plus bel habillement. Les taches seront enlevées par Eudoxie, dame très-riche, qui

excelle dans les fonctions du groupe de dégraissage. Le raccommodage sera fait par Orphise, autre dame riche et vraiment philosophe, puisqu'elle se plaît à *ressarcir les culottes*, et qu'elle excelle au groupe du raccommodage en drap et des reprises masquées.

Le pauvre Lucas a été bien servi par deux grandes dames, et ne sait comment leur en témoigner sa reconnaissance. Voilà un lien amical par domesticité, car les deux dames ont été ses domestiques dans cette affaire. Ces dames touchent à la « soixantaine; » mais Lucas, dans un transport de gratitude, excédera peut-être les bornes de l'amitié, et pourra payer sa dette par un brin d'amour. Laissons à part cet épisode; il serait étranger à un chapitre qui ne traite que des liens amicaux.

Observons à cette occasion que tout est lié dans le système des ralliements. Tel ressort d'amitié conduit en même temps à des liens d'amour entre les antipathiques de 20 et 50 ans; et de même, tel ressort en ralliement d'ambition conduit aussi à des liens de famillisme. Cette propriété de liens composés double la force des 16 ressorts, et les rend égaux à 32 au moins en action combinée.

La domesticité passionnée est l'un des principaux liens du mariage : les deux époux, en cas de bon ménage, sont, l'un pour l'autre, ce que sont dans une Phalange cinquante serviteurs affectueux dont chacun est entouré, c'est-à-dire que chaque harmonien obtient, en services affectueux, l'équivalent de ce qu'il obtiendrait aujourd'hui de cinquante épouses, aussi dévouées que la sienne, et plus intelligentes.

En considérant la variété d'amorces que présente en Harmonie le lien de domesticité passionnée, soit en ordre

descendant, affection du supérieur à l'inférieur, selon les détails (III, 527, 528) où l'on voit Léandre servi constamment par des amies ou des amantes; soit en ordre *ascendant*, selon l'exemple de Lucas cité plus haut, affection de l'inférieur au supérieur :

En observant de plus que chacun, dans l'état sociétaire, forme de pareils liens avec une centaine d'individus, membres de sa Phalange, et qui tous ont coopéré à son service personnel, avec preuves de préférence affectueuse :

En estimant, dis-je, l'influence que ces liens doivent exercer, on concevra que la fonction de domesticité pourra, dans l'état sociétaire, fournir à elle seule autant de leviers de concorde qu'elle fournit de leviers de discorde en régime civilisé.

L'homme riche, parmi nous, au lieu de trouver cent amis et amies empressés à l'obliger en tout service, ne trouve que cent spoliateurs forcés par la pauvreté à des spéculations cupides, à des simulacres d'affection.

C'est ainsi que la civilisation, par le service individuel et salarié, crée au riche cent sujets de mécontentement, là où l'Association lui créerait cent liens amicaux, cent germes de ralliement composé, soit du supérieur à l'inférieur, soit de l'inférieur au supérieur.

(*Nota*. Les deux ressorts que je viens de citer rallient par affinité de caractère, en ce que l'intérêt se porte sur les individus et non sur leurs fonctions. Dans les deux ressorts suivants, le ralliement est par voie d'affinité industrielle, en ce que l'intérêt s'attache d'abord aux fonctions et s'étend de là aux individus qui les remplissent. En mécanisme d'amitié comme des trois autres cardinales, il faut que les quatre ressorts de ralliement s'adaptent par

deux couples aux deux éléments de la passion (selon la table, 379).

3°. Division du travail sériaire (entrave levée).

1er. *Ralliement par affinité industrielle.*

Que servirait d'amener la classe riche à sympathiser avec les industrieux par la bonne éducation et l'aisance du peuple, par la propreté des ateliers et autres amorces de l'état sociétaire, s'il fallait faire excès de travail, l'exercer consécutivement pendant 12 heures sur un même objet, comme cela se pratique dans nos ateliers, nos campagnes, nos bureaux? Il n'y aurait nul moyen de se faire illusion sur l'ennui de ce travail outré; il deviendrait rebutant même en fonctions agréables; tandis que les courtes séances de 1 et 1/2 ou 2 heures au plus, soutenues d'une société d'amis, répandront la gaieté et le charme jusque dans les fonctions essentiellement répugnantes.

Un inconvénient bien pire que les longues séances et plus répugnant encore est la complication des travaux dont il faut, dans l'état actuel, embrasser tout le détail. J'ai observé (III, 521) que tel homme riche veut bien se charger d'une seule branche, mais non pas de vingt fonctions que peut exiger un seul végétal : il ne veut pas s'occuper d'arrosage, parasolage, sarclage, paillassonnage : par cette raison, il s'attache à 4 groupes de co-sectaires, qu'il voit ardents et intelligents dans ces 4 fonctions nécessaires au soutien de celle qu'il a choisie, et où il se trouve aidé par une dizaine de coopérateurs passionnés.

C'est donc de la minutieuse division des travaux sériaires que naît l'amitié du riche pour tous les groupes de la Série. S'il n'est pas porté à partager les fonctions de tels groupes, il n'est pas moins désireux de leurs succès,

puisqu'elles sont utiles à la sienne : eux, de leur côté, portent même intérêt à la branche que préfère cet homme riche, à son groupe dont pourtant ils ne veulent pas adopter les fonctions. Ainsi chacun de ces groupes est serviteur empressé des autres dans la partie qu'il a choisie, et l'amitié est réciproque entre eux, par échange de services. Un agent nous devient précieux s'il sait exécuter à la perfection un travail utile à nos intérêts, mais dont nous répugnons à nous charger.

Telle est la situation où se trouvent tous les groupes d'une Série à l'égard l'un de l'autre : est-elle de 12 groupes, chacun des 12 est précieux pour les 11 autres qui ont besoin du service dont il se charge passionnément, et chaque groupe voit dans les onze autres autant de ligues officieuses occupées à assurer le succès de la 12e. fonction dont il fait son plaisir. Quel motif d'amitié entre tous les individus de cette réunion, indépendamment des 3 autres liens que fonrnissent les ralliements d'amitié, et des 12 autres liens fournis par les ralliements d'ambition, d'amour et de famillisme !

Tout ce mécanisme de bonheur et d'unité sociale disparaît, du moment où l'on cesse de spéculer sur la boussole d'harmonie, la Série pass. [en courtes séances]. Tous les liens d'amitié s'évanouissent dès qu'on rentre dans le cercle de nos travaux incohérents, qui n'excitent que les jalousies, les haines entre voisins, et n'engendrent que l'ennui par leur complication, par l'accumulation des détails sur un même individu.

4o. Intrigues de Série (illusion créée).

2e. *Ralliement par affinité industrielle.*

Pour estimer les chances d'amitié qu'ouvre l'intrigue,

chacun doit se rappeler des circonstances où il a été vivement stimulé dans quelque menée suivie d'un plein succès. Par exemple : cabale électorale pour faire passer tel candidat ; cabale de la bourse dans les jeux d'agiotage ; cabale d'écoliers méditant une fredaine à l'insu des pédants ; cabale d'amants projetant une partie carrée à l'insu des pères ; cabale de famille sur un bon parti à obtenir. Si ces intrigues sont couronnées de succès, l'on prend en amitié les coopérateurs : on a, malgré quelques inquiétudes, passé d'heureux moments à conduire l'intrigue ; les agitations qu'elle produit sont besoin de l'âme. (Cabaliste, 10e. passion supprimée par les philosophes, ainsi que l'ambition, 7e.)

Loin de ce calme plat dont la morale nous vante les douceurs, l'esprit cabalistique est la véritable destination de l'homme. L'intrigue double ses moyens, agrandit ses facultés. Comparez-le ton d'une coterie d'étiquette, son jargon moral, guindé, languissant, avec le ton de ces mêmes individus en état de cabale : ils vous sembleront métamorphosés ; vous admirerez leur laconisme, leur ton animé, l'essor actif des idées, la prestesse des actions, des résolutions ; enfin, la rapidité du mouvement spirituel ou matériel. Ce beau développement des facultés humaines est le fruit de la cabaliste ou 10e. passion, qui règne constamment dans les travaux et les réunions d'une Série passionnelle.

Comme elle obtient toujours des succès quelconques, et que ses groupes sont tous précieux les uns aux autres, le charme des cabales devient un puissant lien d'amitié entre tous les sectaires, même les plus inégaux.

De là vient que la courte séance d'une Série ou d'un groupe est un moment plus désiré que ne peut l'être

parmi nous un bal ou un festin, dont le plaisir est contre-balancé par des embarras de toilette, étiquette, transport et retour, inconnus en harmonie : un groupe y a pour costume des uniformes de travail, qui exigent tout au plus deux minutes de vestiaire, et le transport d'un séristère à un autre se fait par des corridors chauffés ou ventilés, (rue-galerie, 36). Tout est charme en pareilles relations : aussi les réunions d'ateliers sont-elles attendues avec impatience, objet de négociations très-actives à la bourse (1).

L'intrigue répand du charme sur les fonctions les plus insipides : c'est un ressort puissant pour rallier les castes incompatibles. Un roi aime la pêche maritime ; il prend plaisir à vendre lui-même son poisson au marché : le voilà, par le fait, bienveillant pour les pêcheurs qu'il a la prétention de rivaliser en art de la pêche, et pour les dames de la halle, qu'il rivalise en art de la vente.

Cet événement récent est un très-bel exemple de *ralliement amical descendant*, ressort qui fait naître, en industrie, l'affection du supérieur pour l'inférieur. C'est un effet qu'il faut savoir produire dans tous les genres d'industrie, et qui sera généralisé dans l'état sociétaire.

Telle est la propriété des intrigues de Série : elles créent *l'esprit cabalistique*, passion où l'on trouve, comme dans l'amour, la propriété de confondre les rangs, rapprocher le supérieur de l'inférieur. Une cabale active

(1) J'avais promis un chapitre sur la bourse d'Harmonie, sur l'art d'y traiter et dénouer en moins d'une heure des milliers d'intrigues, dont chacune peut impliquer cent personnes. C'est un chapitre difficile et assez long : il a fallu le renvoyer comme tant d'autres, dont le délai nécessitera un volume additionnel à cette livraison.

et ardente établit entre ses meneurs une intimité de longue durée, si d'autres intérêts ne viennent pas les désunir. On ne court pas ces risques en Harmonie, où les cabales de Série ne sont que des voies d'émulation, des luttes en procédés honnêtes ainsi qu'en industrie. Les rivalités sociétaires sont joviales et polies ; les individuelles sont tristes et malveillantes.

D'ailleurs, si une Phalange organise bien ses ralliements qui sont de vastes accords de masse, il arrive que les brouilleries individuelles sont de nulle influence, et ne peuvent en aucun sens troubler les accords collectifs; de même que la querelle de deux militaires ne change rien à l'esprit du régiment.

J'insiste sur la force de 4e. levier, sur l'avantage d'attirer les grands à l'industrie populaire, ce qui ne peut avoir lieu que dans les Séries pass. On peut, par des exemples connus, se convaincre que si les grands s'adonnent à quelque fonction vulgaire, ils y sont plus passionnés que le peuple, et d'autant plus jaloux d'éloges, qu'ils ne font pas de ce travail un objet de spéculation pécuniaire. Louis XVI aurait été très-piqué qu'on l'eût cru médiocre en serrurerie : on assure qu'il pouvait aller de pair avec les plus habiles de Paris. Cette prétention à les rivaliser était un ralliement amical avec eux; une illusion répandue sur telle fonction qui semble hors du cercle des délassements royaux, et qui, par cette raison, rallie le supérieur à l'inférieur, par affinité industrielle.

Et si l'on suppose qu'un roi, un grand, au lieu d'être seul de sa caste dans tel atelier, y rencontre une dizaine de magnats de sa Phalange, une échelle des diverses castes, point de mercenaires, partout des sectaires passionnés, des hommes polis et honorables, même les en-

fants, son affection pour les coopérateurs sera vingtuple de ce que peut être, en civilisation, celle d'un roi que l'attraction engage dans quelque travail populaire, dont les ateliers ne lui offrent que des mercenaires disparates avec lui par les manières, et suspects sous le rapport de l'intérêt.

Appendice. J'ai analysé dans la seule amitié quatre puissants moyens de rapprochement entre inégaux, sauf concours des 4 gages d'unité ou colonnes de ralliement (387), que fournit l'état sociétaire;

Attraction industrielle, Education unitaire,
Minimum intégral, Population proportionnelle.

A ces 4 conditions est subordonné tout le système des ralliements et équilibres entre castes extrêmes. Or, s'il dépend de nous de réaliser sans délai ces 4 prodiges sociaux, il est de même en notre pouvoir d'établir les 16 ralliements dont ils sont les colonnes.

J'ai prouvé que la civilisation, tout incompatible qu'elle est, par ses faussetés, avec l'amitié entre inégaux, en recèle pourtant tous les germes : ceux d'amitié, que je viens de définir, seraient déjà un moyen très-efficace pour disposer à la concorde générale en séance de répartition des bénéfices.

Cette séance est le point sur lequel doivent se diriger toutes nos vues. Il s'agit d'atteindre au concert général dans cette journée décisive où on répartira, aux sociétaires inégaux, en raison des trois facultés industrielles, *capital, travail et talent.*

J'ai avancé (fin des Pré-alables) *que ladite répartition n'excitera que des luttes de générosité, et jamais de sordide intérêt.* Le plus important de tous les problèmes

est celui de satisfaire, sur ce qui touche à l'intérêt personnel, une réunion de 1,600 associés inégaux ; les transformer en 1,600 amis, par le fait même de ces débats d'intérêt qui, aujourd'hui, exciteraient entre eux 1,600 procès, autant de haines.

Loin de là, cette immense réunion d'inegaux présentera, en affaires d'intérêt, le plus généreux désintéressement, les plus sublimes accords ; si le fondateur sait organiser, *seulement à demi*, les quatre quadrilles de ralliements ; je dis A DEMI, puisque les deux mineurs n'arriveront qu'à peine à ce degré, vu l'obstacle de nos coutumes en amour ; mais des deux majeurs, celui d'ambition peut arriver d'emblée au delà du demi-équilibre, et celui d'amitié approcher du plein, atteindre à l'essor combiné ou quaternaire des ressorts indiqués (383).

Avant de traiter des lacunes de ralliement inévitables dans les débuts, étudions d'abord le mécanisme en plein, le quadrille complet sur chaque passion, comme nous l'avons analysé sur l'amitié. Les contre-poids seraient faussés, incomplets, si le ralliement ne se formait pas de quadruple ressort (sauf réduction à 2 en harmonie bongrée).

Sans argumenter sur la suffisance de chacun en particulier, il faut attendre l'exposé du tout. Ce sont, je le répète, 16 rouages d'une mécanique où tout engrène et se communique l'impulsion, où chaque pièce concourt au mouvement des autres. Il faut donc se garder d'objections sur l'insuffisance apparente de tel ou tel de ces rouages : ils sont destinés, tous les seize, à opérer simultanément et non pas isolément. Si tel des 4 ralliements d'amitié ne promet d'influence que sur un quart des sociétaires, on influencera les trois autres quarts de la Phalange par em-

ploi des 3 moyens de ralliement qui n'auront pas été appliqués au premier quart.

En outre, quand on douterait que l'ensemble du quadrille des accords d'amitié pût rallier plus de moitié de la Phalange, n'aura-t-on pas le secours des 3 autres branches de ralliement, ambition, amour, famillisme? Ces deux derniers seront faibles, à la vérité, dans les débuts; mais on pourra donner aux deux premiers une intensité plus que suffisante pour la garantie de l'équilibre sociétaire.

J'ai mis dans l'exposé des ralliements d'amitié une régularité qui ne pourra pas régner dans les trois autres quadrilles dont quelques branches offenseraient les préjugés : c'est donc sur l'équilibre d'amitié que les étudiants doivent s'exercer, quant à ce genre d'accords; ils doivent s'attacher à la formation des quadrilles de ressorts contrebalancés.

Je leur ai tracé régulièrement la marche, dans les divers tableaux (379, 383), et dans les deux règles (387, 392). Il eût peut-être convenu de les récapituler; je le ferai à la suite du ralliement d'ambition. En attendant, c'est un petit travail que feront aisément ceux qui étudient avec méthode.

Quel sujet serait plus digne de leur attention? C'est le dénoûment de toutes les erreurs scientifiques, l'initiation au plus grand des mystères, à l'arrière-secret de la nature, L'HARMONIE DES PASSIONS.

C'est dans ce 4e. livre qu'on va commencer à résoudre l'effrayant problème de l'unité passionnelle; prouver que le Créateur, qui ne fait rien à demi, nous a ménagé pour le lien d'unité générale, pour l'harmonie domestique et sociale, des moyens doubles et triples du nécessaire. Quelle déconvenue pour les sciences incertaines qui, avec

leurs pompeux sophismes sur l'équilibre social, n'ont su créer que la discorde universelle, et n'ont rencontré sur tous les points, qu'une résistance invincible de la part des passions!

L'on va voir, par l'ensemble des 16 ralliements (7e. section), avec quelle facilité l'ordre sociétaire se joue de tous les obstacles qui ont réduit aux abois la politique civilisée, et qui, aujourd'hui plus que jamais, dénoncent l'ignorance absolue des philosophes en mécanique des passions.

C'est un titre de gloire pour les sectes expectantes (II, 120) qui ont confessé la vanité des connaissances philosophiques, et invoqué une lumière nouvelle, en s'écriant, depuis Socrate jusqu'à Voltaire :

Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature!

CHAPITRE IV.

Principe de l'équilibre d'ambition.

Nous en sommes à la plus redoutable de toutes les passions, à celle qui est spécialement chargée des malédictions de la philosophie. Quel dommage qu'à l'époque où Dieu créa les mondes et les passions, il ne se soit pas trouvé près de lui un philosophe, pour lui dire : « Eter-
» nel, veux-tu savamment équilibrer l'univers, selon le
» vœu de la saine morale? Crée des mondes sans ambi-
» tion, des mondes où les hommes soient tous républi-
» cains perfectibilisés, méprisant les richesses et les siné-
» cures, n'aimant que le brouet noir, le trafic, les clubs
» et les abstractions métaphysiques. Voilà les sentiers du
» vrai bonheur dégagé d'ambition; voilà, Éternel, com-
» ment tu dois organiser les mondes, pour te rendre

» digne du beau nom de Créateur philosophe. » Il est probable que Dieu aurait obtempéré à ces sages conseils, et qu'il nous aurait créés tous ennemis de l'ambition, dédaignant les grandeurs, les sinécures, et n'aimant que la morale douce et pure des clubistes et des amis du commerce. (*Voy. fin de chap.* 5.)

Mais puisque Dieu, dans ses créations, n'a pas été assisté des lumières de la philosophie, et qu'il nous a irrévocablement assujettis à l'ambition, consentons à étudier les méthodes qu'il a adoptées pour faire de cette passion un levier de haute harmonie sociale.

Accorder tous les humains par l'entremise de cette ambition qui les pousse aujourd'hui à tant de perfidie et de fureurs! La tâche va sembler bien effrayante, et nous aurons à ce sujet un principe fort neuf à établir; c'est que les hommes civilisés, même les plus insatiables de pouvoir, de conquêtes et de richesses, n'ont pas le quart de l'ambition nécessaire en Harmonie sociale.

Après la chute de Bonaparte, on cita de lui, comme un acte de démence, une médaille qu'il avait fait graver à Moscou, et qui portait en exergue : *Dieu au ciel et Napoléon sur la terre;* c.-à-d. qu'il voulait laisser à Dieu l'empire du ciel, et s'emparer de celui de la terre. Prétention bien effrayante pour des Français, qui n'osent pas convoiter une province placée à six marches de leur capitale!

L'intention de monarchie universelle, décélée par cette médaille, est ce qu'il y a de plus sensé dans les vues de Bonaparte. Mais sur ce point, comme sur tout autre, il se montre en avorton, en demi-grand homme, en SIMPLISTE, qui se borne à méditer la conquête du monde, et ignore qu'il faut pourvoir à la conservation des conquêtes;

qu'elles ne sont qu'un trébuchet pour le tyran qui se crée autant d'ennemis que de pays conquis.

Jamais homme, depuis l'existence des sociétés, n'a eu mieux que Bonaparte les moyens de *conquérir* et *conserver* le sceptre du monde. Il y serait parvenu, s'il n'eût été rapetissé par l'esprit français. La France lui a reproché l'éducation qu'elle lui a donnée; c'est bien lui qui aurait pu reprocher à la France l'éducation qu'il en avait reçue. Veut-on faire un avorton de celui que la nature a moulé en type de grand homme? il suffira de le faire élever en France; le façonner au goût de l'arbitraire, de la confusion, de l'imprudence et autres vices qui constituent le caractère national des Français.

Brisant sur ce sujet, occupons-nous des ralliements d'ambition, et débutons par une comparaison qui fera toucher au doigt le ridicule de nos doctrines sur la modération, et la fausse direction de nos idées en équilibre d'ambition.

Chacun, soit dans les siéges et les armées, soit en voyage ou ailleurs, a pu se trouver à des repas où l'on manquait de l'abondance et même du nécessaire. En pareil cas, la politesse est bientôt oubliée; chacun songe à se pourvoir, et ne voit que deux êtres dangereux dans ses deux voisins.

Supposez les mêmes individus attablés le lendemain avec une chère décuple, un repas surabondant, magnifique, vous verrez renaître la confiance et la civilité; chacun offrira les mets à son voisin, et les convives seront, selon le vœu de la morale, une famille de frères; ce sera un vrai ralliement d'amitié. A quoi aura tenu cette métamorphose? A décupler la proie, à l'élever fort au-dessus de la dose désirée par l'assemblée.

Dans un tel festin, on n'entendra pas l'amphitryon dire aux convives : « Modérez votre appétit : la faim, la soif » sont vos dangereux ennemis; défiez-vous de la nature » qui vous excite à manger les bons morceaux. » (Discours équivalent au dogme moral qui nous dit : « Modérez votre » ambition : l'amour des richesses et des grandeurs est » votre dangereux ennemi; défiez-vous de la nature qui » vous excite à solliciter les bonnes sinécures. »)

Loin de tenir ce langage, le maître excite les convives à satisfaire leur appétit, à l'aiguiser par le choix de mets et de vins adaptés à leurs facultés digestives. Ainsi doit s'établir l'équilibre d'ambition : il ne peut se fonder que sur le plein essor des désirs que nous donne la nature, sauf à l'état social à nous fournir les moyens de satisfaire ces désirs, nous en ménager *l'essor proportionnel aux facultés*, qui sont sans bornes en jouissances d'ambition.

Les civilisés sont cette compagnie famélique et défiante que je viens de dépeindre; gens qui ne songent qu'à frustrer leurs semblables, et avec raison, car ils sont tous au dépourvu; et quoi qu'en dise la morale dans ses élucubrations sur la soif de l'or, il est certain qu'un civilisé n'en a jamais assez; l'état social étant organisé de manière à exciter toujours plus de désirs qu'on n'a de moyens. Il est donc deux conditions à remplir en équilibre d'ambition :

Accord direct. Il consiste à décupler, centupler les chances de fortune, les multiplier à tel point qu'il ne reste à chacun que l'embarras du choix, comme dans un repas copieux et surabondant.

Accord inverse. Il consiste à proportionner les désirs en *infra-dose*, c.-à-d., persuader à chacun qu'il aura tou-

jours en surabondance les moyens d'avancement et de bien-être pour lui et les siens.

Ces conditions une fois remplies par les Séries pass., on verra, en affaires d'ambition, les hommes aussi conciliants, aussi méconnaissables que le sont, du jour au lendemain, les convives de deux repas, l'un insuffisant, l'autre surabondant.

Un tel ordre sera l'opposé du mécanisme civilisé, où les moyens de fortune sont évidemment très-restreints pour l'immense majorité, et où chacun est persuadé à bon droit qu'il risque au moindre revers de manquer du nécessaire.

En vertu de ces principes, l'harmonie a pour règle de décupler au moins les fonctions lucratives et honorifiques, ainsi qu'on l'a vu à la table (275) qui présente vingt sceptres au lieu d'un, y compris le masculin et le féminin de chaque titre. Encore ces sceptres s'étendent-ils à 15 degrés, depuis ceux d'un canton jusqu'à ceux du monde entier (table, II, 376).

Mais où puiser les trésors nécessaires à payer tant de hauts dignitaires? Je réponds : qu'importent leur nombre et leurs émoluments, puisqu'ils produiront plus qu'ils ne coûteront? Le problème se réduit à rendre ces fonctionnaires productifs. Dans ce cas, le peuple sera d'autant plus riche qu'il aura plus de dignitaires.

Dans l'état actuel, un dignitaire est dispendieux sans rien produire, et c'est un sujet de glose pour les philosophes, qui ne s'aperçoivent pas d'un abus bien pire; c'est qu'en échelle de fonctionnaires publics, les infiniment petits sont bien plus ruineux que les infiniment grands. En effet :

Un soldat est un fonctionnaire bien pauvre ; il ne s'en-

richit pas aux dépens du fisc : il n'est pas moins un improductif. Dira-t-on qu'il veille à la sûreté des producteurs ? Mais quand rien ne les menacera, quand la paix perpétuelle règnera sur le globe, il ne sera pas besoin de prélever, sur un milliard d'hommes, dix millions de travailleurs les plus robustes, et souvent le double, pour ne rien produire en cas de paix, et détruire immensément en cas de guerre ; gens qui coûtent négativement, par le fait de leur enlèvement à la culture, au moins le triple de ce qu'ils coûtent en positif ou entretien. D'où il suit que, dans un état où le budget des militaires, marins, douaniers, agents fiscaux, etc., est porté pour 250 millions, on doit ajouter le triple, 750 millions, produit éventuel de leur retour au travail.

Cette masse d'agents improductifs ou destructifs qu'entretient à grands frais la civilisation est beaucoup plus coûteuse que la masse de fonctionnaires qu'établira l'Harmonie, pour satisfaire toutes les ambitions aujourd'hui comprimées et frustrées même chez les monarques, dont la plupart ne sont que des ambitieux perclus, privés de tous les biens que le diadème devrait leur assurer.

Un monarque civilisé est toujours logé à l'enseigne des *Justes :* après avoir payé les officiers de sa maison, il ne lui reste le plus souvent rien, et il a été roi à ses frais ; car il dépense encore, en frais de royauté, le produit de ses domaines patrimoniaux, et, après tant de déboursés, il n'a pas satisfait le vingtième des solliciteurs dont il est obsédé.

Un roi, dans l'ordre sociétaire, jouit de tous les avantages opposés ; il n'a pas d'autre dépense à faire que celle de son entretien personnel, pas un seul officier à payer ; parce que les officiers de sa couronne étant, ainsi que le

roi, utiles au travail productif, sont rétribués à ce titre d'un dividende quelconque. Dans cet état de choses, le roi, loin de consommer en frais de maison le produit de ses propres domaines, peut au contraire ajouter à ses épargnes toute la somme qu'il reçoit pour liste civile ou traitement de royauté.

Je m'attache à établir dans ce prélude, que les rois mêmes sont excessivement restreints en essor d'ambition. Cette vérité une fois établie, on n'aura pas de peine à conclure que les particuliers sont encore plus restreints. On en jugera plus loin, par le tableau d'un seul des ralliements d'ambition, celui des trônes de divers degrés, et notamment des trônes du monde que chacun peut et doit convoiter en Harmonie.

Le vice des civilisés n'est donc pas d'avoir TROP d'ambition, mais d'en avoir TROP PEU ; et le vice de la civilisation est de ne fournir aucun moyen de satisfaire les médiocres ambitions qu'elle excite. Ces deux torts qu'il fallait préalablement signaler vont être pleinement démontrés par la théorie de ralliement et équilibre d'ambition, dont je viens de poser le principe.

CHAPITRE V.

Du quadrille des ralliements d'ambition.

Nos facultés en ambition sont sans bornes; aucune passion n'est plus insatiable. Celle-ci, dans ses deux éléments, INTÉRÊT ET GLOIRE (379), n'admet de limite que le monde entier : on veut une gloire et une influence qui s'étendent *à la terre entière*, n'en déplaise aux modérés.

L'artiste veut être admiré de toutes les régions poli-

cées; le conquérant veut que son autorité soit reconnue chez tous les peuples, que son monopole mercantile s'étende chez les Barbares et Sauvages : on voit jusqu'au plus sot moraliste vouloir que sa morale fasse le tour du monde (note, III, 420); la propagande religieuse et la propagande révolutionnaire, dans leurs plans de prosélytisme, ne sont pas moins immodérées; elles ne veulent s'arrêter qu'aux limites du monde. Il n'y a donc point de bornes à l'ambition : elle est immense chez ceux même qui croient ne souhaiter que la médiocrité; parvenus à ce point, ils veulent s'élever par degrés, et s'arrêteraient à peine sur le trône.

Chaque passion ne pouvant s'équilibrer que par un quadrille de vastes essors, ainsi qu'on l'a vu en amitié, ouvrons à l'ambition quatre carrières immenses en intérêt et en gloire, selon le principe *d'essor proportionnel aux facultés* qui ne veulent admettre en ambition aucune limite. Mais dirigeons ce quadruple essor selon les règles du ralliement des extrêmes (386, 392), alliance entre riches et pauvres, etc.

Ralliements ascendants de l'ambition.

Titre dominant, *la gloire* (379).

J'ai préludé sur ce sujet au grand Intermède (II, 348). Des 4 moyens dont il se compose, les 2 premiers (II, 352 et 368) sont, en équilibre d'ambition, les deux *ralliements ascendants*, voies d'affection ambitieuse de l'inférieur au supérieur.

Si, dans l'état sociétaire, les liens entre inégaux se bornaient aux quatre gages de ralliement amical déjà décrits, l'affection générale ne s'élèverait pas au degré nécessaire en débats d'intérêt : il faut la renforcer (386)

par de quadruples liens d'ambition, d'amour, de familisme; établir ces liens du supérieur à l'inférieur, et de l'inférieur au supérieur.

On a vu (II, 352) que les magnifiques récompenses décernées aux savants et artistes ouvrent à tout individu, homme ou femme, la plus vaste carrière de gloire, avec pleine garantie contre les injustices quelconques. Cette carrière sera indirectement précieuse à tout le monde; car tel qui ne peut briller ni dans les sciences ni dans les arts, voit ou espère voir un de ses parents ou amis obtenir une des palmes unitaires.

La longévité des Harmoniens leur permettant de spéculer sur plusieurs générations, chaque individu tiendra du plus au moins à quelqu'un de ceux qui auront remporté ces prix, ou qui y prétendront. Chacun d'ailleurs adhère avec plaisir à des actes de munificence et d'équité si peu coûteux (II, 354). Ils seront donc *Ralliement ascendant* de l'inférieur au supérieur; art d'intéresser l'inférieur, l'homme peu instruit, aux luttes de gloire, aux prix où il aura concouru de son vote, et dont il espérera l'honneur pour ses proches ou ses amis.

Ce mécanisme est l'opposé de celui de nos mesquines récompenses qui, par l'injustice qu'on y voit régner, ne sont qu'un sujet de haine entre les savants, de critique sur la partialité des distributeurs, sur les torts de l'opinion, et d'insouciance du citoyen pour des débats dont il ne tire aucun fruit, des prix où il n'a aucune participation indirecte. Ces prix intéressent tout au plus quelques privilégiés de capitale; mais, dans le régime décrit (II, 354), ils intéressent le moindre citoyen du moindre canton. Dès lors, les dernières classes de la société se trouvent ralliées, par le mobile de gloire, avec les pre-

mières classes du monde savant. Le plus pauvre des hommes y voit une chance de brillante fortune, sinon pour lui, au moins pour son fils ou sa fille, pour son frère ou son ami.

J'ai traité d'une autre carrière de gloire qui ne sera pas moins immense (2e. moyen, II, 368, récompenses de souveraineté); elle intéresse les moindres des humains par un mécanisme semblable à celui de la précédente. Les 10 couples de sceptres (275), et leurs 13 degrés (II, 376), sont une voie de grandeurs ouverte à tout le monde, et flatteuse pour ceux mêmes qui n'y prétendent qu'indirectement, dans la personne de leurs enfants, ou parents, ou amis.

La difficulté de parvenir en civilisation aux grandes dignités, couronne, ministère, fait naître dans toutes les classes une jalousie graduée. Chacune hait les possesseurs d'un rang dont elle se voit privée à perpétuité. Les dignitaires, de leur côté, haïssent une légion d'envieux convoitant leurs places : ainsi la société est en discorde par le motif qui devrait l'unir, par la soif des grandeurs qui, dans l'état sociétaire, devient un des plus puissants moyens de ralliement entre les inégaux. Chaque individu y a quelqu'espoir d'obtenir ou sceptres ou magnatures des 13 degrés (II, 376), pour lui ou les siens; cette perspective attache tous les inférieurs au système de souverainetés graduées (II, 376), en décuple titre (II, 443).

Le dividende qu'alloue chaque Phalange aux traitements de ces 10 couples est de tous les tributs celui qui est voté avec le plus d'empressement, parce que ces souverainetés et magnatures graduées ont pour chacun le charme d'une loterie perpétuelle, où l'on peut espérer fréquemment d'énormes bénéfices en y jouant fort peu de

chose, infiniment peu. J'en traiterai dans un article spécial. Bornons-nous ici à observer le second *ralliement ascendant* des inférieurs aux supérieurs; l'art d'intéresser les moindres classes aux dignitaires et aux dignités, qui ne sont aujourd'hui pour la masse du peuple que des objets de haine bien fondée, par l'oppression qu'exercent en tous lieux les grands sur la multitude civilisée de qui ils se disent adorés, dans les gazettes.

J'indiquerai plus loin (note H) comment l'état sociétaire amène peuples et individus à une affection réelle pour le souverain et la souveraineté, pour l'homme et la chose, et comment les monarques obtiennent véritablement des inférieurs cette affection dont les apparences, exigées aujourd'hui, ne produisent en réalité que l'indifférence, pour ne pas dire plus.

Ralliements descendants.

Titre dominant, *l'intérêt.*

L'un de ces deux ralliements est *la protection fédérale inverse,* dont on voit déjà quelques germes.

Qu'un colonel ait un soin particulier de sa troupe, elle s'affectionne à lui; mais si, au combat, il paie bien de sa personne, s'il enlève un drapeau ennemi à la face du régiment, c'est faire le métier du soldat; dès lors il est l'idole de ses inférieurs, à titre d'émule de leur industrie; il se plairait avec eux, si les convenances de ton et de manières venaient à l'appui.

Rien n'est plus flatteur pour un grand que l'éloge de subalternes qu'il égale en talent. Un académicien français voyageait dans les montagnes de Dalmatie, conduit par un guide morlaque (demi-sauvage du pays); l'abbé gravissait les rochers de marbre glissant, aussi lestement

que son guide ; le Morlaque étonné de sa dextérité s'arrête, et lui dit : *Seigneur, vous n'êtes pas un français, vous êtes un Morlaque.* L'abbé rapporte qu'il fut bien plus flatté de ce franc compliment que d'un éloge académique.

Latour-d'Auvergne pouvant être général préfère le rang de premier grenadier, combat et meurt à la tête des grenadiers. Tout homme qui se passionne ainsi pour les fonctions des inférieurs, est leur zélé protecteur; fier de leur estime bien méritée, il ferait d'eux ses intimes amis, sans les inconvénients d'intimité avec le peuple civilisé ; mais il épouse chaudement leurs intérêts : c'est *protection fédérale descendante.*

Elle est d'autant plus fréquente en Harmonie, que le régime sériaire et ses 4 propriétés (386) lèvent tout obstacle à l'intimité des grands avec le peuple. Elevés à l'industrie qu'ils pratiquent passionnément dans trente séries, en divers sens aux yeux de leurs collègues inférieurs en fortune, les grands sont fiers de ce trophée industriel ; c'est un lien puissant des supérieurs aux inférieurs, sauf accomplissement des 4 conditions dites *colonnes de ralliement* (386).

Ainsi la passion de l'orgueil, qui, aujourd'hui, entretient une constante aversion entre les grands et le peuple, devient, chez les harmoniens, gage de leur union dans la plus délicate des relations, celle de l'intérêt. Le riche est ligué par amour-propre avec ses inférieurs ; par orgueil d'exceller dans leurs travaux, il les soutient dans l'importante affaire de leur bénéfice industriel, dans la séance de répartition annuelle.

Etrange parallèle à faire avec notre mécanisme social ! Chez nous, l'intérêt transforme chaque riche en vautour

du pauvre; en Harmonie, l'intérêt devient chez le riche un moyen de gratitude envers le pauvre; et ce prodige est dû à l'éducation sériaire, qui a dès l'enfance habitué le riche à exceller dans les travaux du pauvre.

Du moment où l'amour-propre des grands se portera dès le bas âge sur la pratique de l'industrie, ils seront ligués pour soutenir leurs co-sectaires d'atelier. Un roi s'intriguera pour faire briller et surtout faire amplement rétribuer 20 groupes, appuis de sa renommée; il en sera de même de tous les grands, parce que tous, dans l'éducation unitaire dont j'ai donné le plan, auront en divers sens pris parti dans l'industrie; et c'est à une branche d'ambition, à l'orgueil, qu'on devra ce puissant ralliement, ce dévouement des grands à l'intérêt du peuple, qu'ils ne cherchent qu'à pressurer dans la philosophique civilisation.

Ce beau moyen de ralliement, par orgueil industriel, deviendrait nul si les vocations n'étaient pas secondées, et si l'Harmonie ne favorisait pas le penchant de l'enfant aux fonctions subalternes qui n'auront plus rien d'abject, en compagnie de sectaires polis, comme le seront les ouvriers élevés dans l'ordre sociétaire.

Répétons qu'on trouve chez tous les grands les germes d'industrie descendante, engouement pour des fonctions inférieures. Le czar Pierre II prit du service dans l'armée prussienne, et s'enorgueillissait du titre d'officier prussien. Un empereur d'Allemagne s'épuisa en intrigues pour être nommé coadjuteur du pape, et se tint plus fier de sa coadjutorerie que du sceptre de Charlemagne. D'où il appert que les grands ont du penchant pour les fonctions inférieures, et pour de très-subalternes, comme celle de marguillier qu'exerçait le prince de Parme. Ainsi un mo-

narque d'Harmonie sera plus flatté de figurer en banneret des choutistes ou ravistes, qu'aujourd'hui en grand cordon d'une douzaine d'ordres, dont l'étalage ne dénote en lui aucun mérite personnel; car ces décorations sont privilége de naissance dans son pays, et piéges diplomatiques en insignes de l'étranger.

Les ralliements produits par l'amitié, ceux des intrigues de série et autres, chap. 3, ne suffiraient peut-être pas à passionner le riche pour le pauvre dans l'important débat des intérêts et répartitions pécuniaires : on vient de voir le but atteint par un levier d'orgueil ou ambition; effet auquel concourront plus loin les ralliements mineurs d'amour et de famillisme.

C'est assez insinuer que les seize ralliements (386) sont une mécanique dont les rouages n'ont de force que par leur ensemble, par l'effet combiné des impulsions. Je viens de prouver que l'ambition ne fournit pas les moins puissantes : quel est donc l'aveuglement de cette morale qui veut supprimer l'ambition, ou ne l'appliquer qu'à l'amour du trafic et de l'agiotage? N'est-ce pas imiter un joaillier qui voudrait éliminer le rubis du nombre des pierreries, ou ne permettre cet ornement qu'aux charbonniers?

La *gastrosophie* serait le 4e. ralliement d'ambition, le complément du quadrille : mais comment disserter sur un sujet que les civilisés tournent en dérision, bien que ce soit leur péché mignon, et qu'on voie la gourmandise régner même chez le philosophe qui prêche l'amour du brouet noir, même chez le prélat qui déclame en chaire contre les plaisirs de la table? Envisageons ces plaisirs selon les convenances de l'état sociétaire.

Après la production des subsistances, il n'est pas

d'affaire plus importante que le régime hygiénique. Ce régime, chez les harmoniens, est l'objet de calculs fort opposés aux nôtres : l'hygiène, chez eux, a deux buts, savoir, l'équilibre en régime sanitaire et en régime politique.

Elle tend à élever l'appétit du peuple au degré suffisant pour consommer l'immensité de denrées que fournit le nouvel ordre. Si les harmoniens étaient limités à la dose d'appétit des civilisés, quel emploi feraient-ils d'une masse de denrées septuple de la nôtre (en harmonie composée)? Ils arriveraient à peine à tripler la consommation, et dès l'année suivante chaque Phalange offrirait, en commerce, des masses de denrées qui s'accroîtraient d'autant la seconde année. Le tout serait condamné à pourrir en magasin, car il n'y aurait point d'acheteur là où tout le monde serait vendeur.

De là naîtra la nécessité de la nouvelle sagesse hygiénique ; art d'accroître la santé et la vigueur, en raison du septuple produit; science qui sera merveilleusement secondée par l'exercice continu et varié sans excès, résultant des courtes séances de Série pass.

Aujourd'hui l'état des choses, la stagnation des citadins, la pauvreté des villageois et la pénurie de subsistances, obligent à spéculer sur la sobriété que nécessite encore la faiblesse des tempéraments formés par l'éducation civilisée. Un système social tout opposé exigera une marche tout opposée dans l'hygiène des harmonies.

Nos modernes, en affaire de subsistance, placent la raison dans l'art d'approvisionner sans acception des convenances individuelles : ils savent que leur peuple affamé consommera les denrées quelconques dont on l'aura pourvu. Les harmoniens heureusement n'ont pas cette

chance de famine et d'emploi confus : pour assurer la consommation de leur superflu, ils sont obligés de descendre aux détails de convenances individuelles, différenciées selon les tempéraments; théorie qui exige le concours des quatre sciences chimique, agronomique, médicinale et culinaire.

N'examinons, dans cette quadruple science, que les voies de ralliement. Si sur les gastrosophes repose le problème de la consommation intégrale, chacun d'eux doit s'intriguer pour exciter chez la masse du peuple un appétit fréquent, une prompte digestion par application judicieuse des mets aux tempéraments.

Les gastrosophes, par cette fonction, deviennent médecins officieux de chaque individu, conservateurs de sa santé par les voies du plaisir : il y va de leur amour-propre que le peuple, dans chaque Phalange, soit renommé par son appétit et l'énormité de ses consommations.

Sous ce rapport, les savants se trouvent en ralliement descendant avec la classe populaire ; ils soignent individuellement et activement ses intérêts en ce qui touche à la santé et aux plaisirs des sens : le peuple répond à ces soins par son affection pour eux.

Tel est le canevas du 2e. rall. desc. qui complète le quadrille. Il rallie les savants au peuple, objet de leur mépris actuel, et rallie le peuple aux savants, qui aujourd'hui ne sachant rien faire pour son bonheur, ne lui procurant que l'indigence et les ateliers de charité, méritent la dérision dont il paie leurs vaines lumières.

J'ai analysé quatre voies d'accords sublimes et de liens universels, dans cette ambition que proscrivent les philosophes : résumons sur les rapports du quadrille, sur sa régularité.

Ralliements d'ambition (383).	Mode.
E L 1. Les récompenses unitaires.	Ascendant Pos.
E.L 2. Les souverainetés graduées.	*Entrave levée.*
I C 3. La protection industrielle.	Descendant Nég.
I C 4. La gastrosophie hygiénique.	*Illusion créée.*

Le premier dégage le génie d'une foule d'entraves, du besoin de protections, du risque de passe-droits, du danger de pauvreté, disgrâce, etc.

Le 2e. dégage l'ambition d'une foule d'entraves; chacun peut aspirer à plusieurs trônes du monde; l'essor est illimité.

Le 3e. fait naître chez les grands une illusion tutélaire pour le peuple qu'ils protégent par orgueil industriel.

Le 4e. fait naître chez les savants une illusion tutélaire pour la passion dominante du peuple, la gourmandise.

Ces quatre accords établissent, en rapports de GLOIRE et D'INTÉRÊTS (éléments d'ambition, 379), des liens d'affection universelle. A ne parler que des deux premiers, ils rallient entre eux ces savants et artistes si haineux, si jaloux, donnant par leurs dissensions un scandale perpétuel dont ils sont les premières victimes. Ils s'aimeront entre eux quand ils seront assurés que l'état social garantit à chacun d'eux d'immenses récompenses; et ils seront aimés du peuple qui espérera participer, par ses enfants, ou parents, ou amis, à ces voies de fortune (II, 354), aux souverainetés du monde (275, *2, *3), aux souverainetés graduées (II, 376).

Nos savants sont donc bien mal avisés, lorsqu'ils déclament contre l'ambition qui doit réaliser tous leurs souhaits réels et apparents; souhaits réels de gloire immense et fortune sans bornes; souhaits apparents de fraternité et d'unité, dont le gage se trouve dans le quadrille

des ralliements d'ambition, plus que dans aucun des trois autres quadrilles.

C'est pourtant contre cette passion que la philosophie veut armer les autorités divines et humaines. A la vérité, l'ambition n'est qu'une source de crimes et d'horreurs en civilisation; cela s'explique par la propriété d'essor dualisé (II, 36), inhérente au mouvement, et selon laquelle toute passion doit produire, en périodes lymbiques, autant de fléaux qu'elle répandra de bienfaits en périodes sociétaires. Or, comme c'est de l'ambition que naîtront les plus immenses concerts, les accords les plus grandioses, il est juste qu'elle cause en civilisation les plus épouvantables fureurs.

On n'a pas encore pu juger de la sublimité de ces accords d'ambition : je renvoie cet examen au chapitre suivant, celui-ci étant affecté à la construction du quadrille de ralliement.

Sans aller plus loin, nous pouvons déjà évaluer la profonde ignorance des publicistes et régénérateurs, en mécanisme d'ambition. Pour en juger, arguons des deux buts que se proposent les sectes opposées en philosophie.

Leurs théories tendent, comme tout ce qui est faux, à la duplicité d'action. Elles protégent deux corps d'agitateurs identiques en but, malgré leur inimitié apparente; ce sont (403) *les clubistes et les commerçants.*

La philosophie TURBULENTE, celle du contrat social et du vote populaire, protége les clubs et les agitateurs de *forum*, qui ne tendent qu'à renverser le gouvernement.

La philosophie MODÉRATRICE protége la fausse industrie, le commerce, qui ne tend, par d'autres voies, qu'aux désordres sociaux et aux commotions politiques.

Amalgame choquant, répondront les marchands! quel

rapport entre des agitateurs exécrés et les estimables amis du commerce? Un rapport des plus saillants; *le contact des extrêmes.* Démontrons par application à la table des castes (388).

Les amis de l'égalité veulent spolier les hautes castes, la cour ou pivot, et la caste I, haute noblesse, grand propriétaire. *Les amis du commerce* veulent spolier les basses castes, la 12e. ou peuple, par les accaparements, famines factices, [falsification des qualités], pénuries de matières, obstacles à l'industrie et à la subsistance du peuple; puis par les famines d'armée, qui frappent sur le contre-pivot (388). Tel est le but des fournisseurs et amis du commerce d'armée, qui ne gagnent qu'en affamant et pillant le soldat.

Les uns attaquent L'INFINIMENT GRAND, la cour ⋊, et la classe I contiguë au pivot.

Les autres attaquent L'INFINIMENT PETIT, le soldat X, et la classe 12e. contiguë au contre-pivot.

Il y a, entre ces deux sortes d'agitateurs, contraste de forme et identité de fonds, malfaisance égale, même tactique pour attaquer le système social sur l'un des points extrêmes.

Cette manœuvre a deux fois réussi dans notre génération. Les clubistes ont renversé Louis XVI, par attaque directe contre le pivot ou trône. Les mercantiles ont renversé Napoléon par attaque inverse faite sur le contre-pivot, sur le peuple et l'armée. La famine factice de 1812, en retardant la campagne, donna aux Russes le temps d'accommoder avec les Turcs : ce délai, en faisant avorter l'expédition, amena la chute de l'usurpateur. L'ami du commerce qui organisa cette famine contre Bonaparte, l'aurait de même organisée contre Louis XVI. Le com-

merce ne connaît ni Dieux (1) ni princes, et ne se guide que par un aveugle instinct de rapine : s'il n'organise pas chaque année la famine, c'est qu'il ne le peut pas.

Ainsi l'ambition, même sous la bannière des philosophes modérés dits mercantiles, en revient toujours à sa nature, à l'essor illimité en monopole, en accaparement, en conquête, etc.

Naturam expellas furca tamen usque recurret.

En stricte analyse, il y a donc identité entre les deux philosophies, l'*agitatrice* ou la *modérée;* entre les amis de *l'égalité* et les amis du *commerce;* entre les agresseurs de *l'infiniment grand* ou trône, et de *l'infiniment petit* ou peuple. Toutes deux sont le même vice en essor et contre-essor (164) : comparables à la lunette qui, en donnant d'une part l'extrême rapprochement, et d'autre part l'extrême éloignement, n'est toujours que le même instru-

(1) « Les Arméniens, dit Peuchet (Dictionn. de géographie » commerciale), ont une dissimulation active et profonde, une » bassesse industrieuse, des manières aussi fausses que persua- » sives, tous les petits moyens que la fraude et l'artifice peuvent » suggérer. Façonnés au despotisme, humiliations, parjures, rien » ne leur coûte pour parvenir à leur but. La religion même n'est » qu'un instrument de plus entre leurs mains, pour cimenter leurs » intérêts et leurs tromperies : en Russie ils suivent le rit grec, » en Perse le mahométisme, etc. »

Les Hollandais au Japon foulent aux pieds la croix pour obtenir le droit de trafiquer. Les Juifs sont, par principe de commerce, les espions de toutes les nations, et au besoin les dénonciateurs et les bourreaux, comme on le voit aujourd'hui en Turquie, où ils signalent, à tant par tête, les proscrits cachés, et commettent mille autres infamies. Quel ulcère social que cet esprit de commerce, et quelle dépravation dans la philosophie moderne qui s'en fait l'apologiste !

ment. On verra, section de l'équilibre externe, que le commerce, avec son attirail de monopole, banqueroute, usure, agiotage, est, en contre-marche, le même fléau que les affiliations jacobites, et que de toutes les inepties scientifiques, la plus honteuse, la plus éloignée de la modération, est l'esprit mercantile, antipode de la vérité.

Ce parallèle des extrêmes philosophiques disposera à reconnaître la fausseté de nos théories sur l'ambition, et de nos doctrines d'essor modéré, sur une passion faite pour l'essor illimité. C'est de quoi l'on va juger dans quelques détails de la magnificence des accords qu'en obtient l'ordre sociétaire, par un essor illimité, inspirant à chaque individu une ambition plus vaste que celle de tous les conquérants civilisés.

L'expérience de tous les siècles a demontré qu'il est impossible d'amener l'ambition à l'essor modéré; qu'elle ne tend qu'aux envahissements illimités, soit chez les agitateurs, soit chez les prétendus modérateurs, qui veulent modérer l'ambition d'autrui et non pas la leur.

Il devient donc évident que, pour se concilier avec la nature, il faut spéculer sur l'ambition illimitée, dont je vais décrire une merveille sociale entre mille, celle de l'affection composée du peuple pour le souverain. Sur ce sujet, on va reconnaître que l'ambition est la *plus philanthropique* de nos douze passions, et qu'en lui donnant la haute influence en mécanique sociale, DIEU A BIEN FAIT TOUT CE QU'IL A FAIT.

Bref, le tort des civilisés est d'avoir TROP PEU, et non pas TROP D'AMBITION; d'aimer la simple, celle d'*intérêt* qui désunit tout, et d'ignorer la composée, l'impulsion d'*intérêt et gloire* qui concilie tout. C'est le sujet du chap. suivant.

CHAPITRE VI.

Excellence des Ralliements d'ambition pour affectionner les peuples aux souverains.

Il faut que le besoin d'être aimé des peuples soit bien imperieux chez les souverains, car on n'en voit aucun qui ne veuille jouer de rôle de père du peuple, recevoir des sujets un simulacre d'adoration. Tibère et Néron ne sont rien moins qu'aimables; cependant ils veulent être appelés *pères du peuple.* Bonaparte place au rang de premier devoir des Français, *l'amour de sa personne sacrée.* Le chef des bourreaux ottomans, le Sultan fait défiler devant lui des Icoglans qui se font des blessures à coups de couteau, en signe d'amour et de dévouement pour lui. Peut-être exige-t-il aussi d'être adoré des Grecs : cela ne serait guère plus déraisonnable que la prétention commune à tout monarque, d'être aimé de paysans et malheureux sujets qui ne l'ont jamais vu, et ne connaissent de lui que ses percepteurs, ses garnisaires, ses conscripteurs, ses rats de cave; attirail vraiment digne de l'amour des peuples.

Je doute qu'il existe, en mécanique civilisée, un problème plus effrayant que celui d'exciter chez le peuple une affection sincère pour le souverain, et de plus pour les ministres et les grands; car si on aime le monarque sans le connaître, c'est-à-dire par les effets de son administration, l'on doit aimer les fonctionnaires grands et petits qui opèrent en son nom.

Il s'agit d'exciter double affection, pour le monarque et ses agences, pour le souverain et la souveraineté. C'est ici qu'on pourra apprécier le mécanisme des ralliements

passionnels qui se joue de ces difficultés, et va garantir aux souverains et à l'administration, l'attachement le plus vif et le plus invariable de toutes les classes de citoyens.

Déterminons d'abord les conditions de ce genre d'affection. L'on ne peut aimer les grands qu'autant qu'on a l'espoir de participer à leur bien-être : tout homme à qui on ferme l'accès aux fonctions supérieures, devient jaloux de ceux qui les envahissent, et souvent haineux pour eux. Si l'on ne recueille pas quelque parcelle des faveurs, comment aimer ceux qui les distribuent et qui les obtiennent ?

Si le rang de monarque était inaccessible pour les harmoniens, ils partageraient l'esprit secret des courtisans civilisés dont chacun, s'il était assuré de n'être ni vaincu ni puni, conspirerait comme les Barbaresques pour détrôner son prince, ou comme les pachas de Turquie pour se soustraire à son obéissance (détrônement partiel).

Il n'existe guère de dévouement sincère des inférieurs au prince. On n'aime point un chef quand on risque d'être destitué par lui. La civilisation se dissimule tous ces motifs de jalousie et de haine secrète, soit des grands entre eux, soit des inférieurs aux supérieurs; il faut pourtant faire disparaître tous ces levains de discorde, si on veut rallier franchement les inférieurs aux monarques et aux grands.

Colloquons dans ce problème le sexe féminin et le neutre. Les convenances de civilisation obligent à interdire aux femmes les fonctions publiques : cette exclusion serait en Harmonie un sujet de mécontentement pour la moitié du genre humain. Déjà dans l'état actuel, on les voit se venger par l'intrigue; elles règnent indirectement sur

tous les points d'où on a voulu les exclure : ne serait-il pas plus prudent de leur assigner un domaine assorti à leur goûts, des fonctions où elles eussent la faculté de faire le bien et jamais le mal ? Tel est le système de l'Harmonie ; elle multiplie les dignités afin que chacun en trouve d'applicables à ses passions ; elle crée des sceptres et des magnatures pour les femmes et les enfants mêmes ; seul moyen d'extirper cet esprit de rébellion qui règne aujourd'hui chez les femmes et les enfants.

Les deux sexes, féminin et neutre, deviennent en Harmonie les soutiens des autorités, parce qu'ils en font partie. Le grand art de la politique est d'intéresser chaque membre du corps social au maintien de l'ordre établi : c'est donc un acte de sagesse que de faire entrer en partage de dignités les femmes et les enfants ; à défaut, il arrive que la femme envahit de fait les fonctions civiles ; qu'une favorite fait déclarer la guerre quand le Roi et les peuples voudraient la paix, et que, selon Marmontel, un petit nez retroussé change les lois d'un empire.

Pour éviter ces empiétements, l'Harmonie concédera à chaque sexe, à chaque âge, et à toutes les classes de citoyens, des dignités graduées et plus sensées que les nôtres, où l'on ne voit que des titres vides de sens ; une Reine qui ne règne pas et n'exerce aucune branche d'autorité ; une présidente qui ne préside rien ; une maréchale qui ne commande rien : concessions aussi illusoires que le titre de *peuple souverain* donné à gens qui n'ont pas de pain.

C'est dans le système opposé que nous découvrirons l'art de liguer tous les sujets pour le soutien du souverain et de la souveraineté ; lorsqu'on aimera les effets de souveraineté, on aimera le souverain, à moins qu'il ne soit

un monstre. C'est donc la souveraineté et ses agences qu'il faut rendre aimables, rendre aussi séduisantes que les agences actuelles sont haïssables. Je vais analyser cette amorce descendante ou séduction du peuple, par les huit sceptres cardinaux de la table (275) et par les deux pivotaux dont l'influence est plus puissante.

Nous blâmons un pauvre de désirer un million; nous l'appelons visionnaire, quand il rêve aux moyens de gagner ce million par des jeux de loterie : le contraire a lieu en Harmonie, où chacun blâme le pauvre de ne pas désirer cent millions et une souveraineté du globe, soit de MÉRITE ACQUIS, soit de LOTERIE CARACTÉRIELLE.

La chance de *loterie* influe par moitié dans les dix sortes de souveraineté (275); est-ce une sage disposition de la Providence ? Des rigoristes vont répondre qu'il faudrait bannir cet esprit de loterie, n'admettre que l'esprit philosophique dégagé d'ambition. Laissons-les déraisonner sur le bien social, et continuons à examiner le but des passions; l'on va se convaincre qu'en donnant moitié des dignités harmoniennes au mérite acquis et moitié aux jeux de loterie, *Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait.* Exemple :

Irus, le plus pauvre des hommes, peut devenir l'égal d'Homére, composer des poëmes aussi fameux et moins ennuyeux que l'Iliade. Supposons que le globe lorsqu'il sera au complet d'environ 4 millions de Phalanges, adjuge à Irus, par majorité de votes, deux sommes de 12 fr. pour deux poëmes qu'on jugera supérieurs à l'Iliade et l'Odyssée; Irus, pour prix de ces deux ouvrages, possédera environ cent millions de francs au grand contentement du globe qui, satisfait d'avoir deux beaux poëmes épiques, souhaitera qu'Irus en gagne encore autant à

pareille condition. Il conviendra donc que le plus pauvre des êtres, homme ou femme, aspire, dès le bas âge, à d'immenses richesses, à un gain de cent millions.

Nonobstant cette fortune, Irus pourra être promu au trône électif *2, d'ambition, donné à ceux qui excellent dans les sciences et les arts. Ce sceptre est annuel; Irus peut y être nommé pour un an; le voilà devenu l'un des omniarques du globe, et du gré du monde entier. Il est donc louable à tout homme ou femme d'aspirer à l'un des sceptres du globe entier, puisque le monde trouve son plaisir à créer ces sceptres beaucoup plus productifs que dispendieux; on en verra la preuve.

Irus, dès son enfance, a fait preuve de mérite supérieur dans les Petites Bandes; plusieurs actions d'éclat l'ont fait connaître au monde enfantin par la *gazette de la chevalerie*, et il a été nommé à l'âge de 13 ans, haut roitelet du globe (dignité annuelle qui alterne d'un an sur trois entre les Petites Hordes et les Petites Bandes). Ainsi, deux sceptres du monde sont échus à Irus; valait-il mieux qu'il ambitionnât la médiocrité philosophique?

Rien n'empêchera qu'Irus ne parvienne à d'autres omniarcats, ou du moins à quelques degrés 12, 11, 10 de souverainetés (table, II, 376). Tous les sceptres (273) lui sont accessibles, sauf le n°. 3* monarcat héréditaire : mais ce degré peut échoir à l'un de ses enfants : il se peut que sa fille soit la plus célèbre vestale du pays, et soit préférée par l'omniarque héréditaire du globe, si elle se rend à une armée unitaire où cet omniarque viendra faire choix d'une génitrice. Irus lui-même peut, d'après sa rénommée, avoir été choisi pour géniteur par l'omniarque du globe, et se trouver pére de l'héritier ou héritière du sceptre familial universel n°. 3*. Cette chance

est de loterie autant que de mérite; car elle repose en partie sur la beauté qui est pour chacun loterie de formes, faveur de nature et non mérite acquis.

En considérant qu'Irus peut avoir des prétentions aux 10 sceptres du monde; que toute femme pauvre peut avoir les mêmes prétentions, puisque les sceptres sont masculins et féminins dans tous les degrés (II, 376), on concevra que les êtres les plus pauvres aiment un pareil ordre, et approuvent cette échelle de souverainetés dont quelqu'une doit échoir sinon à eux, au moins à leurs enfants ou amis. C'est un espoir que chacun est fondé à nourrir, et sans se faire illusion; car si l'on n'atteint pas les souverainetés omniarcales (table, 275), on peut obtenir celles de n°. inférieur (table, II, 376), notamment les bas degrés 1, 2, 3, qui n'exigent qu'une célébrité locale et vicinale, puisque le degré 3 ne dépend que des suffrages d'une douzaine de cantons; le degré 2, que de 3 à 4 cantons; le degré 1, que de la seule Phalange.

Par suite de cette chance de souveraineté flatteuse pour tout le monde, on verra tout le peuple *payer avec joie* (II, 283), ou, pour mieux dire, souscrire avec joie l'impôt des souverainetés, tout-à-fait insensible pour lui. Cet impôt n'étant point déboursé individuel, mais prélèvement fait dans chaque Phalange, avant la répartition annuelle, chacun peut espérer, soit en sa faveur, soit en faveur de ses proches ou amis, l'un des gros lots qu'on forme de cet impôt.

Par exemple, qu'un enfant soit nommé haut roitelet, haute roitelette du globe, ne reçût-il qu'un traitement d'un demi-franc, ce serait dès à présent 300,000 fr. sur 600,000 Phalanges, et 1,500,000 ou 2,000,000 fr. quand le globe sera porté au complet de 3 à 4 millions de

Phalanges. Une telle fortune, pour un enfant de 13 à 14 ans, est déjà bien magnifique; elle sera moindre dans les degrés 12, 11, 10, etc., mais encore suffisante à stimuler le peuple qui est bien plus joueur de loterie que les gens riches, plus enclin à se repaître d'espoir de fortune immense, pour peu qu'il y ait possibilité de succès : aussi joue-t-il à la loterie la chance du terne, qui est des plus mauvaises, comportant lésion de moitié pour le joueur.

Le régime des souverainetés graduées sera donc pour le peuple une loterie perpétuelle dont il souscrira l'impôt *avec joie*, impôt que je n'estime qu'à un 48e. des bénéfices annuels de chaque Phalange.

D'après le penchant de chacun à s'exagérer le mérite de ses enfants, tel père qui aura échoué dans l'obtention d'une ou plusieurs souverainetés, ne doutera pas que son fils ou sa fille n'y réussissent. Elles plairont donc même aux plus sots des hommes, à ceux qui n'auront pas été en état de se mettre sur les rangs : chacun d'eux sera persuadé que ses enfants, par les ressources de l'esprit ou le charme de la beauté, vont s'élever à quelqu'un des trônes suprêmes ⋊, ou du moins des hauts degrés 8, 9, 10, 11, 12.

Voilà, sur le problème qui nous occupe, sur le ralliement affectueux du peuple aux grands, un aperçu de solution : il est déjà évident que le peuple aimera *les souverainetés*, et voudra par passion payer l'impôt qui y est affecté; impôt prélevé, non déboursé, très-insensible pour qui jouit d'un ample minimum. Comment après cela n'aimerait-il pas les souverains et magnats qu'il verra se confondre avec lui dans les travaux attrayants des Séries pass., y soutenir cabalistiquement ses rivalités, l'appeler, dans les repas de festivité de la Série, à leur table où sa

politesse le rendra admissible? De tels souverains et magnats seront aussi aimés du peuple, qu'ils doivent l'être peu quand il ne les connaît que par les garnisaires, les rats de cave et les droits féodaux.

Pour mieux juger de l'influence des souverainetés graduées sur le peuple et de son enthousiasme pour cette foule de dignités, on peut en étudier l'effet dans les deux degrés pivotaux, CARACTÉRISME Y et FAVORITISME X, qui prêtent bien davantage aux illusions paternelles et personnelles. Cet examen sera le sujet de la *Note* H. (Voyez page 436).

« Est-il probable, dira-t-on, que les souverains con-
» sentent à la création de tant de sceptres nouveaux? »

Question oiseuse! Toute disposition d'harmonie est réglée selon le vœu collectif et individuel des souverains et des peuples. Autant vaudrait demander si le pouce ne doit pas être jaloux des neuf autres doigts, et s'il ne faut pas les faire couper pour assurer la supériorité de l'un des pouces? Les dix couples de souverainetés, dont huit cardinales et deux pivotales, sont l'image des dix doigts qui se servent réciproquement, et dont aucun ne peut sans lésion se passer des neuf autres.

Avant d'élever de tels arguments, il faut attendre de connaître l'influence combinée des seize ralliements, les avantages que leur emploi général assure aux souverains comme aux peuples : tant que cet exposé n'est pas terminé, il n'est pas temps de répondre aux objections.

Les monarques aujourd'hui ne peuvent pas même jouir en sûreté de leur couronne; ils sont obligés de s'étayer de sbires, tribunaux, police et contre-police. Quand ils verront un ordre de choses où le sceptre d'apparat leur sera garanti à perpétuité, sans commotion po-

litique, ils ne seront pas plus jaloux des autres sceptres qu'ils ne le sont aujourd'hui de leurs ministres, véritables rois amovibles, régnant souvent plus que le Roi. D'ailleurs, ne sera-t-il pas loisible à tout souverain héréditaire d'aspirer à l'un des trônes électifs, et cumuler quelque sceptre du monde ou de haut degré avec le sceptre d'apparat qu'il possède héréditairement? Voyez à ce sujet la Note H.

Ces divers sceptres électifs (le familial seul est héréditaire), ouvrant à l'ambition tant de chances magnifiques, on devra inspirer aux enfants harmoniens une ambition sans bornes, ou pour mieux dire abandonner la passion à son cours naturel, l'essor illimité, ennemi des désirs modérés. Il conviendra que chacun aspire aux magnatures omniarcales du globe, afin d'arriver au moins à quelque degré inférieur; de même que dans les écoles il est louable de prétendre au premier prix, sauf à se contenter du 2e., ou 3e., ou 4e., si on ne peut pas atteindre plus haut.

L'ambition, tant diffamée par les civilisés, n'a donc chez eux d'autre tort que son extrême faiblesse. On appelle ambitieux démesurés des êtres qui, comme Jules-César ou Bonaparte, convoitent le trône de l'Europe; tandis qu'en Harmonie le moindre enfant convoite plusieurs sceptres du monde entier. On verra par une plus ample connaissance de l'état sociétaire ou destinée humaine, qu'il en est de chacune des autres passions comme de l'ambition, et que, loin d'être excessives, elles ne s'élèvent pas, chez les hommes les plus outrés, au quart du développement et de l'intensité où elles doivent atteindre en Harmonie.

A défaut de succès directs en ambition, chacun en

aura d'indirects, car chacun règnera spéculativement sur le globe entier, par adhésion au bel ordre établi. C'est régner que de voir dominer l'ordre qu'on désire : le jour où je lus le traité de limites entre le Directoire exécutif et le Roi de Sardaigne, je me croyais Roi de France, en voyant les limites fixées comme si j'eusse dicté le traité. Nous sommes à moitié rois, quand nous voyons le Roi opérer conformément à nos désirs : c'est un charme dont on jouit constamment en Harmonie.

En effet, tout homme qui serait maître absolu du globe entier, s'occuperait à tout pacifier, établir un régime qui assurât le calme présent et à venir, le bon ordre des cités et familles, des relations industrielles et administratives : tel sera le régime sociétaire : sa permanence et ses bienfaits seront garantis pour une période estimée *septante-cinq mille ans*. Chacun règnera donc spéculativement sur le globe entier, en y voyant dominer l'ordre de choses qu'il préfère, celui qu'il établirait s'il était maître absolu.

C'est une jouissance qu'aujourd'hui nul souverain ne peut se procurer, même dans son royaume; il ne la goûte ni en matériel ni en politique. Tout souverain voudrait voir les dilapidations réprimées, les factions éteintes, le trône bien garanti à sa dynastie, les sujets sincèrement affectionnés, l'empire bien à l'abri des conquêtes; aucun d'eux n'a sur ces divers points le quart des garanties qu'il peut souhaiter. Il en est de même en matériel : qu'un prince désire voir les forêts restaurées, les marécages desséchés, les montagnes reboisées, il rendra cent ordonnances qui n'aboutiront à rien. Et, dès la première année de l'Harmonie, il verra 900 millions d'hommes occupés à satisfaire tous ses vœux sur ces divers points.

D'après cela, est-il raisonnable de demander si les

princes voudront consentir à la création de tels et tels fonctionnaires? Ils voudront tout ce qui sera nécessaire au soutien du bel ordre social qui contentera tous les désirs; et convaincus que la stabilité de cet ordre dépend *du plein essor de chacune des douze passions*, ils n'auront garde d'en vouloir entraver aucune, surtout l'ambition, qui est la rectrice principale, et l'on peut dire la plus magnifique des passions cardinales.

Aucune autre ne fournit des ralliements si grandioses, des liens si sublimes que ceux expliqués dans la note H et dans l'article *protection fédérale inverse*. L'amour et le famillisme nous en donneront de plus gracieux; mais c'est dans les ralliements d'ambition qu'éclate la grandeur des inepties sociales de la raison civilisée, dite philosophie. En outrageant les passions, le plus savant œuvre de Dieu, n'est-elle pas l'écho de

Ces noirs habitants des déserts,
Insultant par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers ?

NOTE H. *Sur les Sceptres de mérite et de loterie.*

On a souvent rêvé en morale que le bonheur des souverains consisterait à rendre les peuples heureux; c'est un principe assez équivoque en civilisation, où les peuples sont ingrats comme les individus. Louis XVI dut son malheur à une déférence imprudente au vœu de la nation, qui demandait les états généraux et la double représentation du tiers-état.

On voit que je ne me fais pas illusion sur les voies de bonheur que doivent suivre les souverains; on en peut induire que je ne m'abuse pas non plus sur celles que leur ouvre, en Harmonie, l'institution des 10 couples de sceptres cardinaux et pivotaux, moitié de mérite, moitié de loterie.

Décrivons-en d'abord quelques détails intéressants, après quoi je réfuterai les craintes qu'une politique ombrageuse pourrait en concevoir avant examen, et je prouverai que cette méthode est le seul moyen d'affermir les trônes, les garantir à perpétuité aux dynasties légitimes, et affectionner les peuples au souverain comme à la souveraineté.

C'est dans le tableau des 2 sceptres pivotaux que je vais puiser les preuves. Définissons d'abord celui du FAVORITISME X, plus aisé à concevoir que celui de CARACTÉRISME Y.

Rien de plus déraisonnable que la faveur, et pourtant c'est la passion de tout le monde. Chaque père élit un favori parmi ses enfants, et préfère souvent le plus vicieux.

Les Barbares, plus rapprochés que nous de la nature, donnent plus d'essor à la passion de *Favoritisme*. Tout empereur ou pacha barbare a sa favorite variable au sérail, et son favori variable au ministère. Les monarques civilisés donnent moins ouvertement dans ce prétendu travers qui n'en est pas un, mais qui devient vicieux, en ce que la sagesse, dans l'état civilisé, consiste à s'éloigner le plus que possible de la nature; étouffer toutes ses impulsions, dont l'une des plus impérieuses est le favoritisme (passion contre-foyère de l'unitéisme).

Les harmoniens, dociles à la nature, donnent le plus vaste essor à cette passion. Ils développent le favoritisme légal en 13 degrés (II, 376), formant autant de sceptres pour des couples de favoris annuels, depuis le couple de Phalange n°. 1, jusqu'au couple ⋊ 13, omniarque du globe en favoritisme.

Les choix ne se fondent sur d'autres motifs que le caprice, la préférence aveugle. Il faut savoir charmer la phalange, la province, la région, l'empire, le césarat, l'univers. Celle qui sait mettre l'univers à ses pieds, est élue favorite omniarcale du globe. N'importent les moyens : talents, beauté, intrigue ou autres, toutes voies sont bonnes : elle peut même, selon la décision de Sanchez, mettre en jeu le fichu transparent : s'il accorde cette licence quand il s'agit de gagner les juges et le procès, il l'accordera d'autant mieux pour capter des armées, et s'élever au trône du monde, affaire de toute autre importance qu'un procès.

Quelle carrière pour des femmes aimables dont l'empire est si

borné aujourd'hui ! Mais, dans cette élection de favoris, la beauté n'est pas le seul arbitre des choix ; il faut exciter un enthousiasme quelconque. Madame de Staël, sans être belle, avait tout à point les qualités propres à capter le suffrage de favoritisme général. Elle aurait parcouru quelques armées, où le charme de sa faconde, joint au relief de ses écrits, aurait décidé en sa faveur le vote de la majorité des Phalanges du globe.

A défaut du globe entier, on peut tenter de moindres conquêtes, charmer au moins un petit empire comme la France, 9e. degré, (II, 376). N'obtînt-on que la faveur de sa Phalange, c'est déjà un lot d'autant plus propre à enthousiasmer les Français, que dans cette branche d'élections l'on se piquera d'agir à la française, juger sans raison et selon le pur caprice.

Parmi nous, des favoris ou favorites, tant du prince que de l'opinion, ne sont point des êtres intéressants pour l'industrie ; ils le deviennent en Harmonie, où cette fonction est un stimulant très-actif dans les travaux de série ou d'armée. Quiconque aspire au favoritisme hante les grandes réunions d'industrie passionnée, et cherche à y repandre le charme. Les harmoniens étant sans cesse au travail, ce n'est que là qu'on peut les courtiser en masse. La phalange se passionne pour celui ou celle qui sait animer les grandes réunions ; il devient d'abord favori de Phalange ou de vicomté (II, 286); puis, par degrés, favori de comté, de marquisat, de royaume, d'empire, de césarat, etc.

On sait combien les pères se font illusion sur le mérite de leurs enfants ; l'ourse de la fable trouve ses petits beaux et mignons : tout père, toute mère porte pareil jugement sur le physique et le moral de ses enfants ; dès lors tout le peuple en Harmonie se berce du charme de voir ses enfants promus aux trônes de favoritisme. L'illusion est bien autrement forte sur les trônes de caractérisme Y, dont nous allons parler : elle existe de même sur les 8 sceptres de quadrille (275).

On conçoit par là que le peuple d'Harmonie veuille foule de rois, d'empereurs et sceptres de tous les titres et de tous les degrés. Ses enfants, dit-il, parviendront à ce rang ; il n'en doute nullement ; c'est pour lui un prestige de loterie d'autant plus louable qu'il n'a rien de ruineux, rien de trompeur ; qu'il excite

le père à stimuler l'enfant dans ses études, et qu'il affectionne le peuple aux grands et aux princes, tous aimables pour lui, car il ne les connaît que par les bénéfices qu'il recueille de leurs fonctions.

Ce charme est surtout remarquable dans la souveraineté de titre caractériel, au sujet de laquelle chacun peut s'élever bien haut, en fait d'illusion, et voir le souverain présomptif du globe dans un enfant qui n'est pas encore né, ou qui est au berceau; y voir dès l'âge de 7 ans un omniarque légal. Expliquons l'énigme.

Les caractères nous sont distribués par la nature, en titre fixe, que l'éducation ne saurait changer : elle peut leur donner un vernis, des formes quelconques, sans dénaturer le fond. Sénèque et Burrhus n'ont pas changé le titre caractériel de Néron, tétratone à quatre dominantes bien distinctes; *composite*, *cabaliste*, *ambition*, *amour*. (Les caractères tournent au mal en civilisation, dès qu'ils ont en dominance un nombre de distributives supérieur ou seulement égal aux affectives.)

Les caractères sont distribués comme nos autorités et nos régiments, par échelons hiérarchiques. J'en ai donné une ébauche insuffisante (II, 538); rectifions-la en y plaçant les mixtes. Je change la désinence *titre*, en celle de *tone*, plus radoucie (d. b. signifie touches diézées ou bémolisées).

LES 810 CARACTÈRES DOMESTIQUES OU INTERNES,
Formant le clavier général d'une Phalange.

UT.	Solitones	576	1	Dominante quelconque.
	dièz. bémol. *Bimixtes*	80	2	*Ralliantes.*
RÉ.	Bitones	96	2	Dominantes animiques.
	d. b. *Trimixtes*	16	3	*Ralliantes.*
MI.	Tritones	24	3	Dominantes animiques.
FA.	Tétratones	8	4	id. id.
	d. b. *Tétramixtes*	8	4	*Ralliantes.*
SOL.	PENTATONES	2	5	Dominantes animiques.

CARACTÈRES UNIVERSAUX DITS EXTERNES,
Ou clavier général des hauts titres passionnels.

Même gamme que celle tablée (344) : on place le couple pen-

tatone en touche basse n°. 1, couple donné sur environ 810 personnes; et ainsi des degrés plus élevés : d'où il suit qu'on ne trouve sur 2 et 1/2 milliards, qu'un couple d'individus titrés intégralement pour les fonctions d'omniarque du globe en régie caractérielle.

Sans étudier les caractères en si haut degré, observons-les seulement dans la gamme interne, dans les emplois d'une Phalange qui n'a besoin que des caractères domestiques, bornés à 810 touches : il suffit d'en étudier les deux extrêmes, *solitones et pentatones.*

Les 576 solitones, gens qui n'ont qu'une passion dominante, sont assez constants, s'adonnent à peu de fonctions, et préfèrent volontiers celles qui exigent des réunions fréquentes. Les pentatones au contraire doivent, à eux deux, exercer en régie passionnelle dans toutes les Séries de la Phalange : si elles sont au nombre de 400, il faut que le pentatone et la pentatone en fréquentent chacun 200 à peu près, et qu'ils y fonctionnent en raffinement de 5e. degré. Il faut donc pour pentatones des êtres d'un esprit très-actif, très-subtil, très-étendu, comme Voltaire, Fox, Leibnitz, hommes qui étaient peut-être de plus haut degré, mais au moins du 5e. (Ces notions, je l'avoue, sont bien peu intelligibles tant que je diffère à donner une ample section sur les claviers de caractères en gammes interne et externe.)

Un caractère de haut degré est don de nature et non pas d'éducation. La nature en distribue la quantité nécessaire à la régie passionnelle d'une Phalange : elle sème AU HASARD, sur 811 enfants, les 810 titres de caractères internes. (Je dis 811, parce qu'il en faut quelques-uns de titres plus élevés pour la régie externe, qui emploie à peu près 1 sur 2,000.

L'Harmonie ayant des méthodes fixes pour découvrir le degré de chacun, l'on est sûr qu'il n'y aura ni erreur ni faveur dans ce classement : dès lors toute femme enceinte peut se dire : Je suis peut-être enceinte d'un omniarque pivotal du globe, ou d'un degré éminent dans les hautes régies (II, 576), ou tout au moins d'un pentatone qui aura, *par droit de nature*, la régie passionnelle de sa Phalange; il en sera le premier personnage en hiérarchie harmonique, et jouira des dividendes et bénéfices attachés à ce rang.

Cette idée est pour le peuple une loterie d'autant plus charmante, qu'on y gagne *sans y rien jouer*. Nous raillons sur le théâtre un nigaud nommé Jocrisse qui, n'ayant rien mis à la loterie, va voir les numéros sortis, pour savoir s'il a gagné. On lui dit : « Imbécile, comment pourrais-tu y gagner, tu n'y as rien mis? » A quoi il répond : « *Eh! que sait-on?* L'HASARD.

Chacun, en paternité harmonienne, jouira de la chance miraculeuse qu'entrevoit Jocrisse, *gagner par effet du hasard*, *sans avoir rien joué*. En effet, il faudra bien que ces nombreux officiers caractériels, dont les brevets sont distribués AU HASARD par la nature, soient engendrés de quelqu'un. Tout homme ou femme, en cas de paternité, aura des espérances bien fondées dans cette loterie qui ne coûtera rien à personne; on risquera tout au plus de n'y rien gagner, et jamais d'y perdre une obole.

A ne spéculer que sur l'intérieur de sa Phalange, on voit déjà que, sur 810 naissances, il y a 234 lots d'officiers et sous-officiers caractériels, dont 176 sous-officiers et 58 officiers; toutes fonctions qui rapportent un bénéfice en dividende caractériel. Que d'espoir pour une femme pauvre dans sa grossesse, que d'illusions fondées! Pourrait-on imaginer une loterie plus séduisante pour la classe populaire, surtout quand on envisage la chance de procréer les hauts titres, des officiers de province, de région, de royaume, d'empire, enfin du globe entier?

Ainsi se trouvera utilisée la passion des loteries, si violente chez le peuple : elle interviendra en Harmonie, non pour le pousser traîtreusement à sa ruine, selon les suggestions de la fiscalité; mais pour l'attacher à l'ordre établi, aux grandeurs, aux souverainetés qu'il ne possédera pas, et dont il pourra espérer, pour sa progéniture, des omniarchies, duarchies, triarchies du globe. Plus un homme est pauvre en Harmonie, plus il tient à la conservation des nombreuses dignités qu'il espère pour ses enfants ou petits-enfants; la longévité des harmoniens leur garantissant l'avantage de voir peut-être 7 générations.

Un monarque du titre familial qui est le seul héréditaire, ne pourra pas plus jalouser les neuf autres souverainetés, qu'il ne jalouse aujourd'hui ses propres ministres, chargés de fonctions dont il ne veut pas se charger lui-même. Ces neuf classes de sou-

verains, dont huit électives et une naturelle, seront, par le fait, les ministres du souverain d'apparat, titre familial 3*. Il se pourra que l'omniarque de ce titre soit un *solitone* en degré de caractère; il serait bien ennuyé, bien désorienté, s'il lui fallait faire les fonctions de pentatone; intervenir avec 200 Séries quand il n'en veut fréquenter que 30; exercer des fonctions de 5e. degré, quand son inclination le fixe à celle de 1er. Il en sera de même de tous les autres titres et degrés de souveraineté; un monarque d'apparat ou hérédité, loin d'en être jaloux, les aimera par concours de service, et d'autant mieux que les neuf carrières lui seront ouvertes, si la nature lui donne les moyens et le goût d'y figurer.

D'ailleurs, les souverains familials en tous degrés, depuis l'unarque (II, 376), ou baron héréditaire de canton, jusqu'à l'omniarque héréditaire, n'ont-ils pas sur les autres classes un avantage assez marqué dans l'hérédité dont ne jouissent pas les neuf classes de collègues? Un prince familial pourra obtenir et cumuler ces grades; être avant 15 ans roitelet, en même temps que roi familial; être à vingt ans père d'omniarque ou de césar, par un hymen vestalique avec une omniarque ou une césarine; être à 30 ans hyper-faquir du globe, en même temps que roi familial d'une heptarchie; obtenir ainsi en quelque degré les autres titres, comme cet empereur d'Allemagne qui devint coadjuteur du pape, sans pour cela quitter le trône germanique.

C'est donc une objection mal fondée que cette hypothèse de jalousie : elle n'est applicable qu'aux périodes lymbiques, où les grands princes cherchent à se spolier et se supplanter; encore en voit-on vivre en fort bon accord, si leurs fonctions sont distribuées de manière à éviter les conflits. Un roi de France ne s'ombrage pas de ce que le pape exerce une juridiction religieuse en pays français. Il en est de même des 10 classes de souveraineté harmonienne; elles sont homogènes par convenance réciproque aussi intime que celle des dix doigts entre eux.

Il est donc vrai (414) que les discordes principales entre civilisés naissent du motif le plus propre à établir l'union entre Harmoniens, de la *soif des grandeurs*, voie des ralliements les plus brillants entre classes extrêmes : tant il est certain que le méca-

nisme civilisé ne sait que changer l'or en cuivre, et faire naître du faux essor des passions autant d'éléments de discorde que Dieu y avait ménagé de voies d'unité.

Voilà sur la question qui nous occupe, sur l'accord passionné entre peuples et souverains, des solutions déjà suffisantes, avec lesquelles concourront beaucoup d'autres à tirer des ralliements mineurs. J'ai donné en sens d'ambition 2 liens analogues aux ressorts de la passion, INTÉRÊT ET GLOIRE : j'ai prouvé que les souverainetés décuplées et graduées satisfont tout le peuple sous ces deux rapports.

Eh ! comment le peuple aimerait-il ses maîtres dans l'état actuel où les sceptres et magnatures, loin d'ouvrir aucune carrière de gloire à la multitude, ne la servent pas même sur le nécessaire, sur l'intérêt !

C'est pourtant le premier besoin qui se fait sentir chez le peuple : il n'aime les grands que sous la condition de bénéfice. Lorsque Néron jeta de l'or et des diamants à la populace de Rome, il s'en faisait aimer, parce qu'il donnait au lieu de prendre. Lorsqu'on introduisit chez les Tyroliens des droits-réunis, portes et fenêtres, octrois, centimes additionnels, et tout l'attirail de perfectibilité moderne, les Tyroliens maudirent leur nouveau maître ; ils crièrent *à bas Maximilien ! vive François !*

Ainsi, le peuple civilisé n'a pas d'amour positif pour les souverains ; il ne les aime que négativement ; il préfère celui qui prend le moins. Un roi civilisé est tout au plus aimé du courtisan gorgé de sinécures et de pensions : nous aimons celui qui nous enrichit et non pas celui qui nous dépouille. Organisez en ce sens toutes les souverainetés ; faites que le peuple y voie des carrières de gloire et d'intérêt pour lui et les siens, et vous aurez établi la stabilité des trônes, fondée sur l'intérêt et l'amour des peuples. Quel appât pour tout monarque, de hâter la fondation de l'Harmonie sociétaire.

FIN DE LA NOTE H.

CHAPITRE VII.

Quadrille des ralliements de famillisme.

Si je n'eusse été gêné par le préjugé, dans cet abrégé des ralliements, j'aurais divisé la section en 2 notices : une pour les majeurs, *amitié*, *ambition*; une pour les mineurs, *amour* et *famillisme*. Cette division aurait facilité des parallèles et autres moyens propres à familiariser l'étudiant.

Mais, sur cette matière, l'entrave du préjugé est telle, que je serai obligé de franchir en entier l'exposé des ralliements d'amour, et de recourir pour ceux de famillisme à l'innocent subterfuge déjà employé, l'hypothèse d'un récit des mœurs de la planète *Herschel*.

Avant de donner en tableau le quadrille des ralliements de famillisme, il est à propos d'y préluder par une description de quelques emplois des 2 éléments; ce sont (379) *la consanguinité* et *l'adoption;* nous commencerons par l'adoption, coutume déjà connue sur notre globe, et qui n'exigera pas, comme les ralliements de consanguinité, une excursion dans d'autres planètes.

1. *Adoption continuatrice.* Cette coutume reposant sur des affections très-généreuses va paraître peu croyable aux riches civilisés. Redisons-leur que les 16 ralliements naissent les uns des autres, sont liés en mécanisme général, et qu'il ne faut pas se hâter de les juger isolément, avant de connaître et les 16 cardinaux et les 2 pivotaux.

Tout civilisé opulent regarderait comme insensé celui qui lui tiendrait le langage suivant : « Vous possédez trois millions et avez 3 enfants; vous comptez leur léguer un

million à chacun : faites de votre bien un plus noble partage ; distribuez un million seulement à vos enfants, puis le 2e. à vos parents pauvres, et le 3e. million aux enfants du lieu qui vous ont aidé dans vos travaux. »

Un tel avis exciterait la risée des pères civilisés : ils auraient raison, à ne considérer que les dangers de ruine qui menacent leurs lignées, dangers qui n'existent pas dans l'Harmonie. Un père n'y craint pas que ses enfants manquent jamais de l'utile ni de l'agréable : n'auront-ils pas pour pis-aller le minimum social, tables de 3e. classe, mieux servies que celles de nos grands, avances de vêtement et logement, voitures et spectacles gratuits, faculté de prendre part à tous les travaux, et tant d'autres avantages inhérents au lot de minimum sociétaire ?

Cette perspective suffirait à prévenir l'inquiétude paternelle d'un civilisé; mais connaissant l'étendue des piéges sociaux dans l'état actuel, il craint que ses enfants ne mendient à la porte des palais de leurs aïeux. Ces terreurs disparaissent en Harmonie, et le testateur, assuré que ses enfants auront toujours le superflu, adopte dans sa distribution d'hoirie des règles dont je vais rendre compte.

Un père, en Harmonie, étant passionné pour une « quarantaine, cinquantaine » de travaux, se passionne par suite pour ses coopérateurs les plus intelligents, et surtout pour les enfants pauvres qu'il voit exceller dans ses occupations favorites où son fils ne s'entremet point. De là naissent les adoptions de ligue industrielle, adoptions de continuateurs ; elles ne sauraient avoir lieu en civilisation, où le riche ne se passionne pas pour le travail; ou bien, lorsqu'il s'y adonne, il rencontre par toute compagnie des intrigants et des fripons, et jamais des enfants intelligents,

enthousiastes, et dignes du rang de continuateurs titulaires.

Entouré de collaborateurs astucieux, le riche (civilisé) considère la masse de ses concitoyens comme autant d'ennemis à surveiller : il se livre tout entier au lien familial, et l'hoirie passe exclusivement à ses enfants.

Les défiances étant pleinement dissipées dans l'état sociétaire, l'homme riche n'y étant entouré que d'alliés cabalistiques, il s'abandonne sans réserve aux impressions amicales ; elles germent à chaque pas chez les harmoniens, par effet des travaux attrayants et cabalistiques. Tout homme riche y étant ardemment passionné pour ses travaux regarde comme un second fils l'enfant qui épouse ses penchants industriels et s'en montre le continuateur présomptif.

Dorimon aime beaucoup ses deux enfants; mais aucun d'eux n'a pris parti aux Séries de serre chaude, moutonnerie et charronage, dont il est l'un des chefs. Ou bien ces deux enfants ont choisi dans les susdits travaux quelque branche étrangère à celle qu'exerce Dorimon. Il soigne les plantes grasses dont il préside le groupe; son fils ne s'occupe aux serres que de l'orangerie ; ce n'est pas là un continuateur, un *héritier industriel*. Dorimon trouve ce successeur dans la jeune Pasithée, fille pauvre, fort empressée et intelligente pour le soin des plantes grasses, et promue au rang de bannerette du groupe. Il s'attache *industriellement et cabalistiquement* à cette jeune personne sur qui il peut faire fonds pour la continuation de ses travaux favoris.

Dorimon forme pareil lien cabalistique avec une trentaine de jeunes gens d'un et d'autre sexe, qui sont les plus zélés à l'aider dans les divers groupes industriels. Il con-

fère successivement à ces individus le titre d'ADOPTIFS INDUSTRIELS, titre qui leur donne part à une portion d'hoirie que tout harmonien fortuné laisse aux adoptifs cabalistiques.

Cette sorte de legs s'élève d'ordinaire au « quart » de la fortune. L'industrie étant chez les harmoniens la chose la plus révérée, le charme de la vie, la source de liens amicaux et émulatifs, un individu serait méprisé s'il manquait à titrer « bon nombre » d'adoptifs industriels, et leur léguer tiers ou quart de ses biens.

Les penchants industriels étant variables, il est rare qu'on reste, pendant la vie entière, sectaire d'un travail. Dorimon, après avoir exercé 30 ans dans le groupe de la tubéreuse, peut le négliger pour d'autres goûts industriels qui lui sont survenus; il n'est plus qu'auxiliaire de ce groupe, où il reparaît quelquefois à titre de consultant; il s'est fixé plus assidument à d'autres fleurs, à d'autres fruits; en dix ans il a quitté dix branches d'industrie pour en prendre dix autres, où il va titrer encore quelques adoptifs industriels.

Ces variantes en fonctions sont assez fréquentes pour les estimer à une par an, c'est-à-dire qu'un homme qui est sectaire habituel de 30 groupes, en aura parcouru 90 de plus dans le cours des 90 ans qui suivront : chacun commençant à titrer des adoptifs dès l'âge de 25 à 30 ans, tout homme riche aura, à la fin de sa carrière, au moins une centaine de ces adoptifs, nombre nécessaire en accords « de longévité » dont nous parlerons au chapitre suivant, et dont nous pouvons dès à présent poser le principe :

Etablir entre les testateurs et les légataires quelconques, soit adoptifs, soit consanguins, une amitié assez vive

pour que l'héritier désire prolonger la vie du testateur qu'il est aujourd'hui si impatient de conduire au monument.

Il n'est guère, en civilisation, de côté plus dégoûtant que les sentiments secrets des légataires pour les bienfaiteurs. En dépit des simagrées de déférence filiale, il est avéré que les héritiers poussent le vieillard dans la tombe ; et sauf rares exceptions qui confirment la règle, toute la civilisation semble dire aux vieillards : « Hatez-vous de mourir; vous n'êtes bons à rien; vous n'êtes pour le monde social qu'un fardeau inutile. »

D'autre part, la civilisation habitue chaque père à oublier tout sentiment de philanthropie et de charité, pour ne songer qu'aux intérêts de ses héritiers en ligne directe ou filiale.

On n'arriverait point à l'équilibre familial, si on ne parvenait pas à extirper cette double dépravation des enfants et des pères; égoïsme des enfants et collatéraux qui souhaitent en secret la mort de celui dont ils attendent l'hoirie; égoïsme des pères qui ne voient le monde social que dans leur famille [et souvent dans un aîné à qui ils immolent filles et cadets], n'étendant pas plus loin les bornes de leur libéralité testamentaire. Le problème d'absorption de ces deux égoïsmes sera résolu au chapitre suivant. Achevons sur les ralliements d'adoption.

2. *L'instruction sollicitée.* Elle établit dans l'ordre sociétaire une affection vraiment filiale des élèves aux maîtres. C'est le fruit de l'esprit cabalistique régnant dans les travaux des Séries pass. L'enfant y est si fortement intrigué, si désireux de faire des progrès, qu'il regarde comme autant d'amis, autant de sauveurs, tous ces vieillards qui veulent bien le former à l'industrie ou à l'étude.

La civilisation a toujours pensé qu'il devrait exister un lien de gratitude entre l'élève et l'instituteur : mais en vain fait-elle valoir le bienfait de l'institution; il existe parmi nous des intérêts et des principes inconciliables entre les âges opposés. Aussi un vieillard est-il rebuté, raillé partout où il s'entremet avec la jeunesse; elle raille jusqu'au professeur qui lui donne des leçons.

L'instruction étant désirée et sollicitée en Harmonie, chaque vieillard devient par son expérience un compagnon précieux pour les Séries où il a longtemps exercé, et dont il peut, par ses conseils, soutenir les prétentions de supériorité. Il est pour elles ce que serait un vieux pilote dans une tempête où les jeunes marins sentiraient leur insuffisance, et le conjureraient de les aider.

Cette affection cabalistique des jeunes gens pour les vieillards ne saurait s'établir dans l'état actuel, où on ne travaille que par besoin, par contrainte et non par attraction. Le jeune ouvrier qui gagne un modique salaire, s'inquiète fort peu des revers du maître instructeur, il s'en réjouit, par vengeance d'un refus essuyé sur l'augmentation de solde ou sur l'avancement. L'enfant qui va aux écoles par ordre de parents, n'aime pas un régent dont il voudrait déserter les leçons.

Ainsi, la vieillesse aujourd'hui devient odieuse à la jeunesse, par influence du travail et de l'étude qui, dans les Séries pass., établissent, des élèves aux maîtres, une affection plus qu'amicale, un lien de paternité idéale, un véritable amour filial. Il s'étend des individus à la masse, et fait naître chez toute la jeunesse un enthousiasme collectif pour les vieillards; véritable ralliement familial des inférieurs aux supérieurs, effet de gratitude par lequel l'enfant adopte pour second père celui qui ne

l'est pas; le lien est d'autant plus brillant, qu'il devient esprit de corps chez l'enfance toute entière : ceci est adoption en essor inverse; la précédente, nommée continuatrice, est adoption en essor direct.

Après ces détails sur les emplois sociétaires de l'ADOPTION, il convient de classer en quadrille ses deux procédés. Je représente par initiales C, A, les éléments du lien familial, adoption et consanguinité.

Ralliements de famillisme.	Mode.
C. Les hoiries disséminées. A. L'instruction sollicitée.	Ascendant Pos.
A. La continuation industrielle. C. La lignée en majorité.	Descendant NÉG.

D'après les motifs exposés précédemment, je ne mentionne pas les effets d'*entrave levée* et *illusion créée*, qui se trouvent à peu près en égale dose dans les 4 ralliements.

Les deux qui précèdent sont les moins puissants du quadrille, et pourtant on en sent vivement l'absence : il n'est pas un instituteur qui ne s'indigne de l'ingratitude de la jeunesse. Quant à l'absence d'héritiers continuateurs, c'est un sujet de jérémiades chez tous les pères. Leurs entreprises, leurs collections, seront abandonnées ironiquement par des enfants; le beau cabinet d'antiques, la bibliothèque péniblement rassemblée, prendront le chemin de la friperie, deviendront la proie du bouquiniste et de l'antiquaire. Les pères, dans leurs passions industrielles, sont vraiment assassinés par leurs enfants. Que de lacunes dans les prétendus charmes du lien de famille, que d'indices accusant la civilisation, et soufflant à l'oreille de l'homme qu'il a manqué la voie des destinées heureuses, et que l'état actuel de ce monde n'est qu'une

lymbe sociale, dont quelque découverte inespérée nous ouvrira l'issue !

CHAPITRE VIII.

Des Testaments harmoniens, et de leurs propriétés ralliantes.

A la suite des ralliements par adoption, il reste à traiter de ceux de consanguinité : ce sont des coutumes qui ne naîtront que par la suite des temps, au bout de quatre à cinq générations, lorsque les hommes seront devenus franchement amis des richesses, et voudront élever leur revenu au septuple effectif, par un développement général de toutes les passions.

Il est donc peu nécessaire de faire connaître ces usages à la génération actuelle qui, modérée en ambition, préférera être moins riche, se borner à tripler son revenu, et conserver ses usages répressifs. D'ailleurs, elle n'aura ni la politesse nécessaire aux mœurs de l'Harmonie, ni le secours subit des quatre voies de ralliement (387).

Elle souhaitera néanmoins de corriger quelques-uns de ses vices, entre autres l'égoïsme des enfants qui, pressés de jouir, souhaitent en secret la mort du détenteur. Tel est le problème à résoudre dans ce chapitre.

Pour créer une vertu si étrangère à nos coutumes, pour habituer les héritiers à désirer la longévité du testateur, on devra sans doute recourir à des méthodes bien opposées aux nôtres. En traitant ce sujet, il faut, je l'ai dit, transporter le lecteur dans la planète *Herschel*.

Cet astre n'étant pas favorisé des lumières de la philosophie, ne connaît pas la coutume du mariage : les unions sexuelles s'y opèrent librement, comme nous l'avons vu à

Otahïti, et comme on le voit encore chez divers peuples, tels que Javanais, Népauliens [Hamiliens, Lancérotiens, femmes un mari par mois], etc.

Ladite planète étant depuis longtemps en pleine harmonie, ses habitants jouissent d'une longévité qui permet souvent à l'homme de voir son septième descendant.

Telles sont les deux voies d'équilibre en consanguinité, dans Herschel et astres de pleine harmonie :

Polygamie étendue aux femmes comme aux hommes.

Longévité atteignant de l'aïeul au 7e. descendant.

Les successions sont réparties par 1/3 ou 1/2, aux enfants de tous degrés; 1/4 aux adoptifs, 1/4 aux amis, épouses, collatéraux. On lègue fort peu aux épouses (femmes dont on a des enfants); elles ont leur fortune à part, et n'ont pas besoin de legs dans un âge avancé, où il est rare qu'un harmonien soit pauvre : dans ce cas, le testateur les doterait.

Un homme âgé de 150 ans, n'ayant d'ordinaire que deux ou trois épouses, distribue à ses enfants qui, en cumulant les sept générations, peuvent bien s'élever au nombre de 250, dont moitié vivants, selon la progression

1e.,	2e.,	3e.,	4e.,	5e.,	6e.,	7e.
2,	4,	8,	16,	32,	64,	128.

J'ai supposé moitié de vivants, car il ne faut qu'entretenir la population, et non pas la doubler.

Analysons dans cet ordre de choses un résultat fort intéressant, qui est la fréquence des héritages, le plaisir de recevoir de petites hoiries non-seulement chaque année, mais presque chaque saison.

Ithuriel, décédé à 150 ans, n'a pas donné, selon l'usage civilisé, tout à sa 1re. génération : il a un fils et

une fille de 125 à 130 ans, qui sont déjà enrichis; il donne de fortes parts aux septièmes et sixièmes descendants, selon leur mérite et selon ses préférences. En léguant tout à sa première génération, il exciterait les six inférieures à désirer la mort de la première. Son testament contient donc pour la lignée directe une série d'environ 120 legs auxquels il affecte moitié de sa fortune. Les deux autres quarts sont de même subdivisés entre une centaine d'adoptifs continuateurs, et une centaine d'amis et collatéraux, y compris ses épouses.

Sur une planète comme la nôtre, où la vie est très-courte (elle l'est dans tous les modes en 1res. phases de subversion), le testateur peut d'autant moins léguer aux 2e. et 3e. générations, que d'ordinaire il ne voit pas la 3e., et qu'elle est d'ailleurs trop jeune pour qu'on puisse lui rien confier. Mais en Harmonie, où la jeunesse ne peut être victime d'aucune fourberie, on lui fait des legs comme aux générations supérieures. On va voir que sans cette coutume d'hoiries disséminées, le ralliement ascendant, d'inférieur à supérieur, ne serait pas possible; on n'amènerait pas les enfants de tous degrés à souhaiter la longévité des aïeux.

L'héritage d'Ithuriel distribué, comme on l'a vu, se répartira indirectement sur la Phalange entière, car il a légué à plus de 300 personnes [y compris les parcelles que recueilleront les amis et les adoptifs], dont chacune peut bien avoir dans la Phalange même, soit en consanguins, soit en adoptifs, « cinq à six » héritiers autres que les 300 mentionnés au susdit testament. Au moyen de ce ricochet, la succession d'Ithuriel se répartit avec le temps sur la Phalange entière, estimée de 15 à 1800 personnes, dont 300 ont hérité directement, et 1500

hériteront INDIRECTEMENT au décès des 300 hoirs titulaires.

Et lors même que le 1/8, au nombre de 202, serait excepté de cette participation, l'hoirie serait toujours distribuée *unitairement*, puisqu'elle s'étendrait aux 7/8es., qui en mouvement sont comptés pour le tout. D'ailleurs, ce 1/8e. exclu participera aux héritages de quelques autres magnats.

Dans un tel ordre social, si la Phalange contient 40 riches, tout pauvre les considère en masse comme ses donateurs ; car il peut espérer de 35 d'entre eux une portion d'hoirie, soit directement, soit indirectement ; et il devient partisan zélé des gens riches, quand il peut se croire participant à l'hoirie de 35 riches sur 40.

C'est le point où il faut atteindre pour établir l'équilibre dans la passion de famillisme, en faire une voie de ralliement affectueux entre inégaux. Il y a équilibre partout où une passion est développée de manière à contenter la masse de population, collectivement et individuellement.

La morale civilisée nous invite à nous considérer comme une famille de frères [tous unis par l'amour du commerce et de la charte]. Plaisant verbiage ! Lazare, jeune homme très-pauvre, peut-il considérer comme frère le riche patriarche Ithuriel, s'il n'obtient pas de sa grande fortune la moindre parcelle, ni en héritage, ni en prestations quelconques pendant sa vie ? Lazare peut, en Harmonie, espérer ces avantages : il est peut-être des descendants directs, ou des adoptifs continuateurs, ou des collatéraux, ou tout au moins des héritiers *indirects*, ceux de ricochet : en attendant, Lazare se rencontre avec Ithuriel dans divers groupes de culture, de fabrique, et dans les repas

de corps que ce vieux magnat donne à ses groupes, à titre de vétéran et doyen d'une industrie où il a brillé, dont il aime à s'entretenir, à soutenir les cabales et prétentions.

Lazare qui, aujourd'hui, n'obtiendrait pas *les miettes* de la table de ce riche, devient donc participant à sa fortune; il aura pour lui des sentiments de frère, et de même pour d'autres magnats de la Phalange, sur qui il fonde pareille espérance. Quant à présent, Lazare peut-il ressentir quelqu'affection fraternelle pour des égoïstes de qui il n'a rien à attendre ni au présent ni à l'avenir?

Cet ordre ne s'établira point dans l'Harmonie hongrée, ni même dans les premières générations d'Harmonie composée; mais il est nécessaire de le décrire, pour initier les lecteurs au calcul de ralliement, dont le thème est,

Que l'état sociétaire, en donnant à une passion le plus vaste développement, l'essor en tous degrés de gamme (selon la table, III, 356) est assuré d'en voir naître des gages de concorde générale, et des ralliements entre classes les plus opposées.

La thèse appliquée aux familles est d'autant plus digne d'examen, que le groupe familial est parmi nous le plus discordant des 4, et le principal foyer d'égoïsme. Continuons donc à analyser ses relations dans l'ordre sociétaire, notamment en ce qui concerne l'hoirie disséminée sur 7 générations.

Démontrons d'abord que le plaisir d'hériter, si rare en civilisation, devient en Harmonie un charme périodique, et presqu'aussi fréquent que le retour des quatre saisons.

Quelle que soit la longévité des harmoniens, il en meurt chaque année : ne fût-ce que 16, il s'en trouvera,

2 de haute fortune,
3 de moyenne fortune,
4 de basse fortune, et 7 pauvres.

Chacun aura des parcelles d'hoirie à recueillir sur 4 des 16 défunts, et chacun pourra recueillir au moins sur 14, y compris la chance des ricochets : dès lors les héritages en Harmonie sont une aubaine périodique répétée plusieurs fois par an; elle s'étend aux pauvres comme aux riches, aux enfants comme aux pères. Il faut bien cette périodicité d'héritage, dans un ordre de choses qui doit élever à l'infini tous les plaisirs.

L'amour familial ne serait plus réciproque, s'il excitait à de viles spéculations sur la mort du testateur. Aujourd'hui, l'homme qui jouit le plus du plaisir d'hériter est celui dont les parents sont frappés d'une mort prématurée. En Harmonie, au contraire, chacun voit les héritages se multiplier pour lui, en raison de la longévité générale : il en résulte que chacun désire longue vieillesse à tous ceux dont il veut partager l'hoirie. Effet assez inconcevable pour des civilisés, à qui le délai d'héritage inspire une impatience dévorante, bientôt transformée en malveillance, quand le détenteur est tardif à trépasser.

Cette soif d'héritages est entièrement calmée par la dissémination que je viens de décrire; elle habitue le jeune homme à recueillir annuellement des lots de lignée ou d'adoption : la fréquence de ces récoltes le rend d'autant moins avide, qu'il a très-peu de besoins en Harmonie où il trouve, sans dépense, la plupart des plaisirs de son âge. Il s'habitue à considérer les héritages comme fruits successifs dont on attend patiemment les récoltes consécutives. On n'est guère désireux de raisins ni de pommes, quand on jouit de la cerise et de la fraise; mais si on n'avait

dans le cours de l'année qu'un seul fruit d'une semaine de durée, on aurait cinquante semaines de violente impatience : telle est la situation des héritiers civilisés ; la chance est bien pire pour le grand nombre, qui n'a aucune hoirie à espérer.

La jeunesse, en Harmonie, n'a rien de ce caractère ignoble et rapace des légataires actuels qui, attendant tout ou presque tout d'un seul côté, sont réduits à souhaiter la mort de celui dont l'existence prolongée les prive du total. Un harmonien, recueillant chaque année quelque legs, patiente sans peine sur les hoiries différées ; il les considère comme une réserve assurée ; il se plaît à voir quelques patriarches prolonger leur carrière, amasser, grossir le trésor dont portion lui est garantie. Il spécule sur cette réserve, comme un homme aisé sur les bois dont il diffère la coupe, afin qu'ils gagnent en hauteur et maturité. Tel un héritier harmonien souhaite, pour son intérêt même, la longévité des testateurs ; et lorsque l'hoirie lui échoit, il peut dire avec sincérité : J'aurais désiré qu'elle fût différée de 20 ans. [Il les aime réellement.]

(*Nota.* L'affluence de dignités et fonctions publiques produit, en Harmonie, même générosité chez tous les prétendants, aujourd'hui si impatients de la mort de leurs supérieurs.)

C'est donc dans la *grande subdivision des héritages*, et dans la coutume des 3 à 4 ordres de legs, ceux de lignée directe, ceux d'adoption industrielle, ceux de collatéraux, ceux d'amis, amantes, etc., que réside le germe de ralliement entre les jeunes héritiers et les vieux donateurs. Cette dissémination est impraticable hors de l'état sociétaire : l'état civilisé, en forçant à concentrer les héritages sur un très-petit nombre de têtes, fait éclore de part et

d'autre les germes de haine. S'il faut attendre d'un seul point le tout ou majeure partie de son bien-être, le jeune homme, en butte aux privations, ne peut pas aimer les détenteurs de son futur patrimoine.

Aussi tous les vieillards opulents de civilisation sont-ils plutôt haïs qu'aimés de leurs hoirs; ils le savent; ils se défient d'eux et cherchent ailleurs des amis. Ils sont d'autant moins aimés, que le lot est plus copieux. L'héritier se dissimule cette ingratitude; il se persuade qu'il ne les hait pas : mais est-ce aimer un homme, que de lui souhaiter en secret un prompt départ pour le grand voyage? Effet inévitable des hoiries concentrées et limitées à un petit nombre de successeurs!

Ainsi l'ordre civilisé, en comprimant l'essor des passions, en les restreignant dans un cercle étroit, transforme en germes de haine tout ce qui serait gage d'affection dans le cas de vaste essor. Notre système social crée à chaque père, dans ses enfants, une troupe de *conspirateurs intentionnels :* ils le sont *même involontairement*, et les exceptions confirment la règle. D'ailleurs, il n'y aura jamais de franche piété filiale, tant que l'état des choses poussera à désirer prompte jouissance de la succession, désir qui implique celui de la mort du père ou détenteur de la proie convoitée. Les rois sont plus que d'autres sujets à cette disgrâce, leur place étant, pour l'héritier, l'objet d'un violent désir.

Sur ce point la politique familiale se trouve, comme l'administrative, en état de SIMPLISME ET FAUSSE POSITION. (Ulterpause, 532.) Elle met aux prises les deux ressorts, *affection* et *intérêt*. C'est vouloir que l'un des deux étouffe l'autre; or, ce ne sera pas, en civilisation, l'intérêt qui cédera le pas aux devoirs d'affection; il faut un méca-

nisme qui les concilie, et qui fasse trouver les convenances d'intérêt dans la longévité même. Il n'est d'autre moyen que les hoiries disséminées en 3 ou 4 ordres; effet résultant des deux conditions de *Polygamie bissexuelle et longévité septigénère.* A ce prix, le descendant ressent pour l'ascendant une affection COMPOSÉE, où le vœu de l'intérêt coïncide avec celui de l'amour filial, et milite spéculativement pour la longévité.

Quelle cacophonie, quelle duplicité d'action dans tout le système des affections familiales civilisées! La fausseté en est si avérée, que chacun, après la mort d'un père, félicite hautement et crûment le fils héritier sur ce qu'il va enfin jouir. Cet ENFIN est synonyme du *tandem custode remoto:* on s'avoue nettement, après la mort du père, que le fils était impatient de cette mort, comme le jouvenceau d'Horace l'est du départ de son pédant.

A la vérité, ce n'est ni au fils, ni en sa présence, qu'on tient ce langage, mais en son absence; on raisonne sur ce ton dans les compagnies les plus morales, dans celles où l'héritier viendra, un quart-d'heure après, jouer la comédie et assurer qu'il aurait voulu que cette jouissance fût différée de 20 ans. On sait ce qu'il faut en croire.

Je ne saurais trop accuser cet odieux mécanisme des hoiries concentrées, qui excite l'héritier à souhaiter la mort du bienfaiteur, même d'un père, et à plus forte raison d'un frère, d'un oncle, et d'un parent éloigné. Ainsi, le civilisé est poussé dans la tombe par ceux mêmes dont il fera le bonheur : juste représaille de la nature contre cet égoïsme paternel qui donne aux chefs de famille un cœur de fer pour tout le reste du genre humain, et leur persuade qu'ils ne doivent de sollicitude qu'à leurs enfants! Si chacun est vertueux pour accorder sa tendresse à l'ob-

jet de sa passion exclusive, il s'ensuivra qu'une dévergondée comme Messaline, une empoisonneuse comme Locuste, seront des âmes sensibles, parce qu'elles sont affectueuses pour leur enfant ou leur amant.

Il reste à parler d'un 2e. ralliement en titre de consanguinité; c'est le *descendant*, du supérieur à l'inférieur, par les *lignées en majorité*.

Sur 1,600 individus dont se compose la Phalange, le patriarche Ithuriel est parent de la majorité : en effet ses descendants vivants en ligne directe s'élèvent à 120 au moins; ses adoptifs au même nombre; total 240 : soit 200, formant le 8e. du canton; en ajoutant les collatéraux de cette lignée directe, on aura au moins le quadruple, 800 et 200 ; total 1,000 : c'est plus de moitié de la Phalange; de sorte qu'Ithuriel, *par esprit de famille*, est forcé à désirer le bien public, le bien de la Phalange entière, dont les 5/8es. sont ses parents, et les 3/8es. sont d'anciens amis ou jeunes co-sectaires en industrie, d'anciennes maîtresses ou leurs enfants. Cette impulsion est *ralliement descendant*, établi du supérieur en âge à tous ses inférieurs.

Ici, comme dans le régime des hoiries disséminées, le mécanisme devient composé : le même esprit familial qui porte un civilisé à désirer le bien de sa famille aux dépens du bien de la masse, portera Ithuriel à ne désirer que le bien de la Phalange qui est en majorité sa famille, et en minorité son amie. Ici enfin l'intérêt familial se trouve d'accord avec l'intérêt public dont il est sans cesse isolé dans le mécanisme civilisé. Ce ralliement par *majorité de lignée* pourrait être le sujet d'un ample chapitre, si le défaut d'espace ne me forçait à abréger. Il resterait à ajouter, sur ce quadrille de liens familials d'Harmonie, quelques

observations générales qui seront mieux placées aux Post-alables.

CHAPITRE IX.

Lacune de Ralliements d'amour.

Lacune forcée, par le préjugé qui m'oblige à supprimer la partie gracieuse du calcul des ralliements, le quadrille d'équilibre amoureux.

Ralliements d'amour.	Mode.
Par le Féat :	Ascendant,
Par l'Angélicat :	de l'inf. au sup.
Par le Faquirat :	Descendant,
Par le Pivotat.	du sup. à l'inf.

La suppression de ces quatre articles est d'autant plus gênante pour moi, qu'ils auraient désappointé les malins, portés à supposer qu'une théorie de libre amour est une théorie d'obscénité.

A coup sûr toute liberté de ce genre serait, chez les civilisés, une source d'impudicité et de dévergondage ; mais, en Harmonie, les quatre ralliements d'amour sont des gages de sublimes vertus sociales, correspondant selon la table suivante :

Au Féat,	l'Hospitalité composée [féade.]
A l'Angélicat,	le Civisme composé.
Au Faquirat,	la Charité composée.
Au Pivotat,	la Constance composée [muséade.]

Les quatre ralliements d'amour conduisent au but que se proposent les moralistes et même les romanciers ; à faire prédominer en amour le principe spirituel nommé affection sentimentale, céladonie (379), illusion de l'esprit et du cœur ; à prévenir l'influence exclusive du prin-

cipe matériel ou lubricité (579), qui, lorsqu'il est seul dominant en amour, dégrade l'espèce humaine, la ravale au niveau des brutes.

Ce vice est très-fréquent dans les amours civilisés, surtout dans ceux de mariage, dont la plupart, au bout de quelques mois et peut-être dès le second jour, ne sont souvent que brutalité pure, accouplement d'occasion, provoqué par la chaîne domestique, sans aucune illusion ni d'esprit, ni de cœur : effet très-ordinaire chez la masse du peuple, où les époux affadis, bourrus, et se querellant pendant le jour, se réconcilient forcément au chevet, parce qu'ils n'ont pas de quoi acheter deux lits, et que le contact, le brut aiguillon des sens, triomphe un instant de la satiété conjugale. Si c'est là de l'amour, c'est du plus matériel et du plus trivial.

Tel est pourtant le piége sur lequel spécule la philosophie, pour transformer la plus gracieuse des passions en source de duperies politiques, exciter la pullulation de la populace, et stimuler de pauvres gens au travail, par l'aspect de leur progéniture en haillons. Quel noble rôle donné à l'amour, en échange de la liberté qu'on lui ravit! On fait de lui, chez les civilisés, un fournisseur de viande à canon; et chez les Barbares, un persécuteur de la moitié faible du genre humain : voilà, sous les noms de sérail et mariage, les honorables fonctions qu'assignent à l'amour nos prétendus amants de la liberté!

Confus des vices de leur politique amoureuse, ils repoussent toute idée de calcul sur les propriétés de l'amour libre. Ignorants et trompeurs sur les emplois opportuns de la liberté, ils la veulent illimitée dans le commerce, dont les crimes (II, 219) et les fourberies (III, 124) appellent de toute part le frein des lois; et ils privent de

toute liberté l'amour, dont le vaste essor en Série pass. conduirait à toutes les vertus, à toutes les merveilles en politique sociale. Quelle science malencontreuse que ces théories de libertés civilisées; quel instinct d'opposition à tous les vœux de la nature et de la vérité!

Brisant sur l'impéritie philosophique, raisonnons abstractivement sur les emplois du libre amour.

Les équilibres cardinaux dont nous traitons sont comparables à un char qui, pour marcher, a besoin de ses quatre roues. Il est perclu du moment où l'une des quatre est brisée ou enlevée : c'est ce qui arrive de la théorie des ralliements. Le préjugé enlève au char une de ses quatre roues, en excluant la théorie des ralliements d'amour, qui doivent *donner à la passion les plus vastes développements en accords de tous degrés* (III, 356).

Ce n'est qu'à ce prix qu'on en fait naître les sublimes accords décrits sous le nom de ralliements, et dont la propriété est d'*absorber l'égoïsme et les discordes individuelles dans les accords des masses;* propriété dont j'ai souvent expliqué les emplois spéciaux en régime sociétaire : voyez (III, 578), application aux subsistances (III, 509); application aux grandes réunions domestiques, etc., etc.

Sur l'obstacle dont je me plains, des ergoteurs me répondront : « Donnez votre théorie d'équilibres sociaux, » en supprimant ce qui touche à l'amour; elle sera un peu » moins étendue; on jugera également de ces applications » utiles. » A les en croire, il semble que la théorie, tronquée d'une de ses quatre branches, doive conserver les 3/4 de sa valeur. C'est raisonner comme s'ils prétendaient que le char dont on aura enlevé une roue, fera encore les 3/4 du chemin qu'il aurait fait avec les quatre roues. Il sera perclus à ne pouvoir pas avancer de quatre pas.

Tel est l'état où l'on réduit la belle théorie de l'équilibre passionnel, si, pour complaire au préjugé, l'on en retranche le ralliement d'amour qui est, parmi les quatre, le plus fort absorbant de l'intérêt, le plus puissant ressort d'union entre les inégaux.

J'ai décrit des concerts sociaux bien sublimes dans les trois autres cardinales, et surtout dans l'ambition; mais ils ne sont pas de nature à remplacer ceux qui naissent de l'amour. C'est, parmi les quatre passions cardinales, celle qui fournit le plus de liens : les beaux accords décrits aux chapitres de l'ambition, régularisent la marche de l'intérêt; ceux d'amour (notes 461) ont un autre emploi, qui est d'absorber l'intérêt : sous ce rapport, aucune autre des trois passions cardinales ne peut suppléer aux lacunes en ralliement d'amour.

Prévoyant que je serais arrêté à ce chapitre, par les convenances morales, et que cette lacune paralyserait tout l'exposé de la théorie, j'ai de longue main préparé le lecteur à cet incident; je l'en ai averti dès l'avant-propos.

Sans cette contrariété, je n'aurais pas eu besoin de tant de précautions ni de si longs prolégomènes, pour former l'opinion du lecteur; il a dû s'étonner souvent de trouver dans le cours de l'ouvrage des détails qu'on pourrait juger hors-d'œuvre, comme l'analyse du lien conjugal, aux Inter-Liminaires, et de la duperie des savants (Interm., II, 348).

Au premier coup d'œil on traite les accessoires de diatribes superflues, de chevilles et rédondances qui retardent l'exposé de la théorie; il n'en est rien : ce sont des digressions nécessaires pour rappeler sans cesse que le siècle n'est pas en état d'entendre la vérité en étude

de la nature, et qu'il faudra par cette raison le priver des plus belles portions d'une théorie dont pourtant j'annonce la découverte intégrale.

Pour convaincre le lecteur de la fausseté de ses jugements en étude de la nature, je l'ai remontré, dès l'introduction, sur ce qui touche aux destinées matérielles climatériques, dont j'ai traité dans la grande Note A. Elle traite de l'impéritie des modernes en calcul d'harmonies physiques du globe. Lorsqu'on voit les esprits faussés à ce point, sur des branches d'étude que le préjugé n'entraverait pas, comment augurer quelque bon sens relativement aux études réprouvées, comme celle des emplois du libre amour ?

En vain les présenterais-je comme tableaux des mœurs établies dans Saturne et Herschel; mœurs toutes favorables aux quatre vertus d'hospitalité, civisme, charité et constance ; on n'amènerait pas la philosophie intolérante à capituler sur le chapitre de la liberté amoureuse et des combinaisons qu'elle produit en tous degrés de gamme (III, 357). Il est donc force de mutiler la théorie, la réduire à des aperçus partiels non susceptibles de lien général, ni de preuves complètes sur l'art d'équilibrer en plein les passions de tous degrés.

Je continuerai, néanmoins, car il est des branches en régime sociétaire, entre autres celle de l'industrie journalière, où l'on a peu besoin du secours que prêteraient les ralliements d'amour. Mais en calcul d'équilibre passionnel général et de répartition satisfaisante pour les trois facultés, capital, travail et talent, c'est celui qu'il aurait été urgent de décrire avant de passer au grand problème de la répartition.

Il est aisé de reconnaître que l'amour est la passion la

plus puissante en mécanisme de ralliements : déjà, parmi nous, il sait créer subitement des liens entre un roi et une bergère, entre une princesse et un simple soldat : les trois autres affectives peuvent bien, par fois, opérer des rapprochements entre inégaux ; mais non des ralliements aussi forts, aussi subits.

C'est donc l'amour qui possède par excellence la propriété de ralliement, et c'est de lui qu'on tirera les plus puissants leviers, soit pour le rapprochement et l'affection entre inégaux, soit pour l'art de concilier les antipathies naturelles ou accidentelles. Mais le préjugé si complaisant sur les obscènes peintures d'un sérail turc, sur les mœurs immondes ou atroces des Barbares, ne veut pas admettre le tableau des amours d'un peuple libre et décent, d'un régime satisfaisant pour tous les âges, où la vieillesse trouverait l'art de s'affranchir des vils moyens de séduction pécuniaire ; où la jeunesse trouverait dans le calcul de sympathie occasionnelle, des milliers de charmes inconnus en civilisation.

Ces mœurs honorables sont réprouvées par l'ombrageuse philosophie : je lui cède le pas, en supprimant la théorie des ralliements sur laquelle je n'ai fait que préluder. Je ne doute pas que les auteurs de cette lacune ne soient les premiers à se plaindre de mon extrême circonspection.

Entretemps : on peut les remontrer sur la marche vraiment illibérale qu'ils ont donnée aux amours civilisés : on n'en voit naître que des liens d'égoïsme suivis d'un oubli complet. Tel couple s'est adoré avec grand étalage de passion, et peu de temps après les deux individus engagés en d'autres liens, soit de mariage, soit d'amour, sont aussi indifférents, aussi étrangers l'un à l'autre, que s'ils

ne s'étaient jamais connus. Ingratitude provoquée par la morale, qui déclare champions de vertu ceux qui oublient, pour une épouse, tout lien antérieur. Même dépravation dans l'opinion. Elle prône ceux qui, oubliant toutes les maîtresses passées, leur refusent tout secours, et ne considèrent que la dernière en date.

Cet égoïsme sanctionné par la philosophie conjugale est l'opposé du but de la nature, qui veut créer des liens nombreux et stables dans les 4 branches d'affection. Que l'amour soit tout entier pour la dernière venue, cela n'importe; mais l'équilibre social exigera qu'on maintienne des liens entre amants qui se seront quittés. L'usage sera de se titrer en héritage, lorsque les amours auront eu quelqu'éclat, soit en passion, soit en durée. Aussi les hoiries d'amour joueront-elles un grand rôle dans la 3e. portion de 1/4 ou 1/3, donnée aux affections autres que celles de consanguinité ou d'adoption.

Les courtisanes, par instinct, devinent le vœu de la nature; elles se font doter et pensionner; elles ont raison : si la flamme était si ardente, au dire de l'amant, n'est-il pas juste qu'il en reste quelque chose, ne fût-ce que pour l'honneur des serments tant prodigués?

Le titre d'hoirie une fois concédé en Harmonie n'est plus révoqué. Une telle action serait infâme; la maîtresse régnante s'en ombragerait, et craindrait, avec raison, d'essuyer le lendemain pareille avanie. En même temps, la cour d'amour notifierait à l'égoïste révocateur, qu'il n'est plus admissible à ses séances. Une quarantaine de Séries industrielles qu'il fréquente, lui notifieraient que son nom est voilé sur le tableau, et qu'entaché par un procédé civilisé, il ne sera admis aux séances de Série qu'avec un crêpe jaune au bras.

Les hommes étant titrés en hoirie par les femmes, l'amour devient pour les deux sexes une belle chance d'héritages ; il est même probable qu'il figurera pour un quart en concurrence avec les descendants, les collatéraux et les adoptifs. On n'aura que très-peu d'amis à titrer en hoirie ; les amis, s'ils sont jeunes, ont les 4 chances précitées, et, s'ils sont vieux, ils se trouvent d'ordinaire enrichis par lesdites hoiries et les bénéfices industriels.

Les liens d'hoirie en amour d'Harmonie sont de divers degrés, dont le principal est le Pivotat, ou lien de *constance composée*, amour omnimode ⋊, qui s'amalgame avec tous les autres. On appelle pivotale, une affection qui broche sur le tout, à laquelle on revient périodiquement, et qui se soutient en concurrence avec d'autres amours plus nouveaux et plus ardents.

Tout caractère de haut titre, bien équilibré, doit avoir en Harmonie des amantes pivotales ou amants pivotaux, non compris le courant, c.-à.-d. les amours de passions successives, et le fretin ou amours de passade, qui sont très-brillants en Harmonie, vu les passages de légions d'un et d'autre sexe. Ils donnent lieu à tous les couples d'amants de conclure des trêves de quelques jours, lesquelles trêves ne sont point réputées infidélité, pourvu qu'elles soient régulières, consenties réciproquement après coup, et enregistrées dès le lendemain de la variante, en chancellerie de la cour d'amour, afin de démentir l'intention de fraude cachée.

Ces coutumes, je le répète, sont celles de la planète *Herschel*, qui, n'étant point honorée des lumières de la philosophie ni des maladies siphyllitiques, suit en amour des usages fort opposés aux nôtres : tel est le *pivotat* cité plus haut, qui donne lieu à de très-beaux ralliements, et

qui est appui de la constance simple, seule connue parmi nous.

La civilisation ne s'est élevée à aucune étude sur le simple et le composé en amour, sur les belles conbinaisons sociales dont l'amour composé est susceptible quand il module en tous degrés de gamme (III, 357). De cet oubli résulte une plaisante bizarrerie; c'est d'avoir ennobli la populace amoureuse, les titres bourgeois et solitones, et d'avoir avili les officiers passionnels (p. 459), les polytones, qui sont seuls aptes aux régies de Séries amoureuses. Par suite de cette subversion hiérarchique, le système des amours en civilisation est le *pur jacobinisme érotique*, la souveraineté du peuple passionnel, c'est-à-dire de tous les bas titres caractériels, et l'avilissement de tous les hauts titres ou âmes susceptibles de liens grandioses, et d'aptitude à la direction générale. C'est un mécanisme dont l'examen sera des plus curieux.

Un indice de cette subversion est l'opinion régnante sur les deux principes ou éléments d'amour (379). Lubricité et Céladonie. On feint de dégrader le premier, le matériel, qui pourtant domine exclusivement; puis on feint de considérer le 2e., le spirituel, qui est non-seulement ridicule par le fait, mais inconnu, confondu avec des duperies sentimentales et visions comme celles de la TANTE AURORE. Faute d'étude sur l'élément spirituel, on n'a pu ni découvrir les belles combinaisons qu'il peut produire, comme l'*Angélicat* et le *Faquirat* (461), ni constater l'état insocial et dépravé des amours civilisés, où règne le plus vil égoïsme, la provocation légale à l'ingratitude. Mais brisons sur ce sujet, puisqu'il a été convenu de le passer sous silence.

(NOTA). En terminant sur les ralliements, observons

qu'il eût fallu traiter de celui de haute transition, donné par les propriétés politiques du vestalat. Négligeons ce sujet; il faudrait, dès cette 1re. livraison, 4 volumes au lieu de 2, si je voulais entrer dans les détails méthodiquement nécessaires.

POST-ALABLES. — *Résumé sur les Ralliements.*

Règle trinaire en leviers, et quaternaire (391) en mode.

La théorie des ralliements est, comme tout l'ensemble du calcul sociétaire, un nouveau monde social. En y introduisant des lecteurs novices, il faut leur ménager quelques points de direction et de reconnaissance.

La meilleure boussole pour eux sera de se défier de l'arbitraire, exiger des calculs réguliers. Les passions sont l'ouvrage de l'éternel géomètre; il ne procède pas arbitrairement comme Platon et Sénèque, réprimant telle passion et proscrivant telle autre. Il ne les a pas créées inutilement : elles ont un emploi; il s'agit de le déterminer par des règles fixes.

Des milliers de théories sur la morale et l'équilibre social nous persuadent que la modération et la répression sont les voies de sagesse. Je viens de prouver, dans l'aperçu des ralliements cardinaux, qu'on n'arrive aux équilibres sociaux que par un vaste dévelopement des passions, un essor illimité, mais contre-balancé par quadruple impulsion.

J'ai démontré que chaque passion doit,

1°. *Opérer par base composée*, mettre en jeu ses deux éléments indiqués à la table (379); c'est la 1re. condition d'équilibre. Par exemple, en mécanisme d'ambition, si l'on ne fait intervenir que *l'intérêt sans la gloire*, ou *la*

gloire sans l'intérêt, on n'arrivera qu'aux discordes sociales ; et ainsi des trois autres passions. Il faut, dans tout essor de passion, donner cours à ses deux éléments ou principes. On a vu, dans les quadrilles (383, 421, 450), que si l'un des deux principes domine dans chaque impulsion, l'autre y intervient, quoiqu'en moindre influence.

Cette première règle (combinaison des 2 éléments, 193) est tout-à-fait inconnue de nos politiques. Ils en ont donné, dans ce siècle, une preuve assez notoire, en prônant le commerce qui déclare franchement qu'il ne travaille pas pour la gloire, mais pour l'intérêt seul. (Elément simple.)

On prouverait aussi aisément, sur les trois autres passions cardinales, que nos théories, toujours simplistes, ne mettent en jeu qu'un seul des deux éléments.

2°. *Développer la passion en contre-poids composé.*

Deux essors ascendants en direct et inverse;

Deux contre-essors descendants en direct et inverse.

Cette règle a été observée dans les ralliements cardinaux (383, 421, 450), où j'ai mis en jeu 2 impulsions ascendantes et 2 impulsions descendantes.

Ladite règle est tout-à-fait inconnue de nos équilibristes; ils veulent *réprimer* au lieu de *contre-balancer*. Les plus sages d'entre eux ne sont toujours que des oppresseurs, voulant comprimer et modérer les passions d'autrui, pour donner cours aux leurs (voyez l'Ultra-Pause) : un mécanicien social doit donner cours à toutes les passions, sauf à régulariser leur marche par des contre-poids qui ne peuvent avoir lieu que dans l'état sociétaire.

3°. *Alimenter l'essor en tous degrés* (table, III, 357); opérer sur des matériaux assortis en tous échelons. C'est

la méthode suivie dans les Phalanges; elles se forment un arsenal de matériaux, un clavier à 810 caractères (p. 439), distribué par Séries où se classent les variétés et les gradations, de manière à former une échelle complète, un magasin où l'on ait la faculté de puiser des doses quelconques de chaque titre, et procéder méthodiquement à la formation et à l'engrenage des accords passionnels.

Ces 3 principes ont été exposés dans le cours de la 7e. section, il convient de les rappeler aux étudiants, en les combinant avec la règle déjà posée (391), ce qui donne une gamme de sept principes, savoir :

4 relatifs au mode (391) :

3 relatifs aux leviers, ci-haut (471) :

⋊ Principe fondamental, les Séries pass.

Au lieu de discuter sur ces développements vastes et méthodiques, nos théories civilisées veulent réduire chaque passion au plus faible essor, borner l'ambition aux petits bénéfices, au mépris des places lucratives; restreindre l'amour à une même femme pendant la vie entière.

Il faut enfin s'entendre sur ces chimères de modération; elles se trouvent confondues lorsqu'on les met en parallèle avec les vrais équilibres que je viens de décrire, et qui se fondent sur des contre-poids et non sur des répressions.

Les accords passionnels, nommés ralliements, naissent de passions immodérées, insatiables dans leurs désirs : on a vu qu'il faut, en Harmonie d'ambition, convoiter des trésors immenses, aspirer aux divers sceptres du monde : qu'il faut en Harmonie de famillisme, étendre le lien à l'infini, par la polygamie masculine et *féminine*; absorber

l'égoïsme familial, dans les ramifications nombreuses de la parenté et des héritages (sauf organisation sociétaire par Séries pass.)

Les sophistes n'ont admis le principe de VASTE ESSOR que sur la seule amitié. La philosophie veut faire de tout le genre humain une grande famille de frères et amis; mais elle ne veut tolérer que *l'essor le plus médiocre* en ambition, en amour, en famillisme.

Remarquons ici leurs inconséquences en théorie et en pratique; et d'abord en théorie. Que signifie cette prétention de donner plein essor à telle passion, et de réduire telle autre au plus faible développement? C'est accuser Dieu d'impéritie; prétendre qu'il a eu tort de créer telles ou telles passions; qu'il devait les supprimer ou les réduire au quart de leur intensité, pour complaire à Platon et Sénèque.

En pratique. Analysons les prouesses de la philosophie répressive : pour modérer les passions dans l'âge moderne, elle a mis en jeu la douce fraternité et l'amour du trafic.

En résultat on a vu la fraternité vouloir envahir et révolutionner tout le globe; prétention qui n'est rien moins que modérée. D'autre part, le trafic, avec ses monopoles, a voulu asservir et a de fait asservi tout le globe; de tels effets sont loin de la modération.

Il est évident, d'après ces preuves, que l'ambition est incompatible avec l'essor modéré, et que nos équilibristes sociaux tombent en duplicité de système, lorsqu'ils veulent développer l'amitié et modérer l'ambition. Ce sont les 2 sœurs, les 2 cardinales majeures; elles interviennent sans cesse l'une avec l'autre. Si l'on veut comprimer l'une des deux, on n'aboutit qu'à les fausser toutes deux. C'est ce

qui est arrivé : nous n'avons su organiser que des amitiés trompeuses, et des ambitions insatiables sous le masque de modération.

Bref, nos philosophes, tout en raisonnant sans cesse d'équilibre et de balance, n'ont voulu faire aucune étude de la science des équilibres dont je viens de poser les 3 règles. Ils n'ont pas même analysé les passions ni leurs éléments, encore moins les ressorts et degrés d'équilibre : ils ne connaissent pas les matériaux sur lesquels ils veulent opérer; ils ne suivent d'autre boussole que l'arbitraire, que les caprices de Sénèque et Platon, auxquels ils ajoutent les leurs.

Par exemple, en Amitié, seule passion dont ils daignent autoriser le plein essor, *la philanthropie universelle*; à quels moyens recourent-ils pour y parvenir! Si on leur propose d'organiser des accords philanthropiques ou omniphiles, titres Y et X (III, 375), ils ne sauront pas construire la moindre pièce de cet accord; ou n'obtiendra d'eux que des verbiages sur les deux charmes de l'amitié pure, les tendres plaisirs de la douce fraternité.

On ne trouve rien de ces langueurs dans l'amitié philanthropique : c'est une passion ardente et fougueuse, très-immodérée en degré Y (III, 375); ou bien une passion piquante, raffinée, ennemie de la fadeur, en degré X, décrit (III, 379 et 380), note C.

Même ignorance en équilibre d'ambition. L'on veut modérer *le vil intérêt*, l'un des éléments de la passion (379) : il n'a rien de vil quand il se combine avec la *gloire*, 2e. élément d'ambition; mais pour opérer cette alliance de l'intérêt et de la gloire, quelle voie suivent nos réformistes? Ils mettent en jeu l'esprit mercantile, dont tous les agents ont pour devise, le mépris de la gloire, et

s'écrient en chorus : *Nous ne travaillons pas pour la gloire; c'est de l'argent qu'il nous faut.* Singulière prétention en mécanique sociale, que de vouloir modérer la soif de l'or et d'exciter l'amour du trafic ! On aura peine à croire, lorsque la civilisation sera finie, qu'elle ait pu, de propos délibéré, tomber dans des contradictions aussi risibles.

Si nos équilibristes veulent modérer l'amour des richesses, pourquoi proscrire et réduire au moindre essor la passion la plus puissante pour balancer l'intérêt ? C'est l'amour, principal ressort de la libéralité. Harpagon, le plus tenace des hommes, laisse passer son diamant au doigt de la belle Marianne : si donc on veut établir dans les relations sociales une générosité universelle, il suffira de donner aux amours la plus grande extension possible, sauf la règle de développer les deux ressorts (379) et éviter les amours simples, purement matériels ou faibles en illusion, ne laissant après eux aucun lien capable d'exciter la générosité.

Il résulte de ces aperçus, que l'équilibre passionnel dont on a tant raisonné dans notre siècle, n'est point une science arbitraire comme celle des Platon et des Sénèque : il repose sur des règles fixes, que j'ai dans ce résumé réduites au nombre de trois pour en faciliter le souvenir.

Si ces règles ne sont pas observées, ainsi que la condition primordiale d'Association par Séries contrastées, les passions deviennent l'image d'un orchestre d'instruments discords qui fausseraient à qui mieux mieux, et dont les auditeurs s'écrieraient : Arrêtez les violons, réprimez les basses, modérez les flûtes, etc. Ce n'est pas ainsi qu'on procède pour atteindre à l'Harmonie ; il faut bien accor-

der les instruments, et les diriger en jeu combiné, chacun selon ses emplois indiqués en partition; après quoi il n'y aura rien à réprimer.

Tel doit être le jeu des passions : Dieu n'a pas créé ces ressorts de mouvement pour les réprimer; il veut au contraire leur donner l'essor le plus actif, sauf les emplois indiqués par synthèse de l'Attraction, et sauf à en régulariser la marche par les contre-poids dont la théorie nous restait à découvrir, et dont je viens de donner, sous le nom de ralliement, un aperçu qui relègue au rang des visions toutes les billevesées de modération.

FIN DE LA SEPTIÈME SECTION.

ULTRA-PAUSE.

LA DÉRAISON POLITIQUE ET MORALE, OU LE PIÉGE DES OUVRAGES BIEN ÉCRITS.

« Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime,
» Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime. »

Si le bon sens est exigé même en poésie, à plus forte raison est-il exigible en prose. Dès lors on ne voit pas à quel titre les moralistes peuvent se croire affranchis des règles du bon sens et du sens commun, dans leurs théories de modération.

Surpris de l'apostrophe, ils vont répliquer que rien n'est plus sensé que la morale douce et pure, étayée de la froide raison. Quant à moi, j'y cherche vainement une lueur de raison, et je n'y trouve à chaque page qu'un tissu de folies. Choisissons pour preuve quelque fragment d'une de ces morales qui FONT LE TOUR DU MONDE (note, III, 420) : la morale du divin Fénélon, ami des hommes et des dieux, oracle des saines doctrines de la simple nature. Voyons, dans cette courte analyse, *à quel degré de folie les dogmes de modération peuvent conduire l'esprit humain.*

Après avoir décreté de quelles couleurs les 7 classes de citoyens seront habillées à Salente, et avoir assigné aux dernières classes les couleurs rose, jaune et blanche ; d'où il suit que les charbonniers, cordonniers et fabricants d'encre seront en habit rose, jaune et blanc, Mentor continue par le décret suivant, qui serait assez mal accueilli dans notre siècle mercantile.

« On ne souffrira jamais aucun changement, ni pour la nature, ni » pour la forme des habits ; car il est indigne que des hommes destinés » à une vie sérieuse et noble s'amusent à inventer des parures affectées » (voilà le congé de réforme pour les fabricants et ouvriers de mode) ; » ni qu'ils permettent que leurs femmes, à qui ces amusements seraient » moins honteux, tombent jamais dans cet excès. »

Le décret est galant : ainsi, Mesdames, quand vous songez à vous parer d'un colifichet, votre époux, s'il est ami des saines doctrines, doit vous défendre tout changement dans les parures et vêtements ; jamais ni schall, ni bonnet de nouveau goût ; ainsi l'exige la morale douce et pure du divin Fénélon.

« Il défendit toutes les marchandises des pays étrangers, qui peuvent

» introduire le luxe et la mollesse. » Qu'il se garde bien de prêcher cette morale aux fabricants de Paris et de Lyon, ainsi qu'à ceux d'Angleterre, tous gens fort jaloux de vendre leurs coquilles à l'étranger.

« Il régla de même la nourriture des citoyens ! ! ! » Ceci devient intéressant : le sieur Mentor va nous prescrire et limiter nos mets à perpétuité. Quelques-uns se plaignent déjà du carême, qui établit cette gêne pendant six semaines : ici la philosophie va plus loin ; elle veut régler la nourriture pendant tout le cours de l'année. Mais voyons ses statuts en cuisine.

« Quelle honte, disait-il, que les hommes les plus élevés fassent con-
» sister leur grandeur dans les ragoûts par lesquels ils amollissent leur
» âme et ruinent incessamment la santé de leur corps ! Il faut donc,
» ajoute Mentor, borner vos repas aux viandes apprêtées sans aucun
» ragoût ; c'est un art pour empoisonner les hommes. » Tout doux, seigneur Mentor ; on vous citera tels individus qui ne peuvent se nourrir que de ragoût, même à déjeûné. Voilà bien les moralistes : ils veulent non-seulement soumettre à leurs caprices tous les esprits, mais, qui pis est, tous les estomacs.

« Le roi Idoménée (en vrai ami des saines doctrines) retranche donc
» tous les ragoûts, et Mentor retranche ensuite la musique molle et
» efféminée qui corrompait toute la jeunesse. Il borne la musique aux
» fêtes, dans les temples, pour y chanter les louanges des dieux et des
» héros. » Voilà de saines doctrines musicales : défendons tous ces chants efféminés des Grétry, des Sacchini : n'admettons que les musiques mâles, comme la *Carmagnole* et le *Tragala*, si nous voulons être au ton de la morale douce et pure.

« Il défendit très-sévèrement la magnificence des maisons, et voulut
» que chaque maison un peu grande eût un péristyle. » Y pensez-vous, seigneur Fénélon ? un péristyle est une magnificence très-coûteuse. Voilà bien les moralistes : coûte qui coûte, ils veulent que chacun se conforme à leurs goûts, et un philosophe qui aura bâti un péristyle, ordonnera à tout citoyen d'en bâtir autant. Celui-ci veut « que chaque
» maison ait de petites chambres pour les personnes libres. » Pourquoi, dans un pays très-chaud comme Salente (état de Naples), ne pas permettre les grandes chambres salubres et bien aérées ? Mais notre moraliste aime les petites chambres ; il faudra que chacun se confine comme lui dans un réduit, tout en faisant l'énorme dépense d'un péristyle, qui suppose colonnes ou pilastres.

L'article d'où j'extrais ces sornettes ne s'étend qu'à une huitaine de pages, ce qui rend les contradictions d'autant plus plaisantes, qu'elles ne sont souvent qu'à un feuillet de distance, comme les suivantes, fort dignes de l'attention des commerçants et économistes.

« Il faut régler l'étendue de terre que chaque famille pourra posséder; » il ne faut permettre *à chacune, dans chaque classe, que l'étendue* » *de terre* ABSOLUMENT NÉCESSAIRE pour nourrir le nombre de » personnes dont elle est composée..... » (C'est la *loi agraire*, l'arrière-secret de la morale douce et pure.)

« Si l'on a planté trop de vignes, il faut qu'on les arrache ; le vin est » la source des plus grands maux parmi les peuples. Que le vin soit » donc conservé comme une espèce de remède, ou comme une liqueur » très-rare, qui n'est employée que pour les sacrifices. » (Et ailleurs il dit) « qu'on n'admette que le vin du pays. »

Ne garder du vin que pour les burettes!!! Voilà un moraliste bien endiablé contre les ragoûts et le vin : comment s'accordera-t-il avec Horace et Anacréon, et même avec les sacrificateurs ou prêtres, qui ne sont point d'avis qu'on limite aux burettes l'usage du vin; ils aiment assez avoir du vin sur table : mais procédons au recueil des contradictions que notre moraliste va articuler, dès les pages suivantes, contre son précepte de loi agraire et destruction des vignes.

« D'ailleurs, la liberté de commerce était entière à Salente : bien loin » de le gêner par des impôts, on promettait une récompense à tout » marchand qui pourrait attirer à Salente le commerce de quelque nou- » velle nation. »

Eh! sur quoi commercera-t-on dans un pays qui, ne cultivant que la quantité de terre ABSOLUMENT NÉCESSAIRE pour nourrir son peuple, n'a pas de superflu à exporter? Un pays qui, arrachant les vignes et n'admettant que les vins du cru, ne peut acheter ni vins étrangers, ni liqueurs, également prohibées, et qui défend *toutes marchandises de pays étrangers, pouvant introduire le luxe et la mollesse;* un pays où le savant politique Mentor « RETRANCHA un nombre prodigieux de mar- » chands qui vendaient des étoffes façonnées de pays éloignés ; des » broderies, des vases d'or et d'argent, avec des figures de dieux, » d'hommes et d'animaux ; des parfums, de beaux meubles, etc. » (Mentor a ordonné plus haut de rassembler tous les meubles somptueux et de les vendre aux Peucètes, pour éviter la corruption et la renvoyer charitablement chez les voisins.)

Après tant de prohibitions, je ne vois pas sur quoi on pourra commercer dans une contrée qui ne veut rien acheter de l'étranger, et qui, n'ayant que les cultures *absolument nécessaires*, n'a rien à donner en échange, rien à livrer au commerce extérieur.

Cet obstacle n'embarrasse pas notre moraliste, et il va d'un trait de plume créer dans Salente un commerce plus immense que celui de Londres : écoutons.

« Ainsi les peuples y accoururent bientôt en foule de toutes parts :

» le commerce de cette ville était semblable au flux et reflux de la » mer : les trésors y entraient comme les flots viennent l'un sur l'autre : » *la franchise, la bonne foi, la candeur* semblaient, du haut de ces » superbes tours, appeler les marchands des pays les plus éloignés ; » chacun d'eux vivait *paisible* et *en sûreté* dans Salente. »

Holà, Seigneur Fénélon ! vous avez dit plus haut qu'on *retranchait*, c.-à-d. qu'on excluait et pourchassait tous ceux qui vendaient les étoffes de pays éloignés, les vins, liqueurs, parfums, vases, meubles étrangers : que pouvaient donc faire à Salente ces marchands *qui apportaient les trésors comme les flots viennent l'un sur l'autre ?* Les marchands ne viennent pas pour la promenade, et ne livrent leurs trésors qu'à bonnes enseignes. Ils ne pouvaient pas vendre aux Salentins des subsistances, puisque Mentor avait *pris des précautions* pour que chaque famille en produisît le nécessaire : on pouvait encore moins vendre aux Salentins des étoffes même d'utilité, puisque Mentor avait employé aux arts nécessaires, comme draperie et toilerie, tous les ouvriers qui servaient aux arts pernicieux : ces navigateurs ne vendaient pas des épices dans un pays qui proscrivait les ragoûts, ainsi que toutes les productions *lointaines* et *riches* : le pays ne buvait que du vin du cru : sur quoi donc commerçaient ces légions de marchands *qui apportaient les trésors comme les flots viennent l'un sur l'autre ?* Venaient-ils faire emplette de vertus ? DE LA FRANCHISE, LA BONNE FOI, LA CANDEUR, que Mentor place au haut des tours de Salente ? Ces denrées morales n'ont rien qui puisse tenter les marchands : il faut laisser la franchise, la bonne foi et la candeur au-dessus des tours superbes ; si elles en descendaient pour venir à la bourse, elles se trouveraient furieusement dépaysées.

Singulière science que la morale ! Quel étrange privilége que celui d'enseigner gravement des inepties, des contradictions stupides qu'un enfant de 10 ans rougirait d'avoir écrites ! Horace dit que les peintres et les poëtes peuvent tout oser : il me semble que les moralistes usent largement de ce droit. Quel dommage qu'on ne rencontre plus de ces rois dociles, comme Idoménée, à qui un moraliste pourrait dire : « change tes passions, rédime ta table : point de ragoûts, ils amollissent » l'âme ; point de vins étrangers, ils ruinent le corps ; point de su- » creries, ni café, ni liqueurs ; point de beaux meubles ni de beaux » appartements : borne-toi à une petite cellule, selon le sage Mentor : » point de couverts d'argent ni de vaisselle plate ; mange dans une » cuiller de bois, selon la morale douce et pure de Salente, qui défend » les vases et meubles d'argent ; obéis aveuglément aux ordres des phi- » losophes ; réprime tous tes désirs ; fais arracher les vignes ; bouleverse » les cultures et les propriétés ; établis la loi agraire, et tu seras digne » du beau nom de Roi philosophe. » Voilà en résumé la morale que

Mentor fait adopter au bon prince Idoménée : bonne pâte de roi ; on n'en fait plus de cette trempe !

« Aussitôt Idoménée régla sa table, où il n'admit que du pain ex-
» cellent (pourquoi si bon? le pain bis serait plus moral), du vin
» du pays, qui est *agréable et fort*, avec des viandes simples. Personne
» n'osa se plaindre d'une RÈGLE que le roi s'imposait lui-même ; et
» chacun se corrigea ainsi de la profusion et de la délicatesse où l'on
» commençait à se plonger par les repas. »

Ladite *règle* prescrite et pratiquée par le roi ne s'accorde guère avec la *règle* précédente, qui veut qu'on réserve le vin pour les sacrifices et les médicaments ; qu'on n'en cultive que le nécessaire pour ces deux emplois. Voilà les Salentins réduits, selon l'usage moral, à opter entre plusieurs règles contradictoires ; celle de Mentor, qui ne veut point de vin à table, et celle du roi qui se fait servir sur table du vin *agréable et fort*, comme exemple à suivre. Ici les Salentins se rangeront à l'avis du roi, et avec d'autant plus de raison que Mentor, après avoir dit d'une part qu'il faut arracher les vignes, parce que le vin est la source des plus grands maux, dit, aux précédentes pages, qu'il faut en cultiver beaucoup : voici le texte.

« Mettez des taxes, des amendes, sur ceux qui négligent leurs cul-
» tures ; et Bacchus, foulant sous ses pieds les raisins, fera couler du
» penchant des montagnes des ruisseaux de vin plus doux que le
» Nectar ; et les creux vallons retentiront des concerts des bergers. »

Nul doute que les bergers et paysans ne chantent miracle, quand ils verront les ruisseaux changés en vin aussi bon que du Nectar. La joie sera la même qu'aux noces de Cana. Mais il faudra bien leur permettre de boire de cet excellent vin, puisqu'on les punit par des *taxes et amendes*, s'ils en négligent la culture.

Un célèbre fabuliste blâme les médecins, *Tant pis et Tant mieux*, d'ouvrir deux avis contradictoires dont le malade est victime. Ces médecins ont au moins l'excuse de la dualité d'individus. Ici le moraliste étant seul ne devrait avoir qu'une opinion, et il en a non pas deux, mais trois bien distinctes : en effet,

1°. Il veut d'abord faire arracher les vignes, source des plus grands maux ; n'en laisser que pour les sacrifices religieux, contre l'avis des prêtres mêmes, qui ne sont pas fâchés de voir du vin sur table.

2°. Après avoir condamné l'usage du vin, il excite le roi à donner l'exemple de boire chaque jour, à l'ordinaire, du vin *agréable et fort* : c'est vouloir que le roi invite à l'immoralité, puisque le vin et les ragoûts sont la source des plus grands maux.

3°. Oubliant ses diatribes contre le vin, il finit par changer les ruis-

seaux en vin délicieux comme du Nectar, dont les paysans ne manqueront pas de se gorger au point de tomber morts-ivres et se livrer dans l'ivrognerie à tous les déportements.

Toutes ces contradictions sont applaudies moyennant le passe-port de morale douce et pure. Un écrivain sensé et non philosophe aurait adopté une seule opinion, un parti raisonnable, comme de permettre qu'on bût modérément du vin, chose assez nécessaire au cultivateur, sous un climat brûlant comme celui de Naples.

Fénélon, dans un autre chant de son livre, fait l'éloge *des doux présents de Bacchus pour charmer les soucis des hommes* : pourquoi vouloir en priver le cultivateur qui en a besoin, non pour se charmer, mais pour prévenir des maladies et réparer ses forces épuisées par les feux de la canicule? Un pauvre moissonneur brûlé pendant une journée par le soleil de Naples aurait besoin d'un peu de vin pour se soutenir : il n'en aura point; cela ne convient pas à la morale : il faut que les moissonneurs deviennent philosophes, qu'ils s'exposent à une bonne fièvre, plutôt que de se restaurer par un verre de vin! *risum teneatis.*

Le Télémaque est vanté comme oracle des saines doctrines de l'éducation philosophique : je n'y vois, ainsi que dans tous les livres de morale, qu'un tissu de fadaises faites pour fausser l'esprit des jeunes gens, les conduire à la perdition s'ils suivent seulement le quart de ces préceptes, que tout père a bien raison de démentir par *institution cupide*, (202). Un enfant imbu de tels principes ne serait qu'un pédant hébété : arrivant à la table de son père, il y verrait, comme dans tous les ménages, un ragoût des restes de la veille : il faudrait donc qu'il sortît de table en disant au père : « *Je ne veux pas amollir mon âme ni faire* » *consister ma grandeur dans les ragoûts.* » Si c'est un prince élevé selon le Télémaque, il faudra qu'en montant au trône de France, il dise à ses peuples : « Habitants de Bordeaux et Cognac, de Languedoc et Provence, » de Bourgogne et Champagne, arrachez toutes vos vignes; n'en gardez » que de quoi dire la messe; le vin est la source des plus grands maux. » Quand il n'y aura plus ni vins ni eaux-de-vie à vendre dans Bordeaux » et la Rochelle, dans Marseille et Cette, vous verrez les vaisseaux y » accourir de toutes parts, et les trésors y entrer comme les flots » viennent l'un sur l'autre. »

« C'est mal interpréter, réplique-t-on : Fénélon disait cela au figuré. » Non vraiment : d'ailleurs, à quoi servent des préceptes qu'il ne faut prendre qu'au figuré? Il ordonne très-positivement, avec des augures sinistres contre ceux qui n'obéiront pas : toutefois, si l'on doute du ridicule de ses doctrines, examinons-en pièce à pièce quelques-unes, d'où il sera évident que l'auteur veut anéantir la civilisation; ce qui serait fort sage s'il indiquait une meilleure société (Garantisme, n°. 6,

II, 25); mais semblable à tous les philosophes, il veut détruire sans savoir édifier. Démontrons par des citations.

Éducation des Crétois : « On ne leur propose jamais d'autre plaisir » que celui d'être invincibles par la vertu. » Quelques-uns penseront qu'avec la vertu il faut de l'artillerie; encore n'est-on pas sûr d'être invincible avec des vertus et des canons. Si je ne craignais les longueurs, je voudrais analyser au moins vingt balourdises dans cette proposition de plaisir moral, où il est impossible de trouver un sens. Allons plus loin.

« En Crète, on met le courage à fouler aux pieds les trop grandes » richesses. » Encore une vingtaine de balourdises dans ce genre de courage, comme dans le plaisir précédent. Tous les riches Crétois sont donc occupés à fouler aux pieds des sacs d'argent! S'ils le méprisent tant, pourquoi ont-ils pris la peine de le gagner? La belle chose que les idées morales, quand on les met en parallèle avec le bon sens.

« En Crète, on punit trois vices qui sont impunis chez les autres » peuples, l'ingratitude, la dissimulation et l'avarice. » Eh! ce sont les colonnes de la civilisation. *Egoïsme, fausseté, cupidité.* Si Fénélon ne veut pas de ces trois vices, il ne veut pas de la civilisation.

« En Crète, tout le monde travaille et personne ne songe à s'enrichir. » De plus fort en plus fort! Comment se fait-il donc qu'il y ait tant de gens *trop riches*, mettant leur courage à fouler aux pieds les *trop grandes richesses?* Ile fortunée! on s'y enrichit à l'excès, sans songer à rien gagner! Le seigneur Fénélon a rêvé ici un effet de l'Harmonie sociétaire; il ne lui restait qu'à en inventer la théorie.

« On n'y souffre ni meubles précieux, ni festins délicieux, ni habits » magnifiques, etc., etc. On y boit peu de vin (c'est dommage, dans le » pays de malvoisie). Tout au plus y mange-t-on de grosses viandes, » sans ragoûts. » Encore la guerre aux ragoûts et au vin! mais les Mahométans qui ne boivent pas de vin, sont-ils meilleurs que nous? Voyez les massacreurs de Scio, les bourreaux ottomans occupés à faire périr une nation entière dans les supplices! Sont-ils donc moins vicieux que les buveurs anglais qui leur aident à exterminer les Grecs? [1822.]

Parlant du roi de Crète, il dit: « Les lois peuvent tout sur lui : il a » LES MAINS LIÉES dès qu'il veut faire le mal (voici les principes jacobites » dans un traité de morale douce et pure et d'éducation vertueuse). Les » lois, en Crète, ne veulent pas que tant d'hommes servent par leur » misère et leur lâche servitude, à flatter l'orgueil et la mollesse d'un » seul homme. LE ROI NE DOIT RIEN AVOIR AU-DESSUS DES AUTRES; il doit » être plus sobre, plus exempt de faste qu'aucun autre; il ne doit pas » avoir plus de richesses et de plaisirs (la sainte égalité) : ce n'est

» point pour lui-même que les Dieux l'ont fait Roi, il ne l'est que pour » être l'homme des peuples. Quelle horrible inhumanité de leur arra- » cher les doux fruits de la terre qu'ils ne tiennent que de la nature » libérale et de la sueur de leur front ! »

En substance, il veut qu'on supprime les impôts, qu'on rédime la liste civile, qu'on *lie les mains au Roi*, et que l'autorité passe au peuple. Voilà en propres termes l'argot de la jacobinière, le pendant de la loi agraire conseillée plus haut. Cependant c'est Fénélon qui parle; c'est le livre sans pareil, la boussole d'éducation, la quintessence de morale douce et pure. Eh ! trouve-t-on dans la morale autre chose que l'esprit démagogique allié aux rêveries de folles vertus? Tel est le piége des ouvrages bien écrits : *déraison politique et morale*; pas une phrase où l'on puisse concilier l'auteur avec lui-même; pas un précepte compatible avec le sens commun ! Tout à l'heure Mentor a retranché (478) la musique molle et efféminée *qui corrompt toute la jeunesse*, et plus loin il met ses bergers en quête pour aller chercher des chansonnettes !

« Le berger revient avec sa flûte, et chante à sa famille assemblée les » nouvelles chansons qu'il a apprises dans les hameaux voisins. » Quoi, seigneur Fénélon ! vous voulez (477) qu'on mène une vie sérieuse et noble, sans aucune musique *molle et efféminée* ; et vous conseillez de perdre le temps à s'occuper de chansons, en changer tous les jours ! A telle page vous n'admettez que la gravité et la constance, puis au feuillet suivant vous prêchez la frivolité et la nouveauté à ces misérables Salentins. Vous dites : « Ils n'auront que du pain et des fruits de leur » propre terre, gagnés à la sueur de leur visage. L'époux avec les chers » enfants doivent revenir fatigués; tous les maux du travail finissent » avec la journée. » Les voilà donc harassés, ne songeant qu'à trouver leur soupe aux choux et leur châlit, n'ayant pas le temps de courir les villages voisins, pour s'y meubler l'esprit de chansons efféminées, et interdites selon vos dogmes, qui (478) « bornent la musique aux fêtes » des temples, aux louanges des Dieux et des Héros. »

Pour en finir de ces billevesées morales, voici le vertueux Narbal prouvant qu'il vaut mieux mourir que de mentir; soutenant que Télémaque et lui doivent aller à l'échafaud plutôt que de dire un petit mensonge qui leur sauverait la vie. Mais si nous avions raisonné de la sorte en 93 et 94, où en serions-nous? Chacun, pour sauver sa vie, a dit force mensonges aux comités révolutionnaires; pour mon compte, j'ai trompé trois fois en un jour le comité et la visite domiciliaire : dans ce seul jour j'ai trois fois échappé à la guillotine par de bons mensonges, et je crois avoir bien fait, n'en déplaise aux moralistes. Je pense même qu'un bon civilisé doit (202) exercer ses enfants au mensonge et à la dissimulation. Le beau galimatias qu'on verrait, si les diplomates et

les courtiers prenaient tout à coup fantaisie de dire la vérité. De bonne foi, est-elle faite pour la mercantile civilisation?

Eh! si ces docteurs moraux sont si amoureux de la vérité, pourquoi avoir tardé 3000 ans à faire le calcul de la vérité supposée, 3e. issue de civilisation (II, 142)? Je n'ai pas employé d'autre procédé pour découvrir le mécanisme des Séries pass. Ils y seraient parvenus de même en spéculant sur la vérité collective, combinée avec l'industrie interne et externe; tandis qu'en prêchant la vérité individuelle, isolée des emplois industriels, ils n'ont pu aboutir qu'à enraciner la civilisation, engouffrer le genre humain dans les sept fléaux lymbiques (II, 98) et dans la *déraison politique et morale*.

Je viens d'appuyer la thèse par un aperçu des sottises dogmatiques du Télémaque; le bon homme Fénélon ne se doutait guère des résultats qu'aurait, en 1789, sa doctrine essayée en France. Fénélon n'est pourtant pas suspect de perversité: qu'est-ce donc des auteurs écrivant bien comme lui et n'usant de ce talent que pour exciter le désordre, s'élever aux fonctions publiques en bouleversant le système social? Ne suffirait-il pas de cette considération, pour apprendre enfin aux modernes qu'il faut, en politique sociale, se défier des ouvrages bien écrits, recourir aux inventions bien raisonnées, reconnaître enfin à quels travers systématiques, à quel degré de folie les dogmes de modération et les jongleries oratoires peuvent conduire la politique, lorsqu'elle se confie aux systèmes des philosophes qui, en feignant de vouloir modérer les passions, ne veulent que se livrer à leurs fantaisies et y asservir tout ce qui existe?

Je reprendrai ce sujet au Post-Logue, où je traiterai d'une erreur capitale des modernes, qui pensent que le bel esprit, les charmes du style sont le seul guide à suivre en politique sociale, sans aucun accès pour le bon esprit et le sens commun.

SECTION HUITIÈME.

DE L'ÉQUILIBRE UNITAIRE INTERNE, OU ACCORD DE RÉPARTITION AUX TROIS FACULTÉS.

CHAPITRE PREMIER.

Formule générale des Équilibres de compensation.

Nous touchons au plus important problème de l'Harmonie, celui de répartition équilibrée et graduée en raison des trois facultés industrielles, Travail, Capital et Talent. Le lien sociétaire serait rompu dès la 1re. année, s'il échouait sur ce point, et si chacun des sociétaires, homme, femme ou enfant, n'était pas persuadé qu'il a été rétribué équitablement, dans les trois sortes de dividendes alloués à ces fonctions.

Le débat sera fort peu scientifique ; la solution sera plus sentimentale que savante. Cependant, pour déférer autant que possible aux rigoristes, je vais préluder par un chapitre de théorie sur les compensations, qui jouent le plus grand rôle dans ce mécanisme. Les répartitions y étant toujours inégales, il faut bien que chacun se trouve suffisamment compensé, et qu'on ait à cet égard des règles fixes, opposées à l'arbitraire, au système dérisoire des compensations civilisées.

Il faudra, selon l'usage, attaquer le vice incorrigible de notre politique, le simplisme, l'obstination à vouloir fonder les accords passionnels sur des ressorts simples. J'opposerai à cette erreur une formule applicable à l'équi-

libre de compensation composée, en toutes sortes de passions.

Les optimistes, secte d'embranchement en morale, ont de tout temps mis en scène des compensations chimériques et illusoires. Selon leurs théories, un pauvre qui n'a ni feu, ni lieu, pourrait trouver dans son dénûment autant de bonheur qu'un riche dans ses palais.

Jusqu'ici les pauvres ne sont guère de cet avis, et les riches encore moins, car on ne voit aucun Crésus faire échange de condition avec le pauvre, son voisin. Les compensations n'existent donc que dans les rêves de la morale qui prétend, selon Delille, que la nature est un échange perpétuel de secours et de bienfaits. On ne voit pas quels bienfaits elle répand sur la populace affamée d'Irlande, sur les nations trahies et livrées aux bourreaux, comme les Grecs.

Certains riches, pour pallier leur égoïsme, aiment à se persuader que le peuple est heureux, que ses misères sont compensées. On entretient les monarques dans cette illusion, et tout sophiste est bien venu lorsqu'il suppose des compensations dont il n'existe pas une ombre dans l'état civilisé.

La véritable compensation doit être SENTIE ET AVOUÉE. Or, combien rencontre-t-on, dans l'état actuel, d'hommes qui se trouvent compensés du manque de richesse? Qu'on fasse l'appel nominal sur cette question; il donnera, pour un homme satisfait de sa fortune, cent mécontents qui se plaindront du défaut d'argent, de l'injustice des hommes et des rigueurs du sort. Ils ne sont donc pas compensés par un bien-être *senti et avoué!* Leurs passions sont hors d'équilibre compensatif, puisqu'elles souffrent des privations.

L'équilibre passionnel est un ordre dans lequel chacun trouve un dédommagement réel et suffisant à l'endemniser des inégalités de fortune et de facultés. La théorie sociétaire enseigne l'art d'établir subitement ce bien-être parmi les 900 millions d'hommes qui peuplent ce globe, et leur procurer le charme compensatif sur chacune de leurs douze passions. Mais auparavant, apprenons à quelles conditions il peut régner parmi neuf hommes, sur une passion quelconque; ensuite nous étendrons le procédé d'une passion à toutes les douze, et du petit nombre de neuf hommes à l'ensemble des 900,000,000.

Soit pour exemple, un festin de neuf personnes bien assorties, bien amicales, qui dans cette réunion auront joui de la 12e. passion, *la composite*, exigeant le concours d'une affective et d'une sensitive.

Chacun dans ladite réunion aura joui d'une sensitive par la bonne chère, et d'une affective par l'amitié et la gaieté qui auront régné entre les convives.

Chacun des neuf aura donc joui de la composite, mais en variétés graduées et contrastées; car tel aura plus joui en gourmandise qu'en amitié; tel autre, plus en amitié qu'en gourmandise. De cette différence graduée nous allons déduire la formule de l'équilibre compensatif-composé.

Noms des neuf convives.	L.	M.	N.	O.	P.	Q.	R.	S.	T.
Degrés de plaisir,	9	8	7	6	5	4	3	2	1
EN AMITIÉ.	*A*	*A*	*A*	*A*	*A*	*A*	*A*	*A*	*A*
Degrés de plaisir,	1	2	3	4	5	6	7	8	9
EN GOURMANDISE.	*G*	*G*	*G*	*G*	*G*	*G*	*G*	*G*	*G*

Les exposants 1, 2, 3, indiquent les échelons ou degrés de plaisir, c'est-à-dire que T est celui qui a le plus joui de l'amitié, de la conversation; L est celui qui a le plus joui de la bonne chère.

T est donc au premier rang en essor d'amitié, et au neuvième en essor de gourmandise; L est au premier rang en essor de gourmandise, et au neuvième en essor d'amitié.

Pour expliquer l'équilibre de compensation entre ces neuf personnages, il suffira d'examiner le mécanisme sur trois des convives, les deux extrêmes et le moyen :

L *Apicius*, P *Mécène*, T *Virgile*.

Le convive P, Mécène, est le seul qui ait goûté en égale dose les deux plaisirs, amitié et gastronomie : il les a ressentis en 5e. degré, moyen essor de chaque passion.

Le convive L, Apicius, préoccupé de la chère, n'a joui du plaisir amical qu'au degré 9e., qui est le dernier; mais il s'est élevé au 1er. degré en plaisir gastronomique; c'est lui qui a le mieux fait honneur aux mets et aux vins. On trouve son contraste dans le convive T, Virgile, qui a donné peu d'attention au matériel du repas; aussi est-il au 9e. et dernier rang en plaisir gastronomique; mais il a fait une dépense de bel esprit; il a brillé; son amour-propre est flatté; il a fait le charme des convives, et goûté le plaisir amical au plus haut degré, au 1er.

Ses deux jouissances, amicale en 1er. degré,
gastronomique en 9e. degré,
font compensation ou équilibre avec celles d'Apicius, dont l'essor passionnel donne plaisir amical en 9e. degré,
plaisir gastronomique en 1er. degré.

Le convive P, Mécène, qui a développé de niveau les deux ressorts passionnels, amitié en 5e. degré,
gourmandise en 5e. degré,
n'a ni plus ni moins joui que les deux précédents; car chez tous trois les doses réunies des deux plaisirs donnent parité d'essor : 5 et 5 équivalent à 9 et 1, à 1 et 9.

Il en est de même des six convives,

M, N, O, en dominance de gourmandise,

Q, R, S, en dominance d'amitié.

On voit à l'inspection du tableau que les doses contrastées et graduées de leurs deux plaisirs, ont dû procurer à chacun compensation de jouissances, mais sans égalité d'essor chez aucun des 9; tous ayant développé leurs deux passions en degrés inégaux, sauf le convive P, dont les deux essors, quoiqu'égaux entre eux, ne sont pareils en degré à aucun essor des 8 autres convives.

Cette formule d'équilibre compensatif est un germe auquel on donnera l'extension nécessaire au traité des sympathies et antipathies. Nous n'en sommes ici qu'aux leçons élémentaires; sur quoi il faut observer que [comme celle (III, 569) plus complète que celle-ci] l'Harmonie pass. n'exige pas des groupes aussi régulièrement équilibrés et gradués; mais dans les formules on spécule toujours sur un équilibre de pleine exactitude en tous échelons, sauf à en approcher le plus qu'il se peut dans la pratique.

On voit, par ladite formule, que l'équilibre pass. des groupes n'admet ni ÉGALITÉ ni SIMPLICITÉ, car il exige 2 ressorts développés en gradation et en contraste, avec variante ou inégalité d'un individu à l'autre, jeu combiné des deux ressorts dans chacun et dans la masse entière. Un tel ordre composé en tout sens est fort loin de la simplicité.

Toute simplicité ou monalité de ressorts ne produirait qu'une absence d'équilibre compensatif: en effet, si nous supposons une réunion bornée à l'un des deux plaisirs, à l'amitié seule (mode simple spirituel), aux charmes du bel esprit, le personnage T, Virgile, pourra trouver grand

plaisir dans cette séance; le personnage I, Apicius, y tombera dans l'ennui; P, Mécène, y sera moyennement satisfait; et en résultat il n'y aura dans cette séance, au lieu d'équilibre passionnel, qu'une disparate choquante, selon la table suivante.

T [1], S [2], R [3], flattés, contents de leurs frais de bel esprit, le premier surtout.

Q [4], P [5], O [6], moyennement contents en ce genre, O médiocrement au-dessous du moyen terme.

N [7], M [8], L [9], le premier affadi de la conversation, le 2e. ennuyé, le 3e. fatigué de n'y jouir d'aucun plaisir matériel.

Ces 3 derniers, dans un repas (plaisir composé), auraient goûté du plus au moins les saillies des beaux parleurs, grâce à la diversion faite par la bonne chère; mais ici, réduits au plaisir simple de la conversation, ils n'y attacheront plus le même intérêt; ils seront en un quart d'heure saturés de bel esprit, surtout le troisième L, Apicius, qui au bout de 5 minutes donnera au diable les faiseurs de phrases.

Même disparate aura lieu en sens contraire, si on spécule en mode simple matériel, sur le seul plaisir de la gourmandise, et qu'on place les 9 individus chacun à une table isolée, comme les Chinois et les Parisiens, avec bonne chère, mais privation de compagnie et de babil.

Apicius, L, sera ici au premier degré de jouissance, quoique moins satisfait qu'il ne l'eût été au banquet des 9 convives. Mécène, P, ne sera que moyennement content, malgré l'excellence des mets : quant à Virgile, T, privé d'étaler sa faconde et les trésors de son esprit, il s'ennuiera malgré l'art du cuisinier. Ce plaisir de goinfrerie solitaire lui paraîtra ignoble; il se hâtera et fera un triste repas.

Au résumé, [dans un groupe régulier,] trois conditions distributives et deux fondamentales sont nécessaires à l'équilibre de compensation collective et individuelle; « ce groupe » doit être [d'abord conforme au vœu des trois passions:]

Selon la *Comp.* 1. Composé, c.-à.-d. formé de deux ressorts développés simultanément, et non d'un seul.

Selon la *Cab.* 2. Echelonné [et Nuancé], applicable en doses graduées à tous les membres de la société qu'on veut équilibrer.

Selon la *Pap.* 3. Contrasté [et Engrené] par divergence conjuguée des deux ressorts dans la série d'individus.

Y. INTERNE plein, c.-à.-d. senti et reconnu par tous les membres de cette société collectivement et individuellement, [en dose graduée] avec bienveillance réciproque pour la coopération de chacun au plaisir de tous.

χ. EXTERNE plein, lié aux autres fonctions antécédentes et subséquentes des personnages à équilibrer dans cette séance.

Lesdites conditions, sauf la χ, sont remplies dans le repas des 9 convives qu'on vient de citer: il reste à étendre cet équilibre aux autres séances de leur journée; problème de bien haute importance: car si l'on peut parvenir à composer le bien-être et équilibrer les passions de 9 inégaux pendant le court espace d'une journée, on connaîtra par suite l'art de compenser le sort et équilibrer les passions de 900 millions d'inégaux pendant leur vie entière. L'opération sera la même du petit au grand.

Quant à la méthode à suivre dans cette sorte d'accords, c'est celle déjà suivie dans tous les autres qui ont été décrits; c'est toujours l'emploi combiné des trois passions distributives: elles sont les agents exécutifs de toutes

les Harmonies, notamment de la fondamentale, celle des Séries pass., qui doivent être, ainsi qu'on l'a vu :

« *Exaltées* » par la *Composite* 12;

« *Nuancées* » par la *Cabaliste* 10;

« *Engrenées* » par la *Papillonne* 11.

Ce n'est que par le concours de ces trois ressorts qu'on arrive à l'unité; aussi n'en ai-je pas employé d'autres dans l'équilibre de compensation. On voit plus haut les trois passions distributives accolées aux trois conditions essentielles, 1, 2, 3, d'où naissent les deux effets unitaires Y interne et X externe.

Dans chacun des 16 ralliements, l'on trouvera de même par analyse, le jeu des trois distributives d'où l'Harmonie sériaire ne s'écarte jamais. Boussole aussi commode en opérations qu'en études! Il suffit de se rappeler des 3 passions proscrites par la philosophie :

10e., Esprit cabalistique, obstination de parti;

11e., Manie de papillonnage, et raffinements en plaisirs;

12e., Aveugle enthousiasme, ennemi de la réflexion.

Qui aurait pu penser que ce trio de prétendus vices fût la voie de la véritable sagesse ou unité sociale? Cependant si Dieu nous donne ces trois passions, il faut qu'il les ait jugées utiles : on peut en pressentir l'excellence en arguant du contact des extrêmes; d'où il suit que les voies de l'extrême folie dans l'état insociétaire doivent être voies d'extrême sagesse dans l'état sociétaire.

Il est entendu qu'en fait de compensations, comme en fait de ralliements, tout est subordonné à la condition primordiale, au régime sociétaire des Séries pass., et aux quatre bases essentielles indiquées (386).

Par exemple, sans la 2e. de ces bases (386), celle du *minimum proportionnel,* quelle compensation assigner

aux malheurs du pauvre entouré d'enfants affamés? Nos philosophes lui offriront en dédommagement les beautés du commerce et de la charte : inutiles verbiages; il n'y a point de compensation là où il n'y a pas de minimum garanti. Aussi, plus la civilisation fait de progrès, plus elle est dépourvue de compensations, ne fût-ce que par le défaut de minimum.

Même obstacle aux compensations dans les petites choses, dans le défaut *d'éducation unitaire*, l'une des bases de ralliement (387). Il est difficile de concilier nos réunions sur la nature des conversations; les femmes surtout qui sont très-peu initiées aux sciences, aux arts, et qui s'ennuient dès que la conversation sort du cercle des futilités. Beaucoup d'hommes sont dans le même cas : cet obstacle aux liens accidentels se trouve levé par l'éducation harmonienne qui, du plus au moins, initie chacun à toutes les branches de sciences, arts, cultures, fabriques, etc.; de sorte qu'homme ou femme, chacun peut participer à une conversation quelconque, y figurer en 9e. degré, et y former partie intégrante d'un équilibre compensatif tel que je viens de le décrire.

Ajoutons que les compensations doivent s'étendre à toutes sortes de passions. Telle femme à 60 ans est encore amoureuse, mais dédaignée des jeunes gens. Quelle compensation lui fournir? Un sophiste répondra qu'à 60 ans une femme doit devenir philosophe, renoncer à l'amour et ne s'attacher qu'aux beautés de la morale douce et pure : mais ce raisonnement ne satisfait point la passion; il faut, ou la contenter par la jouissance de l'objet désiré, ou faire diversion compensative par un autre amour, ou faire *contre-poids* par substitution absorbante (III, 353).

L'ordre sociétaire opère dans tous les cas par un de ces trois moyens, et souvent par deux et trois à la fois, mais au moins par un seul. C'est sur quoi échoue la civilisation qui, tout en reconnaissant la nécessité des compensations et des contre-poids, n'en fournit en aucun cas, ou n'en donne que d'illusoires et dérisoires (226), et organise le jeu des passions, notamment en ambition et en amour, de manière à donner tout aux uns et rien aux autres.

J'avais préparé un chapitre sur les fausses compensations, mais il exigeait des formules, des parallèles, etc. : il ne faudrait pas moins d'une ample section pour traiter méthodiquement des compensations réelles et illusoires. Il en eût fallu deux autres encore pour traiter des contre-poids de substitution, et des sympathies en essentiel et en occasionnel, qui exigent aussi un long formulaire.

Il suffit d'avoir démontré que tous ces bienfaits rêvés par la philosophie, *équilibres, compensations, contre-poids, sympathies*, doivent être l'objet de calculs réguliers dont on ne peut trouver la voie que dans la théorie de l'attraction ou art de développer les passions; art tout opposé à la philosophie, qui ne nous enseigne qu'à les contraindre.

J'ai donné sur une seule branche de leurs équilibres, sur le ralliement d'extrêmes divergents, une section assez complète pour dénoter que la théorie sera régulière et satisfaisante sur les autres branches dont je suis obligé de différer le traité ; nous pouvons après cela passer à l'équilibre unitaire, qui est le résultat de tous les autres.

Il se divise en interne ou répartition, et externe ou commerce véridique. Ce deuxième seul exigerait un volume de contre-preuve ou analyse du commerce libre et

mensonger (III, 219; IV, 19). Par défaut d'espace, nous nous fixerons à l'objet primordial en théorie, à l'accord unitaire interne ou domestique, fondé sur la répartition équilibrée en raison des trois facultés.

CHAPITRE II.

Formule d'un groupe d'équilibre industriel.

On se rappellera que les formules sont des modèles à suivre approximativement, et que l'équilibre n'exige pas une échelle d'assortiments aussi réguliers que ceux des formules. Il suffit de les prendre pour guides en distribution, et d'en approcher autant que possible, par une exacte proportion des 810 caractères (page 439), et de leurs compléments (III, 440).

La Phalange de Gnide est célèbre par la culture des œillets : elle a la prétention d'être la première du globe en ce genre. La fabrication des parfums à l'œillet est une des branches d'industrie qui distinguent cette Phalange (les parfums sont gérés par une Série distincte de celle qui cultive la fleur) : cette Série se compose de trois groupes;

Un pour les grosses espèces,
Un pour les moyennes à parfum,
Un pour les petites.

Je ne disserterai que sur un seul de ces trois groupes, celui des grosses espèces en uni et panaché. Il est composé de 32 sectaires, selon le tableau suivant :

ŒILLETTISTES. GROUPE DE PLEIN ÉQUILIBRE.

Sectaires.	*Ages.*	*Fortune.*	*Chefs d'emploi en*
Hécube et Théophraste,	80.	Médiocrité.	Connaissances théoriques.
Baucis et Philémon,	65.	Pauvreté.	Connaissances pratiques.
Zénobie et Crésus,	50.	Opulence.	Cabale extérieure.
Araminte et Damon,	40.	Médiocrité.	Correspond. et comptabilité.
Artémise et Cléophas,	30.	Opulence.	Cabale intérieure.
Amaryllis et Tityre,	25.	Pauvreté.	Tentes et serres.
Aréthuse et Atys,	22.	Médiocrité.	Étalage, vases, pots.
Galatée et Endymion,	18.	Pauvreté.	Apparat et culte.
Sélima et Nisus,	14.	Pauvreté.	Marcottes et graines.
Chloé et Lycidas,	11.	Médiocrité.	Menus soins, [arrosage, tentes,] encartage.
Clitie et Astyanax,	8.	Opulence.	
Zélis et Hylas.	6.	Pauvreté.	

Plus, 4 aspirants non compris au tableau, et de divers âges : car le goût d'une culture peut naître à 50 ans comme à 5.

Plus, 4 auxiliaires ou émérites qui ont quitté le groupe, mais qui, experts à ce travail, s'y rendent en cas d'urgence.

Tous les sectaires de ce groupe, sans distinction d'âge, sont violemment passionnés pour leurs carreaux d'œillets : chacun d'eux est disposé à faire des sacrifices de toute espèce pour soutenir la renommée du groupe. Crésus et Cléophas, Zénobie et Artémise, malgré leur grande fortune, mettent la main à l'œuvre et encouragent à l'envi les travaux : enfin ces 24 sectaires sont 24 maniaques, perdant la tête pour leurs œillets, dont la patriarche Hécube est aussi engouée que la chérubine Zélie. Ils ne souffriraient pas dans leur compagnie un sectaire modérément passionné, ils ne l'admettraient pas même pour aspirant : ils n'accordent ce titre qu'aux novices ardents à l'ouvrage et brûlants d'enthousiasme. Si tel enfant qui postule en admission, négligeait, aux approches d'un orage, d'accourir pour couvrir de tentes les carreaux d'œillets, on le

rejetterait comme élève glacial, incapable de soutenir la renommée de ce groupe célèbre.

Ces 24 sectaires et leurs aspirants ou auxiliaires, malgré l'inégalité de fortune, se considèrent comme famille cabalistique, et s'entr'aident en toute occasion; propriété que n'ont pas les familles. Les quatre enfants pauvres, Sélima et Nisus, Zélie et Hylas, ont des protecteurs zélés dans Crésus et Zénobie, dans Cléophas et Artémise, dont les véritables enfants n'ont pas pris parti dans le groupe des œillettistes. La nature croise les penchants et les fait alterner du père au fils, [pour ménager des chances d'adoption industrielle.]

En conséquence, Crésus âgé de 50 ans aime de prédilection la jeune Sélima, âgée de 14 ans, parce qu'elle est un autre lui-même aux travaux de l'œillet; elle s'y est emparée de tous les soins matériels que Crésus, au retour de l'âge, commence à négliger. Les plaisants diront que ce penchant de Crésus pour Sélima est suspect de quelqu'autre affinité; il n'importe : si Crésus conçoit de l'amour pour elle, il ne l'en aimera que mieux sous le rapport cabalistique, à titre d'héritière de ses penchants et fantaisies industrielles; et il ne testera pas sans lui assigner un legs dans la classe des lots d'adoptifs, classe qui obtient communément un tiers dans tous les testaments des harmoniens.

Nous supposons que Thalès, riche sectaire de ce groupe, mort l'année précédente, aura laissé des legs à quelques-uns des quatre enfants pauvres, et à plusieurs des sectaires.

Chacun des huit enfants trouve des instituteurs aussi doctes qu'empressés, dans Hécube et Théophraste, dans Baucis et Philémon. Il importe de remarquer, au sujet

des œillets, ce mode d'éducation amicale et passionnée qui s'étend à tous les travaux de l'Harmonie.

Le hasard a bien servi les œillettistes de Gnide, en enrôlant avec eux Galatée qui est la plus belle vestale de la contrée. Elle contribue puissamment à attirer les curieux au magnifique parterre de ce groupe. Tous les sectaires sont flattés que, dans les cercles et fêtes, elle paraisse quelquefois en costume d'Hamadryade de l'œillet; qu'elle soit leur bannerette dans les parades, leur déesse mythologique dans les festivités, leur organe dans les réceptions d'étrangers et d'amateurs.

Arrêtons-nous un instant à observer les convenances qu'offre à tout étranger un groupe régulièrement gradué en séries d'inégalités contrastées. Celui-ci est disposé de manière que chacun, en l'abordant, trouve à s'y assortir. Si un monarque vient visiter les œillets de Gnide, on ne lui adjoint pas, selon l'usage, des beaux esprits pour l'endormir; on lui donne pour introducteur la vestale Galatée. Si c'est une Reine, elle est accompagnée par le damoiseau Endymion. Si c'est un patriarche, il aura pour compagne la jeune Aréthuse, de l'ordre des Faquiresses qui protégent la vieillesse. Une vieille dame sera accueillie par le jeune Atys, de l'ordre des Faquirs; un chérubin de 5 à 6 ans sera reçu et informé par les patriarches; et ainsi des autres.

Un groupe régulièrement gradué a cette propriété d'offrir pour chaque âge des liens de contraste et d'identité. L'étranger, en l'abordant, y trouve toujours des introducteurs assortis à ses convenances; à défaut de quoi il n'y aurait que plaisir simple ou philosophique. On viendrait admirer l'œillet pour l'œillet même, sans autre stimulant qui formât plaisir composé, selon le vœu de la 12e.

passion nommée composite, qui n'opère que par double et triple ressort.

Cette règle est méconnue de nos sages, qui veulent faire aimer la vertu pour elle-même, sans l'appuyer de la fortune, de la considération et du plaisir.

Crésus et Zénobie n'ont pas voulu se contenter des modestes édifices que fournit la Phalange, pour hangars de chaque groupe agricole. Ils songent moins à orner leur appartement que leur parterre chéri. (J'ai dit ailleurs, qu'en Harmonie personne ne se tient à son appartement, à moins de maladie ou rendez-vous, et qu'on reçoit une visite dans les séristères du palais, ou les belvédères et castels des groupes agricoles.)

Crésus a fait les frais du pavillon où se réunit la secte des œillettistes; Zénobie, les frais de la serre et du hangar, les marbres et colonnades y sont prodigués; Artémise a fourni les statues qui décorent le parterre; Cléophas a fait construire le château d'eau. Enfin le défunt Thalès a fourni un matériel aussi somptueux que le mobilier d'un prince. Le dais des patriarches, les costumes de travail et de festivité, tout est du plus grand éclat. Les folies des harmoniens sont folies industrielles pour charmer les travaux.

Il est entendu que ce faste ne régnera ni dans l'Association simple, ni dans les premières années de la composée. Je décris l'Harmonie en 3e. et 4e. génération, et formée de sectaires élevés dans cet ordre. Il faut se garder aussi de confondre ce que j'ai dit des costumes de festivité, avec les vêtements industriels. On peut penser qu'au travail, une femme n'arrivera pas en costume d'Hamadryade, mais en tunique de couleur peu salissante, et sans autre parure que les signes distincts du groupe,

tels que pompon, collier, panache ou autre objet d'uniforme qui puisse s'allier avec les travaux.

Il est des lecteurs assez simples pour confondre ces emplois de costumes, et croire qu'une déesse va aller au travail avec des franges d'or, comme dans l'assemblée de festivité; il faut pour la seconde fois les désabuser bien positivement, et quant à ce luxe industriel, répéter que pour bien faire comprendre le mécanisme de répartition en Harmonie simple, il faut décrire celui qui existera en Harmonie composée, et retrancher ensuite ce qui ne sera pas applicable à l'ordre simple.

Déjà il a fallu de la théorie préparatoire éliminer la portion la plus intéressante, celle des amours libres et ralliements d'amour, si puissants pour absorber la cupidité et établir au moment des partages, la générosité ou propension du riche à soutenir le pauvre, qu'il ne cherche aujourd'hui qu'à spolier. Je n'ai pu faire valoir en ce genre que des ralliements de moindre influence, comme la *protection fédérale inverse* (page 415), et autres liens moins forts que ceux d'amour. Ne négligeons donc pas d'énoncer les accessoires de luxe et autres qui excitent la bienveillance collective des sectaires, et les préparent à n'élever en séance de répartition, que des luttes de générosité (381), et jamais de sordide intérêt.

Augure de visionnaire, dira-t-on! Les hommes sont vertueux *à l'intérêt près :* je le sais; mais on verra au chap. 7 (équilibres hypo-unitaires) que c'est par intérêt et par raison CUMULATIVEMENT, que les harmoniens atteindront à cette générosité collective, dont l'augure fait sourire de pitié les mercantiles civilisés.

CHAPITRE III.

Répartition hyper-unitaire en raison directe des masses et inverse des distances.

En considération du relief que donne cette culture à la Phalange de Gnide et des bénéfices obtenus soit par les œillets employés à l'atelier de parfumerie, soit par les ventes et envois de plants, cette Série a été rétribuée à une somme de 3600 fr., dont 1200 au groupe des grosses espèces, 1500 au groupe des moyennes, et 900 au groupe des petites. On verra ailleurs quel ordre préside à cette répartition entre Séries et groupes. Occupons-nous d'abord de la distribution individuelle des 1200 échus au nôtre, en lot de bénéfice sociétaire. C'est là que nous allons observer la tendance au premier foyer ou luxe, en conformité à celle des planètes, en raison directe des masses et inverse des distances, *non du carré :* on verra la cause de cette différence.

La somme de 1200 fr. allouée audit groupe est divisée en trois portions de 500, 400, 300, affectées aux trois facultés d'industrie, capital et lumières, savoir :

Active,	3/6 accordés	au travail,	600.	1200.
Passive,	2/6 alloués	au capital,	400.	
Neutre,	1/6 réservé	au talent,	200.	

(*Nota.* La division des lots se trouvant faite sur mes brouillons par 1/6, 2/6, 3/6, je la conserve, en avertissant qu'elle serait mieux par 3/12, 4/12, 5/12; 300, 400, 500. Cette différence ne change rien à la théorie.)

Des 600 fr. accordés au travail, on formera huit Séries de 24 lots, à peu près dans l'ordre suivant (je dis 24 lots

et non pas 32, les aspirants et auxiliaires n'ayant pas de rétribution).

8, 11, 14. » 33.	24, 27, 30. » 81.	204.
12, 15, 18. » 45.	28, 31, 34. » 93.	396.
16, 19, 22, » 57.	32, 35, 38. » 105.	
20, 23, 26. » 69.	36, 39, 42. » 117.	600.

Supposons que le scrutin de répartition donne la distribution suivante, où les exposants 1, 2, 3, indiquent les trois classes de fortune, la richesse, la médiocrité, la pauvreté, conformément au tableau précédent.

1°.	42	Galatée,	3.	39	Endymion,	3.	36	Amaryllis, 3.
2°.	38	Tityre,	3.	35	Araminte,	2.	32	Damon, 2.
3°.	34	Crésus,	1.	31	Aréthuse,	3.	28	Atys, 3.
4°.	30	Zénobie,	1.	27	Artémise,	1.	24	Cléophas, 1.
5°.	26	Sélima,	3.	23	Baucis,	2.	20	Philémon, 2.
6°.	22	Nisus,	3.	19	Hécube,	2.	16	Théophraste, 2.
7°.	18	Chloé,	2.	15	Clitie,	1.	12	Astyanax, 1.
8°.	14	Lycidas,	2.	11	Zélie,	3.	8	Hylas, 3.

On voit que les deux plus fortes parts sont adjugées à Galatée et Endymion, non que leur travail soit le plus nécessaire, car ils ne peuvent pas, à 18 ans, avoir acquis une intelligence supérieure; mais leur présence excite l'enthousiasme. La beauté est un levier puissant dans un ordre où tout marche par Attraction. Galatée est chef du corps vestalique; or, une compagnie s'attache aux belles personnes quand elles ne sont pas infatuées exclusivement d'un seul favori. Endymion est chef du corps de Damoisellat, corps des amants fidèles en premier amour et considéré sous d'autres rapports; tous deux obtiennent le douzième de faveur (selon la passion contre-foyère ou favoritisme, légèrement définie, 437). Cette part est peu de chose ici; mais elle peut être beaucoup plus forte dans

divers groupes au nombre d'une soixantaine, dont ces deux personnages sont sectaires. Ainsi Galatée, quoique jeune et sans fortune, gagnera beaucoup, parce qu'elle est belle et chaste; qualités dont la réunion ne procure aucun bénéfice en civilisation, par des voies honorables comme la faveur collective d'un groupe industriel; Endymion obtiendra aussi cette faveur à titre de damoiseau distingué.

Viennent ensuite les travailleurs recommandables, Tityre et Amaryllis, jeunes gents pauvres, mais très-diligents dans le soin du matériel; Araminte et Damon, gens de moyen âge, qui gèrent avec intelligence le bureau et les comptes, et méritent, vu leur fortune médiocre, une ample répartition. La tenue des écritures ne les empêche pas de vaquer à la culture.

Dans les Séries 3e. et 4e., je place d'abord Zénobie et Crésus qui, d'après leur fortune colossale, n'auraient aucun besoin de lots élevés. Ils les méritent cependant par leurs services empressés et judicieux, leur activité dans la cabale extérieure. Tous deux assez satisfaits de l'amitié de leurs sectaires voudraient pouvoir abandonner le lot de bénéfice qui leur échoit; ils n'en acceptent que le taux de minimum, huit fr., qu'on ne peut pas refuser. Ils emploient le surplus en encouragements; ils le distribuent aux enfants pauvres, ardents au travail et zélés pour l'honneur du groupe. Artémise et Cléophas font de leur portion semblable usage; ils n'acceptent que le minimum de huit fr., et distribuent le surplus aux enfants pauvres et aux aspirants sans fortune, dont les services précieux sont l'espérance du groupe.

Sans pousser plus loin le détail, raisonnons sur cette répartition. Si les plus riches sont ceux qui ont voulu recueillir le moindre lot; si loin de prétendre à la plus forte

part en raison de leur fortune, ils abandonnent tout ce qui leur échoit en sus du minimum, il en résulte qu'ils tendent au bénéfice *en raison inverse des distances de capitaux,* car ils possèdent la plus forte somme de capitaux actionnaires, « dont ils perçoivent en plein le dividende » et ils veulent la plus faible part de bénéfice « en travail et talent » : ils tendent donc au premier foyer d'Attraction, au luxe ou bénéfice dans ces deux branches en *raison inverse des distances.* C'est une des deux conditions de l'équilibre passionnel de répartition. Examinons l'autre, qui consiste à tendre au luxe en raison directe des masses de capitaux.

On a vu que les 1200 fr. alloués à ce groupe ont été divisés en trois portions, dont 600 au travail, 400 au capital, et 200 aux lumières. Sur la somme de 400 fr. répartie aux capitaux actionnaires, les quatre sectaires opulents reçoivent d'autant plus qu'ils ont plus d'actions. Leur part est forte, parce que 10 des 24 sectaires n'ont que peu ou point de capitaux, et ne concourent presque pas au partage des 400 fr. de « lots de capitaux. » Les actionnaires perçoivent, sur ce point, *en raison directe des masses de capitaux.* Ainsi est remplie la 2e. condition qui constitue le contre-poids d'Harmonie distributive, [et qui assimile l'équilibre des passions à celui des planètes. Raison directe des masses, inverse des distances].

Nous voyons l'effet contraire dans tout le mécanisme civilisé, où l'homme tend et arrive au bénéfice *en raison directe des masses et directe des distances de capitaux*, car dans toute entreprise où il intervient à la fois de ses capitaux et de son travail, comme dans une maison de commerce, une régie de banque publique, etc., enfin dans toute société d'actionnaires, celui qui coopère des deux

manières, par gestion active et versement de fonds, veut non-seulement un dividende proportionnel à sa masse d'actions, ce qui est fort juste; mais il veut encore une levée ou traitement plus fort que celui des commis sans capitaux, à qui pourtant il laisse les plus pénibles fonctions.

Il tend donc au bénéfice en raison DIRECTE de la masse de capitaux, et DIRECTE de la distance de capitaux; ce qui constitue l'absence de contre-poids, la subversion du principe d'équilibre « de générosité » en répartition.

De ce vice il résulte que le mécanisme civilisé ne peut produire que des monstruosités, que des fourmilières d'indigents à côté de quelques fortunes colossales; aussi, à la honte de nos verbiages économiques de balance, contre-poids, garantie, équilibre, ne voit-on partout qu'indigence, fourberie, égoïsme et duplicité d'action (III, 504).

Passons à la 3e. portion de genre. Il reste à répartir le dividende neutre des 200 fr. affecté au talent. Ce lot est l'objet d'un scrutin particulier, dans lequel Hécube et Théophraste, Baucis et Philémon, gens très-âgés qui sont, quant à l'industrie active, aux 5e. et 6e. rangs, obtiendront nécessairement les premiers lots, à titre de sectaires expérimentés et les plus précieux dans la direction des travaux.

Cette portion forme un lot considérable pour ceux qui se la partagent, vu qu'elle n'est que peu applicable à la jeune moitié des sectaires; ils ne peuvent « guère » avoir acquis de connaissances notables, ni figurer à titre de talents théoriques ou pratiques.

Ladite portion neutre dédommage amplement les 4 vieillards à fortune exiguë ou médiocre, de n'avoir obtenu que des 5es. et 6es. lots en industrie active, et peu en

passive, en lots de capitaux. C'est donc la part neutre qui harmonise tout, le neutre ayant cette propriété dans tous les emplois du mouvement social ou matériel.

L'industrie [mixte ou] neutre, celle de talent, qui doit établir la balance entre les bénéfices de capital et de travail, n'est parmi nous qu'un marchepied pour l'injustice ; et lors même qu'il y aurait dans notre système industriel et administratif des lots de bénéfice assignés spécialement aux talents, aux lumières, la mesure serait encore abusive et illusoire, parce que chaque agent ignorant s'attribuerait les connaissances qu'il emprunterait DE SON TEINTURIER, d'un subalterne pauvre et salarié.

Achevons sur la répartition et la balance *harmonique*, pour laquelle il ne suffit pas de satisfaire les droits respectifs ; c'est trop peu de la justice, elle ne serait que lévier simple ; il faut encore que les répartitions excitent l'enthousiasme. Observons cet effet dans les lots de ricochet qui échoient aux enfants.

Sélima et Nisus, Hylas et Zélie sont les 4 enfants pauvres du groupe. Leur industrie, surtout chez ceux de six ans, n'est pas encore de grand prix; cependant ils obtiennent de fortes rétributions, d'après l'abandon de dividende fait par 4 sectaires opulents, qui se sont bornés au minimum de 8 fr. Le surplus est réparti, à titre d'encouragement, entre ces 4 enfants et 2 aspirants pauvres de même âge.

Ces gratifications jointes aux lots inférieurs qu'ont reçues les enfants pauvres, doivent élever très-haut leurs dividendes. Zélie et Hylas, rétribués à 11 et 8 fr. au tableau, verront ces lots accrus jusqu'à 24 et 20 fr., somme double des lots de Clitie et Astyanax, qui sont des enfants riches et possesseurs d'actions. Sélima et Nisus, plus

âgés, auront des gratifications plus fortes encore, sur le produit des dividendes abandonnés.

Les 4 enfants pauvres atteignent donc au bénéfice en raison *inverse* [*des masses et directe*] *des distances de capitaux;* car plus ils sont éloignés de la fortune, plus ils gagnent dans le lot affecté à l'industrie active.

L'acte de générosité qu'on vient de lire peut se répéter pour ces enfants dans vingt autres groupes, où les riches sectaires abandonneront de même le surplus du minimum (et non pas le minimum que chacun accepte par bienséance, pour ne pas s'isoler d'association; tout homme opulent étant dans l'usage, ou de demander le dernier lot, ou d'accepter le sien pour le rétribuer aux enfants pauvres dont il se trouve toujours quelques-uns dans chaque Série industrielle).

Ces dons ne s'étendent pas aux sectaires adultes : ils ont assez de moyens de bénéfice, et entrent dans un âge où il ne serait plus décent de recevoir ces gratifications. Elles ne s'étendent qu'aux impubères, aux chœurs de chérubins, séraphins, lycéens et gymnasiens.

Il en résulte qu'au jour de répartition, chacun de ces enfants pauvres se trouve gratifié d'une forte somme ; car si l'enfant a obtenu 15 fr. dans une vingtaine de groupes qu'il fréquente, c'est pour lui 300 fr. en sus des bénéfices alloués pour son industrie. Dissertons sur les résultats de cette répartition, si différente des ladreries et extorsions civilisées.

CHAPITRE IV.

Propriétés de la répartition équilibrée.

J'en rassemble ici trois que j'aurai souvent occasion de citer. Pour les faire bien apprécier, je les analyse dans un chapitre à part, et je les borne à trois sur cent.

1°. *L'intimité des classes riche et pauvre.* Elle naît du désintéressement des riches sur le lot de « 5/12 » alloué au travail. L'abandon qu'ils en font communément est un ressort d'amitié collective parmi les harmoniens : on voit chez eux les riches idolâtrés par les pauvres qui participent indirectement à leur bien-être. Je laisse à penser quelle est la reconnaissance d'un père pauvre qui voit, dans 20 groupes de sa Phalange, 20 magnats ou magnates abandonner leur part industrielle à son enfant, l'instruire sur les procédés de l'art, le choyer, l'entraîner à l'envi dans leurs fêtes corporatives, le titrer adoptivement en participation d'hoirie : un tel père sera un Décius quand il faudra servir le corps des magnats.

Ainsi le régime sociétaire sait créer à chaque pas des liens, des germes d'affection entre les classes riche et pauvre, aujourd'hui animées respectivement d'une haine implacable. On voit toujours, dans les séries pass., un magnat enrichir vingt familles pauvres et s'en faire aimer, dans la même situation qui, en régime civilisé, le conduirait à spolier les 20 familles pauvres et s'en faire abhorrer.

J'ai cité en 7e. section, maintes voies de ralliement affectueux du pauvre au riche. Il s'en faut de beaucoup que je les aie toutes fait connaître : nous en découvrirons à chaque pas dans les relations d'harmonie, où la violente

haine des pauvres actuels contre les riches est transformée en affection idolâtre, en dévouement sans bornes.

De là vient qu'en Harmonie, un monarque sourirait de pitié si on lui proposait une garde ; il répondrait : ceux qui m'entourent sont tous mes gardiens de cœur, sans aucune solde ni spéculation mercenaire ; ils sont de plus gratuitement mes gardes d'apparat, dans le cérémonial où tous figurent en parade sous ma présidence. J'ai donc, sans frais et par pure affection, ce que vos monarques civilisés ne pouvaient se procurer à aucun prix ; car ils n'étaient gardés que mercenairement et non passionnément ; encore bien mal gardés, notamment Paul Ier., Charles IV et Gustave ; et bien malheureux de ne pas se croire en sûreté au milieu de leurs sujets, être réduits à s'entourer d'étrangers stipendiés.

2. *Le concert d'extrêmes inégalités.* C'est une propriété à mentionner en réponse aux chimères philosophiques. Il suffirait d'une ombre d'égalité, d'un rapprochement des fortunes, pour anéantir l'effet de la bienveillance que je viens de citer, *l'abandon de ce qui excède le lot de minimum.* Si aucun des sociétaires ne possédait une grande fortune, aucun ne voudrait abandonner, sur le lot de travail [ou de talent], son excédant de minimum aux enfants et aspirants pauvres. Chacun pressé par le besoin de gain se trouverait lésé d'être classé au 3e. ou 4e. lot. Il y aurait de toutes parts conflit de cupidité, qui étoufferait les germes de générosité.

Mais si le groupe contient des sociétaires à grande fortune, ils seront assez satisfaits de la portion considérable qui leur échoira en dividende actionnaire ou lot des capitaux : ils deviendront généreux et libéraux sur le lot à percevoir en dividende industriel.

Un riche harmonien se trouve assez payé d'un travail *attrayant*, quand il est entouré de sectaires dévoués et fidèles appuis de sa passion. Il regrette que la bienséance l'oblige à accepter un minimum de lot en industrie.

Il est donc bien important qu'une Phalange soit composée de gens très-inégaux en fortune comme en autres facultés. La Phalange où les inégalités seront le mieux graduées, atteindra le mieux à la perfection d'Harmonie, en répartition et autres relations. Voyez au chap. 7, l'effet des inégalités en équilibre de cupidité.

Il suit de là que le rapprochement de fortunes tant prôné par les sophistes est la disposition la plus contraire à la nature de l'homme. L'inégalité extrême, la richesse colossale chez les uns et nulle chez les autres, est un des puissants ressorts d'Harmonie, sauf la garantie du minimum, base de toute concorde en régime sociétaire.

Aussi la nature qui a besoin du levier de l'inégalité, pousse-t-elle violemment certains caractères à une cupidité démesurée, qui se rit des lois répressives et morales : de là vient qu'on ne peut maintenir la modération que par des mesures tyranniques, des constitutions monastiques dans le genre de celles des Spartiates et des Hernutes, nations qui sont des monstres passionnels, en dépit du suffrage de la philosophie.

3. *L'adoption continuatrice*, déjà citée aux ralliements de famillisme. C'est un sujet à reproduire en traitant de la répartition : l'on a vu combien les plus opulents du groupe sont jaloux du lustre de leur culture favorite, et doivent incliner à protéger, à *titrer d'adoption*, les enfants qui en seront continuateurs. Orythie, fille de Crésus, est peu engouée de l'œillet ; elle a pris parti au groupe des roses. Adraste, fils de Zénobie, est entiché des tubéreuses ; il est

capitaine du groupe qui les cultive. Ainsi nos deux riches œillettistes ne peuvent jeter les yeux que sur Sélima et Nisus, pour successeurs cabalistiques, pour continuateurs en attraction et adoptifs industriels. Dès lors Nisus et Sélima sont nécessairement inscrits au testament de Zénobie et Crésus.

Il arrivera que les autres enfants pauvres, âgés de six ans, deviendront de même à 15 ans les continuateurs adoptifs d'Artémise et Cléophas, dont ils obtiendront des legs. Atys et Aréthuse, gens de fortune médiocre, obtiendront de même, à titre d'adoptifs d'Hécube et Théophraste, des legs de moyenne somme ou legs moyens : ils se trouveront en balance d'avantages avec Sélima et Nisus qui, dépourvus de fortune, auront besoin des riches legs de Crésus et Zénobie, pour se trouver en balance d'héritages cabalistiques.

Lorsqu'une Phalange est bien graduée en son passionnel, à 810 caractères contrastés, les équilibres s'y établissent comme par enchantement, et aussi régulièrement que je viens de le supposer. L'Harmonie n'existerait pas moins, lors même qu'on n'atteindrait pas à cette plénitude d'équilibre, dont on restera fort loin dans les débuts. Le groupe que je viens de décrire est de haute perfection, comme tous ceux de formule : on en verra fort peu de cette régularité ; ils ne seront pas moins harmoniques, de même qu'un couple humain peut être fort beau, sans atteindre à la régularité de formes de l'*Apollon* et la *Vénus*.

Ces notions jointes à celles qui ont été données au chap. des testaments harmoniens, feront apprécier l'erreur générale sur la balance à établir dans les affections paternelles ; un père n'est heureux que par le contre-poids ou concurrence des enfants directs et consanguins avec les

adoptifs industriels ou continuateurs de passion. Ceux-ci, dans l'Harmonie, procurent d'autant plus de satisfaction aux adoptants, que le lien peut se transformer en mixte et participer de l'amour après l'avénement de l'adoptif à la puberté, surtout aux époques d'entrée dans le monde galant, entrée qui ne commence qu'à l'issue des premiers amours de vestalat ou damoisellat.

Un père civilisé qui renaîtrait dans la pleine Harmonie, reconnaîtrait avec surprise que l'affection consanguine ou paternelle simple est une passion doublement estropiée, dont le plein développement exige l'intervention des adoptifs continuateurs, et la faculté de *gâtement* harmonique (32, 34) des consanguins. Ce n'est qu'à ces deux conditions que le père peut obtenir une somme d'affection supérieure à la sienne, et se trouver amplement payé de retour, suffisamment idolâtré, aussi satisfait en ce genre qu'il l'est peu en civilisation. Tout père actuel qui verrait en Harmonie ce double retour en amour filial, s'écrierait : « J'ai connu la paternité, mais non les jouissances paternelles ; » de même que celui ou celle qui verrait les amours de pleine Harmonie, pourrait dire avec raison : « J'ai connu l'amour et non pas les amours. »

A mesure qu'on étudiera ces brillants effets d'Harmonie [sociétaire], ces accords ou ralliements du pauvre au riche, de l'inférieur au supérieur, et les moyens qu'ils fournissent pour concilier toutes les classes dans l'affaire DÉCISIVE de la répartition proportionnelle, on se convaincra que les passions, gages de tant « de calamités en civilisation », sont le plus sublime ouvrage de Dieu, et qu'en dépit des diatribes de la philosophie, on peut dire des passions comme de tant d'autres choses créées, DIEU A BIEN FAIT TOUT CE QU'IL A FAIT.

Toutefois, pour en venir à cette apologie de Dieu, il faut connaître la théorie des destinées et créations présentes et futures ; celles du mouvement dualisé (II, 36), et de l'analogie universelle ou psycologie comparée (III, 242) ; sans cette connaissance, tout esprit faible incline à suspecter la Providence, *en croyant la nature bornée aux moyens connus*. Tel est le vice dont il faut corriger notre siècle qui, malgré ses prétentions au rang d'esprit fort, ne s'est élevé qu'au bel esprit faible et très-faible en judiciaire, tant qu'il croit les vues de la Divinité bornées aux abominations connues, telles que les sociétés civilisée, patriarcale, barbare et sauvage, et l'horrible mobilier de création subversive qui nous peint les mœurs infâmes de ces quatre sociétés.

CHAPITRE V.

Objections sur l'Harmonie de répartition.

Avant de passer de celle des groupes à celle des Séries, je vais examiner trois objections seulement sur la distribution faite aux individus d'un groupe sociétaire.

1°. Argument d'analogie mathématique : on objectera que dans la répartition indiquée, l'équilibre est en raison *inverse des distances*, et non pas *inverse du carré des distances ;* méthode qui semble déroger à l'unité, en ce qu'elle établit, de l'harmonie passionnelle à la sidérale, même différence que de la racine au carré, que de la 1re. puissance à la 2e.

Cette différence est un attribut de l'unité, qui est sujette, comme toute la nature, à la progression exigée par la passion foyère ⋊ unitéisme.

Les créatures de 1er. échelon harmonique, les hommes, gravitent sur le luxe ou foyer, en raison inverse de la 1re. puissance, ou somme simple des distances.

Les créatures de 2e. échelon harmoniqne, les planètes, gravitent sur le luxe ou soleil, en raison inverse de la 2e. puissance ou carré des distances.

Les créatures de 3e. échelon harmonique, les univers ou pommes de tourbillon, gravitent sur un univers pivotal, en raison inverse de la 3e. puissance ou cube des distances.

Et ainsi des créatures de 4e. échelon, dites Binivers ou pommes d'univers; de 5e., les Trinivers ou pommes de binivers; de 6e., les Quatrinivers, etc.

L'homme n'étant que de bas degré, que dernier échelon des créatures harmoniques, il doit graviter en raison inférieure d'un degré puissanciel à celui de la planète, qui est en échelle d'harmonie un chaînon de 2e. puissance. L'unité dérive donc précisément de cette inégalité de degrés puissanciels sur laquelle repose l'objection.

2o. On doutera que les effets d'amitié et de générosité énoncés aux précédents chapitres soient applicables aux groupes industriels en général, et surtout à ceux de travaux peu attrayants, labour, fabrique, etc.

Nous concevons, dira-t-on, que Crésus dédaigne sa part de bénéfice industriel, 20 ou 30 fr. sur un travail de pure amusette, comme la culture des œillets. Nos Crésus font souvent des frais énormes pour leur parterre, et tel qui a la manie des fleurs, loin de chercher à gagner 20 fr., n'en est pas quitte, au bout de l'an, pour vingt louis de frais, outre les embarras de gestion, surveillance et friponnerie.

D'ailleurs, un fleuriste civilisé n'a pas l'avantage d'être

secondé par des Amaryllis, des Galatée, que nos Crésus voudraient, au prix d'une forte somme, attirer à soigner le parterre avec eux; et de même, plus d'une douairière s'adonnerait ardemment à la culture des œillets, si elle voyait ses fatigues adoucies par les soins du beau Tityre, du bel Endymion : à ce prix nos douairières cultiveraient au besoin les ronces et les épines.

Mais comment organiser ces réunions si gracieusement assorties, dans des travaux presque répugnants, tels que le labourage qui n'a pas, comme les œillets, le pouvoir d'attirer un Crésus, une Artémise? La charrue, la rizière, n'attirent que des athlètes pauvres, qui ne sont point disposés à céder leur quote-part de bénéfice.

Je réponds que ladite cession est un ressort accessoire; l'Harmonie s'établirait sans cette générosité, et par d'autres liens non encore décrits. D'ailleurs, on se tromperait lourdement en estimant, d'après l'état actuel d'une industrie, la dose d'attraction qu'elle exerce en Harmonie. Cette charrue si odieuse aujourd'hui sera conduite par le jeune prince comme par le jeune plébéïen : elle sera une espèce de *tournois industriel*, où chaque athlète ira faire ses preuves de vigueur et dextérité, s'en faire valoir devant les belles, qui viendront clore la séance en apportant le déjeûné ou le goûté.

Un jeune prince élevé dans la Phalange y aura, dès l'âge de huit ans, conduit de petites charrues avec le chœur des séraphins. A onze ans on le verra, par plaisir et par amour-propre, manier déjà une moyenne charrue, et s'appuyer, pour l'admission aux gymnasiens, de la profondeur et de la régularité des sillons qu'il aura tracés. Il briguera l'honneur de concourir, avec de plus âgés, au labour d'une terre légère : le roi son père y applaudira,

comme le père de la princesse Nausicaa lui applaudissait lorsqu'elle allait elle-même laver ses robes. (Odyssée.)

Ainsi chacun sera laboureur, dans l'Harmonie, et se fera une fête de la courte séance de deux heures de labour qui réunira, par intervention des cohortes vicinales, quatre ou cinq appâts divers et inconnus en civilisation, comme la lutte industrielle entre les cohortes, sur la beauté et la manœuvre de leurs bœufs; lutte qui offrira aux connaisseurs, autant d'intérêt que nos courses de chevaux.

3°. On arguera de l'insuffisance des moyens actuels en Attraction : où trouver, pour le canton d'essai, des nymphes propres à exciter l'enthousiasme dans les groupes industriels? On ne trouvera que de grossiers paysans, avec qui tout sybarite répugne à frayer, et encore plus à s'associer dans les travaux champêtres.

Pour réfuter ces objections et autres sur les lacunes d'Attractions, examinées à l'Épi-Section, il faudrait anticiper sur l'ordre des matières : n'ai-je pas dit qu'on débutera par l'Association simple, et que dans le cas où on fonderait d'emblée la composée, on ne pourrait pas former toutes ces Harmonies transcendantes avec une grossière génération de civilisés? Elle se polira pourtant assez promptement : nos rustres seront d'abord enthousiasmés d'un état de choses qui leur assurera plus de bonheur que n'en trouve aujourd'hui le seigneur dans son château. Ils seront bien vite corrigés de leur grossièreté, quand ils trouveront dans la politesse une voie de fortune assurée. Chacun d'eux deviendra, au bout d'un an, ce que devient aujourd'hui le paysan, qu'une hoirie d'un million installe dans un bel hôtel, où il se purge bien vite de sa crasse originelle.

Je me borne à ces trois objections entre beaucoup d'autres. A les bien examiner, elles militent contre la civilisation. Par exemple, on est tenté de croire que nos sybarites ne voudront pas être associés avec Grojean et Margot : ils le sont déjà aujourd'hui (je crois l'avoir fait observer). L'homme riche n'est-il pas obligé de débattre ses intérêts avec vingt paysans qui tiennent ses fermes, et qui tous s'accordent à griveler sur lui? Il est donc, par le fait, *associé des paysans*, obligé de s'informer des bons et mauvais fermiers, du caractère, des mœurs, de la solvabilité et de l'industrie ; il est *en société très-directe et très-fatigante* avec Grojean et Margot; il ne sera, en Harmonie, que leur associé indirect, dégagé des comptes de gestion qui sont réglés par les régents, procurateurs et officiers spéciaux, sans que le capitaliste ait besoin d'y intervenir, ni coure aucun risque de fraude. Il sera donc délivré des désagréments de son association actuelle avec les paysans; il en contractera une nouvelle où il n'aura rien à leur fournir, et où ils ne seront pour lui que des amis officieux et dévoués, selon les détails donnés sur le régime des Séries pass. et sur les ralliements. Si dans les festivités il paraît à leur tête, c'est qu'il lui aura convenu d'accepter le grade de capitaine. S'il leur donne un repas de corps, c'est qu'il prend plaisir à se reconnaître de leurs prévenances continuelles. [Cette intimité sera même active la première année, si on fait un bon choix de paysans, polis comme ceux de Paris et Tours. D'ailleurs le peuple harmonien se polira très-promptement.]

Ainsi l'argument élevé sur les répugnances d'association entre Mondor et Grojean, *déjà associés de fait*, n'est, comme tous les autres, qu'une argutie vide de sens, et dénotant seulement que la civilisation sait semer des

germes de haine partout où l'Harmonie créera (458), entre le riche et le pauvre, des germes d'affection. J'invite le lecteur à se défier de ses faux jugements sur ce sujet : si l'on a passé 3000 ans à étudier la science de discorde sociale ou civilisation, l'on peut bien accorder trois semaines d'étude à la théorie qui va donner tous les biens opposés, et ne pas se hâter d'accumuler les objections avant de connaître en plein les moyens d'exécution, dont ces premiers tomes sont loin de renfermer tout le système, et dont on ignore encore le plus brillant ressort, exposé au 7e. chap,, équilibre hypo-unitaire.

CHAPITRE VI.

Équilibre de Classement entre les Séries.

Nous passons de la partie au tout, et des masses inférieures ou simples, qui sont les groupes, aux masses composées qui sont les Séries de groupes affiliés.

Chaque Série étant ASSOCIÉE et non pas FERMIÈRE du tourbillon, elle perçoit un dividende, non sur le produit de son propre travail, mais sur celui de toutes les Séries, et sa rétribution est en raison du rang qu'elle occupe dans le tableau divisé en trois classes, *nécessité*, *utilité* et *agrément*.

Par exemple, telle Série qui cultive les graminées, ne perçoit ni demi, ni tiers, ni quart du produit des grains recueillis : ces grains entrent dans la masse du revenu à vendre ou à consommer ; et si la Série qui les a produits est reconnue de haute importance en industrie, elle est rétribuée d'un lot de 1er. ordre dans sa classe.

La Série qui produit les grains est évidemment de 1re.

classe ou de nécessité. Mais dans la classe de nécessité on peut distinguer environ cinq ordres, et il est probable que celle de la culture des grains sera « tout au plus de 3e. » ordre : je ne dis pas de 1er., car le travail de labour et de manutention du grain n'est nullement répugnant, et doit être classé après les répugnants, qui sont au 1er. des cinq ordres de nécessité.

Le travail des Petites Hordes est le premier de tous. Vient ensuite celui de boucherie, où elles interviennent pour la partie fétide ou triperie.

La fonction de boucher est très-prisée dans l'Harmonie : on y a beaucoup d'affection pour les animaux, et l'on se tient très-obligé envers ceux qui ont le courage de les tuer avec toutes les précautions imaginables pour leur éviter les souffrances et jusqu'à l'idée de la mort (1).

(1) Dans notre civilisation perfectible, on s'évertue à raffiner les souffrances des animaux, en disant pourquoi sont-ils bœufs, pourquoi sont-ils poulets, pourquoi sont-ils poissons (87, 373) ? Le boucher les entraîne à coups de fouet et morsures de chien dans les abattoirs fumants de sang, et dont l'odeur les effarouche, leur fait souffrir une mort anticipée. Tout cuisinier éclatera de rire si on l'invite à tuer ou étourdir les poissons avant de les écailler et les ouvrir.

La Série des bouchers harmoniens raffine sur les précautions qui peuvent éviter aux animaux l'idée de la mort. On a soin de laver par un canal et parfumer l'abattoir ; on les y attache en masse, afin que le groupe d'abatteurs les frappe simultanément : on prend enfin toutes les précautions qui peuvent leur éviter la souffrance réelle ou idéale. Le détail de ces soins serait ridicule aux yeux des Français, qui se délectent partout à torturer les animaux, quadrupèdes, oiseaux, poissons et jusqu'aux papillons. L'affection des harmoniens pour les bêtes donne un grand relief aux fonctions d'un boucher intelligent à les ménager, et cette fonction est classée au 1er. rang en nécessité.

D'autres fonctions peu considérées parmi nous, comme celle des infirmistes ou curateurs de malades, jouissent en Harmonie de la plus haute considération. Il en est de même de la Série des nourrices et pouponnistes : leurs travaux étant répugnants doivent être classés avant celui du labour, et former avec le travail des Petites Hordes, la section de 1er. ordre dans la classe de nécessité.

Répétons que ce n'est pas la valeur du produit qui est règle de rang : voici à cet égard un problème sur lequel se tromperont tous les civilisés. Si l'on demande laquelle des deux Séries de *floricoles* ou *fructicoles* doit être classée avant l'autre, chacun répondra que ce n'est pas même un sujet de doute; que les fruits sont infiniment préférables aux fleurs; que la Série qui cultive les vergers, les espaliers, doit non-seulement être classée avant celle qui cultive les fleurs; mais que celle-là doit être classée en catégorie d'utilité, et celle-ci en catégorie d'agrément, qui est moins rétribuée.

C'est fort mal jugé : la Série des vergers [ou des fructicoles], quoiqu'infiniment productive, reste dans la catégorie d'agrément, et de plus elle y est classée au-dessous de la Série des floricoles qui ne produit pas autant qu'elle coûte; les ventes de graines et fournitures aux parfums ne couvrant pas les frais de culture [des fleurs].

Etudions les motifs de ce classement, déduits des influences d'Attraction en mécanique sociétaire.

Les vergers, en Harmonie, sont des séjours délicieux : leur soin est le plus récréatif de tous les travaux. Les rencontres de cohortes vicinales, et les amours dont je n'ai pas parlé, s'y joignent à mille autres amorces. D'ordinaire, les sexes y sont réunis, l'un pour le travail de force, l'autre pour celui d'adresse. Tout verger est par-

semé d'autels de fleurs, entouré de cordons d'arbustes : le travail n'y exige guère de tentes roulantes, parce que les arbres en tiennent lieu. Si l'on ajoute à tous ces attraits, le charme puissant de la culture des fruits, l'avantage de n'être plus trompé sur les espèces ni volé sur les récoltes, de n'être entouré au verger que de sectaires polis et bienveillants, d'y trouver après la séance un déjeûné ou goûté au castel, d'y être stimulé par une foule de cabales sur les rivalités, on pensera que sur 1000 personnes il doit s'en trouver 999 en attraction pour le soin des vergers, au moins dans quelque branche. C'est une série infinitésimale [ou d'attraction générale], comme celle du poulailler (336).

La secte des vergers, abstraction faite de son produit, est donc la dernière en titres classiques, parce qu'elle est la plus forte en dose d'attraction. D'autres sectes recourront aux expédients pour renforcer d'attraction : celle-ci ne cherchera qu'à diminuer l'intensité d'appât, et ralentir l'empressement général à s'y enrôler.

Quant à la secte des floricoles, elle est fort mal appréciée en civilisation : si son produit est plein de charmes, son travail ne l'est guère; il exige beaucoup d'assiduité, de connaissances, de soins minutieux, pour un plaisir de courte durée. Sur ce, les amis du commerce [et de la charte] répondront qu'il faut supprimer les fleurs et semer en place des pommes de terre, comme aux beaux jours de Robespierre qui en fit placer dans les carreaux du parterre des Tuileries. Ces semailles morales ne se concilieraient pas avec le mécanisme harmonien qui exige beaucoup de fleurs, soit pour le charme des travaux champêtres, soit pour l'éducation des enfants, et surtout des filles. C'est par l'amorce des fleurs qu'on les passionne dès le

bas âge pour l'agriculture, et qu'on les habitue aux études, à la dextérité qu'exige cette difficile industrie.

Les fleurs ont en Harmonie beaucoup d'autres titres qui laissent à douter si la Série des floricoles ne sera pas classée dans la 2e. catégorie, au rang d'utilité, d'où chaque civilisé se hâterait de l'exclure en faveur de la Série des fructicoles qui a le tort, *si c'en est un*, d'attirer trop fortement. Or il faut, selon la loi des contre-poids, placer au dernier rang en bénéfice, la Série qui est au premier rang en dose d'attraction.

On peut juger par ce parallèle des fruits et des fleurs, que l'Harmonie, en appréciation de travail, se règle sur des bases fort différentes de celles admises en civilisation, et que la quantité ou valeur réelle du produit, qui serait parmi nous boussole exclusive d'estimation des travaux, ne le sera point dans l'état sociétaire. Il placera au dernier rang l'industrie la plus précieuse peut-être; car les deux sexes de femmes et enfants harmoniens vivront de fruits [ou] crus ou en compote et marmelade, bien plus que de graminées : nous en avons l'indice dans le bas prix actuel des sucres cultivés par les indigènes, comme en Indostan.

D'autre part, des fonctions qui nous semblent aujourd'hui de pure superfluité, comme l'Opéra, seront en Harmonie au premier ordre de nécessité. « Cependant, » diront les civilisés, on peut se passer d'opéra, et l'on » ne peut pas se passer de boulangers ni de bouchers. » L'objection est juste, quant à l'ordre civilisé qui n'est pas susceptible d'attraction industrielle; mais on a vu, au livre de l'éducation, que l'opéra est un des plus puissants ressorts pour former l'enfant à la dextérité, à l'unité active en fonctions industrielles; il est, à cet égard, objet de 1re. nécessité, et rétribué comme tel.

En définitive, le classement des Séries est réglé selon les convenances générales, et non selon les produits. Posons plus régulièrement le principe : on estime leur priorité de rang en raison composée des bases suivantes.

1. En raison directe de concours aux liens d'unité, au jeu de la mécanique sociale.

2. En raison mixte des obstacles répugnants.

3. En raison inverse de la dose d'attraction que peut fournir chaque industrie.

1°. *Titre direct;* Concours a l'unité. Le but est de soutenir l'association dont on obtient tant de richesse et de bonheur; la Série la plus précieuse est donc celle qui, productive ou improductive, concourt le plus efficacement à serrer le lien sociétaire. Telle est la Série des Petites Hordes, sans laquelle tout le mécanisme de haute Harmonie serait dissout, et le ralliement d'amitié impossible. Elle est donc la première en titre direct ou concours à l'unité, comme sur les deux autres titres de base.

2°. *Titre inverse;* Dose d'Attraction. Plus un travail excite d'attraction, moins il a de prix *pécuniaire :* dès-lors l'opéra et les vergers devraient être deux séries de 3e. classe ou agrément. La Série des vergers est renvoyée à ce rang, parce qu'elle n'est que de titre inverse, ne concourant pas plus à l'unité que tous les divers travaux agricoles. Mais la Série d'opéra concourt spécialement à l'unité, par sa propriété de former l'enfant à toutes les harmonies matérielles : cette Série est donc précieuse à double titre, en direct et inverse, et prend place aux premiers rangs dans la catégorie de nécessité.

3°. *Titre mixte;* Obstacles répugnants, comme travail des mineurs, ou des infirmistes et pouponnistes. L'obstacle purement industriel est souvent un sujet d'amusement;

les athlètes s'en font un jeu ; mais on ne peut pas se faire un jeu d'une répugnance qui fatigue les sens, comme serait le curage d'un égout, la descente dans une mine : on peut la surmonter par point d'honneur, comme le font les Petites Hordes et les infirmistes; elle n'est pas moins lésion sensuelle; tandis que la fatigue simple et sans dégoût, comme celle d'un homme qui monte sur des poiriers et cerisiers, peut devenir amusette et plaisir réel. De là vient que l'ordre sociétaire n'estime pour mérite que les fatigues répugnantes.

Les obstacles purement industriels et sans fatigue sensuelle seraient une fausse base de classement, qui élèverait la Série des vergers au rang des travaux de nécessité. Elle ne doit point y figurer quant au dividende ou rétribution pécuniaire, étant trop bien pourvue de contre-poids agréables, et dépourvue de concours spécial à l'unité. C'est en combinant bien les trois règles ci-dessus, qu'on parvient à classer exactement et équitablement les rangs de chaque Série, en prétention au dividende pécuniaire, dont la distribution n'est pas un travail purement arithmétique. On va en juger au chap. suivant.

CHAPITRE VII.

Répartition Hypo-Unitaire, en raison directe du mérite et inverse de la cupidité.

Constamment j'ai posé en principe que l'homme est fait pour les Harmonies bi-composées [double et quadruple plaisir]; qu'il ne lui suffit pas même du bonheur composé ni des accords composés, et encore moins des simples, qui ne sont admissibles qu'en relais. Voyez entre autres le chap. VII, Cis-Légom., III, 183.

Appliquons ce principe à la grande affaire de la répartition. Je n'ai élevé l'accord, chap. 3e., qu'au lien composé, en raison *directe des masses et inverse des distances :* à ces conditions, ma théorie ne serait qu'au niveau de la newtonienne, qui borne à deux impulsions les lois d'équilibre du système planétaire; il se forme du concours de quatre impulsions, et non pas de deux.

Les newtoniens n'expliquent rien sur les causes des distributions, distances et conjugaisons des astres; ils n'ont déterminé qu'une harmonie d'effets : ils ignorent celle des causes de distribution, réglée par les affinités aromales d'où naît un contre-équilibre en raison directe et inverse. L'accord des planètes est donc bi-composé comme celui des passions, dont on a vu chacune en accord bi-composé, par les quadrilles de ralliement (383, 421, 450, 461).

Même ordre doit régner dans l'accord de répartition unitaire : j'y ai appliqué, au chap. 3e., les deux leviers newtoniens (505); il reste à en appliquer deux autres pour équilibrer en bi-composé.

En passant des groupes aux Séries, les principes de répartition sont les mêmes, quant au fond, sauf modification de forme, c.-à-d. qu'au lieu de rapporter les prétentions à trois titres, Travail, Capital et Talent, on les distingue en Nécessité, Utilité et Agrément. C'est même échelle en importance de fonctions.

Le « droit » de chaque Série est composé, dérivant de divers « mérites » dont il faut estimer l'ensemble par une règle d'alliage. On distingue en « répartition aux séries : »

« Le nombre des coopérateurs;

» Le temps donné aux fonctions;

» La balance de force des sexes, »

et autres quelconques à évaluer combinément. On subdivise les séries de classe en séries d'ordre, comme seraient dans la classe de *nécessité*,

16 de 1re.	nécessité,	à	5,000 fr.
18 de 2e.	»	à	4,500
20 de 3e.	»	à	4,000
22 de 4e.	»	à	3,500
24 de 5e.	»	à	3,000

Même échelle en classe d'*utilité* et en classe d'*agrément*.

La balance des divers titres [qui sont : *Degré*. *Proportion*], *Nombre*, « *Temps* », *Force*, etc., est une affaire purement arithmétique, dont l'exactitude dépendra des écritures et de l'observation des faits bien faciles à constater. On verra aisément combien une Série d'enfants de tel âge effectue de travail, proportionnément à une Série d'hommes faits. En moins de trois ans on aura des données « régulières » sur toutes ces estimations, où il n'est pas même besoin d'une exactitude bien rigoureuse. Il suffira provisoirement d'une bonne approximation entre sociétaires soutenus « par les » accords intentionnels.

Cette branche d'accords est d'ORDRE DIRECT, puisque chaque Série doit recevoir en raison directe de ses titres industriels ou mérites. Quelque régularité qu'on mît à les classer et bien constater les droits respectifs, on risquerait de mécontenter les prétendants et échouer en accords généraux, si l'on ne trouvait l'art d'apprivoiser la passion qui désorganise tout dans l'état actuel : c'est la CUPIDITÉ. Il faut, pour l'équilibre « concilier » l'accord [collectif] *direct* de mérites ou titres industriels, avec la cupidité [individuelle] ; amener chaque individu à être d'autant plus ami de la justice, qu'il sera plus avide de gain.

« Y pensez-vous, répond le siècle? C'est la soif du » gain qui pousse les hommes à « l'iniquité » et qui leur » ferme l'oreille à tout ce qui est juste et honnête : quand » l'amour du gain les possède, ce sont des tigres altérés » du sang du pauvre, sourds à tout conseil de modéra- » tion. »

Je sais là-dessus ce que chacun sait, et je répète que c'est en irritant la cupidité individuelle, qu'on va amener les harmoniens à l'extrême équité, et métamorphoser en *soif de justice* la frénésie [cupide] que nous nommons *soif de l'or*.

J'ai dit (501) qu'on ne s'attendait pas à tous les moyens d'accord que fournit l'état sociétaire, et je réservais celui-ci pour le dernier, comme le plus surprenant. Les harmonies hyper-unitaires, décrites au chap. 3, ne seraient point encore suffisantes; il faut aux luttes de générosité ajouter les garanties de justice. Nous allons en trouver « le moyen » dans la cupidité, sans autre stratagème que d'élever du simple au composé cette passion si odieuse en essor simple.

Bien loin de supprimer le vil intérêt, selon le vœu des philosophes, nous allons lui donner le plus sublime essor, et faire naître de l'avidité même, la plus éclatante vertu, la justice collective et individuelle. C'est le plus « curieux » des problèmes de substitution absorbante (II, 355); le plus propre à nous convaincre que le docte créateur des passions *a bien fait tout ce qu'il a fait*.

Il n'est pas, je crois, de sermons plus inutiles que ceux où l'on dit aux civilisés : « Soyez modérés dans votre am- » bition; ne cherchez point à tout envahir; aimez que vos » concitoyens obtiennent leur part des bénéfices, et sa- » crifiez, s'il le faut, une partie du vôtre pour établir la

» concorde. » Celui qui prêcherait pareille doctrine aux marchands, aux procureurs, [aux maquignons], aux paysans, aux civilisés quelconques, serait bien la voix qui crie dans le désert.

C'est par les impulsions cupides qu'on va amener tous les harmoniens à cette justice pondérée : mais n'est-ce point contredire les lois de l'Attraction? J'ai dit qu'elle veut des passions ardentes, insatiables de richesses et de plaisirs : comment de tels hommes seront-ils modérés, désintéressés en distribution des bénéfices? Chacun, s'il est avide de richesses, voudra la part du lion; et le premier débat sur les répartitions sera [donc un] signal de discorde et de fureurs entre les groupes et les Séries! Il n'en sera rien. Nous allons les voir sur ce point aussi calmes, aussi philosophes en réalité, que les beaux esprits le sont en paroles. Ce prodige ne tient, je le répète, qu'à élever la cupidité, du mode simple au composé.

Si chacun des harmoniens était, comme les civilisés, adonné à une seule profession; s'il n'était que maçon, que charpentier, que jardinier, chacun arriverait à la séance de répartition avec le projet de faire prévaloir sa profession, faire adjuger le lot principal aux maçons s'il est maçon, aux charpentiers s'il est charpentier, etc. : ainsi opinerait tout civilisé : mais en Harmonie, où chacun, homme ou femme, est associé d'une quarantaine de Séries, personne n'est intéressé à faire prévaloir immodérément l'une d'entre elles; chacun pour son intérêt même est obligé de spéculer en mode inverse des civilisés, et de voter en tout sens pour l'équité. « Démontrons le fait » sous le rapport de l'intérêt, et sous celui de la gloriole (co-élément d'ambition, 379).

Alcippe est membre de 36 Séries, qu'il distingue en

trois ordres, A, B, C. Dans les 12 de l'ordre A, il est ancien sectaire tenant les premiers rangs en importance et en droits au bénéfice : dans les 12 de l'ordre C, il est nouveau sectaire, ne pouvant espérer que de faibles lots; et dans les 12 de l'ordre B, il est en moyen terme d'ancienneté et de prétentions. Ce sont trois classes d'intérêts opposés, stimulant Alcippe en trois sens différents, et le forçant *par intérêt et par amour-propre* à opter pour la stricte justice. En effet :

S'il y a lésion, fausse estimation du mérite réel de chaque Série, Alcippe sera lésé sur les dividendes à recueillir dans les 12 Séries A où il excelle. Il sera piqué, en outre, de voir leur travail et le sien mal appréciés. A la vérité, cette injustice pourra favoriser les 12 Séries C; mais comme il n'y est que subalterne, rétribué de faibles lots, il ne serait pas compensé des pertes à éprouver dans les 12 Séries A, où il obtient les lots supérieurs. Quant aux 12 Séries B, où il est sectaire moyen, il lui importe également qu'elles soient rétribuées avec justice; car en obtenant trop, elles préjudicieraient aux Séries A et C : Alcippe ne veut pas être lésé dans les Séries A où il a de fortes parts; il ne songe pas à se récupérer sur les Séries B où il n'a que des parts moyennes; ce serait duperie évidente. [Il ne veut pas qu'on ravale les séries C, où son penchant l'a enrôlé, et si les séries B obtiennent trop peu, il sera lésé sous d'autres rapports.]

Pense-t-on qu'Alcippe tâchera de faire favoriser les 12 Séries A où il perçoit de forts dividendes? Mais ces 12 Séries sont des trois classes; environ quatre de nécessité, quatre d'utilité, quatre d'agrément. Si Alcippe obtenait du gain sur les quatre premières, il perdrait d'autant sur les 4 dernières. Le besoin de justice trinaire est le même

sur ces 12 Séries qu'il l'était plus haut sur la balance d'intérêts dans les 36 Séries. Moyennant ce mécanisme, l'individu se trouve, par cupidité même, forcé à désirer et recommander la justice; et plus il raffine en calculs d'intérêt, plus il incline à l'équité.

L'impulsion est la même en sens d'amour-propre. Si quelque vice de répartition lésait l'une des trois classes, *nécessité, utilité, agrément*, Alcippe serait lésé dans les 12 Séries où il excelle, car elles se trouvent mi-parties de ces trois classes. Ni Alcipe, ni d'autres ne voudraient voir leurs travaux de prédilection ravalés et rétribués en dessous de leur valeur « même là où ils sont novices. » Or, pour leur garantir cette juste rétribution sur les douze travaux favorits, il faut que la justice s'étende à tout l'ensemble des Séries distinguées en trois classes.

On pourrait sur ce sujet entrer dans les détails spéciaux et les parallèles de lésion, d'où l'on conclurait que plus un homme sera cupide et spéculateur en intérêt, plus il opinera pour la plus stricte justice, tant par intérêt que par amour-propre ou gloire (379). [Appliquer à Alcippe, à ses 36 Séries, le théorème de l'influence du carré du terme moyen de Série, égale à l'influence du multiple des extrêmes. Traiter en Série arithmétique et non géométrique, quia homme basse puissance, ita en masse et distance, moindre degré que planète.]

Voilà donc la cupidité d'accord avec toutes les impressions nobles, dont nous avons détaillé les influences à la section des ralliements. On a vu que par impulsion des 16 ressorts de ralliement, chacun n'apporte en séance de répartition que les vues les plus généreuses : or, quand toutes les opinions et tous les intérêts s'uniront à vouloir [avec les accords intentionnels] la générosité et la justice,

comment pourrait-on ne pas y arriver, surtout avec les moyens d'estimation régulière exposés dans ce chapitre et au précédent.

D'ailleurs, une légère inexactitude en évaluation ne préjudicierait à personne; car on sait que si on obtient plus dans une Série, moins dans une autre, on se trouve à peu près en balance, et dans ce cas il n'y a pas de lésion réelle. Ces minuties de détail pourraient-elles troubler l'union, dans une société où tous les âges et les sexes enthousiasmés de leur bonheur social, n'arrivent aux débats de répartition qu'avec l'intention de tout sacrifier au maintien d'un si bel ordre?

Ajoutons que si on lésait *involontairement* une Série, effet qui pourrait avoir lieu sans intention et par suite d'erreur générale, on s'en apercevrait bien vite au ralentissement d'attraction; l'on y verrait de la désertion, de la tiédeur; d'où l'on conclurait à la renforcer d'attraction, soit en modifiant l'assortiment de caractères ou clavier passionnel, soit en lui allouant une indemnité provisoire sur le fond de réserve composé du lot abandonné par les Petites Hordes, soit en l'élevant en «degré» à la répartition de l'année suivante. Ainsi les erreurs involontaires qu'on pourrait commettre, seraient réparées aussitôt qu'aperçues. Le défaut d'expérience et les lacunes d'attraction causeront au début bon nombre de ces erreurs; mais en moins de trois ans, l'on arrivera à des données expérimentales et certaines sur tous les menus détails d'équilibre, et le travail de répartition ne sera qu'une routine familière dès la 3e. année. Quant à la 1re., chacun abonnera d'avance (Epi-section) en lot industriel.

Il résulte du mécanisme décrit ci-dessus, que l'ordre

sociétaire, en fait de répartition, a les propriétés inestimables :

D'absorber la cupidité individuelle dans les intérêts collectifs de la Série, etc., et d'absorber les prétentions collectives de chaque Série, par les intérêts individuels de chaque sectaire dans une foule d'autres Séries.

C'est une Harmonie directe et inverse; harmonie Bi-Composée, en ce qu'elle concilie d'une part l'intérêt des individus par celui des masses, et d'autre part l'intérêt des masses par celui des individus. Elle réunit la justice d'intention à celle de spéculation ; justice qu'ils n'acquerraient pas en lisant le Digeste et les Pandectes; ils n'y puiseraient que les règles de justice simple et fausse, que l'art d'établir la duplicité d'action, le conflit entre l'intérêt collectif et l'intérêt individuel, qui se soutiennent en double sens dans le mécanisme sociétaire.

Ce prodige est dû principalement à l'essor de la passion anti-philosophique, dite *Papillonne*, qui, réduisant à une heure ou deux l'enthousiasme industriel et la durée des séances, donne lieu à l'enrôlement de chaque individu dans une quarantaine de Séries, au lieu d'une seule à laquelle il faudrait se borner selon les monotones usages de la civilisation, « qui » oblige un homme à faire du matin au soir, et du 1er. janvier au 31 décembre, toujours la même chose ; toujours des souliers, toujours des plaidoyers : que de monotonies pour l'esprit et le corps, y compris celle du devoir conjugal, obligé selon Sanchez !

Analysons en thèse régulière le brillant effet de justice harmonienne que je viens de décrire ; on peut le réduire à deux impulsions, dont l'une milite en raison *directe* du nombre de Séries que fréquente l'individu, et l'autre en

raison *inverse* de la durée des Séances de chaque Série. Nul théorème n'est plus digne d'attention.

1°. *En raison directe du nombre de Séries fréquentées.* Plus ce nombre est grand, plus l'individu associé à tant de Séries se trouve intéressé à ne point les sacrifier toutes à une seule, et à soutenir les intérêts de 40 compagnies qu'il chérit, contre les prétentions de chacune d'entre elles.

2°. *En raison inverse de la durée de leurs travaux.* Plus les séances sont courtes et rares, plus l'individu a de facilité à s'enrôler dans un grand nombre de Séries dont l'influence ne serait plus balancée, si l'une d'entre elles, par de longs et fréquents rassemblements, absorbait le temps et la sollicitude de ses sectaires, et les passionnait exclusivement. C'est pour éviter ce vice qu'on a recours aux emprunts de cohortes vicinales et autres expédients abréviatifs.

Dans ce mécanisme, la philosophie trouve enfin le gage d'équilibre qu'elle a vainement rêvé, le secret d'armer l'individu, l'égoïste, contre ses propres passions (effet de *cupidité composée*), et le secret d'harmoniser la masse par la droiture des intentions individuelles.

En admirant ces doubles équilibres, ces doubles miracles du mécanisme sériaire, observons que sa boussole est Une : toujours la déférence rigoureuse au vœu des trois passions neutres ou distributives, toutes trois développées constamment et combinément dans le régime sociétaire, qui satisfait :

11e. La *Papillonne*, par la plus grande variété possible en fonctions individuelles;

10e. La *Cabaliste*, par le classement trinaire des intrigues, leur contraste méthodique, [et l'échelle bien

nuancée des espèces d'industrie dont la Série est le genre.]

12e. La *Composite*, [charme composé permanent] par intervention combinée des quadruples ressorts d'enthousiasme et d'équilibre.

Ces trois passions sont donc l'oracle qu'il faut consulter sans cesse, dans tout problème sur le dispositif de l'Harmonie. Leur application est le sujet le plus propre à exercer un étudiant : faisons-en le sujet d'un problème d'équilibre momentané et limité à une journée seulement.

CHAPITRE VIII.

Distribution d'une journée de bonheur ou de plein équilibre de passion.

Entendez la belle compagnie, les oisifs des capitales. Ils vantent les délices de leur genre de vie, le ravissement qu'on goûte dans leurs sociétés choisies : quel fâcheux décompte ils vont trouver, en comparant leur plus heureuse journée au sort dont jouit chaque jour, dans l'Harmonie, le moins riche des hommes en santé.

Pour faire juger si un civilisé peut avoir une seule journée de bonheur plein, je vais tracer le tableau fictif d'une journée régulièrement employée selon le vœu des trois passions distributives. On verra par ce tableau, combien la civilisation est inhabile à nous procurer un seul jour, les biens que l'état sociétaire fournira chaque jour à ses moindres citoyens.

Vu la rareté des jouissances de l'état actuel, il me sera difficile de remplir convenablement le tableau; je vais le composer d'un minimum de 12 séances et 2 pivotales. Il faudra majorité des séances en plaisir composé,

selon la règle générale qui n'admet le bonheur simple qu'en relais du composé.

Débutons par la tâche la plus difficile; faire lever notre sybarite dès le grand matin. Quel stimulant mettre en jeu pour l'arracher du lit à 4 heures? Suffira-t-il de lui présenter un chapitre de morale vantant les beautés du lever de l'aurore? Ce ne sera pas pour lui un sujet de tentation : il répondra avec raison, que la campagne, au lever comme au déclin du jour, ne présente à ses regards que des masures et des paysans déguenillés. Nos scènes d'agriculture sont un objet de répugnance et non d'attraction: aussi n'ose-t-on les produire, soit en poésie, soit au théâtre, qu'avec un fard de luxe et un attirail d'exagération qui prouvent assez que les fonctions de nos paysans sont un supplice pour eux, et un spectacle insipide pour l'homme de goût.

Quoi donc! proposer à celui-ci dès les 4 heures du matin la chasse ou la pêche! Tout cela est plaisir simple, comme celui de rester au lit. Cléon s'y trouve bien; l'ennui de l'habillement l'y retient; il n'en sortira pas volontiers avant 8 heures, ayant tout le temps d'aller chasser et pêcher. D'ailleurs, le mauvais temps peut régner et entraver les courses de chasse et de pêche.

Bref, pour sortir Cléon du lit, il faut une composite ou plaisir composé. Il faut donner à son imagination une secousse assez forte pour surmonter à la fois l'appât du chevet et l'ennui du vêtement.

Dira-t-on qu'il a peut-être passé la nuit avec Phryné ou Aspasie; qu'il trouvera assez de plaisir à conserver sa compagne jusqu'à 8 heures du matin? C'est escobarder sur le problème de bonheur continu; car le premier bien de l'homme étant la santé ou vigueur, le luxe interne,

qui est le fruit d'une vie active, l'homme s'éloigne de ce but s'il se vautre dans la mollesse. Il importe donc à celui qui a passé la nuit avec sa belle, de trouver, dès l'aube du jour, une option sur d'autres plaisirs qui le distraient, le garantissent de l'excès, et l'entretiennent dans la variété de fonctions qui est gage de santé (vœu de la 11e. passion, dite Papillonne).

Tel est l'avantage dont jouit chaque harmonien. Alcibiade et Aspasie se lèveront à quatre heures du matin, parce que des plaisirs très-variés les appellent. Ils vont goûter un PARCOURS, ou assemblage de diverses jouissances qui feront contre-poids à l'indolence. Ils auront pour amorces le lever galant ou arrière-cour d'amour qui est tenue à quatre heures du matin, et où se débrouillent toutes les intrigues de la nuit; la cour des vestales, et différentes assemblées auxquelles succède, à 4 h. 3/4, le *délité* ou repas matinal suivi de parade et hymne à Dieu; les harmoniens jugeant sage de s'attabler et jouir des bienfaits de Dieu avant de lui adresser des actions de grâces. Aussi le repas matinal est-il considéré chez eux comme cène religieuse, initiative de l'office divin.

Essayons, avec les faibles moyens que fournit la civilisation, de composer à notre sybarite une journée harmonienne, et par conséquent attrayante en lever matinal.

Nous limiterons les séances au terme de 1 à 2 heures, selon les règles de la composite et de la papillonne qui ne permettent pas d'excéder ce terme; l'ivresse du plaisir ne pouvant pas se soutenir au delà de deux heures.

1re. Séance, de 4 heures à 5 1/2. Il faut débuter par une composite ou assemblage de deux plaisirs; encore faut-il en exclure l'amour, défendu par la philosophie moderne. Recourons donc aux plaisirs politiques et mo-

raux : supposons qu'un postillon vienne, à 4 heures du matin, annoncer à Cléon l'arrivée de son père qui, après une longue absence, revient avec la nouvelle du gain d'un procès de cent mille écus, d'où dépend leur fortune.

Il y a ici double plaisir de l'âme, composite bâtarde; la joie du gain d'un procès décisif en fortune, et la joie de revoir un père depuis longtemps absent (je le suppose père aimé, et non pas de ceux que le peuple appelle crûment des *pères vit trop*, parlant à leur personne; tant les enfants se gênent peu chez le peuple, pour dire aux pères l'auguste vérité, et les inviter à mourir le plus tôt possible).

L'appât qu'on vient de citer est assez fort pour décider Cléon à se lever, et aller recevoir son père dont la voiture suit de près le courrier. Les détails sur les intrigues du procès et autres nouvelles pourront bien fournir une séance animée et soutenir l'empressement pendant une grande heure. Au bout de ce temps, la fougue sera calmée, l'enthousiasme ralenti, et il faudra, selon les lois de la Papillonne, un nouveau plaisir et même une option sur plusieurs : mais avec les pauvretés du mécanisme civilisé, ne prétendons pas aux options, et bornons-nous à présenter un plaisir seulement, pour chaque relais passionnel.

2e. Séance, 5 1/2 à 7 heures. Des voisins informés de l'heureuse nouvelle viennent complimenter le père et le fils. L'un d'eux propose une partie de chasse et un déjeûné à son château près de la ville. Il faut supposer la chasse heureuse et la compagnie agréable. Cette séance peut conduire Cléon jusqu'à 7 heures; elle est de composité bâtarde (on doit se rappeler que la composite est de trois espèces, engrenée, bâtarde et multiple).

3e. Séance, de 7 à 8 1/2 heures. Cléon arrive au

château; il y trouve quelque beauté dont nous le supposerons amoureux, ou du moins courtisan dans des vues de mariage, puisque tout autre dessein serait coupable, selon la philosophie. Le gain du procès donne du relief à sa prétention; il sera fort bien accueilli des parents ainsi que de la jeune personne, et la séance, y compris un déjeûné, peut se prolonger agréablement jusqu'à 8 1/2 heures : c'est composite engrenée.

4e. Séance, de 8 1/2 à 10 heures. Cléon retourne à la ville, où il arrive à 9 h. Il se bornera jusqu'à 10 h. à un plaisir simple, comme lecture d'un ouvrage nouveau, de gazettes ou mémoires, qui rempliront agréablement une heure. Ici le plaisir simple est bien placé; il forme relais à trois séances de composé.

5e. Séance, de 10 h. à 11 1/2. Au sortir d'un plaisir simple, il faut alterner par un composé. Nous supposerons à Cléon quelqu'intrigue secrète, quelqu'amour *illicite* qui l'occupera jusqu'à 11 1/2. Si nous n'admettons pas le vice à la fête, il sera impossible de conduire notre civilisé au terme d'une journée de minimum harmonien, ou journée dialoguée en octave simple à douze plaisirs et les deux pivotaux. Passons-lui donc cette séance galante, de 10 à 11 h. 1/2, puisqu'il est connu que le plus juste pèche sept fois par jour.

6e. Séance, de 11 1/2 à 1 h : on relayera la vacation amoureuse par une affaire d'intérêt, une acquisition avantageuse. Le gain de son procès détermine quelque voisin à transiger sur un immeuble en litige : Cléon acquiert un domaine arrondissant et longtemps contesté; il l'obtient à bon prix. Les pourparlers et rédactions fourniront une séance animée jusqu'à une heure; séance de pur intérêt, plaisir simple.

Y Séance pivotale, de 1 h. à 2 1/2. *Le dîné.* Je le suppose assez bien pourvu en bonne chère et en convives, pour reunir les plaisirs des sens et de l'âme, composite engrenée.

7e. Séance, de 2 1/2 à 4 h. Arrive un envoi de végétaux exotiques pour la serre, qu'il veut rendre la plus brillante du pays. Cet incident rassemble chez lui quelques savants qui, aidés du café et du punch, dissertent en grec et latin sur les genres et les espèces, tandis que les jardiniers procèdent à l'empotage, et travaillent au lieu de parler et boire. Les végétaux sont arrivés en bon état; Cléon triomphe d'avance de l'éclat futur de sa serre. Il y a ici composite engrenée, plaisir de la vue excité par le bel assortiment de végétaux rares, et jouissance d'amour-propre, dans les éloges qu'obtient sa collection, et dans le relief de primauté dont va jouir sa serre.

8e. Séance, de 4 à 5 h. Passage d'un personnage puissant, par la protection de qui il espère obtenir un emploi de haute valeur. Les belles promesses de sinécure et les fumées d'ambition vont l'enivrer pendant une heure, jusqu'au départ du voyageur. Plaisir simple, et peut-être composite bâtarde.

9e. Séance, de 5 h à 6 h. 1/2. Visite d'une coterie que nous supposerons un peu moins insipide que d'usage. Il faut donner à Cléon un brin d'amour dans cette assemblée, qui à défaut serait fade comme toutes les coteries sans amour. Animons la séance en faisant obtenir à Cléon un rendez-vous de la belle. Toutefois, c'est déjà le second péché que nous lui laissons commettre dans cette journée; tant il est impossible de suivre les sentiers de la morale douce et pure, en distribuant une journée à variantes graduées. Nous soutiendrons cette séance

d'autres plaisirs permis, comme glaces, goûté délicat, pour former jouissance de composite engrenée.

10e. Séance, de 6 1/2 à 7 1/2 h. Cavalcade avec ses amis; plaisir simple : il en faut par fois en relais.

11e. Séance, de 7 1/2 à 9 h. Spectacle : nous y réunirons tous les ressorts du plaisir; pièce intéressante, acteurs *idem*, compagnie joyeuse dans la loge, rencontres piquantes, etc.; enfin, composite engrenée, plaisir des sens et de l'âme.

12e. Séance, de 9 h. à 10 1/2. Le soupé clora la journée : afin qu'il ne soit pas maussade comme les repas de famille, recourons aux beaux-arts; convions quelques artistes de passage qui charmeront la société : leurs talents, soutenus de ceux du cuisinier, produiront une jouissance composée.

X *Séance contre-pivotale.* Puisque nous décrivons la journée d'un heureux civilisé, il ne faut pas le supposer marié, l'envoyer à la corvée conjugale pour clôture. Laissons-le donc s'aller coucher sans nous informer avec qui : exceptons cette séance du nombre des situations morales dont il est permis de rendre compte. Après tout, ce n'est que son troisième péché; et la morale nous assure qu'on passe au juste 7 péchés par jour : celui-ci est donc, au bout de la journée, en bénéfice d'indulgence.

Récapitulons sur cette distribution.

TABLEAU DES 12 SÉANCES DE JOURNÉE ÉQUILIBRÉE.

1re. *Composite* mixte pleine.	7e. *Composite* mixte pleine.
2e. *Composite* mixte bâtarde.	8e. Plaisir simple.
3e. *Composite* engrenée.	9e. *Composite* engrenée.
4e. Plaisir simple.	10e. Plaisir simple.
5e. *Composite* multiple.	11e. *Composite* engrenée.
6e. Plaisir simple.	12e. *Composite* engrenée.
Y *Composite pivotale.*	X *Composite contre-pivotale.*

Remarquons, par apostille à ce tableau, que les plaisirs simples, figurant ici au nombre de 4, deviennent très-séduisants lorsqu'ils forment relais ou variante d'une composite à l'autre. L'âme et les sens peuvent soutenir consécutivement 2 ou 3 séances de plaisir composé, surtout lorsqu'on goûte des composites bâtardes et radoucies, comme celles numérotées 1 et 2. Après cette succession de jouissances très-actives, l'âme et le corps ont besoin d'un plaisir simple, d'un bien-être modéré, qui succède pour quelques instants à l'ivresse. Il devient nécessaire comme le sommeil après la plus charmante journée; et dans ce cas, la station momentanée d'une heure en plaisir simple est presque aussi agréable que le charme véhément du plaisir composé. Ainsi le veut la 11e. passion, *là Papillonne ou alternante.*

Soit dit pour satisfaire les amis de la simple nature, si maltraitée dans ma théorie. Je leur fais une concession bien ample; 1/3 sur la journée, et souvent 5/12; car le minimum de bonheur peut comporter jusqu'à 5 séances d'essor simple sur les 12 qui doivent partager la journée du pauvre. Quant au riche, on a vu ailleurs que ses journées doivent être portées à 32 séances de plaisir, non compris les pivotales en parcours. Quel parallèle à faire avec les horreurs de la civilisation, et les ennuis dont est si souvent accablé le plus heureux des monarques, fort embarrassé de se procurer, seulement à chaque mois, une journée aussi heureuse que celle que je viens de décrire comme lot de minimum habituel pour le plus pauvre des harmoniens!

CHAPITRE IX.

Critique de cette journée de bonheur minime.

J'ai terminé les Prolégomènes par un chapitre de théorie sur les conditions du bonheur (III, 183 et 547). Je termine le traité provisoire par un article de pratique ou application, qui se compose des chapitres 8 et 9. Au tableau qu'on vient de lire, ajoutons la critique, l'analyse des vices de mécanisme que présentent ces 12 séances.

Il n'est pas de civilisé qui ne s'estimât très-heureux au bout d'une journée passée de la sorte : il n'oserait pas même en prétendre autant pour le lendemain ; il vanterait pendant une quinzaine la série de jouissances qu'il aurait réunies dans ladite journée, qu'il appellerait la plus heureuse de sa vie.

Un harmonien, au contraire, penserait avoir été lésé en tous sens par un tel emploi de journée ; il y trouverait d'emblée 7 vices d'équilibre passionnel, et par conséquent sept griefs contre le système social ou contre la Divinité. Je vais les énumérer, mais sans démonstration rigoureuse, vu que je n'ai pas encore défini les 12 passions radicales dont il faut définir les lésions.

1°. Il y a dans la distribution générale de cette journée, lésion de l'alternante ou Papillonne (11e. passion), puisqu'il y a absence de l'option qu'on doit avoir en Harmonie pour chaque séance ; tout individu y jouissant, d'après les négociations de la veille, d'une option sur les séances de 2 ou 3 groupes réunis à la même heure, et dont les fonctions lui sont familières.

2°. Il n'y a dans ce tableau aucun parcours ou chance

d'une masse de plaisirs simultanément goûtés, aucune composite en multiple de haut degré. Il en faut au moins une dans le cours de la journée.

3°. On n'y voit que fort peu de développements en famillisme et en amitié, qui sont pourtant des cardinales de haute importance, et doivent entrer en balance avec les deux autres.

4°. N'y a-t-il eu dans cette journée aucune lésion sur les plaisirs sensuels? Par exemple, *en interne, sens du goût*, la cuisine a-t-elle été bien exquise, bien appropriée au tempérament du quidam? Cela est plus que douteux : n'aura-t-il pas fait quelque excès anti-gastrosophique ou excès contraire à la santé, tout au moins vice d'hygiène? Sur ces deux points d'équilibre, il aura commis plutôt deux fautes qu'une, le vicieux régime étant habituel chez les jeunes civilisés.

5°. Il y a lésion de la Cabaliste. Cet homme n'est que peu intrigué dans le cours de la journée. On y trouve suffisance d'intrigue aux 4 séances, 3, 5, 8, 9; les 8 autres pèchent du plus au moins en ce genre : quelques-unes sont tout-à-fait dépourvues de ce stimulant qui, chez les harmoniens, règne toujours en majorité de 7 sur 8 séances.

6°. Lésion de la progression par défaut de connexité entre les repas, séances et amours de cette journée. Elle n'est guère qu'une pièce à tiroirs, dont les scènes, quoiqu'agréables, n'ont à peu près aucun lien.

7°. Lésion de spécialité. C'est une journée au minimum de plaisir; dose inconvenante pour Cléon qui, à titre d'homme riche, pourrait prétendre à une journée dialoguée à 32 séances de plaisir, plus les parcours pivotaux. Loin de là; elle est remplie de vices mécaniques, bien que réduite à la dose de minimum en jouissance.

Ɱ K. Lésion en transition; ce bonheur n'ayant presque aucune connexité avec celui de la veille, et n'acheminant pas à celui du lendemain.

Y ⅄. Lésion d'unitéïsme en direct et inverse, en ce que Cléon n'est point entouré de gens qui partagent son bien-être, qui puissent y rattacher leur bonheur futur, et qui aient dû à Cléon leur bonheur passé.

Mais combien cette heureuse journée va diminuer de prix, si l'on porte ses regards sur le lendemain ! On verra la mécanique faussée en plein, et l'attraction en défaut dès le lever. J'ai supposé aujourd'hui un puissant ressort pour arracher du lit notre sybarite; le lendemain on sera fort embarrassé de mettre en jeu pareil stimulant, et Cléon risquera fort d'être trouvé au lit à 8 heures du matin; tandis qu'en Harmonie on est sûr qu'un jeune homme sera constamment matineux, ne fût-ce que pour jouir du parcours qui règne entre 4 et 5 heures, et dont l'intérêt roule principalement sur la séance du lever galant où chacun aime à étaler sa conquête, souvent ignorée du public au moment du coucher. Le lever étant un effet difficile à obtenir collectivement, Dieu, dans son plan de mécanisme domestique, a dû forcer d'attraction sur le lever, et le stimuler par l'appât d'un brillant parcours.

Si nous supposons qu'un civilisé parvienne à se procurer un seul jour le minimum d'Harmonie, à douze séances de plaisir et les pivotales, comment pourra-t-il s'en procurer autant les lendemain et surlendemain; varier seulement pendant un mois ce minimum de douze séances, qui sont en Harmonie le moindre lot du pauvre, tous les jours de sa vie, avec options et variétés sans cesse renaissantes ?

Loin de là : les civilisés sont si dénués de plaisirs, que

lorsqu'ils ont eu quelque sujet de charme, quelque fête passable, ils en rabâchent pendant une semaine entière. Encore ces fêtes ne sont-elles, dans leur plus grand éclat, que de mauvaises caricatures de celles qu'une Phalange donnera chaque soir, et de l'état de fête continue qui règne dans tous ses travaux et ses repas.

Les 9/10es. des civilisés, au lieu d'avoir chaque jour douze variantes de plaisir, n'ont souvent pas une séance heureuse, mais plutôt des privations accumulées (voyez III, 191 et 555). Tels sont les nombreux forçats de la classe ouvrière, qui sèchent d'ennui toute la semaine, pour aller enfin le dimanche noyer leur chagrin dans le vin. La plupart absorbés par l'inquiétude sur la subsistance d'une famille, n'ont aucun plaisir, et arrivent à la fin de la semaine, de l'année, de la vie, sans autre jouissance que d'avoir réussi à ne pas mourir de faim.

Les Rois mêmes, loin d'atteindre à ce minimum de bonheur à douze séances heureuses, en ont à peine deux en un jour. Harcelés par l'étiquette et les partis, privés à leurs repas de compagnie joyeuse, dépourvus de tout mobile d'enthousiasme, ils n'ont souvent que des plaisirs simples qui, à part quelques amours, s'affadissent l'un par l'autre; ils n'atteignent certes pas, un seul jour de l'année, au quart du bonheur dont jouira chaque jour le plus pauvre des harmoniens.

Par exception, il est quelques civilisés qui réunissant dans le bel âge, vigueur, beauté, richesse et liberté, peuvent encore varier médiocrement leurs plaisirs. On trouve même certaines nations de nuance calme et compatible avec la monotonie; tels sont les Allemands, nation qui est une des plus aptes à se contenter des mesquineries civilisées. Quant aux peuples ardents au plaisir,

comme les Français, ils doivent souffrir violemment de courir une carrière aussi restreinte. Aussi sont-ils sans cesse hors d'équilibre, donnant dans les excès qui exténuent et blasent les gens du monde.

Outre l'inconvénient de rareté des plaisirs, on ignore complétement en civilisation l'art de les aménager : telle jouissance est usée au bout d'une semaine; elle se serait soutenue plusieurs mois si on l'eût distribuée avec discernement, par le moyen de variantes nombreuses. Mais la civilisation, en fait de plaisir, *mange son blé en herbe*, épuise un amusement en peu de temps, faute de variété pour le relayer. Aussi les riches civilisés sont-ils accablés de maladies résultant de ces excès; désordre plus sensible en France que par tout ailleurs.

En Harmonie, l'aménagement des plaisirs est calcul de haute politique sociale, fonction des autorités principales. On n'y use aucune jouissance, parce que les relais et nouvautés surabondent. Si tel amusement n'est piquant que de mois en mois, on en a mille autres à mettre en scène dans l'intervalle.

En règle générale, les journées doivent être différenciées au moins par tiers, c'est-à-dire qu'en cas de minimum il faut, sur les douze séances de plaisir, une variante de quatre nouveaux plaisirs pour le lendemain, autant pour le surlendemain, et ainsi de suite. Même proportion sur les journées du riche, estimées à une trentaine de plaisirs qui exigent une variante portée chaque jour à dix jouissances nouvelles pour le moins.

Et dans celles qui sont permanentes, comme la table, il faut varier, sinon sur le fond, au moins sur les formes, sur les assortiments de la chère et des compagnies. Une table de minimum, servie de 30 à 36 mets, exigera une

variante de 10 à 12 mets du jour au lendemain : les compagnies de repas varient jusqu'à 5 fois par jour; d'autres variantes sont en périodes de semaine, de mois, d'année, et s'étendent au terme entier d'une vie estimée 144 ans, âge auquel les riches harmoniens atteindront plus facilement que les pauvres, par l'extrême variété de plaisirs qui est le plus sûr ou plutôt le seul garant contre les excès.

Quel sujet de réflexions sur l'erreur de cette philosophie qui place le bonheur en civilisation! Elle ne raisonne que d'équilibre ; je viens de lui en enseigner les voies.

Pour compléter la leçon, il faudrait disserter sur les maux de tant de civilisés qui, pourvus de santé, fortune et moyens de bien-être, n'arrivent qu'à un extrême malheur. Il suffit souvent d'une passion subversive comme le jeu, pour les accabler de chagrin. D'autres fois, une liaison imprudente en amour vient les assiéger de maladies en pleine santé, interrompre pendant des mois entiers tous leurs plaisirs. Un échec en affaires d'ambition, une place manquée, l'inconduite d'une femme, d'un enfant, les revers de parti ou autres disgrâces, empoisonnent la vie de ceux dont on cite la situation comme suprême bonheur. Qu'est-ce donc de ceux que l'indigence accable, et quel parallèle à faire de tant de misères, avec l'immensité de plaisirs qui attendent ces infortunés, et qui leur seront prodigués dès qu'un fondateur aura fait l'épreuve d'où dépend l'issue de civilisation et l'avénement aux destinées heureuses?

CHAPITRE X.

Échelle des Attractions spéciales en correspondance aux périodes sociales.

Ne négligeons rien de ce qui peut initier le lecteur à la théorie des équilibres passionnels, si neuve pour des civilisés. Mettons à profit leurs préjugés de modération, pour les familiariser avec la nouvelle science.

La plupart accuseront d'exagération mes tableaux d'Harmonie, table à 36 mets variés par tiers d'un jour à l'autre, et journées à 12 séances de plaisir en majorité de composite. Ces tablaux soulèveront des esprits rapetissés par les privations : pourquoi, diront-ils, nous promettre, dans l'Harmonie, cet océan de délices ? Pourquoi faire de ces raffinements une condition essentielle du bonheur, quand chacun de nous déclare qu'il se trouverait assez heureux de goûter le quart de ces plaisirs ? Quelle manie de vouloir donner plus qu'on ne demande ; imiter les charlatans qui promettent monts et merveilles, et veulent guérir vingt maladies, quand on ne leur demande que d'en guérir une ! Si tel homme borne son ambition à 10,000 fr. de rente, n'est-il pas ridicule de lui insinuer qu'il sera malheureux tant qu'il n'en possédera pas 100,000 ? Il faudrait commencer par lui donner l'objet de ses désirs, les 10,000 fr.

Réfutons bien cette objection, qui, sous des couleurs très-plausibles, est souverainement erronée. J'y réplique par l'échelle des prétentions, qui va montrer les côtés faibles de cette apparente modération, et le vice où l'on tomberait en la prenant pour voie de raison.

Chaque société désire les biens de la supérieure, non

pas en échelle simple consécutive, mais en échelle conjuguée en retour, telle que la suivante, dont l'étude peut dissiper bien des préjugés.

ATTRACTIONS SOCIALES PARALLÈLES.

Rangs ascendants.	*Degrés d'Attractions.*	Rangs descendants.
4. Barbarie descendante.	⊣	Barbarie ascendante. 4.
5. Civilisation.	A.	Patriarcat. . . . . 3.
6. Garantisme.	B.	Sauvagerie. . . . . 2.
6 1/4. Séri-germie. . .	B 1/4.	Javanisme. . . . . 1 3/4.
6 1/2. Séri-simplie. . .	B 1/2.	Otahitisme. . . . . 1 1/2.
7. Séri-sophie.	C.	Séri-gamie Éden. . 1.
8. Harmonie divergente.	D.	
9. Harmon. convergente.	E.	
10. 1re. Bin-harmon. maj.	F. etc., etc.	

Cette échelle diffère du composé au simple avec celle qui (II, 33) classerait consécutivement les sociétés humaines. Il s'agit ici d'indiquer le degré d'attraction qu'elles exercent sur l'homme : par exemple, si les deux périodes *Sauvagerie et Garantisme* exercent égale dose d'attraction, elles doivent être classées sur même ligne et sous même lettre B ; et si elles attirent plus que la civilisation A, elles doivent être accolées sur un échelon plus élevé que celui de la civilisation A ; tel est le sens de cette échelle.

On y voit que la barbarie, degré ⊣, répugne l'échelon civilisé A qui est pourtant plus élevé ; ce refus est un effet d'attraction fort juste ; car les Barbares pouvant s'élever à l'état sauvage, degré B, qui correspond en bonheur au garantisme, leur attraction serait faussée si elle tendait aux périodes civilisation et patriarcat, qui n'occupent en ligne de bonheur que le degré A.

L'impulsion sociale est donc fort juste *en inverse* chez

les Barbares et encore plus chez les Sauvages, qui, élevés en bonheur au degré B, ne commettront pas la sottise d'adhérer à la civilisation, degré A, inférieur au leur. Ils n'adhéreraient qu'aux deux périodes Séri-sophie et Séri-gamie, degré C, et légèrement à la période Séri-simplie, degré B 1/2.

Je regrette de n'avoir pas pu donner quelques chapitres sur cet important sujet qui aurait débrouillé toutes les illusions conjecturales des philosophes sur le progrès social et la perfectibilité civilisée. Ils se seraient convaincus que la populace est en impulsion régulière *inverse* lorsqu'elle veut se révolter et renverser l'ordre social, pour rentrer dans l'état sauvage plus élevé d'un degré en bonheur; cette même populace rebelle aux lois civilisées se ploierait avec plaisir aux coutumes de Garantisme, qui lui assureraient en industrie active un bonheur de degré B, égal à celui de la période sauvage, selon le tableau ci-dessus.

Nos savants sont de même en impulsion judicieuse et régulière *directe* dans leurs rêves de *balance*, *contre-poids*, *équilibre;* car ils tendent à la période Garantisme qui réalise tous ces biens, et qui correspond en bonheur à la Sauvage, selon le tableau. Les savants veulent s'élever du degré A au degré B *en direct*, la populace *en inverse*.

Dès lors le peuple est aussi régulier dans ses vues de subversion sociale, que la science dans ses vues de perfectibilité; l'un et l'autre tendant par voie contrastée au degré B, il comprend Garantisme et Sauvagerie, tendance composée, qui constate la justesse des impulsions attractionnelles en direct et inverse!

Pour habituer le lecteur à spéculer sur cette échelle de périodes et y rapporter les prétentions de bonheur social,

je vais user d'une comparaison tirée de l'ordre civilisé, où l'on trouve une échelle de convoitises exactement correspondantes au tableau ci-dessus. Telle classe n'a que les désirs du Sauvage, un bon repas, sans songer au lendemain; telle autre s'élève presqu'aux désirs de l'Harmonien. Examinons-les en série, et comparativement aux périodes sociales qui réalisent chaque sorte de convoitise.

CORRESPONDANCE DES ATTRACTIONS SPÉCIALES.

Classes.		*Périodes.*	
1. Les philanthropes,	Désir de	1. Séri-gamie Éden,	C.
2. Le menu peuple,	—	2. Sauvagerie,	B.
3. Les artisans et fermiers,	—	3. Patriarcat,	A.
4. La bourgeoisie,	—	4. Barbarie,	+.
5. La petite noblesse,	—	5. Civilisation,	A.
6. Les philosophes,	—	6. Garantisme,	B.
7. Les sybarites et grands,	—	7. Harmonie simple,	C.
8. Les *maniaques pass.*,	—	8. Harmonie comp.,	D.

Selon ce tableau, l'ordre civilisé contient une série d'ambitions adaptées à toutes les périodes sociales de 1re. phase (II, 33). L'état sociétaire peut seul satisfaire ces 8 classes, notamment la 8e., et par conséquent les sept autres bien moins exigeantes. Examinons leurs prétentions.

1°. Les *philanthropes,* degré C, classe de visionnaires sociaux. Quelques-uns croient à un bonheur passé et perdu sans retour; opinion juste et fausse à la fois : *juste,* en ce que la 1re. période (Eden ou Série-gamie), qui a été très-heureuse, ne peut plus renaître; *fausse,* en ce que ce bonheur n'est point PERDU SANS RETOUR : c'était le régime domestique sériaire; il peut renaître appliqué à l'industrie, et nous rendre le bonheur primitif accru d'un grand luxe dans les 7e. et 8e. périodes sociales. On

ne doit pas regretter la cognée d'argent, quand on en obtient une d'or.

Quelques-uns de ces philanthropes rêvent le bonheur dans des illusions de vertus républicaines, comme celles de Fénélon sur les bergers de la Bétique. Ces utopies qui ne méritent pas de réfutation sérieuse, prouvent seulement qu'il existe une classe de savantas rêvant un bonheur EXTRA-CIVILISÉ. Or, Dieu qui ne fait rien en vain, n'aurait pas donné aux humains, et aux plus instruits, cette propension aux rêves de félicité extra-civilisée, s'il ne voulait pas la satisfaire.

2°. Le *menu peuple*, degré B, a des désirs de sauvage et de brute : par exemple, il convoitera un bon repas, sans plus, ne songeant point au lendemain : sur ce point comme sur tant d'autres, les philosophes n'ont pas trouvé moyen de le satisfaire. On a vu combien l'Harmonie excède ses faibles désirs.

On objecte qu'elle les outre-passe beaucoup trop; qu'il suffirait d'une théorie qui assurât au peuple ce petit bien-être qu'il désire, cette garantie de subsistance. J'ai prouvé ailleurs que la demande est déraisonnable, en ce que le peuple, une fois pourvu du nécessaire, ne voudrait plus vaquer au travail. De là j'ai dû conclure qu'il faut procurer au peuple *attraction industrielle et minimum proportionnel;* deux effets qu'on n'obtient que de ces périodes 7e. et 8e., dont on trouve les aperçus trop brillants.

Les ergoteurs ne connaissent donc pas la portée de leurs arguments; ils se croient modérés en demandant peu pour le peuple, et ne voient pas que ces demandes, ne fût-ce que celle d'un travail garanti, impliquent beaucoup de conditions ultra-civilisées; car en pays de pleine

culture, la civilisation ne peut pas garantir au peuple un travail suffisant à ses besoins urgents.

3°. Les *artisans et fermiers*, degré A, ont des goûts patriarcaux, n'ambitionnent provisoirement que le bonheur du ménage, les jouissances paisibles et obscures, une petite rente, un petit domaine. C'est le conseil donné par la philosophie; mais elle satisfait à peine un 8e. d'entre eux : or, le 8e. de bien, en mouvement social, est compté pour absence de bien. Cette 3e. classe veut donc, comme les précédentes, un bonheur que ne donne pas le régime civilisé; et pour la satisfaire, il faut spéculer sur des périodes plus élevées, d'autant mieux que, dès le moment où on lui accordera ses désirs modérés, elle demandera davantage.

4°. La *bourgeoisie*, degré +, a communément des goûts simples, qui correspondent à ceux des Barbares. Elle aime, en fait d'ambition, à thésauriser, sans prétendre au gouvernement. Tout est simple dans ses attractions; point d'illusion, point d'enthousiasme; la cupidité pure et abjecte, sans concurrence d'autre passion. La bourgeoisie, à la manière des Juifs, n'envisage le monde social qu'en sens défensif, songeant à se garantir contre le fisc et les intrigants. C'est une classe d'avortons en essor d'ambition; elle n'est pas moins dévorée de cupidité; et puisque la civilisation satisfait à peine un dixième des bourgeois, il faut, pour contenter ces ambitieux simples, découvrir une autre société apte à leur donner la richesse immodérée, leur unique désir.

5°. La *noblesse*, degré A, même la petite, est déjà mi-partie d'illusions et de cupidité. Elle veut, outre les richesses, des honneurs et de l'autorité; elle n'est point simple, mais composée dans ses attractions; sous ce rap-

port elle est la classe vraiment civilisée ; car la civilisation n'admet point dans ses propriétés l'apathie d'esprit qui caractérise les Barbares et les bourgeois : c'est une société inquiète, remuante, cabalistique, faite pour chercher à s'élever plus haut. Ceux qui veulent la ramener à l'immobilisme, ne s'aperçoivent pas qu'ils la font décliner vers la barbarie.

La noblesse veut bien modérer les bourgeois et le peuple, mais elle ne veut pas se modérer elle-même ; c'est dans ces vastes prétentions qu'on reconnaît le besoin d'une société ultra-civilisée ; car, chez les nobles comme chez d'autres classes, on trouve à peine 1/8e. de familles contentes de leur sort.

6o. Les *philosophes*, degré B, classe dont les vues sont plus étendues que celles de la noblesse. Ils voient le mal régner dans le monde social, et sentent le besoin d'y remédier. Ils croient y parvenir en révolutionnant la civilisation, d'où il faudrait sortir. Leurs conceptions n'enracinent que le mal, parce qu'elles maintiennent la civilisation, vrai Protée qui se joue de toutes les réformes. Pour seconder leurs vues de progrès sociaux, il faudrait les désenchanter, les armer contre deux sirènes qui les fascinent, contre la philosophie et la civilisation. Ils ne rêvent que les harmonies du degré B, la garantie de justice et de bien-être qui règne en 6e. période. Chez eux, ce ne sont pas les 7/8es., c'est la totalité de la classe qui n'est point satisfaite et qui a besoin d'un état de choses ultra-civilisé.

7o. Les *sybarites*, degré C, les oisifs des capitales, sont une classe supérieure aux philosophes, non par le bel esprit, mais par le bon esprit en attraction. Ils sont plus près du but de la nature, plus près de la vraie per-

fectibilité qui est celle des plaisirs. En théorie de bonheur ils suivent la méthode du chanoine Evrard :

« Vingt muids rangés chez moi sont ma bibliothèque. » Portant cet esprit dans toutes les branches de jouissance, ils tendent manifestement au mécanisme de 7e. période qui raffine sur chaque plaisir ; ils sont tous, sans exception, *ultra-civilisés*, car la civilisation ne sait pas même raffiner sur les plaisirs permis, comme la bonne chère, impossible hors du régime sériaire.

8o. Les *maniaques passionnels*, degré D, espèce de fous qu'on trouve en France plus qu'ailleurs dans la classe des jeunes gens. Ce sont des êtres courant d'excès en excès, impatients de la civilisation et de ses faibles jouissances, passant les nuits dans la débauche. Leur imagination ardente ambitionne l'état de *composite perpétuelle* ou fougue d'attraction qui sera le partage des harmoniens, mais qui, chez eux, sera contre-balancé par l'affluence des plaisirs et la brièveté des séances : alors l'insatiabilité de jouissance deviendra garant de santé et de sagesse ; et si cette classe d'insatiables doit trouver en Harmonie composée un plein contentement, pourquoi spéculer sur des périodes inférieures qui, satisfaisant les désirs modérés des classes 2, 3, 4, 5, 6, ne contenteraient pas pleinement la 7e. et encore moins la 8e. ? C'est donc un vice que la modération en pareil calcul.

Les 8 classes de postulants en bonheur ne peuvent donc trouver un gage de succès que dans la période 8, degré D, qui est la plus facile à établir ; ou tout au moins dans la période 7, qui déjà s'écarte en tout point des vues de bonheur modéré. Il se trouverait dans la période 6, Garantisme : on en a l'option ; mais il faut 300 ans pour l'organiser en plein ; il ne faut pas 3 ans pour fon-

der la période 7 : celle-ci serait donc préférable, même à moindre dose de bonheur : or, elle en assure davantage ; on ne peut donc pas hésiter sur l'option ; et c'est par cette raison que j'ai dû négliger de m'occuper des prétentions de bonheur modéré, d'autant plus suspectes que celui qu'on satisferait en ce genre, aspirerait, dès le lendemain, à l'immense bonheur. C'est ne pas connaître la nature de l'homme, que de le croire compatible avec la modération : il est malheureux que, par déférence pour ces dogmes erronés de bonheur modéré, on ait négligé depuis 3000 ans la voie de salut social, ou étude analytique et synthétique de l'Attraction passionnelle.

APPENDICE sur l'équilibre unitaire externe.

Je n'ai fait qu'ébaucher la théorie d'équilibre unitaire interne. Cet important problème eût exigé des détails très-circonstanciés, par exemple, sur la population, problème qui touche à l'équilibre externe dont je n'ai pas encore traité.

Chacun élèvera sur ce sujet la question qui est l'écueil de tous les économistes, celle de la balance de population. Elle s'accroît immodérément dans l'état de pleine culture et de pleine paix; elle réduit bientôt, sur un terrain donné, l'espèce humaine à l'indigence.

Or, le globe est un terrain limité, qui sera en deux siècles porté au complet d'environ 5 milliards 1/2; et malgré la conquête des régions glaciales qui seront pleinement habitables dès la 5e. année d'Harmonie, malgré la restauration des déserts de Cobi, de Sahara, d'Arabie et autres, l'espèce humaine favorisée par l'opulence gé-

nérale et la paix perpétuelle en viendrait à s'encombrer et s'étouffer par la pullulation.

J'ai observé que, sur ce problème, les plus sages sont ceux qui avouent avec Malthus le cercle vicieux, ou qui, comme Stewart, après un demi-volume de recherches, finissent par avouer qu'ils n'y comprennent rien. Il sera très-facile de leur expliquer à cet égard le secret de la nature : mais l'équilibre de population est une question qui se lie au régime d'amour libre, à l'hypothèse d'un décroissement de fécondité chez les femmes, tant par excès de vigueur que par cohabitation multiple ou polygamie féminine, et à l'hypothèse des nouvelles lois que Dieu pourra donner à cet égard, lorsque l'humanité, parvenue aux voies divines de justice et d'association, méritera de Dieu (388, 389) des instructions sur les mœurs à établir dans ce nouvel ordre.

La balance de population touche à l'équilibre mineur externe; quant au majeur externe, il se compose des relations de commerce et d'armée dont le traité exigera un ample volume, non pour l'exposé du mécanisme, car celui du commerce harmonien s'expliquerait en une section, et moins encore.

Mais comme le siècle est fortement prévenu en faveur des théories de libre mensonge, il paraît nécessaire de joindre à l'analyse du commerce véridique une digression abrégée sur les infamies du commerce actuel, dont je me suis borné à donner deux tableaux :

II, 219, sur les caractères de genre;

III, 387, sur les caractères d'espèce.

Peut-être aussi faudra-t-il donner simultanément connaissance du mode commercial mixte, qui est adapté à la période 6, Garantisme; mode par lequel le gouvernement

se trouve, dans chaque pays, ligué avec l'agriculture, pour garantir les producteurs des fourberies et rapines du commerce libre, et entrer en partage des énormes bénéfices qui passent aujourd'hui entre les mains des intermédiaires improductifs, nommés marchands, banquiers, etc.

D'après le retard de ces divers traités, ma théorie d'équilibre doit sembler bien incomplète : il y manque d'ailleurs une analyse des passions, dont j'ai donné le plan (III, 357), et beaucoup d'autres détails théoriques sur les caractères. Dans l'impossibilité de traiter tant de sujets dès la 1re. livraison, j'ai dû m'en tenir aux problèmes d'équilibre interne, dont certaines portions peuvent sembler trop peu détaillées. J'y suppléerai dès qu'on m'aura fait à cet égard des observations régulières. (Ce n'est guère par là qu'on débute en France.)

Au reste, ce premier traité, quoique bien incomplet, suffit à ramener tout lecteur à des opinions judicieuses sur la destinée ; à lui prouver, 1°. que les nations industrielles sont faites pour l'Association, et non pour le morcellement ; 2°. que le Sauvage a raison de refuser l'industrie, tant qu'on ne la lui présente pas en ordre sociétaire et attrayant ; 3°. qu'il n'est pas d'autre méthode compatible avec l'Attraction industrielle, que celle des Séries, adoptée par Dieu dans toute la distribution de l'univers, et dont l'introduction peut seule élever le mécanisme social à l'unité d'action avec le système de l'univers.

FIN DE LA HUITIÈME SECTION.

POST-LOGUE.

Le bon sens banni, dans l'âge moderne, par le bel esprit.

Enfin les voiles d'airain sont enlevées, la théorie des destinées matérielles et sociales est évidemment découverte : la nature n'a plus de mystères; elle nous en livre tout le grimoire. Adieu les verbiages d'impossibilité et d'impénétrabilité derrière lesquels se retranchait le sophisme : plus de profondes profondeurs, *plus d'*épaisse épaisseur.

Il est maintenant avéré que Dieu ne voulait rien nous cacher sur les causes et les fins du système de la nature. Je dis LES CAUSES ET LES FINS, puisque nous ne connaissons jusqu'ici que des EFFETS, sans pouvoir expliquer les causes ni déterminer les fins du mouvement et de ses désordres actuels, sans prévoir dans quel cas ni à la suite de quelles opérations l'Harmonie succéderait à cet état de subversion matérielle et sociale de notre globe.

Que nous servent des sciences bornées à l'analyse des effets, aux tableaux du règne du mal? Vaines lumières, tant que nous ne savons pas nous élever au calcul des voies du bien! J'ai suffisamment établi, dans ces premiers volumes, qu'il faut se défier de ces sciences : mais il est un piége que je n'ai pas assez signalé, et où tomberont la plupart des lecteurs; c'est le piége de la rhétorique, non moins dangereux que celui du sophisme.

Battus par le raisonnement et hors d'état de lutter à cette arme, les sophistes attaqueront sur le style; comme si un inventeur était un prétendant à l'Académie, obligé de s'étayer de faconde oratoire. Il faut, en terminant, prémunir encore le lecteur contre ces prestiges de style et de méthode.

Je le répète, les méthodes employées jusqu'à présent sont nécessairement vicieuses, puisqu'elles n'ont rencontré que des impénétrabilités là où ma théorie a pénétré d'emblée, sans autre effort que de suivre les douze principes (II, 129), *recommandés par les savants mêmes qui s'obstinent à n'en faire aucun usage.*

Quant à la magie du style, il n'est pas de leurre dont on doive plus se défier en fait de découvertes; elles sont plus que douteuses, lorsqu'elles n'ont que le style pour recommandation. Exiger d'un inventeur

le fard de la rhétorique, ce serait lui donner le privilége de jongleric et de déraison, dont usent tous les favoris de Polymnie. Ce n'est pas elle qu'on doit prendre pour arbitre dans une affaire d'où dépend le sort du monde : il faut des preuves expérimentales, et non des illusions oratoires.

J'ai démontré à l'Ultra-Pause le danger de ces utopies étayées, comme le Télémaque, des charmes du style. Je voulais étendre cette critique à une gamme de sophistes ; le parallèle de leurs contradictions aurait pu dissiper beaucoup de préventions philosophiques : mais obligé d'abréger cette facétie, j'insiste une seconde fois sur le tort d'exiger, en politique sociale et surtout en matière de découvertes, ce bel esprit qu'on exige en littérature.

Je vais l'analyser dans un des coryphées de la littérature moderne, DELILLE, *digne par sa déraison de prendre place à côté de* FÉNÉLON, *déjà cité sur le même sujet. C'est Delille qui va faire les honneurs du second article. J'examinerai quelques pesanteurs de son premier chant de* l'homme des champs : *elles nous fourniront d'importantes conclusions sur l'influence du bel esprit en aberrations morales et politiques, et sur la duperie du siècle, qui exige des inventeurs le talent des rhéteurs.* Suum cuique.

MORALE DE L'HOMME DES CHAMPS.

Selon l'usage des moralistes, celui-ci débute par les contradictions et l'intolérance ; il dit, aux premières lignes :

« Mais quoi, l'art de jouir et de JOUIR DES CHAMPS,
» Se peut-il enseigner ? Non sans doute, et mes chants,
» Des *austères leçons* fuyant le ton sauvage,
» Viennent de la nature offrir la douce image ;
» Inviter les mortels à s'en laisser charmer.
» Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer. »

On croirait, à ce début, qu'il va traiter de la nature champêtre ; il n'en dit pas un mot ; il ne met en scène que ses fantaisies morales auxquelles il veut astreindre tout le monde, sous peine d'être déclaré ennemi des champs, ennemi des saines doctrines, ennemi des torrents de lumières.

Après avoir dit que l'art de *jouir des champs ne se peut enseigner*, il veut l'enseigner dès la page suivante, où il gourmande Mondor sur ce qu'il ne sait pas *jouir des champs* ; il le raille amèrement, prouvant qu'il va s'ennuyer parce qu'il veut faire bonne chère à la campagne, et qu'il veut au sortir du diné repartir pour aller à l'opéra.

Il y bâillera, dit notre moraliste : j'en doute; quelques nymphes du théâtre viendront égayer sa loge, et on y bâillera moins que dans le salon moral de votre homme des champs,

à côté . . . « *Du piquet des graves douairières,*
» *Du loto du grand oncle et du wisk des grands-pères.* »

Mondor est peu tenté de cette cotterie surannée; il réunit dans son château une compagnie fort différente; dès-lors c'est un ennemi des champs qu'on crible charitablement de quolibets.

Dans son château . . . . *l'ennui*
Le reçoit à la grille et se traîne avec lui,

Au dire du poëte, qui en a menti, comme dans tout le cours de son poëme : les mondors ou financiers sont des gens qui, à la campagne comme en ville, savent jouir de la vie aussi bien qu'on le puisse en civilisation.

Que d'intolérance et de contradictions? Il a promis de *fuir le ton sauvage des austères leçons :* et le voilà diffamant tous ceux qui ne veulent pas imiter son sage; dictant ses lois en pédagogue, sans vouloir permettre que chacun *jouisse des champs* comme bon lui semble, et s'en aille lorsqu'il est rassasié de ce médiocre plaisir. A l'en croire, nos sens grossiers ne savent pas apprécier les charmes de la nature.

« *Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer.* »

Eh! que nous fera-t-il voir de neuf dans cette nature champêtre? La fantasmagorie morale; vingt rêves de bonheur dont pas un n'est compatible avec le sens commun. Lisons-en l'avant-goût dans sa préface contenant le plan de l'ouvrage.

« Dans le premier chant, dit-il, c'est le sage qui, avec des sens » plus délicats et des yeux plus exercés que le vulgaire, parcourt, » dans leurs innombrables variétés, les riches décorations des scènes » champêtres, et multiplie ses jouissances en multipliant ses sensa- » tions. »

Que de raffinement sensuel pour un sage moraliste! ne ferait-il pas mieux de modérer ses passions, selon tant de fameux auteurs? Mais où trouvera-t-il cette *innombrable variété de riches décorations,* si sa campagne est située de Paris à Orléans, où l'on ne voit que de tristes plateaux, toujours uniformes, nus et désolants par leur immensité et leur monotonie? Notre sage, dira-t-on, saura choisir un meilleur site : cela est douteux, car de tant de sages qui abondent à Paris, aucun n'a su choisir le seul local où l'on puisse trouver l'*innombrable variété de riches décorations naturelles;* c'est l'amphithéâtre de Poissy. Continuons sur les prouesses du sage.

« Sachant se rendre heureux dans son habitation champêtre, il tra-
» vaille à répandre autour de lui son bonheur d'autant plus doux, qu'il
» est *plus partagé*. » Mais s'il veut répandre parmi les paysans qui l'entourent, cette manie de *raffiner ses sensations, multiplier ses jouissances*, et par suite ses dépenses, il en fera des voisins très-dangereux et très-fripons; plus ils acquerront en délicatesse des sens, plus ils inclineront à griveler sur le seigneur à cent mille écus de rente pour se rapprocher de son bonheur *sensationnel*. Aussi un seigneur prudent ne cherche-t-il point à exciter chez le paysan cette sensualité, cette avidité de sensations perfectibilisées.

Je doute que la religion et la politique s'accordent sur ce point avec notre sage ami des champs; elles ne veulent pas de paysans si recherchés, si perfectionnés; on ne leur laisse pas même l'enseignement mutuel, de peur qu'ils n'apprennent trop tôt à lire et à raisonner sur le budget, sur les lacunes de 20, 40, 60 millions.

« L'exemple de la bienfaisance lui est donné par la nature même,
» qui n'est à ses yeux qu'un échange éternel de secours et de bienfaits.
» Il s'associe à ce concert sublime, appelle au secours de ses vues
» bienfaisantes toutes les autorités du hameau qu'il habite (le curé et
» le magister), et par ce concours de bienveillance et de soins, assure
» le bonheur et la vertu de la vieillesse et de l'enfance ! ! ! »

On est étourdi, après avoir lu ce pathos oratoire, ce déluge de pensées libérales, véritable enfilade de mots dénués de sens. La nature n'est rien moins que bienfaisante ; elle ne donne rien à celui qui n'a rien. Les seigneurs ne s'associent point aux concerts sublimes de la nature; ils ne s'associent qu'aux ligues de féodalité pour pressurer le paysan; ils ne voient pas des autorités dans le curé et le magister; ils commandent au magister comme à un pied-plat; et quant au curé, s'il veut être admis au château, il faut qu'il suive l'ordre. D'ailleurs, le seigneur ne veut pas tant d'acolytes pour assurer le bonheur du hameau, il ne veut que lui, les gardes-chasses et le percepteur; il exige que la vieillesse et l'enfance mettent leurs vertus à bien obéir et bien payer; fort éloigné en cela de les appeler au partage de ses richesses et de ses sensations, comme le prétend notre poëte.

Et c'est avec ces balivernes morales que Delille veut nous enseigner à connaître la nature champêtre, en disant :

« Apprendre à la bien voir, c'est apprendre à l'aimer. »

Nous l'avons vue de plus près que lui, qui ne l'a aperçue que des balcons du château, et c'est pour l'avoir vue de très-près, que nous ne l'aimons pas, et que nous préférons la nature des châteaux à celle des champs.

« Soyez l'homme des champs, votre rôle est sublime. »

Ouais! analysons les sublimités du rôle de cet homme qui, dit-on, aime la campagne en vrai sage, et qui sait

« *Qu'il vaut mieux, sous ses humbles lambris,*
» *Vivre heureux au hameau, qu'intrigant à Paris.* »

Le poëte nous apprend que le vrai sage a sous ses humbles lambris une meute immense et fait de grandes chasses au cerf. Il fallait bien cela pour amener une description de la chasse, car Delille n'a jamais qu'un seul but, c'est de faire des descriptions souvent hors de propos. Aussi, en traitant de plaisirs des champs, débute-t-il par décrire tous les jeux de la ville: billard, wisk, échecs, trictrac. Il a la manie de l'hypotypose, comme Perrin-Dandin a celle de juger. Hors du genre descriptif et des traductions, il devient, quoique bon phrasier et bon rimeur, le dernier des écrivains en imagination et en raison.

Le sage qu'il nous dépeint est un épicurien qui, pour vivre *heureux au hameau*, imite la frivolité des libertins, ne cherche que nouveauté et raffinement dans les plaisirs champêtres.

« Le vulgaire au hasard jouit de leur beauté;
» Le sage veut choisir : tantôt la nouveauté
» Embellit les objets; tantôt leur déclin même,
» Aux objets fugitifs prête un charme qu'on aime.
» Le cœur vole au plaisir que l'instant a produit,
» Et cherche à retenir le plaisir qui s'enfuit. »

Eh! comment concilier ce sage avec la morale qui veut qu'on réprime ses passions, et qu'au lieu de cet amour de nouveauté et de voluptés sans nombre, on se borne à aimer la vertu et la constitution? Comment Delille ne s'aperçoit-il pas que, sous le masque d'un sage, il n'a peint autre chose qu'un sybarite renforcé?

Pour en juger, voyons les prouesses de la cohue que ce sage assemble sous ses humbles lambris, où pendant l'hiver il n'amène pas moins de 80 individus et 40 chevaux; total, 120 bouches à nourrir. Tous ces grands-pères jouant au wisk, ces grand-mères jouant au piquet, et ces grands-oncles jouant au loto, sont escortés d'une foule de neveux et petits-neveux, fils et petits-fils. Les jeunes gens forment, dit-il,

« Un essaim étourdi,
» Poussant contre l'ivoire un ivoire arrondi, »

C'est-à-dire, faisant la poule au billard. Il se trouve nécessairement dans cette cohue, bon nombre de jeunes sœurs, nièces et cousines. On voit que les familles sont arrivées par volées de trois générations, depuis

les grands-pères jusqu'aux marmots; qu'elles ont amené chevaux, cochers, laquais et soubrettes; de sorte que *l'habitation champêtre* du vrai sage contient, en étrangers seulement, au moins 80 amis des champs avec leurs chevaux; car la belle compagnie ne va pas à pied.

Pour exercer ce genre d'amour des champs, il ne faut pas moins de trois cent mille francs de rente. Ces 80 parasites ne vivent pas de peu, selon notre poëte; ils font *sauter les bouchons des flacons délectables*, et leur caravane morale n'est pas moins amie des vignes que des champs.

L'étiquette régnera jusqu'au soupé; mais une fois la séance levée et l'heure du coucher sonnée, quel joli manége moral va commencer! Chacun fera semblant d'aller se livrer au doux sommeil, aux pavots de Morphée, puisque c'est une congrégation de poëtes : mais, selon l'usage de la campagne où règne *une honnête liberté*, chacun se trompera de lit, et les jeunes *amies des champs* verront arriver, comme par hasard, de jeunes *amis des vignes* un peu échauffés par les fumées du Champagne. Ayant suffisamment joui des champs pendant la journée, ils voudront, pendant la nuit, *répandre autour d'eux leur bonheur, d'autant plus doux qu'il sera plus partagé.*

D'avance ils se seront entendus pour un partage des belles, selon l'usage des innocentes réunions de la campagne. C'est, nous dit le poëte, *un essaim d'étourdis.* Ils brusqueront l'affaire et entreront en tapinois dans vingt chambres que vingt dames ou demoiselles n'auront [pas fermées à clef.]

Plus d'une Alix aura négocié, dans la soirée, ces partages de bonheur, ce commerce épicurien dont elle recueillera de bonnes étrennes. Je ne doute pas que chaque nymphe ainsi surprise ne rappelle ces jeunes amis des vignes aux lois de la sagesse. Chacun d'eux répondra selon Delille :

« Que le sage doit multiplier ses jouissances en multipliant ses sen-
» sations; qu'il doit se laisser charmer des douces images de la nature,
» et parcourir dans leurs innombrables variétés ses riches attraits;
» la bien voir pour apprendre à l'aimer; savourer les voluptés avec des
» sens délicats. » (Telles sont les expressions du moral rimeur.)

Pour peu que les belles soient amies de la sagesse champêtre, elles se rendront à ces excellents préceptes, et emploieront *leurs sens délicats à échanger les secours et les bienfaits, s'associer aux sublimes concerts de la nature, et multiplier les sensations pour multiplier les jouissances.* Tout se passera au mieux et sans bruit à l'étage des marquis et des comtesses; tandis qu'au bas et au voisinage des cuisines, ce ramas de cochers et de soubrettes amenés par les amis des champs, feront chorus des scènes champêtres, et multiplieront leurs sensations par leurs jouissances. Ainsi les sensations multipliées d'étage en étage,

élèveront toute cette cohue morale au faite de la perfectibilité perfectible et des innocentes vertus des hameaux.

Que fait notre sage pendant cette bacchanale? Réfléchit-il sur l'amour des champs ou sur l'amour des prés? Non; le bon apôtre saura bien prendre part au gâteau; il ne ferait pas les frais d'une telle bourdifaille, s'il n'était pas sûr de tirer son enjeu; quelque tante officieuse lui aura ménagé une nièce accommodante. C'est donc un chef d'orgie, un directeur de bastringue champêtre que Delille nous a dépeint sous le nom d'*ami des champs*. Voilà à quoi se réduit la morale douce et pure, quand on veut en soumettre les visions à un sérieux examen; les apprécier selon les notions du sens commun; ne pas se laisser prendre au cliquetis d'expressions, au fatras d'illusions; confondre l'histrion moral par ses principes mêmes, et le renvoyer à l'école sur cette nature champêtre qu'il prétend *nous apprendre à bien voir*.

Observons-la donc telle qu'elle est, en comparant les vertus de notre sage et de sa séquelle de bombanciers, avec les torts imputés à leurs antagonistes, à ce Mondor, cet *ennemi des champs*, ce Béelzébuth moral que le poëte accuse en ces termes :

« Avec pompe on l'habille, on le couche, on le sert,
» Et Mondor au village est à son grand couvert. »

C'est donc pour se mettre au petit couvert que notre sage épicurien rassemble sous ses humbles lambris 80 godailleurs et 40 chevaux : quel petit couvert! Voilà bien les moralistes : quand ils déclament contre un vice, croyez qu'ils en sont beaucoup plus entachés que celui qu'ils dénigrent pour cacher leurs turpitudes.

Ce petit couvert de 80 amis des champs est un choix de beaux esprits et de joueurs, à en juger par le tableau de leurs amusements pastoraux; *echecs*, *trictrac*, *wisk*, *piquet*, *loto*, *billard*; jeux très-champêtres, auxquels il adjoint le plaisir de lire Voltaire et Racine. Aucun sot n'est admis dans ce congrès à prétention,

« Ainsi fermant la porte au sot qui, de Paris,
» S'en vient tuer le temps, la joie et vos perdrix. »

Voilà les chasseurs en disgrâce et traités de sots. Tout à l'heure le poëte les vantait pour acheminer à des descriptions; elles sont faites, on n'a plus besoin d'eux, on se moque de leurs longs et assommants récits : ce sont des sots, tuant la joie et les perdrix. Notre sage leur ferme sa porte : voyons de quels beaux esprits il a fait choix hors de Paris.

« Ce sont de vieux voisins, des proches, des enfants,
» Qui visitent des lieux chers à leurs premiers ans. »

Précieux choix! Les vieux voisins de campagne sont de vieux chicaneurs

qui, après avoir grugé le sage, lui feront vingt procès, et qui, au lieu de s'amuser à *relire tout Racine,* liront Cujas et Barthole pour y trouver quelque rubrique de chicane. Et qui voit-on encore arriver avec ces vieux voisins et vieux plaideurs?

« C'est un père adoré qui vient, dans sa vieillesse, etc. »

Adoré ou non adoré, si ce père est homme prudent, que pensera-t-il en voyant le train de vie que mène son fils, assemblant chez lui, comme le Dissipateur du théâtre, non pas 40, mais 80 dévorants, avec leur escadron de chevaux à l'écurie; le tout sous prétexte d'étudier l'art de *jouir des champs.*

On n'en finirait pas sur les ridicules du sage, et du poëte qui le prône. Intolérant comme tout moraliste, Delille subordonne les 80 élus à ses fantaisies, il leur défend de jouer la comédie de société. Il en résulterait selon lui certains inconvénients d'amourettes;

« Et quelquefois les mœurs s'y sentent des coulisses. »

Pour correctif il leur fait jouer un jeu d'enfer, et sabler le vin mousseux au dîné, à la suite de quoi ces désœuvrés feront bien pis dans leur soirée, que s'ils eussent été occupés par une comédie de société. J'ai expliqué plus haut quelles scènes de morale ils machineront pour la nuit suivante, sauf à mystifier le sage en feignant, pour lui plaire, de

« Relire tout Racine et choisir dans Voltaire. »

Ils y choisiront la Pucelle et les pièces de même acabit; car, quel autre choix peut faire un *essaim d'étourdis* que le Champagne a mis en gaîté? En nous peignant cette cohue de bombanciers, menant joyeuse vie dans le château d'un homme opulent, l'auteur a raison de dire :

« Ce sont les vrais plaisirs, les vrais biens que je chante,
» Mais peu savent goûter leur volupté touchante. »

Et vraiment il est peu de gens assez riches pour monter leur maison sur un tel pied, soit aux champs, soit en ville. Toutefois on ne voit pas quel rapport ont ces joyeux ébats d'une légion d'oisifs, avec les fonctions agricoles et les scènes champêtres, dont le titre Georgiques annonçait le tableau, titre auquel s'était conformé Virgile, parce que dans Rome et Athènes le bel esprit ne dispensait pas, comme en France, de la justesse des idées.

Au résumé, voilà un sage qui, déclarant ennemis des champs et de la morale tous ceux qui ne seront pas de son avis, emploie une fortune de cent mille écus de rente à organiser des orgies, et sous ses humbles lambris, en-

chérit sur le luxe de la ville. Tels sont les moralistes; ils ne sauraient écrire quatre pages, sans jouer le rôle des médecins, Tant pis *et* Tant mieux. *Toutes ces contradictions aident à rimer et arrondir des périodes. Un avocat en plaidant successivement le pour et le contre, a chance double de celui qui ne plaiderait qu'une seule cause.*

Plaisante sagesse que celle qui exige pour première condition, trois cent mille francs de rente! Car il n'est pas possible d'organiser à plus bas prix ces bourdifailles morales et champêtres, véritable sentier de la vertu.

« *Qui sait aimer les champs, sait aimer la vertu :* »

mais il faut les aimer à la manière de notre sage; entretenir chez soi une pétaudière de 80 *godailleurs; tout autre genre de vie est immoral; car, nous dit-il,*

« *Le doux plaisir des champs fuit une pompe vaine.* »

C'est-à-dire goûtez-le en petit comité ; n'assemblez pas plus d'une centaine d'amis et une cinquantaine de chevaux dans ces émotions paisibles, ces sentiments doux et modérés, nécessaires à la vertu.

« *Pour les bien* SAVOURER, *c'est trop peu que des sens,*
» *Il faut une âme pure et des goûts innocents,* »

Et puis, QUELQUES MILLIONS DE FORTUNE ; *précaution utile pour purifier une âme, la mettre en état d'acheter un immense château, y rassembler et goberger cette légion de parasites, et y* SAVOURER *la morale des champs, comme le faisait*

« *Dans Frênes, d'Aguesseau goûtant tranquillement*
» *D'un repos occupé le doux recueillement.* »

On ne voit guère comment concilier ce doux recueillement *avec une compagnie de* 80 hôtes bruyants, faisant sauter les bouchons et poursuivant toute la nuit les marquises et les soubrettes. *Mais en morale on ne doit pas y regarder de si près, ni se montrer exigeant sur le bon sens : pourvu que l'auteur sache rimer et enfiler des mots, le lecteur doit se pâmer de tendresse; « savourer avec des sens dé-*

» *licats, avec une âme innocente et pure, les innombrables*
» *variétés de riches décorations des scènes champêtres ;*
» *multipliant ses jouissances en multipliant ses sensations,*
» *et assurant par un concert sublime avec la bienfaisante*
» *nature, le bonheur et la vertu de la vieillesse et de l'en-*
» *fance.* »

C'est avec de pareils verbiages qu'on fait aujourd'hui la conquête de l'opinion. Sans blâmer ses goûts, je signale ce travers pour en déduire le principe suivant :

« *On doit exiger d'un inventeur non pas ces prestiges*
» *oratoires, cette faconde ennemie du bon sens; mais des*
» *raisonnements bien suivis, des théories compatibles avec*
» *l'expérience. Tout prétendant aux inventions, qui aurait*
» *le style de ces verbeux écrivains, serait suspect de*
» *spéculer comme eux sur l'art de mystifier les lecteurs,*
» *de leur donner des amplifications de rhétorique en place*
» *des découvertes promises.* »

POLITIQUE DE L'HOMME DES CHAMPS.

Il va régénérer les campagnes. Il doit, en politique ainsi qu'en morale, débuter par se contredire. On n'est pas bon philosophe sans cette condition de souffler à la fois le chaud et le froid. Delille s'y montre fidèle; aussi nous peint-il d'un côté :

« Ces enfants dans leur fleur desséchés par la faim,
» Et ces filles sans dot, et ces vieillards sans pain.

Puis d'un autre côté :

« Là des vieillards buvant content avec délices,
» L'un ses jeunes amours, l'autre ses vieux services. »

Il faudrait que les vieillards, dans un hameau si vertueux, employassent à un achat de pain pour les enfants desséchés, cet argent qu'ils prodiguent au cabaret. Mais où en serait la philosophie, si on lui disputait le droit de se contredire à chaque page ?

Avant de nous dépeindre ces enfants, ces filles, ces vieillards desséchés par la faim, il nous avait montré l'homme des champs répandant autour de lui son bonheur, assurant la vertu de la vieillesse et de l'enfance : voyons par quels moyens.

D'abord par la *loi agraire*, selon l'avis de Mentor (478) : c'est le

secret de tous les moralistes. Celui-ci, en parlant *de la pauvreté qui dégrade, et des privations du pauvre*, dit aux sages amis des champs :

« *Partagez avec lui votre riche récolte.* »

Précepte qui sera bien goûté par les pauvres : si le seigneur veut partager avec eux, tout le hameau arrivera à la douce fraternité. Mais où trouver ces seigneurs disposés à partager leur récolte avec les paysans? On en trouvera plus aisément de ceux qui veulent dépouiller les paysans du nécessaire.

Ce n'est pas là un obstacle pour notre sage; sa politique va remédier à tout en s'associant aux concerts sublimes de la nature, et appelant au secours de ses bienfaisants projets, *toutes les autorités du hameau*, composées de deux personnes, le curé et le magister; il ne dit rien du maire, du juge de paix, du percepteur, des gardes-chasses, des rats de cave ni des gendarmes. Ceux-là sont exclus de participer aux concerts sublimes de la nature : tout va rouler sur le curé et le magister. Toutefois notre sage ne veut pas d'un curé,

« Qui SUR L'ESPRIT DU JOUR compose sa morale. »

Il veut donc un curé libéral, un esprit indépendant et philosophe, s'affranchissant des doctrines régnantes. Reste à savoir si les grands-vicaires du diocèse voudront former de pareils curés, ni même les placer en cas qu'il en existe. Je ne m'arrête pas à discuter cette affaire qui n'est point de ma compétence; mais je gagerais que tout seigneur dira au curé de son hameau : « Gardez-vous de suivre ces principes de l'homme » des champs; n'allez pas croire, d'après lui, qu'un curé doive fronder » l'esprit du jour, s'isoler de la politique dominante, ni qu'il doive

» Des préjugés aussi préserver le jeune âge : »

» lui enseigner philosophiquement,

» que les hommes naissent libres et égaux en droits;
» que les grands ne nous paraissent grands que parce que nous » sommes à genoux;
» que les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense, etc.

» Loin de là, opposez à toutes ces maximes indépendantes, des pré- » jugés salutaires, gravez-les dans l'esprit de l'enfance, et composez » soigneusement vos leçons morales SUR L'ESPRIT DU JOUR, si vous voulez » être promu à quelque poste avantageux. »

Telles sont les instructions de tout seigneur ou curé du hameau ; le contraire des préceptes du bel esprit Delille, qui a oublié de donner à ses curés de hameaux des revenus d'archevêques. Il n'en faudrait pas moins pour l'exercice des vertus qu'il leur assigne. Ils vont secourir

tous les pauvres, concilier tous les débats, établir partout la douce fraternité philosophique ! ! ! On pourra supprimer les juges de paix, les procureurs et les gendarmes, dès qu'on aura des curés endoctrinés par un homme des champs, et dotés d'un revenu de vingt mille francs.

Plaisant égarement du bel esprit ! Mais la civilisation ne se repaît que de ces contes ridicules ; elle veut qu'on lui montre, en vers et en prose, des torrents de vertus et de bonheur dans les innocentes campagnes où chacun, sans avoir des yeux aussi exercés que notre ami des champs, voit de toutes parts comme ce sage l'a vu plus haut ;

« Des enfants dans leur fleur desséchés par la faim,
» Et des filles sans dot, et des vieillards sans pain. »

Est-ce avec des rimes et des phrases qu'on remédie à tant de misères ? Est-ce avec un triumvirat de médecins tels que le sage des champs, le curé et le magister ? Voyons ce que Delille nous dira du troisième.

Il nous apprend que les enfants ou fils du hameau lui lancent des boulettes au menton. Sur ce, le pervers ami des champs se joint aux polissons du hameau, pour ricanner le magister, et dit ironiquement :

« Il sait, le fait est sûr, lire, écrire et compter. »

N'est-ce donc pas assez et doit-il encore être poëte et académicien ? S'il enseigne aux paysans à lire, écrire et compter, c'en sera déjà plus que n'en sait votre caravane d'amis des champs rassemblés au château, et dont la plupart ne sauront pas faire une division complexe.

Amorcé par l'appât d'une description, le poëte ne manque pas de faire un portrait de *mentor pédantesque*, sans oublier la verge pliante dont il étrille moratement les fils du hameau. Il termine par dire : *encouragez-le donc* : — mais à quoi ? à fustiger les enfants ? — Non, non : à répandre les saines doctrines de l'amour des champs : — eh ! quel succès faut-il espérer, si vous, seigneur, et vos 80 godailleurs, tournez sa science en ridicule, et souriez à la tourbe de polissons qui lui lancent des boulettes au menton ? Là où l'instituteur est insulté, haï par les enfants et raillé en secret par les grands, il n'y a ni institution, ni moralité.

Après avoir ainsi préludé à la régénération des hameaux, notre sage va consommer l'œuvre par un coup de haute politique. Il transforme d'un trait de plume tous les grands seigneurs en apothicaires de canton.

« Dans les appartements du logis le moins vaste,
» Qu'il en soit un où l'art, avec ordre et sans faste,
» Arrange le dépôt des remèdes divers,
» A ses infirmités (du paysan) incessamment offerts.
» Menez-y vos enfants, etc., etc. :
» Que surtout votre fille amenant sur vos traces
» La touchante pudeur, la première des grâces, etc. »

Ainsi, pères et enfants du château doivent devenir apothicaires, s'ils veulent suivre le sentier de l'amour des champs. Cependant il ne faut pas moins de 6 ans d'étude pratique et théorique pour former un bon pharmacien. Dès lors les grands seigneurs qui se destinent à la robe ou à l'épée, devront laisser en suspens leur instruction, négliger la jurisprudence et la stratégie, pour étudier la pharmacie *très-complétement;* car le villageois ne sait rien manutentionner; il faudra lui préparer ses drogues dans l'officine du château. Quel doux charme pour la demoiselle qui, avec sa touchante pudeur, est spécialement chargée de l'apothicairerie par notre sage! Quelle facilité pour l'amant, qui enverra la matrone demander ostensiblement une prise de rhubarbe, et remettre un billet doux! On pourra à volonté s'introduire, lier une intrigue avec la châtelaine devenue pharmacienne : quelle vaste carrière aux vertus champêtres! Notre poëte s'en extasie, et apostrophant tous les seigneurs qui ne se font pas apothicaires, il leur dit :

« Cœurs durs, qui payez cher de fastueux dégoûts,
» Ah! voyez ces plaisirs, et soyez-en jaloux. »

Il y aura ici des jaloux de plus d'une espèce, et je ne répondrais pas que les pharmaciens de profession ne fulminassent contre cette nouvelle morale, qui sera pour eux un signal de ruine totale; car du moment où les grands seigneurs seront tous apothicaires, donnant gratuitement ou à crédit les drogues au paysan, il est clair que les apothicaires patentés seront réduits à plier bagage. Cette révolution pharmaceutique sera accompagnée de plusieurs autres qu'il est bon d'indiquer.

D'abord les seigneurs obligés de former chez eux une pharmacie, sous peine d'être déclarés *cœurs durs,* achèteront leur assortiment chez le droguiste de la ville voisine. Ils seront attrapés, Dieu sait : on leur glissera tous les rebuts de magasin, vieilles drogues sans vertu et fausses drogues malfaisantes; écorce de cerisier en place de kina, etc. : les pauvres paysans pâtiront de ces duperies; les malades paieront le tribut à la nature; et les apothicaires de la ville, furieux de voir leurs boutiques abandonnées, diront que les campagnards immolés ont bien mérité leur sort en prenant des remèdes chez les intrus.

Entretemps : les seigneurs désappointés par ce début maladroit, aviseront à mieux opérer; ils formeront un comité pour diriger les achats et aller aux sources. On écrira à Marseille et Livourne pour se mettre au cours des mannes et du séné; à Londres et Amsterdam pour connaître les mouvements des jalaps et des ipécacuanhas, et peu à peu nos grands seigneurs se trouveront engagés dans le tripot commercial; car du moment où l'on saura que ces nouveaux amis du commerce pré-

sentent bonne garantie, on les amorcera comme dans les maisons de jeu, par un début engageant; d'abord une petite spéculation en follicules de séné; puis un accaparement de jalaps ou de casses; ensuite un plus grand, et peu à peu on les lancera dans le haut tripotage des cafés et des grains. On en a vu cent, dans le cours de la révolution, dissiper de cette manière de superbes fortunes patrimoniales. Voilà le piége où les conduirait le songe creux de notre philanthropique homme des champs. MM. les seigneurs, quoi qu'en dise le sage, laissez aux apothicaires le soin de préparer potions, loques et pilules. Un adage dit : *que chacun fasse son métier, et les vaches seront bien gardées.*

(Nota.) Je n'ai cité dans cet article que les ridcules du premier chant, dont encore j'ai omis la majeure partie.

Dans le 2e. chant, notre sage se fait ministre de l'intérieur ou peu s'en faut; il construit des canaux, s'empare des travaux publics, dirige la province entière. De sorte qu'avec un pareil sage dans chaque province, le ministre n'aurait plus rien à faire. Mais ce n'est plus trois cent mille francs de rente, c'est un million au moins qu'exige ce rôle moral.

Combien de pervers se convertiraient à l'amour des champs, si on voulait leur assurer un tel revenu, indispensable pour exercer cette nouvelle sagesse champêtre.

Le poëte nous la définit : « *Une heureuse habitude des sentiments doux et modérés, d'où résultent ces émotions paisibles, également nécessaires au bonheur et à la vertu.* Quel roucoulement moral et quel plaisant écrivain, avec ses émotions de vertu paisible et modérée qui exige un million de rente! Quelqu'un a dit que, pour éteindre un incendie, il faudrait y jeter le *Bélisaire* de Marmontel; ajoutons-y *l'Homme des champs*, ouvrage d'autant plus fade, que l'auteur l'a composé pour se justifier du reproche de ne pouvoir rien imaginer, ne savoir ni voler de ses propres ailes, ni faire choix d'un sujet intéressant.

Laissons l'homme des *châteaux* avec son chantre glacial et ses lieux communs de morale épicurienne; je ne m'occupe pas ici de littérature, mais des empiétements qu'ont faits la littérature et le bel esprit sur le raisonnement; c'est le sujet de conclusion.

Un auteur dit QUE L'ESPRIT EST UNE SORTE DE LUXE, QUI DÉTRUIT LE BON SENS COMME LE LUXE DÉTRUIT LA FORTUNE. *Telle est l'influence de l'esprit sur notre siècle, où il envahit tout. On ne veut plus, même sur les sujets les plus graves, que du bel esprit, sans acception du sens commun. Le siècle n'a pas la sagesse de faire à chacun son lot distinct, d'assigner au bel esprit le domaine littéraire, et d'exiger en politique sociale du sens commun, c'est-à-dire des théories compatibles avec l'expérience.*

D'après ce travers de notre siècle, c'est au tribunal littéraire que sont jugés les inventeurs; on n'examine pas s'ils apportent des procédés utiles, des voies de prompte restauration, l'on exige pour titre exclusif, les charmes du style. Qu'un livre contienne autant d'absurdités que de phrases, peu importe; chacun, sur ce reproche, répond, cela est bien écrit; le charme du style, voyez-vous, il n'y a que çà. *Tel est le refrain général en France; le bel esprit n'avait pas empiété de la sorte, à l'époque où Boileau le plaçait au second rang, même en poésie, disant aux poëtes :*

« Aimez donc la raison ; que toujours vos écrits
» Empruntent d'elle seule, et leur lustre et leur prix. »

Aujourd'hui la raison n'est plus comptée pour rien, même en fait de sciences utiles, et le traité de la plus importante des découvertes ne sera jugé que sous les rapports du style, de la méthode, de la distribution des matières.

Encore une fois, il n'y a ici que deux choses à examiner, la théorie abstraite et la théorie concrète de l'Association.

En abstrait, *il faut discuter la thèse de dualité du destin social,* (II, 36); *disserter sur cette possibilité de deux mécanismes industriels, l'incohérent ou état morcelé et faux actuellement régnant, et le sociétaire ou combiné encore inconnu.*

En concret, *il faut discuter si l'auteur a vraiment trouvé le procédé d'Association, si la Série passionnelle est la voie efficace ; il faut, en cas de doute, sommer les sceptiques d'en rechercher un meilleur, et provisoirement soumettre celui-ci à une épreuve : quel qu'en soit le style, fût-il expliqué en patois, il n'est pas moins le premier et l'unique procédé sociétaire qui ait été proposé, et le seul d'accord avec les vues de la nature, puisqu'il est le seul conforme à l'Attraction, le seul adapté à toutes les impulsions naturelles de tous sexes et de tous âges.*

Les faux jugements sur cette opération et les délais qui en peuvent résulter seront si préjudiciables au genre humain, qu'on ne saurait trop le prémunir contre le tort de traiter et juger en affaire littéraire l'exposé de la plus précieuse découverte. Répétons que ceux qui veulent des charmes de style, en peuvent assez trouver dans 400,000 tomes de sciences incertaines et de romans. Quelle bizarrerie à la nation qui passe pour la plus amie de la variété, de tomber dans l'excès contraire sur ce qui touche aux écrits scientifiques, et vouloir partout de la muscade, partout du beau style! *J'en ai suffisamment démontré les abus, dans cette analyse partielle des visions de Delille et Fénélon. N'est-ce pas assez prouver qu'un inventeur qui se recommanderait comme eux, par cet étalage de faux brillants, serait suspect d'être comme eux un champion de déraison? Est-ce là ce qu'on doit rechercher dans un traité de mécanique passionnelle? Et après tant de malheurs qui ont pesé sur la génération présente, n'est-il pas temps enfin qu'elle apprenne à distinguer entre les emplois de bel esprit et de raisonnement, et qu'elle reconnaisse l'inutilité de la rhétorique, et le besoin exclusif de la justesse, dans une théorie d'où dépend le changement de sort de l'humanité.*

ÉPI-SECTION.

MODE SOCIÉTAIRE SIMPLE, OU 7e. PÉRIODE.

Je comptais donner sur les dispositions d'Harmonie simple ou hongrée une ample section ; mais, comme elles devront se proportionner aux localités, au climat, aux moyens du canton d'épreuve et de la société fondatrice, il serait fastidieux pour le lecteur de parcourir des aperçus de dispositions adaptées à cette diversité de chances. J'en ai les brouillons, et je ne crois pas devoir en extraire autre chose que les trois articles suivants.

Ier. DES LACUNES D'ATTRACTION.

Ce serait mal connaître un mécanisme, que de n'en pas indiquer d'avance les côtés faibles. On sait que les débuts sont pénibles en toutes choses, et le premier canton sociétaire devra rencontrer divers obstacles de circonstance : il a fallu les prévoir et aviser aux moyens de les surmonter. Il aura à vaincre le vice de transition ou d'initiative, les lacunes d'attraction ; en voici un aperçu.

En matériel. 1°. *Inhabileté de la classe riche aux fonctions agricoles et manufacturières.* Heureusement elle sera peu nombreuse dans une Phalange d'Harmonie simple ; mais encore faudra-t-il savoir l'intéresser au mécanisme, l'attirer à s'y entremettre. Cet obstacle disparaîtrait d'emblée en Harmonie composée ; la simple n'aura pas les mêmes ressources.

2°. *L'inexpérience des industrieux,* habitués à un

seul travail et non pas à 20 ou 30. Ils seront donc neufs et maladroits dans la plupart de leurs nouvelles fonctions : ils auront la gaucherie d'une troupe de recrues arrivant au dépôt.

3°. *Le défaut de fonctions hivernales :* elles reposent principalement sur les manufactures, qui ne pourront pas attirer suffisamment sans le concours de rivalités avec des Phalanges voisines. Or, la Phalange d'essai sera seule ; son premier hiver et le 2e. abonderont donc en calmes passionnels, et les Séries y seront fréquemment dépivotées, c'est-à-dire en fausse attraction ou tendance imparfaite au luxe et à l'unité, obligées de prolonger la durée des séances, et commettre maintes fautes contre l'équilibre passionnel.

4°. *Le défaut d'animaux exercés.* Quelque bon qu'en puisse être le choix, ils n'auront pas reçu l'éducation harmonienne ; ils seront viciés par des habitudes contraires au mécanisme des Séries. Les vices originels ne se corrigent guère chez les animaux ; et les plus précieux aujourd'hui pourront, dans divers emplois, se trouver les plus défectueux par convenance et obstination pour les procédés civilisés.

5°. *Le défaut de végétaux.* On manquera de vergers, travail de la plus haute importance en attraction, et qui ne s'organise pas d'une année à l'autre. Les vergers qui existent aujourd'hui ne sont ni assez grands, ni distribués convenablement pour des Séries pass. On n'aura pas non plus de forêts classées ; elles sont partout confuses et incompatibles avec les développements d'une Série contrastée. Toutes ces lacunes de fonctions réagiront fâcheusement sur le mécanisme industriel, et par contre-coup sur le passionnel.

Lacunes en affectives, absence des 16 ou de portion de chacune des 16 voies de ralliement (383, 421, 450, 461).

Par exemple, en amitié on n'aura, dans une Phalange d'Harmonie simple, ni Petites Hordes, ni domesticité passionnée, ou du moins très-peu des ressources que ces deux ressorts peuvent fournir. On ébauchera l'opération autant que possible; mais on ne pourra compter, en mode simple, que sur une approximation très-faible : et de même sur tous les ressorts de ralliement; à peine sur 16 en est-il 4 dont on puisse tenter l'introduction en Harmonie simple; vide bien fâcheux dans le cadre des liens sociaux de la 1re. Phalange.

On y verra donc régner partiellement les duplicités qu'engendre parmi nous la dissidence des 3 classes, riche, moyenne et pauvre. Cependant les liens de ralliement sont des ressorts si puissants, que si on réussit à en ébaucher seulement 4 des 16, je dis *ébaucher et non pas former,* la petite Phalange d'essai semblera déjà un colosse de vertu et d'Harmonie, en parallèle avec les infamies du mécanisme civilisé.

Une des plus utiles précautions contre cette mésintelligence des 3 castes, sera de choisir un peuple très-poli, comme celui des environs de Paris et Tours en France, de Rome et Florence en Italie, de Dresde et Berlin en Allemagne. La politesse du peuple sera d'un grand secours en mécanisme d'essai. Je me hâte donc de recommander ce moyen en concours avec les autres palliatifs dont il sera fait mention.

Lacunes en distributives. La première sera celle d'éducation, le défaut d'enfants élevés à l'Harmonie passionnelle. En admettant qu'on fasse parmi les enfants civilisés

le meilleur choix, ils seront toujours dépourvus des connaissances et habitudes qui seraient le fruit de l'éducation harmonienne. Ils ne pourront pas opérer avec régularité, comme feraient des enfants élevés dans le nouvel ordre.

Ce vice deviendra plus sensible encore chez les pères ou hommes faits, qui, plus habitués que leurs enfants aux méthodes civilisées, seront d'autant plus inhabiles aux procédés harmoniens. Il faudra pourtant surmonter toutes ces entraves. Je ne les cite que pour prévenir les détracteurs et ergoteurs, et en induire que, si l'on a su prévoir tous les obstacles, on a su de même aviser au remède.

2°. Absence de coopération externe, de liens vicinaux et secours de cohortes. La Phalange d'essai sera tout-à-fait dépourvue de cet appui et réduite à elle-même. Des emprunts de mercenaires civilisés ne l'aideraient pas en liens passionnels ; ils ne pourraient pas intervenir en intrigues de Série et fausseraient le mécanisme. On les emploiera pourtant, mais sans se lier d'intrigues avec eux. Ils fourniront un secours matériel, et non passionnel.

3°. *Rareté de Séries.* La première Phalange, même en mode composé, en aura à peine le tiers de ce qu'en formerait une Phalange de 3e. génération. Et si l'on descend du mode composé au simple, on essuiera encore une réduction portée au tiers, c'est-à-dire que la première Phalange organisée en mode simple, n'aura guère que le 9e. des Séries qu'on peut former en pleine Harmonie.

Elle éprouvera dans son mécanisme, dans ses liens sociaux, un ralentissement proportionnel, et comparable à celui d'une usine qui, au lieu de recevoir de son bief neuf pieds cubes d'eau, en temps donné, n'en recevrait qu'un pied.

Vices de transition. DÉFAUT D'ESSOR PASSIONNEL INTERNE ET EXTERNE.

En interne. Les civilisés habitués à un régime vicieux, coercitif, guindé, une fausseté continue, feront à chaque instant des démarches qui fausseront le mécanisme : ceux qui se croient les plus raffinés, seront souvent les plus gênants en manœuvre sociale. Par exemple, des philosophes qui veulent à chaque pas alambiquer les sensations de perceptions, des gens du monde prodiguant les formules polies, seront des caricatures incommodes, en se croyant des phénix d'atticisme.

On voit, en civilisation, foule de ces gens qui ne sauraient parler ni agir sans travestir leur intention. Mangent-ils, comme Tartuffe, deux perdrix aux choux, c'est, disent-ils, pour modérer leurs passions ; boivent-ils un flacon de Bordeaux, c'est pour la balance du commerce; courtisent-ils une femme, c'est pour l'équilibre des perceptions de sensations. Cette manie de distiller la perfectibilité et quintessencier les sensations, existe du plus au moins chez tous les civilisés, et même chez les classes inférieures ; car on voit des paysans qui, au moment de boire une rasade, diront au maître de maison : *Ce n'est pas pour boire, c'est pour avoir l'honneur de vous saluer*. Les philosophes ont cette manie ; farder chacun de leurs mouvements de quelque perfectibilité imaginaire. Ces manières guindées seront nuisibles en Harmonie, où il faut du laconisme en actions comme en paroles.

En externe. La Phalange d'essai souffrira du vice de contact avec les fourbes civilisés ; il sera force de communiquer avec eux, tant qu'il n'existera pas de Phalanges

circonvoisines, pas de négoce véridique; et ces relations avec des civilisés feront, sur le moral des harmoniens, l'effet d'un commerce avec des pestiférés; on s'en isolera le plus que possible, mais sans pouvoir y renoncer tout-à-fait.

✂ *Vices pivotaux.* Défaut de corporations harmoniques. On manquera des plus influentes en mécanisme, telles que les corps de vestalat et damoisellat, et toutes les corporations d'âge pubère autres que celles d'industrie. On manquera de même de toutes les corporations externes, telles que Grandes Hordes, armées industrielles, congrès d'évaluation commerciale, dispositions de quarantaine générale sur les maladies pestilentielles, psoriques, siphyllitiques, etc. On manquera de toutes les dispositions unitaires en langage, poids et mesures, monnaies, et mille autres détails.

Ainsi, les entraves seront bien nombreuses pour la première Phalange. Quel sera le remède? Beau problème à proposer aux plagiaires qui pourraient se vanter d'intervention dans la découverte! Je les attends à l'énigme de ce remède qu'il faudra appliquer à toutes les lacunes d'attraction collectivement.

IIe. FORMATION, DISTRIBUTION ET INSTALLATION D'UNE PHALANGE D'HARMONIE SIMPLE.

J'ai raillé et raillerai encore sur le dicton des Français, *gniak Paris, gniak Paris:* mais pour cette fois je serai obligé de faire chorus avec eux sur le *gniak Paris;* car les habitants de Paris et le voisinage de cette ville sont ce qui convient le mieux au monde pour la fondation de la Phalange simple. C'est une entreprise où excellera toute population adonnée au plaisir, et distinguée par

des manières polies. A ces titres on conçoit que ladite fondation serait naturellement l'apanage des Parisiens, si leur esprit anti-national ou *extranéomanie* ne les prévenait contre toute invention de leurs compatriotes.

J'ai cité le château de Meudon comme local de convenance probable. Je pense qu'on trouverait, à 2 ou 3 lieues de rayon, beaucoup d'autres édifices qu'on pourrait adapter, sauf augmentation de bâtiments. Au reste, je n'apprécie ces châteaux que sous le rapport des plantations déjà faites, et du voisinage des forêts; car pour le bien du mécanisme, il vaudra infiniment mieux construire en plein l'édifice, afin de jouir des rues-galeries et des distributions opportunes de Sérístères.

Il faut d'ailleurs porter en compte que le bénéfice des curieux payants serait plus fort autour de Paris que partout ailleurs; et c'est une chance à faire valoir à des actionnaires, qui seront plus ou moins imbus de l'esprit mercantile du siècle. (Voyez les détails, III, 474.)

La Phalange simple est une société destinée à louvoyer pendant la 1re. année, où elle sera mal pourvue du nécessaire en manœuvre passionnelle. Il lui conviendra donc de ne pas enrôler d'emblée toute la masse à réunir, et de ne débuter qu'avec les 3/4 du nombre auquel on comptera la porter. Dès qu'elle sera installée, on aura assez d'option pour compléter et se pourvoir des titres caractériels dont le mécanisme paraîtra manquer.

Si le clavier d'Harmonie composée est de 810 (voyez III, 440 et 441), plus, les titres hors de ligne et les complémentaires, il faudrait en mode simple débuter avec 405 au moins, afin que les chœurs et les tribus ne fussent pas réduits au-dessous de moitié. La mécanique serait trop gênée si on ne s'élevait pas à moitié de la table (III, 440).

Je suppose donc une réunion de 90 familles à 5 individus ; c'est 450 personnes. Il faudra choisir environ 40 familles pauvres, 30 moyennes, et 20 de richesse relative ; car la Phalange simple n'a pas besoin de sectaires de grande fortune; ils y sont moins nécessaires que dans la composée.

Estimons les 14 tribus actives à demi-nombre de la table (III, 440) ; soit 405 ; plus, les patriarches, bambins et poupons; total environ 450.

Les enfants étant plus aptes que les pères actuels à la manœuvre passionnelle, il conviendra de forcer de nombre sur les chœurs en bas âge, et au lieu de suivre la demi-proportion de page 19, qui serait 18, 21, 24, etc., préférer

2	3	4	5	6	7	8		9	10	11	12	13	14	15
21,	24,	27,	30,	33,	36,	39.	—	33,	30,	27,	24,	21,	18,	15.

Moyennant cet assortiment, les tribus 2, 3, 4, 5, 6, qui sont celles de l'enfance active, seront plus aptes à la manœuvre, mieux contrastées, mieux rivalisées. Ce sont elles qui doivent entraîner les pères; elles seront harmonisées deux mois avant les pères : c'est donc sur ces tribus qu'il faut spéculer en premier ordre.

On a vu, section 1re., ce qui concerne l'estimation des valeurs apportées en fonds sociétaire ; on procédera de même dans la Phalange simple.

Elle devra être installée en trois corps distincts et à trois époques différentes. On commencera par la classe pauvre, qui devra entrer en exercice pendant l'automne, et passer l'hiver dans le Phalanstère en organisation demi-civilisée, c'est-à-dire soumise à une discipline, et exercée seulement à quelques dispositions de Série, principalement pour les repas. On ne pourrait pas, avant la

réunion des trois classes, riche, moyenne et pauvre, tenter les manœuvres d'attraction : c'est pourquoi il faudra installer ce premier corps en régime ambigu, et mi-parti de civilisation ; les habituer aux localités, afin qu'ils soient déjà façonnés et experts lorsqu'on entrera définitivement en exercice. Ils auront pendant l'hiver appris à connaître les animaux, les ateliers, etc. Ce dégrossissement sera d'un grand secours au début de pleine manœuvre qui n'aura lieu qu'en avril, à l'entrée de la classe riche.

Une convention nécessaire avec ces familles de basse fortune et d'ouvriers, sera d'abonner pour la rétribution sociétaire ; stipuler l'avance de nourriture, vêtement et logement ; plus, l'option d'une somme fixe au bout de l'an, si leur part de produit sociétaire se trouvait moindre. Ce traité plaira beaucoup à la classe pauvre ; et grâce aux notions qu'elle aura acquises pendant l'hiver sur le mécanisme sériaire, on la trouvera parfaitement disposée en février, lorsqu'on procédera à l'installation de la classe moyenne.

Celle-ci devra entrer en fonctions dès le mois de mars, pour s'exercer à la culture combinée dès les premiers beaux jours. Alors commenceront les opérations de mécanisme sériaire, qui seront très-faibles jusqu'à l'époque de pleine culture, en avril et mai, parce que la 2e. classe manquera d'habitude, et que la 3e. ne sera pas entrée. La cuisine, jusque-là, sera bornée à deux sortes, moyenne et basse.

La Phalange d'essai commettrait une erreur si elle entreprenait en petit les travaux d'une grande Phalange, comme le 1/4 ou le 1/3 de labour. Elle devra adopter moins de fonctions, et s'appliquer à y introduire une

subdivision complète. Ce n'est pas sur la quantité de Séries, mais sur leur plein essor et leur bonne organisation qu'il faudra spéculer : qu'elles soient peu nombreuses, peu importe, pourvu qu'on y voie naître le mécanisme des rivalités contrastées et des gradations de nuances : on ne l'obtiendrait pas d'une affluence de petites Séries imparfaitement distribuées : *paucæ, sed bonæ.*

En conséquence on devra, dans cet essai, rejeter presqu'en entier les grands travaux de champs et vignes, et les grandes manufactures, comme serait une fabrique de drap. Il faudra s'attacher aux fonctions romantiques et attrayantes ; jardins, troupeaux serres et vergers s'il se peut, fleurs en grande quantité, comme tous les objets dont on peut jouir dès la 1re. année; car il ne s'agira pas tant de *bénéficier* que de réussir *à organiser le régime d'attraction industrielle.* La Phalange d'essai sera assez triomphante si elle peut, au bout de la belle saison, montrer le mécanisme d'attraction en pleine activité : il deviendra évident qu'on peut l'appliquer à la grande culture, par l'extension des procédés qui l'auront introduit dans la petite culture. La civilisation sera déjà anéantie par ce résultat ; et une fois cette cause gagnée au bout de la campagne, tous les sociétaires seront assez riches; les actionnaires pourront vendre à trois et quatre cent pour cent de bénéfice; ils s'en garderont, et ne céderont pas une action à mille pour cent dans le succès.

La Phalange d'essai devra spéculer sur des attractions de travail indirect, comme la FRUITERIE. Elle n'aura que peu de fruits de son cru à conserver, car ses plantations en seront à leur première année, et ses vergers productifs seront bornés à peu de chose. Mais si elle est placée à côté d'une riche capitale pourvue de beaux fruits, comme

Paris, elle en achètera une énorme quantité en superbes espèces, dont elle meublera un immense fruitier. Ce travail entretiendra une grande et attrayante série ; le soin des fruits étant de goût général chez les savants comme chez les femmes et les enfants.

Employant à son fruitier les procédés que fournit la physique, elle pourra l'année suivante, en avril et mai, prodiguer les richesses de l'automne. Ce sera industrie *indirecte,* puisque l'objet en sera de production extérieure. Il faudra se ménager plusieurs séries en ce genre; la Phalange d'essai étant obligée de s'écarter des méthodes régulières, et de chercher en industrie externe les ressorts qu'elle ne pourra pas trouver en industrie interne, par suite des lacunes d'attraction.

Ladite Phalange devant avoir au moins trois manufactures, elle adoptera la confiserie, tant par convenance avec la fruiterie que par affinité avec les goûts des femmes et des enfants dont il faut étudier les fantaisies pour les amener promptement aux harmonies de série. Les trois manufactures qui me paraissent préférables, sont : pour les enfants, la confiserie ; pour les femmes, la broderie ; pour les hommes, la fabrique de meubles ; ce choix sat meilleur avis.

Ce sera dans le courant d'avril qu'elle introduira sa 5e. ou 1re. classe, composée d'une vingtaine de familles riches. On pourra en choisir la majeure partie parmi les propriétaires ou rentiers qui ont un état de maison au-dessus de leurs moyens, et qui, pour compenser les frais du séjour d'hiver à la ville, emploient économiquement la belle saison à *savourer, avec une âme pure et une bourse légère, la touchante volupté du doux plaisir des champs* (Delille).

Souvent ces familles louent une maison de campagne; elles trouveront fort bien leur compte à entrer dans la Phalange, parce qu'elles y jouiront à peu de frais d'un luxe bien supérieur à celui qu'elles avaient dans la capitale, soit pour les voitures soit pour la table. Dès que ces vingt familles riches seront installées, on organisera les cuisines en chère de trois classes; plus, la commande et les animaux.

La Phalange simple ne pouvant pas établir en plein la domesticité passionnée, faute de Petites Hordes, elle y suppléera par une corporation externe composée de domesticité salariée et non sociétaire, affectée aux corvées qui seraient provisoirement hors de mécanisme et hors d'attraction ; mais non plus à celles qui, comme le service des cuisines, conviennent de prime abord au régime sériaire. Ainsi les employés des cuisines et des étables seront sociétaires et non pas salariés.

L'installation sera terminée une quinzaine après l'entrée de la 1re. classe qui, en moins d'un mois, sera pleinement habituée au mécanisme de Série. L'initiative commence par les repas qui sont gais, économiques et somptueux en état sociétaire; des repas on s'initie aux fonctions du parterre et du potager, puis à celles des étables et des ateliers; mais toujours spontanément, par attraction, et sans statuts obligatoires.

Dans le cours de juillet, on admettra quelques sectaires dont le besoin aura été reconnu. La dernière admission, composée d'ouvriers les plus convenables pour obvier aux calmes passionnels de l'hiver, n'aura lieu qu'en septembre.

Je termine là cet aperçu qui deviendrait trop vague et exigerait trop de détails, tant qu'on ignore le local et les

moyens qui seront affectés à cette fondation : il suffit d'assurer que tous les obstacles sont prévus, et seront surmontés sans efforts.

IIIe. CANDIDATURE DE MOYENS ET DE CARACTÈRE.

Je dois, jusqu'à plus ample information, renvoyer ce sujet au demi-volume complémentaire, et me borner à une distinction primordiale, celle des moyens et du caractère.

Sous le rapport des moyens pécuniaires, il est en civilisation 4,000 candidats en état de fonder l'Association simple, entreprise purement agricole, et qui n'expose l'actionnaire ou fondateur à aucun risque.

Mais sous le rapport de caractère ou convenance d'inclination, l'on peut augurer que sur quatre mille candidats on en trouvera à peine le centième, à peine 40 de convenables. Peu importe ce petit nombre ; il n'en faut qu'un. On le découvrira bien en Europe ou en Amérique : indiquons la voie d'exploration, en l'appuyant de quelques citations d'individus.

Ce n'est pas sur les gens colossalement riches qu'on doit spéculer, car il ne faut pas une immense fortune pour se mettre à la tête d'une souscription de 3 à 4 millions. Quiconque peut fournir le 10e. de la somme, convient pour le rôle de chef actionnaire, fondateur en titre.

On ne doit pas jeter les yeux sur des hommes enclins à la petitesse. Je range dans cette classe tous les *effarouchés*, ceux qui alarmés à juste titre du mal causé par les *fausses nouveautés* (II, 53), et ne sachant pas discerner entre la FAUSSE et la VRAIE nouveauté, classeraient la théorie d'Association dans le rang des fausses nouveautés. Il est peu de gens aptes à faire cette distinction.

Appliquons ces règles à des personnages connus. On publia en 1820 une liste de 25 des principaux propriétaires anglais, depuis le duc de Northumberland renté à 4 millions, jusqu'à sir Francis Burdett renté à 600,000 fr. M. le duc (un Devonshire, Bedford, Groswenor), premier candidat de moyens, pouvait se trouver 25e. candidat de caractère ; il était peut-être optimiste social, du nombre de ceux qui croient que tout va au mieux dans le monde, parce qu'ils vivent au large. (Ne l'ayant pas connu, je n'en affirme rien.) D'autre part, M. Burdett, 25e. candidat de moyens, était peut-être 1er. candidat de caractère; car il est notoirement de ceux qui ne pensent pas que tout aille au mieux en civilisation, qui inclinent à goûter l'idée d'une erreur des sciences, et d'une destinée autre que l'état civilisé et barbare; de ceux enfin qui seraient entraînés à fonder l'Harmonie, pour la gloire de délivrer le genre humain de la lymbe sociale, et d'obtenir le prix réservé à ce bienfait, l'omniarcat héréditaire de l'unité universelle.

Dans la même liste je distinguai M. Cooke, agronome très-renommé, et qui sans doute n'hésiterait pas à croire que le genre humain est fait pour la culture sociétaire et l'industrie combinée, plutôt que pour les fourberies, déperditions et misères qui naissent de la culture morcelée.

Sauf erreur, et d'après les renseignements donnés par les gazettes, il m'a paru encore que le duc de Devonshire et le comte Groswenor pouvaient être comptés parmi les candidats de caractère. Il en est probablement d'autres sur les 25; mais ne les connaissant pas, je ne puis en juger. Quant aux riches capitalistes et négociants anglais qui n'étaient pas portés dans cette liste, s'il se trouve

parmi eux des êtres aussi honorables que l'était le négociant Gresham, de Londres, ceux-là sont candidats de caractère.

Je ne doute pas qu'on n'en trouve bon nombre aux États-Unis, et que la fondation de l'ordre sociétaire n'y soit envisagée comme affaire nationale, vu son extrême facilité, et le besoin urgent de régulariser les climatures et policer les Sauvages. D'ailleurs on y voit, parmi les citoyens, de très-nobles caractères, tels que M. Rufus King, signalé par l'offre qu'il fit, dans un moment de détresse, de prêter à l'état moitié de sa fortune. On peut donc espérer de trouver sur ce point des candidats de caractère, et surtout des masses de sous-candidats ou souscripteurs actionnaires.

Dans l'île de St.-Domingue, le président Boyer est vivement intéressé à ce qu'on arrive promptement à une issue de civilisation. [Il serait flatté de l'idée d'élever le genre humain à l'harmonie universelle, aux vraies lumières, par entremise de ces noirs que la civilisation veut proscrire, placer au-dessous du rang d'hommes.] Même intérêt doit stimuler les chefs des gouvernements américains nouvellement affranchis : ce sont des candidats sur qui l'on doit jeter les yeux, notamment sur le président Bolivar qui, illustré par ses faits d'armes, ne l'est pas moins par son désintéressement politique, et son humanité à l'égard des nègres dont il a ménagé l'affranchissement.

Passant au continent européen, nous n'y trouverons pas nombreuse clientelle ; cependant je vois en Hollande un candidat très-distingué, le baron de Wulferer, de La Haye, qui a de ses deniers avancé aux Grecs, en munitions et secours, plus d'un million de florins, et a contre-

balancé à lui seul la tendance de la chrétienté à livrer cette malheureuse nation aux bourreaux mahométans. Un tel homme est de droit au 1er. rang parmi les caractères magnanimes et vraiment philanthropiques. Tels sont les êtres vers qui il faut tourner ses regards, pour la délivrance du genre humain et la fondation d'une Phalange démonstrative.

Jetant les yeux sur l'Allemagne, je n'y vois pas de candidats de caractère parmi les grands et les riches personnages. Les deux rois de Danemark et de Saxe ont été dépouillés d'un tiers de leurs états ; seraient-ils sensibles à l'idée d'obtenir en indemnité plus qu'ils n'ont perdu ? Ils traiteront d'illusion cette perspective : ni ces princes, ni d'autres, ne penseront que le genre humain soit malheureux en civilisation. Il n'est donc d'autre moyen à faire valoir auprès d'eux, que l'appât du triplement subit de revenu.

Parmi les princes dépossédés, il s'en trouve de collectifs, comme les magnats de Pologne et les trois sénats de Venise, Gênes et Lucques. Ceux-là, mécontents de la civilisation, peuvent goûter l'idée de passer à une autre période sociale, et entreprendre la facile fondation qui élèvera le globe à l'unité.

Parmi ceux qui ont perdu un trône, on peut remarquer le prince *Eugène* de Leuchtenberg, candidat d'autant plus précieux que, si un personnage marquant de l'Allemagne incline à la fondation, il trouvera foule de sous-candidats ou actionnaires parmi les Allemands de moyenne fortune, et même parmi les grands. La nation allemande, renommée par sa judiciaire, est la plus apte à peser et apprécier les immenses avantages de l'Association : j'en conclus qu'on doit beaucoup compter sur elle.

En Italie et en Pologne, on trouvera des candidats parmi les princes et les grands. La circonstance les a entraînés dans les débats révolutionnaires; ils y ont été froissés, et inclineront d'autant mieux à penser que la civilisation, incompatible avec toutes les idées généreuses, n'est point la destinée du genre humain.

Telle est l'opinion de tout parti battu en révolution : les hommes en général ne reviennent de leur engouement pour la civilisation, qu'après en avoir été dupes. On pourrait, d'après ce principe, spéculer sur les partis battus, si ceux qui échappent à l'échafaud pouvaient emporter leur fortune. C'est ce qui n'a pas lieu : de là vient que l'Italie, l'Espagne et le Portugal, qui auraient fourni beaucoup de candidats, ne seront peut-être d'aucun secours.

Je devrais considérer la Russie comme abondante en candidats, si l'esclavage des cultivateurs ne s'y opposait à l'essai du mécanisme d'attraction : l'on ne pourrait ni organiser, ni faire manœuvrer des Séries passionnelles en les composant d'esclaves. D'ailleurs, les seigneurs russes, habitués à conduire à coups de fouet leurs paysans, admettraient difficilement l'idée de culture attrayante et opérée spontanément sans fouets ni supplices.

Cependant aucun pays n'a un besoin plus pressant de la restauration climatérique (note A, II, 84); aucun ne serait plus intéressé à voir l'oranger croître en pleine terre à Kola, *Nord-Laponie*, sous cinq ans (plus, les 2 ans nécessaires à l'épreuve démonstrative). Les seigneurs russes, possesseurs de vastes domaines que les frimats frappent de stérilité, trouveraient dans ce seul incident un triplement de fortune, indépendamment des

autres chances de triplement, inhérentes au mécanisme sociétaire.

Plusieurs de ces Boyards pourraient, même sans toucher à leur revenu, effectuer la fondation. J'ai ouï dire que le prince Scheremetoff avait refusé un million d'un riche serf qui voulait s'affranchir à la suite de quelque grand bénéfice, héritage ou autre. En acceptant l'offre et employant ce million à former la compagnie actionnaire de 3 à 4 millions, le prince travaillerait pour l'intérêt du genre humain et pour le sien : la perspective de l'omniarcat du globe peut bien tenter un homme riche à 12 millions de rente. Le prince Labanof construit, dit-on, un palais dont les frais s'élèveront à 10 millions. Qu'il essaie de laisser une aile en suspens, et d'affecter 3 millions à la fondation sociétaire, affaire digne de réflexion! (*Item*, la bâtisse de Saint-Sauveur, à Moscou.)

Et la France n'offre-t-elle donc point de candidats? Le duc d'Orléans, par la naissance d'un héritier de la couronne, vient de perdre un beau trône qui serait échu à sa famille : ne sera-t-il point tenté d'obtenir un trône cent fois plus beau que celui de France?

D'autres aussi ont les moyens et paraissent enclins aux grandes choses : malheureusement l'eprit français viendra à la traverse : nul homme en France n'oserait se prononcer sur une idée neuve, avant que les détracteurs et les sceptiques n'eussent donné l'impulsion.

Pour mieux définir l'obstacle, je pourrais indiquer en France une gamme complète d'antagonistes; ils débuteront par des mesures hostiles contre une découverte qui est tout à leur avantage; en voici la séquelle.

Table des Antagonistes français.

K Les Calembourgeois.		ꓘ Les Impossibles.
1. Les inconséquents.	4. Les rétrogrades.	8. Les sophistes.
2. Les moutonniers.	5. Les simplistes.	9. Les faux libéraux.
3. Les extranéomanes.	6. Les mercantiles.	10. Les contre-pédants.
	7. Les sceptiques.	11. Les envieux.
		12. Les impies.
Y Les Effarouchés.		⅄ Les Entraînés.

J'avais joint à cette table une note explicative de chacune des 16 espèces ; mais le commentaire eût paru offensant à la nation française qui n'aime pas les vérités : aussi ai-je réduit à 18 défauts au lieu de 36, l'Ulter-Logue (371). Ici je réduis de 16 à 4, expliquant seulement les pivots Y et transitions K (1).

(1) K. *Les Calembourgeois.* Dans tout autre pays, ils ne seraient rien moins qu'une puissance ; ils en sont une en France. Le moindre calembour sur l'attraction passionnée intimidera vingt académies et jettera dans l'hésitation celles qui inclineraient à une opinion favorable. En vain leur dirait-on que les calembours sont le talent du petit peuple, des compagnons du gavot ; raison insignifiante aux yeux d'une nation qui n'estime que les jeux de mots et l'abus du bel esprit. Il en résulte que les Calembourgeois, sans être tout-à-fait en France les arbitres de l'opinion, exercent *par initiative* une haute influence ; et il suffirait d'eux seuls pour faire tomber toute la nation française dans le vice indiqué (II, 55), le tort de confondre les vraies nouveautés avec les fausses ; de se laisser gagner de vitesse par d'autres qui pourront opiner à agir, tandis que les Français perdront le temps à parler, et manqueront, pour un jeu de mots, le remboursement de leur dette de 12 milliards.

ꓘ. Sur la ligne des *Calembourgeois* figurent les *Impossibles*, gens qui font encore moins de frais d'esprit, et obtiennent en France de l'influence à bon marché, car leur science tout entière consiste dans le seul mot IMPOSSIBLE. Ces deux classes vicient

Toute règle est sujette à exception : je ne doute pas qu'il ne se trouve parmi les grands dignitaires de France, des hommes plus clairvoyants que leur nation, et qui, en dépit du scepticisme, apprécieront la découverte, et reconnaîtront quelle duperie ce serait à la France de n'en pas prendre l'initiative.

Parmi les candidats, on peut porter en liste les sociétés qui ont un but philanthropique ou industriel : en Angleterre, celle de l'abolition de la traite, et celle des découvertes dans l'Afrique intérieure : en France, celle d'encouragement de l'industrie nationale, et autres à qui la théorie d'Association devient indispensable pour les conduire à leur but, d'où les éloigne de plus en plus le régime civilisé.

l'opinion sur tout ce qui touche aux découvertes; accueillant les mauvaises, comme le sucre de lait et le café de chicorée, et rejetant les bonnes, entre autres la vaccine qui a lutté vingt ans contre les détracteurs avant d'être admise.

Je place en *transition* lesdites coteries, sous-directrices de l'opinion française que régissent en *pivot* les deux suivantes.

Y. *Les Effarouchés.* La peur ne raisonne pas : une fièvre de peur a gagné l'Europe; elle a désorienté certaines puissances, à tel point qu'on a vu la Russie perdre, en six mois, le fruit des travaux de Pierre et de Catherine, et manquer le moyen de mettre un terme aux révolutions civilisées, aux brigandages ottomans et barbaresques : l'*effarouchement* ou frayeur outrée de l'esprit révolutionnaire empêchera les cabinets européens d'apprécier la seule invention qui puisse servir leurs intérêts politiques et fiscaux. La découverte de l'Association aurait été, il y a 40 ans, accueillie d'eux avec transport : à cette époque j'aurais compté pour candidats tous les souverains d'Europe : aujourd'hui la défiance les a gagnés, et sans vouloir distinguer entre la fausse et la vraie nouveauté (II, 55), ils dédaigneront le calcul de l'Harmonie par cela seul que c'est une nouveauté. Au reste, une puissance plus

Au nombre des corporations à compter pour candidats, on doit placer le clergé de France. Aucune classe n'est plus intéressée à réparer promptement ses pertes : sans trop d'attachements aux biens temporels, on regrette nécessairement ceux dont on a été dépouillé. L'état sociétaire assurerait d'emblée au clergé une compensation plus que suffisante ; la place de curé élevant au rang de magnat de Phalange, devient en Harmonie un poste équivalent, pour le temporel, au sort d'un archevêque de France. Le bien-être des vicaires sera en proportion ; ce qui me donne lieu de remarquer qu'aucune classe n'est plus vivement intéressée que le clergé français, sous les

clairvoyante fera sagement d'entretenir leur défiance pour les gagner de vitesse.

X. *Les Entraînés ;* entre autres les journalistes, corporation obligée à une pleine déférence pour l'opinion. A Rome, le cri du peuple était, *Panem et circenses ;* en France le cri public est, *Panem et derisores.* Le Français veut des railleries à tort ou à raison ; elles suffisent à l'indemniser de la perte d'une bataille, d'une province, d'un musée.

Tout journaliste est dans la passe du négociant obligé d'approvisionner son magasin des denrées que lui demande le consommateur. Une gazette, en France, est donc obligée de railler les découvertes provenant des Français, et se prêter à l'esprit de la nation qui aime à ravaler les siens, selon la doctrine du R. P. Franchi : *l'amour du mépris de soi-même.*

Par suite de ces travers on ne peut espérer en France que des candidats hésitants, des TRAINARDS qui arriveront après le gain de la bataille. Je souhaite au reste que les exceptions soient assez nombreuses pour démentir l'augure ; mais il suffirait déjà de ces 4 sortes d'antagonistes pour frustrer la France : que sera-ce en y ajoutant les 12 autres dont je supprime l'analyse, de peur qu'on ne considère comme diatribe malveillante ce tableau très-impartial du zoïlisme français ?

rapports de la charité chrétienne et de l'intérêt corporatif, à accélérer l'épreuve de l'Association.

La mort a enlevé « divers » candidats sur lesquels on pouvait raisonnablement asseoir des espérances.

Le 1er. étant le *prince de la Paix*. Possesseur d'une fortune gigantesque et tombé dans la disgrâce, il aurait goûté l'idée de devenir subitement le premier homme du monde, sans aucun risque pécuniaire, et il aurait fondé la Phalange d'épreuve en Italie, local éminemment convenable par la douceur du climat et la longue durée des cultures.

Le 2e. était le feu *duc de Bedford* qui, à une fortune colossale, joignait le goût des grandes améliorations agricoles, et semblait appeler une méthode ultra-civilisée. D'après la protection et les secours effectifs qu'il accordait à l'utile industrie, il est hors de doute qu'il aurait ambitionné le titre de fondateur de l'Association, et le sceptre du globe.

Le 3e. candidat défunt était *Bonaparte*, qui aurait envahi ce rôle non par générosité, mais par voracité de puissance, par impatience de monarchie universelle, et crainte d'être devancé en Angleterre. L'entreprise convenait merveilleusement à son caractère; il n'eût pas tenu un quart d'heure contre la chance de s'élever au trône du monde, et opérer l'unité universelle par une petite entreprise qu'il pouvait exécuter en 6 mois à côté de son palais de St.-Cloud, et sans aucun risque ni pécuniaire ni politique. Il aurait employé dix mille ouvriers à accélérer la fondation, transporter des arbres à fruit avec leur terre enlevée en cylindre.

Dans cette occasion, Bonaparte, par égoïsme outré, aurait fait l'acte le plus philanthropique, le bien de l'hu-

manité entière. La perspective d'unité universelle aurait flatté Bonaparte, même sur ses goûts les plus critiqués, tel que celui de vouloir transformer en militaires jusqu'aux boulangers et écoliers : c'était une manie d'unitéisme; elle serait pleinement satisfaite dans l'état sociétaire qui, dès la 2e. année, habituera les 900 millions d'hommes, femmes et enfants, à opérer aussi unitairement qu'une légion de 900 hommes.

On demandera pourquoi je n'ai pas publié l'ouvrage sous le règne de Bonaparte, aux goûts de qui l'opération eût été si bien adaptée ? C'est que je ne connaissais pas la théorie du mode simple. Je n'ai fait qu'en 1814 et 1817 les deux principales découvertes sur le mode composé, et qu'en 1819 l'invention du simple. Le hasard ayant dirigé à contre-sens la marche de cette nouvelle science, et m'ayant engagé d'abord dans le calcul du mode composé, j'ai dû différer longtemps à le publier, parce qu'il exigeait de pénibles recherches, qui n'avançaient que lentement et sur lesquelles j'ai souvent échoué des années entières.

Tous ces calculs n'étaient pas rigoureusement nécessaires ; je n'y tenais que pour lutter contre une nation de détracteurs qui se plaît à écraser toute invention d'un compatriote. Elle aurait pu jouir de celle-ci et la mettre à exécution, en mode sur-mixte (II, 22), dès l'an 1805. Bonaparte encore gêné à cette époque dans ses projets d'agrandissement, aurait saisi avec avidité cette chance de gloire et de suprématie universelle.

Négligeant les défunts, nous avons encore dans neuf classes de vivants, des candidats notables.

1. Parmi *les entreprenants*, je distingue l'amiral Cochrane, homme aventureux en guerre et en industrie, car il a établi de grandes usines au Chili. On assure qu'il

a fait d'amples bénéfices dans ses expéditions navales; c'est tout à point un candidat pour la fondation de l'ordre sociétaire.

2. Parmi *les agronomes politiques*, je ne sais si M. de Fellenberg inclinerait à se mettre à la tête de la société actionnaire. Je ne connais pas assez son caractère pour asseoir un jugement à cet égard.

3. Parmi *les proscrits*, les Grecs qui auront pu échapper aux boucheries ottomanes : on assure que le prince Karaza, retiré en Italie, possède de grands capitaux. L'entreprise lui conviendrait sous tous les rapports.

4. Parmi *les ambitieux :* je lisais dernièrement que le marquis de Londonderry a dépensé 30,000 l. sterl., soit 750,000 fr. pour sa première élection. Ceux qui font en Angleterre de tels sacrifices pour une fonction temporaire, hésiteront-ils à employer pareille somme, non pas en *dépense perdue*, mais en *avance garantie* pour une fondation qui, au lieu de conduire au médiocre poste de député, conduira au trône héréditaire du globe. Voilà une proie faite pour tenter un ambitieux.

5. Parmi *les colons :* dernièrement une réunion de 200 familles suisses a fondé sur l'Ohio, la ville de Neu-Vevay, composée d'environ mille habitants inégaux. Ils auraient fait moins de frais pour une distribution de Phalange mixte de 4e. degré (III, 437). Ainsi beaucoup d'individus et de corporations mettraient et auraient mis en pratique le procédé sociétaire, s'il eût été plus tôt découvert.

6. Parmi les *négatifs :* je range dans cette catégorie les gens enclins aux folles dépenses, et incapables de faire de la fortune quelqu'emploi judicieux. Certain fermier général (j'ai oublié son nom, bien digne d'oubli),

dépensa 4 millions pour donner à Louis XIV une fête instantanée, recevoir dans son château le monarque à son passage. Louis dédaigna ce stupide hommage et ne s'arrêta qu'un quart d'heure chez le traitant qui insultait à la misère des peuples par cette dépense de 12 millions (4 millions du siècle de Louis XIV en valaient 12 de nos jours).

Les sangsues de cette espèce n'adhéreront jamais à faire un sage emploi de capitaux, dans une entreprise agricole, manufacturière et *franche de risques*, telle que la fondation de la Phalange d'épreuve : ils sont candidats de haut degré en moyens pécuniaires, mais candidats CRETINS en moyens intellectuels.

7. Parmi les *occasionnels*, c'est-à-dire ceux qui ayant une somme très-majeure engagée dans une affaire ingrate, peuvent en distraire tout ou partie sans paralyser l'entreprise. Telle est la situation du corps germanique ; il a 20 millions en dépôt pour la fortification d'Ulm, non adoptée ; sur quoi on lui a observé avec raison,

1°. Qu'Ulm tout seul ne formant pas ligne serait insuffisant à arrêter un ennemi victorieux.

2°. Qu'il faudrait, même en appuyant Ulm par d'autres forts, en établir encore une première ligne sur le Rhin.

3°. Que les plans proposés pourraient entraîner une dépense de 100 millions au lieu de 20.

Le corps germanique n'en serait donc pas quitte à moins de 100 millions, dont le 20e. est 5 millions.

Qu'il essaie d'affecter ce 20e. à la fondation de la Phalange d'épreuve. Les fonds ne seront pas aliénés pour cela, et seront dans tous les cas placés aussi solidement que chez un banquier, où ils sont demeurés 3 ans sans intérêt.

Belle cause à plaider vers le corps germanique, d'autant mieux que toutes ses familles souveraines et princières auraient besoin de procurer des sceptres à leurs nombreux enfants ou collatéraux. Je les invite à réfléchir sur la perspective, exposée II, 376 et 419.

On devra faire valoir la chance d'inutilité prochaine de toutes les forteresses, dès l'instant où le globe passera à l'Harmonie sociale; puissant motif de distraire, pour un essai *exempt de risque*, une portion de toute somme affectée à ces constructions, ET DÉJA VERSÉE EN DÉPOT.

Nous pouvons donc placer le corps germanique au premier rang, parmi les candidats *occasionnels;* mais il présente l'inconvénient de masse disséminée, qu'il est difficile d'amener à une décision, même dans l'affaire la plus favorable pour elle. Ce n'est pas moins un sujet de spéculation, sous le double rapport de la disponibilité des fonds, et du danger encouru par le corps germanique de quintupler inutilement le fonds de 20 millions déjà fourni.

Concluons de ce tableau, qu'on trouvera facilement un fondateur, puisque sur 4000 candidats il suffit d'en convaincre UN SEUL. Encore dans ces aperçus n'ai-je pas mentionné les deux plus notables, deux candidats vraiment *forcés* et *pivotaux*, X en individuel et Y en collectif.

La précaution à employer pour déterminer les indécis, c'est d'établir une distinction exacte entre la forme et le fond du débat.

QUANT AU FOND, il s'agit de savoir si le procédé d'Association est découvert, et si ce procédé est vraiment la SÉRIE PASSIONNELLE, *contrastée, rivalisée, engrenée.* Les détracteurs nieront et railleront, selon leur usage : mais présentent-ils un procédé meilleur? Non; ils n'en proposent aucun, n'en savent imaginer aucun; ils ne

sont habiles qu'à diffamer les inventeurs et non à les suppléer : comparables à de mauvais soldats qui refuseraient de combattre et voudraient, après la victoire, dénigrer ceux qui ont monté à l'assaut : bien fou qui prête l'oreille à de pareils hommes.

Quant à la forme, ils trouveront amplement à mordre; mais il restera à examiner s'ils ne sont pas dupes de leur malice, et pris aux divers piéges que je leur ai tendus. (Voyez le plan de ce tome, page 433.)

Les lecteurs impartiaux et faibles approuveront le fond et non la forme; les lecteurs judicieux approuveront l'un et l'autre, et concevront que l'inventeur, n'ayant besoin que de persuader un candidat sur 4000, n'a que faire d'en convertir 3999 plus ou moins imbus de préjugés, ni de recourir à la flatterie qu'exigent les gens opulents. On doit peu compter sur les personnages heureux; la prospérité les enivre, les aveugle sur le mal-être général, et leur persuade que l'état civilisé est, selon l'avis de Pangloss, *le meilleur état du meilleur des mondes.* Il est mieux de jeter les yeux sur les hommes qui ont essuyé quelques revers, et qui, atteints par le malheur, sont forcés de croire à son existence et de suspecter la civilisation.

Nota. *L'Épi-Section devait contenir un 4e. article affecté aux aperçus d'Association sous-hongrée* (III, 437) *: beaucoup de gens n'ont pas les moyens de tenter une réunion de* 400, 500, 600, *et pourraient entreprendre sur* 200 *personnes, soit* 40 *familles, en y employant quelque monastère vacant.*

Sur ce, j'ai observé que plus le nombre va en diminuant, plus l'opération rencontre d'obstacles. Elle n'est pourtant pas impossible à 200*; mais ce serait un sujet d'amples détails qui pourront trouver place dans un autre volume, si on paraît les désirer.*

ÉPILOGUE (renvoyé).

La politique rétrograde, faussée par 16 *dégénérations.*

Une sage administration évite avec raison les pas rétrogrades. Le siècle allait s'engager dans ce trébuchet, par crainte de l'esprit révolutionnaire qu'anéantit sans retour la découverte de l'association. En échappant au mal, examinons le vice de l'antidote qu'on voulait y appliquer.

Quelques-uns envisagent comme unique voie de bien, le rétablissement intégral de l'ordre qui existait en 1780. Il est un incident qu'ils oublient de porter en compte; c'est la dégénération sociale, qui mettrait en défaut tous les calculs rétrogrades.

Sans doute il est très-possible de rétablir les FORMES du passé; la féodalité, la dîme, les parlements *remontrants* ou opposition provinciale, etc. Mais peut-on rétablir le FOND, l'esprit social de 1780? Non; les bases ne sont plus les mêmes; la civilisation a plus vieilli en 30 ans, qu'elle n'aurait fait en 300 ans de régime ordinaire, et depuis 1789 elle est affligée de seize nouvelles plaies; par exemple:

1°. *Dépravation du peuple :* il est plus rusé, plus vicieux aujourd'hui dans les villages, qu'il ne l'était autrefois dans les villes. On se flatte de le ramener aux mœurs : on ne le ramènerait qu'à l'hypocrisie; les pères transmettraient leurs opinions à leurs enfants.

2°. *Omnipotence des traitants et agioteurs :* ce sont des colosses qu aujourd'hui entrent en partage avec l'autorité, et seraient une arme dangereuse entre les mains d'un ennemi intéressé à entretenir les troubles.

3°. *Le progrès de la fiscalité, source de désaffection.* Quand Bonaparte établit les droits réunis, la populace le surnomma BONNE-ATTRAPE. Un maître est d'autant moins aimé des peuples, qu'il est plus coûteux. Si le Tyrol affectionne l'Autriche, c'est à l'exiguité d'impôts qu'elle le doit.

Je pourrais porter de 3 à 16 la liste de ces dégénérations très-récentes; j'en ai le tableau. De là il faut conclure qu'en rétablissant la forme de 1780, on ne rétablirait point le fond.

Une maison est renversée par un tremblement; le propriétaire doit-il rebâtir sur les mêmes fondements, sous prétexte qu'ils étaient solides? Mais ils ne le sont plus; le tremblement les a ébranlés, en a faussé l'équilibre. Tel est aujourd'hui le corps social : on n'y trouve plus les

éléments de 1780, et celui qui veut bonnement revenir à 1780, calcule à peu près comme le croisé qui croit venir retrouver sa chaste épouse et son domaine. Que trouvera-t-il? Son épouse occupée par le chevalier *Fleur-d'Amour*, et son château envahi par le *Barbare Baron* (Pièce du retour d'un croisé, gens qui comptent sans leur hôte).

C'eût été un sujet d'Epilogue assez curieux, et propre à faire sentir à la politique française le prix d'une découverte qui la préserve des fautes futures, tout en réparant les fautes passées, et soldant la dette fiscale et consciencieuse de 12 milliards.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CHARLES FOURIER.

—

TOME SIXIEME.

Imprimerie Lange Lévy et Comp., 16, rue du Croissant.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. FOURIER.

TOME SIXIÈME.

LE

NOUVEAU MONDE

INDUSTRIEL ET SOCIÉTAIRE,

OU

INVENTION DU PROCÉDÉ D'INDUSTRIE ATTRAYANTE ET NATURELLE DISTRIBUÉE EN SÉRIES PASSIONNÉES.

Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.
ÉVANGILE.

Ce ne sont pas là des hommes : il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause. J. J. ROUSSEAU.

TROISIÈME ÉDITION. — 2e TIRAGE.

PARIS
A LA LIBRAIRIE SOCIÉTAIRE,
rue de Beaune, 2.

CHEZ LES DÉPOSITAIRES DU COMPTOIR CENTRAL DE LA LIBRAIRIE.

1848.

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Fourier n'était pas un académicien doucereux et délicat, parlant, sur certains sujets, à mots couverts ou voilés d'une gaze coquette et souvent libertine. C'était tout simplement un homme de génie, tout droit, tout d'une pièce, qui parlait crûment, comme parle habituellement la Bible, comme parle presque toujours Montaigne, comme ont fréquemment parlé Molière, Diderot, Voltaire et d'autres.

Il en résulte qu'il y a dans les œuvres de Fourier des livres, la *Théorie des quatre mouvements* par exemple, qui sont, de leur nature, des livres de Bibliothèque, destinés, comme la plupart des écrits anciens et beaucoup d'écrits modernes, aux hommes faits, aux esprits mûrs ; et réservés, par conséquent, à une publicité d'un certain ordre.

Le *Nouveau Monde Industriel*, que nous rééditons, est une exposition abrégée de la Théorie sociétaire, très méthodique, très logique, d'une clarté admirable et, sauf une entrée en matière un peu épineuse peut-être pour les commençants (la première Notice), d'une grande facilité de lecture et d'intelligence. Pour donner à cet ouvrage le caractère que nous lui voulions dans cette édition, le caractère de livre de propagation courante, il n'y avait qu'à supprimer trois passages dont la crudité n'est point admissible dans un livre de grande circulation. Ces trois passages, l'un de 12, l'autre de 15, le troisième de 103 lignes de l'ancienne édition, formant ensemble moins de trois pages de la nouvelle et n'étant nullement nécessaires d'ailleurs à l'économie de l'ouvrage, nous n'avons pas dû hésiter à les retrancher.

Ce que nous avons fait n'est pas une mutilation de l'œuvre de Fourier. Les passages supprimés restent dans la Ire édition dont il existe de nombreux exemplaires : on pourra toujours les rétablir dans les éditions de bibliothèque. Voulant faire ici une machine de propagation active, une édition à répandre très largement, et mettant l'ouvrage à un prix relativement plus bas que les autres tomes des œuvres complètes, nous avons dû enlever quelques lignes, propres, nous le reconnaissons nous-mêmes, à choquer la délicatesse, et qui fournissaient prétexte aux fureurs hypocrites de certains entrepreneurs de scandale et débitants de morale publique.

Nous ne poursuivons pratiquement, dans la théorie de Fourier, et nous ne présentons au monde que la réalisation de ce que la société actuelle peut accepter, sans rien changer à ses idées et à ses lois civiles et morales. Notre propagation active et militante n'a pas d'autre objet. Sur le reste, qui regarde l'avenir, l'avenir prononcera. Nous croirions commettre un attentat contre les droits du génie et ceux de l'humanité, si nous anéantissions l'un quelconque des produits de la pensée d'un grand homme, produits que l'humanité aura le droit de juger, mais que nul dans l'humanité n'a le droit de faire disparaître. En même temps nous croyons donner preuve de convenance, de louable réserve et de sagesse en supprimant, dans une édition de propagation, des passages aussi peu conformes aux convenances actuelles et à la retenue conventionnelle de notre époque, que le sont les écrits de beaucoup de grands moralistes et nombre de pages des Écritures-Saintes dont l'église elle-même a cru devoir défendre la lecture aux fidèles.

Tel qu'il est, d'ailleurs, après les minimes suppressions que nous avons tenu à signaler nous-mêmes en tête de cette édition et qui sont indiquées dans le texte, le *Nouveau Monde Industriel* n'est point encore pourtant un ouvrage destiné aux pensionnats de demoiselles ou aux écoles primaires. C'est un livre scientifique que des esprits sérieux peuvent seuls aborder et lire avec fruit.

NÉOLOGIES OBLIGÉES

POUR INDIQUER DES DISPOSITIONS INCONNUES.

PHALANSTÈRE:	Édifice qu'habite une phalange agricole.
SERISTÈRE. . .	Nom des salles et pièces contiguës servant aux séances d'une Série passionnée.
SERIAIRE. . . .	Ce qui est relatif aux Séries passionnées.
Garantisme 6. *Sociantisme* 7. *Harmonisme* 8.	Noms des trois périodes sociales qui succèdent à la cinquième, dite *civilisation*.
Harmonien. . . .	Mot déjà employé.
SIMPLISME. . . .	*Simpliste*, ce qui tient au mouvement simple.
Passionnel. . . .	Ce qui tient au mécanisme des passions. Le mot *passionné* désignerait l'effet et non la cause.
GASTROSOPHIE.	La gastronomie appliquée à l'attraction industrielle et à l'hygiène.
Cabaliste. . . . *Papillonne*. . . *Composite* . . .	Noms des trois passions jugées vicieuses qui font mouvoir une Série passionnée.
UNITÉISME. . .	Passion de l'unité, inconnue des civilisés.
⋊ et X.	Signes de pivot et contre-pivot de Série.
Y et ⅄.	— de pivot direct et inverse.
K et ⋊.	— d'ambigu direct et inverse.

Ces trois signes sont nécessaires dans les tableaux d'une Série passionnée, 63; les chiffres n'y suppléeraient pas; ils ont d'autres emplois, décrits p. 63 et 64.

RESULTATS DE L'INVENTION.

Moyen de quadrupler subitement le produit effectif, et de vingtupler le relatif, la somme de jouissances ;

D'opérer l'affranchissement des nègres et esclaves, convenu de plein gré avec les maîtres ;

L'accession générale des sauvages à l'agriculture, et des barbares aux mœurs policées ;

L'établissement universel des unités de relations, en langage, monnales, mesures, typographie, etc.

PLAN RÉDUIT.

	Préface.	Indices d'égarement.
		Monde à rebours.
PRINCIPES.	1re section.	Attraction passionnée.
	2e section.	Canton d'essai.
APPLICATION.	3e section.	Éducation harmonienne.
	4e section.	Mécanisme d'attraction.
	5e section.	Équilibre des passions.
CONTRE-PREUVE.	6e section.	Analyse de la civilisation.
	7e section.	Synthèse du mouvement.
	Postface.	Duperie du monde savant.
		Cataracte intellectuelle.

TABLE DES MATIÈRES.

AVANT-PROPOS. Entraves opposées aux inventeurs..... IX

PRÉFACE. INDICES D'ÉGAREMENT, MONDE A REBOURS.

Article 1er. Exposé et notions préparatoires..... 1
2e. Énormité du produit sociétaire..... 15
3e. Cercle vicieux de l'industrie civilisée..... 27

SECTION I. ANALYSE DE L'ATTRACTION PASSIONNÉE.

NOTICE I. *Notions élémentaires sur les Séries passionnées.*

Chap. I. Analyse de l'attraction passionnée..... 47
II. Généralités sur les Séries passionnées..... 52
III. Personnel des Séries passionnées..... 55
IV. Relation des groupes d'une Série passionnée..... 60

NOTICE II. *Distribution du passionnel des Séries.*

Chap. V. Des trois causes ou passions mécanisantes..... 66
VI. Des trois effets obligés en Série passionnée..... 78
VII. Des Séries faussées, leurs correctifs..... 86
VIII. Des sortes et doses d'attraction..... 91
Appendice, chapitres omis..... 96

SECTION II. DISPOSITIONS DE LA PHALANGE D'ESSAI.

NOTICE III. *Partie matérielle des préparatifs.*

Chap. IX. Préparatifs en matériel et personnel..... 99
X Classification, direction, devis..... 108
XI. Distribution des cultures en trois ordres..... 119
XII. Distribution unitaire des édifices..... 123

NOTICE IV. *Partie spéculative des préparatifs.*

Chap. XIII. Séries à préférer en règne animal..... 130
XIV. Séries à préférer en règne végétal..... 135
XV. Choix des manufactures spéculatives et usuelles..... 139
XVI. Séries faussées et hongrées..... 148
Complément. Duperie des détracteurs. Secte Owen..... 153

SECTION III. ÉDUCATION HARMONIENNE.

NOTICE V. *Éducation de la basse enfance.*

Chap. XVII. Absurdité de l'éducation civilisée..... 166
XVIII. Éducation préparatoire, prime enfance..... 170
XIX. Éducation des lutins par les bonnins..... 180
XX. Éducation des bambins par les mentorins..... 189
Conclusions..... 201

NOTICE VI. *Éducation des moyenne et haute enfance.*

Concurrence des instincts et des sexes.
Préambule..... 205
Chap. XXI. Des petites Hordes..... 207
XXII. Des petites Bandes..... 216
XXIII. De l'enseignement harmonien..... 218
XXIV. Éducation de l'enfance mixte..... 225
Résumé..... 237

SECTION IV. MÉCANISME DE L'ATTRACTION.

NOTICE VII. *Engrenage des attractions industrielles.*

Chap. XXV. Initiative en attraction industrielle..... 245
XXVI. Engrenage des Séries par la gastronomie..... 253

XXVII. De la gastrosophie ou sagesse harmonienne..... 258
XXVIII. Du germe de discorde ou lien de famille. 264

NOTICE VIII. *Accords intentionnels en répartition.*

Chap. XXIX. Accords par les jouissances matérielles..... 270
XXX. Accord affectueux par fusion des trois classes..... 276
XXXI. Accord par le charme du mécanisme..... 282
XXXII. Accord par les trois unités..... 288
Résumé sur l'application..... 294

SECTION V. ÉQUILIBRE DES PASSIONS.

NOTICE IX. *Accords et équilibres en répartition.*

Chap. XXXIII. De la classification des Séries..... 303
XXXIV. Accord direct par cupidité..... 308
XXXV. Accord inverse par générosité..... 316
XXXVI. Ralliement des seize antipathies..... 323
Complément. L'équilibre de population..... 335

NOTICE X. *Etude en mécanisme des passions.*

Chap. XXXVII. Échelle des caractères et tempéramens..... 340
XXXVIII. Groupes d'équilibre compensatif..... 344
XXXIX. Du vrai bonheur..... 348
XL. Boussole en étude des passions..... 351
CONFIRMATION tirée des SS. Evangiles..... 357
Erreurs en interprétation des Saintes Ecritures..... 359
Impéritie en application des préceptes..... 367
Fondations approximatives en essai sociétaire..... 280

SECTION VI. ANALYSE DE LA CIVILISATION.

NOTICE XI. *Caractères de base et de lien.*

Chap. XLI. Caractères successifs des quatre phases..... 386
XLII. Caractères permanens de la période..... 388
XLIII. Caractères du commerce, en genres..... 392
XLIV. Caractères du commerce, en espèces..... 396

NOTICE XII. *Caractères de fanal et d'écart.*

Chap. XLV. Caractères de répercussion harmonique..... 403
XLVI. Caractères de répercussion subversive..... 403
XLVII. Caractères de rétrogradation greffée..... 414
XLVIII. Caractères de dégénération de la troisième phase..... 418
Résumé sur la sixième section..... 423

SECTION VII. SYNTHÈSE GÉNÉRALE DU MOUVEMENT.

NOTICE XIII. *Premier âge du monde social.*

Chap. XLIX. Construction de la quatrième phase civilisée..... 427
L. Construction partielle de la sixième période, Gar..... 431
LI. Construction intégrale de la sixième période, Gar..... 436
LII. Construction des quatre périodes infra-civilisées..... 439
Intermède. ISSUES DU CHAOS SOCIAL..... 442

NOTICE XIV. *Partie transcendante du mouvement.*

Chap. LIII. Détermination du plan de Dieu..... 445
LIV. Analogies générales du mouvement..... 447
LV. Analogies spéciales du mouvement..... 530
LVI. Immortalité de l'âme..... 454
ÉPILOGUE sur l'analogie et le prix de 120,000 fr. par ligne..... 458

POSTFACE SUR LA CATARACTE INTELLECTUELLE.

Duperie du monde savant et des partis politiques..... 467
1°. Candidature spéculative..... 468
2°. Réfutation de la secte Owen..... 472
3°. Du simplicisme cause de la cataracte..... 476
4°. Démonstrations familières de la cataracte..... 478
5°. CANDIDATURE INDIVIDUELLE..... 483
Errata..... 490

AVANT-PROPOS.

ENTRAVES OPPOSÉES AUX INVENTEURS.

Un moyen de quadrupler subitement le produit de l'industrie ; de déterminer tous les maîtres à l'affranchissement conventionnel des nègres et esclaves ; de policer sans délai tous les barbares et sauvages (dont la philosophie ne s'est jamais occupée) ; d'établir spontanément toutes les unités en langage, mesures, monnaies, typographie, etc. ! ! ! c'est quelque charlatanerie, diront les beaux esprits.

L'auteur a dû prévoir cette défiance qu'excitent les promesses gigantesques ; il ne s'exposerait pas ainsi au soupçon de jonglerie, s'il n'était appuyé de preuves plus que suffisantes. Les charlatans scientifiques ont soin de ne pas heurter l'opinion ; ils prennent des formes patelines, insinuantes ; ils évitent les annonces invraisemblables : mais celui qui publie une découverte réelle, ne serait qu'un charlatan s'il ne contredisait personne ; il n'apporterait rien de neuf : Colomb, Galilée, Copernic, Newton, Harwey, Linnée, furent obligés de heurter de front leur siècle, démentir les opinions les plus enracinées.

Cependant les formes académiques s'opposent à ce qu'on donne un démenti aux sciences en crédit ; la règle est de distribuer de l'encens à tout le monde, si l'on veut se glisser dans les rangs des sophistes privilégiés. Le rôle d'un inventeur est tout différent ; il n'est pas prétendant à l'académie, ni obligé d'en prendre le ton ; il ne peut pas encenser des préjugés qu'il vient dissiper. Vouloir qu'un inven-

teur ne s'écarte pas des idées reçues, c'est comme si on exigeait qu'un naturaliste, au retour d'un voyage d'exploration, ne présentât aucune plante nouvelle. Ceux qui nous ont rapporté d'Amérique le quina, le tabac, la pomme de terre, le cacao, la vanille, l'indigo, le vigogne, la cochenille, ne nous ont-ils pas mieux servis que s'ils n'eussent rapporté que des espèces déjà connues?

Un moderne a dit avec raison: «*Le dernier des torts qu'on pardonne est celui d'annoncer des vérités nouvelles.*» (Thomas, *Éloge de Descartes.*)

Tel est mon tort, c'est de dévoiler beaucoup de sciences neuves et éminemment utiles; les nouveautés les plus précieuses ont été repoussées à leur apparition; la pomme de terre et le café ont été proscrits par des arrêts du parlement; la vaccine, le mécanisme à vapeur, ont été de même diffamés dans leur début. C'est un travers inhérent à l'esprit civilisé que de contrecarrer les découvertes, en insulter les auteurs. L'amour-propre des diverses classes trouve son compte à ce vandalisme; les philosophes inclinent à étouffer une invention qui compromet leurs systèmes; les badauds se croient de beaux esprits, en raillant, comme au siècle de Colomb, une théorie avant qu'elle ne soit éprouvée : de là vient que tout le monde s'accorde à repousser les inventions, et même les nouveautés en demi-faveur : Sévigné était applaudie quand elle disait: « *On se lassera du café comme des tragédies de Racine.* »

Pour motiver la défiance, la persécution contre les inventeurs, on objecte qu'il y a beaucoup de charlatans: c'est la faute du monde savant, qui n'a établi aucun jury d'examen, et qui s'est organisé de manière à ne favoriser que l'intrigue. Citez un charlatan qui ait été repoussé, citez un inventeur qui ne l'ait pas été. Les académies, pour s'excuser, rejettent la faute sur les siècles peu éclairés; le nôtre, qui se dit pourvu de lumières, n'a-t-il pas éconduit Fulton et Lebon, inventeurs du bateau à vapeur et de l'éclairage au gaz? On peut voir à la Postface un article où les savants

français se trahissent et se dénoncent eux-mêmes, en croyant s'excuser de ce vandalisme qu'on affecte de condamner pour mieux l'exercer, contre les hommes non protégés, dont la théorie froisse quelque amour-propre.

Renvoyons cette discussion : il est plus pressant de faire connaître au lecteur le sujet dont on va l'occuper, l'échelle des sociétés supérieures à la civilisation, et dont le mécanisme est enfin découvert. L'humanité, dans sa carrière sociale, a trente-six périodes à parcourir ; je donne ici un tableau des premières, qui suffira aux documents contenus dans ce volume :

ÉCHELLE DU PREMIER AGE DU MONDE SOCIAL.

Voyez, pour les trois autres âges, le chap. LIV.

Périodes antérieures à l'industrie.	K. Bâtarde sans l'homme (448).	*C.* 1.
	1. Primitive, dite Eden.	*C.* 2.
	3. Sauvagerie ou inertie.	*C.* 3.
Industrie amoncelée, mensongère, répugnante.	3. Patriarcat, petite industrie.	
	4. Barbarie, moyenne industrie.	
	5. Civilisation, grande industrie.	
Industrie sociétaire, véridique, attrayante.	6. Garantisme, demi-association.	
	7. Sociantisme, associat. simple.	*C.* 4.
	8. Harmonisme, assoc. composée.	*C.* 5.

Nota. Les lettres *C* indiquent les époques des créations passées et futures dont on parlera au chap. LIV.

Je ne fais pas mention des périodes 9 et suivantes, parce que nous ne pouvons nous élever aujourd'hui qu'à la période 8, déjà infiniment heureuse en comparaison des quatre sociétés existantes. Elle s'étendra subitement et spontanément au genre humain tout entier, par la seule influence du bénéfice, du plaisir, et surtout de l'attraction industrielle, mécanisme bien ignoré de nos politiques et moralistes. On en sent de plus en plus le besoin, car on ne peut amener au travail agricole,

Ni les nègres de Saint-Domingue, malgré les amorces, concessions de libertés, avances de moyens ;

Ni les nègres du Brésil, malgré les essais d'un colon aussi judicieux que généreux ;

Ni les sauvages d'Amérique, malgré les tentatives de la

secte Owen, qui s'était flattée de découvertes en régime d'industrie sociétaire et attrayante, et qui a échoué complètement : aucune horde, aucun propriétaire de nègres n'a voulu adopter son système tout opposé à la nature, et si peu lucratif que cette secte n'ose dire mot de ses bénéfices : ils sont donc bien médiocres ! et pourtant la vraie méthode sociétaire, *attrayante et naturelle*, donnerait dès la première année quadruple produit. Combien la secte Owen est loin d'atteindre ni à ce résultat, ni à l'attraction industrielle.

Pour créer cette attraction, il fallait découvrir le procédé nommé *Séries Passionnées*, exposé dans cet ouvrage. Il s'établit par degrés dans les périodes 6, 7, 8, du tableau précédent. La période 6 ne crée qu'une demi-attraction et ne séduirait pas encore les sauvages ; la 7e commencerait à les entraîner; la 8e séduira en outre les riches oisifs. On pourra franchir les périodes 6 et 7, grâces à l'invention des *Séries Passionnées*, qui sont le mécanisme de 8e période.

La connaissance de l'échelle des destins sociaux, va dissiper nos préjugés sur le bonheur. Nous avons sur ce sujet des notions si erronées, que la philosophie nous concède une trentaine de *faux droits de l'homme*, souveraineté et autres, dont on n'a aucun besoin, puis elle nous refuse les droits naturels, au nombre de sept :

1. Chasse ; 2. Pêche ; 3. Cueillette ; 4. Pâture ;
5. Ligue interne ; 6. Insouciance ; 7. Vol externe.
✕ MINIMUM GRADUÉ : K LIBERTÉS RÉELLES.

Ce n'est que dans la 8e période qu'on peut obtenir en plein ces libertés, *ou des équivalents préférés*. Le monde social va passer à cette 8e période, en franchissant les 6 et 7e, dont la découverte et le parcours auraient pu coûter bien des siècles encore, par influence de l'obscurantisme, vieille plaie intellectuelle que créa la docte antiquité, en nous dépeignant la nature comme impénétrable et voilée d'airain. Ecoutons là-dessus Cicéron : « *Latent ista omnia, crassis occultata et* » *circumfusa tenebris, ita ut nulla acies humani ingenii* » *tanta sit, quæ in cœlum penetrare, in terram intrare pos-*

» *sit.* » Voilà les visions de voile d'airain bien établies par la docte antiquité. Les modernes donnent dans un autre excès, dans les gasconnades sur leurs torrents de lumières d'où on ne voit naître qu'indigence, fourberie, oppression et cercle vicieux

Quelques savants modestes, les Montesquieu, les Voltaire et autres cités, 34, ont voulu faire entendre des opinions plus raisonnables, déclarer que la politique sociale était au berceau, que la raison était égarée dans un labyrinthe, comme l'ont pensé tant d'hommes célèbres qui, depuis Socrate et Aristote jusqu'à Montaigne, ont dit : « Ce que je sais, c'est que je ne sais rien. » Ces opinions modérées ont dû échouer; les excès ont prévalu, surtout chez les philosophes tous enorgueillis, comme Crébillon, qui pensait qu'après lui on ne pourrait trouver aucun sujet de tragédie. Ainsi les politiques, les métaphysiciens, les moralistes, les économistes, ont cru ou feint de croire qu'on ne pourrait inventer aucune société supérieure à la civilisation et à la barbarie qui sont le terme de leurs étroites conceptions. Ils sont engouffrés dans des chimères de civilisation perfectible (réfutées en VI et VII sections) ; ils sont engoués d'un mesquin budget de 400,000 fr. dans Paris ; je prouve à la Postface que chacun d'eux, dans l'état sociétaire, obtiendra de son travail au-delà de 400,000 fr. de revenu.

Qu'ils cessent donc de s'alarmer de la découverte des destinées sociétaires ; mais la peur ne raisonne pas, les corporations aveuglées ne rétrogradent pas, on ne peut pas les convertir en masse ; peu importe : il suffira d'en désabuser une très-petite minorité, la tenter par l'appât d'une immensité de gloire et de fortune assurée à tout écrivain distingué, qui osera le premier dénoncer les chimères dites politique, moralisme, économisme, vraie cataracte qui aveugle l'esprit humain; ces sciences n'ont abouti qu'à détourner les nations des voies de progrès en échelle sociale. On verra, dans cet ouvrage, qu'un petit essai du régime naturel ou sociétaire appliqué à 1,800 personnes, couvrira de ridicule

les sociétés civilisées et barbares, et prouvera qu'elles ne ne sont point la destinée de l'homme.

Alors finiront nos controverses parasites sur le bonheur, la sagesse, la vertu, la philanthropie : il sera prouvé que le vrai bonheur consiste à jouir d'une grande richesse et d'une variété infinie de plaisirs ; vérité que nos philosophes ont niée, parce que leur science ne peut donner ce genre de bonheur à personne, pas même aux sybarites ni aux monarques. César, parvenu au trône du monde, n'y trouve que le vide, et s'écrie : *N'est-ce que cela !* Madame de Maintenon dit : « Ne voyez-vous pas que je meurs de tristesse dans » une fortune qu'on aurait eu peine à imaginer, et qu'il n'y » a que le secours de Dieu qui m'empêche d'y succomber? » (secours bien faible s'il la conduit à mourir d'ennui !) elle ajoute : « Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore » les grands, et la peine qu'ils ont à remplir leur journée ! » tous les états laissent un vide affreux, une inquiétude, une » lassitude, une envie de connaître autre chose. » Horace l'avait dit en d'autres termes : *Post equitem sedet atra cura.* C'est donc en vain que les sybarites parisiens nous vantent leur talent de VIVRE SI BIEN ET SI VITE ; je prouverai, par un parallèle avec les plaisirs de l'harmonie sociétaire (période 8e du tableau précédent), que leur vie est bien mesquine, bien traînante, et que l'homme le moins riche, le moins favorisé dans l'état sociétaire, sera plus heureux que les sybarites parisiens, parce qu'il pourra donner cours à ses douze passions dont le développement combiné est le seul gage de parfait bonheur.

On persuade aux civilisés qu'ils volent à la perfectibilité, quand ils sont accablés de calamités nouvelles et récentes, dont 24 sont décrites au chap. XLVIII ; entre autres le fléau des dettes publiques, toujours croissant, et qui, à la première guerre entre les Occidentaux, amènerait une banqueroute universelle suivie de révolutions.

Il est bien d'autres plaies inaperçues : tel est l'empiètement du commerce qui menace de tout envahir, et dont les

gouvernements commencent enfin à s'alarmer ; la théorie sociétaire peut seule enseigner les moyens d'abattre ce Titan politique. (Voyez 6e section.)

Le vice de nos soi-disant régénérateurs est d'accuser tel ou tel abus, au lieu d'accuser la civilisation entière, qui n'est qu'un cercle vicieux d'abus dans toutes ses parties ; il faut sortir de cet abîme. J'en indique 32 issues, page 523.

Depuis 3000 ans, la philosophie ne sait inventer aucune disposition neuve en politique industrielle et sociale ; ses innombrables systèmes ne reposent que sur la distribution par familles, réunion la plus petite et la plus ruineuse : quelle stérilité de génie !

Voici enfin des idées neuves, une théorie qui s'accommode aux vues des gouvernements, au lieu de les harceler par des visions philanthropiques, vrais masques d'agitateurs ; tout ministre goûtera une méthode qui, quadruplant le revenu effectif, permettra de doubler subitement les impôts, tout en dégrevant les administrés de moitié, *en sens relatif*. (*Ils ne paieront que double sur un produit quadruple*, page 9.)

Un effet plus brillant sera d'opérer sur le monde entier, sauvage, barbare, civilisé ; métamorphoser le tout par un essai borné à une lieue carrée et 1800 personnes. Quel contraste avec la philosophie qui bouleverse des empires, de fond en comble, sans aucune garantie de bons résultats, ni d'accession des barbares et sauvages !

La pauvre civilisation fait des efforts gigantesques pour des riens ; envoi d'armées de terre et de mer pour délivrer *peut-être* un dixième de la Grèce ; révolutions et massacres pour essais sur l'émancipation des nègres ; tentatives infructueuses de secours à l'indigence ; tous ces travaux de pygmées vont finir : le genre humain va être affranchi et secouru TOUT ENTIER ; il se ralliera partout à l'industrie attrayante, dès qu'il saura, par essai sur un canton, les prodiges de richesse, de plaisirs et de vertus qu'on en recueille.

Là finiront les chimères et les fureurs de l'esprit de parti : chacun en voyant la vraie destinée de l'homme, *la mécanique*

des passions, sera si confus des absurdités civilisées, qu'on ›pinera à les oublier au plus vite.

Obligé de démasquer ici des professions vicieuses, commerce et autres, je ne blâme pas ceux qui en profitent : le tort est à la politique civilisée qui pousse les peuples au vice, en ne leur ouvrant d'autre voie de fortune que la pratique de la fourberie.

Il faudra de fréquentes redites pour dissiper certains préjugés, *les illusions*, « de tendre à la PERFECTIBILITÉ, dans cette civilisation où le mal fait dix pas en avant quand le bien en fait un : » de tendre à la richesse par l'industrie morcelée dont le faible produit, borné au quart de la sociétaire, est illusoire par le vice de population illimitée : de vouloir établir des mœurs avant d'avoir inventé le régime d'attraction industrielle, seul garant de bonnes mœurs et de juste répartition (308, 316).

On fait à Paris une tentative d'extinction de la mendicité, *tentative et non pas moyen réel :* le comité ignore qu'il faut opérer sur la campagne avant d'opérer sur la ville ; effectuer la réforme industrielle en agriculture, fabriques, commerce et ménage. Qu'on se dispense de recherches : dès ce moment on a l'option sur les moyens réels d'extirper et de plus prévenir cette lèpre, par avènement aux phases 2, 3, 4 du tableau, page 552.

Tant d'écrivains cherchent un sujet neuf : voici le plus fécond qui se soit jamais présenté. Je puis à peine en traiter la 20e partie (voyez Analogie, 458) : la proie est ample pour les coopérateurs ; je dois y préluder par une Préface réfutant nos prétendues perfections sociales, qui ne sont que l'absence de toute sagesse, que le *monde à rebours en politique et en industrie*, que la folle prétention *d'aveugles qui conduisent des aveugles*. ÉVANGILE.

PRÉFACE.

ARTICLE PREMIER.

Exposé et notions préparatoires.

Il n'est pas de désir plus général que celui de doubler son revenu par un coup de fortune, comme un riche mariage, un héritage, une sinécure; et si l'on trouvait le moyen d'élever le revenu de chacun, non pas au double, mais au quadruple, en valeur réelle, une telle découverte serait assurément la plus digne de l'attention générale

Tel sera le fruit de la méthode sociétaire naturelle : en France, le produit annuel, estimé six milliards, s'élèvera à vingt-quatre, dès la première année de régime sociétaire; même proportion pour les autres empires.

La richesse la plus colossale serait illusoire, si elle n'était soutenue d'un ordre distributif garantissant :

Répartition proportionnelle et participation de la classe pauvre à cet accroissement de produit,

Equilibre de la population, dont le progrès illimité neutraliserait bientôt un quadruplement et même un décuplement de richesse effective

Ces problèmes, écueil des sciences modernes, sont pleinement résolus par la découverte du mode sociétaire naturel, dont on va lire un traité abrégé.

Le titre de *Nouveau Monde industriel* m'a paru le plus exact pour désigner ce bel ordre sociétaire qui, entre autres propriétés, possède celle de créer l'attraction industrielle : on y verra nos oisifs, même les petites maîtresses, être sur pied dès les quatre

heures du matin, en hiver comme en été, pour se livrer avec ardeur aux travaux utiles, au soin des jardins et basses-cours, aux fonctions du ménage, des fabriques et autres pour lesquelles le mécanisme civilisé inspire du dégoût à toute la classe riche.

Tous ces travaux deviendront attrayants par l'influence d'une distribution très-inconnue, que je nommerai *Séries passionnées*, ou *Séries de groupes contrastés* : c'est le mécanisme auquel tendent toutes les passions, le seul ordre conforme au vœu de la nature. Le sauvage n'adoptera jamais l'industrie, tant qu'il ne la verra pas exercée en Séries passionnées.

Dans ce régime, la pratique de la vérité et de la justice deviennent voie de fortune; et la plupart des vices dégradants selon nos mœurs, comme la gourmandise, deviennent voie d'émulation industrielle, de sorte que les raffinements gastronomiques y sont encouragés comme ressorts de sagesse; un tel système est l'opposé du mécanisme civilisé qui conduit à la fortune par le mensonge et place la sagesse dans les austérités. D'après ce contraste, l'état civilisé où règnent le mensonge et l'industrie répugnante, sera surnommé *monde à rebours*; et l'état sociétaire, *monde à droit sens*, fondé sur l'emploi de la vérité et de l'industrie attrayante.

C'est surtout pour les savants et artistes que le régime sociétaire sera *nouveau monde* et *monde à droit sens*; ils y obtiendront tout à coup l'objet de leurs vœux les plus ardents, une immense fortune, vingtuple et centuple de ce qu'ils peuvent espérer dans l'état civilisé, vrai sentier de ronces pour eux; ils y sont abreuvés de tous les dégoûts, soumis à toutes les servitudes.

Quant aux autres classes à qui j'annonce le quadruple revenu, elles vont d'abord me suspecter d'exagération; mais la théorie sociétaire est si facile à comprendre, que chacun pourra en être juge, et apprécier au plus juste s'il est vrai que la méthode naturelle décrite ici sous le nom de Séries passionnées, doive donner un produit quadruple de celui de notre industrie morcelée et subdivisée en autant d'exploitations qu'il y a de couples conjugaux.

Un préjugé a de tout temps empêché les recherches sur l'association; on a dit : « Il est impossible de réunir en gestion domes-
» tique trois ou quatre ménages, sans que la discorde ne s'y
» manifeste au bout d'une semaine, surtout parmi les femmes : il
» est d'autant plus impossible d'associer trente ou quarante familles,
» et à plus forte raison trois ou quatre cents. »

C'est très-faussement raisonné : car si Dieu veut l'économie et

la mécanique, il n'a pu spéculer que sur l'association du plus grand nombre possible; dès lors l'insuccès sur de petites réunions de trois et de trente familles était un augure de réussite sur le grand nombre, sauf à rechercher préalablement la théorie d'association naturelle ou méthode voulue par Dieu, et conforme au vœu de l'attraction, qui est l'interprète de Dieu en mécanique sociétaire. Il dirige l'univers matériel par attraction; s'il employait un autre ressort pour la direction du monde social, il n'y aurait pas unité, mais duplicité d'action dans son système.

L'étude de l'attraction passionnée conduit directement à la découverte du mécanisme sociétaire; mais si l'on veut étudier l'association avant l'attraction, l'on court le risque de s'égarer pendant des siècles dans les fausses méthodes, de se rebuter et de croire à l'impossibilité; c'est ce qui arrive aujourd'hui, où le problème de l'association, qu'on avait négligé pendant trois mille ans, commence enfin à fixer l'attention du monde savant.

Depuis quelques années on écrit sur le mot *Association* sans connaître la chose, sans même déterminer le but du lien sociétaire, les formes et méthodes qu'il doit adopter, les conditions qu'il doit remplir, les résultats qu'il doit donner. Ce sujet a été traité si confusément, qu'on n'a pas même songé à ouvrir un concours sur la marche à suivre dans une étude si neuve. Ce concours aurait conduit à reconnaître qu'on ne peut pas réussir par les moyens connus, et qu'il faut en chercher d'autres dans les sciences encore vierges et intactes, surtout dans celle de l'attraction passionnée, science manquée par Newton qui y touchait de près. Démontrons qu'elle est l'unique voie de succès en association.

Si les pauvres, la classe ouvrière, ne sont pas heureux dans l'état sociétaire, ils le troubleront par la malveillance, le vol, la rébellion; un tel ordre manquera le but, qui est d'associer le passionné, ainsi que le matériel, de concilier les passions, les caractères, les goûts, les instincts et inégalités quelconques.

Mais si pour satisfaire la classe pauvre on lui assure un bien-être, l'avance d'un *minimum* copieux en subsistance, vêtement, etc., ce sera la pousser à la fainéantise; on en voit la preuve en Angleterre où le secours annuel de deux cents millions aux indigents n'aboutit qu'à multiplier le nombre des mendiants.

Le remède à cette fainéantise et aux autres vices qui désorganiseraient l'association, est donc la recherche et la découverte d'un mécanisme d'attraction industrielle, transformant les travaux en

plaisirs, et garantissant la persistance du peuple au travail, et le recouvrement du *minimum* qu'on lui aura avancé.

D'après ces considérations, si l'on eût voulu procéder méthodiquement en théorie sociétaire, il eût fallu avant tout mettre au concours l'étude de l'attraction passionnée, par analyse et synthèse, afin de découvrir si elle fournit des ressorts d'attraction industrielle. Telle devait être la marche régulière que n'ont pas entrevue ceux qui ont écrit vaguement et superficiellement sur l'association. S'ils eussent étudié l'attraction, ils auraient découvert la théorie des Séries passionnées, sans laquelle il est impossible de fonder le mécanisme sociétaire, car on ne peut pas sans les Séries passionnées remplir les conditions primordiales, telles que

Attraction industrielle,
Répartition proportionnelle,
Equilibre de population.

Outre les écrits, on a fait des tentatives pratiques en association, des essais en Amérique et en Angleterre. Une secte dirigée par M. Owen prétend qu'elle fonde l'état sociétaire ; elle fait tout le contraire : elle travaille à décréditer l'idée d'association, par la fausseté de sa méthode contraire en tous sens à la nature ou attraction. Aussi la secte Owéniste n'a-t-elle séduit ni les sauvages ni les civilisés voisins : aucune horde, aucune province des Etats-Unis n'a voulu adopter ce régime monastique de communauté des biens, ce demi-athéisme ou absence de culte divin, et autres monstruosités que M. Owen décore du nom d'association. Il joue sur un mot en crédit ; il en fait un objet de spéculation en s'affublant de formes philantropiques ; et l'apathie des corps savants sur ce grand problème, leur négligence de préciser les conditions à remplir et le but à atteindre, donnent beau jeu aux intrigants pour égarer l'opinion sur ce sujet.

Aucun des écrivains ou des entrepreneurs n'aborde le fond de la question, le problème d'associer en gestion agricole et domestique, non seulement les facultés pécuniaires et industrieuses d'une masse de familles inégales en fortune, mais d'associer les passions, caractères, goûts, instincts ; de les développer dans chaque individu sans froisser la masse ; faire éclore dès le plus bas âge les vocations industrielles qui sont nombreuses chez l'enfant, placer chacun aux divers postes où la nature l'appelle, varier fréquemment les travaux et les soutenir de charmes suffisants pour faire naître l'attraction industrielle.

Au lieu d'envisager ainsi la tâche, on n'a fait qu'effleurer le sujet, donner, sur l'association, du bel esprit sans théorie; il semble qu'on n'ait soulevé cette question que pour l'étouffer. Aussi le mot *Association* est-il profané, déconsidéré. Les uns le prennent pour masque d'intrigues électorales et menées d'agiotage, d'autres y voient un ressort d'athéisme, parce que la secte Owen, par la suppression du culte divin, s'est attiré en Amérique le nom de secte d'athées. Tous ces incidens répandent sur la vraie association tant de défaveur que je n'ai pas cru convenable de placer dans le titre de mon abrégé ce mot *Association*, devenu vide de sens depuis qu'il sert de manteau à toutes les intrigues.

Plus on a abusé du mot, plus il importe de donner sur la chose des notions préliminaires, et disposer le lecteur à concevoir que la vraie association, l'art d'appliquer à l'industrie toutes les passions, tous les caractères, goûts et instincts, étant un nouveau monde social et industriel, il doit s'attendre à trouver dans cette théorie des principes tout opposés à ses préjugés, qui lui dépeignent l'état civilisé comme voie de perfection et destinée de l'homme, quand il est évident que le peuple des pays les plus civilisés est aussi malheureux, aussi pauvre que les populaces barbares de la Chine et de l'Indostan; et que l'industrie morcelée ou ménage de famille n'est qu'un labyrinthe de misères, d'injustice et de fausseté.

Fixons d'abord l'attention sur le résultat le plus saillant du régime sociétaire, le quadruple produit. Une grande réunion n'emploierait dans diverses fonctions que le centième des agents et des machines qu'exige la complication de nos petits ménages. Au lieu de trois cents feux de cuisine et trois cents ménagères, on n'aurait que quatre ou cinq grands feux préparant des services de divers degrés, assortis à quatre ou cinq classes de fortune, car l'état sociétaire n'admet point d'égalité. Il suffirait d'une dixaine de personnes expertes, pour remplacer les trois cents femmes qu'emploie le régime civilisé dépourvu des nombreuses mécaniques dont on ferait usage dans une cuisine préparant pour dix-huit cents personnes (c'est le nombre le plus convenable). Cette réunion abonnerait chacun à des tables et services de divers prix, sans aucun assujétissement contraire aux libertés individuelles.

Le peuple, dans ce cas, dépenserait bien moins pour faire bonne chère, qu'aujourd'hui pour vivre pitoyablement. L'épargne de combustible serait immense, et assurerait la restauration des fo-

rêts et climatures, bien mieux que ne feront cent codes forestiers inexécutables.

Le travail de ménage serait tellement simplifié, que les sept huitièmes des femmes de ménage et des domestiques deviendraient disponibles et applicables aux fonctions productives.

Notre siècle prétend se distinguer par l'esprit d'association ; comment se fait-il qu'en agriculture il adopte la distribution par familles, qui est la moindre combinaison possible ? On ne peut pas imaginer de réunions plus petites, plus anti-économiques et plus anti-sociétaires que celles de nos villages, bornées à un couple conjugal, ou une famille de cinq ou six personnes ; villages construisant trois cents greniers, trois cents caves, placés et soignés au plus mal, quand il suffirait, en association, d'un seul grenier, d'une seule cave, bien placés, bien pourvus d'attirail, et n'occupant que le dixième des agents qu'exige la gestion morcelée ou régime de famille.

Parfois des agronomes ont inséré dans les journaux quelques articles sur les énormes bénéfices que l'agriculture obtiendrait des grandes réunions sociétaires, si l'on pouvait concilier les passions de deux ou trois cents familles exploitant combinément, et effectuer l'association *en passionnel comme en matériel.*

Ils en sont restés sur ce sujet à des vœux stériles, à des doléances d'impossibilité qu'ils motivent sur l'inégalité des fortunes, les disparates de caractère, etc. Ces inégalités, loin d'être un obstacle, sont au contraire le ressort essentiel ; on ne peut pas organiser des Séries passionnées sans une grande inégalité de fortunes, caractères, goûts et instincts : si cette échelle d'inégalités n'existait pas, il faudrait la créer, l'établir en tous sens, avant de pouvoir associer le passionnel.

Nous voyons dans le régime civilisé des lueurs d'association *matérielle seulement*, des germes qui sont dus à l'instinct et non à la science. L'instinct apprend à cent familles villageoises qu'un four banal coûtera beaucoup moins, en maçonnerie et combustible, que cent petits fours de ménage, et qu'il sera mieux dirigé par deux ou trois boulangers exercés, que les cent petits fours, par cent femmes qui manqueront deux fois sur trois le juste degré de chaleur du four et cuisson du pain.

Le bon sens a appris aux habitans du nord, que si chaque famille voulait fabriquer sa bière, elle coûterait plus cher que les bons vins. Une réunion monastique, une chambrée militaire,

comprennent par instinct qu'une seule cuisine, préparant pour trente convives, sera meilleure et moins coûteuse que trente cuisines séparées.

Les paysans du Jura voyant qu'on ne pourrait pas, avec le lait d'un seul ménage, faire un fromage nommé *Gruyère*, se réunissent, apportent chaque jour le lait dans un atelier commun, ou l'on tient note des versements de chacun, chiffrés sur des taillons de bois; et de la collection de ces petites masses de lait, on fait à peu de frais un ample fromage dans une vaste chaudière.

Comment notre siècle, qui a de hautes prétentions en économisme, n'a-t-il pas songé à développer ces petits germes d'association, en former un système plein, appliqué à l'ensemble des sept fonctions industrielles; savoir :

1° Travail domestique,
2° —— agricole,
3° —— manufacturier,
4° —— commercial,
5° —— d'enseignement,
6° Étude et emploi des sciences,
7° —— — des beaux-arts;

fonctions qu'il faut exercer cumulativement dans la plus grande réunion possible. On verra, par la théorie suivante, qu'elle doit être de dix-huit cents personnes. Au-dessus de deux mille, elle dégénèrerait en cohue, tomberait dans la complication; au-dessous de seize cents, elle serait faible en liens, sujette aux fautes de mécanisme, aux lacunes d'attraction industrielle.

Cependant on pourra faire à peu de frais une épreuve réduite au tiers du nombre, à six ou sept cents personnes; les résultats seront moins brillans, moins lucratifs, mais ils suffiront à prouver qu'une réunion, élevée au nombre suffisant, à dix-huit cents, réaliserait en plein les bénéfices et les accords décrits dans la théorie suivante.

Dès qu'il aura été constaté par cet essai, que le mécanisme nommé phalange de Séries passionnées, crée l'attraction industrielle, on verra l'imitation aussi rapide que l'éclair : tous les sauvages, tous les nègres d'Afrique embrasseront l'industrie : on aura, deux ou trois ans après, le sucre à échange, poids pour poids, contre le blé, et proportionnément les autres denrées de la zone torride.

Un autre avantage entre mille, sera d'éteindre subitement les dettes publiques en tous pays, par suite du quadruple produit :

lorsque celui de France, qu'on estime six milliards, sera élevé à vingt-quatre, le fisc percevra bien plus aisément deux milliards sur vingt-quatre qu'aujourd'hui un sur six. Il y aura dégrèvement *relatif* de moitié, malgré le doublement *effectif* de l'impôt.

Il convient de présenter d'abord cette perspective aux lecteurs français et anglais, surtout à l'Angleterre où le fardeau de la dette est si accablant. La France marche rapidement à cet écueil, et a d'autant plus besoin de la découverte que je publie.

Doit-on s'étonner que l'invention d'une théorie qui va changer la face du monde, ait été retardée jusqu'à nos jours? On ne l'a jamais cherchée, elle a dû rester inconnue. On peut bien trouver par hasard un trésor, une mine d'or; mais une théorie qui exige des calculs ne se découvre pas tant qu'on ne la cherche point, et qu'on ne la propose pas au concours.

D'ailleurs ce n'est guère que depuis un siècle qu'on s'occupe de théories industrielles. L'antiquité ne fit sur ce sujet aucune étude; elle était entravée par l'esclavage qui aurait mis beaucoup d'obstacles à l'invention du mécanisme sociétaire impraticable avec des esclaves.

Les modernes qui n'étaient plus gênés par la coutume de l'esclavage, auraient pu spéculer sur l'association agricole et domestique; mais leurs économistes ont été arrêtés par un préjugé qui persuade que le morcellement ou culture subdivisée par familles, est nature de l'homme, destinée immuable. Toutes leurs théories reposent sur cette erreur primordiale, fortement étayée par la morale qui ne voit la sagesse que dans les relations de famille, dans la multiplication des chaumières.

Les économistes ont donc sanctionné comme nécessaires les deux vices radicaux qu'ils ont trouvés établis, le *morcellement de l'agriculture* et la *fausseté* du commerce livré à la concurrence individuelle qui est toute mensongère et complicative, élevant le nombre des agents au vingtuple de ce qu'emploierait le régime véridique.

Sur ces deux vices repose la société qu'on nomme *civilisation*, qui, loin d'être la destinée du genre humain, est au contraire la plus vile des sociétés industrielles qu'il peut former; car c'est la plus perfide, à tel point qu'elle excite le mépris des barbares mêmes.

Du reste la civilisation occupe en échelle du mouvement un rôle important, car c'est elle qui crée les ressorts nécessaires pour s'acheminer à l'association ; elle crée la grande industrie, les hautes sciences et les beaux arts. On devait faire usage de ces moyens pour s'élever plus haut en échelle sociale, ne pas croupir à perpétuité dans cet abîme de misères et de ridicules, nommé civilisation, qui, avec ses prouesses industrielles et ses torrents de fausses lumières, ne sait pas garantir au peuple du travail et du pain.

Sur d'autres globes comme sur le nôtre, l'humanité est obligée de passer environ une centaine de générations en mécanisme faux et morcelé, comprenant les quatre périodes, sauvage, patriarchale, barbare et civilisée, et d'y languir jusqu'à ce qu'elle ait rempli deux conditions :

1° Créer la grande industrie, les hautes sciences et les beaux arts, ces ressorts étant nécessaires à l'établissement du régime sociétaire qui est incompatible avec la pauvreté et l'ignorance;

2° Inventer ce mécanisme sociétaire, ce nouveau monde industriel opposé au morcellement.

On avait pour y réussir des voies très-nombreuses dont je traiterai à la suite de cet abrégé, on les a toutes négligées, entre autres le calcul de l'attraction passionnée que recommandaient les succès de Newton en calcul de l'attraction matérielle.

La première condition était fort bien remplie, nous avons depuis long-temps poussé l'industrie, les sciences et les arts au degré suffisant. Les Athéniens auraient déjà pu fonder le régime sociétaire, en substituant à l'esclavage les rachats payables par annuités.

Mais la deuxième condition n'a point été remplie : depuis cent ans qu'on commence à s'occuper de l'industrie, on n'a pas songé à inventer un mécanisme opposé au morcellement, aux petits ménages de famille : on n'a pas même proposé la recherche d'un régime d'industrie combinée en fonctions domestiques et agricoles. On propose des prix par centaines pour des controverses insignifiantes, des écrits parasites, et pas une petite médaille pour l'invention du procédé sociétaire naturel.

Cependant chacun s'aperçoit que le monde social n'est point arrivé au but, et que le progrès de l'industrie n'est qu'un leurre pour la multitude. Dans l'Angleterre tant vantée, la moitié de la population est réduite à travailler seize heures par jour, une partie

même dans des ateliers infects, pour gagner *sept sous de France* dans un pays où la subsistance est plus coûteuse qu'en France. Combien la nature est sage en inspirant aux sauvages un profond dédain pour cette industrie civilisée, fatale à ceux qui l'exercent et profitable seulement aux oisifs et à quelques chefs ! Si l'industrie n'était destinée qu'à produire ces scandaleux résultats, Dieu ne l'aurait pas créée, ou bien il n'aurait pas donné aux humains cette soif de richesses que l'industrie civilisée et barbare ne peut pas satisfaire, car elle plonge dans la misère toute la multitude industrieuse pour enrichir quelques favoris, qui encore se trouvent pauvres, à les en croire.

En réplique aux sophistes qui nous vantent ce chaos social comme une marche rapide vers la perfectibilité croissante, insistons sur les trois conditions primordiales de sagesse sociale, dont aucune ne peut être remplie dans le régime civilisé ; ce sont :

Attraction industrielle,
Répartition proportionnelle,
Equilibre de population,
Économie de ressorts.

C'est un sujet fort neuf sur lequel il faut quelques redites pour dégager le lecteur de ses nombreux préjugés, et le rallier à des principes sûrs.

J'ai fait observer que si le peuple civilisé jouissait d'un *minimum* copieux, d'une garantie de nourriture et d'entretien décent, il s'adonnerait à l'oisiveté parce que l'industrie civilisée est très-répugnante ; il faudra donc, en régime sociétaire, que le travail soit aussi attrayant que le sont aujourd'hui nos festins et nos spectacles ; dans ce cas, le remboursement du *minimum* avancé sera garanti par l'attraction industrielle ou passion du peuple pour des travaux très-agréables et très-lucratifs : passion qui ne pourra se soutenir qu'autant qu'on aura une méthode de répartition équitable, allouant à chaque individu, homme, femme ou enfant, trois dividendes affectés à ses trois facultés industrielles, *Capital*, *Travail* et *Talent*, et pleinement satisfaisants pour lui.

Quel que fût ce bien-être, le peuple retomberait bientôt dans le dénûment, s'il multipliait sans bornes, comme la populace de civilisation, les fourmilières d'Angleterre, France, Italie, Chine, Bengale, etc. Il faut donc découvrir un moyen de garantie contre l'accroissement indéfini de population. Nos sciences n'indiquent

aucun préservatif de ce fléau, contre lequel la théorie de l'attraction passionnée fournit quatre garanties, dont aucune ne peut être introduite en civilisation, cette société étant incompatible avec les garanties sociales, ainsi qu'on le verra aux sixième et septième sections.

Il est bien d'autres vices contre lesquels le régime sociétaire devra posséder des garanties efficaces ; le vol suffirait à lui seul pour faire avorter toutes les tentatives d'association : ces préservatifs se trouvent dans le mécanisme des Séries passionnées, et la civilisation ne peut s'en approprier aucun : elle échoue dans toutes les garanties dont elle veut faire l'essai : souvent elle aggrave le mal, comme on l'a vu dans l'affaire de la traite des nègres et celle de la responsabilité financière. Il existe une théorie spéciale sur les garanties, et nos sciences l'ont manquée comme la théorie d'association.

Celle-ci ouvre à l'ambition individuelle une chance bien magnifique : on voit quantité de personnages remarquables par le rang, la fortune, les lumières, s'agiter pendant de longues années pour obtenir le poste de ministre, et souvent de moindres places : on les voit fréquemment échouer après de pénibles efforts, et en concevoir un chagrin perpétuel.

Voici, pour les ambitieux honorables, une carrière toute neuve et bien autrement brillante que celle de ministre amovible. Ici le succès ne sera ni douteux, ni différé, le rôle de fondateur de l'association n'exigera aucune intrigue, et élèvera de prime-abord le prétendant au faîte de la fortune et de la gloire.

Tout homme ou femme libre, ayant un capital de cent mille francs a faire valoir sur hypothèque, et jouissant d'un relief suffisant pour s'établir chef d'une compagnie d'actionnaires portée à deux millions de capital, peut fonder *l'association naturelle* ou *industrie attrayante*, la répandre subitement par tout le globe, convertir les sauvages à l'agriculture, les barbares à des mœurs plus policées que les nôtres, effectuer l'affranchissement *convenu* des esclaves, sans retour à la servitude, l'établissement universel des unités de relations en langage, mesures, monnaie, typographie, etc. ; opérer cent autres prodiges dont il recevra une éclatante récompense, par le vote unanime des souverains et des nations.

Les avantages assurés à ce fondateur et à ses actionnaires ou coopérateurs sont si immenses, qu'il faut différer à les faire

connaître. Je traiterai ce sujet à la postface, article *Candidature*

J'insiste sur la pauvreté des chances actuelles de célébrité et de bénéfice ; elles exigent des travaux effrayants, elles exposent à des contrariétés sans nombre. Le feu duc de La Rochefoucault-Liancourt s'était distingué dans une carrière d'utilité, celle d'encouragement de l'industrie ; il en a recueilli beaucoup de tribulations, et, je pense, peu de bénéfice ; il a de plus manqué son but, qui était d'améliorer le sort des classes ouvrières. On verra plus loin que le progrès industriel n'est pour le peuple qu'un écueil de plus, tant que dure la civilisation.

En 1827, un banquier de haut crédit avait formé le plan d'une société commanditaire de l'industrie, et avait déjà réuni vingt-cinq millions, avec espoir d'élever ce fonds à cent millions. Il en serait résulté de belles entreprises, qui auraient illustré leur auteur ; mais aussitôt des entraves sont survenues, et la société a dû se dissoudre.

Le même banquier, voulant tenter une grande combinaison économique sur les trente-sept brasseries de Paris, et les réunir en une seule, avait formé pour cette affaire une compagnie versant trente millions de capital : elle a rencontré des obstacles, des résistances, elle a avorté après beaucoup de démarches pénibles.

Il est donc avéré par les faits, qu'il ne reste aux gens riches aucune carrière d'illustration facile, profitable et exempte de contrariété.

Celle qui s'ouvre aujourd'hui pour eux, réunit tous les avantages, et ne présente aucun obstacle. Elle sert les intérêts des gouvernements et des peuples, des riches et des pauvres ; elle garantit la rapidité d'opération : en moins de deux mois d'exercice, la question sera décidée sans nulle incertitude ; en deux mois, le fondateur aura déterminé le changement de sort du monde entier, l'abandon des trois sociétés, civilisée, barbare et sauvage, et l'avénement du genre humain à l'unité sociétaire, qui est sa destinée.

Et pour obtenir ce triomphe, cent fois plus brillant que ceux des conquérants, faut-il une fortune colossale? Non, il suffit d'un patrimoine bourgeois, comme celui d'un *éligible*, trois cent mille francs, dont cent mille en capitaux disponibles, qu'il affectera sur hypothèque et à gros intérêt, à la fondation d'épreuve du mécanisme sociétaire.

La facilité de cette entreprise, la garantie de prompt succès,

reposent sur ce qu'elle s'accorde avec toutes les passions. Je l'ai prouvé sur la grande question de l'affranchissement des esclaves. Il sera *convenu*, *consenti* et même *provoqué* par les maîtres impatients de profiter des bénéfices de l'état sociétaire ; dès-lors aucune classe ne sera froissée dans ses intérêts pécuniaires, tandis qu'en suivant les méthodes connues, celle des Brissot, des Vilberforce et des sociétés d'abolition de la traite, on compromet les intérêts des possesseurs d'esclaves.

Remarquons bien cette propriété inhérente au mécanisme sociétaire, *contenter toutes les classes*, tous les partis; c'est par cette raison que le succès en sera si facile, et qu'une petite épreuve tentée sur sept cents personnes décidera subitement la métamorphose générale, parce qu'on y verra réalisés tous les bienfaits que la philosophie se borne à rêver, liberté réelle, unité d'action. règne de la vérité et de la justice devenues voies de fortune ; mais dans l'ordre civilisé où la vérité et la justice ne conduisent pas à la fortune, il est impossible qu'elles soient préférées ; aussi voit-on la fourberie et l'injustice dominer dans toute législation civilisée, et s'accroître en raison des progrès de l'industrie et des sciences.

Le peuple, en pressentiments sur la destinée, est meilleur juge que les savants ; il donne à l'état civilisé le nom de *monde à rebours*, idée qui implique la possibilité *d'un monde à droit sens* dont il restait à découvrir la théorie.

La classe savante n'a pas pressenti ce nouveau monde social que lui indiquait l'analogie ; nous voyons dans la nature matérielle, une double distribution, celle du faux et du vrai ;

L'ordre combiné et juste parmi les planètes,

L'ordre incohérent et faux parmi les comètes.

Les relations sociales ne sont-elles pas sujettes à cette dualité de marche? ne peut-il pas exister un ordre de vérité et liberté, par opposition à l'état de fausseté et contrainte qu'on voit régner sur notre globe ? Le progrès de l'industrie et des lumières n'y sert qu'à accroître la fausseté générale des relations, et la pauvreté des classes qui portent le faix de l'industrie : nos plébéiens, nos ouvriers, sont bien plus malheureux que le sauvage qui vit dans l'insouciance, la liberté, et parfois dans l'abondance, quand la chasse ou la pêche ont réussi.

Les philosophes, d'après leurs propres doctrines, auraient dû entrevoir la vraie destinée de l'homme, et la dualité de mécanisme en mouvement social, comme en mouvement matériel ; ils

s'accordent tous à enseigner qu'il y a unité et analogie dans le système de l'univers. Écoutons sur cette thèse l'un de nos métaphysiciens célèbres :

« L'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine, et l'ana-
» logie de chaque partie de l'univers avec l'ensemble est telle que
» la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque
» partie, et de chaque partie dans le tout. » SCHELLING.

Rien n'est plus vrai que ce principe : l'auteur et ses disciples devaient en conclure que si le monde matériel est sujet à deux mécanismes, combinaison planétaire et incohérence cométaire, le monde social doit être de même sujet à deux mécanismes, autrement il n'existerait point d'analogie entre les deux mondes matériel et social, point d'unité dans le système de l'univers. Et comme il est évident que nos sociétés civilisée, barbare et sauvage sont l'état d'incohérence et de fausseté, le *monde à rebours*, il fallait chercher les voies du *monde à droit sens* ou régime de vérité et d'harmonie sociétaire applicable aux passions et à l'industrie, et encourager cette recherche par des concours et prix.

Le hasard m'ayant livré le germe de cette théorie en 1798, je suis parvenu, en trente ans de travail, à la simplifier au point de la mettre à portée des hommes les moins instruits, et même des personnes frivoles et ennemies de l'étude ; c'est un calcul de plaisirs, il est de la compétence des femmes comme des hommes.

Toute femme qui désire s'illustrer et qui a quelques moyens pécuniaires, peut prétendre à la palme de fondatrice de l'unité universelle, et s'établir chef de la compagnie d'épreuve. Ce rôle aurait bien convenu à Madame de Stael qui aspirait à une grande célébrité et qui avait une fortune vingt fois plus que suffisante pour se mettre à la tête de la fondation.

Certains hommes sans fortune peuvent aussi prétendre à ce triomphe ; un écrivain en crédit peut décider quelque ami de l'humanité, comme le roi de Bavière, à faire l'épreuve sociétaire. Dans ce cas l'homme qui aura concouru à cette fondation, à titre d'orateur ou promoteur, participera au lustre et à la récompense du fondateur.

C'est une entreprise pour laquelle on peut indiquer en Europe cent mille candidats pourvus des moyens nécessaires ; il ne sera pas difficile d'en décider un, en lui démontrant qu'il en va recueillir l'immensité de fortune et de gloire. Je reviendrai sur ce sujet qui serait ici trop éblouissant. Le plus heureux favori de cour ne peut

pas obtenir un petit royaume héréditaire, comment croirait-on que le fondateur de l'état sociétaire obtiendra un vaste empire ? cela sera très-exactement démontré.

ARTICLE II.

Énormité du produit sociétaire.

Une des causes qui ont retardé l'invention du mécanisme sociétaire, c'est qu'on a manqué à la précaution de présenter comme motif d'espérance et stimulant d'étude, un tableau des immenses bénéfices de l'association. L'on pourrait en remplir plusieurs volumes ; je vais me borner à quelques pages, où je supposerai l'association établie partout, et les villages remplacés par des phalanges industrielles d'environ dix-huit cents personnes.

Distinguons leurs bénéfices en négatifs et positifs.

Le bénéfice négatif consistera à produire *sans rien faire*, plus que des civilisés forçant de travail.

Par exemple : j'ai prouvé qu'une cuisine sociétaire épargnerait en combustible les neuf dixièmes, et en ouvriers les dix-neuf vingtièmes de ce qu'emploient les cuisines des ménages. Outre le produit de toutes ces épargnes, on aurait celui d'une fabrication bien améliorée, le profit serait positif et négatif à la fois, car à l'épargne prodigieuse de combustible, se joindrait l'avantage de restauration des forêts, sources, climatures.

Continuons sur l'hypothèse d'exploitation sociétaire : je l'applique à la pêche des petites rivières. On peut, par inaction combinée, par accord sur les époques d'ouverture et clôture de la pêche, décupler la quantité du poisson et le conserver dans des réservoirs à engrais.

Ainsi par la seule inaction, les réunions sociétaires dites phalanges industrielles obtiendront dix fois plus de poisson, en employant à la pêche dix fois moins de temps et de bras que nous, et en se concertant pour la destruction des loutres dans toute région.

Voilà divers points sur lesquels le bénéfice est décuple et vingtuple du nôtre ; je n'exagère donc pas en estimant le produit sociétaire *au quadruple du nôtre*, et l'on verra que ce moyen terme est au-dessous de la réalité. Que de motifs d'examiner si

le procédé d'association naturelle et d'industrie attrayante est vraiment découvert ! Continuons l'estimation.

L'épargne du larcin serait un immense bénéfice obtenu *sans rien faire* : le fruit est la plus facile de toutes les récoltes; mais le risque de vol empêche les neuf dixièmes des plantations qu'on voudrait faire, il oblige à une construction de murs très-dispendieux et nuisibles.

L'Association, exempte du risque de larcin, aura moins de peine à trentupler les plantations d'arbres, qu'on en a aujourd'hui à les clore et surveiller. Elle aura une telle affluence de fruits qu'elle en nourrira les enfants toute l'année, en conservant le fruit par procédés scientifiques, et l'employant en compotes et confitures qui coûteront moins que le pain ; parce que le régime des Séries passionnées ayant la propriété de créer l'attraction industrielle, convertir au travail agricole les sauvages, nègres, etc., la zone torride sera aussitôt cultivée sur tous les points, et le sucre ne coûtera pas plus que le blé, à poids égal. Dans ce cas la compote à quart de sucre deviendra, pour la classe pauvre, une nourriture moins chère que le pain : car le fruit de troisième choix, fruit à compote et marmelade, ne coûtera presque rien, tant les vergers seront immenses, quand le vol ne sera plus à craindre et que la restauration climatérique, effet des cultures générales et méthodiques, sera un sûr garant des récoltes : elles sont réduites aujourd'hui au tiers de ce qu'elles seront par suite de cette restauration qui aura lieu à la cinquième année de régime sociétaire.

Au lieu de cette surabondance, les civilisés sont privés même du nécessaire en fruit : car la peur du larcin les empêche de laisser mûrir le peu qu'ils en ont. *Les bons et simples* habitants de la campagne sont si fripons, qu'ils ne laisseraient pas un fruit sur un arbre non clos, si on ne cueillait pas avant maturité : ce risque oblige à faire une seule cueillette au lieu de trois, ce qui est très-préjudiciable aux qualités.

Il faudrait à trois cents familles d'une bourgade civilisée trois cents retranchements murés ; ce serait trois fois plus de dépense que les frais de plantation même ; d'ailleurs la plantation est fortement contrariée par le risque des fraudes à essuyer en achetant des pépiniéristes; fraudes qui cesseront quand le régime commercial aura passé du mode mensonger ou civilisé, au mode véridique.

Il est donc certain que le régime sociétaire gagnera à ne rien

faire ou à très-peu faire, dix fois plus que les civilisés ne gagnent en forçant de travail. Souvent le bénéfice aura lieu en double sens, comme dans l'exemple suivant.

On voit cent laitières civilisées porter au marché trois cents brocs de lait, que remplacerait en association un tonneau sur char à soupente, conduit par un homme et un cheval, au lieu de cent femmes, trois cents vases et une trentaine d'ânes. Cette économie s'élèverait du simple au composé, du producteur au consommateur, car le laitier rendu à la ville distribuerait son tonneau à trois ou quatre *ménages progressifs* (ménages d'environ deux mille personnes que forment les villes en association); l'économie déjà cinquantuple sur le transport, le serait de même sur la distribution bornée à trois ou quatre ateliers au lieu de mille familles.

L'un des côtés brillants de l'industrie sociétaire sera l'introduction de la vérité en régime commercial. L'association, en substituant la concurrence corporative, solidaire, véridique, simplifiante et garantie, à la concurrence individuelle, insolidaire, mensongère, complicative et arbitraire, emploiera à peine le vingtième des bras et capitaux que l'anarchie mercantile ou concurrence mensongère distrait de l'agriculture, pour les absorber à des fonctions tout à fait parasites, quoi qu'en disent les économistes ; car tout ce qui peut être supprimé dans une mécanique sans en diminuer l'effet, joue un rôle parasite. On fait un tourne-broche avec deux roues; si un ouvrier trouve moyen d'y introduire quarante roues, il y en aura trente-huit parasites. C'est ainsi qu'opère le commerce mensonger ou système de concurrence complicative et pullulation d'agens.

Une phalange industrielle ou canton sociétaire ne ferait qu'une seule négociation d'achat ou de vente, au lieu de trois cents négoces contradictoires employant trois cents chefs de famille, qui vont perdre dans les halles et cabarets trois cents journées, à vendre sac par sac telle masse de denrées que la phalange sociétaire vendrait en totalité à deux ou trois des phalanges voisines, ou à une agence de commission provinciale. En commerce comme en toute autre branche de relations, le mécanisme civilisé n'est toujours que l'extrême complication, le mode le plus ruineux et le plus faux. Il est bien surprenant que nos philosophes qui se disent passionnés pour l'auguste vérité, se soient passionnés aussi pour le commerce individuel ou anarchie de fraude : ont-ils jamais rencontré dans aucune branche de commerce l'auguste vérité ? se

serait-elle réfugiée chez les marchands de chevaux ou chez les marchands de vin? pas plus que sous les colonnades de la Bourse.

Nous avons aussi, hors de l'industrie, des milliers de fonctions parasites, quelques unes bien visibles comme celles de judicature qui ne reposent que sur les vices du régime civilisé, et qui tomberaient par avénement à l'état sociétaire.

D'autres fonctions très-parasites sont inaperçues et même réputées utiles, comme l'étude des langues, travail très-pénible et qui produit moins que rien.

En effet : dès le début de l'état sociétaire, on adoptera un langage unitaire provisoire, peut-être le français, sauf à y ajouter environ trois à quatre mille mots dont il manque. Tout enfant sera élevé à parler dès le plus bas âge cette langue générale ; dès lors chacun, sans étude des langues, pourra communiquer avec tout le genre humain, et en saura bien plus en ce genre que celui qui emploie aujourd'hui vingt années à étudier vingt langues, et ne peut pas se faire entendre des trois quarts des nations existantes.

La perfection sera bien plus immense en travaux publics. Aujourd'hui un état réputé opulent, la France, manque de deux cents millions qu'exigerait la réparation de ses mesquines routes : en association il y aura, par tout le globe, d'un canton à l'autre, de grandes routes à divers trottoirs; ces superbes routes seront construites et entretenues sans impôts, par chaque canton, sauf celles de service général pour les courriers et charrois.

Un cadastre de France doit coûter, dit-on, cent millions, cinquante ans de travail, et sera à peu près inutile; car les limites des propriétés seront toutes changées lorsqu'il sera fini. Un cadastre du globe entier ne coûtera qu'une année, et presque point de frais, car chaque phalange lèvera à ses frais le plan de son canton, avec indication de la nature des terrains.

Certaines fonctions civilisées absorbent au-delà du milluple de temps nécessaire : une élection, parmi nous, coûte à chaque électeur environ cinq journées de perte, y compris les réunions cabalantes dont elle a été précédée, les frais de voyage, etc. : elle ne coûtera en association, que deux tiers d'une minute, sans aucun voyage : c'est environ la quatre millième partie du temps qu'elle consume aujourd'hui. Je décrirai dans l'abrégé ce mode d'élection qui emploiera moins d'une minute, et auquel interviendront trois cent millions d'électeurs.

J'ai peu fait mention des produits positifs; on ne pourra en

juger que lorsqu'on connaîtra les influences de la méthode nommée *Séries passionnées*, les moyens de perfectionnement et d'économie qu'elle fournit. On verra qu'à l'aide de cette méthode le produit sociétaire s'élèvera bien au-delà du quadruple du nôtre.

Par exemple, le cheval ardennois est la race la plus chétive de l'Europe. A la place d'un ardennois qui ne vaut pas cent francs, les phalanges de l'Ardenne sauront meubler leur pays de races qu'on paierait aujourd'hui cent louis, et dont la longévité sera double.

Sur des objets où il nous paraît impossible d'atteindre seulement au double produit, comme sur la culture de la vigne, qui ne comporte pas de deuxième récolte, l'état sociétaire saura atteindre bien au-delà du quadruple, par combinaison de divers moyens savoir :

1° Manutention méthodique et complète,
2° Conserve générale jusqu'à maturité,
3° Alliages assortis et coupes journalières,
4° Qualité raffinée par l'équilibre de température,
5° Quantité obtenue par la même cause.

Non seulement ces moyens réunis élèveront le produit de la vigne au-delà du quadruple, mais un seul des cinq peut dans divers cas donner ce quadruple : en voici la preuve.

J'ai vu tel vin qui, après la récolte, n'aurait été vendu que cinq sous. Conservé et manutentionné avec habileté pendant cinq ans, il revenait à dix sous et on trouvait acheteur à cinquante sous, somme quintuple du prix réel y compris les intérêts et autres frais.

Mais sur tout le produit de ce canton, il n'y avait pas un dixième qui eût été manutentionné et conservé de la sorte pendant cinq ans ; la plupart des cultivateurs sont pressés de vendre ; tel vin qu'il faut garder cinq ans ne sera pas gardé cinq mois ; il se consommera dans les petits ménages et les cabarets, avant d'avoir atteint au quart de sa valeur possible.

Si à cette chance de conserve générale qui peut à elle seule quadrupler la valeur réelle de certains vins, on ajoute le bénéfice des quatre autres chances, il est évident que, sur la vigne même, l'état sociétaire saura obtenir le décuple produit, en supposant qu'il soit doublé en moyen terme par chacune des cinq chances, et surtout par la cessation du fléau nommé *second hiver* ou *lune rousse* qui, par les retards de végétation, empêche les secondes récoltes et maltraite si fréquemment les premières.

En thèse générale, la civilisation, dans son ensemble, présente les deux tiers d'improductifs; j'en donnerai un tableau détaillé. Dans ce nombre figurent non seulement les improductifs avérés, comme les militaires, les douaniers, les agents fiscaux; mais encore la plupart des agents réputés utiles, comme les domestiques, et même les cultivateurs qui sont parasites dans un grand nombre de fonctions. J'ai vu un jour cinq enfants employés à garder quatre vaches, encore leur laissaient-ils manger les épis de blé. On rencontre à chaque pas ce désordre dans la gestion civilisée.

En ajoutant l'épargne des classes détruites par les fatigues, les excès, la navigation imprudente, les épidémies, les contagions, l'on trouvera, entre les civilisés et les peuples sociétaires, une différence décuple quant aux facultés industrielles ou produits qu'on peut obtenir d'une masse d'habitants sur un terrain donné.

En effet, si les hommes, femmes et enfants travaillent par plaisir, dès l'âge de trois ans jusqu'à l'âge décrépit; si la dextérité, la passion, la mécanique, l'unité d'action, la libre circulation, la restauration de température, la vigueur, la longévité des hommes et des animaux, élèvent à un degré incalculable les moyens d'industrie, ces chances cumulées porteront bien vite au décuple la masse du produit; et c'est par égard pour les habitudes que j'énonce le quadruple seulement, de peur de choquer par des perspectives colossales, quoique très-exactes.

L'amélioration portera principalement sur le sort des enfants, très-mal gouvernés par les ménagères qui, dans leurs chaumières, leurs greniers et leurs arrières-boutiques, n'ont rien de ce qui est nécessaire au soin des enfants; elles n'ont ni les ressources, ni la passion, ni les connaissances, ni le discernement qu'exige ce soin.

Dans les grandes villes comme Paris, et même dans de moindres, telles que Lyon et Rouen, les enfants sont tellement victimes de l'insalubrité, qu'il en meurt huit fois plus que dans les campagnes salubres. Il est prouvé que, dans divers quartiers de Paris où la circulation de l'air est interceptée par des cours étroites, il règne un méphitisme qui attaque spécialement les enfants dans leur première année; on voit parmi ceux au-dessous d'un an, une mortalité qui en emporte sept sur huit, avant l'âge de douze mois; tandis que dans les campagnes salubres comme celles de Normandie, la mortalité de cette catégorie d'enfants est bornée à un sur huit.

Elle sera à peine d'un sur vingt dans les phalanges sociétaires qui, malgré cette chance de population, ne procréeront pas autant d'enfants que les civilisés. La terre, quoique donnant quadruple et même décuple produit, serait bientôt jonchée de misérables comme aujourd'hui, si l'état sociétaire n'avait pas la faculté d'équilibre en population, comme en toutes les branches de mécanique sociale. (*Voyez* la section v, des Équilibres.)

J'ai démontré, par quelques détails, combien les bénéfices de l'association seront gigantesques : un tableau complet de ces bénéfices remplirait plusieurs volumes. On a commis une faute inexcusable en négligeant de publier ce recueil d'aperçus, d'où chacun aurait conclu qu'il est impossible que Dieu, à titre de *suprême économe*, n'ait pas préparé les moyens d'organiser ce régime d'économie et de vérité d'où naîtraient tant de prodiges. Croire que Dieu y ait manqué, c'est l'accuser implicitement d'être l'ennemi de l'économie et de la mécanique.

A cela on réplique : *tant de perfection n'est pas faite pour les hommes !* Qu'en savent-ils ? Pourquoi désespérer de la sagesse de Dieu avant d'avoir étudié ses vues dans le calcul de la *révélation sociale permanente*, ou attraction passionnée, dont on ne peut déterminer les fins qu'en procédant régulièrement par analyse et synthèse ?

Prétendre que tel degré de perfection n'est pas fait pour les hommes, c'est accuser Dieu de méchanceté ; car il possède un moyen sûr d'appliquer aux relations humaines tel système qu'il lui plaira. Ce moyen est l'attraction, dont Dieu seul est distributeur; elle est pour lui une baguette magique, passionnant toute créature pour l'exécution des volontés divines. Dès lors si Dieu se complaît au régime de perfection sociale qui serait celui d'unité sociétaire, justice et vérité, il lui suffit, pour nous faire adopter ce régime, de le rendre attrayant pour chacun de nous. C'est ce qu'il a fait : on va s'en convaincre en lisant le traité du mécanisme sociétaire distribué en Séries passionnées ; chacun s'écriera : voila ce que je désire, ce serait pour moi le bonheur suprême.

La perfection est donc faite pour les hommes, si elle est vœu de Dieu comme on n'en saurait douter. C'est pour avoir trop peu espéré de Dieu que nous avons manqué les voies de perfection sociale qu'il eût été si facile de découvrir par calcul de l'attraction.

Mais ce calcul semble absurde au premier abord ; il nous ap-

prend que chacun voudrait des millions et un palais; comment faire pour en donner à tout le monde ?

Objections frivoles ! Est-ce là un motif d'abandonner une étude ? Poursuivez-la sans vous effrayer, suivez le précepte de vos philosophes, qui vous ordonnent *d'explorer en entier le domaine de la science*; achevez donc ce que Newton a commencé, le calcul de l'attraction : il vous apprendra que celui qui désire des millions et un palais, désire trop peu; car, dans l'état sociétaire, le plus pauvre des hommes jouira de cinq cent mille palais, où il trouvera gratuitement beaucoup plus de plaisirs que ne peut s'en procurer un roi de France, avec trente-cinq millions de rente et une douzaine de palais où ses plaisirs se bornent à entendre des solliciteurs de sinécures, des tripotages de parti, être harcelé par l'étiquette, et n'avoir d'autre délassement que les cartes ou la chasse dégénérée en tuerie, en plaisir de boucher.

Nous désirons donc trop peu, c'est ce que prouvera le calcul de l'attraction. Dieu nous prépare un bonheur bien supérieur à nos médiocres convoitises : demandons beaucoup à celui qui peut beaucoup; c'est faire injure à sa générosité, que d'attendre de lui des richesses médiocres, des plaisirs médiocres. Le destin du genre humain est, ou l'immense bonheur sous le régime divin et sociétaire, ou l'immense malheur sous les lois des hommes, dans l'état d'industrie morcelée et mensongère qui, comparativement à la sociétaire, ne donne pas le quart en produit effectif, et pas le quarantième en jouissances.

On voit les civilisés prêts à braver fatigues, périls et naufrages, pour hasarder de doubler leur fortune, ou d'en acquérir une petite : voici une chance bien autrement favorable, quadrupler subitement sa fortune, et sans se dépayser ni courir aucun risque sanitaire ou pécuniaire. Eh ! que faudra-t-il donc faire ? s'écrie-t-on. Rien autre que de se divertir du matin au soir, puisque les amusements entraîneront au travail, devenu plus attrayant que ne sont aujourd'hui les spectacles et bals.

Plus ces perspectives de l'état sociétaire sont éblouissantes, plus il importe de s'assurer si la théorie en est exacte, si le calcul de l'attraction industrielle et du mécanisme des passions est réellement découvert. Pour familiariser les esprits à cette étrange nouveauté, il faudra les initier un peu à la connaissance du mouvement et des destinées qu'on réputait impénétrables, couvertes d'un voile d'airain. Il existe bien un voile, une cataracte des plus épaisses, qui aveugle

l'esprit humain : cette cataracte se compose de cinq cent mille tomes, qui déclament contre les passions et l'attraction, au lieu d'en faire l'étude.

Que l'attraction soit éblouissante et absurde au premier abord, ce n'est pas sur ces apparences qu'il faut la juger, mais sur l'ensemble du mécanisme auquel tendent ses impulsions, qui nous semblent vicieuses quand on les observe en détail. Je vais, pour disposer à cette confiance, expliquer le but d'une de ces impulsions réputées vicieuses.

Je choisis le penchant le plus général et le plus contrarié par l'éducation, c'est la gourmandise des enfants, leur passion pour les friandises, contre l'avis des pédagogues, qui leur conseillent d'aimer le pain, manger plus de pain que de pitance.

La nature est donc bien maladroite, de donner aux enfants des goûts si opposés aux saines doctrines ! tout enfant regarde comme punition un déjeûné au pain sec ; il voudrait des crèmes sucrées, laitages et pâtisseries au sucre, des marmelades et compotes, des fruits naturels et confits, des limonades, orangeades et vins blancs doux. Remarquons distinctement ces goûts, qui dominent chez tous les enfants ; il y a sur ce point un grand procès à juger : il s'agit de décider lequel a tort, ou de Dieu, ou de la morale.

Dieu, distributeur de l'attraction, donne à tous les enfants ce goût des friandises ; il eût été maître de leur donner du goût pour le pain sec et l'eau, il aurait servi les vues de la morale ; pourquoi donc opère-t-il sciemment contre les saines doctrines civilisées ? Expliquons ces motifs.

Dieu a donné aux enfants du goût pour les substances qui seront les moins coûteuses dans l'ordre sociétaire. Quand tout le globe sera peuplé et cultivé, jouissant de la libre circulation, sans aucune douane, les mets sucrés que j'ai désignés plus haut, seront bien moins coûteux que le pain ; les comestibles abondants seront le fruit, le laitage et le sucre, mais non pas le pain dont le prix s'élèvera beaucoup, parce que les travaux de culture du blé, et préparation journalière du pain, sont pénibles et peu attrayants; il faudra les payer bien plus que ceux des vergers et de la confiserie.

Et comme il convient que les enfants fassent moins de dépense que les pères, en nourriture et en entretien, Dieu a opéré judicieusement en leur donnant attraction pour ces sucreries et friandises, qui seront moins chères que le pain, dès que l'on sera par-

venu à l'état sociétaire. Alors les saines doctrines morales se trouveront pleinement erronées sur la nourriture des enfants, comme sur tous les autres points où elles contrarient l'attraction. L'on reconnaîtra *que Dieu fit bien tout ce qu'il fit*, qu'il a eu raison de donner aux enfants attraction pour les laitages, fruits et pâtisseries au sucre ; et qu'au lieu de perdre follement trois mille ans à déclamer contre le plus docte ouvrage de Dieu, contre la distribution des goûts et attractions passionnées, on aurait mieux fait d'en étudier le but par calcul sur l'ensemble de ces impulsions que la morale insulte en détail, sous prétexte qu'elles sont nuisibles dans l'ordre civilisé et barbare ; cela est vrai, mais Dieu n'a pas fait les passions pour l'ordre civilisé et barbare. S'il eût voulu maintenir exclusivement ces deux sociétés, il aurait donné aux enfants l'amour du pain sec, et aux pères l'amour de la pauvreté, puisque tel est le sort de l'immense majorité des civilisés et barbares.

Ce sera une étude amusante et flatteuse que d'examiner les emplois de chaque branche d'attraction, l'utilité de chacune dans le mécanisme sociétaire : toutes seront reconnues aussi justes, aussi bien adaptées que la gourmandise des enfants ; chacun se convaincra que ses passions, ses instincts les plus critiqués trouvent des emplois précieux dans ce nouvel ordre : fût-il jamais de découverte plus flatteuse pour tout le monde ?

« Mais comment se fait-il, dira-t-on, qu'une invention si pré-
» cieuse soit l'ouvrage d'un inconnu, qui ne figure pas dans le
» monde savant ? Tant d'hommes célèbres, depuis Platon jusqu'à
» Voltaire, ont exploré le domaine des sciences : peut-on penser
» qu'ils aient manqué la plus précieuse des découvertes ? cela
» n'est pas croyable, ce calcul de l'attraction et de l'association
» ne peut être qu'une charlatanerie : c'est quelque vision, quel-
» que songe creux. »

Ainsi raisonne l'orgueil : on est choqué de voir un inconnu enlever la palme que tant d'autres auraient pu cueillir avant lui. On aime mieux repousser une heureuse découverte que de la tenir d'un intrus. D'ailleurs l'amour-propre est flatté en ravalant les idées neuves. Cent mille pygmées du quinzième siècle se croyaient hommes de génie, en persifflant Cristophe Colomb qui leur démontrait la sphéricité du globe, l'existence probable d'un nouveau monde continental.

Je réponds à ces détracteurs : comment se fait-il que des découvertes éminemment utiles et à portée de tout le monde, comme

l'étrier et la soupente, aient échappé à vingt siècles savants ? Il ne manquait pas, dans Rome et Athènes, de bons mécaniciens, aptes à faire ces faciles découvertes. Tout charron, tout cavalier pouvait inventer la soupente et l'étrier, choses dont tout le monde avait grand besoin, car chacun voyage en voiture ou à cheval. Les voitures des César et des Périclès étaient cahotantes comme nos charrettes; les cavaliers romains étaient sujets à de graves maladies, qu'un étrier aurait prévenues; on plaçait sur les routes des bornes de distance en distance, pour leur aider à remonter à cheval.

En considérant cette inadvertance de la docte antiquité sur deux inventions qui étaient à portée de tout bon simple, s'étonnera-t-on qu'une théorie vaste et brillante comme celle de l'attraction passionnée, ait échappé au monde savant? D'ailleurs, on n'en tient le germe que depuis un siècle, depuis Newton, qui a éventé la mine. Or, si l'on commet des étourderies de vingt siècles sur des inventions faciles, comme la soupente et l'étrier, on peut bien en commettre d'un siècle sur des études transcendantes comme celle de l'attraction; calcul bien aisé à comprendre aujourd'hui qu'il est fait, mis en ordre; mais la recherche en était plus difficile pour les savants que pour d'autres hommes, parce que le monde savant est tout imbu d'une doctrine appelée MORALE, qui est mortelle ennemie de l'attraction passionnée.

La morale enseigne à l'homme à être en guerre avec lui-même, résister à ses passions, les réprimer, les mépriser, croire que Dieu n'a pas su organiser sagement nos âmes, nos passions; qu'il avait besoin des leçons de Platon et Sénèque, pour apprendre à distribuer les caractères et les instincts. Imbu de ces préjugés sur l'impéritie de Dieu, le monde savant était inhabile au calcul des impulsions naturelles ou attractions passionnées, que la morale proscrit et relègue au rang des vices.

Il est vrai que ces impulsions ne nous entraînent qu'au mal quand on s'y livre individuellement; mais il fallait en calculer le jeu sur une masse d'environ deux mille personnes sociétairement réunies, et non sur des familles ou des individus isolés : c'est à quoi le monde savant n'a pas songé; il aurait reconnu par cette étude, que dès qu'on atteint au nombre de seize cents sociétaires, les impulsions naturelles dites attractions tendent à former des séries de groupes contrastés, dans lesquelles tout entraîne à l'industrie devenue attrayante et à la vertu devenue lucrative.

En voyant ce mécanisme, ou seulement en faisant le calcul de ses propriétés, on comprendra que *Dieu a bien fait tout ce qu'il a fait*, et qu'au lieu de perdre follement trente siècles à insulter l'attraction qui est l'ouvrage de Dieu, on aurait dû employer, comme je l'ai fait, trente ans à l'étudier. Les sciences devaient suivre leurs préceptes *d'explorer en entier le domaine de la nature, étudier l'homme, l'univers et Dieu* ; elles devaient, au lieu de critiquer en détail nos attractions, les étudier dans leur entier, dans leur ensemble, en application à des masses nombreuses. L'attraction est le moteur de l'homme, elle est l'agent que Dieu emploie pour mouvoir l'univers et l'homme ; on ne pouvait donc étudier *l'homme*, *l'univers et Dieu*, qu'en étudiant l'attraction *dans son entier*, en passionnel comme en matériel.

Enfin l'inadvertance est réparée, le calcul de l'attraction passionnee est découvert, et le monde peut à l'instant passer aux destinées heureuses. Il ne doit s'attacher dans cette conjoncture qu'à vérifier si la théorie est juste, et non à chicaner l'inventeur sur les formes ; c'est le fond qu'il faut examiner. On a accordé tant de faveur aux charlatans en association ! Le véritable inventeur ne demande que de la justice. Les charlatans ont trouvé de quoi fonder depuis vingt ans une vingtaine d'établissements qui, en Angleterre comme en Amérique, ont manqué complétement le but : l'inventeur ne veut former qu'un seul établissement qui, en deux mois, atteindra le but et opèrera l'imitation générale par appât du bénéfice et du plaisir.

Mais cet inventeur a le tort de ne pas s'accorder avec certaines sciences en crédit ; eh ! si je tombais d'accord avec les sciences politiques et morales, je ne serais qu'un sophiste de plus : Galilée, Colomb, Copernic, Newton, Linné, donnèrent un démenti à leur siècle : un inventeur est obligé de contredire les erreurs dominantes ; un charlatan, pour faire des dupes, flagorne tous les sophistes ; lequel des deux est digne de confiance ?

On prétend que l'histoire éclaire les peuples et rectifie leur jugement ; rien n'est plus faux, car ils sont aujourd'hui plus hostiles contre les inventions qu'ils ne l'étaient au temps de Galilée. Cent fois l'histoire leur a dit que « les grandes découvertes ont été dues plus souvent aux jeux du hasard qu'aux spéculations du génie ; que le génie et le bon esprit se trouvent rarement chez les beaux esprits, gens routiniers et peu susceptibles d'idées neuves. »

Malgré les leçons de l'histoire et de l'expérience, on exige qu'un inventeur soit un personnage académique par les formes et le style. Etaient-ce donc des académiciens que ceux qui découvrirent la lunette et la boussole ? C'étaient des enfants et des êtres si obscurs que leur nom ne s'est pas transmis.

Lorsqu'un trésor est apporté, hâtez-vous d'en jouir au lieu d'intenter des procès à celui qui l'a trouvé ; pourquoi le quereller sur les formes et le style. Qu'il s'exprime en patois, peu importe : l'invention en a-t-elle moins de valeur ?

Zoïles qui prétendez que l'esprit académique est nécessaire dans un inventeur, quel bien votre faconde a-t-elle procuré aux nations modernes ? L'examen de cette question terminera la préface.

ARTICLE III.

Cercle vicieux de l'industrie civilisée.

En toute science le règne du faux précède le règne du vrai ; avant la chimie expérimentale on a vu les alchimistes occuper la scène ; avant l'astronomie exacte, on a vu dominer l'astrologie judiciaire ; avant la naissance de l'économie sociétaire, nous avons vu dominer pendant un siècle l'économie anti-sociétaire ou théorie du morcellement, encourageant les petits producteurs qui sont de petits vandales en industrie.

Partout le sophisme s'empare des sciences neuves avant que la raison ait su leur tracer la marche à suivre ; aussi à peine les idées d'association commencent-elles à poindre, que déjà les esprits sont égarés sur ce sujet par les obscurants en méthode sociétaire, les Owénistes, qui se sont emparés de l'opinion.

Que de sciences, et des plus révérées, sont encore dans cet âge de ténèbres qui précède le règne du vrai ! Par exemple, la morale : comment la concilier avec elle-même ? D'une part elle nous prêche le mépris des richesses et l'amour de l'auguste vérité ; d'autre part elle excite l'amour du commerce qui ne tend qu'à amasser des richesses par la pratique de toutes les astuces. On trouve même inconséquence, même contradiction dans toutes les sciences dites philosophiques.

Au dernier siècle, Condillac disait de leurs auteurs : « L'art » d'abuser des mots sans les entendre est pour eux l'art de rai- » sonner : de supposition en supposition fausse, ils se sont égarés » parmi une multitude d'erreurs, et ces erreurs étant devenues

» des préjugés, ils les ont prises pour des principes. Quand les » choses en sont venues à ce point, quand les erreurs se sont » ainsi accumulées, il n'y a qu'un moyen de remettre l'ordre » dans la faculté de penser, c'est d'oublier tout ce que nous avons » appris, et de refaire, dit Bacon, l'entendement humain. »

C'était alors le siècle de la modestie ; on n'avait pas honte de confesser que telle et telle science étaient encore au berceau, et surtout la politique sociale ; ses coryphées la dénonçaient avec amertume et dédain, écoutons-les parler.

Montesquieu : « Les sociétés policées sont atteintes d'une maladie de langueur, d'un vice intérieur, d'un venin secret et caché (le morcellement). »

J.-J. Rousseau : « Ce ne sont pas là des hommes, il y a quelque bouleversement dont nous ne savons pas pénétrer la cause. »

Voltaire :

« Montrez l'homme à mes yeux : honteux de m'ignorer,
» Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer ;
» Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature ! »

Barthélemy : « Ces bibliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, ne sont qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs : »

Stael. « Les sciences incertaines ont détruit beaucoup d'illusions sans établir aucune vérité ; on est retombé dans l'incertitude par le raisonnement, dans l'enfance par la vieillesse. »

Aujourd'hui la scène change, tout ce labyrinthe de systèmes philosophiques est transformé en torrents de lumières, en marche rapide et vol sublime vers la région des perfectibilités. C'est surtout en politique industrielle que notre siècle étale cet orgueil ; fier de quelques progrès en matériel, il ne s'aperçoit pas qu'il est en rétrogradation politique, et que sa marche rapide est celle de l'écrevisse qui chemine, mais à reculons.

L'industrialisme est la plus récente de nos chimères scientifiques ; c'est la manie de produire confusément, sans aucune méthode en rétribution proportionnelle, sans aucune garantie pour le producteur ou salarié de participer à l'accroissement de richesse ; aussi voyons-nous que les régions industrialistes sont autant et peut-être plus jonchées de mendiants que les contrées indifférentes sur ce genre de progrès.

Il importe de dissiper dès la préface les illusions d'industria-

lisme ou abus de l'industrie, parce qu'elles sont le régime le plus opposé à la politique sociétaire, qui a pour base :

L'attraction industrielle, la répartition proportionnelle,

L'économie de ressorts, l'équilibre de population,

et autres règles dont s'éloigne en tous sens le système industrialiste, production désordonnée, sans garantie de justice distributive.

Jugeons ici les systèmes par les résultats : c'est l'Angleterre qui est le point de mire, le modèle proposé aux nations, l'objet de leur jalousie ; pour apprécier le bonheur de son peuple, je vais m'étayer de témoignages irrécusables.

Assemblée des maîtres artisans de Birmingham, 21 mars 1827. Elle déclare « que l'industrie et la frugalité de l'ouvrier ne » peuvent pas le mettre à l'abri de la misère, que la masse des » salariés employés à l'agriculture est nue, qu'elle meurt réelle- » ment de faim dans un pays où il existe surabondance de vi- » vres. » Aveu d'autant moins suspect, qu'il part de la classe des maîtres d'ateliers intéressés à rédimer le salaire des ouvriers, et à déguiser leur misère.

Voici un second témoin également intéressé à dissimuler le côté faible de sa nation ; c'est un économiste, un industrialiste, qui va dénoncer sa propre science.

Londres, chambre des communes, 28 février 1826.

M. *Huskisson, ministre du commerce*, dit : « nos fabriques » de soierie emploient des milliers d'enfants qu'on tient à l'attache » depuis trois heures du matin jusqu'à dix heures du soir : » combien leur donne-t-on par semaine ? un schelling et demi, » trente-sept sous de France, environ *cinq sous et demi par* » *jour*, pour être à l'attache dix-neuf heures, surveillés par des » contre-maîtres munis d'un fouet, dont ils frappent tout enfant » qui s'arrête un instant. »

Voilà l'esclavage rétabli par le fait : il est évident que l'excès de concurrence industrielle conduit le peuple civilisé au même degré de pauvreté et d'asservissement que les populaces de Chine et d'Indostan, les plus anciennement célèbres par des prodiges agricoles et manufacturiers.

A côté de l'Angleterre plaçons l'Irlande qui, par double excès en culture outrée et en subdivision des propriétés, est parvenue au même dénûment, où l'Angleterre arrive par double excès en manufactures et grandes propriétés. Ce contraste, dans un même empire, démentre bien le cercle vicieux de l'industrie civilisée.

Les *journaux de Dublin* (1826) disent : « Il règne ici une épi-
» démie *parmi le peuple :* les malades qu'on amène à l'hôpital
» guérissent dès qu'on leur donne à manger. » Leur maladie est donc LA FAIM : il ne faut pas être sorcier pour le deviner, puisqu'ils sont guéris dès qu'ils trouvent à manger. Ne craignez pas que cette épidémie atteigne les grands : on ne verra ni le lord gouverneur, ni l'archevêque de Dublin tomber malades de faim, ce sera plutôt d'indigestion.

Et dans les lieux où le peuple civilisé ne meurt pas de faim *pressante* , il meurt de faim *lente* par les privations, de faim *spéculative* qui l'oblige à se nourrir de choses malsaines, de faim *imminente* en s'excédant de travail, en se livrant par besoin à des fonctions pernicieuses, à des fatigues outrées d'où naissent les fièvres, les infirmités : c'est toujours aller à la mort par la famine.

Et quand il ne souffre pas de la faim, de quoi subsiste-t-il ? Pour en juger il faut voir de près comment se nourrit le paysan français, même dans les provinces dont on vante la fertilité. Huit millions de Français ne mangent pas de pain, n'ont que des châtaignes ou autres pauvretés : vingt-cinq millions de Français n'ont pas de vin, et pourtant on est obligé, par surabondance, de jeter aux égoûts des récoltes entières.

Voilà le vol sublime de l'industrie vers la perfectibilité ; et cependant chaque année voit éclore une douzaine de philosophies nouvelles sur la richesse des nations : que de richesses dans les livres, que de misère dans les chaumières !

A ces illusions , opposons les réalités : est-ce un vol sublime que la situation de Londres, qui, tout en participant au secours annuel de deux cents millions accordés aux indigents, contient encore

117,000 pauvres connus à la charge des paroisses,
115,000 pauvres délaissés , mendiants , filous, vagabonds, parmi lesquels on remarque :
3,000 recéleurs dont l'un est riche à vingt millions,
3,000 Juifs distribuant de la fausse monnaie, excitant les valets à voler leurs maîtres, les fils à voler leurs pères.

TOTAL... 232,000 pauvres dans la ville qui est le grand foyer de l'industrie La France marche à cette misère : Paris a 86,000 pauvres connus, et peut-être autant d'inconnus. Les ouvriers

français sont si misérables, que dans les provinces de haute industrie comme la Picardie, entre Amiens, Cambray et Saint-Quentin, les paysans, sous leurs huttes de terre, n'ont point de lit ; ils se forment une couchette avec des feuilles sèches qui, pendant l'hiver, se changent en fumier plein de vers ; de sorte qu'au réveil, les pères et les enfants s'arrachent les vers attachés à leur chair. La nourriture, dans ces huttes, est de même élégance que le mobilier. Tel est l'heureux sort de la belle France. On citerait une douzaine de ses provinces où la misère est au même degré, Bretagne, Limousin, haute Auvergne, Cévennes, Alpes, Jura, Saint-Etienne, et même dans la belle Touraine, dite jardin de la France.

A cela les industrialistes répondent qu'il faudrait répandre les lumières, l'instruction, eh ! que sert-elle à des misérables qui n'ont pas de quoi subsister ? elle les poussera à la révolte.

Cette dégradation de l'humanité engendre l'athéisme ; il s'accroît en raison des progrès de l'industrie civilisée ; elle semble une dérision de la nature contre l'humanité : l'athéisme est le résultat nécessaire d'une civilisation trop longtemps prolongée, et donnant un vaste essor à l'industrie avant de connaître la méthode de répartition proportionnelle et garantie de *minimum* au peuple ; en d'autres termes, connaître le code naturel ou divin sur les relations industrielles.

Dieu fait des codes sociaux pour les insectes même ; aurait-il pu manquer à en faire un pour le genre humain, bien plus digne de sa sollicitude que les abeilles, guêpes, fourmis ! Aurait-il donc créé les passions et les éléments de l'industrie, sans savoir à quel ordre il les destinait ? Il serait dans ce cas plus imprudent que nos ouvriers mêmes ; car un architecte qui rassemble des matériaux de construction, ne manque pas de faire préalablement le plan de l'édifice auquel il veut les employer.

Dieu a dû prévoir l'impéritie de nos législateurs, des Solon, des Justinien, des Montesquieu, des Target. Si ces hommes se croient capables de faire des codes sociaux, Dieu à plus forte raison sait en faire, ils n'ont pour appui de leurs lois que la contrainte, les sbires et les gibets ; Dieu aurait pour appui des siennes l'attraction dont il est seul distributeur. Cent autres indices faisaient pressentir l'existence du code divin, il fallait donc en mettre au concours la recherche, et déterminer d'abord la méthode à suivre dans cette investigation.

Le code divin, pour être méthodique, doit statuer avant tout sur l'industrie qui est fonction primordiale, l'administration ne naît qu'à la suite : il fallait don chercher les lois de Dieu sur l'industrie, l'ordre qu'il a assigné aux travaux agricoles et domestiques.

Les publicistes au contraire ne se sont occupés pendant trois mille ans que du gouvernement, que des abus administratifs et religieux ; ils ont commencé depuis un siècle seulement à traiter de l'industrie, sans songer à en corriger les désordres. Soit inadvertance, soit erreur systématique, il est certain qu'ils en ont prôné les deux vices radicaux, *morcellement industriel* et *fraude commerciale* fardée du nom de libre concurrence.

La science est donc en fausse route ; au lieu de s'occuper à combattre les vices des deux branches dites agriculture et commerce, elle ne s'exerce que sur les deux branches dites gouvernement et sacerdoce, auxquelles on ne peut pas toucher sans causer des commotions et souvent des redoublements d'abus ; tandis qu'en corrigeant, par le système sociétaire, les vices du régime agricole et commercial, on opérerait en plein accord avec l'autorité, qui trouverait bien son compte dans le quadruplement de produit et dans la cessation de toutes les querelles de parti : elles seront regardées en pitié, dès qu'on aura passé au bonheur sociétaire.

Après cet exposé des vices généraux de l'industrie et de la science, il reste à parler des vices de détail et des erreurs de système. C'est un sujet qui exigerait un volume ; j'en vais donner seulement l'aperçu.

Nos économistes, confus de voir la tenacité et même le progrès de l'indigence, commencent à soupçonner que leur science est en fausse route ; un débat s'est engagé dernièrement sur ce sujet entre MM. Say et Sismondi : le second, revenant de visiter les prodiges d'outre-mer, a déclaré que l'Angleterre et l'Irlande, avec leur industrie colossale, ne sont que de vastes amas de pauvres ; que l'industrialisme n'est jusqu'à présent que la région des chimères. M. J.-B. Say a répliqué pour l'honneur de la science ; mais à parler net, l'économie politique a été désorientée par la crise pléthorique de 1826 ; elle cherche à se justifier. Déjà l'on voit des chefs d'école, tels que feu Dugald Stewart, dire que la science

est bornée au rôle passif, que sa tâche est limitée à l'analyse du mal existant.

C'est agir comme un médecin qui dirait au malade : « Mon » ministère consiste à faire l'analyse de votre fièvre, et non pas à » vous en indiquer les moyens curatifs. » Un tel médecin nous semblerait ridicule ; c'est pourtant le rôle que veulent prendre aujourd'hui quelques économistes qui, s'apercevant que leur science n'a su qu'empirer le mal, et embarrassés d'en trouver l'antidote, nous disent comme le renard au bouc :

« Tâche de t'en tirer et fais tous tes efforts. »

Si l'on admet ce rôle passif, cet égoïsme par lequel ils croient excuser l'impéritie de la science, ils seront encore très en peine de tenir parole, de donner l'analyse du mal ; parce qu'ils ne veulent pas en avouer l'étendue, confesser que tout est vicieux dans le système industriel, qu'il n'est en tout sens qu'un monde à rebours. Jugeons-en par un demi-aveu échappé récemment à M. de Sismondi : il a reconnu que la consommation s'opère en *mode inverse*, qu'elle se fonde sur les fantaisies des oisifs, et non sur le bien-être du producteur ; c'est déjà un premier pas vers la sincérité analytique. Mais le mécanisme inverse est-il borné à la consommation ? n'est-il pas évident

Que *la circulation est inverse,* opérée par les intermédiaires nommés *marchands, négociants* qui, devenant propriétaires du produit, rançonnent le producteur et le consommateur, et sèment les désordres dans le système industriel par leurs menées d'accaparement, agiotage, fourberie, extorsion, banqueroute, etc. ;

Que *la concurrence est inverse*, tendant à la réduction des salaires, et conduisant le peuple à l'indigence par les progrès de l'industrie : plus elle s'accroît, plus l'ouvrier est obligé d'accepter à vil prix un travail trop disputé ; et d'autre part plus le nombre des marchands s'accroît, plus ils sont entraînés à la fourberie par la difficulté des bénéfices.

Voilà déjà trois ressorts dirigés en mode inverse, dans le mécanisme industriel ; j'en compterai facilement trente (voyez 6e section) : pourquoi n'en avouer qu'un, celui de la consommation inverse ?

L'industrie présente une subversion bien plus saillante, c'est la *contrariété des deux intérêts collectif et individuel.* Tout industrieux est en guerre avec la masse, et malveillant envers elle par intérêt personnel. Un médecin souhaite à ses con-

citoyens de bonnes fièvres, et un procureur, de bons procès dans chaque famille. Un architecte a besoin d'un bon incendie, qui réduise en cendres le quart de la ville, et un vitrier désire une bonne grêle qui casse toutes les vitres. Un tailleur, un cordonnier ne souhaitent au public que des étoffes de faux teint et des chaussures de mauvais cuir, afin qu'on en use le triple, pour le bien du commerce : c'est leur refrain. Un tribunal croit opportun que la France continue à commettre chaque année cent vingt mille crimes et délits à procès, ce nombre étant nécessaire pour alimenter les cours criminelles. C'est ainsi qu'en industrie civilisée tout individu est en guerre intentionnelle avec la masse; effet nécessaire de l'industrie anti-sociétaire ou monde à rebours. On verra disparaître ce ridicule dans le régime sociétaire, où chaque individu ne peut trouver son avantage que dans celui de la masse entière.

De tous les indices qui devaient faire suspecter l'industrie actuelle, il n'en est pas de plus frappant que celui de l'échelle simple en répartition. J'entends par *simple*, une échelle qui ne croît que d'un côté et non de l'autre : en voici un exemple adapté aux cinq classes

	pauvre,	gênée,	moyenne,	aisée,	riche.
A	0	1	2	4	8
B	1	2	4	8	16
C	2	4	8	16	32
D	4	8	16	32	64
E	8	16	32	64	128

La ligne A représente l'origine des sociétés où la différence des fortunes était peu saillante, où la classe pauvre, figurée par *zéro,* n'existait pas.

A mesure que la fortune publique s'accroît, comme on le voit aux lignes B, C, D, E, il faudrait que la classe pauvre y participât selon la proportion indiquée dans chacune de ces lignes, c'est-à-dire, que dans un degré de richesse E, le riche ayant cent vingt-huit francs à dépenser par jour, le pauvre aurait au moins huit francs : dans ce cas l'échelle serait *composée,* croissant proportionnément pour les cinq classes, et sans égalité.

Mais en civilisation l'échelle ne croissant que d'un côté, la classe pauvre en reste toujours à zéro, de sorte que si la richesse est parvenue au cinquième degré E, la classe riche obtient bien son lot

de cent vingt-huit, et la pauvre, zéro seulement; car elle a toujours moins que le nécessaire; de sorte que l'échelle civilisée suit la ligne transversale 0, 2, 8, 32, 128; et la multitude ou classe pauvre, loin de participer à l'accroissement de richesse, n'en recueille qu'un surcroît de privations; car elle voit une plus grande variété de biens dont elle ne peut pas jouir; elle n'est pas même assurée d'obtenir le travail répugnant qui fait son supplice, et qui ne lui offre d'autre avantage que de ne pas mourir de faim.

Sous ce rapport, les peuples fainéants, comme l'Espagnol, sont plus heureux que les laborieux, car l'Espagnol est assuré de trouver du travail quand il lui plaira d'en accepter. Le Français, l'Anglais, le Chinois ne jouissent pas de cet avantage.

Je n'en conclus pas que le régime social de l'Espagne soit louable, tant s'en faut; je veux seulement arriver au but qu'indique le titre de cet article, démontrer que tout est cercle vicieux dans l'industrie morcelée ou civilisée; elle crée, par ses progrès, les éléments du bonheur, mais non pas le bonheur; il ne pourra naître que du régime d'attraction industrielle et répartition proportionnelle, selon la ligne E. Cette répartition est impossible, tant que l'industrie est répugnante; il faut que le peuple reste dans l'extrême dénûment pour consentir à l'exercer. D'ailleurs, la civilisation produisant à peine le quart de ce que produira l'association, et peuplant outre mesure, il serait impossible d'assurer à ses fourmilières de populace un lot de *minimum*, ou honnête nécessaire.

On a si bien reconnu ce cercle vicieux de l'industrie, que de toutes parts on commence à la suspecter, et s'étonner *que la pauvreté naisse en civilisation de l'abondance même.* Je viens de décrire cinq vices, dont chacun isolément suffirait à produire ce désordre; qu'est-ce donc lorsque les cinq vices agissent tous à la fois, et concurremment avec une cinquantaine d'autres non encore cités? (Voyez 6e section.)

Après avoir constaté la nécessité d'un sort malheureux pour le peuple civilisé, remarquons que le progrès de l'industrie n'ajoute que peu ou point au bonheur des riches. Aujourd'hui la bourgeoisie de Paris a de plus beaux meubles, de plus beaux colifichets que n'en avaient les grands du dix-septième siècle; qu'est-ce que cela ajoute au bonheur? Nos dames, avec leurs schalls-cachemires, sont-elles plus heureuses que n'étaient les Sévigné, les Ninon? L'on voit à présent les petits bourgeois de Paris servis en porce-

aine dorée ; sont-ils plus heureux que les ministres de Louis XIV, les Colbert, les Louvois, qui avaient de la vaisselle de faïence ?

Il y a sans contredit jouissance réelle dans les perfectionnements commodes et salutaires, comme la soupente des voitures ; mais on est blasé au bout d'une semaine sur les raffinements de luxe visuel comme la porcelaine ; ils ne servent qu'à irriter la convoitise du pauvre, qui s'imagine que la classe riche trouve un grand bonheur dans la possession de ces hochets. Ils ne seront utiles que dans l'ordre sociétaire, où ils auront la double propriété de stimuler l'attraction industrielle, et de multiplier les accords de passions qui sont une jouissance bien réelle, et qui s'étendront au pauvre comme au riche, malgré l'extrême inégalité des fortunes. Alors le plus pauvre des hommes aura beaucoup plus de jouissances que n'en a aujourd'hui le plus opulent monarque, parce que l'ordre, nommé Séries passionnées, crée les concerts sociaux ou plaisirs de l'âme, qui aujourd'hui sont à peu près inconnus des grands, et il élève les raffinements sensuels à une perfection dont le monde civilisé ne peut se former aucune idée.

L'industrie civilisée ne peut donc, je le répète, que créer les éléments du bonheur, mais non pas le bonheur. Il sera au contraire démontré que l'excès d'industrie conduit la civilisation à de très-grands malheurs, si on ne sait pas découvrir les moyens de progrès réel en échelle sociale. J'ai dit que notre politique n'avance qu'à la manière de l'écrevisse, tout en se vantant de progrès rapides. Ce sera un sujet assez digne de curiosité que l'analyse de cette rétrogradation à laquelle concourent les deux partis opposés,

LIBÉRAUX ET INDUSTRIALISTES,

OBSCURANTS ET ABSOLUTISTES.

La différence entre eux est que le parti obscurant ne nie pas qu'il tend à ressusciter le dixième siècle, tandis que le parti libéral se flatte de conduire à la perfection. C'est faux : il tend, par double voie, à faire rétrograder le char ; on verra dans les chapitres spéciaux, que la science n'a pas su élever l'état civilisé au seul progrès dont il était susceptible, c'était *l'ascension en quatrième phase.*

Chacune des périodes sociales, dite civilisée, barbare, patriarchale, sauvage ou autre, se subdivise en quatre phases analogues aux quatre âges de la vie ; ce sont 1° l'enfance, 2° l'adolescence, 3° la virilité, 4° la caducité. La quatrième phase, dite caducité, est parfois un progrès utile ; on en peut juger par l'Egypte, qui, en

adoptant la tactique militaire, l'art nautique et les sciences fixes, entre en barbarie caduque ou barbarie de quatrième phase, conduisant peu à peu à la première phase de civilisation. C'est donc un progrès réel, de même qu'une nuit avancée est un acheminement vers le jour.

Si la civilisation savait passer de sa troisième phase, qui est l'état actuel, à sa quatrième phase qui n'est pas encore née, ce serait un changement très-favorable, car on se rapprocherait de la période suivante, celle des garanties sociales, qui est l'échelon supérieur et contigu à la civilisation. Les garanties sont le bien que rêvent tous les philosophes, sans savoir y atteindre en aucun sens : pour s'élever aux garanties, il faut sortir de la civilisation, et monter à l'échelon suivant ; nos sciences, loin d'avoir su nous élever ainsi de période en période, n'ont pas même pu nous faire avancer dans la carrière civilisée, nous élever au moins de la troisième à la quatrième phase, dont j'expliquerai le mécanisme en 7e section.

Remarquons à ce sujet qu'après tant d'études sur la civilisation, l'on n'a pas encore songé à en faire l'analyse régulière, la décomposition en quatre phases, en assignant à chacune ses caractères spéciaux qui constituent la phase, tel que anarchie mercantile dans la troisième ; et en classant les caractères généraux qui régnent dans le cours des quatre phases, comme ligue des gros voleurs pour faire pendre les petits ; puis les caractères d'engrenage qui sont empruntés d'autres périodes : tel est le code militaire, qui est un emprunt sur la période inférieure, dite barbarie ; tandis que le régime des monnaies, seule relation où règne la garantie de vérité, est un emprunt sur la période supérieure, celle des garanties solidaires, qui n'est pas encore née.

En considérant que nos sciences ont oublié l'analyse de la civilisation, première étude qu'indiquait l'ordre méthodique, peut-on s'étonner qu'elles aient négligé beaucoup d'autres études, formant des sciences neuves et vastes, comme les suivantes, que je place en regard des classes de savants à qui elles sont attribuées :

Moralistes..... L'analyse de la civilisation.
Politiques..... La théorie des garanties solidaires.
Economistes..... —— des approximations sociétaires.
Métaphysiciens —— de l'attraction passionnée.
Naturalistes... —— de l'analogie universelle.

Lorsque chaque classe de savants manque ainsi sa tâche primordiale, il n'est pas surprenant qu'elle oublie de moindres détails,

comme l'analyse du cercle vicieux de l'industrie qui, dans son système, pèche évidemment contre les quatre bases de sage politique, savoir :

Attraction industrielle applicable aux trois classes rétives, les enfants, les sauvages, les riches oisifs.

Répartition proportionnelle satisfaisant chacun en raison de ses trois facultés, capital, travail et talent.

Equilibre de population maintenue au-dessous du nombre qui amènerait la gêne des classes inférieures.

Economie de ressorts, ou réduction la plus grande des improductifs, commerçants et autres, dont le nombre est aujourd'hui si énorme, qu'il comprend les deux tiers des civilisés.

Les industrialistes esquivent ces problèmes, et cent autres qu'on pourrait proposer à ceux qui se flattent de perfectionner le système social par un progrès de la culture morcelée et de l'anarchie mercantile ou concurrence de fourberie. Les écrivains ne savent qu'encenser les vices dominants pour se dispenser d'en chercher le remède : sur les questions fondamentales, comme l'équilibre de population, l'on voit la science *passer outre*, en disant qu'on n'y peut rien comprendre. C'est ainsi que Stewart débrouille cette énigme de l'exubérance de populace, énigme reprise après lui par Wallace et Malthus, qui n'y ont pas compris davantage.

Les questions de politique sociale seront toutes insolubles, tant qu'on voudra spéculer sur le régime civilisé qui est un labyrinthe intellectuel, un cercle vicieux en tous sens ; mais que ne s'exerçait-on à inventer une nouvelle société ? C'était là une belle carrière pour tant d'écrivains qui se battent les flancs à chercher un sujet neuf.

Et lorsque par hasard ils mettent la main sur quelque idée neuve, comme celle d'*association industrielle*, ils se hâtent de l'obscurcir et l'embrouiller, en y accolant leurs vieux sophismes jusqu'aux plus ridicules, comme la *communauté des biens, la douce fraternité des vrais philantropes, tous unis d'opinion.*

Loin de ces fadeurs morales que met en jeu la secte Owen, il faut, en régime sociétaire, autant de discords que d'accords : c'est même par les discords qu'on doit débuter ; et, pour former une phalange de séries passionnées (un canton de sociétaire de 1,800 personnes), il faut faire éclater au moins cinquante mille discords, avant d'organiser les accords. On peut juger par là combien notre siècle était loin des routes de l'association, en ap-

portant à cette étude tous les faux jugements de la morale sur les passions et les voies d'harmonie sociale.

L'industrialisme étant, je l'ai dit, la plus récente de nos illusions scientifiques et la plus accréditée, j'ai dû la réfuter avant d'entrer en matière, en désabuser les partisans, leur montrer le cercle vicieux de ses efforts mal dirigés, de cette industrie opérant sans but ni méthode.

Mais pourquoi tant d'impéritie chez des hommes si savants, si habiles écrivains; pourquoi leur beau talent n'a-t-il abouti qu'à nous jeter de Charybde en Scylla? *C'est qu'ils marchent sans boussole dans un labyrinthe.*

Rappelons à ce sujet leur principe sur l'analogie (Schelling cité précédemment). S'il existe unité et analogie dans le système de la nature, nous devons avoir en politique deux boussoles comme en matériel. Les navigateurs ont, pour se diriger, l'aiguille aimantée et les astres; il faut que la politique sociale ait de même ses deux guides, sa boussole et sa contre-boussole. Il n'y aurait plus d'unité de système ni d'analogie, si Dieu n'avait pas pourvu le monde social comme le monde matériel de deux guides pour diriger sa marche. Avant de désigner ces deux boussoles sociales, il faut faire entrevoir leur absence et les efforts de l'esprit humain pour les découvrir, soit en industrie, soit en administration.

En industrie. Je choisis pour indice les vocations naturelles et l'art de les faire éclore. C'est un art profondément inconnu; on en va juger par un fait récent.

Un jeune charretier de 23 ans conduisait des métaux à l'usine de MM. Manby et Vilson, à Charenton. L'aspect de cet atelier, qu'on dit effrayant, le charma et développa sa vocation, son *attraction industrielle* méconnue jusque-là de ses parents et de lui-même; il s'engagea dans ce genre de travail, et il y fit un progrès si rapide, qu'au bout d'un an il put remplacer un ouvrier très-précieux qu'on payait vingt-deux francs par jour.

Dans ce petit événement, que de griefs contre nos méthodes industrielles, nos théories d'éducation, de perfectionnement et étude de l'homme! Pourquoi ne savent-elles pas discerner et faire éclore dès le bas âge les vocations industrielles de chaque enfant, l'appliquer aux divers emplois où la nature l'appelle? Voilà ce qui est impossible à la civilisation; elle veut faire de Métastase,

un portier ; de J.-J Rousseau et de Franklin, deux ouvriers obscurs. Ce n'est que par des coups de hasard infiniment rares, qu'on voit quelques industrieux sauvés de cette absorption, et placés souvent très-tard au poste que l'instinct leur assignait : ce charretier ne trouva le sien qu'à vingt-trois ans, et ce fut par effet du hasard.

Il est donc évident qu'il nous manque une boussole, une clé pour déchiffrer ce grimoire des attractions et vocations industrielles ou scientifiques : on ne peut les faire éclore que par emploi des Séries passionnées, qui sont la boussole principale en toute branche de mécanique sociale et surtout en éducation.

Le problème qui va être résolu sur ce sujet est de faire éclore non pas *une* mais *vingt* vocations, chez tout enfant âgé de *trois ans ;* dès l'âge de quatre ans il devra figurer déjà très-adroitement dans une vingtaine de Séries industrielles, et y gagner plus que ses frais de nourriture et entretien ; y exercer alternativement toutes ses facultés matérielles et intellectuelles, donner à toutes un essor complet.

Au lieu de vingt vocations écloses et en plein exercice à l'âge de quatre ans, on ne trouve souvent, chez le civilisé, aucune vocation éclose à vingt ans. S'il est plébéien, ses parents l'appliquent forcément à un travail *hors d'instinct*, où il végètera, car tout individu devient un pauvre sujet quand il n'est pas au rôle que la nature lui assigne. S'il est de la classe aisée, il n'aura peut-être pas un état à trente ans ; sur cent jeunes gens qu'on envoie aux universités, aux écoles de droit et de médecine, il en est à peine vingt qui réussissent.

L'éclosion des vocations, l'art de les développer dès le bas âge, est l'écueil de nos sciences ; il dénote que nous n'avons point de boussole en direction des instincts, même en exercice de l'agriculture ; elle est présentée aux enfants villageois, de manière à n'exciter que leur répugnance. Nos sciences, en éducation industrielle comme en tout, sont visiblement hors des voies de la nature ou attraction ; et il est clair qu'il faut recourir à une science neuve, pour obtenir une boussole de direction industrielle : c'est la *Série passionnée.* Quand elle est régulièrement formée selon les règles que j'exposerai en 1re section, l'homme, depuis le berceau jusqu'à l'âge décrépit, est toujours entraîné aux fonctions où il peut servir à la fois l'intérêt public et le sien, et donner la plus sage direction à ses facultés corporelles et intellectuelles.

Il est une seconde boussole sociale à déterminer, car la nature n'en donne pas une seule, mais deux en tous genres : elle nous doit donc la contre-boussole en mécanique sociale. Je vais d'abord en signaler l'absence :

En administration. L'instinct nous a fait découvrir le germe des garanties naturelles (garantie de vérité et d'économie), et l'on n'a su l'appliquer qu'au système des monnaies, seule relation où règnent la vérité et l'économie. Or qu'est-ce que le système des monnaies ? C'est une régie fiscale à deux contre-poids formés par le change et l'orfèvrerie : leur concurrence maintient le gouvernement dans les voies d'économie et de vérité ; c'est donc le système qu'il aurait fallu appliquer à tout l'ensemble du mécanisme commercial et administratif, pour y introduire les garanties d'économie et de vérité.

Le régime des monnaies est un monopole, mais un monopole *composé*, à double contre-poids ; en cela il diffère pleinement du monopole *simple* comme celui des tabacs, qui est l'arbitraire sans contre-poids.

Nous avons donc sous la main une des deux boussoles sociales, c'est le monopole composé que l'instinct a fait découvrir à tous les gouvernements ; ils n'ont pas su l'appliquer au commerce, et s'en emparer pour le bien des peuples qui ont besoin d'une garantie de vérité et d'économie dans le mécanisme de circulation.

Dupe des sophismes de liberté, l'administration s'est laissée frustrer de la plus belle portion de son domaine : elle abandonne le commerce aux particuliers, à la concurrence de fourberie, à l'anarchie mensongère et complicative.

Laquelle des deux méthodes est préférable, ou de la garantie qui règne dans le monopole des monnaies, ou de la liberté anarchique du commerce qui augmente chaque jour le nombre de ses agents, l'absorption de capitaux, les entraves de fourberie et la complication de mécanisme ? Pour en juger, il faudrait mettre pendant quelque temps la monnaie en régime commercial, en libre concurrence. L'on aurait bientôt dans chaque empire vingt mille fabricants de monnaie, qui en protestant de leur loyauté selon l'usage commercial, distribueraient à l'envi des monnaies de faux titre : toutes les transactions seraient entravées, l'industrie tomberait dans le chaos.

De là il est évident que la garantie industrielle réside dans le monopole composé ou *régie fiscale à double contre-poids*, et

que le régime de concurrence mensongère est l'absence de toute garantie. C'est donc le monopole composé qui est la deuxième boussole sociale; son application au commerce nous aurait ouvert une issue de civilisation et nous aurait élevés à la période des garanties solidaires, qui est l'échelon intermédiaire entre l'état civilisé et l'état sociétaire.

Ainsi nos philosophes dans leurs rêves de garantie sociale, vont chercher bien loin le trésor qu'ils ont sous la main, et dont ils voient le germe dans la plus remarquable de nos relations, celle des monnaies, exercée par monopole à double contre-poids.

Ils ont sur les contre-poids sociaux des idées confuses; ils raisonnent sans cesse de balance, contre-poids, garanties, équilibre; mais héritiers des travers de la philosophie ancienne, ils veulent introduire dans l'administration ces contre-poids qu'il faut placer dans l'industrie.

Cette fausse marche ne peut amener que des désordres : les gouvernements qu'on veut enchaîner par des constitutions, résisteraient toujours avec plein succès. La réforme ne doit porter que sur l'industrie. Dès qu'elle sera organisée en mécanisme de garantie ou d'association, tout gouvernement trouvera son intérêt à réprimer les abus qu'il protège en civilisation.

C'est donc sur l'industrie seule que les réformateurs auraient dû porter leurs vues; et pour se diriger dans cette carrière, il aurait fallu faire usage de l'une des deux boussoles :

Ou du *Monopole à double contre-poids*, qui existe déjà en germe, et qui, par son extension, aurait conduit à la période des garanties sociales;

Ou des *Séries passionnées :* dont l'invention plus difficile aurait conduit à l'association, destin ultérieur de l'humanité. (Les garanties ne sont qu'une transition, un état mixte entre la destinée malheureuse dite civilisation et la destinée heureuse ou état sociétaire.)

L'invention du monopole composé était mieux adaptée à l'esprit de notre siècle, qui se bat les flancs pour lutter contre un monopole simple exercé par l'Angleterre sur le commerce maritime. Cette tyrannie industrielle serait tombée comme toutes les autres devant le monopole composé, et l'Angleterre même y aurait trouvé du bénéfice. Cette invention eût illustré la science dite économie ou économisme, qui préfère lâcher pied, et prétend que sa tâche se borne à l'analyse de l'ordre existant : que n'a-t-

elle tenu au moins cet engagement, en donnant l'analyse du commerce qui nous aurait révélé d'étranges turpitudes ! (Voyez chap. 43 et 44.) On en aurait conclu à la réforme de ce cloaque de vices, de ce mécanisme inepte qui, par le concours de soixante caractères malfaisants, tels que les cinq déjà cités, consommation inverse, circulation inverse, concurrence inverse, etc., fait de l'industrie un trébuchet pour les peuples, et augmente à la fois leur misère et leur dépravation. L'on prétend que les hommes ne sont pas plus faux qu'ils n'étaient jadis ; cependant on pouvait, il y a un demi-siècle, se procurer à peu de frais des étoffes de bon teint et des comestibles naturels ; aujourd'hui l'altération, la fourberie dominent partout. Le cultivateur est devenu aussi fraudeur que l'était jadis le marchand. Laitages, huiles, vins, eaux-de-vie, sucre, café, farines, tout est falsifié impudemment. La multitude pauvre ne peut plus se procurer de comestibles naturels ; on ne lui vend que des poisons lents, tant l'esprit de commerce a fait de progrès jusque dans les moindres villages.

Lorsque le parti obscurant s'autorise de ce résultat pour motiver ses vues de rétrogradation, il peut se croire bien fondé, surtout depuis la crise pléthorique de 1826. Toutefois c'est une ressource méprisable et dangereuse que l'obscurantisme dans les conjonctures présentes ; il était un rôle brillant dont les adversaires du libéralisme n'ont pas su s'emparer ; ils auraient dû faire ce que les libéraux ne savent pas faire, *avancer en échelle sociale*, opérer un progrès réel par la réforme du système commercial, opération très-facile qui, en France, donnerait un revenu de deux cents millions au fisc, et d'un milliard à la nation ; puis un avantage plus précieux encore, la garantie de vérité et d'économie dans le mécanisme de circulation que l'anarchie actuelle complique au degré scandaleux : depuis un demi-siècle, le commerce a élevé au quadruple le nombre de ses agents, pour un travail qui n'a que peu ou point varié ; la fourberie s'est accrue en même rapport ainsi que l'absorption de capitaux.

Si les obscurants avaient su inventer cette opération, appliquer au commerce le système monétaire, le *monopole composé* ou régie fiscale à double contre-poids, ils auraient enlevé aux libéraux la faveur de l'opinion, et auraient pu leur dire : « C'est nous » qui conduisons l'état social au perfectionnement : vous ne sa- » viez que le faire rétrograder en vous prosternant aux pieds du » veau d'or, en prostituant votre faconde à encenser un régime

» d'anarchie et de fourberie mercantile, au lieu de vous évertuer » à chercher le mode commercial véridique. »

Terminons en remarquant que les sophistes qui prétendent fonder l'association ou qui écrivent sur ce sujet, n'ont aucune connaissance des deux boussoles, pas même de la deuxième dite monopole à double contre-poids, qui est au milieu de nous comme un diamant inaperçu et foulé aux pieds.

D'autre part ces praticiens et théoriciens tombent tous dans le vice d'irréligion scholastique, l'erreur d'attendre de la raison humaine dite législation, des connaissances qu'il faut demander à la raison divine, par étude de l'attraction ou *loi naturelle*.

Au lieu d'incliner à cette étude, on voit les réunions soi disant sociétaires s'engager dans la controverse politique et religieuse. Quelques uns en viennent presque à faire scission avec Dieu; tels sont les Owénistes qui lui retranchent le culte public. Il suffirait de cette pitoyable innovation pour prononcer, même avant de connaître leurs dogmes et méthodes, qu'ils n'ont aucune connaissance en association.

S'ils avaient entrevu en quelque point ce mécanisme, ils sauraient que dans l'état sociétaire, l'amour de Dieu devient passion ardente chez tous les humains : jouissant à chaque instant de nouveaux plaisirs, et voguant sur un océan de délices, ils éprouveront le besoin d'adresser à toute heure des hommages au créateur d'un si bel ordre. Loin de se ralentir dans l'exercice du culte divin, ils s'en feront un charme habituel. Les assemblées religieuses dans les temples ne suffiront pas à leur gratitude; ils voudront encore, dans les groupes de travail et de plaisir, voir au milieu d'eux quelque emblème du bienfaiteur du monde, l'associer en quelque façon à leur bonheur, et entonner dans toute réunion un hymne à sa louange.

Les athées mêmes, en voyant le chef-d'œuvre de la sagesse divine, l'harmonie des passions et des caractères antipathiques, l'industrie devenue attrayante pour les Sybarites mêmes; les enfants, dès le plus bas âge, entraînés constamment au bien; l'excellence des impulsions données par l'attraction; les athées, dis-je, en voyant ces merveilles, feront trophée de se rallier à l'esprit religieux; ils seront les plus ardents à proclamer la gloire de Dieu et l'opprobre des lois civilisées; elles paraîtront ce qu'elles sont réellement, une œuvre de l'esprit infernal. Ces lois qui n'ont su qu'avilir la vertu, en assurant au vice tous les succès,

ont fait naître les doutes sur la Providence dont on ne voyait aucune empreinte dans les perfidies du régime civilisé, dans les honteux résultats d'une industrie qui fait le supplice des êtres condamnés à l'exercer, et rabaisse l'homme policé bien au-dessous du sauvage et de l'animal.

Je regrette que la nécessité d'abréger m'oblige à supprimer beaucoup de notions préliminaires : il aurait surtout convenu de donner aux savants et artistes un exposé des immenses richesses et du lustre dont ils jouiront dans le nouvel ordre. Ils sont fort enclins à s'ombrager des découvertes, ils craignent qu'une science neuve ne nuise à leur commerce de systèmes. Obligés de ramper pour obtenir quelque chétif émolument, ils traitent de vision l'idée d'un ordre où les savants et artistes figureront aux rangs supérieurs, et gagneront aisément les trésors que l'état civilisé ne donne qu'aux agioteurs et aux intrigants.

Quelle est leur duperie de se passionner pour un ordre de choses où ils occupent le dernier rang, car il n'est rien de plus asservi, baillonné, humilié que les savants et artistes! Ils vantent l'auguste vérité comme la meilleure amie des humains; elle n'est guère amie des philosophes; car, s'ils osent la faire entendre, ils sont dépouillés ou persécutés, comme les Villemain, Lacretelle, Michaud, les Legendre, Tissot, Lefèvre-Gineau, etc.

Je m'engage à leur démontrer que, dans l'état sociétaire où ils jouiront d'une pleine liberté, il leur sera plus aisé de gagner des *millions* qu'aujourd'hui des mille francs, et que le moindre magister de village y deviendra un homme précieux, à plus forte raison les hommes capables de diriger en quelque branche l'école normale d'une province. Il faut, dans l'état sociétaire, que le peuple soit éclairé, initié aux sciences et aux arts; c'est un moyen de fortune générale : dès-lors les obscurants actuels seront empressés de répandre l'instruction.

Les tableaux de cette fortune prochaine des savants seraient trop éblouissants pour des hommes façonnés au mal-être; ils soupçonnent toujours de l'exagération, et croient que je mets, comme les financiers, des zéros de trop; il n'en est rien, tout sera bien arithmétiquement démontré : loin d'enfler les comptes, je suis dans l'usage de réduire de moitié la somme, et l'on verra qu'une seule des nouvelles sciences, *l'analogie*, doit rendre aux auteurs un bénéfice de *cinq à six millions de francs par feuille de seize pages :* elle contiendra au moins trois mille volumes de la dimen-

soin de celui-ci, et paraîtra feuille par feuille pour satisfaire l'impatience générale : ce ne sera qu'une branche des profits énormes que l'état sociétaire assure aux savants et artistes.

Ils ont bonne grâce après cela de s'accrocher à leur mesquin budget de quatre cent mille francs dans Paris ! C'est imiter un misérable qui, appelé à recueillir un brillant héritage, habiter un hôtel et renoncer à sa cabane, penserait qu'il va mourir de faim, quand il n'aura plus ses pots de terre et ses cuillers de bois.

On peut excuser les médecins de s'alarmer du magnétisme, parce qu'il réduirait dans divers cas leur domaine sans présenter de compensation ; il n'en est pas ainsi du calcul de l'Attraction, qui est un Pactole pour tous les savants et artistes.

En passant à cette théorie, je ne puis mieux fixer l'attention du lecteur qu'en lui rappelant le but où elle doit nous conduire : elle donnera la richesse et de plus le bonheur, qu'on n'obtiendrait pas de la seule richesse, et qui consiste dans le plein développement des passions. C'est un bien dont les plus opulents sont encore très-éloignés ; on va se convaincre que le plus heureux d'entre eux, tel qu'un monarque puissant, jeune, beau et robuste, ne peut pas parvenir au degré de bonheur dont jouira, dans l'état sociétaire, le plus pauvre des hommes de même âge et même santé. Là se termineront toutes les controverses philosophiques sur le vrai bonheur : on va reconnaître qu'il n'est pas fait pour la civilisation, et que les Sybarites les plus vantés sont encore infiniment loin du bonheur.

LE NOUVEAU
MONDE INDUSTRIEL
OU
MÉTHODE SOCIÉTAIRE NATURELLE.

SECTION PREMIÈRE.

ANALYSE DE L'ATTRACTION PASSIONNÉE.

PREMIÈRE NOTICE.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES SUR LES SÉRIES PASSIONNÉES.

CHAPITRE PREMIER.

Des trois buts de l'Attraction, et de ses douze ressorts ou passions radicales.

L'Attraction passionnée est l'impulsion donnée par la nature antérieurement à la réflexion, et persistante malgré l'opposition de la raison, du devoir, du préjugé, etc.

En tous temps et en tous lieux l'attraction passionnee a tendu et tendra à trois buts :

1° Au luxe ou plaisir des cinq sens;

2° Aux groupes et séries de groupes, liens affectueux;

3° Au mécanisme des passions, caractères, instincts; et par suite à l'Unité universelle.

1er But, LE LUXE. Il comprend tous les plaisirs sensuels; en les désirant nous souhaitons implicitement la santé et la richesse qui sont les moyens de satisfaire nos sens : nous souhaitons le *luxe interne* ou vigueur corporelle, raffinement et force des sens; et le *luxe externe* ou fortune pécuniaire. Il faut posséder ces deux

moyens pour atteindre au premier but de l'attraction passionnée, qui est de satisfaire les cinq ressorts sensuels : *goût*, *tact*, *vue*, *ouïe*, *odorat*.

L'analyse des sens est un sujet fort neuf; on ne connaît pas même l'échelle des facultés de chaque sens, et de ses emplois en sept degrés. (*Voyez* sur ce sujet, III, 356, les fonctions des sens graduées en échelle à tous degrés. III, 385, même graduation appliquée à la vue et à d'autres sens. IV, 333, l'attraction inverse ou combinaison des vilains goûts sensuels, et leur emploi en harmonie générale.)

2e But : Les groupes et Séries. L'Attraction tend à former des groupes qui sont au nombre de quatre.

MAJEURS.	Groupe d'amitié.....	*Cercle.*
	Id. d'ambition, lien corporatif.	*Hyperbole.*
MINEURS.	Groupe d'amour.....	*Ellipse.*
	Id. de paternité ou de famille.	*Parabole.*

Tous les groupes formés passionnément et librement se rapportent à l'un de ces quatre genres.

Dès qu'un groupe devient nombreux, il se subdivise en sous-groupes formant une série de partis échelonnés en nuances d'opinions et de goûts. On voit la série se former, même dans un petit groupe de sept personnes; après quelques jours d'exercice, il présentera trois nuances ou partis, classés par deux, trois, deux sectaires, et si le groupe s'élève à une vingtaine d'individus, il s'y manifestera bien vite cinq, six, sept nuances d'opinions et de goûts.

De là il est évident que tous les groupes tendent à former la série, ou échelle de variétés en genre, en espèce; et que les séries de groupes sont deuxième but de l'attraction, dans toutes les fonctions des sens et de l'âme.

Par exemple, le sens de l'ouïe exige, en accords musicaux, une série de trois groupes, modulant en *dessus*, *medium* et *basse*; puis une série d'instruments tenus par des groupes inégaux en nombre. Il en est de même de tous les plaisirs sensuels; aucun n'est complet s'il n'est distribué en série de groupes. Il y a mesquinerie et pauvreté partout où il n'y a pas série dans l'exercice des plaisirs ou des travaux, et option sur les échelons de la série.

Il faut que le Créateur ait jugé les groupes et les séries bien nécessaires, puisqu'il a adopté cette distribution dans tous les

règnes : les naturalistes ne peuvent les classer que par groupes et séries; que n'a-t-on fait sur ce sujet quelques essais appliqués aux passions.

3e But : LA MÉCANIQUE DES PASSIONS ou des séries de groupes ; la tendance à faire concorder les cinq ressorts sensuels, 1 goût, 2 tact, 3 vue, 4 ouïe, 5 odorat, avec les quatre ressorts affectueux, 6 amitié, 7 ambition, 8 amour, 9 paternité. Cet accord s'établit par entremise de trois passions peu connues et diffamées, que je nommerai, 10 la *Cabaliste*, 11 la *Papillonne*, 12 la *Composite*.

Elles doivent établir l'harmonie des passions, en jeu interne et externe.

Jeu interne : Chacun voudrait ménager, dans le jeu de ses passions, un équilibre tel que l'essor de chacune favorisât celui de toutes les autres ; que l'ambition, l'amour n'entraînassent qu'à des liaisons utiles, et jamais aux duperies ; que la gourmandise concourût à améliorer la santé, au lieu de la compromettre ; enfin, qu'on marchât toujours dans les voies de la fortune et de la santé, en se livrant aveuglément à ses passions. Cet équilibre, fondé sur l'abandon irréfléchi à la nature, est accordé aux animaux et refusé à l'homme civilisé, barbare et sauvage. La passion conduit l'animal à son bien, et l'homme à sa perte.

Aussi l'homme, dans l'état actuel, est-il en état de guerre avec lui-même. Ses passions s'entrechoquent ; l'ambition contrarie l'amour, la paternité contrarie l'amitié, et ainsi de chacune des douze.

De là naît la science nommée MORALE, qui prétend les réprimer ; mais réprimer n'est pas mécaniser, harmoniser ; le but est d'arriver au mécanisme spontané des passions, sans en réprimer aucune. Dieu serait absurde, s'il eût donné à notre âme des ressorts inutiles ou nuisibles. (*Voyez* II, 304, la thèse des attractions proportionnelles aux destinées.)

Jeu externe : Pour le régulariser, il faudrait que chaque individu, en ne suivant que son intérêt personnel, servît constamment les intérêts de la masse. Le contraire a lieu : le mécanisme civilisé est une guerre de chaque individu contre la masse, un régime où chacun trouve son intérêt à duper le public (34) ; c'est la discorde externe des passions ; il s'agit d'arriver à leur harmonie interne et externe, troisième but de l'attraction.

Pour y atteindre, chacun a recours à la contrainte, et impose à ses inférieurs des lois de sa façon, qu'il appelle *saines doc-*

trines. Le père de famille assujétit sa femme et ses enfants à un régime qu'il dit être la sagesse. Le seigneur fait adopter ses saines doctrines dans le canton où il domine ; le magistrat, le ministre, opèrent de même sur le pays qu'ils régissent. Une petite maîtresse veut régénérer toutes les toilettes par de saines doctrines sur le bon genre ; un philosophe veut régénérer toutes les constitutions, un écolier veut, à coups de poing, faire observer ses saines doctrines dans les jeux enfantins.

Chacun veut donc mettre les passions de la masse en harmonie coopérative avec les siennes ; ainsi chacun tend à la mécanique *externe* des passions, et se persuade qu'il fait le bonheur de ceux qu'il assujétit à ses caprices. Chacun désire de même le mécanisme interne, qui mettrait ses passions en harmonie avec elles-mêmes. Il suit de là que le troisième but de l'attraction est le mécanisme interne et externe des passions.

Ce mécanisme doit être dirigé par les trois passions numérotées 10, 11, 12, et qu'on peut nommer DISTRIBUTIVES ou MÉCANISANTES. Je leur donne à chacune trois noms spéciaux, afin de laisser l'option aux lecteurs pointilleux.

10e La Cabaliste, intrigante, dissidente.

11e La Papillonne, alternante, contrastante.

12e La Composite, exaltante, engrenante.

Je définirai plus loin ces trois passions très-méconnues. Ce sont elles qui gouvernent le jeu des Séries passionnées ; toute série est faussée, quand elle ne donne pas un libre cours aux trois passions mécanisantes.

Elles sont titrées de vices en civilisation : les philosophes prétendent que la 10e, l'esprit cabalistique, est un mal, qu'on doit être tous unis d'opinion, tous frères. Ils condamnent de même la 11e, dite Papillonne, besoin de varier ses jouissances, de voltiger de plaisirs en plaisirs ; et la 12e, dite Composite, besoin de goûter à la fois deux plaisirs, dont l'amalgame élève l'ivresse au degré d'exaltation.

Ces trois passions titrées de vices, quoique chacun en soit idolâtre, sont réellement des sources de vice en civilisation, où elles ne peuvent opérer que sur des familles et des corporations ; Dieu les a créées pour opérer sur des Séries de groupes contrastés ; elles ne tendent qu'à former cet ordre, et ne peuvent produire que le mal, si on les applique à un ordre différent.

Elles sont les principales des douze passions radicales, elles

ont la direction des neuf autres : c'est de leur intervention combinée que naît la vraie sagesse, ou équilibre des passions, par contre-poids de plaisirs.

Les douze passions ont pour but l'unité d'action.

Le besoin d'unité, que je nommerai UNITÉISME, se manifeste fortement chez les conquérants et les philosophes.

Les conquérants rêvent l'unité forcée par terreur et asservissement universel : ils l'établissent partiellement; c'est l'unité inverse, violentée.

Les philosophes rêvent l'unité directe et spontanée, la philantropie universelle, ou fraternité de tous les peuples, fédération imaginaire.

Ainsi chacun rêve l'unité à sa manière, soit pour l'ensemble, soit pour les détails. Chaque nation voudrait que son langage fût parlé par toute la terre. Les civilisés ont, plus que les barbares, le goût de l'unité, car ils voudraient que les quarantaines sanitaires fussent universelles : ils sont donc très-enclins à la passion pivotale, que je nomme UNITÉISME et qui est aux douze autres ce que le blanc est aux couleurs du prisme.

L'ordre sociétaire va réaliser subitement toutes les unités imaginables, soit en utilité, comme celles de quarantaines, langage, méridien; soit en agrément, comme celles de diapason et autres bagatelles. De là naîtra, entre autres avantages, l'extirpation des maladies accidentelles, pestes, épidémies, virus variolique, psorique, syphilitique, et autres virus non endémiques.

Au résumé, l'attraction tend à trois buts ou foyers.

Elle nous y pousse par douze aiguillons ou passions radicales, cinq sensuelles, quatre affectueuses, trois mécanisantes.

Apprenons, dès ce premier chapitre, à distinguer l'attraction du devoir; par exemple : aucun législateur n'a érigé le dîné en devoir, parce que le dîné étant vœu de la nature, ou attraction, ne sera jamais négligé.

N'admettons pour attraction que ce naturel invariable, comme le penchant à prendre ses repas, en dépit des dogmes et devoirs qui le défendraient. Toute théorie de devoir, de morale et de chaîne intellectuelle, ne conduirait qu'à s'abuser sur les ressorts et les fins de l'attraction.

CHAPITRE II.

Généralités sur les séries passionnées.

L'art d'associer ne consiste qu'à savoir former et développer en plein accord une masse ou phalange de Séries passionnées, pleinement libres, mues par la seule attraction, et appliquées aux sept fonctions industrielles (17) et aux plaisirs.

Notre étude ici sera donc bornée à deux points :

A la distribution interne d'une série et de ses groupes et sous-groupes.

A leur distribution externe, ou engrenage et coopération spontanée avec les autres séries de la phalange sociétaire et des phalanges vicinales.

La nature emploie les séries de groupes dans toute la distribution de l'univers : les trois règnes, animal, végétal et minéral, ne nous présentent que des séries de groupes. Les planètes mêmes sont une série d'ordre plus parfait que celui des règnes : les règnes sont distribués en séries simples ou libres (le mot *libres* signifie que le nombre de leurs groupes est illimité); les planètes sont disposées en série *composée* ou *mesurée*; cet ordre, plus parfait que le simple, est inconnu des astronomes et géomètres : de là vient qu'ils ne peuvent pas expliquer les causes de la distribution des astres, dire pourquoi Dieu a donné plus ou moins de satellites à telles planètes, pourquoi un anneau à l'une, et point à l'autre, etc.

Une série passionnée est une ligue de divers groupes échelonnés en ordre ascendant et descendant, réunis passionnément par identité de goût pour quelque fonction, comme la culture d'un fruit, et affectant un groupe spécial à chaque variété de travail que renferme l'objet dont elle s'occupe. Si elle cultive les hyacinthes ou les pommes de terre, elle doit former autant de groupes qu'il y a de variétés en hyacinthes cultivables sur son terrain, et de même pour les variétés de pommes de terre.

Ces distributions doivent être réglées par l'attraction; chaque groupe ne doit se composer que de sectaires engagés passionnément, sans recourir aux véhicules de besoin, morale, raison, devoir et contrainte.

Si la série n'était pas passionnée et méthodiquement distribuée, elle n'atteindrait pas aux propriétés géométriques en répartition; elle manquerait de la propriété primordiale, *influence*

des groupes extrêmes, égale à la double influence du groupe moyen; elle ne pourrait pas figurer dans une phalange sociétaire

Une Série passionnée agissant isolément, n'aurait pas de propriétés, quelque régulière qu'elle pût être; on pourrait, dans une ville, essayer de former une série sur un travail agréable, culture de fleurs, soin de jolis oiseaux; cela serait inutile : il faut des séries engrenées et mécanisées, au nombre de quarante-cinq à cinquante *au moins;* c'est le plus petit nombre sur lequel on puisse tenter un essai, une approximation de lien sociétaire et d'attraction industrielle.

J'ai dit que le mécanisme des Séries passionnées a besoin de discords autant que d'accords; il utilise les disparates de caractères, de goûts, d'instincts, de fortune, de prétentions, de lumières, etc. Une série ne s'alimente que d'inégalités contrastées et échelonnées; elle exige autant de contraires ou antipathies, que de concerts ou sympathies; de même qu'en musique on ne forme un accord qu'en excluant autant de notes qu'on en admet.

Les discords sont tellement nécessaires dans une Série passionnée, que chacun des groupes doit y être en pleine antipathie avec ses deux contigus, et en antipathies graduées avec les sous-contigus; de même qu'une note musicale est essentiellement discordante avec ses deux contiguës : RÉ discorde avec UT dièze, et avec MI bémol.

Outre ses propriétés géométriques en répartition des bénéfices, une réunion de Séries passionnées a des propriétés magnifiques en harmonie sociale, telles que ÉMULATION, JUSTICE, VÉRITÉ, ACCORD DIRECT, ACCORD INVERSE, UNITÉ.

Emulation, élevant tout produit au plus haut degré en qualité et quantité.

Justice, moyen de satisfaire chacun en prétentions d'avancement, d'éloges, d'appui.

Vérité, passionnément exercée, et de plus obligée par impraticabilité du mensonge.

Accord direct, par ligue des identités et des contrastes.

Accord indirect, ou absorption des antipathies individuelles, dans les affinités collectives.

Unité d'action, concours de toutes les séries aux dispositions qui conduisent à l'unité.

Le régime civilisé a toutes les propriétés opposées, langueur, injustice, fourberie, discorde, duplicité.

Le mécanisme des Séries passionnées ne repose jamais sur des illusions : il n'emploie que des ressorts franchement attrayants, et réunissant ordinairement quadruple charme; deux pour les sens et deux pour l'âme; tout au moins un plaisir des sens et un de l'âme, ou deux charmes de l'ame dans les fonctions incompatibles avec le plaisir des sens.

Une Série passionnée n'est régulière, et n'acquiert les propriétés précitées qu'en remplissant trois conditions :

1° La *compacité*, ou rapprochement des variétés cultivées par les groupes contigus. Sept groupes cultivant sept poires très-différentes, comme Beuré blanc, Messire-Jean, Rousselet, Bezy, Martin sec, Perle, Bon Chrétien, ne pourraient pas former une Série passionnée; ces groupes n'auraient ni sympathie, ni antipathie entre eux, ni rivalité, ni émulation faute de rapprochement ou compacité des espèces cultivées, comme seraient les trois beurés blanc, gris et vert. La passion dite *Cabaliste* n'aurait pas d'essor, et c'est l'une des trois qui doivent diriger toute série passionnée.

2° *Les courtes séances* : les plus longues bornées à deux heures. Sans cette disposition, un individu ne pourrait pas s'engager dans une trentaine de séries; dès-lors les accords de répartition et le mécanisme d'attraction industrielle seraient anéantis; les longues séances entraveraient la passion dite *Papillonne*, manie de voltiger de plaisir en plaisir, l'une des trois qui doivent diriger toute Série passionnée, et ménager un contre-poids aux excès, par option sur double plaisir à toute heure de la journée.

3° *L'exercice parcellaire :* Le travail de chacun doit se borner à telle parcelle de fonctions. Si la culture de la Rose-Mousseuse fournit cinq à six fonctions différentes, le groupe gérant doit y affecter cinq à six sous-groupes, qui se partageront les fonctions, selon le goût de chacun. Le mode civilisé obligeant un homme à remplir toutes les fonctions d'un travail, entraverait le jeu de la passion dite *Composite*, ou exaltante, l'une des trois qui doivent diriger chaque série passionnée.

En somme, le mécanisme des séries se réduit à une règle bien précise, bien fixe, qui est de développer les trois passions distributives, 10e, 11e, 12e, par emploi des trois méthodes, compacité, courtes séances, exercice parcellaire; et ces méthodes ne sont autre chose que la passion même, l'effet naturel de la passion.

Je développerai cette règle dans des chapitres spéciaux : il convient de la poser dès le début, pour faire connaître qu'il n'y

aura rien d'incertain ni d'arbitraire dans la théorie d'attraction industrielle et d'harmonie passionnelle. En effet, le problème est de donner libre cours aux douze passions radicales; à défaut, il y aurait oppression et non harmonie. Ces douze passions tendent à former des séries où les deux classes de passions, dites *sensuelles* et *affectueuses*, seront dirigées par la classe des *mécanisantes*. Il reste donc à examiner s'il est vrai qu'en formant des séries de groupes où les trois passions mécanisantes auront plein cours, on parviendra à donner également libre cours aux neuf autres passions sans aucun conflit. Dans ce cas, toutes les douze étant développées et satisfaites chez tout individu, chacun sera arrivé au bonheur, qui consiste dans le plein essor des passions. Cette doctrine, opposée à tous les systèmes civilisés, est la seule théorie conforme au vœu de la nature, aux vues présumables de Dieu, qui, il faut le redire, serait un mécanicien inepte, s'il eût créé nos passions pour entraver celles des faibles au profit des plus forts, selon la méthode civilisée et barbare.

Et dans celle que je vais proposer, on ne trouvera aucun ressort de mon invention, puisque je n'emploierai que trois des douze passions à régir tout l'ensemble, par la combinaison la plus grande et la plus économique, celle des séries de groupes, vœu unanime du cœur humain, et distribution suivie dans tout le système de la nature connue.

CHAPITRE III.

Détails distributifs sur le personnel des séries passionnées.

Nous donnons le nom de groupe à une assemblée quelconque, même à une troupe de badauds réunis par ennui, sans passion, sans but; esprits vides, gens occupés à tuer le temps, à attendre des nouvelles. En théorie des passions, l'on entend par groupe une masse liguée par identité de goût pour une fonction exercée. Trois hommes vont dîner ensemble : on leur sert une soupe qui plaît à deux et déplaît au troisième; en ce moment ils ne forment pas un groupe, car ils sont discordants sur la fonction qui les occupe. Il n'y a pas entre eux identité de goût passionné pour la soupe servie.

Les deux à qui plaît ce potage forment un groupe FAUX. Pour être juste et susceptible d'équilibre passionnel, un groupe doit s'élever à trois au moins, être disposé comme la machine appelée *balance*, qui se compose de trois forces, dont la moyenne maintient l'équilibre entre les deux extrêmes. Bref, il n'y a pas groupe à moins de trois personnes homogènes en goût sur la fonction exercée.

On répond : « ces trois hommes, quoique discordants sur » une bagatelle qui est la soupe, s'accordent sur l'objet essen- » tiel de la réunion, sur l'amitié ; ils sont intimes ; » en ce cas, le groupe est défectueux, car il est *simple*, il est réduit à un lien de l'ame. Pour l'élever au *composé*, il faut y ajouter un lien sensuel, une soupe qui convienne à tous trois.

« Bah ! s'ils ne sont pas d'accord sur la soupe, ils le seront sur » d'autres mets. D'ailleurs, ce groupe a réellement deux liens ; car, » outre le lien d'amitié, ces trois hommes ont celui d'ambition, de » ligue cabalistique ; ils se réunissent à dîné pour concerter une intrigue d'élection : voilà donc le double lien, le lien composé » que vous exigez. »

Ce ne serait qu'un lien composé BATARD, formé de deux liens de l'ame ; le composé PUR exige un alliage de plaisirs de l'ame et des sens, et doit être exempt de dissidence : or, ici le repas commence par une dissidence sur la soupe, et le groupe est faussé malgré le double lien.

Ce sera bien pis si nous passons au pain et au vin. Les convives A, B, C, auront sur le pain des goûts très-opposés, une divergence complète ; par exemple, sur le degré de salaison : A veut le pain très-salé, B le préfère mi-salé, C le demande peu salé. Cependant on ne leur sert qu'une sorte de pain, selon l'usage civilisé ; il en faudrait au moins neuf sortes ; savoir : trois degrés en SALAISON, trois en LEVAIN, trois en CUISSON ; encore faudra-t-il que ces neuf variétés de préparation soient différenciées sur trois sortes de farines ; une farine acidulée, recueillie en terrain pierreux, une farine moyenne, et une grasse, comme le gruau de Chartres. En total, il faut vingt-sept sortes de pain pour donner à un groupe de trois hommes un dîné *harmonique*, un service concordant avec les passions et l'attraction. On doit établir pareille échelle de variétés sur le vin, la soupe, et sur la plupart des mets qui figurent au festin.

« Eh ! s'il faut tant de raffinements dans votre nouveau monde

» industriel, pour donner à dîner à trois hommes, on ne pourra » jamais les contenter, encore moins satisfera-t-on les huit cents » millions d'habitants dont le globe est meublé. »

On se trompe : la théorie des Séries passionnées fournit le moyen de satisfaire en détail toutes ces fantaisies, et cent mille autres que créera le régime sociétaire. Aussi ai-je dit qu'un monarque civilisé se trouvera beaucoup moins heureux que le moindre des *harmoniens*, peuples sociétaires : un enfant de sept ans, élevé dans l'harmonie, se moquera de nos sybarites actuels; il saura leur prouver qu'à chaque minute ils commettent des fautes grossières contre le raffinement des plaisirs sensuels et animiques. Sans cette nouvelle science de développement et raffinement des passions, l'on ne parviendrait pas à former des séries bien méthodiques, aptes à remplir les trois conditions (54).

Et comme les Séries passionnées ne se composent que de groupes, il faut, avant tout, apprendre à former les groupes.

« Ha ! ha ! les groupes, c'est un sujet plaisant que les groupes : » ça doit être amusant les groupes ! »

Ainsi raisonnent les beaux esprits quand on parle de groupes : il faut d'abord essuyer d'eux une bordée de fades équivoques; mais que le sujet soit plaisant ou non, il est certain qu'on ne connaît rien aux groupes, et qu'on ne sait pas même former un groupe régulier de trois personnes, encore moins de trente.

Cependant nous avons de nombreux traités sur l'étude de l'homme : quelles notions peuvent-ils nous donner sur ce sujet, s'ils négligent la partie élémentaire, l'analyse des groupes (III, 337)? Toutes nos relations ne tendent qu'à former des groupes, et ils n'ont jamais été l'objet d'aucune étude.

Les civilisés ayant l'instinct du faux, étant portés à préférer toujours le faux au vrai, ont choisi pour pivot de leur système social un groupe essentiellement faux; c'est le couple conjugal, groupe faux par le nombre borné à deux, faux par l'absence de liberté, et faux par les divergences ou dissidences de goûts, qui éclatent dès le premier jour sur les dépenses, les mets, les fréquentations, et sur cent menus détails, comme le degré de chaleur des appartements. Or, si on ne sait pas harmoniser les groupes primordiaux, ceux de deux à trois personnes, on saura encore moins harmoniser l'ensemble.

Je n'ai parlé que des *sous-groupes*, dont le minimum est de trois personnes ; un *plein groupe*, en mécanique sociétaire, doit

être de SEPT au moins, parce qu'il doit contenir trois subdivisions, dites sous-groupes, dont la moyenne soit plus forte que les extrêmes qu'elle doit tenir en balance. Le groupe de sept fournit les trois divisions deux, trois, deux, appliquées à trois parcelles d'une fonction. Dans ce cas, les groupes de deux, quoique faux, en action isolée, deviennent recevables par alliage à d'autres.

Si le centre, formé de trois personnes, est en balance avec les sous-groupes, deux et deux, formant les extrêmes, c'est que le centre est toujours affecté à la fonction la plus attrayante; il a donc en supériorité de nombre, un, et en supériorité d'attraction, un. Dès-lors son influence égale celle des quatre sectaires appliqués à deux autres fonctions.

Un groupe serait mal équilibré à six sectaires formant les divisions deux, deux, deux : son centre serait aussi faible en nombre que chaque aile; or, il faut, en principe, renforcer le centre et faire les ailes inégales, donner à l'aile ascendante plus de nombre qu'à l'aile descendante; voici pour exemple trois divisions appliquées à douze, seize et vingt-quatre.

12 Sectaires divisés par 4, 5, 3.
16 — par 2, 3—2, 3, 2—2, 2.
24 — par 2, 4, 2—3, 4, 2—2, 3, 2.

Ces divisions ne doivent pas s'établir par ordre d'un chef, mais par attraction, par emploi spontané. Il faut que l'attraction seule détermine vingt-quatre sectaires cultivant telle fleur, tel légume, à former les neuf sous-groupes indiqués, et à les affecter à autant de fonctions distinctes. C'est ce que j'ai nommé régime *parcellaire* au deuxième chapitre. (54)

Dans cet abrégé il faudrait donner au moins trente pages à ces détails minutieux sur la distribution des groupes, et je ne veux pas excéder trois pages. D'après cette briéveté d'instructions élémentaires, on fera des fautes innombrables dans une fondation sociétaire où je ne serai pas présent; les groupes, les séries chancelleront, manqueront d'attraction, seront divergents et faussés en tous sens; on en accusera ma théorie et bien à tort, il faudra accuser la tyrannie de l'opinion qui ne permet pas aux inventeurs de donner des théories suffisantes. On accorde un espace de cinq à six volumes à un Traité de chimie, de botanique et même à un roman; on permet à peine un volume à l'inventeur de la science d'où dépend le sort du genre humain! Continuons.

Les séries se distribuent de la même manière que les groupes;

elles opèrent sur les groupes comme ceux-ci opèrent sur les individus. Elles doivent contenir au moins cinq groupes. Le nombre vingt-quatre est le plus bas qui puisse fournir une série complète; la division donnée plus haut pour vingt-quatre sectaires, remplit sept conditions exigibles, savoir :

Les trois groupes 2, 4, 2, — 3, 4, 2 — 2, 3, 2, inégaux.

Le central plus fort que chacun des extrêmes.

L'extrême supérieur plus fort que l'inférieur.

Les deux extrêmes subdivisés en trois termes.

Le moindre groupe élevé au minimum de sept membres.

Les sous-groupes de chaque terme renforcés sur le centre.

Les trois groupes en progression régulière de 7, 8, 9.

Cette série est donc rigoureusement exacte, quoique limitée au plus petit nombre possible : vingt-trois ne pourrait remplir ni la troisième ni la sixième condition.

Un groupe est suffisant à sept, mais il est plus parfait à neuf, et peut ajouter à ses trois sous-groupes un pivot ou chef, et un ambigu ou sectaire de transition; exemple :

Tansition,	1	ambigu,
Aile supér^e^,	2	bacheliers,
Centre,	3	adeptes,
Aile infér^e^,	2	novices,
Pivot,	1	chef,

Cette distribution s'établit naturellement dans toute réunion d'industrie ou de plaisir, si on y donne libre cours aux passions et instincts. L'homme étant par instinct ennemi de l'égalité, et enclin au régime hiérarchique ou progressif, cette échelle graduée s'établira dans une série de neuf groupes, comme dans un groupe de neuf individus, s'il y a pleine liberté.

Les nombres sept et vingt-quatre étant le minimum d'un groupe complet et d'une série complète, il faut, pour établir un service actif sur ce nombre, suppléer aux malades et absents, élever au moins le groupe à douze et la série à quarante sectaires, moyennant quoi l'on pourra avoir des chefs et sous-chefs, des ambigus et sous-ambigus.

Dans toute série, l'aile ascendante se compose des groupes exerçant sur les genres les plus mâles; l'aile descendante comprend les genres benin et trivial; le centre contient les genres les plus nobles et les plus attrayants, parce qu'il doit, je l'ai dit, contre-

balancer les deux ailes par double supériorité, en nombre de sectaires et en dose d'attraction. Exemple tiré d'une série de poiristes.

Ambigu,	4	groupes	cultivant coings, sortes bâtardes.
*Aile asc*e	10	—	cultivant poires cassantes.
Centre,	12	—	cultivant poires fondantes.
*Aile desc*e,	8	—	cultivant poires farineuses.
Pivot,	2	—	d'état-major en industrie et en apparat.

L'ensemble des séries formant une phalange se divise en neuf degrés, ou puissances, savoir :

1° de classe,	5° de variété,	d'ambigu,
2° d'ordre,	6° de ténuité,	d'infinitésimal,
3° de genre,	7° de minimité,	
4° d'espèce,		

Il serait trop long d'entrer dans les détails qu'exige ce sujet, et il est inutile de les donner trop courts sur une matière si neuve : j'en parlerai à l'occasion. (*Voyez* pour détails sur le mode ambigu, IV, 328, et sur le mode infinitésimal, IV, 333.)

Insistons sur l'étourderie de cette civilisation qui prétend avoir étudié l'homme, et qui a oublié d'analyser les groupes, leurs propriétés contrastées (III, 344), leurs essors en divers degrés (III, 352). C'est une gaucherie de même force que si, en agriculture, on eût oublié les graminées ; et que le blé, l'orge, l'avoine fussent encore dédaignés, méconnus, comme le café l'a été pendant plusieurs mille ans, jusqu'à ce que des chèvres par leur ivresse en eussent décélé les propriétés.

Le monde savant a ce caractère de servilité, persistance dans un préjugé, parce que tel maître en était imbu. Aristote n'a pas fait mention du café, vingt siècles suivants en concluent que le cafier et sa fève ne sont pas dignes d'attention. Platon n'a fait aucune analyse des groupes, donc les groupes ne sont pas dignes d'étude. Ainsi opine le génie civilisé ; puis il prétend *avoir perfectionné la raison !!!*

CHAPITRE IV.

Détails distributifs sur les relations des groupes d'une série.

Si le mécanisme des Séries passionnées est un nouveau monde social, c'est surtout par sa faculté de faire naître les économies

et les bénéfices de toute disposition qui serait ruineuse dans l'état civilisé ; par exemple : s'il fallait chez nous fournir à diné vingt-sept sortes de pain (*Voyez* précédemment) et une trentaine y compris les ambigus, tels que pain de seigle, d'orge ou autre, puis fournir ces pains en trois degrés d'âge, en frais, en mixte, en rassis, total quatre-vingt-dix sortes, ce serait de quoi ruiner un Lucullus; et pourtant cet immense assortiment devient économique dans les Séries passionnées en ce qu'il favorise l'attraction industrielle qui n'existerait pas, si on ne fabriquait qu'une ou deux sortes de pain.

Il en est de même des gens en place ou officiers, si dispendieux en civilisation : leur affluence est une voie de concorde et d'émulation dans l'état sociétaire; ils y deviennent plus productifs que les subalternes; on en crée par cette raison triple et quadruple corps : remarquons en seulement deux sortes, ceux d'industrie et ceux d'apparat, toutes deux indispensables dans chaque série.

On choisit pour officiers de direction industrielle les sectaires instruits, exercés; et pour officiers d'apparat, les sectaires opulents qui peuvent représenter, faire de la dépense et donner du lustre à la série.

En civilisation les chefs ne dépensent rien pour les administrés; au contraire : s'il y a un repas d'étiquette à offrir au nom d'une ville, la municipalité le dirige, mais elle n'y contribue que de son appétit, et le public paie le repas sans en goûter, heureux encore s'il ne paie que les frais réels qu'on fait si souvent mousser au double de ce qu'a coûté la fête.

Dans une Série passionnée, l'emploi des officiers d'apparat est fort différent; ce sont eux qui paient pour la masse de la série admise gratuitement au festin. Ils contribuent de même pour des dépenses plus importantes, comme celle d'achat des plants et graines; leur libéralité serait bien ignoble, si elle se bornait au rôle d'Amphitrion donnant à dîner. Toutefois les repas de corps coûtent fort peu en association, car on déduit sur le prix tout ce qu'auraient coûté les convives s'ils eussent mangé à leurs tables d'abonnés en première, deuxième et troisième classe; on déduit en outre tous les restes qui sont livrés à moitié prix aux tables de troisième classe.

La dualité d'officiers, en apparat et industrie, a lieu pour les groupes comme pour les séries; chaque série a ses capitaine,

lieutenant et sous-lieutenant d'apparat, ses recteur, vice-recteur et sous-recteur d'industrie; il en est de même pour chaque groupe.

En outre, dans les diverses fonctions, d'apparat ou de gestion, l'on établit partout l'état major et l'état minor. Plus on crée d'officiers en harmonie, plus on obtient de bénéfice; effet opposé au régime civilisé, où les chefs ne sont le plus souvent que des sangsues dont il faut restreindre le nombre.

La dualité d'officiers plaît beaucoup aux trois classes riche, moyenne et pauvre; démontrons :

L'homme riche y gagne en revenu, en dividende affecté au capital, ce produit s'accroît en raison de l'enthousiasme qu'on apporte au travail. Pour électriser le peuple en industrie, il faut des chefs qui mettent la main à l'œuvre, et qui contribuent de leur bourse au soutien d'une fonction adoptée passionnément par la série entière.

Le pauvre y trouve l'avantage de travaux joyeux, produits et dividendes copieux, insouciance fondée sur la garantie du *minimum* que remboursera l'attraction industrielle, repas de corps gratuits à la fête de chaque groupe ou série : et comme les repas splendides coûtent fort peu en association (cela sera prouvé), un individu pauvre figure dans le cours de l'année à une cinquantaine de repas de corps, en chère de première classe; c'est un moyen de communiquer au peuple les mœurs polies des supérieurs. Au reste, le peuple harmonien jouit, même aux tables de troisième classe, d'une chère préférable à celle des bons ménages de civilisation, tous privés de l'assortiment gradué sur chaque mets.

La pluralité en espèces de chefs présente une autre amorce à la classe pauvre, c'est l'attrait des fonctions mythologiques ou demi-Dieux qu'élit chaque série, chaque groupe : c'est un apanage de la jeunesse pauvre : mais cette coutume ne s'établira pas dans la phalange d'essai. La classe moyenne participant des deux autres, ses intérêts se confondent ici avec les leurs.

La fonction d'officiers, en régime sociétaire, s'étend aux trois sexes masculin, féminin et neutre ou impubère. Toute Série passionnée élit ses chefs en proportion de sexes; et comme plusieurs séries se composent de femmes ou d'enfants, exclusivement ou en grande majorité, aucune réunion d'un seul sexe ne va chercher ses officiers dans l'autre à moins de nécessité. Cent femmes qui cultivent un champ d'œillets pour la parfumerie, n'iront pas

appeler un pédant masculin pour les présider, soit en travail, soit en conseil, soit en parade : mais si leur série se compose de deux ou trois sexes, elle mélangera en proportion son corps d'officiers : du reste tout est libre dans ces choix, l'utilité en est la seule règle.

Je franchis divers détails sur les rangs des séries ; elles ne se classent pas selon la masse de produit : celle des vergers, qui est énormément productive, est une des dernières en échelle de rétribution parce qu'elle attire très-fortement ; et celle de l'opéra, que nous jugerions superflue, est une des plus rétribuées, parce qu'elle est la plus utile en éducation sociétaire.

Il conviendrait de parler ici des séries et groupes d'ambigu ; c'est un des mille sujets qu'il est force de supprimer dans un abrégé. L'ambigu ou lien mixte, lien de transition, est un genre déshonoré par nos préjugés, et pourtant on ne peut pas former de série régulière sans y introduire aux deux extrêmes des groupes d'ambigu et même de sous-ambigu. Il faut que la nature fasse grand cas de l'ambigu, puisqu'elle l'a prodigué dans toutes ses créations, comme on le voit par les amphibies, l'orang-outang, le poisson volant, la chauve-souris, l'anguille et tant d'autres, dont le plus notable est la chaux, lien du feu et de l'eau.

Terminons par le tableau des accords et discords d'une Série passionnée d'ordre simple. Je suppose ici trente-deux groupes cultivant les variétés d'un végétal :

13
12 14
11 15
10 ⋊ 15
9 17
8 18
7 D 19
6 20
5 21
4 Y Λ 22
3 23
2 24
1 25
K X Ж

⋊ groupe de pivot — Λ — de sous-pivot asc :
X — de contre-pivot — Y — de sous-pivot desc
K — d'ambigu asc : — D — de diffraction
Ж — d'ambigu desc :

L'affinité ou sympathie de contraste s'établit de chaque groupe à celui qui est placé à distance de moitié en échelle générale, tels sont 1 et 13, 2 et 14, 5 et 17, 9 et 21.

La sympathie sera moins forte de 1 à 12 et 14, de 5 à 16 et 18, moindre encore de 1 à 11 et 15, de 5 à 15 et 19. Elle ira ainsi en déclinant jusqu'aux deux quarts d'échelle, où elle cessera, de sorte que 13 n'est plus sympathique avec 7 et 19, encore moins avec 8 et 18, où commence une légère antipathie; elle s'accroît de 13 à 9 et 17, et l'échelle de discord se renforce consécutivement au point de former une antipathie très-prononcée de 13 à ses deux contigus, 12 et 14; elle est un peu moins forte de 13 à ses sous-contigus 11 et 15, et ainsi de suite.

L'échelle des sympathies et antipathies n'est pas la même dans les groupes extrêmes, 1 à 3, 23 à 25, que dans les groupes de centre; mais l'examen de ces variantes nous conduirait au-delà des limites d'un abrégé; qu'il suffise de dire que trente ans d'étude et l'instinct du métier, m'ont appris à connaître en tous détails le grimoire des Séries passionnées, des accords et discords de leurs groupes, des contre-poids à établir sur tous les points de la série. Il faut attendre les sections suivantes pour juger si je connais à fond cette théorie. Provisoirement je me borne à dire aux fondateurs présomptifs, que là où je serai, la mécanique marchera bien et ne fera pas une faute, malgré l'absence de moyens suffisants. Là où je ne serai pas, on commettra cent maladresses; les mauvais pilotes feront chavirer la barque, et s'en prendront à moi, de qui ils n'auront pas suivi les instructions, ou bien ils échoueront faute de détails que l'opinion m'interdit en me limitant à un volume.

Achevons sur les notions élémentaires. Le groupe de pivot ⋊, est en sympathie avec tous les groupes, excepté les sous-pivotaux, Y et ⅄; ⋊, exerce sur une variété dont l'excellence et la supériorité sont si frappantes (tel serait le beuré gris parmi les poires), que les variétés vicinales 11, 12, 13, 14, 15, consentent à lui céder le pas, pour se faire valoir chacune contre ses rivales en échelons contigus et sous-contigus.

Les groupes de sous-pivot Y et ⅄ sont naturellement en accord de contraste, comme chefs des deux ailes liguées contre le centre.

Le contre-pivotal X n'est en sympathie avec aucun autre

groupe, excepté avec le pivotal ϰ ; mais il n'est antipathique avec aucun. (En série de poiristes, le groupe de contre-pivot serait celui qui cultive la grosse poire dure, immangeable quand elle est crue.)

Le groupe de diffraction D est en demi-accord avec tous les autres. (La diffraction est miroir inverse du pivot. L'albinos est diffraction de l'homme blanc faux, qui est l'européen noircissant au soleil ; le renne est diffraction du cerf : glissons sur ce sujet.) Les groupes de transition K et ϰ sont en accord avec l'aile qu'ils terminent, et avec celle d'une autre série avec qui ils sont en contact. Ainsi, le groupe du brugnon ou prune-pêche s'accorde avec une aile de la série des prunes, et une aile de celle des pêches.

J'ai supposé ici une série très-régulière, cultivant toutes les sortes d'un végétal. Si par inconvenance de terrain, elle ne cultivait que certaines variétés d'une espèce, les accords et discords pourraient changer de proportion dans diverses branches. Mais lorsqu'on explique les règles du mécanisme, on spécule toujours sur des séries intégrales. (*Voyez* sur les variantes d'accords le chap. VII, *Séries faussées.*)

Dans toutes les sortes de Séries passionnées (il en est de beaucoup d'espèces, tant en ordre libre qu'en mesuré), les accords de passions et de sympathie, dont les règles semblent aux civilisés un grimoire impénétrable, sont au contraire un mécanisme organisé selon des méthodes géométriques. Les civilisés, sur ce problème comme sur tout autre, ne voient la nature qu'en mode simple: ils croient toutes les sympathies permanentes; il en est de permanentes, d'occasionnelles, de périodiques, etc., etc. Ce calcul est un des *nouveaux mondes scientifiques*, dont le génie civilisé n'a pas dû s'ouvrir l'accès, mais qui n'a rien d'impénétrable, comme on se le persuade : toute la nature est une immense mécanique de sympathies et antipathies très-méthodiquement réglée et très-pénétrable au génie, pourvu qu'il étudie préalablement les deux théories de l'attraction passionnée et de l'association dont nos beaux esprits n'ont jamais voulu s'occuper.

Ils en sont bien dupes aujourd'hui, mystifiés depuis vingt ans par les menées de la secte Owen, qui met en crédit des sophismes sur l'association, et étouffe la recherche de la méthode naturelle dont l'essai serait, pour tous les savants et artistes, une source d'immense fortune.

DEUXIÈME NOTICE.

DISTRIBUTION DU PASSIONNEL DES SÉRIES.

CHAPITRE V.

Des trois passions distributives ou ressorts organiques d'une série passionnée.

Ce ne sera pas en distribution matérielle des séries qu'on éprouvera de la difficulté; d'ailleurs je pourrai ajouter beaucoup d'instructions à celles des quatre chapitres que je viens de donner sur ce sujet.

L'obstacle à redouter tiendra au jeu de certaines Passions que les moralistes voudront entraver; et cependant la Série la mieux formée perdrait toutes ses propriétés d'Attraction industrielle, Accord direct des inégalités, Accord indirect des antipathiques, etc., si on négligeait d'y développer combinément les trois ressorts que j'ai nommés Passions mécanisantes ou distributives. Si l'une des trois est entravée dans une série, la série est faussée, les accords et l'attraction industrielle sont faussés de même, et réduits à des simulacres qui feraient avorter le principal équilibre, celui de répartition.

Définissons ces trois Passions :

Je commence par la *Papillonne* : c'est le besoin de variété périodique, situations contrastées, changements de scène, incidents piquants, nouveautés propres à créer l'illusion, à stimuler sens et ame à la fois.

Ce besoin se fait sentir modérément d'heure en heure et vivement de deux en deux heures. S'il n'est pas satisfait, l'homme tombe dans la tiédeur et l'ennui.

C'est sur le plein essor de cette passion que repose une branche de bonheur attribuée aux sybarites parisiens, l'art de *vivre si bien et si vite,* la variété et l'enchaînement des plaisirs, enfin la rapidité du mouvement, bonheur dont les Parisiens sont infiniment loin. (*Voyez* IV, 535, le parallèle d'une journée d'harmonien avec la

journée la plus heureuse que puisse espérer un civilisé, l'impossibilité où est celui-ci de s'élever un seul jour de sa vie au degré de bonheur dont jouit chaque jour le moins fortuné des Harmoniens.)

En opérant par séances très-courtes de une heure et demie, deux heures au plus, chacun peut exercer dans le cours de la journée, sept à huit sortes de travaux attrayants, varier le lendemain, fréquenter des groupes différents de ceux de la veille; cette méthode est le vœu de la onzième passion dite *Papillonne* qui tend à voltiger de plaisir en plaisir, éviter les excès où tombent sans cesse les civilisés qui prolongent un travail pendant six heures, un festin six heures, un bal six heures et durant la nuit, aux dépens de leur sommeil et de leur santé.

Ces plaisirs civilisés ne sont toujours que des fonctions improductives, tandis que l'état sociétaire applique la variété de plaisirs aux travaux devenus attrayants. Décrivons cet alternat par le tableau de deux journées d'harmoniens, un pauvre et un riche.

Heures.	JOURNÉE DE LUCAS AU MOIS DE JUIN.
à 3 1/2	lever, préparatifs.
à 4	séance à un groupe des écuries.
à 5	— à un groupe de jardiniers.
à 7	*le déjeuné.*
à 7 1/2	— au groupe des faucheurs.
à 9 1/2	— au groupe des légumistes sous tente.
à 11	— à la série des étables.
à 1	LE DINÉ.
à 2	— à la série des silvains.
à 4	— à un groupe de manufacture.
à 6	— à la série d'arrosage.
à 8	— à la bourse.
à 8 1/2	*le soupé.*
à 9	— fréquentation amusante.
à 10	*le coucher.*

Nota. On tient la bourse dans chaque phalange, non pas pour agioter sur la rente et les denrées, mais pour négocier les réunions de travail et de plaisir.

J'ai supposé ici une journée à trois repas seulement, comme le seront celles des débutants en harmonie : mais quand elle sera en plein exercice, la vie active, l'habitude des séances courtes

et variées donnera un prodigieux appétit : les êtres nés et élevés dans l'harmonie seront obligés de faire cinq repas, et ce ne sera pas trop pour consommer l'immense quantité de vivres que produira ce nouvel ordre, où les riches variant leurs fonctions plus fréquemment que les pauvres ont plus d'appétit et de vigueur. C'est en tout point le contraire du mécanisme civilisé.

Je vais décrire en cadre de cinq repas une journée d'homme riche, exerçant des fonctions plus variées que celles du précédent qui est un des villageois enrôlés au début.

JOURNÉE DE MONDOR EN ÉTÉ.

Heures.	Sommeil de 10 1/2 du soir à 3 h. du matin.
à 3 1/2	lever, préparatifs.
à 4	cour du lever public, chronique de la nuit.
à 4 1/2	*le délité*, 1er repas suivi de la parade industrielle.
à 5 1/2	séance au groupe de la chasse.
à 7	— au groupe de la pêche.
à 8	*le déjeuné*, les gazettes.
à 9	séance à un groupe de culture sous tente.
à 10	— à la messe.
à 10 1/2	— au groupe de la faisanderie.
à 10 1/2	— à la bibliothèque.
à 1	LE DINÉ.
à 2 1/2	— au groupe des serres fraîches.
à 4	— au groupe des plantes exotiques.
à 5	— au groupe des viviers.
à 6	*le goûté* à la campagne.
à 6 1/2	— au groupe des mérinos.
à 4	— la bourse.
à 9	LE SOUPER, 5e repas.
à 9 1/2	— cour des arts, concert, bal, spectacle, réceptions.
à 10 1/2	*le coucher.*

On ne voit dans ce tableau que très-peu d'instants laissés au sommeil : les harmoniens dormiront fort peu; l'hygiène raffinée, jointe à la variété des séances, les habitueront à ne pas se fatiguer dans les travaux ; les corps ne s'useront pas dans la journée, n'auront besoin que d'un sommeil très-court et s'y habitueront dès l'enfance, par une affluence de plaisirs auxquels la journée ne pourra pas suffire.

Pour faciliter les déplacements fréquents qu'exige ce genre de vie, on ménage, dans tous les corps de bâtiments d'un phalanstère ou édifice de la phalange, des *rues-galeries* au premier étage et au bas, chauffées par tuyaux en hiver, et rafraîchies en été; puis, des couloirs sur colonnes entre les corps parallèles, et des souterrains sablés communiquant du phalanstère aux étables; moyennant quoi l'on peut parcourir à couvert les salles, ateliers et étables, sans savoir s'il fait chaud ou froid au dehors. Dans la campagne, on emploie de grandes voitures légères à dix-huit personnes pour le transport des groupes agricoles.

Quelques civilisés prétendent que cette distribution sera bien coûteuse : elle coûtera infiniment moins que les frais actuels de vêtements et voitures, mouillage et boue, rhumes, fluxions et fièvres, gagnées par les brusques transitions et les excès.

D'autres disent que la fréquente variété de séances consumera beaucoup de temps en déplacements : il en coûtera de cinq à quinze minutes, moins d'un quart d'heure en moyen terme, pour les déplacements champêtres, et moitié moins à l'intérieur.

Ceux qui regrettent ce chômage sont comparables à celui qui proposerait de supprimer le sommeil, parce que c'est un temps perdu pour l'industrie. C'est accélérer l'industrie, que de lui ménager des repos : le travail passionné des harmoniens sera ardent, ils feront en une heure ce que ne font pas en trois heures nos salariés lents, maladroits, ennuyés, musards, s'arrêtant et s'appuyant sur leur bêche dès qu'ils voient passer un oiseau. L'ardeur des harmoniens au travail deviendrait un excès nuisible, si elle n'était tempérée fréquemment par les relâches qu'exige le changement de séance. Mais les critiques veulent toujours juger le mécanisme sociétaire d'après les coutumes et moyens du système civilisé.

Je passe aux deux autres Passions mécanisantes.

La Cabaliste et la Composite sont en contraste parfait : la première est une fougue spéculative et réfléchie; la deuxième est une fougue aveugle, un état d'ivresse, d'entraînement qui naît de l'assemblage de plusieurs plaisirs des sens et de l'ame, goûtés simultanément.

La Cabaliste, ou esprit de parti, est la manie de l'intrigue très-ardente chez les ambitieux, les courtisans, les corporations affiliées, les commerçants, le monde galant.

L'esprit cabalistique a pour trait distinctif de mêler toujours les calculs à la passion : tout est calcul chez l'intrigant; ne fût-ce qu'un geste, un clin-d'œil, il fait tout avec réflexion et pourtant avec célérité. Cette ardeur de la 10e passion, dite *Cabaliste*, est donc une fougue réfléchie, formant le contraste de la fougue aveugle qui est le propre de la Composite, 12e passion. Chacune des deux stimule les groupes d'une Série industrielle par deux impulsions contrastées.

La Cabaliste est pour l'esprit humain un besoin si impérieux, qu'à défaut d'intrigues réelles, il en cherche avidement de factices, au jeu, au théâtre, dans les romans. Si vous rassemblez une compagnie, il faut lui créer une intrigue artificielle en lui mettant les cartes à la main, ou en machinant une cabale électorale. Il n'est rien de plus malheureux qu'un homme de cour exilé en province, en petite ville bourgeoise et sans intrigue. Un marchand retiré du commerce et isolé tout-à-coup des cabales mercantiles qui sont nombreuses et actives, se trouve, malgré sa fortune, le plus malheureux des hommes.

La propriété principale de la Cabaliste, en mécanique de série, c'est d'exciter les discords ou rivalités émulatives entre les groupes d'espèce assez rapprochée pour se disputer la palme et balancer les suffrages.

On ne verra pas s'accorder les groupes cultivant le beuré blanc précoce, le blanc tardif, le vert piqueté; ces groupes contigus en nuances sont essentiellement jaloux et discordants. Il en sera de même des trois groupes cultivant les reinettes jaune, grise et verte.

Le discord des nuances contiguës est loi générale de la nature : la couleur écarlate s'allie fort mal avec ses contiguës, cerise, nacarat, capucine; mais fort bien avec ses opposées, bleu foncé, vert foncé, noir, blanc. La note RÉ ne s'accorde point avec UT dièze, ni avec MI bémol qui lui sont contigus, très-peu avec UT et MI naturels qui lui sont sous-contigus. Redisons qu'il faut en harmonie sociétaire des discords comme des accords.

Mais les discords ne peuvent pas éclater entre groupes de nuances peu voisines comme ceux qui cultiveront la poire-perle et la poire-orange. Il existe déjà entre ces deux petites poires une différence trop saillante pour faire naître l'hésitation des juges; ils diront qu'elles sont bonnes toutes deux, mais trop peu rapprochées pour prêter au parallèle : dès-lors la jalousie, l'esprit de

parti n'éclateront pas entre les deux groupes qui les cultivent, on manquera le jeu de la Cabaliste.

Il faut donc, dans toute Série passionnée, soit d'industrie, soit de plaisir, former une échelle de fonctions très-rapprochées en nuances, *l'échelle compacte ou serrée.*

C'est un moyen sûr de donner un essor actif à la Cabaliste, élever chaque produit à une haute perfection, exciter une ardeur extrême dans les travaux, une grande intimité parmi les sociétaires de chaque groupe.

On manquerait ce brillant résultat si on n'excitait pas le raffinement de goûts parmi les consommateurs comme parmi les producteurs. Que servirait aux Harmoniens la grande perfection de culture dans chaque variété de produit, s'ils avaient affaire à un public moraliste et uniforme en ses goûts, ne mangeant que pour modérer ses passions, et s'interdisant tout raffinement de sensualité, pour le bien de la morale répressive? Dans ce cas, la perfection générale des cultures tomberait faute d'appréciateurs, l'esprit cabalistique perdrait son activité parmi les groupes de producteurs et préparateurs, l'industrie agricole retomberait dans la grossiéreté, comme aujourd'hui où l'on trouve à peine un centième des civilisés aptes à juger de l'excellence d'une denrée; d'où il résulte que le vendeur qui fausse les qualités a quatre-vingt-dix-neuf chances de vente contre une de refus : de là vient que tous les comestibles sont si mauvais en civilisation.

Pour obvier à ce désordre, l'état sociétaire élèvera les enfants à l'esprit cabalistique en trois emplois, en consommation, en préparation et en production. Il les habituera dès le bas âge à développer et motiver leurs goûts sur chaque mets, chaque saveur et chaque sorte d'accommodage; exiger sur les moindres comestibles des apprêts variés selon les divers goûts, former enfin l'échelle cabalistique en consommation, pour l'étendre par suite aux travaux de préparation, conserve et production.

Cette variété de goûts, qui serait très-ruineuse en civilisation, devient économique et productive en association; elle y procure le double avantage

D'exciter l'attraction industrielle,

Faire produire et consommer par séries.

Le mécanisme des Séries passionnées tomberait dès l'instant où il ne s'étendrait pas à la consommation : heureusement c'est là qu'il est le plus aisé de l'introduire par deux échelles ou séries

de goûts, une sur les apprêts, une sur les qualités. Cette échelle d'exigences naît d'elle-même partout où on laisse libre cours aux impulsions naturelles. Par exemple, dans une auberge où chacun paie son écot, et où il n'y a ni père, ni maître, ni influence qui oblige à dissimuler sa fantaisie, vous verrez, sur les moindres mets, sur une salade, sur une omelette, plusieurs goûts se manifester, désirer jusqu'à dix et douze variétés; presque autant de variétés que d'individus, si leur nombre n'excède pas sept.

Ainsi le penchant aux préparations graduées, ou cuisine par série, éclate partout où on ne le contraint pas. Je sais qu'il serait impossible en civilisation de satisfaire cette multiplicité de goûts; chaque ménage se ruinerait à faire une demi-douzaine de cuisines différentes pour le père, la mère, les enfants, les domestiques; c'est par cette raison que le père appelle à son secours la morale, qui prouve qu'on doit avoir des goûts uniformes qu'il dicte à sa volonté. Cela est bien en civilisation; mais nous allons parler d'un ordre où les variétés échelonnées seront plus économiques en préparation, et beaucoup plus productives en culture; on n'aura donc pas besoin d'entremettre la morale pour étouffer ce penchant.

En conséquence, la phalange d'essai devra s'attacher à provoquer parmi le peuple une grande variété de goûts sur tous les comestibles; on l'habituera à graduer les fantaisies en échelle compacte, en nuances minutieusement distinguées, et très-rapprochées. Sans cette échelle compacte, on ne parviendrait pas à établir, entre les groupes contigus de chaque série, des discords développant la passion dite Cabaliste, l'une des trois qui doivent diriger les séries.

La Composite ou exaltante, crée les accords d'enthousiasme. Il ne suffirait pas du ressort de cabale, ou esprit de parti, pour électriser les groupes dans leurs travaux : il faut mettre en jeu les deux contrastes, la fougue réfléchie de la Cabaliste, et la fougue aveugle de la Composite, qui est la plus romantique des passions, la plus ennemie du raisonnement. J'ai dit qu'elle naît de l'assemblage de plusieurs plaisirs des sens et de l'ame, goûtés simultanément. Elle est Composite bâtarde quand elle se forme de plusieurs plaisirs d'un seul ordre, tous sensuels ou tous animiques. Il faut que cette passion s'applique à tous les travaux sociétaires, que la Composite et la Cabaliste y remplacent les vils ressorts qu'on met en jeu dans l'industrie civilisée, le besoin de

nourrir ses enfants, la crainte de mourir de faim, ou d'être mis en réclusion dans les dépôts de mendicité.

Au lieu de ces mobiles abjects, l'ordre sociétaire sait, par emploi continuel des trois passions mécanisantes, et surtout de la Composite, animer chaque groupe industriel d'un quadruple charme; savoir : deux illusions pour les sens et deux pour l'âme; en tout, quatre sympathies entre les sectaires d'un même groupe.

Les deux sympathies de l'ame consistent dans les accords d'identité et de contraste.

Il y a accord d'identité entre les sectaires d'un groupe : ils sont nécessairement identiques d'opinion en faveur d'une fonction qu'ils ont choisie passionnément, et qu'ils peuvent quitter librement; l'accord d'identité devient un charme puissant lorsqu'on se voit secondé par une troupe de coopérateurs, zélés, intelligents, bienveillants, au lieu de ces mercenaires gauches et grossiers, de ces fripons déguenillés qu'il eût fallu s'adjoindre en civilisation. La présence d'une compagnie gracieuse et amicale fait naître une vive ardeur à l'ouvrage, pendant la courte séance, un empressement à s'y retrouver, et à se réunir quelquefois dans des repas de groupe, aux époques où le travail est interrompu.

Le second charme de l'ame est celui du contraste : j'ai dit et je dois répéter que, pour le faire naître parmi les divers groupes industriels d'une série, il faut les échelonner par nuances consécutives et rapprochées, employer l'ordre compacte et serré d'où naissent les discords de chaque groupe avec ses contigus, et les accords avec les groupes opposés au contre-centre. (*Voyez* sur ce sujet le tableau d'une série libre et complète, qui est placé à la fin du chapitre IV.)

Outre les deux sympathies de l'ame, en identité et contraste, un groupe industriel doit être stimulé par deux autres véhicules de charme sensuel, qui sont le charme de perfection spéciale, ou excellence à laquelle chaque groupe élève son produit, et l'orgueil des louanges qu'il en reçoit, puis le charme de perfection collective, ou luxe d'ensemble qui règne dans les travaux et produits de la série entière.

Quelques groupes peuvent manquer d'un de ces quatre charmes ou le posséder faiblement ; peu importe, car il suffit déjà de deux charmes pour créer l'Attraction industrielle : on verra d'ailleurs qu'elle a beaucoup d'autres sources, et j'en compterai au-delà de douze dans les chapitres suivants. Il est dans l'ordre que

l'industrie sociétaire présente des amorces aussi nombreuses que les dégoûts de l'industrie civilisée.

Cet aiguillon de charmes sensuels et spirituels sera incomplet, peu actif dans la phalange d'essai ; mais on y en verra de beaux germes croissant rapidement ; et ces lueurs suffiront à faire entrevoir le haut degré où s'élèvera le charme industriel, quand le nouvel ordre aura acquis de la consistance, et roulera sur une génération élevée en harmonie, préservée de la double disgrace dont les enfants sont frappés par l'éducation civilisée, qui perclut les corps par la fausse gymnastique, et les ames par les préjugés.

Pour résumer sur ces trois passions dites mécanisantes qui sont les trois ressorts organiques d'une Série industrielle, observons que, si elles ne sont pas développées toutes trois combinément, l'Attraction industrielle ne naîtra pas, ou bien si elle apparaît, ce sera pour s'amortir peu à peu, et s'évanouir bien vite.

Ainsi la condition à remplir pour s'élever à l'industrie attrayante, est d'abord de former des séries de groupes subordonnées au jeu de ces trois passions :

Rivalisées par la CABALISTE, ou fougue réfléchie qui engendre les discords entre groupes contigus, pourvu que l'échelle des groupes soit compacte, formée de goûts et de fonctions très rapprochées en variétés.

Exaltées par la COMPOSITE, ou fougue aveugle, qui naît du charme des sens et de l'ame, quand ces deux sortes de charmes sont réunis et soutenus des quatre accords cités plus haut.

Engrenées par la PAPILLONNE, qui est le soutien des deux autres, et maintient leur activité par les courtes séances, par les options de nouveau plaisir qu'elle présente périodiquement, avant qu'on n'arrive à la satiété ni même à la tiédeur.

J'insiste sur l'importance de la Papillonne, qui est la plus proscrite ; sur la nécessité des séances courtes et variées, principe qui condamne toute l'industrie civilisée : observons les effets de cette méthode en matériel et en passionnel.

En MATÉRIEL, elle produit l'équilibre sanitaire : la santé est nécessairement lésée, si l'homme se livre douze heures à un travail uniforme, tissage, couture, écriture ou autre qui n'exerce pas successivement toutes les parties du corps et de l'esprit. Dans ce cas, il y a lésion même par le travail actif de culture, comme par celui de bureau : l'un excède les membres et viscères, l'autre vicie les solides et fluides.

C'est pis si le travail actif ou inactif est continu pendant des mois, des années entières. Aussi voit-on dans certains pays un huitième de la population ouvrière affligée de hernies, indépendamment des fièvres nées d'excès et de mauvaise nourriture. Diverses fabriques de produits chimiques, de verrerie et même d'étoffes, sont un véritable assassinat des ouvriers, par le seul fait de continuité du travail. Il serait exempt de danger, si on n'y employait que de courtes séances de deux heures, tenues seulement deux ou trois fois par semaine.

La classe riche, faute de ce régime, tombe dans d'autres maladies; apoplexie, goutte, rhumatisme, inconnues du pauvre cultivateur. L'obésité, si commune chez les riches, dénote un vice radical d'équilibre sanitaire, un régime contre nature dans leurs travaux comme dans leurs plaisirs. La destination sanitaire de l'homme est dans cette variété perpétuelle de fonctions qui, exerçant tour à tour chaque faculté du corps et de l'esprit, maintiendrait chez toutes l'activité et l'équilibre. C'est précisément le but que manquent les sybarites parisiens, tout en se flattant de savoir vivre *si bien et si vite*, genre de vie qui n'est réservé qu'aux Séries passionnées et dont les Parisiens ne connaissent que le désir sans avoir aucune idée de la CHOSE.

EN PASSIONNEL, la Papillonne produit l'accord des caractères, même des contraires; exemple : A et B sont deux personnages d'humeur incompatible, mais il arrive que sur soixante groupes que fréquente A, il s'en trouve un tiers, vingt où ses intérêts coïncident avec ceux de B, et où il tire parti des goûts de B quoique opposés aux siens. Il en est ainsi des goûts de B à l'égard de A; dès-lors sans s'aimer ils ont l'un pour l'autre des ménagements, de la considération, une protection intéressée.

Ainsi l'intérêt qui désunit les amis dans l'état civilisé, réunit les ennemis mêmes dans l'état sociétaire : il y concilie les caractères antipathiques, par coopération indirecte, née de l'engrenage ou papillonnage de fonctions qu'opèrent les courtes séances.

C'est par cette brièveté de séances qu'une série, ne fût-elle que de trente personnes, peut introduire ses sectaires dans cent autres séries, former avec elles des liens d'amitié et d'intérêt. On verra que cet engrenage est indispensable pour arriver aux deux buts principaux qui sont 1° la répartition équitable du triple dividende affecté au capital, au travail et au talent, 2° l'accord

parfait en intérêt par voie de la cupidité qui est aujourd'hui la plus féconde source de discordes.

C'est donc par emploi de la passion la plus proscrite des philosophes, de la Papillonne, que nous allons résoudre tous les problèmes sur lesquels ils ont échoué. Combien ils vont se désespérer de n'avoir jamais fait le calcul des courtes séances et des résultats qu'elles produiraient !

Il faut être comme les moralistes, ennemi de la nature et de l'évidence, pour nier ce besoin de variété, qu'on voit dominer même en affaires matérielles. Toute jouissance long-temps prolongée devient abusive, émousse les organes, use le plaisir : un repas de quatre heures ne se terminera pas sans excès ; un opéra de quatre heures finit par affadir le spectateur. L'ame est exigeante autant que le corps sur cette variété ; aussi les cœurs sont-ils très-sujets au variable chez la grande majorité des deux sexes.

Chaque homme et chaque femme voudraient avoir un sérail si la dépendance et la loi ne s'y opposaient. Les graves Hollandais, si moraux à Amsterdam, ont à Batavia leurs sérails assortis en femmes de trois couleurs, blanches, négresses et métisses. Voilà le secret de la morale, elle n'est qu'hypocrisie adaptée aux circonstances, et jetant le masque dès qu'elle peut le faire impunément.

Les races ont besoin d'alternat et croisement en végétaux comme en animaux. A défaut de cette variété elles s'abâtardissent. Les estomacs ont de même besoin d'alternat : une variété habituelle de mets facilite les digestions ; mais l'estomac rebutera bientôt le meilleur mets, s'il lui est présenté chaque jour.

L'ame se blasera sur l'exercice de toute vertu qui ne sera pas relayée par quelque autre vertu. L'esprit exige aussi cet alternat : les caractères fortement dominés de la passion dite Papillonne, ont besoin d'avoir à la fois deux ou trois intrigues, soit en ambition, soit en amour, lire deux ou trois ouvrages cumulativement.

La terre même veut des alternats de semailles et productions : la plante veut des alternats de reproduction par graines, plants, marcottes, etc. ; le sol veut des échanges et transports de terre ; toute la nature veut donc la variété ; il n'existe au monde que les moralistes et les Chinois qui veuillent la monotonie, l'uniformité ; aussi les Chinois sont-ils les êtres les plus faux et les plus éloignés des voies de la nature.

Les moralistes mêmes approuvent indirectement ce besoin de

variété, car ils nous promettent des *charmes toujours nouveaux* dans l'obéissance à leurs saines doctrines de mépris des richesses, amour de l'ennui, de la mauvaise cuisine, du brouet noir, etc.

Les trois passions, Cabaliste, Papillonne et Composite, étant les plus critiquées par la morale, qui est l'antipode de la nature, on doit présumer que ces passions jouent un grand rôle dans le mécanisme social voulu par la nature ; elles y tiennent le gouvernail, car ce sont elles qui dirigent les Séries passionnées : toute série est faussée en mécanisme, si elle ne favorise pas l'essor combiné de ces trois passions qui forment le genre neutre dans la gamme des douze :

Genre actif, les quatre passions de l'ame, les groupes;

Genre passif, les cinq passions des sens;

Genre neutre, les trois passions mécanisantes;

elles sont neutres parce qu'elles ne sont que jeu de quelques unes des neuf autres; chacune des trois ne peut se développer qu'autant qu'elle met en mouvement au moins deux des neuf autres.

C'est par cette raison qu'elles ont échappé aux regards des analystes, et que personne n'a daigné leur accorder un brevet d'existence : je n'ai pu les découvrir qu'à la suite de calculs sur le genre neutre méconnu des modernes, quoique admis chez les anciens. Sur ce point comme sur tout autre, le génie moderne s'éloigne de plus en plus des voies de la nature, tout en vantant son vol sublime vers la perfectibilité.

Observons que les trois passions neutres conduisent au but, à l'harmonie et à l'équilibre des passions, par tous les moyens que dédaigne la morale; on verra dans le cours de l'abrégé que cet équilibre si vainement rêvé, naît du jeu de la Papillonne qui prévient tous les excès en présentant toujours de nouveaux plaisirs avant qu'on n'ait eu le temps d'abuser du plaisir présent. Elle amène donc les passions à l'équilibre par affluence de plaisirs et non par modération raisonnée, car elle opère par emploi de deux fougues,

La Cabaliste ou fougue réfléchie,

La Composite ou fougue aveugle,

qui toutes deux pousseraient aux excès, même en vertu, sans l'intervention périodique de la Papillonne ou manie de voltiger d'un plaisir à l'autre.

Ainsi les Séries industrielles seront dirigées par trois moteurs

les plus réprouvés de la morale, par deux fougues contrastées que tempérera l'inconstance. Tel est le secret de l'équilibre des passions; l'on n'y arrivera que par des voies opposées à nos visions de modération et de raison glaciale, que par emploi des passions les plus diffamées, telles que la gourmandise et la cupidité : elles sont en régime sociétaire les plus utiles à l'harmonie générale : on en jugera dès la 3e section où commence l'application des principes exposés dans les deux premières.

Nota. Ce chapitre étant le plus important de tous, puisqu'il contient la définition des trois ressorts qui doivent tout diriger, il m'a paru nécessaire de lui donner l'étendue que devrait avoir chaque chapitre d'un sujet aussi neuf. Tout y sera sans couleur faute de détails explicatifs. *Sic voluêre dii :* ainsi l'exige le monopole de génie qui repousse toute idée neuve, et restreint une science nouvelle à quelques pages, en vertu du principe :

« Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis. »

Avec leur bel esprit atteindront-ils au but où conduit ma théorie ? *Attacher à la pratique de la vertu quadruple plaisir des sens et de l'ame, au lieu de quadruple disgrace qu'on en recueille si on se confie aux dogmes de la morale.*

CHAPITRE VI.

Des trois effets obligés en mécanisme de séries passionnées.

Nous passons des trois Causes ou ressorts, aux trois Effets qui en doivent naître. Lorsqu'un point de doctrine est de la plus haute importance et forme la base d'une théorie inconnue, il convient de le reproduire sous diverses faces, afin de le mettre à portée des divers esprits. La méthode la plus régulière peut échouer vers certains lecteurs; il faut donc recourir ici à la précaution usitée en mathématiques où l'on donne la preuve et la contre-preuve. Ce chapitre sera la contre-preuve du précédent; c'est le même sujet expliqué en sens inverse.

Les trois Passions Mécanisantes ou Neutres, sont les Causes en formation de Séries passionnées : car elles poussent en tout sens

à cette distribution; elles produisent trois effets obligés qui sont, dans chaque Série passionnée :

E. de Cabaliste : l'échelle compacte parmi les groupes.

E. de Papillonne : la brièveté et l'option de séances.

E. de Composite : l'exercice parcellaire en fonctions.

Nous allons établir la démonstration sur ces trois effets, prouver qu'ils sont les leviers par lesquels doivent opérer les trois passions, qu'aucune des trois ne peut agir utilement sans l'emploi du levier auquel on la voit ici accolée. Ce sera descendre des causes aux effets, ensuite nous remonterons des effets aux causes.

Déjà j'ai traité de la Cabaliste et de son effet spécial. Dans le cours du chapitre V j'ai démontré la nécessité de *l'Échelle compacte*, pour exciter l'esprit cabalistique, les jalousies et rivalités émulatives entre les groupes : il faut, pour les piquer d'émulation, mettre l'opinion en suspens, créer l'indécision des juges. L'opinion n'hésiterait pas (70), s'il fallait juger sur deux espèces peu voisines, prononcer sur le rang des groupes cultivant la pomme reinette ou la calvine; mais on hésitera, on controversera sur deux variétés de reinette ou de calvine, sur la priorité à donner aux groupes qui les cultivent. Cette balance de suffrages fera naître les jalousies, prétentions, discords et intrigues, entre les groupes cultivant ces deux pommes rivales. Ces luttes sont l'aliment de la passion dite cabaliste; elle repose sur des prétentions échelonnées par variétés et même par ténuités, mais non par espèces : elle veut, dans les séries, la graduation la plus minutieuse, la plus compacte possible.

Je passe à un deuxième levier, *l'Exercice parcellaire* d'où dépend l'essor de la Composite.

La distribution parcellaire consiste à affecter un sous-groupe à chaque menue fonction d'un service : prenons pour exemple la culture d'une fleur, soit la Jonquille.

Le groupe qui s'y adonne a bien des fonctions à remplir, distinguons en trois catégories.

Les *aratoires*; bêcher, fumer, amender, mélanger, arroser les terres, sont autant de fonctions différentes à chacune desquelles on affectera quelques sectaires du groupe, et non pas le groupe entier dont plusieurs membres n'auraient pas de goût pour exercer sur toutes ces branches.

Les *mobilières* : soins des outils et ustensiles, préparation et pose des tentes (car en harmonie tout carreau de fleurs est pa-

rasolé contre le grand soleil et la grande pluie), soin du belvédère et des vêtements de travail qui y sont déposés. (Chaque groupe a un pavillon d'abri à proximité du terrain de ses cultures.)

Les *reproductives*; soin des bulbes, leur évulsion et séparation, l'étiquetage et classification des variétés, cueillette et conserve des graines, semis de graines.

Enfin la fonction pivotale, celle des archives, puis l'accessoire, celle des rafraîchissements.

Voilà pour le moins une douzaine de fonctions distinctes. Aucun sectaire ne voudra les exercer toutes, il en adoptera seulement une ou deux, trois au plus; il faudra donc former une douzaine de sous-groupes affectés à chacune de ces fonctions parcellaires : l'Attraction industrielle étant toujours parcellaire et jamais intégrale, on serait assuré d'ennuyer et rebuter tous les sectaires, si on exigeait que chacun d'eux vaquât à toutes les fonctions : mais le groupe ne fût-il que de douze personnes on pourra aisément en former douze groupes chacun de trois, quatre, cinq individus passionnés pour telle branche et même pour plusieurs des douze.

Examinons comment cet exercice parcellaire est une source d'enthousiasme et de luxe industriel, développant la passion dite Composite.

Chacun des sous-groupes se passionne fortement pour la parcelle d'industrie qu'il a choisie, et y développe la dextérité, l'intelligence qu'on apporte dans toute fonction attrayante préférée : il en résulte que chacun des douze sous-groupes se repose sur les onze autres du soin d'élever toutes les autres branches à la perfection : chacun dit aux onze autres : nous soignerons au mieux la parcelle que nous choisissons, soignez de même la vôtre et tout l'ensemble sera parfait.

La confiance, l'amitié, le charme seront d'autant plus vifs qu'on aura donné plus d'extension à cet exercice parcellaire, appliquant chaque individu aux fonctions où il excelle et qu'il préfère.

Pourquoi le travail en civilisation est-il accablant *même dans le cas d'attraction?* c'est que le maître est obligé de veiller à tout. J'en ai souvent conféré avec des florimanes obligés de s'adjoindre pour la grosse besogne des mercenaires qui volent graines et bulbes, si on leur commet le soin de les planter, arracher, recueillir; et qui, loin de prendre aucun intérêt au travail, le traînent en longueur, le compromettent pour être occupés une

journée de plus. Aussi arrive-t-il qu'un homme qui veut cultiver fleurs ou fruits, tombe dans le dégoût ; il est dupé, volé, partout où il n'est pas présent ; il est servi gauchement par ceux des mercenaires qui ont de bonnes intentions ; ses travaux agricoles ne sont pour lui qu'un calice d'amertume, sans parler des risques de vol. On a vu un maréchal de Biron mourir de chagrin de ce que tous les fruits du jardin qu'il soignait lui-même furent volés en une nuit. Voilà les charmes de la civilisation perfectible, voilà les doux plaisirs que la morale garantit aux amis des travaux champêtres.

Comparez à ce mécanisme de fourberies qu'on nomme civilisation, les plaisirs d'une industrie exercée sociétairement et parcellairement, dans un ordre de choses où *le vol et la fraude sont impossibles*; comparez au triste sort d'un agronome civilisé, le contentement de ces douze sous-groupes dont chacun, sûr d'exceller dans sa parcelle favorite, se repose sur les onze autres du soin d'élever toutes les branches du travail à la perfection où il élève la sienne ; et décidez après cela si l'industrie civilisée est compatible avec la nature de l'homme qui se plaint à bon droit de n'y trouver qu'un abîme de piéges et d'inquiétudes, qu'un océan de disgrâces.

Envisageons maintenant le mode parcellaire comme voie du luxe industriel nécessaire pour alimenter la Composite, ou exaltation qui n'admet rien de modéré en plaisirs.

Chacun des douze sous-groupes cultivant telle fleur, tient à stimuler les autres, en leur prouvant qu'il est un digne coopérateur ; il veut, à cet effet, donner le plus grand lustre à la parcelle de travail qu'il a choisie ; de là naissent les subventions personnelles pour le faste de chaque branche.

Crésus est membre du sous-groupe des tentes de la renoncule glacée (à deux couleurs, une en dessus, une en dessous). Lucullus est un sectaire de la renoncule panachée-jaspée : tous deux, très-jaloux du suffrage public, veulent faire briller leur fleur favorite : ils font les frais de tentes somptueuses en étoffe de soie à franges, festons et panaches. La phalange ne fournirait que des tentes élégantes en coutil rayé, ils en veulent de magnifiques, afin que l'étranger, attiré par ce luxe, accoure vers leurs carreaux de renoncules, et qu'elles figurent en reines des parterres de la contrée.

Tout homme riche en fera autant pour les sous-groupes dont

il sera membre ; de là naîtra le luxe général des cultures et ateliers, et par suite le charme industriel porté à l'exaltation qui est nécessaire au jeu de la douzième passion, dite Composite.

L'on va objecter qu'il ne se trouvera pas un Lucullus dans chaque sous-groupe industriel, notamment dans ceux de cordonniers et de savetiers, où les Lucullus ne se presseront pas de s'enróler comme aux œillets et aux renoncules : c'est fort mal jugé. On verra plus loin que l'éducation sociétaire a la propriété de disséminer en toutes fonctions les gens riches, pourvu que cette classe soit en proportion numérique suffisante, et en graduation régulière.

En principe, reconnaissons que l'exercice parcellaire a la propriété de répandre sur l'industrie les deux sortes de charme, le matériel par le faste qu'il crée dans chaque branche, et le spirituel par l'enthousiasme qu'il fait naître dans chaque sous-groupe, ravi d'être dégagé de telles et telles fonctions inhérentes à son travail, et de les voir exercées par des collègues intelligents.

Souvent l'exercice parcellaire s'opère par embranchement : si tel groupe ne fournit pas une masse de sectaires suffisante pour tel service, comme celui des tentes, on pourra, en puisant dans plusieurs groupes ou séries, réunir une masse passionnée pour ce service, et qui exécutera pour divers groupes de fleuristes.

Sans l'exercice parcellaire, les groupes ne jouiraient pas du charme d'identité de goûts ; car, sur douze hommes passionnés pour la culture de l'œillet, aucun des douze n'aura de penchant pour douze fonctions que comporte cette culture, dès-lors ses sectaires tomberaient en discorde, s'ils manquaient à faire une répartition parcellaire des travaux.

D'autre part le charme de contraste n'existerait pas entre deux groupes qui ne seraient pas enthousiastes d'eux-mêmes : le charme ne s'établit que sur des contrastes d'harmonie, et non sur ceux de discorde.

L'exercice parcellaire est donc le moyen d'élever au plus haut degré la passion dite Composite ou exaltante ; en assurer le plein essor. Il repose sur l'exercice parcellaire, comme l'essor de la Cabaliste repose sur l'échelle compacte, poussée aux variétés et ténuités.

J'ai démontré que les deux leviers nommés *échelle compacte* et *exercice parcellaire,* étant appliqués à des séries de groupes libres, y assurent l'essor des deux passions dites Cabaliste et

Composite. Il reste à prouver que le troisième levier, les *courtes séances à option*, étant appliqué à des séries de groupes libres, y assure l'essor de la passion dite Papillonne.

Si l'on suppose que chaque individu ait eu libre choix sur ces courtes séances, plus elles seront courtes et multipliées, mieux on atteindra à l'équilibre de passions, au préservatif des excès.

De là vient que les riches en association sont plus robustes que les pauvres; ils ont plus de moyens de papillonner, varier les séances jusqu'à une trentaine par jour, prévenir la satiété par emploi du *Parcours* ou réunion cumulative de plaisirs nombreux et rassemblés dans une même séance. Les riches n'ont pas ces jouissances en civilisation. Les courtes séances ne donneront plein essor à la Papillonne que dans un ordre où les plaisirs seront exempts de tout danger, et où le papillonnage ne pourra conduire chacun qu'au plus grand bien de ses intérêts et de sa santé.

Au résumé, les trois ressorts organiques de série,

La Cabaliste, ou fougue réfléchie,

La Composite, ou fougue aveugle,

La Papillonne, ou manie de variété,

sont tellement identifiés avec les trois leviers nommés Echelle compacte, Exercice parcellaire et Courtes Séances à option, qu'on peut indifféremment établir la théorie sur les Ressorts ou les Leviers, car ils naissent les uns des autres : l'action de ces six moteurs est inséparable dans une Série passionnée ; et en considérant

Les trois Ressorts comme CAUSES,

Les trois Leviers comme EFFETS,

on peut vérifier de deux manières la régularité d'une série ; car la dissection de son mécanisme doit présenter,

Les trois Causes en action, produisant les trois Effets,

Et les trois effets produits par l'impulsion des trois causes.

C'est une double méthode pour la vérification; et chacun pour s'assurer si une Série industrielle est juste, soit en théorie, soit en pratique, aura l'option de ces deux pierres de touche : il suffit qu'on puisse voir dans une série les trois causes en action, pour qu'on soit assuré d'y trouver les trois effets; *et vice versâ.*

Puisque la théorie sociétaire ne repose que sur l'art de faire mouvoir combinément les trois Passions mécanisantes qui doivent diriger le tout, on ne saurait trop étudier ces trois passions sur lesquelles j'ajoute quelques détails.

Nos moralistes blâment l'*Esprit cabalistique*; cependant les économistes et les littérateurs ne cherchent qu'à l'exciter dans toute branche d'industrie ou de jouissance, par les variations de modes, par la controverse en affaires de goût, en peinture en poésie, etc., sur des raffinements de l'art inaperçus du vulgaire. C'est par une échelle de ces nuances délicates, qu'une Série passionnée sait électriser une vingtaine de groupes, et communiquer ce raffinement cabalistique, des consommateurs aux producteurs; elle dissémine, au sortir des courtes séances, chacun de ses sectaires : ils vont, de la consommation, prendre part à un travail de production, et y porter l'esprit de parti dont ils sont animés.

Nos compagnies administratives, dans leurs messes d'installation, demandent au Saint-Esprit de les préserver de l'esprit de cabale, les rendre tous frères, tous unis d'opinion; c'est inviter le Saint-Esprit à se mettre en révolte contre Dieu; car si le Saint-Esprit anéantissait l'esprit cabalistique, il détruirait la passion que Dieu a créée pour opérer sur les discords que doit contenir toute série bien échelonnée.

Le Paraclet, loin de déférer à leur demande incongrue, laisse les passions dans l'état où Dieu les a créées; aussi voit-on, au sortir de la messe, que les députés, loin de vouloir s'unir d'opinion, vont organiser des comités cabalistiques, des menées d'intrigues et d'esprit de parti. Tel est constamment le fruit de cette prière déraisonnable, où ils invitent l'Esprit Saint à imiter les philosophes, et à vouloir changer les lois de Dieu sur l'emploi des passions.

La Composite est tellement inhérente à la nature de l'homme, qu'on méprise tout être qui a le goût des plaisirs simples, borné à une seule jouissance. Qu'un homme ait une table exquise pour lui seul, sans y inviter jamais personne, il sera criblé de quolibets bien mérités; mais s'il réunit chez lui une compagnie bien assortie, où l'on goûte à la fois *plaisir des sens* par la bonne chère et *plaisir de l'âme* par l'amitié, il sera prôné, parce que ses banquets seront plaisir *composé et non pas simple.*

Une ambition n'est louable qu'autant qu'elle met en jeu les deux ressorts organiques de cette passion, intérêt et gloire : elle est vile, si elle n'a pour mobile que l'intérêt seul, elle est illusion perfide si elle ne tend qu'à la gloire; il faut donc l'élever du simple au composé, en recherchant à la fois l'intérêt et la gloire. Un amour n'est beau qu'autant qu'il est amour composé, réunissant

le double charme des sens et de l'âme; il devient trivialité ou duperie, s'il se borne à l'un des deux plaisirs.

La Papillonne est voie d'équilibre entre les facultés corporelles et spirituelles, gage de santé du corps et de progrès de l'esprit. Elle seule peut créer cette bienveillance générale que rêvent les philosophes, car si l'on dissémine les collaborateurs d'un travail dans cent autres groupes, il arrive de cet engrenage que chaque groupe a des amis dans tous les autres; c'est le contraire du mécanisme civilisé, où chaque profession est indifférente aux intérêts des autres, souvent même hostile avec elles.

La Papillonne est donc la sagesse présentée sous les couleurs de la folie; il en est de même des deux autres.

Ces trois passions sont fort actives chez les enfants, sexe neutre, qui, étant dépourvu des deux passions dites *affectueuses mineures*, amour sexuel et amour paternel, se livre d'autant plus aux trois Passions mécanisantes : aussi voit-on les enfants enclins à *la cabale*, à *l'exaltation* et au *papillonnage*, même dans leurs jeux, qu'ils ne continuent jamais au-delà de deux heures sans varier. C'est d'après cette disposition des enfants, que la manœuvre de série sera plutôt organisée parmi eux que parmi les pères.

J'ai dû définir amplement ces trois passions et les trois leviers qu'elles emploient, afin de prévenir les dispositions arbitraires en fondation sociétaire. On aura sur chaque Série industrielle deux trinités de règles dont il faudra vérifier l'observance; et toute dérogation à l'une des six règles rendra une série suspecte, comme un or qui, à la touche, se montre inférieur en titre. C'est par cette épreuve qu'on pourra se convaincre que tous les établissements soi-disant sociétaires, qu'on forme en Angleterre et en Amérique, sont vicieux au suprême degré, puisqu'on n'y connaît, ni la formation et l'emploi des Séries passionnées, ni les six règles à observer dans cette formation, qui est l'affaire primordiale en mécanique sociétaire.

Il reste à expliquer en quel sens les Séries passionnées tendent collectivement à l'unité d'action qui est but de Dieu en mouvement social comme en matériel.

Les passions sont distinguées en trois ordres, l'actif ou les quatre affectueuses, le passif ou les cinq sensuelles, et le neutre ou les trois mécanisantes qui opèrent en développant combinément les deux autres ordres; elles opèrent en action unitaire, car elles n'entravent rien, elles développent les trois ordres en pleine affinité.

La morale, au contraire, veut mettre en lutte les trois ordres de passions; elle veut que celles de l'âme étouffent les impulsions des sens, que la raison réprime celles de l'âme, et que les neutres soient exclues d'intervention; elle tend donc à étouffer ou faire entrechoquer les trois ordres de passions, sacrifier les unes aux autres, au lieu de les associer dans un développement commun et libre à toutes, d'où naîtrait l'unité d'action.

Le système de la philosophie n'établissant que divergence, entraves et conflits dans le jeu des passions, est une duplicité d'action organisée en tous sens; il est l'opposé de l'unité et doit donner des résultats contraires à ceux de l'unité; elle nous ferait jouir d'un bonheur composé et non pas simple, bonheur des sens et de l'âme à la fois; la morale qui met les passions en conflit et sacrifie l'une à l'autre, ne produit que malheur composé et non pas simple, malheur des sens et de l'âme chez l'immense majorité.

Aussi le juste qui sous le régime sociétaire obtiendrait la fortune et l'honneur, ne recueille-t-il que pauvreté et diffamation sous le régime philosophique ou civilisé. C'est un résultat dont on s'indigne et qu'on trouvera fort sage quand on connaîtra les lois du mouvement social; car Dieu nous laissant le libre arbitre, l'option pour ses lois ou pour celles des philosophes, nous devons attendre des lois de l'homme tous les résultats opposés à ceux des lois de Dieu, double bonheur pour les méchants et double malheur pour les bons : tel est l'effet constant de la civilisation ou régime philosophique.

Dieu déplore comme nous cet état de subversion inévitable dans les premiers âges d'un globe; il nous laisse toujours libres d'en sortir : l'attraction qui nous interprète son code sociétaire, ne cesse jamais de se faire entendre; il nous est toujours facile d'en calculer les impulsions, d'en déterminer le mécanisme et d'organiser le régime des Séries passionnées où elle veut nous conduire.

CHAPITRE VII.

Des séries faussées. — Correctifs à y appliquer.

A la suite des règles prescrites dans les chapitres V et VI, il faudrait donner quelques applications ou exemples de Séries faussées; des *Cacographies passionnelles* qui exerceraient le

lecteur à discerner dans quels cas une série passionnée remplit les conditions d'attirer à l'industrie, dans quel cas la série est faussée, mal équilibrée et susceptible de corrections.

Pour bien concevoir la méthode exacte, il faut étudier la fausse. J'en avais préparé des exemples dans les deux séries suivantes, A et B, contenant chacune sept groupes de cultivateurs de poires.

SÉRIE A *très-faussée.*

AILE SUPÉRIEURE.	*Poires cassantes.*	Groupe du martin-sec. — du messire-jean.
CENTRE. .	*Poires fondantes.*	Groupe du beurré-blanc. — du beurré-gras. — du beurré vert-piqueté.
AILE INFÉRIEURE.	*Poires farineuses.*	Groupe du bon-chrétien. — du rousselet.

Groupes.	SÉRIE B *peu faussée.*	
AILE SUPÉRIEURE.	1, 2 :	cultivant 2 sortes de beurré blanc.
CENTRE.	3, 4, 5,	— 3 sortes de beurré gris.
AILE INFÉRIEURE. .	6, 7.	— 2 sortes de beurré vert.

Il faudrait expliquer dans quel cas ces séries violeront ou observeront les règles de *rivalité, exaltation, engrenage,* établies chap. V; et les règles de *échelle compacte, courtes séances, exercice parcellaire,* établies chap. VI; comment la série B se rapprochera de ces règles tout-à-fait violées par la série A; comment cette série A manquera des quatre ressorts de sympathie, en identité, en contraste, en perfection spéciale, en perfection collective.

Pour traiter exactement ce sujet, il faudrait un chapitre de même étendue que les précédents V et VI : d'autres qui suivront exigeraient encore plus d'étendue.

Cependant des critiques notables et dignes de foi en pareille matière, exigent une extrême brièveté, trois cents pages, sous peine de ne pas être lu. Il faut donc se borner à indiquer les sujets dont on devrait traiter. Les effleurer, ce serait créer des doutes au lieu de donner des éclaircissements.

Les discussions contenues dans ce chapitre que je franchis, tendaient à prouver :

Qu'il y a lacune de discords dans toute série industrielle échelonnée par espèces, comme serait une série de douze groupes cultivant douze espèces de fleurs bulbeuses, Tulipe, Lys, Jonquille, Narcisse, Tubéreuse, Iris, Dahlia, etc., qu'il faut échelonner les groupes d'une série, au moins par variétés, et préférablement par ténuités et minimités, jamais par espèces, encore moins par genres, les variétés étant la plus basse des graduations d'où naîsse le discord.

J'ai déjà établi ce principe en traitant de l'échelle compacte qui peut seule créer la controverse, l'obstination des partis et l'émulation qui s'ensuit. Il faut amener les groupes vicinaux d'une série au point de se traiter respectivement d'esprits faux, de profanes, d'hérésiarques, gens sans goût et sans raison. La série B indiquée ci-dessus approcherait de ce mécanisme de discords obstinés, tandis que la série A ne produirait que l'apathie, la fraternité.

La série A n'exciterait aucun intérêt parmi les autres; la série B aurait de tous côtés des partisans qui s'entremettraient à ses intrigues. Elle serait engrenée d'intrigue avec la masse de la phalange, lien que la série A ne saurait pas créer. Celle-ci a le vice d'embrasser une culture de région et non de canton, car on ne trouvera presque jamais un canton d'une lieue carrée, dont les terres puissent convenir aux trois genres de poires cassantes, fondantes et farineuses. La nature varie les qualités de sol, de lieue en lieue, de deux en deux, de trois en trois lieues; dès-lors une série qui voudra adopter trois genres, courra le risque d'échouer dans deux, être faussée par insuffisance d'attraction et d'enthousiasme.

Au contraire, une série qui n'embrasse qu'un genre ou moitié d'un genre, et qui en perfectionne les variétés et ténuités, excite l'enthousiasme dans les cantons voisins comme dans le sien; elle atteint à l'engrenage interne et externe en intrigues.

Cette règle est l'opposé des méthodes civilisées où chaque province, chaque village voudrait s'assortir de toutes les espèces, et se passer de tout achat chez les voisins. On suit le principe contraire en harmonie; un canton aime mieux se borner à une espèce de poire ou de pomme de terre, en cultiver vingt variétés ou ténuités, et en fournir vingt charriots aux cantons voisins, de qui il recevra vingt charriots d'autres espèces que son terrain n'élèverait pas à la perfection nécessaire pour le mécanisme d'at-

traction passionnée. Toutefois ajoutons que, dans l'état sociétaire, on n'aura pas à redouter les fourberies commerciales qui aujourd'hui font redouter les échanges et obligent chacun à cultiver vingt espèces de légumes ou de fruits, pour se préserver de relations avec des voisins malveillants et trompeurs.

J'ai dit (64) que ceux qui essaieront de fonder sans moi une phalange d'essai, tomberont dans mille erreurs sur la distribution de leurs Séries passionnées ; ils en fausseront les neuf dixièmes, tout en croyant suivre littéralement les règles, comme dans la série A, qui, au premier coup d'œil, semble très-régulière, et qui pourtant est un assemblage de tous les vices ;

Son centre manque de lien avec les deux ailes,

Chaque aile est d'échelle lâche, non compacte (54),

Chaque division est apathique faute de discords.

J'y compterais bien d'autres vices, quoique le centre soit bon, si on l'envisage isolément.

Des séries distribuées de la sorte, ne formeraient qu'une cacophonie et non pas une harmonie passionnée ; non seulement elles avorteraient en Attraction industrielle, mais elles échoueraient tout net en mécanisme de répartition, puis on s'en prendrait à l'inventeur, on dirait que sa théorie est une belle chimère. J'ai donné pour cette distribution des règles très-précises, aux chap. V et VI ; il eût convenu d'ajouter ici des cacographies, pour habituer l'étudiant à l'application complète de la méthode ; si elle n'est pas suivie en plein, on verra tout le mécanisme industriel manquer de rivalités, d'exaltation et d'engrenage.

Le principal vice de la série A est le défaut de discords entre groupes contigus ; les espèces 1, 2, 6, 7, n'ont point de rivalités avec le centre qui, de son côté, n'en a point avec elles. Tout le mécanisme de rivalité et d'émulation tombe, si l'échelle n'est pas bien compacte. Indiquons le remède à ce vice, le moyen de rétablir la compacité, qui interdit toute échelle d'espèces.

Je suppose que, dans une phalange, les goûts se manifestent de manière à former la série A, il faudra bien la tolérer, toute vicieuse qu'elle est, car on ne doit jamais entraver l'essor de l'attraction ; mais l'art viendra au secours de la nature, et pour ramener cette série à la compacité, l'assemblée directrice, ou aréopage de phalange, examinera d'abord laquelle des cinq espèces contenues dans la série convient le mieux au terrain local : je suppose que ce soit l'espèce fondante nommée Beurré ; il faudra manœuvrer

pour faire prévaloir cette culture, sans contrarier l'attraction de personne. On déclarera donc que les quatre espèces des ailes sont inconvenantes au terroir, et ne peuvent pas illustrer le canton, figurer dans son écusson (1). Elles seront mises *en éclipse*, et devront porter au drapeau la cravate de demi-deuil, crêpe violet à frange d'argent, indiquant le désavœu du canton.

En même temps on fera des efforts pour organiser une série complète en Beurés, comme celle B, l'élever à dix, douze, quinze groupes; et organiser, s'il se peut, une seconde série de poires fondantes, Bézy ou autres, afin d'engager pleinement le genre où il peut exceller.

Quant aux quatre groupes éclipsés, s'ils donnent des fruits passables, on les adjoindra comme rameaux bâtards à des séries de leur espèce, qui excelleront dans d'autres cantons.

Dans tout jugement sur les espèces à éclipser, la faveur ne peut avoir aucune influence, car c'est la contrée entière qui est juge *par le fait*, par son empressement ou son insouciance à demander commercialement tel produit. Les sortes qui ne trouvent que peu ou point d'acheteurs, sont évidemment médiocres et passibles d'éclipse.

En suivant cette marche, tout canton se restreindra aux espèces où il pourra exceller en culture ou fabrication, et négligeant tout ce qu'il pourrait produire en qualité médiocre, il le prendra par assortiment semblable à la série B, dans les cantons qui y excelleront, et à qui il vendra pareil assortiment de sortes où il excellera lui-même.

Toutes ces fournitures seront faites par échelle assortie, graduée et compacte. Une phalange ne vend pas mille quintaux de blé en telle qualité, elle vend mille quintaux distingués en échelle de cinq, six, sept nuances de saveur dont elle a fait l'épreuve en

---

(1) En harmonie, les armoiries ou écussons ne sont pas insignifiants comme parmi nous; ils sont emblématiques des moyens d'industrie et de célébrité que possède une phalange; ils représentent ses richesses naturelles et artificielles.

La civilisation toujours déraisonnable, ne choisit que des écussons vides de sens, un lion passant, une croix potencée, un champ de gueules au pal de sable, et autres niaiseries dignes d'une société qui n'est en tout sens qu'un chaos de déraison et de fausseté.

boulangerie, et qu'elle fait distinguer selon les terrains de récolte et les méthodes de culture.

Sur les moindres denrées ou légumes, une phalange ne vendrait jamais en total une de ses qualités; on ne livre commercialement qu'une échelle de variétés assorties, parce qu'il faut consommer par séries de qualités, afin d'établir parmi les producteurs des séries bien intriguées; il faut lier exactement la consommation à la production, appliquer à toutes deux un mécanisme identique : cet ordre sera expliqué aux sections suivantes.

Dans l'état sociétaire, chaque canton ne produira que des denrées exquises; mais chacun aura besoin de s'approvisionner chez vingt de ses voisins, contre l'usage des civilisés. Le commerce vicinal des harmoniens sera au moins centuple du nôtre, car sur chaque légume, rave ou chou, une phalange tirera dix approvisionnements de dix phalanges voisines, chez qui elle prendra dix chargements de choux renommés, en leur envoyant autant de chargements de la qualité de choux où elle excellera, et qu'elle livrera par échelle de saveurs graduées.

Cet énorme commerce ne s'établira que sur les bonnes qualités seulement; les médiocres ne trouveront pas d'acheteur, parce que leur emploi fausserait le mécanisme d'attraction industrielle, les trois règles de rivalité, exaltation, engrenage.

Un tel mécanisme sera le contraire de notre monde à rebours, de notre civilisation perfectible, où tout le mouvement industriel s'opère à contre-sens des trois règles ci-dessus. Aussi voit-on chez nous les denrées de mauvaise qualité vingt fois plus abondantes et plus faciles à placer que les bonnes auxquelles personne ne veut mettre un juste prix, et qu'on ne sait pas même distinguer des mauvaises : la morale, habituant les civilisés à manger le bon et le mauvais indifféremment. Cette brutalité de goûts est l'appui de toutes les fourberies mercantiles et agricoles, ainsi qu'on en jugera par le parallèle des deux mécanismes sociétaire et civilisé.

CHAPITRE VIII.

Des sortes et doses d'Attraction.

Pour complément des notions élémentaires, analysons les degrés de l'Attraction industrielle et les emplois à en faire. Ces degrés sont au nombre de trois :

L'Attraction directe ou convergente,

L'indirecte ou mixte,

L'inverse ou divergente et faussée,

1° L'attraction est DIRECTE quand elle naît de l'objet même sur lequel s'exerce une industrie. Archimède, en étudiant la géométrie; Linnée, la botanique; Lavoisier, la chimie, ne travaillent point par appât du gain, mais par un ardent amour de la science. Un prince qui cultive des œillets, des orangers, une princesse qui élève des serins, des faisans, ne travaillent pas par cupidité, car ce soin leur coûtera plus qu'il ne leur produira; ils sont donc passionnés pour l'objet même, pour la fonction même.

Dans ce cas, l'attraction est directe ou convergente avec le travail; cette sorte d'attraction règnera dans les sept huitièmes des fonctions sociétaires, lorsque les Séries passionnées seront méthodiquement formées.

La plupart des espèces animales et végétales domestiques peuvent exciter l'attraction directe en régime sociétaire : elle pourra s'appliquer au pourceau même, quand les Séries industrielles seront bien intriguées.

2° L'attraction n'est qu'INDIRECTE quand elle naît d'un véhicule étranger à l'industrie, d'une amorce suffisante pour en faire surmonter passionnément les goûts, sans appât de gain. Telle est la situation d'un naturaliste qui entretient des reptiles dégoûtants, des plantes vénéneuses; il n'aime pas ces êtres immondes auxquels il donne des soins, mais le zèle pour la science lui fait surmonter le dégoût avec passion, même sans bénéfice.

Cette attraction indirecte s'adaptera aux fonctions sociétaires dépourvues d'attrait spécial; elles formeront un huitième dans la masse des travaux d'une phalange.

3° L'attraction DIVERGENTE ou faussée, est celle qui discorde avec l'industrie et l'intention; c'est la situation où l'ouvrier n'est mu que par besoin, vénalité, considérations morales, sans gaîté, sans goût à son travail, sans enthousiasme indirect.

Ce genre d'attraction, inadmissible dans les Séries passionnées, est pourtant le seul que sachent créer la politique et la morale : c'est celui qui règne dans les sept huitièmes des travaux des civilisés. Ils haïssent leur industrie, elle est pour eux une alternative de famine ou d'ennui, un supplice où ils vont à pas lents, d'un air pensif et abattu.

Toute attraction divergente est une répugnance réelle, un état

où l'homme s'impose à regret un supplice. L'ordre sociétaire est incompatible avec ce troisième genre ; et jusque dans les occupations les plus répugnantes, comme le curage des égoûts, il doit atteindre au moins à l'attraction indirecte, mettre en jeu des ressorts exempts de vénalité, des impulsions nobles comme esprit de corps, esprit religieux, amitié, philanthropie, etc.

Il faudra donc parvenir à bannir tout-à-fait d'une phalange sociétaire l'attraction divergente, travail de *pis-aller*, fondé sur la crainte du besoin.

Plaçons ici le parallèle des sortes et doses d'attraction industrielle dans les deux régimes.

L'ordre civilisé présente :

4/9 d'attraction indirecte;

7/9 d'attraction divergente, répugnance passive;

4/9 de répugnance active, ou refus d'industrie de la part des riches oisifs, des filous, des mendiants, etc., etc.

L'analyse du régime sociétaire présentera :

4/9 d'attraction indirecte ;

7/9 d'attraction directe ;

4/9 de chômage, obligé par maladie, infirmité, vieillesse ou basse enfance, mais non par goût.

L'attraction directe s'étendra donc à l'immense majorité des travaux, et l'indirecte au surplus : celle-ci y sera encore très-forte, et égale aux plus véhémentes que nous connaissions.

L'appât du gain qui, chez le salarié, n'excite qu'une attraction divergente, un pis-aller d'option entre la famine et l'ennui, sera souvent un ressort noble dans l'association ; par exemple : s'agit-il d'une invention urgente et négligée, comme le moyen préservatif de la fumée, l'ordre sociétaire saura allier les deux amorces de cupidité et de gloire. Je suppose qu'il offre un prix de dix francs pour la découverte du procédé anti-fumeux. Celui qui résoudra le problème recevra solennellement, de la part du globe, une somme de *cinq millions* de francs, à répartir sur chacune des cinq cent mille phalanges que pourra former la population actuelle. L'inventeur recevra aussi un diplome de magnat du globe, jouissant par toute la terre des honneurs attachés à ce rang. (Quel est l'aveuglement de ces savants ennemis de la théorie sociétaire qui va les élever à une si haute fortune !)

Elle serait colossale même dans les plus petites branches ; car si une bagatelle, ode ou symphonie, est récompensée à deux sous

par vote de la majorité des cinq cent mille phalanges du globe, l'auteur en reçoit la notification par le congrès d'unité sphérique. Muni de cette pièce, il fournit sur Constantinople (siège naturel du congrès) une traite de la somme de cinquante mille francs. Il peut gagner plusieurs fois dans le cours d'une année, cette somme et de plus fortes. Une bonne pièce dramatique obtient-elle un franc ? C'est pour l'auteur cinq cent mille francs comptant; plus, un produit de vente des exemplaires, au moins dix par phalange, soit cinq millions d'exemplaires, sans possibilité de fraude ni contrefaçon. Si on accorde à l'auteur quatre sous de profit par exemplaire, c'est encore un million. Total, quinze cent mille francs de bénéfice pour une bonne pièce, tragédie ou comédie, avec garantie que l'examen, l'admission et la représentation ne pourront pas être différés d'un instant, et qu'aucune intrigue ne pourra prévaloir dans le jugement à porter. (*Voyez* I, 352.)

Je ne crains pas d'assurer que bientôt les corps savants déclareront eux-mêmes qu'ils étaient en démence lorsqu'ils repoussaient la théorie sociétaire plus désirable pour eux que pour aucune autre classe de civilisés.

La deuxième attraction, *l'indirecte*, qu'on n'emploiera que rarement en régime sociétaire, peut fournir encore de puissants moyens; en voici un exemple.

En 1810, une mine de houille fut inondée à Liége, et quatre-vingts ouvriers y étaient enfermés sans subsistance. Pour les délivrer à temps, il fallait faire en très-peu de jours une percée considérable : tous leurs camarades s'y entremirent avec ardeur; les plus forts sollicitaient la préférence par point d'honneur, et l'on fit en quatre jours un travail auquel des salariés auraient employé vingt jours. Aussi les relations disaient-elles : *Ce qu'on a fait en quatre jours est incroyable;* et ce n'était pas par vénalité, car les ouvriers se croyaient insultés quand on leur parlait d'argent pour les encourager à forcer de travail et sauver leurs camarades enfouis.

Il est donc évident qu'un ouvrage répugnant par lui-même, comme celui d'une percée de mineurs, peut devenir *attrayant indirectement*, s'il est soutenu d'impulsions nobles. Telle est la faculté dont jouissent les Séries passionnées : elles créent une quantité de ces attractions indirectes, qui sont au moins égales en force aux directes : on en jugera à l'article PETITES HORDES.

J'ajoute sur l'attraction indirecte un second exemple. A l'assaut

de Mahon, les soldats français escaladèrent des rochers si escarpés, que le maréchal de Richelieu ne concevant pas comment ils avaient pu réussir, voulut le lendemain, par forme de parade, faire une répétition de cet assaut. Les soldats ne purent pas gravir de sang-froid ces rochers qu'ils avaient escaladés la veille sous le feu de l'ennemi. Cependant ce n'était pas l'espoir du pillage qui les avait stimulés, car il n'y a rien à piller dans une citadelle : c'était l'esprit de corps, la fougue aveugle qu'une masse passionnée communique à chacun de ses membres. Dans ce cas, les coopérateurs font des prodiges incroyables pour ceux mêmes qui les ont opérés. (Effet de la douzième passion, Composite ou exaltante.)

On en a vu tant d'exemples, que cette belle propriété de l'attraction indirecte aurait dû fixer enfin l'attention. Notre siècle, engoué d'industrialisme, aurait dû mettre au concours la recherche des moyens d'appliquer à l'industrie l'une ou l'autre des deux attractions, directe et indirecte, qui enfantent des prodiges. Les animaux industrieux, castors, abeilles, ont reçu de la nature le don d'attraction *directe* pour leur industrie ; cette nature n'aurait-elle point en réserve quelque moyen de communiquer à l'homme la faculté d'attraction industrielle dont jouissent les animaux ?

Ici une redite (26) est nécessaire ; la philosophie nous enseigne *qu'il ne faut pas croire la nature bornée aux moyens connus.* Cette nature peut donc avoir quelques moyens inconnus de nous, pour introduire l'attraction dans l'exercice de l'industrie, mais où chercher ces moyens ? C'est encore la philosophie qui nous l'apprend, car elle ordonne « d'explorer en entier le domaine de la » science, croire qu'il n'y a rien de fait tant qu'il reste quelque » chose à faire. » Or, tout est à faire en recherches sur l'Attraction, sur son analyse et ses emplois ; on n'a pas encore commencé ni proposé ce travail, on n'a pas même fait la distinction préalable des trois sortes d'attractions que je viens de définir ; c'est un sujet dont la philosophie s'obstine à empêcher l'étude : et cependant comment résoudre le problème d'introduire l'attraction directe et indirecte dans l'exercice de l'industrie, si on ne veut pas consentir à étudier l'Attraction par analyse et synthèse ? *Quærite et invenietis.*

APPENDICE A LA PREMIÈRE SECTION.

CHAPITRES OMIS.

J'y ai traité huit sujets élémentaires, et j'en ai omis au moins double et triple nombre : on s'apercevra de cette lacune; par exemple, on trouve dès les premières lignes de la Section, un tableau des quatre groupes distingués en deux majeurs et deux mineurs. Là-dessus le lecteur dira : « Que signifie cet argot scien- » tifique de groupes majeurs et mineurs ? » On ignore qu'il faudrait pour l'expliquer un ample chapitre, puis un autre pour classer les quatre groupes en deux composés et deux simples, et pour indiquer les caractères qui motivent cette division.

A cela on réplique : « dites-nous les choses en sommaire. » J'y consens pour faire voir que trop de brièveté embrouille une matière neuve au lieu d'en donner des notions satisfaisantes. Essayons

La différence du majeur au mineur tient aux influences des deux principes, matériel et spirituel, nommés CORPS ET AME. Les groupes de famille et d'amour sont d'ordre mineur, parce que le principe matériel y domine, surtout dans celui de famille qui est fixément sous le joug du matériel, car on ne peut pas rompre le lien du sang, changer de parents comme on change d'amis, d'amours, d'associés. Le groupe familial n'est donc pas libre : par suite de cette chaîne perpétuelle, il est vicieux en mécanique de passion, et ne peut y produire le bien que par absorption de son caractère anti-social, de son égoïsme qui porte un père à sacrifier la société à sa famille, se croire tout permis pour l'intérêt de sa femme et de ses enfants.

Le groupe d'amour quoique fortement assujetti au principe matériel n'en est pas esclave : le principe spirituel domine parfois en lien d'amour, comme quand on quitte une très-belle maîtresse pour en prendre une sans beauté, dont l'esprit ou les qualités vous ont captivé. Ainsi ce groupe n'étant pas sous la dépendance exclusive du matériel est le plus noble des deux mineurs.

Le groupe d'ambition ou lien corporatif a pour dominantes la gloire et l'intérêt. Il est influencé par la richesse ou matière industrielle, qui est plus noble que la corporelle; à ce titre et à celui d'amour de la gloire il est de l'ordre majeur, de celui où domine le principe spirituel.

Le groupe d'amitié est presque entièrement dégagé du matériel; à part les convenances d'industrie, il est tout au principe spirituel. Il est donc d'ordre majeur. (*Voyez* sur les huit ressorts élémentaires des quatre groupes. III, 347.)

J'appelle *composés* les deux groupes d'ambition et d'amour, parce qu'ils ont *dans les Séries passionnées et non pas en civilisation*, la propriété de développer en équilibre direct les deux principes, matériel et spirituel, maintenir en juste balance les ressorts de l'âme et des sens, tout en leur donnant libre cours.

Les deux autres groupes sont d'ordre simple, parce qu'ils ne peuvent arriver à l'équilibre des sens et de l'ame que par voie indirecte; il faut que l'un se rallie à la matière dont il est trop dégagé (voyez ce ralliement, section 4e Petites Hordes); et que l'autre se dégage de la matière dont il est trop esclave (*Voyez* 5e section les adoptions sympathiques et les heiries disséminées.) deux groupes n'arrivent donc à l'harmonie que par voie indirecte ou dérogation à leurs caractères essentiels.

Les deux définitions qu'on vient de lire laissent trop à désirer; elles effleurent des points de doctrine qui auraient besoin de longs commentaires; elles obscurcissent le sujet au lieu de l'expliquer; elles prêtent le flanc aux sceptiques et aux ergoteurs; c'est pour éviter cet inconvénient que souvent je franchirai telle question, je glisserai sur telle autre. Non que je sois embarrassé de fournir tous les éclaircissements; j'ai, sur les problèmes d'harmonie, dix fois plus de solutions à donner qu'on n'aura d'objections à élever; mais je dois négliger ce qui nous engagerait trop avant dans la théorie. Quant aux exposés sommaires qu'on demande, je viens de prouver qu'ils ne serviraient qu'à élever des doutes au lieu de répandre des lumières.

Pour satisfaire sur cette double division des groupes,

En *majeurs et mineurs*, en *composés et simples*,

il faudrait au moins deux chapitres de l'étendue des V et VI, et autant sur chaque propriété contrastée des quatre groupes : soit celle d'entraînement; s'il s'agit de braver un péril dans le cas de guerre ou d'incendie, les quatre groupes sont soumis à des influences très-différentes.

Groupe d'amitié : tous s'entraînent confusément.
= d'ambition : le supérieur entraîne l'inférieur.
= d'amour : le féminin entraîne le masculin.
= de famille : l'inférieur entraîne le supérieur.

(*Voyez* III, 345, 346, les contrastes des groupes en influence relative au ton et à la critique.) L'examen de chacun de ces sujets est indispensable en étude des groupes, et obligerait à de longs développements, des parallèles et des contrastes, le tout étayé d'application aux propriétés des quatre sections coniques, types des quatre groupes. (48)

Brisant sur ces problèmes je me borne à rappeler que l'Attraction passionnée qu'on a prise pour une amusette, est une science immense et géométrique ; et puisqu'on n'en veut admettre qu'un aperçu très-succinct, il faut s'en rapporter sur le choix des matières, au seul homme qui ait parcouru pendant trente années ce nouveau monde scientifique. L'abrégé qu'on désire aura atteint son but, s'il amène les lecteurs à reconnaître l'impossibilité d'exposer superficiellement cette vaste science à laquelle je comptais donner non pas un abrégé, mais neuf gros volumes compactes, dont deux furent publiés en 1822, pour préluder sur les diverses branches et sonder l'opinion sur l'étendue qu'il conviendrait de donner à chacune. Au lieu de m'éclairer sur ce point, on m'a répondu par des invectives, récompense ordinaire des inventeurs, surtout en France.

Ici je me bornerai aux documents nécessaires pour un essai approximatif d'association domestique et agricole. Quand cet essai sera fait, on reconnaîtra l'importance de la nouvelle science, et on regrettera inutilement d'en avoir manqué le traité. Notre dix-neuvième siècle suit ici la marche du quinzième, qui se décida à croire au nouveau monde continental, lorsqu'il vit Colomb de retour avec les blocs d'or et les sauvages cuivrés. Ces conversions *in extremis* ou retour à la bonne voie quand le péché n'est plus possible, sont habituelles chez la civilisation moderne ; elle niera le *nouveau monde industriel* jusqu'au dernier moment ; peu importe, puisqu'il suffira d'un petit comité de fondateurs pour opérer subitement la métamorphose universelle : *pauci*, *sed boni*.

SECTION DEUXIÈME.

DISPOSITIONS DE LA PHALANGE D'ESSAI.

TROISIÈME NOTICE.

PARTIE MATÉRIELLE DES PRÉPARATIFS.

CHAPITRE IX.

Préparatifs en matériel et personnel. — Admission installation successive.

Je dois prévenir dès le début, et je devrai rappeler fréquemment que, pour être en état de diriger une approximation sociétaire ou phalange *d'échelle réduite*, il faut connaître le mécanisme de la phalange de pleine échelle à dix-huit cents personnes. L'opération en échelle réduite n'emploiera que le quart des capitaux qu'exigerait l'autre; mais on ne pourrait pas juger des réductions que chaque branche peut subir en petite échelle, si on ne connaissait pas le plein mécanisme, l'harmonie en grande échelle. C'est celle qu'on va décrire dans les cinq sections de principes et application, 1, 2, 3, 4, 5; elles serviront de base pour le calcul de l'échelle réduite placée à la suite de la 5e section. Il faudra donc, lorsqu'on trouvera les perspectives trop éblouissantes, se souvenir qu'on n'opérera pas si grandement, mais qu'il faut connaître ce mécanisme de haute harmonie des passions pour déterminer les réductions dont il est susceptible dans ses bas degrés.

Je distingue les préparatifs matériels en trois branches :

1° La formation de la compagnie actionnaire;

2° Les constructions, approvisionements, plantations;

3° Les engagements et installations successives.

1° *Formation de la compagnie :* Comme il faudra suivre à cet égard une marche très-opposée aux méthodes usitées, éviter la cohue des petits actionnaires, *pauci sed boni*, je crois à propos de renvoyer ce sujet à l'article CANDIDATURE placé à la post-face. Bornons-nous à supposer cette compagnie toute formée, et pourvue du capital nécessaire pour fonder en grande échelle, puisque c'est sur la grande échelle qu'il faut étudier la théorie, pour savoir fonder en échelle réduite.

2° Les *distributions matérielles du canton d'essai.* Elles seront exposées dans tout le cours de cette 2e section, ainsi que les dispositions relatives au mécanisme d'attraction, point sur lequel une compagnie d'actionnaires tomberait à chaque pas dans de graves erreurs, si elle se guidait sur le préjugé dominant.

3° Les *engagements, admissions et installations consécutives.* On suivra à cet égard une méthode opposée à celle des établissements civilisés, où l'on installe brusquement et d'un seul jet tous les coopérateurs. L'installation de la phalange d'essai (je la suppose complète) devra s'opérer en cinq actes, savoir :

	Les salariés, cohorte subsidiaire....	100
Germe,	1, le noyau et la régence....	300
Quart d'exercice,	2, la classe préparatoire.....	400
Demi-exercice,	3, la classe mixte.....	600
Trois quarts d'exe,	4, la classe aisée.....	400
Plein exercice,	5, la classe riche.....	200
Et pour la fondation approximative 900 seulement.....		2000

Il faut un peu forcer de nombre dans la phalange d'essai, l'élever à 1900 et 2000, y compris la cohorte salariée, parce qu'elle aura plus de difficultés à surmonter que celles qu'on fondera postérieurement et qu'on réduira d'abord à 1800 et ensuite à 1700 : le nombre fixe étant 1620, qu'il faudra un peu excéder, surtout pendant les premières générations qui manqueront de vigueur.

La méthode exigerait que je traitasse d'abord des bâtiments, des terrains; mais ce serait un détail un peu aride que je diffère. Commençons par la règle à suivre en installation progressive des essaims.

Si l'édifice et les plantations pouvaient se trouver tout prêts, on installerait toute la phalange dans l'espace de neuf mois, sa-

voir : 1er essaim en Août, 2e en Septembre, 3e en Octobre, 4e en Mars, 5e en Mai.

On ne pourrait pas opérer si rapidement en grande échelle, parce qu'il faudrait construire et planter, puis installer dans les portions d'édifice à mesure qu'elles seraient prêtes. J'estime donc que l'installation comprendrait un terme de 21 à 24 mois; celle en échelle réduite se bornera à trois essaims qu'on installera, 1er en Août, 2e en Octobre, 3e en Mars; et avant tout les cent salariés, gens de peine, dont deux tiers d'hommes et un tiers de femmes, qu'on emploiera aux dégrossissements et fonctions qui ralentiraient l'Attraction industrielle. Cette centaine de salariés sera la béquille de la phalange d'essai, très-gênée par les lacunes d'attraction, et obligée de s'étayer d'un appui soit en grande, soit en petite échelle.

Si la compagnie d'actionnaires voulait engager tout-à-coup les 1900 personnes ou les 800 d'échelle réduite, elle échouerait: d'abord elle serait rançonnée par la classe ouvrière qui, ne sachant pas à quoi on va l'employer, serait fort exigeante sur les conditions; d'autre part les classes aisée et riche n'auraient pas de confiance et refuseraient tout engagement. Il s'agit d'amener les unes et les autres à solliciter l'admission comme une insigne faveur; et pour y réussir il suffira d'opérer judicieusement sur le premier essaim.

On traitera avec la classe industrieuse en stipulant l'option d'une somme fixe, que l'engagé pourra exiger en cas de mésintelligence dans les partages sociétaires du bénéfice (je supprime à regret des détails importants sur ces engagements); la régence ne doutera pas de l'accord dans la répartition; mais comme les engagés en douteront, il faudra les satisfaire par cette option d'un fixe.

Si le terrain contient quelque grand bâtiment, château ou monastère qu'on aura loué, on y installera d'abord le noyau ou premier essaim d'environ trois cents, plus la régence. Il se composera en grande partie de jardiniers qui prépareront les vergers, feront les transplantations et tous les ouvrages dont on doit s'occuper long-temps à l'avance; introduction des animaux, conserve de fruits et légumes, plantation de végétaux qui, comme l'asperge et l'artichaut, ne fructifient pas dès la première année.

Le premier travail sera de former ces débutants au développement de l'attraction, faire éclore leurs passions, leurs goûts, leurs

instincts ; ils seront fort étonnés, pères et enfants, de ce que, au lieu de les rudoyer et moraliser, on ne s'occupera qu'à favoriser leurs goûts, répandre du charme dans leurs fonctions par les séances courtes et variées, les classer en groupes et sous-groupes qu'on exercera à se passionner cabalistiquement pour tels mets, telles préparations, à graduer et échelonner les goûts des trois sexes, qui sont très-distincts.

Une compagnie d'actionnaires ne manquerait pas de réprouver ce procédé, et de prétendre qu'il faut discipliner cette réunion selon les saines doctrines du commerce et de la morale : envisageons mieux le but. Il ne s'agira pas de former des civilisés, mais des Harmoniens, les amener à l'Attraction industrielle par la prompte formation des Séries passionnées. Plus tôt elles seront formées, plus tôt cette attraction naîtra ; or, la voie la plus courte est la gourmandise raffinée et échelonnée ; elle formera d'abord les séries en consommation, ensuite l'échelle sériaire s'étendra aux préparations culinaires : ce mécanisme, une fois organisé aux tables et aux cuisines, s'établira par suite dans les cultures et les ateliers de conserve. C'est une thèse à traiter aux troisième et quatrième sections : je me borne à la faire entrevoir.

Cette facile sagesse de gastronomie échelonnée, est le ressort que Dieu nous a ménagé pour opérer promptement et sûrement en mécanique d'attraction, réussir dès le premier mois d'essai. Une telle sagesse charmera tous les débutants ; elle ne sera pas très-lucrative sur le premier essaim de trois cents personnes, car les bénéfices du régime sériaire ne s'établissent que sur le nombre 600 ; mais ce sera une semaille nécessaire à préparer les voies du régime de l'Attraction industrielle qui s'établira à l'entrée du deuxième essaim, et d'où naîtra le quadruple produit.

Remarquons à ce sujet que, sur la gastronomie, la culture des fleurs, l'emploi de l'opéra et autres fonctions réputées frivoles ou vicieuses, je serai obligé de contredire sans cesse les doctrines civilisées ; je ne conteste pas que ces fonctions ne soient nuisibles dans l'état actuel, mais je les envisage en application au régime des Séries passionnées où elles deviennent voies de bien.

Dès que le peuple des villages et villes voisines connaîtra le genre de vie que mènent les trois cents débutants, leurs travaux à choix et en courtes séances, variées au moins quatre fois par jour, le service de leurs tables à option sur des qualités graduées, la sollicitude des chefs pour varier les plaisirs des hommes, fem-

mes et enfants, ce sera un sujet de rumeur extrême chez toute la classe industrieuse du voisinage. On ne s'entretiendra que du bien-être des débutants ; toute famille d'ouvriers, d'artisans, de petits cultivateurs, ambitionnera leur poste, et quiconque aura hésité sur l'engagement, viendra le solliciter comme haute faveur.

Je suppose qu'à cette époque une aile du phalanstère sera déjà construite et habitable : on engagera donc le deuxième essaim de quatre cents personnes, dont une partie en ouvriers insructeurs, charpentiers, charrons, cordonniers, serruriers ; une partie en petits cultivateurs, puis des instituteurs d'école primaire, car le régime des Séries passionnées excite bien vite le peuple et les enfants à demander l'instruction qu'ils n'acceptent que forcément en civilisation.

Dans l'engagement de ce deuxième essaim, la régence aura l'option sur les bons ouvriers qui, séduits par le train de vie des sociétaires, se présenteront en nombre décuple du nécessaire, et l'on pourra choisir les meilleurs.

Le noyau se trouvant porté à sept cents par cette recrue, passera de la manœuvre de dégrossissement à celle de sous-approximation, ou quart d'exercice.

Alors commencera l'essai du mécanisme des séries qui ne peut pas être ébauché à moins de six cents personnes (*Voyez* le tableau de la phalange, chap. X, en tribus et chœurs.) La régence livrera à tous les engagés leurs trousseaux de travail et de parade ; les groupes commenceront à aller au travail avec drapeaux, hymnes, fanfares. On établira aussi trois degrés pour les tables qui auront été bornées à deux espèces dans le premier essaim, plus celle de la régence.

Ce ne sera qu'après cette ébauche du mécanisme sériaire qu'on pourra entrevoir les propriétés de l'attraction, sa justesse géométrique, le préservatif d'excès par alternat de plaisirs, la perfection du travail et l'ardeur industrielle croissant en raison des raffinements gastronomiques, l'amour des richesses devenant voie de vertu, l'entraînement des enfants au travail productif, l'emploi des discords en harmonie générale, et l'accord indirect des antipathies. Tous ces prodiges, dont on verra des germes sur une masse de sept cents personnes, ne pourraient pas se manifester dans le noyau de trois cents ; mais celui de sept cents et même six cents, donnera des résultats qui ne laisseront aucun doute sur

la chute prochaine de la civilisation. (*Voyez* les détails en troisième et quatrième sections.)

Alors tous les regards se fixeront sur cet embryon de l'harmonie; les actions en seront recherchées à double prix : beaucoup de gens de la classe riche demanderont à faire partie du troisième essaim, que la régence travaillera à rassembler, ou plutôt ACCEPTER.

L'admission sera d'autant plus recherchée, qu'on verra déjà éclater l'une des plus belles propriétés du régime sériaire, le *vingtuplement relatif* de richesse, ou faculté de quadrupler le produit effectif, 4000 pour 1000, et de mener, dans la phalange, avec une somme de 4000 francs, le train de vie qui en coûterait 20000 en civilisation.

L'on ne sera admis que difficilement au troisième essaim, qui devra se composer d'instituteurs, d'habiles artisans, de cultivateurs expérimentés, d'agronomes, d'artistes chargés de donner la haute éducation aux plébéiens de la phalange, et surtout aux enfants.

Quant au choix à faire sur les prétendants riches ou pauvres, on devra s'attacher à diverses qualités réputées vicieuses ou inutiles en civilisation, telles sont :

La justesse d'oreille musicale,
La politesse des familles,
L'aptitude aux beaux arts,

et suivre diverses règles opposées aux idées philosophiques,

Préférer les familles ayant peu d'enfants,
Introduire un tiers de célibataires,
Rechercher les caractères titrés de bizarrerie,
Etablir l'échelle graduée en âges, fortunes, lumières.

L'industrie sociétaire tire grand avantage de certaines facultés, comme la justesse d'oreille, que méprisent les sophistes, d'après leur principe, *qui bien chante et danse, peu avance*, principe très-faux en mécanique sociétaire, et surtout dans la phalange d'essai, qui *avancera beaucoup* si elle a un peuple très-poli, bien chantant et dansant.

D'abord elle aura (je parle de la grande échelle) une somme énorme à percevoir sur les curieux payants : cette seule branche de bénéfice triplera le capital des actionnaires. On manquerait en grande partie cette récolte, si la phalange ne présentait aux curieux qu'un peuple grossier, inhabile aux évolutions matérielles

de l'harmonie, et à la manœuvre de passions qui exige beaucoup de raffinement.

Comme il faudra un assortiment d'ouvriers instructeurs, au moins trois en chaque métier, afin d'établir la concurrence de méthodes; si chacun de ces ouvriers, tirés de la ville, amenait une famille considérable, on aurait presque moitié de pères et enfants non habitués à l'agriculture, ce qui fausserait le mécanisme sociétaire où l'agriculture doit tenir le haut rang.

Dans les crédits et comptes courants relatifs aux avances de subsistance, vêtements, logement et autres, la phalange ne connaît jamais de familles, mais seulement des individus qui ont leur compte distinct. Un homme ne peut pas traiter en commun pour sa femme et ses enfants; on stipule pour chacun individuellement, sauf les enfants au-dessous de trois ans, qui sont tenus aux frais de la phalange quand ils sont de la classe pauvre. D'après cela, tout ouvrier surchargé de petits enfants recherchera l'admission; mais la régence n'acceptera d'enfants que selon les proportions convenables : je les indiquerai ailleurs.

Il conviendra que la phalange, dès l'entrée du troisième essaim, ait au moins deux tiers de ses végétaux en espèces fécondes; on devra donc faire les frais de transplanter les arbres fruitiers, avec encaissement du massif de terre qui contient les racines. Si l'arbre est grand et qu'on ne puisse pas employer cette méthode, on suivra celle récemment publiée en Ecosse par sir Stuart, et qui opérant par déchaussement des racines, permet de transplanter avec succès les arbres de toute grandeur. Moyennant ces dispositions on ne courra pas le risque de fausser le mécanisme pendant deux ou trois ans, par des travaux ingrats et mal intrigués, comme seraient ceux de jeunes vergers qui ne passionneraient pas les groupes, tant qu'on n'y verrait pas de fruits.

La phalange d'essai devra, même en échelle réduite, pourvoir au bien-être d'une centaine de salariés qu'elle s'adjoindra, les élever au demi-bonheur sociétaire par les variantes de fonctions et autres moyens, leur garantir l'admission dans les premières phalanges à fonder, ou dans la leur si elle n'est que réduite, extensible de 900 à 1800. Il faut que tout soit heureux dans cette réunion, même les animaux; leur bien-être est une branche essentielle de l'harmonie sociétaire, et une des sources de sa richesse. Elle s'appauvrirait et fausserait son mécanisme, si elle donnait dans l'égoïsme de Platon qui, au lieu de chercher

un remède aux misères de l'humanité, remerciait les dieux d'avoir échappé au malheur commun, d'être né homme et non femme, Grec et non barbare, libre et non esclave. Je reviendrai sur cet égoïsme de Platon et consorts : faut-il s'étonner qu'avec un tel caractère les philosophes aient manqué le calcul de l'attraction qui tend au bonheur de tous ?

Il est aisé de prévoir que tout ouvrier, tout paysan, voudra, en entrant dans la phalange, abonner sa femme et ses enfants à des tables de degré inférieur, les placer en troisième degré, s'il s'abonne en deuxième. Il voudra aussi s'allouer tout le montant du fixe ou somme d'option accordée dans les engagements; n'en céder qu'une parcelle à la femme et aux enfants. Tels sont les tendres pères civilisés; les tendres paysans veulent tout pour eux sous prétexte de soutenir la morale douce et pure : ces tyrannies maritales et paternelles sont inadmissibles en régime sociétaire. D'ailleurs au bout d'un mois, tout sociétaire dédaignera cette rapacité civilisée, et sera assez satisfait d'être exempt de l'entretien de femme et enfants qui, par effet de l'attraction industrielle, gagneront bien plus que leurs frais.

La phalange pourvue de son troisième essaim pourra s'élever à *la grande approximation ou demi exercice* qui exige 1300 personnes. Alors commenceront les opérations de haute harmonie, comme l'*éducation attrayante ou naturelle* qui n'aura pu être qu'ébauchée dans le quart d'exercice borné à 700 personnes.

L'éducation naturelle (troisième section) sera la plus puissante amorce pour la classe opulente : on sera convaincu, après avoir vu les enfants de la phalange, qu'un monarque même ne peut pas, avec ses trésors et ses gouverneurs salariés, donner à ses enfants le quart des développements matériels et intellectuels que recevra le plus pauvre enfant de la phalange. D'après cela, tous les gens riches qui auront des héritiers précieux à conserver, se disputeront l'admission dans les deux derniers essaims numéros quatre et cinq, ou demanderont à y introduire leurs enfants, sauf une prise d'action au cours qui sera déjà triple du capital primitif.

J'ai dit (40) que la propriété la plus saillante de l'éducation harmonienne est de développer dès le bas âge de trois à quatre ans une vingtaine de vocations industrielles, même chez l'enfant qui serait dans les ménages civilisés un paresseux obstiné; et d'élever cet enfant au goût des sciences et des arts, au raffinement

matériel et intellectuel, sans autre précaution que de l'abandonner à l'attraction, à la nature, à toutes ses fantaisies (*Voyez* troisième et quatrième sections) : un enfant élevé dès sa naissance dans les Séries passionnées serait à quatre ans bien plus avancé en vigueur qu'un civilisé de six ans, et plus avancé en intelligence que la plupart des enfants de dix ans.

Pour donner du lustre à ces propriétés de la méthode naturelle, il faudra réserver des places aux enfants extérieurs que les princes et les grands offriront en foule. On devra donc éviter d'admettre dans les trois premiers essaims des plébéiens chargés de famille, qui causeraient encombrement d'enfants. Il suffira qu'on ait assez pour organiser en âge de cinq à treize ans les manœuvres chorégraphiques à 144 des deux sexes avec leurs chefs, soit 160. Or, le nombre d'enfants de 5 à 13 s'élèverait à 220 au moins sur 1300 individus de familles civilisées. On pourra donc réduire la proportion naturelle d'enfants sur les trois premiers essaims, et admettre des enfants à pension qui seront très offerts.

Je suppose que le troisième essaim aura été admis au commencement de l'automne; les 1300 sociétaires auront pu former pendant l'hiver assez de liens pour se déployer d'une manière brillante au printemps, lorsque la phalange songera à enrôler son complet numérique, ses derniers essaims quatrième et cinquième, à l'effet de frapper le grand coup, et déterminer *en six semaines de plein exercice*, l'abandon et la clôture de la civilisation. Déjà elle aura été condamnée de toutes voix; mais comme l'hiver de demi exercice sera sujet aux calmes de passions, par absence des deux classes supérieures, ce sera après leur entrée qu'on la verra confondue honteusement et bafouée par ses plus obstinés défenseurs.

Négligeons les détails d'installation de ces quatrième et cinquième essaims, puisqu'on se bornera à une petite phalange de trois essaims seulement. Elle suffira déjà pour attirer une foule immense de curieux payants qui viendront de toute part s'assurer s'il est vrai que la destinée de l'homme, la mécanique sociétaire des passsions est découverte, que la loi naturelle va succéder aux visions morales tendant à réprimer, modérer et changer la nature, substituer aux lumières de Dieu, les lumières de Caton et Target.

CHAPITRE X.

Classification, direction, devis.

Dans toute réunion civilisée, on ne connaît d'autre hiérarchie que celle du rang ou de la fortune : l'ordre sociétaire emploie plusieurs autres échelles de classification inconnues parmi nous, comme celle des caractères qui sont pour les civilisés un grimoire indéchiffrable ; et celle des tempéraments que la médecine réduit à quatre, et qui sont en même quantité et même distribution que les caractères individuels ; mais il faudra de longues épreuves avant de pouvoir faire le triage et l'échelle régulière des caractères et celle des tempéraments.

La première classification à établir sera celle des caractères *collectifs* analogues aux divers âges ; ils se classeront spontanément, personne ne sera obligé de se ranger dans telle catégorie d'âge.

Voyez ladite échelle (110). Sa distribution représente une série mesurée ou composée ; c'est peut-être la seule qu'on pourra former dans la phalange d'essai.

Nota. Ce qu'on peut remarquer ici, c'est qu'une série mesurée se prête comme une simple à la division en trois corps, ailes et centre ; mais si on décomposait cette série par sexes, on y établirait une autre division en quatre corps, dont il n'est pas pressant de parler.

Les trente-deux chœurs, leurs esprits de corps et leurs attributions graduées seront une féconde source d'accords, pourvu que les âges, les tribus et les chœurs se classent en pleine liberté. On ne distinguera pas de demi-caractère dans une phalange d'échelle réduite à huit cents sociétaires et cent salariés ; la manœuvre du demi-caractère ne pouvant s'établir que sur une masse d'environ mille six cents. Je définirai plus loin la différence du plein du demi-caractère.

Les enfants se prêteront ardemment à former l'échelle corporative des âges, les six tribus nos 1, 2, 3, 4, 5, 6, sauf à avancer les enfants précoces en facultés, et retarder les moins développés.

L'échelle d'âges, qui plaît beaucoup à l'enfance, est indispensa-

ble pour l'émulation, pour le ton et l'impulsion, qui doivent être donnés par degrés, et communiqués de la tribu numéro 6 aux tribus inférieures. Toute l'éducation pivote sur la tribu n° 6 (*Voyez* 3e et 4e sections). L'âge avancé formera avec plaisir les tribus 14, 15, 16, car les six chœurs de ces tribus jouissent de diverses prérogatives quant aux subsistances, vêtements, logements, voitures, etc. : un patriarche (16e tribu) est servi en chère de première classe, quelque pauvre qu'il soit : un révérend et un vénérable ont droit aux tables de deuxième classe, malgré le défaut de fortune; mêmes égards quant aux vêtements, logements, équipages ; nos modernes, en vrais sauvages, abandonnent la vieillesse, l'enfance, les malades ; on prodigue aux oisifs les litières suspendues, rembourées, tandis que les blessés sont cahotés, martyrisés dans des fourgons sans soupente : pas un moraliste ne réclamera pour eux. Voilà les bienfaits de la civilisation perfectible, ses gasconades philantropiques et morales !

PHALANGE EN GRANDE ÉCHELLE.

Distribution en 16 Tribus et 32 Choeurs.

Distinction de plein et demi-caractère, de régence et compléments.

ORDRES.		GENRES.	AGES.			NOMBRES.		
Complément ascendant.		Nourrissons	0 à 1		72			180
		Poupons	1 à 2		60			
		Lutins	2 à 3		48			
		Tribus et Choeurs.						
Transit. ascend°.	1	Bambins et Bambines	3 à 4 1/2					60
			Plein caractère.			Demi-caract.		
Aileron ascendant.	2	Chérubins et Chérubines	4 à 6 1/2		38	19		
	3	Séraphins et Séraphines	6 1/2 à 9		44	22		
Aile ascendante.	4	Lycéens et Lycéennes	9 à 12		50	25		
	5	Gymnasiens et Gymnasiennes	12 à 15 1/2	392	56	28	196	
	6	*Jouvenceaux* et *Jouvencelles*	15 1/2 à 20		62	31		
	7	Adolescents et Adolescentes			68	34		
	8	Formés et Formées			74	37		

CENTRE		RÉGENCE.			54	27	
	9	Athlétiques et Athlétiques.	70		35		
	10	Virils et Viriles	64		32		
	11	Rafinés et Rafinées.	58		29		
AILE DESCENDANTE.	12	Tempérés et Tempérées.	52	364	26	182	
	13	Prudents et Prudentes.	46		23		
AILERON DESCEND^t^.	14	Révérends et Révérendes	40		20		
	15	Vénérables et Vénérables	34		17		
		Demi caractère.				405	405
		Plein caractère.		810			810
TRANSIT. DESCEND^e^.	16	Patriarches et Patriarches.					45
COMPLÉMENT DESCENDANT.		Malades.	30				
		Infirmes.	40				120
		Absens	50				
						TOTAL	1620

Nota. *On doit s'écarter de ce nombre et le porter :*

En phalange de première génération à. 1800
En phalange d'essai à 1900 et 100 salariés. 2000
En phalange approximitive à 800 et 100 salariés. 900

Les tribus 7e et 8e fort jeunes, et les 9e et 10e encore jeunes, se classeront sans aucune répugnance en échelle d'âges, à peu d'exceptions près, car tout sera libre dans cette classification, depuis la tribu 7e jusqu'à la 16e.

C'est aux tribus 11, 12, 13, que commence l'âge déclinant, et l'on va présumer que les femmes, sur le retour, seront peu flattées de figurer dans ces tribus, qu'elles refuseront tout net de s'y incorporer : il n'en sera rien. Le régime sociétaire fait naître une foule d'intérêts différents des nôtres : l'un de ses effets est d'assurer considération et affection à la vieillesse, qui, dans l'ordre civilisé, est mal vue des jeunes gens.

On verra, au chapitre des ralliements passionnels, que cette bannière d'âge avancé, qui serait aujourd'hui un épouvantail pour les femmes déclinantes, deviendra pour elles une amorce. D'ailleurs, chacun pourra se classer dans la tribu dont il obtiendra l'agrément. La femme de quarante ans pourra se ranger parmi celle de trente, si elle y est admise, et cette admission sera facile à obtenir.

La classifiation au-dessus de vingt ans étant libre, je n'indique pas les âges des tribus n° 7 et au-dessus.

L'emploi le plus précieux de cette échelle d'âges, est de faciliter l'éducation naturelle, créer chez les enfants des esprits de corps qui les entraînent passionnément aux études et aux travaux productifs. (*Voyez* troisième section.)

On devra observer, dans la classification par tribus, l'inégalité des deux grandes divisions : d'ailleurs la nature fournit moins de nombre dans l'âge descendant que dans l'ascendant ; aussi aije distribué les quatorze tribus de pleine harmonie, par

38, 44, 50, 56, 62, 68, 74. = 54. = 70, 64, 58, 52, 46, 40, 34.

Et non par nombres égaux en correspondance,

36, 42, 48, 54, 60, 66, 72. = 54. = 72, 66, 60, 54, 48, 42, 36.

La deuxième échelle supposerait l'égalité numérique des deux divisions d'âge. On aura au contraire, pendant trente ans, une surcharge de nombre dans la première division, parce que les enfants sont surabondants en civilisation.

La classe de plein caractère, qui comprend 810 individus, est celle des êtres qui jouissent de l'exercice plein en facultés corporelles et intellectuelles. Un enfant de trois à quatre ans ne peut pas avoir, même dans l'éducation sociétaire, la dextérité, l'intelligence, les penchants prononcés qui constituent le

plein caractère. En si bas âge, il a peu de goûts saillants ; il effleure tout, ce n'est guère que de quatre ans à quatre et demi que son naturel se manifeste nettement, et qu'on peut discerner ses passions dominantes, ses sous-dominantes, ses instincts, etc. En conséquence, la tribu des bambins ne fait pas distinction du demi-caractère. Il en est de même de la tribu des patriarches. Un vieillard du 16e âge n'a plus les facultés corporelles, et ne peut plus figurer dans le plein caractère, ni dans l'exercice actif.

De là vient que le demi-caractère n'est tiré que des 14 tribus, numéros 2 à 15. Il se compose de 405 individus dont les goûts sont peu distincts, ambigus, et fort utiles pour lier les fonctions, car un demi-caractère figure souvent en doublure de deux caractères pleins. Ce genre, qui serait dédaigné en civilisation, jouit en harmonie d'une grande considération ; le neutre et l'ambigu y sont éminemment utiles.

La classe des évolutions et manœuvres, classe dite harmonie active, se borne aux douze tribus 2 à 13.

J'ai dit qu'on tient chaque jour la bourse, ou réunion consultative pour concerter, soit en industrie, soit en repas et en plaisirs, les séances variées du lendemain et des jours suivants, ainsi que les prêts et emprunts de cohortes aux phalanges voisines. Le mécanisme de bourse, en association, est très-différent de celui de nos bourses de commerce, qui sont la suprême confusion. Une bourse harmonienne débrouillera plus d'intrigues et conclura plus de négociations en une demi-heure, que la bourse civilisée n'en terminerait en une demi-journée. Cette méthode est un des nombreux détails qu'il faut franchir dans un abrégé.

La régence chargée de diriger les affaires courantes et pourvoir au service général, n'est que le délégué de l'aréopage, qui est une autorité d'opinion ; il se compose : 1° des chefs de chaque série d'industrie ou de plaisir, les plaisirs étant aussi utiles en harmonie que les travaux ; 2° des trois tribus de révérends, vénérables et patriarches ; 3° des actionnaires principaux ayant un vote par action, et des actionnaires d'épargne, qui ont obtenu une action par petites économies cumulées ; 4° des magnats et magnates de la phalange. On en verra ailleurs la liste détaillée en trois sexes.

L'aréopage n'a point de statuts à faire ni à maintenir, tout étant réglé par l'attraction, et par les esprits de corps des tribus, des chœurs, des séries. Il prononce sur les affaires importantes, mois-

son, vendange, constructions, etc. Ses avis sont accueillis passionnément comme boussole d'industrie, mais ils ne sont pas obligatoires : un groupe serait libre de différer sa récolte, malgré l'avis de l'aréopage.

Il n'a aucune influence sur l'opération principale, qui est la répartition des dividendes en triples lots proportionnels au capital, au travail et au talent. C'est l'Attraction seule qui est arbitre de justice dans cette affaire. (*Voyez* Ve section.)

Ni l'aréopage, ni la régence ne sont chargés de responsabilités illusoires, comme celle de la finance civilisée qui, avec des fatras de chiffres, sait masquer tous les grivelages. La comptabilité, en harmonie sociétaire, est l'ouvrage d'une série spéciale, chargée de la tenue des livres, que chacun peut inspecter.

D'ailleurs, les comptes sont très-peu compliqués dans ce nouvel ordre. On n'y connaît pas les paiements journaliers, la coutume civilisée d'avoir toujours l'argent à la main. Chacun a un crédit ouvert en proportion de sa fortune connue ou de ses bénéfices présomptifs *en industrie attrayante*. Les phalanges vicinales ne paient point jour par jour ce qu'elles se vendent réciproquement : bestiaux, volailles, légumes, fruits, beurre, laitage, fourrage, vin, huile, bois, etc. On en fait écriture, et on balance à termes convenus, après virements ou compensations entre les cantons et régions. Quant aux comptes individuels, pour avance de subsistance et autres fournitures, ils ne se règlent qu'au bout de l'année à l'époque d'inventaire et répartition.

Les contributions pour le fisc et les armées industrielles, dont on parlera plus loin, ne donnent lieu à aucun travail de percepteurs ; chaque phalange règle avec le fisc en quatre billets payables par trimestre au chef-lieu de province : quant aux armées industrielles, chaque troupe envoyée par une province ou un district, jouit d'un crédit fixe, sa dépense est payée par elle-même, en mandats sur son district. Aucun fournisseur ne peut griveler.

Le contentieux est réduit à quelques arbitrages. Chacun peut retirer à tout instant le montant de ses actions, sauf le dividende courant à régler lors d'inventaire.

Il n'est besoin pour les enfants d'aucun tuteur : on ne peut pas leur enlever une obole de leur fortune, qui consiste en actions enregistrées au grand livre de chaque phalange, et portant intérêt fixe, ou dividende réglé chaque année d'après inventaire. Ainsi un pupille n'est exposé à aucun leurre, et ses fonds, dans chaque

phalange où il a des actions, s'accumulent avec intérêts, jusqu'à l'âge de majorité (vingt ans), où il en disposera.

Il faudra distinguer trois classes de fortune et de dépense pour la table. C'est une échelle indispensable en harmonie, où toute égalité est poison politique. Parmi les sociétaires engagés, il s'en trouvera quelques uns possédant un petit capital, des terres, bestiaux et instruments aratoires qu'ils auront vendus, une cabane démolie qu'on leur aura payée. Ils obtiendront pour ces versements une action ou parcelle d'action. Ils formeront une classe déjà supérieure à la multitude, et pourront être admis, s'ils le désirent, aux tables de deuxième ordre, où l'on recevra de même ceux qui, par des connaissances précieuses en industrie, mériteront crédit pour l'admission en deuxième classe.

On créera une première classe, composée des ouvriers principaux, des instructeurs enrôlés à la ville, et créanciers d'une somme d'option considérable; puis des cultivateurs qui, par fourniture de terrains étendus, ou d'une maison bonne à l'emploi, se trouveront actionnaires notables : ces trois degrés seront nécessaires même dans la petite phalange d'échelle réduite.

La régence, ou comité d'actionnaires gérants, formera une quatrième classe, qui ne pourra bien s'identifier à la phalange qu'à l'époque où les derniers essaims y feront leur entrée.

Plusieurs familles riches pourront se décider à s'incorporer dès l'automne, ce qui serait fort utile pour donner de l'activité aux intrigues pendant l'hiver qui précédera l'entrée en plein exercice.

Pour frapper un coup décisif au printemps, il faudra de bonne heure exercer les sociétaires et *surtout les enfants*, aux manœuvres chorégraphiques et autres, depuis celles de l'opéra jusqu'à celles de l'encensoir. Il faudra que cette phalange, quoique insuffisante en nombre, sache, à l'issue de l'hiver, se présenter en *belle tenue matérielle et spirituelle ;* qu'elle soit manœuvrière comme des danseurs et comparses d'opéra, et qu'elle présente déjà des équilibres de passions, par option sur des alternatives de plaisir prévenant tout excès, et dénotant que cet effet sera général quand le mécanisme sera porté au complet par l'introduction des derniers essaims.

En insistant sur la nécessité d'opérer sur des essaims consécutifs, j'ai prouvé que la dépense d'amorce ne portera que sur le premier, très-peu nombreux. Je passe au devis estimatif.

FRAIS DE FONDATION EN PLEINE ÉCHELLE.

Ils ne s'élèveront qu'au quart en échelle réduite.

Loyer d'un an pour terres et édifices	600,000
Construction de logements et étables	5,000,000
Bestiaux, végétaux, mobilier rural	1,200,000
Frais d'engagements et avances	1,200,000
Equipement, linge, vaisselle	1,000,000
Manufactures, ateliers, matières premières	1,500,000
Subsistance de six mois	800,000
Semailles d'attraction	800,000
Frais de bureau, régence, négociations	600,000
Ouvriers coopérateurs non sociétaires	400,000
Transplantation avec massif de terre	400,000
Conserve de fruits et légumes	300,000
Bibliothèque publique	300,000
Musique et opéra	300,000
Palissade et grillage	200,000
Dépenses imprévues	400,000
	15,000,000

Il suffira du quart, 4 millions, en échelle réduite, et l'on pourra commencer avec deux millions, car dès qu'on aura mis la main à l'œuvre, on trouvera des actionnaires plus qu'on n'en voudra.

Toutefois il convient d'avertir que si l'on fonde en petite échelle, on y perdra :

La revente des actions dont les deux tiers réservés et valant 10 millions, pourraient être vendus 40 millions, dans le cas où l'on ferait un coup d'éclat, une fondation brillante qui étalerait subitement les hautes harmonies de passions.

Et le bénéfice des curieux payants, qu'il faut estimer 50 millions pour les deux premières années où la phalange de grande échelle serait la seule, et pour la troisième année où elle serait en supériorité de mécanisme.

En estimant les curieux payants au moyen terme de cent francs par jour, six cents personnes admises chaque jour fourniraient une recette de 44 millions en deux ans, et l'on en aurait encore

beaucoup dans le cours de la troisième année; mais une phalange d'échelle réduite où les accords seront peu brillants, ne causera pas en Europe l'éblouissement d'où résulterait cette affluence de voyageurs opulents, amenés par la curiosité.

Une phalange d'échelle réduite n'en attirera guère que le quart, et à quart de prix.

On répond qu'il n'est pas aisé de trouver 15 millions de souscriptions; oui, parce que les esprits civilisés ne sont défiants que sur les affaires sûres et exemptes de risque. Mais s'il s'agit de quelque folie, on trouve des capitaux par 100 millions. N'a-t-on pas proposé récemment aux Français la folle entreprise d'amener des vaisseaux à Paris? vaine gloriole qui coûterait 300 millions, selon le devis, et peut-être le double en réalité, car, dans ces sortes de travaux, le devis est toujours bien radouci, et les obstacles ne sont pas portés en compte.

Ici il ne s'agira que de 4 millions, dont deux seulement pour le début; or, combien de capitalistes peuvent à eux seuls faire la fondation! Un pair de France a placé récemment trois millions dans la faillite Paravey. Si on trouve tant d'hommes aventureux pour les affaires dangereuses, n'en trouvera-t-on pas un pour une affaire exempte de danger.

La phalange d'essai étant obligée de construire, devrait acheter et non pas louer son terrain; mais, pour ménager le capital actionnaire, elle devra louer le terrain, et s'il se peut, les édifices, avec faculté de les acheter sous deux ans, pour un prix convenu. Dès qu'elle sera installée, elle trouvera plus qu'elle ne voudra des capitaux pour consommer l'achat.

Quoique tout terrain de bonne qualité soit convenable pour l'essai, il faudra rechercher un pays coupé, varié en expositions et meublé de monticules, comme le pays de Vaud, la Savoie, le Charollais, les belles vallées du Brisgau et des Pyrénées, celles de Bruxelles à Halle; un pays propre à comporter des cultures variées, et pourvu d'un beau courant d'eau.

Il faut fonder près d'une grande capitale; peu importera qu'on en soit éloigné de 10 lieues, pourvu que les curieux puissent arriver de cette ville à la phalange sans coucher en chemin. Si l'on s'éloignait trop des grandes villes, la phalange, au printemps, aurait de la peine à engager les familles riches qui devront y entrer à cette époque.

Relativement aux édifices, on devra peu spéculer sur les bâti-

ments faits; un édifice distribué pour les relations civilisées ne le sera pas pour celles d'Attraction industrielle. On aura beau remanier les bâtiments actuels, ils seront toujours gênants pour les relations des Séries passionnées. Les monastères civilisés qu'on pourrait acheter ont tous le défaut d'être à corps simple (une seule file de chambres), leurs étables ne sauraient convenir pour la distribution en séries.

On peut tirer parti d'un de ces vastes châteaux qui abondent aux environs de Paris, et même de plusieurs, pour loger les curieux payants et résidant plus d'un jour; une jolie maison, éloignée du phalanstère d'un quart ou d'une demi-lieue, sera également très-utile pour castel ou entrepôt rural; mais il faut éviter de s'entourer d'un village; car, lors même qu'on engagerait ce village entier, il faudrait encore en abattre les maisons, ce qui serait très-dispendieux, et ne donnerait qu'un terrain fort ingrat.

Si le phalanstère était voisin de quelque village ou de familles non sociétaires, elles entraveraient le mécanisme par leurs importunités; on les aurait continuellement sur les bras : il faut donc un terrain dégagé d'habitants, dût-on abattre et extirper une portion de forêt.

Du reste, si le canton contient quelques familles éparses, on peut les considérer comme enrôlées et réserver leur place dans le phalanstère : elles seront bien empressées de s'incorporer à la phalange d'essai, et livrer leurs lambeaux de terre en échange d'actions; les femmes surtout, lorsqu'elles auront vu le ménage sociétaire, seront si harassées du ménage civilisé, qu'elles y sècheront d'ennui. Quant aux enfants, il faudra bien se garder de les introduire dans la phalange, car après avoir vu un jour les chœurs et groupes d'enfants en mécanisme d'attraction, il tomberaient malades de chagrin quand il faudrait les quitter.

J'ai porté au devis les frais de palissade, comme indispensables; on sera déjà encombré par l'admission journalière des curieux payants, il faudra donc se garantir des curieux importuns, et employer la palissade partout où il n'y aura pas de barrière naturelle, rivière ou muraille grillée. Je dis grillée, parce que l'ordre sociétaire n'admet pas les murs monastiques masquant la vue et transformant en prison la voie publique. Il faut tout le mauvais goût des civilisés pour s'habituer à ces hideuses perspectives.

CHAPITRE XI.

Distribution des cultures en trois ordres.

Pour introduire dans les travaux champêtres l'intrigue, le charme, la variété, vœu des trois Passions mécanisantes, on distribue les cultures sociétaires en trois ordres entrelacés et adaptés aux diverses localités. 1° L'ordre simple ou massif; 2° l'ordre ambigu ou vague; 3° l'ordre composé ou engrené.

1° L'ordre *simple ou massif* est celui qui exclut les entrelacements; il règne en plein dans nos pays de grande culture où tout est champ d'un côté, tout est bois de l'autre, et ainsi des prés et des vignes; quoiqu'il y ait dans chaque massif, beaucoup de portions qui pourraient convenir à d'autres cultures, surtout dans les forêts, où il faut ménager des clairières pour la circulation de l'air, le jeu des rayons solaires et la maturation du bois de tige.

2° L'ordre *ambigu ou vague et mixte* est celui des jardins confus dits *anglais*, dont l'idée est due aux Chinois. Cette méthode, qui rassemble comme par hasard toutes sortes de cultures, n'est employée chez nous qu'en petit, et jamais dans l'ensemble d'un canton. L'état sociétaire en tirera grand parti pour l'embellissement général et le charme industriel. Les massifs actuels de prés, de bois, de champs, perdront leur triste aspect par emploi de l'ordre ambigu.

3° L'ordre *engrené ou composé* est le contraire du système civilisé, des clôtures et barricades. En harmonie, où l'on ne peut pas essuyer le moindre vol, la méthode engrenée est pleinement praticable, et produit le plus brillant effet. Chaque série agricole s'efforce de jeter des rameaux sur divers points; elle engage des lignes avancées et des carreaux détachés dans tous les postes des séries dont le centre d'opérations se trouve éloigné du sien; et par suite de ce mélange (subordonné aux convenances de terrain), le canton se trouve parsemé de groupes, la scène y est animée, et le coup d'œil varié et pittoresque.

Ces trois ordres peuvent être comparés à ceux de l'architecture grecque. On n'a rien su trouver de neuf après les trois colonnes grecques, à peine quelques légères variantes; il en sera de même de toutes les méthodes agricoles qu'on pourra indiquer, elles ne seront que modifications des trois ordres ci-dessus.

L'ordre massif est le seul pratiqué dans les cultures grossières de civilisés ; ils réunissent d'un côté toutes les céréales; d'autre part, chacun d'eux fait dans son jardin abus de la méthode engrenée, il accumule vingt espèces où il en faudrait à peine trois ou quatre.

Une phalange exploitant son canton en système combiné, commence par déterminer deux ou trois emplois convenables à chaque portion. L'on peut toujours faire avec succès des mélanges, hors le cas de vignoble très-précieux qui encore peut comporter fruits et légumes, en accessoires de la culture pivotale. Ces alliages ont pour but d'amener divers groupes, leur ménager des rencontres qui les intéressent aux travaux engrenés avec le leur, et laisser le moins que possible un groupe isolé dans ses fonctions.

A cet effet, chaque branche de culture cherche à pousser des divisions parmi les autres : le parterre et le potager qui chez nous sont confinés autour de l'habitation, jettent des rameaux dans tout le canton. Leur centre est bien au voisinage du phalanstère, mais ils poussent dans la campagne de fortes lignes, des masses détachées qui diminuent par degrés, s'engagent dans les champs et prairies dont le sol peut leur convenir et de même les vergers, quoique moins rapprochés du phalanstère, ont à sa proximité quelques postes de ralliement, quelques lignes ou blocs d'arbustes et espaliers, engagés dans le potager et le parterre.

Cet engrenage agréable sous le rapport du coup-d'œil, tient encore plus à l'utile, à l'amalgame des passions et des intrigues. On doit s'attacher surtout à ménager des *mariages de groupes*, des rencontres de ceux d'hommes avec ceux de femmes, par suite de l'engrenage des cultures ; l'idée de mariage des groupes est plaisante et prête à l'équivoque, mais ce sont des rencontres industrieuses, fort décentes, et aussi utiles que nos réunions de salon et de café sont stériles ; par exemple :

Si la Série des cerisistes est en nombreuse réunion à son grand verger, à un quart de lieue du phalanstère, il convient que, dans la séance de 4 à 6 heures du soir, elle voie se réunir avec elle et à son voisinage ;

1° Une cohorte de la phalange voisine et des deux sexes, venue pour aider aux cerisistes ;

2° Un groupe de dames fleuristes du canton, venant cultiver une ligne de cent toises de Mauves et Dahlias qui forment perspec-

tive pour la route voisine, et bordure en équerre pour un champ de légumes contigu au verger;

3° Un groupe de la série des légumistes, venu pour cultiver les légumes de ce champ;

4° Un groupe de la série des mille fleurs, venu pour la culture d'un autel de secte (1) placé entre le champ de légumes et le verger de cerisiers;

5° Un groupe de jouvencelles fraisistes, arrivant à la fin de la séance, et sortant de cultiver une clairière garnie de fraisiers dans la forêt voisine.

A cinq heures trois quarts, des fourgons suspendus partis du phalanstère amènent le goûter pour tous ces groupes : il est servi dans le castel des cerisistes, de cinq heures trois quarts à six un quart, ensuite les groupes se dispersent après avoir formé des liens amicaux et négocié des réunions industrielles ou autres pour les jours suivants.

Plus d'un civilisé va dire qu'il ne voudrait envoyer ni sa femme, ni sa fille à ces réunions; c'est juger (69) des effets de l'état sociétaire, par les effets de civilisation; les pères seront les plus empressés de voir leurs femmes et filles dans les Séries industrielles, parce qu'ils sauront que rien de ce qui s'y passe ne peut rester inconnu. Or, les femmes sont bien circonspectes en lieu où elles sont certaines que toutes leurs actions seront connues de père, de mari, de rivales; c'est ce qui n'a pas lieu dans une maison civilisée, où le père, s'il veut surveiller femmes et filles, est trompé par tout ce qui l'entoure.

Les mariages étant très-faciles en harmonie, *même sans dot*, les filles sont toujours placées de 16 à 20 ans. Jusque-là on peut leur laisser pleine liberté, parce qu'elles se surveillent entre elles, ainsi qu'on le verra aux chapitres spéciaux; or, il n'est

(1) Sur ces autels champêtres, on place au sommet d'un monticule de fleurs ou arbustes, les statues, les bustes des patrons de la secte, des individus qui ont excellé dans ses travaux et l'ont enrichie de quelques méthodes utiles. Ce sont les demi-dieux mythologiques de la secte ou série industrielle. Un corybante ouvre la séance en brûlant l'encens au-devant du demi-dieu. L'industrie étant aux yeux des Harmoniens la plus haute fonction, l'on a soin d'y allier tous les mobiles d'enthousiasme, comme les honneurs mythologiques rendus aux hommes ou femmes qui ont servi l'humanité en perfectionnant l'industrie.

pas de garde plus sûre auprès d'une femme que l'œil de ses rivales.

Je renvoie au Traité III, 478 à 504, pour les détails relatifs à l'alliage des trois ordres agricoles ; III, 486. On y trouvera des remarques utiles à un fondateur, sur les mariages de groupes, les affiliations des sexes dans une Série industrielle, et les moyens d'en tirer parti pour atteindre au but ultérieur, à l'accord de répartition, sans lequel tout le mécanisme sociétaire s'écroulerait le lendemain du jour où éclaterait la discorde en partage des dividendes.

L'amalgame judicieux des trois ordres de cultures est le moyen d'allier le bon et le beau. Ces ordres ne sont pas même connus des agronomes civilisés, qui n'en peuvent employer que les trois caricatures, savoir :

En *ordre massif*, les amas de forêts ou de champs : leurs guérêts sottement prônés par les poètes, offrent l'aspect le plus monotone ; tandis que les forêts sont un chaos de masses informes, et peu productives faute de culture qui, en civilisation, ne s'étend pas aux forêts. Nous sommes encore sauvages sur ce point. C'est un caractère d'engrenage en période sauvage, comme le code militaire est engrenage en période barbare.

En *ordre ambigu*, il ne peut s'appliquer parmi nous qu'à des lieux de plaisance, comme les jardins royaux, les Tivoli et guinguettes ; encore n'embrasse-t-il qu'un petit espace où il règne sans amalgame avec les deux autres ordres, et qui pis est sans production, sans alliage du bon et du beau : il n'est dès-lors qu'une caricature de sa destination.

En *ordre engrené*, on ne voit dans nos cultures que l'engrenage inverse, ou dissémination tendant à l'appauvrissement et l'enlaidissement. Trois cents familles villageoises cultivent trois cents carreaux de choux sur divers points dont à peine trente sont convenables à cette culture ; et dans leurs trois cents jardins, on trouvera tout au plus dix chétives sortes de ce légume, tandis qu'une phalange en se bornant à trente *choutières* disséminées en terrains favorables, y cultivera avec succès cent variétés de choux. Nous sommes donc, sur l'emploi des ordres agricoles comme sur toute autre branche du système industriel, à l'opposé des vues de la nature.

LÉGENDE

A. Grande place de parade au centre du Phalanstère.

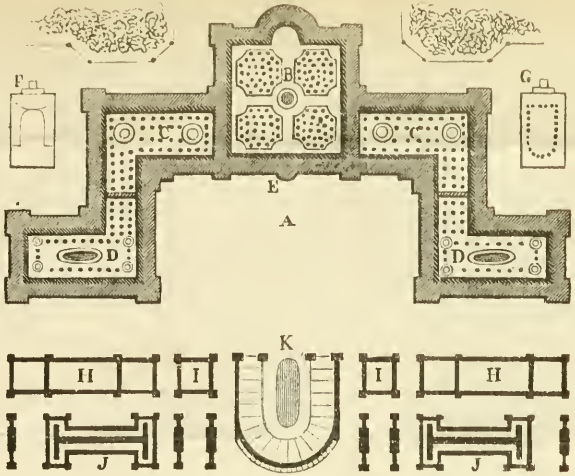
B. Jardin d'hiver, planté d'arbres verts, environné de serres chaudes, etc.

C. D. Cours intérieures de service, avec arbres, jets d'eau, bassins, etc.

F. Grande entrée, grand escalier, tour d'ordre, etc.

E. Théâtre. G. Église.

H. I. Grands ateliers, magasins, greniers, hangars, etc.



LÉGENDE.

J. Étables, écuries et bâtiments ruraux.

K. Basse-cour.

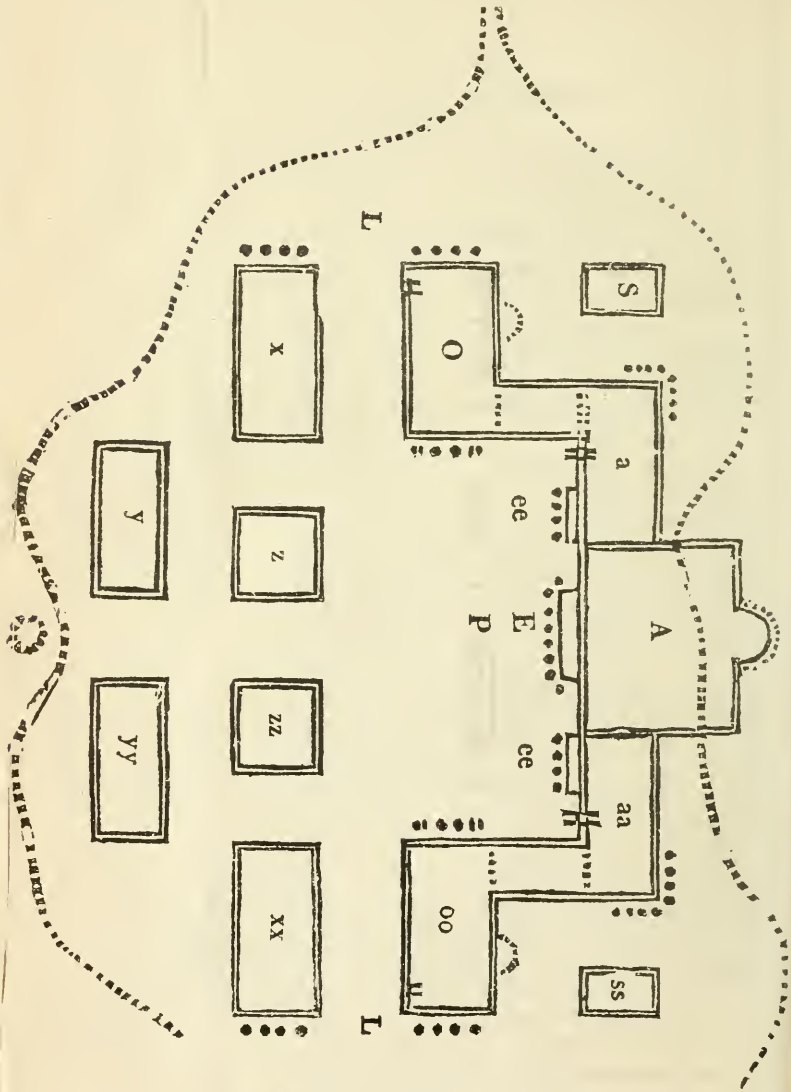
NOTA. Les bâtiments ruraux auront généralement un développement plus considérable que celui de la figure. — La grande route passe entre le palais d'habitation et les bâtiments d'exploitation. — La rue-galerie est figurée le long des faces intérieures du Phalanstère.

PLAN D'UN PHALANSTÈRE

Ou Palais habité par une Phalange industrielle

PLAN D'UN PHALANSTÈRE EN GRANDE ÉCHELLE

Longueur de la place P, 200 toises. — Longueur du front entier, 560 toises



FAC-SIMILE DU PLAN DONNÉ PAR FOURIER

DANS LA 1re ÉDITION DU NOUVEAU MONDE.

NOTA. Les lettres de ce plan se rapportent à la description du texte, pag. 123 et suiv.

CHAPITRE XII.

Distribution unitaire des édifices.

Il est très-important de prévenir l'arbitraire en constructions : chaque fondateur voudra distribuer à sa fantaisie. Il faut une méthode adaptée en tout point au jeu des Séries passionnées : nos architectes qui ne les connaissent pas, ne pourraient pas déterminer le plan convenable ; cependant si le matériel est faussé en dispositions, il en sera de même du passionnel.

Les civilisés ayant communément l'instinct du faux, ne manqueraient pas à préférer la plus vicieuse distribution. Cela est arrivé à New-Harmony, où le fondateur Owen a précisément choisi la forme de bâtiment qu'il fallait éviter, le carré ou monotonie parfaite. C'est jouer de malheur comme un milicien qui attrape le billet noir : l'un des inconvénients du carré est, que les réunions bruyantes, incommodes, les ouvriers au marteau, les apprentis de clarinette, seraient entendus de plus de moitié du carré sur quelque point qu'on les plaçât. Je citerais vingt autres cas où la forme carrée causerait du désordre dans les relations. Il suffirait de voir le plan de cet édifice (Coopérative magazine : January 1826), pour juger que celui qui l'a imaginé n'a aucune connaissance en mécanisme sociétaire. Du reste, son carré peut être bon pour des réunions monastiques, telles qu'il en fonde, la monotonie étant leur essence.

La principale cause qui empêchera d'employer avec fruit les bâtiments civilisés, c'est qu'il est presque impossible d'y pratiquer des SÉRISTÈRES ou masses de salles et pièces disposées pour les relations des Séries passionnées : les étables existantes ont le même défaut. Cependant on pourra faire emploi de certains bâtiments actuels pour la phalange d'échelle réduite, on ne le pourrait pas en pleine échelle, dont je vais donner le plan.

Les doubles lignes représentent les corps de bâtiments, le blanc figure les cours et les vides.

Les lignes de points sinueux et carrés figurent le cours d'un ruisseau à double canal.

En ligne directe de L à L est une grande route qui passerait entre le phalanstère et les étables ; mais on se gardera bien de le

faire passer les routes dans l'intérieur de la phalange d'essai qu'il faudra au contraire palissader contre les importuns.

P.. = est la place de parade au centre du phalanstère.

A.. = est la cour d'honneur formant promenade d'hiver, plantée de végétaux résineux et ombrages permanents.

a, aa ; *o, oo* ; cours placées entre les corps-de-logis.

Gros points ****, colonnades et peristyles, d'un tracé informe, trop espacé hors les douze colonnes de la rotonde.

x, y, z ; *xx, yy, zz* ; cours des bâtiments ruraux.

II II les 4 porches fermés et chauffés, non saillants.

E, ee, trois portails en avant-corps pour divers services.

:::: Ces doubles points entre deux corps de bâtiments, sont des couloirs placés sur colonnes au premier étage.

Les bâtiments dont la grande cour A est entourée et avoisinée sont affectés aux fonctions paisibles ; on peut y placer l'église, la bourse, l'aréopage, l'opéra, la tour d'ordre, le carillon, le télégraphe, les pigeons de poste.

On devra placer dans l'un des ailerons toutes les fonctions bruyantes et incommodes aux voisins.

La moitié saillante du carré A, la portion d'arrière, est spécialement affectée à loger la classe riche qui s'y trouve éloignée du fracas et rapprochée du parterre principal, ainsi que de la promenade d'hiver, agrément dont les capitales civilisées sont dépourvues, quoiqu'elles aient, presque toutes, plus de mauvaise que de belle saison.

Les deux cours *a, aa*, qui tiennent aux ailes, sont affectées l'une aux cuisines, l'autre aux écuries et équipages de luxe. Toutes deux doivent être ombragées autant que possible. Je ne désigne pas les arcades de passage.

Les deux bâtiments S, ss, pourront être employés, l'un pour l'église, si on veut l'isoler, l'autre pour la salle d'opéra qu'il est prudent d'isoler. Ils auront communication souterraine avec le phalanstère.

Les deux cours O, oo, placées au centre de chaque aileron, seront affectées l'une au caravanserai, l'autre aux ateliers bruyants, charpente, forge, marteau, écoles criardes.

On évitera par ces dispositions, un inconvénient de nos villes civilisées où l'on trouve à chaque rue quelque fléau des oreilles, ouvrier au marteau, marchand de fer, apprenti de clarinette, brisant le tympan à cinquante familles du voisinage, tandis que

le marchand de plâtre ou de charbon les enveloppe d'une poussière blanche ou noire qui empêche d'ouvrir les croisées, obscurcit les boutiques et le voisinage pour la liberté du commerce.

L'aileron affecté au caravanserai contient les salles de relations des étrangers ; on les y place afin qu'ils n'encombrent pas le centre du phalanstère et qu'ils se répandent dans les bâtiments ruraux, vers les groupes des champs et des jardins, sans obstruer l'intérieur du palais.

Tous les enfants riches ou pauvres logent à l'entresol, pour jouir du service des gardes de nuit, et parce qu'ils doivent dans beaucoup de relations, surtout dans celles du soir, être isolés de l'âge adulte. On en verra la nécessité à la section III qui traite de l'éducation.

Les patriarches logent la plupart au rez-de-chaussée.

En donnant au phalanstère des développements trop étendus on ralentirait les relations; il conviendra donc de redoubler les corps-de-logis, comme on le voit dans le plan : quelques uns (x) de 80 toises sur 40, pourront être subdivisés en 2 ou 4 corps détachés et de formes variées.

On ménagera entre ces doubles corps deux sortes de communications, 1° des souterrains, 2° des traverses au premier étage par couloirs placés sur colonnes, aux points où les corps de bâtiments seront rapprochés comme en *a* et *aa*.

Pour épargner les murs et le terrain, il conviendra que l'édifice gagne en hauteur, qu'il ait au moins trois étages, plus l'étage de frise. En y ajoutant le rez et l'entresol, on aura six échelons de logement, y compris le camp cellulaire, placé à la frise. C'est un local pour les passages d'armées industrielles.

Il faudra éviter de construire des bâtiments à simple file de chambres, comme nos monastères, palais, hôpitaux, etc. Pour activer les relations, tous les corps-de-logis devront être, à double file de chambres, assez profondes pour contenir des alcoves et cabinets qui épargneront beaucoup de constructions.

La rue-galerie est la pièce la plus importante ; ceux qui ont vu la galerie du Louvre au Musée de Paris peuvent la considérer comme modèle d'une rue-galerie d'harmonie, qui sera de même parquetée et placée au premier étage, et dont les croisées pourront, comme celles des églises, être de forme haute, large et ceintrée, pour éviter trois rangs de petites croisées. Toutefois on

rabattrait beaucoup de ce luxe dans une phalange d'essai, même en grande échelle.

Le rez-de-chaussée aura quelques passages en rue-galerie, mais elle ne pourra pas y être continue comme au premier, où elle ne sera point interrompue par les passes de voitures et les porches.

Lesdites galeries, tempérées en toutes saisons par des tuyaux de chaleur ou de ventilation, servent de salle à manger dans le cas de passage d'armée industrielle. (On n'en verra pas dans la phalange d'essai.)

Ces communications abritées sont d'autant plus nécessaires dans l'état sociétaire, que les déplacements y sont très-fréquents, les séances des groupes ne devant durer qu'une heure et demie ou deux heures au plus.

Les abris et passages couverts sont un agrément dont les rois mêmes sont dépourvus en civilisation; en entrant dans leurs palais, on est exposé à la pluie, au froid; en entrant dans la phalange, la moindre voiture passe des porches couverts aux porches fermés, et chauffés ainsi que les vestibules et escaliers.

Je ne dirai rien du camp cellulaire ou amas de chambrettes placées à l'étage de frise. On n'en finirait pas de ces minutieuses descriptions.

Les séristères ou lieux de réunion d'une Série passionnée, ne ressemblent en rien à nos salles publiques où les relations s'opèrent confusément, sans graduation. Un bal, un repas ne forment chez nous qu'une seule assemblée sans subdivision : l'état sociétaire n'admet pas ce désordre; une série a toujours 3, 4, 5 divisions qui occupent autant de salles contiguës : chaque séristère doit avoir des pièces et cabinets adhérents à ses salles, pour les groupes et comités de chaque division ; par exemple dans le séristère de banquet ou de salles à manger, il faut 9 salles fort inégales, savoir :

1 pour les patriarches,
2 pour les enfants,
3 pour la classe pauvre,
2 pour la classe moyenne,
1 pour la classe riche;

non compris les salles du caravanserai, plus les cabinets et petits salons nécessaires, soit pour la chère de commande, soit pour les compagnies qui veulent s'isoler des tables de classe, quoique servies du même buffet.

Les appartements sont loués et avancés par la régence à chacun des sociétaires. Les lignes d'appartements doivent être distribuées en *séries engrenées*, c'est-à-dire que s'ils sont de vingt prix différents, depuis 50, 100, 150, jusqu'à 1000; il faut éviter la progression consécutive continue, celle qui placerait au centre tous les appartements de haut prix, et irait en déclinant jusqu'à l'extrémité des ailes; il faut au contraire engrener les séries d'appartements dans l'ordre suivant :

DISTRIBUTION EN ÉCHELLE COMPOSÉE.

Aux 2 corps d'ailerons par	50. 100. 150. 200. 250.
	150. 200. 250. 300. 350.
Aux 2 corps d'ailes par	250. 300. 350. 400. 450. 500.
	400. 450. 500. 550. 600. 650.
— de centre par	550. 600. 650. 700. 750. 800. 850.
	700. 750. 800. 850. 900. 950. 1000

Exemple : pour engrener ces doubles échelles, il faudra que les logements dans une aile, soient échelonnés comme il suit, en alternat de prix :
250. 400. 300. 450. 350. 500. 400. 550. 450. 600. 500. 650.

La progression simple, constamment croissante ou décroissante, aurait des inconvénients très-graves : elle blesserait l'amour-propre, et paralyserait divers leviers d'harmonie; elle rassemblerait au centre toute la classe riche, et aux ailerons tout le fretin; il arriverait que les ailerons seraient déconsidérés et réputés classe inférieure. On doit distinguer les classes, mais non pas les isoler.

Au moyen de la progression engrenée, tel individu logeant dans le centre A, qui est le quartier d'apparat, peut se trouver inférieur en fortune à tel qui occupe un logement en ailes; car les principaux appartements d'aile payés 650, sont plus précieux que les derniers de centre payés 550. On manquerait un accord de la plus haute importance, la fusion des trois classes, riche, moyenne et pauvre, s'il existait dans le phalanstère un quartier de petites gens, un local en butte aux railleries, comme il en est dans chaque ville. On évitera cet écueil par la progression engrenée.

Une phalange régulière, telles qu'elles seront au bout de 40 ans, aura 3 ou 4 châteaux placés sur les points fréquentés de son territoire; on y portera le déjeûné ou le goûté,

dans le cas où des cohortes du voisinage se seront réunies sur ce point pour quelque travail : elles perdraient du temps en revenant prendre un repas au phalanstère, qui ne peut pas se trouver dans la direction de leur chemin de retour.

Chaque série aura aussi son castel sur un point situé à portée de ses cultures ; chaque groupe aura son belvédère ou petit pavillon d'entrepôt ; mais on n'aura pas tout ce luxe dans la phalange d'essai, quelques hangars et abris modestes suffiront. Il faudra seulement s'attacher à bien disposer le phalanstère et les moyens de séduction comme les communications abritées.

Elles seront une amorce très-puissante sur les gens riches qui, dès la première journée, prendront en aversion les maisons, palais et villes civilisées, les rues boueuses et les équipages, où il est ennuyeux de monter et descendre vingt fois dans une matinée. On trouvera bien plus agréable, en temps pluvieux ou froid, d'aller sur parquet ou carreaux, à toutes les réunions intérieures, cheminer en couloirs chauffés ou rafraîchis selon le temps ; ce sera pour les curieux payants une première séduction qui les excitera à parcourir tous les ateliers, les étables, y admirer la dextérité des groupes, leur bonne tenue, la distribution parcellaire et graduée ; au bout de 3 à 4 jours, ils auront pris parti à plusieurs de ces détails parcellaires ; et on aura même dans une phalange d'échelle réduite, des postulants de classe riche, plus qu'on n'en voudra.

Il reste à parler du matériel des constructions : il faudra sur ce point aller à l'économie, bâtir en brique et moellon, car lors même qu'on fonderait en pleine échelle, il serait impossible dans cette première épreuve, de déterminer exactement les dimensions convenables à chaque séristère et chaque étable. On ne pourra estimer au juste cette proportion que lorsqu'on saura à quelles espèces de travaux chaque phalange devra s'adonner de préférence, quand les rivalités et convenances de chaque pays auront été fixées par une expérience de quelques années.

Chaque phalange, au bout de 3 à 4 ans, aura beaucoup de nouvelles relations et nouvelles Séries passionnées qu'elle ne pourrait pas organiser dans le début ; en conséquence, les édifices d'origine seront déjà fort inconvenants au bout de 10 ans, et plus encore au bout de 20 et 30 ans ; alors on reconstruira tous les phalanstères du globe très-somptueusement, parce qu'on saura par expérience que dans l'état sociétaire le luxe, en architecture

comme en tout, est semaille d'attraction et par suite voie d'enrichissement.

Je supprime de ce plan beaucoup de détails ; j'en ai donné suffisamment pour guider dans une fondation en échelle réduite, dont les actionnaires, tout en rétrécissant le plan donné, devront s'en rapprocher autant que possible dans les distributions.

QUATRIÈME NOTICE.

PARTIE SPÉCULATIVE DES PRÉPARATIFS.

Antienne. Je devais placer ici deux chapitres sur les écueils d'une fondation en échelle réduite, et sur les vices de direction à éviter au début.

Ces deux instructions, quoique très-importantes pour des fondateurs, sont du nombre de celles que je supprime pour abréger : je les reproduirai aux corollaires, si l'espace le permet.

CHAPITRE XIII.

Examen des séries à préférer en règne animal.

La phalange d'essai agirait maladroitement, si elle tentait la formation de séries dans toutes les fonctions qui en paraîtront susceptibles. Il est un choix à faire sur les fonctions : je vais indiquer les règles de ce choix.

On manquera au début d'un grand nombre de moyens industriels comme vergers et forêts en culture méthodique, animaux harmonisés par éducation combinée, rigoles d'irrigation, etc. Cependant il faudra parvenir à former un grand nombre de séries, car la théorie indique :

Pour une phalange de pleine harmonie et d'accords transcendants, séries	405 — 9/9
Pour une harmonie ébauchée, selon les faibles moyens des années de débuts	135 — 3/9
Pour un *minimum* d'essai sur la plus basse échelle d'approximation	45 — 1/9

Spéculons donc sur l'assortiment de séries dont on pourra faire choix pour élever la phalange d'essai au *maximum* d'harmonie *ébauchée*, y organiser au moins 135 séries de bon mécanisme, et même 150 à 200. Le choix devra porter :

1° Sur le règne animal de préférence au végétal, parce que le règne animal entretient les séries en exercice permanent pendant le chômage d'hiver;

2° Sur le règne végétal préférablement aux manufactures, parce qu'il est plus attrayant, et alimente les accords directement, chap. VII;

3° Sur les cuisines, parce qu'elles sont un travail permanent, sans chômage, travail d'initiative en attraction industrielle (*Voyez* IVe section), travail lié à la production et à la consommation, travail le plus apte à entretenir l'esprit cabalistique;

4° Enfin, sur les fabriques attrayantes plutôt que sur les lucratives, la politique des fondateurs devant être de créer un bel équilibre de passions, et non de spéculer sur des bénéfices mal liés au système sociétaire. Ces profits deviendraient duperie, s'ils ne conduisaient pas au but, qui est de déployer promptement le mécanisme d'attraction industrielle, confondre la civilisation dès la première campagne, dès le deuxième mois de plein exercice, et obtenir, par un éclatant succès, la récompense et les bénéfices de fondation, le tribut des curieux, etc.

Ces principes établis, je passe à un aperçu des fonctions les plus convenables à une phalange d'essai, entravée par de nombreuses lacunes d'attraction, et par sa solitude ou *solité*.

Commençons par le règne animal hors des eaux, en espèces domestiques et productives.

Ce règne est des plus pauvres en espèces utiles; les deux créations malfaisantes dont notre globe est meublé, nous ont donné si peu de serviteurs précieux en oiseaux et quadrupèdes, que la France en contient à peine seize espèces, dont quelques unes sont trop peu subdivisées en variétés pour occuper une série de groupes; ce sont :

Chien,	Mouton,	Poulet,	Canard,
Cheval,	Chèvre,	Faisan,	Oie,
Ane,	Cochon,	Pigeon,	Dinde,
Bœuf,	Lapin,	Paon,	Pintade.

Ces espèces, dont je distrais le poulet, n'occuperaient pas quinze Séries industrielles de trois, quatre, cinq groupes, soignant autant de variétés; l'âne, la chèvre, le lapin, le paon, la pintade, occuperont à peine un ou deux groupes sur chaque espèce, à moins qu'on ne forme des séries *d'échelles alimentaires*, opérant

sur les variétés de nourriture et de tenue, et luttant sur l'excellence de divers régimes appliqués à une seule espèce d'animaux. C'est la marche qu'on suivra.

Ces séries de régime sont *artificielles*, car elles ne s'établissent pas sur des diversités naturelles d'espèce, mais sur les diversités d'éducation et d'engrais; ce sont des séries GREFFÉES, qui introduisent artificiellement l'ordre sériaire sur les points où la nature n'a pas fourni les moyens de l'établir.

(*Nota.*) Je range le paon parmi les oiseaux productifs de basse-cour; les gastronomes romains en faisaient grand cas : c'est bizarrerie à nous de le mépriser, comme aux Bohémiens de mépriser les écrevisses qu'ils ne daignent pas manger, quoique leurs rivières en soient remplies. L'écrevisse est pourtant le régal des Parisiens, très-supérieurs aux Bohémiens en gastronomie.

Le cygne et le chat ne sont pas réputés productifs, quoiqu'on fasse bon usage du duvet de cygne, et qu'on mange fort bien le chat, même sans famine. Il vaut le lapin : on le recherche dans les villes assiégées.

Le chameau, le buffle et le bison ne sont pas indigènes de France ni d'Angleterre; d'ailleurs les deux premiers étant fort peu attrayants, ne seraient pas objet de spéculation pour la phalange d'essai : elle ne doit pas s'encombrer de gros animaux; leur soin emploie trop de bras et de temps, et ce serait un obstacle à la formation de nombreuses séries.

D'autres espèces comme la perdrix, plus facile à priver que les poulets, et se laissant conduire en troupeau par des chiens, sont tout-à-fait négligées. Il est probable que la caille s'apprivoiserait de même, *en deuxième ou troisième génération*, comme le halbran, qui ne se prive pas en première. Le soin des perdrix et cailles entretiendra des séries fortes d'attraction et très-utiles.

Les deux créations dont notre globe est meublé, sont d'une pauvreté révoltante en insectes productifs; l'abeille seule pourra occuper une série à régimes diversifiés, ou série *greffée*, artificiellement créée (*Voyez* plus haut). Je ne compte pas la cochenille, insecte de climat chaud. J'ignore si cet insecte et le kermès qui le remplace durent assez long-temps pour entretenir une Série passionnée ou seulement un groupe temporaire.

Le ver à soie est un travail qui ne conviendra en aucun sens à la phalange d'essai; il est répugnant et il aurait l'inconvénient de

distraire toute la jeunesse à l'époque où les jardins, étables et colombiers l'attireront très-fortement, et où les intrigues de fusion des trois classes de fortune commenceront à se nouer : il faudra se garder de tout ce qui pourrait les ralentir. D'ailleurs, ce travail distrairait encore de celui des fours à éclosion, qui tombe à la même époque, travail qui se lie très-bien à tout le système agricole, et qui présentera l'avantage d'entretenir une série *infinitésimale.* Voyez-en la définition, chap. XIV.

L'éducation des grands quadrupèdes, chevaux et bœufs, conviendra peu aux intrigues de la phalange d'essai ; elle y perdrait trop de temps, n'ayant pas la dextérité ni les connaissances qu'auront les générations élevées en harmonie ; en outre elle n'aurait pas de chevaux et bœufs raffinés par l'éducation harmonienne, et dont un millier sera plus facile à diriger qu'une douzaine des nôtres. On laissera donc en grande partie ce soin à la cohorte de cent salariés adjoints : ils seront très-nécessaires dans cette industrie, car la phalange aura plus de bœufs et beaucoup plus de chevaux que nos villageois, notamment des chevaux nains pour monter la cavalerie enfantine. (*Voyez* IIIe section.)

Au résumé, les oiseaux et quadrupèdes en domesticité n'entretiendront que peu de séries; pour en grossir le nombre, il faudra recourir au mode que j'ai nommé série *de régime,* ou série *greffée,* mode qui, par la différence des méthodes en nutrition et tenue, fera naître sur le soin d'un même animal, des esprits de parti, des discords et rivalités entre divers groupes. Ce sera allier une série de méthodes à un travail qui, par lui-même, ne prêterait pas aux rivalités de série.

Malgré ces ressources, pour augmenter, en règne animal, le nombre des Séries industrielles, je ne présume pas qu'on puisse les élever au-delà de vingt, car il faut distraire celle des poulets, oiseaux qui, prêtant plus que tous autres aux sous-divisions, seront affectés à une série d'un ordre supérieur, l'ordre *infinitésimal.*

Je compte pour emploi d'une série animale, le soin des chiens; leur éducation entretiendra divers groupes et partis, car on leur confiera beaucoup de fonctions qui occupent aujourd'hui des hommes et des courriers. Chaque phalange expédiera d'heure en heure à ses voisines des chiens portant au cou les dépêches peu précieuses, et en rapportant au retour. Les pigeons feront, en service lointain, mêmes fonctions que les chiens en service vicinal.

L'état sociétaire élèvera en domesticité beaucoup d'espèces reléguées dans les eaux et forêts par la brutalité des civilisés ou leurs préjugés. L'association aura des parcs de lièvres apprivoisés, comme nous en avons de lapins. On objecte que cet animal est rétif, et ne veut pas se priver; oui, en première génération, comme le halbran; mais la deuxième s'apprivoisera par deux moyens inconnus des civilisés, ce sont :

La dénaturation domestique en deuxième et troisième génération,

Les dispositions unitaires et méthodes harmoniques.

C'est par le concours de ces moyens que l'association aura des troupeaux de divers oiseaux d'eau et de forêt, aussi aisément que nous avons des troupeaux d'oies, bien que l'oie sauvage soit le plus défiant et le plus inabordable des oiseaux, le plus désolant pour le chasseur : c'est pourtant le même que l'oie domestique.

En quadrupèdes, elle élèvera des troupeaux de zèbres, quaggas, onagres, aussi bien escadronnés que nos chevaux; elle aura des troupeaux de vigognes, des parcs de castors construisant leur édifice aquatique, et peut-être aussi de biches et de daims privés.

Elle aura de même, dans des étangs et viviers spéciaux, beaucoup de races métisses en poissons, une vingtaine d'espèces en poissons de mer acclimatés *par degrés* en eau douce, des viviers de merlans, maquereaux, soles et turbots, dans des pays où ces poissons ne sont pas même connus. Les différences du régime privé au régime naturel établiront dans les saveurs la même variante que du sanglier au pourceau, du canard au halbran.

Quant aux moyens présents, nous ne devons compter les oiseaux (poulet déduit) et les quadrupèdes, que pour entretien d'environ vingt séries, y compris les greffées ou artificielles.

On peut en ajouter dix autres; savoir :

Deux pour la chasse, deux pour la pêche,
Trois pour les volières,
Trois pour les poissons à l'engrais en réservoir.
Total. Trente séries en industrie de règne animal.

Le poisson ne tardera pas à en fournir un plus grand nombre, mais seulement lorsqu'il y aura concours des diverses régions pour cette branche d'éducation, aussi étrangère aux exploitations civilisées que la culture des forêts. Cependant le poisson, quoique

l'un des plus sains et des plus agréables comestibles, est le moins coûteux de tous, car il se nourrit de son superflu de pullulation; mais nous ne savons exploiter ni le poisson, ni le fruit dont nos arbres ne donnent que des feuilles ou quart de récolte.

CHAPITRE XIV.

Séries industrielles en règne végétal, en manutention et direction générale.

Il serait trop long d'examiner pièce à pièce les séries convenables en végétal; je me borne à rappeler la règle de *compacité*, chapitre VI, et l'instruction de négliger et mettre *en éclipse* tout végétal qui ne pourrait pas fournir une série compacte, bien graduée en nuances rapprochées.

La culture des végétaux, y compris les forêts, prairies, serres chaudes et fraîches, pourra occuper cinquante séries dans la belle saison. L'on ne connaît en civilisation que les serres chaudes. Sur ce point comme sur tant d'autres, les esprits sont tout au SIMPLISME, ou mode simple, qui est le type du génie civilisé. Les serres *composées* ou chaudes et fraîches, combinément exploitées, seront, comme les volières, une branche d'attraction très-puissante sur les trois sexes et principalement sur la classe riche. On devra donc donner beaucoup de soins à l'organisation de cette sorte d'industrie.

La culture des forêts et prairies emplantées et mélangées méthodiquement, sera un détail immense; chaque morceau de pré ou de bois recevra les espèces qui lui seront convenables. On formera des séries *d'apparat champêtre* cultivant les autels et bordures de fleurs et d'arbustes, autour des pièces affectées à chaque espèce de végétaux. Ce luxe est une branche d'attraction et d'intrigue très-précieuse.

Les manufactures attrayantes, même en supposant une fondation sur grande échelle ne fourniront pas plus de dix à douze séries. (*Voyez* le détail, chap. XV et XVI.)

Total des aperçus :

Règne animal 30 séries.....	**100 séries.**
Règne végétal, 50 séries.....	
Manufactures, 20 séries.....	

Pour atteindre à 135, il en reste encore une quarantaine à former; passons en revue les travaux domestiques propres à fournir ce nombre, en déduisant la cuisine, qui sera l'objet d'un compte à part.

1. 2. 3. Les *greniers*, en graminées, légumes, fourrages. — 4. 5. 6. La *cave*, la *sous-cave*, pour bière, cidre, vinaigre, liqueurs, etc.; et le *caveau*, très-copieux pour les curieux payants. — 7. 8. 9. Les *fruitiers :* on achètera énormément de fruits pour les conserver : ce soin entretiendra au moins trois séries. — 10. Le *légumier*, lieu de conserve en herbe ou sous terre, ou en vases, avec préparation. — 11. L'*huilerie*. — 12. La *gréneterie* générale. — 13. La *laiterie*, sans la fromagerie. — 14. 15. 16. Les *tabulistes* et *caméristes :* service des tables et chambres. — 17. Les *meublistes :* conserve du mobilier depuis les glaces jusqu'aux marmites. — 18. 19. L'*irrigation*, y compris le soin des pompes et des tuyaux. — 20. Les *bonnes*, soignant le séristère des marmots. — 21. Les *nourrices*, y compris celles de supplément et rechange. — 22. Les *bonnins* et *bonnines*, opérant sur l'âge de 2 à 3 ans, pour l'éclosion des vocations industrielles. — 23. Les *mentorins* et *mentorines*, opérant sur l'âge de 3 ans à 4 1/2, pour l'éclosion des caractères, l'appréciation du titre en caractère et tempérament. — 24. La *médecine* en toutes fonctions, jusqu'aux infirmiers. — 25. 26. L'*institution*, bien plus étendue que dans l'état civilisé. J'y comprends l'enseignement en agriculture et manufactures. — 27. 28. Les *petites hordes* et *petites bandes*, séries principales en éducation. (*Voyez* la IIIe section.) — 29. 30. 31. L'*harmonie* vocale et instrumentale, la série des chants, hymnes, celle des instruments à corde, celle à vent. — 32. La *comédie*, fournissant une série d'espèces bien graduées. — 33. L'*opéra* en toutes espèces. — 34. 35. La *chorégraphie* et la *gymnastique*. — 36. La *corvée périodique*. — 37. 38. Enfin, deux séries d'ambigu, en industrie animale et végétale, et peut-être quatre.

Ces 40 séries forment le complément des 100 précédentes, car le minimum d'une harmonie ébauchée (130) est de 135 séries. Je supprime à regret les détails annexés à chacune de ces fonctions; j'en extrais un seul fragment.

La corvée (série 40) comprend toutes les fonctions où il y a isolement et absence d'attraction, comme les emplois de postillon et cour-

ici, faction à la tour d'ordre, au télégraphe, au service de salve ou brandissement de pavillon, à la sonnerie du carillon, veillée aux deux conciergeries du phalanstère et du caravanserai, éveil au phalanstère et aux étables, garde nocturne, vigie de feu et de fanal, etc., etc.

La série des corvéistes reçoit un dividende considérable, outre le tribut de dispense des riches qui se rachètent, comme chez nous, de la garde. Ce tribut est alloué à la série entière et non aux individus, car le service individuel salarié serait déshonorant en association.

En outre, on encourage les corvéistes par diverses faveurs, comme le service en chère de deuxième classe (ils sont communément de la troisième); on veut que la corvée, qui revient à peu près de quinzaine en quinzaine, soit une journée de gaîté pour le peuple.

Ces précautions paraîtront bien superflues à des civilisés, tous habitués à considérer l'oppression comme sagesse morale; ils oublieront ici à chaque page qu'il s'agit de créer l'Attraction industrielle, opérer l'accord en répartition, et la fusion des trois classes; il faut donc bien se garder de ravaler aucune fonction, ni de mécontenter aucune classe ; il faut avoir des moyens sûrs de répandre la gaîté dans les travaux répugnants et dédaignés. (*Voyez* petites hordes, IIIe section.)

Je reproduis ici la règle donnée (154) sur les travaux de règne animal : peu s'adonner au soin des grandes espèces, chevaux et bœufs, et des grands végétaux, arbres forestiers, qui coûteraient trop de temps à notre génération peu exercée. On ne devra pourtant pas les négliger comme aujourd'hui ; mais le but est de former un grand nombre de séries bien intriguées. Celles des fleurettes et des petits légumes seront presque aussi utiles que celles des chênes et des sapins, dont la culture emploierait dix fois plus de temps.

Outre cette masse de séries libres que j'ai désignées, une phalange doit avoir en pivot de mécanisme au moins quatre séries mesurées, et quatre infinitésimales; ce sera une lacune pour la phalange d'essai, qui ne pourra former qu'une série mesurée, celle des âges et des trente-deux chœurs (chap. VII.), et tout au plus deux séries infinitésimales, ou subdivisées à l'infini en échelle sous-série. Le poulailler en fournira une. Son échelle, au lieu d'atteindre au huitième degré, pourra tout au plus s'élever au cinquième. (*Voyez* 88 et III, 135 à 157.)

On pourra former une deuxième série infinitésimale sur la gastronomie, plaisir qui n'est pas proscrit par nos mœurs, mais seulement par la morale.

Nous n'avons jusqu'ici estimé qu'aux environs de cent quarante le nombre des séries que pourra former la phalange d'essai; mais j'ai annoncé qu'il reste une forte branche à porter en compte, celle des cuisines, qui va élever l'ensemble des séries à deux cents; car les cuisines pourront en créer une soixantaine, d'autant plus précieuses qu'elles seront la plupart permanentes, exerçant toute l'année.

Il n'est guère de comestible, en règne animal ou végétal, qui ne puisse occuper et intriguer aux cuisines une Série passionnée et quelquefois plusieurs; le poulet et le cochon, la pomme de terre et le chou en occuperont chacun plusieurs, qu'on pourra même *dualiser* (1), en alliant les intrigues de l'échelle de préparation avec celle de l'échelle de production.

Kotzebuë dit que les traiteurs de Paris savent accommoder les œufs de quarante-deux manières : il n'a trouvé que cela de remarquable dans Paris. Les œufs peuvent donc entretenir aux cuisines trois séries dualisées, dont chacune se composerait de douze à quinze groupes.

Mais on n'atteindra à ce grand nombre de séries qu'autant qu'on adoptera le principe opposé à celui des moralistes, l'extrême raffinement de goûts et de passions, moyen sans lequel les variétés de saveur ne seraient point appréciées, et les séries ne pourraient former leur échelle ni en produits, ni en préparations culinaires. Comment pourrait-on intriguer vingt groupes cultivant vingt variétés d'une espèce, quand les consommateurs mangeraient indif-

---

(1) Il aurait convenu de donner un chapitre sur les espèces de séries; j'ai indiqué plus haut les *dualisées*, on a vu, (132), les *greffées*, j'ai parlé des *engrenées* en traitant de l'échelle des logements; il est quantité d'autres séries dont la définition fournirait un ample chapitre; mais on n'en finirait pas de détails élémentaires, si l'on s'arrêtait à toutes ces minuties didactiques.

Par exemple, il faudra former des séries *embranchées* puisant dans toutes celles d'un même genre; si c'est en *grèneterie*, chaque série recueille et enserre ses graines; mais la série de grèneterie générale puise dans toutes pour former la collection assortie et mise en vente. La série embranchée est donc la tige commune de toutes celles d'un même genre.

féremment chacune des vingt, sans distinction de qualité ni d'apprêt ?

La cuisine, tant méprisée par les philosophes, produit sur l'émulation agricole même effet que la greffe sur les fruits; elle en double la valeur. Les intrigues de culture, soins des bestiaux et volailles, redoublent d'intensité par alliage aux intrigues de préparation culinaire. De là naissent les séries *dualisées*, se stimulant l'une par l'autre : ce sont de puissants ressorts en attraction industrielle.

Dans l'état actuel, l'agriculture est affectée de deux vices opposés à ces belles propriétés de la cuisine sociétaire; l'un est le travail répugnant, exercé par vénalité et nécessité; l'autre est la limitation de la bonne chère aux oisifs. Celui qui cultive n'est intrigué, ni par attraction spéciale pour son industrie, ni par cabale sur sa méthode, ni par débats sur la préparation du produit; car il n'en goûte pas ou n'en mange que les rebuts, et les mange très-mal apprêtés. La phalange au contraire devra cultiver en chaque produit animal ou végétal, une quantité telle que les tables de troisième degré puissent y participer : à défaut, elles ne seraient pas intriguées sur cette industrie.

Notre mécanisme agricole est donc faussé en tous sens par absence d'intrigues et cabales appliquées au produit, et par absence du raffinement sensuel limité aux oisifs, chez qui il est tout-à-fait inutile; car il ne sert qu'à leur inspirer du mépris pour la triste condition du peuple qui travaille à servir leurs fantaisies.

Ce vice radical du mécanisme civilisé deviendra plus sensible quand on aura lu en entier la théorie sociétaire. Par acheminement, il est bon de faire remarquer que les méthodes employées par la morale sont toujours à contre-sens des vues de la nature. C'est la principale thèse à démontrer dans un traité de l'Attraction passionnée, car la morale et l'attraction sont les deux antipathiques, l'une voulant conduire aux accords sociaux par l'engorgement des passions, l'autre y conduisant par le plein développement des passions.

CHAPITRE XV.

Choix des manufactures spéculatives et industrielles.

Ce choix est une des opérations les plus délicates. Il s'agit d'établir, entre les manufactures et l'agriculture, une réciprocité de

convenance qui fasse concourir ces deux classes d'industrie au succès l'une de l'autre : elles se heurteraient, si l'on manquait à la règle de favoriser l'essor de l'Attraction industrielle, préférablement aux vues de bénéfice pécuniaire : c'est le vice où tomberait tout pilote civilisé.

Conformément à cette règle, on devra, dans le choix des fabriques de la phalange, veiller à ce que chacune soit avec l'agriculture en double affinité,

En lien de passion cabalistique,

Et en lien d'intérêt local.

Signalons les préjugés contraires à ces deux méthodes :

Les manufactures tant prônées dans le système politique des modernes, qui les met au niveau de l'agriculture, ne figurent dans l'état sociétaire qu'à titre d'accessoires et compléments du système agricole, fonctions subordonnées à ses convenances.

Je ne prétends pas dire qu'elles seront peu considérées dans le nouvel ordre, car toute phalange sera manufacturière, et tout individu riche ou pauvre qui aura été élevé dès le bas âge en harmonie, sera coopérateur passionné d'une dizaine de manufactures; mais elles ne tiendront que le second rang en industrie, et seront, malgré les chances de bénéfice, abandonnées quand elles ne pourront pas alimenter les intrigues cabalistiques alliées avec l'agriculture du canton.

Celui qui proposerait d'établir dans la phalange d'essai une filature à coton, commettrait une faute choquante, car cette phalange que je suppose fondée en France, Allemagne ou Angleterre, ne cultiverait pas le coton; ses voisins ne le cultiveraient pas non plus : elle adopterait donc une fabrique dépourvue de lien avec ses cultures et passions locales.

Ce genre de fabrique sera très-admissible quand les phalanges seront fortifiées par un exercice de quelques années, par des liens et rivalités avec les phalanges voisines, par un mécanisme de commerce véridique, etc. Alors il conviendra d'avoir dans toute phalange une fabrique opérant sur des produits exotiques; ce sera pour elle une voie de liens avec des régions lointaines.

Mais la phalange d'essai, faible en mécanisme par défaut de voisines, et par tant d'autres lacunes d'attraction (IV, 575), ne pourra pas admettre les fabriques dépourvues de lien avec l'agriculture locale; ce sera un enfant au berceau qu'il faudra gouverner différemment des hommes faits; elle devra donc se concentrer

quant aux manufactures, dans le cercle de ses productions locales ou vicinales, et ne fabriquer que des objets liés à ses intrigues agricoles.

Distinguons en deux ordres les manufactures qu'elle devra adopter, les *usuelles* et les *spéculatives*.

Je nomme usuelle toute fabrique de besoin journalier, comme celles des ouvriers répandus partout, menuisiers, cordonniers, tailleurs, blanchisseuses, etc. Ces sortes de fabriques sont usuelles, indispensables, et non pas spéculatives ; car aucun canton ne peut s'en passer. J'y ajoute celles dont on a besoin dans tout arrondissement vicinal, comme un atelier de sellier, de tonnelier, de chapelier-repasseur, de coutelier, etc., etc.

Les fabriques spéculatives sont celles dont le produit doit être objet de commerce extérieur, et sur le choix desquelles nous aurons à statuer. Posons d'abord sur ce choix des principes généraux au nombre de trois.

Le premier est d'établir l'attraction en doses proportionnelles pour les trois sexes : chaque fabrique pourra ne pas convenir également à tous trois ; on devra même observer cette graduation, choisir l'une au goût des enfants, l'autre au goût des femmes, l'autre au goût des hommes, de manière que l'ensemble des fabriques spéculatives ménage à chacun des trois sexes des doses d'attraction proportionnées.

Le deuxième est de réserver aux femmes une moitié d'emploi dans les branches lucratives; on devra éviter de les reléguer comme parmi nous aux fonctions ingrates, aux rôles serviles que leur assigne la philosophie qui prétend qu'une femme n'est faite que pour écumer le pot et ressarcir les vieilles culottes.

Les femmes en association reprendront bien vite le rôle que la nature leur assigne, le rôle de rivales et non pas sujettes du sexe masculin. Il faut veiller à ce que cet effet s'opère d'emblée dans la phalange d'essai ; à défaut l'on verrait son mécanisme chanceler sur divers points.

Le troisième est d'organiser chaque fabrique en série de rivalités, en triple et quadruple méthode ; il faudra donc engager les ouvriers instituteurs en triple nombre et triple système.

Ces ouvriers étant enrôlés pour éduquer la phalange, former des élèves cabalistiques, il faudra se garder en chaque genre, d'un maître unique; on devra en avoir trois ou quatre pour chaque industrie, car un seul pourrait se trouver de mauvaise école,

ainsi qu'on le voit parmi les barbiers de Paris dont la plupart ne savent pas raser, n'ont point de principes sur la pose et le maniement du rasoir, encore moins sur les nombreux accessoires de leur art. Aucun d'eux ne sait maintenir la mousse de savon au degré de chaleur ; ils commettent vingt fautes également ridicules, et quand on les leur reproche, quand on leur apprend ce qu'ils ont à faire, ils sont ébahis, et disent : on ne nous a jamais parlé de cela.

Il faudra donc, en toute fonction, enrôler autant que cela se pourra, des ouvriers CONTROVERSISTES SUR LEUR ART, des maîtres à prétentions, propres à *faire école*, à créer des rivalités, des luttes émulatives. On ne pourra pas, dans la phalange d'essai, observer strictement cette règle ; cela exigerait trop d'enrôlements d'ouvriers, car les bons sont très-rares ; et comme ils ne savent souvent ni enseigner ni analyser leurs procédés, il faudrait enrôler des théoriciens et des praticiens, ce serait trop de dépense, on se bornera à approcher du but.

Après cet exposé des principes à suivre en choix des fabriques spéculatives, je vais désigner une série de celles qui m'ont paru préférables pour une phalange d'essai ; je les indique sauf meilleur avis.

FABRIQUES SPÉCULATIVES PRIMAIRES.

1 pour hommes et enfants masculins,	ÉBÉNISTERIE A
2 pour femmes et enfants féminins,	PARFUMERIE B
3 pour hommes, femmes et enfants,	CONFISERIE C

SPÉCULATIVES SECONDAIRES POUR LES TROIS SEXES.

4 *Fromagerie*	D.	5 *Charcuterie*	E
6 *Conserve artificielle*	F.	7 *Grèneterie de fleurs*	G
Pivotale ✕ la LUTHERIE.		Ambiguë K l'OISELLERIE.	

Nota. Je ne désigne ici que des fabriques permanentes et non celles de courte durée comme les fours à éclosion.

Examinons si ce choix s'accorde avec les attractions collectives, et s'il satisfait à la règle posée plus haut, de faire naître les deux liens de *passion* et *d'intérêt*, entre les fabriques et l'agriculture locale.

1 A. — L'ÉBÉNISTERIE : le travail sur bois plaît aux hommes de tout âge et surtout aux enfants, pour qui le bonheur suprême est de

manier les petites scies, petites haches, petits rabots, le tour, le ciseau, etc.; la boutique du menuisier les charme presque autant que celle du confiseur.

Cette fabrique établira *lien de passion* entre les deux classes du sexe masculin, les pères et les enfants, puis *lien d'intérêt local*, convenance avec les productions du pays; car on emploiera, à la superficie des meubles fabriqués, les bois du pays, en France, noyer, cerisier, orme, frêne, érable, concurremment avec les bois étrangers; puis les bois de chêne et autres à l'intérieur des meubles.

La phalange en s'instruisant sur les défauts des bois, par emploi dans son atelier d'ébénisterie, mettra d'autant plus de soin à éviter ces défauts dans la culture de ces forêts, et la manutention des bois coupés; ainsi s'établiront les deux liens de *passion* et d'*intérêt local* avec l'objet manufacturé qu'elle voudra faire briller à double titre, comme produit de sa culture et de ses fabriques.

2 B. — La Parfumerie plaît aux femmes de tout âge, adultes ou enfants; elle s'allie fort bien à la culture des champs de fleurs qui est, dans l'ordre sociétaire, une attribution féminine. Cet atelier présentera encore l'avantage d'intéresser les femmes aux travaux champêtres, en les habituant à cultiver en grand, et en plein champ, sous tente mouvante, les fleurs qu'elles ne soignent aujourd'hui qu'en pots, sans aucune vue de rivalité cabalistique ni d'enthousiasme pour leur pays et sa renommée.

La parfumerie et les cultures attenantes s'allient aux goûts du sexe faible, comme le travail sur bois s'allie aux goûts du sexe fort. D'ailleurs les deux fabriques pourront comporter divers alliages des sexes, chacune offrant des fonctions applicables à l'autre sexe ainsi qu'aux enfants.

3 C. — La Confiserie : elle fournit des travaux adaptés aux goûts des trois sexes et de tous les âges.

La gestion des fours et manutention des bassines est un travail de force propre aux hommes.

Les femmes s'occuperont à la préparation des fruits et matières, à l'empotage, etc.

Les enfants y trouveront quantité de menues fonctions, comme encartage, triage, moulage, etc.

Cette fabrique opérant sur le sucre, les fleurs, les fruits, les végétaux, les parfums, les liqueurs, a de quoi satisfaire tous les

goûts des divers âges et sexes ; elle est très-bien liée a l'industrie locale, employant les produits indigènes combinément avec les exotiques.

D'ailleurs la phalange d'essai aura sur les lieux mêmes, une consommation assurée de ses produits de confiserie, pour les curieux opulents qui viendront la visiter, y passer trois ou quatre jours : elle serait bien dupe de mettre cent mille francs, successivement à l'achat de confiseries dont la fabrication ne lui coûtera que moitié et favorisera beaucoup l'attraction industrielle.

Tel est, sauf erreur, le choix de fabriques spéculatives le mieux assorti aux convenances primaires d'une phalange d'essai : elle devra donc engager en ces trois genres, au moins une douzaine de bons maîtres d'enseignement, 4 pour chacune des 3 branches.

Toutefois ces manufactures quoique éminemment convenables, ne pourraient exciter aucune attraction, si les ateliers de la phalange étaient dégoûtants de saleté comme les nôtres qui, par leur exiguité, ne se prêtent pas aux dispositions d'agrément, au luxe et aux ressorts d'enthousiasme. Le luxe est premier but de l'attraction, c'est son premier besoin ; il est donc difficile qu'elle naisse directement dans une industrie dont le luxe est banni. C'est le vice de tous nos ateliers civilisés.

Mais si le sériſtère de confiserie est construit pour une masse de 5 à 600 personnes, hommes, femmes et enfants, avec luxe des habits et instruments de travail; on pourra, même dans la pièce des fours qui est la plus malpropre, mettre de l'élégance : une graduation de fours garnis en marbres différents, des murs souvent repeints en gris ou brun, des bordures souvent rafraîchies. Les autres pièces non enfumées seront susceptibles de tout ornement, et l'ensemble du sériſtère sera aussi séduisant que le sont, au premier de l'an, les chapelles sucrées de nos confiseurs.

Ces trois manufactures primaires sont faites pour entretenir pendant l'hiver de grandes séries bien intriguées, et suppléer aux lacunes d'attraction agricole.

Je passe aux fabriques secondaires qui sont des travaux attenants à l'agriculture, mais pouvant en être séparés et former fonction spéciale.

4 D. — La *Fromagerie*, fabrication des fromages et beurres : la phalange d'essai pourrait vendre ses laitages à la ville voisine ; il sera mieux d'en fabriquer des fromages qui auront nécessairement

une supériorité par suite des soins qu'elle donnera aux pâturages et à la bonne tenue des bestiaux.

Le travail de la laiterie plaît aux femmes, c'est leur apanage; il plaît de même aux enfants. Le soin des fromages fournit pour les hommes diverses fonctions.

Cette fabrique se lie bien à l'éducation des troupeaux. Elle est très-propre à exciter des rivalités sur les divers systèmes de nutrition et d'éducation; ils seront jugés par la saveur des fromages tirés de trois divisions d'un même bétail diversement traitées. Si l'on vendait le lait, on ne pourrait pas savoir quel effet il produit à l'emploi en fromage et en beurre. Plus cet effet sera constaté, mieux les divers groupes se passionneront pour leurs méthodes réciproques. C'est donc une fabrication qui satisfait à la double règle de passion cabalistique et d'intérêt local.

5 E. — La *Charcuterie* et macération est encore un travail bien lié au mécanisme agricole, et attrayant même pour les femmes; elles sont assez intelligentes à préparer la cochonnaille. Les hommes exerceront volontiers le travail de grande salaison, et les enfants ne craignent pas celui de triperie. D'ailleurs dans la partie rebutante on s'aidera de la cohorte des 100 salariés adjoints.

Cette fabrique doit être comptée parmi les attrayantes : elle se lie cabalistiquement avec le soin des pourceaux qui seront très-nombreux dans la phalange, pour consommer les énormes débris des tables et cuisines : on en formera plusieurs systèmes d'engrais, et la série des charcutiers opérera sur diverses qualités de porcs auxquels des variantes en aliments auront donné des saveurs différentes.

Dans cette industrie figurera la macération qui donne de beaux produits, tels que le bœuf fumé de Hambourg. Cette série sera fort utile pour habituer peu à peu les enfants au travail de boucherie, de manière qu'on puisse, au bout de deux ans, se passer de bouchers salariés et hors d'harmonie.

6 F. — La *Conserve* artificielle de fruits et légumes, industrie fort étendue, attrayante et très-négligée en France, où on ne sait pas même conserver le haricot vert, comme en Allemagne, le pois vert, le chou en chou-croûte, les prunes à gâteau, tant d'autres légumes et fruits dont les harmoniens garniront toute l'année leurs tables, même celles de classes inférieures ou troisième degré.

La France ne connaît guère que la conserve des fruits à l'eau-de-vie, et de quelques vilenies, comme poires tapées. La phalange d'essai devra réunir toutes les branches de conserve artificielle, et en faire le travail principal de ses premiers essaims, qui seront installés avant l'entrée en demi-exercice : elle emploiera les procédés d'Appert et autres, pour donner la plus grande extension à cette série qui sera très-précieuse, tant pour la bonne chère de curieux payants, que pour celle du peuple qui, dans cette phalange, mangera des fruits et des légumes précieux, à l'époque où les grands des capitales n'en auront pas.

7 G. — La *grèneterie de fleurs et légumes*. L'art de recueillir, préparer, classer et conserver les graines, est à peu près inconnu en civilisation. Le paysan n'a sur ce point ni lumières ni moyens. Le travail de grènetier est confié à quelques hâbleurs mercantiles, aussi trompeurs que les pépiniéristes.

Ce travail occupera, dans la première phalange, une série distincte, avec qui chaque série et groupe agricole sera en relation. C'est une série *embranchée*, puisant dans toutes celles d'un ordre, dans toutes les séries du règne végétal. Son approvisionnement, destiné pour la vente, sera indépendant des graines que chaque groupe gardera pour son usage spécial.

⋊. — On s'étonnera si je désigne pour manufacture principale la LUTHERIE ou fabrique d'instruments à vent et à cordes : on objectera qu'elle satisfait peu aux deux conditions imposées.

C'est une erreur : elle se lie bien avec l'agriculture par emploi des bois, comme l'ébénisterie ; elle s'allie bien aux facultés des femmes et des enfants par la marqueterie, les petits ouvrages de luxe en bois, en ivoire, en nacre, etc. Je suppose qu'on n'adopterait que les ornements en nacre, en bois et non ceux en cuivre.

Ce qui formera dans ce genre de travail le lien de passion, c'est que chacun, dans la phalange, deviendra musicien au bout de six mois, excepté chez les nations disgraciées d'oreille comme les Français ; mais en Italie, en Allemagne; chacun deviendra musicien trois mois après l'organisation sociétaire; chacun s'occupera des instruments et prendra un vif intérêt à cette fabrication ; elle passionnera les trois sexes, et favorisera le progrès musical, qui est de haute importance en éducation harmonienne.

Quant à l'intérêt pécuniaire, j'observe que rien ne sera plus précieux au début de l'association que les instruments de musique.

Il sera impossible pendant trois ans, de s'en approvisionner et de trouver subitement

Un million de jeux d'orgues,
Vingt millions de violons et altos,
Six millions de basses et contre-basses,

et en proportion tous les autres instruments d'orchestre et de fanfare.

En conséquence, la fabrique de lutherie sera très-digne de choix et très-profitable sous les rapports d'attraction industrielle et bénéfice. Du reste, on pourra la négliger.

K.—L'OISELLERIE, ou éducation de jolis oiseaux grands et petits, est encore un travail qui remplit très-bien les conditions, et dont les produits seront infiniment précieux, car toute phalange aura besoin de volières en divers genres. C'est une forte branche d'attraction et un moyen d'habituer les enfants de la classe riche à la dextérité dans le soin des colombiers. Cette industrie est dédaignée en civilisation, parce que les oiseaux deviennent insipides quand on les voit dans les boutiques sales et fétides des oiseliers de Paris, où l'on entasse pêle-mêle des criards et des chanteurs, tous dans des cages étroites, où ils sont comprimés et infectés.

Le sériستère d'oisellerie sera un vaste colombier à plusieurs chambrées distinguant les espèces : toutes y seront tenues dans le plus grand luxe et commodément, en grand espace, avec ombrages et arbustes enfermés dans les cages d'été, avec ruisseaux, gazons et tentes. Les incommodes, comme les perroquets, seront assez éloignés pour ne pas troubler les espèces harmonieuses ou paisibles.

L'oisellerie est une branche d'industrie qui n'a jamais pu être exercée en grand chez les civilisés : elle sera l'une des curiosités de la phalange d'essai.

Il suffira bien de ces fabriques spéculatives pour ménager à la première phalange un commerce de produits manufacturés, avec les autres qui s'élèveront autour d'elle. Quant aux civilisés, il sera indifférent qu'elle manque de commerce avec eux dans ses débuts, car le régime de négoce véridique ne pourra être établi qu'entre phalanges, et tout commerce avec des êtres faux comme les civilisés, ne pourrait exciter dans aucun cas des intrigues favorables à l'attraction industrielle.

Quelques fondateurs opineront à choisir des fabriques plus distinguées que D, E, comme seraient la broderie et la passemente-

rie, propres à passionner le sexe féminin ; mais ce sont deux travaux fort ingrats quant au bénéfice ; d'ailleurs, ils ne peuvent comporter qu'un des deux liens exigés ; celui d'affinité en passion ; mais non pas celui d'affinité avec le produit local.

Ces deux fabriques n'alimenteraient donc pas des intrigues de rivalité dans les exploitations du règne animal et végétal ; tandis que la fromagerie et la charcuterie, fabriques non élégantes, et pourtant adaptées au goût des femmes, se lient aux travaux de règne animal et règne végétal, par rivalités sur les systèmes de nutrition, les qualités des laitages et viandes.

La broderie et la passementerie présentent l'avantage de convenir pour l'hiver aux deux classes riche et moyenne ; mais cette convenance ne repose que sur l'absence d'intrigues, dont ces deux classes sont fort dénuées dans leur domestique. Ce vide spirituel n'aura plus lieu en association. Du reste, on peut admettre ces deux fabriques et d'autres qu'il serait trop long d'examiner.

Je ne prétends pas que les neuf, cotées A B C, D E F G, H, K, soient exclusivement convenables pour la phalange d'essai. Je répète que le choix des fabriques spéculatives propres à intriguer une série de groupes, devra se proportionner aux moyens locaux que je ne peux pas prévoir : j'ai voulu seulement enseigner l'application de la règle qui doit servir de boussole en pareil choix, c'est d'établir le double lien d'intrigue cabalistique et d'intérêt local entre les sociétaires et leurs cultures.

CHAPITRE XVI.

Distinction entre les séries faussées et les hongrées.

Nous passons des fabriques spéculatives aux fabriques usuelles, qui peuvent fournir une douzaine de séries en fonctions obligées, comme buanderie, travail sur bois, sur cuir.

Ces séries que je vais indiquer, seront la plupart défectueuses, peu compatibles avec deux des trois règles posées au chapitre VI, *la compacité d'échelle* et *l'exercice parcellaire*. C'est un vice inévitable pendant quinze à vingt années d'initiative sociétaire.

Les fonctions non compactes en échelle pourront s'élever à une cinquantaine de genres et une douzaine de séries dans la phalange d'essai ; elle ne voudra pas être dupe des ouvriers de la ville, ni les appeler chaque fois qu'il y aura un clou à poser ; ce

serait s'encombrer mal à propos de civilisés. Pour s'en garantir, elle aura engagé des instructeurs en tous genres de travaux domestiques, fournissant quatre à cinq catégories, comme travail sur bois, sur cuir, sur métaux, sur étoffes, etc. On pourra composer, de ces divers genres, les séries suivantes :

A En bois : charpentiers, menuisiers.
B *Idem* : tonneliers, vanniers.
C En cuir : cordonniers, gantiers, culottiers.
D En mixte : selliers, bourreliers, layetiers.
E En fer : serruriers, éperonniers, maréchaux.
F En mixte : carossiers, charrons, taillandiers.
G En ornements : modistes, brodeuses, passementières.
H En étoffes : tailleurs, tailleuses, ravaudeuses, repriseuses, corsetières.
J En métaux : chaudronniers, poêliers, ferblantiers, lampistes, fondeurs, pompiers.
L En mixte : couteliers, tabletiers, arquebusiers.
M *Idem :* horlogers, joailliers, orfèvres.
N En toile : lingères, tisseuses.

Il reste divers emplois qu'on pourrait difficilement classer en séries, vu le peu de lien qu'ils ont entre eux, tels sont :

1 Chapelier,	6 Dégraisseur,	10 Parasolier,
2 Tapissier,	7 Cartonnier,	11 Emballeur,
3 Plumassier,	8 Pelletier,	12 Vitrier,
4 Pailliste,	9 Imprimeur,	13 Opticien.
5 Perruquiers,		

Une phalange de grande échelle aura besoin de tous ces emplois. Il serait fâcheux à elle de recourir aux ouvriers de la ville pour imprimer son bulletin de la bourse et autres minuties ; pour raccommoder pendule, montre, tabatière, cuiller, couteau, chapeau : les instructeurs enrôlés aux deuxième et troisième essaims auront dû former des élèves en ces divers genres. Sans adopter les fabriques de tissage, il en faudra quelque peu, un seul groupe, afin d'éveiller ce goût, le faire éclore chez certains enfants, à qui il est naturel.

Mais la génération élevée dans l'état civilisé ne se passionnera que lentement pour les fabriques usuelles, qui, par cette raison, ne pourront pas, dans les premières années, fournir des séries régulières en chaque espèce indiquée plus haut, sous les chiffres 1 à 13, et même dans les genres cotés de A jusqu'à N. Plusieurs des douze séries A N manqueront de compacité entre leurs grou-

pes, et seront mal intriguées (chap. VI). Ce seront des séries *hongrées,* insuffisantes en ressorts d'harmonie, en équilibre de passions. Il sera force, pendant la première génération, de se contenter de ces séries défectueuses, dites hongrées ou non compactes.

Les fonctions 1 à 13 ne formeront guère que des groupes détachés : elles n'ont pas de lien entre elles; mais chacune, au bout de 30 ans, fournira une série, parce que les enfants élevés dans l'état sociétaire y prennent parti pour un très-grand nombre de métiers, *sauf exercice parcellaire ;* de sorte que pour une fonction peu étendue, comme celle d'emballeur ou parasolier, la phalange aura aisément une trentaine de sectaires, formant série.

L'emploi des séries hongrées et mal échelonnées, est une faute où tomberont fréquemment des fondateurs non exercés ; il importe de les prévenir sur ce sujet, déjà effleuré au chap. VII, sous le titre de séries faussées.

Il y a peu de différence entre les hongrées et les faussées. J'appelle faussée celle qui est mal assortie, mal graduée, mais corrigible, comme on l'a vu au chap. VII.

La série hongrée pèche par le même défaut de graduation inexacte, mais sans possibilité d'y remédier, parce qu'elle se compose de fonctions dont on ne peut pas se passer, quoiqu'elles ne soient pas assez vicinales pour qu'on en puisse former une série d'échelle compacte, bien nuancée. J'ai donné au chap. VII un exemple de série faussée : j'en ajoute un de série hongrée très-méthodique.

TRAVAIL SUR MÉTAUX COMMUNS.

Transition asc. : = Lampistes.

Aile ascend^{e} { Ferblantiers. Chaudronniers. Arquebusiers.

Centre : { Serruriers, Maréchaux, Éperonniers. Taillandiers. Charrons.

Aile descend^{e} { Carossiers. Pompiers. Coffretiers.

Transition desc : = Couteliers.

Ici les fonctions sont bien graduées, mais éloignées entre elles,

formant échelle d'espèces et non de variétés. Ce vice est le caractère des séries hongrées : elles manquent de compacité; leur échelle est d'ordre lâche, quoique régulier; et par cette raison leurs groupes ne sont pas susceptibles de rivalités vicinales et discords gradués entre groupes contigus. Ce sont des séries rabaissées en échelle, car la leur se forme d'espèces; une bonne échelle n'est formée que de variétés très-voisines, discordantes et jalouses; et comme ici les douze groupes ont des fonctions trop distinctes pour créer les discords, c'est une série hongrée, privée du jeu de la cabaliste ou passion des intrigues rivales.

On sera forcé, pendant la 1re génération, de former dans toutes les fonctions de fabriques usuelles et même dans d'autres industries, ces Séries défectueuses, cumulatives d'espèces éloignées : au reste, dans son début, le mécanisme sociétaire ne pourra être en son ensemble qu'une harmonie hongrée, puisqu'il sera privé des relations d'amour libre qu'on ne pourra établir qu'à la 2e ou 3e génération, et des relations de famille harmonisée qui ne pourront naître que dans les 4e et 5e générations sociétaires. (*Voyez* Ve section, ce qui touche aux harmonies de famille et d'héritage.)

Heureusement les Séries agricoles, dans la phalange d'essai, ne seront pas sujettes à ce défaut de compacité qui paralyserait tout; on pourra les former en échelle de variétés bien nuancées, donnant plein essor aux 3 Passions mécanisantes.

Les principes que je viens d'établir sur le choix et la direction des fabriques tant usuelles que spéculatives, sont fort opposés a ceux de la science dite économie politique, aux yeux de qui toute industrie est utile, pourvu qu'elle crée des légions d'affamés qui se vendent à bas prix aux conquérants et aux chefs d'atelier. La concurrence outrée réduit toujours cette populace au plus minime salaire en cas d'activité, et à l'indigence en cas de stagnation.

L'ordre sociétaire n'envisage dans les manufactures que le complément de l'agriculture, le moyen de faire diversion aux calmes passionnels qui éclateraient pendant la longue fériation d'hiver et les pluies équatoriales. Aussi toutes les phalanges du globe auront-elles des fabriques, mais elles s'efforceront de porter les produits manufacturés à la plus haute perfection, afin que la longue durée de ces objets réduise à peu de temps le travail de fabrication.

Posons sur ce sujet un principe méconnu de tous les économis-

tes, principe qui se lie au chap. VIII, sur les sortes et doses d'attractions.

Dieu n'a distribué pour le travail manufacturier qu'une dose d'attraction correspondante au *quart du temps* que l'homme sociétaire peut donner au travail Les trois autres quarts doivent être employés au service des animaux, des végétaux, des cuisines, des armées industrielles, enfin de tout travail autre que celui des manufactures, dans lequel je ne comprends pas les cuisines de consommation journalière, car elles sont service domestique.

Si l'on voulait, dans une phalange, outre-passer la dose d'attraction manufacturière, pousser ce genre de travail au-delà du quart du temps applicable à l'industrie, enfin donner aux fabriques moitié du temps disponible en travail non domestique, on verrait avorter l'attraction manufacturière, et par suite l'attraction agricole ; car les séries d'agriculture perdraient un tiers de leur temps d'exercice, et par suite un tiers de leurs sociétaires : on verrait diminuer en même rapport leur compacité et leur activité.

Ainsi tout le mécanisme d'Attraction industrielle serait bouleversé si l'on procédait comme les civilisés, confusément et sans maintenir la proportion des doses d'industrie avec les doses d'attractions spéciales que distribue la nature.

En outre, cette proportion serait faussée en toutes branches de manufactures, si l'on fabriquait comme aujourd'hui des qualités inférieures, et ruineuses pour le corps social ; car des étoffes et teintures défectueuses réduisant la durée d'un vêtement à demi, tiers ou quart de ce qu'elle doit être, obligeraient à augmenter d'autant la masse de fabrication , et restreindre en même rapport la somme de temps et de bras que donnerait à l'agriculture une population limitée à tel nombre fixe.

Des sophistes répondront que ce serait un moyen d'augmenter la population ; c'est précisément le vice qu'on voudra éviter en harmonie : du moment où le globe sera parvenu à son grand complet d'environ cinq milliards, on ne s'occupera qu'à assurer le bonheur de ses habitants, et non pas à en accroître le nombre. Or ce bonheur déclinerait si l'on faussait les équilibres d'attraction, en prenant du temps aux cultures pour en donner aux fabriques plus que ne leur en assigne la nature ; elle veut réduire les travaux de fabrication à la plus courte durée possible, en organisant les intrigues des séries de manière à élever tout produit à la perfection.

C'est d'après ce principe que les manufactures, au lieu d'être comme aujourd'hui concentrées dans des villes où s'amoncellent des fourmilières de misérables, seront disséminées dans toutes les campagnes et phalanges du globe, afin que l'homme en se livrant au travail de fabrique, ne dévie jamais des voies de l'attraction qui tend à employer les fabriques en accessoire et variante de l'agriculture, et non pas en fonction principale, ni pour un canton ni pour aucun de ses individus.

En terminant ces notions élémentaires sur la formation des séries, rattachons toutes les règles à un précepte général, qui est d'assurer aux 3 Passions mécanisantes un plein essor en toutes fonctions. Or dans l'hypothèse d'accroissement de l'industrie manufacturière aux dépens de l'industrie agricole qui est la plus attrayante, on n'arriverait qu'à un résultat absurde, au ralentissement de ces 3 Passions dont l'activité est gage de l'attraction industrielle et de tous les biens qu'on en doit recueillir.

COMPLÉMENT DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Duperie des détracteurs; secte Owen.

Déjà l'on peut s'apercevoir que ma théorie sociétaire ne donne point dans l'arbitraire des faiseurs de systèmes; elle se fonde sur un procédé spécial, puisé dans la nature, conforme au vœu des passions et aux théorèmes de géométrie; car le mécanisme des Séries passionnées est géométrique en tous sens; on en verra la preuve aux chapitres qui traitent de la répartition, section V^e^, et de l'analogie, section VIIe.

Nous pouvons maintenant examiner les inconséquences commises à cet égard par le 19e siècle qui, sur l'affaire d'où dépend le changement de sort du genre humain, sur l'invention du procédé sociétaire, se confie à des hâbleurs fardés de philantropie, et ne leur impose aucune règle à suivre en théorie ni en pratique (10).

On voit qu'il y avait un procédé à inventer, c'est la Série passionnée, découverte qui exigeait de profondes recherches sur les dispositions et les emplois de ce ressort tout-à-fait étranger au mécanisme civilisé.

Pour peu qu'on eût voulu opérer méthodiquement, on aurait

exigé des prétendants, comme M. Rob Owen ou autre, une invention et non pas des statuts ni des bizarreries telles que la communauté des biens, l'absence de culte divin, l'abolition brusque du mariage : ce sont là des lubies de casse-cou politique et non des moyens neufs ; c'est pourtant à ces billevesées que le 19e siècle a donné sa confiance depuis vingt ans.

Observons que dès son début Rob Owen opéra tout à contresens de l'association : ignorant que l'agriculture doit être la base du mécanisme sociétaire, il rassemblait à New Lanark 2000 tisserands n'ayant pas un arpent de terre à cultiver. En commettant cette lourde faute, il se vantait de convertir les nations à sa méthode, et se faisait présenter aux souverains comme régénérateur présomptif du monde social. Sa science n'était autre que celle des sophistes, HASARDER TOUT, jouer en casse-cou sur les innovations ; *audaces fortuna juvat ;* et surtout faire sonner bien haut sa philantropie ; ce masque fait toujours des dupes.

Comment notre siècle, après tant d'expériences, après avoir vu depuis quarante ans tous les ambitieux affublés de ce titre, peut-il se laisser prendre encore à la fausse monnaie philantropique? Un vrai philantrope aurait dit : « Il faut tenter des essais d'association ; mais on doit en même temps s'exercer à la recherche de la méthode naturelle et mettre au concours cette découverte. »

Une marche si loyale ne sera jamais adoptée par des hommes qui veulent jouer un rôle sans moyens réels : M. Owen a préféré se donner pour inventeur, il a bâti un système qui est la contrepartie de celui de G. Penn, fondateur des Quakers. J'en donnerai ailleurs le parallèle : remarquons seulement dans la méthode Owen, une marche de casse-cou politique, décidé à tout hasarder, à essayer des monstruosités sans en prévoir les résultats.

Par exemple : sur la liberté d'amours, il ignore quels seraient les effets de l'orgie amoureuse corporative, qui ne manquerait pas de s'établir quand la nouvelle secte aurait acquis de la consistance : il paraît aussi peu instruit sur le mécanisme des amours libres que sur les effets d'une absence de culte divin. Avant d'admettre seulement une demi-liberté en amour, il faut introduire des contre-poids que les harmoniens mêmes ne pourront créer qu'au bout de quinze ou vingt ans d'exercice.

Au reste les changements que pourra subir le régime des amours, n'auront lieu qu'après avoir été demandés par le gou-

vernement, le sacerdoce, les pères et les maris ; lorsque ces quatre classes, de commun accord, voteront une innovation, l'on pourra être sûr qu'elle est utile et non pas dangereuse.

Sans doute le système conjugal engendre une foule de vices ; j'en ai décrit bon nombre à l'intermède III, 51 à 134 ; tous ces désordres ne sont pas un motif de supprimer le mariage, mais de le ramener à une échelle méthodique, établir dans les mariages une série régulière comprenant sept degrés, plus l'ambigu et le pivotal.

Et pour ne parler que des 1er et 2e degrés, n'est-il pas évident qu'un mariage stérile est un lien moins fort que celui qui donne un enfant? Voilà une distinction des 1er et 2e degrés ; il reste à établir celle des 7 autres. Je renvoie ce détail, en faisant observer que lors même qu'on connaîtrait les neuf degrés à établir en mariage, il faudrait encore connaître et organiser l'état de choses qui fournira des contre-poids et garanties contre l'abus des libertés, abus que n'a pas prévu le sophiste Owen ; il veut émanciper tout à coup, lâcher la bride aux amours, comme si l'on était à l'île d'Otahiti, au pays d'Hamil, à Lancerote, à Java, en Laponie et autres lieux où les coutumes et les préjugés ont établi des contre-poids.

Négligeons ce débat, puisque ce ne sera qu'après trente ans d'harmonie qu'on commencera à s'en occuper ; mais pendant la 1re génération sociétaire, il sera nécessaire de laisser les amours (*Voyez* chap. XVI) dans l'état d'hypocrisie et de tromperie universelle qui caractérise la civilisation : l'amour et la paternité sont les dernières passions qu'on pourra amener au régime véridique ; difficulté très-ignorée de ceux qui veulent, comme M. Owen, faire sur la liberté des passions, un essai aussi téméraire que celui des philosophes de 1791, sur le brusque affranchissement des nègres.

C'est l'affluence de ces sophistes qui prévient contre les véritables inventeurs, et engouffre notre siècle dans la détraction : elle est plus que jamais le travers dominant. Au reste elle est vice endémique du caractère civilisé ; les découvertes les plus précieuses ont été proscrites à leur apparition : le café et la pomme de terre ont été judiciairement interdits et mis au rang des poisons ; Fulton inventeur du bateau à vapeur, et Lebon inventeur de l'éclairage au gaz, ne purent se faire écouter de personne dans Paris.

D'après ces bévues récentes des Zoïles, on peut juger de la con-

fiance que méritent leurs jugements ; ils se disent partisans des lumières, ennemis de l'obscurantisme ; ils accusent tel ministre d'être un nouvel Omar, telle société d'être une réunion d'éteignoirs, eh ! que sont-ils eux-mêmes quand ils impriment, *qu'il ne peut point exister de découverte en calcul d'attraction* ; et quand ils excitent à *ne pas lire le livre* qui en apporte la théorie complète, dont Newton n'a donné qu'un lambeau ?

Ainsi le 19e siècle se montre en digne héritier du 15e et de la génération qui persécuta les Colomb et les Galilée ; alors c'était la superstition qui proscrivait les sciences neuves ; aujourd'hui elles sont proscrites par ceux qui se disent ennemis de la superstition. Voilà le secret de leur zèle simulé pour le progrès des lumières ; voilà leur vol sublime : ils n'attaquent la superstition que pour prendre sa place, opprimer autant et plus qu'elle.

Etrange inconséquence ! On porte aux nues l'homme qui a pris l'initiative en calcul d'attraction, Newton qui en a traité savamment la branche inutile et de pure curiosité ; car que nous sert de savoir le poids de chaque planète ? il restait, en attraction, à explorer les deux branches importantes :

L'UTILE ou théorie de l'Attraction passionnée.
L'AGRÉABLE ou théorie de l'Analogie et des causes.

Celui qui apporte ces deux sciences est une bête brute au dire des Zoïles qui pourtant exaltent Newton, pour avoir traité de la branche INUTILE, celle des effets matériels en attraction où il ne peut expliquer aucune cause ; si on demande aux newtoniens pourquoi Dieu a donné 7 satellites à Saturne et 4 à Jupiter qui est double en grosseur, pourquoi un anneau à Saturne et point à Jupiter, ils ne pourront donner aucune réponse.

Leur science n'en est pas moins belle par sa justesse mathématique ; mais elle n'est qu'un germe borné à l'explication des effets et non des causes ; et au moment où la théorie des causes est dévoilée, il faut ou flétrir Newton, puisqu'il a commencé l'étude de l'attraction, ou protéger son continuateur bien plus digne d'appui, en ce qu'il a traité les deux branches de l'utile et de l'agréable, dont l'une conduit au bonheur social, bien autrement précieux que la science.

Ajoutons que le calcul de l'analogie, quoique branche d'agrément, a bien son côté utile, car c'est à cette nouvelle science qu'on devra la découverte de tous les antidotes naturels, la plu-

part inconnus, tels que ceux contre la goutte, l'hydrophobie, l'épilepsie, et autres maladies qui sont encore l'écueil de l'art. C'est un appât pour notre siècle et surtout pour la France, à faire trève de malveillance contre les inventeurs et accorder à la plus précieuse des découvertes, sinon une protection positive, au moins un accueil dubitatif, motivé sur des considérations que goûtera tout homme impartial ; en voici l'abrégé :

« C'est la première fois qu'on nous présente une théorie régulière » sur le problème de l'association, réputée insoluble, et sur le méca- » nisme d'armonie des passions, considéré jusqu'ici comme une énig- » me impénétrable : si cette théorie est praticable, elle nous donnera » les biens que tous les siècles ont vainement rêvés, la cessation de la » mendicité prévenue par concession d'un *minimum* à la classe pau- » vre, l'abolition convenue de l'esclavage et de la traite, le règne de » la vérité et de la justice, fondé sur les bénéfices dont elles devien- » draient la voie dans le nouvel ordre ; il est donc prudent d'exami- » ner cette théorie, en indiquer les côtés défectueux, inviter de plus » habiles à la rectifier S'ILS LE PEUVENT, et à défaut de ce, en faire » l'essai bien exempt de risque, puisqu'elle ne roule que sur des tra- » vaux agricoles et domestiques évidemment lucratifs par le régime de » combinaison et d'économie qu'elle y introduit. »

Sur ce, les beaux esprits répliquent : « On pourrait prêter » l'oreille, si l'auteur savait se revêtir des formes usitées et ren- » dre hommage à l'auguste philosophie moderne. » Eh ! c'est la ruse de tous les sophistes : un inventeur serait bien suspect s'il adoptait cette manière hypocrite ; on serait fondé à penser qu'il n'est comme tant d'autres, qu'un charlatan de plus, cherchant à se mettre en scène *per fas et nefas* : tous ces contrebandiers scientifiques savent prendre le ton académique, passeport des erreurs et des jongleries. Ici il s'agit d'éveiller les beaux esprits sur leurs illusions et leur duperie ; de prouver qu'ils sont les premières victimes de leur crédulité pour les faiseurs de systèmes.

Depuis vingt ans qu'on parle d'association, s'ils avaient pris des mesures pour atteindre au but, à la vraie association, s'ils n'avaient pas donné une folle confiance au sophiste Owen, ils auraient obtenu la vraie théorie ; un essai aurait décidé la métamorphose ; le chaos civilisé barbare et sauvage aurait déja disparu, les savants et artistes vivraient tous dans la haute opu-

lence, et ne seraient pas réduits à déclamer contre la censure et l'obscurantisme (qu'ils exercent eux-mêmes à l'égard des inventeurs); ils jouiraient de la pleine liberté, de la fortune et des dignités, sans être sous la férule d'aucun Omar.

Pour les désabuser de cette duperie, de cette manie de choisir le rôle servile et la pauvreté, faut-il que je me traîne à leurs pieds? ils me croiraient d'autant moins que je les flagornerais plus. On a vu récemment, à l'époque où les systèmes universels étaient à la mode, un sophiste éloquent prodiguer l'encens aux savants, les louanger tous nominativement, et ne pas réussir à accréditer près d'eux son système universel. (dans lequel il avait oublié seulement l'analyse de l'homme ou des passions et attractions, celle des 3 mécanismes, civilisé, barbare et sauvage, de leurs caractères permanents successifs et engrenés; celle des turpitudes civilisées, telles que le commerce mensonger ou concurrence inverse et circulation inverse; il avait oublié aussi la théorie des destinées futures et passées, la théorie des *causes* en mouvement, etc., etc., etc.)

Les savants lui ont reproché à juste titre de ne rien dire de neuf, de répéter en d'autres termes ce que cent autres avaient dit avant lui. Je me rangerais dans la catégorie de ces beaux esprits faiseurs de systèmes, si je m'affublais de leurs formes académiques dont souvent l'on tire bien peu de fruit. L'auteur cité n'en a recueilli que le compliment assez banal de savoir se faire lire en flattant les puissances académiques.

Le ton d'adulation n'est guère familier aux inventeurs; au lieu de la souplesse oratoire, ils ont le caractère de droiture et de fermeté qu'Horace admire dans l'homme juste : *non civium ardor prava jubentium mente quatit solidâ.* Mon sujet ne comporte pas le ton adulateur; il s'agit de remontrer les hommes sur leur refus de foi en la Providence, leur manque d'espérance et d'activité à rechercher le code divin, leur défaut de charité, leur insouciance sur une invention qui doit mettre subitement un terme à l'esclavage, à l'indigence et aux misères de l'humanité.

Ici le seul ton convenable est celui de la chaire; on n'exige pas que les Bossuet, les Bourdaloue encensent un siècle pervers; on les approuve quand ils tonnent contre les fausses doctrines qui nous égarent; et si je n'ai pas leur éloquence, je n'en dois pas moins adopter leur manière, dédaigner la souplesse banale des charlatans scientifiques, et m'en tenir au ton de franchise et de rondeur

qui est le seul convenable à un inventeur étayé de preuves mathématiques et irrécusables.

Un écueil où le monde savant ne manquera pas de tomber, c'est la jalousie; on voit avec dépit qu'un intrus enlève la plus belle proie; et le premier mouvement de chacun est de nier, d'étouffer la découverte qu'il ne peut pas s'approprier, de foudroyer le profane inventeur qui, en dépit du monopole de génie, veut s'introduire dans les rangs des privilégiés, méconnaître la loi.

« Nul n'aura de l'esprit que nous et nos amis. »

Je sais que s'il s'agissait d'invention médiocre, il serait imprudent de violer cette loi : un poète moderne, *Viollet le Duc*, a fort bien dit : « S'il vous vient quelque idée neuve,

« Sachez la présenter avec ménagement,
« Comme leur propre idée arrangée autrement. »

de sorte que pour passe-port de sa découverte, l'auteur doit dire aux monopoleurs de génie : « C'est à vos vastes lumières que je » la dois, c'est dans vos doctes écrits que j'en ai puisé les éléments; » vous aviez créé tous les matériaux de cette nouvelle science ; je » les ai mis en œuvre selon vos sages méthodes ; je ne fais qu'ac- » quitter ma dette en vous dédiant une invention qui est la vôtre » bien plus que la mienne ; elle n'est qu'un fleuron détaché de » votre couronne, et que je dois y replacer. »

A ces mots le monde philosophique dirait : « voilà un ouvrage écrit avec sagesse, impartialité, l'auteur sait se faire lire, son ton est décent, son style est fleuri, suave, marchand : *Æra metet Sosiis — dignus intrare in nostro docto corpore.*

Si je me présentais ainsi l'encensoir à la main, ce serait tromper le monde savant ; il vaut mieux, pour son intérêt, lui dire franchement quels seront dans cette affaire ses bénéfices et les miens, assigner à chacun son lot.

Le leur sera immense ; aux bénéfices pécuniaires indiqués (45), ils pourront joindre une moisson de gloire non moins immense. Je leur livre des mines vierges ; ma théorie leur ouvre l'entrée du nouveau monde scientifique, l'accès à vingt sciences que je ne peux pas traiter moi seul, pas même en partie ; je me réserve

seulement celle de l'attraction passionnée sur laquelle il restera beaucoup à dire après moi ; quant aux autres sciences, j'en livre la clé : celle de l'analogie exigera plus de deux cent mille articles fort étendus, j'en pourrai à peine donner deux cents, parce que je ne suis pas versé dans les trois branches de l'histoire naturelle : il m'eût fallu y employer trois ans d'étude exclusive ; je ne l'ai pas pu et ne le pourrai pas.

Les savants ont donc à se louer, dans cette affaire, de ce que la proie échoit à un homme qui ne peut pas la dévorer, et qui est obligé de leur en laisser la majeure partie, en se réservant seulement l'honneur d'invention. Le sort les a bien servis en me livrant la mine scientifique : un homme plus instruit que moi, aurait pu tout accaparer pour lui seul.

Après cette franche explication, il reste à les prémunir contre leur penchant à la détraction et la jalousie, dont ils seraient dupes dans cette conjoncture : je vais faire parler des hommes plus en crédit que moi, qui leur reprochent d'être aveuglés par l'orgueil et la petitesse. Condillac leur dit : « des sciences neuves » qui seraient traitées avec une grande netteté, une grande pré- » cision, ne seraient pas à la portée de tout le monde ; ceux qui » n'auraient rien lu les entendraient mieux que ceux qui ont fait » de grandes études, et surtout que ceux qui ont beaucoup » écrit. »

Voilà pour l'orgueil et la jalousie qui les aveuglent au point de prétendre que la science de l'attraction passionnée *traitée avec une grande netteté, une grande précision*, n'est pas intelligible. J'ai vu des demoiselles de 15 ans comprendre à merveille le mécanisme des Séries passionnées, expliqué par les 3 Causes et les 3 Effets, selon les chap. V et VI ; et des savants exercés prétendront que cela est obscur ; c'est qu'ils ne veulent pas comprendre. Si j'étais mort et qu'on pût exercer le plagiat sans obstacle, ils sauraient trop bien comprendre et travestir ma théorie, essayer de se l'approprier EN PARTIE, car personne ne pourra tenter de la piller en totalité. Ma *prise de possession* est trop bien constatée par les insultes des contemporains, déclarant *qu'il ne peut pas exister de découverte en théorie d'attraction :* pourquoi n'ont-ils pas opposé à Newton, cette savante décision ? que ne faisaient-ils excommunier Newton comme on excommunia Chr. Colomb, que la cour de Rome se hâta d'absoudre quand elle fut mieux avisée; ainsi feront les antagonistes de la théorie

sociétaire, ils ne tarderont guère à démentir leurs actes de vandalisme.

Condillac, cité plus haut, a signalé l'orgueil qui les irrite contre les sciences neuves ; un autre va signaler leur petitesse ; je transcris ses expressions sur l'outrage fait à un homme célèbre par les Zoïles de son temps.

« Bâcon, dont le génie prophétique se fit contemporain du 18e » siècle, Bâcon qui avait ouvert dans ses écrits un trésor inépui- » sable de vérités, eut le tort de prendre un vol trop élevé, et de planer » à une si grande hauteur sur les hommes et les idées de son temps, » qu'il n'exerça sur eux aucune influence. » (*Jouy.*)

Même chose a lieu aujourd'hui : ma doctrine, comme celle de Bâcon, n'est point trop élevée, mais notre siècle est comme celui de Bâcon, trop petit pour y atteindre, sauf quelques personnages d'exception qu'il s'agira de rencontrer ; *pauci, sed boni.* Je ne recherche que ces hommes qui, tels que Bâcon et Condillac donnent à leur siècle le sage conseil de *refaire l'entendement humain, d'oublier tout ce qu'on a appris des sciences philosophiques*, plus obscurantes encore qu'au temps où Jésus-Christ leur reprochait leur obscurantisme en disant : « Malheur à vous, » scribes et pharisiens, qui vous êtes saisis de la clé de la science, » et qui n'y étant point entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée » à ceux qui voulaient y entrer. » (Saint-Luc, chap. XI).

Les scribes de nos jours sont encore ce qu'ils étaient au temps de J.-C. Newton leur a donné la clé de la science en attraction ; ils l'ont saisie, et n'ayant pas su y entrer, s'avancer plus loin que Newton, étudier les branches que ce géomètre n'avait pas traitées, ils veulent aujourd'hui en dérober la connaissance et diffamer l'inventeur qui a apporté au monde la suite du calcul newtonien, la théorie de l'attraction passionnée et de l'unité sociétaire : sciences à défaut de laquelle toutes les autres ne sont qu'un opprobre pour la raison ; car que nous servent ces trophées scientifiques, [illegible] que la multitude privée du nécessaire est au-dessous du sort des animaux sauvages, qui vivent heureux dans la liberté et l'insouciance ?

« On convient de cela, disent les critiques ; mais il eût fallu » dans votre théorie ménager les sciences révérées, comme la » tendre morale, douce et pure amie du commerce. » Eh ! c'est par son alliance avec le commerce et le mensonge qu'elle est de-

venue méprisable ; elle a apostasié à ses derniers moments ; elle était excusable dans ses erreurs, quand elle prêchait le mépris des richesses, en se fondant sur ce qu'il est presque impossible de les gagner en civilisation par la voie de la justice ; elle a perdu ses droits à l'estime en transigeant avec l'esprit mercantile : si elle l'eût attaqué par une recherche du régime véridique, elle se serait ouvert une belle issue de civilisation, une brillante carrière de progrès social ; elle a cédé lâchement au vice heureux, elle a embrassé le culte du *veau d'or*, comment peut-elle prétendre à la considération ?

J'avoue que tant qu'on a ignoré la théorie de l'attraction ou développement harmonique des passions, on a dû s'en tenir à la méthode répressive dite morale ; mais elle devient dès ce moment inutile, et on ne lui doit pas de capitulation honorable, parce qu'elle a repoussé la lumière, la théorie sociétaire qui seule peut garantir une récompense à la vertu, et parce qu'elle a de tout temps manqué à ses devoirs, tels que l'analyse franche de la civilisation et de ses caractères (section VIe), et la recherche du mode commercial véridique. Elle n'a spéculé que sur la vente de systèmes que chaque année voit éclore au nombre d'une quarantaine, pour le bien du commerce de morale.

Nous n'avons eu cette année que 17 *traités de morale*, disait un journal de 1803, qui s'apitoyait sur la modicité de cette récolte. Il ne parlait que de la France : en y ajoutant les autres États qui font le commerce de morale ou la fabrique de morale, très-active en Angleterre, Allemagne, Italie, les traités doivent s'élever au moins à une quarantaine par an, même dans les temps de disette ; et comme tous ces traités sont contradictoires, chacun renversant celui de la veille, il faut changer de conduite et de mœurs au moins quarante fois par an pour être docile aux leçons de la morale douce et pure ; il faut avoir en outre beaucoup d'argent pour acheter ses innombrables controverses, beaucoup de temps et de patience pour les lire, et beaucoup d'intelligence pour les comprendre, car leurs auteurs ne se comprennent pas eux-mêmes. Nous expliqueront-ils comment on peut être à la fois ami du commerce et ennemi des richesses perfides ? Ce sont là deux dogmes de morale, aussi judicieux, aussi homogènes que tous les autres. En est-il un qui ne soit regardé en pitié par ses auteurs mêmes ? Sénèque tout en nous prêchant de renoncer aux richesses, dès aujourd'hui, sans attendre à demain, et d'embrasser sans délai

la philosophie, accumulait une fortune de cent millions de francs. Aussi la morale n'a jamais été qu'une jonglerie oratoire et un masque d'ambition. Tout hypocrite qui médite quelque fraude, s'affuble soigneusement de moralité.

On répond qu'elle n'est pas moins bonne en elle-même, quoiqu'elle serve de manteau à l'hypocrisie : non ; elle est vicieuse, et par double raison : l'une est qu'elle conduit à sa perte celui qui essaie de pratiquer exactement ses doctrines, tandis qu'elle conduit à la fortune celui qui la prend pour masque et non pour guide ; l'autre est que ses dogmes sont contradictoires et la plupart impraticables, comme celui qui ordonne d'aimer et soutenir l'auguste vérité : qu'un homme aille dans un salon y dire l'auguste vérité sur le compte des personnes réunies, dévoiler les grivelages de tel financier présent, les galanteries de telle dame présente, enfin la conduite secrète de tous les assistants, il sera honni de toutes voix ; qu'il s'avise de publier la vérité, toute la vérité sur le gaspillage des deniers publics, et compromettre de hauts personnages, il verra où conduit la pratique de l'auguste vérité. Tous les dogmes de la morale sont également impraticables.

D'ailleurs n'est-il pas avéré qu'elle a constamment produit des effets opposés à ses promesses, et que plus une nation enfante de traités de morale, plus elle s'engouffre dans la dépravation ? Voilà donc une science trompeuse par le fait comme par les doctrines toutes contradictoires. Elle a mal fini ; elle s'est prostituée sur ses vieux jours, en s'alliant à l'esprit mercantile, source de tous les vices : la religion ne s'est pas souillée de cette infamie.

Mais pourquoi cette boutade contre la tendre morale ? C'est que les hypocrites s'étayent de la morale pour dénigrer la théorie de l'attraction. Ils sont jaloux de voir naître une science qui va donner les biens que promettait l'astucieuse morale, établir le règne de la vérité, de la justice et des bonnes mœurs, conduire à la fortune ceux qui les pratiqueront, et conduire à la ruine et au déshonneur ceux qui essaieront de pratiquer la fausseté.

Quelques-uns de ces détracteurs veulent aussi s'affubler d'esprit religieux, prétendre que la théorie de l'attraction n'est pas en pleine harmonie avec la religion ; ce n'est pas moi qui répondrai à ces tartufes, c'est l'Evangile ; c'est la parole de Jésus-Christ qui les confondra. Je traiterai ce sujet dans un article spécial.

C'est parce que ma théorie marche en tout point dans le sens

de la religion, qu'elle doit discorder avec ces scribes et pharisiens modernes, ces moralistes insidieux, ces saltimbanques de vertu que Jésus-Christ démasquait si bien, et qu'il maudissait comme obscurants, comme sophistes vandales, feignant de chercher la lumière, et ligués pour l'étouffer à son apparition. Ils sont encore aujourd'hui ce qu'ils étaient au temps de Jésus-Christ; manqueraient-ils à diffamer le chef-d'œuvre de la sagesse divine, le code d'unité sociétaire et d'harmonie des passions appliquées à l'industrie ?

Si les moralistes sont de bonne foi, et tiennent à paraître tels, que n'acceptent-ils un défi, un essai, afin que l'expérience prononce entre leur science et la mienne? S'ils augurent bien de leur méthode et mal de la mienne, ils doivent souhaiter qu'une épreuve me confonde authentiquement, ce sera pour eux un triomphe éclatant; mon but est le même que celui où ils feignent de tendre, c'est d'établir le règne de la vérité, de la justice et des vertus réelles. On verra bien vite laquelle des deux méthodes arrive au but.

Si la mienne est juste, elle doit décider le procès en six semaines de plein exercice. La leur a eu non pas six semaines, mais trente siècles d'exercice en de nombreux empires; il n'en est résulté que le progrès du mal; en outre ils ont fait obtenir au moins vingt épreuves à la fausse méthode sociétaire, celle de Rob Owen : à force de la prôner dans les journaux, ils ont procuré à son auteur des souscriptions pour une grande quantité d'établissements, qui ont avorté comme on le sait, puisqu'aucun propriétaire d'esclaves ne l'a adoptée pour les nègres, aucune horde ne s'y est soumise.

Ils se sont donc abusés en systèmes d'association, comme en systèmes de morcellement industriel; leurs moyens sont évidemment illusoires, c'est une présomption favorable pour une théorie opposée aux leurs, et opérant en quelques semaines. S'ils n'acceptent pas le défi, ce sera faire preuve d'insigne mauvaise foi et d'insouciance complète pour le véritable progrès social.

Avertissons-les sur la fausse position où ils se placent. Un incident les réduira tous à une palinodie subite : dès qu'un écrivain notable et désireux de jouer un grand rôle, se prononcera *dubitativement* pour l'examen et l'essai, les Zoïles compromis, opineront à se rétracter en toute hâte, sans attendre l'épreuve qui les couvrirait de ridicule. Ceux de Colomb furent confondus, lorsque

le confesseur d'Isabelle, plus judicieux que les savants, opina à l'examen; aussitôt la débâcle des détracteurs fut complète.

Ici le rôle dubitatif est bien plus sûr pour un écrivain ; car avec Colomb il restait deux risques, naufrage en mers inconnues et danger de fausse route, de recherche infructueuse ; mais en essai de l'Attraction industrielle on aura, au lieu de risque, une garantie de bénéfice énorme dans tous les cas. En proposant cette épreuve, un écrivain appuyé du précepte de Descartes, DOUTE ET EXPÉRIENCE, obtiendra le plus brillant succès. Il sera en politique ce que fut Saint Augustin en religion : il renversera les faux dieux scientifiques, le caduc édifice de la philosophie ; il sera l'apôtre de la métamorphose sociale. Je reviendrai sur la haute fortune que ce rôle vaudra à l'orateur.

SECTION TROISIÈME.

ÉDUCATION HARMONIENNE.

CINQUIÈME NOTICE.

ÉDUCATION DE LA BASSE ENFANCE.

CHAPITRE XVII.

Contrariété de l'éducation civilisée avec la nature et le bon sens.

En passant des principes à l'application, je dois rappeler que la difficulté apparente en théorie sociétaire, c'est d'établir une répartition satisfaisante pour les trois facultés industrielles de chacun, CAPITAL, TRAVAIL et TALENT. L'ordre civilisé ne sait répartir équitablement que sur le capital, en raison des versements; c'est un problème d'arithmétique et non de génie ; le nœud gordien du mécanisme sociétaire est l'art de satisfaire chacun sur le travail et le talent. C'est là l'obstacle qui a épouvanté tous les siècles et empêché les recherches.

Pour escobarder ce double problème de répartition, la secte Owen met en jeu la communauté des biens, l'abandon à la masse, de tout profit autre que celui du revenu des actions. C'est avouer qu'elle n'ose pas même envisager le problème d'association.

On ne peut atteindre à cette répartition équilibrée qu'en étendant aux trois sexes l'harmonie des passions. Les enfants considérés chez nous comme nuls en mécanique sociale, sont la cheville ouvrière de l'harmonie sociétaire et de l'Attraction indus-

trielle ; il faudra donc examiner d'abord les ressorts que l'attraction met en jeu chez le sexe neutre ou impubère, qui étant privé de deux passions, amour et paternité, n'a pas autant de ressources que l'âge pubère pour la formation des Séries passionnées. La méthode une fois étudiée sur les enfants, sera d'autant plus facile à appliquer aux deux autres sexes qui présentent plus de moyens, plus de passions. C'est donc par l'éducation qu'il faut commencer, d'autant mieux qu'elle sera la branche de mécanisme qu'on devra organiser la première, parce que les enfants n'étant que peu faussés par les préjugés et les défiances, seront plus dociles à l'attraction que les pères ; ils s'y livreront en plein dès la première semaine, et manifesteront bien vite l'excellence du régime des Séries passionnées.

L'éducation sociétaire a pour but d'opérer le plein développement des facultés matérielles et intellectuelles, les appliquer toutes, même les plaisirs, à l'industrie productive.

L'éducation civilisée suit une marche opposée : elle comprime et dénature les facultés de l'enfant ; le peu d'essor qu'elle leur laisse ne tend qu'à l'éloigner de l'industrie, la lui rendre odieuse, l'exciter à la destruction. Elle dirige donc le jeune âge à contresens de la nature ; car le premier but de la nature ou attraction est le Luxe (47) : il ne peut naître que de l'industrie, partout odieuse à l'enfant, quoique les produits industriels, gimblettes, panaches, friandises, aient un vif attrait pour lui. Il est donc en développement faussé, en guerre contre lui-même. Nos soi-disant observateurs de l'homme ne s'aperçoivent pas de ces contre-sens de mécanisme : analysons-les avec distinction de *luxe interne et externe* (47).

Luxe interne, *vigueur corporelle et raffinement des sens.* L'éducation civilisée est contraire à la santé, elle affaiblit l'enfant en raison des frais d'éducation. Cent enfants de dix ans, pris au hasard dans la classe opulente qui leur donne des gardes et des médecins, et de bons comestibles, seront bien moins robustes que cent enfants de village à demi-nus, exposés aux intempéries, nourris de pain noir et dépourvus de médecins : ainsi l'éducation civilisée éloigne l'homme de la santé ou luxe interne, en raison des efforts qu'elle fait pour l'y conduire ; elle l'éloigne aussi du raffinement des sens qui, grossiers naturellement chez l'enfant villageois, sont grossiers spéculativement chez l'enfant opulent. Les pères et précepteurs entravent chez lui les penchants à la pa-

rure et surtout au raffinement gastronomique, principal ressort de l'éducation naturelle ou harmonienne. D'autre part les civilisés, même au village, sont moins robustes que les sauvages qui n'ont aucun système d'éducation philosophique (Je parle des contrées où le voisinage des civilisés n'a pas abâtardi les hordes par les vexations, les liqueurs fortes, les maladies, etc.).

Cependant, parmi les civilisés, on voit souvent des exemples de longévité qui attestent que l'homme pourra fournir une très-longue carrière, lorsqu'il sera secondé par l'éducation naturelle et l'industrie attrayante. Il atteindra communément au terme des ultra-centenaires, tels que la famille Rovin, en Hongrie, dont les moins robustes ont vécu 142 ans, et quelques-uns 170 ans, longévité qui s'est étendue aux femmes comme aux hommes.

Récemment en France un chirurgien nommé Timan, à Vaudemont en Lorraine (octobre 1825), est mort à l'âge de 140 ans, avec des circonstances qui promettaient 180 ans. « La » veille de sa mort, disent les rapports, il avait fait avec beau- » coup d'habileté et d'une main ferme, l'opération du cancer » à une femme âgée. Jamais il n'avait été saigné, ni purgé, » ni médicamenté, n'ayant jamais été malade, quoiqu'il n'ait » passé aucun jour de sa vie sans s'enivrer à souper, re- » pas qu'il n'a jamais manqué de faire. » On voit que sa mort prématurée fut l'effet de quelque impression nuisible que lui causa l'opération de la veille. Tel est le genre de santé qu'on obtiendra communément de l'éducation sociétaire.

La nôtre, qui nous éloigne de la santé ou luxe interne, opère de même à contre-sens, quant au luxe externe ou richesse. Je viens de l'observer au sujet de la manie destructive des enfants et de leur aversion pour l'industrie utile. Mais, de toutes les preuves, la plus frappante est celle déjà donnée dans la préface, l'*absorption des vocations*. J'ai cité à ce sujet (39) le charretier devenu habile fondeur *par effet du hasard*, par initiation fortuite. Cet événement est la condamnation de tous les systèmes d'éducation civilisée ; ils ne donnent aucun moyen de discerner et faire éclore dès le bas âge les vocations industrielles, au nombre de vingt et trente, et non pas une seule ; au contraire, ils travestissent tous les caractères. Sénèque et Burrhus ont formé Néron qui eût été en harmonie un très-beau caractère; Condillac avec ses subtilités métaphysiques, ne sut produire qu'un imbécille; J.-J. Rousseau n'osa pas élever ses enfants; Diderot et tant d'autres n'ont pas

mieux brillé en ce genre. Au reste, la civilisation sent fort bien qu'elle est tout-à-fait hors de nature en éducation; c'est à peu près le seul point sur lequel elle soit assez modeste pour avouer qu'il lui reste beaucoup à inventer.

Je supprime plusieurs pages de détails très-importants sur cette contrariété de l'éducation civilisée avec la NATURE. Il resterait à examiner sa contrariété avec le BON SENS, par confusion de méthodes et duplicité d'action. Indépendamment des variantes de système en institution publique, on entremet encore, soit dans le domestique, soit dans le monde, une douzaine de méthodes hétérogènes, donnant à l'enfant autant d'impulsions contradictoires, lesquelles, à l'âge de puberté, sont absorbées par une nouvelle éducation, dite l'*esprit du monde*; c'est encore un des chapitres à omettre pour abréger. J'ai décrit quatre de ces méthodes, IV, 201); il en est un bien plus grand nombre : j'en compte jusqu'à seize, données par les pères, les précepteurs, les voisins, les parents, les camarades les valets, etc. Je me borne à en citer une.

La MONDAINE, ou *absorbante*, qui broche sur toutes les autres : elle en élimine ou modifie tout ce qui n'est pas à sa convenance. Lorsque l'enfant, à seize ans, fait son entrée dans le monde, on lui enseigne à se moquer des dogmes qui intimident et contiennent le bas âge, à se conformer aux mœurs de la classe galante, se rire comme elle des doctrines morales, ennemies du plaisir; se rire bientôt après des principes de probité, lorsqu'il passera des amourettes aux affaires d'ambition. Quelle absurdité à nos sciences de façonner les enfants à un système d'opinions et de préceptes qui seront dédaignés et même conspués dès l'entrée en âge pubère! car on ne verra pas un jeune homme de vingt ans qui, trouvant une heureuse occasion d'adultère, veuille, comme le chaste Joseph, résister à la belle Zaluca pour obéir à la morale et aux saines doctrines. Un tel jeune homme, s'il s'en trouvait un, serait la fable du public et des moralistes mêmes. Le monde âgé se moquerait mieux encore d'un financier qui, malgré l'assurance d'impunité, ne grivellerait pas une obole. Il serait de toutes voix titré «d'imbécille, de visionnaire, qui ne sait pas que lorsqu'on » est au ratelier, c'est pour manger. » Dans quelle fausse position se placent nos sciences, avec ces doctrines de civilisation perfectible, qui ne sont parfaites qu'en impraticabilité ou en sottise : telle est parmi les seize éducations divergentes, l'*hérédi-*

taire, tendance du père à inoculer aux enfants tous ses défauts. Un procureur, un marchand, donnent pour modèle à leurs enfants le plus rusé ; un père juif vante le plus rampant ; un buveur admire celui qui boit bien dès le bas âge ; un joueur les façonne à aimer le jeu ; puis la morale nous conte que l'instituteur naturel est le père !

Passons à l'éducation naturelle ou harmonienne, bien exempte de ces contradictions. Je la diviserai en quatre phases et un prélude ou dégrossissement appliqué au bas âge.

Prélude, en âge brut, ou prime enfance,		0 à 2 ans.
1re Phase,	Educat. antér. en basse enfance,	2 à 4 1/2.
2e —	Educat. citér. en moyenne enfance,	4 1/2 à 9.
3e —	Educat. ultér. en haute enfance,	9 à 15 1/2.
4e —	Educat. post. en mixte enfance,	15 1/2 à 20.

CHAPITRE XVIII.

Éducation préparatoire, âge brut, ou prime enfance.

Rappelons ici le grand problème que doit résoudre l'éducation sociétaire, c'est d'employer les caractères de Néron, Tibère, Louis XI, aussi utilement que ceux de Titus, Marc-Aurèle, Henri IV.

Pour atteindre ce but, il faut, dès le berceau, développer franchement le naturel que l'éducation familiale tend à étouffer et travestir même chez l'enfant au berceau.

Le régime civilisé ne donne à cet âge que des soins purement matériels ; il n'en est pas ainsi de l'éducation sociétaire qui, dès l'âge de six mois, opère très-activement sur les facultés intellectuelles, comme sur les matérielles, faussées chez nous dès le plus bas âge.

La phalange d'essai opérant sur des enfants déjà viciés par l'éducation civilisée, ne pourra que difficilement essayer les dispositions d'harmonie sur les âges de neuf à vingt ans ; mais on pourra opérer avec succès sur les âges de deux à neuf, et encore mieux sur l'âge brut, zéro à deux ans.

(*Nota*. Je renvoie plus loin divers principes qu'il faudrait poser ici sur l'unité et l'intégralité de l'éducation : cette didactique ennuierait le lecteur).

Observons d'abord que l'entretien des âges extrêmes, petits enfants jusqu'à trois ans, et patriarches ou infirmes, étant considéré en association comme œuvre de charité obligée pour le corps sociétaire, la phalange donne gratuitement tous les soins à l'enfant jusqu'à trois ans ; c'est le canton entier qui supporte les frais des sérisières de nourrissons, poupons et lutins. (Je n'y ajoute pas les bambins, âgés de trois ans à quatre ans et demi, qui gagnent déjà leur entretien). Quant aux séries de bonnes et bonnins, elles sont rétribuées comme toutes les autres, par un dividende sur le produit général.

La boussole à suivre dans les détails de l'éducation sociétaire est la même que dans tout le mécanisme ; il s'agit toujours de former les séries soit de fonctionnaires, soit de fonctions ; il faudra donc former la série des bonnes, la série des salles et la série des enfants, toutes trois distinguées en genres et espèces.

La brute enfance comprend les catégories de *nourrissons ou allaités*, et *poupons ou sevrés*.

Toutes deux sont subdivisées, sans distinction de sexe, en série trinaire. savoir :

Nourrissons et poupons : { Les pacifiques ou benins,
Les rétifs ou malins,
Les désolants ou diablotins.

Pour loger ces deux collections de marmots, il faut deux sérisières, chacun de trois salles au moins, avec des pièces accessoires comme dortoirs séparés des salles bruyantes, pièces affectées aux fonctions des bonnes et nourrices, et des médecins qui visitent chaque jour les enfants, sans distinction de riches ni de pauvres.

Observons à ce sujet que la médecine harmonienne spécule, comme toute autre fonction, à contre-sens de nos calculs d'égoïsme civilisé (1).

---

(1) *Médecine harmonique.* En civilisation le médecin gagne en proportion du nombre de malades qu'il a traités; il lui convient donc que les maladies soient nombreuses et longues, principalement dans la classe riche.

Le contraire a lieu en harmonie, les médecins y sont rétribués par un dividende sur le produit général de la phalange. Ce dividende est

Dans une grande phalange, les fonctions des bonnes et sous-bonnes ou adjointes, n'occupent guère que le vingtième ou vingt-quatrième du nombre immense de femmes que la civilisation absorbe à ce service ; et pourtant l'enfant le plus pauvre y est beaucoup mieux soigné que ne peut l'être en civilisation l'enfant d'un monarque ; expliquons ce mécanisme.

La série des bonnes et sous-bonnes comprend à peu près un quart des femmes actives, et ne les occupe que le sixième du temps qu'on donne au soin des enfants civilisés, ce qui réduit le service au vingt-quatrième du temps actuel : examinons.

On emploie chaque jour, pour les six salles des deux séristères de nourrissons et poupons,

18 bonnes en six séances, relayées de deux en deux heures.
6 officières, pour inspection et direction.

Total : 24 bonnes de garde chaque jour, avec pareil nombre de sous-bonnes qui, la plupart, sont de petites filles de sept à neuf ans. On en trouve de très-zélées à cet âge pour le service des petits enfants. Le total du poste qui soigne les marmots est donc d'environ quarante-huit femmes ou petites filles.

Et comme on ne fonctionne à ce service qu'un jour sur trois, la série des bonnes et sous-bonnes doit être de cent quarante-quatre,

---

conditionnel pour le taux : il s'accroît de un, deux, trois, quatre, cinq, six dix-millièmes, ou décroît d'autant, en raison de la santé *collective* et *comparative* de la phalange entière. Moins elle aura eu de malades et morts dans le cours de l'année, plus le dividende alloué aux médecins sera fort. On estime leurs services par les résultats, et comparativement aux statistiques sanitaires des phalanges voisines jouissant de pareils climats.

L'intérêt des médecins harmoniens est le même que celui des assureurs sur la vie ; ils sont intéressés à prévenir et non à traiter le mal ; aussi veillent-ils activement à ce que rien ne compromette la santé d'aucune classe, que la phalange ait de beaux vieillards, des enfants bien robustes, et que la mortalité s'y réduise au *minimum*.

Les dentistes spéculent de même sur les rateliers, moins ils opèrent plus ils gagnent ; aussi surveillent-ils assidûment les dents des enfants comme des pères.

Bref, l'intérêt de ces fonctionnaires est que chacun ait bon appétit, bon estomac, bon ratelier ; s'ils étaient comme les nôtres, dans le cas de spéculer sur les maladies individuelles, il y aurait dans leur industrie duplicité d'action, contrariété de l'intérêt individuel avec le collectif, comme dans le mécanisme civilisé qui (33) est une guerre universelle des individus contre les masses. Et nos sciences politiques osent parler d'unité d'action !

fournissant chaque jour un tiers. Ajoutons six officières supérieures; total : cent cinquante femmes pour la série des bonnes et sous-bonnes. C'est le quart de ce qu'en emploie la civilisation; car un bourg de dix-huit cents personnes contient neuf cents femmes, dont six cents entremises aux soins des enfants.

Les bonnes, réduites au quart en harmonie, ne font que le sixième du service des femmes actuelles, car on n'est de garde au sériſtère qu'un jour sur trois, et pendant cette journée on ne fait que huit heures de faction sur vingt-quatre; les bonnes civilisées en font seize heures, et souvent plus à la ville.

Le soin des enfants est donc réduit au vingt-quatrième du temps et des bras qu'il emploie en civilisation,

1/4 de réduction	sur le nombre,	
1/3 »	sur les jours de service,	
1/2 »	sur les heures de faction.	

Ces trois nombres multipliés donnent 1/24.

On peut répliquer que le calcul est exagéré, en ce que les femmes de villages ne donnent pas seize heures par jour aux enfants; elles vont aux champs, il est vrai; mais souvent elles donnent à l'enfant une partie de la nuit : mère et fille le veillent s'il est indisposé, et ses cris troublent encore le sommeil du père. C'est perte réelle pour un paysan qui a besoin de repos. Au surplus, pour compenser au juste, réduisons l'ensemble des trois économies à un douzième au lieu d'un vingt-quatrième; mon usage étant de réduire toujours à moitié de l'estimation régulière

Je passe au parallèle des deux méthodes.

Une bonne n'est pas tenue de stationner vingt-quatre heures au sériſtère, comme un soldat de garde, ou comme les bonnes de la classe riche; il suffit qu'elle arrive aux heures de faction.

Ce service deviendrait fastidieux s'il avait lieu tous les jours : une bonne peut, pendant les deux jours de vacance, ne pas se mêler du soin des enfants; il ne varie pas malgré les changements de bonnes, car leur série est divisée en groupes cabalistiques, exerçant chacun sur tel système, à la pratique duquel on n'admet que les adeptes passionnées pour ladite méthode.

Une bonne peut, pour voyage ou autre cause, se faire suppléer par une collègue. Le service de nuit ne la fatigue point, car il y a dans les cabinets du sériſtère, des lits pour les bonnes qui veu-

lent y passer une portion de nuit, comprise entre deux factions comme de minuit à quatre heures.

Une bonne, en civilisation, est grondée, querellée par ceux qui la paient pour cet esclavage perpétuel ; en harmonie, elle est complimentée sans cesse par les mères qui viennent au sératère allaiter ou voir l'enfant, admirer la bonne tenue des nattes et berceaux.

La série des bonnes et sous-bonnes reçoit non seulement un fort dividende, mais de grands honneurs ; elles sont considérées comme mères communes, et tiennent un rang distingué dans les festivités. Leur fonction procure beaucoup d'avancement, car elle exige beaucoup d'officières, au moins un tiers sur le tout. Il faut la réunion de toutes ces amorces et facilités d'exercices, pour qu'en parvienne à former une série bien passionnée et bien intriguée, sur un travail si peu attrayant par lui-même.

Ces bonnes sont très-précieuses pour les mères harmoniennes qui ne peuvent pas, comme les nôtres, vaquer aux soins de leurs enfants. Une mère, dans l'état sociétaire, fréquente une quarantaine de groupes industriels, dont elle épouse chaudement les intrigues ; elle est déjà fort ennuyée que la corvée des couches l'ait distraite pendant un mois, de toutes ces réunions cabalistiques ; en conséquence, dès le jour des relevailles, elle sera fort empressée de revoir tous ces groupes ; elle ne sera pas inquiète de l'enfant, assurée qu'il est soigné au mieux dans le sératère des nourrissons, où veillent nuit et jour des bonnes expertes, disposées par la nature pour ce service.

J'ai dit (171) que les nourrissons et poupons sont distribués en six salles distinctes pour les pacifiques, les rétifs et les diablotins ; afin que les hurleurs ou diablotins ne puissent incommoder ni les pacifiques, ni même les rétifs déjà traitables.

Parmi ces six corvées, les bonnes ayant l'option, choisissent le poste où l'attraction les appelle, et sont stimulées par rivalité avec des phalanges voisines, qui peuvent différer en méthode. Elles ont aussi entre elles des systèmes différents, qu'on applique à divers groupes d'enfants ; c'est un sujet d'intrigue pour les pères et mères, dont chacun se passionne pour la méthode de tel groupe de bonnes. Obligées de soutenir leur renommée, elles éprouvent les enfants dans une salle préparatoire avant de les classer et les admettre aux salles des nattes.

La civilisation, toujours *simpliste* ou simple dans ses méthodes,

ne connaît que le berceau pour asile du nourrisson ; l'harmonie, qui opère partout en ordre composé, donne à l'enfant deux situations : elle le fait alterner du berceau à la natte élastique. Les nattes sont placées à hauteur d'appui, leurs supports forment des cavités où chaque enfant peut se caser sans gêner ses voisins. Des filets de corde ou de soie, placés de distance en distance, contiennent l'enfant sans le priver de se mouvoir ni de voir autour de lui, et d'approcher l'enfant voisin, dont il est séparé par un filet.

La salle est chauffée au degré convenable pour tenir l'enfant en vêtement léger, et éviter l'embarras de langes et de fourrures. Les berceaux sont mus par mécanique : on peut agiter en vibration vingt berceaux à la fois. Un seul enfant fera ce service, qui occuperait chez nous vingt femmes.

Les nourrices (171) forment une série distincte et doivent être classées par tempérament, afin qu'on puisse les assortir aux enfants, surtout dans les cas de changement de lait. Le nourrissage indirect est fort usité en harmonie, parce qu'il est très-lucratif et peu fatiguant, et parce que les harmoniens, plus judicieux que J.-J. Rousseau, penseront que lorsque la mère est d'une complexion délicate, il est très-prudent de donner à l'enfant une nourrice robuste ; c'est le greffer, le renforcer ; la nature veut ces croisements. Si on accole un enfant faible à une mère faible, c'est les exténuer tous deux pour l'honneur d'une rêverie morale. Au reste, on s'appliquera beaucoup à perfectionner le régime d'allaitement artificiel, et l'employer concurremment avec le naturel, ou isolément. Dans l'état sociétaire, une mère, quelque opulente qu'elle soit, ne peut jamais songer à élever son enfant chez elle isolément ; il n'y recevrait pas le quart des soins qu'il trouve au sériستère des pouparts ou nourrissons ; et avec toutes les dépenses imaginables, on ne pourrait pas y réunir une corporation de *Bonnes passionnées*, intelligentes, se relayant sans cesse, en trois caractères assortis à ceux des enfants. Un princesse, malgré tous ses frais, n'aurait pas des salles si habi lement soignées, des nattes élastiques, avec voisinage d'enfant qui se servent réciproquement de distraction, et sont assortis e caractères. C'est principalement dans cette éducation de prim enfance qu'on reconnaîtra combien le plus riche potentat civilise est au-dessous des moyens que l'harmonie prodigue aux plus pauvres pères et enfants.

Loin de là, tout est disposé en civilisation, de manière que le nourrisson fait le tourment d'une maison organisée pour le tourmenter lui-même. L'enfant, sans le savoir, désire les dispositions qu'il trouverait dans un séristère d'harmonie; à défaut de quoi il désole, par ses cris, parents, valets et voisins, tout en nuisant à sa propre santé.

Ceci nous conduit à parler des germes d'éducation intellectuelle que les potentats mêmes ne pourraient dans aucun cas faire donner à leurs enfants de un et deux ans. Il font, pour y parvenir, une dépense énorme, sans autre fruit que de travestir le caractère de leur enfant, fausser ses facultés et nuire à sa santé.

Pour expliquer cette duperie, je m'appuie d'un principe qui ne sera pas contesté, c'est que « les deux âges extrêmes, âges de » transition, doivent être préservés de passions vives et rame- » nés au calme, parce que leurs organes, leurs sens n'ont plus » ou n'ont pas encore la force de se prêter aux émotions vio- » lentes qui leur seraient nuisibles et souvent mortelles; mais » ils peuvent comporter les émotions douces; elles sont donc » bonnes à employer dans l'éducation des enfants de zéro à deux » ans. »

Indiquons cet emploi par quelque exemple de culture des sens appliquée à la masse des enfants.

A l'âge de six mois, où nous ne songeons pas à donner aux marmots le moindre enseignement, on prendra de nombreuses précautions pour former et raffiner leurs sens, les façonner à la dextérité, prévenir l'emploi exclusif d'une main et d'un bras, qui condamne l'autre bras à une maladresse perpétuelle; habituer dès le berceau l'enfant à la justesse d'oreille en faisant chanter des trios et quatuors dans les salles de nourrissons, et promenant les poupons d'un an au bruit d'une petite fanfare à toutes parties. On aura de même des méthodes pour joindre le raffinement auditif au raffinement musical, donner aux enfants la finesse d'ouïe des rhinocéros et des cosaques, exercer de même les autres sens.

Il est, sur chacun des cinq sens, quantité de perfectionnements auxquels on façonnera l'enfant harmonien. Les bonnes auront sur la culture du matériel divers systèmes en rivalité. De là vient que l'enfant sociétaire sera, à trois ans, plus intelligent, plus apte à l'industrie, que ne le sont à dix ans beaucoup d'enfants civilisés

qui n'ont à cet âge que de l'antipathie pour l'industrie et les arts.

L'éducation civilisée ne fait éclore chez l'enfant au berceau que des manies anti-sociales : chacun s'exerce à lui fausser les sens, en attendant l'âge où on lui faussera l'esprit. Si c'est en France, les parents et valets lui chantent à l'envi des airs faux et sans mesure ; partout on lui ôte l'usage des doigts de pied et on l'habitue à se fausser un bras.

On croit en civilisation que les doigts de pied sont inutiles ; les harmoniens s'en serviront comme des doigts de main : par exemple une orgue harmonienne aura des claviers pour les doigts de pied ; et l'organiste enfourché sur une selle, travaillera des doigts de pied presque autant que de ceux de main. Il fera du talon le service des pédales que nous faisons du pied.

Le rôle de bonne exigera donc de nombreux talents, et ne se bornera pas comme en France à chanter faux et à faire peur du loup. Les bonnes s'exerceront surtout à prévenir les cris des enfants ; le calme leur est nécessaire, et ce sera sur l'art de le maintenir que s'exerceront les prétentions cabalistiques et émulatives.

Le vacarme des petits enfants, si désolants aujourd'hui, se réduira à peu de chose ; ils seront très-radoucis dans les séristères, et il en est une raison bien connue, c'est que les caractères querelleurs s'humanisent avec leurs semblables : ne voyons-nous pas chaque jour, les ferrailleurs et pourfendeurs devenir fort doux, et renoncer à l'humeur massacrante quand ils se trouvent en compagnie de leurs égaux ? Il en sera de même des marmots élevés dans un séristère d'harmonie et distribués en plusieurs salles de caractère. J'estime que ceux de troisième genre, les diablotins ou démoniaques, seront déjà moins méchants, moins hurleurs que ne le sont aujourd'hui les bénins. D'où naîtra ce radoucissement ? Aura-t-on, selon le vœu de la morale, *changé les passions des petits enfants ?* Non, sans doute ; on les aura développées sans excès, en leur procurant les délassements de réunion sympathique, la distribution en séries trinaires, en groupes de caractères bénin, mixte et malin, dans les deux âges de prime enfance, comprenant nourrissons et poupons.

Quelle distraction donnera-t-on à ces diaboliques rejetons? Ce sera chose à inventer par les bonnes : stimulées par les rivalités de méthodes, elles auront, en moins d'un mois, deviné ce qui peut calmer les enfants, et mettre fin à leur infernal charivari.

Je me borne à établir en principe, la nécessité de les réunir en corps, et les distribuer par séries d'âge et de caractère, de même que les bonnes par séries de caractères et de systèmes. La série est toujours la boussole de toute sagesse en harmonie sociétaire; c'est le fanal que Dieu nous présente dans le rayon de lumière. S'écarter du régime sériaire, c'est s'engager à plaisir dans les té..èbres.

Le point où il est le plus à craindre d'échouer, c'est dans la tenue des petits enfants, parce qu'ils ne peuvent expliquer ni leurs besoins ni leurs instincts; il faut tout deviner. Quel en est le moyen? Celui qu'indique l'attraction pour les pères mêmes: former en tout sens des séries, en fonctions, en salles, en tempéraments, en caractères, en âges, en méthodes et en tout.

Vu la nécessité d'éducation unitaire et fusion des classes parmi les enfants, j'ai recommandé et je réitère l'avis de choisir pour la phalange d'essai des familles polies, surtout dans la classe inférieure, puisqu'il faudra dans les travaux mélanger cette classe avec les riches, et leur faire trouver dans cet amalgame un charme qui dépendra beaucoup de la politesse des subalternes, c'est pourquoi le peuple des environs de Paris, Blois et Tours, sera très-convenable pour l'essai, sauf encore à faire un bon choix.

Il reste à vérifier la régularité des dispositions indiquées, leur conformité aux vœux des trois Passions mécanisantes qui doivent tout diriger, et dont le jeu combiné est gage d'équilibre et d'harmonie. (Chap. v et vi).)

La Cabaliste, dans les salles où l'on élève les nourrissons et poupons, a pour aliment les méthodes rivales que pratiquent les bonnes, dans la phalange et dans les voisines. Ces méthodes sont un sujet de débat et d'esprit de parti chez les parents; ils ont l'option de confier leur enfant à telle classe de bonnes, sauf adhésion de celles-ci; elles ne reçoivent pas un enfant capable de compromettre leur renommée. Si pour vice de tempérament ou excès de malignité, il n'était admis par aucun groupe de bonnes, on le placerait à la salle d'ambigu, soignée comme d'autres.

Quant à l'enfant en si bas âge, il n'est point encore susceptible d'esprit cabalistique, étant privé de la parole et ne connaissant en intrigue d'autre ressort que les pleurs par lesquels il sait réduire ses parents à l'obéissance.

La Composite est développée chez les bonnes par double charme: 1° l'exercice parcellaire borné à telle fonction préférée,

sans surcharge d'autres emplois, comme chez les bonnes civilisées qui font le travail en entier. Les bonnes et sous-bonnes harmoniennes se subdivisent l'ouvrage ; chacune, aux heures de faction, n'exerce que sur la partie dont elle s'est chargée ; il y a toujours au sérisière seize bonnes, sous-bonnes et officières, c'est plus qu'il n'en faut pour se répartir les fonctions selon les goûts. 2° Le tribut de louanges qu'elles reçoivent des parents qui ont pris parti pour leur méthode, puis des voisins de canton ou des voyageurs passionnés pour cette méthode.

Chez les enfants, la Composite naît du double charme que leur procure le régime des nattes élastiques divisées par cases contiguës ; ils y gagnent, pour le corps, liberté et souplesse des mouvements; pour l'esprit, contact avec leurs semblables qu'ils aiment à voir et approcher, contact qui serait dangereux et causerait des maladresses sans la séparation des cases par un filet de soie ou de lin.

La Papillonne est satisfaite chez les bonnes par l'intermittence d'exercice borné à un jour sur trois, et à huit heures en quatre séances dans l'intervalle desquelles on vaque à autre chose, sans tomber dans l'esclavage des mères et bonnes civilisées qui n'ont aucun répit.

Elle est satisfaite chez l'enfant par alternat du berceau à la natte, par variété dans les plaisirs de tous les sens, aliments, concerts, spectacles, gimblettes, promenades en char, etc.

Voilà pour l'éducation du premier âge, des règles fixes et non pas des systèmes que chacun peut varier selon son caprice. Je suivrai la même base dans l'éducation des autres âges d'enfance, et dans toutes les relations des pères : toujours le développement combiné des trois Passions mécanisantes qui doivent diriger les neuf autres, et par suite diriger l'ensemble du mécanisme sociétaire distribué en Séries passionnées, hors desquelles il est impossible de faire jouer combinément les trois Passions rectrices.

Pour compléter les preuves, il faudrait vérifier sur chacune des dispositions, si elle favorise le jeu des trois Passions mécanisantes ; tout ce qui peut les entraver est faux et doit être supprimé, remplacé par un procédé qui atteigne au but.

Les règles données sur l'éducation de la prime enfance, ne sont que l'application des principes établis aux chapitres V et VI ; et comme elles s'étendront à tous les âges, à toutes les relations,

l'on voit que le Créateur a pourvu à tout par des méthodes fort simples dont l'observance garantit de tout écart. Cessons donc de prêter l'oreille aux alarmistes qui nous effraient de l'impénétrabilité des mystères. L'Évangile leur disait : *cherchez et vous trouverez;* mais en éducation comme en tout, ils ont mieux aimé faire le commerce de systèmes arbitraires et répressifs, que de chercher le système de la nature, qui, une fois connu, donne congé à toutes ces méthodes civilisées tendant à réprimer et changer les passions, soit des enfants soit des pères.

CHAPITRE XIX.

Éducation des lutins par les bonnins et bonnines.

Je viens de décrire la période matérielle de l'éducation, celle où les fonctions ne s'étendent guère qu'à la culture des sens, à l'art de les dégrossir et les préserver du faussement dont ils sont frappés en civilisation dès le bas âge. Sur mille enfants français il en est 999 qui ont l'oreille faussée, et ainsi des autres sens.

Nous passons à la période d'initiative en industrie et en Attraction industrielle, sans laquelle tout est faux en éducation ; car le premier des trois buts de l'homme étant la richesse ou le luxe, on peut dire que son éducation est faussée et qu'il se dirige à contresens, si dès les premiers pas, dès l'âge d'environ 2 ans, il ne s'adonne pas spontanément au travail productif, source de la richesse ; et s'il se livre, comme l'enfant civilisé, à ne faire que le mal, souiller, briser, commettre des dégâts que de sots parents trouvent charmants.

Cette duplicité d'action dans le bas âge, cet instinct, de si bonne heure en divergence avec l'attraction, serait la honte du Créateur, s'il n'avait pas inventé un autre mécanisme propre à faire concerter les passions et l'attraction à tout âge. Examinons ce mécanisme sur le premier âge susceptible d'industrie.

Dès que l'enfant peut marcher et agir, il passe de la classe des poupons et pouponnes à celle des lutins et lutines. S'il a été élevé dès sa naissance dans les séristères d'une phalange, il sera dès l'âge de 21 mois assez fort pour passer aux lutins. Parmi ces enfants on ne distingue point les deux sexes ; il importe de les confondre à cette époque pour faciliter l'éclosion des voca-

tions et l'amalgame des sexes à un même travail. On ne commence à distinguer les sexes que dans la tribu des bambins.

J'ai dit que la nature donne à chaque enfant un grand nombre d'instincts en industrie, environ une trentaine, dont quelques-uns sont primaires ou dirigeants et doivent acheminer aux secondaires.

Il s'agit de découvrir d'abord les instincts primaires : l'enfant mordra à cet hameçon dès qu'on le lui présentera ; aussi dès qu'il peut marcher, quitter le séristère des poupons, les bonnins et bonnines à qui il est remis s'empressent-ils de le conduire dans tous les ateliers et toutes les réunions industrielles peu éloignées ; et comme il trouve partout de petits outils, une industrie en miniature, exercée déjà par les lutins de 2 1/2 à 3 ans, avec qui il veut s'entremettre, fureter, manier, on peut discerner, au bout d'une quinzaine, quels sont les ateliers qui le séduisent, quels sont ses instincts en industrie.

La phalange ayant des travaux excessivement variés, (voyez chapitres XV et XVI), il est impossible que l'enfant qui les parcourt n'y trouve pas l'occasion de satisfaire plusieurs de ses instincts dominants ; ils éclateront à l'aspect des petits outils maniés par d'autres enfants plus âgés que lui de quelques mois.

Au dire des pères et instituteurs civilisés, *les enfants sont de petits paresseux :* rien n'est plus faux ; les enfants dès l'âge de 2 à 3 ans sont très-industrieux, mais il faut connaître les ressorts que la nature veut mettre en œuvre pour les entraîner à l'industrie *dans les Séries passionnées, et non pas en civilisation.*

Les goûts dominants chez tous les enfants sont :

1. Le FURETAGE ou penchant à tout manier, tout visiter, tout parcourir, varier sans cesse de fonction ;
2. Le *fracas* industriel, goût pour les travaux bruyants ;
3. La *singerie* ou manie imitative ;
4. La *miniature* industrielle, goût des petits ateliers ;
5. L'ENTRAINEMENT PROGRESSIF du faible au fort.

Il en est bien d'autres, je me borne à citer d'abord ces cinq, très-connus des civilisés. Examinons la méthode à suivre pour les appliquer à l'industrie dès le bas âge.

Les bonnins et bonnines exploiteront d'abord la manie de furetage si dominante chez l'enfant de deux ans. Il veut entrer

partout, manier, retourner tout ce qu'il voit. Aussi est-on obligé de le tenir à l'écart dans une pièce démeublée, car il briserait tout.

Ce penchant à tout manier est une amorce naturelle à l'industrie; pour l'y attirer, on le conduira aux petits ateliers; il y verra des enfants de 2 1/2 et 3 ans opérant déjà avec de petits outils, petits marteaux. Il voudra exercer sa manie imitative dite SINGERIE; on lui prêtera quelques outils, mais il désirera être admis avec les enfants de 26, 27 mois, qui savent travailler et qui le repousseront.

Il s'obstinera si ce travail est au nombre de ses instincts : alors le bonnin ou le patriarche présent lui enseignera quelque parcelle du travail, et il parviendra bien vite à se rendre utile sur quelques riens qui lui serviront d'introduction; examinons cet effet sur un menu travail à portée des plus petits enfants, un égoussage et triage de pois verts. Ce travail qui occuperait chez nous des bras de 30 ans, sera confié à des enfants de 2, 3, 4 ans : la salle contient des tables inclinées, à diverses concavités; deux bambines sont assises au côté supérieur, elles égrènent des pois en silique; l'inclinaison de la table fait rouler le grain vers le côté inférieur où se trouvent assis trois lutins ou lutines de 25, 30, 35 mois, chargés du triage et pourvus d'instruments spéciaux.

Il s'agit de séparer les plus petits pour le ragoût au sucre, les moyens pour le ragoût au lard et les gros pour la soupe. La lutine de 35 mois choisit d'abord les petits qui sont les plus difficiles à trier; elle renvoie tout le gros et moyen à la cavité suivante, où la lutine de 30 mois pousse à la troisième cavité ce qui paraît gros, renvoie à la première ce qui est petit, et fait glisser le moyen grain dans le panier. Le lutin de 25 mois, placé à la troisième cavité, a peu de chose à faire; il renvoie quelques moyens grains à la deuxième et recueille les gros dans sa corbeille.

C'est à ce troisième rang qu'on placera le lutin débutant; il s'entremettra fièrement à pousser les gros grains dans le panier; c'est un travail de rien, mais il croira avoir fait autant que ses compagnons; il se passionnera, prendra de l'émulation, et dès la troisième séance il saura remplacer le bas lutin de 25 mois, rejeter les grains de deuxième grosseur en deuxième case, et recueillir seulement ceux de première faciles à distinguer. Dès

qu'il saura figurer a ce minime travail, on lui placera solennellement sur son bourrelet ou bonnet un pompon d'aspirant au groupe d'égoussage des pois verts.

C'est une précaution employée dans tous les ateliers sociétaires que de réserver aux très-petits enfants un travail de nulle valeur, comme celui de recevoir quelques gros pois qu'on fait glisser vers l'enfant et qu'il pousse dans une corbeille. On pourrait faire cela sans lui et sans perdre de temps, mais on manquerait l'amorce industrielle qu'il faut toujours présenter à un lutin arrivant dans l'atelier et même à un bambin ou chérubin ; car tel qui n'a pas pris parti à 2 ans, pourra s'engager à 3 ou à 4.

Cette amorce qu'on réserve partout aux divers âges ne peut être pour le lutin de 24 mois qu'une ombre de travail, flattant son amour-propre, lui persuadant qu'il a fait quelque chose, et qu'il est presque l'égal des bas lutins de 26, 28 mois, déjà engagés à ce groupe, déjà revêtus de panaches et ornements qui inspirent un profond respect au lutin débutant (187).

L'enfant de 2 ans trouve donc aux petits ateliers d'une phalange quantité d'amorces que la civilisation ne saurait lui offrir : elles sont au nombre d'une vingtaine, dont je vais donner un tableau.

RESSORTS D'ÉCLOSION DES VOCATIONS.

1. Le charme de petits outils, en dimension graduée pour les divers âges, et de petits ateliers.
2. Les gimblettes harmoniques, ou application de tout l'attirail des gimblettes actuelles, chariots, poupées, etc., à des emplois d'apprentissage ou de coopération en industrie (Voyez chap. XVIII).
3. L'appat des ornemens gradués ; un panache suffit déjà chez nous pour ensorceler un villageois, lui faire signer l'abandon de sa liberté ; quel sera donc l'effet de cent parures honorifiques, pour enrôler un enfant au plaisir et à des réunions amusantes avec ses pareils?
4. Les privilèges de parades et maniement d'outils ; on sait combien ces amorces ont de pouvoir sur l'enfant.
5. La gaîté inséparable des réunions enfantines quand elles travaillent par plaisir ou attraction.
6. L'enthousiasme pour la phalange où l'enfant jouira de tous les plaisirs dont son âge est susceptible.

7. Les compagnies de table, variées chaque jour selon les intrigues du moment, et servies de mets adaptés au goût des enfants qui ont leur cuisine spéciale.
8. L'influence de la gastronomie sériaire qui a la propriété de stimuler les cultures par la gourmandise, et lier tout le mécanisme industriel. (Voyez VIIe notice).
9. L'orgueil d'avoir fait quelque rien que l'enfant croit de haute importance : on l'entretient dans cette illusion.
10. La manie imitative qui, dominante chez les enfans, acquiert une activité décuple, quand l'enfant est stimulé par les prouesses de tribus enfantines plus âgées.
11. La pleine liberté d'option en sortes de travail, et en durée de chaque travail.
12. L'indépendance absolue, ou dispense d'obéissance à tout chef qui ne serait pas choisi passionnément.
13. L'exercice parcellaire ou avantage de choisir, dans chaque industrie, la parcelle sur laquelle on veut exercer.
14. Le charme des séances courtes, variées fréquemment, bien intriguées et désirées par leur rareté. Elles sont rares, même lorsqu'elles sont diurnales, car elles n'emploient à tour de rôle que 1/3 ou 1/4 des sectaires.
15. L'intervention officieuse des patriarches, des bonnins, des mentorins, tous chéris de la basse enfance qui ne reçoit d'enseignement qu'autant qu'elle en sollicite.
16. L'absence de flatterie paternelle, déjouée dans l'ordre sociétaire où l'enfant est jugé et remontré par ses pairs.
17. L'harmonie matérielle ou manœuvre unitaire inconnue dans les ateliers civilisés, et pratiquée dans ceux d'harmonie où l'on opère avec l'ensemble des militaires et des chorégraphes, méthode qui fait le charme des enfants.
18. L'influence de la distribution progressive, qui peut seule exciter chez l'enfant le charme et la dextérité nécessaires en études industrielles.
19. L'entrainement collectif ou charme de suivre les collègues s'exaltant par les hymnes, parures, festins, etc.
20. Les esprits de corps très-puissants chez les enfants, et très-nombreux en régime sociétaire.
21. Les émulations et rivalités entre chœurs et sous-chœurs contigus, entre groupes d'un même chœur et d'une même série, entre catégories d'un groupe.
22. La prétention périodique à s'élever, soit aux chœurs et aux tribus supérieures, soit aux catégories moyenne et haute de chaque tribu.
23. L'enthousiasme pour les prodiges opérés par les chœurs supé-

rieurs en degré, selon la loi de déférence pour l'ascendant. (III, 345 et 346.)

24. Les intrigues vicinales ou luttes émulatives avec les enfants des phalanges voisines et rencontre avec leurs cohortes. Ce ressort manquera à la phalange d'essai.

Je ne mentionne pas ici d'autres stimulants qui n'agissent guere avant l'âge de 4 ans, tels que

La concurrence des sexes et instincts,

L'appât du gain et des forts dividendes.

Ces deux ressorts n'ont point encore d'influence sur les lutins et peu sur les bambins; ce n'est que parmi les chérubins qu'ils commencent à se développer.

La réunion de ces amorces opérera en moins d'un mois, au bout duquel on aura fait éclore chez l'enfant trois ou quatre de ces vocations primordiales qui, avec le temps, en feront éclore d'autres; celles où le travail est difficile ne pourront naître que vers l'âge de 30 à 32 mois.

L'éclosion sera facile, si l'on observe la règle générale, (chapitres v et vi), de mettre en jeu les trois Passions mécanisantes : elles peuvent déjà germer (178, 179) parmi les poupons, et bien mieux parmi les lutins. La Cabaliste, la Composite, la Papillonne, seront pleinement satisfaites chez les lutins, par leurs visites, furetages et essais aux petits ateliers, où tout est charme et intrigue pour eux.

Le bonnin ou la bonnine qui promènent l'enfant d'atelier en atelier, savent discerner les époques opportunes pour le présenter à tel travail; ils tiennent note de ce qui a paru lui plaire, on essaie à deux ou trois reprises si le goût naîtra, on juge s'il faut attendre quelques mois, et on n'insiste jamais quand la vocation ne se déclare pas, on sait qu'il en éclora une trentaine dans le cours de l'année, peu importe lesquelles.

Un bonnin promène communément trois lutins à la fois; il aurait peu de chances avec un seul, mais sur trois il s'en trouve un plus adroit, un autre plus ardent, l'un des deux entraîne le troisième à l'ouvrage. Le bonnin ne les prend pas tous trois de même âge; d'ailleurs il en change dans les ateliers, il laisse tel lutin à l'égoussage, il emmène les autres qui n'ont pas accepté, et un troisième qui a achevé.

La fonction de bonninisme convient aux deux sexes, et exige un talent spécial qu'on peut trouver chez tous deux; celle de bonne

est communément pour les femmes seules, sauf rares exceptions.

Le meilleur stimulant pour un lutin débutant, sera la vérité qu'il ne trouve jamais vers les père et mère, tous d'accord à flatter un marmot de 2 ans sur toutes ses maladresses. Le contraire a lieu dans les ateliers sociétaires; les enfants entre eux ne se font point de quartier, et raillent impitoyablement un maladroit; on le renvoie avec dédain, il va pleurnicher vers le patriarche ou le bonnin qui lui donnent des leçons, et le présentent de nouveau quand il est de force; et comme on lui ménage toujours de très-petits, très-faciles travaux, il s'insinue bien vite dans une dizaine de groupes où son éducation se fait par pure attraction et très-rapidement, car on n'apprend vite et bien que ce qu'on apprend par attraction.

De tous les ressorts qui peuvent exciter l'enfant à l'industrie, le plus inconnu, le plus travesti en civilisation, est *l'entraînement ascendant*; le penchant de tout enfant à imiter ceux qui sont un peu supérieurs en âge, déférer à toutes leurs impulsions, tenir à honneur de s'incorporer avec eux dans quelque petite branche de leurs amusements (Tous les travaux sont amusements pour les enfants harmoniens; ils n'agissent que par attraction).

Cette manie d'entraînement ascendant est très-pernicieuse aujourd'hui, parce que les amusements d'une troupe d'enfants libres sont, ou malfaisants, ou dangereux, ou très-inutiles, mais ces enfants libres ne s'adonneront qu'aux travaux productifs, grâces aux amorces mentionnées plus haut; on reconnaîtra l'erreur fondamentale où sont tombés tous les auteurs de systèmes sur l'éducation civilisée.

Ils ont prétendu que l'instituteur naturel est le père, ou bien un précepteur endoctriné par le père; la nature opine en sens contraire, elle veut exclure le père d'élever le fils, il en est triple motif.

1° Le père cherche à communiquer ses goûts à l'enfant, étouffer l'essor des vocations naturelles presque toujours différentes de père à enfant. Or tout le mécanisme des Séries passionnées serait détruit, si le fils héritait des goûts du père.

2° Le père incline à flatter et louer à l'excès le peu de bien que fera l'enfant; celui-ci au contraire a besoin d'être critiqué très-sévèrement par des groupes de collaborateurs fort exigeants.

3° Le père excuse toutes les maladresses, il les prend au besoin pour

des perfections, comme font les philosophes sur leur infame civilisation qu'ils appellent un perfectionnement de la raison ; le père entrave donc tous les progrès que doit opérer une critique soutenue, si elle est goûtée de l'enfant.

La nature, pour parer à tous ces vices de l'éducation paternelle, donne à l'enfant une répugnance pour les leçons du père et du précepteur : aussi l'enfant veut-il commander et non pas obéir au père. Les chefs qu'il se choisit passionnément sont toujours les enfants dont l'âge est de 1/3 ou de 1/4 supérieur au sien, par exemple :

A 18 mois, il révère l'enfant de 2 ans, et le choisit passionnément pour guide :
A 2 ans il choisira l'enfant de 30 mois ;
A 3 ans, celui de 4 ans ;
A 8 ans, celui de 10 ;
A 12 ans, celui de 15.

Cet entraînement ascendant redoublera de force, si l'enfant voit les enfants supérieurs en lien corporatif, et jouissant d'une considération méritée par des succès dans l'industrie et les études.

Les instituteurs naturels de chaque âge sont donc les enfants un peu supérieurs en âge; mais comme en civilisation ils sont tous enclins au mal et s'entraînent respectivement à mal faire, on ne peut pas établir parmi eux une hiérarchie d'impulsions utiles : cet effet n'est possible que dans les Séries passionnées, hors desquelles l'éducation naturelle est impraticable, même en approximations.

Elle sera le plus frappant des prodiges qu'on viendra admirer dans la phalange d'essai, où on laissera les sept ordres d'enfants s'élever les uns par les autres et se diriger, selon le vœu de la nature, par *entraînement ascendant* qui ne pourra que conduire au bien la masse entière ; car si les jouvenceaux, ordre le plus élevé, ne tournent qu'au bien en industrie, en étude et en mœurs, ils ne pourront qu'entraîner au bien les gymnasiens à qui ils donneront l'impulsion ; même influence des gymnasiens sur les lycéens, des lycéens sur les séraphins, puis sur les chérubins, les bambins, les lutins. Les sept corporations abandonnées à l'entraînement ascendant rivaliseront d'excellence et d'activité aux travaux utiles et aux harmonies sociales, quoique abandonnés à leur pleine liberté. En voyant ce prodige, on ne pourra plus douter

que l'attraction est l'agent de Dieu, sauf à la développer en Séries passionnées, et que dans ce mécanisme elle est vraiment la main de Dieu dirigeant l'homme au plus grand bien possible.

Cette harmonie, qui sera un coup de foudre pour la civilisation et la philosophie, avorterait si l'on manquait à développer l'attraction dans toutes ses branches *admissibles*. L'amour ne sera pas admissible dans l'essai ; mais cette exception ne gênera pas le mécanisme des sept ordres d'enfants exerçant en industrie. C'est pourquoi il faudra s'attacher dans le début à l'organisation des enfants, seul des trois sexes qui puisse arriver d'emblée au plein de l'harmonie.

Achevons sur le service des bonnins : loin de flatter ou excuser l'enfant, leur tâche est de lui ménager des refus, des affronts dans divers groupes, et le stimuler à s'en venger par des preuves d'habileté. Un père ne pourrait pas remplir cette fonction. il donnerait tort au groupe qui aurait repoussé son enfant; il prétendrait que ce groupe est barbare, ennemi de la tendre nature : delà vient que pour les fonctions de bonnin et bonnine, et de même pour celles de bonne, il faut des caractères fermes et judicieux, cabalistiques dans leurs fonctions, gens qui, par esprit de corps, se passionnent pour le progrès des lutins en général et non pour les caprices de tel ou tel.

On n'avance en grade chez cette série, comme chez toute autre, que par des succès d'ensemble; chaque bonnin est en concurence avec des rivaux; chacun peut choisir les enfants adaptés à ses moyens, ceux dont il compte pouvoir faire éclore les vocations sans délai, soit en plein, soit en demi instinct ; et dans ce choix d'enfant, il se guide sur les renseignements donnés par les pouponnistes, bonnes du séristère des poupons, d'où sortent les lutins.

L'importance du ministère de bonnin se fonde sur ce qu'ils opèrent sur l'époque la plus influente en éducation. Si l'enfant réussit bien en début industriel, c'est un gage de succès continu pour toute sa carrière enfantine: une fois initie à dix branches d'industrie, il le sera bientôt à cent, et connaîtra à l'âge de 15 ans presque toutes les cultures, fabriques, sciences et arts dont s'occupent sa phalange et les voisines. Examinons cet effet.

Tel enfant, quoique fils d'un prince, témoigne dès l'âge de 3 ans du goût pour l'état de savetier et veut fréquenter l'atelier des savetiers, gens aussi polis que d'autres en association. Si on l'en empêche, si on réprime sa manie savetière, sous pré-

texte qu'elle n'est pas à la hauteur de la philosophie, il s'irritera contre les autres fonctions, ne prendra aucun goût pour les travaux et études auxquelles on voudra l'entraîner; mais si on le laisse débuter par le point où l'attraction le conduit, par la savaterie, il sera bientôt tenté de prendre connaissance de la cordonnerie, de la tannerie, puis de la chimie sous le rapport de diverses préparations du cuir, puis de l'agronomie sous le rapport des qualités que les peaux de bestiaux peuvent acquérir par tel système d'éducation et de régime, telle sorte de pâturage.

Peu à peu il s'initiera à toutes les industries par suite d'une émulation primitive en savaterie. Peu importera par quel point il ait commencé, pourvu qu'il atteigne dans le cours de sa jeunesse à des connaissances générales sur toutes les industries de sa phalange et qu'il en conçoive de l'affection pour toutes les séries qui l'y auront initié.

Cette instruction ne peut pas s'acquérir en civilisation, où rien n'est lié. Les savants nous disent que les sciences forment une chaîne dont chaque anneau se rattache au tout et conduit de l'une à l'autre; mais ils oublient que nos relations morcelées sèment la discorde parmi toutes les classes d'industrieux, ce qui rend chacun indifférent pour les travaux d'autrui; tandis que dans une phalange chacun s'intéresse à toutes les séries, par suite d'intrigues avec quelques-uns de leurs membres, sur la gastronomie, l'opéra, l'agriculture, etc. Le lien des sciences ne suffit donc pas pour entraîner aux études; il faut y joindre le lien des fonctions, des individus, des intrigues rivales, chose impraticable en civilisation.

Il reste encore divers détails sur l'éducation des lutins; on peut les joindre à celle des bambins dont je vais traiter.

CHAPITRE XX.

Éducation de la tribu des bambins par les mentorins et mentorines.

Nous abordons une classe fort intéressante parmi les enfants sociétaires, celle qui dès l'âge de 4 ans sait déjà *gagner beaucoup d'argent*: je dois faire sonner ce mérite puisque c'est le plus apprécié en civilisation, chez l'enfant comme chez le père.

Les enfants dont il s'agit, les bambins et bambines, âgés de

3 ans à 4 1/2 tiennent un rang très-notable dans la phalange : ils forment la première des seize tribus d'harmonie; mais la première et la seizième étant deux âges extrêmes ou âges de transition, d'ambigu, dérogent en divers points aux règles générales. Par exemple, elles n'ont point de sous-tribu en demi-caractère. J'en ai expliqué les causes.

La distinction du plein et du demi-caractère est l'objet principal de l'éducation des bambins, confiés à une catégorie de fonctionnaires spéciaux : le nom de mentorins et mentorines que je leur donne est assez impropre, car un mentor est un homme qui étouffe le naturel pour y substituer des doctrines ; au contraire les mentorins d'harmonie ne s'attachent qu'à développer très-exactement le caractère, afin qu'on parvienne à en discerner le rang en échelle générale, et que ce rang soit bien connu vers l'âge de 4 ans 1/2, où l'enfant devra entrer aux chœurs de chérubins et chérubines.

Les mentorins ont une deuxième tâche, qui est de discerner le tempérament de l'enfant et lui assigner, comme au caractère, son rang dans l'échelle des 810 tempéraments de plein titre, ou des 405 de demi-titre.

On ne réussirait point à discerner caractères et tempéraments, si l'enfant, pendant l'année passée aux lutins, avait été gêné dans ses fantaisies industrielles ou gastronomiques. La période lutine est celle du dégrossissement en l'un et l'autre genre ; un lutin s'est déjà prononcé pour diverses branches d'industrie, on voit quelle carrière il veut suivre, à quelles fonctions la nature le destine. Il en est de même en gastronomie ; l'enfant, au sortir des hauts lutins, âge de 3 ans, a déjà des goûts prononcés en gastronomie ; il est engagé dans les cabales et l'esprit de parti, aux tables, aux cuisines, et par suite dans les jardins, les vergers ; ce genre de passion ne se trouverait pas chez un bas lutin de 26 à 28 mois : ainsi le lutin de 36 mois est pleinement dégrossi en arrivant aux bambins.

Parmi les lutins on évite de distinguer les deux sexes par costumes contrastés, comme le jupon et le pantalon ; ce serait risquer d'empêcher l'éclosion des vocations et de fausser la proportion des sexes en chaque fonction. Quoique chaque branche d'industrie soit spécialement convenable à l'un des sexes, comme la couture pour les femmes, la charrue pour les hommes, cependant la nature veut des mélanges, quelquefois par moitié et sur quelques

emplois par un quart ; elle veut au moins un huitième de l'autre sexe dans chaque fonction . Ainsi quoique la cave soit spécialement le domaine des hommes , il convient que la série des cavistes contienne un huitième de femmes qui prendront parti au travail des vins blancs, mousseux , bourrus, sucrés , et autres genres agréables aux femmes, dont quelques-unes, comme la femme du savant Pittiscus , aiment les vins mâles et vendent au besoin la bibliothèque du savantas pour solder en secret le marchand de vin.

Moyennant ce mélange, en chaque emploi, le sexe féminin formera une rivalité utile au masculin. On se priverait de cette concurrence en excluant un sexe entier de quelque fonction , comme la médecine et l'enseignement ; et ce serait l'en exclure par le fait, que d'empêcher le développement de ces instincts chez les enfants de 2 à 3 ans. La différence de costumes serait un obstacle à cette éclosion; les filles se sépareraient des garçons;et il convient de les laisser confondus à cet âge, afin que les penchants *extra-sexuels*, penchants mâles chez une petite fille , penchants féminins chez un petit garçon , éclosent sans obstacles , par la présentation confuse des deux sexes à chaque atelier , à chaque travail.

Ces penchants sont déjà éclos à 3 ans , lorsque l'enfant passe à la tribu des bambins et bambines. Là on commence à distinguer les sexes qu'il était sage de confondre parmi les lutins. Il semble que cette confusion s'écarte de la règle générale de rivalité des sexes , voulue par la 10e passion , la Cabaliste. A cela il faut observer que les lutins et lutines, âge de 2 à 3 ans, sont la classe de sous-transition en industrie , demi-avénement à l'industrie, car ils ne font que l'effleurer ; les bambins, âge de 3 à 4 1/2, sont la pleine transition à l'industrie. Or la nature exige que dans les périodes formant transition ou ambigu, l'on déroge aux lois générales du mouvement ; aussi à l'extrémité de chaque série de végétaux ou animaux, place-t-elle des produits de transition nommés ambigus, mixtes, bâtards, comme le coing, le brugnon , l'anguille, la chauve-souris, produits qui font exception aux méthodes générales, et qui servent de lien.

C'est pour avoir ignoré la théorie des exceptions ou transitions, théorie de l'ambigu, que les modernes ont échoué partout dans l'étude de la nature ; ils commencent à s'apercevoir de cette erreur.

Les mentorins ont le même but que les autres instituteurs, c'est de diriger toutes les facultés de l'enfant à l'industrie productive et aux bonnes études par des amorces judicieuses.

En amorce d'industrie le ressort primordial est toujours la série ou division trinaire : ainsi, qu'on opère sur des bambins, sur des chérubins ou autres, on doit toujours les distinguer en trois degrés, les *hauts*, les *moyens* et les *bas*, distinction que nous avons vue appliquée même aux poupons et aux pouparts, soit pour les âges, soit pour les caractères. Plus on forme de séries, plus le mécanisme est facile. La série à quatre divisions n'est pas moins parfaite qu'à trois.

On applique d'abord cette échelle aux instituteurs ; formant pour la basse enfance une série quaternaire, bonnins et bonnines, mentorins et mentorines. Aucun de ces précepteurs n'exerce sur tous les caractères indifféremment : chacun d'eux se fixe aux catégories d'enfant qui lui conviennent, soit par les passions déjà apparentes, soit par les penchants industriels. Chaque instituteur, dans le choix des enfants à régir, consulte ses sympathies ; aucun ne se chargerait comme en civilisation d'une cohue d'enfants confusément assortis. L'enfant, de son côté, consulte aussi ses affinités dans le choix des instituteurs, le régime de l'attraction réciproque devant s'établir en éducation comme partout ; il n'y existerait plus du moment où on adopterait la confusion civilisée.

Je ne traiterai pas des procédés qu'emploient les mentorins pour distinguer les caractères et les tempéraments ; cette branche d'éducation ne sera pas praticable dans les débuts. D'ailleurs, avant d'en parler, il faudrait donner connaissance du clavier général des caractères (Voyez V^e section).

La phalange d'essai manquera d'officiers experts en ce genre ; au lieu de gens habiles à discerner le naturel des enfants, donner cours à leurs penchants, elle n'aura que des esprits faussés par la morale, excitant l'enfant à réprimer l'attraction, à mépriser les richesses perfides, à être en guerre avec ses passions, etc. De telles visions, nommées aujourd'hui *saines doctrines*, seront inadmissibles dans un ordre où il faudra exciter l'enfant au raffinement des passions dès l'âge de 2 ans ; car on ne peut discerner ni son tempérament ni son caractère, tant qu'il n'a pas des goûts prononcés et cabalistiques sur le choix des travaux et des comestibles.

La fonction des bonnins et bonnines, l'art de faire éclore les vocations, s'exerce encore sur les bambins comme sur les lutins, car il est beaucoup d'industries hors de la portée d'un lutin et sur lesquelles on n'a pas pu mettre ses penchants à l'épreuve ; il est des branches de travail qu'il ne pourra aborder qu'à 10 ans, d'autres à 15 : jusqu'à ce qu'il soit parvenu aux chérubins où l'émulation seule suffira à le guider, il faut lui appliquer les méthodes d'éclosion artificielle. Ce sujet nous conduit à parler des *gimblettes harmoniques*, sorte d'amorce industrielle qu'on emploie avec les lutins et bambins : un exemple en va faire connaître l'usage.

Nisus et Euryale touchent à l'âge de 3 ans et sont impatients d'être admis parmi les bambins qui ont de beaux costumes, beaux panaches, et une place à la parade sans y figurer activement. Pour être admis à cette tribu, il faut donner des preuves de dextérité en divers genres d'industrie, et ils y travaillent ardemment.

Ces deux lutins sont encore trop petits pour s'entremettre au travail des jardins. Cependant, un matin, le bonnin Hilarion les conduit au centre des jardins, au milieu d'une troupe nombreuse de bambins et chérubins qui viennent de faire une cueillette de légumes. L'on en charge douze petits chars attelés chacun d'un chien. Dans cette troupe figurent deux amis de Nisus et Euryale, deux ex-lutins admis depuis peu aux bambins.

Nisus et Euryale voudraient s'entremettre avec les bambins ; on les dédaigne en leur disant qu'ils ne sauront rien faire, et pour essai on donne à l'un d'eux un chien à atteler, à l'autre des petites raves à lier en botte ; ils n'en peuvent pas venir à bout, et les bambins les congédient sans pitié, car les enfants sont très-sévères entre eux sur la perfection du travail. Leur manière est l'opposé de celle des pères qui ne savent que flagorner l'enfant maladroit, sous prétexte qu'il est trop petit.

Nisus et Euryale congédiés reviennent tout chagrins vers le bonnin Hilarion qui leur promet que sous trois jours ils seront admis s'ils veulent s'exercer à l'attelage. Ensuite on voit défiler ce beau convoi de petits chars élégants : les chérubins et bambins, après le travail achevé, ont pris leurs ceintures et panaches ; ils partent avec tambours et fanfare, chantant l'hymne autour du drapeau.

Nisus et Euryale, dédaignés par cette brillante compagnie, remontent en pleurant dans le cabriolet du bonnin; à peine sont-ils

arrivés, qu'Hilarion les conduit au magasin des gimblettes harmoniques, leur présente un chien de bois, leur enseigne à l'atteler à un petit chariot; ensuite il leur apporte un panier de petites raves et oignons de carton, leur apprend à en former des paquets, et leur propose de prendre pareille leçon le lendemain; il les stimule à venger l'affront qu'ils ont reçu, et leur fait espérer d'être admis bientôt aux réunions des bambins.

Ensuite les deux lutins sont conduits vers quelque autre compagnie, et remis à un autre bonnin par Hilarion qui a terminé avec eux sa faction de deux heures.

Le lendemain ils seront empressés de revoir le bonnin Hilarion, répéter avec lui la leçon de la veille. Après trois jours de pareille étude, il les conduira au groupe de la cueillette des petits légumes, ils sauront s'y rendre utiles, et on les y admettra au rang de novices postulants. Au retour, à huit heures du matin, on leur fera l'insigne honneur de les inviter à déjeûner avec les bambins.

C'est ainsi que la fréquentation d'une masse d'enfants aura entraîné au bien deux enfants plus petits qui, en civilisation, ne suivraient leurs aînés que pour faire le mal avec eux, briser, arracher, ravager.

Remarquons ici l'emploi fructueux des gimblettes : on donne aujourd'hui à l'enfant un chariot, un tambour qui seront mis en pièces le jour même et qui, dans tous les cas, ne lui seront d'aucune utilité. La phalange lui fournira toutes ces gimblettes en diverses grandeurs, mais toujours dans des circonstances où elles seront employées à l'instruction. S'il prend un tambour, ce sera pour se faire admettre parmi les bas tambours, enfants qui figurent déjà en chorégraphie : je prouverai de même que les gimblettes féminines, poupées et autres, seront utilisées chez les petites filles, comme le chariot et le tambour chez les petits garçons. (*Voyez* VIIe notice).

Des critiques diront que le menu service des douze petits chars à légumes serait fait plus économiquement par un grand char. Je le sais; mais pour cette petite économie, on perdrait l'avantage de familiariser de bonne heure l'enfant à la dextérité dans les travaux agricoles, chargement, attelage et conduite, puis l'avantage bien plus précieux de créer aux enfants des intrigues sur les cultures auxquelles ils auront coopéré par ces petits services, qui les passionneront peu à peu pour l'ensemble de l'agriculture. Ce serait une bien fausse économie que de négliger ainsi les semailles

d'Attraction industrielle, et les moyens de faire éclore les vocations; épargne aussi désastreuse que la concurrence réductive du salaire, qui réduit les ouvriers en victimes de naumachie, s'entretuant *politiquement* pour se disputer le travail.

Un stimulant qu'on ne peut pas faire valoir en civilisation et qui est décisif en régime sociétaire, c'est la précocité de certains enfants. Dans toutes les catégories il s'en trouve de précoces d'esprit ou de corps. J'en ai vu un qui, à dix-huit mois, valait en l'un et l'autre genre les enfants de trois ans. Ces précoces montent en grade avant le temps; c'est un sujet de jalousie et d'émulation pour leurs pareils, dont ils ont quitté la compagnie. La civilisation ne peut tirer aucun moyen émulatif de cette précocité que l'harmonie utilise en matériel et en intellectuel. L'ascension prématurée d'un enfant fait une vive impression sur les plus habiles de la tribu qu'il abandonne; ils redoublent d'efforts pour l'égaler, se présenter bientôt aux examens d'ascension. Cette impulsion se communique plus ou moins aux inférieurs, et l'éducation marche d'elle-même par tous ces petits ressorts dont la civilisation ne peut faire aucun emploi, parce que ni l'industrie, ni les études ne sont attrayantes hors des Séries passionnées.

L'état sociétaire peut seul présenter à l'enfant, dans toutes les branches d'industrie, un matériel échelonné qui fait le charme du bas âge, comme sera une échelle de chariots, bêches et outils en sept grandeurs différentes, appliquées aux sept corporations de lutins, bambins, chérubins, séraphins, lycéens, gymnasiens et jouvenceaux. Les outils tranchants, haches, rabots, ne sont pas encore livrés aux lutins et bambins.

C'est principalement par emploi de cette échelle qu'on tire parti de la *singerie* ou manie imitative qui domine chez les enfants; et pour renforcer cet appât, on subdivise les diverses machines en sous-échelons. Tel outil, à l'usage des lutins, est encore de trois dimensions adaptées aux trois catégories de hauts lutins, mi-lutins et bas lutins; c'est à quoi devront veiller ceux qui feront les préparatifs de la phalange d'essai.

On emploie de même cette échelle dans les grades industriels qui sont de plusieurs degrés, aspirant, néophyte, bachelier, licencié, officiers divers.

Dans tout travail, ne fût-ce que l'assemblage des allumettes, on établit cette échelle de grades et de signes distinctifs, afin que l'enfant puisse décheoir ou s'élever d'un degré selon son mérite.

Les enfants harmoniens ont le même faible que les pères civilisés, le goût des hochets, des titres pompeux, des décorations en tringles, etc. : un enfant de trois ans, haut lutin, a déjà pour le moins une vingtaine de dignités et décorations, comme celles de

Licencié au groupe des allumettes,

Bachelier au groupe d'égoussage,

Néophyte au groupe du réséda, etc., etc.,

Avec ornements indicatifs de toutes ces fonctions.

L'on procède avec beaucoup de pompe dans les distributions de grades qui ont lieu aux parades.

L'impatience d'admission à ces dignités, ainsi qu'aux échelons bas, moyen et haut de chaque chœur, est un grand stimulant pour les enfants, cet âge étant peu distrait par l'intérêt, point par l'amour, est tout à l'ambition de gloriole ; chaque enfant brûle de s'élever de tribu en tribu, d'échelon en échelon, toujours empressé de devancer l'âge, s'il n'était contenu par la sévérité des examens et des thèses. Chaque tribu en laisse le choix au récipiendaire, car il est indifférent que l'enfant prenne parti pour tels ou tels groupes industriels (chapitre XIX), il doit seulement faire preuve de capacité dans certain nombre de groupes qui, en se l'agrégeant, attestent par le fait sa dextérité et son instruction. Ces attestations sont expérimentales, et nulle protection ne pourrait les faire obtenir, puisqu'il faut opérer et figurer adroitement dans les fonctions d'épreuve. Les groupes d'enfants étant très-orgueilleux, aucun d'eux n'admettrait un postulant qui pourrait exposer le groupe aux railleries dans les rivalités avec les phalanges voisines.

Je cite pour exemple une bambine de quatre ans et demi, postulant l'admission au chœur de chérubines. Elle subira à peu près les épreuves suivantes :

1. Intervention musicale et chorégraphique à l'Opéra.
2. Lavage de 120 assiettes en une demi-heure, sans en fêler aucune.
3. Pelage d'un demi-quintal de pommes en temps donné, sans en retrancher au-delà de tel poids indiqué.
4. Triage parfait de telle quantité de riz ou autre grain en temps fixé.
5. Art d'allumer et couvrir le feu avec intelligence et célérité.

En outre, on exigera d'elle des brevets de licenciée dans cinq groupes,

De bachelière dans sept groupes,

De néophyte dans neuf groupes.

Ces épreuves, dont le choix est libre pour la postulante, sont

exigées lorsqu'elle veut monter de chœur en chœur ; on en exige d'autres pour monter d'échelon en échelon, comme des bas chérubins aux mi-chérubins, etc.

L'éducation harmonienne dédaigne l'usage des prix qu'on donne aux enfants civilisés et parfois aux pères ; elle n'emploie que des ressorts nobles, plus justes que les prix si souvent donnés à la faveur, comme on l'a vu lors des prix décennaux sous Bonaparte. Elle met en jeu l'honneur et l'intérêt ; l'honneur de s'élever rapidement de grade en grade, et l'intérêt ou récolte de forts dividendes dans plusieurs séries. (*Voyez* chapitre XIX, tableau des ressorts pour la basse enfance ; j'en décrirai bien d'autres pour la haute enfance).

Jusqu'à 9 ans les épreuves roulent sur le matériel plus que sur le spirituel ; et au-delà de 9 ans, plus sur le spirituel que sur le matériel qui est déjà formé.

Dans la basse enfance on s'attache d'abord à obtenir l'exercice intégral des fonctions corporelles, et le développement simultané des organes. Si des bambins ou bambines se présentent aux chérubins, on exigera d'eux, outre les cinq emplois et les brevets indiqués plus haut, une autre épreuve en *dextérité intégrale*, appliquée aux diverses parties du corps ; par exemple, les sept exercices qui suivent :

1er De main et bras gauche ; 2e de main et bras droit.
3e De pied et jambe gauche ; 4e de pied et jambe droite.
5e De 2 mains et un bras ; 6e de 2 pieds et une jambe ;
7e Un des quatre membres,

plus une thèse intellectuelle qui, selon les facultés de leur âge, roulera sur la compétence de Dieu seul en direction sociale, et l'incompétence de la raison humaine dont les lois n'engendrent que barbarie et civilisation, que fourberie et oppression.

En gradation des chérubins aux séraphins, on sera plus exigeant, soit en matériel sur des exercices plus difficiles que les précédents, soit en intellectuel sur des sujets à portée de l'âge de 6 ans.

Si l'on exige de la basse enfance majorité ou totalité d'épreuves en matériel, c'est pour se conformer à l'impulsion de l'âge qui est tout au matériel. On ne s'applique en harmonie qu'à seconder l'attraction, favoriser l'essor de la nature avec autant de soin que la civilisation en met à l'étouffer.

L'éducation se terminant aux deux chœurs de jouvenceaux et

jouvencelles, ils n'ont plus d'épreuves à subir pour passer aux deux chœurs d'adolescents et adolescentes; mais ces épreuves se prolongent par degrés dans tous les chœurs et échelons de l'enfance; elles sont le ressort qui excite l'enfant impatient de s'élever, et honteux de quelques revers, à solliciter passionnément l'instruction.

Les chœurs et tribus, même les plus jeunes, sont pétris d'amour-propre, et n'admettraient pas un candidat maladroit. Il serait renvoyé mois par mois, d'examen en examen. Les enfants sont des juges très-rigoureux sur ce point. L'affront du refus devient piquant pour ceux qui ont passé l'âge d'admission dans une tribu. Après six mois de répit et d'épreuves réitérées, ils sont, en cas d'insuffisance, placés dans les chœurs de demi-caractère. Les parents ne peuvent pas se faire illusion sur leur infériorité, ni prôner comme à présent la gentillesse d'un enfant idiot. L'émulation est étouffée dans sa source, tant que les *gâteries* du père n'ont aucun contre-poids.

Le renvoi au demi-caractère, quoique peu flatteur, n'est pas offensant, parce que cette classe contient beaucoup d'individus disgraciés en facultés sensuelles, quoique remplis d'aptitude intellectuelle. Ladite classe contient aussi certains ambigus précieux, figurant dans deux caractères et doublant l'un et l'autre.

D'ailleurs, comme le plein caractère forme un corps très-nombreux où l'avancement est difficile, les enfants faibles en moyens intellectuels se décident aisément pour le demi-caractère, où la faiblesse réelle d'un sujet se trouve déguisée sous un rôle d'ambigu.

En outre, lorsqu'un enfant passe au demi-caractère de la tribu supérieure, c'est pour lui un avancement réel qui ne l'empêchera pas de passer au plein caractère de cette tribu, lorsqu'il fera preuve de l'aptitude nécessaire.

Certains individus peuvent passer leur vie entière dans les chœurs de demi-caractère; ils n'en sont pas moins heureux pour cela, ni déconsidérés, puisque cette classe, je l'ai dit, contient des individus de très-grand prix. On sait d'ailleurs que souvent un caractère, mal prononcé dans les premiers âges, se déploie avec le temps et devient un titre de très-haut degré.

Du reste, dans le demi comme dans le plein caractère, les nombreux moyens d'Attraction industrielle (*Voyez* ceux de la basse-enfance) conservent toute leur influence. La seule envie de passer des aspirants aux néophytes de tel groupe, des néophytes aux

bacheliers, suffit pour électriser un jeune enfant dans les ateliers, jardins, étables et manœuvres : l'on est moins en peine d'exciter son émulation que de modérer son ardeur, et le consoler d'une impéritie dont il s'indigne et s'efforce de se corriger. Quel contraste avec les enfants civilisés qu'on dit charmants et qui, à 4 ans, n'ont d'autre talent que de tout briser et souiller, et de résister au travail auquel on ne peut les résoudre que par le fouet et la morale !

Aussi leur sort est-il si fâcheux, qu'ils soupirent tous après la *récréation,* chose qui sera ridicule aux yeux des enfants harmoniens : ils ne connaîtront d'autre amusement que de parcourir les ateliers et les réunions bien intriguées sur l'industrie. L'un des prodiges qu'on viendra admirer dans la phalange d'essai, sera le spectacle d'enfants qui ne voudront jamais se récréer, mais toujours passer d'un travail à un autre, et qui n'auront de sollicitude que celle de savoir quels rassemblements vont être négociés à la bourse, pour les travaux du lendemain, par les chœurs de chérubins de qui les bambins prennent l'impulsion ; car ils ne sont pas encore en activité à la bourse, et n'ont la direction d'aucun travail.

La pleine liberté qu'on accorde aux enfants harmoniens ne s'étend pas aux licences dangereuses ; il serait ridicule qu'on permît à un bambin de manier un pistolet chargé. Les harmoniens n'abusent pas du mot liberté comme les civilisés qui, sous prétexte de liberté, autorisent chez un marchand toutes les fourberies imaginables.

L'admission à manier l'arme à feu, les chevaux nains, les instruments tranchants, n'est accordée que par degrés, lorsqu'on s'élève de chœur en chœur, d'échelon en échelon ; et c'est un des moyens d'émulation qu'on met en jeu pour stimuler l'enfant à l'industrie, à l'étude, sans jamais l'y obliger.

On ne verra pas cette émulation en pleine activité dans la phalange d'essai, parce qu'elle manquera de tous les ressorts que fournissent les relations extérieures pour exciter l'amour-propre et les rivalités parmi l'enfance. Un enfant de cette phalange n'aura pas la perspective d'arriver, dès l'âge de 12 à 13 ans, à de hautes dignités, telles que le commandement de dix mille hommes dans une manœuvre de parade ou d'armée; mais il suffira des résultats déjà très-brillants qu'on obtiendra au début, pour faire juger de ceux que donnera le nouvel ordre, quand il sera

pourvu de toutes les ressources, et élevé au plein mécanisme par l'organisation générale.

Il est dans l'éducation des bambins et bambines, une branche sur laquelle je n'ai pas pu disserter, c'est l'art de déterminer le caractère et le tempérament de l'enfant, l'échelon qu'il occupe dans une échelle de 810 pleins et 405 mixtes, plus les transcendants. C'est une discussion qui sortirait du cadre des connaissances actuelles; j'ai dû l'éviter et je n'en fais mention que pour signaler la haute importance du rôle de mentorin et mentorine auquel sont affectées ces fonctions scientifiques.

Faut-il s'étonner que la nature qui assigne aux mentorines un emploi si éminent, leur inspire du dégoût pour les rôles subalternes de l'éducation, le soin des marmots au berceau! Comment pourraient-elles vaquer à l'éclosion des caractères, à celle des penchants industriels, à la classification des tempéraments, et aux épreuves très-délicates qu'exigent ces divers services, si elles étaient obligées de passer tout leur temps à donner la bouillie aux marmots, écumer le pot, ressarcir les culottes, pour se rendre dignes d'un mari moraliste? Il est donc dans l'ordre que les femmes réservées à ces hautes fonctions dédaignent la broutille du ménage, et que ne trouvant pas dans l'état civilisé des emplois dignes de leur talent, elles se jettent dans les distractions, bals, spectacles, amourettes, pour combler le vide que la mesquinerie civilisée laisse à tous les caractères supérieurs. C'est bien à tort qu'on les accuse de dépravation, quand on ne doit accuser que le régime civilisé qui, en éducation comme en toutes choses, n'ouvre de carrière qu'aux femmes enclines à la petitesse, à la servilité, à l'hypocrisie. L'étalage d'amour maternel n'est souvent qu'hypocrisie, marche-pied de vertu pour les femmes qui n'ont aucune vertu réelle, aucun moyen.

Diogène dit que l'amour est l'occupation des paresseux; on en peut dire autant des excès maternels. Ce beau zèle de certaines femmes pour le soin du marmot, n'est qu'un pis aller de désœuvrement. Si elles avaient une vingtaine d'intrigues industrielles à suivre pour leur intérêt et leur renommée, elles seraient fort aises qu'on les délivrât du soin des petits enfants, sauf garantie de leur bonne tenue.

L'harmonie ne commettra pas comme nous la sottise d'exclure les femmes de la médecine et de l'enseignement, les réduire à la couture et au pot. Elle saura que la nature distribue aux deux

sexes par égale portion, l'aptitude aux sciences et aux arts, sauf répartition des genres ; le goût des sciences étant plus spécialement affecté aux hommes, et celui des arts plus spécialement aux femmes, en proportion approximative de

hommes,	2/3 aux sciences,	1/3 aux arts.
femmes,	2/3 aux arts,	1/3 aux sciences.
hommes,	2/3 à la grande culture,	1/3 à la petite.
femmes,	2/3 à la petite culture,	1/3 à la grande.
hommes,	2/3 aux mentorins,	1/3 aux bonnins.
femmes,	2/3 aux bonnines,	1/3 aux mentorines.

Ainsi les philosophes qui veulent tyranniquement exclure un sexe de quelque emploi, sont comparables à ces méchants colons des Antilles qui, après avoir abruti par les supplices leurs nègres déjà abrutis par l'éducation barbare, prétendent que ces nègres ne sont pas au niveau de l'espèce humaine. L'opinion des philosophes sur les femmes est aussi juste que celle des colons sur les nègres.

L'éducation harmonienne, en direction des penchants, se trouve achevée à l'époque où la nôtre n'est pas commencée, à l'âge d'environ 4 ans et 1/2. Dès cet âge l'enfant passant à la tribu des Chérubins, s'élevera par le seul effet de l'attraction et de l'émulation. Sans doute il aura encore beaucoup à apprendre jusqu'à 20 ans ; mais ce sera lui qui demandera l'enseignement, et s'instruira de lui-même dans les réunions scientifiques ou industrielles. Aucun officier ne le surveillera pour le diriger comme les bambins et lutins ; il sera, dès l'âge de 5 ans, ce qu'est chez nous l'homme de 25 ans qui ne s'instruit qu'à son gré et fait d'autant plus de progrès.

Ajoutons une différence à établir entre les deux éducations ; c'est que la nôtre sépare les sciences et l'industrie qui sont toujours réunies dans l'ordre sociétaire. L'enfant y fait marcher de front l'agriculture, la fabrique, les sciences, les arts ; c'est une propriété de l'exercice parcellaire des courtes séances, méthodes impraticables hors des Séries passionnées.

CONCLUSIONS.

Avant d'aller plus loin en éducation, remarquons la contrariété de nos méthodes civilisées avec le vœu de la nature. Loin de vou-

loir que les femmes soient toutes uniformes en penchants maternels, toutes empressées de soigner les petits enfants, elle n'en veut affecter à ce soin qu'environ le huitième, et répartir ce petit nombre à des fonctions très-opposées, celles de bonnes, bonnines et mentorines qui n'ont aucun rapport, et qui encore sont subdivisées chacune en emplois parcellaires, en différents rôles sur lesquels on a l'option.

En outre la nature veut mettre en concurrence les sexes et les instincts ; ce sont des instincts très-différents, que ceux des trois corporations précitées; et cependant ils concourent à former une série coopérative des deux sexes dans l'ensemble de la basse éducation.

Ainsi, dès son enfance, l'homme n'est point compatible avec la simple nature ; il faut pour l'élever un vaste attirail de fonctions contrastées et graduées, même dès le plus bas âge où il n'est point fait pour le berceau. J.-J. Rousseau s'est insurgé contre cette prison où l'on garotte les enfants, mais il n'a pas su imaginer le régime de nattes élastiques, des soins combinés et des distractions nécessaires à l'appui de cette méthode. Ainsi les philosophes ne savent opposer au mal que des déclamations stériles, au lieu d'inventer les voies du bien qui, fort éloignées de la simple nature, ne naissent que des méthodes composées.

Plus nous avancerons dans l'examen de l'éducation harmonienne, plus nous reconnaîtrons cette contrariété de la morale avec la nature. Il convient d'en récapituler ici quelques détails tirés de l'éducation de basse et prime enfance.

La morale veut fonder le système d'éducation des petits enfants sur la plus petite réunion domestique, celle du ménage conjugal. La nature veut fonder cette éducation sur la plus grande combinaison domestique, distribuée en trois degrés, les groupes, les séries de groupes et la phalange de séries. Hors de cette vaste réunion, l'on ne peut ni former les deux échelles de fonction et de fonctionnaires exerçant émulativement sur chaque parcelle de l'échelle, ni satisfaire chez l'enfant le caractère et le tempérament qui ont besoin des salles et des services annexés à cette double échelle, services impraticables hors d'une phalange de Séries industrielles. Aussi, dans les ménages de famille, l'enfant s'ennuie-t-il au point de hurler nuit et jour, sans que ni lui, ni les parents puissent deviner les distractions dont il a besoin et qu'il trouverait dans un sériſtère de prime enfance.

La morale veut que, dans ce ménage de famille, le père se complaise à entendre le vacarme perpétuel de marmots qui le privent de sommeil et troublent son travail. La nature veut au contraire que l'homme, pauvre comme riche, soit délivré de ce charivari moral et que, rendu à sa dignité, il puisse reléguer en local éloigné cette diabolique engeance, placer les enfants en lieu où ils soient sainement et agréablement tenus, selon la méthode sociétaire qui assure le repos des pères, des mères et des enfants; ils sont tous harcelés par le régime civilisé nommé doux ménage, véritable enfer pour le peuple, quand il n'a ni appartement séparé pour les marmots, ni argent pour subvenir à leurs besoins.

La morale veut que la mère allaite son enfant, précepte inutile avec les mères pauvres qui forment les sept huitièmes : loin d'avoir de quoi payer une nourrice, elles cherchent des nourrissons payants. Quant aux mères fortunées, en nombre de un huitième, il faudrait leur interdire cette fonction, car elles sont assassines de l'enfant. Par désœuvrement, elles s'étudient à lui créer mille fantaisies nuisibles, qui sont un poison lent et tuent la plupart des enfants riches.

On s'étonne sans cesse que la mort enlève le fils unique d'une opulente maison, tandis qu'elle épargne dans les chaumières de misérables enfants privés de pain ; ces marmots de village ont une garantie de santé dans la pauvreté de leur mère qui, obligée d'aller au travail des champs, n'a pas le temps de s'occuper de leurs fantaisies, et encore moins de leur en créer, comme le fait la dame du château. Ainsi J.-J. Rousseau en croyant rappeler les mères aux tendres sentiments de la tendre morale, a fait naître la mode d'allaitement chez la classe de femmes qu'il fallait en exclure ; car dans cette classe riche elles manquent pour l'ordinaire, ou de la santé nécessaire, ou du caractère froid et prudent qui serait un préservatif de mal pour la mère et l'enfant.

La morale défend au père de gâter l'enfant ; c'est au contraire la seule fonction réservée au père, son enfant étant suffisamment critiqué et remontré en régime sociétaire par les groupes qu'il fréquente (IV, 30 à 38), ou s'il est très-petit, par les bonnes qui le soignent au séristère du bas âge.

La morale, veut que le père soit instituteur naturel de l'enfant ; c'est un soin dont la nature l'exclut et qu'elle réserve aux bonnins et mentorins, gens formés pour cette fonction par l'instinct et l'esprit corporatif.

La morale veut qu'on place autour de l'enfant une demi-douzaine d'aïeules et tantes, sœurs et cousines, voisines et commères pour lui créer des fantaisies qui nuisent à sa santé et lui fausser l'oreille par la musique française. La nature veut qu'on n'emploie pas le vingtième de cet attirail pour tenir l'enfant gaîment et sainement, dans un séristère assorti à tous les instincts du premier âge.

La morale veut que l'enfant soit élevé, dès le bas âge, à mépriser les richesses et estimer les marchands; la nature veut au contraire que l'enfant soit élevé de bonne heure à estimer l'argent, et s'évertuer à en acquérir par la pratique de la vérité qui, en civilisation, ne peut pas conduire aux richesses, et qui est incompatible avec le commerce inverse ou méthode actuelle.

La morale veut qu'on ne permette aux enfants aucun raffinement, surtout en gourmandise, et qu'ils mangent indifféremment tout ce qu'on leur présente. La nature veut qu'on les élève aux exigences gastronomiques, aux finesses de cet art qui, en harmonie, devient moyen direct de les passionner pour l'agriculture. (II, 213, 215.)

Il est donc certain que la morale, même en lui supposant de bonnes intentions, joue le rôle d'un médecin ignorant qui ne donne que des avis pernicieux, ne sait que contrarier les vues de la nature, et tuer les malades avec un étalage de belles doctrines. Mais est-il certain que la morale et ses coryphées aient de bonnes intentions? Avant de prononcer sur ce point, continuons à analyser la contrariété de cette science avec la nature; après l'avoir pleinement convaincue de contre-sens perpétuel, nous examinerons ses perfidies égales à son ignorance.

SIXIÈME NOTICE.

ÉDUCATION DE MOYENNE, HAUTE ET MIXTE ENFANCE, CONCURRENCE DES INSTINCTS ET DES SEXES.

Préambule. Je me suis étendu assez longuement sur l'éducation de premiere phase ou basse enfance, parce qu'elle sera le côté fort de la phalange d'essai, le point où elle pourra briller d'emblée, n'étant que peu contrariée par le préjugé : il n'aura pas encore circonvenu les enfants de 3, 4 et même de 5 ans; ils seront moins imbus de morale, moins faussés que ceux de 10 et 15 ans; on aura plus de facilité à déployer franchement leur naturel et apprécier en eux la justesse de l'attraction. Dès l'âge de 5 ans, la civilisation commence à leur meubler l'esprit de saines doctrines qui travestissent leur caractère, surtout celui des filles. De là vient que la phalange d'essai aura beaucoup de peine à classer les caractères, discerner le plein et le demi-titre. Assurément elle n'y réussira pas dès la première année.

Nous passons aux phases 2e, 3e, 4e de l'éducation :

2e phase. La moyenne enfance comprend les deux tribus de chérubins et séraphins ; âge, 4 ans et 1/2 à 9 ans.

3e phase. La haute enfance comprend les deux tribus de lycéens et gymnasiens, âge, 9 ans à 15 et 1/2.

4e phase. La mixte enfance, tribu des jouvenceaux et jouvencelles, âge de 15 ans et 1/2 à 19 et 1/2 ou 20 ans.

Les limites d'âge seront moins élevées au début; d'ailleurs elles ne seront pas les mêmes pour les deux sexes.

Je traiterai cumulativement des phases 2 et 3, parce que le système qui y règne est le même quant au fond, sauf à observer qu'en 2e phase on doit cultiver plus activement les facultés matérielles, et en 3e les spirituelles.

Ce n'est que dans la 4e phase que le système d'éducation doit subir des changements, parce que l'amour y intervient. Il convient donc d'étudier conjointement les 2e et 3e phases, et isolément la 4e.

Il faudrait non pas quatre chapitres, mais vingt au moins pour traiter convenablement le sujet ; c'est pourquoi je ne puis

pas même en promettre l'abrégé, mais seulement l'exposé, l'argument. Je renverrai souvent au Traité qui contient les détails circonstanciés sur l'éducation des 2e, 3e et 4e phases d'enfance harmonienne.

On va voir que la morale a manqué toutes les bases d'opérations relatives à ces trois phases, et placé, selon son usage, au rang des vices tous les ressorts que la nature veut employer à créer des vertus.

Pour établir la lutte des instincts et des sexes qui enfante des prodiges en industrie et en vertu, on divise toute la haute et la moyenne enfance (les quatre tribus de gymnasiens, lycéens, séraphins et chérubins) en deux corporations d'instinct ; ce sont :

Les petites hordes affectées aux travaux répugnants pour les sens ou l'amour-propre;

Les petites bandes affectées au luxe collectif.

Ces deux corporations, par leur contraste, emploient utilement les instincts que la morale cherche en vain à comprimer dans chaque sexe, le goût de la saleté chez les petits garçons, et de la parure chez les petites filles.

En opposant ces goûts, l'éducation sociétaire conduit l'un et l'autre sexe au même but par diverses voies:

Les petites hordes au beau, par la route du bon ;

Les petites bandes au bon, par la route du beau.

Cette méthode laisse aux enfants l'option, la liberté dont ils ne jouissent pas dans l'état actuel, où l'on veut toujours les obliger à un même système de mœurs. L'état sociétaire leur ouvre deux voies contrastées favorisant les inclinations opposées, parure et malpropreté.

Parmi les enfants on trouve environ deux tiers de garçons qui inclinent à la saleté ; ils aiment à se vautrer dans la fange, et se font un jeu du maniement des choses malpropres ; ils sont hargneux, mutins, orduriers, adoptant le ton rogue et les locutions grossières, animant le vacarme et bravant les périls, les intempéries, etc., pour le plaisir de commettre du dégât.

Ces enfants s'enrôlent aux petites hordes dont l'emploi est d'exercer, par point d'honneur et avec intrépidité, tout travail répugnant qui avilirait une classe d'ouvriers. Cette corporation est une espèce de légion à demi sauvage qui contraste avec la politesse raffinée de l'harmonie, seulement pour le ton et non pas pour les sentiments, car elle est la plus ardente en patriotisme.

L'autre tiers de garçons a du goût pour les bonnes manières et les fonctions paisibles; il s'enrôle aux petites bandes; et, par opposition, il est un tiers de filles qui ont des inclinations mâles et qu'on nomme petites garçonnières, aimant à se faufiler dans le jeu des garçons dont on leur interdit la fréquentation : ce tiers de filles s'enrôle aux petites hordes. Ainsi le contenu des deux corporations est :

Petites hordes, 2/3 de garçons, 1/3 de filles.
Petites bandes, 2/3 de filles, 1/3 de garçons.

Chacun des deux corps se subdivisera en trois genres qu'il faudra dénommer : on adoptera pour les petites hordes trois noms de genre poissard, et pour les petites bandes trois noms de genre romantique, afin de contraster en tout point ces deux réunions qui sont des leviers de haute importance en Attraction industrielle

CHAPITRE XXI.

Des petites Hordes.

Analysons d'abord leurs attributions et leurs vertus civiques. Plus ces vertus sembleront colossales, plus il sera intéressant d'examiner par quels ressorts l'attraction peut obtenir ces efforts généreux que la civilisation n'ose pas même rêver, malgré son penchant pour les chimères morales et philanthropiques.

Les petites hordes ont rang de *milice de Dieu* en service d'unité industrielle : à ce titre, elles doivent être les premières à la brèche, partout où l'unité serait en danger ; et l'on verra en cinquième section que pour le soutien de l'unité, elles doivent s'emparer de toutes les branches d'industrie qui, par excès de répugnance, obligeraient à rétablir des classes de salariés et de gens dédaignés.

Dans l'exercice de ces travaux elles se divisent en trois corps : le premier affecté aux fonctions immondes, curage des égoûts, service des fumiers, triperies, etc.; le deuxième affecté aux travaux dangereux, à la poursuite des reptiles, aux emplois de dextérité; le troisième participant de l'un et de l'autre genre. On doit monter sur chevaux nains toute la classe composée de lycéens et gymnasiens, d'un et d'autre sexe.

Elles ont, parmi leurs attributions, l'entretien journalier des grandes routes *en superficie :* c'est à l'amour-propre des petites hordes que l'harmonie sera redevable d'avoir, par toute la terre, de grands chemins plus somptueux que les allées de nos parterres, des routes garnies d'arbustes, et même de fleurs en lointain.

Si une route de poste essuie le moindre dommage, l'alarme est à l'instant sonnée ; les petites hordes vont faire une réparation provisoire et arborer le pavillon d'accident, de peur que le dommage, étant aperçu par quelques voyageurs, ne donne lieu d'accuser le canton d'avoir une mauvaise horde, reproche qu'il encourrait de même, si on trouvait un reptile malfaisant, une bourse de chenilles, ou si l'on entendait un croassement de crapands à la proximité de grands chemins : cette immondicité ferait dédaigner la phalange et baisser le prix de ses actions.

Quoique le travail des petites hordes soit le plus difficile, par défaut d'attraction *directe* (110), elles sont de toutes les séries la moins rétribuée ; elles n'accepteraient rien s'il était décent en association de n'accepter aucun lot ; elles ne prennent que le moindre, ce qui n'empêche pas que chacun de leurs membres ne puisse gagner les premiers lots dans d'autres emplois ; mais à titre de congrégation de philanthropie unitaire, elles ont pour statut le dévouement aussi gratuit que possible.

Pour donner de l'éclat à ce dévouement, on laisse aux petites hordes la faculté (quoiqu'elles soient composées d'enfants mineurs) de sacrifier dès l'âge de 9 ans un huitième de leur fortune au service de *Dieu* ou de *l'Unité*, mots synonymes, puisque l'unité ou harmonie est le but de Dieu. Ainsi l'enfant qui possède 80 mille francs, dont il ne peut disposer qu'à l'âge de majorité, a le droit d'en distraire 10 mille dès l'âge de 9 ans, pour les verser au trésor des petites hordes, s'il en est membre. Encore ne sera-t-il pas aisé aux enfants riches d'obtenir cette faveur, malgré l'offre de belles sommes qui, en civilisation, seraient un gage de brillant accueil.

A la séance de répartition, les petites hordes font apporter leur trésor en nature ; et si quelque série se plaint d'une lésion proportionnelle de 100 ou 200 louis, le Petit Kan porte une corbeille de 200 louis devant les chefs de cette série. Elle doit l'accepter ; en la refusant elle outragerait l'opinion qui a décidé d'avance que la milice de Dieu a le droit de sacrifier sa fortune pour le soutien de l'unité, pour la réparation des fautes

qu'ont pu commettre les jugements des hommes. C'est pour cette série un affront, un avis de mieux s'organiser une autre année, mieux distribuer son assortiment de caractères et de rivalités, de manière qu'il ne s'élève, à la séance de répartition, aucun débat capable de compromettre l'unité. Une phalange qui passerait pour être sujette aux mésintelligences dans l'instant décisif, au jou de la répartition, serait décréditée dans l'opinion, comme faussé en échelle de caractères : ses actions tomberaient; on s'en déferait promptement, parce qu'on sait en harmonie que le matériel ou industrie périclite si le passionnel est en discorde, et que le passionnel est de même en danger si le matériel n'est pas satisfait.

Les petites hordes étant le foyer de toutes les vertus civiques, elles doivent employer au bonheur de la société *l'abnégation de soi-même*, recommandée par le christianisme, et *le mépris des richesses* recommandé par la philosophie : elles doivent réunir et pratiquer toutes les sortes de vertus rêvées et simulées en civilisation. Conservatrices de l'honneur social, elles doivent écraser la tête du serpent au physique et au moral; tout en purgeant les campagnes de reptiles, elles purgent la société d'un venin pire que celui de la vipère; elles étouffent, par leurs trésors, toute rixe de cupidité qui pourrait troubler la concorde; et par leurs travaux immondes elles étouffent l'orgueil qui, en déconsidérant une classe d'industrieux, tendrait à ramener l'esprit de caste, altérer l'amitié générale, et empêcher la fusion des classes; elle est l'une des bases du mécanisme sociétaire fondé sur

L'Attraction industrielle, la répartition équilibrée;

La fusion des classes, l'équilibre de population.

Il semblera que pour obtenir de l'enfance des prodiges de vertu, il faille recourir à des moyens surnaturels, comme font nos monastères qui, par des noviciats très-austères, habituent le néophyte à l'abnégation de soi-même; on suivra une marche tout opposée, on n'emploiera avec les petites hordes que l'amorce du plaisir.

Analysons les ressorts de leurs vertus : ils sont au nombre de quatre, tous réprouvés par la morale; ce sont les goûts de saleté, d'orgueil, d'impudence et d'insubordination. C'est en s'adonnant à ces prétendus vices, que les petites hordes s'élèvent à la pratique de toutes les vertus. Examinons, en nous aidant d'un indice.

J'ai dit que la théorie d'attraction doit se borner à utiliser les

passions telles que Dieu les donne, et sans y rien changer. A l'appui de ce principe, j'ai justifié la nature sur plusieurs attractions du bas âge qui nous semblent vicieuses; telles sont la *curiosité* et *l'inconstance* : elles ont pour but d'attirer l'enfant dans une foule de séristères où se développeront ses vocations. Le penchant à *fréquenter les polissons plus âgés;* c'est d'eux qu'il doit recevoir en harmonie l'impulsion d'entraînement à l'industrie, (ton corporatif ascendant, IV, 45). *La désobéissance au père et au précepteur*; ce ne sont pas eux qui doivent l'élever : son éducation doit être faite par les rivalités cabalistiques des groupes. Ainsi toutes les impulsions du jeune âge sont bonnes en basse enfance et, de même en haute enfance, pourvu qu'on y applique l'exercice en Séries passionnées.

Ce ne sera pas du premier jour qu'on entraînera une horde aux travaux répugnants: il faudra l'y amener par degrés; on excitera d'abord son orgueil par la suprématie de rang. Toute autorité, les monarques mêmes, doivent le premier salut aux petites hordes; elles possèdent les chevaux nains et sont première cavalerie du globe; aucune armée industrielle ne peut ouvrir sa campagne sans les petites hordes ; elles ont la prérogative de mettre la première main à tout travail d'unité ; elles se rendent à l'armée au jour fixé pour l'ouverture. Les ingénieurs ont fait le tracé du travail; et les petites hordes, défilant sur le front de bandière, fournissent la première charge aux acclamations de l'armée : elles y passent quelques jours et s'y signalent dans de nombreux travaux.

Elles ont le pas sur toutes les autres troupes; et dans tout exercice matinal, le commandement est dévolu à l'un des Petits Kans. Si des légions ont campé dans une phalange (aux camps cellulaires), le lendemain après le repas du délité, on s'assemble pour le départ à la parade, et c'est le Petit Kan qui la commande. Il a son état-major comme un général, prérogative qui charme les enfants, de même que l'admission à l'armée; elle n'est accordée qu'aux petites hordes ou à quelques élus des petites bandes qui n'y sont reçus que par la protection des hordes.

Dans les temples, une petite horde prend place au sanctuaire, et dans les cérémonies elle a toujours le poste d'honneur.

Ces distinctions ont pour but d'utiliser leur penchant aux fonctions immondes. Il faut par des fumées de gloriole, qui ne coûtent rien, les passionner pour ces travaux, leur y créer une carrière

de gloire ; c'est pour cela qu'on favorise leurs goûts d'orgueil, d'impudence et d'insubordination.

Elles ont leur argot, ou langage de cabale, et leur petite artillerie : elles ont aussi leurs druides et druidesses qui sont des acolytes choisis parmi les personnes âgées, conservant du goût pour les fonctions immondes, et à qui ce service vaut de nombreux avantages.

La méthode à suivre avec les petites hordes est d'utiliser leur fougue de saleté, mais non pas de *l'user* par des travaux fatigants. Pour ne point user cette fougue on l'emploie gaîment, honorifiquement et en courtes séances ; par exemple :

S'il s'agit d'un travail très-immonde, on rassemble les hordes de quatre ou cinq phalanges vicinales ; elles viennent assister au délité ou repas matinal servi à 4 heures 3/4 ; puis après l'hymne religieux, à 5 heures, et la parade des groupes qui vont au travail, on sonne la charge des petites hordes par un tintamarre de tocsin, carillons, tambours, trompettes, hurlements de dogues et mugissements de bœufs : alors les hordes, conduites par leurs kans et leurs druides, s'élancent à grands cris, passant au-devant du sacerdoce qui les asperge ; elles courent frénétiquement au travail qui est exécuté comme œuvre pie, acte de charité envers la phalange, service de Dieu et de l'unité.

L'ouvrage terminé, elles passent aux ablutions et à la toilette ; puis, se dispersant jusqu'à huit heures dans les jardins et ateliers, elles reviennent assister triomphalement au déjeûné. Là, chaque horde reçoit une couronne de chêne qu'on attache à son drapeau ; et, après le déjeûné, elles remontent à cheval et retournent dans leurs phalanges respectives.

Elles doivent être affiliées au sacerdoce à titre de confrérie religieuse, et porter dans l'exercice de leurs fonctions un signe religieux sur leurs habits, croix ou autre emblème. Parmi leurs stimulants industriels, on ne doit pas négliger l'esprit religieux, mobile très-puissant sur les enfants pour exciter le dévouement.

Après les avoir électrisés corporativement dans des fonctions difficiles, il sera bien aisé de les façonner aux emplois habituels de service immonde dans les appartements, les boucheries, cuisines, étables, buanderies ; elles sont toujours sur pied à trois heures du matin, prenant l'initiative du travail dans la phalange comme à l'armée.

Elles ont la haute police du règne animal, veillant dans les

boucheries à ce qu'on ne fasse souffrir aucune bête et qu'on lui donne la mort la plus douce. Quiconque maltraiterait quadrupède, oiseau, poisson, insecte, en rudoyant l'animal dans son service ou en le faisant souffrir aux boucheries, serait justiciable du Divan des petites hordes; quel que fût son âge, il se verrait traduit devant un tribunal d'enfants, comme inférieur en raison aux enfants mêmes; car on a pour règle en harmonie, que les animaux n'étant productifs qu'autant qu'ils sont bien traités, celui qui, selon la coutume française, maltraite ces êtres hors d'état de résister, est lui-même plus animal que les bêtes qu'il persécute.

La phalange d'essai n'aura pas, pour enthousiasmer sa petite horde, les moyens de relations générales décrits plus haut; mais elle approchera du but par quelques moyens de circonstance, tels que les contrastes à établir entre la petite horde et la petite bande; par exemple, en costumes : les petites bandes ont les vêtements chevaleresques et romantiques, et la manœuvre moderne ou mode rectiligne nommé escadron; les petites hordes ont la manœuvre tartare ou mode curviligne, les parures grotesques, et probablement le costume mi-partie du barbaresque et du hongrois, dolman et pantalon de couleurs tranchantes et variées sur chaque individu, de manière que la horde semble un carreau de tulipes richement panachées : cent cavaliers devront étaler deux cents couleurs artistement contrastées; problème bien embarrassant pour la belle France, qui, avec ses perfectibilités mercantiles, n'a jamais su trouver 40 couleurs pour différencier méthodiquement à deux couleurs tranchantes, les marques distinctives des régiments.

On peut voir sur ce sujet de plus amples détails (IV, 138 à 166). J'en ai dit assez pour faire entrevoir qu'une corporation d'enfants adonnée à tous les goûts que la morale interdit à leur âge, est le ressort qui réalisera toutes les chimères de vertu dont se repaissent les moralistes :

1° La *douce fraternité*; si l'immondicité parvenait à déconsidérer quelque fonction, la série qui l'exerce deviendrait classe de Parias, d'êtres avilis avec qui les riches ne voudraient plus se rencontrer dans les travaux. Toute fonction qui produirait ce vicieux effet est ennoblie par les petites hordes qui s'en emparent, et maintiennent ainsi le rapprochement, l'unité ou fusion des classes, riche, moyenne et pauvre.

2° Le *mépris des richesses*. Les petites hordes ne méprisent

pas la richesse, mais l'égoïsme en usage des richesses ; elles sacrifient partie de la leur pour augmenter celle de la phalange entière, et maintenir la vraie source de richesse, qui est l'Attraction industrielle étendue aux trois classes, et opérant leur réunion affectueuse dans tous les travaux, même au genre immonde réservé aux enfants ; car ceux des riches seront aussi empressés que les pauvres d'être admis à la horde ; c'est le caractère qui décide ce choix en corporation.

3° La *charité sociale*. On verra que les petites hordes, en exerçant cette vertu, entraînent tout le monde à l'exercer *indirectement* en affaires d'intérêt. (*Voyez* sect. V), l'équilibre de répartition en mode inverse ou voie de générosité, par laquelle les riches se coalisent pour favoriser le pauvre qu'ils s'accordent tous à spolier en civilisation.

On se convaincra dans les sections suivantes que tous les triomphes de la vertu tiennent à la bonne organisation des petites hordes ; elles seules peuvent, en mécanique générale, contrebalancer le despotisme de l'argent, maîtriser ce tyran du monde, ce VIL MÉTAL, vil aux yeux des moralistes, et qui deviendra très-noble quand il sera employé au maintien de l'unité industrielle : il en est l'écueil dans nos sociétés civilisées où l'on titre de *gens comme il faut*, ceux qui, à l'appui de la richesse, ne font rien, ne sont bons à rien. Leur surnom de gens comme il faut se trouve malheureusement fort sensé ; car la circulation en régime civilisé ne se fondant que sur les fantaisies des oisifs, ils sont vraiment les gens *comme il en faut* pour soutenir le régime de circulation inverse et consommation inverse (33).

Pour résumer sur les petites hordes, il nous resterait à analyser la force des ressorts qui les font mouvoir ; on n'en pourra bien juger qu'après que j'aurai décrit leur contraste ou force opposée, qui est la corporation des petites bandes. Je vais les définir abréviativement, après quoi il faudra définir encore les deux corps de vestalat et damoisellat, avant de pouvoir expliquer le système des équilibres de passions parmi les diverses tribus de l'enfance.

Remarquons provisoirement que parmi les petites hordes, aucune passion n'a été comprimée ; au contraire on donne plein essor à leurs goûts dominants, entre autres à celui de saleté.

Si nos moralistes avaient étudié la nature de l'homme, ils auraient reconnu ce goût de saleté chez le grand nombre des enfants

mâles, et ils auraient opiné à l'employer utilement, comme fait l'ordre sociétaire qui tire parti de ce goût pour former une corporation de Décius industriels, en favorisant ces penchants immondes que la tendre morale réprime à grands coups de fouets, ne voulant pas chercher les moyens d'employer les passions telles que Dieu nous les a données. C'est par son obstination à ne pas étudier la nature, qu'elle a manqué en éducation le ressort primordial, *l'entraînement progressif ascendant* (186), *ou impulsion corporative échelonnée,* manie commune à tous les enfants de se laisser diriger par des groupes d'enfants un peu supérieurs en âge. L'échelle corporative des âges est le seul maître que l'enfant veuille reconnaître ; il en suit avec transport les impulsions ; c'est pourquoi la nature qui le destine à cette discipline, (voyez chap. XXIII, opéra, chorégraphie), le rend rétif aux ordres des pères et des instituteurs qu'elle réserve pour l'instruction sollicitée.

CHAPITRE XXII.

Des Petites Bandes.

L'activité et l'émulation des petites hordes doubleront d'intensité si on leur oppose le contraste que la nature a dû leur ménager. La majorité des enfants mâles incline pour le genre immonde, l'impudence et la rudesse ; on voit, par opposition, la majorité des petites filles incliner pour la parure et les belles manières. Voilà un germe de rivalité bien prononcé ; il reste à le développer, en application à l'industrie.

Plus les petites hordes sont distinguées par les vertus et le dévouement civique, plus la corporation rivale doit réunir de titres pour entrer en balance dans l'opinion. Les petites bandes sont conservatrices du *charme social*, poste moins brillant que celui de soutiens de la *concorde sociale* affecté aux petites hordes ; mais les soins donnés aux parures collectives, au luxe d'ensemble, deviennent en régime sociétaire aussi précieux que d'autres branches d'industrie. Les petites bandes interviennent très-utilement dans ce genre de travail, elles ont pour attribution l'ornement du canton entier *en matériel et spirituel.*

Chacun est fort libre en harmonie quant au choix de ses vêtements ; mais lors des réunions corporatives, il faut des costumes unitaires : chaque groupe, chaque série en discute le choix, et

dans les concours qu'exige l'ornement matériel ou choix et renouvellement des costumes, le goût des poupées est utilisé comme celui des gimblettes citées en éducation de basse enfance. Les petites bandes, composées en majorité de filles, sont chargées de la présentation des poupées et mannequins sur lesquels on fera choix, après examen critique.

Opposées en ton aux petites hordes, elles se passionnent pour l'atticisme; elles sont si polies que les garçons y cèdent le pas aux filles; et c'est une coutume très-utile pour donner aux enfants le change sur les manières galantes des tribus de 20 à 30 ans. L'enfance n'en soupçonne pas la cause, parce qu'elle voit régner cette courtoisie parmi les petites bandes qui sont composées d'enfants impubères; elles brillent principalement aux écoles.

En sexe masculin, qui n'y figure que pour un tiers, elles réuniront les jeunes savants, les esprits précoces comme Pascal, ayant pour l'étude une vocation prématurée, et les petits efféminés qui dès le bas âge inclinent à la mollesse.

Moins actives que les petites hordes, elles se lèvent plus tard et n'arrivent aux ateliers qu'à 4 heures du matin. Elles n'y seraient pas nécessaires plus tôt, ne s'adonnant que fort peu au soin des grands animaux, mais à celui des espèces difficiles à élever et priver, comme les pigeons de correspondance, les volières, les castors en travail combiné, et les zèbres.

Elles ont la haute police du règne végétal; celui qui casse une branche d'arbre, qui cueille fleur ou fruit mal à propos, qui foule une plante par négligence, est traduit au sénat des petites bandes, qui juge en vertu d'un code pénal, appliqué à ce genre de délits, comme le divan des petites hordes en police du règne animal.

Chargées de l'ornement spirituel et matériel du canton, elles exercent les fonctions des académies *française* et *della crusca*; elles ont la censure du mauvais langage et de la prononciation vicieuse : chaque chevalière des petites bandes a le droit d'agir comme la revenderesse d'Athènes qui badina Théophraste sur une locution défectueuse. Le sénat des petites bandes a le droit de censure littéraire sur les pères mêmes, il dresse la liste des fautes de grammaire et de prononciation commises par chaque sociétaire, et la chancellerie des petites bandes lui envoie cette liste, avec invitation de s'en abstenir.

Auront-elles fait des études suffisantes pour exercer une criti-

que si difficile? Sans doute. Mais je brise sur ce sujet qui tient au chapitre de l'enseignement.

Stimulées par les grands exemples de vertu et de dévouement social que donnent les petites hordes, elles ont à cœur de les égaler en ce qui est de leur compétence; une chevalière fortunée fera dans le cours de sa jeunesse, et lors de son admission à la cavalerie (âge de 9 ans), un présent d'un ornement quelconque à son escouade et à l'escadron entier, si ses moyens le lui permettent. Elle serait méprisée si on pouvait la suspecter d'égoïsme, d'esprit civilisé qui entraîne les femmes à dédaigner leur sexe, à se réjouir de ses disgraces, de ses servitudes et privations, ne faire cas d'un colifichet qu'autant que des voisines pauvres en sont privées. Les petites bandes s'honorent de mœurs tout opposées à celles des femmes civilisées, et ne s'adonnent à la parure que pour en faire un ressort d'amitié générale et d'ornement du canton, un levier d'enthousiasme dans l'industrie et de générosité corporative.

On devra former aux petites bandes un trésor corporatif pour l'exercice de cette générosité. Si l'on accorde aux petites hordes l'emploi d'un huitième de leur patrimoine en service philantropique, on pourra bien accorder aux petites bandes l'emploi d'un seizième, et au besoin le produit des agios de leurs actions, agios que l'enfance accumule, parce qu'elle gagne toujours au-delà de sa dépense.

Les petites bandes s'adjoignent parmi l'âge pubère des coopérateurs titrés de corybants et corybantes, par opposition aux druïdes et druidesses des petites hordes. Même contraste règne dans leurs alliés voyageurs qui sont les grandes bandes de chevalières errantes et chevaliers errants voués aux beaux arts. D'autre part les petites hordes ont pour alliés voyageurs, les grandes hordes d'aventuriers et aventurières vaquant aux travaux publics.

La nature a ménagé, dans la répartition des caractères, une division fondamentale en nuances fortes ou *majeures* et nuances douces ou *mineures*, distinction qui règne dans toutes les choses créées; en couleurs, du foncé au clair; en musique, du grave à l'aigu; etc., etc. Ce contraste forme naturellement, chez l'enfance, la distinction des petites hordes et petites bandes, adonnées à des fonctions opposées.

Les fonctions des petites hordes opèrent le grand prodige de la fusion des classes; on obtient des petites bandes un service non

moins éminent, qui est le raffinage des séries dès le plus bas âge; c'est le but de l'éducation.

On a vu (chap. V et VI), qu'une Série industrielle serait défectueuse si elle manquait de compacité ; pour la rendre compacte, il faut mettre en jeu la distinction minutieuse des goûts en variétés, ténuités, minimités. On habituera de bonne heure les enfants à ces distinctions de nuances en passion. C'est la tâche des petites bandes qui réunissent les enfants enclins aux raffinements minutieux sur les parures, controverse familière aux petites filles et aux femmes; elles voient, comme nos littérateurs et nos peintres, des effets choquants là où un homme vulgaire n'apercevra aucun défaut.

Les petites bandes ont l'aptitude à établir des scissions sur les nuances de goût, classer les finesses de l'art et opérer ainsi la compacité des séries, par le raffinement des fantaisies et la graduation d'échelle. Cette propriété règne bien moins chez les petites hordes, excepté en gastronomie.

Ainsi l'éducation harmonienne puise ses moyens d'équilibre dans les deux goûts opposés, celui de la saleté et celui de l'élégance raffinée ; penchants condamnés tous deux par nos sophistes en éducation. Les petites hordes opèrent en sens négatif autant que les petites bandes en sens positif; les unes font disparaître l'obstacle qui s'opposerait à l'harmonie, elles détruisent l'esprit de caste qui naîtrait des travaux répugnants ; les autres créent le germe des séries par leur aptitude à organiser les échelles de goûts, les scissions nuancées entre divers groupes ; de là il est évident que :

Les petites hordes vont au beau par la route du bon, par l'immondicité spéculative ;

Les petites bandes vont au bon par la route du beau, par les parures et les efforts studieux.

Cette action contrastée est loi universelle de la nature ; on trouve, dans tout son système, les contre-poids et balances de forces en jeu direct et inverse, en vibration ascendante et descendante; en mode réfracté et réflecté, majeur et mineur; en force centripète et centrifuge, etc ; c'est partout le jeu direct et inverse, principe absolument inconnu dans l'institution civilisée qui, toujours simple et simpliste en méthode, veut façonner toute la masse des enfants à un moule unique : à Sparte elle les veut tous amis

du brouet noir ; à Paris tous amis du commerce, sans contraste ni concurrence des instincts.

D'autre part elle emploie le mode confus au lieu du composé ; elle assujettit les enfants à différentes morales selon les castes, à différents principes selon les changements de ministères ; on les élève aujourd'hui selon Brutus et demain selon César. C'est-à-dire qu'au lieu de l'unité de système, on emploie la monotonie quant aux caractères, la confusion quant aux méthodes : et nulle part on ne trouve dans l'éducation civilisée aucune trace de la méthode naturelle ou contraste des instincts et des sexes, dont nous examinerons plus loin l'emploi sur l'âge qui entre en puberté. Préalablement il faut traiter du système d'enseignement sociétaire dont les ressorts et les méthodes n'ont aucun rapport avec les nôtres.

J'ai donné peu de détails sur les petites bandes (Voyez IV, 166 à 190). Quant aux preuves, elles seraient les mêmes que sur toute autre disposition ; il s'agit de vérifier si on a formé la série et donné plein cours aux trois Passions mécanisantes. La série se formera aux petites bandes comme aux petites hordes, par trois divisions, dont deux sur fonctions de genre contrasté, et une sur fonction mixte, le tout en contraste avec les emplois des petites hordes. Si cette règle est bien observée les trois Passions auront un développement plus facile que celui décrit (178, 179), au sujet de la fonction la plus ingrate de toute l'éducation. Réservons ces détails pour la fin de la section.

CHAPITRE XXIII.

De l'enseignement harmonien.

Jusqu'ici je n'ai envisagé l'éducation sociétaire qu'en détail, chœur par chœur, fonction par fonction : il faut maintenant envisager l'ensemble des tribus au-dessous de la puberté, les ressorts de leur émulation ; en faire un parallèle avec l'éducation civilisée où nous remarquons cinq désordres :

1. Contre-sens de marche. — 3. Vice de fond.
2. Simplisme d'action. — 4. Vice de forme.
5. Absence d'attraction matérielle.

1° *Contre-sens de marche* : elle place la théorie avant la

pratique ; tous les systèmes civilisés tombent dans cette erreur : ne sachant pas amorcer l'enfant au travail, ils sont obligés de le laisser en vacance jusqu'à 6 ou 7 ans, âge qu'il aurait dû employer à devenir un habile praticien ; puis à 7 ans, ils veulent l'initier à la théorie, aux études, à des connaissances dont rien n'a éveillé en lui le désir. Ce désir ne peut manquer de naître chez l'enfant harmonien qui, à 7 ans, pratique déjà une trentaine de métiers différents, et éprouve le besoin de s'étayer de l'étude des sciences exactes. Voilà l'éducation civilisée en contre-sens de marche, plaçant la théorie avant la pratique, vrai *monde à rebours* comme tout le système dont elle fait partie.

2° *Simplisme d'action.* L'enfant est limité à un seul travail qui est d'étudier, pâlir sur le rudiment et la grammaire, matin et soir, pendant 10 à 11 mois de l'année, peut-il manquer de prendre les études en aversion ? c'est de quoi rebuter ceux mêmes qui ont l'inclination studieuse. L'enfant a besoin d'aller dans la belle saison travailler aux jardins, aux bois, aux prairies ; il ne doit étudier qu'aux jours de pluie et de morte-saison, encore doit-il varier ses études. Il n'y a point d'unité d'action là où il y a simplicité de fonction.

Une société qui commet la faute d'emprisonner les pères dans des bureaux, peut bien y ajouter la sottise de renfermer l'enfant toute l'année dans un pensionnat où il est aussi ennuyé de l'étude que des maîtres. Si nos faiseurs de systèmes connaissaient les passions, je leur demanderais comment cet assujétissement des enfants à la réclusion, à la *solité* d'emploi, peut s'accorder avec les deux passions dites Papillonne et Composite (chap. V)? Nos auteurs politiques et moraux parlent sans cesse de la nature et ne veulent pas la consulter un instant : qu'ils observent les enfants amenés en vacances, lorsqu'au nombre d'une demi-douzaine, et revêtus de blouses, ils vont se rouler sur le foin, s'entremettre joyeusement aux vendanges, aux cueillettes de noix, de fruits, aux chasses d'oiseaux, etc.; qu'on essaie en pareil moment d'offrir à ces enfants d'étudier le rudiment, et on pourra juger si la nature de l'enfant est d'être enfermé tout le jour pendant la belle saison, avec un entourage de livres et de pédants.

On réplique : ne faut-il pas qu'ils étudient dans le jeune âge, pour se rendre dignes du beau nom d'hommes libres, dignes du commerce et de la charte? Eh ! quand ils étudieront par attrac-

tion et rivalités cabalistiques, ils en apprendront plus en cent leçons d'hiver, bornées à deux heures de séance, qu'en trois cent trente journées qu'on leur fait passer dans la réclusion nommée pensionnat.

3° *Vice de fond* dans l'emploi de la contrainte. L'enfant civilisé ne peut être façonné à l'étude qu'à l'aide des privations, des pensums, des fouets, des palettes de cuir. Depuis un demi-siècle seulement, la science, confuse de cet odieux système, a cherché à le farder par des procédés moins acerbes; elle s'étudie à masquer l'ennui des enfants aux écoles, à créer un simulacre d'émulation chez les élèves, et d'affection pour les maîtres; c'est-à-dire qu'elle a entrevu ce qui devrait être, mais elle n'a trouvé aucun moyen de l'établir.

L'accord affectueux des maîtres et élèves ne peut naître que dans le cas d'instruction *sollicitée comme faveur :* c'est ce qui n'aura jamais lieu en civilisation où tout l'enseignement est faussé par le contre-sens de placer la théorie avant la pratique, et par l'action simple ou perpétuité d'étude.

On trouve quelques enfants, tout au plus un huitième, qui *acceptent* l'instruction avec docilité, mais qui ne l'ont pas *sollicitée*. Les professeurs concluent de là que les sept huitièmes sont vicieux : c'est argumenter sur des exceptions prises pour règle; illusion habituelle chez tous les chantres de perfectibilité. Il est dans toutes les classes un huitième d'exception qui déroge aux habitudes générales, et qu'on peut aisément ployer à de nouvelles mœurs; mais le changement n'est réel qu'autant qu'il s'applique à la grande majorité, aux sept huitièmes, et c'est ce que ne font pas nos systèmes; j'ai observé qu'ils n'amènent l'élève qu'à *accepter* et non pas *solliciter* l'enseignement. Quant aux sept huitièmes d'enfants formant la majorité, ils sont ce qu'ils ont été de tout temps, fort ennuyés de l'école et n'aspirant qu'à en être délivrés. J'ai vu et questionné des enfants sortant des écoles célèbres, comme celle de Pestalozzi et autres, je n'ai trouvé en eux qu'une médiocre dose d'instruction, une grande insouciance pour l'étude et les maîtres.

4° *Vice de forme*, méthode exclusive, opérant sur les élèves comme si leurs caractères étaient tous uniformes.

J'ai décrit (IV, 279), une série de neuf méthodes auxquelles on pourrait en ajouter bien d'autres. Toutes sont bonnes, pourvu qu'elles sympathisent avec le caractère de l'élève, et ce ne serait

pas trop d'une série de neuf ou douze méthodes sur lesquelles un enfant aurait l'option.

J'ai fait observer (tom. IV, 281) que d'Alembert fut raillé lorsqu'il osa proposer, en étude de l'histoire, *la synthèse inverse* qui procède à contre-sens de l'échelle chronologique; elle remonte du présent au passé, par opposition à la *synthèse directe* qui va du passé au présent. On reprocha à d'Alembert de vouloir *détruire le charme de l'histoire* et porter la sécheresse mathématique dans les méthodes d'enseignement : étrange sophisme ! Aucune des méthodes ne porte la sécheresse; elles sont toutes fécondes, sauf application aux caractères faits pour les goûter. Si on ne présente pas aux enfants une série de méthodes à choix, beaucoup de caractères ne pourront pas prendre goût à l'étude. Les contrastes seraient fort goûtés : au livre adulateur, intitulé *Beautés de l'histoire de France*, qu'on oppose en parallèle un écrit sincère sur *les duperies de la politique française*, même sous Louis XIV et Bonaparte, deux règnes si homogènes; on verra l'étude des duperies séduire dix fois plus que celles des prétendues beautés.

J'ai donné sur l'enseignement harmonien, trois chapitres (tome II, 272 à 302); on peut les consulter pour la marche à suivre dans la phalange d'essai, où il faudra tenter l'approximation des méthodes concurrentes, malgré l'impossibilité de les employer pleinement au début.

5° *Absence de ressorts en attraction matérielle.* On a vu plus haut que nos méthodes manquent du ressort affectueux ou spirituel; elles manquent de même des ressorts d'attrait matériel, l'opéra et *la gourmandise appliquée.*

L'opéra forme l'enfant à l'unité mesurée qui devient pour lui source de bénéfice et gage de santé; il est donc la voie des deux luxes interne et externe, qui sont premier but en attraction; il entraîne les enfants, dès le plus bas âge, à tous les exercices gymnastiques et chorégraphiques. L'attraction les y pousse fortement, c'est là qu'ils acquièrent la dextérité nécessaire dans les travaux des Séries passionnées, où tout doit s'exécuter avec l'aplomb, la mesure et l'unité qu'on voit régner à l'opéra; il tient donc le premier rang parmi les ressorts d'éducation pratique du bas âge.

Sous le nom d'opéra je comprends tous les exercices chorégraphiques, même ceux du fusil et de l'encensoir. Les enfants sociétaires enchériront beaucoup sur nos manœuvres en ce genre;

nous ignorons souvent les plus élémentaires, telle que la série de pas combinés; par exemple, chaque phalange forme pour le service divin, un corps de 144 figurants à pas gradués, savoir :

TIMURIFÉRAIRES.		FLEURISTES.		PAS.
Gymnasiens,	24.	Gymnasiennes,	24.	*Le coupé.*
Lycéens,	20.	Lycéennes,	20.	*Le mi-plein.*
Séraphins,	16.	Séraphines,	16.	*Le plein.*
Chérubins,	12.	Chérubines,	12.	*Le doublé.*

Ce nombre de douze douzaines convenant merveilleusement à la variété d'évolutions, la procession religieuse sera beaucoup plus pompeuse dans un canton d'harmonie que dans nos grandes capitales où elle est fort mesquine, surtout à Paris.

Les évolutions chorégraphiques de l'encensoir, du fusil, de l'opéra, plaisent excessivement aux enfants; c'est pour eux une haute faveur que d'y être admis. L'opéra réunit tous ces genres d'exercices, et c'est être ignorant sur la nature de l'homme, que de ne pas placer l'opéra en première ligne parmi les ressorts d'éducation du bas âge qu'on ne peut attirer qu'aux études matérielles.

L'éducation sociétaire envisage dans l'enfant le corps comme accessoire et coadjuteur de l'âme : elle considère l'âme comme un grand seigneur qui n'arrive au château qu'après que son intendant a préparé les voies ; elle débute par façonner le corps, dans son jeune âge, à tous les services qui conviendront à l'âme harmonienne, c'est-à-dire à la justesse, à la vérité, aux combinaisons, à l'unité mesurée. Pour habituer le corps à toutes les perfections, avant d'y façonner l'âme on met en jeu deux ressorts bien étrangers à nos méthodes morales, ce sont l'*opéra et la cuisine* ou gourmandise appliquée.

L'enfant doit exercer

Deux sens actifs, goût et odorat, par la *cuisine*.

Deux sens passifs, vue et ouïe, par l'*opéra*,

et le sens du tact dans les travaux où l'individu excelle.

La cuisine et l'opéra sont les deux points où le conduit l'attraction dans le régime des Séries passionnées : la magie de l'opéra et des féeries entraîne fortement le bas âge. Aux cuisines d'une phalange distribuées en mode progressif, l'enfant acquiert la dextérité, l'intelligence en menus travaux sur les produits de deux règnes auxquels il s'est intéressé dans les débats gastronomiques à table, et les débats agronomiques au jardin, aux étables : la cuisine est le lien de ces fonctions.

L'opéra est la réunion des accords matériels, on y en trouve une gamme complète :

Intervention chorégraphique de tous âges et sexes.

1. Chant ou voix humaine mesurée.
2. Instruments ou sons artificiels mesurés.
3. Poésie ou pensée et paroles mesurées.
4. Pantomime ou harmonie du geste.
5. Danse ou mouvement mesuré.
6. Gymnastique ou exercices harmoniques.
7. Peintures et costumes harmoniques.

Mécanisme régulier, exécution géométrique.

L'opéra est donc l'assemblage de toutes les harmonies matérielles, et l'emblème actif de l'esprit de Dieu ou esprit d'unité mesurée. Or, si l'éducation de l'enfant doit commencer par la culture du matériel, c'est en l'enrôlant de bonne heure à l'opéra qu'on pourra le familiariser avec toutes les branches d'unité matérielle, d'où il s'élèvera facilement aux unités spirituelles.

Je n'ignore pas combien de dépenses et d'inconvéniens causerait l'emploi de l'opéra dans l'éducation civilisée ; ce serait un levier très-dangereux : il convient peu de polir le peuple en régime d'industrie répugnante : mais autres temps, autres mœurs ; il conviendra en harmonie que le peuple rivalise en politesse la classe opulente avec qui il se trouvera entremêlé dans les travaux. Un peuple grossier en ferait disparaître le charme ; dès-lors la 12e passion dite Composite manquerait d'essor.

L'opéra n'étant parmi nous qu'une arène de galanterie, un appât à la dépense, il n'est pas étonnant qu'il soit réprouvé par les classes morale et religieuse ; mais il est, en harmonie, une réunion amicale, il ne peut donner lieu à aucune intrigue dangereuse entre gens qui se rencontrent à chaque instant dans les divers travaux des Séries industrielles (IV, 76).

L'opéra si dispendieux aujourd'hui, ne coûte presque rien aux harmoniens ; chacun d'eux s'y entremet pour la construction, les machines, la peinture, les chœurs, l'orchestre, les danses ; ils sont tous dès le bas âge maçons, charpentiers, forgerons, par attraction. Chaque phalange, sans recourir aux cohortes vicinales et aux légions de passage, aura environ 12 à 1300 acteurs à fournir, soit en scène, soit à l'orchestre et aux mécaniques. Le plus pauvre canton sera mieux monté en opéra que nos grandes capitales. C'est à l'habitude générale de la scène que les harmo-

niens devront, en grande partie, l'unité de langage et de prononciation réglée en congrès universel.

Résumant sur les voies et moyens de l'enseignement harmonien, j'observe qu'il emploie la pratique long-temps avant la théorie, et que cette pratique repose sur deux séries de genre contenant chacune beaucoup de séries d'espèces (60).

L'opéra fournissant d'amples séries en musique, danse, peinture, etc. (*Voyez* plus haut ses neuf divisions).

La *Cuisine*, également pourvue de séries en tout genre, ustensiles, batterie, mécanique ; tout le matériel est distribué par séries dans l'immense cuisine d'une phalange ; par exemple, on peut bien y compter sept degrés de broches, depuis celles où rotissent les plus grandes pièces, jusqu'aux brochettes de petits oiseaux qui occupent déjà quelques bambins exercés. Quant à la préparation, j'ai observé (138) qu'elle peut entretenir une soixantaine de séries bien intriguées et d'exercice permanent.

Mais comment l'enfance prendra-t-elle parti à ce travail de cuisine, si elle n'est pas stimulée par des débats gastronomiques sur les préparations culinaires, ces débats ne pourront s'établir qu'autant qu'on exercera l'enfant dès le plus bas âge aux raffinements de gourmandise, penchant dominant chez tous les enfants. Il suffira donc, après avoir bien formé les séries en tous genres, d'abandonner les enfants à l'attraction ; elle les portera d'abord à la gourmandise, aux partis cabalistiques sur les nuances de goûts ; une fois passionnés sur ce point, ils prendront parti aux cuisines, et du moment où les cabales graduées s'exerceront sur la consommation et la préparation, elles s'étendront dès le lendemain aux travaux de production animale et végétale, travaux où l'enfant arrivera fort des connaissances et prétentions écloses tant aux tables qu'aux cuisines. Tel est l'engrenage naturel des fonctions.

On peut consulter sur ce sujet les chapitres des amorces que trouve l'enfant aux cuisines sériaires (IV, 102 à 115), des cultures enfantines de l'harmonie (IV, 94), de l'éducation harmonique des animaux (IV, 84), et tout le traité d'éducation harmonienne (IV, 1 à 303).

Je devrais un article sur les instituteurs civilisés, qui ont eu l'art de se placer au dernier rang en civilisation, où ils font un métier de forçats mesquinement rétribués, et courbés sous toutes les espèces de jougs. Le sacerdoce tombe dans le même écueil ; à

part quelques évêques et un très-petit nombre de favoris, la masse des curés et vicaires végète dans un état voisin du dénûment, et sans moyens d'avancement. Combien ces deux classes ont besoin de stimuler un homme à l'essai du régime sociétaire, où elles vivront dans la grande opulence (*Voyez* IV, 272)!

CHAPITRE XXIV.

Éducation de l'enfance mixte.

Nous en sommes à la partie délicate de l'éducation, à l'âge de ansition amoureuse, point sur lequel échouent toutes nos méthodes répressives qui ne savent établir en relations d'amour que l'hypocrisie universelle, dès le début comme dans tout le cours de la vie galante.

Il est fatigant d'avoir sans cesse des reproches d'impéritie a adresser aux sciences; mais il est force d'en redoubler la dose en affaires d'amour où elles se montrent plus inhabiles qu'en toute autre partie.

Sur les abus de l'administration, de la finance, de la chicane, les philosophes ont du moins essayé quelques antidotes; mais rien en amour, où ils doivent pourtant être confus de leur ouvrage, car ils n'y ont établi que la fausseté générale et la rébellion secrète aux lois; l'amour n'ayant pour se satisfaire d'autre voie que la fausseté, il devient un conspirateur permanent qui travaille sans relâche à désorganiser la société, fouler tous les préceptes.

La nécessité d'abréger me réduit ici à donner seulement le sommaire du sujet qui est exposé assez amplement au Traité (IV, 217). J'y ai prouvé que la civilisation n'a sur l'amour que des lois inexécutables (IV, 241; III, 60; III, 96), assurant partout l'impunité à l'hypocrisie, protégeant les infracteurs en raison de leur audace.

Au lieu de ces scandales qu'engendre la législation coërcitive des civilisés, il faut que l'harmonie sache, d'une pleine liberté en premier amour, faire naître :

1. L'entraînement de divers âges à l'industrie.
2. La concurrence de bonnes mœurs entre les sexes.
3. La récompense aux vertus réelles.
4. L'emploi de ces vertus au bien public, dont elles sont isolées en civilisation.

Attirer à l'industrie les deux âges opposés, celui au-dessous et celui au-dessus de la puberté, tel est le plus important des rôles réservés aux premiers amours de l'état sociétaire. On y organise, dans la tribu des jouvenceaux et jouvencelles, deux corporations qui forment, comme les petites hordes et les petites bandes, concurrence d'instincts et de sexes. Je donne à ces deux corps les noms de

VESTALAT, contenant 2/3 vestales, 1/3 vestels.
DAMOISELLAT, — 1/3 damoiselles, 2/3 damoiseaux.

Le corps du vestalat pratique la chasteté jusqu'à un âge convenu, 18 ou 19 ans. Le corps du damoisellat se livre plus tôt à l'amour : l'option est libre à chacun, l'on peut s'engager à volonté dans l'un ou l'autre corps, et en sortir à volonté ; mais il faut, tant qu'on y figure, en observer les coutumes: virginité au vestalat, fidélité au damoisellat. Les harmoniens ont sur ce point des garanties suffisantes, même sur la fidélité des hommes, plus suspecte encore que celle des femmes.

Les jeunes gens ont peu d'inclination à imiter le chaste Joseph ; il est dans l'ordre qu'ils soient en minorité au corps du vestalat ; encore faudra-t-il que ce corps présente de grands avantages, pour qu'un jeune homme se soumette jusqu'à 18 ou 19 ans à une chasteté bien constatée. Dissertons sur ces avantages que présentera le rôle vestalique, et répétons que les usages que je vais décrire ne pourront pas s'établir au début de l'harmonie; on ne les introduira *partiellement* qu'au bout de 10 ans, et pleinement qu'au bout de 40 ou 50 ans, lorsque la génération élevée dans l'ordre civilisé sera éteinte.

En général, ce sont les caractères de forte trempe qui optent pour le vestalat et s'y maintiennent jusqu'au terme; les caractères de nuance douce préfèrent communément le damoisellat ou précocité en exercice amoureux. Pour la décence, une jeune fille, sortant du chœur des gymnasiennes, commence d'ordinaire par entrer au vestalat et y passer au moins quelques mois.

Les damoiselles et damoiseaux qui ont cédé à la tentation sont obligés de déserter les assemblées matinales de l'enfance; car fréquentant l'une des salles de la cour galante qui tient séance de 9 à 10 heures du soir, ils ne pourraient pas se lever de bonne heure, comme l'enfance et le corps du vestalat qui se couchent à

9 heures en hiver. Par suite de cette désertion et d'autres incidents, le corps damoisel est déconsidéré parmi l'enfance qui ne révère que le corps vestalique. Toutes les jeunes tribus ont pour les vestales l'affection qu'on a pour un parti resté fidèle après une scission. Les petites hordes envisagent les damoiseaux comme les anges rebelles de Satan, elles escortent le char des hautes vestales.

Les tribus supérieures, âgées de 20, 30, 40 ans, ont pour la vestalité et virginité réelle une considération fondée sur d'autres motifs; en sorte que le corps vestalique réunit au plus haut degré la faveur de l'enfance et de l'âge viril. C'est un ressort très précieux pour le succès de l'industrie locale et des travaux d'armée.

La chasteté des vestales et vestels est d'autant mieux garantie qu'ils sont pleinement libres de quitter le corps en renonçant aux avantages du rôle : d'ailleurs cette chasteté qui dure tout au plus jusqu'à 19 ou 20 ans, peut finir légitimement à 18 et 17 ans, si le sujet trouve une alliance convenable dans son séjour aux armées dont je parlerai plus loin.

Les logements vestaliques sont disposés de manière à donner pleine garantie sur les mœurs secrètes : la civilisation n'a de garantie que sur les mœurs visibles. La corporation vestalique ne peut occuper que deux quartiers affectés à chacun de ses deux sexes. On ne voudrait pas se fier aux pères et mères sur cette surveillance; ils sont trop aveugles sur les manœuvres de qui sait les flatter. Du reste les vestales et vestels ne sont point en réclusion hors l'heure du coucher; la fréquentation journalière du monde est indispensable pour les vestales, obligées de suivre leurs travaux habituels dans vingt ou trente groupes d'un et d'autre sexe.

Elles ont leurs séances de cour et leurs poursuivants titrés. Les vestels ont aussi leurs poursuivantes. Le titre de *poursuivant admis* procure l'avantage d'être reçu, à la prochaine campagne, dans l'armée où figurera la personne courtisée. Ce titre est concédé par le corps vestalique, assisté de dignitaires féminins et masculins de la cour d'amour. Si c'est un homme qui postule, sa conduite est scrutée; on ne lui fait pas un crime de l'inconstance, car elle a son utilité en harmonie; mais on examine si dans ses liaisons il a fait preuve de déférence et de loyauté avec les femmes. Ceux qu'on appelle en France d'aimables roués, faisant tro-

phée de duper le sexe faible, seraient refusés, et de même ces aigrefins moraux, dont la feinte discrétion n'est qu'une ruse pour engeoler femmes et filles : ces caffards sentimentaux sont souvent pires que les roués ; ceux-ci ne cherchent que le plaisir, les autres en veulent à la bourse ; leurs vertus ne sont qu'une comédie pour happer une riche héritière. Il est inutile d'ajouter qu'une femme sera soumise au même examen, si elle sollicite le titre de poursuivante d'un vestel ; on n'admettrait pas celle qui aurait fait de ses charmes un trafic direct, ou *indirect selon la mode civilisée*, qui alloue le titre *d'honnêtes et comme il faut* à des femmes aussi vénales que les courtisanes.

Des beaux esprits vont répondre : « On laissera vos réunions vestaliques s'il y règne tant de bégueulerie. Quel homme voudra se faufiler avec un comité de femmes qui se donneraient les airs de censurer en plein conseil ses actions, ses habitudes, son caractère ? Le vaudeville ferait justice de leur prudotte synagogue. » Voilà des objections de civilisé ; mais en harmonie un homme ne trouverait pas son compte à être mal dans l'opinion des vestales ; il serait le lendemain rayé du testament d'une cinquantaine de vieillards de qui il attend des legs et portions d'hoirie (*Voyez* section cinquième, les Hoiries disséminées). La vieillesse fondera son bien être et ses plaisirs sur l'appui de quatre corporations, vestales, petites hordes, faquiresses et fées sympathistes ; et comme elle ne sera pas tentée de retomber à la triste condition des vieillards civilisés, elle saura bien protéger les quatre appuis de son bonheur. D'ailleurs, le lustre des vestales sera fondé sur le besoin d'idolâtrie qui est une passion de tous les âges.

Les Romains, à part leur atrocité envers les vestales séduites, eurent une idée heureuse en faisant de ces prêtresses un objet d'idolâtrie publique, une classe intermédiaire entre l'homme et la divinité. Les harmoniens leur confient de même la garde du *feu sacré*, non pas d'un feu matériel, objet de vaine superstition, mais du feu vraiment sacré, celui des mœurs loyales et généreuses et de l'Attraction industrielle.

Chez de jeunes filles de 16 à 18 ans, rien ne commande mieux l'estime qu'une virginité non douteuse, un dévouement ardent aux travaux utiles et aux études. Quant aux travaux, les vestales sont coopératrices des petites hordes, excepté pour le genre immonde ; mais lorsqu'on sonne le ban d'urgence, comme

pour enlèvement de récolte par imminence d'orage, le corps vestalique et les petites hordes sont les premiers au poste.

Chaque phalange s'efforce de produire les plus célèbres vestales, et pour mettre en évidence les divers genres de mérite, on les distingue en vierges :

1° D'apparat ou beauté. 2° De talent.
3° De charité ou dévouement. 4° De faveur.

Sur cet assortiment, les moralistes diront qu'on ne doit rien donner à la faveur ; c'est en ne lui accordant rien que nos lois aboutissent à lui tout donner. Il faut, avec la faveur, agir comme avec le feu, à qui on fait sa part dans un incendie, afin qu'il ne dévore pas tout. L'harmonie aura même des trônes, donnés spécialement à la faveur. Ceux qui prétendent l'exclure sont bien ignares en mécanique de passions.

Chaque mois les vestales élisent un quadrille de présidence qui occupe le char dans les cérémonies, et fait aux jours de gala les honneurs de la phalange, dans les repas et assemblées d'étiquette. Lorsqu'un monarque y arrive, on se garde bien de l'obséder comme chez nous par un envoi de discoureurs glacials, pérorant sur les beautés du commerce et de la charte, sur leurs transports d'amour pour les pensions et les sinécures. Au lieu de cette escorte insipide, chaque phalange lui députe ses plus aimables vestales qui vont le recevoir aux colonnes du territoire, ou ses vestels si c'est une princesse.

Lors du rassemblement d'une armée, ce sont les vestales qui lui remettent l'oriflamme et qui y tiennent le premeir rang dans les fêtes, comme dans les séances d'industrie : la réunion des plus fameuses vestales est une des amorces qui attirent les jeunes gens à ces armées, où le travail, exécuté sous tente mobile, n'a rien de fatigant. Comme on y donne chaque soir des fêtes magnifiques, on n'a pas besoin d'y amener les jeunes gens la chaîne au cou, à l'instar de nos conscrits fiers du beau nom d'hommes libres. L'armée industrielle étant composée par tiers de bacchantes, bayadères, faquiresses, paladines, héroïnes, fées, magiciennes, et autres emplois féminins, on trouve pour ce service beaucoup plus de jeunes gens et de jeunes femmes qu'on n'en veut. C'est pourquoi l'admission est une récompense, et les vestales sont le premier corps qui doit y participer. On y admet toutes celles qui sont à leur deuxième année et même à la première en cas que la phalange y voie matière à spéculation.

L'un des services rendus par le corps vestalique, est de faire briguer l'admission à l'armée : là se décident les choix et unions avec les poursuivants ou avec des monarques de divers degrés, masculins et féminins, qui viennent à l'armée pour y faire choix d'une épouse ou d'un époux à leur goût ; car les monarques ne sont pas esclaves en harmonie comme en civilisation où on les marie oppressivement, selon la mode chinoise, à femme ou homme qu'ils n'ont jamais vu.

Recommandé par tous les titres à la faveur de l'enfance et de l'âge mûr, il n'est pas étonnant que le corps vestalique soit l'objet d'une idolâtrie sociale, d'un culte semi-religieux. Le genre humain aime à se créer des idoles (IV, 236), et par suite de ce besoin général, le corps vestalique devient en masse l'idole de la phalange : il a rang de corporation divine, *ombre de Dieu*. Les petites hordes qui n'accordent le premier salut à aucune puissance de la terre, inclinent leur drapeau devant le corps vestalique, révéré comme ombre de Dieu, et lui servent de garde d'honneur.

Les plus belles carrières ouvertes à cette corporation sont les sceptres gradués et l'hérédité princière ; j'en vais donner une définition succincte.

1° Les *sceptres gradués*. L'harmonie en a de tous degrés, depuis les couples régnant sur une seule phalange, jusqu'à ceux qui règnent sur le globe entier : cette échelle nécessaire en équilibre de passions, forme 13 degrés de souveraineté (12 et le pivotal, *Voyez* II, 376).

Si dans chacun des 13 degrés l'on n'établissait qu'un couple de monarques, ce serait exciter les fureurs de l'ambition, comme dans l'état civilisé ; il faudra pour satisfaire cette passion, au moins seize et peut-être vingt-quatre couples de souverains dans chacun des 13 degrés.

Encore, parmi ces couples, établit-on des régles très-distinctes, de manière que le sexe masculin n'empiète pas sur les attributions du féminin ; qu'une Reine, une Impératrice, une Césarine, une Omniarque, ne soient pas souveraines de nom et esclaves de fait, comme en civilisation où elles n'ont ni commandement, ni pouvoir positif; elles sont réduites au rôle servile de SOLLICITEUSES, rôle que dédaigneraient des femmes harmoniennes élevées au véritable honneur, à la vraie liberté. Chez nous madame la présidente ne préside rien, madame la maréchale ne commande rien, leur rang n'est qu'une fumée honorifique. Une harmonienne

exerce les fonctions qu'indique son titre ; une présidente préside tel conseil, telle cour ; une maréchale commande telle armée. Les femmes figurant en tiers aux armées industrielles, si la réunion est de trois cent mille légionnaires, il s'y trouve cent mille femmes, bacchantes, bayadères, paladines, fées, magiciennes, etc., qui ne veulent point d'hommes pour les commander ; elles ont leurs maréchales et officières de tous degrés.

Il en est de même dans les 16 couples de souveraineté échelonnée en 13 degrés ; sur ces postes, dont 14 sont électifs, l'un appartient au corps vestalique. Ainsi une vestale, pendant la courte durée de sa chasteté, peut être élue en degré suprême, OMNIARQUE du globe, ou

En 1er degré AUGUSTE, régnant sur un tiers du globe ;
2e degré CÉSARINE, sur un 12e du globe ;
3e degré IMPERATRICE, sur un 48e environ ;
4e degré CALIFE, sur un 144e environ ;
5e degré SOUDANE, sur un 576e environ ;
6e degré REINE, sur un 1728e environ ;
7e degré CACIQUE, sur un 6912e environ.

Ces divers sceptres comportent de beaux traitements et offrent de vastes chances de gloire à une vestale. Les sceptres de 8e, 9e, 10e, 11e, et 12e degrés devenant trop nombreux, n'ont de traitement que celui des frais qui sont presque insensibles, malgré le faste énorme des dignitaires (1).

---

(1) Comment un faste énorme coûtera-t-il fort peu de chose quand on voit la civilisation dépenser énormément pour un faste mesquin ? C'est que le luxe sociétaire est combiné avec l'industrie, dont il est isolé aujourd'hui ; par exemple, dans toute phalange, les vestales primates vont en char à 12 chevaux blancs, trijugués et panachés de rose, avec un cortège brillant de fanfares, cavalerie et chars ; elles portent les pierreries du trésor, formé des dons que lui fait en mourant chaque sociétaire opulent ; leur cortège, que je ne m'arrête pas à décrire, est plus fastueux que celui d'un roi de France, allant au TE DEUM en voitures de gala.

Cependant il en coûtera fort peu : cet attirail, au sortir de là, sera employé au travail ; des chevaux blancs travailleront aussi bien que des noirs, cette horde brillante, ces faquirs et paladins, qui forment le cortège, seront une heure après aux jardins, aux ateliers. Le monarque même qu'on est allé recevoir, s'entremettra dans ceux des travaux pour lesquels il est passionné ; il voudra connaître les procédés de cette phalange où il séjourne, les comparer avec ceux de sa phalange.

Quant à la dépense d'apparat, chars et costumes, c'est une portion du mobilier de la phalange : un beau char servira consécutivement

2° *L'hérédité princière*, le rôle de génitrice choisie par un prince de l'un des treize degrés.

Les princes en titre familial, qui sont les mêmes que nos rois et seigneurs actuels, se rendent à l'armée pour y faire choix d'une génitrice, ou d'un géniteur si c'est une princesse. D'ordinaire c'est aux vestales et vestels qu'ils donnent la préférence, quoique bien libres dans leurs choix. (Voyez Ve section, aux Harmonies de paternité, pourquoi ils sont tenus d'aller faire le choix à l'armée, et comment cette formalité favorise leurs passions, en leur donnant la double faculté de choix d'une épouse et d'un successeur, deux libertés dont nos monarques civilisés sont dépouillés). Le titre de génitrice peut conduire au titre d'épouse de souverain, si la vestale devient mère : nos rois font cette distinction, rompent un mariage stérile. Il faudrait de longues explications sur cet ordre que la phalange d'essai ni la génération présente n'auront pas besoin de connaître (IV, 238).

Remarquons que le rôle vestalique doit, comme tout autre, donner cours aux 3 Passions dites Cabaliste, Papillonne et Composite. Il doit compenser quelques retards en amour par des chances de lustre immense et de haute fortune : à défaut, il ne serait plus rôle passionné, mais poste moral, fastidieux, accablant, comme celui de nos demoiselles, réduites à être toutes philosophes, à modérer leurs passions, étouffer leurs penchants affectueux, sans aucune indemnité pour cette pénible privation.

Au tableau des honneurs accordés en harmonie à la virginité, il conviendrait de joindre un parallèle des mépris qu'elle recueille en civilisation, où la faveur n'est que pour le simulacre de virginité, pour les jongleries de libertines qui, dans le cours de plusieurs liaisons galantes, ont appris l'art de traire les hommes, imposer aux dupes, et se faire des prôneurs parmi les aigrefins qui dirigent l'opinion (IV, 241).

à toutes les vestales; on n'est pas obligé, comme en civilisation, d'acheter un mobilier d'apparat pour chaque individu, tenir des chevaux, des gardes et des valets oisifs hors des momens de représentation. Nos coutumes ne créent que des oisifs payés chèrement par le peuple; en harmonie, les fonctionnaires sont productifs, ce sont tous gens qui, au sortir d'un cérémonial très-court, exercent et soutiennent des travaux utiles pour lesquels ils sont passionnés cabalistiquement; de là vient qu'on créera vingt fois plus de dignitaires qu'en civilisation, au lieu de les supprimer selon l'avis de nos politiques.

Quel encouragement trouve parmi nous une fille décente à conserver sa virginité au-delà de seize ans? Si elle est pauvre, elle n'engeolera pas les épouseurs, tous bons arithméticiens, sachant que les vertus ne sont pas des provisions pour le ménage. Ses parents seront réduits à spéculer sur quelque sexagénaire ou quelque dévergondé qui la prostituera par spéculation, elle ne trouvera pas même un honnête homme de moyen âge; sa beauté deviendra un sujet d'inquiétude maritale, sa vertu sera suspectée pour l'avenir.

Jouit-elle d'une fortune moyenne? elle sera pendant long-temps l'objet d'un sordide négoce entre les courtiers et courtières de mariage, puis enfin livrée à quelque homme pétri de vices, car il y a beaucoup plus de mauvais maris que de bons.

Si elle chôme dix ans sans époux, elle est en butte au persiflage public : dès qu'elle atteint vingt-cinq ans, on commence à gloser sur sa virginité comme denrée suspecte; et pour prix d'une jeunesse perdue dans les privations, elle recueille, à mesure qu'elle avance en âge, une moisson de quolibets dont toute vieille fille est criblée; injustice bien digne de la civilisation! elle avilit le sacrifice qu'elle a exigé : ingrate comme les républicains, elle paie le dévouement des jeunes filles par des outrages et des vexations. Faut-il s'étonner après cela qu'on ne trouve chez toute demoiselle peu surveillée, qu'un masque de chasteté; que le simulacre d'une obéissance dont toute vierge serait punie dans sa vieillesse, par l'opinion même qui exige le sacrifice de sa belle jeunesse au préjugé!

Quoi de plus inutile qu'une virginité perpétuelle! c'est un fruit qu'on laisse corrompre au lieu de s'en nourrir : monstruosité digne de cet ordre civilisé qui prétend à la sagesse et à l'économie! Et quand on garantirait à la fille décente un mariage pour prix de sa chasteté, sera-ce une récompense? elle risque fort de rencontrer un mari brutal, quinteux, joueur, débauché; une honnête fille a rarement assez de finesse pour discerner les hypocrisies de ses prétendants, leur délicatesse fardée, dont une femme un peu manégée ne serait pas dupe : d'ailleurs s'il y a un bon parti en homme, il sera enlevé par quelque intrigante exercée à l'art d'ensorceler des amants; la fille décente y échouera, elle n'obtiendra qu'un stérile tribut d'estime, et vieillira dans le célibat.

Je devrais ici un chapitre spécial sur les vestels, un autre sur les damoiselles et damoiseaux; mais on veut un abrégé qui ne

peut se faire qu'en franchissant beaucoup d'articles nécessaires : ceux qui touchent aux relations d'amour ne peuvent pas être effleurés, ce sont des sujets qui de prime-abord blessent le préjugé ; il faut donc les traiter à fond, pour démontrer que l'indécence, l'hypocrisie et les mauvaises mœurs sont du côté des coutumes civilisées ; et que les coutumes d'harmonie, quoique choquantes au premier aperçu, font naître toutes les vertus que rêve inutilement la civilisation.

J'ai dû disserter préférablement sur le régime de l'enfance harmonienne, parce que les dispositions dont il se compose ne contredisent que des systèmes, et rarement des préjugés; par exemple, si je décris les fonctions de bonnins et bonnines, de mentorins et mentorines, faisant éclore les vocations industrielles de l'enfant, le dirigeant au mieux dans les voies de santé, de fortune, d'émulation, de bonnes mœurs, et sans frais, tout père à cette lecture s'écrie : voilà ce que je voudrais pour mes enfants; mais si j'entreprends de décrire des coutumes amoureuses autres que la vestalité, des moralistes hargneux vont crier que je blesse les convenances : elles seront nécessairement blessées dans tout parallèle ; par exemple dans celui des mariages vestaliques avec les mariages civilisés, où la morale n'établit que des coutumes indécentes et scandaleuses : l'union des conjoints est précédée de cérémonies obscènes appelées *noces*, ou l'on entremet les calembourgeois et les ivrognes du quartier, qui viennent godailler, dégoiser quelques bordées de mauvaises plaisanteries sur la mariée.

Ces coutumes de dévergondage ne sauraient convenir à une société décente comme celle des vestales ; elles ont des méthodes pour consommer les unions avant d'en informer les calembourgeois et les ivrognes qui ne l'apprennent que le lendemain, lorsqu'il ne reste plus de marge, ni pour leurs éternels jeux de mots, ni pour leur goinfrerie morale.

Vestels. On ne commettra pas, en harmonie, l'inconséquence de créer des vestales sans créer des vestels ; ce serait imiter la contradiction de nos coutumes qui prescrivent la chasteté aux filles et tolèrent la fornication chez les garçons. C'est provoquer d'un côté ce qu'on défend de l'autre : duplicité digne de la civilisation.

Quelle sera la classe de jeunes gens qui prendront parti au vestalat ? ce seront ceux qui, comme le fils de Thésée, entraînés par des fonctions actives, inclinent peu à l'amour. Si la chasse à

elle seule, suffisait pour distraire Hippolyte de l'amour, que sera-ce d'un ordre social où tout jouvenceau sera préoccupé d'une trentaine d'intrigues industrielles et ambitieuses, plus intéressantes que n'est le médiocre plaisir de la chasse?

Il est pour la vestalité masculine bien d'autres chances; d'abord l'amour pour une vestale dont on est poursuivant, et par suite admissible avec elle aux grandes armées. Les armées sont de douze degrés en harmonie; et une campagne vestalique y est comptée pour double, même aux poursuivantes de vestels. Douze campagnes donnent le rang de paladin et paladine, officiers de l'unité universelle.

Les vestels tant soit peu distingués, ont aux armées une belle chance d'alliance monarcale; ils peuvent être choisis par quelque haute souveraine, comme géniteurs d'héritiers titulaires, et parvenir au titre d'époux, s'il survient progéniture vivante. Qu'une souveraine perde son héritière, elle vient aux armées choisir un géniteur; et c'est d'ordinaire sur un vestel que porte son choix.

La virginité des vestels sera applaudie même des femmes, qui aujourd'hui s'en moqueraient; elles spéculeront bien différemment des dames civilisées qui, incertaines des jouissances futures, se pressent d'user les jeunes gens. On pourra voir à l'article Faquirat, que les femmes harmoniennes ont des moyens décents de pourvoir à leurs plaisirs, et que l'essor de passions est assuré dans cet ordre à tous les âges, dans chaque sexe.

Rappelons que ces coutumes qui, à la lecture, peuvent sembler romantiques, ont pour but de quadrupler la richesse effective, de vingtupler et quarantupler la richesse relative, en faisant coopérer l'amour, dans toutes ses variétés, au progrès de l'industrie. La richesse s'élèvera en proportion du libre essor de toutes les passions; c'est pour cela que les vieillards qui, en harmonie, aimeront les richesses et les plaisirs plus qu'on ne les aime à présent, seront les premiers à demander l'établissement de la liberté amoureuse, à l'époque où l'harmonie sociétaire sera parvenue au degré nécessaire pour fonder régulièrement ce genre de liberté, l'étayer de tous les contre-poids qui peuvent le garantir d'abus dans les divers âges, et le coordonner en tous sens au soutien de l'industrie. Ces contre-poids se composent d'un grand nombre de corporations dont je ne peux pas traiter, et qui établissent la concurrence des instincts et des sexes.

D'autre part les vieillards s'apercevront bien vite qu'ils sont

les dupes du régime coërcitif et des astuces de civilisation. Les lois civilisées ayant été de tout temps l'ouvrage de la vieillesse, il est bizarre qu'elle les ait faites entièrement à son désavantage, et que nos vieillards aient organisé les amours et les relations de famille de manière à se faire haïr, persiffler et pousser dans la tombe par la jeunesse; quelques rares exceptions confirment la règle : on voit, je le sais, des familles où les enfants ne souhaitent pas la mort des vieillards; mais combien cette affection est rare, surtout parmi le peuple ! Or, je ne peux pas dans cet ouvrage, supprimer, en faveur de quelques gens vertueux, la critique des vices généralement régnants.

Je reviendrai sur ce sujet; car nous aurons sur l'amour, un grand problème à résoudre, celui de procurer aux pères et mères les jouissances de paternité dont ils sont presque entièrement privés dans l'état civilisé, en dépit des illusions dont ils se repaissent. Les harmonies de paternité étant intimement liées avec celles d'amour, il faudra traiter simultanément les deux sujets, et d'abord expliquer les harmonies de famille convoitées par tous les pères civilisés qui sont loin d'y parvenir : lorsqu'ils auront été convaincus que les accords d'amour et de famille sont inséparables, ils deviendront tolérants sur les innovations en régime amoureux, sans lesquelles il leur est impossible d'atteindre aux jouissances de famille où ils voudraient placer leur bonheur. Je renvoie à la cinquième section pour dissiper leurs illusions et leur duperie, bien expliquées (III, 60 et 96). Il n'est pas de classe plus froissée et plus fondée à se plaindre de la civilisation.

RÉSUMÉ DE LA THÉORIE EXPOSÉE.

Plus le sujet est neuf et éblouissant, plus il est nécessaire d'aider le lecteur par de fréquentes récapitulations, et de l'affermir sur les principes qu'il oublie facilement pour se rallier aux préjugés moraux dont il est imbu.

On a vu qu'en fait de principes ma théorie est UNE, et invariable dans tous les cas; quelque problème qui se présente sur l'accord des passions, je donne toujours la même solution : former des séries de groupes libres, les développer selon les trois règles d'*Echelle compacte*, *Exercice parcellaire et Courtes séances* (chapitre VI), afin de donner cours aux trois Passions, CABALISTE, COMPOSITE et PAPILLONNE qui doivent diriger toute Série passionnée (chapitre V).

Voilà la règle bien précise pour la formation et le développement des séries; quant à leur but, j'ai dit qu'elles doivent établir partout la concurrence des sexes et des instincts; j'ai appliqué cette méthode aux divers âges de l'enfance et aux fonctionnaires de l'enfance, depuis le berceau jusqu'à la puberté.

Telle est ma réponse aux détracteurs qui accusent ma théorie d'obscurité, en disant : on ne conçoit pas comment marcheront toutes ces séries. La règle est UNE pour toutes; et quand nous en viendrons au problème le plus important, qui est la répartition satisfaisante aux trois facultés de chacun, capital, travail, talent, je suivrai constamment le même procédé, l'emploi de séries passionnées conformes aux règles précitées.

J'ai dû appliquer ma théorie à l'enfance, parce qu'elle ne connait pas les deux passions amour et paternité (affectives mineures) qui, dans le cours des première et deuxième génération, seront moins susceptibles d'harmonie et ne s'y ploieront que par degrés. Le lecteur est choqué à l'idée de liberté amoureuse d'où résulterait un mélange d'enfants de diverses branches; pour le désabuser sur ses préventions à cet égard, il faudrait une théorie très-étendue que je ne veux pas effleurer; elle prouvera que le régime civilisé engendre tous les vices qu'on redoute de la liberté d'amours, et que cette liberté appliquée à une phalange de Séries passionnées,

sera le préservartif de tous les désordres qu'elle produirait en civilisation.

On a vu que les dix autres passions s'harmonisent chez les enfants par la pleine liberté, jointe au développement par séries de groupes libres; si les deux passions *amour* et *paternité* n'étaient pas applicables a ce régime de libre essor en série, il y aurait duplicité dans le système de Dieu; il aurait destiné dix passions à jouir de la liberté dont deux seraient exclues, et il commettrait le contre-sens d'appliquer la liberté aux enfants, et l'oppression aux pères, aux âges pubères.

J'ai dit que la méthode civilisée conduit à tous les écueils qu'elle veut éviter en relations d'amour et de famille; appliquons la thèse aux quatre âges, en nous bornant à signaler pour chaque âge un écueil entre cent.

1° *Age impubère.* Il est privé de la garantie de paternité. La statistique de Paris nous présente un tiers des hommes reniant et abandonnant leurs enfants; sur 27,000 naissances, on compte au-delà de 9,000 bâtards délaissés ; et cependant Paris est le centre des lumières morales et des perfectibilités perfectibilisantes. S'il existait partout autant de perfectibilité qu'à Paris, on verrait partout le tiers des enfants condamné à l'abandon.

2° *Age adolescent.* L'ordre civilisé le rend victime des maladies syphilitiques; fléau qui cesserait au bout de quatre à cinq ans de quarantaine générale dont l'ordre sociétaire est seul susceptible. Les coutumes civilisées habituent tellement la jeunesse à la fausseté, qu'elle se fait un jeu de répandre ces maladies, dont le danger oblige toute personne prudente à s'isoler du monde galant.

3° *Age viril.* Il est trompé à son tour sur la fidélité des femmes qu'il a trompées précédemment: elles usent de représailles ; et si dans Paris, foyer de la morale, on voit chaque année 9,000 pères abandonner leurs enfants, la vengeance des mères doit être en même rapport, et sur 27,000 naissances, 9,000 femmes adjugeront au mari ou à l'amant un enfant qui ne sera pas de lui : c'est réciprocité de lésion pour les enfants, les pères et les mères.

Le résultat présente :

9000 enfants frustrés de l'appui paternel,

9000 mères frustrées de l'appui marital,

9000 pères frustrés de la réalité de progéniture et chargés des enfants d'autrui, après abandon des leurs.

4° *Age avancé.* Les vieillards, après l'âge d'amour, conçoivent le plaisant projet de se concentrer dans les affections familiales au sein de leurs tendres enfants et neveux élevés selon les saines doctrines; ils ne trouvent en ce genre d'affection que duperie et simulacre de réciprocité. C'est leur fortune qu'on considère et non pas eux. Pour s'en convaincre, il faudrait qu'ils parvinssent à s'introduire dans les réunions secrètes où les amants et maîtresses glosent sur les parents; ils s'y verraient traités comme des Harpagons ridicules ou des Argus incommodes; ils entendraient le comité galant accélérer par ses vœux l'instant où on pourra jouir d'une fortune dont ils ne savent pas jouir, si l'on en croit la jeunesse.

On va répondre que les familles *honorables* sont à l'abri de ces orgies secrètes: oui, tant que la contrainte y règne; mais dès que les pères et les Argus sont morts ou absents, l'orgie s'établit à l'instant, et souvent même du vivant des pères; car les jeunes gens persuadent au père qu'ils ne viennent point pour séduire les demoiselles, qu'ils sont de vrais amis de la charte et de la morale; d'autre part ils persuadent à la mère qu'elle est aussi jeune que ses filles, *cela est quelquefois vrai.* A l'appui de ces deux arguments, ils organisent dans la maison une orgie masquée. Le père entrevoit la manigance, il essaie de regimber; mais sa femme lui prouve qu'il n'a pas le sens commun, il finit par se taire.

Et lors même que les pères savent éviter ce trébuchet, ne tombent-ils pas dans vingt autres disgrâces, dans un cercle vicieux de sottises morales? Ici c'est une fille obéissante, une victime qui tombe malade et meurt par besoin d'un lien que la nature exige; là c'est un enlèvement ou une grossesse qui déjoue tous les calculs des parents; ailleurs c'est une séquelle de filles sans dot, que le père porte sur les épaules; pour s'en débarrasser, il ferme les yeux sur les allures des plus belles, afin qu'elles en finissent de lui demander de l'argent pour leurs chiffons; il jette les moins belles dans une prison perpétuelle en leur disant qu'elles seront bien heureuses, qu'elles seront avec Dieu. Plus loin c'est un mariage d'attrape qui ramène à la charge du père une fille et sa jeune famille ruinée; il croyait avoir placé un enfant, c'est tout le contraire, il en a une demi-douzaine de plus.

On citerait par centaine ces disgrâces paternelles et conjugales

(voyez III, 60 et 96), auxquelles la morale, toujours gasconne, oppose quelques exceptions, quelques ménages heureux qui servent à prouver que le bonheur pourrait exister, mais que l'immense majorité des ménages en est privée dans l'état civilisé : les pères comme les enfants y sont en fausse position, le bon ordre n'y repose que sur une contrainte plus ou moins masquée; or la contrainte étouffe les affections; elle les réduit à un simulacre de liens. Les pères n'obtiendront la réalité que dans un ordre conforme au vœu de la nature dont les moralistes n'ont jamais voulu faire aucune étude en amour; voici un exemple récent de leurs bévues sur cette passion.

On vantait beaucoup un pensionnat d'Yverdun en Suisse, dont on promettait des merveilles, parce qu'il était dirigé par le célèbre Pestalozzi aidé du célèbre Krusi et du célèbre Buss, qui élevaient les jeunes gens d'un et d'autre sexe selon la méthode *intuitive*. Il arriva que cette jeunesse, peu satisfaite de la méthode intuitive, y joignit en secret la méthode *sensitive;* delà résulta un galimatias épouvantable, quantité de demoiselles enceintes du fait des maîtres d'études ou des jeunes élèves, au grand désappointement des trois maîtres *célèbres* qui, dans leurs subtilités intuitives, avaient oublié de porter en compte les intuitions amoureuses. Ainsi les passions que la philosophie croit supprimer, viennent inopinément supprimer les systèmes de la pauvre philosophie.

Les demoiselles, qui n'étaient pas enceintes n'en furent pas moins suspectées d'avoir essayé la méthode *sensitive* plus prudemment que leurs camarades; il fallut congédier toute cette orgie de nouvelles Héloïses amoureuses de leurs précepteurs. Dès qu'on veut se rapprocher de la liberté, soit en amour, soit en autre passion, l'on tombe dans un abîme de sottises, parce que la liberté n'est faite que pour le régime des Séries passionnées, dont la morale n'a aucune notion. Assurément la liberté est destin du genre humain, mais avant d'en faire aucun essai, ni en ménage ni en éducation, il faut connaître le mécanisme des contre-poids à opposer aux abus de liberté. Jusque-là l'esprit humain est dans les ténèbres, ses novateurs tombent de Charybde en Scylla; et cela est assez prouvé par les essais politiques des révolutionnaires, et les essais moraux des Pestalozzi (1), Owen et autres casse-

(1) Je ne connaissais pas ce dénouement en 1822, lorsque j'écrivis le

cou en libertés politiques ou amoureuses. Si l'on veut établir une liberté réelle en exercice d'ambition, ou d'amour, ou d'autres passions, la méthode à suivre est bien invariable ; je la résume dans la règle suivante, imposant neuf conditions *sur le dispositif*. Je donnerai celles de mécanique générale en cinquième section.

Former des séries passionnées ;

y développer A. la Cabaliste. B. la Papillonne, C. la Composite, } Trois causes ou ressorts radicaux d'harmonie. (CHAP. V.)

y établir la concurrence des instincts et des sexes ;

procéder par A. Echelle compacte, B. Courtes séances, C. Exercice parcellaire, } Tendance et effets des 3 passions mécanisantes. (CHAP. VI.)

Atteindre à l'Unité d'action.

Cette unité n'existe qu'autant qu'une disposition satisfait en plein les personnages de tout sexe et de tout âge qu'elle entremet, qu'elle touche directement ou indirectement. Ladite condition est violée dans toutes les libertés civilisées, notamment dans le système électoral qui exclut du poste représentatif les 99|100 de la population.

Il suit de là que les civilisés n'ont aucune connaissance exacte sur les libertés d'ambition ; comment en auraient-ils sur les libertés d'amour, de famille et autres passions, dont ils n'ont jamais fait aucune étude ? Les deux philosophes Owen et Pestalozzi qui font des essais de liberté amoureuse, ignorent qu'avant de pouvoir remplir seulement la première des neuf conditions, former des séries d'amour, il faut au moins 50 à 60 ans d'harmonie, il faut une belle vieillesse, des femmes très-robustes, et autres éléments qui n'existent chez nous qu'en exception.

Quant aux séries de famille, il faudra de 100 à 120 ans avant de pouvoir les former en plein ; on n'y parviendra que lors-

---

Traité que je cite parfois. Je voyais alors les esprits engoués de la méthode intuitive de Pestalozzi qu'on prônait dans les journaux ; et je crus servir les lecteurs à leur goût, en disposant mes deux premiers volumes selon la méthode intuitive. Il s'agissait d'enseigner la distribution des Séries contrastées ; je disposai le 1er tome en Série composée ou mesurée, et le 2e en Série simple. Les lecteurs ont été effarouchés de cette innovation *intuitive* que je ne voulais pas continuer dans les volumes suivants, et que j'essayais croyant satisfaire leur prédilection pour la méthode intuitive.

que l'espèce humaine, régénérée par degrés, aura repris sa vigueur, sa longévité primitive, et qu'elle verra communément sa cinquième génération.

Je dois ces détails pour démenti aux détracteurs qui prétendent que je propose d'établir des libertés en amour dès le début de l'harmonie, quand le contraire est exprimé en toutes lettres dans vingt passages de mon Traité de 1822. Loin d'opiner ainsi, je suis le seul homme qui puisse expliquer pourquoi ces libertés seront inadmissibles au début de l'harmonie, comme en civilisation. Il existe d'abord un obstacle matériel, la syphilis qu'il faudra extirper radicalement du globe entier ; puis l'obstacle politique des habitudes ; mais un empêchement plus fort est celui de l'orgie secrète et corporative qui naît à l'instant, partout où on laisse à l'amour quelque liberté. L'orgie amoureuse est à la Série amoureuse ce qu'est la chenille au papillon; c'est la subversion de toutes les propriétés industrielles et de tous les caractères honorables d'une Série passionnée ; et pourtant la secte Owen hasarde de s'engager dans ce cloaque de vices, par ses tentatives de liberté confuse, sans connaissance des contre-poids naturels ; elle n'arriverait qu'à l'orgie corporative, résultat inévitable, tant qu'on ne pourra pas former la série des âges et fonctions en amour.

On a vu, par l'aperçu des amours du premier âge d'harmonie, que l'orgie corporative en est exclue non par voie répressive, mais par prédominance de vertu et d'honneur ; il en sera de même de toutes les corporations amoureuses de l'harmonie. Une science inconnue, l'algèbre des sympathies essentielles et occasionnelles, transformera en anges de vertu ces corporations qui, sous les noms profanes de Bacchantes et Bayadères, peuvent être suspectées de libertinage. Si j'emploie ces noms, c'est que je ne pourrais pas leur en donner d'autres sans tomber dans la néologie, qui n'est permise en France qu'aux privilégiés du monde académique.

Quant aux vues de Dieu relativement à ces modifications futures, j'ai traité ce sujet (III, 80, 81 et 95) ; et j'y toucherai à l'article *Confirmation tirée des SS. Écritures*, où, sans rien préjuger sur les décrets divins qui pourront intervenir après la régénération sociétaire, je satisferai aux doutes et objections, en m'étayant de faits notoires et d'autorités irrécusables.

Du reste il faut se garder de croire que Dieu ait créé la plus belle des passions pour la réprimer, comprimer, opprimer, au gré des législateurs, des moralistes et des pachas. Qu'arrive-t-il du

régime coërcitif des civilisés ? Que l'essor secret et illégal de l'amour est sept fois plus étendu que l'essor légal, dont je distrais les mariages spéculatifs ou forcés qui ne sont pas liens d'amour. Est-ce un ordre sensé, naturel, que celui où la contravention est septuple de l'essor licite ? Et lorsque les moralistes choisissent un tel régime pour voie de sagesse, comment osent-ils se vanter d'étudier la nature, d'être amis de la nature ?

Ils ont organisé l'amour de manière qu'il détourne du travail et des études ; il n'excite la jeunesse qu'à l'indolence, à la frivolité, aux folles dépenses. Les premières amours des harmoniens redoubleront l'émulation à la culture et à l'étude. (Voyez chapitre XXVIII).

Quant aux harmonies de famille auxquelles ils veulent nous amener, sans connaître celles d'amour qui en sont inséparables, je leur répondrai dans la section des équilibres, en décrivant des séries de familisme ou harmonie familiale (IV, 444), qui doit s'étendre à la domesticité (IV, 392), l'une des sources de disgrâce dont se plaignent les familles civilisées. On peut voir aux articles III, 60 et 96, combien ces familles sont loin du bonheur défini (IV, 537).

J'ai rempli dans cet article une tâche importante, en rappelant au lecteur que sur tous les problèmes d'harmonie sociale, il n'est qu'un procédé à suivre, c'est la formation des séries selon les conditions exposées plus haut. Si je m'écartais de cette méthode, mes dispositions tomberaient dans l'arbitraire et l'esprit de système ; qu'on me prouve que je m'en écarte en quelque point, et l'on sera fondé à critiquer et corriger ma théorie ; mais quel détracteur osera tenter pareille réfutation ?

On peut déjà faire le parallèle de ma méthode et des leurs : ils ne savent et ne peuvent procéder que par la contrainte ; il n'ont aucune idée de la voie naturelle ou attraction. Veulent-ils former des filles chastes, des vestales, ils emploient les duègnes, les moralistes, les verroux, les bourreaux dans l'antiquité, les brâsiers d enfer dans l'âge moderne. Quels moyens ai-je employés ? La liberté, l'honneur, le charme, l'appât de la gloire et des grandeurs, les distractions d'une vie active et intriguée.

Il en sera de même sur toutes les phases de la vie ; ma théorie n'emploiera que des ressorts nobles pour conduire à la vertu et à la vérité. Les philosophes civilisés ne veulent et *ne peuvent* employer que la contrainte et la fourberie mercantile. Ils parlent

sans cesse de liberté, de libéralisme, et ne peuvent en faire aucun usage, par exemple :

En relations *d'amour*, la moindre liberté accordée aux jeunes femmes civilisées conduit à l'orgie secrète, qui est la source de tous les vices.

En affaires d'ambition, la liberté engendre les fureurs des partis, les fourberies commerciales ; elle ne trouve de remède à ses excès, que dans des oppressions scandaleuses, comme cette loi du cens électoral, admettant à la représentation un intrigant qui a pillé 300 mille francs, puis excluant un homme d'honneur qui n'a que 150 mille francs.

En affaires de famille, on verrait chez les neuf dixièmes des ménages, autant de scandales que dans la famille des Atrides, si les lois coërcitives ne réduisaient les discordes à éclater en procès, en débats litigieux toujours favorables au plus fourbe.

En relations d'amitié, on ne voit que le jeu des dupes et des fripons, tant de faux amis, tant de piéges, que les pères interdisent aux enfants les sociétés amicales, et leur prêchent l'égoïsme dont ils ont appris la nécessité.

Voilà le fruit des théories philosophiques, des perfectibilités civilisées ; c'est un ordre qui ne peut reposer que sur la contrainte et la défiance, et qui engendre tous les vices dès qu'il s'écarte de la contrainte. Qu'on prononce après cela entre la théorie sociétaire et les sciences morales qui la diffament, parce qu'elle opère par Attraction et n'emploie d'autres ressorts que la liberté et la vérité, dont l'emploi conduit tout civilisé à une perte inévitable, à moins qu'il ne soit un homme puissant et opulent ; c'est le seul cas où il soit possible à un civilisé de pratiquer *parfois* la justice et la vérité.

SECTION QUATRIÈME.

MÉCANISME ET HARMONIES DE L'ATTRACTION.

SEPTIÈME NOTICE.

ENGRENAGE DES ATTRACTIONS INDUSTRIELLES.

CHAPITRE XXV.

Initiatives d'attraction individuelle et collective en industrie sériaire.

Distinguons en deux séries les classes qu'il faudra attirer au travail productif; ce sont :

La série des trois sexes, hommes, femmes et enfants ;

La série des trois fortunes, riches, moyens et pauvres.

Parmi les sexes, le faible entraîne le fort (III, 344). Il faut donc séduire d'abord les enfants ; ils entraîneront les mères à l'industrie, puis les mères et les enfants réunis entraîneront les pères, plus rétifs par effet des défiances qui règnent entre civilisés au-delà du jeune âge. Parmi les classes, la plus fortunée entraîne les inférieures; il faudra donc se mettre en mesure de séduire les riches, car la bourgeoisie et le peuple travailleront assez, quand ils verront les grands s'entremettre passionnément à l'ouvrage. Examinons si les travaux sociétaires séduiront de prime abord les enfants et les gens riches.

La première amorce pour les enfants sera la gourmandise : une cuisine spéciale pour eux, et la libre manifestation de leurs goûts qui seront suivis en toute fantaisie, dès qu'il y aura demande formée par un groupe de 7 enfants pour tel mets, tel accommodage à déjeûné, diné, goûté, soupé. Lorsque la phalange sera

au complet, on souscrira aux fantaisies d'un groupe de 3 enfants. Dès les premiers jours on les exercera à former des partis sur chaque mets, bien classer leurs goûts sur chaque sorte de préparation. Cette nouvelle sagesse leur semblera si délicieuse, qu'ils seront autant de Seïdes pour la phalange.

On a vu quelles seront les autres amorces, industrie en miniature, petits ateliers, petits outils, courtes séances, manœuvres chorégraphiques, etc.

La classe riche hésitera d'abord, elle s'engagera peu à peu dans quelques minuties, nommées travaux parcellaires. Examinons cet effet sur une culture vulgaire, le chou.

La nature a donné à Mondor du goût et de l'aptitude pour la *parcelle de travail agricole* qu'on nomme GRÈNETERIE, cueillette et conserve de graines. Mondor aime le chou rouge, il en a vu de beaux carreaux à la phalange, et les a trouvés très-bons à table : il demande à voir les graines de ce chou ; il disserte sur leur tenue, et donne de bonnes idées au groupe des grainistes. Ce groupe complimente Mondor, dont l'amour-propre est très-satisfait de briller sur cette bagatelle. Il prend parti avec les grainistes du chou, mais non pas avec les autres groupes qui vaquent à cette culture ; sa passion en ce genre étant parcellaire et bornée aux graines, il s'enrôlera plutôt dans la série de grèneterie générale que dans les divers groupes qui soignent le chou rouge.

Le lendemain de ce premier engagement, Mondor voit, à la parade matinale, s'avancer vers lui la fanfare enfantine, âgée de 8 à 10 ans ; elle bat le ban des promotions ; puis une héraute de la série des choutistes proclame Mondor, bachelier du chou rouge, dispensé de noviciat, vu l'étendue de ses connaissances. Ensuite la vestale de parade qui distribue les insignes de promotion, embrasse Mondor en lui présentant un bouquet de fleur de chou artificielle ; puis il reçoit les félicitations des chefs, accompagnées d'une salve de la fanfare enfantine (Cette réception est le contraire de la coutume civilisée qui ne fait que du barbouillage en cérémonial, et ferait embrasser une jeune bachelière par un municipal de 80 ans).

Mondor au bout de la première quinzaine aura déjà plusieurs trophées de cette espèce ; il ne voudra plus quitter la phalange, il y aura noué des intrigues et pris parti dans les prétentions de divers groupes.

Ainsi chaque personnage riche, homme ou femme, après avoir parcouru quelques jours les travaux de la phalange, sera fort étonné de voir éclore en lui-même vingt attractions industrielles dont il ne se savait pas doué, mais qui seront attractions *parcellaires et non pas intégrales*, car elles ne s'appliqueront point à l'ensemble du travail, comme l'exigerait le mécanisme civilisé, contraire en tout sens au vœu de la nature.

C'est par influence de l'exercice parcellaire qu'on verra les sept huitièmes des femmes se passionner pour les fonctions de ménage qu'elles répugnent aujourd'hui : telle femme qui n'aime pas le soin des petits enfants, prendra parti dans un groupe affecté à quelque branche de couture; telle autre qui dédaigne le pot au feu, se passionnera pour la préparation des crêmes sucrées, y excellera et deviendra présidente de ce groupe, quoique étrangère aux autres branches de cuisine. L'écumoire et le pot trouveront de même des sectaires passionnées, quand ce travail n'astreindra pas à en exercer vingt autres dont on surcharge les ménagères civilisées, non moins rebutées par le défaut d'argent que par la complication de travaux; car les maris et la morale donnent aux ménagères beaucoup de conseils et peu d'argent. Les femmes ne trouvent dans le ménage que tracasseries et privations ; les hommes ne trouvent à la culture que friponnerie et dégoûts. Faut-il s'étonner que tous prennent en aversion ces travaux qui sont leur destination naturelle !

Quoique l'exercice parcellaire soit la principale source d'initiative en Attraction industrielle, on la verra naître de beaucoup d'autres amorces; telles seront les intrigues de contact, et la domesticité passionnée.

L'intrigue de contact enrôle à un travail tel individu qui n'y aurait jamais songé. Chloé, après avoir servi plusieurs fois à table les sectaires de la lutherie, dans leurs dînés cabalistiques, finit par s'intéresser à leurs intrigues dont ils confèrent avec chaleur; elle prend fantaisie de visiter les ateliers de cette compagnie ; elle y trouve de menus travaux, ou sur bois, ou sur ivoire et nacre, qui lui plaisent ainsi que la société; elle s'engage dans quelque fonction parcellaire, et n'y aurait pas pris parti si elle eût visité l'atelier sans s'être auparavant mise en contact d'intrigue avec les sectaires.

Bientôt la lutherie entraînera Chloé à d'autres fonctions qui lui étaient indifférentes, et qui seront stimulées par ce contact

d'intrigues dont on n'a aucune connaissance en civilisation, chaque classe d'ouvriers étant insouciante et railleuse sur les intrigues des autres classes.

La domesticité indirecte est un des plus brillants effets d'harmonie passionnée et un puissant ressort d'Attraction industrielle. Tel qui aujourd'hui est réduit, pour subsister, à servir autrui, essuyer les rebufades et les vexations d'un maître, se trouvera tout-à-coup pourvu d'une cinquantaine de serviteurs passionnés, travaillant pour lui par préférence affectueuse, et sans aucun salaire de sa part.

Bastien, jeune homme sans fortune, a déchiré par un accroc son plus bel habit. Le lendemain le groupe des caméristes, en faisant la chambre de Bastien, emporte cet habit à l'atelier des repriseuses, présidé par Céliante, dame opulente, âgée de 50 ans, et passionnée pour le travail des reprises perdues, où elle se prétend incomparable.

Céliante affectionne Bastien, qu'elle rencontre souvent dans divers groupes où il excelle; c'est lui qui, au colombier des faisans, soigne les faisans favoris de Céliante, et ses œillets à parfum de girofle, au groupe chargé de cette variété; elle est empressée de s'en reconnaître, et voyant un habit étiqueté Bastien, elle s'en empare et exécute la reprise avec une haute perfection.

Dans ce travail, Bastien a eu pour ouvrière une dame millionnaire qui l'a servi par passion et très-gratuitement, car c'est la phalange qui paie chaque service par un dividende alloué au groupe. Nul ne reçoit de salaire individuel, ce serait déshonneur.

On verra que Bastien, quoique très-pauvre, est partout servi de même. Les fonctions de faire le lit, battre l'habit, cirer les chaussures, seront toutes remplies par des femmes ou enfants qui, dans les groupes de caméristes, batteuses et décrotteuses, auront choisi de préférence les vêtements de Bastien et de tels autres qu'elles affectionnent. Tout travail domestique roulant sur un groupe libre, chacun choisit à volonté les personnes qu'il veut servir, et les quitte de même. Celui dont l'habit n'est choisi par personne, sera servi par les complémentaires qui, à tour de rôle, exercent pour la masse non choisie.

Sur cet aperçu, il reste à prouver que chacun, vieux ou jeune, pauvre ou riche, trouve des serviteurs passionnés en tout genre, et a réellement une cinquantaine de domestiques affectionnés, souvent cent fois plus riches que lui. Le travail de domesticité qui

en civilisation désole les valets et parfois les maîtres mêmes, devient dans la phalange une source de liens innombrables.

Ce ralliement en doit faire pressentir un autre plus précieux encore, c'est celui de l'éducation qui est toute passionnée : chaque enfant pauvre est entraîné à une trentaine de fonctions et même une centaine dans le cours de sa jeunesse; partout il trouve des vieillards qui, zélés pour la continuation de ces travaux, se plaisent à instruire tel enfant pauvre en qui ils entrevoient un héritier de leur travail favori; de là vient que souvent un petit garçon sans fortune devient l'un des adoptifs d'une femme âgée, qui a reconnu en lui le continuateur de quelqu'un de ses travaux favoris, et lui fait un legs à ce titre.

C'est pour ménager ce beau ralliement, que la nature donne aux enfants des penchants différents de ceux des pères qui s'en plaignent amèrement en civilisation. Bientôt ils admireront la sagesse du créateur dans les harmonies sublimes que l'état sociétaire fait naître de cette diversité de goûts en même lignée (cinquième section).

En opposition à ces brillants accords, l'industrie morcelée n'aboutit en tout sens qu'à brouiller les âges opposés et les classes opposées; le salaire y devient un sujet de querelles interminables, et le commandement individuel un sujet de haines. Tout commandement arbitraire est humiliant pour celui qui obéit. L'individu en harmonie n'est jamais commandé que pour discipline convenue, collective, et consentie passionnément; dans ce cas il n'y a rien d'arbitraire dans l'ordre donné, rien d'offensant dans l'obéissance; tandis que la méthode civilisée ou régime de domesticité individuelle et salariée crée toujours double et souvent quadruple discorde, là où la méthode sociétaire produit double et quadruple charme, liens et accords de toute espèce.

Passant aux initiatives en attraction collective, je comptais en décrire trois ressorts :

L'emploi des passions ambiguës (III, 135),

Les relations galantes aux armées,

L'échelle d'amour maternel. Je me borne au premier.

On appelle Groupes d'ambigu, Séries d'ambigu, les réunions mues par des goûts bâtards et méprisés parmi nous, où l'on n'en a aucun emploi. Démontrons l'utilité de ces prétendus vices, précieux en exercice combiné.

Je suppose qu'il s'agisse d'entreprendre un travail difficile,

comme la plantation d'une forêt, pour couronner ou meubler une montagne nue qui dépare le canton : l'on ne trouvera guère à former une série qui veuille se charger passionnément de l'ensemble du travail; il faudra mettre en jeu une série d'ambigu, en rechange successif.

D'abord on fera agir la cohorte de salariés pour les premiers transports de terre et le dégrossissement du travail. (Je parle de la phalange d'essai, car au bout de trois ans on n'aura plus besoin de cohorte salariée).

Ensuite on fera intervenir les *initiateurs*, gens qui commencent tout et ne finissent rien, n'ont qu'un feu de paille limité à quelques séances : n'importe, ils sont précieux pour aider à franchir les premiers pas qui sont les plus épineux; ces caractères sont faciles à stimuler, l'entreprise la plus inconsidérée ne les effraie pas : ils mettront donc la main à l'œuvre, fourniront quelques séances de 2 heures, et lâcheront pied au bout d'une quinzaine, ainsi qu'on l'aura prévu. Entretemps l'ouvrage aura déjà pris couleur; les initiateurs aidés d'une cohorte salariée auront bien avancé le dégrossissement et placé quelques bouquets d'arbres sur divers points.

Alors on aura recours aux caractères *occasionnels* ou girouettes, gens versatiles tournant à tout vent, inclinant pour l'avis du dernier venu, et ne goûtant une nouveauté que lorsqu'elle commence à prendre crédit : ils jugeront l'entreprise très-plausible, quand ils la verront en activité, et s'adjoindront à ce qui restera des initiateurs aidés d'une masse de salariés.

On recourra ensuite aux *ambiants* ou fantasques, gens qui veulent s'entremettre dans ce qui est fait à demi, le modifier et remanier, refaire la maison à moitié construite, changer inconsidérément de fonctions, quitter même un bon poste pour un mauvais, sans autre motif qu'une inquiétude naturelle dont ils ne peuvent pas pénétrer la cause. Ils s'entremettront ardemment dans la plantation quand ils la verront avancée; on leur accordera quelque changement insignifiant pour les amadouer, et ils figureront pendant quelque temps dans ce travail avec le restant des coopérateurs précédents.

Viendront ensuite les *caméléons ou protées*, sorte d'ambigus très-nombreux en civilisation, gens qui s'engagent dans une affaire quand ils la voient en bon train. Ils ne voudront pas paraître insouciants pour l'entreprise parvenue aux deux tiers, et

opineront à y coopérer sans attendre la fin. Leur intervention avancera d'autant le travail qui, dès lors, approchera de son terme.

Ce sera le moment d'engager les *finiteurs*, gens qui se passionnent pour un ouvrage quand ils le voient presque achevé. Jamais il n'obtient leur suffrage au début ; ils crient à l'impossible, au ridicule, se répandent en diatribes contre l'autorité qui fait une amélioration, traitent de fou le propriétaire qui construit, dessèche, innove en industrie.

Mais lorsque l'ouvrage en est aux trois quarts, on voit ces aristarques changer de ton, se déclarer prôneurs de ce qu'ils ont tant décrié, prétendre, *comme la mouche du coche*, qu'ils ont aidé l'entreprise ; on les voit souvent prôner cet ouvrage à ceux même qu'ils ont indécemment raillés pour l'avoir soutenu dans le principe. Ils ne s'aperçoivent pas de leur inconséquence, entraînés par la passion qui ne germe chez eux qu'au dénouement de l'affaire. C'est en France que ce caractère est le plus commun ; aussi les Français revendiquent-ils, après coup, toutes les nouveautés qu'ils ont raillées a l'apparition.

Les Français ne manqueront pas de se montrer en *finiteurs* sur la fondation de l'harmonie ou Attraction industrielle. Ils ont débuté par diffamer l'invention et l'auteur ; plus tard ils railleront les actionnaires fondateurs, puis ils commenceront à se raviser, lorsqu'ils verront s'avancer les dispositions du canton d'épreuve. Enfin, au moment de l'installation, ils rachèteront les actions au triple et au quadruple; ils prouveront que ce sont eux qui ont protégé l'auteur, qu'ils ont admiré, encouragé sa découverte. Et comme les extrêmes se touchent, les Français sont grands *initiateurs* sur les choses connues; aucun peuple n'est plus enclin à tout commencer sans rien finir, changer de plan sur un travail à moitié fait. On ne voit jamais chez eux un fils achever sur le plan du père, ni un architecte continuer sur le plan de son prédécesseur : les Français sont *ambiants*, ne pouvant se tenir fixément à un goût, à une opinion, passant brusquement d'un extrême à l'autre et amalgamant les contraires. Ils étaient, il y a un demi-siècle, pleins de mépris pour le commerce, ils en sont aujourd'hui plats adulateurs; ils se vantaient de loyauté, et maintenant ils sont dans le commerce, aussi faux que les Juifs et les Chinois.

Bref, on voit affluer chez eux tous les caractères d'ambigu que je viens de décrire. L'ambigu, en tous genres, est le caractère

national chez les Français; et quand les harmoniens, écrivant l'histoire de la civilisation, classeront les peuples par échelles de caractères, le Français y figurera comme type de l'ambigu et non de la loyauté.

On peut entrevoir ici que nos goûts les plus critiqués par la morale, seront utilisés et deviendront vertus précieuses en régime sociétaire. Les civilisés ne cessent de se railler l'un l'autre sur tel goût bizarre; en réponse à cette critique, je viens de décrire un ouvrage des plus pénibles, des plus rebutants, effectué passionnément par le concours de tous ces caractères ambigus.

Plus on avancera dans l'examen du mécanisme des Séries passionnées, plus on se convaincra qu'il existe surabondance de moyens pour attirer à l'industrie les masses comme les individus; que nos penchants, nos instincts, nos caractères même les plus bizarres, seront bons tels que Dieu les a faits, sauf à les employer en Séries passionnées; que le règne du mal ne provient aucunement des passions, mais du régime civilisé qui les emploie en exercice morcelé ou familial, d'où naissent autant de calamités que le régime divin aurait produit de bienfaits.

Résumant sur le sujet de ce chapitre, je pourrais indiquer beaucoup d'autres voies d'initiative en Attraction industrielle; mais il suffit de ces quatre :

Exercice parcellaire,	Domesticité indirecte,
Intrigue de contact,	Emplois d'ambigu (III, 135),

pour prouver que le monde social est hors des voies de la nature quand il distribue l'industrie par familles, méthode où la fourberie des relations, la longueur des séances, la saleté des ateliers, la complication des travaux, l'ingratitude des fonctions subalternes, l'injustice et l'égoïsme des maîtres, la grossièreté des coopérateurs, tout concourt à transformer l'industrie en supplice, et, qui pis est, à réduire le produit au quart de ce qu'il serait en régime sociétaire. L'état civilisé est donc l'antipode de la destinée, *le monde à rebours*, L'ENFER SOCIAL : il faut être frappé de la cataracte philosophique pour ne pas reconnaître cet égarement de la raison.

CHAPITRE XXVI.

Engrenage des Séries par la gastronomie cabalistique.

Dans le cours des sections précédentes et de la Préface, on a pu badiner sur une thèse plusieurs fois répétée et risible au premier abord; c'est (224) *qu'en régime sociétaire la gourmandise est source de sagesse, de lumières et d'accords sociaux.* Je puis donner sur cette étrange thèse les preuves les plus régulières.

Aucune passion n'a été plus mal envisagée que la gourmandise. Peut-on présumer que Dieu considère comme vice la passion à laquelle il a donné le plus d'empire ? (car il n'en est point de plus généralement dominante sur le peuple.) D'autres passions, l'amour, l'ambition, exercent sur les âges adulte et viril beaucoup plus d'influence; mais la gourmandise ne perd jamais son empire sur les divers âges : elle est la plus permanente, la seule qui règne depuis le berceau jusqu'au terme de la vie. Déjà très-puissante sur la classe polie, elle règne en souveraine sur le peuple et sur les enfants, qu'on voit partout esclaves de la gueule. On voit le soldat faire des révolutions pour qui veut l'enivrer; et le sauvage, si dédaigneux pour les civilisés, s'associer à leur industrie moyennant un flacon d'eau-de-vie, leur vendre au besoin sa femme et sa fille pour quelques bouteilles de liqueurs fortes.

Dieu aurait-il asservi si impérieusement les humains à cette passion, s'il ne lui eût assigné un rôle éminent dans le mécanisme auquel il nous destine ? Et si ce mécanisme est celui de l'Attraction industrielle, ne doit-elle pas se lier intimément avec l'attr ac tion gastronomique dite gourmandise? En effet, c'est la gourmandise qui doit former le lien général des Séries industrielles, être l'âme de leurs intrigues émulatives.

Dans l'état civilisé la gourmandise ne se lie pas à l'industrie, parce que le producteur *manouvrier* ne goûte pas des denrées exquises qu'il a cultivées ou manufacturées. Cette passion devient donc parmi nous l'attribut des oisifs; et par cela seul elle serait vicieuse, si elle ne l'était déjà par les dépenses et les excès qu'elle occasionne.

Dans l'état sociétaire la gourmandise joue un rôle tout opposé:

elle n'est plus récompense de l'oisiveté, mais de l'industrie; car le plus pauvre cultivateur y participe à la consommation des denrées précieuses. D'ailleurs elle n'influera que pour préserver des excès à force de variété, et stimuler au travail en alliant les intrigues de consommation avec celles de production, préparation et distribution (263). La production étant la plus importante des quatre, posons d'abord le principe qui doit la diriger; c'est la généralisation de la gourmandise. En effet :

Si on pouvait élever tout e genre humain aux raffinements gastronomiques, même sur les mets les plus communs, tels que choux et raves, et donner à chacun une aisance qui lui permît de refuser tout comestible médiocre en qualité ou en accommodage, il arriverait que chaque pays cultivé serait, au bout de quelques années, couvert de productions exquises; car (94) on n'aurait aucun placement des médiocres, telles que melons amers, pêches amères, que donnent certains terroirs où l'on ne cultiverait ni le melon ni la pêche : tout canton se fixerait aux productions que son sol peut élever à la perfection; il rapporterait des terres sur les lieux qui donnent de mauvaises qualités, ou bien il mettrait le local en forêt, en prairie artificielle ou autre emploi qui pût donner un produit de bonne qualité. Ce n'est pas que les Séries passionnées ne consomment du commun en comestibles et en étoffes; mais elles veulent, même dans les choses communes, telles que les fèves et le gros drap, une qualité aussi parfaite que possible, conformément aux proportions que la nature a établies en attraction manufacturière (voyez 152).

Le principe d'où il faut partir, *est qu'on arriverait à une perfection générale de l'industrie, par exigence et raffinement universel des consommateurs, sur les comestibles et vêtements, sur le mobilier et les plaisirs*. Ce principe est reconnu par les moralistes mêmes; car on voit les CLASSIQUES tonner contre le mauvais goût du public, adonné aux mélodrames et aux monstruosités que dedaignerait une société d'un goût épuré.

Sur ce point comme sur tout autre, la morale est en contradiction avec elle-même, car elle nous veut raffinés sur la littérature et les arts; puis elle nous veut grossiers sur la branche essentielle du système social, celle des subsistances qui sont la partie de relations (139 et 224) où doit germer l'Attraction industrielle, pour se répandre de là dans toutes les autres branches. Ainsi les moralistes, toujours malencontreux en théorie comme en pratique,

ont appliqué le principe de perfectionnement, ou nécessité de goût raffiné, au dernier objet auquel on devait l'appliquer, aux beaux arts; et je les place au dernier échelon en politique sociale, parce que le raffinement qu'on y a introduit tombe dans double vice :

1° Il pervertit les arts mêmes qui, par spéculation mercantile, s'engagent de plus en plus dans les faux brillants, le romantique outré, les écarts de toute espèce; dépravation qui se communique au génie adonné plus que jamais à l'esprit de système, et au dédain de la nature ou attraction.

2° Si le raffinement règne plus ou moins dans les arts, il y est limité, il ne se répand point dans les relations primordiales, celles de consommation et préparation, d'où il se communiquerait à la production (139 et 224). Ainsi la marche du bon goût ou raffinement est tout-à-fait faussée ou neutralisée par cette bévue morale qui veut le limiter aux arts avant de l'introduire en gastronomie, d'où il se répandrait partout, sauf emploi des Séries passionnées.

A l'appui de ce double grief, observons que Paris, qui est le foyer des beaux arts, est aussi le foyer du mauvais goût en gastronomie. Les Parisiens consomment indifféremment le bon ou le mauvais (1) ; c'est une fourmilière de huit cent mille philosophes

---

(1) L'assertion peut sembler injurieuse aux Parisiens, je vais l'appuyer de faits décisifs.

Depuis 1826, les boulangers et pâtissiers de Paris ne font cuire qu'à demi toutes leurs pâtes. Paris était donc bien ignare en gastronomie, au temps où l'on faisait cuire en plein le pain et la pâtisserie! Ce temps pourtant, celui des Grimod et des Berchoux qui se trouvent coupables de *gastro-âmerie*, si la mode actuelle est conforme aux saines doctrines. Faut-il dire le secret de cette monstruosité ? C'est que les pâtes à demi cuites conservent plus d'eau, sont plus lourdes et se maintiennent mieux en cas de mévente. Cette demi-cuisson sert l'intérêt des marchands, mais non pas celui des consommateurs. Si les Parisiens n'étaient pas vandales en gastronomie, on aurait vu la grande majorité d'entre eux s'élever contre cette impertinence mercantile, et exiger une cuisson suffisante ; mais on leur fait croire que c'est le bon genre, *le genre anglais qui vient de l'anglais.*

En 1797, on les habitua aussi, par mode anglaise, à manger de la viande à demie crue, avec fourchettes courbées à rebours et presque impossibles à manier. C'est encore l'anglomanie qui les a habitués à proscrire au déjeuné les bons mets de leurs pays, et les remplacer par une vilenie qu'on appelle thé, drogue dont les anglais s'accomodent forcément, parce qu'ils n'ont ni bon vin, ni bons fruits, à moins d'énorme dépense. Ils sont réduits au thé, comme les malades, et au beurre, comme les petits enfans à qui une mère pauvre donne une rôtie de beurre.

qui ne se nourrissent que pour modérer leurs passions et favoriser l'astuce des marchands par une servile résignation à toutes les fraudes, à tous les poisons qu'il plaît au commerce d'inventer.

Un autre genre de dépravation particulier à la France, et qui est encore d'origine parisienne, c'est le dédain du sexe féminin pour la gastronomie, dédain qui va croissant. Ce sera un très-grand vice au début de l'harmonie ; car on ne peut pas se passionner vivement pour les cultures, épouser avec ardeur les intrigues des séries agricoles, si on ne se passionne pas en gastronomie, voie initiale d'Attraction industrielle. Des prédicants de morale et de bon ton persuadent aux dames françaises que la gourmandise est une passion de mauvais genre; il faudra qu'elles changent de thème en harmonie, qu'elles s'élèvent au raffinement cabalistique, au moins sur les dix passions permises par les coutumes civilisées. Le sexe féminin est moins vicié en Allemagne, il s'y livre plus franchement à la gourmandise, même sur les vins, que le beau sexe français tient à honneur de mépriser.

Tous ces goûts de modération ne sont que travestissement de la nature : elle a ménagé, en comestibles solides ou liquides, un assortiment propre à passionner les trois sexes; et de plus un engrenage de goûts, engageant dans les goûts mâles un huitième de femmes, et dans les goûts féminins un huitième d'hommes. Cet

---

Peut-on nommer gastronomes des êtres sans goût prononcé, dociles à toutes les sottes idées que leur suggère la mode, l'astuce mercantile? Témoin la vogue de la colle rance nommée *vermichelli*, qui est devenu soupe générale à Paris, parce qu'elle fait gagner l'épicier et épargne du temps à la cuisinière. Voilà le savoir des parisiens en gastronomie, la docilité à tout fripon qui veut les duper ; aussi ne voit-on nulle part tant de falsifications des liquides, vin, vinaigre, liqueurs, bière, lait, huile, sucre, etc. : leurs viandes sont échauffées et infectées par les courses forcées de l'animal à qui le marchand veut faire sauter une étape; leurs herbages sont imprégnés du parfum de certaine denrée dont on fume les jardins de la banlieue ; ils ont quelque bons fruits parce que le commerce ne peut pas les falsifier comme leurs vins, fabriqués avec bois de teinture, potasse, litharge, lie, esprit 3/6, vin cuit, mélasse, réglisse, miel alun, iris et autres poisons mercantiles dont le pire est le vin de Languedoc St.-Gilles. Du reste, leurs cultivateurs sont ignares au point de gâter la moitié des pommes de terre dès le jour de la récolte : sur vingt paniers pris au marché, vous en trouverez dix immangeables par amertume, aigreur, viscosité. Est-il de nation plus profane, plus vandale en gastronomie ? Un enfant de 5 ans, élevé en harmonie, trouverait cinquante fautes choquantes au diné d'un soi-disant gastronome de Paris. Que dire de leurs autres anglomanies, leur écriture où on ne voit que des u, uuuuuuuuuuu ?...

engrenage existe quoique déguisé. Je connais une demoiselle de neuf ans qui aime beaucoup l'ail et mange des gousses d'ail avec avidité. Sans doute à quinze ans elle se sevrera de ce régal; mais il prouve qu'en dépit des arrêts de la mode, les femmes sont pourvues, en proportion convenable, de tous les goûts nécessaires à l'engrenage des Séries passionnées, selon les règles posées en 1re section.

Il faudra donc développer ces goûts dans la phalange d'essai, faire éclore chez les femmes leurs penchants naturels souvent fort opposés au bon ton. Ce sera d'abord sur la gastronomie qu'il faudra les rappeler à la nature, si l'on veut atteindre sans délai à l'engrenage des séries industrielles et à l'équilibre des passions. Une jeune fille aime l'ail en dépit des plaisants; spéculez sur ce goût pour un engrenage double, il peut opérer:

1° L'alliage des sexes dans une série; car la série qui cultivera les légumes bulbeux, oignon, ail, échalotte, porreau, ciboule, sera communément masculine. Il faut, par engrenage, y introduire au moins 1/8 de femmes; et c'est dans le bas âge qu'il faut les chercher, car ce n'est guère à seize ans que les filles prennent goût a l'ail.

2° L'alliage des travaux chez l'individu. Telle jeune fille aime l'ail et n'aime pas étudier la grammaire. Ses parents voudront qu'elle renonce à l'ail et qu'elle s'adonne à l'étude; c'est doublement contrarier son naturel; cherchez plutôt à le développer en double sens. Après l'avoir mise en liaison cabalistique à table et au jardin avec les amateurs de l'ail, présentez-lui l'Ode en l'honneur de l'ail, par M. Marcellus : elle s'empressera de la lire, si elle est vivement piquée contre les détracteurs de l'ail. Profitez de cette lecture pour l'initier superficiellement à la poésie lyrique, aux distinctions de strophes et de vers libres; peut-être se passionnera-t-elle pour la poésie avant la grammaire, et l'une conduira bientôt à l'étude de l'autre. Ainsi l'enseignement sociétaire combine l'esprit cabalistique et les penchants bizarres pour éveiller chez un enfant le goût des études, et le conduire indirectement à celle qu'il aurait repoussée obstinément sans le concours de quelques stimulants d'intrigue.

J'insiste sur le principe de rattacher toutes ces intrigues à la gourmandise, qui est pour les enfants la voie naturelle d'initiative et d'engrenage en industrie. Sans doute il est d'autres ressorts à mettre en jeu, mais celui-là est au premier rang chez l'enfance.

La phalange d'essai, en méconnaissant ce principe, s'engagerait dans la fausse route : elle n'avancerait qu'à pas de tortue; et, pour peu qu'elle commît une autre faute grave, elle échouerait.

CHAPITRE XXVII.

De la Gastrosophie ou sagesse des Séries gastronomiques.

Nos soi-disant gastronomes, tant écrivains que praticiens, ne sont point du tout à la hauteur du sujet; ils le ravalent en le traitant sur le ton plaisant. Il est vrai qu'en civilisation la gastronomie ne peut jouer qu'un rôle très-subalterne, et plus voisin de la débauche que de la sagesse; mais en harmonie elle sera révérée comme ressort principal d'équilibre des passions.

Le sens du goût est un char à 4 roues, qui sont :

1 la GASTRONOMIE,	3 la CONSERVE,
2 la CUISINE,	4 la CULTURE.

La combinaison de ces quatre fonctions, exercées en Séries passionnées, engendre la GASTROSOPHIE ou sagesse hygiénique, hygiène graduée, appliquée aux échelles de tempéraments qui ne sont pas connues de la médecine civilisée (voyez la note tome IV 107).

Conformément à sa propriété de *monde à rebours*, la civilisation marche à contre-sens dans cette carrière; elle veut commencer par où il faudrait finir. Tout père approuverait fort que son fils et sa fille excellassent dans les 3e et 4e branches, *culture* et *conserve;* on veut même que les jeunes filles s'exercent à la 2e branche qui est la *cuisine* : ainsi on admet les 3 branches de science qui ne peuvent pas créer l'Attraction industrielle, et on proscrit la 1re branche, la *gastronomie*, d'où naîtrait la passion pour les 3 autres. Cette gaucherie est encore une des prouesses de la morale tendant à nous rendre ennemis de nos sens, et amis du commerce qui ne travaille qu'à provoquer les abus du plaisir sensuel.

D'autre part, des écrivains scandaleux donnent des leçons de gourmandise à nos Lucullus, qui ont bien assez des lumières de leurs cuisiniers, sans que la poésie et la rhétorique viennent leur

prêter appui. Cette prostitution littéraire compromet la gastronomie, comme les billevesées de la secte Owen compromettent l'association.

La gastronomie ne deviendra science honorable, que lorsqu'elle saura pourvoir aux besoins de tous ; or il est de fait que la multitude, loin de faire des progrès vers la bonne chère, est de plus en plus mal nourrie. Elle est privée même des comestibles salubres et nécessaires : on voit dans Paris 3 à 4000 gastrolâtres se goberger au mieux ; mais on voit à côté d'eux 3 à 400,000 plébéiens qui n'ont pas même de la soupe naturelle : on leur fait maintenant un simulacre de bouillon avec des ingrédients qui sentent le lard rance, la chandelle et l'eau croupie. L'esprit de commerce va croissant, et ses fourberies accablent de plus en plus les classes inférieures.

La gastronomie ne sera louable qu'à deux conditions : 1° lorsqu'elle sera appliquée *directement* aux fonctions productives, *engrenée*, *mariée* avec le travail de culture et préparation, entraînant le gastronome à cultiver et cuisiner ; 2° lorsqu'elle coopérera au bien-être de la multitude ouvrière, et qu'elle fera participer le peuple à ces raffinements de bonne chère que la civilisation réserve aux oisifs.

Pour atteindre ce but, il faut engrener les fonctions du goût, les rallier toutes à la plus attrayante des quatre qui est la gourmandise. On est assuré que celle-là ne sera pas abandonnée, qu'elle sera toujours attrayante ; il faut donc la choisir pour base de l'édifice, si l'on veut qu'il soit régulier et durable.

Nos philosophes posent en principes que *tout est lié dans le système de la nature*, mais rien n'est lié passionnément dans notre système industriel : l'industrie doit former ses liens par les Séries gastronomiques ; elles conduisent, par passion, des débats de la table aux fonctions de cuisine et de conserve, puis aux cultures, enfin à la formation des échelles de tempérament et des préparations culinaires adaptées au régime sanitaire de chaque échelle. On s'efforcera donc en harmonie d'enrôler de bonne heure chaque individu aux 4 fonctions précitées, afin qu'il ne se borne pas au rôle ignoble de *gastrolâtre*, déshonneur de nos Apicius dont tout le savoir se réduit à jouer des mâchoires, sans aptitude à agir dans les 3 autres fonctions du goût.

Aucune passion n'a plus d'influence que celle du goût, pour opérer l'engrenage des fonctions. J'ai donné, chap. XXVI, un exemple

tiré de l'ail, où je suppose la personne entraînée à l'étude de la poésie par cabale pour le soutien de son goût, et par enthousiasme pour la branche de littérature qui l'a prôné (Essor de la Cabaliste et de la Composite). Si l'on veut spéculer de la sorte sur les manies gastronomiques de chaque enfant, appliquées à des Séries passionnées, on trouvera dans cette seule branche de fantaisies des moyens de passionner l'enfant pour les diverses branches d'étude, et de même les pères et mères ; car il faudra au début de l'harmonie faire l'éducation des pères, comme celle des enfants. Je ne saurais donc assez rappeler la nécessité de spéculer avant tout sur la gastronomie, comme semaille d'attraction plus efficace que toute autre, et moyen le plus prompt d'aller au but: engrener passionnément les fonctions, entraîner de l'une à l'autre par les stimulants de cabale et d'enthousiasme, enfin établir ces liens généraux que rêve la philosophie, sans savoir en former aucun, surtout dans l'enseignement qu'elle ne sait allier ni avec le plaisir, ni avec la pratique de l'agriculture.

Une fâcheuse lacune en ce genre est de n'avoir pas su lier la médecine avec le plaisir, et surtout avec celui du goût. Chaque année voit éclore de nombreux systèmes en médecine, dont pas un, excepté celui de la médecine du cœur, n'a cherché à sortir de l'ornière. Une carrière bien neuve, mais peu fructueuse pour la faculté, serait la *médecine du goût*, la théorie des antidotes agréables à administrer dans chaque maladie. On a vu des cures opérées par des confitures, des raisins, des pommes reinettes, de bons vins ; j'ai vu une fièvre coupée et dissipée par un petit verre de vieille eau-de-vie. Le peuple a contre le rhume un remède agréable, une bouteille de vin vieux, chaud et sucré, et le sommeil à la suite. Cette médecine sera une branche de la science dite gastrosophie hygiénique, méthode préservative et curative à la fois; car elle préviendra tous les excès de table, par l'affluence, la variété de bons comestibles, par la rapide succession de plaisirs faisant diversion à celui de la table.

C'est pour nous amener dès le bas âge à ce régime, que la nature donne aux enfants la gloutonnerie pour passion dominante. Ils sont, dit-on, de petits gourmands, rien n'est plus faux; ils ne sont pas gourmands, mais seulement *gloutons*, *goinfres*, *goulus*. Ils mangent avec avidité des fruits verts et autres vilenies ; s'ils étaient gourmands, connaisseurs, ils renverraient ces aliments grossiers aux pourceaux. Leur gloutonnerie est un germe qu'il faut

amener à la gourmandise, à la gastronomie raisonnée et appliquée aux 3 autres fonctions du goût.

On observe partout que la classe la plus réservée à table, est celle des cuisiniers; ils sont juges sévères, dissertant bien sur les mets, sans en faire aucun excès; ils sont proportionnément la plus sobre des classes qui ont la bonne chère à discrétion. Le meilleur préservatif des abus de la table, serait donc, pour les enfants comme pour les pères, un ordre de choses où ils deviendraient tous cuisiniers et gourmands raffinés, alliant la gastronomie avec les 3 fonctions de cuisine, conserve, culture, et avec l'hygiène graduée selon les échelles de tempérament.

Et comme cette méthode gastrosophique est celle qui rencontrera le plus d'opposants parmi une société d'actionnaires; comme on verra les uns, par préjugé de morale, et les autres par économie mal entendue, opiner contre la provocation ou tolérance de gourmandise, je dois les prévenir fortement contre cette erreur qui est l'écueil le plus à craindre en épreuve sociétaire.

On s'étonnera que j'attribue une si haute influence à l'emploi de la gastronomie, et que j'en fasse la condition *sine quâ non* de succès d'une phalange d'épreuve, condition qui n'est pas imposée dans le *Traité* de 1822.

Cette opinion est le résultat d'une étude approfondie sur la dose d'influence qu'aura chacune des 12 passions, pour faire éclore et engrener les attractions industrielles dans le canton d'épreuve, contrarié par de nombreuses lacunes d'attraction (IV, 575). Essayons, pièce à pièce, la revue de ces doses d'influence.

Ambition : elle fournira en émulation industrielle des ressorts nombreux et brillants, mais non pas au début; par exemple : l'échelle de sceptres citée 231, sera un stimulant magnifique, mais qui ne s'établira qu'après la pleine fondation par toute la terre. Voilà donc un levier dont l'emploi est différé de 4 à 5 ans; or il faut des ressorts qu'on puisse mettre en usage dès la 1re quinzaine; et pour effectuer ce prompt service, la gastronomie sera le moyen le plus applicable à toutes les classes. L'ambition fournira au début 4 aiguillons très-notables, savoir : la perspective des récompenses de fondation, le bénéfice sur les curieux payants, les minuties honorifiques (Mondor 246), et les cabales émulatives; mais pour créer *subitement* les attractions industrielles, et engrener cabalistiquement ces attractions, aucun moyen n'équivaudra à la *gastronomie appliquée.*

Amour : il fournira des stimulants d'industrie si puissants, si efficaces, qu'à l'époque de formation des séries amoureuses, organisation des libertés et contre-poids en amour, on verra, en moins de deux ans, le produit accru de moitié. J'ai dit que ce produit sera quadruple du nôtre au début, il serait sextuple en cas de liberté d'amour *équilibrée*. Mais on a vu (241) que le libre exercice de cette passion sera renvoyé à un demi-siècle ; il restera jusque-là au rang des crimes : ce n'est donc pas un objet de spéculation pour emploi subit, comme le sera la gastronomie qui n'a rien de criminel, même aux yeux de ses antagonistes ; car on voit tel prédicateur, à la suite d'un beau sermon contre la gourmandise, figurer très-bien à une bonne table. D'ailleurs cette passion cessera d'être vice quand elle sera équilibrée, prévenant tout excès, et de plus hygiénique, faisant coopérer le plaisir au soutien de la santé.

Paternité : ses emplois en Attraction industrielle ne commenceront guères qu'au bout d'un siècle, sauf exceptions ; car au bout de dix ans, on en verra germer une branche, celle des *adoptions industrielles* : d'autres branches, comme les adoptions sympathiques, l'échelle d'amour paternel, seront différées plus long-temps encore ; tout cela est fort loin de remplir la condition d'emploi subit, applicable à toutes les classes.

Amitié : on en tirera un grand secours; mais le moyen de la développer en peu de temps, sera l'emploi des échelles et des cabales gastronomiques. Rien ne forme des liens si prompts que les affinités de goût sur tels mets, telle préparation, surtout s'il s'agit d'un goût bizarre, ambigu et raillé par la majorité. C'est donc favoriser l'amitié, que d'employer la gastronomie en mécanisme sociale. Il eût été plus noble d'attribuer à l'amitié ce système des engrenages d'Attraction industrielle que je fais reposer sur le sens du goût ; mais si je donnais ici la priorité à l'amitié, ce serait placer l'effet en 1re ligne et la cause en 2e. Je me garderai de cette erreur.

Jugeons plus régulièrement nos sens ; n'ayons pas honte de leur influence quand elle conduit au bien, à l'industrie, et aux accords sociaux. Dieu ne veut pas déshonorer, mais utiliser la matière, en façonnant les sens aux convenances de l'ame, et en leur donnant une initiative (222), comme nous la donnons aux serviteurs qui préparent les voies pour le maître, avant son arrivée. C'est ainsi qu'on doit envisager l'initiative que je donne à

la gastronomie, employée comme voie des premiers liens d'amitié entre les groupes industriels qu'assemble une affinité de goûts sur la consommation, la préparation et la culture de chaque espèce ou variété.

Je n'examine pas quelles ressources fourniront les 3 Passions mécanisantes, pour l'engrenage des fonctions industrielles; toutes trois agissant sur les neuf autres, il suffit d'analyser les forces de chacune des 9 au début. J'ai évalué l'influence des 4 affectueuses, comparativement à celle du sens du goût; estimons celle des 4 autres sens dans une phalange débutante.

Tact, vue, ouie, odorat : traitons-en cumulativement.

Aucun des quatre n'aura d'influence notable sur les paysans et ouvriers qui formeront la grande majorité d'une phalange d'essai, et qui auront reçu la grossière éducation populaire. Il faudra dans les débuts de l'harmonie, se contenter de ces brutes à figure humaine que forme la civilisation, de ces épais Limousins et Bas-Bretons qui n'auront jamais de commerce avec les muses. Indifférents sur les raffinements de la vue, de l'ouie, de l'odorat et du tact, ils ne convoitent que les jouissances du goût et le bénéfice pécuniaire : un fumier bien gras, bien fécondant a plus de charme pour eux que les fleurs du printemps qui ne donnent aucun profit. Le plus beau site, à leurs yeux, ne vaut pas un bon diné; ils vous dispenseront des beaux arts, pourvu que la table soit bien servie.

Laissez donc éteindre cette génération brute qu'a formée la civilisation perfectible; attendez quinze ans ou dix, avant d'essayer, en système général, l'empire des 4 sens nommés tact, vue, ouie, odorat. Jusque là on en tirera parti, autant que possible, chez les individus susceptibles de ce genre de raffinement; mais à coup sûr ils seront en petit nombre, tandis que les gastrolâtres seront en immense majortié *dans les* 3 *classes*. Il faut donc, en début, spéculer sur les moyens de circonstance, et non sur des perfections futures. Sous ce rapport, c'est la gastronomie qui méritera toute l'attention des fondateurs; elle sera le *germe provisoire* des accords sociaux, jusqu'à ce qu'on puisse opérer sur une génération moins faussée, moins grossière, et applicable à l'exercice cumulatif des 12 passions. Nos lois n'en tolèrent que 10, excluant l'amour et la paternité LIBRES (les 2 affectives mineures; car la civilisation est hongrée en essor mineur).

A côté de la passion la plus puissante pour former les engre-

nages industriels, il convient de signaler la passion entachée des propriétés contraires, celle qui tend à rompre les liens et qui, par cette raison, est chérie des moralistes : c'est l'esprit de famille ou paternité, source de tous les désordres sociaux. Un aperçu de ses vices est nécessaire dans la notice des engrenages industriels, dont elle est l'obstacle principal.

CHAPITRE XXVIII.

Du germe de discorde générale ou lien de famille en mode simple.

En traitant des germes d'accords sociétaires, qui occuperont toute la 4e section, il est nécessaire de définir celui de discorde générale, germe bien inconnu : c'est le lien de famille tant prôné par les moralistes. Le monde civilisé est si fortement prévenu en faveur du lien de famille que, pour le désabuser, il faut placer les preuves avant la théorie, et renvoyer les principes à la fin du chapitre. Examinons les vices les plus saillants de l'industrie familiale, *société la plus petite possible* et, par suite, la plus opposée aux vues de Dieu, à l'économie, aux liens.

1° L'*instabilité* : rien n'est stable dans notre industrie : la mort accidentelle du chef de famille peut d'un jour à l'autre désorganiser toutes ses entreprises; les partages d'hoirie, les disparates de caractère du père au fils, l'inégalité de connaissances, vingt autres causes bouleverseront tout l'ouvrage du père. Ses plantations seront abandonnées, morcelées, dégradées; ses ateliers tomberont en désordre, sa bibliothèque ira au bouquiniste et ses tableaux au fripier. Le contraire a lieu dans une corporation civile ou religieuse : tout y est maintenu et perfectionné, l'inconstance ou la mort d'un individu ne troublent en rien les dispositions industrielles.

2° La *contrariété en progéniture* : un homme industrieux voudrait au moins un fils pour le remplacer et suivre ses travaux; le sort ne lui donne que des filles en mariage, et il n'a de garçons que des illégitimes, proscrits par la loi; son nom s'éteindra. Il trouverait en industrie des continuateurs passionnés, mais dans des classes disparates par la fortune et les conditions. D'autres fois ses enfants refusent de le seconder, ou bien ils en sont

incapables. Souvent c'est la surabondance d'enfants, la dépense d'éducation qui paralyse les entreprises du père; son travail ingrat ne peut suffire à les élever et les établir; et, pour prix de tant de fatigues, il en voit plusieurs désirer sa mort, par impatience de jouir de l'héritage.

3° *Disgrâces conjugales* et *domestiques* : c'est un sujet si étendu, qu'il convient de le franchir (voyez III, 69 et 96). L'homme industrieux sera rebuté par l'inconduite d'une épouse ou de quelques enfants, par les grivelages des coopérateurs, les calomnies et les procès des envieux, par la perte d'un enfant sur qui reposaient toutes ses espérances. L'on voit des pères et mères civilisés tomber dans le délire à la perte d'un enfant préféré; ils n'ont aucun contre-poids à opposer à cette disgrâce, ni à tant d'autres. C'est donc un trébuchet que cet état de famille; c'est la boîte de Pandore. Comment présumer que Dieu ait voulu fonder l'industrie sur un état si critique pour ceux qui la dirigent, et plus encore pour les subalternes qui l'exécutent.

4° *Piége industriel* : La politique et la morale ne sachant pas créer l'Attraction industrielle, ont recours à la ruse: elles vantent les charmes du mariage sans fortune, et disposent tout le système social de manière à forcer le pauvre au mariage, afin que la surcharge d'enfants le force à travailler pour nourrir de petits affamés. Aussi tous les pères de la classe pauvre, les 7/8 des pères, s'écrient-ils : dans quelle galère je me suis fourré ! Ce piége est le but secret des moralistes dans leurs éloges du doux mariage; ils y poussent le peuple, afin d'avoir abondance de conscrits et d'ouvriers faméliques travaillant à vil prix, pour enrichir quelques chefs.

5° *Répugnance cumulative de l'industrie* : La répugnance est déjà bien forte chez l'enfant: il ne travaillerait pas sans la crainte des châtiments; mais ce désordre s'accroît par l'avènement en puberté; l'amour (243) vient ajouter au dégoût pour l'industrie, le goût pour la dépense et pour les fréquentations contraires aux vues du père et à l'harmonie de la famille. Ce nouveau ressort, qui intervient à l'âge de 15 ans, devrait améliorer le mécanisme industriel; car lorsqu'on ajoute une pièce à une mécanique, c'est pour en perfectionner le jeu. L'amour, chez les harmoniens, renforcera l'Attraction industrielle par double voie : par le charme nouveau que trouvera l'adolescent dans les réunions des deux sexes, aux ateliers, étables, etc., et par l'initia-

tion à la plus gracieuse des sciences, l'ANALOGIE, dont on ne peut pas donner connaissance aux impubères. Cette science, très-séduisante, excitera chez les adultes une frénésie studieuse qui ne s'amortira qu'au bout d'une vingtaine d'années, lorsqu'ils connaîtront l'ensemble des règnes et des cent mille emblèmes de passions représentées dans les produits des différents règnes. Au lieu de ces 2 stimulants à l'industrie et à l'étude, les amours civilisés n'engendrent que les 2 vices opposés, et deviennent le tourment des pères, obligés de surveiller sans cesse, fournir à des frais de parure, de dot, et souvent à des dettes et autres écarts de la jeunesse. Il est donc certain que l'état conjugal est pour les pères un sentier de ronces, sauf rares exceptions dans les ménages riches; et que l'amour ne naît chez les adultes, que pour les dépraver.

Passons de ces indices à l'analyse régulière du mal. J'observe que l'état conjugal, base de notre système social, est la plus petite combinaison possible; on ne saurait en imaginer de moindre que celle d'un couple conjugal. Si pourtant Dieu, comme nous avons lieu de le présumer, veut former les plus grandes combinaisons sociétaires, et établir la plus grande liberté possible, il en résulte que le germe du mal, l'état le plus opposé aux vues de Dieu, se trouve dans la plus petite et la moins libre des réunions: c'est le régime conjugal exclusif d'où naît le lien de famille SIMPLE, limité à une seule branche, lien homogène avec la civilisation, parce qu'elle est la plus discordante des sociétés.

Le germe du mal doit nécessairement résider dans l'une des 12 passions: ce ne peut être que dans celle qui établit les dispositions les plus opposées aux vues de Dieu. Il est évident, par le mécanisme de l'univers, que Dieu veut *liberté et combinaison de l'ensemble*, selon des lois de justice géométrique; et nous adoptons un ordre familial où tout n'est qu'arbitraire, fausseté, injustice, désunion, oppression, contrariété des intérêts collectifs et individuels de chaque ménage (33).

Autre vice radical dans le groupe de famille : il n'est point libre et les trois autres le sont; l'on peut à volonté changer d'amis, de maîtresses, d'associés en intérêt; mais on ne peut rien changer au lien du sang: il est perpétuel, opposé au libre choix. C'est un vice qu'on n'a pas songé à remarquer, et qui est si grave, que le régime d'harmonie lui opposera beaucoup de contre-poids

absorbants, entre autres les adoptions industrielles et participations d'hoirie.

Ces indices vont nous servir à expliquer le règne du mal : de tout temps il a dominé, son empire s'est même accru de nos jours, par le triomphe de l'esprit mercantile qui a rendu les civilisés plus vils et plus faux qu'ils ne l'avaient été dès l'origine. Sur ce, les sophistes mettent en problème si l'homme est vicieux de sa nature, et la plupart opinent affirmativement : c'est raisonner comme les fatalistes mahométans qui décident que la peste est un mal inévitable, parce qu'ils ne veulent pas prendre la peine d'établir des quarantaines sanitaires. Nos philosophes donnent dans le même travers : pour se dispenser de trouver le remède du mal, ils le déclarent destin inévitable; et pourtant ils publient des milliers de systèmes curatifs qui doivent perfectibiliser la civilisation par l'amour du commerce, et autres visions qu'ils donnent pour torrents de lumières et oracles de l'auguste vérité. Le moyen le plus sûr d'embrouiller une question ou une affaire, est d'y entremettre les beaux esprits. Jamais les chenilles n'ont tant pullulé dans certains cantons de la France, que depuis qu'elle a créé trois cents académies d'agriculture.

Les lois du mouvement universel démontreront que le mal, ou *ordre faux*, intervient pour un huitième dans le mécanisme de l'univers; que son règne embrasse le huitième des temps, des lieux et des choses; et comme tout est lié dans le système de la nature, il faut bien que le mal se lie à l'ensemble du système par quelque point où il ait sa racine. Ce point, en affaires sociales, ne peut être que le groupe de famille, assemblage le plus restreint et le plus contraint. Pourrait-on voir la source du mal dans l'un des 3 autres groupes? non; car ils tendent tous trois à la liberté et aux vastes combinaisons, aux liens très-étendus et variables à volonté. La morale même nous vante l'extension de ces liens; car elle veut que notre amitié s'étende philantropiquement à tous les humains transformés en une grande famille de frères, que notre ambition nous ligue aves les amis du commerce, partout le globe. L'amour, de son côté, ne connaît pas de bornes, dès qu'on le laisse aller à sa pente naturelle : un homme libre et opulent aura bientôt, comme le sage Salomon, un millier de femmes; et une femme libre voudrait pareil assortiment d'hommes. Cette pluralité d'amours est si naturelle, que jamais on ne voit un sultan, même dans la caducité, se réduire à une

seule femme; tous conservent leur sérail. L'amour tend donc comme les autres groupes, aux plus vastes combinaisons.

Telle sera la marche du lien de famille, quand on saura et qu'on pourra l'élever du mode simple au mode composé, du mode forcé au mode libre, et procurer à chacun une famille aussi nombreuse que celle du sophi de Perse *Feth-Ali-Schah*. Dans l'âge futur, après 3 ou 4 siècles d'harmonie, chaque vieillard, quoique borné à peu près à deux ou trois enfants directs, aura en collatéraux et adoptifs plus de trois cents enfants, y compris ses petits fils et leurs rameaux. Alors les humains jouiront de tous les charmes de la paternité qu'ils cherchent en vain dans l'état actuel, notamment le charme d'unité d'intérêts, conciliant la cupidité avec les sentiments honorables, et amenant l'héritier à désirer, pour son propre bénéfice, la longévité du donateur (voyez la 10e notice).

Les civilisés, qui ne raisonnent que d'équilibre et contre-poids, auraient dû s'apercevoir que leur système familial est essentiellement dénué d'équilibre, car l'affection est toujours triple des ascendants aux descendants, et à peine tierce des descendants aux ascendants. C'est une vérité dont se plaignent amèrement tous les pères. Comment cette disproportion est-elle restée indifférente à nos équilibristes qui veulent tout balancer et pondérer; comment satisferont-ils les pères en leur procurant un retour d'amour filial, égal à la dose d'amour paternel ? La solution du problème est que l'amour filial doit provenir de 3 branches.

1° Des consanguins ou fils et petits fils directs sur qui repose aujourd'hui tout le domaine du père en affection.

2° Des adoptifs industriels ou héritiers des divers goûts du père, continuateurs de son industrie dans une trentaine de groupes et séries, où ils ont été des disciples.

3° Des sympathiques de double échelle; ceux en identité de caractère, et ceux en contraste de caractère. Nos rêveurs de sympathies ignorent cette qualité obligée.

Ces classes 2e et 3e, qui obtiennent en harmonie une adoption et un legs, n'existent pas en civilisation, où l'on n'a point de continuateurs passionnés, et où l'on ne découvre point ses sympathiques d'un et d'autre genre (identité et contraste), les caractères étant tous travestis par l'éducation morale qui les étouffe, ou par la grossièreté populaire. D'ailleurs les familles sont si égoïstes, si jalouses, qu'elles ne souffriraient point de partage dans l'atta-

chement du père : forcé de s'en tenir à ses enfans, il ne rencontre souvent en eux que ses antipathiques de caractère, que les ennemis, les destructeurs de son ouvrage. On peut démontrer, par calcul régulier sur l'échelle des caractères, que lorsqu'un homme a 3 enfants et 3 petits enfants, total 6 descendants directs, il y a DEUX CENTS à parier contre UN, que sur les 6 il ne trouvera ni un sympathique de caractère ni un sympathique d'industrie ou continuateur passionné, surtout lorsque cette industrie est bornée à un seul genre, comme il arrive en civilisation. Quelle triste perspective pour les pères civilisés, quel trébuchet que cet amour paternel !

En conséquence de tous ces vices inhérens au groupe de famille, le régime sociétaire lui enlève toute influence en affaires d'intérêt et de répartition, où il n'introduirait que l'injustice et la rapine. Ce groupe doit être ABSORBÉ pour devenir apte aux accords généraux ; on doit noyer l'égoïsme familial à force de ramifications et d'extension données aux 3 branches décrites plus haut. J'expliquerai cette méthode à la notice des ralliements.

Quelques lecteurs, par un scrupule déraisonnable, repousseront cette doctrine qui place le germe du mal dans le lien conjugal. S'il est l'arbre du mal, ce n'est pas à cause des vices qu'il engendre (III, 69, 77, 96), mais parce qu'étant le lien le moins nombreux possible, il est, par cette raison, le plus anti-économique, le plus contraire aux vues d'un Dieu *suprême économe :* à ce titre, il ne peut pas adopter pour pivot de système l'excès de complication et de morcellement, les 300 cabanes de familles hostiles entre elles, au lieu d'un édifice de relations combinées. Lorsqu'on voit des sciences qui se disent économiques préférer obstinément cette réunion la plus vicieuse qu'on puisse imaginer, n'est-ce pas le cas de dire avec Beaumarchais, « *que les gens d'esprit sont bêtes !* »

Mais, répliquent-ils, on n'en connait point d'autre. Il fallait donc en chercher : *quærite et invenietis* ; et il faut examiner la théorie du seul homme qui ait *cherché et trouvé.*

HUITIÈME NOTICE.

ACCORDS INTENTIONNELS SUR LA RÉPARTITION.

Préambule. Nous approchons du problème de repartition, sur la solution duquel repose tout le mécanisme sociétaire. Si les accords faiblissaient sur ce point, on verrait bien vite crouler tout l'édifice; la phalange d'épreuve serait dissoute au bout de sa 1re campagne. Pour lui garantir l'accord de répartition, nous aurons deux moyens plus que suffisans: le 1er est la cupidité qui ne manquera jamais chez les hommes; or si on trouve moyen de la transformer en gage de répartition équitable, on sera déjà assuré du règne de la justice. Le 2e moyen d'équilibre en répartition, sera la générosité qui n'est pas praticable en civilisation ; les civilisés ne jugeant que d'après leurs mœurs, pourraient la croire également impossible en harmonie ; il est donc indispensable de leur décrire en abrégé ces accords de générosité, d'où résultera le concert intentionnel, avant même qu'on ne procède à la répartition. Cet examen sera le sujet de quatre petits tableaux distingués en accords matériels, affectueux, mécanisants et unitaires.

CHAPITRE XXIX.

De l'accord intentionnel par les jouissances matérielles.

La 1re voie d'accord en association est l'enrichissement; aussi voit-on, dans toute compagnie de commerce, les associés se brouiller, se séparer quand l'entreprise ne donne pas de bénéfice. L'accord intentionnel ne pourra donc régner dans la phalange, qu'autant que chacun y verra, dans sa fortune et ses jouissances, un accroissement colossal, un revenu quadruple en effectif, trentuple et quarantuple en relatif. Démontrons cette propriété du régime sociétaire, déjà expliquée (Préf. Art. II). Je ne l'envisage ici qu'en parallèle de l'effectif au relatif.

Une famille vivant dans les bonnes provinces de France, Touraine, Anjou, est, quant à la vie animale, dix fois plus riche que si elle vivait à Londres. Elle aura dans les campagnes voisines de

Tours et Saumur des fruits et des vins au 10e de ce qu'elle les paierait dans Londres ; aussi voit-on beaucoup de familles anglaises habiter en Touraine, pour y faire des épargnes tout en vivant splendidement. Il est donc des circonstances qui peuvent élever certaines branches de richesse au décuple relatif, sans qu'on ait rien ajouté à la fortune effective ; et si à ces moyens se joint un quadruplement du revenu effectif, il élèvera la richesse au quarantuple relatif, puisqu'on aura quatre fois plus de facultés pécuniaires pour se procurer un bien-être décuple.

La richesse *relative* en régime sociétaire peut, dans diverses branches, s'élever à un degré incalculable, même au centuple, en la combinant avec le quadruplement du revenu réel ; en voici deux exemples tirés des plus somptueux et des plus minimes objets de luxe.

Transport. Il en coute à Paris 6000 f. par an à tout ménage qui veut rouler carosse, avoir seulement 3 voitures, une de ville, une de campagne et un cabriolet, entretenir les valets, renouveler les chevaux et équipages. Cette famille pourra en harmonie, moyennant 600 f. par an, jouir de l'abonnement aux voitures de tous degrés même de gala, et aux chevaux de selle.

Cette richesse décuple, quant aux frais du matériel, devient vingtuple si l'on porte en compte les avantages d'option sur un assortiment de voitures nombreuses de toute espèce, la dispense de débattre avec des marchands et ouvriers trompeurs, la dispense de laquais, de leurs voleries et intrigues, de leur espionnage et autres ennuis de surveillance qui font dire, avec raison, que la valetaille est le fléau des grands.

En fait de transport, les voitures et chevaux ne sont pas la seule voie sur laquelle il y ait des jouissances à désirer ; souvent les voitures ne sont qu'un pis-aller ennuyeux, comme dans Paris et Londres, où la voiture n'est guère que plaisir négatif, moyen d'échapper aux boues, aux intempéries et aux longues courses; puis aux embarras de la campagne parisienne, où la classe riche est emprisonnée dans ses châteaux par les mauvaises routes et les pavés fatigants, bordés de 2 haies de fange dégoutante. Les routes des environs de Paris sont le supplice du promeneur et du chasseur : cloaques de boue pendant sept mois d'hiver, océan de poussière pendant 5 mois de belle saison, quelquefois dès le mois de mars, comme en 1825.

Le contraire a lieu en association, où l'on ménage au transport

des chemins à variantes, ayant trottoirs à chariots, trottoirs à voitures légères, trottoirs à piétons, trottoirs à chevaux et zèbres, voies ombragées, sentiers arrosés, etc. Sur cette 3e branche de transport, comme sur les deux précédentes, le bien-être sera au moins décuple du nôtre : nous voilà déjà au trentuple de jouissance comparative sur le transport.

Une quatrième branche de charme est celle des communications couvertes dans tout l'intérieur des logements, étables, magasins et ateliers ; le plaisir d'aller aux séances de travail, à l'église, en visite, aux réunions de spectacle, bal, etc., sans s'apercevoir s'il fait chaud ou froid, sans courir aucun risque de rhumes ni fluxions au sortir d'un bal, d'où l'on s'en va chez soi par des couloirs chauffés. Si l'on s'en retourne à une lieue de là, on monte en voiture dans un porche chauffé, où les animaux partagent le bien-être des hommes. Je ne dirai pas qu'en ce genre de jouissance le bien-être des harmoniens soit décuple du nôtre, car il n'en existe point pour nous. Les déplacements sont presque toujours gênants, souvent dangereux, même pour un roi : car le roi de France n'a pas de porche couvert et chauffé; il faut, pour monter en carosse, qu'il reçoive la neige et la bise. On voit des femmes gagner une fluxion de poitrine au sortir du bal ; un particulier, dans une matinée employée aux visites, aux affaires, est obligé de monter en voiture vingt fois, monter et descendre sans cesse des escaliers. L'on n'appréciera les embarras de ce genre de vie, que lorsqu'on pourra faire le parallèle du charme des communications couvertes, et se convaincre qu'en édifices comme en toutes choses, la distribution civilisée est le *monde à rebours*.

En ajoutant ce bien-être, estimé vingtuple, au trentuple déjà énuméré, nous trouvons la somme de jouissance portée au cinquantuple dans la partie des transports et déplacements ; et comme on aura, pour jouir de ce bien-être, un quadruple revenu, la somme d'amélioration, en multipliant le quadruple effectif par le cinquantuple relatif, s'élèvera au *deux centuple* : c'est dire que l'accroissement de bien-être en harmonie est incalculable. Continuons sur le matériel ; je passe aux menus détails.

Les rois, avec leur attirail d'officiers de bouche, ne peuvent pas se procurer une chère aussi délicate que sera celle du bas peuple harmonien. Ils ne peuvent pas avoir option sur divers bouillons à parfum naturel ou légumineux ; on masque leurs

bouillons par des jus et des coulis, leurs cuisiniers n'auraient ni le talent ni la patience de leur faire un assortiment en bouillons purs de viandes et légumes. Ces cuisiniers de cour sont encore plus inférieurs sur beaucoup de mets qu'ils croient au-dessous de leur dignité. Cependant l'estomac d'un prince comme d'un bourgeois a besoin de variété ; on se blase sur les mets recherchés comme sur les communs : dernièrement une grande princesse en voyage, placée à une table somptueusement garnie par les soins des préfets et des maires, leur disait : « Tout cela est » bien beau, mais je préférerais des pommes de terre. » Elle n'en trouvera pas aisément dans Paris où ce légume est si maladroitement cultivé et recueilli. D'ailleurs ses cuisiniers connaîtront-ils la méthode qui conserve le parfum du végétal, c'est la cuisson sous la cendre, opération des plus difficiles et dédaignée d'un cuisinier royal. S'informe-t-il en quelle espèce de terrain et selon quelle méthode un légume a été cultivé ? Ces raffinemens de qualité, qu'un roi civilisé ne peut pas se procurer, seront assurés au plus pauvre des harmoniens. Ne mangeât-il qu'une omelette, une salade, il pourra se dire *je suis bien mieux servi que les rois civilisés*. En effet, on ne connaît pas chez nous les distinctions de saveur sur les œufs provenant de divers systèmes de nutrition des poules ; un roi est obligé de se contenter d'œufs achetés au hasard, et dont quelques uns sont de mauvais goût, avec une belle apparence.

En calculs de mécanique des passions, la régularité exige qu'on établisse les preuves sur les 2 extrêmes de chaque série. J'ai cité en parallèle de jouissances, l'une des plus fastueuses, celle des équipages et voitures de gala ; je vais descendre à l'une des plus vulgaires, n'en déplaise aux beaux esprits qui ne peuvent pas se façonner à cette règle du contact des extrêmes, règle qui, disent-ils, n'est pas à la hauteur de la philosophie : elle va dédaigner un parallèle trivial, un sujet tiré du testament burlesque de Scarron qui lègue

> A Molière le cocuage,
> « Au gros Saint-Amand, du fromage : »

Si le fromage est digne de la poésie, et même de la muse lyrique, (voyez l'ode de Lebrun sur le triomphe de nos paysages, y compris le fromage de Vanves sorti des mains de Galatée.) Ce mets champêtre pourra d'autant mieux figurer dans ma prose

bourgeoise, où l'on va voir une croûte de fromage s'élever à la hauteur de la plus sublime philosophie, en nous dévoilant le néant des grandeurs civilisées.

Humainement parlant : la thèse est qu'un roi, avec tous ses trésors, ne peut pas servir à sa table du fromage satisfaisant pour ses convives; car il faut, en service harmonique de fromage, présenter trois séries, 1° des espèces, 2° des variétés de chaque espèce, 3° des âges de chaque variété. Cette distinction en 3 échelles, exigera environ cinquante morceaux de fromage fraîchement coupés, lors même qu'on ne tablerait que sur trois espèces, comme *Gruyère, Gex* et *Brie*, les plus employées à Paris où l'on voit, sur les meilleures tables, et sans doute chez le roi, servir à peine trois morceaux de fromage, sans aucune échelle, ni d'espèce, ni de qualités, ni d'âges. Les plus pauvres harmoniens jouiront de cette variété refusée à nos rois. Le fromage étant, ou très-sain ou très-malsain, selon son affinité avec les facultés digestives de chaque sujet, douze convives auront besoin de douze qualités de fromage qu'ils ne peuvent rencontrer que sur une girandole contenant, sous diverses cloches, un assortiment d'une cinquantaine de variétés en trois séries d'espèce, qualités et âges; variété dont jouira chaque jour le moindre des harmoniens, et qui n'est pas possible aujourd'hui, même à un roi.

Il importe de remarquer, sur les plus minimes détails, comme cette minutie de fromage, que le bas peuple harmonien sera, en tous genres de jouissance, bien plus avantagé que nos grands et nos souverains. Un homme oserait-il dire à la table du roi, ces 3 fromages ne sont pas ce qu'il me faut, je veux la sorte *très-salée, yeux moyens, larmes abondantes, chair compacte sans élasticité et rougeâtre vers la croûte?* Un tel homme serait traité de manant : on doit trouver tout bon à la table du roi, si on veut obtenir une sinécure. C'est ainsi que les civilisés sont à chaque pas harcelés par les convenances, obligés de modérer leurs passions. Le charme des harmoniens sera de ne les modérer en rien, et de pouvoir exiger telle qualité sur la croûte et la mie de fromage. Ils la trouveront sur l'assortiment en triple série et de même sur tout autre mets.

Concluons maintenant sur ce qui touche aux accords intentionnels qu'auront fait naître les jouissances matérielles, graduées de manière à procurer à tous des charmes à chaque moment, car le charme de la vie *matérielle* est de pouvoir à tout instant

satisfaire minutieusement ses plus petites fantaisies. Les rois sont fort loin de ce genre de bonheur qu'on n'obtient que des Séries passionnées ; et ce sera un des motifs pour lesquels un roi, après avoir vu la phalange d'essai, ne reverra ses palais, sa cour, son étiquette qu'avec un profond dédain.

On voit que j'ai estimé au-dessous de la réalité en disant *quadruplement* de richesse effective et *quarantuplement* de jouissances ; car dans plusieurs branches, comme les communications et transports, on excèdera le centuple. Les mots vingtuple, quarantuple que j'emploie, sont une expression modeste pour adoucir une vérité éblouissante.

On voit aussi que le mécanisme sociétaire observe exactement les règles de contact des extrêmes et lien des parties : les jouissances qu'il procure s'étendent à toutes les classes et aux plus minimes détails.

En combinant avec ces plaisirs sensuels l'absence de soins matériels dont les pères et mères seront délivrés, le contentement des pères dégagés des frais de ménage, éducation et dotation, le contentement des femmes, délivrées de l'ennuyeux ménage sans argent, le contentement des enfans abandonnés à l'attraction, excités aux raffinemens de plaisirs, même en gourmandise ; enfin le contentement des riches, tant sur l'accroissement de la fortune que sur la disparition de tous les risques et pièges dont un civilisé opulent est entouré ; il est aisé de pressentir que la phalange d'essai n'aura dès le 1er mois d'autre sollicitude que de maintenir un si bel ordre ; et sachant que le maintien va dépendre uniquement de l'accord en répartition, elle s'inquiétera des moyens d'opérer cet accord dont on doutera pendant le cours de la 1re campagne, parce qu'on ne l'aura pas encore vu ; la répartition ne pouvant se faire qu'en janvier ou février, après la clôture de l'inventaire.

On verra donc les séries, les groupes, les individus, se concerter sur cet accord, prendre à l'envi les résolutions les plus généreuses, l'engagement à des sacrifices pécuniaires *qui ne seront point nécessaires :* chacun luttera de dévoûment *intentionnel* et de résolutions désintéressées. Chacun, à l'idée de retomber en civilisation, sera effrayé comme à l'idée de tomber dans les brasiers de l'enfer, chacun proclamera qu'il souscrit d'avance à abandonner s'il faut, la moitié de son bénéfice. Dès lors le vœu d'unité, l'accord intentionnel sur le maintien de l'unité, s'élèvera au

plus haut degré. Nous allons remarquer le même résultat dans les relations autres que les matérielles.

CHAPITRE XXX.

De l'accord affectueux opéré par la fusion des 3 classes.

Nous passons des plaisirs des sens aux plaisirs de l'ame, aux impulsions de générosité qui en naîtront, et qui disposeront à un accord intentionnel en répartition.

Le premier acheminement est de faire disparaître les antipathies de classe à classe : les Petites Hordes (207) atteignent ce but en s'emparant des travaux méprisés · c'est lever le principal obstacle à la fusion des classes, et aux intentions conciliantes en partage des bénéfices.

Pour faire entrevoir la facilité de cette fusion, partons de quelque point de fait. Nous voyons que les caractères les plus nobles, comme Henry IV, sont ceux qui inclinent le plus à se familiariser avec leurs inférieurs, valets ou autres, pourvu qu'ils rencontrent des subalternes dignes de cette bienveillance. Louis XVI était aussi très familier avec ses inférieurs, tels que les serruriers qui l'aidaient à sa forge. Il s'amusait à jeter les coussins du lit à la tête de son valet de chambre Cléry qui lui ripostait de même.

Ces exemples dénotent que la classe opulente serait heureuse si elle était entourée de subalternes assez probes, assez désintéressés pour qu'on pût, sans inconvénient, se rapprocher d'eux en quelques relations. Le contraire a lieu dans l'ordre civilisé, où les domestiques sont un cortège importun et suspect pour les grands, obligés de maintenir une police très-sévère parmi ces dangereux serviteurs.

J'ai déjà décrit (248) le charme que procure la domesticité passionnée ; insistons par quelques détails.

Damon est florimane : lorsqu'il habitait Paris, il dépensait beaucoup au soin de son parterre ; il était mal secondé, trompé par les vendeurs, et volé par les jardiniers ou valets : aussi avait-il fini par se dégoûter de la culture des fleurs , sans cesser de les aimer.

Installé à la phalange d'essai, Damon se passionne de plus belle pour les fleurs, parce qu'il est secondé par des adeptes ardens qui,

loin d'exciter sa défiance, vont au devant de tous ses désirs, et exercent avec intelligence toutes les branches de travail dont il ne veut pas se charger. Il n'a aucun démêlé d'intérêt avec eux, puisque tous les frais sont au compte de la phalange ; il est aimé et considéré d'eux par ses connaissances qui leur sont précieuses; il est festoyé d'eux comme appui de la corporation ; il affectionne chacun des sous-groupes, surtout les enfans empressés d'aller, aux apparences de grande pluie, placer des tentes sur les lignes de fleurs : cette réunion de florimanes est pour lui une seconde famille; il y élit des adoptifs en industrie.

Par exemple : Aminte, jouvencelle pauvre, l'une des plus habiles sectaires, est enthousiasmée de Damon ; elle oublie qu'il a la soixantaine, elle voit en lui le soutien de ses cultures chéries ; elle veut s'en reconnaître; et comme elle est membre du groupe des caméristes ou pagesses, elle se charge de la chambre de Damon, du soin de sa garde-robe, (Les fonctions de balayage, etc., sont dévolues aux petites hordes). Aminte est donc, par passion, la gouvernante de Damon ; ce n'est pas lui qui la paie, elle serait déshonorée par un salaire; elle a, comme d'autres, son dividende au groupe des caméristes, car elle ne sert pas le seul Damon, mais il est celui dont elle affectionne particulièrement le service. Sa passion pour la culture des fleurs se réfléchit sur Damon qui est, par ses lumières et sa fortune, la colonne de cette industrie.

Damon recueille ici double charme, deux services passionnés; l'un au parterre avec Aminte et autres coopérateurs qui secondent si bien ses vues, l'autre à son appartement, dont la belle Aminte a adopté la surveillance et les soins domestiques.

Il ne s'ensuit pas qu'Aminte sera maîtresse de Damon : son service est hors du cadre des amours. Il est bien probable que Damon convoitera Aminte; mais quelque épisode qui survienne à cet égard, il aura le charme de trouver en elle double service passionné, double sujet d'enthousiasme pour elle, au parterre et aux appartements. Il trouvera donc son bonheur à être familier avec une personne qui fait pour lui fonction de *deux domestiques civilisés*, d'un garçon jardinier et d'un valet de chambre ; il ne manquera pas de la reconnaître pour *adoptive industrielle*, titre qui lui assure une part quelconque dans la succession de Damon.

Observons qu'ici je n'ai mis en jeu que des liens d'amitié, de coopération industrielle, qui seraient bien plus forts chez l'enfance, car c'est chez les enfants que l'amitié peut prendre un bel

essor : elle n'y est contrariée ni par la cupidité, ni par l'amour, ni par les intérêts de famille. L'amitié dans le bas âge confondrait tous les rangs, si les pères n'intervenaient pour habituer leurs fils à l'orgueil.

Dans l'âge d'adolescence, l'amour vient confondre les rangs et mettre un monarque au niveau d'une bergère qu'il recherche. Nous avons donc, même dans l'ordre actuel, des germes de fusion des classes inégales ; on en trouve jusque dans l'ambition : elle habitue le supérieur à se familiariser avec l'inférieur en affaires de parti, en intrigues électorales ; on a vu les Scipion et les Caton aller au devant d'un rustre et lui serrer la main pour obtenir son suffrage ; que de bassesses commettent les lords anglais pour capter un *bourg-pourri*, tout en le payant chèrement !

Nous avons donc, dans l'état actuel, beaucoup de germes tendant à ébaucher la fusion des classes, mais par des voies d'abjection, de sordide cupidité. On voit déjà ces vils moyens opérer des rapprochements entre gens de classes antipathiques ; ces rapprochements seront vingt fois plus faciles quand on opérera par des moyens nobles, des liens de franche affection, comme ceux que je viens de décrire entre Damon et Aminte.

Outre ces liens formés par Damon sur la culture des fleurs, il en aura formé vingt autres sur divers travaux dans chacun desquels il sera lié avec la plupart des sectaires. Il y aura contracté des affections corporatives ; et ce lien est d'autant plus actif en harmonie, que chacun recueille de ses compagnons un tribut de flatteries bien sincères, parce que l'exercice parcellaire, borné à une seule branche du travail, applique chaque sectaire à la branche où il peut exceller.

La flatterie perpétuelle, ou récolte journalière d'encens, est un des principaux charmes du riche harmonien ; elle dérive de deux sources, de son habileté dans les travaux parcellaires (chacun excelle dans les parcelles attrayantes pour lui), et des services qu'il rend à ses séries, à ses groupes, en munificence industrielle. Damon, homme riche, a pu faire des dépenses pour tirer de pays lointain des espèces de fleurs précieuses dont la régence n'aurait pas fait les frais ; à ce titre, il est considéré de tous les sectaires : ils le choisissent pour chef d'apparat, colonel de la grande série des florimanes ; chacun d'eux est conservateur passionné de ces espèces rares que Damon a fait venir et qui, en civilisation, seraient volées ou fripées par les valets. Damon est donc payé de

son présent par double lien affectueux, par sa gratitude pour des coopérateurs zélés, intelligents, et par leur amitié, leur considération et celle des voisins rivaux : il recueille d'eux tous un tribut de flatteries, et il en recueille autant dans beaucoup d'autres séries où il est sociétaire de premier ordre par son habileté parcellaire. C'est ainsi que ce prétendu vice, maudit par la morale,

» Détestables flatteurs, présent le plus funeste
» Qu'ait pu faire aux humains la colère céleste,

devient comme tous nos soi-disant vices un encouragement à l'industrie, une source d'harmonie sociétaire : les pauvres même sont comblés de flatteries dans les groupes où ils excellent; mais en civilisation il n'y a d'encens que pour le riche, et on ne lui en donne que pour le duper ou l'exciter au mal.

Si tant de motifs affectionnent les riches aux pauvres, il en est bien davantage pour affectionner les pauvres aux riches ; tels sont les suivants :

Esprit de propriété sociétaire, part au bénéfice,
Service indiret du riche envers le pauvre (248),
Éducation de l'enfant pauvre par les riches adoptants,
Adoption industrielle et participation d'hoirie,
Fruit recueilli des dépenses du riche pour la phalange,
Desserte des tables de 1er degré, livrée à demi-prix,
Festins corporatifs payés par les riches,
Flatterie cabalistique distribuée par les riches,
Abandon de part aux enfants pauvres (Ve sect.).

Tant de liens nouveaux établiront bien vite l'unité entre ces deux classes, dont les relations n'engendrent aujourd'hui que haines réciproques, spoliations et perfidies.

Ce qui charmera un homme riche dans l'état sociétaire, ce sera de pouvoir accorder pleine confiance à tout ce qui l'entoure, oublier toutes les astuces dont on est obligé de se hérisser dans les relations civilisées, sans pouvoir éviter les duperies. Dans la phalange, un riche s'abandonnant en pleine confiance, n'aura jamais aucun piège à redouter, aucune demande importune à essuyer : les petites hordes pourvoient aux secours nécessaires ; ce cas est bien rare parce que les harmoniens, pourvus d'un *minimum* suffisant, n'ont rien à demander à personne en affaires d'intérêt, assurés qu'ils sont de recevoir, en chaque branche d'industrie attrayante, une rétribution proportionnée à leur travail, à

leur talent et à leur capital, s'ils en ont. C'est une jouissance pour eux que l'absence de protection, la certitude que toute protection serait inutile à leurs rivaux comme à eux-mêmes, que la rétribution et l'avancement seront équitablement répartis, en dépit de toute intrigue. L'on verra ce mécanisme dans les notices 9 et 10.

Les liaisons entre inégaux seront donc très-faciles en harmonie : les réunions y séduiront l'homme par la gaîté, le bien-être, la politesse et la probité des classes inférieures, par l'appareil fastueux du travail et le concert des sociétaires. Les plus pauvres seront fiers de leur nouvelle condition et des hautes destinées de leur phalange qui va changer la face du monde ; ils tiendront à se distinguer des civilisés par une probité, une équité qui seront l'unique voie de bénéfice (Voyez V^e sect., IXe notice). Ils auront adopté en peu de temps l'esprit et les manières de ceux qu'un coup de fortune fait passer subitement d'une chaumière dans un hôtel, et ce bon ton s'établira fort aisément chez la classe pauvre de la 1re phalange, si on la choisit dans les régions où le peuple est poli, comme aux environs de Tours et Paris.

Ce sera en partie par haine pour le peuple civilisé que les riches se passionneront d'emblée pour celui de la phalange : ils le considéreront comme une autre espèce d'hommes, et se familiariseront avec lui par redoublement d'horreur pour la fausseté et la grossièreté civilisée. Ils oublieront leur rang auprès du peuple harmonien, aussi facilement qu'ils l'oublient aujoud'hui près des grisettes polies, qui sont pourtant femmes du peuple, mais prétendant aux belles manières.

J'estime donc que la fusion s'ébauchera dès le 2e mois ; que la classe riche sera la première à s'indigner contre le principe de politique civilisée : *Il faut qu'il y ait beaucoup de pauvres, pour qu'il y ait quelques riches ;* principe qui sera bien vite remplacé par celui-ci : *Il faut que les pauvres jouissent d'une aisance graduée, pour que les riches soient heureux.*

Rappelons qu'un des principaux moyens pour opérer cette fusion sera le progrès des enfants sur l'éducation naturelle ou entraînement à l'industrie et aux études par plaisir, sans aucune impulsion de pères ni de maîtres. C'est surtout ce prodige qui enthousiasmera les chefs de familles opulentes, et les disposera à la fusion.

L'accord de répartition n'échouerait pas, lors même qu'on ne parviendrait pas à opérer la fusion dès la 1re année. On verra en

IXe notice qu'il existe pour cet accord un moyen indépendant de la fusion des 3 classes : elle ne pourrait pas s'opérer promptement, si la phalange d'essai était composée d'une populace grossière.

Et en spéculant sur le choix d'un peuple poli, cette fusion manquera encore de 2 ressorts ; car le peuple élevé en civilisation sera toujours en arrière de la haute éducation, et d'autre part les familles riches, passant à l'état sociétaire, n'auront point contracté avec leur peuple des liaisons d'enfance.

Malgré ces deux obstacles, la fusion sera déjà possible par suite de l'enthousiasme général ; et bientôt les riches ne voudront connaître les distinctions de rang que dans les cérémonies publiques et les réunions d'étiquette. Partout ailleurs l'amitié collective l'emportera et donnera naissance à la passion inconnue des civilisés, l'unitéisme, dont je donne, quelques aperçus au 32e chap.

Si les relations sociales sont chez nous un sujet de discorde générale, c'est qu'elles vexent partout la majorité pour les plaisirs de la minorité. Cent personnes s'amusent dans un bal, mais cent cochers et valets se gèlent en plein air, ainsi que les chevaux stationnant à la neige, à la bise; même ennui pour les cuisiniers et valets qui préparent la fête, sans aucun goût pour ce travail : il deviendrait attrayant dans les Séries passionnées, soit par les intrigues de préparation, soit par la distribution des édifices ; mais surtout par la domesticité indirecte qui, dans diverses fonctions, transforme le riche en serviteur passionné du pauvre.

Et comme ces accords feront le charme du riche, bien autant que celui du pauvre, on verra de part et d'autre égal empressement, concours d'intentions généreuses pour faciliter la répartition d'où dépendra le maintien du bel ordre sociétaire. Mais quel sera l'étonnement des coopérateurs, lorsqu'ils apprendront que pour établir concorde et justice dans cette répartition, il n'est d'autre ressort à entremettre que la cupidité ou amour de l'argent, désir d'obtenir les plus grosses parts ! On verra en V^e sect., l'éclaircissement de cette étrange énigme, qui sera géométriquement expliquée : n'en déplaise à la morale, on verra que l'amour de l'argent est la voie de justice et de vertu dans les Séries passionnées.

CHAPITRE XXXI.

De l'accord intentionnel par le charme de mécanisme.

Nous touchons à l'un des côtés merveilleux du lien sociétaire : ce ne sont pas des prodiges qu'on va lire, mais de doubles prodiges. Nos esprits forts contestent à Dieu le pouvoir de faire des miracles ; on va voir chez le monde sociétaire une faculté plus surprenante, celle des DOUBLES MIRACLES, pouvoir d'opérer dans chaque branche de relations deux prodiges, cumulativement et non pas un seul.

Ce n'est pas sans raison que la nature nous donne du penchant pour les féeries : ces illusions romantiques sont nature de l'homme sociétaire, mais en sens fort différent de celui qu'ont adopté les romanciers qui ne nous présentent que des prodiges simples. Ils sont, à cet égard, moins clairvoyants que le peuple, qui aperçoit et définit fort bien la destinée de l'homme, *bonheur ou malheur composé et jamais simple.*

Ce principe est exprimé dans deux adages vulgaires, appliqués l'un à la richesse, l'autre à la pauvreté.

R : La pierre va toujours au tas.

P : Aux gueux la besace. « *Abyssus Abyssum invocat.* »

En effet, si un homme est riche, on lui jette à la tête les sinécures : Bonaparte donnait aux riches banquiers des sénatoreries de 25,000 fr. de rente. Si un homme est pauvre, on ne veut pas même lui donner de l'emploi ; sa probité est suspectée ; on ajoute l'outrage à sa misère : le bien et le mal ne sont jamais *simples* pour l'homme social, sa destinée est la dualité en bonheur ou en malheur, le mode *composé* et non pas *simple.*

Ignorant ce principe, nos sciences politiques, morales et métaphysiques ont toutes donné le SIMPLISME, dans l'erreur d'envisager le mouvement social et la nature humaine en mode simple, croire que l'homme est fait pour le bonheur simple ou pour le malheur simple : ce faux principe, que je nomme SIMPLISME, les a conduits d'égarement en égarement, jusqu'au plus honteux de tous, au *matérialisme* et à l'*athéisme*, qui sont deux opinions *simplistes*, réduisant la nature à un seul principe, au matériel ; et le siècle tombé dans cette absurdité ose vanter son vol sublime ! Je reviendrai sur ce sujet : dissipons d'abord le préjugé de desti-

née simple ; démontrons par 3 exemples sur la richesse, la santé et l'économie, que dans nos relations domestiques et industrielles tout sera bonheur composé, charme dualisé, lorsque l'homme sera rendu à sa nature, au mécanisme sociétaire.

1° *Double prodige en richesse.* Les civilisés s'estiment heureux lorsque, pour fruit de leurs travaux, ils parviennent à l'aisance après quelques années de privations. Les 7/8 d'entre eux sont réduits à supporter le dénûment pendant la jeunesse, pour n'atteindre, en fin de compte, qu'à la pauvreté dans la vieillesse. On peut donc nommer classe avantagée celle qui, pour prix d'une jeunesse laborieuse, acquiert *l'aisance* ou *petite fortune*, dans l'âge moyen, à 40 ans, où l'on est encore à temps de jouir. Un tel succès est un demi-prodige, vu les difficultés à surmonter ; et il y a prodige complet, lorsqu'en débutant sans capitaux, on arrive par industrie à la grande fortune dès l'âge de 40 ans. Mais si on arrivait à la grande fortune de bonne heure, sans versement de capitaux, sans autre effort que de se livrer immodérément aux plaisirs de toute espèce, le charme serait double : il y aurait prodige de faire grande récolte sans semailles apparentes, et prodige d'obtenir la fortune par l'exercice des plaisirs qui, en civilisation, la font perdre si souvent à qui la possède.

Chacun, en harmonie, voit s'opérer en sa faveur ce double miracle ; en effet, les travaux y étant transformés en plaisirs lucratifs et attrayants, chacun arrive à la fortune par l'exercice des plaisirs; et on y arrive de bonne heure, à 20 ans, à 10 ans, et même à 5, puisque un harmonien jouit de tous les biens enviés par nous : voitures, chevaux, meutes, bonne chère, spectacles et fêtes continuelles ; tous ces agréments sont, en harmonie, l'apanage du plus pauvre des êtres ; il a les voitures, meutes et chevaux de *minimum*, valant le train d'un Parisien renté à trente mille francs, et qui ne jouit pas d'un assortiment à option.

Et comme les plaisirs sont payés dans cet ordre social qui les utilise, comme on rétribue d'un dividende les groupes qui s'adonnent à la chasse, à la musique, ainsi que ceux qui exercent à la charrue, devenue attrayante, il arrive :

1° Que l'harmonien, dès son jeune âge, recueille sans semailles, puisqu'il n'a songé qu'à se divertir.

2° Qu'il s'enrichit par l'exercice de ces nombreux plaisirs, qui aujourd'hui le ruineraient en peu de temps.

C'est donc en sa faveur un double prodige, un charme compo-

sé et non pas simple en acquisition de richesses. Passons à d'autres miracles *composés*.

2° *Double prodige en santé.* Une règle, qui nous paraît fort sage, est d'user modérément des plaisirs, afin de ménager le corps; et l'on regarde comme prodige l'avantage bien rare de conserver la santé en se vautrant dans la débauche. L'antiquité s'étonna que Néron conservât une pleine vigueur, après 18 ans d'excès habituels.

Si cet usage immodéré des plaisirs devenait voie de santé, si celui qui s'adonnerait le plus aux jouissances quelconques devenait l'homme le plus robuste, un tel effet serait double prodige, très inconcevable dans les mœurs civilisées, où chaque plaisir entraîne d'ordinaire à des excès qui compromettent la santé; tandis que dans les Séries passionnées, où il existe partout des contrepoids fondés sur la variété des jouissances, chacun gagne en vigueur, selon son activité à figurer dans les plaisirs de toute espèce.

Démontrons : l'homme qui aura parcouru dans le cours de la journée trente sortes de jouissances, aura donné à chacune environ une demi-heure ; celui qui n'en aura goûté que quinze, y aura donné le double de temps, environ une heure par séance, ou deux heures s'il s'est borné à 8 plaisirs. Il est évident que le premier, bornant chaque plaisir à une demi-heure, aura beaucoup moins abusé, moins approché de l'excès que le 3e, qui aura donné deux heures à chaque séance. Quatre hommes se plaignent d'indigestion le lendemain d'un grand et long repas ; on peut assurer que trois d'entre eux auraient échappé à l'indigestion, si le repas eût duré moitié moins. Les généraux d'Alexandre firent une orgie d'ivrognerie et gloutonnerie qui se prolongea pendant toute la nuit ; quarante-deux d'entr'eux en moururent le lendemain : si l'orgie n'eût duré que 2 ou 3 heures, il n'en serait pas mort un seul ; car on aurait évité les excès qui d'ordinaire n'ont lieu qu'à la fin du repas et dans les séances trop prolongées.

Selon ce principe, plus les plaisirs seront nombreux et fréquemment variés, moins on risquera d'en abuser ; car les plaisirs, comme les travaux, deviennent gage de santé quand on en use modérément. Un dîné d'une heure, varié par des conversations animées qui préviennent la précipitation, la gloutonnerie, sera nécessairement modéré, servant à réparer les forces qu'useraît un long repas sujet aux excès, comme les grands dinés de civi-

.isation, les réunions morales d'électeurs, francs-maçons, corporations, et autres qui passent une demi-journée à table, en l'honneur de la douce fraternité. Ces longues fêtes de civilisation, ces repas et bals interminables, ne sont que pauvreté, absence de diversion et de moyens.

L'harmonie qui présentera, surtout aux gens riches, des options de plaisir d'heure en heure, et même de quart d'heure en quart d'heure, préviendra tous les excès par multiplicité de jouissances; leur succession fréquente sera un gage de modération et de santé. Dès lors chacun aura gagné en vigueur, en raison du grand nombre de ses amusements : effet opposé au mécanisme civilisé, où la classe la plus voluptueuse est partout la plus faible de corps. On ne doit pas en accuser les plaisirs, mais seulement la rareté de de plaisirs d'où naît l'excès, qui semble autoriser les moralistes à condamner la vie épicurienne : ils prêchent la modération *inverse* ou résistance à l'appât du plaisir ; ils ignorent le régime de modération *directe* ou abandon à une grande variété de plaisirs contre-balancés l'un par l'autre, et garantis d'excès par leur multiplicité, leur enchaînement.

Ce n'est pas en civilisation que peut s'établir ce mécanisme ; il est réservé aux Séries passionnées. Toute notre sagesse est d'ordre inverse, notamment en médecine où nous employons la sobriété, la privation spéculative, au lieu de la gastrosophie ou gourmandise équilibrée par la variété qui satisfait à la fois le goût, l'imagination et l'estomac, bien plus fort en facultés digestives, quand on le soutient par une échelle de variétés adaptées au tempérament.

L'ordre sanitaire naîtra donc de l'affluence même des plaisirs, aujourd'hui si pernicieux par l'excès que provoque leur rareté. Un tel résultat sera double prodige, ou charme *composé*, relativement à la santé . 1° Il transformera en gage de vigueur cette vie épicurienne qui, dans l'état actuel, est voie de perdition, tant de la santé que de la fortune. 2° En prodiguant aux riches ces alternats continuels de plaisirs, il transformera en voie de santé la richesse qui, aujourd'hui, n'est que voie d'affaiblissement; car la classe la plus riche est toujours la plus sujette aux maladies : témoins les gouttes, rhumatismes et autres maux qui s'acharnent sur le prélat et le ministre, et n'entrent pas dans la cabane du paysan, où d'autres maladies, comme les fièvres, ne pénètrent que par les excès de travail et non de plaisir.

3° *Double prodige en économie.* Je l'ai déjà énoncé : c'est la propriété qu'ont les Séries passionnées d'élever les économies en raison de la multiplicité des caprices et raffinements. Une phalange peut fabriquer vingt sortes de pain, à moins de frais qu'un seul pain qui, par sa *solité* d'espèce, aurait le vice de ne point exciter les rivalités cabalistiques, et qui par suite ne répandrait aucun charme sur les travaux, ne mettrait pas en jeu le levier économique d'attraction industrielle.

Au premier moment on est choqué d'entendre dire qu'il en coûtera moins de servir cinquante sortes de salades qu'une seule, de fournir des voitures de cinquante espèces que d'une seule ; quelques lignes vont lever les doutes.

La phalange cultive plusieurs sortes de salade, et en reçoit chaque jour d'autres sortes de ses voisines, selon la règle exposée (89). Elle peut donc, à un service de 1600 personnes (petits enfants déduits), fournir sept sortes de salades qui, assaisonnées chacune de 7 à 8 manières pour satisfaire tous les goûts, forment une cinquantaine de salades différenciées en qualité et préparation. Qu'on veuille, par illusion d'économie, se réduire à 3 au lieu de 50, tout le mécanisme d'attraction industrielle est renversé ; plus de débats cabalistiques sur les qualités, sur les variantes d'assaisonnement ; plus de ligues pour les subdivisions parcellaires, cultivant selon diverses méthodes, et variant les saveurs du légume ; plus de rivalités actives avec les phalanges voisines : l'émulation tombe ; la série des saladistes n'a plus de ressorts, ses produits dégénèrent, ses travaux sont dédaignés, on ne peut les soutenir que par entremise des corvéistes ; et (137) il en coûtera plus cher pour avoir une mauvaise salade, que pour une option sur 50 sortes raffinées en qualités et en assaisonnement. Même théorie s'applique aux voitures et à tout autre objet.

Nous regarderions déjà comme un prodige économique l'art de mener un train de vie fastueux, sans dépenser plus que si l'on vivait dans la médiocrité ; que sera-ce de l'art de dépenser beaucoup moins dans le grand faste, que si l'on végétait dans la vie parcimonieuse. Il y aura encore dans ce résultat miracle redoublé ou composé : vingtupler, centupler les jouissances, en réduisant la dépense au-dessous de celle d'une vie monotone, d'un régime de privations.

Les miracles de mécanique sociétaire, que je borne ici au genre *composé* ou redoublé, s'élèveront dans diverses branches au *sur-*

composé ou triple, et au *bi-composé* ou quadruple prodige (III, 186). Ces merveilles incompréhensibles, et pourtant certifiées par ceux qui auront vu la phalange, causeront sur le globe une telle stupéfaction, que tous les gens aisés voudront faire le voyage et voir de leurs yeux des effets si inconcevables : c'est ce qui garantira à la phalange d'essai un bénéfice de quarante millions sur les curieux, admis à cent francs par jour, dans le cas où elle prendra ses mesures pour opérer en pleine échelle, et étaler l'harmonie des passions dans toutes les branches qu'elle peut comporter au début.

A l'aspect de cette féerie sociétaire, de ces accords, de ces prodiges, de cet océan de délices produit par la seule attraction ou impulsion divine, on verra naître une frénésie d'enthousiasme pour Dieu, auteur d'un si bel ordre ; et l'infâme civilisation perfectible sera couverte de malédictions universelles. Ses bibliothèques politiques et morales seront conspuées, déchirées dans le premier instant de colère, et livrées aux plus vils emplois, jusqu'à ce qu'on les ait réimprimés avec la glose critique, placée en regard du texte, pour en faire la risée perpétuelle du genre humain. (Voyez IV, 477 et 560.)

Plaçons ici une remarque sur l'erreur fondamentale des sciences philosophiques, *le simplisme*. Elles envisagent toujours la nature et la destinée humaine en mode simple ; elles s'obstinent à dissimuler le malheur social, à n'y voir qu'une disgrâce ou privation *simple*, quand elle est communément double, quadruple, décuple ; et quand aux perspectives de bonheur moral ou politique dont elles nous leurrent, ce n'est toujours qu'un bonheur simple et trompeur, comme celui d'aimer la vertu pour elle-même, sans bénéfice, ni gloire, ni grandeurs attachées à l'exercice de cette vertu. Une telle mesquinerie ne saurait convenir à l'homme ; sa destinée est le mode composé, en bonheur comme en malheur.

Il eût convenu d'ajouter à ce tableau un contraste ou parallèle des malheurs composés qui pèsent sur le civilisé : on n'en finirait pas si l'on voulait à chaque chapitre dire seulement le nécessaire (Voyez III, 191 et 555), l'ébauche de ce tableau renfermant 24 disgrâces qui accablent les civilisés pauvres. On pourra aisément porter au double cette série des misères actuelles, effets nécessaires du régime subversif, qui produit en tous sens l'opposé des bienfaits sociétaires.

D'après l'admiration qu'excitera le mécanisme des Séries passionnées, on peut juger de l'empressement des associés, qui en recueilleront le fruit, à consentir tout sacrifice qui serait nécessaire pour assurer l'accord de répartition. J'ajoute un dernier chapitre sur cette harmonie intentionnelle dont, je le répète, on n'aura aucun besoin, car la cupidité, *à elle seule*, suffit pour établir l'exacte justice, quand les séries industrielles sont régulièrement organisées.

CHAPITRE XXXII.

De l'accord intentionnel par les trois unités matérielles, affectueuses et mécaniques.

L'UNITÉ est le mot le plus profané par le monde savant; convaincu qu'elle devrait être le but en mécanique sociale, mais ne sachant par quelle voie y arriver, il est borné à rêver des unités en accords sociaux, unités plus illusoires les unes que les autres, depuis celle des 3 pouvoirs, dont l'un dévore les 2 faibles, jusqu'à celle des ménages où un sexe opprime les 2 faibles.

Un des prodiges que les curieux viendront de tous les points du globe admirer dans la phalange d'essai, sera l'unité d'action, l'accord des passions abandonnées à la pleine liberté.

Ce n'est pas un accord de passions qu'un état de choses violenté, où les sbires empêchent les disputes : nous savons, par la crainte des prisons et des gibets, amener les 400 familles d'une bourgade à ne point se battre; elles ne sont pas pour cela amicales, affectueuses, unitaires; il en est de même de l'intérieur des familles où le père, au moyen du fouet et de la morale, établit un calme qui n'est point un accord passionné.

Il faudra donc, dans une phalange de 1800 personnes, que chaque individu aime passionnément tous les autres, qu'il soit porté à les soutenir de sa bourse au besoin.

Aimer tous les autres sociétaires, cela est matériellement impossible, dira-t-on, puisque chaque caractère a ses antipathiques. Répétons à ce sujet que toute assertion générale en mouvement, sous-entend l'exception d'un huitième : *aimer tous les autres*, parmi 1600 sociétaires au-dessus de 4 ans, c'est en aimer 1400 par affection directe, et les 200 autres par affection indirecte, par spéculation sur tels services qu'on tire d'eux. Si l'affection directe

s'étend seulement aux 7/8, il y aura accord unitaire. Décrivons le d'abord, nous en examinerons ensuite les propriétés.

Tel ménage d'ouvriers est aujourd'hui fort indifférent au millionnaire Dorimon qui habite l'hôtel voisin. C'est une famille de menuisiers ; si Dorimon les emploie, il les paie ; tout est fini là, il n'y a point entre eux de relations amicales.

Il arrive dans la phalange que tous ces individus rendent à Dorimon de précieux services : le père a présidé en partie à l'éducation industrielle du fils aîné de Dorimon qui, âgé de 6 ans, voulait monter des chérubins aux séraphins. L'enfant avait à faire sept preuves de talent en divers genres ; comme il avait pour la menuiserie un goût très-prononcé, il a choisi ce travail pour une de ses sept épreuves ; et le menuisier Jacques l'a si bien dirigé, qu'il a été admis d'emblée sur cette branche d'industrie.

Dans six autres branches, il a été de même enseigné par six individus envers qui Dorimon se trouve reconnaissant, parce que ces services ne sont point payés directement. L'enfant et le maître s'assemblent par convenance mutuelle, par attraction et sympathie; et comme le fils aîné de Dorimon a, dès l'âge de 6 ans, plus de 30 passions en exercice de l'industrie et des arts, Dorimon se trouve obligé, non pas envers 30 instituteurs, mais envers cent qui ont, par pure affection, coopéré à cette instruction ; car un enfant harmonien trouve communément 3 à 4 instituteurs passionnés dans chaque branche où il exerce.

Dorimon a deux autres enfants de 4 à 2 ans, et les soins donnés à leur éducation seront pour lui un sujet de gratitude envers 200 autres personnes tenant aux séries des bonnes, des bonnins, des mentorins, etc. Il verra ses enfants profiter dix fois plus vite que ceux de civilisation ; charmé de leurs progrès, il aimera tous ceux qui y auront coopéré par affection pour les enfants mêmes.

Voilà donc, sur une seule branche de relations, sur l'éducation de ses enfants, 300 liens amicaux que Dorimon aura formés avec des hommes, femmes et enfants de la phalange qu'il habite : je place dans ce nombre les enfants ; car parmi les instituteurs on compte bon nombre d'enfants qui, par amitié, enseignent à leur inférieur en âge ce qu'ils ont appris un an avant lui.

Ajoutons que Dorimon est lui-même instituteur de beaucoup d'enfants en qui il découvre instinct et vocation pour les branches d'industrie qu'il préfère. C'est un charme pour tout le monde que de donner l'enseignement à de jeunes élèves intelligents et zélés,

en qui l'on voit des successeurs industriels. Les soins qu'il donne à ces enfants lui valent, de la part des parents, une affection égale à celle qu'il porte aux instituteurs de ses enfants. C'est ainsi que l'enseignement, à lui seul, crée pour Dorimon une masse de liaisons amicales qui s'étendent au quart de la phalange. Et si Dorimon est un homme âgé, qui ait des petits enfants en 2e et 3e degré, ses liens de gratitude en service d'éducation seront d'autant plus nombreux.

Si nous examinons les autres branches de relations où Dorimon pourra former des liaisons affectueuses, telles que la gastronomie, les sciences et arts, l'agriculture, les amours, etc., on verra qu'il se trouve lié passionnément, par affection corporative, avec les 7/8 des sociétaires de sa phalange, et que le peu d'entr'eux avec qui il n'a pas de lien direct, sont encore considérés de lui pour service indirect : il n'aime pas Géronte, il y a entre eux une antipathie prononcée ; mais il arrive que Géronte est le sectaire le plus intelligent de la culture des asperges dont Dorimon est grand amateur. Sous ce rapport, il protège les travaux de Géronte ; il le considère, il a pour lui une affinité indirecte, une amitié spéculative.

Cette multiplicité de liens, cette alliance passionnée avec tous les sociétaires, se fonde sur l'emploi des 3 moyens indiqués au chap. VI, savoir : *séances courtes et variées, exercices parcellaires, séries compactes ;* moyens qui ne sont en d'autres termes que l'exercice des 3 passions mécanisantes, chap. V, auxquelles le système d'attraction industrielle est coordonné dans tous les détails.

Comment pourrait-on, sans les courtes séances et l'exercice parcellaire, mettre chaque individu en relation avec 30 séries et cent groupes ou sous-groupes, et par suite avec la phalange entière ?

C'est sur cette multiplicité de relations, et notamment sur les intrigues de gastronomie combinées avec celles de culture, que repose le lien général des sociétaires. Ils seraient insouciants les uns pour les autres, si chacun d'eux s'occupait isolément, comme en civilisation, d'un travail qu'il exercerait dans toutes ses branches et sans collaborateurs nombreux.

Les philosophes nous disent que tout est lié et doit être lié dans le système de la nature : il faut donc établir d'abord les liens dans la plus basse des relations, qui est celle de régime domestique. Nous ne savons pas même former les liens dans une petite famille

de 6 personnes : tout tomberait en discorde sans l'intervention de la loi, ou du fouet et de la morale. Il faut, sans le secours de ces 3 agens, organiser les liens passionnés entre 1800 personnes composant l'état domestique, le plus bas degré des réunions sociétaires. Si on y réussit, il sera évident qu'on peut établir pareille harmonie entre 1800 phalanges formant 3,000,000 d'individus, et entre 18,000 et 1,800,000 phalanges, puisque le mécanisme est le même pour une ou pour l'ensemble des phalanges du globe, qui s'élèveront au nombre de 3 millions, quand la population sera portée au complet de 5 milliards.

Lorsqu'il sera avéré par l'aspect de la 1re phalange qu'elle atteint à l'unité domestique et industrielle, à l'accord passionné en relations de caractères et en relations d'intérêt ou de dividendes à répartir, on en conclura que l'unité va s'établir dans toutes les relations du globe ; et pour faire juger de l'enthousiasme qu'excitera cette espérance, il suffira d'énumérer ici quelques emplois de l'unité : elle règnera.

1° En langage, signes typographiques et voie de communication ;
2° En mesures sanitaires, quarantaines et purgations collectives de l'espèce humaine ;
3° En extinction des genres hostiles ou nuisibles du règne animal, et de quelques végétaux, des marécages, etc. ;
4° En restauration des espèces animales et végétales, substitution des races précieuses aux mauvaises ;
5° En restauration *composée* des climatures (voyez la note A, II. 84) ;
6° En relations matérielles, monnaies, poids, mesures, méridiens, etc., jusqu'au diapason ;
7° En relations industrielles, travaux publics des armées, entreprises relatives aux sciences et arts ;
8° En relations commerciales et fiscales, approvisionnements combinés du globe, et garanties de *minimum* proportionnel aux classes ;
9° En accords généraux de passions, art de les lier et développer coopérativement par tout le globe.

A ne parler que du 1er de ces accords, celui de langage, signes typographiques et autres voies de communication (1), comment le monde civilisé ose-t-il parler d'unité, se vanter de perfectionnement, de vol sublime, quand il n'est pas même arri-

(1) Voy. la note du § 4 de la Postface

Note des éditeurs.

vé au plus bas ressort d'harmonie, en voies de communication ? Deux civilisés, un Français et un Allemand, qui se disent perfectibilisés par la métaphysique de Kant ou de Condillac, ne savent pas même s'entendre, se parler ; ils sont, dans cette branche de relations, fort au-dessous des brutes ; car chaque animal sait de prime abord établir entre lui et son semblable toutes les communications dont leur espèce est susceptible.

Cependant l'unité de langage et d'écriture, qui est voie d'acheminement à toutes les autres, est matériellement possible en civilisation ; car on y en voit de beaux germes. La langue italienne est unitaire pour toutes les côtes maritimes de la Méditerranée et même pour le Portugal, Maroc et la Mer-Noire. La langue anglaise est unitaire pour toutes les côtes maritimes du Nord, au-dessus de la Manche. Les signes musicaux et leurs mots italiens sont unitaires en tous pays civilisés, malgré les diversités typographiques.

Si donc la civilisation échoue sur les unités les plus urgentes, celles de communication dont elle possède tous les germes, que sera-ce des unités sur lesquelles elle est réellement entravée, comme les quarantaines sanitaires, l'extirpation générale de toutes les maladies accidentelles, virus psorique, variolique, siphylitique, épizootique, etc., qui seront extirpés par toute la terre dès la 5e année d'harmonie ?

On est d'autant plus arriéré sur la purgation des fléaux matériels non inhérens à l'espèce humaine, la destruction des loups, des bêtes féroces, des malfaisantes, comme sauterelles, rats, chenilles, des insectes mal-propres, des reptiles de marécages, et autres vices qui disparaîtront dès la 1re génération d'harmonie.

On peut voir sur les unités les art. (II, 149, et III, 586), notamment la note (III, 586), sur le faux système métrique établi ou *tenté* par les Français qui ont choisi le faux pour base, le nombre DIX, au lieu du nombre DOUZE ; et qui, selon l'usage civilisé, ont fait des travaux gigantesques pour chercher ce qu'ils avaient sous la main, la *mesure naturelle* donnée fortuitement par le pied-de-roi de Paris.

Pour établir la différence des méthodes unitaires aux méthodes civilisées, j'ai démontré (III, 592) qu'une élection qui, dans l'état actuel, coûte à chaque électeur 5 à 6 jours en voyages, intrigues préparatoires, dînés électoraux, scrutins, etc., coûte moins d'une

minute en harmonie, lors même qu'il s'agit d'une élection *universale*, dans laquelle interviendront les 300 millions d'hommes, ou 300 millions de femmes, ou 300 millions d'enfants du globe.

On peut, sur l'unité des relations scientifiques, voir les détails (II, 358 à 363), et juger par là de la duperie des savans qui préfèrent, à cette immense fortune, le rôle abject de flagorner la civilisation qui les tient comme des écoliers sous la férule, et flagorner l'agiotage qui les nomme gredins de savans à qui il ne faut qu'un grenier à 50 francs par mois. Le corps législatif les traite d'écrivains de galetas, salariés à 1200 fr. par mois. C'est un contre-sens : on n'habite plus au galetas, quand on reçoit 1200 fr. par mois.

Ce qu'il y a de plus clair dans ces verbiages, c'est que le monde savant est bafoué par les autres classes, qui paient ses torrents de lumières par des torrents de mépris. Quelle est leur servilité de se passionner pour cette civilisation qui les traîne dans la boue ? Que ne saisissent-ils l'occasion d'en sortir et s'élever subitement à une haute fortune, en provoquant la fondation de l'état sociétaire qui, par besoin de leurs talents, sera obligé de se les disputer à force de largesses, et qui, à ce pactole inespéré, en joindra trois autres : l'exploitation des sciences neuves, les récompenses unitaires produisant des millions là où la civilisation ne paie qu'en stériles médailles, et les critiques à publier sur la civilisation et les sciences philosophiques, sujet fécond qui, pendant plus de 20 ans, sera pour les écrivains exercés une voie de bénéfices incalculables. Voyez la Postface.

J'ai démontré dans ces 4 chapitres que l'accord intentionnel régnera dans les 4 branches de relations ;

Dans celles du Matériel ou de l'intérêt ;

Dans celles du Spirituel ou des liens affectueux ;

Dans celles du Mécanisme interne ou domestique ;

Et par suite dans celles de tendance à l'Unité d'action extérieure, source de charmes et de bénéfices gigantesques pour tout le genre humain.

Lorsque le désir d'un accord collectif sera si général, il sera bien aisé de parvenir à l'accord de répartition, pour peu que les méthodes soient régulières et assorties au vœu des passions. L'on va juger dans la section suivante si elles rempliront cette condition.

RÉSUMÉ SUR L'APPLICATION.

Pour décrire les relations d'harmonie, pour appliquer les principes exposés aux sections I et II, j'ai adopté trois divisions.

La section IIIe traite des relations de l'âge impubère, borné à dix passions, ignorant l'amour et la paternité.

La section IVe traite des relations de l'âge pubère, qui est pourvu des douze passions, dont deux, amour et paternité LIBRES, seront comprimées au début de l'harmonie.

La section V^e^ traitera des relations d'équilibre passionnel communes à ces deux classes, répartition des bénéfices, et ralliement des antipathies sociales.

J'ai dû décrire d'abord l'âge impubère, parce qu'il est le plus susceptible de pleine harmonie, étant dégagé des deux passions qui sont criminelles selon nos coutumes, et qu'on sera obligé d'entraver pendant les premières générations.

En traitant de l'âge pubère, section IV, j'ai été fort limité, ne pouvant parler, ni de l'amour libre, ni de la paternité libre, deux passions qui seront interdites pendant un demi-siècle, et dont l'engorgement causera d'énormes lacunes dans le mécanisme d'harmonie.

J'ai rallié les relations de l'âge pubère à deux grandes questions de mécanisme, savoir :

L'engrenage des attractions industrielles, 7e notice ;

Les accords intentionnels sur la répartition, 8e notice.

Récapitulons brièvement les sujets les plus importants de ces deux sections : les effets les plus éloignés de nos coutumes.

En éducation. L'on a vu que nos systèmes pèchent sur tous les points ; on n'a pas même connaissance du but à atteindre, on n'ose pas l'envisager : il s'agit d'élever l'enfant à sa destinée industrielle. Si l'homme doit vivre du travail agricole et manufacturier, il faut le faire cultivateur et fabricant avant de le faire savant. Telle est la marche de l'éducation harmonienne où un enfant, fût-il héritier du trône du monde, est élevé dans les jardins, colombiers, ateliers et cuisines d'une phalange, dès qu'il peut marcher ; il y devient cultivateur et manufacturier avant de s'occuper des études ; il ne les aborde que peu à peu, et comme accessoires des travaux productifs auxquels il s'entremet constam-

ment de 2 à 4 ans. Ensuite il sollicite l'enseignement, pour l'appliquer à ces travaux où il est impatient de se perfectionner, et il obtient l'enseignement *intégral* donné en toutes méthodes, sur lesquelles il peut opter, sans être assujéti au système de tel sophiste.

Dans cette éducation la marche est directe, l'enfant va droit au but, à l'industrie. L'étude est sollicitée par l'enfant pour emploi industriel, pour favoriser les travaux où il trouve son bonheur. Hors de cette application, l'étude est toujours un ennui pour l'enfant, sous quelque forme qu'on la lui présente ; et nos méthodes ont l'inconvénient de ne savoir pas la présenter. Les élèves de nos meilleures écoles sont fatigués de l'étude, et ne s'y livrent qu'avec dégoût ; les maîtres sont aussi ennuyés de donner l'enseignement que les enfants de le recevoir ; le salaire est l'unique mobile des instituteurs, ils ignorent tout-à-fait l'attraction réciproque ou double affinité du maître et de l'élève, pour eux personnellement, et pour l'objet enseigné.

Aujourd'hui chaque maître, chaque pensionnat prétend avoir inventé des méthodes nouvelles ; et, ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune n'approche du but, qui est l'application à l'industrie et l'attraction réciproque, telles que je viens de les expliquer.

On n'a guères vu dans l'éducation moderne qu'une idée neuve, c'est l'enseignement mutuel, méthode essentielle de l'harmonie où un professeur, exerçant par attraction, ne pourrait pas abonder à soigner un cent d'élèves ; à peine en admet-il aux leçons particulières 7, 8, 9, dont quelques uns transmettent la science à pareil nombre, et ainsi de suite.

On assure que ce mode est renouvelé des Grecs de qui on reproduit tant d'idées qu'on nous donne pour neuves. (Voyez l'ouvrage de Dutens, *Origine des découvertes attribuées aux modernes*, ouvrage peu répandu, parce qu'il fourmille de vérités fâcheuses pour l'orgueil et le plagiat. Il démontre que le génie moderne est, dans tous ses détails, une réminiscence des ébauches de l'école grecque, à qui les moyens manquaient pour approfondir les sciences dont elle avait su découvrir tous les germes, notamment la théorie de Newton sur l'attraction, entrevue par Pythagore.)

Une école civilisée ayant à peine parmi ses élèves un dixième de passionnés désireux de la science, l'enseignement mutuel n'y est praticable qu'en ébauche, parce qu'on ne peut pas classer la

troupe en plusieurs échelles d'étudiants passionnés chacun dans leur degré, tant pour l'étude que pour la transmission.

Les antagonistes de cette innovation la dépeignent comme plagiat sur l'école de Pythagore; à supposer que ce soit l'ouvrage des modernes, c'est encore un sujet de honte pour eux; il leur faut donc 3000 ans pour pénétrer le moindre mystère de la nature, un procédé dont elle suggère l'idée à tout maître un peu surchargé d'écoliers ; et à peine ce procédé est-il mis en scène, qu'il cause quadruple scandale :

Il est dénigré comme inutile et dangereux;
Il est ravalé comme réchauffé de l'antiquité;
Il devient un levier de l'esprit de parti;
Il est l'objet d'un plagiat sur l'école lancastrienne.

Que de malfaisance dans les esprits civilisés ! que de lenteurs dans leurs inventions, que de scandale dans l'emploi qu'ils en font! Quel chaos d'impéritie et de vices dans cette gasconne société qui vante son progrès vers la perfectibilité ! Si elle connaissait les lois du mouvement social, elle saurait qu'en éducation, comme en tout, il faut d'abord conduire l'homme au premier but de l'attraction, au luxe interne et externe (Santé et richesse) ; or la classe qui reçoit le plus d'éducation est la plus ennemie du travail ACTIF en culture et manufacture, c'est aussi la moins robuste : elle manque donc les 2 voies de luxe, richesse interne ou santé, et richesse externe qui ne peut provenir que du travail productif. Dès lors les systèmes d'éducation civilisée sont tous aussi faux les uns que les autres. Quelques légères différences n'empêchent pas que tous ne tombent dans les fautes capitales que je viens d'énumérer.

La 8e notice, qui traite des 4 genres d'accords intentionnels, présente un contraste surprenant du mécanisme harmonien au mécanisme civilisé. Celui-ci, qui aurait grand besoin d'accords intentionnels pour contre-poids aux discordes qu'il engendre, ne produit aucun de ces accords ; tandis que l'harmonie crée ces accords à profusion, quoiqu'elle n'en ait pas besoin, ayant d'autres moyens suffisans pour concilier les prétentions ambitieuses.

La nature ici semble inconséquente au premier coup d'œil : elle prive de ressorts une société qui en a besoin, elle les prodigue à celle qui peut s'en passer. Est-ce une distribution vicieuse ? Non, elle est fort juste selon la règle du mouvement composé ou dualisé, chap. XXXI ; on y a vu que l'homme est fait pour le double bonheur ou le double malheur, et non pour le simple :

c'est en partie l'ignorance de cette règle qui a jeté les philosophes dans l'athéisme : on incline à suspecter Dieu, quand on ne connaît pas la cause de cette loi de mouvement composé ; la voici :

Dieu ayant créé les passions pour l'état sociétaire, qui durera sept fois plus que le chaos social, et ayant donné à l'ordre sociétaire la propriété de bonheur composé, miracles redoublés, chap. XXXI, l'ordre civilisé qui est le jeu subversif des passions doit opérer à contre-sens ; les ressorts, les 12 passions étant les mêmes dans l'un et l'autre état, ils ne peuvent manquer de produire un effet double en bien ou en mal. Si le malheur des civilisés n'était que simple, il s'ensuivrait que le bonheur des harmoniens ne serait que simple ; or il serait fâcheux que pour favoriser les temps malheureux, Dieu eût rédimé le bonheur des temps heureux qui dureront sept fois davantage.

D'ailleurs plus nos misères sont cumulées dans l'état civilisé, mieux le génie est avisé de son égarement et stimulé à chercher l'issue du labyrinthe. Si le malheur et l'injustice n'y étaient que médiocres et simples, on pourrait croire que cet ordre civilisé, est réellement perfectible, comme le persuadent les sophistes pour se dispenser d'en inventer un meilleur. Nous avons à nous préserver de cette erreur; et pour nous la faire apercevoir, il est utile que le malheur composé, ou double mal, soit le fruit constant de toutes nos réformes philosophiques.

En lisant le chap. XXIX, on a dû revenir des préventions civilisées contre le genre ambigu qui tient place dans les passions et caractères, comme dans les produits de tous règnes. On l'a méprisé de tout temps, on n'a dressé aucun tableau des ambigus ; et dernièrement un écrivain passant d'un extrême à l'autre, a voulu faire de l'ambigu un règne à part sous le nom de *psychodiaire ;* c'est une erreur : l'ambigu n'est pas un règne spécial, mais lien de tous les règnes ; de même que les transitions ne sont pas branche particulière d'un écrit, mais lien des diverses parties.

Une autre erreur où tombent les beaux esprits, est de ravaler le genre trivial (273), comme l'ambigu (250), et vouloir qu'on exclue des calculs de mouvement la partie triviale qu'ils accusent de n'être pas à la hauteur de la philosophie. Disons, plus exactement, que la philosophie n'est point à la hauteur du mouvement ; elle ignore la règle du *contact des extrêmes*, selon laquelle un système de preuves, en mécanique de passions, doit passer des effets les plus sublimes aux plus triviaux.

En théorie de mouvement il faut, non pas des fleurs académiques, mais de la justesse mathématique et de l'intégralité. Or la preuve n'est complète, intégrale, qu'autant qu'elle s'applique aux deux extrêmes et par suite aux degrés intermédiaires. Exclure le trivial, c'est raisonner comme un chirurgien qui ne voudrait pas opérer sur certaines parties du corps parce qu'elles sont triviales, ou comme un chimiste qui refuserait d'analyser les substances triviales. Il faut se garder de cette erreur des critiques parisiens qui m'ont blâmé de mettre en scène, *quand il le faut*, l'ambigu et le trivial, selon la loi de contact des extrêmes : si j'avais exclu de mes recherches ces deux genres, je n'aurais déterminé ni la corporation du vestalat, ni celle des petites hordes qui sont les deux ressorts les plus puissants en éducation naturelle, quoique leurs emplois tiennent à l'ambigu et au trivial.

Les littérateurs civilisés tombent en déraison sur tout ce qui touche aux questions de mouvement : ils n'ont sur ce sujet aucun principe fixe, aucune direction raisonnée; et comme le dit fort bien l'Évangile, *ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles.* (St. Mattii. Chap. XV.) Si on en doutait, il suffirait pour s'en convaincre, de la versatilité de leurs doctrines qui, après avoir prêché de tout temps le mépris des richesses, nous excitent aujourd'hui à l'amour du trafic.

Un journal (*Gazette de France*) a dénoncé avec raison la dépravation de la morale dont il dit : « elle s'est bien humanisée ! » douce, complaisante, elle ne nous enseigne plus à combattre, » mais à céder. » Ce serait bien le vœu de la nature qui veut que nous cédions à l'attraction, pourvu que ce bonheur s'étende à tous, dans un régime social où chacun ait la faculté de se livrer à l'attraction et où *tout soit lié*, selon le principe des philosophes qui enseignent que tout est lié dans le système de la nature, et doit être lié de même dans le système social.

Pour opérer ce lien, il faut que le peuple participe aux jouissances, qu'elles ne soient pas limitées à la classe riche : or que veut le peuple ? Il tient avant tout à la nourriture, à la bonne chère : j'ai prouvé (373, 374) que le monarque même ne peut pas être bien servi si le peuple ne l'est pas ; il fallait donc découvrir un ordre industriel (Séries passionnées) qui assurât ce genre de bien-être à toutes les classes, en proportion de leurs moyens pécuniaires ; un ordre qui établit le lien recommandé par la philosophie, et qui l'appliquât d'abord aux subsistances

du peuple, d'où on l'aurait étendu au régime des subsistances générales du globe (voyez III, 564), en y organisant le système lié et le mode composé, qui sont la nature de l'homme (Chap. XXXI).

Au lieu de proposer ces grands problèmes, nos moralistes professent le mépris du peuple et l'insouciance pour ses besoins, pour les fourberies commerciales dont il est victime. Ils ne songent qu'à s'introduire dans les salons de la finance : le veau d'or enchaîne à son char tout le monde savant ; nos philosophes dédaignent la gargotte morale, le brouet noir des Spartiates, les raves de Curius Dentatus et les ragoûts à l'eau de la citoyenne Phocion ; habitués maintenant aux volailles truffées des publicains, ils oublient que le peuple souffre et qu'il faut, pour le faire participer au bien-être, un système où *tout soit lié*, où le bonheur s'étende jusqu'aux dernières classes populaires.

J'ai observé cette règle de lien général dans les relations décrites aux sections III et IV ; j'y ai toujours fait marcher de front le beau et le bon : tous deux y sont liés sans cesse ; je n'y ai pas négligé les fleurs pour les pommes de terre, comme aux beaux jours de 1793, où l'on plantait moralement des pommes de terre au jardin des Tuileries ; je n'y ai pas non plus négligé les pommes de terre pour les fleurs, comme le font aujourd'hui nos perfectibiliseurs qui, sous prétexte de s'élever à la hauteur de la philosophie, veulent proscrire certaines fonctions qu'ils disent triviales, et dont l'absence fait avorter les fonctions nobles. Aussi voit-on les Parisiens aussi ignorants sur le beau que sur le bon : leurs parterres, tout remplis de pissenlits arborescents, sont aussi mal tenus que leurs potagers ; vandales sur la culture des fleurs qu'ils détruisent en automne quand elles pourraient durer encore un mois (surtout le souci), ils sont également vandales sur le soin des pommes de terre que la philosophie juge au-dessous de sa dignité. Ainsi tout est lié ; si on échoue sur le beau, on échouera sur le bon : c'est un écueil inévitable hors des Séries passionnées.

En conséquence, il faudra refaire l'éducation sur le beau comme sur le bon ; la morale veut n'occuper les femmes que du pot au feu, il faudra les habituer à l'appréciation des fleurs qu'elles ne connaissent point ; elles ne font cas que des roses, et leurs maris n'estiment que les choux ; de là vient que pour faire l'éducation harmonienne des pères et mères engagés dans la première pha-

lange, il faudra employer les champs de fleurs concurremment avec la *gastronomie* élevée au mode GASTROSOPHIQUE (258). Motivons cette préférence.

Quelles sont les branches de culture sur lesquelles la phalange d'essai pourra opérer ? Il en est neuf.

Grande culture, grains, vignes,

Fleurs et serres,	Bestiaux,
Vergers,	Colombiers,
Jardins,	Viviers et chasses,
Forêts,	

Cuisines et conserve.

La plupart de ces branches ne fourniront que peu ou point d'intrigues industrielles dans le début : on ne pourra pas encore s'occuper des forêts ; les vergers seront sans intérêt, à moins de transplantation indiquée au devis ; le grand bétail occupe trop de temps pour une phalange peu experte et qui doit créer promptement des intrigues actives ; la grande culture, graminées et vignes, aura le même inconvénient ; les viviers seront probablement réduits à peu de chose ; les fleurs et serres fourniront quelques amorces, mais le fort de l'attraction ne pourra porter que sur les jardins et les colombiers, deux objets qui se lient intimement avec le travail de cuisine et conserve : les 3 branches réunies tiennent à la gastronomie ; on ne pourra donc les intriguer vivement et promptement que par application des intrigues gastronomiques.

Je n'avais pas autant approfondi ce sujet, lorsque j'écrivis le *Traité* de 1822 : par déférence pour les préjugés de trivialité, j'insistai trop peu sur la nécessité de la gastronomie, ressort le plus efficace au début : je craignais que cette branche de théorie ne parût manquer de gravité ; je ne la produisais qu'étayée de calculs très-rigoureux, comme ceux de l'art. III, 135.

Aujourd'hui, après six ans d'observations qui ont mûri d'autant la théorie, j'insiste sur la nécessité de spéculer principalement sur la gastronomie appliquée aux travaux culinaires et agricoles; c'est le plus sûr moyen de faire éclore en peu de temps les attractions indutrielles.

Il faudra surtout désabuser les femmes, toutes prévenues contre cette passion, les façonner à l'amour de la table par les repas de corps et de fantaisie alternés, par les mélanges de sexe et les serviteurs aimables : une réunion de 10 à 12 hommes entre en gaîté si elle

voit le service du dîné fait par 2 ou 3 jolies filles ; le repas sera beaucoup moins gai si on le fait servir par 2 ou 3 béates.

Il faudra, dans la phalange d'essai, ménager de même aux tables de femmes un service de beaux jeunes gens, ce sera un moyen de plus pour ramener le sexe aux raffinements gastronomiques. Je parlerai des antiennes, qui sont un moyen très-puissant (9e notice) ; d'ailleurs la table plaira aux femmes par le choix de compagnies passionnément assorties au moyen des négociations faites jour par jour à la bourse. Les femmes n'auront plus l'ennui d'un comité mâle qui, à table, ne les entretient que de la charte, du budjet, du trois pour cent, des élections, du commerce et autres pesanteurs assommantes pour elles. Quand aux hommes et aux enfants, on ne sera pas en peine de les passionner promptement pour la gastronomie appliquée.

Il est encore de nombreux ressorts d'attraction industrielle qui influeront puissamment sur les femmes et les enfants ; tels seront, *à la culture*, les champs de fleurs cultivées, sous tente mobile, pour la parfumerie (143) et pour les graines (146) ; *aux ateliers*, une chance très propre à passionner les femmes, sera celle du travail de faveur, de bienveillance, de courtoisie, tel que celui de Céliante pour Bastien (248) ; la faculté assurée à chaque femme de travailler pour tel jeune homme, en passionnera bon nombre pour les fonctions qu'elles dédaigneraient sans cette amorce, et dont l'amour leur donnera le goût, l'initiative, pas le plus difficile à franchir.

Une conclusion à tirer des tableaux contenus dans les sections III et IV, c'est que plus le sexe mâle donne de liberté aux deux autres sexes, femmes et enfants, plus il est riche et heureux. On a vu qu'en harmonie un père est délivré du fardeau dispendieux nommé ménage, entretien de femme et enfants, frais d'éducation, de placement, dotation, etc. ; tout le monde est placé dans sa phalange même, à la culture, aux fabriques, aux sciences, aux arts, dont il tire d'amples bénéfices : le père n'a d'autre tâche que de féliciter ses enfants, sans dépenser une obole pour eux. Le produit, estimé aujourd'hui :

Enfant	1		Enfant	7	
Mère	1	devient	Mère	9	Différence de 7 à 28.
Père	5		Père	12	

Tel sera le fruit de la vraie liberté fondée sur l'essor de l'attraction. Les résultats en richesse et bonheur seront plus brillants en-

core, quand on pourra, au bout d'un demi-siècle, organiser l'amour et la paternité libres.

Entravé sur ces deux passions, l'état sociétaire ne sera point entravé sur l'ambition, qui nous paraît la plus indomptable de toutes. On verra en Ve section qu'elle est la plus flexible, et que rien n'est si aisé que de concilier César et Pompée, Bonaparte et Louis XVIII. C'est un problème qui doit répandre de l'intérêt sur la Ve section, à laquelle nous allons passer, et qui enseignera l'art d'établir d'autant plus de justice et d'harmonie sociale, que les ambitions seront plus insatiables de grandeurs et de richesses. Le problème peut sembler gigantesque aux yeux des philosophes, il n'est qu'un jeu d'enfant pour qui connaît la théorie du mécanisme *sériaire* des passions.

J'ai omis un préalable bien utile qu'il eût convenu de placer avant le procédé de répartition ; c'est le calcul des ralliements passionnels ou accords des seize antipathies sociales. J'ai expliqué un de ces ralliements, en traitant de la domesticité passionnée ; j'ai préludé sur quelques autres. On peut donc renvoyer l'ensemble du sujet à la 9e notice, et passer dès à présent au mécanisme de répartition, que le lecteur se lasserait d'attendre.

SECTION CINQUIÈME.

DE L'ÉQUILIBRE GÉNÉRAL DES PASSIONS.

NEUVIÈME NOTICE.

DE L'ACCORD EN RÉPARTITION.

CHAPITRE XXXIII.

De la classification des Séries.

Rien n'est plus aisé que de répartir en proportion du capital : c'est une opération purement arithméthique, bien connue de tout le monde ; mais la rétribution du travail et du talent, l'art de contenter chacun sur ces deux points est tellement ignoré, que tous les civilisés se plaignent d'injustice et passe-droits vexatoires sur l'une et l'autre dette. Il serait impossible de satisfaire ces deux prétentions, s'il fallait donner à chaque individu le produit *direct* de son travail dans une trentaine de séries et une centaine de groupes dont il est coopérateur : on serait obligé de vendre séparément chaque récolte, partager le montant d'un carreau de choux à plusieurs groupes qui l'ont soigné en exercice parcellaire: tel groupe en labourage, tel autre en plantation ou semis ; celui-ci en arrosage, celui-là en soins des grains. Ce serait une complication indéchiffrable ; il faut une méthode expéditive qui abrège, comme l'algèbre en comparaison de l'arithmétique.

Pour expliquer ce mécanisme de répartition abréviative, il faut enseigner d'abord à classer les séries selon leur degré d'importance et de droits à un dividende plus ou moins fort. Chaque série étant associée et non pas fermière de sa phalange, elle perçoit un dividende, non sur le produit de son travail spécial, mais sur celui

de toutes les séries; et sa rétribution est en raison du rang qu'elle occupe dans le tableau des fonctions, divisé en trois classes, *nécessité*, *utilité et agrément*.

Par exemple : telle série qui produit les graminées ne perçoit ni demi, ni tiers, ni quart du produit de ses grains recueillis : ils entrent dans la masse du revenu à vendre ou à consommer ; et si la série qui les a produits est reconnue de haute importance en industrie, elle est rétribuée d'un lot de 1er ordre dans la classe où elle figure. La série qui produit les grains est évidemment de la 1re classe dite *nécessité*; mais dans cette classe on peut distinguer environ cinq ordres de séries, et il est probable que celle qui produit les grains, froment, seigle, orge, avoine, maïs, etc., sera tout au plus de 3e ordre en échelle de nécessité ; car le travail de labour et celui de manutention du grain ne sont pas répugnants, et doivent être classés après les répugnants qui sont au 1er des cinq ordres de nécessité.

Le travail des Petites Hordes est le premier de tous ; vient ensuite celui de boucherie, où elles interviennent pour la partie fétide ou triperie. Les fonctions des nourrices, des pouponistes et des infirmistes étant répugnantes, doivent être classées avant celles du labour ; il en est de même des fonctions chirurgicales et médicales, ainsi que du travail des corvéistes : ces emplois comprennent plusieurs séries qui figurent en 1er ordre dans la classe de nécessité.

Répétons que ce n'est pas sur la valeur du produit qu'on règle les rangs, c'est sur l'influence d'un travail en mécanique d'attraction et d'harmonie : voici à cet égard, un problème sur lequel se tromperont tous les civilisés. Laquelle des deux séries de FLORICOLES OU FRUCTICOLES doit être placée avant l'autre? Chacun répondra que ce n'est pas un sujet de doute, que les fruits sont infiniment plus précieux que les fleurs; donc la grande série qui cultive les vergers, les espaliers, doit non-seulement être classée avant celle qui cultive les fleurs, mais celle des fructicoles doit être placée en catégorie d'utilité, et celle des floricoles en catégorie d'agrément qui est moins rétribuée. Ainsi opineront les civilisés : n'ayant pas besoin d'attraction industrielle, ni d'harmonie, ils n'en estiment pas les ressorts.

C'est juger au plus mal, et tomber dans double contresens; la série des vergers, des fructicoles, quoique infiniment productive, reste dans la catégorie d'agrément ; tandis que la série des flori-

coles qui produit à peine autant qu'elle coûte, passe en catégorie d'utilité : expliquons les motifs de ce classement, déduits des influences de l'attraction.

Les vergers, en harmonie, sont des séjours délicieux; leur soin est le plus récréatif de tous les travaux. Les rencontres des cohortes vicinales et les amours, dont je n'ai pas parlé, s'y joignent à mille autres amorces. Tout verger est parsemé d'autels de fleurs, entouré de cordons d'arbustes : le travail n'y exige guères de tentes mobiles, parce que les arbres en tiennent lieu. En ajoutant le charme spécial de cette culture, les rivalités émulatives, la réunion des sexes, le repas fort gai servi au castel à la fin de la séance, on pensera que sur 1000 personnes, il doit s'en trouver 990 en attraction pour le soin des vergers, au moins dans quelque branche : ce sera une série *infinitésimale* ou d'attraction générale, comme celle du poulailler (IV, 336).

La secte des fructicoles, abstraction faite de son produit, est donc la dernière en titres au bénéfice, parce qu'elle est la plus forte en dose d'attraction. D'autres sectes recourront aux expédients pour se renforcer d'attraction ; celle-ci ne cherchera qu'à diminuer l'intensité d'appât, et ralentir l'empressement général à s'y enrôler.

Quant à la secte des floricoles, elle est fort mal appréciée en civilisation. Si son produit a du charme, son travail n'en a guères ; il exige beaucoup d'assiduité, de connaissances, de soins délicats pour un plaisir de courte durée ; mais il est précieux pour façonner les enfants et les femmes aux exigences de la culture, aux études et aux raffinements agronomiques : et c'est pour en faire une école d'agriculture, que la nature donne ce goût des fleurs aux femmes et aux enfants. D'ailleurs le travail des vergers n'est pas en tous sens à portée des enfants, tandis que celui des fleurettes et même des grandes fleurs convient en tous points au bas âge. A ces titres, la série des floricoles sera placée en 2e catégorie, au rang d'utilité.

On peut juger, par ce parallèle des fruits et des fleurs, que les harmoniens, en appréciation de travail, se règlent sur des bases fort différentes de celles admises chez les civilisés ; et que la quantité ou valeur réelle du produit, qui serait parmi nous boussole exclusive d'estimation des travaux, ne le sera point dans l'état sociétaire.

Il placera au dernier rang l'industrie fructicole, qui est la plus

précieuse peut-être; car deux sexes d'harmoniens, les femmes et les enfants, vivront de fruits, soit crus, soit en compote, soit en marmelade, bien plus que de graminées. Nous en avons l'indice dans le bas prix actuel des sucres cultivés par des indigènes, comme en Indoustan. Le fruit allié au sucre est nourriture essentielle des harmoniens (III, 564) : le pain, substance commune, est un mets de civilisé, de goujat, quand il est pris pour base comme chez le peuple, et fabriqué en farines communes.

D'autre part, des fonctions qui nous semblent de pure superfluité, comme L'OPÉRA, seront en harmonie au 2e ordre de nécessité, immédiatement après les répugnantes. « Cependant, diront » les civilisés, on peut se passer d'opéra et non de boulangers ni de meûniers. » L'objection est juste quant à l'Ordre civilisé, qui n'est pas susceptible d'attraction industrielle ; mais on a vu, aux chapitres de l'éducation, que l'opéra est un des plus puissants ressorts pour former l'enfant à la dextérité, à l'unité en fonctions industrielles : sous ce rapport l'opéra est de 1re nécessité, et rétribué comme tel.

En définitive, le classement des séries est reglé selon les convenances générales, et non selon les produits. Posons plus régulièrement le principe : on estime leur priorité de rang, en raison composée des bases suivantes :

1° En raison directe de leur concours aux liens d'unité, au jeu de la mécanique sociale ;

2° En raison mixte des obstacles répugnants ;

3° En raison inverse de la dose d'attraction et d'engrenage que peut fournir chaque industrie.

1° *Titre direct :* LE CONCOURS A L'UNITÉ. Le but est de soutenir le lien sociétaire dont on obtient tant de richesse et de bonheur ; la série la plus précieuse est donc celle qui, *productive* ou *improductive*, concourt le plus efficacement à serrer le lien sociétaire. Telle est la série des Petites Hordes, sans laquelle tout le mécanisme de fusion des 3 classes et harmonie intentionnelle serait impraticable. Cette série est donc la 1re en *titre direct*, en concours direct aux liens d'unité ; elle est de même la 1re en titre mixte.

2° *Titre mixte* : OBSTACLES RÉPUGNANTS. Tel est le travail des mineurs, des infirmistes et des bonnes. L'obstacle purement industriel est souvent un sujet d'amusement, divers athlètes s'en font un jeu ; mais on ne peut pas se faire un jeu d'une répugnance

qui fatigue les sens, comme serait le curage d'un égoût, la descente dans une mine : on peut surmonter cette répugnance par point d'honneur, par esprit religieux, comme le font les Petites Hordes et les infirmistes; elle n'est pas moins lésion sensuelle, tandis que la fatigue simple et sans dégoût, comme celle d'un ouvrier qui monte sur des noyers et cerisiers, peut devenir amusette, plaisir réel. De là vient que l'ordre sociétaire n'estime et n'admet en priorité de rang que les fatigues répugnantes.

3° *Titre inverse* : Dose d'attraction. Plus un travail excite d'attraction, moins il a de valeur *pécuniaire* : dès-lors l'opéra et le soin des vergers devraient être deux séries de 3e classe ou agrément, car il n'est rien de plus attrayant dans les campagnes que le soin des arbres à fruit; et, dans les villes, que le tripot de comédie, les intrigues de coulisse : tous les gens riches aiment à s'y faufiler, même à titre d'actionnaires, au risque d'y perdre de bonnes sommes.

La série des vergers est renvoyée au 3e rang, à l'agrément, parce qu'elle n'a de mérite qu'en *titre inverse*, en forte dose d'attraction ; elle ne concourt pas plus à l'unité que les autres fonctions agricoles. Quant à la série de l'opéra, elle concourt à l'unité par des services exclusifs, par sa propriété de former l'enfant à toutes les harmonies matérielles. Cette série est donc précieuse à double titre, *en direct* et *en inverse;* elle doit prendre place au 1er rang dans la catégorie de nécessité.

C'est en combinant bien les trois règles ci-dessus, qu'on parvient à classer exactement les rangs de chaque série en prétentions au dividende pécuniaire alloué au travail. Du reste quelques erreurs sur ce point ne seraient pas un préjudice notable pour la phalange d'essai ; elle compensera ce défaut de méthode par la force des accords intentionnels (8e notice), par le noble orgueil de changer la face du monde et voir accourir les sages de toutes les régions pour admirer le germe de l'unité universelle. Observons que cette affluence de curieux rendra à la phalange d'essai une somme de 40 à 50 millions, à n'estimer le prix d'admission que cent francs par jour, subsistance aux frais de chacun.

Je dois redire que les erreurs sur le classement des séries ne préjudicieront point à l'accord collectif, car ces débats subalternes seront absorbés dans la passion générale d'unitéisme (chapitre XXXII), qui n'est pas connue des civilisés, et qui naîtra chez les harmoniens dès les premiers jours. Nos philosophes, qui croient

connaître toutes les passions, sont comparables à des enfants de dix ans qui, enchantés de leurs globules de marbre, pensent qu'à l'âge de vingt ans ils n'auront point de plaisirs plus séduisants. Juger des passions d'harmonie par les passions civilisées, c'est imiter un paysan qui, n'étant jamais sorti de son nid, croit que le clocher de son village est le plus beau clocher du monde, et que son curé est le plus savant homme de la terre. Quand ce paysan aura vu le monde, parcouru les capitales, il trouvera bien à décompter en fait de clochers et de savants.

Il en sera de même des passions futures, et surtout du LIBÉRALISME, dont on profane aujourd'hui le nom sans avoir aucune idée de la chose (*Voyez* Chap. XXXV). Parmi ces passions à naître, la principale sera l'*unitéisme* ou philanthropie réelle, fondée sur la plénitude, la réplétion de bonheur, le besoin de répandre autour de soi le charme dont on est pénétré. Nous voyons une ombre de cette passion dans les événements qui remplissent de joie une population entière. Lorsque Troie, après dix ans de siège, est enfin délivrée des assaillants, les Troyens sortent en foule, *panduntur portæ, juvat ire*: l'ivresse est telle, que les rangs se confondent; on se félicite réciproquement, on se redit les détails du siège. Ici étaient Achille et les Thessaliens; ici étaient les Dolopes. C'est vraiment l'instant de la fraternité rêvée par les moralistes; c'est une ombre de la passion unitéisme, fusion des classes, réplétion de bonheur qui régnera sans cesse chez les harmoniens, et qui aplanira tous les obstacles relatifs aux accords de répartition. D'ailleurs on va se convaincre que pour établir l'harmonie dans les partages, il suffit, comme je l'ai annoncé, de l'amour des richesses.

CHAPITRE XXXIV.

De l'accord direct en répartition, ou équilibre par la cupidité.

Enfin nous arrivons à l'objet principal, à l'effrayant problème d'établir une justice éclatante, une pleine harmonie dans le partage des bénéfices et une rétribution satisfaisante pour chacun, selon ses trois facultés industrielles *travail*, *capital* et *talent*. Ce prodige tient à élever la cupidité du mode simple au mode composé.

Voici le triomphe de la cupidité tant diffamée par les moralistes; Dieu ne nous aurait pas donné cette passion, s'il n'en eût pas prévu un emploi utile en équilibre général. Déjà j'ai prouvé que la gourmandise, également proscrite par les philosophes, devient voie de sagesse et d'accords industriels dans les Séries passionnées. On va voir que la cupidité y produit le même effet, qu'elle y devient voie de justice distributive, et qu'en créant nos passions, *Dieu fit bien tout ce qu'il fit.*

L'homme civilisé ne trouvant son bénéfice que dans la rapine et la rapacité, il doit s'abandonner à ces vices tant qu'on ne sait lui créer d'autres stimulants de justice que l'honneur d'être philosophe, d'obéir à Sénèque et Diogène : ce ne sont pas là des contre-poids à la cupidité. Il est connu que le monde n'estime que la fortune acquise *per fas et nefas ;* qu'on n'a que raillerie et duperie à recueillir en pratiquant l'équité; dès lors le civilisé s'en garde comme d'un piège. Il faut donc, pour l'y rallier, un régime où l'individu trouve son bénéfice personnel dans la justice distributive ; il ne la pratiquera qu'à cette condition. Les harmoniens seront justes en répartition, parce que l'équité leur vaudra bénéfice, honheur et plaisir; puis elle procurera mêmes avantages à la masse, qui aujourd'hui est froissée en tout sens par les prétentions individuelles: notre cupidité est donc *simple*, *égoïste*, étrangère aux intérêts de nos voisins; elle deviendra COMPOSÉE quand elle servira leur intérêt et le nôtre à la fois. Examinons :

Si chacun des harmoniens était, comme les civilisés, adonné à une seule profession, s'il n'était que maçon, que charpentier, que jardinier, chacun arriverait à la séance de répartition avec le projet de faire prévaloir son métier, faire adjuger le lot principal aux maçons, s'il est maçon; aux charpentiers, s'il est charpentier, etc. Ainsi opinerait tout civilisé; mais en harmonie où chacun, homme, femme ou enfant, est associé d'une quarantaine de Séries, exerçant sur l'industrie, les arts, les sciences, personne n'a intérêt à faire prévaloir immodérément l'une d'entre elles; chacun, pour son bénéfice personnel, est obligé de spéculer en sens inverse des civilisés, voter sur tous les points pour l'équité. Décrivons d'abord ce mécanisme en action, j'en expliquerai ensuite la théorie.

Je distingue en générales et spéciales les impulsions qui entraînent tout harmonien à l'équité.

1° *Impulsions générales* appliquées aux 3 facultés, capital, travail et talent : Alcippe est un des riches actionnaires; telle

somme dont il tirait en civilisation 3 à 4 0/0 (revenu des domaines), lui rendra dans la phalange 12 à 15 0/0, selon les aperçus d'inventaire, si l'on parvient à s'accorder en répartition. Il lui importe donc d'opiner pour la justice distributive, et de repousser toute mesure qui léserait une des trois facultés. Si à titre de fort capitaliste il veut faire allouer moitié du produit aux *capitaux*, par exemple : capital 6/12, travail 4/12, talent 2/12, les 2 classes nombreuses qui n'ont à percevoir que sur les deux autres facultés, *travail* et *talent*, seront mécontentes : l'attraction se ralentira, le produit et les accords diminueront, et dès la 3e année le lien sociétaire se dissoudra. Alcippe voit que pour son intérêt même il faut fixer la répartition comme il suit : capital 4/12, travail 5/12, talent 3/12. Calculée sur ce pied, elle donnera encore à Alcippe un revenu quadruple de celui qu'il avait en civilisation ; elle garantira en outre le contentement des deux classes peu fortunées et le maintien du lien sociétaire. Alcippe incline d'autant mieux pour cette justice, qu'il a lui-même bon nombre de lots à percevoir, dans diverses séries, sur le capital et le talent ; car les plaisirs, tels que chasse, pêche, musique, art dramatique, soin des fleurs, des volières, sont payés comme le travail des champs et des vignes. En outre, il a formé beaucoup de liaisons amicales avec la classe des non capitalistes ; il la protège, il veut que justice lui soit rendue.

Dans ce cas, la cupidité qui l'aurait poussé à voter un lot de moitié pour le capital, se trouve contre-balancée par deux impulsions honorables ; ce sont : l'affection qu'il a conçue pour les divers sociétaires des séries qu'il fréquente, et où il a de plus des lots de travail et talent à percevoir, puis la conviction de trouver son intérêt dans l'intérêt collectif, dans le contentement de la phalange entière, dans le progrès de l'attraction industrielle, source de richesses à venir.

Ainsi l'impulsion véhémente, celle de cupidité qui aujourd'hui pousserait aux prétentions outrées, rencontre ici deux contrepoids qui la maintiennent dans la juste mesure, dans la voie d'équilibre et de justice satisfaisante pour les 3 facultés et les divers individus. Ce bel accord de passions est calqué sur la propriété fondamentale des séries mathématiques, *égalité de la somme des extrêmes, au double du terme moyen* (Dans la série 2, 4, 6, deux fois 4 équivalent à 2 et 6).

Analysons mêmes contre-poids, même équilibre, dans les impulsions de la classe pauvre.

Jeannot n'a point de capitaux, point d'actions; opinera-t-il à favoriser la faculté de travail aux dépens du capital ou du talent? faire adjuger en proportion de

travail 7/12, capital 3/12, talent 2/12?

Ici l'impulsion dominante est pour favoriser le travail, au préjudice des deux autres facultés, capital et talent. Tel serait l'avis de tout civilisé pauvre; le paysan dit : *c'est moi qui produis tout* ; il croit de bonne prise tout ce qu'il vole au seigneur qui, de son côté, se croit en droit de tout ravir au paysan. Tel est l'équilibre des passions dans l'état civilisé, une lutte de pillage et d'astuce, nommée perfectibilité.

En harmonie, le pauvre Jeannot pensera bien différemment. Sa plus forte impulsion est de favoriser le travail, puisqu'il n'a rien à prétendre sur les dividendes alloués au capital; mais deux autres impulsions viennent contre-balancer cet essor brut de la cupidité : Jeannot a des lots à prétendre sur le talent; il brille dans certaines parcelles de divers travaux, il lui convient que le talent conserve ses droits. D'autre part, il connaît l'importance des capitalistes dans une phalange, les avantages que le pauvre tire de toutes leurs dépenses, la participation aux spectacles gratuits, aux voitures et chevaux, aux repas de corps, aux dessertes de tables riches, aux adoptions industrielles pour ses enfants; lors même qu'il ne saurait pas apprécier le fruit de toutes ces chances de bénéfice, il l'apprendrait dans la compagnie des 40 groupes qu'il fréquente : les corporations ne se trompent pas sur leurs intérêts.

Ces deux impulsions disposent Jeannot à ménager le talent et le capital, et à se réduire de 7/12 à 5/12 sur le lot du travail; réduction qui, tout balancé, tourne à son avantage; car il ne peut être heureux qu'en soutenant la phalange et l'attraction, qui péricliteraient du moment où le capital et le talent seraient mal rétribués. Ici la cupidité brute, la passion dominante qui chez nous absorberait tout, se trouve pondérée par deux contre-poids, deux impulsions favorables au talent et au capital, facultés sur lesquelles Jeannot a le moins de prétentions. C'est, comme chez Alcippe, l'influence de deux forces extrêmes balançant la double influence de la force moyenne. Les harmoniens des trois classes, riche, moyenne ou pauvre, sont constamment entraînés

à ces vues de justice, par impulsion de deux intérêts collectifs luttant contre la rapacité déraisonnée qui, chez les civilisés, ne rencontre aucun contre-poids, aucune chance de bénéfice fondée sur le soutien de l'intérêt général, sur la justice distributive.

J'insisterai, dans les 2 chapitres suivants, sur ce penchant de tout harmonien pauvre à soutenir la classe riche et le lot de capital; je donnerai, sur cette impulsion, des preuves irrécusables. En attendant, observons que le pauvre, en harmonie, a de nombreuses chances de fortune : il n'est point découragé comme nos salariés qui n'entrevoient aucun moyen de s'élever au rôle de maître; il a l'espoir de voir ses enfants parvenir à de hautes dignités, par la science, le talent, la beauté, les alliances monarcales; il a une petite fortune croissante du fruit de ses économies que la caisse d'épargne reçoit écu par écu; il ne fait pas de dépense, parce qu'il est bien nourri et bien vêtu aux frais de la phalange qui lui fournit tous les habits de travail, et trois uniformes de parade pour les trois saisons; il ne songe pas comme nos ouvriers à fréquenter la guinguette et le cabaret, parce qu'il trouve à ses cinq repas excellente chère, vins à option, joyeuse compagnie; dès-lors il économise, et place en coupons d'actions tout le bénéfice qui lui reste après le paiement de son compte de frais; il est petit propriétaire, il a l'esprit de propriété, le droit de vote en divers conseils, et de suffrage en toutes élections; il ne peut donc pas ressentir d'aversion pour les riches qu'il fréquente, dont il a sans cesse à se louer, et dont il espère devenir l'égal. Sans cet espoir d'avènement à la fortune, la vie devient un fardeau pour l'homme.

2° *Impulsions spéciales :* Analysons maintenant l'équilibre de cupidité dans les détails. Philinte est membre de 36 séries qu'il distingue en trois catégories, A, B, C; dans les 12 séries de l'échelle A, il est ancien sectaire, expérimenté, tenant l'un des premiers rangs en importance et en droits au bénéfice. Dans les 12 séries C, il est nouveau sectaire, peu exercé, ne pouvant espérer que de faibles lots; et dans les 12 de l'échelle B, il est en moyen terme d'ancienneté, de talent et de prétentions. Ce sont trois classes d'intérêts opposés, stimulant Philinte en triple direction et le forçant, par cupidité et par amour-propre, à opter pour la stricte justice.

En effet : s'il y a fausse estimation du mérite réel de chaque série, Philinte sera lésé, d'abord sur les dividendes à recueillir

dans les 12 séries où il excelle, et où il a droit aux plus fortes parts; en outre, il sera piqué de voir leur travail et le sien mal appréciés. A la vérité, cette injustice pourra favoriser les 12 séries C; mais comme il n'est que subalterne, rétribué de faibles lots, il ne serait pas compensé des réductions à éprouver sur les 12 séries A, où il obtient les lots supérieurs. D'autre part il ne veut pas qu'on ravale les séries C, où son penchant l'a enrôlé récemment; il estime et protège leur industrie; il les soutient par amitié cabalistique et par amour-propre. Quant aux 12 séries B, où il est sectaire de moyen rang, obtenant des lots moyens, il convient à ses intérêts qu'elles aient ce qui leur est dû, sans empiéter sur les catégories A et C.

Sous tous les rapports, il se trouve entraîné à vouloir l'exacte justice en répartition; elle est l'unique moyen de satisfaire à la fois son intérêt, son amour-propre et ses affections. Ajoutons une preuve de détail.

S'il parvenait à faire favoriser les 12 séries A, où il perçoit de forts dividendes, il serait dupe; l'injustice, dans l'état sociétaire bien organisé, tourne au détriment de son auteur; je le démontre.

Les 12 séries A sont de 3 ordres: environ 4 de *nécessité*, 4 d'*utilité*, 4 d'*agrément* (ch. XXXIII); or, si Philinte réussissait à faire dominer la faveur, il ne pourrait pas l'étendre aux trois ordres de nécessité, utilité, agrément, mais seulement à l'un des trois; dès-lors, obtenant du gain sur 4 de ces 12 séries A, il perdrait d'autant sur les 4 de l'ordre opposé, et ne gagnerait rien sur les 4 moyennes. Il n'aurait aucun bénéfice réel sur l'ensemble des 12; il ne recueillerait de cette injustice que le déshonneur, la défiance générale et la perte de tous les suffrages pour divers emplois lucratifs qui sont très-nombreux. La défaveur de l'opinion est très-préjudiciable à un harmonien; elle est indifférente à un civilisé, car les places lucratives ne sont pas électives, et quand elles le seraient, ce ne serait pas l'honnête homme qui les obtiendrait en civilisation, où la masse électorale est toujours le jouet des intrigues.

Le besoin de justice distributive existera donc dans les détails comme dans l'ensemble de la répartition. Le régime des séries passionnées est un mécanisme qui *sue la justice*, et qui transforme en soif de justice le prétendu vice nommé *soif de l'or*. Nos passions deviennent toutes bonnes, si on les développe dans

l'ordre sériaire auquel Dieu les destine; mais ce développement doit être conforme aux règles d'engrenage (établies chap. V et VI, et notice 7e). Si on observe bien ces règles, il arrivera que chaque individu sera attiré dans une masse de séries bien échelonées en tous sens, en nécessité, utilité et agrément; qu'il y figurera en échelle de rôles, expérimenté dans un tiers, novice dans un 2e tiers, et mixte dans un 3e tiers; une fois engrené de cette manière, il ne ressentira que des impulsions de justice, tant sur l'ensemble que sur les détails de répartition aux 3 facultés, capital, travail et talent.

C'est pour atteindre ce but que la sollicitude des fondateurs devra se porter sur les moyens d'engrenage des passions : mes instructions à cet égard seront suffisantes si on les suit exactement, si on consent à ne point lésiner sur les frais de semailles d'attraction, sur les moyens de variété fréquente en fonctions, et d'enrôlement à un grand nombre de séries. Il faut que chacun soit entraîné à les parcourir successivement, à quitter une série pour entrer dans une autre, en restant sociétaire émérite, et adjoint auxiliaire aux séries quittées.

La méthode, pour répartir aux groupes d'une série et aux membres d'un groupe, est la même que pour répartir aux classes et aux ordres de séries; le mouvement étant, selon l'idée de Schelling (pe 14), *miroir de lui-même en tout sens*, *analogie universelle.*

Le lot de talent, borné à 3/12 et peut-être 2/12, est encore très copieux, parce qu'il y a dans chaque branche d'industrie une masse de sectaires novices et dépourvus de titre aux lots de talent: leur nombre est au moins d'un tiers en chaque fonction, souvent moitié; ce qui assure une forte part à l'autre moitié, seule rétribuée en talent. Les lots de travail ne présentent pas cette chance; car tout sectaire d'un groupe y travaillant du plus au moins, a droit à une part quelconque. C'est pourquoi le travail mérite au moins 5/12 du bénéfice; et il est douteux si on ne l'élèvera pas plus haut, selon le rapport: *Travail* 3/6, *Capital* 2/6, *Talent* 1/6.

On peut déjà entrevoir que nos passions sont les rouages d'une mécanique où règne la justesse mathématique. Je n'ai point eu recours aux systèmes pour surmonter la difficulté en répartition, je me suis borné à appliquer au jeu des passions: les règles élémentaires de mécanique et d'arithmétique, la *balance* et la *série*,

ce qui est la même chose ; car la balance est, comme la série, un accord de deux forces extrêmes faisant contrepoids à la double force moyenne. Si chacune des balances doit porter un quintal, il faut que le fléau puisse porter deux quintaux.

Les détracteurs prétendent que ma théorie repose sur des idées extraordinaires, bizarres, abstruses. Qu'y a-t-il de plus ordinaire que les théorèmes élémentaires de mathématiques? Le calcul de la mécanique des passions sera étayé en tous sens de ce genre de preuves; la nouvelle science de l'attraction passionnée est dans tous ses détails coordonnée aux mathématiques; les passions, lorsqu'on les distribue par séries, sont les mathématiques en action ; par exemple : les propriétés des 4 courbes élémentaires, nommées sections coniques, sont très-exactement les types des propriétés des 4 groupes distingués en mode majeur et mineur :

MAJEUR.	Amitié,	*cercle,*	MINEUR.	Amour,	*ellipse,*
	Ambition,	*hyperbole.*		Paternité,	*parabole.*

En conséquence, ma théorie, loin de tomber dans l'esprit systématique, est au contraire la première et la seule qui ait évité ce vice, et rallié l'étude des passions à des principes puisés dans la nature. Elle ouvre enfin la voie de ces équilibres si vainement rêvés par la philosophie; car on a vu ci-dessus, dans le mécanisme de répartition, la propriété :

D'absorber la cupidité individuelle dans les intérêts collectifs de chaque série et de la phalange entière, et d'absorber les prétentions collectives de chaque série, par les intérêts individuels de chaque sectaire dans une foule d'autres séries.

On peut réduire ce brillant effet de justice à deux impulsions, dont l'une milite en raison directe du nombre de séries que fréquente l'individu, et l'autre en raison inverse de la durée des séances de chaque série.

1° *En raison directe du nombre de séries fréquentées.* Plus ce nombre est grand, plus l'individu se trouve intéressé à ne point les sacrifier toutes à une seule, mais à soutenir les droits de 40 compagnies qu'il chérit, contre les prétentions de chacune d'entre elles.

2° *En raison inverse de la durée des travaux.* Plus les séances sont courtes et rares, plus l'individu a de facilité à s'enrôler dans un grand nombre de séries, dont les influences ne pour-

raient plus se contrebalancer, si l'une d'entre elles, par de longs et fréquents rassemblements, absorbait le temps et la sollicitude de ses sectaires et les passionnait exclusivement.

Dans ces équilibres de mécanisme des séries, observons que la boussole est UNE; c'est toujours la déférence rigoureuse au vœu des trois passions rectrices, développées de manière à se satisfaire l'une par l'autre : la *Papillonne*, par la plus grande variété possible en fonctions attrayantes ; la *Cabaliste*, par le classement trinaire des intrigues de séries (63), leur contraste méthodiste, et l'échelle bien nuancée des espèces et variétés ; la *Composite*, par le double charme, les miracles redoublés, d'où naît le bonheur composé (282). *Voyez* le Chapitre d'une journée de bonheur, 10e notice.

Je n'ai décrit dans ce chap. 34 que l'équilibre direct ; il sera un peu incomplet la 1re année : le défaut d'expérience et les lacunes d'attraction causeront quelques irrégularités ; mais la force des accords intentionnels y suppléera amplement, et l'on arrivera, au bout de deux ans, à des données expérimentales et certaines sur tous les détails relatifs à l'accord en répartition. Les moyens qu'on vient de lire sur l'accord direct, ont besoin de deux appuis qu'on va trouver dans les deux chapitres suivants, où je traite de l'équilibre indirect et des ralliements d'antipathies.

CHAPITRE XXXV.

De l'accord inverse en répartition, ou équilibre par générosité.

DISTINGUONS les deux accords direct et inverse. L'accord par cupidité est DIRECT, parce qu'il naît de la 1re passion qui dirige l'homme en partage de bénéfices ; il naît de l'impulsion d'égoïsme que les idéologues nomment le MOI, sur lequel ils asseient leurs systèmes, Ce *moi*, cet égoïsme, est très odieux en civilisation, où il ne pousse qu'à la rapine et à l'injustice.

Nos sciences métaphysiques ont illustré ce *moi égoïste*, au lieu de chercher à lui subsister un *moi équitable*. Tel est leur usage : vanter chaque vice dominant pour se dispenser d'en trouver le remède. Quand on encense l'anarchie commerciale et mensongère, on peut bien faire *par système* l'apologie de l'égoïsme.

Venons à l'accord *indirect* en répartition. La nature ne se

borne jamais à un seul ressort en équilibres ; la générosité qui va fournir le 2e ressort, donnera un accord opposé à l'impulsion naturelle qui nous fait désirer la plus forte part, ou tout au moins la portion due à notre industrie.

Je vais traiter d'un sentiment généreux qui, fondé sur ce que les réunions de travail ont été des séances de plaisir, excite le riche sociétaire à refuser ce qui lui est dû pour coopération à ces séances. On verra naître de cette impulsion des accords magnanimes et géométriquement disposés, ainsi que les précédents. C'est l'application du fameux théorème newtonien sur l'équilibre de l'univers, en raison directe des masses, et inverse du carré des distances.

Je vais décrire cet accord dans un petit groupe de 10 individus : A, B, C, D, E, F, G, H, J, L. Je les suppose exerçant en culture de fleurs : leur travail a été rétribué à 216 fr. d'où résultent les lots suivants, provenant du travail seulement et non du capital ni du talent, qui forment deux lots à part :

A. opulent,	28 fr.	F. géné,	36 fr.
B. riche,	32 fr.	G. pauvre,	40 fr.
C. aisé,	24 fr.	H. enf. pauv.	12 fr.
D. moyen,	20 fr.	J. enf. nov.	8 fr.
E. juste,	16 fr.	L. aspirant,	0 fr.

A et B, quoique opulents, obtiennent des lots copieux; ce n'est point par faveur, les plus riches sont quelquefois ceux qui ont le plus travaillé et le plus mérité ; tout se faisant par passion, ce n'est pas le besoin qui est mesure du travail.

A et B, gens fortunés, déclarent qu'ils s'en tiennent au revenu de leur capital et qu'ils ne veulent pas être payés pour un travail fait par plaisir avec des amis qui servent leur culture favorite ; ils n'acceptent que le *minimum* ou 8e de leur lot, car l'usage défendra de refuser le tout. Ce *minimum* est 4 fr. ; il reste de ces lots deux sommes de 24 et 28 à distribuer, = 52.

C et D opinent dans le même sens ; mais, moins riches, ils se bornent à recevoir moitié. Reste deux sommes de 12 et 8 à répartir, = 20 + 52, total 72, qui tourneront au profit des sociétaires pauvres, dans la proportion suivante ; E, 24 : F, 18 : H, 12 : J, 9 : L, 9, d'après scrutin.

Il résulte de cette générosité que les gens pauvres, lorsqu'ils ne se sentent pas fondés à obtenir les lots supérieurs, aiment à

les faire allouer aux riches; car ces lots reviendront indirectement aux pauvres et à leurs enfants. On voit qu'ici les enfants H et J, que je suppose pauvres, obtiennent deux lots de supplément, 12 et 9 fr., sur la portion abandonnée par les riches. L'aspirant L en reçoit de même une petite part dont il peut avoir besoin. En supposant qu'un enfant pauvre obtienne dans une trentaine de groupes ce supplément d'environ 12 fr., ce sera 360 fr. en sus de ses bénéfices, et trente motifs pour le père de s'affectionner aux riches.

La principale part est donnée à G, sectaire qui ne tient qu'un rang médiocre en industrie; c'est un lot de faveur, usage d'harmonie; on y tient à se livrer à ses passions, en dépit de la morale : un groupe, une série, ont toujours favori ou favorite. Je suppose que G est une fameuse vestale, ornement de la contrée, les riches A et B se plaisent à l'attirer à leur travail préféré, les pauvres l'aiment également; tous les groupes la recherchent. Peut-être ne lui revenait-il qu'un lot de 24 fr., on lui donne celui de 40; mais les riches A et B, satisfaits de cette déférence, abandonnent d'autant mieux leurs lots dont les pauvres tirent 72 fr., en compensation de 16 qu'ils ont cédé à la vestale Galatée. La faveur, aujourd'hui source d'injustice, devient en harmonie une des plus fécondes sources d'accords; aussi établira-t-on en tous degrés des sceptres de *favoritisme*, en masculin et féminin, depuis le bas degré qui ne comprend qu'une phalange ou canton, jusqu'au degré 13e qui est l'omniarchat du globe.

On peut voir au traité (IV, 496), cette répartition indirecte exposée plus amplement, et appliquée à un groupe de 30 personnes qui fournit des accords plus variés, mieux échelonés; mais il suffit de ce petit nombre de 10 pour analyser le mécanisme indirect en répartition.

Examinons maintenant la partie géométrique de cet équilibre. Si les plus riches sociétaires ont voulu recueillir le moindre lot possible; si loin de prétendre à la plus forte part, en raison de leur fortune, ils abandonnent ce qui leur échoit en sus du *minimum*, il en résulte qu'ils tendent au luxe, au bénéfice, *en raison inverse des distances de capitaux*, car ils possèdent la plus forte part des capitaux actionnaires; s'ils ne veulent accepter en lot de talent que la plus faible part de bénéfice, leur tendance au luxe est, *sur ces deux points, talent et travail*, en raison in-

verse des distances de capitaux : c'est l'une des deux conditions d'équilibre indirect en répartition.

L'autre condition est de tendre au luxe (1er foyer d'attraction 47) *en raison directe des masses de capitaux*. Sur la somme de 4/12 qui sera répartie aux capitaux, les riches actionnaires percevront d'autant plus qu'ils ont plus d'actions, les moyens et les pauvres ne concourant que pour peu au partage de ce lot ; les riches, *sur ce point*, tendent au luxe *en raison directe des masses* ; plus ils sont opulents, plus ils bénéficient. Cette 2e condition forme le contrepoids à la 1re, et toutes deux réunies constituent l'équilibre INDIRECT de répartition conforme à celui du monde sidéral.

Dans tout le système de la nature, les équilibres s'opèrent par le concours de forces opposées qu'on nomme en physique centripètes et centrifuges ; l'équilibre de répartition a de même son impulsion *centripète*, celle de la cupidité, et son impulsion *centrifuge*, celle de la générosité. (Loi d'analogie, page 14.)

Nous voyons l'effet contraire dans tout le mécanisme civilisé, où règne l'absence d'impulsions contrastées. L'homme riche tend et arrive au bénéfice, en raison DIRECTE des masses et DIRECTE des distances de capitaux ; car dans toute entreprise où le riche intervient à la fois de ses capitaux et de son travail, comme dans une maison de commerce, une régie de banque publique, enfin dans toute société d'actionnaires, celui qui coopère des deux manières, par gestion active et versement de fonds, veut non-seulement un dividende proportionnel à sa masse d'actions, ce qui est fort juste, mais il veut encore une levée ou traitement plus fort que celui des commis sans capitaux, à qui pourtant il laisse les plus pénibles fonctions.

Il tend donc au bénéfice en raison DIRECTE de *la masse de capitaux*, et DIRECTE des *distances de capitaux* ; ce qui constitue l'absence de contrepoids, la subversion du principe d'équilibre indirect, opéré par générosité. Il résulte de ce vice, que le mécanisme civilisé ne peut produire que des monstruosités, que des fourmilières d'indigents à coté de quelques fortunes colossales : aussi, à la honte de nos verbiages de balance, contrepoids, garantie, équilibre, ne voit-on qu'indigence, fourberie, égoïsme et duplicité d'action.

L'accord que je viens de décrire, la générosité qui excitera les gens riches à renoncer aux 7/8 de leurs dividendes en travail et

talent, et les gens moyens à renoncer à 1/2 de leur lot; cet accord, dis-je, sera traité de vision romantique, si on veut en juger d'après les mœurs actuelles. Je réplique à ces doutes que je n'ai pas encore fait connaître les ressorts de cette générosité. D'avance j'ai réfuté l'objection de romantisme, en disant que l'accord *direct*, celui de la cupidité (chap. précédent), suffira à la 1re génération d'harmonie et même à la 2e; je n'en dois pas moins décrire l'accord de générosité, ou accord indirect, pour expliquer en plein le mécanisme sociétaire. On ne pourra établir ce 2e accord qu'à l'époque où le genre humain passera aux harmonies d'amour libre et paternité libre, d'où naîtront les séries *puissancielles* et *mesurées* : expliquons ces mots.

On connaît en mathématiques deux sortes de séries.

Les arithmétiques: 2, 4, 6, 8, 10, 12, 14, 16.

Les géométriques: 2, 4, 8, 16, 32, 64, 128, 256.

La 2e est *puissancielle*, parce qu'elle est formée de termes qui sont multiples du 1er; dans l'autre, les termes ne sont qu'addition du 1er. La 2e est donc de nature supérieure, comme seront les séries qui réuniront les accords mineurs d'amour libre et paternité libre, aux accords majeurs d'amitié et d'ambition, auxquels l'âge impubère est limité.

Lorsqu'on pourra réunir les accords majeurs aux mineurs, combiner le jeu des uns et des autres, les faire intervenir cumulativement dans la répartition, ils donneront en tous sens les harmonies indirectes décrites dans ce chapitre, et qui, romantiques selon les mœurs actuelles, seront bienséance obligée et passionnée chez les générations parvenues à la pleine harmonie.

Les séries *mesurées* dont je ne traite pas dans cet abrégé, ne s'établiront, comme les *puissancielles*, que lorsqu'on pourra développer combinément les accords mineurs avec les majeurs.

On pourra élever sur cet accord indirect plusieurs objections, entre autres celle de défaut apparent d'analogie mathématique, en disant qu'ici l'équilibre est en raison *inverse* des distances, et non pas *inverse du carré* des distances. J'ai prouvé au Traité que cette anomalie apparente est une régularité selon l'échelle des créatures. (*Voyez* IV, 514, le chapitre qui répond à cette objection et à d'autres.)

Il reste à parler du lot distinct qu'on affecte au talent; c'est un avantage considérable pour les vieillards peu fortunés, qui sont toujours expérimentés dans diverses branches et précieux dans

la direction des travaux, où les jeunes sectaires ne peuvent pas avoir acquis de connaissances notables. L'industrie du talent qui doit établir la balance entre les bénéfices de capital et de travail, n'est parmi nous qu'un marche-pied pour l'injustice, parce que chaque agent supérieur s'attribue les connaissances qu'il emprunte de son TEINTURIER, d'un subalterne pauvre.

Ce 2e mode de répartition, l'accord par générosité, ou accord indirect, est le ressort le plus efficace pour établir l'intimité des classes riche et pauvre; elle est à tel point, qu'un monarque, en harmonie, sourirait de pitié si on lui proposait une garde. Ceux qui l'entourent sont tous ses gardiens de cœur et sans aucune solde; ils l'escortent dans le cérémonial auquel il préside; il a donc sans frais et par pure affection, ce que les monarques civilisés ne peuvent se procurer à aucun prix, la sûreté personnelle: nos rois civilisés ne se croient pas en sûreté au milieu de leurs sujets, ils s'entourent d'étrangers stipendiés, et sont encore fréquemment assassinés.

C'est par l'extrême inégalité des fortunes, qu'on arrive à ce bel accord de générosité : il suffirait d'une ombre d'égalité, d'un rapprochement de fortunes, pour empêcher ce genre d'accord : aucun homme de moyenne richesse ne donnerait l'impulsion en abandon de ce qui excède le lot de *minimum;* il faut, pour cet acte bienveillant, des sociétaires assez satisfaits du revenu considérable qui leur échoira en dividende alloué aux actions. Ainsi, en dépit des diatribes morales contre les grandes fortunes, la phalange où les inégalités de fortune seront les plus grandes et les mieux graduées, sera celle qui atteindra le mieux à la double harmonie de cupidité et de générosité. Combien la pauvre morale était loin de pénétrer ce secret de la nature sur l'harmonie de répartition, comme sur toutes les autres harmonies dont celle-ci est la base!

A la suite de cette solution sur le problème principal d'harmonie sociétaire, je suis fondé à m'élever contre les détracteurs qui prétendent que ma théorie est bizarre, incompréhensible; on voit qu'au contraire elle est partout exempte d'arbitraire, et appliquée aux théorèmes géométriques, fort intelligibles pour eux, s'il faut les en croire : on ne doit pas s'étonner que cela paraisse bizarre à des écrivains qui, dans toutes leurs conceptions sociales, n'ont pour règle que leur fantaisie, pour ressort que la contrainte fardée du nom de loi. Lequel est l'interprète présumable de la

nature, lequel est digne de confiance et d'essai, ou de leur science qui, procédant par violence légale, n'engendre que pauvreté et fausseté, ou de la mienne qui procède par la liberté et l'attraction, et qui borne à un canton d'une lieue carrée, l'essai que ces sophistes veulent toujours étendre à un empire entier, pour n'aboutir souvent qu'à le baigner dans le sang, au lieu du bonheur dont on l'a leurré? Ici on ne peut craindre aucun leurre, puisque le pis-aller d'un essai des Séries passionnées serait de doubler le produit par un concours de moyens vraiment neufs, tels que les courtes séances, l'exercice parcellaire, les échelles cabalistiques, l'attraction industrielle qui naît de ces 3 ressorts combinément employés, l'extension de la mécanique, l'emploi opportun des sexes, les économies incalculables de ce nouvel ordre, et le perfectionnement qu'il garantit en tous genres de produits.

Tâchez de vous concilier avec vous-mêmes, philosophes! vous vantez Newton comme le premier des génies modernes, parce qu'il a commencé, le calcul de l'attraction, en se bornant à une branche; pourquoi déprimer l'homme qui continue ce calcul, et qui l'étend du matériel au passionnel, branche bien autrement utile que celle qu'a traitée Newton.

Vos encyclopédistes vantent la série et prennent pour devise, *tantùn series juncturaque pollet* : ils se déclarent donc partisans des séries et de l'application des séries aux relations sociales; ils invoquent la science que j'apporte, le moyen d'établir SÉRIE ET LIEN dans toutes les branches du mécanisme social.

Vous vantez l'analogie comme règle de justesse, je suis le seul qui observe cette règle; ma théorie est la seule qui soit calquée sur les lois immuables de la nature, sur les harmonies mathématiques; il n'est pas un théorème de géométrie qui ne soit applicable à l'attraction passionnée; pas une branche d'analogie dont ma théorie ne donne la clé.

Mais vous craignez que cette nouvelle science ne nuise au trafic de systèmes philosophiques; rassurez-vous : le but du trafic n'est autre que de gagner; or, pourvu que vous arriviez tous à une fortune subite, que vous importe quels systèmes on vendra? Du reste, pour juger sainement sur ce qui touche à vos intérêts pécuniaires, attendez l'explication annoncée deux fois, et renvoyée à la postface; elle vous convaincra que votre industrie actuelle est un champ de ronces. Vous vantez l'esprit d'association; puisque vous avez l'art d'écrire et non d'inventer, sachez vous asso-

cier à quelqu'un qui ait l'art d'inventer et de vous fournir des sujets, vous ouvrir la mine des sciences vierges, plus nombreuses que les sciences connues.

CHAPITRE XXXVI.

Des accords transcendants, ou ralliements des seize antipathies naturelles.

En traitant de l'accord indirect de répartition (accord par générosité), j'ai annoncé des moyens très puissants et très inconnus qui y coopèreront; je vais en donner un aperçu fort insuffisant. Voir de plus amples détails (IV, sect. VII.)

Le créateur tient tellement à établir l'harmonie des passions, qu'il nous a ménagé des moyens d'accords surabondants, afin que les concerts sociaux soient poussés au degré d'enthousiasme véhément.

De tous les accords inconnus en civilisation, la branche la plus riche est celle des *ralliements*, art de concilier les classes les plus antipathiques, telles que

riches et pauvres en relations d'amitié;
jeunesse et vieillesse en relations d'amour.

On obtient tous ces ralliements dans l'ordre sociétaire, par la seule influence du nombre et des Séries passionnées appliquées à des masses de 16 à 1800 personnes.

Le régime civilisé produit par exception quelques ralliements; par exemple en amour, on voit les grands s'humaniser avec une réunion de petites bourgeoises. Il s'agit de créer, dans toutes les relations, ce rapprochement de classes extrêmes et divergentes, les amener à une pleine intimité, malgré les antipathies, les disparates de fortune et de rang.

J'ai observé que le moyen est très facile, puisqu'il ne tient qu'à opérer sur des masses très nombreuses, pourvu qu'elles soient organisées en Séries passionnées. Dans ce cas, les passions les plus inconciliables aujourd'hui s'élèvent au plein accord. J'en vais donner la preuve, tirée de quatre antipathies ralliées: une en amitié, une en ambition, une en amour, une en paternité.

Amitié. C'est un sujet que j'ai traité aux articles de la *Domesticité passionnée* (277, 248). J'y ai prouvé que le service per-

sonnel qui est, dans l'état actuel, une source de haines, peut devenir un germe d'amitié, même entre les personnages et les âges les plus disparates.

Amour. Lacune forcée par le préjugé qui m'oblige à supprimer la partie gracieuse du calcul des ralliements.

Il reste à décrire deux ralliements, en ambition et en paternité.

Ambition. Traitons d'abord de l'ambition et de ses caractères haineux. Il existe en civilisation seize classes, non compris l'esclavage (IV, 388); on voit régner parmi toutes ces classes des haines corporatives; l'ordre civilisé, avec ses verbiages de douce fraternité du commerce et de la morale, n'engendre qu'un labyrinthe de discordes qu'on peut distinguer,

en échelle ascendante de haines.
en échelle descendante de mépris.

Observons cette échelle dans les cinq classes nommées la cour, la noblesse, la bourgeoisie, le peuple et la populace; les cinq castes se haïssent, et chacune des cinq est subdivisée en trois sous-castes, comme haute, moyenne et basse noblesse; haute, moyenne et basse bourgeoisie, etc.: la haute méprise la moyenne qui, à son tour, méprise la basse; puis la basse hait la moyenne qui, réciproquement, hait la haute.

Examinons plus en détail ce ricochet de haines en échelle ascendante, et de mépris en échelle descendante. La noblesse de cour méprise la noblesse non présentée; la noblesse d'épée méprise celle de robe; les seigneurs à clocher méprisent les gentilâtres; ceux-ci méprisent les parvenus anoblis, qui méprisent les castes bourgeoises. On retrouve dans la bourgeoisie pareille échelle de mépris; les banquiers et financiers méprisés des nobles, s'en consolent en méprisant les gros marchands et gros propriétaires; ceux-ci tout fiers de leur rang *d'éligibles*, méprisent le petit marchand et le petit propriétaire qui ne sont qu'électeurs, mais qui, à ce titre, méprisent les savants et autres castes moins pécunieuses. Ensuite la basse bourgeoisie méprise les 3 castes de peuple dont elle se pique d'éviter les manières; enfin parmi le peuple et la populace, combien de subdivisions haineuses, telles que les compagnons du *devoir* et du *gavot!*

Telle est la douce fraternité du commerce et de la morale; tel est le savoir-faire de nos sciences philantropiques; ricochet de

mépris des supérieurs aux inférieurs, et ricochet de haines des inférieurs aux supérieurs.

Lorsqu'on voit en civilisation quelques lueurs de ralliement entre castes, comme à Naples où la noblesse protège les lazzarones, en Espagne où le clergé riche protège les mendiants, cette alliance de castes extrêmes n'est qu'une source de vices, l'état civilisé ne créant que des ralliements subversifs et malfaisants, soit en amour, où les rapprochements entre les grands et les femmes du peuple ne sont que des germes de désordre, par la naissance d'enfants bâtards, ou par des mariages disparates qui brouillent les familles; soit en ambition, où la classe opulente ne se rapproche du peuple que pour machiner des intrigues funestes au repos public, des affaires de parti, des lignes d'oppression.

Il s'agit de rallier, pour le bien, toutes ces castes hétérogènes, surtout en débats d'ambition. Posons sur ce sujet un principe fort neuf, c'est que les hommes civilisés, même les plus insatiables de pouvoir, de conquêtes et de richesses, n'ont pas le quart de l'ambition nécessaire en harmonie.

Après la chûte de Bonaparte, on cita de lui, comme acte de démence, une médaille qu'il avait fait frapper à Moscou, et qui portait cette exergue : *Dieu au ciel et Napoléon sur la terre* : il voulait donc laisser à Dieu l'empire du ciel, et s'emparer de celui de la terre; prétention bien effrayante pour des Français, qui n'osent pas convoiter une province *française* placée à sept marches de leur capitale (Liège est de langage et de circonscription française).

L'intention de monarchie universelle, décelée par cette médaille, est ce qu'il y a eu de plus sensé dans les vues de Bonaparte. Chaque harmonien, femme ou homme, sera élevé dès l'enfance à ambitionner l'empire du monde; on regardera comme pauvre sujet, eunuque politique, celui ou celle qui inclinera à se contenter d'une souveraineté subalterne, comme le trône de France.

La thèse peut sembler bizarre au premier coup d'œil; son examen va nous servir à expliquer l'un des beaux ralliements d'ambition que j'ai annoncé en disant (302) : *Rien n'est plus aisé que de concilier César et Pompée.* On y réussira par la variété et la multiplicité des sceptres qui ouvriront à chacun une carrière adaptée à son génie. César et Pompée règneront tous deux peut-être au même lieu, mais dans des emplois différents, et en degré

différents, (231). Voyez sur les emplois ou titres monarcaux la note (1).

Ces sceptres, en tous titres et en tous degrés, seront une chance ouverte à tout homme ou femme, sans en excepter le titre *héréditaire*, comme celui des monarques civilisés, et le titre *adoptif*, dont nos souverains n'ont pas la faculté d'user, privation qui les rend souvent très-malheureux ; c'est le tourment de leur vieillesse.

Le souverain et la souveraine en titre héréditaire devant choisir un géniteur ou une génitrice dans chaque division territoriale de leur domaine, à tour de rôle, chaque harmonien peut espérer que ce choix tombera sur lui ; ou s'il est âgé, sur l'un de ses fils ou petits-fils. D'autre part, tout monarque héréditaire ayant la faculté d'élire un successeur partiel, à son choix, pour succéder à certaines branches de la souveraineté, chaque harmonien peut encore prétendre à cette dignité adoptive, moyennant laquelle ni le prince ni les citoyens ne sont lésés comme en civilisation, où les citoyens ne peuvent pas prétendre au trône par alliance, tandis

---

(1) Les sceptres, en harmonie, sont de 16 espèces ou titres, formant 16 emplois différenciés par autant de trônes : le titre d'hérédité, le titre d'adoption, le titre de favoritisme, le titre de vestalat, le titre de sibyl ou d'éducation, le titre de roitelet ou d'enfance, etc., etc.

Dans chacun de ces emplois ou titres, on distingue (231) 13 degrés ou échelons, occupés par une échelle de souverains, dont le plus élevé régit le globe entier ; le moins élevé ne régit qu'une phalange ; et les 11 degrés intermédiaires ont des régies d'étendue progressive, depuis une phalange seule jusqu'à la totalité du globe (231) ; de sorte que dans le degré 1 borné à la régie d'une phalange, il y aura 500,000 couples de titulaires au début de l'harmonie, puisqu'il y aura 500,000 phalanges ; et chacun des sceptres assignera aux femmes des fonctions distinctes, au lieu de les réduire comme aujourd'hui à une souveraineté nominale, honoraire et sans fonctions.

Dans cette échelle d'emplois et degrés d'emplois, il sera bien facile de concilier des rivaux tels que César et Pompée, car l'un peut être élu en titre de favori, l'autre en titre d'artiste, etc., etc. : ils sont d'un génie trop différent pour courir la même carrière. Enfin l'un peut régner en titre électif, l'autre en titre héréditaire. Tous deux (et tous quatre, s'ils sont quatre rivaux) pourront régner dans Rome,

soit en mêmes titres et en divers degrés, 1er, 2e, 3e, etc. ;
soit en mêmes degrés et en divers titres.

Les éclaircissemens sur ce sujet exigeraient au moins une douzaine de tableaux sur les degrés (231), les titres, les variantes, les croisements et autres chances qui satisfont tous les caractères et toutes les prétentions ; ce n'est pas dans un abrégé qu'il convient de s'engager en pareil détail. (*Voyez* II, 376).

que le monarque ne peut pas transmettre à qui lui plaît, son sceptre ou partie de ses fonctions monarcales.

Mais où puiser les trésors nécessaires à payer tant de têtes couronnées? J'ai dit à ce sujet (231) qu'on ne paie pas les degrés 1, 2, 3, 4, 5, de chaque titre, sauf les frais de localité; le traitement ne s'étend qu'aux degrés 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, et ⋊ pivotal, qui sont peu coûteux par leur petit nombre; car le n° 6, régissant environ 500 phalanges, est 500 fois moins nombreux que le n° 1. L'économie va croissant sur le n° 7, qui régit environ 1700 phalanges, le n° 8 environ 7000, le n° 9 environ 20,000, le 10, 83,000; le 11, 250,000. On n'aura, au début, point de monarque en 12e degré, qui régirait environ 1 million de phalanges; il n'en existera que 500,000. On établira donc un couple seulement en degré 11, 3 couples en degré 10, puis 12 couples en degré 9, et ainsi de suite en chacun des 16 titres. Cette échelle s'élèvera aux degrés 12 et ⋊, lorsque la population du globe sera portée avec le temps au complet de 5 milliards.

Le traitement monarcal se compose d'une somme prélevée sur toutes les phalanges à l'époque de l'inventaire, avant répartition, et sans déboursé de la part du peuple qui tient fortement à cet impôt; il y trouve une chance de loterie perpétuelle et coups de fortune, presque sans avoir mis au jeu, car cet impôt frappe sur les capitaux dont le peuple ne possède qu'une faible part, et sur le lot de talent, qui est l'apanage de la vieillesse, plus riche que la jeunesse.

Grâce à la perspective de ces souverainetés, presque toutes éligibles, un jeune homme, une jeune fille peuvent se flatter de devenir monarques du globe, élus de 1er degré (omniarques); un père augure aisément que ses enfants obtiendront cette dignité en quelque titre et en quelque degré, sinon en omniarcat, au moins en 2e degré, qui règne sur un tiers du globe, ou en 3e degré, qui règne sur un douzième. D'ailleurs il est tant de sortes et degrés de sceptres à obtenir, qu'on peut raisonnablement nourrir des espérances. Telle jeune fille peut avoir des sceptres à titre de roitelette, dès l'âge de douze ans, ensuite des sceptres de vestale, à 16, 17, 18 ans; puis des sceptres de faquiresse, à 20 ou 25 ans; ensuite des sceptres d'armée, de haute paladine, d'hyperfée; puis des sceptres en titres de sciences et d'arts. Il en est même une espèce, le titre de CARACTÈRE, qui est donné par la nature (*Voyez* chap. XXXVII), et qui échoira nécessairement à

ceux qu'elle aura doués du degré spécial de caractère. Chacun peut donc, sans trop d'illusion, se persuader que lui ou ses enfants atteindront à quelqu'une des couronnes supérieures. Tel qui n'a pas le talent de devenir le plus grand poète ou le plus grand peintre, peut espérer que son fils y parviendra, et obtiendra les trônes attachés à ce rôle, sceptres qui ne sont qu'annuels ou biennaux, afin qu'on puisse en gratifier successivement tous ceux qui en sont dignes.

Dans un tel ordre, chacun pouvant à tout instant compter sur d'agréables surprises, comme de voir son enfant, son ami, promu à un trône de haute importance, il conviendra de désirer beaucoup, d'ambitionner les sceptres du monde et non pas un trône de moyen ordre comme celui de France. Nous raillerions celui qui ambitionnerait de devenir un poète médiocre, un peintre médiocre; l'artiste doit et devra aspirer au 1er rôle et par conséquent au trône du monde, lorsque diverses couronnes en tous degrés seront le prix des arts et des sciences. Il suit de là que ceux qui ont ambitionné l'empire du monde, comme Alexandre, César, Bonaparte, ont été les plus rapprochés de la nature. Ce ne sont pas nos passions qu'il faut critiquer, mais la civilisation qui ne leur ouvre aucune carrière, surtout en ambition; un homme aujourd'hui ne peut pas s'élever au-dessus du rang de ministre *amovible*; encore en voit-on cent y échouer, pour un qui y réussit. Quelle pauvreté en chances laissées aux ambitieux !

Une autre branche mal à propos critiquée dans l'ambition populaire, est celle des coups de fortune par loterie ou incidents romanesques. Le peuple est destiné à ce genre de jouissance; chaque jour un plébéïen pauvre pourra, soit pour lui, soit pour ses enfants ou amis, obtenir quelque rang éminent, quelque bonne fortune inespérée; c'est une loterie où on ne peut que gagner sans y perdre, et où il survient périodiquement pour chacun des aubaines de bonheur; par exemple : une petite fille de 11 à 12 ans est nommée maréchale des Petites Hordes en tel empire, comprenant 3 à 4 califats comme la France; nomination d'autant plus honorable qu'elle provient du suffrage d'environ vingt millions d'enfants dont nulle intrigue ne peut capter la majorité. C'est pour elle un acheminement à la place de haute roitelette du globe, qu'elle pourra obtenir l'année suivante par quelque action d'éclat. Le traitement, quoique modique, sera déjà une haute fortune pour l'enfant; si elle obtient à 12 ans un honoraire de 3

francs par vingt mille phalanges dont elle est maréchale pour un an, c'est 60,000 fr. ; si à 13 ans elle est nommée haute roitelette au traitement de 1/2 franc, c'est 250,000 fr. fournis par les 500,000 phalanges du globe, haute fortune pour une enfant pauvre.

Le peuple aime à se repaître de ces espérances, de ces loteries de dignités pour lui et les siens. Tous ces coups de fortune étant en harmonie le prix du vrai mérite, stimuleront les pères et mères à exciter chez leurs enfants l'amour des sciences, des arts, de l'industrie honorable, et des hauts faits en tous genres. La classe inférieure se réjouira de voir une petite somme d'impôts 1/50 du bénéfice, appliqué au traitement de ces nombreuses fonctions en souverainetés, ministères, généralats masculins, féminins et enfantins; dignités dont les enfants, comme les pères, goûtent le charme à tout âge ; une petite fille enfant est promue aux dignités dès l'âge de 12 ans, elle et son père en concluent qu'elle pourra, douze ans plus tard, devenir favorite du globe (1). Les choix, en favoritisme, ne se fondant que sur la préférence aveugle, il faut savoir charmer une région, un empire, un césarat, le monde entier représenté dans les grandes armées et congrès d'une cinquantaine d'empires. La jeune femme qui sait mettre cinquante armées à ses pieds est élue favorite du globe. Tous les moyens innocents, talent, beauté, amabilité, lui sont permis ; elle peut même, selon la décision de Sanchez, mettre en jeu *le fichu transparent* que ce casuiste tolère, quand il s'agit de solliciter les juges et gagner un procès ; il le permettra d'autant mieux lorsqu'il s'agira de captiver des armées et s'élever au trône du monde.

Quelle carrière pour les femmes aimables dont l'empire est si borné en civilisation, et de même pour les hommes distingués par l'esprit ou les talents ! Quel moyen puissant de rallier le peuple aux grands et aux grandeurs, dont il est aujourd'hui l'ennen

---

(1) Est-il probable, dira-t-on, que les souverains consentent à la création de tant de sceptres nouveaux ? Question oiseuse ! Toute disposition d'harmonie est réglée selon le vœu individuel et collectif des souverains et des peuples. Il faut que chacune des souverainetés ou dignités à créer soit aussi agréable au monarque héréditaire, que le sont aujourd'hui les fonctions de ministre et de maréchal, dont il n'est pas plus jaloux que le pouce ne l'est des autres doigts, qu'il ne veut pas faire couper pour assurer sa supériorité.

parce qu'il ne peut pas y participer ! Cette perspective de sceptres et de dignités (IV, 436, note II) absorbera toutes les haines du peuple contre les castes supérieures; elle opérera un des plus beaux ralliements en titre d'ambition. Je vais en citer un 4e, le plus difficile de tous.

4° En PATERNITÉ, en affections paternelle et filiale. C'est un sujet qu'il n'est pas possible d'abréger exactement ; je ne puis que l'indiquer, en renvoyant au traité (II, 444 à 451), encore bien succinct sur ce problème.

Décrivons des faits avant de poser des principes. Il faut spéculer sur des hommes de 140 à 150 ans : l'harmonie en donnera un sur douze. On en voit dès à présent : dernièrement la Revue Britannique a cité une cinquantaine d'individus de 140 à 180, tous d'époque assez récente.

Ithuriel, décédé à 150 ans, a vu sa 7e génération; en tout 120 descendants à mentionner au testament. N'ayant en 1er degré qu'un fils et qu'une fille déjà enrichis, il donne de fortes parts aux 6e et 7e descendants. S'il léguait tout à sa 1re génération, il exciterait les six inférieures à désirer la mort de la 1re. Il donne à sa lignée des 7 degrés, une échelle d'environ 120 legs, comprenant moitié de sa fortune ; les deux autres quarts sont répartis entre une centaine d'adoptifs industriels qu'il a titrés dans le cours de sa vie, et une centaine d'amis et collatéraux, y compris ses épouses qui sont riches et n'ont pas besoin de fortes hoiries.

L'héritage, ainsi distribué, se répartira indirectement sur la phalange entière; car il échoit à plus de 300 personnes, dont chacune peut avoir dans la phalange, soit en consanguins, sort en adoptifs, 5 à 6 héritiers autres que les 300 d'Ithuriel. Au moyen de ce ricochet, la succession se distribuera avec le temps entre les 1800 sociétaires. Et lors même qu'un huitième d'entre eux serait excepté de cette participation, l'hoirie serait encore distribuée *unitairement*, puisqu'elle s'étendrait, par voie indirecte, aux 7/8 qui, en mouvement, sont comptés pour le tout. D'ailleurs ce 1/8 exclu participera aux héritages de quelques autres gens riches. Si donc la phalange contient 40 riches, tout pauvre les considère en masse, comme ses donateurs ; car il peut espérer de 35 d'entre eux une portion d'hoirie, soit directement, soit indirectement : et il devient partisan des gens riches, quand il peut se croire participant à l'hoirie de 35 riches sur 40. C'est le point où il faut

atteindre pour établir l'équilibre dans l'affection familiale, en faire une voie de ralliement entre inégaux. Il n'y a équilibre dans une passion qu'autant qu'elle est développée de manière à contenter la masse de population, collectivement et individuellement. Mais pour amener les relations de famille à ce point, il faudra combiner, avec le régime des séries, une longévité qui ne naîtra que par degré en 7 à 8 générations. Jusque-là on se bornera à des approximations de mécanisme.

La morale nous engage à nous considerer comme une grande famille de frères : c'est un verbiage vide de sens. Lazare, jeune homme très pauvre, peut-il considérer comme frère le riche patriarche Ithuriel, s'il n'obtient de la grande fortune de ce patriarche aucune parcelle, ni en héritage, ni en autres prestations. Lazare peut, en harmonie, espérer ces avantages; il est peut-être l'un des descendants directs, ou des adoptifs continuateurs d'Ithuriel, ou l'un des collatéraux, ou l'un des héritiers *indirects.* En attendant, Lazare se rencontre avec Ithuriel dans divers groupes, où ils sont collègues; et dans les repas que ce vieux magnat donne à ses groupes, à titre de doyen, vétéran d'une industrie où il a brillé et dont il aime à s'entretenir.

Lazare qui aujourd'hui n'obtiendrait pas *les miettes* de la table de ce riche, deviendra, en harmonie, participant à sa fortune; il aura pour lui des sentiments de frère, et de même pour d'autres magnats de la phalange sur qui il fondera pareille espérance. Quant à présent, Lazare peut-il ressentir quelque affection fraternelle pour des égoïstes de qui il n'a rien à attendre, ni au présent ni à l'avenir? les philosophes nous disent que tout doit être lié dans un bon système; eh! quel lien peuvent-ils voir entre les riches et les pauvres, dans leur civilisation toute pétrie de haines et d'égoïsme?

Un des effets à obtenir en ralliement de paternité, est la franche affection de l'héritier, le désir sincère de prolonger la carrière du donateur. Il n'est guères en civilisation de côté plus dégoûtant que les sentiments secrets des légataires pour leurs bienfaiteurs. L'état actuel met aux prises *l'affection* et *l'intérêt*; il est clair que les 9/10 des héritiers n'écouteront que la voix de l'intérêt, et souhaiteront un prompt départ à celui dont ils attendent l'hoirie. D'autre part la civilisation habitue chaque père à oublier tout sentiment de philantropie et de charité, pour enrichir sa lignée directe, ne voir le monde social que dans cette réu-

nion d'enfants, et souvent dans un aîné à qui l'on immole les cadets et les filles. En tout pays, où les pères ne sont point réprimés par la loi, ils exposent et vendent leurs enfants; ils les jouent aux dés ; ils les mutilent par la castration pour en faire commerce.

Le ralliement familial doit remédier à cette double dépravation des pères et des enfants ; le problème est : *d'établir entre les testateurs et les légataires, soit consanguins, soit adoptifs, une affection assez vive pour que l'héritier désire prolonger la vie du testateur, qu'il est aujourd'hui si impatient de conduire au monument.*

Sur ce problème, la solution est la même que celle du ralliement précédent : une loterie de bonnes aubaines, d'héritages périodiques; le plaisir d'hériter, si rare en civilisation, devient en harmonie aussi fréquent que le retour des 4 saisons. En effet, quelle que soit la longévité des harmoniens, il en meurt quelques-uns chaque année, ne fût-ce qu'un centième, 18 sur 1800; il s'en trouvera

3 de haute fortune, 4 de moyenne,
5 de basse, 6 pauvres.

Si l'hoirie se répartit, comme je l'ai dit, à 1/8 directement et à 6/8 indirectement, chacun aura, dans le cours de l'année, au moins 1 à 2 hoiries directes et 4 indirectes. Il faut cette périodicité d'héritages dans un ordre de choses qui doit élever à l'infini tous les plaisirs.

La soif d'héritages est entièrement calmée par cette dissémination que je viens de décrire; elle habitue le jeune homme à des aubaines périodiques en lots de lignée ou d'adoption. La fréquence de ces récoltes le rend d'autant moins avide, qu'il a très peu de besoins en harmonie, où il trouve sans dépense les plaisirs de son âge, la plupart lucratifs pour lui : il s'habitue à considérer les héritages comme fruits successifs dont on attend patiemment les époques. On n'est guères désireux de raisins quand on jouit de la cerise et de la fraise; mais si on n'avait dans tout le cours de l'année qu'un seul fruit, d'une semaine de durée, on aurait cinquante semaines de vive impatience. Telle est la situation des héritiers civilisés; elle est pire encore pour le grand nombre qui n'a aucune hoirie à espérer.

La jeunesse en harmonie n'a rien du caractère ignoble et vorace des légataires civilisés, réduits à souhaiter la mort du dé-

tenteur. Un harmonien, recueillant chaque année quelque legs ou branche d'héritage, patiente sans peine sur les successions différées; il les envisage comme une réserve assurée, comme les bois dont on diffère la coupe afin d'en augmenter la valeur. Tel un héritier harmonien souhaite, pour son intérêt même, la longévité du testateur qui grossit le trésor; et lorsque l'hoirie lui échoit, il peut dire avec vérité : j'aurais désiré qu'elle fût différée, j'aurais un ami de plus, et autant en richesse; car il conservait et grossissait ma portion dont je n'ai aucun besoin.

Nota. L'affluence de dignités et fonctions publiques produit en harmonie même générosité chez tous les prétendants, aujourd'hui si impatients de la mort des titulaires. Quand on possède une vingtaine de dignités, on n'est pas avide d'en obtenir une 21e au prix de la mort d'un ami ou d'un supérieur estimé.

Résumons sur le ralliement familial, objet des vœux de tous les pères ; le thème est,

Que l'état sociétaire, en donnant à chaque passion le plus vaste développement, l'essor en tous degrés (III, 356) *est assuré d'en voir naître des gages de concorde générale, et des ralliements entre les classes les plus antipathiques, riches et pauvres, testateurs et héritiers, etc.*

Mais pour appliquer ce principe au lien de famille, que de conditions à remplir ! et dont la plupart exigeront plus d'un siècle : telles sont *la longévité*, qui ne sera bien recouvrée qu'à la 8e race harmonienne, et la *lignée en majorité*, effet à définir.

Sur 1800 individus de la phalange, le patriarche Ithuriel est parent de la majorité : ses descendants vivants, en ligne directe, s'élèvent à 120 ; ses adoptifs au même nombre, total 240, formant au delà du 8e du canton ; en y ajoutant les collatéraux de cette lignée directe, qui doivent être en nombre quadruple, on a 1200, les 2/3 de la phalange en parents d'Ithuriel. Sa lignée forme la MAJORITÉ ; de sorte que *par esprit de famille* il est forcé à désirer le *bien public*, le bien de toute la phalange, dont le tiers, non parent avec lui, se compose d'anciens amis et amies, et de leurs enfants. Ici l'intérêt familial se trouve d'accord avec l'intérêt public, dont il est sans cesse isolé en régime civilisé.

On a vu que ce 4e ralliement, cette fusion de la famille et de l'état, tient à absorber l'esprit de famille, le disséminer, le noyer dans la masse énorme de ses rameaux; ce qui confirme le principe, *que tout ralliement d'antipathies s'établit en donnant à*

assion de souche les plus vastes développements dont elle succeptible.

Cette théorie, je l'avoue, devient très-aride en application au groupe de famille ; elle serait excessivement gaie si on l'appliquait au groupe d'amour dont les développements, lorsqu'ils s'étendent à un grand nombre, au moins un millier d'acteurs, fournissent les combinaisons les plus gracieuses, les plus piquantes qui existent en jeux de passions. Malheureusement cette charmante branche de théorie ne peut pas être exposée à des lecteurs civilisés; notre politique sociale est trop pygmée, trop bouffie de préjugés pour pouvoir s'initier à ce nouveau grimoire.

Mais quoique le ralliement de paternité soit une théorie ardue, il convient de la faire entrevoir, pour garantir au lecteur qu'aucune partie des calculs n'a été négligée ; j'ai dû insister sur cet accord, plus exactement encore que sur les autres accords, parce que le groupe de famille est pivot du mécanisme civilisé où il joue, parmi les 12 passions, le même rôle que JUDAS parmi les 12 apôtres ; c'est de ce groupe que naît le vice radical, *morcellement et fausseté* ; c'est donc sur ce groupe qu'il faut porter la cognée, par un régime d'association propre à absorber complètement les influences de la famille dans les intérêts de la masse.

En terminant cet aperçu des ralliements dont je n'ai fait qu'effleurer la théorie, observons que ce genre d'accords est de tous les phénomènes passionnels le plus propre à dissiper les préjugés d'impénétrabilité et de voiles d'airain, car il prouve que pour enlever le voile, il suffisait d'oser sortir de l'ornière philosophique, de ne pas spéculer sur la plus petite réunion domestique, mais sur la plus grande possible, et y appliquer la distribution recommandée par les philosophes mêmes, *tantùm series juncturaque pollet.* LA SÉRIE ET LE LIEN ; la série qui est méthode adoptée par Dieu dans toute la distribution des règnes, et d'où naissent les liens les plus sublimes, les ralliements d'antipathies, les ressorts d'enthousiasme industriel et de perfection émulative, lorsqu'elle est appliquée à des masses de 1800 sociétaires.

COMPLÉMENT.

L'équilibre de population.

Parmi les inconséquences et les étourderies de la politique moderne, il n'en est pas de plus choquante que l'oubli de statuer sur l'équilibre de population, sur la proportion du nombre de consommateurs, avec les forces productives. En vain découvrirait-on des moyens d'atteindre au quadruple et même au centuple produit, si le genre humain était condamné à pulluler comme aujourd'hui, amonceler toujours une masse de peuple triple et quadruple du nombre auquel on doit se fixer, pour maintenir l'aisance graduée parmi les diverses classes.

De tous temps l'équilibre de population a été l'écueil ou l'un des écueils de la politique civilisée. Déjà les anciens, qui avaient alentour d'eux tant de régions incultes à coloniser, ne voyaient d'autre remède à l'exubérance de population que de tolérer l'exposition, le meurtre des enfants, égorger le superflu d'esclaves, comme le faisaient les vertueux Spartiates, ou les faire périr dans les naumachies pour l'amusement des citoyens de Rome, fiers du beau nom d'hommes libres, mais fort éloignés du rôle d'hommes justes.

Plus récemment on a vu les politiques modernes avouer leur déconvenue sur le problème de l'équilibre de population. J'ai cité (38) Stewart, Wallace et Malthus, seuls écrivains dignes d'attention sur ce sujet, parce qu'ils confessent l'impéritie de la science. Leurs sages opinions sur le cercle vicieux de la population sont étouffées par les jongleurs économistes, qui écartent ce problème comme tant d'autres. Stewart plus loyal l'a fort bien traité dans son hypothèse d'une île qui, bien cultivée, pourrait nourrir dans l'aisance mille habitants inégaux en fortune; mais, dit-il, si cette population s'élève à 3 et 4,000, à 10 et 20,000, comment la nourrir?

On répond qu'il faudra coloniser, envoyer des essaims; c'est escobarder sur la question; car si le globe entier était peuplé, porté au complet, où pourrait-on envoyer des essaims coloniaux?

Les sophistes répondent que le globe n'est pas peuplé et ne le sera pas de si tôt; c'est un des subterfuges de la secte Owen, qui

promettant le bonheur, élude le problème d'équilibre de population, et dit qu'il faudrait au moins 300 ans avant d'atteindre au PLEIN. Elle se trompe, il ne faudrait que 150 ans. Quoi qu'il en soit, c'est lâcher pied sur un problème que d'en renvoyer la solution à 300 ans, et sans garantir qu'elle serait donnée à cette époque; d'ailleurs, fallût-il 300 ans pour porter le globe au complet, ce serait toujours une théorie très-défectueuse que celle d'un bonheur ou prétendu bonheur qui, au bout de 300 ans, s'évanouirait par une faute de la politique sociale, par l'exubérance de population.

Or, comme il est certain que ce fléau ne tarderait pas 300 ans, et qu'il surviendrait au bout de 150 ans, dans le cas de paix universelle et abondance générale que donnera l'état sociétaire, il faut que la théorie de ce nouvel ordre fournisse des moyens très-efficaces de prévenir l'excès de population, réduire le nombre des habitants du globe à la juste proportion des moyens et des besoins, à la quantité de cinq milliards environ, sans risque de voir la population s'élever à 6, 7, 8, 10, 12 milliards, exubérance qui serait inévitable dans le cas où le globe entier organiserait le régime civilisé.

En tablant sur cinq milliards d'habitants riches et heureux, je suppose une restauration de température qui dégagerait le pôle arctique de ses glaces; à défaut, le globe ne pourrait pas nourrir dans l'opulence plus de trois milliards d'habitants. Quels seront les moyens de dégager et féconder ce pôle? Je me réserve de les faire connaître quand on le voudra sérieusement (J'y ai préludé II, 84, note A). Sans nous engager dans ces détails, tenons-nous au fond de la question, au problème de maintenir dans la haute aisance, dans l'état de richesse progressive et de *minimum* garanti, une masse d'habitants, en la préservant de l'excès de population qui est l'un des écueils du système civilisé.

Ce moyen reposant en partie sur les coutumes de libre amour qui ne commenceront à s'établir que dans une soixantaine d'années, après l'extinction totale de la race civilisée, il n'y a pas d'inconvénient à en donner connaissance, d'autant mieux qu'on n'en sentira le besoin qu'au bout de cent ans, lorsque le globe approchera du complet. Provisoirement il faut prouver que la théorie sociétaire n'est en défaut, ni sur ce point, ni sur aucun autre; et qu'elle ne doit pas être confondue avec celles qui esquivent de prime abord les problèmes les plus importants, population équilibrée, *minimum* décent, etc.

La nature, dans l'état sociétaire, oppose quatre digues à l'excès de population ; ce sont :

1° La vigueur des femmes, 3° Les mœurs phanérogames,
2° Le régime gastrosophique, 4° L'exercice intégral.

1° *La vigueur* : nous en voyons déjà les influences parmi les femmes *de la ville* ; sur 4 stériles, il en est 3 robustes, tandis que les femmes délicates sont d'une fécondité outrée et fâcheuse. Les stériles sont d'ordinaire celles qu'on aurait crues les plus aptes à procréer. On va répliquer qu'à la campagne les femmes robustes ne sont point stériles : je le sais, c'est une preuve de plus pour la méthode naturelle, qui doit opérer *par enchaînement des 4 moyens conbinément appliqués*, et non pas par emploi isolé d'aucun des quatre.

2° *Le régime gastrosophique* : d'où vient cette différence d fécondité en faveur des paysannes robustes? C'est l'effet de la vie sobre, de la nourriture grossière bornée aux végétaux. Les citadines ont des aliments délicats, c'est un moyen de stérilité qui deviendra bien plus puissant dans l'harmonie où chacun est gastronome raffiné. Dès lors, en combinant l'extrême vigueur des dames harmoniennes avec la chère délicate dont elles jouiront, l'on aura déjà deux moyens d'acheminement à la stérilité. Je passe brièvement sur les objections dont l'examen remplirait un article plus long que celui-ci ; on doit se rappeler que c'est ici un abrégé.

3° *Les mœurs phanérogames....* (Lacune...)

4° *L'exercice intégral* distribué sur toutes les facultés corporelles, au moyen de séances courtes et alternats de fonctions. L'on n'a jamais observé les effets que produit sur la puberté et la fécondité une différence d'exercice corporel ; les contrastes sur ce point sont frappants : nous voyons les villageois atteindre à la puberté bien plus tard que les citadins ou les enfants de riches campagnards ; la fécondité est de même subordonnée à ces influences de gymnastique. Si l'exercice corporel est *intégral*, étendu à toutes les parties du corps alternativement et proportionnément, les parties génitales sont développées plus tard ; on en voit la preuve chez les enfants des princes qui sont mariés à 14 ans, tandis que les jeunes villageois ne sont souvent pas nubiles à 16 ans. Ce retard provient de la différence en exercices corporels et spirituels, qui s'opèrent à contre-sens chez les deux classes (On ne peut pas attribuer au genre d'aliments cette pré-

coce nubilité des princes, car ils sont très sobrement servis).

Les enfants de haut parage étant tout aux exercices de l'esprit et peu à ceux du corps, il en résulte que leurs facultés matérielles et vitales, très engorgées, font éruption de bonne heure sur les parties sexuelles, et font éclore la puberté bien avant le temps. On verra en harmonie l'effet contraire; les harmoniens atteindront la puberté plus tard que les paysans civilisés, parce que l'exercice continu et alternatif de tous leurs membres absorbera long-temps les sucs vitaux, et retardera l'instant où, par surabondance et défaut d'absorption, ils font survenir la puberté avant le terme voulu par la nature. Des enfants élevés en harmonie ne seront pas pubères avant 16 ans pour les hommes, et 15 ans pour les femmes; et le délai, au bout de trois siècles, sera porté à 18 et 17 ans, même en zône torride.

L'influence de la gymnastique intégrale sera la même sur la fécondité qu'elle entravera fortement; à tel point qu'une femme harmonienne, pour se disposer à la fécondité, devra se préparer par un régime calme et diététique observé pendant 3 mois, afin que les sucs, moins absorbés par *l'exercice intégral*, par le mouvement industriel de toutes les parties du corps, se portent sur la partie sexuelle. Cette partie les attire fortement aujourd'hui, chez la classe des citadins riches, où elle n'est pas contrebalancée par intervention de toutes les autres parties du corps, alternativement employées au travail actif.

Lorsqu'on saura employer *combinément* les quatre moyens exposés ci-dessus, les chances de fécondité et stérilité tourneront à contre-sens du mode actuel, c'est-à-dire qu'au lieu d'excès en population, l'on n'aura à redouter que le *déficit* ; et on prendra des mesures pour exciter cette fécondité, que tout homme prudent redoute aujourd'hui. L'homme sensé veut n'avoir qu'un petit nombre d'enfants, afin de leur assurer la fortune sans laquelle il n'est point de bonheur; l'homme sans raison et tout charnel procrée des enfants par douzaine, comme FETH-ALI, schah de Perse, en s'excusant sur ce que *c'est Dieu qui les envoie, et qu'il n'y a jamais trop d'honnêtes gens.* Dieu veut au contraire en limiter le nombre en proportion des moyens de subsistance; et l'homme social se ravale au niveau des insectes, quand il crée des fourmilières d'enfants, qui seront réduits à se dévorer entre eux par excès de nombre; ils ne se mangeront pas corporellement comme les insectes, les poissons, les bêtes fé-

roces; mais ils se dévoreront politiquement par les rapines, les guerres et les perfidies de civilisation perfectible.

A quoi bon cet excès de population, quand il est avéré que l'ordre civilisé, quelque populeux qu'il soit, ne parvient jamais à cultiver son territoire? En France plus d'un tiers des terres est en friche; en Chine on trouve de vastes déserts à 4 lieues de Pékin; et je gagerais qu'on en trouve beaucoup en Irlande, pays le plus *populacier* de l'Europe. (Je ne dis pas *populeux*; la Flandre est populeuse, l'Irlande est populacière.)

Lorsque des hommes bien pensants, comme le Suédois Herrenschwand, se sont élevés contre le double fléau de l'exubérance numérique et de l'indigence; lorsqu'ils ont prétendu qu'on avait manqué en politique toutes les voies d'amélioration, l'on a étouffé leurs voix, on les a accusés de démence; leurs philippiques avaient un côté faible, c'était de dénoncer le mal avant d'en avoir découvert le remède. Les obscurants, nommés philosophes, ont répondu qu'il fallait s'étourdir sur des maux inséparables de la civilisation perfectible; aussi l'indigence n'a-t-elle cessé de s'accroître, même en Angleterre, malgré l'excès d'industrie et la taxe annuelle de deux cents millions pour les pauvres. Confuse de ces résultats, la philosophie se retranche dans l'odieux principe *qu'il faut beaucoup de pauvres, pour qu'il y ait quelques riches.* On a vu par l'exposé du mécanisme d'harmonie, quel cas mérite cette opinion, ainsi que tous nos aphorismes politiques dont on rougira bientôt, notamment de ceux qui excitent à amonceler des fourmilières de populace, avant d'avoir pourvu à leur assurer un *minimum* décent.

J'ai dissipé, dans cette 9e notice, les préjugés qui traitent de vision l'idée d'équilibre en passions; j'ai prouvé que cet équilibre doit se fonder sur les vastes développements et non sur l'engorgement; que les penchants réputés les plus vicieux, tels que les goûts de domination universelle, bénéfice de loterie ou fortune subite, convoitise d'hoiries, et tant d'autres penchants qui ne poussent aujourd'hui qu'à tous les vices, deviennent des sources de vertus dans l'état sociétaire. C'en est assez pour confondre ces esprits forts qui prétendent que le mouvement et les passions sont l'effet du hasard, et que Dieu avait besoin des lumières de Platon et Sénéque pour apprendre à créer les mondes, et diriger les passions à l'harmonie.

DIXIÈME NOTICE.

ÉTUDE EN MÉCANIQUE DE PASSIONS.

CHAPITRE XXXVII.

Échelle des caractères et tempéraments.

Pour répondre succinctement aux objections qu'on ne manquera pas d'élever, il convient de faire entrevoir dans cette dernière notice combien la théorie a été restreinte et mutilée par les limites d'un abrégé. Le calcul des passions est une science très-vaste ; ceux qui la veulent en abrégé doivent s'attendre à des développements insuffisants sur divers points ; ils ne seront pas pour cela fondés à accuser la science d'obscurité. Je m'engage à donner dans d'autres volumes tous les éclaircissements qu'on pourra désirer, mais non pas sur des futilités, comme de savoir si tel point de théorie coïncide avec Epicure ou Zénon, avec Mirabeau ou Platon : la philosophie ayant divagué sur des milliers de sujets, peut bien avoir confusément rêvé quelques effets du régime d'attraction; mais rien sur l'ensemble, sur le triomphe des vertus réelles alliées au libre exercice des 12 passions, par un ressort bien inconnu des philosophes, *les séries industrielles*.

Ici une lacune sensible est la classification des caractères : cette connaissance est très-nécessaire pour faciliter le jeu des séries passionnées. Je vais donner un aperçu de l'échelle ou clavier général des caractères : elle est composée en ordre domestique de 810 titres pleins et 405 mixtes (selon le tableau 110). J'indique le nombre et le genre de leurs passions dominantes : chacun a les 12 passions, mais c'est par la dominance de telles passions qu'on distingue un caractère.

LES 810 CARACTÈRES D'HARMONIE DOMESTIQUE.

UT	Solitones	576,	1 Dominante quelconque,
d,	b, *mixtes*	80,	1 animique, 1 sensuelle.

RE	Bitones	96,	2 animiques,
d,	b, *bimixtes*	16,	1 animique, 2 sensuelles.
MI	Tritones	24,	3 animiques.
FA	Tétratones	8,	4 animiques.
d,	b, *trimixtes*	8,	2 animiques, 3 sensuelles.
SOL	Pentatones	2,	5 animiques.

Les lettres d, b, signifient dièze et bémol, touches intermé diaires en gamme musicale et passionnelle.

Il faudrait ajouter à cette table celle des 405 caractères ambigus ; définissons seulement les pleins. On voit en première ligne 576 solitones, gens qui n'ont qu'une seule passion dominante; ils ne sont pas en égal nombre sur les 12 passions, comme seraient 48 pour chacune ; la distribution est progressive. On trouvera beaucoup plus de solitones à dominante d'ambition, ou d'amour, ou de gourmandise, qu'à dominante d'*ouisme*, passion des plaisirs de l'ouie ; cependant on trouve des *ouistes* ou mélomanes qui ne vivent que pour la musique, ne font élever leurs enfants qu'à la musique, et ne prendraient pas pour gendre un homme qui ne serait pas musicien.

Bref, les solitones ont une passion dominante à laquelle ils rapportent tout : ils varient peu dans leurs goûts et ont de l'aptitude aux ouvrages de longue durée ; ils sont dans l'échelle des caractères ce que sont les simples soldats dans un régiment. Au contraire, les 2 pentatones, homme et femme, sont l'équivalent des colonels; ils doivent, *à eux deux*, intervenir activement dans toutes les séries de la phalange : s'il y en a 400, il faut que chacun des pentatones en fréquente environ 200. Il faut donc pour pentatones des esprits actifs, subtils et très-étendus, comme Voltaire, Leibnitz, Fox, etc. César est d'un degré plus élevé encore, c'est un heptatone à 7 dominantes, Bonaparte et Frédéric sont deux hexatones à 6 dominantes.

Une phalange n'a pas un besoin spécial d'hexatones, 6e ; heptatones, 7e ; omnitones, 8e degré ; il suffit qu'elle s'élève aux pentatones. Les degrés plus élevés en caractère ont, de droit naturel et par convenance générale, une régie sur 3 à 4 phalanges, sur une douzaine, sur une quarantaine, et ainsi de suite : ils sont agents d'harmonie externe, quoique habitant une phalange.

En continuant depuis SOL, on a en titres externes

d, b.	*tétramixtes.*	2 animiques 4 sensuelles.
LA	*hexatones.*	6 animiques.

d, b.	*pentamixtes.*	2 animiques 5 sensuelles.
SI	*heptatones.*	6 animiques 1 sensuelle.
UT	*omnitones.*	7 animiques.

On peut pousser l'échelle beaucoup plus loin : toute cette 2e échelle de caractères est pour les emplois extérieurs, et pourtant elle figure avantageusement dans une phalange.

Je n'ai pas parlé des 405 ambigus qui doivent être adjoints à la 1re échelle (341), ni des variantes que subit l'assortiment de passions dans les divers degrés. Ce serait un détail immense : je veux seulement en venir à quelques études superficielles sur ses distributions les plus opposées à nos préjugés.

Remarquons d'abord que la morale déclare vicieux tous les caractères les plus distingués, les hauts titres, les officiers principaux; elle les tolère parmi les monarques ou les gens puissants; mais chez la masse des citoyens elle ne veut que des solitones, limités à une seule passion. Or la nature ne place pas les grands caractères parmi les hauts personnages, elle les sème au hasard; l'omnitone, qui est le plus élevé de ces deux échelles, peut se rencontrer chez un pâtre. Les êtres doués de ces grands caractères sont politiquement étouffés par l'éducation, ils s'irritent contre les coutumes, et sont surnommés mauvais sujets, ennemis de la morale.

Dans l'ordre sociétaire chacun d'eux, homme ou femme, trouve son rang et s'y place du consentement de tout le monde; car celui que la nature a fait solitone, n'a aucune envie de la présidence caractérielle d'une phalange, fonction qui l'obligerait à une prodigieuse variété de travaux : il n'y trouverait pas son bonheur; d'ailleurs on a toujours mauvaise grace à sortir de son caractère. Dès lors personne n'est jaloux en voyant à la présidence caractérielle de la phalange, au poste de *Roi de Passions* et *Reine de passions*, deux êtres qui sont, par leur naissance, les plus pauvres peut-être de tout le canton. Malgré leur humble condition, ils s'élèveront sans faute au poste que la nature leur assigne, à la présidence caractérielle de l'un des 13 degrés, depuis celle d'une phalange, qui est le plus bas degré, jusqu'à l'omniarchat ou présidence du globe. C'est encore une très-belle loterie pour la classe pauvre; une femme enceinte peut se dire : Je serai peut-être mère de la souveraine caractérielle du globe; elle parviendra sans effort, par abandon à son caractère, au trône du monde ou à l'un des principaux sceptres.

L'éducation a pour tâche de développer ces caractères et, de plus, les tempéraments qui sont en même échelle que les caractères, mais non pas en assortiment : un pentatone qui est de 5e degré en caractère, n'est point certain d'avoir un tempérament de 5e degré; il aura quelquefois le plus opposé à son rôle passionnel.

Nos sciences réduisent à 4 les tempéraments, et cependant un remède administré à vingt bilieux opérera de vingt manières différentes. Pour classer les tempéraments, il faudra les développer dès le bas âge, principalement par la voie alimentaire : on voit les enfants remplis de goûts dépravés, comme de manger le plâtre des murs ; c'est qu'on les a laissé manquer de certains comestibles dont la nature leur fait sentir le besoin, et qu'ils ne peuvent pas définir. L'absence de ces aliments cause une contre-marche de l'instinct, et pousse l'enfant à remplacer par des substances nuisibles celles que la nature lui destinait.

On présentera donc aux enfants une grande variété de comestibles, afin de discerner par leurs instincts alimentaires à quelle division ils appartiennent; on en jugera par la facile digestion des aliments préférés. A la suite de cette première échelle de genres et d'espèces, on cherchera à classer les espèces en échelle de variétés et ténuités; et un des moyens qu'on emploiera sera *l'antienne gastrosophique*. Je désigne sous ce nom un très-petit repas, avant-coureur de repas, et choisi de manière à exciter un violent appétit au bout d'une demi-heure. On voit des civilisés essayer ce prélude par un verre d'absinthe ; ce n'est pas là une antienne régulière, qui doit se composer de solide et liquide, avec variantes selon les dispositions où se trouve l'estomac. On exercera chacun, homme et femme, à bien connaître ses antiennes, afin d'arriver à table avec appétit et digérer avec facilité. L'harmonie produira tant de subsistances, qu'il faudra habituer le genre humain à consommer quatre fois plus qu'en civilisation.

Plus on avancera dans l'art de classer les caractères et les tempéraments, plus il deviendra facile d'intriguer les séries méthodiquement, comme le groupe décrit chap. suivant. Du reste, il faut observer que si les caractères sont comprimés, ils se faussent et se développent à contre-sens ; l'éducation actuelle, en leur donnant un vernis moral, les rend très-mauvais, au lieu de beaux qu'ils auraient été. Sénèque et Burrhus n'ont pas changé, mais faussé le caractère de Néron, tétratone à 4 dominantes bien distinctes, *cabaliste*, *composite*, *ambition*, *amour*. Henri IV

était comme Néron un tétratone, mais qui n'avait pas été faussé par une édudation morale.

Les caractères tournent au mal en civilisation, dès qu'ils ont en dominante un nombre de passions mécanisantes supérieur aux affectives; une femme tritone à dominantes d'amour, de cabaliste et de papillonne, sera communément très-vicieuse.

Rien n'est plus propre que la théorie des caractères à confondre ces esprits forts qui croient que les passions sont créées au hasard, et que Dieu a besoin de recourir aux moralistes pour les harmoniser. Les passions en mécanisme domestique sont un orchestre à 1620 instruments : nos philosophes en voulant les diriger sont comparables à une légion d'enfants qui s'introduirait à l'orchestre de l'opéra, s'emparerait des instruments et ferait un charivari épouvantable; faudrait-il en conclure que la musique est ennemie de l'homme, et qu'il faut réprimer les violons, arrêter les basses, étouffer les flutes ? Non ; il faudrait chasser ces petits oisons, et remettre les instruments à des musiciens experts. Ainsi les passions ne sont pas plus ennemies de l'homme que les instruments musicaux: l'homme n'a d'ennemis que les philosophes qui veulent diriger les passions, sans avoir la moindre connaissance du mécanisme que leur assigne la nature. Quand il sera éprouvé, on reconnaîtra que les caractères les plus ridiculisés, comme celui *d'Harpagon*, y sont éminemment utiles.

CHAPITRE XXXVIII.

Des groupes de haute harmonie, ou d'équilibre compensatif.

Les optimistes ont de tout temps mis en scène des compensations chimériques : à les en croire, un pauvre qui n'a ni feu, ni lieu, pourrait trouver dans son dénûment autant de bonheur qu'un riche dans ses palais.

Jusqu'ici, les pauvres ne sont guères de cet avis, et les riches encore moins; car on ne voit aucun Crésus faire échange de condition avec le pauvre. Les compensations n'existent donc que dans les rêves de la morale qui prétend, selon Delille, que la nature est un échange perpétuel de secours et de bienfaits. On ne voit pas quels bienfaits elle répand sur la populace affamée d'Irlande, ni sur les peuplades livrées aux bourreaux, comme les Grecs sous

Ibrahim, ou les nègres de la Martinique sous le fer des colons français.

Quelques riches, pour pallier leur égoïsme, aiment à se persuader que le peuple est heureux, que ses misères sont compensées : on entretient les monarques dans cette illusion, elle est plus décente que le principe , *il faut dix pauvres pour un riche.* Tout sophiste est bienvenu, lorsqu'il suppose des compensations dont on ne trouve pas l'ombre dans l'état civilisé. La véritable compensation doit être *facultative*; SENTIE et AVOUÉE, comme elle le serait dans le groupe décrit au traité (IV, 488), groupe dont les relations peuvent servir de formulaire général en compensations. Je regrette de ne pouvoir pas insérer ici cet article assez long, qui présente une théorie positive sur les compensations, sujet des plus obscurcis par le sophisme ; j'en transcrirai seulement quelques lignes qui donneront une légère idée du sujet.

Trois individus, Apicius, Mécène et Virgile, sont réunis dans un repas d'une dizaine de convives. Apicius, tout préoccupé de gourmandise, a pris peu de part à la conversation ; Virgile au contraire, peu attentif au matériel du repas, a fait grande dépense de bel esprit : il a brillé, il a fait le charme des convives, son amour-propre est flatté. Mécène s'est partagé entre les 2 plaisirs, conversation et gastronomie : les doses de plaisir ont été en rapport suivant :

Chez Apicius,	conversation	1,	gourmandise	3.	= 4.
Chez Mécène,	id.	2,	id.	2.	= 4.
Chez Virgile,	id.	3,	id.	1.	= 4.

Il y a ici compensation parfaite pour tous trois, quoique chacun ait goûté les deux plaisirs en doses fort inégales ; mais chacun a eu l'option sur tous deux, et en a pris la part qu'il a voulue. On peut supposer neuf convives chez qui ces doses seront graduées en échelle régulière, et qui seront tous satisfaits compensativement, l'un plus en gourmandise et moins en conversation; l'autre plus en conversation, moins en gourmandise.

Tels doivent être les groupes réguliers ; ils doivent réunir au moins deux plaisirs dont chaque personnage puisse prendre la dose qui lui convient. Ce principe doit s'appliquer à toutes les situations de la vie ; on n'y trouve le bonheur, compensativement équilibré, qu'autant qu'on a l'option sur divers plaisirs réunis; l'équilibre passionnel n'admet ni égalité et conformité de goûts, ni simplicité de ressorts.

Si l'on suppose la réunion précédente bornée à un plaisir, à la conversation seule, au bel esprit, Apicius y tombera dans l'ennui, Mecène sera moyennement satisfait, Virgile seul y trouvera grand plaisir. Telle est la situation dans laquelle nous place la morale ; elle ne donne jamais la faculté d'option compensative ; elle nous présente un seul plaisir, tel que l'amour de la modération : une modération réelle a besoin de contrepoids, comme on l'a vu plus haut dans Mécène qui a goûté les deux plaisirs modérément et en dose égale ; s'il n'en avait goûté qu'un, la modération l'aurait ennuyé. C'est en balançant les 2 plaisirs l'un par l'autre, qu'il a joui autant que ses convives A et V qui ont goûté immodérément l'un de deux plaisirs, et faiblement le second.

Mais est-il vrai que Mécène se soit modéré ? Non, car il est arrivé à la dose 4 en somme de plaisir, il a joui autant que les deux autres, quoiqu'en proportions différentes et balancées. Ainsi tous ces hommes qu'on appelle *modérés* et qui en font trophée, sont, ou des illusionnaires ou des charlatans ; ce sont des caractères qui se plaisent à goûter en dose égale deux plaisirs. Tel vous dit : « Je suis un exemple de morale, je modère mes passions, je fuis » les amusements et je n'aime que le commerce. » Il l'aime parce qu'il y a gagné un million, ou qu'il espère le gagner en trompant ceux qui achèteront ses calicos ; avec son masque de modération, il ne rêve que fourberie, que ruse pour duper les acheteurs. Voilà ce qu'on appelle un homme moral, un vertueux amant du commerce et de la charte ; c'est un être qui *sue le mensonge* et qui, en stricte analyse, ne se modère sur aucune passion, car il absorbe une passion par une autre, comme l'ont fait plus haut Virgile et Apicius ; ou bien il équilibre deux passions qu'il satisfait en dose égale et balancée, comme l'a fait Mécène qui n'est pas plus modéré que ses deux convives A et V, car il arrive comme eux à la somme 4 en jouissance ; qu'elle se compose de 3 et 1, ou de 2 et 2, elle est toujours 4.

Il faudrait, au lieu d'un petit article, plusieurs chapitres sur cette matière, afin de dissiper les préjugés qui régnent sur la modération et les compensations, sur la balance et l'équilibre, sur les contrepoids et les garanties en exercices de passions. Obligé de supprimer tous ces détails, je me borne à insister sur le principe que la modération est une chimère, que les passions admettent des jouissances contrebalancées, mais non pas des privations ; que celui qui paraît le plus modéré est souvent celui qui a le plus raffi-

né ses jouissances; et que nos théories d'équilibre moral et de compensation morale ne sont que des balivernes qu'on rougira d'avoir écoutées, quand on connaîtra les méthodes exactes en équilibre passionnel.

On les ignore à tel point que la classe des pères, qui fait les lois et désire les faire à son avantage, n'a su trouver aucun moyen d'établir l'équilibre qu'elle recherche le plus, celui des deux affections paternelle et filiale qui sont dans une disproportion choquante; celle de l'enfant ne s'élevant communément qu'au tiers ou au quart de celle du père. Il était évident, par ce défaut de balance, que l'équilibre devait provenir de voies indirectes. On a vu quelles sont ces voies: les pères doivent recueillir l'affection de 4 sources, des enfants directs en 4 à 5 générations au moins, des adoptifs de caractère identique ou contrasté, des adoptifs industriels ou continuateurs passionnés, des continuateurs en lignée directe ou collatérale. La passion atteindra à l'équilibre quand le père obtiendra par quart un tribut d'affection de ces 4 classes; jusque-là il n'est rien de plus dépourvu d'équilibre que l'amour paternel, rarement payé d'un quart de retour par les descendants directs. Si les philosophes n'ont pas vu ce désordre ou n'ont pas su y remédier, que pourra leur science pour atteindre à tant d'autres équilibres qu'elle n'a pas même entrevus, tels que celui des subsistances (II, 113) à fonder sur les produits combinés de plusieurs zônes.

Et quant aux compensations qui forment une partie de l'équilibre, comment concevoir des compensations sans option? la morale nous dit: Soyez heureux avec une écuelle de bois pour tout mobilier; Diogène assure que cela suffit; eh bien, que Diogène donne l'option sur une écuelle d'argent, nous pourrons croire au bonheur de celui qui, en toute liberté, aura préféré l'écuelle de bois à celle d'argent. Dans l'exemple que j'ai cité, chacun des 3 personnages A, M, V, a l'option sur deux plaisirs; d'où il est clair que chacun d'eux est compensé, en quelque dose qu'il use des deux plaisirs, cette option doit s'étendre à toutes les situations de la vie aux passions des trois sexes. Mais quelle option leur donne la morale, où sont les compensations pour un enfant reclus et menacé du fouet, pour une vieille femme dépourvue du nécessaire et encore plus des plaisirs, pour une masse de pauvres enfermés et rudoyés dans un dépôt de charité? Que la philosophie est novice en théorie compensative, comme en toute question de mouvement! Qu'est-ce qu'une compensation qui ne présente pas option facul-

tative? Vous donnez au peuple, pour indemnité de ses souffrances, le bonheur de vivre sous la charte, d'aimer la charte, admirer les beautés de la charte; mais s'il ne sait pas lire, ou s'il n'a pas deux sous pour acheter la charte, comment en admirera-t-il les beautés, surtout s'il est affamé? Que signifie cette billevesée de compensation qui nous donne, en dédommagement de nos maux, un plaisir imaginaire, sans aucune faculté d'option sur les plaisirs réels? Apprendre à se passer de ce qu'on n'a pas! C'est le talent du *renard gascon;* et on fait de ces sornettes une science dite *morale*! Que de jongleries imaginées pour vendre des livres! On en vendra cent fois plus quand on enseignera la vérité.

CHAPITRE XXXIX.

Du vrai bonheur (III, 183).

Je n'ai vu qu'un écrivain civilisé qui ait un peu approché de la définition du vrai bonheur; c'est M. Bentham, qui exige des réalités et non des illusions: tous les autres sont si loin du but, qu'ils ne sont pas dignes de critique. Il existait à Rome, au temps de Varron, 278 opinions contradictoires sur le vrai bonheur; on en trouverait bien davantage à Paris, surtout depuis que nos controversistes suivent deux routes diamétralement opposées; les uns prêchant le mépris des richesses et l'amour des plaisirs qu'on goûte sous le chaume, les autres excitant la convoitise effrénée des richesses; les moralistes plaidant pour l'auguste vérité, les économistes pour le trafic et le mensonge.

Débrouillons en peu de mots la vieille controverse de bonheur, l'une des Tours de Babel de la ténébreuse philosophie: Dieu nous a donné douze passions, nous ne pouvons être heureux qu'en les satisfaisant toutes les douze. S'il y en a une seule d'entravée, le corps ou l'âme est en souffrance; mais loin de pouvoir satisfaire chaque jour les douze passions, notre peuple essuiera plutôt douze disgrâces, car il en est 24 qui le menacent et le poursuivent sans cesse (III, 191 et 555). Les riches, mieux partagés sans doute, sont encore bien loin du bonheur, et ne peuvent guère se le procurer *une seule journée.* J'en ai donné pour preuve le détail d'une journée de vrai bonheur (IV, 535, 543), où l'on voit qu'il n'est pas même possible de faire lever par plaisirs les gens riches; ils com-

mencent leur journée par une lutte entre le plaisir et l'ennui; dans une belle matinée d'été chacun voudrait être levé dès l'aurore, mais chacun est retenu par l'ennui de s'habiller et de quitter le lit qui est un *plaisir simple*. Voilà un pauvre début de journée; plaisir simple et perspective d'un quart d'heure d'ennui : il manque à tous les civilisés une passion véhémente qui les sorte du lit par amorce d'un plaisir *composé*, assez fort pour faire dédaigner le plaisir simple de rester au lit.

Le jeu des trois passions mécanisantes exigeant de courtes séances, il faut, pour le courant de la journée, au moins quatorze séances, savoir : une majorité de 8 séances en plaisirs composés, 5 en plaisirs simples pour délassement des composés, plus un ou deux *parcours*, genre de jouissance tout-à-fait inconnu des civilisés, et qu'il faut définir.

Le parcours est l'amalgame d'une quantité de plaisirs goûtés successivement dans une courte séance, enchaînés avec art, se rehaussant l'un par l'autre, se succédant à des instants si rapprochés qu'on ne fasse que glisser sur chacun. L'on peut, dans le cours d'une heure, éprouver une foule de plaisirs différents et pourtant alliés, quelquefois réunis dans un même local, par exemple :

Léandre vient de réussir auprès de la femme qu'il courtisait. C'est plaisir composé, pour sens et âme. Elle lui remet l'instant d'après un brevet de fonction lucrative qu'elle lui a procurée ; c'est un 2e plaisir. Un quart d'heure après elle le fait passer au salon où il trouve des surprises heureuses, la rencontre d'un ami qu'il avait cru mort ; 3e plaisir. Peu après entre un homme célèbre, Buffon ou Corneille, que Léandre désirait connaître et qui vient au dîné, 4e plaisir. Ensuite un repas exquis, 5e plaisir. Léandre s'y trouve à côté d'un homme puissant qui peut l'aider de son crédit et qui s'y engage, 6e plaisir. Dans le cours du repas un message vient lui annoncer le gain d'un procès, 7e plaisir.

Toutes ces jouissances, cumulées dans l'intervalle d'une heure, composeront un *parcours* qui doit *rouler sur un plaisir de base continué dans tout le cours de la séance*. Ici Léandre atteint le but par la compagnie de sa nouvelle conquête et le succès affiché au repas C'est le plaisir pivotal qui broche sur le tout, et intervient en continuité pendant la durée des sept autres. Cette sorte de plaisir, nommé Parcours, est inconnue en civilisation; les rois mêmes ne peuvent pas se procurer des parcours, charme très fréquent en harmonie, où un homme riche est assuré de rencontrer

chaque jour au moins deux parcours, indépendamment des séances de plaisir *composé* à 2 jouissances, *sur-composé* à 3, et *bi-composé* à 4 jouissances cumulées. Qu'on juge après cela du dénuement des civilisés en fait de bonheur! Voyez (III, 183) la définition méthodique du vrai bonheur.

Les parcours à septuple variante sont des jouissances réservées à la haute harmonie. Dans le début on aura à peine des parcours à quadruple variante; ce sera déjà merveille pour des échappés de civilisation, qui ne peuvent pas se procurer une seule journée de vrai bonheur. Pour composer à un civilisé une journée de cette espèce, il m'a fallu supposer (IV, 535) une réunion de jouissances beaucoup plus nombreuses et plus rapprochées que ne le comporte l'état civilisé; encore ai-je dû, en recourant à cette hypothèse, commettre 2 fautes: l'une d'y entremettre l'amour, qui est crime selon les lois civilisées, l'autre d'admettre dans la distribution de cette journée neuf vices d'équilibre passionnel, neuf lésions que n'éprouverait pas un harmonien. Je les ai admises parce que la civilisation est si bornée en plaisirs, que je n'ai trouvé dans les faibles ressources qu'elle présente aucun moyen de remplir le cadre d'une journée complètement heureuse, telle que l'obtiendra chaque jour le plus pauvre des harmoniens. Les civilisés sont si dénués de jouissances, que lorsqu'ils ont eu quelque sujet de charme, quelque fête passable, ils en rabâchent pendant une semaine entière; encore ces fêtes ne sont elles que de mauvaises caricatures des plaisirs vrais, des équilibres de passions que l'harmonie fait régner dans tous ses travaux, ses repas et ses festivités. On peut s'en convaincre par l'exposé des neuf vices (IV, 543) que j'ai été obligé d'introduire dans l'emploi d'une journée heureuse, bornée aux ressources de la mesquine civilisation.

Outre l'inconvénient de rareté de plaisirs, elle ignore complètement l'art de les aménager. Telle jouissance est usée au bout d'une quinzaine; elle se serait soutenue plusieurs mois, si on l'eût distribuée avec discernement et variantes nombreuses; mais la civilisation, en fait de plaisirs, *mange son blé en herbe,* épuise une jouissance en peu de temps, faute de variété pour la relayer. Aussi les riches civilisés sont-ils accablés de maladies résultant de ces excès. En harmonie l'aménagement des plaisirs est calcul de haute politique sociale, fonction des autorités principales: on n'y use aucune jouissance, parce que les relais et nouveautés surabondent. Si tel amusement n'est séduisant que de mois en mois,

on en a mille autres à mettre en scène dans l'intervalle, afin de varier artistement les nuances de bonheur, d'une séance à l'autre, d'un repas à l'autre, de jour en jour, de semaine en semaine, de mois en mois, de saison en saison, d'année en année, d'âge en âge, etc., jusqu'au terme d'une pleine carrière estimée 144 ans, âge auquel les riches harmoniens atteindront plus facilement que les pauvres, par l'extrême variété de plaisirs qui est le plus sûr garant contre les excès.

Quel sujet de réflexion pour cette philosophie qui place le bonheur en civilisation, et qui raisonne sur l'équilibre des passions aussi judicieusement qu'un aveugle-né, raisonnant sur les couleurs!

Pour compléter la leçon, il faudrait disserter sur le triste sort de tant de civilisés qui, pourvus de santé, fortune et moyens de bien-être, n'arrivent qu'à un extrême malheur. Les contretemps de toute espèce, les disgraces fondent parfois sur le riche comme sur le pauvre : le jeu, les piéges, la mort d'un enfant, l'inconduite d'une femme, les maladies, les échecs d'ambition, les revers de parti viennent empoisonner la vie de ceux dont on vante la condition comme suprême bonheur. Qu'est-ce donc de ceux que l'indigence accable, et quel parallèle à faire de tant de misères avec l'immensité de plaisirs qui seront prodigués à tous, dès qu'un fondateur aura fait l'épreuve d'où dépend l'issue de civilisation et l'avénement aux destinées heureuses !

CHAPITRE XL.

Boussole en étude des passions; le ralliement aux vues de Dieu.

L'un des piéges auxquels on a pris la multitude en tous les temps, a été de lui persuader que les vues de Dieu étaient impénétrables, que l'homme ne devait pas même chercher à connaître Dieu. Le bon sens exige tout le contraire; il veut que notre première étude soit celle de Dieu, la plus facile de toutes.

Dans l'antiquité, lorsque la fable travestissait le Créateur, en le confondant avec une cohue de 35,000 faux dieux, plus ridicules les uns que les autres, il était assurément difficile d'étudier les vues de Dieu, de les débrouiller à travers cette mascarade céleste; aussi Socrate et Cicéron se bornèrent-ils à s'isoler des sottises de leur siècle, et adorer le Dieu inconnu, sans pousser plus loin

leurs recherches, qui auraient été contrariées par l'esprit du temps: Socrate en fut victime.

Aujourd'hui que ces superstitions sont dissipées, et que le christianisme nous a ramenés à de saines idées, à la croyance en un seul Dieu, nous avons une boussole fixe pour procéder à l'étude de la nature. En partant du principe que toute lumière doit venir de Dieu, et que la raison ne peut entrer dans les voies de lumière qu'en se ralliant à l'esprit du Créateur, il reste à déterminer les caractères essentiels de Dieu, ses attributions, ses vues et ses méthodes sur l'harmonie de l'univers, dont certaines règles déjà connues peuvent nous acheminer aux inconnues.

Il faut dans cette étude procéder par degrés, analyser d'abord un très petit nombre des caractères de Dieu, en s'attachant aux plus évidents, tels que les suivants.

1. *Direction* INTÉGRALE *du mouvement.*
2. Economie de ressorts.
3. Justice distributive.
4. Universalité de Providence
5. UNITÉ DE SYSTÈME.

1° *Direction intégrale du mouvement.* Si Dieu est le supérieur en direction du mouvement, s'il est seul maître de l'univers, seul créateur et distributeur, c'est à lui de diriger toutes les parties de l'univers, entre autres la plus noble, celle des relations sociales : en conséquence la législation des sociétés humaines doit être l'ouvrage de Dieu et non des hommes; et pour diriger au bien nos sociétés, il faut chercher le code social que Dieu a dû composer pour elles.

Grand sujet de querelle avec la philosophie! Il s'ensuivrait que ce n'est pas elle qui doit faire des lois, et qu'on doit chercher un code social composé par Dieu. Dans ce cas Dieu se trouverait au 1er rang, et la raison humaine au 2e; ce n'est pas ainsi que la philosophie établit les rangs; elle veut que Dieu soit au 2e et la raison humaine au 1er; en conséquence elle exclut Dieu de la prérogative de législation, pour la transmettre aux philosophes, à Diogène et Mirabeau.

2° *Economie de ressorts.* Si le mécanisme des sociétés était réglé par Dieu, on y verrait briller l'économie de ressorts que nous lui attribuons, en le nommant SUPRÊME ÉCONOME. Or, l'économie exige qu'il opère sur les plus grandes réunions sociétaires, et non pas sur la plus petite que nous nommons *famille, mé-*

nage conjugal. Elle exige surtout que Dieu choisisse pour moteur l'attraction passionnée, dont l'emploi lui garantit douze économies que l'on ne trouve pas dans le régime de contrainte; ce sont (II, 240 et 276) :

1. Boussole de révélation permanente; car l'attraction nous stimule, en tous temps et en tous lieux, par des impulsions aussi fixes que celles de la raison sont variables.
2. Facultés d'interprétation et d'impulsion combinées, ressort apte à révéler et stimuler à la fois.
3. Concert affectueux du Créateur avec la créature, ou conciliation du libre arbitre de l'homme obéissant par plaisir, avec l'autorité de Dieu commandant le plaisir.
4. Combinaison du bénéfice et du charme, par entremise de l'attraction dans les travaux productifs.
5. Epargne des voies coërcitives, des gibets, sbires, tribunaux et moralistes, qui deviendront inutiles quand l'attraction conduira au travail, source du bon ordre.
6. Elévation de l'homme au bonheur des animaux libres qui vivent dans l'insouciance, ne travaillant que par plaisir, et jouissant parfois d'une grande abondance où notre peuple, malgré ses fatigues, ne parvient jamais.
7. Garantie d'un minimum refusé aux animaux libres, et dont on aura le gage dans les immenses produits du régime sociétaire, étayé de l'équilibre de population.
8. Bonheur assuré à l'homme, dans le cas où la sagesse de Dieu serait moindre que la nôtre; car ses lois exécutées par attraction nous assureraient une vie heureuse, au lieu de la contrainte que nous imposent les constitutions des philosophes.
9. Intégralité de providence, par révélation des voies de bonheur social, ajoutée à la révélation des voies de salut des âmes, fournie par le Messie et l'Ecriture-Sainte.
10. Garantie de libre arbitre à Dieu, faculté à lui de régir l'univers, y compris le genre humain, par l'attraction, seul ressort digne de sa sagesse et de sa générosité.
11. Récompense des globes dociles par le charme du régime attrayant, et punition des globes rebelles par l'aiguillon de l'attraction toujours persistant.
12. Ralliement de la raison avec la nature, ou garantie d'avènement à la richesse, vœu de la nature. par la pratique de la justice et de la vérité, vœu de la raison.

Y. Unité interne, fin de la guerre interne qui met dans chacun la passion ou attraction aux prises avec la sagesse et les lois, sans moyen de conciliation (I, 184).

X. Unité externe ou avènement au bien sous la direction du ressort

d'attraction, le seul employé par Dieu dans les harmonies visibles de l'univers.

Tel est le canevas sur lequel on doit établir l'incompétence de la raison humaine en législation. (Voyez les détails II, de 240 à 301, et les arguments négatifs II, 238.)

Il suffit de ces belles propriétés de l'attraction, pour prouver qu'un Dieu économe de ressorts n'a pas pu opter pour la contrainte, voie adoptée par les législateurs civilisés et barbares; et que c'est dans l'étude de l'attraction qu'il faut chercher le code social et industriel de Dieu.

3° *Justice distributive.* On n'en voit pas l'ombre dans la législation civilisée qui accroît la misère des peuples, en raison de leur industrie. Le premier signe de justice devrait être de garantir au peuple un *minimum* croissant en raison du progrès social. Nous voyons l'effet contraire dans l'influence de l'esprit mercantile qui tend à couvrir la zone torride d'esclaves noirs arrachés à leur pays, et couvrir la zone tempérée d'esclaves blancs, par les bagnes industriels, coutume éclose en Angleterre, et que la cupidité mercantile naturaliserait peu à peu en tous pays. Du reste peut-on voir quelque justice dans un état de choses où le progrès de l'industrie ne garantit pas même au pauvre la faculté d'obtenir du travail?

4° *Universalité de Providence.* Elle doit s'étendre à toutes les nations, aux sauvages comme aux civilisés. Tout régime industriel refusé par les sauvages, hommes vraiment libres, est opposé aux vues de Dieu; l'industrie que nous leur proposons, le morcellement agricole et domestique, n'est pas vœu de la Providence, puisque ce régime ne satisfait point les impulsions que la Providence donne aux hommes les plus rapprochés de la nature. Il en est de même de tout ordre qui repose sur la violence ; toute classe violentée directement, comme les esclaves, ou indirectement, comme les salariés, est privée de l'appui de la Providence qui ne s'est réservé sur ce globe d'autre agent que l'attraction. Dès lors l'état civilisé et barbare, qui ne repose que sur la violence, est opposé aux vues de Dieu; et il doit exister un autre régime applicable à toutes les castes et à tous les peuples, s'il est vrai que la Providence soit universelle.

5° *Unité de système.* Elle implique l'emploi de l'attraction, qui est l'agent connu de Dieu, le ressort des harmonies sociales de l'univers, depuis celles des astres jusqu'à celles des insectes;

c'est donc dans l'étude de l'attraction qu'on doit chercher le code social divin. Quelques beaux esprits se vantent de faire cette recherche, comme Voltaire qui dit à Dieu, dans une prière en vers :

Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi.

Rien n'est plus faux, Voltaire n'a jamais cherché la loi sociale de Dieu, car il n'a jamais fait aucune étude de l'attraction passionnée, quoiqu'il fût l'un des hommes les plus aptes à ce travail.

D'autres savants, comme J.-J. Rousseau, crient à l'impénétrabilité, à l'insuffisance de la raison ; c'est encore une fausseté : la raison sera très-suffisante, quand elle voudra se placer à son rang naturel, au 2e et non au 1er; quand elle voudra chercher le code social divin et non pas faire elle-même des codes. Mais au lieu de remplir cette tâche, elle nous paie, soit en *gasconnades*, comme Voltaire qui se vante de recherches qu'il n'a pas voulu faire, soit en *obscurantisme*, comme J.-J. Rousseau, qui accuse la raison d'incapacité, quand elle n'est que paresseuse et orgueilleuse, négligeant de faire le calcul de l'attraction passionnée, et la diffamant comme vice pour se disculper de n'en avoir fait, ni analyse, ni synthèse.

Il conviendrait d'ajouter ici un aperçu des absurdités sans nombre où serait tombé Dieu, s'il eût négligé de faire un code social pour les relations industrielles de l'homme (*Voyez* II, 258). J'en ai dit assez pour prouver que la voie des bonnes études était le ralliement à Dieu, la précaution de se guider sur les vues et les caractères que l'opinion universelle attribue à Dieu ; mais comme cette méthode ramène de toutes parts à l'étude de l'attraction, il n'est pas étonnant que la philosophie, qui veut maintenir ses propres lois, ait voué au ridicule la branche d'étude qui conduisait à la découverte des lois sociales de Dieu, et qu'elle ait nié le principe : *Toute lumière spirituelle doit venir de Dieu*, comme la lumière matérielle vient du soleil, emblème de Dieu, image sensible du père de l'univers.

Le ralliement à Dieu, dans nos études, conduisait encore à un acte de justice, auquel les philosophes ne veulent pas entendre; c'est de lui concéder le *libre arbitre* que nous réclamons pour nous-mêmes. Si nous admettons qu'il en jouisse, il a donc eu le droit d'opter entre la contrainte et l'attraction pour agens de mouvement social. S'il eût opté pour la contrainte, il lui eût été facile

de créer des sbires plus puissants que les nôtres, des géants amphibies de cent pieds de haut, écailleux, invulnérables et initiés à notre art militaire. Sortant inopinément du sein des mers, ils auraient détruit, incendié nos ports, nos escadres, nos armées, et forcé en un instant les empires mutins à abjurer la philosophie, pour se rallier aux lois divines de l'attraction sociétaire. Si Dieu a négligé de se pourvoir de ces géants, aussi faciles à créer que les grands cétacées, on doit en conclure qu'il n'a spéculé que sur l'attraction, et qu'elle doit être la première étude d'un siècle qui voudra se rallier à Dieu, en exploration de la nature et des destins.

Toutefois, c'est une question très-neuve et digne d'un long examen, que celle du *libre arbitre* contesté à Dieu par la raison humaine; il est fâcheux d'abréger sur ce sujet, l'un des plus brillants que présente l'étude de Dieu.

L'on a pu voir, par ce chapitre, que la connaissance de Dieu et de ses opérations, qu'on nous dépeint comme des mystères impénétrables, est au contraire la plus aisée, la plus élémentaire des sciences; et l'on peut dire, la science des enfants, puisqu'elle n'exige que la dose de bon sens facile à trouver chez les enfants de dix ans, mais introuvable chez des pères tous égarés, désorientés par la philosophie; et qui, pour rentrer dans les voies du sens commun, auraient besoin, dit fort bien Condillac, de *refaire leur entendement et oublier tout ce qu'ils ont appris des sciences philosophiques.*

FIN DE LA CINQUIÈME SECTION.

CONFIRMATION

TIRÉE DES SAINTS ÉVANGILES.

> Ce sont des aveugles qui conduisent des aveugles. (S. MATTHIEU, ch. XV.)
>
> Je leur parle en paraboles, parce que selon la prophétie d'Isaïe : Ils entendront de leurs oreilles et ne comprendront pas; ils regarderont de leurs yeux, et ne verront pas. (*Ibid.*, ch. XIII.)

Eh ! quelle est la cause de cet aveuglement dont les peuples civilisés sont frappés? C'est qu'ils n'ont ni foi, ni espérance en Dieu. Ceux mêmes qui nous paraissent pieux, n'ont qu'une demi-croyance en la sagesse divine : ils s'imaginent que Dieu n'a pas pourvu à tout; ils consultent les philosophes sur les voies de bonheur social; ils doutent de l'universalité de la providence; ils n'espèrent point en la découverte des lois de Dieu.

Que signifie ce début ascétique? Est-ce un pélerin revenant des saints lieux? Est-ce quelque anachorète arrivant du désert? Non, c'est un homme habitué au milieu de vous; mais qui, muni d'une boussole inconnue, d'une science neuve qui manque à vos esprits forts, peut vous indiquer l'issue du labyrinte politique où vous êtes égarés depuis tant de siècles, vous désabuser sur ce titre pompeux d'esprits forts dont se parent des têtes faibles et superficielles. Bientôt on qualifiera d'*intelligence faussée* tout siècle, tout savant qui n'a pas cru à l'universalité de la Providence.

J'ai employé le chap. XL à prouver que deux vertus dédaignées et presque ridiculisées, la foi et l'espérance en Dieu, auraient conduit directement à découvrir la théorie du mécanisme sociétaire ; je continue sur le thème des destinées, et sur le défaut de foi qui nous en a fait manquer si long-temps la découverte.

Défiants comme Moïse qui frappa deux fois le rocher, les hommes pieux semblent craindre que Dieu tarde à intervenir pour les besoins de l'humanité, quand elle réclamera son appui; ils sont encore les faibles disciples à qui Jésus Christ adressait

ce reproche : « O hommes de peu de foi ! ne vous inquiétez » point en disant : que mangerons-nous, que boirons-nous, de » quoi nous vêtirons-nous ? car votre père sait que vous en avez » besoin. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa » justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. » (S. Matth. , VI.) « Considérez les corbeaux, ils ne sèment ni » ne moissonnent, ils n'ont ni celliers, ni greniers; cependant » Dieu les nourrit. Combien êtes-vous plus excellents qu'eux ! » (S. Luc, XII) et par conséquent plus dignes de la sollicitude de Dieu.

Moïse, en punition d'un doute outrageant à la Providence, fut privé d'entrer dans la terre promise; tel, le genre humain, en punition de son manque de foi, est banni de la terre promise à lui dans l'Évangile. Le royaume des cieux, ou harmonie sociétaire, était annoncé aux humains; ils pouvaient y entrer sans délai, s'ils eussent voulu *voir de leurs yeux et entendre de leurs oreilles*; voir l'absurdité du régime philosophique nommé civilisation, toujours favorable à l'injustice et à l'oppression; entendre la parole divine qui leur promet le royaume des cieux dès ce monde, s'ils veulent le chercher ; *quærite et invenietis*, cherchez et vous trouverez.

J'essaie de dessiller leurs yeux dans cette homélie où j'expliquerai le sens mystérieux d'une parabole non comprise jusqu'à ce jour, celle du royaume des cieux, que le Messie conçoit en double sens : il annonce le royaume de justice *en l'autre monde et en celui-ci*, annonce évidente par la promesse des biens terrestres qu'il garantit formellement aux hommes, dès l'instant où ils auront trouvé *le royaume de Dieu et sa justice*, l'harmonie sociétaire, image du royaume céleste, et avant-coureur de la félicité promise aux élus dans une autre vie.

Jésus savait que dans l'autre monde nous n'aurons besoin ni de vêtements, ni de comestibles; il ne prophétise donc pas pour la vie future, lorsqu'il nous promet ces biens terrestres ; et pour nous garantir de toute équivoque, il insiste en disant: « Que celui-là entende qui a des oreilles pour entendre. » C'est assez nous avertir que la parabole est à double entente et qu'il faut la commenter pour en saisir le vrai sens.

Diverses causes, qui seront expliquées dans ce discours, ont empêché que les hommes pussent *entendre* cette révélation allégorique du destin sociétaire, et que le Christ pût s'expliquer plus

amplement sur ce sujet. Jésus annonce évidemment un royaume des cieux qui adviendra dès ce monde, indépendamment du bonheur promis dans l'autre; il reconnaît que si nous manquions des biens temporels, Dieu serait moins généreux envers l'homme qu'envers les oiseaux du ciel. Je vais exposer le vrai sens de ces paroles du Messie dans les 2 articles suivants, où j'examine 1° les erreurs en interprétation des saintes Ecritures, 2° l'impéritie en application de leurs sages préceptes sur nos études.

PREMIER POINT.

ERREURS EN INTERPRÉTATIONS DES SAINTES ÉCRITURES.

« Heureux les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux; » aucune parabole n'est plus connue, aucune n'est moins comprise. Quels sont ces pauvres d'esprit que préconise J. C. ? Ce sont les hommes qui se préservent du faux-savoir nommé philosophie incertaine; elle est l'écueil du génie, le chemin de la perdition, en ce qu'elle nous détourne de toutes les études utiles (37), d'où naîtrait l'harmonie sociétaire, le royaume des cieux et de justice que Jésus ordonne de chercher. Il faut nous prémunir contre l'abus de l'esprit, contre le labyrinthe de cette philosophie condamnée par ses auteurs mêmes qui disent à sa honte: « Mais » quelle épaisse nuit voile encore la nature ! » (*Voltaire.*) « Ces bi- » bliothèques, prétendus trésors de connaissances sublimes, ne sont » qu'un dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs.» (*Anach.*)

Jésus nous apprend que la vraie lumière, la découverte du mécanisne sociétaire est réservée aux esprits droits qui dédaigneront le sophisme et étudieront l'attraction; tel est le sens de ce verset : « Je vous bénis, ô mon père, Seigneur du ciel et de la » terre, de ce que vous avez caché ces choses aux savants, et » que vous les avez révélées aux simples. » (S. Matth., XI.)

Il est donc des connaissances qui sont réservées aux simples, entre autres la découverte de l'harmonie sociale, où les esprits philosophiques ne pouvaient pas s'élever. Ainsi en disant : heureux les pauvres d'esprit ! Jésus n'encense point l'ignorance, comme l'insinuent les railleurs; lui-même étonnait les docteurs par sa profonde érudition; il n'est donc point l'apologiste de l'ignorance; mais il témoigne du mépris pour les obscurants scientifiques obstinés à croupir dans l'ornière civilisée, et refusant de chercher

les nouvelles sciences (37) que Dieu révèlera aux esprits assez droits pour se défier de la raison humaine, et assez modestes pour se rallier à la raison divine ou attraction collective. Cette subordination doublera leur force et les conduira au but : *humilem corde suscipiet gloria.*

On ne parviendrait jamais à concevoir le langage allégorique des livres saints, tant qu'on ignore qu'il est de nouvelles sciences et de nouveaux mécanismes sociaux à découvrir. L'ignorance du calcul des destinées répand de l'obscurité sur divers passages de l'Ecriture, où elles sont prédites *indirectement* et *allégoriquement*; prophéties que les glossateurs les plus subtils ne peuvent pas expliquer d'une manière satisfaisante, faute de connaître la métamorphose future, le royaume de justice et d'harmonie dont ces passages renferment le pronostic, par exemple :

Comment expliquer ces versets de l'Evangile où Jésus nous dit : « Croyez-vous que je sois venu pour apporter la paix sur la » terre ? Non, je vous assure ; mais au contraire, la division ; car » désormais s'il se trouve cinq personnes dans une maison, elles » seront divisées les unes contre les autres, le père contre le fils, » la mère contre la fille, la belle-mère contre la belle-fille, etc. » Je suis venu pour mettre le feu sur la terre ; et qu'est-ce que » je désire sinon qu'il s'allume ? » (S. Luc, XII.)

Cependant *Dieu est un dieu de paix et non de désordres*, dit saint Paul ; il est donc étrange d'entendre l'ange de paix, le rédempteur, déclarer qu'il vient apporter au monde les discordes de toute espèce ! Combien d'autres passages de l'Ecriture peuvent causer la même surprise, tant qu'on n'en connaît pas le vrai sens que je vais exposer en système général, car je ne peux pas m'engager ici dans les interprétations de détail.

Deux révélations sont nécessaires à l'humanité pour la guider : celle qui touche au salut des âmes a été faite par J. C. et les prophètes ; elle n'est point objet d'étude, mais de *foi pure et simple.* Celle qui touche au destin des sociétés, nous est faite par l'attraction ; elle est l'objet d'étude, objet de *foi spéculative*, d'espérance en l'intervention de Dieu, et recherche méthodique de son code sociétaire (*Voyez* ch. XL).

Cette 2e révélation est conditionnelle ; le monde social peut pénétrer le mystère des destinées heureuses s'il veut en faire la recherche ; mais il ne s'élève pas à cette connaissance tant qu'il ne la cherche pas ; c'est pour cela que Jésus nous dit : « *Cherchez*

» *et vous trouverez, demandez et vous recevrez, frappez à la* » *porte et on vous ouvrira.* Croyez-vous que Dieu ait eu moins » de prévoyance pour vous qu'il n'en a pour les corbeaux, les » oiseaux du ciel? » (St. Luc, XII.)

A quoi servirait de chercher si on ne devait trouver d'autre sort que la civilisation, abîme de misères, et reproduisant toujours les mêmes fléaux sous diverses formes? Il reste sans doute quelque société plus heureuse à découvrir, puisque le Sauveur nous excite si activement à la recherche; mais pourquoi ne nous a-t-il pas éclairés lui-même sur ce point? Connaissant le passé et l'avenir, le cadre entier des destinées, selon ce verset: « mon Père » m'a mis toutes choses entre les mains. » (St. Matth., ch. XI.) Ne pouvait-il pas nous instruire de notre destin sociétaire, au lieu de nous soumettre à en faire l'invention que notre folle confiance aux philosophes a différée depuis tant de siècles?

Je réponds à cette objection: chargé par son Père de la révélation religieuse, J. C. n'avait point été chargé de la révélation sociale qui, au contraire, était exceptée formellement de ses attributions, comme il le dit lui-même en ces mots: « Rendez à César » ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » Il s'isole bien positivement des fonctions dévolues, soit à l'autorité, soit à la politique sociale. Il n'aurait pas pu informer les hommes de leur destinée sociétaire, sans transgresser les décrets de son Père qui avait voulu que cette découverte fût la tâche de la raison et le prix des bonnes études sur l'attraction (ch. XL). Jésus connaissant cette destinée heureuse, sans pouvoir nous la révéler, gémit souvent sur la limite qui lui est imposée; car, selon St-Jean (ch. III), « Dieu n'a pas envoyé son fils dans le monde pour juger » le monde; mais afin que le monde soit sauvé par lui. » Sa mission se bornait donc au salut des âmes; c'est la plus noble partie de notre destinée; c'est pour cela que Dieu confia cette fonction sublime à son fils bien-aimé, réservant pour la raison humaine la branche subalterne, le salut politique des sociétés, et par suite la recherche des voies de Dieu en mécanique sociale, voies qu'on découvre par le calcul de l'attraction.

J. C. n'ayant pas dû nous éclairer sur ce sujet, ni nous dispenser des études auxquelles son Père nous astreint, il se borne à annoncer paraboliquement la destinée sociétaire sous le nom de royaume des cieux; elle en fait réellement partie, à titre de règne de la justice et image des harmonies célestes. C'est par allu-

sion à cette destinée heureuse que Jésus nous dit *en substance:* je vous ouvre la voie de salut des ames, c'est ce qui vous importe avant tout; quant aux corps, quant aux sociétés mondaines, elles sont encore dans l'abîme d'injustice nommé civilisation; vous y laisser, c'est vous apporter l'arbre de discorde, « *la dissension du père avec le fils, de la belle mère avec la belle fille* » *etc.*, obligé de vous cacher l'issue de cet enfer social, « *Je suis venu pour mettre le feu sur la terre et qu'est-ce que je désire, sinon qu'il s'allume?* » (St. Luc, XII).

Ce souhait, loin d'être malveillant, est de la part de J. C. une noble impatience de voir la philosophie combler la mesure de ses erreurs, aggraver tous les maux qu'elle prétend guérir, et nous amener enfin, par honte de notre folle confiance en elle, à chercher l'issue du labyrinthe politique où elle nous a plongés.

Aussi le divin maître s'élève-t-il avec chaleur contre les sophistes qui nous détournent de cette étude; il les maudit en disant : « Malheur à vous scribes et pharisiens hypocrites qui vous » êtes saisis de la clé de la science et qui, n'y étant point entrés » vous-mêmes, l'avez encore fermée à ceux qui voulaient y entrer. » (S. Luc. XI.)

Il est bien certain que les philosophes ont saisi la clé de la science, car ils ont commencé le calcul de l'attraction dans la branche inutile, et ils ne veulent pas qu'on l'achève dans la branche utile, dans celle qui nous ouvrira dès ce monde l'accès au royaume des cieux. Pour nous en fermer l'entrée, ils s'attachent à hérisser de subtilités métaphysiques l'étude de l'homme, qui est la plus simple de toutes, et qui n'exige qu'une raison libre de préjugés, confiante à l'attraction, comme les enfants. C'est pour nous ramener à cette raison naturelle que J. C. nous dit : « laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est pour » ceux qui leur ressemblent. Je vous dis en vérité : Quiconque ne » recevra point le royaume de Dieu comme un enfant, n'y entrera » point. » (S. Marc, X.)

En quoi consiste cette aptitude des enfants à recevoir le royaume de Dieu? c'est qu'ils sont tout à l'attraction et point à la morale; ils ont donc le genre d'esprit convenable pour s'initier au calcul de l'attraction qui conduit à la découverte du royaume de Dieu ou régime sociétaire. Les pères, au contraire, tout imbus de préjugés philosophiques, sont inhabiles aux calculs d'attraction; et c'est un reproche que leur adressent leurs écrivains judicieux, tels que Con-

dillac disant : « Ceux qui n'auront rien étudié entendront mieux » que ceux qui ont fait de grandes études, et surtout que ceux qui » ont beaucoup écrit. » En effet ces hommes imbus de sophismes sont désorientés par la moindre nouveauté qui sort de leur étroite sphère, tandis que les simples et les enfants, moins prévenus contre l'attraction, sont plus disposés à en faire la facile étude.

Un grand obstacle à ce [illegible] les philosophes aient pu prendre le chemin des bonnes études, c'est l'égoïsme dont ils sont [illegible] le masque de philantropie. Jésus le leur reproche avec véhémence en ces termes : «Comment, étant méchants comme vous l'êtes, pou» riez-vous dire quelque chose de bon ? (S. Matth. chap. XII.) Sé» pulcres blanchis, pleins d'ossements et de pourriture, au dehors » vous paraissez justes aux yeux des hommes, mais au de» dans vous êtes remplis d'hyprocrisie et d'iniquités. » (*Ibid.* chap. XXIII.) En effet leur civilisation, dont ils sont infatués, ne repose que sur les principes les plus odieux, tels que ceux-ci : « Il » faut beaucoup de pauvres pour qu'il y ait quelques riches; il faut » s'étourdir sur les maux inséparables de la civilisation, etc., etc. » Imbus de ces doctrines d'égoïsme, ils ne peuvent pas s'élever aux idées primordiales de justice, telles que la garantie d'un *minimum* à concéder au peuple, concession explicitement réclamée par Jésus-Christ : car lorsque les pharisiens lui reprochent que ses disciples font, le jour du sabbat, ce qui n'est point permis, il répond : « N'avez-vous jamais lu ce que fit David dans le besoin où il se » trouva, lorsque lui et ses compagnons furent pressés de la faim? » comment il entra dans la maison de Dieu, mangea les pains de » proposition et en donna à ceux qui étaient avec lui, quoiqu'il n'y » eût que les prêtres à qui il fût permis d'en manger? » (S. Marc, chap. II.) Jésus, par ces paroles, consacre le droit de prendre son nécessaire où on le trouve, et ce droit implique le devoir d'assurer un *minimum* au peuple; tant que ce devoir n'est pas reconnu, il n'existe point de pacte social. C'est le 1er précepte de la charité; la philosophie se refuse obstinément à le confesser, parce qu'elle ignore le moyen de procurer le *minimum* au peuple, concession vraiment impossible tant qu'on ne sait pas s'élever à quelqu'une des sociétés supérieures à la civilisation, au moins à la société des garanties solidaires, qui sont l'aurore du bonheur. (*Voyez* l'avant-propos.)

Connaissant les voies de félicité sociale et de régime sociétaire, Jésus en admet franchement les conséquences, telle que la par-

ticipation du peuple au bien-être et la pratique des vertus, unie à la jouissance des biens de ce monde ; ils nous sont annoncés dans ces paroles d'Isaïe : « L'esprit du Seigneur est sur moi; il » m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer » aux captifs la liberté, et aux aveugles le recouvrement de la » vue, et pour délivrer ceux qui sont dans l'oppression. » Or, comment pourra-t-on donner [illegible] aux esclaves, aux [illegible] liberté, sinon par le régime d'attraction industrielle qui déterminera *spéculativement* tous les maîtres à proposer aux esclaves l'affranchissement (sauf commandite); et qui nous délivrera de toutes les oppressions sociales et domestiques?

En toute circonstance le Messie nous excite à vivre dans l'insouciance, pourvu que nous cherchions le royaume de justice, où sera l'abondance de tous biens. Jésus en donne un avant-goût à ceux qui ont la foi: aux noces de Cana il change l'eau en un vin exquis. Faut-il nourrir cinq mille hommes qui, de confiance, l'ont suivi dans le désert? Il fait en leur faveur le miracle des pains et des poissons multipliés; c'est la récompense de leur foi et de leur insouciance. Lui-même se plaint de ne pas posséder les biens de ce monde; il dit: « Les renards ont des tanières, les » oiseaux du ciel ont des nids, mais le fils de l'homme n'a pas » où reposer sa tête. » (S. Mattu. ch. III.) Il réprimande les Juifs sur ce qu'ils lui reprochent d'aimer les bons repas; il leur dit : « Jean-Baptiste est venu, ne mangeant point de pain, ne bu- » vant point de vin, et vous avez dit : Il est possédé du démon. » Le Fils de l'homme est venu mangeant et buvant, et vous dites: » C'est un homme de bonne chère, qui aime à boire. » (S. Luc, » VII.) Jésus leur répond : « La sagesse a été justifiée par tous » ses enfants; » il juge la sagesse très compatible avec la jouissance du bien-être; et, pour joindre l'exemple au précepte, il va s'asseoir à une table délicate, chez un pharisien qui l'invite ; une courtisane vient répandre sur lui des parfums, Jésus blâme le pharisien qui la critique, et il dit à cette femme : « Vos péchés vous sont remis, votre foi vous a sauvée. » Compatissant pour le sexe opprimé, il pardonne à la femme adultère et à Madeleine pécheresse; aussi nous dit-il : « Mon joug est doux, et mon fardeau est léger. » (S. Matth. XI.)

On voit, par ces paroles de l'Ecriture, que le divin maître ne se montre jamais ennemi des richesses ni des plaisirs; il exige seulement qu'à la jouissance de ces biens on joigne une foi vive,

parce que c'est la foi (chap. XL) qui doit nous conduire à la découverte du régime sociétaire, *du royaume de justice où tous ces biens nous seront donnés par surcroît.* Il ne blâme le désir des richesses que relativement aux vices qui y conduisent en civilisation ; quand il dit : « Il est plus aisé à un chameau de passer » par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le » royaume des cieux. » Cette parabole s'entend des injustices, des violences que commettent les civilisés pour atteindre à la fortune. Il se plaint de ces crimes en disant : « Depuis Jean-Baptiste » jusqu'à présent le royaume des cieux se prend par violence, et » ce sont les violents qui l'emportent. » (S. Matth. ch. XI.) Ici le royaume des cieux est emblématique du bien-être envahi par l'iniquité ; mais pour exciter le génie à la recherche du royaume de justice, pour nous garantir des suggestions de la philosophie qui crie à l'impénétrabilité, Jésus dément ce sinistre augure, en disant : « Il n'y a rien de caché qui ne puisse être découvert, ni » rien de secret qui ne vienne à être connu. » (S. Luc ch. XI.)

En effet : tout était facile à découvrir, pourvu que dans l'investigation, l'on eût apporté les deux qualités recommandées par J. C., la simplicité des enfants en étude de l'attraction, et la foi aux promesses du Messie qui nous garantit l'avènement au royaume de justice, pourvu que nous cherchions avec une pleine confiance, avec cette foi vive *qui transporte les montagnes,* allusion à la force d'intelligence que fournit la foi pour résoudre les problèmes gigantesques de l'harmonie universelle, réputés impénétrables. Ils sont enfin résolus; mais ils ont dû être inaccessibles à des générations aveuglées qui, selon S. Marc, (ch. VII.) « abandonnent la loi de Dieu (le fanal divin de l'attraction), pour s'attacher à la tradition des hommes (aux fausses lumières de la philosophie). »

J'ai prouvé que le sens des SS. Ecritures n'a pas pu être bien saisi, tant qu'on a ignoré la destinée heureuse dont elles contiennent des prédictions voilées. En vain opposerait-on à cette interprétation, certaines phrases où le Messie s'exprime en termes généraux et abréviatifs, comme celle-ci : *mon royaume n'est pas de ce monde.* S'il n'en est pas quant à présent, c'est parce que la loi divine sur le mécanisme des passions n'est, ni connue, ni établie; mais ce bas monde peut s'élever à l'harmonie, ou règne des vertus; dès lors il sera royaume de J. C., de même

que le monde civilisé, barbare et sauvage, est royaume de Satan et Moloch.

Certes Jésus ne veut pas régner sur les mondes qui sont l'image de l'enfer; mais il nous reconnaîtra pour dignes de son sceptre lorsque, dociles à sa voix, nous aurons *cherché et trouvé* ce royaume de justice dont il nous annonce allégoriquement les délices dans un parallèle dont Jean-Baptiste est l'objet : « je » vous dis en vérité que parmi ceux qui sont nés des femmes, il » n'y en a point eu de plus grand que Jean-Baptiste; mais celui » qui est le plus petit dans le royaume des cieux est plus grand » que lui » (S. Luc, ch. VII); et de même, le plus pauvre dans le royaume de justice et d'harmonie qui va être fondé, surpassera en bonheur le plus riche d'entre les civilisés. (*Voyez* les tableaux du chap. XXXIX.)

Terminons cette glose en disant avec Jésus-Christ, aux nations civilisées : « ne voyez-vous pas que vous êtes dans l'erreur, » parce que vous ne comprenez ni les Ecritures, ni la puissance » de Dieu? » (S. Marc, ch. XII.) de Dieu dont les volontés vous sont interprétées par l'attraction; aussi Jésus nous dit-il : « Si » quelqu'un parle contre le Fils de l'homme, son péché lui sera » remis; mais si quelqu'un blasphème contre le St-Esprit, il ne » lui sera point remis (S. Luc, ch. XII.), ni dans ce siècle, ni » dans le siècle à venir. » (S. Matth. ch. XII.)

Pourquoi cette indulgence accordée aux blasphèmes contre le Père et le Fils, tandis que l'offense faite au Saint-Esprit ne trouvera aucune grace? c'est que le Paraclet, l'Esprit Saint qui procède du Père et du Fils, étant l'organe de l'un et de l'autre, (d'après l'unité des trois personnes), c'est les outrager toutes trois que de méconnaître leur organe, le S.-Esprit, en résistant à son impulsion *collective*; elle nous est communiquée par l'attraction dont il faut déterminer les développements *collectifs*, la tendance *collective* au mécanisme des séries passionnées et de l'unité universelle. (Soit dit pour réponse aux calomniateurs qui prétendent que j'admets pour bonnes les attractions individuelles déployées en civilisation, et toujours malfaisantes hors des séries passionnées.)

C'est pour nous exciter à cette étude de l'attraction que J. C. pardonne les outrages dont il est l'objet, mais non pas l'outrage fait au S. Esprit qui, par entremise de l'attraction, est révélateur permanent des décrets de la Sainte Trinité sur l'harmonie socié-

taire. Celui qui offense le Père ou le Fils par des blasphêmes, ne nuit qu'à lui-même et ne mérite que le dédain, peut-être l'indulgence; mais un philosophe qui outrage l'Esprit Saint en s'opposant au calcul de l'attraction, nuit à l'humanité entière; car il lui cache sa destinée, il l'éloigne du bonheur; il ne doit trouver grâce, ni en ce monde, ni en l'autre.

C'est assez prouver que l'Ecriture, dans certains passages mystérieux, avait besoin d'un interprète guidé par des connaissances nouvelles. Il reste à parler de notre incapacité à mettre en usage les bons préceptes dont elle est parsemée : ce sera le sujet du 2e article.

DEUXIÈME POINT.

IMPÉRITIE EN APPLICATION DES PRÉCEPTES DE L'ÉCRITURE.

Je n'en examinerai que deux : un contre la confiance aveugle aux sophistes, et un contre l'indifférence en matière de religion, l'apathie fardée de piété.

1° LA CONFIANCE AVEUGLE AUX SOPHISTES.

« Gardez-vous des faux prophètes qui viennent à vous couverts » de peaux de brebis, et qui au dedans sont des loups ravissants. » *Vous les reconnaîtrez à leurs fruits* : peut-on cueillir des » raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? » (S. MATTH. ch. VII.)

Voilà en peu de lignes la boussole des bonnes études; si on l'eût suivie on aurait depuis long-temps échappé à la civilisation. Pour nous abuser, la philosophie s'empare de ce précepte, et l'applique à contre-sens. Le prince des sophistes modernes, DESCARTES, s'affubla de cette peau de brebis; il affecta de prêcher le doute subordonné à l'expérience ; il parut se défier des lumières de la raison humaine. C'était une ruse pour se mettre en scène, car il ne voulut point soumettre au doute expérimental cet arbre de mensonge qu'on nomme CIVILISATION, qui ne produit au peuple que des épines et des ronces, et au monde social que l'injustice et la fourberie. Malgré ces caractères odieux, il opina à nous engouffrer dans la civilisation, au lieu d'en chercher l'issue.

Si l'on eût voulu, selon l'Evangile, juger l'arbre par son fruit, aurait-on pu hésiter un instant à condamner la civilisation, et proposer la recherche du royaume de justice promis dans l'Ecri-

ture? Mais on ne comprenait pas le sens de l'Evangile tel que je viens de l'interpréter ; de là vient que les hommes pieux sont restés PASSIFS devant le règne du mal. Cela ne suffisait point ; il eût fallu prendre le rôle ACTIF, chercher en mécanique sociale ce royaume de justice dont J. C. nous promet si expressément la découverte. C'est peu d'une piété stérile qui se borne à déclamer contre les égarements de la raison humaine ; il faut recourir franchement, activement à la raison divine, à l'étude des impulsions naturelles ou attractions et répulsions. La classe pieuse devait les étudier, par cela même que la philosophie les condamne.

L'Eglise n'avait-elle pas en surabondance des personnages très-doctes qui pouvaient remplir la tâche que la philosophie refusait ou n'osait tenter ; tâche éludée astucieusement par les Voltaire et les Rousseau (355).

L'Eglise avait des hommes si capables, tels que les Bossuet, les Fénélon, et tant d'autres ! Ils n'ont excité aucune recherche sur l'attraction ; ils n'ont proposé, ni concours, ni prix pour cette branche d'études. Jésus les a bien définis en ces mots : « Ils disent ce qu'il faut faire et ils ne le font pas. » (S. Matth. ch. XXIII.) Pieux ou impies, tous commettent même profanation, usurpant de concert les droits du Créateur en législation. La seule différence entre eux est celle du rôle actif que prennent les sophistes : Voltaire par ses railleries sur la foi, et Rousseau par ses préventions d'obscurantisme, nous conduisent au même écueil. Tous deux, en divers sens, nous enseignent l'insuffisance de la raison pour connaître Dieu et pénétrer ses décrets, chose la plus facile (on l'a pu voir ch. XL) ; J. C. même nous l'assure, en disant : « Il n'y a rien de caché qui ne puisse être découvert ; » cherchez et vous trouverez. » Mais les faux prophètes revêtus de la peau de brebis, étouffent toute idée d'investigation. L'un (355) nous persuade qu'il a cherché quand il n'en est rien, l'autre détruit l'espérance et nous détourne des recherches. Déception d'une part, impéritie de l'autre ; tels sont les caractères de ceux qui dirigent la raison humaine.

Ce protée, qu'on appelle philosophie, vaincu sous une forme, en revêt un autre : aux chimères de liberté et d'égalité bien usées, on voit succéder un nouveau sophisme fardé des noms *d'Association*, *esprit d'association*. L'on y découvre deux sectes différentes qui, l'une et l'autre, sont *les loups ravissants couverts de peaux de brebis*. D'une part est l'esprit d'industrialisme qui, sous

masque d'association, tend à récréer l'esclavage dans les bagnes mercantiles, forme des coalitions de publicains pour brocanter le revenu des empires, pour dévorer l'avenir, etc. Cette secte n'a point d'esprit inventif; elle n'a pas su découvrir le moyen d'envahir le fonds, le territoire; de réduire la masse des nations en vassalité de quelques chefs mercantiles, et créer le monopole féodal qui constituerait l'entrée en 4e phase de civilisation. Alors la carrière du crime et de la fourberie serait exploitée bien plus grandement qu'en 3e phase, où nous sommes. Pourquoi a-t-on tardé à découvrir ce redoublement d'infamies sociales? C'est que le caractère distinctif des philosophes qui nous dirigent est la petitesse, même dans le crime.

L'autre secte, qui prétend fonder l'association, a pour agents de nouveaux philosophes appelés *Owenistes*, du nom de leur chef; gens qui forment, sous le nom d'association, des réunions anti-sociétaires, car ils repoussent les méthodes d'où naîtraient l'accord des passions et l'attraction industrielle, buts de l'état sociétaire.

Ces établissements ne remplissent aucune des conditions à imposer à tout fondateur sociétaire : la première est d'opérer par attraction, entraîner à l'imitation les sauvages, et surtout des propriétaires d'esclaves dont aucun n'a adhéré au régime Oweniste. Ce régime est donc un leurre de plus, comme toutes les conceptions philosophiques; d'ailleurs, que pouvait-on attendre d'une secte qui débutait par s'isoler de Dieu, lui refuser le culte public? Son chef, avec une grande ostentation de charité et de philantropie, a repoussé obstinément la précaution que dictait une charité réelle : c'était de mettre au concours l'invention du procédé naturel en régime sociétaire, et prendre toutes les mesures qui pouvaient provoquer cette découverte ou les approximations.

Rob. Owen a évité soigneusement cette démarche, qui eût blessé son orgueil; il voulait être à la fois inventeur, fondateur et orateur de l'association; cumuler les 3 rôles qui exigent trois personnages différents; il voulait pour lui seul toute la gloriole (154). Il s'est emparé du *mot* association, sans s'inquiéter de la *chose*, ne songeant qu'à s'arroger l'honneur d'une découverte à faire; qu'à détourner de cette étude, en persuadant qu'il avait rempli la tâche à lui seul.

Abîme tout plutôt, c'est l'esprit des Sophistes.

Cet orgueil démesuré aurait pu long-temps encore éloigner les

modernes de recherches sur l'association, si, par un heureux hasard, l'invention n'était survenue à l'époque même où Rob. Owen s'en attribue l'honneur, bien qu'il ne soit qu'un médiocre sophiste, un copiste de G. Penn, fondateur des Quakers; enfin un homme aussi incapable d'invention que dépourvu de philantropie réelle. On en jugera par une analyse succincte de ses méthodes que j'examinerai à la Postface.

Il recueillera de sa folle prétention, le même honneur que cet Erostrate qui détruisit le temple d'Ephèse pour se faire un nom dans l'histoire. Ainsi, Rob. Owen, pour se donner comme G. Penn le lustre de chef de secte, n'a travaillé qu'à leurrer les sociétés industrielles, qu'à faire manquer les recherches d'où dépend leur avènement au bonheur sociétaire. Heureusement il aura été déjoué à temps.

Le succès momentané de cette jonglerie doit rallier les hommes prudents à la boussole donnée par l'Evangile, au doute expérimental, guide le plus fidèle en études sur l'association, comme sur tout autre sujet. Il faut *juger l'arbre à son fruit*, et *se défier des loups déguisés en brebis*. Or, quels sont les fruits de cette nouvelle secte? A-t-elle entraîné les sauvages et les maîtres d'esclaves? Non. Si Rob. Owen, avec la faculté qu'il a de fonder de grands établissements, avait quelque notion du mécanisme sociétaire, il l'aurait, depuis vingt ans, répandu sur le globe entier par la seule influence du bénéfice et du plaisir; il n'existerait plus ni sauvages, ni barbares, ni civilisés : il n'a au contraire abouti qu'à profaner le MOT, sans rien faire pour la CHOSE; qu'à inspirer une telle défiance pour l'idée d'association, qu'il faut aujourd'hui exclure ce *mot* d'une théorie qui enseigne la *chose*, le procédé d'association naturelle.

Tel est notre 19e siècle, vantant ses progrès en raison, et ne sachant organiser que l'anarchie scientifique d'où il sortirait à l'instant, s'il voulait se rallier au précepte évangélique : *suspecter les faux savants*, et *juger l'arbre à son fruit*. Au lieu de cette prudence, il s'engage de chimère en chimère; il n'encourage que les inventions malfaisantes, les subtilités fiscales et les pièges d'agiotage. Entraînée par le torrent mercantile, notre philosophie ne s'aperçoit pas que le monde social court à la 4e phase de civilisation, plus scélérate encore que la 3e, où nous sommes. Les philosophes modernes, dit fort bien l'Evangile, sont *les aveugles qui conduisent les aveugles*.

Cette secte de prétendus esprits forts, piquée de n'avoir que du bel esprit sans génie inventif, a formé une ligue secrète pour étouffer les découvertes qui sortent de la sphère académique. « Ils ont (dit J. C.) saisi la clé de la science pour en fermer l'en-» trée. » Ils reprochent à leurs rivaux le principe *Compelle intrare*; et ils adoptent le principe encore pire: *Prohibe intrare;* aussi, tout en promettant des torrents de lumières, se refusent-ils à mettre au concours les nombreuses inventions qui restent à faire, et surtout la continuation et l'achèvement du calcul de l'attraction commencé par Newton. Tel est l'état de la raison au dix-neuvième siècle ; tel est l'abîme où elle s'est plongée, par son obstination à ne pas *juger l'arbre par son fruit*, vice dont le résultat inévitable est d'ouvrir la porte à toutes les charlataneries, et fermer l'accès aux vraies lumières.

L'examen d'un seul des préceptes évangéliques, celui de *juger l'arbre par le fruit*, suffirait à démontrer que les civilisés ne veulent faire aucune application régulière des doctrines certaines ; je pourrais étendre la démonstration à vingt autres préceptes , il suffira d'un second, d'où on conclura, comme celui-ci, que notre siècle, en affectant de rechercher la vérité, ne cherche qu'à l'étouffer ; car de tous ces écrivains qui ont prôné le doute, pas un n'a voulu douter de la nécessité des deux sociétés civilisée et barbare, mettre en problème si elles sont destin ultérieur, ou si elles sont des monstruosités temporaires, des échelons pour s'acheminer plus loin, pour s'élever à des périodes sociales moins malheureuses ?

Une remarque à faire sur les préceptes évangéliques, est qu'ils sont la source où vont puiser leurs antagonistes mêmes. Qu'est-ce après tout que cette doctrine de Descartes, restaurateur de la philosophie moderne ? C'est un exposé pompeux du précepte bien concis dans l'Evangile : *se défier des sophistes et juger l'arbre par le fruit*. Descartes a bâti sur ce principe un vaste système qu'il n'a point suivi ; il s'est donné le relief de novateur, quand il n'a fait que paraphraser une idée empruntée à Jésus-Christ, la torturer et l'accommoder à ses doctrines sans en faire un usage régulier, tel que l'ordonne son auteur. Toutes nos sciences philosophiques ne reposent de même que sur des plagiats, dont on retrouverait les types dans les saintes Ecritures, Genèse, Evangile, etc. C'est ainsi que les idéologues, pour se créer une science, ont travesti le mot *âme* en une périphrase gothique, la *percep-*

tion de sensation, de cognition du moi humain. La philosophie n'étant qu'une spéculation de librairie, il faut bien qu'elle complique et embrouille chaque sujet, qu'elle y mette autant de prolixité qu'il y a de concision aux sources où elle a puisé.

Redisons que les philosophes ne sont pas les seuls coupables du long délai qu'aura éprouvé l'avènement à l'harmonie ; faisons à chacun sa part des torts. Ceci nous conduit à l'examen d'un 2e précepte : *cherchez et vous trouverez*; et des égarements où sont tombés les hommes pieux, par leur mépris pour cet avis répété en triple sens par le Sauveur qui nous dit : CHERCHEZ, DEMANDEZ, FRAPPEZ A LA PORTE.

Si la classe qui se dit pieuse avait eu quelque dose de foi et d'espérance, elle aurait essayé de prendre à la lettre les pronostics de Jésus-Christ qui nous fait augurer sans cesse la découverte du code divin, *si nous voulons le chercher*; et qui nous fait sentir combien il serait injurieux à nous, de soupçonner son père d'un manque de prévoyance en quelque point, le soupçonner d'avoir eu pour nous moins de sollicitude qu'il n'en a pour des êtres méprisables tels que les corbeaux. Jésus nous dit au contraire que Dieu entre dans l'examen de nos besoins jusqu'au point de *compter tous les cheveux de notre tête* (allusion à l'extrême prévoyance de Dieu) ; comment donc aurait-il omis de pourvoir au besoin le plus pressant des sociétés humaines, celui d'un code régulateur de nos relations industrielles, garant de la justice? je l'ai dit ailleurs : Dieu fait des lois d'harmonie sociale pour les créatures les plus immenses comme les mondes planétaires, et pour les plus petites, les abeilles, les fourmis ; aurait-il pu manquer à en faire pour l'homme, ainsi qu'il le dit lui-même ?

Tel est le problème principal qui devait occuper les classes pourvues de foi et d'espérance. Que de discussions importantes seraient nées de cette question, que de lumières elle pouvait répandre, que d'ardeur elle aurait inspirée pour procéder enfin aux recherches selon le précepte, *cherchez et vous trouverez* ! J'extrais du *Traité* (II, 250) quelques phrases sur ce sujet.

Si c'est à l'humanité à se donner des lois, s'il n'est pas besoin que Dieu intervienne, il aura donc jugé notre raison supérieure à la sienne en conceptions législatives. De deux choses l'une : ou il n'a pas su, ou il n'a pas voulu nous donner un code social favorable à l'équité : *s'il n'a pas su*, comment a-t-il pu croire que notre raison réussirait dans une tâche ou il aurait craint d'échouer

lui-même? *s'il n'a pas voulu*, comment nos législateurs peuvent-ils espérer de construire l'édifice dont Dieu aurait voulu nous priver ?

Prétendra-t-on que Dieu a voulu laisser à la raison une portion de régie, une carrière en mouvement social; qu'il nous a départi les fonctions législatives, quoique pouvant mieux les exercer lui-même; qu'il a voulu laisser cette chance à notre génie politique? Mais nos essais de 3,000 ans prouvent assez que le génie civilisé est insuffisant, inférieur à la tâche; Dieu a dû prévoir que tous nos législateurs, depuis Minos jusqu'à Robespierre, ne sauraient qu'enraciner les fléaux connus, indigence, fourberie, oppression, carnage.

Connaissant, avant même de nous créer, cette impéritie et ces résultats déplorables de la législation humaine, Dieu nous aurait donc donné à plaisir une tâche au-dessus de nos forces, et qui aurait été si légère pour les siennes! Quels motifs aurait-il eus pour se refuser à nous donner un code étayé d'attraction? Il y a sur cette lacune sextuple alternative :

1° *Ou il n'a pas su* nous donner un code garant de justice, vérité, attraction industrielle ; dans ce cas il est injuste à lui de nous créer ce besoin, sans avoir les moyens de nous satisfaire, comme les animaux, pour qui il compose des codes sociaux, attrayants et régulateurs du système industriel.

2° *Ou il n'a pas voulu* nous donner ce code ; dans ce cas il est persécuteur avec préméditation, nous créant à plaisir des besoins qu'il nous est impossible de contenter, puisque aucun de nos codes ne peut extirper les fléaux connus.

3° *Ou il a su et n'a pas voulu* ; dans ce cas il est l'émule du démon, sachant faire le bien et préférant faire le mal.

4° *Ou il a voulu et n'a pas su* ; dans ce cas il est incapable de nous régir, connaissant et voulant le bien qu'il ne saura pas faire, et que nous saurons encore moins opérer.

5° *Ou il n'a ni su ni voulu* ; dans ce cas il est au-dessous du démon qu'on peut bien accuser de scélératesse, mais non pas de bêtise.

6° *Ou il a su et il a voulu* ; dans ce cas le code existe, et il a dû nous le révéler; car à quoi servirait ce code, s'il devait rester caché aux humains à qui il est destiné?

La conclusion sur les six alternatives est que le code existe; on devait donc le chercher, puisque J. C. nous dit que nous ne

trouverons qu'autant que nous chercherons, *quærite et invenietis, pulsate et aperietur vobis.*

On n'aurait pas douté un seul instant de ce code, si l'on eût observé combien il est aisé à Dieu de nous accorder cette faveur. En effet, pour nous délivrer du fléau des fausses lumières, pour nous donner un code propre à harmoniser nos relations domestiques, industrielles et sociales, qu'en coûte-t-il à Dieu? RIEN : oui, *rien du tout.* Il n'a pas même besoin de génie dont sans doute il est bien pourvu ; il lui suffit de VOULOIR ; car d'après la faculté que lui seul possède, d'après son *pouvoir d'imprimer attraction*, le plus mauvais code composé par lui, et étayé d'attraction, se soutiendrait de soi-même, et s'étendrait à tout le genre humain par l'appât du plaisir ; tandis que le meilleur code composé par les hommes, ayant besoin d'être étayé de contrainte et de supplices, devient une source de discordes et de malheurs, par la seule absence d'attraction pour l'exécution des lois. Aussi toutes les constitutions des hommes s'écrouleraient-elles à l'instant, si on cessait de les soutenir de sbires et de gibets.

On peut de là tirer une conclusion bizarre, mais fort juste ; c'est que notre bonheur ne peut naître que des lois divines, lors même que Dieu serait moins habile en législation que les philosophes. Que sera-ce donc si Dieu est leur égal en génie, ce qu'on peut présumer sans leur faire injure. Son code ne fût-il que l'égal des leurs en sagesse, aura toujours un titre de supériorité inappréciable, en ce qu'il sera soutenu de l'attraction passionnée, seul gage de bonheur pour ceux qui obéissent. L'homme est plus heureux d'obéir à une maîtresse que de commander à un esclave. Ce n'est pas de la liberté seule que naît le contentement, mais aussi de la convenance d'une fonction avec les goûts de celui qui l'exerce.

Ainsi Dieu serait assuré de faire notre bonheur par un code *attrayant*, fût-il inférieur en sagesse à ceux des hommes ; et, d'autre part, Dieu est assuré de nous voir tomber dans le malheur sous tous les codes venant de la raison humaine, par cela seul qu'ils ne seront pas *attrayants* ; car le législateur *homme* n'a pas la faculté de nous imprimer attraction pour ses percepteurs, sbires, garnisaires, conscriptions et autres perfectibilités des chartes civilisées, qu'on dit libérales.

Ces considérations qui n'ont pas pu échapper à la sagesse divine, ont dû la déterminer à nous donner un code social quel-

conque, étayé du ressort d'attraction passionnée. Ces mêmes considérations devaient stimuler les hommes à rechercher si ce code divin qui régirait tout par attraction, n'est pas existant et ignoré par suite des méthodes vicieuses de la science, qui n'aura su, ni le découvrir, ni même le chercher. Il fallait donc mettre en question par quelles voies on devait procéder à la recherche et à la détermination de ce code. Tout raisonnement sur ce sujet eût conduit à mettre au concours *l'étude analytique et synthétique de l'attraction passionnée*, facile étude qui est l'épouvantail des philosophes, et qui est pourtant la seule voie directe et méthodique pour s'élever à l'invention du calcul de l'harmonie sociétaire.

Si nous en étions au coup d'essai, aux premiers âges de civilisation, nous serions peut-être excusables de fonder quelque espoir de bien social sur nos propres lumières, sur ces constitutions philosophiques qui ont tant pullulé depuis un demi siècle. Mais nous sommes amplement désabusés par une longue expérience, nous n'avons évidemment rien de bon à espérer de nos quatre sciences, Morale, Métaphysique, Politique et Economisme. Vingt-cinq siècles d'épreuve ont prouvé qu'elles sont autant de cercles vicieux qui, loin de remplir aucune de leurs promesses, ne donnent que des fantômes de garantie et ne savent que faire éclore de nouvelles calamités, aggraver tous les fléaux qu'elles promettaient d'extirper.

Il faut le redire : dans cette Angleterre, foyer de l'industrialisme, la capitale, (30), à elle seule, contient deux cent trente mille indigents; les provinces en proportion; et le secours annuel de deux cents millions aux pauvres, ne sert qu'à y perpétuer une misère et un esclavage dont les tableaux font horreur. Voilà les fruits de la nouvelle chimère d'industrialisme, et le sceau de réprobation pour ce siècle qui, rétif aux instructions de l'Evangile, ne veut point *juger l'arbre à son fruit*, *se défier des faux savants*, *espérer en Dieu seul* et *chercher son code si on veut le découvrir*. (*Voyez* II, 258, le tableau des absurdités sans nombre où serait tombé Dieu, s'il eût manqué à la composition et révélation d'un code social attrayant.)

D'après cet aperçu des égarements de l'esprit humain en calcul des destinées, il est bien évident que la saine partie des civilisés, la classe qui se dit et se croit pieuse, est tombée dans la même erreur que les impies, dans la défiance de la providence, et surtout de

l'*universalité* de cette providence. Le plus grand outrage à lui faire, est de la croire limitée, partielle, insuffisante, selon l'opinion civilisée. Ceux mêmes qui écrivent contre l'indifférence en matière de religion, sont coupables de cette apathie qu'ils dénoncent; coupables du manque de foi et d'espérance, puisqu'ils ont refusé de chercher le code social divin, et qu'ils ont, *par le fait,* secondé les philosophes tous ligués pour empêcher l'étude des sciences vierges et négligées (37), conduisant à l'invention de ce code.

Jésus-Christ nous dit de la secte philosophique : ce *sont des aveugles qui conduisent des aveugles* ; mais quel redoublement de déraison ! Ces aveugles, qui reconnaissent que la philosophie les a conduits en fausse route, ce siècle qui déclame contre l'irréligion, soutient la prétention sacrilège des philosophes à dépouiller Dieu de la législation ; il doute encore de l'intervention de Dieu, quand il est évident que Dieu, par l'attraction, dicte des lois sociales à tout l'univers. La théorie Newtonienne, dont notre siècle s'enorgueillit, lui a révélé cette vérité et il persiste à la méconnaître : il repousse le code divin qui lui est apporté. C'est donc pour notre siècle que l'Évangéliste a dit : « Et la lumière « est venue des ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point com- « prise. » (S. Jean, ch. I.)

J'ai pu leur paraître bizarre lorsque j'ai dit, au début de cette homélie : *Les nations modernes se sont perdues par défaut de foi et d'espérance en Dieu*; langage ridicule aux yeux d'une génération habituée à railler sur ce qu'elle ne comprend pas de prime abord. Quand Voltaire plaisante sur ce que la nouvelle Jérusalem aura 500 lieues de haut, il ignore que c'est une allusion aux 500,000 phalanges que formera, dans son début, l'harmonie sociétaire ou nouvelle Jérusalem.

Combien citerait-on de ces allégories qui, par leur style oriental, semblent risibles à nos esprits forts, et qui seront des tableaux aussi gracieux que fidèles, dès que l'esprit humain aura quitté le sentier des fausses lumières ! Par exemple, nous voyons que J. C. n'adopte que les nombres XII et VII ; qu'il choisit 12 apôtres, et leur promet 12 trônes au jour de la régénération ; c'est un emblème de l'harmonie qui reposera sur le règne des 12 passions. Par analogie, J. C. a dû choisir douze colonnes de sa doctrine, et admettre parmi les douze, un traître, un Judas, image de la passion dite *lien de famille,* qui est source du mal, germe

de l'industrie morcelée et de la fausseté en relations sociales.

Négligeons ces détails qui sont hors de notre sujet; bornons-nous à signaler les torts intelligibles selon les lumières actuelles : il est évident que sous un vernis de sentiments religieux, nos hommes pieux ne sont que des philosophes mitigés, des sceptiques niant les propriétés primordiales de Dieu (352). Ce sont des fauteurs de l'incrédulité, doutant de la suffisance de Dieu, sanctionnant la prétention des hommes à faire des lois sociales, comme si Dieu avait pu oublier d'en faire.

Les voilà confondus par la découverte du code social divin. S'ils persistent à soutenir cette philosophie qui veut ravir à Dieu la prérogative de législation, il faut se borner à leur répondre : *jugez l'arbre à son fruit*, voyez quels fruits a produits la législation humaine, INDIGENCE, FOURBERIE, OPPRESSION, CARNAGE, et tant d'autres fléaux inséparables du régime civilisé et barbare ; concluez-en qu'il eût fallu depuis long-temps chercher l'issue du labyrinthe où la raison est égarée : *quærite et invenietis.*

Lorsqu'enfin un homme a cherché et trouvé le code dont vous désespériez, quelle conduite devez-vous tenir à l'égard de cette invention ? Êtes-vous sensés si vous la diffamez avant qu'elle n'ait subi un examen régulier ? Vous accordez aux chimères d'athéisme de la secte OWEN vingt épreuves dans autant d'établissements qui trouvent des fondateurs en Europe et en Amérique, et vous ne voulez pas même permettre accès à la véritable théorie sociétaire ! Rougissez de cet acte de vandalisme ; c'est pour vous que l'évangéliste a dit : *La lumière est venue dans le monde, et les hommes ont mieux aimé les ténèbres, parce que leurs actions étaient mauvaises* (S. JEAN, ch. III) ; parce que leurs sciences trompeuses, dites morale et politique, ne pouvaient supporter aucun parallèle avec la science de vérité, avec l'oracle des décrets divins, le calcul mathématique de l'attraction passionnée.

Hommes qui prétendez à la piété, et qui ne croyez pas à l'universalité de la Providence, à la transmission de son code, vous êtes dans l'erreur, voulez-vous y persévérer ?

Errare humanum est, perseverare autem diabolicum. Vous pratiquez l'égoïsme et non la piété ; vous ajoutez, au défaut de

foi et d'espérance, le défaut de charité, vice dont S. Paul nous dit : « quand j'aurais toute la foi possible, jusqu'à transporter » les montagnes, si je n'ai la charité je ne suis rien. » (Ep. aux Corinth.)

Vous deviez, pour l'amour du prochain, un tribut d'études, une exploration *active* des lois sociales de Dieu ; vous deviez, au moins mettre au concours cette recherche ; et vous avez, par indolence, éludé la tâche, laissé le champ libre aux philosophes, en vous bornant à quelques déclamations contre leur malfaisance, à quelques simulacres d'esprit religieux : vous êtes les pervers dont J. C. a dit : « Ce peuple m'honore des lèvres, mais leur » cœur est loin de moi ; et le culte qu'ils me rendent est vain et » frivole, puisqu'ils enseignent des maximes et des ordonnances » humaines. » (S. Matth. ch. XV.)

Voilà, en termes précis, la condamnation des lois des hommes et de ceux qui croient à la sagesse de ces lois.

Puisqu'enfin le code social de Dieu vous est apporté, n'hésitez point à abjurer vos erreurs : voulez-vous renouveler le scandale donné par les siècles d'obscurantisme qui persécutèrent les Colomb, les Galilée ?

Votre capitale du sophisme a hérité de cet esprit satanique, de ce vandalisme du quinzième siècle. C'est pour toi, moderne Babylone, pour toi, ville de Paris, que J. C. a dit : « Jérusalem, » Jérusalem, qui tues les prophètes, et qui lapides ceux qui sont » envoyés vers toi. » Tes docteurs sont une légion de Zoïles que Jésus a démasqués, en disant : « Malheur à vous, scribes et pha- » risiens qui bâtissez des tombeaux aux prophètes, et qui dites : » si nous eussions été du temps de nos pères, nous ne nous fussions » pas joints à eux pour répandre le sang des prophètes. » (S. Luc. XI, S. Matth. XXIII.)

Tel est aujourd'hui votre langage, sophistes qui pervertissez l'opinion; vous déclamez contre les générations qui ont persécuté de vrais savants, et vous êtes plus iniques encore contre les inventeurs que la providence vous envoie. Pour les traverser, vous vous affublez d'un manteau de raison qui n'est que manteau de vandalisme, pire qu'au siècle des Colomb, des Galilée.

Et vous, hommes pieux, qui croyez servir Dieu en soutenant le parti des philosophes ennemis de toute découverte, faisant commerce de sophismes, vous prétendez bâtir la maison du Seigneur, et vous ne bâtissez que pour Belzébuth, car vous favo-

risez la philosophie, en étouffant la théorie d'attraction passionnée, interprète du code divin,

Vous avez depuis vingt siècles servi Dieu en vaines paroles, en stériles holocaustes ; faites enfin quelque chose pour la foi et la charité ; fondez la maison de Dieu, la phalange d'essai en harmonie sociétaire, essai qui ralliera subitement le globe entier sous la bannière divine et qui comblera de richesse et de gloire tous les fondateurs, même les coopérateurs secondaires.

Que sont vos entreprises actuelles ? des raffinements de barbarie pour river les fers des peuples par la réduction du salaire, et par l'emprisonnement de la classe pauvre dans les bagnes industriels, nommés grandes manufactures, qui ne lui assurent ni bien-être, ni retraite. Ces vexations mercantiles sont réprouvées de J. C. et des Pères de l'Eglise. S. Chrysostôme nous dit *qu'un marchand ne saurait être agréable à Dieu*, et Jésus battait de verges les marchands; il les chassait du temple en leur disant : *Vous faites de ma maison une caverne de voleurs.*

Jusqu'ici, il a pu vous sembler difficile de lutter contre le protée qu'on appelle commerce. Vous ne saviez par quel point l'attaquer, car il maîtrise les gouvernements mêmes devenus ses vassaux. Enfin la Providence vous envoie un guide qui connaît les côtés faibles de l'hydre mercantile, et qui, par inauguration du régime véridique, vous délivrera de ce veau d'or, idole digne d'une secte d'aveugles qui conduisent des aveugles, idole digne des philosophes modernes.

« Et toi, Capharnaüm (toi, philosophie), t'élèveras-tu toujours » jusqu'au cieux ? Non, tu seras précipitée jusqu'au fond des en- » fers. » (S. Luc, ch. X.) Voilà votre arrêt, sophistes ennemis de l'attraction, ennemis des richesses et de l'harmonie ; Jésus vous l'a dit : « Vous êtes des sépulcres blanchis qui, au dedans, » sont pleins de pourriture. Serpents, race de vipères, comment » pourrez-vous éviter d'être condamnés au feu éternel? (S. Matth., ch. XXIII.) « Quelle secte a plus mérité d'être plongée dans la » géhenne, où il n'y a que pleurs et grincements de dents ?

Laissons à Dieu le soin de vous juger, et de discerner s'il en est parmi vous quelques-uns dignes de sa clémence : jusque-là couvrez-vous de cendre ; hâtez-vous, comme l'hérésiarque Gentilis, de faire abjuration publique et de déchirer vos livres. Votre châtiment, dès ce monde, sera de voir les nations s'élever au bonheur et à l'opulence, en foulant aux pieds vos doctrines

perfides. Vous-mêmes livrerez aux flammes *ces bibliothèques, dépôt humiliant de contradictions et d'erreurs* ; tandis que les nations, délivrées de leurs chaînes, s'introniseront dans la nouvelle Jérusalem, en disant avec Siméon : « Seigneur, nous » avons assez vécu, puisque nous avons vu l'œuvre de votre sa- » gesse, le code sociétaire que vous avez préparé pour le bonheur » de tous les peuples. »

Alors le monde entier retentira de malédictions contre les lois des hommes et contre les infâmes sociétés civilisée et barbare ; alors les peuples, comblés de richesses, de délices, et trouvant les voies de fortune dans la pratique de la vérité, s'écrieront dans une sainte ivresse : « Voici venir les jours de miséricorde promis » par le Rédempteur disant : Heureux ceux qui ont faim et soif » de justice, car ils seront rassasiés. (S. Matth., ch. V.) C'est » vraiment par l'harmonie sociétaire que Dieu nous manifeste » l'immensité de sa providence, et que le Sauveur, selon sa pro- » phétie, vient à nous *dans toute la gloire de son père*. C'est le » règne du Christ ; il triomphe, il est vainqueur : Christus » regnat, vincit, imperat. »

FONDATIONS APPROXIMATIVES.

J'avais promis un article très-détaillé sur les approximations de mécanisme sociétaire : des compagnies peu fortunées pourront désirer de fonder en petit ; c'est la manière favorite des Français ; ébaucher, tâtonner. La plupart opineront pour un essai réduit à moitié, à 900 personnes, ou au tiers, 600 personnes.

Je leur observe qu'en réduisant une mécanique, on en fausse le système, si on ne conserve pas toutes les pièces : nous savons réduire une immense horloge de clocher en un petit coffret ou montre d'un pouce de diamètre ; mais cette montre contient toutes les pièces de la grande mécanique, même la sonnerie ; dès lors le système, quoique réduit, n'est point changé.

Il n'en est pas ainsi d'une mécanique de passions : pour la réduire dans la proportion d'une horloge de cathédrale à une petite montre, il faudrait avoir des hommes en miniature, des Lilliputiens hauts d'un demi-pied, des animaux et des végétaux de même di-

mension; il serait facile d'en former une petite phalange en miniature, 1800 pygmées logés dans un castel, et bornés à cultiver un terrain carré de cent toises de base. Cette phalange serait complète en mécanisme ; elle aurait en petit son assortiment de caractères, elle opérerait aussi exactement que des hommes de notre stature.

Mais s'il faut retrancher sur le nombre, se réduire de 1800 à 900 ou 600, on se prive des ressorts nommés caractères, et on fausse le mécanisme d'attraction industrielle, d'équilibre des passions. Dès lors le jeu de la machine se complique, se ralentit en raison composée de la diminution des ressorts.

Si les 3 phalanges sont de	1800,	900,	600,
la force motrice ou dose d'attraction industrielle, qui alimente les séries passionnées, ne sera pas en rapport de. . .	18,	9,	6,
mais à peu près de.	18,	6,	3,
Par la suite, la cohorte salariée suppléant aux lacunes d'attraction, devra être de	100,	150,	200,
et mieux encore de	100,	200,	300,

car elle sera chargée de tous les travaux qui n'exciteront pas d'attraction ; or ils seront bien plus nombreux dans une petite phalange que dans une grande; la petite, bornée à 600, ayant des séries mal engrenées, faibles de ressorts (ch. V, VI), pourra à peine créer attraction sur les deux tiers des travaux ; cette lacune exigera une cohorte d'environ 300 salariés pour l'autre tiers de l'ouvrage.

Plus la phalange sera petite, plus on devra s'attacher à avoir un grand nombre d'enfants, dût-on les prendre à pension ; car les enfants sont celui des 3 sexes qui se livre le plus franchement à l'attraction, et qui se passionne le plus promptement pour le régime des séries industrielles.

Une société qui n'aura pas pu réunir la masse de capitaux nécessaires pour fonder en grand, devra opérer comme si elle était certaine de trouver ces capitaux dès l'année suivante; car elle les trouvera réellement, si elle fait ses dispositions *pour un commencement de grande phalange, et non pas pour une phalange réduite.*

Selon ce plan, elle devra construire, au lieu d'un édifice régulier, un tiers du grand édifice tracé page 123, une aile seulement, pour expectative des 2 autres portions, centre et 2e aile. Je sup

pose qu'elle construirait la portion qui s'étend de O en *a*, puis les bâtimens X et Z.

La petite phalange construisant un tiers de grand phalanstère, et non pas un petit phalanstère, son terrain devra être disposé dans le même sens; tout en débutant sur une petite surface d'un tiers de lieue carrée, elle devra prendre des arrangements pour avoir en contiguité une lieue entière, et en jouir dès l'année suivante. Si elle manquait à ces précautions, elle serait bientôt devancée par d'autres compagnies qui se formeront en concurrence avec elle, et qui prouveraient qu'elle n'a rien prévu; qu'elle n'a pas osé envisager l'opération; qu'elle n'est composée que de chefs pusillanimes, d'avortons intellectuels. Ces objections seraient valables et feraient perdre à une phalange réduite le prix de fondation. Elle perdrait en outre l'immense bénéfice des curieux payants qui se porteraient tous dans une phalange de plein mécanisme, telle qu'on se hâterait d'en fonder lorsque la petite phalange d'essai aurait donné l'éveil, et prouvé que le mécanisme des séries passionnées et d'attraction industrielle est de la plus grande facilité.

La petite phalange, en formant ce plan d'extension, aura d'autant plus de chances pour trouver de nouveaux actionnaires, qu'on pourra juger des économies que produira la grande phalange. Par exemple, sur les engagements de maîtres ouvriers et instituteurs quelconques, il sera évident que les maîtres engagés pour 600, serviraient de même pour 1800, sauf la transmission graduée en mode mutuel (295).

Plus la petite phalange périclitera par défaut de nombre, plus elle devra spéculer sur la forte dose d'attraction, et considérer qu'il faut savoir semer pour recueillir; elle devra donc s'attacher à la gastrosophie (258), principale semaille d'attraction. Ce sera la branche où on pourra former promptement des séries passionnées, et apprécier leur influence dès les premiers mois. On ne trouvera pas cet avantage dans des cultures, troupeaux et colombiers réduits au tiers de la grande phalange; le jeu des séries y sera gêné, l'exercice parcellaire (ch. VI), y sera bien restreint. Il est aisé, dans un groupe de 30 sectaires, de former 5 à 6 sous-groupes, chacun de 5 à 6 sectaires; mais si le groupe n'est que de 10 personnes, il devient très-difficile d'y organiser des sous-groupes et l'exercice parcellaire, si précieux pour donner de l'intensité aux attractions industrielles.

Pensera-t-on qu'il faudra restreindre le nombre des fonctions, afin de pouvoir y adapter des séries copieuses? C'est raisonner en moraliste qui croit mener l'attraction à volonté; la nature distribue les attractions en travail domestique, sur 1620 personnes; si on réduit ce nombre au tiers, on ne peut pas tripler les attractions: tel travail, comme le soin des pigeons, qui aurait rencontré 60 sectaires passionnés sur une masse de 1620, n'en aura que 20 si vous réduisez au tiers le nombre de sociétaires sur lequel il faut trouver une secte de *pigeonistes*; et si on veut la porter à 40, pour favoriser l'exercice parcellaire, il y en aura moitié qui ne seront pas passionnés; la série sera très-défectueuse, mal intriguée, sans ardeur, sans dextérité, sans unité d'action.

D'autre part, si on a trop peu de séries, si pour les renforcer en nombre de sectaires, on se réduit à peu de fonctions, beaucoup de gens ne pourront pas donner cours à leurs attractions et seront faussés. D'ailleurs une phalange d'un petit nombre de series échouerait sur l'accord de répartition, parce que les séries ne seraient pas suffisamment engrenées (74). Les impulsions de cupidité ne seraient pas assez graduées pour s'équilibrer, s'entraîner spéculativement à la justice (309).

Il n'est pas besoin d'ajouter que moins la phalange sera nombreuse, plus elle devra éviter la grande culture et les travaux de long cours, dont les produits ne peuvent se recueillir à des époques rapprochées: les graminées sont de ce nombre, et la vigne encore plus. Il faut à une réunion faible en ressorts, des récoltes promptes pour soutenir et alimenter l'intrigue. Ainsi, les pigeons qui multiplient très-vite, la confiserie dont les produits sont fabriqués en peu de jours, seront les genres les mieux appropriés à la circonstance; tous les petits légumes présentent cet avantage.

Je pourrais étendre fort loin cet examen des entraves à redouter dans une petite phalange: c'est assez faire entrevoir que pour diriger cette machine, il faudra bien se garder des méthodes morales et économiques; il faut un mécanicien qui ait étudié à fond la théorie, et qui ne prétende pas régenter et maîtriser l'attraction; c'est le vice où tomberait tout philosophe.

On devra s'étudier à discerner quelles lacunes on peut admettre selon l'assortiment des caractères et des goûts des sociétaires; c'est une opération des plus délicates et qui décidera du succès d'une petite phalange. Tant que je ne sais pas en quel lieu elle serait fondée, quelle serait la juste dose de ses moyens en chaque

genre, je perdrais trop de temps à examiner et peser les nombreuses chances d'erreur qui pourront s'y rencontrer.

Je me borne à indiquer deux grands moyens, les plus sûrs pour une petite phalange: le renfort d'enfants et la gastrosophie. Que les enfants impubères soient assez nombreux pour exécuter les manœuvres chorégraphiques à 72 figurants; que le peuple soit enthousiasme dès les premiers jours par la gastrosophie sériaire, qui est le moyen le plus prompt pour le séduire; qu'il se croie transporté dans la *maison de Dieu*, c'est le nom que donne le peuple à une maison où l'on vit dans l'abondance et l'insouciance; enfin que les chefs se pénètrent bien du but à atteindre. Je l'ai dit plusieurs fois: il ne s'agira pas de produire plus ou moins de choux, peu importera la quantité de récoltes, d'autant mieux que les séries, pour peu qu'elles soient bien formées, en donneront toujours une masse infiniment supérieure à celle de la civilisation.

Mais les prodiges qu'il faut créer dès la première campagne, sont l'équilibre des passions et l'attraction industrielle, buts où l'on n'atteint que par un bon engrenage des séries, et un lien actif entre les travaux de production, consommation, préparation. Si l'on peut étaler de bonne heure les accords sublimes que présente une masse de séries bien engrenées, la cause sera gagnée, même avant d'arriver au dénouement ou accord de répartition. Dès qu'on pourra admirer dans ce germe d'harmonie les accords contrastés de passions échelonnées (63), les accords indirects d'antipathiques, l'emploi avantageux des discords, l'emploi utile des passions réputées vicieuses, l'entraînement des enfants à l'industrie dès le plus bas âge, la vérité et la justice devenues voies de fortunes, enfin le vrai bonheur social, le contentement de chaque sectaire confirmé par son enthousiasme, les curieux arriveront en foule pour voir le prodige des prodiges, la mécanique des passions, et pour s'humilier d'avoir eu la sottise d'ajouter foi à des sciences qui enseignent que Dieu a créé les passions au hasard, sans leur avoir assigné un mécanisme digne de sa sagesse.

PLAN DES SECTIONS VI ET VII,

FORMANT LA CONTRE-PREUVE.

Préambule. Sur un sujet aussi neuf que la théorie de l'attraction passionnée et du mécanisme sociétaire, le lecteur est en droit d'exiger des preuves surabondantes. Je voulais, selon la méthode mathématique, ajouter à la théorie une contre-preuve, tirée de l'ignorance où sont les modernes sur les caractères, les propriétés, la marche et les fins de la civilisation, dont ils ont la bonhomie d'espérer quelque perfectionnement; et sur les voies qu'ils auraient dû suivre pour s'élever, par degrés en échelle sociale, à la période 6e, celle des garanties. (Voyez l'Avant-propos.)

Les prétentions des modernes au perfectionnement, sont une tendance à sortir de la civilisation, et à s'élever aux garanties dont ils rêvent quelques parcelles sans savoir les réaliser; car ils n'ont de garanties que celles que le hasard a introduites, comme le régime monétaire et les assurances, qui sont dues à l'instinct et non à la science. D'autre part, les fausses méthodes adoptées par notre siècle, notamment ses systèmes d'industrie anarchique, de concurrence individuelle et mensongère, et surtout sa bévue de prendre la régie actionnaire pour association, allaient nous précipiter en 4e phase de civilisation, état diamétralement opposé aux garanties sociales.

Pour débrouiller ce chaos politique, il faudrait, je l'ai dit, une analyse détaillée de la civilisation, et un *parallèle* des caractères de cette 5e période, avec ceux des deux périodes contiguës, savoir: la 6e, dite *Garanties solidaires*, et la 4e, dite *Barbarie*. Ce serait un travail fort étendu et auquel suffirait à peine un volume de la dimension de celui-ci. Je comptais donner sur cette matière deux sections, mais elles seraient encore insuffisantes; c'est un sujet à traiter séparément, et je me borne à en donner le plan sur lequel on pourra juger de l'importance de cette branche d'études, et de l'étourderie de notre siècle qui oublie de faire l'analyse de la civilisation, et qui croit la perfectionner quand il la conduit à un déclin rapide. Nous distinguerons les caractères de cette société en huit ordres; chacun sera exposé dans huit petits articles, dont je comptais former d'amples chapitres qu'il faut remplacer par des aperçus.

SECTION SIXIÈME.

ANALYSE DE LA CIVILISATION.

ONZIÈME NOTICE.

CARACTÈRES DE BASE ET DE LIEN.

CHAPITRE XLI.

Caractères successifs des quatre phases.

Les sociétés ont, comme le corps humain, leurs quatre âges différenciés par des caractères qui se succèdent : on ne peut pas juger des progrès ou décadences, tant qu'on n'a pas assigné très-distinctement les caractères qui doivent signaler une société. Nos naturalistes sont si scrupuleux sur cette distinction, quand il s'agit de classer d'inutiles végétaux, pourquoi les politiques ne suivent-ils pas cette méthode, en assignant à leur civilisation chérie des caractères adaptés à chacune des quatres phases ? C'est le seul moyen de reconnaître si elle avance ou rétrograde.

CARACTÈRES SUCCESSIFS DE LA CIVILISATION.

Vibration ascendante.

ENFANCE, OU 1re PHASE.

Germe simple,	Mariage exclusif ou monogamie.
» composé,	Féodalité patriarcale ou nobiliaire.
PIVOT,	*Droits civils de l'épouse.*
Contre-poids,	Grands vassaux fédérés.
Ton,	Illusions chevaleresques.

ADOLESCENCE, OU 2e PHASE.

Germe simple,	Privilèges communaux.
» composé,	Culture des sciences et arts.
PIVOT,	*Affranchissement des industrieux.*
Contre-poids,	système représentatif.
Ton,	Illusions en liberté.

APOGÉE, OU PLÉNITUDE.

Germes,	Art nautique, chimie experimentale.
Caractères,	Déboisement, emprunts fiscaux.

VIRILITÉ, OU 3e PHASE.

Vibration descendante.

Germe simple,	Esprit mercantile et fiscal.
» composé,	Compagnies actionnaires.
PIVOT,	*Monopole maritime*,
Contre-poids,	Commerce anarchique.
Ton.	Illusions économiques.

CADUCITÉ, OU 4e PHASE.

Germe simple,	Monts-de-piété urbains.
» composé,	Maîtrises en nombre fixe.
PIVOT,	*Féodalité industrielle.*
Contre-poids,	Fermiers de monopole féodal.
Ton,	Illusions en association.

Transitions en 6e période { régulières, les 12 garanties, ch. 50.
irrégulières, les 32 issues, App. à ch. 52.

(*Nota.*) On ne mentionne pas ici les caractères permanents qui règnent dans tout le cours des 4 phases, mais seulement ceux qui constituent telle ou telle phase, et ses mixtes avec telle autre. Par exemple, la civilisation d'Athènes était une 2e phase incomplète, altérée, en ce qu'elle manquait du caractère pivotal, liberté des industrieux. C'était une 2e phase bâtarde et faussée, ayant en pivot un caractère de barbarie. Quand on connaîtra ce grimoire des caractères sociaux, dont je vais décrire huit ordres, il sera aisé de dissiper les illusions en progrès social.

La civilisation actuelle de France et d'Angleterre est une 3e phase déclinante. Il y a longtemps qu'elle a fait éclore les caractères de 3e phase; elle tend fortement à la 4e, dont elle a les deux germes; mais elle ignore l'opération à faire sur ces germes pour entrer en 4e phase, qui serait un progrès très-petit, le moindre possible; tandis que l'état actuel est une stagnation pénible où le génie est comme emprisonné, fatigué de sa stérilité, s'agitant vainement pour produire quelque idée neuve. C'est un état qui use le corps social par une station trop longue en 3e phase. (*Voyez* ch. 48, les caractères qui signalent cette lassitude.)

A défaut de génie inventif, l'instinct fiscal ne tarderait guères à découvrir les moyens d'organiser la 4e phase, qui est un progrès, mais non pas en bien. On n'entrerait dans la voie du bien

qu'en organisant l'ambigu de civilisation et garantisme (Voyez chap. 47 et 48). C'est la manœuvre qu'on devait opposer au libéralisme, esprit stationnaire qui ne sait point avancer, et qui se passionne pour un caractère de la 2e phase, pour le *système représentatif*; gimblette bonne dans une petite république, telle que Sparte ou Athènes, mais tout-à-fait illusoire dans un empire vaste et opulent, comme la France.

J'ai observé (36 et 43,) que les anti-libéraux, classe non moins abusée que les libéraux, commettent une maladresse choquante en essayant de lutter contre les chimères libérales, par une rétrogradation en 1re phase. C'est un moyen d'autant plus vicieux, que l'accroissement des dettes publiques nous entraîne irrésistiblement vers la 4e phase ou caducité.

Un examen détaillé du tableau des caractères permanents désignés dans ce chapitre, suffirait déjà à dissiper nos illusions de vol sublime, et prouver que notre vol, en échelle sociale, est celui de l'écrevisse; car tendre à la 4e phase de civilisation, à la caducité d'une période essentiellement vicieuse, c'est un progrès si l'on veut, mais un progrès en déclin, un progrès comparable à celui d'une femme dont les cheveux blanchiraient à 60 ans; si elle disait que sa chevelure se perfectionne, qu'elle va égaler la blancheur de l'albâtre ; si elle s'écriait : « quel vol sublime de ma chevelure » vers la perfectibilité perfectibilisante! » Chacun sourirait de pitié : le corps ne se perfectionne pas quand il vieillit.

Telle est l'illusion de progrès dont s'énorgueillit notre vieille civilisation, courant à la caducité. Les sociétés, comme les individus, courent à leur perte, quand elles s'endettent et se livrent à l'usurier. C'est le fait de notre siècle ; il ne va que d'emprunts en emprunts.

« Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli. » C'est un pli bien pris que celui des emprunts fiscaux; chaque ministère nouveau fera un nouvel emprunt ; car il faut , dit le proverbe, *manger quand on est au ratelier*. Quelque parti qui vienne à dominer, la finance qui tient les rênes du char, ne rétrogradera pas vers la route de l'économie. Quel sera donc le dénouement de cet ulcère fiscal, de ce chancre de dettes et d'emprunts qui ne font que croître et embellir dans tous les empires? Ce dénouement sera expliqué au chap. qui traite de la 4e phase de civilisation, phase où la force des choses nous entraîne, sans que nos guides, les économistes, voient l'abîme où court le monde social.

On peut les comparer au mauvais cavalier de qui les rieurs disent : *Ce n'est pas lui qui mène son cheval, c'est son cheval qui le mène.* Tels sont nos génies politiques : ce n'est pas eux qui mènent le gouvernement civilisé, c'est lui qui les mène, eux à qui il eût été si facile de nous diriger vers les routes du progrès réel, s'ils eussent voulu *sortir de l'ornière*, sortir des préjugés de morcellement agricole et d'anarchie commerciale, ou concurrence individuelle de fourberie.

CHAPITRE XLII.

Caractères permanents de la période.

C'est un sujet bien étendu et qui exigerait au moins douze grands chapitres, car j'ai recueilli une liste de 144 (douze douzaines) de ces caractères parmanents qui règnent dans le cours des 4 phases : si je les classe en une douzaine de genres, par 10, 12, 15 de chaque genre, ce ne sera pas trop de douze chapitres bien amples pour les décrire : qu'on juge par là de l'étendue qu'il faudrait donner à une analyse complète de la civilisation. Il est des caractères dont la définition emploierait un grand chapitre ; tels sont ceux définis page 34, *la contrariété des deux intérêts collectif et individuel,* et *l'échelle simple en répartition de la fortune.*

Le sens commun a suffi de tous temps pour faire entrevoir quelques-uns de ces caractères parmanents, tels que celui-ci : *Ligue des gros voleurs pour faire prendre les petits.* On aurait dû s'occuper à réunir, en tableau de genres et d'ordres, une centaine de ces caractères; c'eût été un commencement d'analyse de la civilisation (branche des caractères parmanents). Au lieu de se livrer à cette analyse, on a plaisanté sur leurs résultats vraiment ridicules ; mais la plaisanterie empêchait-t-elle de procéder à un recueil classé ?

D'autres fois on s'est livré à de graves déclamations contre les caractères les plus vicieux, tels que celui-ci, *vertu ridiculisée, honnie, persécutée.* Sans doute ce résultat mérite d'exciter l'indignation; mais puisque la civilisation présente une affluence de ces résultats déplorables ou ridicules, classez-les en bon ordre, afin qu'on puisse voir d'un coup-dœil l'essence et les fruits de cette abominable société.

Divers écrivains ont cru ces caractères peu dignes d'attention, parce qu'ils sont inséparables de l'état civilisé; c'était un motif de plus pour en former un tableau intitulé classe des PERMANENTS, qui forment un ordre différent des SUCCESSIFS, exposés au chap. 41. Par exemple, *l'enchaînement de l'opinion* est un caractère bien permanent, même sous le règne des philosophes qui ne veulent pas que le peuple connaisse et réclame ses droits primordiaux, entre autres celui de *minimum* proportionnel; cette garantie n'étant pas admissible hors du régime d'attraction industrielle.

Quoiqu'on ait sans cesse déclamé contre nos vices, il en est beaucoup qui ne sont pas aperçus, et qui sont privilégiés, consacrés sous prétexte de liberté; telle est la *tyrannie de la propriété individuelle contre la masse.* Un propriétaire se permet cent dispositions vexatoires pour la masse, même des constructions malsaines, resserrées, qui font périr les enfants; tout cela est sanctionné comme liberté, parce que la civilisation n'ayant pas connaissance des garanties sociales, admet pour justes quantité de licences individuelles des plus abusives: ces sortes de caractères ne sont pas aperçus.

D'autres sont négligés et non signalés, parce qu'ils se lient et forment une chaîne; tel est celui de *déni indirect de justice au pauvre.* On ne lui refuse pas DIRECTEMENT justice; il est bien libre de plaider; mais il n'a pas de quoi subvenir aux frais de procédure; ou s'il entame les réclamations les plus justes, il est bientôt exténué par le riche spoliateur qui le traîne en appel et réappel; il ne peut pas suffire à de tels frais, il est forcé de céder. On donne un défenseur gratuit à un parricide, on en devrait aussi au pauvre qui veut réclamer; mais il y aurait, dit-on, trop de procès. La civilisation n'est meublée que de pauvres dépouillés injustement, puis de chicaneurs qui, sous prétexte d'indigence, voudraient plaider aux frais de l'état; ce serait tomber d'un mal dans un pire, tomber du déni indirect de justice dans le cercle vicieux. Il est vrai, tout le mécanisme civilisé n'est que cercle vicieux; et, par suite, le CERCLE VICIEUX est un des caractères essentiels de cette société, de même que le *déni indirect de justice*: on ne les a pas signalés comme tels, parce qu'ils sont liés et naissent l'un de l'autre; c'était un motif de plus pour les placer au rang de caractères permanents.

C'est ainsi que sur des raisons plus ou moins frivoles, on a né-

gligé en plein l'étude des caractères permanents; omission d'autant plus préjudiciable que ce travail étant le plus facile de toute l'analyse, aurait été bien vite mené à terme, et aurait conduit à aborder l'étude des autres ordres de caractères indiqués plus loin. Peu à peu on en serait venu à se désabuser sur la civilisation, dont les analyses auraient excité l'horreur générale.

Je supprime le tableau des 144 caractères permanents, parce que tous, ou presque tous, auraient besoin d'un article explicatif, par exemple :

1. Minorité d'esclaves armés contenant une majorité d'esclaves désarmés.
2. Egoïsme obligé par insolidarité des masses.
3. Duplicité d'action et d'éléments sociaux.
4. Guerre interne de l'homme avec lui-même
   Déraison posée en principe.
6 Exception prise pour règle en politique.
7. Génie noueux, faussé, pusillanime.
8. Entraînement forcé à la pratique du mal.
9. Péjoration en correctifs.
10. Malheur composé chez l'immense majorité.
11. Absence d'oppposition scientifique.
12. Détérioration postérieure des climats.

Chacun de ces caractères exigera de longs détails. A défaut, l'idée peut sembler fausse, comme la 12, détérioration *postérieure* des climatures. Il est certain qu'une civilisation naissante améliore le climat ; mais au bout de quelques siècles, l'industrie désordonnée détruit les forêts, tarit les sources, excite les ouragans et tous les excès atmosphériques. Aussi le climat de France est-il sensiblement dégradé : l'olivier bat en retraite ; il était à Montélimar il y a un demi-siècle, on ne le trouve aujourd'hui qu'au-dessous de la Durance. L'oranger a presque disparu d'Hières ; toutes les cultures périclitent parce qu'on a déchaussé les Alpes, les Cévennes et autres chaînes. L'espace me manque pour expliquer ces 12 caractères ; il est donc inutile de donner une liste des 144. Il suffit que l'on voie, par ce peu de définitions, que l'analyse exacte de la civilisation est une science trop neuve pour être susceptible d'abrégé dans sa première apparition. L'on s'en convaincra sur la branche du commerce, dont on a tant raisonné sans en avoir fait aucune analyse.

CHAPITRE XLIII.

Caractères du commerce, EN GENRES.

Quelle est la cause de cette vénération des modernes pour le commerce qui est détesté en secret par toutes les autres classes du corps social ? D'où vient ce stupide engouement pour les marchands que Jésus-Christ battait de verges ? La cause en est qu'ils ont gagné beaucoup d'argent, et qu'une puissance insulaire exerce sur le monde industriel une tyrannie de monopole mercantile.

Ces extorsions, cette tyrannie, ne proviendraient-elles pas de quelque erreur commise par la politique moderne ? Cette science rampante n'a pas osé faire l'analyse du commerce, de ses caractères qu'il faut distinguer en genres et espèces; de sorte que le monde social ne sait pas ce qu'est le commerce. Quelques flagorneurs de l'agiotage dépeignent les marchands comme une légion de demi-dieux ; chacun reconnaît au contraire qu'ils sont une légion de fourbes; mais à tort ou à raison ils ont envahi l'influence; tous les philosophes sont pour eux, le ministère même et la cour fléchissent devant les vautours mercantiles, tout suit l'impulsion donnée par la science dite *économisme*, et par suite le corps social tout entier se soumet aux rapines mercantiles, de même que l'oiseau fasciné par le serpent, va se rendre dans la gueule du reptile qui l'a charmé.

Une politique honorable aurait dû mettre au concours les moyens de résistance, et s'enquérir des bévues qui donnent le sceptre du monde industriel à une classe improductive, mensongère et malfaisante.

On est si neuf sur l'analyse du commerce, que chacun le confond avec les manufactures qu'il s'occupe à entraver et rançonner. Les principaux négociants, nommés marchands de matières premières, ne sont occupés qu'à machiner la spoliation des manufacturiers et des consommateurs, s'informer des raretés qui surviennent sur chaque denrée, pour l'accaparer, l'enchérir, la raréfier, et par suite pressurer le fabricant et le citoyen.

La science dite économisme suppose un profond génie à ces accapareurs et agioteurs qui ne sont que des barbouillons, des joueurs aventureux, des malfaiteurs tolérés. On en a vu en 1826 une preuve des plus frappantes, lorsqu'en pleine paix, après dix

ans de calme, il survint tout-à-coup une stagnation et un engorgement d'autant plus imprévus, que tous les journaux triomphaient des nouvelles chances ouvertes au commerce par l'émancipation des deux Amériques. Quelle était la cause de cette crise qui fut si mal jugée? Elle provenait du jeu compliqué de deux caractères commerciaux :

Le refoulement pléthorique, le contre-coup d'avortement.

Le *refoulement* est un effet périodique de l'aveugle cupidité des marchands qui, lorsqu'un débouché leur est ouvert, y envoient d'abord quatre fois plus de denrées que n'en comporte la consommation. Les deux Amériques renferment à peine 40 millions d'habitants, en déduisant les sauvages, les nègres et la populace espagnole du pays chaud qui est presque nue, il ne reste pas vingt millions d'individus à vêtir; si on y porte des étoffes pour cent millions, il y aura engorgement et refoulement. C'est ce qu'ont fait en 1825 nos marchands de culottes et ceux d'Angleterre; ils ont encombré l'Amérique de leurs drogues, à tel point qu'elle en avait pour une consommation de 3 à 4 ans : il en est résulté mévente, stagnation, avilissement des étoffes, et banqueroute des vendeurs, effet nécessaire de cette pléthore toujours causée par les imprudences du commerce, qui se fait illusion sur les doses de consommation possible. Comment une cohue de vendeurs jaloux, aveuglés par l'avidité, pourrait-elle juger des bornes à établir en exportation ?

Il suffisait déjà de cette maladresse pour causer les banqueroutes et le bouleversement des marchés et des fabriques, lorsqu'un autre caractère est intervenu au même instant pour aggraver le mal. Des accapareurs de New-Yorck, Philadelphie, Baltimore, Charleston, etc., avaient prétendu s'emparer de tous les cotons, d'accord avec leurs affidés de Liverpool, Londres, Amsterdam, le Hâvre et Paris; mais l'Égypte et autres marchés ayant fourni une récolte copieuse, l'accaparement a échoué, la hausse n'a été qu'un feu de paille, les vautours d'Amérique ont été engorgés ainsi que leurs coopérateurs d'Europe; la mévente causée par la crise de refoulements pléthoriques a dû arrêter les fabriques, et faire sauter les accapareurs de coton qui, ayant compté sur la hausse, ne pouvaient pas même vendre à la baisse. La machination avortée en Amérique a causé *par contre-coup* mêmes banqueroutes en Europe.

Au résumé, cette crise, sur laquelle on a fait tant de bel esprit, était l'effet des deux caractères coïncidents :

Refoulement pléthorique et contre-coup d'avortement.

Les journaux et ouvrages qui en parlaient tombaient tous dans la même erreur ; ils rapportaient à une seule cause (quelquefois très-mal définie), le désordre qui provenait de deux causes opérant combinément. Aucune des deux n'était avouée *avec franchise* par les écrivains ; ils ne s'étudiaient qu'à innocenter les deux classes qui avaient causé le mal par deux menées contradictoires, l'une en obstruant les marchés d'un superflu gigantesque, l'autre en dépouillant ces marchés d'un aprovisionnement nécessaire : c'était d'un côté profusion folle, et de l'autre soustraction vexatoire ; excès en tous genres et confusion en mécanisme, voilà le commerce ,l'idole des sots.

Souvent on trouve 3 et 4 caractères influant combinément dans une machination mercantile ; comment parvenir à la cure du mal, quand nos économistes, loin de vouloir analyser cette complication de ressorts, s'étudient à les déguiser, les farder de sagesse ?

Je viens de définir deux caractères du commerce anarchique nommé *libre concurrence*, en m'étayant d'évènements récents; car il faut, en pareille analyse, démontrer par application à des faits connus.

Combien d'autres caractères malfaisants pourrait-on énumérer dans une stricte analyse du système commercial actuel ! J'en ai une liste de 72, dont 36 énoncés au traité (II, 219).

Chacun de ces caractères emploierait, même en définition succincte, un fort chapitre (total, 72 chapitres), pour donner des exemples variés et tirés de faits notoires, comme celui qui vient d'être cité.

En outre, certains caractères, tels que l'agiotage, la banqueroute, pourraient employer chacun une dizaine de chapitres, si on en définissait les espèces et variétés.

Et pourtant le commerce n'est qu'une branche du mécanisme civilisé : deux volumes tels que celui-ci ne suffiraient pas à l'analyse des caractères du commerce, même en négligeant les détails de pratique, tels que les fourberies de chaque métier, dont Bacon voulait qu'on dressât des tableaux circonstanciés. On aurait bien à faire aujourd'hui de composer ce tableau : il formerait un ouvrage plus énorme que l'Encyclopédie, tant le perfectionnement du

commerce a raffiné et multiplié les fourberies. Je ne propose ici que le tableau des caractères, que l'analyse des ressorts principaux ; j'essaie d'en citer seulement une douzaine des plus saillants, pour signaler la perfidie de la science qui garde le silence, et sanctionne un régime d'où naissent de telles infamies.

Agiotage.	Salaire décroissant.
Accaparement.	Disettes factices.
Banqueroute.	Lésion sanitaire.
Usure.	Estimation arbitraire.
Parasitisme.	Fausseté légalisée.
Insolidarité.	Monnaie individuelle.

Sur ces douze, quelques-uns peuvent paraître peu intelligibles jusqu'à l'explication ; mais il en est au moins six qui seront très-bien compris, et dont chacun pourra dire : comment se fait-il que la science dite ÉCONOMISME, qui traite du commerce, n'ait pas donné des chapitres d'analyse sur ces caractères, et sur tant d'autres?

Ici, comme au chap. 42, remarquons les caractères engrenés qui naissent l'un de l'autre ; tels sont :

La distraction de capitaux, l'abondance dépressive.

On voit les capitaux affluer chez la classe improductive : le banquiers et marchands se plaignent fréquemment de ne savoir que faire de leurs fonds ; il en ont à 3 %, quand le cultivateur ne peut pas en avoir à 6 % ; il est réduit à traiter avec des gens d'affaires qui, prêtant à 5 % nominalement, perçoivent réellement 16 et 17 % par les charges accessoires et indirectes. Tout l'argent est concentré dans le commerce, vampire qui pompe le sang du corps industriel, et réduit la classe productive à se livrer à l'usurier. Par suite les années d'abondance deviennent un fléau pour l'agriculture : une disette commence à obérer le laboureur, comme on l'a vu en 1816 ; l'abondance de 1817 vient consommer sa ruine, en le forçant à vendre les grains subitement, et au-dessous de la valeur réelle, pour satisfaire ses créanciers. Ainsi le mécanisme qui distrait tous les capitaux pour les concentrer dans le commerce, réduit par contre-coup l'agriculture à gémir de l'abondance de denrées dont elle n'a ni vente, ni consommation, parce que la consommation étant inverse (33), la classe qui produit ne participe pas à cette consommation. Aussi les propriétaires et cultivateurs sont-ils réduits à désirer les fléaux, grêles et gelées ; on a vu en 1828 l'épouvante dans tous les

pays vignobles, en juin où ils craignaient une bonne récolte, et une *abondance dépressive.*

Ne suffirait-il pas de ces monstruosités politiques, pour prouver que le système actuel du commerce est un MONDE A REBOURS, comme tout le mécanisme civilisé ? Mais tant qu'on ne voudra pas analyser les caractères, comment parviendra-t-on à se diriger dans ce labyrinthe ? Nous avons à profusion des faiseurs de systèmes commerciaux, dont le talent est d'encenser tous les vices de de l'hydre mercantile : on sera fort étonné, quand on verra la franche analyse du système commercial mensonger, d'avoir été si long-temps dupes d'un désordre que l'instinct nous dénonce en secret, car le commerce est haï de toutes les autres classes.

Il suffirait de l'extrême fausseté où il est parvenu, pour dessiller les yeux; la fourberie, l'altération de toutes les matières est à tel point, qu'on doit désirer le monopole général comme PRÉSERVATIF contre le commerce. Une régie serait bien moins fausse, elle donnerait au moins des denrées naturelles à qui y mettrait le prix, tandis qu'il est impossible aujourd'hui d'obtenir du commerce rien de naturel : on ne trouverait pas dans Paris un pain de sucre qui ne fût mélangé de betterave, pas une tasse de lait pur, pas un verre d'eau-de-vie pure, chez tous les crêmiers et cafetiers de Paris. Le désordre, la vexation sont au comble, et le commerce ne pouvait pas tarder long-temps à subir une punition éclatante, qu'auraient amenée la pénurie fiscale et la vindicte publique. Bientôt l'anarchie de fourberie aurait été remplacée par le MONOPOLE PRÉSERVATIF ; c'est un pis-aller auquel tendait secrètement Bonaparte, et auquel on eût été forcé d'en venir à défaut d'invention du vrai correctif. Du reste, tous les peuples, fatigués des extorsions commerciales, auraient applaudi avec transport au châtiment des sangsues qu'on appelle marchands, dont la chute aurait constitué l'entrée en 4e phase de civilisation, en féodalité industrielle (386).

CHAPITRE XLIV.

Caractères du commerce, EN ESPÈCES.

Chacun des caractères de genre, comme agiotage, banqueroute, etc., peut présenter une grande échelle d'espèces et de variétés qu'il eût fallu analyser et classer : au lieu de le faire, on s'est

amusé de quelques-unes de ces variétés assez risibles, comme la banqueroute du savetier qui ne rend qu'une botte sur deux qu'on lui a données à raccommoder. C'est une faillite de 50 % qui, sur les théâtres devient une banqueroute *pour rire* ; mais n'est-il point de banqueroute pour pleurer ? Quand un banquier enlève les dépots confiés par vingts pauvres domestiques, dont chacun a supporté des privations pendant vingt ans pour se ménager quelques épargnes, est-ce une chose risible, ou un crime à punir ?

Que de dépravations dans le monde philosophique ! La littérature est une prostituée qui ne s'étudie qu'à nous familiariser avec le vice, le peindre sous des couleurs plaisantes, pour attirer des recettes aux salles de comédie. La morale est une radoteuse décréditée qui n'ose pas déclamer contre les vices impunis, tels que la banqueroute ; elle flagorne toutes les classes de larrons, pour s'en faire des prôneurs et faciliter la vente de ses livres. Quant à l'économisme, qui ne sait rien inventer, il ne cherche qu'à innocenter les vices de ses favoris les marchands. C'est ainsi qu'aucune des sciences ne songe à remplir sa tâche, l'analyse des vices de civilisation et la recherche du remède.

Contre la banqueroute, l'agiotage, les menées mercantiles, il n'est qu'un remède (hors de l'harmonie sociétaire), c'est la SOLIDARITÉ ; mais c'est une opération de longue haleine : elle emploierait 6 ans ; et, de plus, il fallait en inventer le procédé qui n'est point l'engagement direct. Personne ne voudrait y souscrire, se rendre garant pour les autres marchands ; tout riche négociant quitterait : il faut au contraire opérer de manière à éliminer tous les pauvres qui ne présentent pas de garantie, les renvoyer au travail productif, aux cultures, aux fabriques. Ensuite il y aurait encore des procédés neufs à employer pour amener les riches à la solidarité.

Mais ce nouveau mode commercial, garant de vérité et de solvabilité, exigeait des inventions ; et dès qu'il faut inventer, nos sciences philosophiques sont d'accord pour lâcher pied sans combat. Il est bien plus commode et plus lucratif d'encenser les vices dominants tels que la banqueroute, afin de se dispenser d'en chercher l'antidote politique. « Nous ne l'encensons pas, repliquent-ils, nous la flétrissons dans tous nos écrits. » Eh ! qu'importent ces verbiages impuisssants ! C'est prêter appui au vice que de se borner à le flétrir ; il se rit des critiques littéraires quand il tient la richesse et qu'il voit les moralistes mêmes empressés de

figurer dans ses salons. Il faut au lieu de critiques du mal, une invention de l'antidote.

Et pour remédier aux vices, il faut avant tout les définir et les classer. J'ai donné (III, 124) sur la hiérarchie de la banqueroute, un tableau en 3 ordres, 9 genres et 36 espèces. On pourrait aisément étendre cette liste au triple et au quadruple ; car il en paraît chaque jour de nouvelles espèces, tant cette industrie se perfectionne, surtout en banqueroutes fiscales, où la France vient d'innover par le genre *doubledupe*, *amphidupe*, aidant elle-même à se faire spolier de diverses manières.

Puisque notre siècle exige que dans l'attaque du vice, on prenne le ton facétieux, *castigat ridendo*; qu'on évite la teinte rébarbative des moralistes du siècle passé, il eût été bien aisé de le satisfaire, tout en flétrissant le vice ; car dans le tableau de la banqueroute cité plus haut, j'ai présenté en sens plaisant chacun des 9 genres et chacune des 36 espèces ; par exemple :

le 5e genre, celui des TACTICIENS,
comprenant 5 espèces de banqueroute,
17e, en échelons; 18, en feu de file; 19, en colonnes serrées;
20, en ordre profond; 21, en tirailleurs.

Ces cinq espèces forment l'un des genres du centre de série (III, 124), sont en analogie très-exacte avec les manœuvres militaires; aussi ai-je donné, à ce genre et au précédent, les noms de *tacticiens* et *manœuvriers*.

Il est donc fort aisé de satisfaire au précepte oratoire de remontrance amusante, *castigat ridendo*, tout en se ralliant à la vérité et en donnant de franches analyses du vice. Je pourrais, selon la méthode des journalistes, donner ici une liste des espèces de banqueroutes, pour faire désirer les chapitres ; chacun serait curieux de lire une définition des banqueroutes dont suit le nom :

Sentimentale, enfantine, cossue, cosmopolite;
Galante, béate, sans principes, à l'amiable;
De bon ton, de faveur, au grand filet, en miniature,
En casse-cou, en tapinois en Attila, en invalide;
En filou, en pendard, en oison, en visionnaire;
En posthume, en famille, en repicqué, en poussette.

Le détail de ces sortes de banqueroutes fournirait des chapitres amusants, d'autant mieux que je suis enfant de la balle, né et élevé dans les ateliers mercantiles. J'ai vu de mes yeux les infamies du commerce, et je ne les décrirai pas sur des ouï-dire,

comme le font nos moralistes qui ne voient le commerce que dans les salons des agioteurs, et n'envisagent dans une banqueroute que le côté admissible en bonne compagnie. Sous leur plume, toute banqueroute (surtout celles d'agens de change et banquiers) devient un incident sentimental, où les créanciers mêmes sont redevables au failli qui leur fait honneur en les colloquant dans ses nobles spéculations. Le notaire leur annonce l'affaire comme une fatalité, une catastrophe imprévue causée par les malheurs des temps, les circonstances critiques, les revers déplorables, etc. : début ordinaire des lettres qui notifient une faillite.

Au dire du notaire et des compères *qui ont en secret une provision sur le tout*, ces faillis sont si honorables, si dignes d'estime ! ! ! Une mère tendre qui s'immole au soin de ses enfants; un vertueux père qui ne les élève qu'à l'amour de la charte ; une famille éplorée, digne d'un meilleur sort, animée de l'amour le plus sincère pour chacun de ses créanciers ! Vraiment ce serait un meurtre que de ne pas aider cette famille à se relever ; c'est un devoir pour toute âme honnête.

Là dessus interviennent quelques aigrefins moraux à qui on a graissé la patte, et qui font valoir les beaux sentiments ; la commisération due au malheur ; ils sont appuyés par de jolies solliciteuses, fort utiles pour calmer les plus récalcitrants. Ebranlés par ces menées, les trois quarts des créanciers arrivent à la séance tout émus et désorientés. Le notaire, en leur proposant une perte de 70 p. 0/0, leur dépeint ce rabais comme effort d'une famille vertueuse qui se dépouille, se saigne pour satisfaire aux devoirs sacrés de l'honneur. On représente aux créanciers, qu'en conscience ils devraient, au lieu de 70 p. 0/0 en accorder 80, pour rendre hommage aux nobles qualités d'une famille si digne d'estime, si zélée pour les intérêts de ses créanciers.

Là dessus quelques barbares veulent résister ; mais les affidés répandus dans la salle prouvent, en *a parte*, que ces opposants sont des gens IMMORAUX; que tel ne fréquente pas les offices de paroisse ; que tel autre a une maîtresse entretenue ; que celui-ci est connu pour un harpagon, un usurier ; que celui-là a déjà fait une faillite ; c'est un cœur de roche sans indulgence pour ses compagnons d'infortune. Enfin la majorité des titulaires abonne et signe le contrat ; après quoi le notaire déclare que c'est *une affaire très-avantageuse pour les créanciers*, en ce quelle prévient l'intervention de la justice qui aurait tout consumé.

et qu'elle fournit l'occasion de faire une bonne œuvre, en aidant une famille vertueuse. Chacun (ou du moins chacun des sots qui forment la majorité,) s'en va rempli d'admiration pour la vertu et les beaux sentiments dont cette digne famille est le modele.

Ainsi se conduit et se termine une banqueroute *sentimentale*, où on raffle au moins les deux tiers de la créance; car la banqueroute ne serait qu'*honnête*, et non pas sentimentale, si elle se limitait à un escompte de 50 0/0, tarif si habituel, qu'un failli en se bornant à ce taux modéré, n'a pas besoin de mettre en jeu les ressorts de l'art. A moins d'imbécilité du banqueroutier, une affaire est sûre quand on ne veut gruger que 50 0/0.

Si l'on eût publié un ouvrage décrivant une centaine d'espèces de banqueroute, avec plus de détails que je n'en donne ici sur la *sentimentale*, ce livre aurait fait connaître l'une des gentillesses du commerce, l'un de ses caractères. Quelques écrits sur d'autres caractères, comme l'agiotage, l'accaparement, auraient fait ouvrir les yeux, et provoqué les soupçons sur le mécanisme commercial nommé *libre concurrence*, mode le plus anarchique et le plus pervers qui puisse exister.

Un scandale bien honteux pour notre siècle, est que le monde savant, surtout les moralistes, n'aient pas mis au concours la recherche du correctif naturel de la banqueroute. C'est à leur silence officieux sur les dépravations les plus révoltantes, qu'on peut juger des vues secrètes de la science. Elle ne veut que vendre des livres, les composer en l'honneur du vice, parce que c'est un ton plus *marchand* que celui d'attaque du vice.

Un seul homme a bien jugé le tripot commercial, c'est Bonaparte qui en a dit : *On ne connaît rien au commerce*. Il brûlait de s'en emparer, et ne savait comment s'y prendre; déjà il avait envahi indirectement une belle branche, celle des denrées coloniales qu'il tenait en monopole, au moyen des licences d'entrée; il méditait d'autres empiétements, celui du roulage, etc. Ainsi l'esprit fiscal tend fortement à s'emparer du commerce; il ne lui reste qu'à connaître la méthode à suivre pour saisir la proie sans secousse et au grand contentement des peuples. En France, le gouvernement gagnerait deux cents millions à la métamorphose du système commercial, et l'agriculture un milliard.

L'un des caractères commerciaux qui intimidaient Bonaparte, était la *répercussion* ou faculté qu'a le commerce de reporter sur la masse industrieuse toute lésion qu'il éprouve de la part

du gouvernement. Dès que le commerce est menacé, il resserre les capitaux, il sème la défiance, entrave la circulation ; il est l'image du hérisson que le chien ne peut saisir par aucun point : c'est ce qui désole en secret tous les gouvernements, et les réduit à fléchir devant le veau d'or. Un jour le ministre Wallis voulut à Vienne regimber contre les menées de la bourse, y introduire une police contre l'agiotage ; il fut déconfit et obligé de céder honteusement Il faut des inventions pour lutter contre l'hydre commerciale, c'est le sphinx qui dévore ceux qui ne devinent pas son énigme; du reste, il n'est rien de plus facile à attaquer que ce colosse de mensonge ; quand on connaîtra les batteries à employer, il ne pourra pas même essayer de résistance.

Les manufactures qu'il faut se garder de confondre avec le commerce, y touchent en divers points, surtout par la faculté de tromperie, accaparement, banqueroute, etc. ; elles doivent subir une réorganisation, être assujetties à double solidarité contre les fraudes et banqueroutes, et contre l'abandon des ouvriers. Tel fabricant possède une fortune de vingt millions, quoique ayant débuté sans le sou ; si les solidarités existaient, il n'aurait gagné que cinq millions ; cinq autres auraient été affectés aux garanties solidaires, et dix auraient passé au fisc. Tel est le régime distributif d'où naîtrait le bon ordre ; mais tant que les sciences aduleront cet état monstrueux, qui fait passer vingt millions dans les mains d'un seul fabricant, et tant que les gouvernements ne suspecteront pas cette anarchie, ne provoqueront pas quelqu'invention de correctifs, peuples et gouvernements seront les jouets de ce colosse mercantile qui grandit chaque jour, et dont l'influence croissante est un sujet d'alarme secrète pour les castes supérieures.

On a créé en France 300 académies d'agriculture : quelle devait être leur première fonction ? s'occuper des moyens de ramener les capitaux dans la campagne, ouvrir des concours sur ce sujet : aucune d'elles n'y a songé. Cependant quel essor peut prendre l'agriculture, tant qu'elle ne trouve pas le moyen d'obtenir des capitaux au même cours que le commerce? Les sociétés agricoles, qui ne donnent aucune attention à ce problème, ne seraient-elles pas, selon l'Evangile, *trois cents cohortes d'aveugles, conduisant trente millions d'aveugles.*

Il règne sur ces questions de réforme commerciale tant de cécité et de prévention, qu'on n'a pas même le pouvoir de dénoncer le

vice. Un jour le fameux critique Geoffroy voulut hasarder dans son feuilleton quelques plaisanteries *fort justes* sur les vices du commerce, il fut assailli, criblé par les autres journaux; il se radoucit et se tint pour battu. C'était lui qui avait raison et qui capitula, tant il est vrai, comme l'a dit un trop fameux défunt, *qu'on ne connaît rien au commerce.*

La philosophie n'a pas voulu qu'on acquît sur ce point des notions exactes; elle connaissait fort bien la route à suivre : elle nous dit sans cesse qu'il faut *procéder par analyse et synthèse* pour atteindre aux lumières; elle devait donc, en études commerciales, commencer par l'analyse des ordres, genres et espèces de caractères, selon le plan que je viens de tracer, et que chacun eût pu tracer avant moi. Ce travail une fois fait, aurait fourni les moyens de passer à la synthèse du mode véridique, ou régime des garanties.

Mais, sur le commerce comme sur les autres branches du système civilisé, la philosophie, tout en posant de bons principes d'études, n'en a jamais voulu pratiquer aucun; faut-il s'étonner après cela que le génie moderne soit noueux et stérile; que le mouvement soit stationnaire et souvent rétrograde, en dépit des jactances de vol sublime; et qu'on ne sache atteindre à aucune amélioration du sort des peuples, quand il reste à faire tant de découvertes faciles qui conduiraient au but ? (*Voyez* Section VII. Intermède, issue du chaos social.)

Le monde social est trahi par ses beaux esprits : telle sera ma conclusion quand j'aurai achevé cette analyse qui les convainct de refus d'étude et collusion d'obscurantisme. Toutefois, si le monde est leur dupe, ils sont doublement dupes d'eux-mêmes, en cherchant la fortune par des spéculations abjectes, par l'apologie de cette civilisation qui est l'objet de leurs mépris secrets, et qui les accable de toutes les servitudes sans les enrichir. Quel rôle honteux que d'opter pour encenser une vieille furie qui les baillonne, tandis qu'en la démasquant, en la livrant à la risée, ils deviendraient les libérateurs de l'humanité ; ils s'élèveraient tout à coup au faîte de la fortune et de la gloire et au libre essor de la pensée, qu'ils n'obtiendront jamais en civilisation !

J'ai défini, en caractères civilisés, 2 ordres de base, les successifs et les permanents, et 2 de lien ou négoce. Passons à 4 autres ordres qui complètent l'analyse,

DOUZIÈME NOTICE.

CARACTÈRES DE FANAL ET D'ÉCART.

CHAPITRE XLV.

Caractères de répercussion harmonique.

Il est aisé de comprimer les passions par violence : la philosophie les supprime d'un trait de plume ; les verrous et le sabre viennent à l'appui de la douce morale. Mais la nature appelle de ces jugements, elle reprend en secret ses droits : la passion étouffée sur un point se fait jour sur un autre, comme les eaux barrées par une digue ; elle se répercute comme l'humeur de l'ulcère fermé trop tôt.

Naturam expellas furcâ tamen usque recurret. Cette *récurrence* ou retour des passions vers leurs buts (47), vers le luxe, les groupes, le mécanisme et l'unitéisme, produit des effets comparables à celui qu'on appelle en physique DIFFRACTION, ou réflexion des couleurs à la surface des corps noirs et opaques. La civilisation est, *au figuré*, un corps opaque, tout noir de fourberie et de crime ; cependant elle présente quelques reflets d'harmonie. Une description va expliquer cet effet, apprendre à discerner un ordre de caractères bien précieux et bien inconnus.

Je choisis 2 exemples tirés du *jeu* et du *bon ton* ; ce sont deux effets de passions répercutées, deux *récurrences* de la cabaliste et de l'unitéisme.

Le JEU est un aliment factice qu'on donne à la manie d'intrigue dont l'homme est possédé par aiguillon de la 10e passion, dite cabaliste (69). Les esprits vides, comme les paysans, aiment beaucoup le jeu ; il développe en eux la passion dite cabaliste, qui n'a guère d'aliment sous le chaume ; il plaît de même aux têtes ardentes, faute d'activité suffisante en intrigue : il convient à une compagnie d'étiquette, parce que la vérité en est bannie par les convenances ; la passion ne peut pas s'y montrer, tout y est glacial ; il faut créer à cette assemblée une intrigue artificielle par le

moyen des cartes ; mais on ne proposera pas les cartes à des gens qui ont une véritable intrigue en action : un conciliabule d'agioteurs qui machinent un coup de filet, une rafle pour la bourse du lendemain ; des amants qui se réunissent en orgie galante pendant les instants où les pères sont absents ; des conspirateurs qui se concertent au moment de frapper le grand coup, regarderaient en pitié la proposition de jouer aux cartes. Là où est l'intrigue réelle, il n'est pas besoin d'intrigue factice comme celle du jeu, des romans, de la comédie, etc. Aussi les harmoniens n'auront-ils emploi des cartes que pour les malades et infirmes, hors d'état de prendre une part active aux intrigues industrielles, qui préoccuperont tellement, qu'aucun être en santé ne voudra jouer; il n'aura déjà pas assez de la journée pour subvenir aux intrigues réelles qui seront au nombre d'une trentaine chaque jour, à n'en supposer que deux par chaque séance industrielle ou autre.

Le BON TON est un effet de la passion *unitéisme* (51), qui se répercute faute d'essor. Le bon ton, en civilisation, n'entraîne qu'à l'oisiveté, au train de vie des gens dits *comme il faut*, qui sont oisifs, oppresseurs de la multitude laborieuse. Il y a pourtant dans le bon ton un très-beau côté qui est l'unité passionnée en mœurs et usages. C'est un brillant effet du bon ton, que de déterminer toute la belle compagnie d'Europe à adopter des langages unitaires, comme le *français* pour la conversation, et *l'italien* pour la musique. Sous ce rapport, le bon ton est *image renversée* de l'harmonie sociétaire, où les mœurs ne règneront que par le consentement unanime, sans intervention de morale, ni de lois, encore moins de châtiments. Mais le bon ton chez les harmoniens entraînera au travail productif; il dirigera à ce but toutes les classes et toutes les passions. Chez nous, au contraire, il n'excite qu'à l'indolence et aux mœurs dangereuses ; il est donc image *renversée* et non pas image directe de l'unitéisme, qui conduirait à l'industrie.

Il en est de même de la 10e passion, la cabaliste, citée plus haut: ses intrigues ne tourneront en harmonie qu'à l'avantage de l'industrie ; chez nous, elles ne produisent que le mal, en tout sens , par le jeu et autres désordres qui sont image des cabales industrielles de l'harmonie , mais images *renversées* produisant le mal.

Il existe une grande différence de propriétés entre les deux répercussions que je viens de citer. Le *bon ton* produit des effets

brillants et souvent très-utiles, dont le seul tort est de ne pas entraîner à l'industrie; le *jeu* produit des effets odieux, la ruine des famill s, le crime, le suicide. Il faut donc distinguer, dans les passions répercutées ou récurrentes, deux genres trés-opposés: l'harmonique et le subversif. Celles qui conduisent aux accords, comme le bon ton, sont du genre précieux que je nomme *harmonique*, ou récurrence directe vers le but; celles qui conduisent aux discordes et aux crimes, sont du genre malfaisant que je nomme subversif, ou récurrence inverse vers le but. Les deux genres ont une propriété commune et très-brillante, c'est de donner, en mode renversé, des images de l'harmonie; d'en peindre tous les détails dans le jeu des passions répercutées. (Leur nom régulier serait DIFFRACTÉES, mais on ne veut point de mots scientifiques.)

Précisons bien le sens de cette expression, *image en mode renversé*: les passions répercutées, au lieu de conduire le monde social 1, au luxe, 2, aux séries de groupes, 3, au mécanisme 4, à l'unité, le conduisent à l'appauvrissement, à la désunion, à la confusion, à la duplicité d'action. Elles opèrent comme un miroir qui renverse l'objet tout en le retraçant fidèlement; en effet, les violentes émotions des joueurs de tripot élèvent la passion au même degré de véhémence où s'élèveront les intrigues industrielles de l'harmonie, qui stimuleront plus vivement que nos fêtes civilisées; et de même la docilité, l'unité passionnée d'une réunion de cour pour les manières dites bon ton, malgré la gêne qui y est attachée, cette déférence mutuelle, est l'image de l'accord unitaire des harmoniens pour la distribution judicieuse des relations industrielles, aussi utiles que les momeries d'étiquette sont superflues.

Un détail très-intéressant dans l'analyse de ces caractères, que je nomme répercutés ou récurrents (nom que leur donne Horace), est de distinguer *leur engrenage*, discerner à quelle période sociale ils sont empruntés.

S'il est vrai, selon les philosophes, que tout est lié dans le système de l'univers (14), chacune des neuf périodes sociales, mentionnées à l'avant-propos, doit se lier aux autres par certains caractères empruntés des périodes supérieures ou inférieures, et formant engrenage de son système dans ces périodes. Athènes, quoique société civilisée, engrenait dans la société barbare, par l'esclavage des industrieux et par les cruautés exercées envers

eux. Nous engrenons en barbarie par le code militaire, coutume pleinement barbare, quoique nécessaire. Le besoin et l'instinct forcent chaque période à emprunter sur ses voisines : ainsi le système monétaire, tout opposé aux règles de la libre concurrence, est un emprunt sur la période 6, GARANTISME, où l'on saurait organiser les vraies garanties sociales dont la civilisation n'a aucune connaissance dans ses bavardages de liberté.

Les barbares mêmes opèrent cet engrenage de caractères, et franchissent la période civilisée pour aller emprunter, sur la période 6e, garantisme, le caractère nommé parmi nous *système monétaire*, qui n'est qu'un rameau de la concurrence véridique ou RÉGIE EXCLUSIVE CONTRE-BALANCÉE. La civilisation, 5e période, franchit de même le garantisme, 6e période, pour emprunter sur la 7e, SOCIANTISME, *séries industr. simples*, une coutume très-ingénieuse ; celle des postes en relais, qui est une véritable série industrielle simple, opérant 1° en courtes séances, 2° en exercice parcellaire, 3° en échelle compacte. Ce sont les trois conditions requises pour une série industrielle (ch. V et VI).

Répliquera-t-on que les postes en relais sont un usage de civilisation perfectible ; qu'elles sont donc partie intégrante et caractère de civilisation? Non vraiment; la poste en relais est un caractère d'emprunt, d'engrenage pris sur une période supérieure. Le besoin des gouvernements leur a suggéré cette méthode; l'instinct en a fait aisément l'invention : elle n'est pas moins un caractère ultra-civilisé, et qui prouve, ainsi que le régime des monnaies, que tout ce que nous avons de bon en civilisation est étranger à cette société, et provient d'engrenages ou caractères empruntés sur des sociétés plus élevées. La méthode civilisée consisterait à se voiturer avec les mêmes chevaux qui, pour vous conduire de Paris à Lyon, emploieraient deux cents heures au moins, tandis que la poste vous y mène en 43 heures. C'est quadruple bénéfice de temps : si la poste est plus coûteuse, cela tient aux lacunes industrielles du régime civilisé. La poste, en harmonie, coûtera bien moins que le voyage à mêmes chevaux ; mais dès à présent, la poste en relais nous donne déjà *sur le temps*, une économie du quadruple. C'est la propriété générale des séries industrielles de donner quadruple bénéfice, en tout parallèle avec l'industrie civilisée.

A quelle branche de passion se rattache cette invention de la poste en relais, qui n'était pas connue des anciens? Elle tient à

l'ambition et au tact ; *à l'ambition*, par impatience de célérité dans les entreprises et les relations ; *au tact*, par impatience du dégoût causé par la voiture au pas. C'est donc, je l'ai dit plus haut, un effort de passions entravées sur quelque point, et qui se font jour sur un autre point : c'est une répercussion ou récurrence de genre harmonique, puisqu'elle produit le bien ; elle est subversive en quelques points, comme dans la coutume française de surcharger, forcer et crever les chevaux de poste, qui seront ménagés, en harmonie, plus que ne le sont aujourd'hui les petites maîtresses.

Le seul caractère de répercussion, nommé postes en relais, fournirait un ample chapitre, si je voulais l'analyser en plein. Que serait-ce d'une analyse de 100 caractères de répercussion dont j'ai le recueil ! Qu'on juge par là de l'énorme travail qu'exigerait une analyse de civilisation ! Voilà un seul ordre de caractères qui emploierait cent chapitres.

Sans ce triage des caractères, sans ce classement qui rapporte à chaque période ce qui lui appartient, on ne peut pas juger des progrès ou déclins sociaux. C'est faute de ce triage que les philosophes s'embrouillent à qui mieux mieux dans leurs opinions sur cette société : elle est 5e en échelle. Avance-t-elle, quand elle conserve des caractères d'échelon, nº 2e sauvage, 3e patriarcal, 4e barbare, dont elle devrait chercher à se dégager ?

Loin de là, notre civilisation, dite perfectible, s'obstine à engrener en sauvagerie par *déni de minimun*, abandon des vieillards et des pauvres ; vice pardonnable aux sauvages, parce que, dans les disettes, la horde n'a réellement pas de quoi alimenter celui qui ne chasse ni ne pêche : mais la civilisation est-elle recevable à dire qu'elle manque d'approvisionnements ? Aux caractères sauvages, elle en joint d'autres, empruntés de périodes patriarcales et barbares ; tant qu'on ne distinguera pas ce mélange, il sera impossible de voir clair dans le dédale nommé CIVILISATION.

Sur une liste d'environ cinquante caractères de répercussion harmonique, il en est très peu qui ne soient d'un vif intérêt, par la surprise et la confusion qu'ils exciteraient, en prouvant que la civilisation n'a de bon que ce qu'elle vole aux périodes supérieures, comme les caractères suivants qui sont autant de larcins, ou si l'on veut, des emprunts, des engrenages sur le mécanisme des garanties, 6e période.

1. L'unité scientifique, ou accord des sociétés savantes, malgré les guerres et rivalités nationales.
2. La guerre mixte ou relations amicales, hors de combat, entre les troupes belligérantes.
3. Les ouvriers artistes, figurant au théâtre en acteurs et choristes (Usage d'Italie, de Toulouse).
4. Les quarantaines sanitaires.
5. Les lettres de change avec solidarité d'endosseurs.
6. Les assurances, tant individuelles que mutuelles.
7. Les défenseurs d'office.
8. Les caisses d'épargne, de coopération parcellaire.
9. Les retenues de vétérance.
10. Les caisses d'amortissement.
11. Les prud'hommes et arbitres.
12 Les cautionnements en garantie industrielle.
X. L'ébauche du système d'unité métrique.

La philosophie revendiquera ces caractères ultra-civilisés, comme perfectionnement de son cru, et tenant au domaine de la civilisation perfectible ; il n'en est rien, ce sont des enjambements, des engrenages en périodes supérieures ; leur invention, comme celle des relais de poste, est due à l'instinct, au besoin, et non à la science qui n'a pas même pu faire adopter le caractère *d'unité métrique*, dont elle a essayé l'introduction et manqué en plein le système naturel.

Elle répondra : si, selon la table qui précède, nous avons adopté, soit par instinct, soit par génie scientifique, douze caractères précieux d'une période supérieure, caractères qui appartiennent au garantisme, nous sommes donc identifiés avec cette période, et il est irrégulier de vouloir la distinguer de la civilisation? Non, vous n'êtes point parvenus à cette période et vous n'y tendez même pas. Vous êtes embourbés dans l'ornière civilisée : on ne sort d'une période qu'autant qu'on en quitte les caractères *pivotaux* ; or, vous ne tentez aucunement de sortir des pivots de civilisation, tels que le morcellement agricole et domestique, et autres pivots généraux dont je n'ai pas donné la table au chap. 42; vous ne songez pas même à abandonner les pivots partiels, ou pivots de phases, exposés au chap. 41; car vous vous obstinez à maintenir les caractères de 3e phase, tels que le monopole maritime insulaire que vous avez renforcé par une lutte maladroite, et vous vous cramponnez sur certains caractères de 2e phase, tels que les illusions du gouvernement représentatif qui, dans

divers cas, conduit à la rétrogradation. Vous êtes donc en marche rétrograde plutôt qu'en marche ultrograde. La preuve en est qu'on ne sait pas tirer parti de deux germes déjà anciens (387), monts-de-piété et maîtrises, dont une modification judicieuse élèverait la civilisation de sa 3e à sa 4e phase.

Au résumé : loin d'avancer vers les garanties, vers la période 6e, nous n'avançons pas même dans la carrière civilisée dont nous ne savons pas organiser la 4e phase. Au reste, ce qui prouve l'ignorance générale sur ce sujet, c'est que l'Europe a chanté le progrès rapide de l'Egypte vers la civilisation, quand l'Egypte ne faisait que ce que fait aujourd'hui la Turquie, passer de 3e en 4e phase de barbarie, progrès qui ne tend pas plus à la civilisation, que la civilisation, dans son état actuel, ne tend au garantisme dont elle s'éloigne très-maladroitement par l'esprit mercantile.

Brisons sur ce sujet, puisqu'on ne peut en traiter qu'avec des lecteurs qui connaîtraient en plein les phases et caractères des diverses périodes; achevons de leur faire connaître les caractères de civilisation, avant de leur expliquer comment cette société, vraie torpille en politique, ne fait qu'entraver les progrès du génie social, tout en se flattant, à chaque instant, de lui imprimer un vol rapide vers la perfectibilité.

CHAPITRE XLVI.

Caractères de répercusssion subversive.

Je les ai définis au chap. 45 ; il reste à en donner quelques exemples, comme celui du JEU, déjà décrit : c'est un caractère opérant sur des individus ; il faut citer un de ceux qui opèrent sur des masses. Je choisis le *janissariat politique.*

Je comprends sous ce nom toute corporation affiliée qui envahit le pouvoir, maîtrise le gouvernement et s'empare des fonctions principales, ou les fait donner à ses agents dans toute l'étendue d'un empire, comme faisaient les janissaires dans l'empire ottoman, où ils jouaient aux boules avec les têtes des ministres, et obligeaient le sultan à leur présenter, dans un bassin d'argent, ces têtes des grands qu'ils avaient proscrits.

La secte des jacobins a joué un grand rôle en janissariat ; elle a bien des successseurs : sa tactique a passé chez ses adversaires ; le jacobinisme, comme Elie, a légué son manteau; et l'on ne voit sous diverses couleurs que des jacobinières ou janissariats

politiques, des ligues affiliées qui veulent tout maîtriser, tout envahir, comme les jacobins. *Uno avulso, non deficit alter.*

C'est un caractère inhérent à la civilisation ; il était moins sensible en 1788, parce que les janissaires, sous le nom de NOBLESSE, étaient plus nombreux, mais tendant, comme les janissaires ottomans, à tout envahir ; car sous Louis XVI ils avaient fait exclure le tiers-état du service militaire et de la majeure partie des emplois.

Ce fléau de janissariat est l'effet d'une passion répercutée : l'ambition tend à former des séries graduées hiérarchiquement, elles se formeraient dans l'état sociétaire pour s'appliquer à l'industrie productive ; mais comme l'industrie n'est point attrayante chez nous, l'ambition se répercute sur l'autorité qu'elle envahit, et qu'on ne songerait pas à envahir fédéralement dans l'harmonie, où cela ne serait pas possible.

On voit aussi des janissariats subalternes dans l'industrie commerciale, où la classe opulente organise des envahissements fédéraux : elle marche à ce but sous le masque d'esprit d'association. Sitôt qu'elle connaîtrait le moyen d'étendre ses empiètements industriels (moyen dont elle a manqué la découverte), elle envahirait les fonctions administratives à la suite des commerciales. C'est toujours au gouvernement que tendent ces sectes de janissaires politiques : leur malignité va croissant, et c'est un fâcheux avenir pour la civilisation actuelle, qui ne sait qu'engendrer de nouveaux caractères vicieux ou renforcer les anciens.

Le *jeu*, quant aux passions individuelles,

Et le *janissariat*, quant aux passions collectives,

fournissent des définitions très-exactes de passions répercutées qui ne produisent que le mal : ce sont deux *récurrences de genre subversif.* Les philosophes croient que ce sont des vices accidentels ; non, il sont essentiels et inhérents à toute période sociale qui manque d'intrigues utiles ; aussi les sauvages sont-ils très-passionnés pour le jeu, et encore plus pour les ligues fédérales d'envahissement.

Dans tout effet de passion récurrente ou répercutée, il faut toujours observer *l'image renversée* des usages de l'harmonie : remarquons-la dans un 3e caractère de répercussion subversive; c'est *le monopole effleuré* ou *tâtonné* : on en voit poindre des rameaux dans chaque empire civilisé. En France, monopole des tabacs ; en Russie, de l'eau-de-vie ; en Espagne, de la morue ; en Perse, de

l'eau à boire. C'est partout qu'on retrouve la tendance au monopole, coutume vexatoire sans doute : c'est une image renversée de l'harmonie où le gouvernement régit tout le commerce, et où les phalanges ne souffriraient pas qu'aucun individu commerçât pour son compte. Mais le monopole général qu'exerce un gouvernement harmonien, présente aux administrés des garanties plus complètes encore que celle du système monétaire actuel qui est vœu des peuples, quoique monopole ; car personne, excepté les fraudeurs, ne voudrait que la monnaie fût livrée à la libre concurrence, et qu'on eût dans un empire mille monnaies de faux titres, pour l'honneur des libertés du commerce, qui sont autant de chaînes imposées au producteur et au consommateur.

Les monopoles seraient donc tous utiles, s'ils pouvaient être organisés comme celui de la monnaie, en *régie fiscale contre-balancée*. Dès lors la tendance au monopole général est un bien, sauf invention du régime des contre-poids ; la nature doit donner ce penchant à tous les gouvernements, puisqu'il est leur destin : il est la fonction principale qui leur est réservée en harmonie. Ce penchant se manifeste par des lueurs de monopole, comme celui des tabacs ; ces monopoles partiels et dénués de contre-poids sont assurément vexatoires et, par cette raison, *images renversées* du régime d'harmonie, qui emploierait au bien général un procédé employé aujourd'hui à des vexations partielles.

Ainsi que je l'ai fait pour les divers ordres de caractères, j'ajoute ici, sur les *récurrents subversifs*, une liste de douze non définis. Il serait inutile de donner des listes plus étendues, puisque chacun des caractères a besoin d'un paragraphe ou d'un chapitre de définition.

1. Bacchanales joyeuses.
2. Excès périodiques du peuple.
3. Récréations, fêtes et vacances.
4. Mendicité spéculative.
5. Polygamie secrète.
6. Prostitution publique et secrète.
7. Sérails où ils sont tolérés.
8. Exposition des enfants, si on la tolère.
9. Loteries et monopoles de vice.
10. Luttes sans cause, gavots et dévorants.
11. Joug des préjugés secoué par la classe haute.
12. Anoblissement du service domestique royal.
✂. Inertie nobiliaire.

On ne comprendra point, sans commentaire, en quel sens chacun de ces caractères tient au genre dit *récurrent subversif*; j'en vais donner, sur trois seulement, une légère idée.

1° *Bacchanales joyeuses.* D'où vient ce penchant du peuple à causer du dégât, se livrer au désordre dans ses divertissements? Les enfants surtout sont sujets à cette manie de ravage, quand ils se mettent en gaîté. L'âge adolescent, dans la classe opulente, se livre aux mêmes folies : on ne verra guères un repas de Provençaux ou de Languedociens se terminer sans qu'on brise les vaisselles (si c'est en local libre, ou chez un traiteur). Cet effet de passion est un essor d'amitié qui conduit à l'opposé du but, car le premier but des passions est le LUXE; or ce dégât inutile ne produit que l'appauvrissement; c'est un effort de passion comprimée qui fait éruption violente et va à son but, à l'enthousiasme, par les voies du mal, faute de pouvoir assouvir sa fougue cabalistique sur une industrie attrayante qu'on trouverait à chaque pas dans le mécanisme des Séries passionnées.

2° *Excès périodiques du peuple*, tels que les orgies du dimanche et du carnaval, où il consume le fruit de ses travaux : il est donc bien malheureux les autres jours ! Voit-on la classe opulente se livrer à ces excès? Non, parce qu'elle a chaque jour l'abondance dont le peuple cherche une ombre dans ses folies ruineuses du dimanche et du lundi.

3° *Récréations, fêtes et vacances.* On est donc bien ennuyé aux jours et heures de travail, si l'on a besoin de ne rien faire pour être heureux ! Les harmoniens ne sauront pas ce que c'est que récréation; et pourtant ils travailleront beaucoup plus que nous, mais par attraction. Les séances de travail seront pour eux ce qu'est l'affluence de fêtes pour les sybarites parisiens, qui ne sont en peine que du choix des spectacles, des festins, des bals, des maîtresses, etc.

Ce sont là trois effets vicieux où la fougue amicale, manie d'insouciance et de joie collective, marche à son but par des voies improductives ou nuisibles. Il eût fallu classer tous les jeux de passions qui tiennent à cet ordre; plus le tableau en serait nombreux, plus on sentirait la nécessité d'inventer un ordre de choses propre à ramener la passion dans les voies d'utilité, lui donner un plein développement, un essor fougueux dans l'exercice de l'industrie productive. Cet effet n'a lieu que dans les Séries passionnées.

D'après l'examen de cet ordre de caractères nommés récurrents ou répercutés, on peut apprécier l'impéritie des moralistes qui veulent réprimer les passions. Qu'en arrive-t-il? Entravées sur un point, elles font éruption sur un autre ; elles vont à leur but par les voies désastreuses, au lieu d'y aller par les voies bienfaisantes. C'est pour le corps social double dommage, perte du produit qu'aurait donné la passion appliquée à l'industrie, et perte des frais de répression et de châtiment qu'il faut opposer à la passion égarée dans les voies du mal. Si la belle France ne commettait pas chaque année 120,000 crimes à procès, elle aurait le double bénéfice d'employer utilement les tribunaux, les gendarmes qui poursuivent les criminels, et d'utiliser de même des hommes que la compression a poussés au crime.

Les moralistes répondent : il faut aimer la vertu et l'industrie. On peut leur dire : sachez les rendre aimables, elles ne peuvent plaire à l'homme que par entremise des séries passionnées ; sachez donc organiser cet ordre, maintenant qu'on vous évite la peine de l'inventer. Mais tant que durera le régime d'industrie morcelée et répugnante, c'est en vain qu'on opposera aux passions les oracles de Diogène et Mirabeau ; elles marchent à leur but *per fas et nefas*. Dieu a placé dans nos âmes 12 aiguillons de mouvement qui nous pousseront au but, en dépit des leçons de Mirabeau et Diogène. Il serait bientôt temps que la philosophie s'occupât à étudier les ressorts du mouvement, leurs propriétés, leur tendance leur vœu, au lieu de perdre sottement des siècles à la tentative chimérique de réprimer les passions.

Mais pour découvrir l'art de les développer en harmonie, il eût fallu se résoudre à des travaux d'analyse et de synthèse que la philososophie recommande et ne veut pas pratiquer. Elle badine les prédicateurs en leur appliquant cette devise : *Faites ce que je vous dis, et non pas ce que je fais*; devise bien plus applicable aux philosophes, car on n'a jamais pu obtenir d'eux aucune observance de leurs principes, ni en théorie où ils s'opiniâtrent à repousser toute analyse et synthèse des passions et de leurs caractères, ni en pratique où ils nous prêchent l'amour de la modération et de la médiocrité. Eh ! s'ils avaient quelque penchant pour la modération et la médiocrité, ils n'auraient pas amoncelé cette immense quantité de systèmes, cet océan de controverse qui est si fort au-dessus du médiocre par l'infinité des volumes, et si fort au-dessous du médiocre par l'infinité des contradictions.

CHAPITRE XLVII.

Caractères de rétrogradation greffée.

Un parti, effrayé des abus de la fausse liberté, croit prudent de revenir aux us et coutumes du 10e siècle, à la féodalité nobiliaire, aux superstitions obscurantes, etc.; mais retrouvera-t-il un peuple et une bourgeoisie tels qu'au 10e siècle ? Non assurément; et ce ne sera, ni en une génération, ni en deux, qu'il changera les mœurs actuelles. Il veut donc greffer les usages du 10e siècle sur ceux du 19e, greffer la 1e phase de civilisation sur la 3e qui conservera bien ses mœurs et propriétés, car certains ressorts tout-puissants tels que le commerce et la finance, ne céderont pas et entraîneront tel parti qui croira les maîtriser.

D'autre part, les champions de vol sublime, les libéraux, sont encore une classe de rétrogradateurs, fouillant dans les oripeaux d'Athènes et de Rome pour remettre en scène de vieilles charlataneries, de faux droits de l'homme (Avant-Propos), et greffer sur le 19e siècle des illusions qui ramènent la civilisation de 3e en 2e phase, en mixte des deux phases.

Ainsi chacun des deux partis rétrograde à sa manière, l'un pour le bien des ténèbres, l'autre pour le bien des lumières. Quel sera le plus sage des deux ? Celui qui s'emparera du rôle que ses rivaux ne savent pas prendre, *avancer et non pas rétrograder*. Or, pour avancer, il faut au moins s'élever en 4e phase de civilisation (chap. 49). Si la caste nobiliaire adoptait ce parti très-avantageux pour elle, dans quel discrédit tomberaient les libéraux, quand ils seraient convaincus de cette marche rétrograde qu'ils dénoncent.

On convertirait à la fois les deux partis, on les réconcilierait en organisant cette 4e phase de civilisation qui, sans être heureuse, présente déjà des côtés avantageux, comme d'extirper et prévenir la mendicité, assurer constamment du travail au peuple, fournir un fonds suffisant pour la prompte extinction des dettes publiques, restaurer les forêts et les routes, etc.

Ces perspectives doivent être flatteuses pour des hommes qui ne veulent pas entendre à l'idée de sortir de la civilisation. Cependant elles ne sont encore qu'un abîme social, en comparaison des biens qu'on obtiendrait en s'élevant un peu plus haut, à l'em-

bigu de garantisme. Cette 4e phase civilisée confondrait les 2 partis, dont l'un ne pourrait plus titrer de sagesse la sotte politique de rétrogradation, quand on verrait le bien naître d'un progrès réel ; l'autre ne pourrait plus vanter son vol sublime, quand il serait évident que ses méthodes ramèneraient la civilisation au mixte de 3e et 2e phase, au lieu de la pousser en 4e phase d'où elle s'élèverait assez facilement au garantisme.

Quant à la 3e phase, où nous sommes, elle est une impasse ou cul-de-sac social, d'où l'esprit humain ne sait plus sortir ; il s'y escrime en systèmes qui n'aboutissent qu'à empirer tous les fléaux : c'est l'emblème de Sisyphe gravissant avec son rocher, et retombant sans jamais atteindre le but. Nous sommes au contraire, sur divers points, dans une rétrogradation évidente causée par la chimère de gouvernement représentatif qui introduit une foule de caractères vicieux ; par exemple :

1. Faire payer à une nation le prix de la corruption de ses représentants. Abus inévitable dans un grand empire où le gouvernement dispose d'un budget énorme qu'il n'avait pas dans la petite république d'Athènes. Ce régime engendre tant d'abus qu'on a vu des chefs mêmes du libéralisme déclarer que le gouvernement représentatif n'est pas convenable pour les Français. (Benj. Constant).

En le réprouvant, je suis loin de me déclarer partisan de l'absolutisme ; il ne peut convenir qu'à ceux qui l'exercent ; je veux seulement dire que les bienfaits qu'on espère follement du système représentatif ne peuvent naître que du progrès réel ou passage en 4e phase de civilisation, en ambigu de garantisme, et aux phases de garantisme. Ce progrès réel aurait la belle propriété de satisfaire toutes les classes qui, aujourd'hui, alarmées du faux progrès, effrayées du système d'où on a vu éclore les Marat et les Babœuf, s'engageront dans les mesures les plus folles, plutôt que de se concilier avec le libéralisme. De là naissent divers caractères des plus désastreux à accoler au précédent.

2. L'effarouchement des cours, devenues déraisonnables par la frayeur que leur inspire le faux libéralisme.

3. Le pis-aller de ces mêmes cours qui cherchent un appui chez les ennemis de leur indépendance.

4. Le supplice des dupes, des Espagnols, Portugais, Napolitains et Piémontais, envoyés à l'échafaud.

5. La discorde entre les diverses classes de citoyens, par suite des brigues électorales.

6. L'accroissement de dépenses fiscales causées par cette lutte des gouvernements contre les peuples.

On compterait quantité de ces caractères malfaisants, d'origine toute récente, bien soutenus depuis plusieurs années, et produits par le faux libéralisme. Je le nomme faux, parce qu'il est une rétrogradation politique tendant à l'oligarchie, sous un masque de popularité, et produisant toujours des effets contraires aux promesses. Par exemple, en 1728, la France, à force de bel esprit parlementaire, a obtenu une économie de 300,000 f., faisant un centime par contribuable ; dans la même année elle dépense trois cents millions d'extraordinaire, savoir :

80 millions d'emprunt fiscal,
84 millions de créance abandonnée à l'Espagne,
136 millions environ prêtés sur ses bons illusoires.

Plus, des bagatelles comme le million envoyé chaque mois à la cour d'Espagne pour son entretien : c'est environ 300 millions de perte, sans autre compensation que le tiers d'un million obtenu à force de verbiages oratoires et par des voies mesquines, comme de *liarder*, rogner quelques écus sur les fonctionnaires, tandis qu'il y aurait cinquante millions à recouvrer sur les seuls cautionnements des courtiers. La classe nommée courtiers de fonds publics ou agents de change, redoit à elle seule 24 millions pour différence du prix fiscal de ses cautionnements avec le prix réel de vente des charges. Le libéralisme n'aperçoit rien de cela dans ses éternels débats sur les affaires fiscales ; on lui citerait quantité d'autres lésions du fisc s'élevant jusqu'a cent et deux cents millions qu'il pourrait percevoir *annuellement* sans nouvel impôt. Si ce parti est si aveugle sur la finance, objet dont il s'occupe constamment, il l'est bien plus sur les autres vices politiques auxquels il ne donne aucune attention ; et comme il ajoute à ces torts celui de conduire le char social en sens rétrograde, greffer la 3e phase sur des caractères de 2e, c'est une chimère dont on n'a aucun bien à espérer. (1)

---

(1) Les libéraux croient se justifier en disant : « Ne voyez-vous pas » que sans le système représentatif et les efforts de l'opposition, l'on tom- » berait sous le plus pesant despotisme? » Je le sais ; mais il n'est pas moins certain que leur tactique de heurter de front les rétrogradateurs, ne sert qu'à les exaspérer, les pousser de plus en plus à l'obscurantisme. Dès lors le parti même qui veut la liberté, travaille indirectement contre elle : c'est opérer comme l'ours qui, d'un coup de pavé, casse la tête à son ami pour le dégager d'une mouche. Il est certain que ce régime, dit libéral, n'opère aucun bien positif, et que l'esprit libéral est stérile sur

On serait depuis long-temps revenu de cette illusion, si on eût procédé à l'analyse des caractères de civilisation et donné un article spécial à ceux de rétrogradation greffée. Je ne les mentionne ici qu'au nombre de 6, pour ne pas approfondir ce sujet délicat, sur lequel il convient de glisser. Observons seulement que, sur ce point, les deux partis peuvent aller de pair en sagacité politique, tous deux logés au 4e signe du zodiaque, à l'enseigne de l'écrevisse : l'un des deux devrait se piquer d'honneur, se décider à aller en avant, pour couvrir l'autre de confusion.

---

tous les grands problèmes d'amélioration sociale, comme l'affranchissement des nègres et l'abolitition *consentie* de la traite : il n'enfante que des discours, et jamais une idée neuve.

Ne dissertez pas tant sur le progrès social, mais sachez l'effectuer ; sachez inventer des moyens faciles. Le bel esprit court les rues, il surabonde ; c'est de génie inventif qu'on a besoin et non de faconde oratoire. Si vous aviez quelques vues franchement libérales, vous auriez pris des mesures pour exciter aux inventions vraiment libérales, et leur assurer accès à leur apparition ; mais comme l'a dit l'un de vous (M. de Pradt) : *La Charte fait perdre la tête à ses amants ;* ils croient avoir tout fait, quand ils ont péroré sur la Charte, vraie pomme de discorde, édifice chancelant qui ne pourra jamais se soutenir. Inventez un ordre de choses qui plaise à toutes les castes, et qui les rallie toutes aux voies de progrès réel ; quant aux chartes, la fortune leur a décidément tourné le dos : elles conduisent à l'échafaud tous les partis qui en veulent établir. (Voyez l'Espagne, le Portugal, le Piémont et Naples.) C'est partout qu'on voit échouer le parti libéral, même dans la politique de détail. S'il obtient, après de longues clameurs, un changement de ministère, c'est pour être mystifié sous d'autres formes. Il semble que la fortune, lasse de l'impéritie des libéraux, lasse de leur stérilité de génie, se plaise à les molester pour les amener à résipiscence. Les peuples qui prennent parti pour le libéralisme, n'aboutissent qu'à se faire décimer ; les ministres, Canning et autres, sont frappés de mort s'ils embrassent cette cause. Les souverains mêmes sont malheureux quand ils suivent cette bannière. La Russie qui, après six ans d'hésitation, se décidait bien tard à soutenir les chrétiens d'Orient, est venue échouer pitoyablement et empirer le sort des Grecs, dont la France aussi veut abandonner la cause. Partout la fortune se déclare contre le libéralisme ; avis à lui de quitter sa position, qui n'est plus tenable, et de recourir aux inventions de progrès réel qui lui sont apportées.

CHAPITRE XLVIII.

Caractères de dégénération de la 3e phase.

Les immobilistes sont une secte aussi ridicule que les rétrogradateurs. Le mouvement social répugne à l'état stationnaire : il tend au progrès; il a, comme l'eau et l'air, besoin de circuler; il se corrompt par la stagnation; aussi ne connaît-on rien de plus vicieux que les Chinois, nation la plus immobiliste du globe. Chez eux l'intérêt légal est 35 0/0 ; l'usure et la fourberie mercantile y sont honorées, ils jouent aux dés, leurs enfants traînent leurs dieux dans la boue : ce sont des héros de morale, selon Raynal.

Notre destin est d'avancer ; chaque période sociale doit s'avancer vers la supérieure : le vœu de la nature est que la barbarie tende à la civilisation et y arrive par degrés; que la civilisation tende au garantisme, que le garantisme tende à l'association simple, et ainsi des autres périodes. Il en est de même des phases : il faut que la 1e tende à la 2e, celle-ci à la 3e, celle-ci à la 4e, celle-ci à l'ambigu, et consécutivement. Si une société languit trop long-temps dans une période ou dans une phase, la corruption s'y engendre, comme dans une eau qui croupit. (Cette règle est sujette à certaines exceptions pour les périodes inférieures à la civilisation).

Nous ne sommes que depuis un siècle en 3e phase de civilisation, mais dans ce court espace de temps, la phase a marché très rapidement, à raison du progrès colossal de l'industrie ; de sorte qu'aujourd'hui la 3e phase excède sa limite naturelle. Nous avons trop de matériaux pour un échelon si peu avancé; et ces matériaux n'ayant pas leur emploi naturel, il y a surcharge et malaise dans le mécanisme social. De là résulte une fermentation qui le corrompt; elle y développe un grand nombre de caractères malfaisants, symptômes de lassitude, effets de la disproportion qui règne entre nos moyens industriels et l'échelon subalterne auquel ils sont appliqués. Nous avons trop d'industrie pour une civilisation si peu avancée, retenue en 3e phase ; elle est pressée du besoin de s'élever au moins en 4e ; de là naissent les caractères d'exubérance et de détérioration dont je vais énumérer les plus saillants. En réplique aux jactances de perfectionnement, je vais signaler des effets de dégénération évidente, et pourtant très-récents.

1. *Centralisation politique.* Les capitales transformées en gouffres qui absorbent toutes les ressources, attirent tous les riches à l'agiotage, et font dédaigner de plus en plus l'agriculture.

2. *Progrès de la fiscalité,* des systèmes d'extorsion, banqueroute indirecte, anticipations, art de dévorer l'avenir. Necker, en 1788, ne savait où prendre 50 millions de déficit annuel ; aujourd'hui on sait ajouter non pas 50, mais 500 millions au budget de 1788.

3. *Consolidation du monopole maritime.* Il était rivalisé et contenu en 1788, il est maintenant dominateur exclusif, sans qu'il reste aux Européens aucune chance de rétablissement des marines rivales.

4. *Atteintes à la propriété.* Elles dégénèrent en habitude, par les prétextes de révolution qui deviennent règle pour les partis suivants : La France a confisqué, l'Espagne et le Portugal imitent; et cette méthode prévaudra, parce qu'il n'y a aujourd'hui de progrès assuré qu'au désordre. Celui-ci est un caractère d'engrenage en barbarie.

5. *Chute des corps intermédiaires*, états provinciaux, parlements et corporations qui opposaient des barrières au pouvoir. C'est grâce à leur chute qu'on a su trouver un renfort annuel de 500 millions, là où Necker n'en pouvait pas puiser 50.

6. *Spoliation des communes*, vilainement compensée par les octrois qui fatiguent l'industrie, désaffectionnent le peuple des villes, et provoquent toutes les fraudes mercantiles, tout le commerce d'empoisonnement légal.

7. *Dépravation judiciaire,* déni indirect de justice au pauvre, accroissement des procès par la subdivision des propriétés et la complication des lois de plus en plus impuissantes. Elles sont muettes devant un fournisseur pillant de son avoir 76 millions; elles sont inflexibles pour le pauvre Elissando qui a volé un chou : il est condamné à mort.

8. *Instabilité des institutions* frappées par cette raison d'impuissance, même dans le cas de sagesse, et contrariées par le manque absolu de méthodes justes en toutes branches d'administration : L'on ne sait pas même faire une division territoriale régulière, basée sur les convenances générales, on n'a aucune règle sur cette opération.

9. *Imminence de schisme.* Les gallicans étayés des opinions de Saint Louis et de Bossuet, ne tarderaient guères à en venir au schisme contre des prétentions outrées, de là les guerres civiles.

Guerre intestine, discordes fomentées par l'ignorance de la Politique sociale qui ne sait inventer aucune voie de conciliation, par progrès réel en échelle (415).

11. *Hérédité du mal*, coutume d'adopter les vices introduits par le parti vaincu, tels que les loteries, les jeux publics et autres moyens odieux de la fiscalité.

12. *Dévergondage de la politique*, bassesse des puissances chrétien-

nes avec les musulmans et les pirates, concert passif pour le paiement de tribut aux pirates et le soutien de la traite des nègres.

13. *Progrès de l'esprit mercantile* : Agiotage érigé en puissance qui se rit des lois, envahit tout le fruit de l'industrie, entre en partage d'autorité avec les gouvernements, et répand partout la frénésie du jeu.

14. *Faveur au commerce en raison de sa péjoration.* Marseille construit des vaisseaux pour capturer les chrétiens et en peupler les bagnes d'Afrique; Nantes a des fabriques d'instruments de supplice pour la torture des nègres dont il fait la traite en dépit des lois; d'autres villes naturalisent la coutume anglaise des bagnes, où le peuple travaille seize heures, au rabais d'une minute de chômage : plus le commerce grandit en malfaisance, plus il est favorisé.

15. *Scandales industriels* : Progrès de la falsification tolérée, fréquence des crises d'abondance dépressive (396), abandon des récoltes sur pied pour le bénéfice de vente des futailles, entraves à la charité par l'exigence des percepteurs de droits réunis qui grèvent les donateurs.

16. *Traite des blancs favorisée :* On en laisse contracter l'habitude, même aux puissances qui ne l'avaient pas, comme le pacha d'Egypte, et on n'y oppose que des fadaises diplomatiques.

17. *Mœurs du siècle de Tibère :* Espionnages gradués jusqu'au soldat, délations secrètes, progrès visibles de l'hypocrisie, de la bassesse, et des vices inhérents à l'esprit de parti.

18. *Jacobinisme communique :* Les partis qui l'ont combattu en ont adopté toute la tactique, l'art de fabriquer des conspirations, de raffiner en calomnie est devenu général, et a enlevé au caractère des modernes le peu de noblesse qui lui restait.

20. *Noblesse vandale :* Elle inclinait en 1788 aux idées d'amélioration judicieuse; aujourd'hui elle retombe dans la barbarie, ne songeant qu'à détruire l'industrie qui lui porte ombrage dans les élections.

20. *Naumachies littéraires :* Les savants et lettrés arborent cette bannière de vandalisme, se déchirant entre eux pour l'amusement du public à qui ils ont inoculé le goût de la détraction calomnieuse, et ne s'unissant que pour étouffer les lumières, les découvertes utiles. Nos libertés électorales ont produit un trio de vertus neuves, une noblesse vandale, une bourgeoisie calomnieuse, et des savants pétris de zoïlisme.

21. *Tactique destructive*, ou accélératrice, qui double les ravages de guerre, fait renaître les coutumes barbares : Vendées, Guérillas, landsturmes, armements des femmes et des enfants.

22. *Tendance au Tartarisme*, par les conscriptions et mobilisations déjà établies en Prusse, tentées plus grandement en Russie sous Aracktchejew; méthode qui une fois introduite en quelques empires

obligera tous les autres à adopter par mesure de sûreté cette organisation tartare.

23. *Initiation des barbares à la tactique.* C'est un moyen sûr de renforcer la piraterie des barbaresques et d'établir bientôt celle des Turcs, qui feront payer aux Dardanelles un tribut à toutes les puissances faibles.

24. Quadruple *peste* : nous ne connaissons que l'ancienne d'Orient, il faut y joindre la fièvre jaune pire encore, le typhus qui fait de grands ravages, et le *choléra morbus* déjà parvenu du Bengale à Alep. C'est un nouveau quadrille de perfectibilités croissantes.

A ces vices récents, tous vices de circonstance, ajoutons le plus honteux, l'admission des Juifs au droit de cité.

Il ne suffisait donc pas des *civilisés* pour assurer le règne de la fourberie; il faut appeler au secours les nations d'usuriers, les *patriarcaux improductifs*. La nation juive n'est pas civilisée, elle est patriarchale, n'ayant point de souverain, n'en reconnaissant aucun en secret, et croyant toute fourberie louable, quand il s'agit de tromper ceux qui ne pratiquent pas sa religion. Elle n'affiche pas ses principes, mais on les connaît assez.

Un tort plus grave chez cette nation, est de s'adonner exclusivement au trafic, à l'usure, et aux dépravations mercantiles, selon le tableau de Londres (30), tableau qui ne nous apprend que ce que chacun sait.

Tout gouvernement qui tient aux bonnes mœurs devrait y astreindre les Juifs, les obliger au travail productif, ne les admettre qu'en proportion d'un centième pour le vice : *une famille marchande pour cent familles agricoles et manufacturières* ; mais notre siècle philosophe admet inconsidérément des légions de Juifs, tous parasites, marchands, usuriers, etc.

Lorsqu'on aura reconnu (et cela ne tarderait guères) que la saine politique doit s'attacher à réduire le nombre des marchands, pour les amener à la concurrence véridique et solidaire, on aura peine à concevoir l'impéritie de cette philosophie qui appelle à son secours une race toute improductive, mercantile et patriarcale, pour raffiner les fraudes commerciales déjà intolérables.

Récapitulons sur ces symptômes et caractères de dégénération causée par le retard de progrès en échelle, et par l'inconvenance d'une industrie si vaste, avec un système social si retardé, si traînant. Nous pouvons rattacher les désordres à 4 causes radicales qui sont :

Dépravation morale des sciences ; refus obstiné d'explo-

rer les branches d'étude négligées (37), jonglerie de persuader que tout est découvert, que tout est perfectibilisé, qu'il faut bafouer les inventeurs.

Dépravation matérielle des sciences, par l'emploi vicieux de la chimie qui ne travaille qu'à vexer le pauvre, en fournissant au commerce des moyens de dénaturer et falsifier toutes les denrées communes dont se nourrit le peuple, et à limiter aux seuls riches la faculté de trouver des comestibles et liquides naturels.

Rétrogradation intellectuelle, par abus d'esprit; *cataracte politique*, dominance des faux principes qui, sous un masque de philantropie, repoussent toute garantie pour le pauvre, et nient les droits naturels de l'homme, droits qu'un code équitable doit compenser :

1, Chasse; 2, Pêche; 3, Cueillette; 4, Pâture;

5, Vol extérieur; 6, Insouciance; 7, Ligue intérieure;

⋊, Liberté satisfaisante; K, minimum proportionnel; et qui nous détournent de toute étude sur les vues de Dieu et la théorie des destinées.

Rétrogradation politique, esprit d'immobilisme qui a gagné les cours et les grands; ils suspectent l'idée de progrès social, au lieu de suspecter la méthode rétrograde, l'esprit philosophique. De là naît double égarement, celui des gouvernements qui se défient des nouveautés utiles qu'ils confondent avec la philosophie, et celui du vulgaire obstiné à espérer le bien des philosophes, gens opposés à toute étude des sciences neuves qui peuvent conduire au progrès réel (37).

Remarquons que les 24 caractères de dégénération précités, et dont on pourrait doubler le nombre, sont *accidentels* et non pas *essentiels* à la période civilisée. Elle aurait échappé à cette irruption de vices, pour peu qu'elle eût accéléré sa marche, qu'elle eût su s'élever à temps de la 3e phase à la 4e, se rehausser en échelle sociale autant qu'elle s'exhaussait en industrie; elle en a trop pour la 3e phase, elle en aurait trop peu pour la 4e. Cette pléthore n'est donc pas vice essentiel, mais accidentel, vice enrichi de variantes en pléthores d'exentricité et concentricité : ainsi, Mulhouse accumule *excentriquement*, au point le plus éloigné des 4 mers, telles fabriques dont les matières partent de ces mers pour revenir sur leurs côtes; et le Hâvre, par *concentration* des manufactures au nord, accumule un entrepôt colossal qui appauvrit les régions de Loire, Garonne et Rhône.

Si l'on manque à établir une proportion entre l'échelon sociai et le degré d'industrie; si le mécanisme social reste en panne, en 3e phase de civilisation, tandis que le mécanisme industriel fait

des pas gigantesques, c'est fausser tout le jeu du mouvement; et il en doit résulter des monstruosités, comme notre état actuel, présentant une industrie colossale qui se trouve appliquée à un échelon subalterne et incapable d'en porter le faix. A l'aspect de cette disparate, dont nos économistes devraient rougir, à l'aspect des légions de pauvres qui sont le fruit du SARCOCÈLE INDUSTRIEL, nos philosophes s'écrient : quelle marche rapide vers la perfectibilité croissante ! On peut les rappeler à leur principe sur la nécessité des proportions et des liens : *tantùm series juncturaque pollet.* Si vous voulez avancer immodérément en industrie, sachez avancer en même rapport dans l'échelle sociale, et vous élever au moins à la 4e phase de civilisation qui pourra comporter et régulariser ce colosse industriel, devenu un sarcocèle politique, tant que nous croupissons dans la 3e phase de civilisation. (*Voyez* sur la 4e le chap. XLIX.)

RÉSUMÉ SUR LA SIXIÈME SECTION.

NÉCESSITÉ D'UNE OPPOSITION SCIENTIFIQUE.

Là se termine l'analyse des branches connues de la civilisation : il reste encore à parler de la 4e phase non avenue ; mais comme elle est à créer, c'est un sujet qui tient à la *Synthèse* du mécanisme civilisé, et non à *l'analyse* de ses phases connues, déjà écloses, dont j'ai décrit ici les caractères. Je crois à propos d'en récapituler les 8 ordres, et d'indiquer deux lacunes que j'ai dû laisser dans ce tableau, pour abréger.

DISTRIBUTION DES CARACTÈRES CIVILISÉS...

de BASE	les SUCCESSIFS, régissant une phase,	XLI.
	les PERMANENTS, régnant dans les 4 phases,	XLII.
de LIEN	les COMMERCIAUX *en genres*,	XLIII.
	les COMMERCIAUX *en espèces*,	XLIV.
de FANAL	les RÉCURRENTS, *harmoniques*,	XLV.
	les RÉCURRENTS, *subversifs*,	XLVI.
d'ÉCART	les RÉTROGRADES, *greffés*,	XLVII.
	les DÉGÉNÉRANTS, *accidentels*,	XLVIII.

Il faudrait à ces huit sortes, en ajouter deux qui en forment le complément, savoir :

ϰ, Les PIVOTAUX, division à extraire des permanents ; tels sont les trois suivants :

Effet composé, jamais simple, en bonheur ni en malheur. (III, 183, 535 et 543 ; et, ici IV, 348.)

Alliage de politique astucieuse et violente.

Contrariété des intérêts collectifs et individuels.

K, Les AMBIGUS, empruntés franchement ou fortuitement sur des périodes inférieures, tels sont :

Le code militaire,	emprunt	sur la *barbarie*,	période 4.
Le droit d'ainesse,	»	sur le *patriarchat*,	période 3.
L'abandon du faible,	»	sur la *sauvagerie*,	période 2.
Et quelques emprunts faits	»	sur la *primitive*,	période 1.

qui n'existe plus ; on en voit des caractères greffés sur les périodes civilisée et barbare : telles sont les coutumes phanérogames de NÉPAUL, JAVA, LANCEROTE, HAMIL, LAPONIE et autres lieux présentant des lueurs de la phanérogamie qu'on trouve bien établie à OTAHITI.

Tous les caractères civilisés qu'on pourra indiquer se rattacheront à l'un de ces dix ordres : l'analyse du plus copieux, celui des *permanents*, n'a été qu'effleurée; j'y ai confondu les PIVOTAUX qu'il eût fallu en distraire. Je n'ai voulu, dans cette section, que faire entrevoir le travail très-étendu qu'exigerait une analyse intégrale de la civilisation, et signaler l'étourderie de tant de philosophes qui, se battant les flancs pour découvrir un sujet neuf, n'ont pas entrevu celui-là, le plus facile de ceux indiqués page 34, et le plus homogène avec leurs connaissances ; car il n'exigerait qu'un aveu de la vérité, un aveu des vices dominants pris pour voies de perfectionnement.

D'où vient cette stérilité des esprits modernes? De ce que le monde savant manque d'un ressort nécessaire, UNE OPPOSITION, un corps exerçant l'opposition en affaires scientifiques et intervenant pour signaler les torts de la science, les lacunes qu'elle laisse, de propos délibéré, dans les divers genres d'études. Les philosophes nous disent que l'opposition est le palladium des libertés; pourquoi l'excluent-ils du monde savant qui manque de ce ressort, et qui y a si peu songé, que nul savant ne saurait dire comment doit être organisé un corps d'opposition scientifique, régulièrement contrebalancé?

Les gouvernements qui ont à redouter les abus de la presse, auraient dû aviser à cette création d'un corps d'opposition scien-

tifique; employer contre leur ennemi naturel, contre la philosophie, les armes qu'elle emploie contre eux, *l'opposition* et les lumières.

Si les corps savants inclinaient à l'équité, aux garanties de liberté, ils reconnaîtraient que la détraction est pire de nos jours qu'au siècle de Colomb, et qu'on ne veut prêter l'oreille à aucune nouveauté utile. Ce n'est point le gouvernement, ce sont les faux savants qui exercent cet obscurantisme ; il faudrait donc pour contrebalancer leur influence, un corps d'opposition qui, rappelant au siècle les études à faire, assurerait protection et accès à quiconque apporterait des découvertes demandées.

Mais le monde savant ne désire que la confusion en études; il ne veut pas même qu'on s'oriente, que l'esprit humain reconnaisse le terrain qu'il parcourt, et fasse une analyse de la civilisation. C'est par là qu'aurait débuté un corps d'opposition ; il aurait provoqué cette analyse et celle des périodes parcourues avant l'état civilisé, afin de reconnaître par un parallèle si on avait avancé dans la carrière du mal ou dans celle du bien; on aurait constaté par ce travail que la civilisation perfectionne l'industrie seulement, mais qu'elle déprave les mœurs en raison du progrès de l'industrie. On doit donc, pour arriver au bien, découvrir un autre mécanisme social qui opère sur les mœurs et fasse naître la justice, la vérité, du progrès de l'industrie.

Au lieu de tendre franchement à ce but, la science persiste à donner le change, et prétend que « le sens naturel du mot CIVI-» LISATION est l'idée de *progrès* de *développement* ; il suppose » un peuple *qui marche* : c'est le perfectionnement de la vie » civile et des relations sociales; c'est la répartition *la plus équi-» table* de la force et du bonheur entre tous les membres. »

En réponse au professeur qui s'exprime ainsi dans une chaire de Paris où le sophisme est sûr de tout accueil, on peut l'inviter à aller voir, à la manufacture de glaces et autres ateliers, de quelle répartition équitable, de quel bonheur jouissent les ouvriers qui servent les fantaisies des oisifs dont se compose l'auditoire du professeur. S'il est vrai selon lui que l'ordre civilisé embrasse toute perfection, tout progrès, tout développement, les barbares sont donc des civilisés, car ils ont beaucoup perfectionné l'industrie dans la Chine, le Japon, l'Indostan et la Perse; mais si on analyse les caractères de barbarie et ceux de civilisation,

l'on reconnaîtra une prodigieuse différence entre les 2 périodes sociales (ch. LII).

Ce n'est pas seulement à l'industrie que la perfection doit s'appliquer, elle doit embrasser aussi les mœurs et le mécanisme social, deux relations que l'ordre civilisé ne sait que dépraver. Son emploi bien restreint est seulement de *poursuivre* dans les 3 carrières, sciences, arts, industries, les études que les barbares ont commencées et poussées très-loin. Cette tâche une fois remplie, la civilisation n'a autre chose à faire qu'à disparaître et faire place à d'autres sociétés qui perfectionneront le tout, les mœurs et la mécanique sociale, tout en raffinant l'industrie et les sciences que l'état civilisé ne peut pas élever à moitié du développement dont elles sont snsceptibles. On a pu en juger par les tableaux du travail des séries passionnées.

Du reste si le mot civilisation suppose un peuple *qui marche*, d'où vient que notre siècle s'arrête si gauchement dans la carrière même de la civilisation, sans pouvoir arriver à la 4e phase? Cependant ce siècle se trémousse; il fabrique à foison des constitutions et des systèmes; c'est l'écureuil qui galope dans sa roue sans bouger de place. Pauvre siècle ! il vante l'esprit d'association ; que ne cherche-t-il à associer son bel esprit, sa faconde inutile, avec le bon esprit de quelque génie inventif qui lui enseignerait l'issue du labyrinthe civilisé, et le chemin de sciences neuves où il trouverait la fortune et la gloire !

ARGUMENT DE LA SECTION VII.

SYNTHÈSE GÉNÉRALE DU MOUVEMENT.

ARGUMENT DE LA TREIZIÈME NOTICE.

PREMIER AGE DU MONDE SOCIAL.

CHAPITRE XLIX.

Construction de la 4e phase civilisée et de son ambigu en garantisme.

C'est ici la section des délassements scientifiques : on y traitera, entr'autres sujets amusants, celui de la chute prochaine du colosse nommé COMMERCE. Quiconque n'est pas banquier ou marchand, se réjouit à cette idée : comment s'y prendrait-on pour écraser cet hydre qui épouvante les rois et les oblige à fléchir ? Il est plaisant de penser qu'une petite opération qui ne coûtera qu'un décret, peut mettre les gouvernements en possession du commerce, de la banque et de bénéfices plus énormes que n'en savent faire ces deux vampires qui se consument en frais parasites. Cette réforme aurait lieu, lors même qu'on tarderait à organiser l'harmonie.

L'occupation pourrait s'effectuer de deux manières, l'une par méthode brusque et coërcitive, d'où naîtrait la 4e phase de civilisation ; l'autre par méthode concurrente et séduisante, d'où naîtraient l'ambigu et la première phase de garantisme.

On va dire qu'il n'y a pas à hésiter sur l'alternative, et que la 2e méthode est bien préférable : cela n'importe. On préférera ce qu'on voudra ; mais je suis obligé de décrire toutes les chances d'option, vicieuses ou non, et de commencer par le moindre progrès, celui de mode violenté, qui ne conduirait qu'en 4e phase de

civilisation ; ensuite j'indiquerai le mode concurrent, qui est ingénieux, facile et lucratif, et qui conduirait bien plus haut que la civilisation. Toutefois je dois faire connaître l'échelle des progrès possibles, des périodes et phases intermédiaires entre la civilisation et l'harmonie ; c'est le sujet de cette XIII notice.

Venez, subtils athlètes des bourses de Paris, Londres et Amsterdam ; ce ne sont pas des éloges, mais des huées que vous allez recueuillir ! Venez, Lilliputiens en pillage, financiers, gens d'affaires et grapilleurs de minuties, qui vous arrêtez à des millions, là où il y a des milliards à griveler. Votre talent se borne à dévorer le présent et l'avenir DU REVENU ; si vous étiez moins pygmées en brigandage, vous auriez su attaquer LE FONDS et non le revenu. Voilà, petites gens, ce que vous n'avez pas su faire : vous êtes dignes de votre siècle ; vous êtes médiocres dans le crime, comme il l'est en génie politique ; vous n'avez su qu'escarmoucher en rapine fiscale, sans oser concevoir le plan de bataille décisive, *d'enlèvement du fond.*

Les empires modernes succombent sous le poids des dettes publiques toujours croissantes : ils marchent tous à la banqueroute dont l'Espagne donne le signal ; il ne sera que trop fidèlement compris. Il faut donc, lors même qu'on ignorerait le moyen de s'élever à l'harmonie sociétaire, découvrir des ressources nouvelles pour subvenir aux dépenses croissantes de la civilisation. Quelques sophistes disent : il faut monétiser le territoire ; mais il faut que le gouvernement le possède, au moins en partie, avant de le monétiser. On va voir que lorsqu'il en possédera seulement un tiers, il n'aura pas besoin de monétiser les deux autres.

Au fait : Je suppose un roi qui serait ennuyé de la stérilité des philosophes, et qui se dirait : voyons si avec le secours du sens commun je saurai atteindre aux divers biens d'où nous éloignent les controverses philosophiques, prévenir l'indigence, éteindre les dettes publiques, réprimer la banqueroute et l'agiotage, établir la vérité dans le commerce à la place du mensonge !

Supposons que ce roi, sans être doué de génie inventif, eût seulement une volonté forte comme le tigre Mahmoud, et qu'il se résolût à tenter des essais ; d'abord celui des méthodes coërcitives à défaut de vraie science : on va voir que ce parti désespéré conduirait déjà au but.

Selon ce plan, il opinerait à forcer les réunions économiques,

rasssembler toute la classe pauvre, toutes les familles sans moyens, dans des *fermes fiscales* où on leur procurerait a peu de frais des occupations gaies et très-productives, aux jardins, aux étables, et à des fabriques variées à choix. On pourrait créer ces fermes en proportion de *un dixième* de la population rurale , car dans les campagnes, sur mille familles il y en a cent et plus qui n'ont pas de quoi subsister. On fonderait lesdites fermes en nombre de une par 400 familles, afin de pouvoir réunir dans chacune, au moins 40 familles, formant 200 personnes. C'est le nombre nécessaire pour atteindre 3 buts : *subsistance bonne et économique, travaux variés et lucratifs, gestion peu coûteuse.*

On forcerait la classe indigente à s'incorporer à ces fermes fiscales. Il faut, comme on l'a vu lors des *jantes larges*, forcer le peuple civilisé à faire le bien, après quoi il remercie ceux qui l'ont contraint. D'ailleurs les fermes portées à 40 familles seraient des séjours agréables, sauf la variété des travaux et l'option pour les variantes en divers genres, aux jardins, aux étables, à la grande culture, aux fabriques.

On rendrait ces fermes lucratives, en s'emparant de la fonction la plus profitable, celle du commerce dont chaque ferme réunirait les divers détails, banque, prêt sur gage, commission, entrepôt, vente, achat ; le gouvernement exerce au Mont-de-piété la plus ignoble de ces fonctions, pourquoi hésiterait-il à exercer les autres qu'on croit plus distinguées ?

J'ai dit (386) que les 2 germes à développer pour élever la civilisation en 4e phase, sont les Monts-de-piété et les maîtrises. J'ai indiqué l'emploi de l'un des deux, il reste à parler des maîtrises.

Il est ridicule et vexatoire de décider qu'il n'y aura que tant de gens exerçant telle profession, tel nombre de cordonniers, tel nombre de courtiers, tel nombre de bouchers, etc. : ce nombre doit varier selon les temps et les chances de travail. La maîtrise ne doit jamais être limitée en nombre, ni exclusive ; il faut seulement, par une patente croissante, en éliminer tout le superflu numérique et tous ceux qui ne présenteraient pas des ressources pour coopérer à la solidarité qui doit être le but du gouvernement. Elle doit s'appliquer aux classes passibles de banqueroute, aux marchands et fabricants : si telle patente est de 100 fr. en 1829, il faut l'élever progressivement à 200 fr. en 1830, 300 en 1831, 400 en 1832, etc., et ainsi du cautionnement.

Mais ce sera expulser tous les plus pauvres que cette patente

écraserait ! Tel en est le but : qu'ils retournent à la culture, où il y aura place dans les fermes fiscales dont ils deviendront actionnaires, et peut-être employés. S'ils n'ont point de capitaux, ils doivent quitter le commerce où ils tomberaient en banqueroute au moindre choc, à la moindre stagnation. S'ils ont des capitaux, ils continueront leur trafic, parce que la patente croissante, en élaguant le grand nombre, augmentera les ventes du petit nombre à qui cette amorce sera nécessaire pour l'amener à souscrire aux solidarités. Tant que le corps social confie à des marchands son revenu annuel, son capital même, il doit exiger d'eux une garantie solidaire. Les Parisiens voulurent appliquer cette règle aux agents de change lors de la banqueroute SANDRIÉ, où ils furent étrillés ; mais le commerce est trop puissant pour se soumettre à des lois répressives ; c'est un valet qui tient le maître enchaîné.

Qu'on demande à présent les détails d'organisation de ces établissements de maîtrise solidaire et fermes fiscales, le mode d'admission et participation des actionnaires coïntéressés avec le fisc, et toutes les minuties relatives à cette régie ; je ne peux pas dans une section d'argument, descendre à ces particularités ; je me borne à poser les bases de l'opération : elle roule, comme on le voit, sur deux germes qui ne sont pas d'imaginative ; ce ne sont pas des ressorts de faiseurs de système, car il y a bien long-temps que nous les voyons en usage sans entrevoir les développements dont ils sont susceptibles. Observons à ce sujet que les gouvernements étant sous la griffe du commerce, ils devraient tenter quelque moyen de résistance ; le plus naturel est de s'en emparer par concurrence.

Archimède disait : *qu'on me donne un point d'appui et je soulèverai l'univers.* Il en est de même dans cette affaire : ayez un point d'appui et vous opérerez contre le commerce qui ne pourra pas tenir un instant, parce qu'il n'a ni unité d'action, ni concours de l'opinion qui déteste ses fourberies. Le point d'appui pour le gouvernement se composera des fermes fiscales ou fermes d'asile dans les campagnes, et des maîtrises réduites dans les villes où on les subordonnera par la solidarité et les cautionnements croissants.

J'indiquerai plus loin le mode d'envahissement du commerce. Observons ici qu'il y va de l'honneur des gouvernements ; ils sont sous la férule, sous le couteau des agioteurs ; une manœuvre d'agiotage, une famine factice renversa Bonaparte, en faisant

avorter la campagne de Russie par un délai qui donna des soupçons aux Turcs, et les détermina à signer la paix. Les agioteurs auraient contrecarré de même tout autre souverain.

D'autre part les monarques, pressés par les dettes et par l'imminence de banqueroute, doivent aviser à grossir leur revenu. On ne peut prendre que sur le commerce qui accumule tant de millions, tout en plaignant sa misère. La partie lucrative du commerce est l'usure : on remarquait en 1800, que les Juifs, dans les 4 départements Cis-Rhénans (Mayence, Trèves, Cologne, Coblence), avaient envahi en dix ans, par l'usure, un quart des propriétés. Il faut que le gouvernement s'empare *de cette branche et des autres*, par entremise des fermes fiscales. Il acquerra bientôt un tiers des propriétés, tout en ménageant les emprunteurs. Il aura donc en France un domaine de deux milliards de rente, dont un pour les actionnaires et agents, et un pour lui, indépendamment des impôts courants ; il aura de plus une influence par 80,000 fonctionnaires à sa nomination dans les fermes fiscales ; il perdra à la vérité quelques produits en patentes et autres genres, mais cette réduction sera plus que compensée par l'accroissement de l'agriculture, et par le retour de 500,000 agents mercantiles au travail productif. (Je ne parle ici que de la France.) Voilà des opérations grandioses à substituer aux pauvretés qu'on nomme *plans de finances*, dont on peut dire : *beati pauperes spiritu*, puisque les pauvres d'esprit, les gens dénués d'esprit inventif, gagnent des renommées et des sinécures à ces pitoyables conceptions nommées plans de finance, livrant l'état aux usuriers, au lieu de livrer *l'usure à l'état*.

CHAPITRE L.

Construction partielle de 6e période, Garantisme.

Obligé de franchir les détails, je transporterai le lecteur à l'époque où les *fermes fiscales*, *fermes d'asile*, auraient pris consistance, et commenceraient à opérer grandement sous la direction du ministre de l'intermédiaire ; à l'époque où elles approcheraient de leur but, qui est de rendre le peuple heureux, fier d'être admis à la ferme, aussi fier de cette nouvelle condition qu'il est confus aujourd'hui de son sort philosophique, de sa chau-

mière sans pain, de ses légions d'enfants à qui il est obligé de donner le fouet quand ils demandent du pain.

Qu'en coûterait-il à la ferme d'asile pour opérer cette métamorphose? Presque rien : quelques améliorations faciles, comme les salles d'éducation des petits enfants (sect. III), les tentes, ou dais mobiles fournis aux groupes de jardiniers, les avances en uniformes de travail bien remboursées sur le produit. Ces bagatelles, jointes à l'avantage de nourriture saine et copieuse, et de vie insouciante, suffiraient pour amener toute la classe gênée à détester ses petits ménages moraux, demander l'admission à la ferme, en lui vendant leurs lambeaux de champs.

Dès leur début, ces fermes extirperaient l'indigence dans les campagnes; aucun mandiant n'obtiendrait d'aumônes; chacun lui répondrait : « allez à la ferme d'asile où tout indigent trouve » bonne nourriture et travail varié à option. » Quant aux infirmes, la ferme s'en chargerait moyennant quelques centimes additionnels fournis par le canton d'environ 2 à 3,000 habitants.

Il ne resterait aucun risque de disette; la ferme aurait des approvisionnements en silos, en greniers; aucun gouvernement ne redouterait les famines; la restauration des climatures et des forêts serait assurée, en ce que la consommation de bois serait très-diminuée et le vol de bois en même proportion; quelques poêles remplaceraient les feux de 50 et de 100 pauvres familles prodigues du bois qu'elles volent dans les communaux, le vol étant l'occupation des paysans pauvres, des petits ménages si chers à la morale.

On aurait dans tout canton une grande affluence de volailles et bestiaux, de bons légumes et bons fruits, par le jardin et la ferme d'asile : pour l'agrément de ses ouvriers, elle s'adonnerait au soin des jardins et étables, de préférence aux travaux de grande culture. Enfin on verrait naître en petit la plupart des biens que j'ai décrits dans l'abrégé de l'association.

Le plus remarquable des avantages serait la chute du commerce. Toutes les fermes d'asile se concerteraient, par entremise du ministre et des préfets, pour se passer des négociants, faire leurs achats et ventes, directement les unes chez les autres : elles auraient abondance de denrées en vente, car elles tiendraient entrepôt pour les petits cultivateurs ou propriétaires qui n'ayant ni bons greniers ni bonnes caves, ni valets nombreux, déposeraient volontiers à la ferme, sauf modique rétribution pour les

frais de manutention et vente. D'ailleurs le propriétaire en versant à l'entrepôt, recevrait des avances à un prix modique, et serait dispensé par là des ventes prématurées qui avilissent les denrées.

Dès lors tous les amis du commerce, les légions de marchands se trouveraient dénués, comme des files d'araignées qui périssent dans leur toile, faute de moucherons, quand une fermeture exacte en interdit l'entrée. Cette chute de marchands serait effet de *libre concurrence*, car on ne les empêcherait pas de trafiquer; mais personne n'aurait confiance en eux, parce que les fermes d'asile et leurs agences provinciales, *dont je ne peux pas décrire ici l'organisation*, présenteraient des garanties suffisantes de vérité. Les vertueux amants du commerce n'auraient d'autre ressource que de sonner la retraite, en déplorant le *bon temps du mensonge*, les beaux jours de l'anarchie philosophique ou liberté mercantile sans concurrence; car la licence mercantile n'a aucune concurrence, il n'existe de lutte qu'en fourberie : ce sont toujours les plus fourbes qui réussissent le mieux.

La retraite des marchands amènerait la formation de l'entrepôt trinaire, ou triple agence opérant sous la direction du ministre. La concurrence est pleinement établie à 3 compétiteurs : chacun des 3 entrepôts aurait ses agences dans les diverses villes et dans les grands marchés, d'où elles correspondraient avec les fermes fiscales, dont chacune serait libre de consigner, soit à tel des 3 entrepôts, soit à chacun des 3, selon son choix.

Les capitaux disponibles se trouveraient tous entre les mains des fermes fiscales, car on n'en aurait plus le placement chez les accapareurs, banquiers ou marchands qui n'existeraient plus. Les capitalistes n'auraient d'emploi qu'en terres, fabriques, entreprises judicieuses. Les 3 entrepôts n'auraient besoin d'autre capital que de la petite somme nécessaire aux frais de manutention.

Toutes les fabriques, ou du moins la très-majeure partie, abandonneraient les villes pour se disséminer dans les fermes fiscales, où l'ouvrier pouvant varier ses travaux, alterner entre les jardins, les étables, les fabriques, etc., jouirait d'une existence aussi douce qu'elle est pénible dans les greniers des villes, où il fait du matin au soir, pendant 365 jours, le même ouvrage, au grand préjudice de sa santé.

Je ne parle pas de sa nourriture et du bien-être du peuple dans les fermes d'asile; on a vu dans le cours de cet abrégé, combien

les grands établissements sont favorables à la bonne tenue du peuple, pourvu qu'on ne les organise pas à la manière philosophique, sous la direction de *prétendus économes* dont personne ne peut inspecter les comptes ni les tours de bâton. La comptabilité des fermes fiscales serait visible à tout porteur d'un certain nombre d'actions, à tout représentant des porteurs.

Redisons que la classe pauvre se hâterait de se défaire de ses ambeaux de terre, pour acheter des coupons d'actions à la ferme, s'y enrôler, y mener une vie joyeuse, et abandonner son ménage moral et sans pain. Il ne resterait d'exploitations séparées que celles des propriétaires ou fermiers aisés, qui paieraient cher les domestiques mieux disposés pour la ferme que pour eux. Elle joindrait à ces parcelles de terrain beaucoup de domaines acquis des emprunteurs obérés ; elle posséderait bien vite le tiers du territoire et des établissements industriels, dont le produit estimé six milliards en France, donnerait un revenu de deux milliards, élevé à trois : un au fisc, et deux aux actionnaires et coopérateurs.

Observons que la ferme serait lucrative, en raison du charme qu'elle procurerait aux classes inférieures. A l'instar des phalanges d'harmonie, on donnerait au peuple une *fête réelle* aux jours de festivité, repas plus délicats, danses, jeux, etc., au lieu des tortures et pénitences auxquelles on l'assujétit dans nos dépôts de mendicité : un pauvre y coute 25 sous par jour à l'Etat (*Voyez* les comptes détaillés sur le dépôt de mendicité de Clermont en Auvergne, établi sous le règne de Bonaparte); il en rendrait au contraire 25 dans les fermes d'asile : on le stimulerait par les chances d'avancement en grade, esprit de propriété inhérent aux coupons d'action, insouciance de l'éducation dont se chargerait la ferme; elle se rapprocherait du régime sériaire et de l'attraction industrielle, dès que les enfants seraient assez nombreux pour former les tribus et les chœurs, au moins trois tribus au lieu de cinq.

Je n'aborderai pas ici les détails relatifs à la garantie de vérité qui régnerait dans les fermes d'asile, et d'où résulterait l'envahissement du commerce en gros et en détail. Ce tyran des rois et des peuples n'est qu'un colosse au pied d'argile, qui tombera sans coup férir quand on saura l'attaquer par voie indirecte. Si l'on heurte le serpent de front, l'on sera atteint de sa morsure; il faut le saisir par la queue, lui ôter son point d'appui : c'est ce qu'ont ignoré le ministère autrichien (401), et tous ceux qui comme lui

ont essayé la répression des menées mercantiles : tous ont commis double faute, *laisser au commerce son point d'appui, et n'en donner aucun au gouvernement.* Quand un siècle opère si gauchement, faut-il s'étonner qu'il en vienne à dire avec Bonaparte, *on ne connaît rien au commerce* ! Dites plutôt que vous ne connaissez rien à la politique sociale.

Au moins devait-on apercevoir dans ce colosse nommé commerce, qui menace de tout envahir, les propriétés odieuses de fourberie et d'obscurantisme ! Si nos moralistes cherchaient sincèrement la vérité, ils auraient bien vu qu'elle n'est pas dans le commerce, vraie patrie de l'obscurantisme ; car tout jeune homme qui laisse entrevoir du goût pour les sciences et les arts, est réprouvé dans les comptoirs des négociants et n'y obtiendra pas d'avancement. Le bon sens ne conseillait-il pas de suspecter ce vampire d'obscurantisme et de fourberie, qui peu à peu s'empare de toutes les richesses? N'était-il pas évident qu'à défaut de connaître un procédé pour rivaliser le commerce, on aurait déjà essuyé moins de lésions sous un monopole général et préservatif ? Comment l'administration et la philosophie, qui ont reconnu les dangers de la fourberie dans diverses professions, telles que médecine et pharmacie, jugent-elles bon de la favoriser dans le commerce et d'y encourager une pullulation d'agens élevée au vingtuple du nécessaire ? D'ou vient tant d'impéritie chez les modernes, sinon de leur obstination à se confier aux sciences politiques et morales dont la tactique est d'encenser tous les vices dominants, pour se dispenser d'en chercher le remède ?

On a vu, dans ces deux chapitres, la marche que suivrait l'industrie dans le cas de progrès réel et antérieur à la découverte des Séries passionnées : j'aurais pu distinguer dans cette marche bien des degrés dont le plus bas forme la 4e phase de civilisation, et le plus élevé est la 2e phase de garantisme, 6e période sociale et initiative de bonheur dont nous allons parler.

Tirons de ce chapitre une conclusion sur le savoir-faire de nos écrivains politiques : ils veulent, disent-ils, *pondérer les pouvoirs*, équilibrer le mécanisme social, et ils confient la direction du mouvement industriel à une caste mercantile qui, par le libre exercice de la fourberie, envahit toutes les richesses, maîtrise tous les ressorts de la circulation, et paralyse les gouvernements mêmes. Nos économistes n'opposent à ces cosaques industriels aucun contrepoids, aucune corporation opérant par la vérité. Dès

lors le mensonge doit triompher sans obstacle; aussi l'arbre de fausseté grandit-il à vue d'œil; la banque, l'agiotage et le commerce accumulent de plus en plus les trésors, tandis que la pauvre agriculture végète sans moyens de fortune. Voilà l'œuvre de ces philosophes modernes dont les écrits ne retentissent que de *balance, contrepoids, garantie, équilibre, et amour de l'auguste vérité.* N'est-ce pas le cas de dire, avec Beaumarchais, *que les gens d'esprit sont bêtes*; ou bien *que les badauds sont bêtes de se confier aux beaux esprits*, et que les gouvernements sont aveugles *de ne pas voir qu'ils manquent d'un point d'appui pour résister au commerce.*

CHAPITRE LI.

Construction intégrale de la 6e période.

J'envisage ici l'ensemble du régime des garanties; le sens commun nous en indique d'abord deux, savoir : celle de travail, subsistance et bien-être pour la classe pauvre, et celle de vérité en relations sociales pour les classes moyenne et riche.

La philosophie ne veut entendre à aucune de ces garanties; elle consacre la pleine licence des marchands, qui font régner la fourberie universelle en relations d'achats et ventes, puis elle organise une législation qui expose tout propriétaire sans défense, ou sans astuce, à être spolié par les gens d'affaires, gens de justice, etc.

Voilà pour la classe aisée; quant aux pauvres, la philosophie leur donne, pour toute ressource, les dépôts de mendicité, séjour de supplice, et les bagnes industriels nommés *grandes fabriques*; deux sortes de prisons où le pauvre fait son enfer dès ce monde.

J'ai démontré qu'il n'eût pas été difficile d'imaginer les deux méthodes qui créeront une garantie de sûreté et vérité pour les riches, en affaires d'intérêt; une de bien-être pour le pauvre qui n'a, en civilisation, d'autre garantie que celle d'être fusillé, décimé, s'il vient en masse demander du travail et du pain qu'on refuse aux individus, ou s'il ose demander un adoucissement aux corvées et tortures qu'on lui inflige pour prix d'une chétive subsistance; puis d'être décoré du beau nom d'homme libre, lors-

qu'on l'envoie, la chaîne au cou, mourir pour une charte octroyée. Telles sont les garanties que la philosophie a su imaginer pour le peuple dont elle se dit l'amie. Quel génie en amitié !

Les garanties, en cadre général, doivent s'appliquer aux douze passions, assurer du plus au moins le libre exercice de chacune. Il suffit que la garantie s'étende aux neuf dites sensuelles et affectueuses ; elle s'étendra par suite aux 3 autres, nommées mécanisantes.

En relations industrielles on avait, dans le système monétaire, un beau fanal de garantie qu'il eût fallu étendre au commerce entier. Tel serait l'effet de *l'entrepôt trinaire concurrent*. Ce serait une régie à double contrepoids formé par la liberté de ventes particulières, et par l'entremise d'actionnaires surveillants. Les fermes fiscales ou fermes d'asile rentrent dans ce mécanisme.

Les garanties doivent s'étendre aux plaisirs des sens comme aux autres passions ; or la philosophie, sous prétexte de liberté individuelle, frustre de bien-être sensuel tout le corps social. Examinons les lésions des sens.

1°. Le tact : une de ses branches le plus précieuses est le contact de l'air; un air insalubre donne la mort, et pourtant les philosophes consacrent la liberté de construction insalubres qui, dans certains quartiers de Paris, font périr les sept huitièmes des petits enfants dès leur première année. Un système de garantie *en tact* défendrait ces constructions meurtrières; il mettrait en vigueur un code architectural pourvoyant à la salubrité et à l'embellissement, et astreignant à ces deux fins l'intérieur comme l'extérieur des édifices (*Voyez* III, 302, un aperçu de ce code auquel on n'a jamais songé).

2°. La vue : elle est de toutes parts blessée par cette licence de construction. L'on voit quantité de vandales travailler à plaisir pour l'enlaidissement, construire tel mur qui ne leur donne d'autre profit que de masquer une demi douzaine de voisins : c'est le bonheur suprême pour les petits esprits ; ils aiment à enlaidir le quartier, les alentours, et molester les voisins pour jouir du beau nom d'homme libre. La philosophie applaudit à ce vandalisme qu'elle nomme liberté, et qui n'est que désordre comme toutes les libertés individuelles sans contrepoids, sans subordination au douze garanties. On croit faire preuve de sagesse en méprisant les garanties de *l'agréable*, comme celle des constructions harmoniques (III, 302) ; l'esprit humain a commis

dans cette affaire un fâcheux mécompte, car en négligeant les constructions harmoniques, branche de garantie visuelle, il a manqué l'invention des approximations sociétaires, où l'aurait conduit ce genre de construction.

3°. L'OUIE : la nation française, remplie de prétentions, a l'oreille faussée comme l'esprit; une seule ville fait exception : le peuple, ou du moins partie du peuple de Toulouse, a l'oreille juste et va chanter sur le théâtre dans les chœurs. Ce qui a été possible à Toulouse ne l'était-il pas dans toute la France? pourquoi donc laisse-t-on passer des siècles sans songer à régénérer les oreilles? La morale répond que cela est inutile, qu'un vrai républicain ne doit s'occuper qu'à planter des raves : c'est avec ce sot principe qu'elle a faussé le jugement des nations civilisées. Dans l'ordre garantiste, il faut *que l'utile et l'agréable marchent de front*; si on manque les garanties de l'agréable, on manque par contre-coup celles de l'utile, et de là vient que les civilisés sont privés des unes et des autres. Ils ont si peu d'idées justes sur ce point, qu'ils autorisent dans Paris, sous prétexte de liberté, 3 à 4.000 empoisonneurs publics nommés marchands de vin, vrais marchands de poisons déguisés qui minent la santé du peuple; c'est absence de garantie sur le sens du goût.

Tout absorbés dans les visions de charte et de système représentatif, les modernes sont frappés de cataracte sur tout ce qui touche aux vraies libertés, aux garanties solidaires. Je n'ai examiné ici que les matérielles, parce qu'on les croit indignes d'attention; si je passais aux spirituelles, à celles d'ambition, d'amour, d'amitié, de paternité, je pourrais analyser dans notre politique plus d'aveuglement encore qu'elle n'en a sur le matériel : son travers en toutes branches de garantie est de vouloir opérer sur l'utile sans y joindre l'agréable, croire qu'on peut scinder le système de la nature, en admettre telles branches et repousser telles autres; établir des garanties pour les droits des farouches républicains, sans en établir pour les classes moins farouches.

Si je donnais une théorie détaillée du mécanisme des garanties sociales, on y verrait toutes les passions marcher de front, et l'agréable toujours allié à l'utile (1). Comment des hommes

---

(1) Ici devrait se trouver un chapitre sur la construction de la 7e pé-

qui ne veulent pas reconnaître ces règles primordiales du mouvement, osent-ils nous dire qu'ils étudient la nature, qu'ils sont amis de la nature ? Voyez la belle nature sociale qu'ils ont établie sur ce globe ! Quatre sociétés, civilisée, barbare, patriarcale et sauvage, qu'on croirait l'ouvrage des petits infernaux ! Si on donnait aux démons notre globe à gouverner, pourraient-ils y organiser un ordre plus odieux que ces 4 sociétés, réceptacles de toutes les infamies ?

CHAPITRE LII.

Construction des 4 phases infra-civilisées.

L'ANALYSE de ces périodes nommées BARBARIE, PATRIARCAT, SAUVAGERIE, et PRIMIVIVE, est un des nombreux sujets dont la science n'a jamais daigné s'occuper : elle est très active a chercher de vieilles pierres et vieilles inscriptions remontant au déluge, ardente à tout travail inutile, sans vouloir toucher aux branches utiles de l'Archéologie, aux recherches sur le mécanisme de la société primitive. Il en reste partout le globe des traditions confuses, sous le nom de *paradis terrestre* ou *Eden*, qui était un mécanisme de *Séries passionnées* informes, ébauchées; elles ne purent pas se soutenir au delà de 300 ans. Il serait assez curieux d'apprendre par quels moyens l'instinct, aidé de quelques circonstances, put enseigner aux premiers hommes ce beau mécanisme dont nos sciences, avec toutes leurs subtilités, ne peuvent retrouver aucune trace. Les tableaux de cette société, primitive et antérieure au petit déluge (LIV), pourraient fournir quelques chapitres fort intéressants.

Il existait alors abondance de fruits, de gibier et de poissons, de troupeaux d'une grande beauté, et de plus liberté d'amour et rareté de population. Il fallut une combinaison de ces moyens, dans des climats fort tempérés et exempts de bêtes féroces, pour que l'instinct pût s'élever au mécanisme des séries passionnées,

---

riode, SOCIANTISME ou ASSOCIATION *simple*. J'ai cru devoir le détacher, le placer 380, sous le nom de FONDATIONS APPROXIMATIVES, parce qu'il tient à la théorie directe, plus qu'à la CONTRE-PREUVE formée des sections VI et VII.

qui dut déchoir au bout de deux siècles, par l'accroissement de population et l'approche des bêtes féroces qui avaient été créées sous l'équateur, loin des peuplades blanches de la zône tempérée, bien plus fertile alors qu'elle ne l'est aujourd'hui.

On a commis l'erreur de croire que la nature primitive était l'ordre sauvage, il n'en est rien : les végétaux et animaux qui entouraient les premiers hommes étaient d'espèce plus parfaite que ne sont aujourd'hui ceux de nos plus riches métairies. L'aurochs et le moufflon sont des dégénérations, et non pas des espèces primitives ; il en est de même de l'homme sauvage : il est fort au dessous de l'homme primitif dont la taille commune était de 73 1/2 pouces de Paris ; elle remontera au delà de ce degré, et quoique tombée aujourd'hui à 63 pouces, elle s'élèvera en harmonie, d'un septième en sus que la stature primitive ; elle haussera de 73 1/2 à 84 pouces ou sept pieds de Paris. Ce sera, au bout de douze générations, la taille moyenne des hommes d'harmonie. Quant à la race actuelle, sa taille est au dessous de l'extrême dégénération ; l'on en peut juger par un parallèle avec quelques races mieux conservées, comme les Albanais et Monténégrins qui, en voyant la troupe française, ne pouvaient pas concevoir que des hommes si petits eussent fait de si grandes conquêtes.

Il faudrait, non pas un chapitre, mais une notice de 4 chapitres, pour faire connaître en abrégé les 4 sociétés antérieures à la nôtre. Qu'on en juge par un aperçu de la barbarie, très digne d'analyse par sa contiguité en échelle avec nous.

En régime barbare, le caractère de pivot général, celui qui forme contraste avec la civilisation, c'est le *simplisme d'action ;* l'action est toujours composée en mouvement civilisé.

On peut établir le parallèle sur un petit nombre de caractères barbares, huit seulement :

1. Immobilisme	5. Dignité réelle de l'homme.
2. Fatalisme.	6. Essor franc des passions.
3. Prompte justice.	7. Théocratie amalgamée.
4. Monopole simple.	8. Foi à l'immortalité.
⋊. Action simple.	K. Direction par instinct.

Cette petite échelle est bien insuffisante, puisqu'elle ne distingue pas même les caractères de phases, les successifs (ch. XLI), et qu'elle ne donne qu'un petit nombre de permanents (ch. XLII). Pour disserter régulièrement sur ces dix caractères barbares, il

me faudrait plus de pages que je n'en vais donner à tout le restant de l'ouvrage. Cette lacune fera sentir la nécessité d'une seconde édition plus étendue.

Le parallèle des deux périodes civilisée et barbare serait très-curieux, par exemple sur le caractère pivotal ⋊, sur *l'action simple* : un pacha demande l'impôt parce qu'il lui plaît de piller et dîmer ; il ne va pas chercher dans les chartes de la Grèce et de Rome des théories de droits et de devoirs ; il se borne à vous avertir que si vous ne payez pas, on vous coupera la tête pour vous apprendre à vivre. Ce pacha emploie donc un seul ressort, la violence, l'action simple.

Un monarque civilisé emploie double ressort, d'abord les sbires et garnisaires qui sont les vrais appuis de la constitution ; l'on y ajoute un attirail philosophique de subtilités morales sur le bonheur de payer l'impôt pour l'équilibre du commerce et de la charte ; pour la jouissance de nos droits imprescriptibles, des financiers vertueux surveilleront l'emploi de cet impôt ; le prince qui l'exige est un tendre père qui ne veut qu'enrichir ses sujets ; il ne perçoit l'impôt que pour obéir aux immortels représentants qui l'ont consenti ; c'est donc le peuple même qui a voté le paiement et qui désire payer. Là dessus le paysan dit qu'il n'avait pas envoyé des députés pour faire augmenter les impôts ; on lui répond qu'il doit étudier les beautés de la charte, où il apprendra que la dignité des hommes libres consiste à bien payer, ou aller en prison.

Dans cette méthode l'action est double, elle repose sur deux ressorts hétérogènes, la violence et la morale. Chez les barbares l'action est simple, reposant sur la seule violence. On retrouve cette différence fondamentale dans tout parallèle du régime civilisé avec le barbare : tous deux vont au même but ; mais la civilisation ajoute l'astuce à la violence qui suffit aux barbares ; quoique fardée du justice, elle n'est pas plus juste qu'eux.

Ce serait une thèse très-curieuse, si je l'appliquais seulement aux dix caractères que je viens d'énumérer ; mais il faut abréger, supprimer l'examen de ces 3 périodes, barbare, patriarcale et sauvage, dont l'analyse mettrait en évidence les turpitudes, les hypocrisies de la civilisation, sa profonde perversité qui, pour être mieux masquée que dans ces 3 périodes, n'en est pas moins réelle.

Du reste comment se fait-il que nos observateurs de l'homme

n'aient jamais donné la moindre analyse de ces trois sociétés, qui comprennent une ample majorité de l'espèce humaine, au moins les trois quarts? Il est clair que nos philosophes ont voulu esquiver l'analyse de l'homme, tableau qui eût été un facheux affront pour leurs sciences politiques et morales, en prouvant que la civilisation perfectible ne sait que cumuler, sous de beaux masques, toutes les infamies réunies dans les trois autres sociétés.

INTERMÈDE.

ISSUES DU CHAOS SOCIAL.

S'il a été préjudiciable pour nous de ne pas savoir disséquer et analyser les 4 périodes où nous sommes engagés, il est bien plus funeste encore de n'avoir su, ni en trouver, ni en chercher les issues, qui sont au nombre de 32.

4 Voies de transition.

1. Les utopies sociétaires ou tâtonnements.
2. La thèse de monde à rebours.
3. Le code d'architecture combinée.
4. L'analyse de la civilisation, conformément à la VIe section.

6 Voies de génie directes.

5. Les recherches en garantie intégrale.
6. Les calculs sur l'association agricole.
7. La concurrence commerciale véridique.
8. La théorie d'affranchissement gradué des femmes.
9. Le calcul des propriétés de Dieu.
10. L'étude des passions récurrentes (403).

6 Voies de génie indirectes.

11. Le calcul de restauration climatérique intégrale (II,84).
12. Le problème de civilisation universelle.
13. L'étude de l'analogie.
14. Le doute méthodique.
15. Le calcul d'assurance universelle.
16. L'application du régime des monnaies.

6 *Voies d'originalité.*

17. L'esprit de contradiction, ou génie en casse-cou.
18. L'archéologie prédiluvielle.
19. L'analyse critique du commerce.
20. Le calcul des courtes séances en industrie.
21. Le problème du libre arbitre pour Dieu et l'homme.
22. L'écart absolu.

6 *Voies de contrainte.*

23. La perquisition forcée,
24. Le monopole préservatif ou de pis-aller,
25. L'usure intégrale.
26. La conquête simple intégrale.
27. La conquête composée.
28. Le monopole composé unitaire.

4 *Voies de pivot.*

29. La synthèse de l'attraction passionnée.
30. L'exploration intégrale du domaine des sciences.
31. La foi intégrale en Dieu.
32. L'algèbre sociétaire ou calcul de la vérité supposée.

Pour l'explication de ses 32 issues, 32 pages ne suffiraient pas, Quelle est l'impéritie de ce *monde savant* qui, sur 32 voies de salut, n'en sait pas trouver une seule ; et quelle est l'étourderie du *monde badaud*, qui ne sait exiger des savants aucunes garanties de service effectif ? On ne raisonne que de garanties, et l'on ne peut en établir aucune : elles sont nombreuses en paroles et nulles en réalité ; nulles sur l'objet primordial, sur les subsistances dont la disette se fait périodiquement sentir (1808, 1812, 1817) ; nulles sur le travail qu'on ne peut pas assurer au peuple (crise de 1826) ; nulles sur le progrès social, car nous ne savons pas même élever la civilisation en 4e phase ; nulles sur les libertés politiques, toujours sacrifiées aux intrigues ; nulles sur l'emploi des deniers publics, dévorés plus audacieusement que jamais par les sangsues ; nulles sur le progrès des lumières, nos sciences éludant leur tâche, au moyen de contes sur les voiles d'airain ; nulles sur la vérité dont on s'éloigne, de plus en plus, par la licence accordée aux astuces commerciales, aux falsifications de toute espèce ; nulles pour les savants qui sont la classe la plus mal rétribuée, la plus asservie, la plus bâillonnée de toutes les classes à éducation ; enfin nulles pour les inventeurs, sur qui les sophistes se vengent de leur stérilité.

On remplirait des pages du tableau des garanties dont manque la civilisation, *et dont on s'éloigne de plus en plus*, par exemple : sur le service des armées, les munitionnaires qui, autrefois, pillaient par cent mille écus, pillent aujourd'hui par cent millions ; et ceux de Russie, les Puschkin, les Abacoumoff, viennent de rivaliser les exploits de ceux de France : ils ont fait mourir de faim et de misère la pauvre armée russe ; ils en ont plus tué que n'en ont tué les Turcs. Ainsi le mal seul fait des progrès ; on en voit la preuve dans les subsistances du peuple, qui deviennent de plus en plus mauvaises et dénaturées, grâces à la libre concurrence des amis du commerce. Il n'y a maintenant de bien-être que pour la classe cousue d'or (422). Quant au pauvre, il ne lui reste qu'une garantie, c'est d'être pendu pour la moindre peccadille, comme le misérable Elissando de Pau, condamné à mort pour avoir volé UN CHOU (419), au même instant et dans le même lieu où un fournisseur volait IMPUNÉMENT 76 millions à l'Etat. Voilà à quoi se bornent les garanties que la philosophie a su imaginer pour le bonheur du peuple, et pour le sage emploi des contributions qu'on lui arrache ; voilà le fruit de nos belles théories d'économie politique sur la responsabilité et autres chimères de balance, contrepoids, garantie, équilibre ; ces théories éloquentes n'assurent au peuple qu'un patrimoine de haillons, de bagnes industriels, de galères et de gibets. L'économie politique et le libéralisme ne sont libéraux que de haillons ; c'est tout ce que le peuple recueille de leur intervention. Si vous en doutez, interrogez les 230,000 pauvres de Londres, les cinq millions de pauvres d'Irlande, où il n'y a que 6 1/2 millions d'habitants.

Que de billevesées académiques, quelle stérilité chez le génie moderne, quand il existe 32 voies et plus pour nous ouvrir une issue du labyrinthe. C'est donc à bon droit que madame Staël a dit de nos torrents de lumières : « Les sciences incertaines ont détruit beaucoup d'illusions sans établir aucune vérité ; on est retombé dans l'incertitude par le raisonnement, dans l'enfance » par la vieillesse. » En effet la pauvre civilisation est bien vieille, bien radoteuse en perfectibilité ; et le génie social, pour se donner carrière, a bon besoin d'un théâtre moins étroit que les antiquailles philosophiques.

ARGUMENT DE LA QUATORZIÈME NOTICE.

PARTIE TRANSCENDANTE DU MOUVEMENT.

CHAPITRE LIII.

Métaphysique générale : détermination du plan de Dieu sur l'ensemble des destinées.

Il est heureux pour les partisans du voile d'airain que je sois obligé, faute d'espace, de laisser en suspens cette section où j'aurais prouvé que le voile n'est que de gaze. Comment ont-ils envisagé la nature ? Ils n'ont étudié en mouvement que les EFFETS, sans tenir compte des CAUSES. Sur toute question relative aux causes, ils restent muets (I, 32). Qu'on demande pourquoi Dieu a donné à Saturne sept satellites et quatre à Jupiter bien plus gros ; ils se retrancheront derrière le prétendu voile d'airain ; cependant qu'est-ce qu'une théorie du mouvement, sans la connaissance des causes ?

Pour les pénétrer il faut déterminer le plan, les ressorts, le mécanisme et le but du mouvement. Sur quelles bases Dieu a-t-il assis son plan, quelles règles a-t-il suivies, quel but s'est-il proposé ? ils ont par hasard entrevu le but qui est l'unité d'action ; qu'ils nous expliquent donc pourquoi l'homme est hors de cette unité, et si évidemment discordant avec le système de l'univers, que tous les savants l'entrevoient (p. 28). Aussi lord Byron a-t-il fort bien dit : « Notre vie est une fausse nature, elle n'est pas » dans l'harmonie universelle. »

Le plan de Dieu a été de mettre le mouvement en accord avec son auteur. Il faut pour cette unité que le mouvement représente Dieu, qu'il soit en analogie avec Dieu, avec les douze passions primordiales dont se compose l'essence divine ; et quand les livres saints nous disent : Dieu fit l'homme à son image et ressemblance, ils nous enseignent le plan de Dieu sans l'expliquer en détail.

L'univers étant fait à l'image de Dieu, et l'homme étant miroir de l'Univers, il en résulte que l'homme, l'univers et Dieu sont identiques, et que le type de cette trinité est Dieu. Si le Créateur

ne s'était pas peint lui-même dans le système de l'univers, quoi donc aurait-il pu y peindre ?

Les philosophes entrevoient ces analogies, mais ils évitent d'en expliquer aucune parcelle. Si on leur demande en quel sens une rave ou un chou représente l'homme, l'univers et Dieu, ils répondent que ces trivialités sont au-dessous de la philosophie. Si on leur adresse des questions d'analogie transcendante sur la distribution des astres, ils répondent : cela est hors de la sphère de l'esprit humain. Habiles escobars, bien pourvus de voiles d'airain, pour éluder tout problème qui les embarrasse !

Les ressorts du mouvement ont été expliqués dans la 1re notice ; ils sont les mêmes en matériel ou en social : la matière tend comme les passions à 3 foyers, au luxe ou soleil, aux groupes, au mécanisme.

Le mécanisme de l'univers et de toutes ses parties est dualisé, sujet à des âges d'harmonie et de subversion : nous voyons ce double effet dans les planètes et comètes. Les comètes qui sont aujourd'hui en mécanisme subversif et incohérent, passeront un jour à l'état d'harmonie comme les planètes. Il en est de même des sociétés humaines qui aujourd'hui sont dans l'âge de subversion, fausseté et discorde, âge d'extrême jeunesse ; elles passeront bientôt à l'âge d'harmonie et d'unité.

L'harmonie et la subversion sont sujettes à des degrés : le *simple*, le *mixte*, le *composé* et autres degrés secondaires. Dans les planètes d'ordre simple, qu'on nomme satellites, les habitants peuvent se contenter d'un bonheur simple et modéré ; mais dans les planète lunigères, comme Saturne, Herschel, Jupiter et la Terre, l'Humanité est faite pour le bonheur ou le malheur composé, double jouissance ou double disgrace.

Le but du mouvement est de donner au bien, aux âges d'harmonie, une durée septuple au moins de celle du mal qui a son rang assigné dans l'ordre général. On ne peut pas éviter qu'il ne règne plus ou moins de temps, aux deux extrémités de carrière, d'un homme, d'une nation, d'un globe, d'un univers. (*Voyez* le chap. suivant.)

Le mouvement est lié, et son lien se forme par le mode ambigu que les philosophes n'ont pas voulu distinguer, quoiqu'il règne dans tout le système : entre les âges harmonique et subversif, entre les modes simple et composé, on rencontre toujours l'ambigu. C'est par obstination à le méconnaître, que la philosophie tombe

sans cesse dans les écarts systématiques, prenant l'ambigu, les transitions ou exceptions, pour des bases de système. Manquerait-elle d'être ignorante sur l'ambigu, quand elle l'est sur tout l'ensemble et tous les détails du mouvement? Je ne pousserai pas plus loin cette dissertation peu à portée des lecteurs, même de la classe savante.

CHAPITRE LIV.

Analogies générales du mouvement.

Un des travers de l'esprit civilisé est de ne savoir pas envisager l'unité, l'étudier dans l'infiniment grand, comme dans l'infiniment petit. Si on leur dit qu'une planète comme Jupiter, Saturne, la Terre, est une créature ayant une âme et des passions, une carrière à parcourir, des phases de jeunesse et de vieillesse, des époques de naissance et de mort, ils crient au visionnaire; cela est trop vaste pour leurs petits esprits, et pourtant ils posent en principe l'unité et l'analogie dans le système de l'univers.

Si on leur dit que notre tourbillon, d'environ 200 comètes et planètes, est l'image d'un abeille occupant une alvéole dans la ruche; que les autres étoiles fixes entourées chacune d'un tourbillon, figurent d'autres abeilles; et que l'ensemble de ce vaste univers n'est compté à son tour que pour une abeille, dans une ruche formée d'environ cent mille univers sidéraux, dont l'ensemble est un BINIVERS; qu'ensuite viennent les TRINIVERS, formés de plusieurs milliers de binivers, et ainsi de suite; enfin que chacun de ces univers, binivers, trinivers, est une créature ayant comme nous son âme, ses phases de jeunesse et vieillesse, mort et naissance; et que nos âmes, après la mort de notre planète, parcourront cette infinité de mondes; ils ne laisseront pas achever sur ce sujet, ils crieront à la démence, aux rêveries gigantesques; et pourtant ils posent en principe l'analogie universelle (14).

A quoi bon, disent-ils, ces excursions dans l'immensité? bornez-vous au sujet. D'accord; mais je veux le traiter exactement, et non pas à la manière gasconne de nos auteurs qui, fabriquant des systèmes de la nature, promettent des preuves et n'en donnent aucune. Je dois donc faire savoir que je possède les preuves et surtout la principale, celle de l'analogie universelle tant pro-

clamée par les faiseurs de systèmes ; tel que Schelling, cité p. 14, et tant d'autres qui, posant en principe l'analogie et la recommandant pour boussole d'études, n'en disent jamais un seul mot, et ne savent établir aucune échelle d'analogies entre l'homme l'univers et Dieu, entre les passions et les substances créées dans les divers règnes.

Je puis renvoyer sur ce sujet à un article de cosmogonie appliquée (III, 241 à 268), et aux articles MOSAÏQUE, en divers règnes (III 212, 222).

Je me bornerai ici à quelques lignes sur la carrière générale du genre humain. On a vu, à l'Avant-Propos, une table de neuf périodes sociales formant la 1re phase ou enfance du monde, et meublées jusqu'à présent de trois créations, dont la 1re a été détruite par le cataclysme général ou grand déluge, différent du petit déluge. Elle était création d'essai, faite sur un échantillon bien plus ample que celui des suivantes; car les fossiles qu'on en trouve sont de dimension colossale : des crocodiles de 60 pieds, et autres formes gigantesques, dont la proportion aurait exigé des hommes de neuf pieds de haut. Cet échantillon fut reconnu trop fort : on adopta le degré inférieur (différence de 16 à 17).

L'espèce humaine, qui n'existait pas lors de cette création d'échantillon, ne fut formée qu'à l'époque des deux créations, n° 2 et 3, qui furent faites; la 2e sur l'ancien continent, la 3e en Amérique. Elles sont distribuées pour servir de mobilier aux périodes 1, 2, 3, 4, 5, 6. Le globe ne pourra avoir un nouveau mobilier que pour les périodes 7 et 8 qui recevront les créations n° 4 et 5.

Si le monde social s'élevait par degrés à la période 7, nommée *Sociantisme*, il recevrait aussitôt la création n° 4, bonne, mais peu brillante : et lorsqu'on parviendrait à la période n° 8, *Harmonisme*, on recevrait la création n° 5, déjà très-magnifique, mais moins encore que celles qui suivront, et qui formeront le mobilier des périodes n° 9 et au-dessus.

Comme nous allons franchir les périodes 6 et 7, et nous élever immédiatement à la 8e, nous recevrons cumulativement les deux créations n° 4 et 5. Elles commenceront dès la pleine fondation de l'harmonie : cette plénitude aura lieu 3 à 4 ans après l'installation de la phalange d'essai. Il suit de là que si on eût fait les préparatifs de l'essai en 1823 et l'installation en 1824, l'année 1828 aurait vu s'achever l'organisation générale, et l'année 1829 verrait la Création en pleine activité, nous donnant tous les CONTRE-

MOULES des créations 2 et 3; tels que l'anti-rat, l'anti-punaise, etc. Le beau Paris, si richement meublé de punaises, de rats et autres beautés, trouverait bien son compte à cette création qui nous délivrerait de toute l'engence démoniaque dont notre globe est souillé : 130 espèces de serpents, 42 espèces de punaises, autant de crapauds. En voyant ce mobilier d'ordures, on peut bien se demander, comme en voyant les 4 sociétés existantes, qu'est-ce que l'esprit infernal ferait de pis, si on lui donnait à meubler et régir le globe ?

Cependant ces horribles créations sont l'ouvrage d'un Dieu infiniment sage et prévoyant: quels motifs l'ont déterminé à des œuvres si malfaisantes pour l'homme? Vous l'avez dit vous-mêmes; ce motif, c'est l'unité de système que proclament vos philosophes (Schelling cité p. 14). Il faut pour cette unité, pour ce miroir analogique, donner à chaque période sociale un mobilier emblématique des jeux de passions qu'elle produira. En conséquence, Dieu a dû vous meubler de deux créations épouvantables, où sont représentés tous les jeux de passions civilisées, barbares, patriarcales et sauvages; les 130 serpents représentent 130 effets de la calomnie et de la perfidie, qui sont l'essence des sociétés mensongères distribuées par familles. Vos âmes étant pour le moment l'image des démons, Dieu a dû, par analogie, peindre sous les traits du tigre, du grand singe et du serpent sonnette, les passions de Moloch, Belial et Satan, dont vos âmes civilisées sont les miroirs fidèles. Mais dès que vous serez parvenus aux sociétés 7 et 8, où vos âmes renaîtraient par degrés à la vertu, vous recevrez des créations qui seront miroir des vertus affectées à ces périodes sociétaires

Et comme tout le système du mouvement doit être lié, il faut que les créations infernales, n° 2 et 3, contiennent un rameau de transition formé de quelques bons animaux, cheval, bœuf, mouton, abeille, qui nous peignent le système des créations futures, où tout se ralliera à l'homme, et qui fournissent à nos sociétés les moyens de créer la grande industrie et de s'élever aux périodes 6, 7 et 8, où d'autres créations *contre-moulées* purgeront le globe, ses terres et ses eaux, de l'horrible mobilier que Dieu a dû lui donner pour les périodes 1, 2, 3, 4, 5, 6, selon le principe d'analogie et d'unité.

C'est, parmi les civilisés, un plaisant préjugé que de croire qu'une planète qui a fait des créations n'en pourra pas faire

d'autres. Autant vaudrait prétendre que celui qui a planté un verger, n'en pourra pas planter un autre, ou qu'une femme qui a fait un enfant n'en pourra pas faire un second. Les créations *mobilières*, bien différentes des *reproductives*, sont pour chaque planète une opération périodique; les satellites, ou étoiles inférieures, en font *quinze*; les lunigères, Saturne, la Terre, en font *vingt-huit*; parce que sur nos 36 périodes sociales, il en est 8 qui ne reçoivent pas de mobilier : elles sont 4 en phase d'enfance, et 4 en phase de caducité de la planète.

(*Nota.*) Au TRAITÉ j'ai compté seulement 32 périodes, omettant à dessein les 2 d'apogée, entre la 16e et la 17e, et les 2 transitoires, avant la 1re et après la 32e. Cette différence de compte n'est pas erreur, mais abréviation.

Expliquons le phénomène d'un double déluge : le 1er fut énorme, il détruisit la création d'essai; le 2e, faible, n'a pas anéanti les races produites en 2e et 3e créations.

Redisons que ce chapitre, qui effarouchera les pygmées, est *obligé* dans une synthèse générale du mouvement. Je passe de l'analogie générale aux spéciales, où le monde savant va trouver un côté bien charmant, même pour les moralistes, beaucoup moins ennemis des richesses qu'ils n'affectent de l'être.

CHAPITRE LV.

Analogies spéciales du mouvement.

Les beaux esprits qui nous disent : *l'univers est fait sur le modèle de l'âme humaine*; *la même idée se réfléchit constamment du tout dans chaque partie* (Schelling, p. 14). Nous diront-ils comment un cèdre ou une rave, qui font partie de l'univers, nous réfléchissent une idée de tout? quelle portion de l'univers est dépeinte dans un chou, un oignon, dans un chêne, un oranger?

Interrogeons d'abord les raves qui vont répandre des torrents de lumière et se montrer dignes du haut rang que leur assigne la morale. C'est une pépinière de belles analogies que la bourgeoise famille des raves et betteraves, carottes et panais, salsifix, céléris et toutes racines qui nourrissent l'homme. Leur collection représente les coopérateurs du travail agricole : chacun de ces

légumes s'allie avec la classe dont il est le portrait. La grosse rave morale reste à la table des gros paysans dont elle est l'image; le navet, moins rustique, est l'emblème du fermier huppé, traitant avec les grands; aussi le navet peut-il, moyennant de bons apprêts, figurer aux bonnes tables; la petite rave ronde peint l'homme opulent qui, à la campagne, effleure l'agriculture, en prend une légère idée; la petite rave, pivotante ou allongée, peint cet homme riche approfondissant le sujet, faisant son délassement de l'agronomie; toutes deux, par analogie, figurent sans aucun apprêt aux tables de la classe riche dont elles dépeignent l'intervention superficielle en agriculture.

Ainsi chaque sorte de raves s'accolle avec ses pareilles : il en est de même des autres racines : la carotte représente l'agronome raffiné, expérimenté, utile par tout; aussi est-elle un légume précieux, employé par la confiserie et la médecine, légume utile en tous sens, fournissant par sa feuille un fourrage salutaire, par la torréfaction un parfum de potage, etc.; le céléri, dans son acerbe saveur, dépeint les amours champêtres, les tendres paysans et paysannes se courtisant à grands coups de poing.

L'étude de l'analogie est à double fin, elle conduit à l'agréable et à l'utile. C'est pour nous une triste énigme que l'histoire naturelle, tant que nous ignorons les effets de passions dépeints hiéroglyphiquement dans chaque substance, comme je viens de les expliquer trop brièvement sur quelques légumes. Des fleurs peuvent nous plaire, mais elles ont plus de charme quand on connaît le sens de ces tableaux; quand on apprend, par vingt détails explicatifs sur chaque fleur, que la rose peint la fille vierge et pudique; l'œillet peint la fille pressée par le besoin d'amour; l'hortensia peint la coquette; la scabieuse peint la prude; etc.

Ceci ne touche qu'à l'agréable ; il est un but bien autrement important dans la science de l'analogie, c'est de découvrir les propriétés cachées de toutes les substances des divers règnes; il faut toujours que le hasard vienne à notre secours pour nous indiquer leurs vertus occultes : pendant 3,000 ans le café fut dédaigné dans les champs de Moka, jusqu'à ce que les chèvres, par leur ivresse, en eussent décélé la propriété. Il en serait de même encore du quina, du mercure et des autres antidotes, si le hasard ne nous eût enseigné leurs emplois curatifs.

Il s'agit donc de déterminer, par calcul général sur l'ensemble des règnes, toutes les propriétés des substances; nous connaîtrons

alors le remède aux maladies les plus rebelles à l'art, telles que goutte, rhumatisme, épilepsie, hydrophobie, etc. La théorie de l'analogie peut seule nous conduire à ce but. On demandera pourquoi je me suis borné sur ce sujet à des parcelles d'étude? C'est qu'il m'eût fallu, pour aborder la théorie générale, au moins trois années d'étude sur l'histoire naturelle, et je n'ai pas pu y donner ce temps. Je lègue au monde savant cette nouvelle science et tant d'autres dont je ne puis que livrer la clé, me bornant à la branche de l'attraction industrielle et du mécanisme sociétaire.

Pour aperçu d'analogie, en ce qui touche à l'utile, mettons en scène la betterave, illustrée dans le monde mercantile à qui elle a fait cadeau du faux sucre qui fait couler et gâter les confitures au bout de six mois. Cette plante va nous expliquer une des méthodes à suivre en recherches d'analogie, la règle du contact des extrêmes.

Tout est lié en système de la nature; les analogies se lient entre elles, et la connaissance de l'une conduit à d'autres. Si l'on avait su que la canne à sucre et sa liqueur sont emblèmes de l'unité sociétaire en industrie (unité *composée* alliant l'accord matériel et l'accord passionnel), on aurait cherché le contre-sucre, ou sucre simple et faux, dans un emblème de l'unité industrielle *simple*, de l'action combinée sans passion, telle qu'on la voit dans nos bagnes à nègres et à fabricants où le peuple, à force de tortures ou de privations, se soumet à une discipline d'industrie combinée. C'est arriver par excès de malheur à l'unité d'action, où l'on arrivera en harmonie par excès de bonheur. On trouve, dans ce contraste, un *contact d'extrêmes*.

Les réunions d'unité simple en culture doivent être dépeintes dans quelqu'un des végétaux hiéroglyphiques de la classe agricole : elles sont figurées par la betterave, *fruit de sang*, d'où on voit ruisseler le sang; il est l'image de ces esclaves forcés à l'unité simple d'action, par les tortures. Ladite racine doit contenir la liqueur d'unité simple et fausse, le CONTRE-SUCRE, fade, sans mordant, et qui, à dose double, sucre moins que celui de canne. C'est une caricature du vrai sucre, comme l'unité d'action matérielle, dans nos bagnes d'esclaves coloniaux, est une caricature de l'unité passionnée des travaux harmoniens, dont la force productive sera double et quadruple de celle des travaux civilisés.

Il faudrait appuyer ces analogies d'amples détails, d'abord sur

les feuilles des végétaux cités. La feuille crispée de la betterave dépeint le travail violenté des esclaves et ouvriers ; la feuille grotesque de la rave étale un massif supérieur dominant plusieurs follicules inférieures, c'est l'image du chef de famille villageoise qui s'adjuge tout le bénéfice, pour le bien de la morale ; il prend tout, et ne laisse rien aux enfants et valets. Dans la pomme de terre, qui peint le travail facile des groupes et séries passionnées, une feuille bien graduée et entrecoupée de follicules minimes peint l'assemblage des inégaux, et des enfants associés en travail avec les pères.

On vient de voir, au sujet du contre-sucre, que l'étude de l'analogie procède comme l'algèbre par des raisonnements et des comparaisons ; et qu'appliquée à chaque substance, elle en déterminera les propriétés cachées, les antidotes naturels des maladies qui sont l'écueil de l'art, et les emplois utiles en divers genres.

Entre autres fruits à recueillir du calcul de l'analogie, on y trouvera la preuve *théorique* de l'immortalité de l'âme (ch. LVI), preuve dont on ne soupçonnait pas l'existence et qu'on ne songeait pas à chercher.

Pour encourager cette nouvelle science, à laquelle on devra tant de lumières et de charme, on accordera une récompense *d'un sou par feuille* publiant des analogies découvertes, pourvu qu'elles aient été contrôlées en jury provincial, et réduites à leur plus simple expression.

Ce prix *d'un sou par feuille* de 16 pages in 8°, rendra aux auteurs une somme d'environ DOUZE MILLE FRANCS PAR LIGNE, tout *au moins*. Celui qui aura pu fournir une page de 40 lignes, aura environ 500,000 francs de bénéfice ; et celui qui aura fourni une feuille entière, *huit millions de francs*.

L'ouvrage, en totalité, pourra contenir quatre mille tomes égaux à celui-ci, et quatre cents tomes en abrégé restreint. Dans l'impatience de connaître les analogies, le globe les fera publier en abrégé, feuille par feuille, à mesure d'invention. Ce sera un moyen de favoriser les études ; car tout étant lié dans cette science, dès qu'une feuille de 16 pages dévoilera une trentaine d'analogies nouvelles, chaque lecteur, homme ou femme, pourra en tirer parti dans l'exploration, et découvrir à son tour quelque analogie qui, admise pour 10 ou 20 lignes, lui vaudra 125 ou 250,000 francs. Je vous le demande, moralistes, cette nouvelle science, *vraie, utile et belle*, ne vaudra-t-elle pas mieux que vos tristes doctri-

nes sur le mépris des richesses et l'amour du trafic, doctrines où tout est faux et impraticable?

Il existe plus d'un million d'analogies à déterminer. Dès qu'on en aura trouvé et publié seulement une collection de 500, tout sera entraîné; les naturalistes mêmes condamneront leur système, et proclameront l'insuffisance, la stérilité des classifications actuelles, toutes entachées du défaut de SIMPLISME, toutes classant des caractères matériels sans faire mention des passionnels. Chacun se ralliera à l'analogie qui marie les deux classifications: j'en puis donner pour initiative une collection de 200 articles très-variés; j'en aurais donné plus de 2,000 si j'avais pu employer trois années exclusivement à l'étude de l'histoire naturelle, surtout des branches négligées, ambigu, etc.

Dire qu'une science nouvelle, du contenu d'environ 400 tomes, rendra aux auteurs *douze mille francs par ligne*, c'est de quoi faire palpiter le cœur de tout barbouilleur de papier; il se contenterait de gagner seulement *douze sous par ligne*. Observons que je parle ici des lignes de 1re apparition, lignes contrôlées et réduites par jury. Il faudra, sur ce profit gigantesque, une preuve bien exacte, bien arithmétique : elle se trouve plus loin, à l'Epilogue où je dois revenir sur l'analogie.

Ceux qui en désirent des aperçus moins succincts, peuvent consulter les articles *Mosaïque en règnes animal et végétal* (III, 212 à 240); *Cosmogonie appliquée* (III, 241 à 268).

CHAPITRE LVI.

De l'immortalité de l'âme.

C'est la question qui doit terminer une étude intégrale de la nature; c'est le sujet sur le lequel les modernes ont le plus échoué.

L'immortalité doit être démontrée en preuve *composée* et non pas simple. Nous avons la preuve simple, tirée des doctrines religieuses qui nous garantissent l'immortalité; c'est une très-bonne preuve sans doute, mais elle est *simple*. Pour l'élever au mode composé, il faut y ajouter la preuve scientifique : l'esprit humain ne peut pas l'obtenir, tant qu'il n'est pas initié à l'analogie d'où on tire les sept branches de preuves nécessaires en théorie de l'im-

mortalité. C'est une étude fort étendue que je me borne à indiquer ; elle comprend :

1, 2, 3, 4, les 4 traités d'analogie appliquant les 4 règnes animal, végétal, minéral et aromal, au règne passionnel ou pivotal, règne *hominal* ;

5 le traité de l'ambigu, des transitions ;

6 le traité du contact des extrêmes ou diffraction ;

7 le traité du ralliement des extrêmes en hauts degrés.

Enfin l'analogie mathématique. (*Voyez* sur ce sujet II, 304, où j'ai préludé à la théorie de l'immortalité en y appliquant les théorèmes des aires proportionnelles aux temps, et des carrés de temps périodiques proportionnels aux cubes des distances.)

Tel est le cortége de preuves nécessaires : faut-il s'étonner que les philosophes n'aient su en donner aucune ? Elles sont toutes puisées dans l'analogie dont ils n'ont jamais voulu faire aucune étude.

Un débat récemment élevé dans le monde savant, sur le magnétisme, peut nous servir ici pour aperçu d'une preuve qui se rapporte à la 6e branche du tableau ci-dessus, au contact des extrêmes.

Dieu nous devant sur ce point une preuve *composée*, une preuve matérielle et rationnelle, il faut que certaines démonstrations soient de nature à affecter nos sens, les initier momentanément aux facultés dont l'âme jouit dans une autre vie. Ce serait peu de connaître ces facultés par le raisonnement, il faut des preuves palpables.

Pour les chercher recourons à la boussole de la justesse, à la série progressive : spéculons sur une série de 3 situations de l'âme, savoir : une situation moyenne et deux extrêmes, qui doivent être en contact.

La situation moyenne sera l'état de VEILLE, l'existence pleine où le corps opère combinément avec l'âme : c'est le mode *composé*.

La situation extrême inférieure sera l'état de SOMMEIL, vie faussée, mode *simple*, état ou le corps ne s'associe pas aux volontés de l'âme.

L'extrême supérieur sera la vie ULTRA-MONDAINE et *surcomposée*, dont il s'agit de déterminer les facultés.

Précisons la différence entre ces 3 situations de l'âme :

Etat *simple* et *infra-mondain*, le sommeil.

Etat *composé* ou *mondain*, la veille.

Etat *surcomposé* ou *supra-mondain*, la vie future dans laquelle nos âmes prendront des corps plus parfaits. Nos corps actuels sont TERRE-AQUEUX, formés des deux éléments grossiers qu'on nomme terre et eau ; les corps de nos âmes dans l'autre vie, seront ETHER-AROMAUX, formés de deux éléments subtils nommés air et arome.

Selon la règle du contact des extrêmes, les deux existences extrêmes, dites *infra-mondaine* et *supra-mondaine*, doivent être en rapport : la plus basse doit donner des images de la plus élevée ; en effet le sommeil peut, chez certains sujets et dans certains cas, initier l'homme aux facultés sensuelles des supra-mondains. On en voit la preuve par les somnambules artificiels, ou magnétisés, et par les somnambules naturels ; l'un et l'autre état donnent à l'homme des sens ultra-humains, comme la faculté de lire un écrit malgré l'interposition d'un corps opaque, de voir ce qui ce passe à de grandes distances, en lieu fermé où l'œil ne pourrait pas atteindre. Ces somnambules ont donc les facultés visuelles des ultra-mondains ; ils sont en contact avec le terme supérieur de la série d'existence dont ils forment le terme inférieur. Ainsi l'exige la loi de diffraction, étendue à toute la nature.

Pour donner du poids à cette explication, il faudrait que le lecteur connût les contacts d'extrêmes, qu'on trouve par centaines, et dont on n'a jamais fait aucun tableau. J'en ai décrit deux au chap. LV, en traitant du faux sucre et de l'esclavage. Une collection imprimée, d'un millier de ces contacts d'extrêmes, convaincrait que ce contact, nommé diffraction, est loi fondamentale dans l'ordre de la nature, et qu'elle doit s'appliquer à la théorie de l'immortalité, en former une des branches.

En théorie de l'immortalité, il faut bien parler de la mort qui est le point de passage, et parler des emblèmes de la mort qui sont les plus répugnants de toute l'analogie. Les lecteurs français seraient déraisonnables sur ce point ; ils ne veulent que des tableaux agréables : cela m'oblige à supprimer la plus palpable des preuves de l'immortalité qu'on puisse tirer du corps humain et de son mécanisme.

Quant à la preuve citée, celle du magnétisme, on peut trancher sur le débat qui existe à cet égard. Les médecins allemands ont pleinement raison d'y croire, malgré le scepticisme de la fa-

culté de Paris, dont la résistance est dictée par un calcul d'intérêt; qu'elle se rassure : le magnétisme, quoique moyen très certain et qui sera généralement employé en harmonie, ne peut pas faire de progrès en civilisation ; il est entravé par des vices matériels inhérents à cette société. J'en cite quatre :

1° On n'a aucune méthode pour discerner les sujets magnétisables ; on ne sait pas cultiver en eux cette faculté dès l'enfance ; on l'émousse, on la fausse par une éducation compressive de la nature ; et au lieu d'avoir option sur les bons, l'on ne rencontre d'ordinaire que les plus imparfaits, stimulés par appât du gain.

2° On ignore et on ne pourrait pas former l'appareil sympathique du magnétisé ; il doit se composer de ses deux sympathiques de tempérament, en identité, et de ses 2 sympathiques de caractère, en identité et contraste. Comment rassembler cet appareil quand on ne connaît, ni l'échelle des tempéraments, ni celle des caractères ?

3° On gâte, on use les magnétisés ; on les dépravе par des amorces d'intérêt qui, même dans le sommeil de consulte, influent sur leur faculté ultra-humaine, en faussent la vertu, la perspicacité.

4° On les vicie encore par des emplois confus, en les obsédant de consultations hétérogènes avec leur genre d'aptitude, qu'on ne sait pas discerner.

D'autres fautes concourent à faire avorter ces opérations et neutraliser presque tous les fruits qu'on pourrait tirer de ce puissant ressort ; il n'est pas fait pour la civilisation. Sur ce point, comme sur tant d'autres, elle dépasse la limite de ses attributions. Toujours malencontreuse en génie, elle est adroite à pénétrer sur les points que la nature lui interdit ; elle est incapable d'entrer dans les voies de progrès réel où la nature l'appelle.

Les contre-temps que j'ai cités, empêcheront que le magnétisme puisse jamais prendre quelque essor en civilisation : il prêtera le flanc aux malins par les vices précités et autres ; mais il sera en grande vogue, en pleine utilité dans l'harmonie. A cette époque les médecins seront trop riches pour s'alarmer, comme à présent, de la découverte des remèdes ; leur bénéfice alors s'établira en raison de la santé générale ; il n'auront plus à redouter, mais à désirer l'invention d'antidotes efficaces dont s'effraie la cupidité civilisée.

Je n'ai donné ici sur l'immortalité qu'une preuve du 6e ordre ; on en accumulera de chacun des sept ordres, et rien ne paraîtra plus certain que cette vie future dont nos soi-disant *esprits forts* nous ravissent l'espoir. En reniant l'âme et Dieu, ils ne reniens

que leur propre science : ils ont supposé, dans leurs systèmes anciens, un Dieu stupide et méchant ; STUPIDE en ce qu'il aurait créé le monde sans plan, sans moyens d'établir le bonheur de tous ; MÉCHANT, en ce qu'il voudrait nous cacher ses plans, s'il en a fait sur les destinées ; et nous condamner à perpétuité aux tortures de l'état civilisé et barbare.

Tout est faux dans ces opinions : Dieu veut nous donner beaucoup plus de lumières et de bien être que nous n'en désirons ; mais sous la condition de chercher ces biens dans l'étude de l'homme, ou de l'attraction, *quærite et invenietis*. Ayant repoussé cette étude et, par suite, manqué toutes les voies de lumière, nos philosophes ont été secrètement confus de leur doctrine qui, en nous assignant l'état civilisé et barbare pour destinée, transforme Dieu en Créateur sot et méchant, et nos âmes en créatures démoniaques. Pour échapper à ce labyrinthe scientifique, ils ont renié ce Dieu ignare et malfaisant qu'ils avaient imaginé, et l'âme de boue, l'âme civilisée qu'ils avaient formée. C'est renier leur propre science et leur pauvre génie, dénoûment digne *d'aveugles qui conduisent des aveugles*, signe évident de la cataracte intellectuelle dont la philosophie enveloppe l'esprit humain.

FIN.

ÉPILOGUE SUR L'ANALOGIE (450),

PREUVE DE L'ÉNORME PRIX DE DOUZE MILLE FRANCS PAR LIGNE.

J'ai prévenu que dans ces estimations, qui semblent monstrueuses au premier coup-d'œil, je cave toujours bien au-dessous de la réalité. On va s'en convaincre.

Il faut préluder à cette démonstration par quelques détails d'analogie. Nos beaux esprits, en faisant du pathos sur le *grand livre de la nature*, sa voix éloquente et ses beautés, ne savent pas nous expliquer une seule ligne de ce GRAND LIVRE; il n'est pour nous qu'une désolante énigme, sans le calcul de l'analogie qui débrouille tous les mystères impénétrables, et fort plaisamment, car il dévoile toutes les hypocrisies; il arrache tous les masques civilisés, et prouve que nos prétendues vertus sont vices dans l'ordre de la nature. C'est donc à bon droit que Bernardin de Saint-Pierre les a nommées *frivoles et comédiennes vertus*.

Venons au grand livre : Quelques auteurs ont voulu disserter sur le langage emblématique des fleurs ou des plantes; comment pourraient-ils interpréter les tableaux de l'harmonie sociétaire qui ne leur est pas connue ? La fleurette qu'on nomme PENSÉE peint les relations des cinq tribus de l'enfance, chérubins, séraphins, lycéens, gymnasiens, jouvenceaux (p. 110) ; les 3 chœurs les plus âgés exercent fonctions de pères, et réprimande sur les 2 plus jeunes; par analogie, la pensée place deux pétales violets sous trois pétales supérieurs joignant le jaune, couleur de paternité, au violet couleur d'amitié, selon la gamme suivante.

X Noir,	1 violet,	2 azur,	3 jaune,	4 rouge.
Egoïsme,	*amitié*,	*amour*,	*paternité*,	*ambition*.
	5 indigo,	6 vert,	7 orangé,	⋊ blanc.
	Cabaliste,	*papillonne*,	*composite*,	*unitéisme*.

Si nos beaux esprits ne veulent pas admettre les gammes, qu'il est pourtant forcé d'admettre en musique, de quelle boussole feront-ils usage pour connaître le langage des couleurs, l'emblème de chacune ? Tant qu'on ne veut pas reconnaître de gammes élémentaires en couleurs et en étude des passions, l'on ne peut pas s'initier à l'analogie ; mais à l'aide des gammes de couleurs, dont le soleil nous donne seulement la première, on a de prime-abord des données sûres pour discerner à quelle passion se rattache un hiéroglyphe animal, végétal, ou minéral : en voyant un serin, oiseau tout vêtu de jaune, on peut dire à

coup sûr, cet oiseau représente quelqu'une des relations de paternité ; en effet, le serin est le petit enfant gâté, il veut vivre de friandises, de sucreries ; les enfants gâtés ont un babil agréable, dépeint par le gazouillement du serin ; il est impérieux, furibond comme eux ; il se fait bien servir et obéir ; aussi la nature lui a-t-elle placé la couronne sur la tête, par emblême de l'enfant gâté qui est roi dans le ménage, commandant à père et mère, à sœurs et bonnes : tout fléchit sous sa loi.

Etudions de plus grands mystères, à l'aide de la couleur jaune raillée par les plaisants. Observons sur la tête du perroquet kakatoës, une bannière jaune en aigrette. Molière dirait que c'est la bannière du.. .. mariage, cela est vrai ; mais expliquons dans quel sens. Les perroquets sont l'emblême des sophistes du monde philosophique ; par analogie, cet oiseau manie très-bien la parole, mais il n'a que du verbiage sans raison. Tels sont les brillants systèmes de la philosophie représentés par des variantes contrastées dans la distribution des couleurs dont le perroquet est chamarré : l'un a du jaune en sommet d'aile, et du rouge en pointe ; l'autre a le rouge en sommité, le jaune en pointe ; ainsi les sophistes, comme Epicure et Zénon, sont dans leurs dogmes la contre-partie l'un de l'autre. Sur quoi reposent tout leur échafaudage de systèmes ? Sur le régime de famille, sur le morcellement par petits ménages conjugaux : toute la philosophie roule sur ce vicieux pivot, qui est l'antipode du régime sociétaire. Il faut, par analogie, que le perroquet pivotal, qui est le blanc, déploie la bannière jaune, emblême du groupe de paternité : ce groupe est la base de tous les systèmes sociaux conçus par la philosophie ; aussi le perroquet BANNERET, le kakatoës est-il baignant dans le jaune qui colore toutes les plumes inférieures de son corps.

Ce serait un sujet fécond en analogies, que l'étude du perroquet ; négligeons-la, puisqu'elle nous dévoilerait tous les côtés faibles des philosophes qui, prêchant la tolérance et les charmes de la vérité, sont aussi peu enclins à pratiquer la tolérance, qu'à entendre la vérité sur leur savoir-faire.

C'est une étrange contradiction, chez les sophistes, que de poser en principe *l'unité et l'analogie du système de la nature* (Schelling, p. 14), et vouloir que les fanaux de direction fournis par la nature, comme la gamme septénaire des couleurs primitives, ne soient analogues A RIEN! Si l'unité et l'analogie existent réellement, il faut bien que ce fanal primitif soit emblême de quelque chose ! De quoi donc, sinon des passions ? Prétendra-t-on que cette gamme de couleurs primitives ne représente que des harmonies matérielles, comme les sept côtes combinées et la clavicule, les sept os du crâne et le frontal, les sept notes musicales prononcées et la 8e d'écho ? C'est accumuler contre la philosophie quatre griefs d'ignorance ; car si la nature cumule ainsi les analogies en matériel, il faut, selon le principe d'unité, qu'elles se reproduisent en passionnel et qu'on sache déterminer, parmi les passions, une gamme de

7 ressorts primordiaux, non compris les gammes secondaires par 12 en semi-tons, par 24 en majeur et mineur, par 32 en transitions, etc., etc.

Abrégeons sur ces fastidieux principes, revenons à la pratique; reprenons les détails d'analogie des couleurs; et passant du jaune au rouge, mettons en scène un charmant emblème, le chardonneret dont la tête coiffée de rouge, baigne dans le rouge couleur de l'ambition, selon la gamme précédente. Cet oiseau est l'opposé du serin: son plumage gris-boueux, mais propre et lustré, indique une pauvreté industrieuse; il dépeint l'enfant issu de parents pauvres, tenu sévèrement, élevé par eux aux idées ambitieuses, à la prétention de s'avancer. Il est préoccupé de cette idée et, par analogie, son cerveau baigne dans le rouge, couleur de l'ambition. Son ramage, emblème de l'esprit cultivé, égale celui du serin, qui est le portrait de l'enfant riche et pourvu de bons maîtres. Ainsi, l'enfant pauvre et stimulé s'élèvera au même degré d'éducation et d'instruction que l'enfant opulent; il saura dérober la science qu'on prodigue au riche ; et comme il ne parviendra à cette instruction que par les secours de sa famille, la nature a empreint de jaune les pennes de son aile, pour indiquer que son élévation est due au soutien de sa famille, au groupe de paternité figuré par le jaune. Cet enfant pauvre ne s'epouvante pas des ronces de la science ; il surmonte les obstacles de l'étude, il deviendra habile jurisconsulte, fameux médecin. Par analogie, le chardonneret se plait sur le chardon, plante épineuse et sympathique avec la classe rustique habituée aux épines de l'industrie. C'est pour figurer ces rapports que la nature met en sympathie, sur le chardon, deux personnages constrastés : le chardonneret, emblême de l'enfant studieux issu du paysan, et l'âne, emblème du paysan, de son patois ou braiement risible, de sa nourriture chétive, de sa résignation aux mauvais traitements, et de sa sotte obstination dans les vicieuses méthodes.

Ici le chardon présente double analogie : une sensuelle, une spirituelle. Le paysan aime les liqueurs fortes , les mets piquants et les émotions violentes, comme l'aspect des supplices ; delà vient que l'âne, emblême du paysan, aime à se nourrir des piquants du chardon, et envisager un précipice effrayant.

C'est ainsi que, par entremise de l'analogie, les êtres les plus dédaignés, l'âne et le chardon, inspirent de l'intérêt. Ce que Boileau a dit de la mythologie s'applique mieux encore à l'analogie :

« Là pour nous enchanter, tout est mis en usage
» Tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage. »

Sans l'analogie, la nature n'est qu'un vaste champ de ronces ; les 73 systèmes de la botanique ne sont que 73 tiges de chardon. Rousseau les a bien qualifiés de science rebutante, qui vient cracher du grec et

du latin au nez des dames. Dites aux dames, pour les intéresser, que tel effet de passions est dépeint dans tel végétal; montrez-leur les variétés de l'amour dans l'iris, la tubéreuse, l'œillet, la hyacinthe, la pêche, l'abricot, le pigeon et le coq, vous les amorcerez mieux à l'étude qu'en leur débitant vos légendes barbares, vos ronces académiques : TRAGOPOGON, MESEMBRYANTHEMUM, TETRANDRIA, RHODODENDRUM. Joli concert pour attirer le beau sexe à l'étude!

Sans recourir aux végétaux brillants, aux bosquets de Cythère, on peut dans les plantes les plus bourgeoises, dans le chou et l'oignon, expliquer des analogies très-gracieuses. Essayons :

Le chou est emblème de l'amour mystérieux, de ses intrigues secrètes masquées par centuple ruse, pour échapper aux argus et aux obstacles. De même, le chou cache sa fleur sous les voiles de cent feuilles emboîtées. Ses feuilles, bouillonnées et ondoyantes, figurent les efforts astucieux d'amants obligés de cacher leur lien; elles sont plutôt bleues que vertes, parce que l'azur est la couleur de l'amour; l'azur domine dans la feuille de l'œillet qui peint la jeune fille fatiguée par réplétion d'amour, privation d'amant.

Le chou-fleur qui est contre-partie du chou, dépeint la situation opposée, l'amour sans obstacle, ni mystère; les ébats de la jeunesse libre qui voltige de plaisir en plaisir; aussi le chou-fleur est-il un océan de fleurs, image des charmes du bel âge : sa feuille n'est, ni azurée, ni bouillonnée, parce que la jeunesse libre, formant des orgies, est peu amoureuse, n'a pas besoin de recourir aux astuces, comme la jeunesse entravée dont le chou est symbolique.

Le chou-fleur a comme certains végétaux un vice de fétidité; il infecte l'eau et le local où il cuit; l'artichaut infecte la main qui le cueille, et l'asperge infecte les urines. Dans ce vice commun aux 3 plantes, la nature dépeint différents désordres de l'amour libre : observons ce tableau dans le chou-fleur emblème du jeune homme à bonnes fortunes, du séducteur en vogue, de l'homme pour qui les amours sont un océan de fleurs. Un tel homme sème le trouble dans les familles, il n'est bruit que de femmes et filles séduites par lui : de là les caquets, les querelles domestiques, les incidents fâcheux; et par emblème le chou-fleur infecte l'élément symbolique de la famille, selon ce tableau :

Terre,	Air,	Arome,	Eau, ≺	Feu,
Amitié,	Ambition,	Amour,	Famille,	Unité.

On explique de même, par analogie aux désordres d'amour, les deux infections que produisent l'asperge et l'artichaut; mais ces sujets seraient trop obscènes : la tendre et simple nature est parfois *trop simple*, trop amie de l'auguste vérité. Parmi ses tableaux, il en est beaucoup qui ne sont pas admissibles en bonne compagnie; et je ne pourrais guères expliquer, par écrit, les emblèmes que fournissent l'asperge

et l'artichaut, tous deux hiéroglyphes de scandales amoureux qui sont très-bien dépeints dans leurs feuilles, leurs fruits et toutes leurs habitudes. On ne peut les expliquer qu'en comité d'hommes, tant le tableau est fidèle, surtout en y joignant les contre-parties, comme le cardon qui est l'opposé de l'artichaut : l'un représente la fille d'honneur, et l'autre la libertine.

Toutefois, les vérités crues de l'analogie sont bien admissibles sur ce qui touche aux classes et caractères subalternes. Qu'on explique, dans la chèvre et le bouc, un tableau des mœurs vénales du peuple; en amour, cela n'offensera que des gens qui ne savent pas lire; quant aux avares sordides, on ne craindra pas de leur présenter un miroir dans le pourceau et le chêne, deux portraits d'avarice qui doivent se convenir et s'assembler, car ils sont le même tableau en diverses nuances; aussi le fruit du chêne, le gland, n'est-il en affinité qu'avec le cochon.

L'analogie dissipera nos préjugés en politique, ainsi qu'en morale. Deux analyses de la ruche et du guêpier réduiront à leur juste valeur nos préjugés sur les libertés administratives et les garanties : l'unité d'action est moulée dans la ruche, la duplicité dans le guêpier ; ce sont deux analogies magnifiques.

Un vice des beaux esprits civilisés, vice qui les a égarés dans l'étude de la nature, est de ne pas rapporter tout aux convenances de l'homme. Selon ce principe, quels que soient les tableaux fournis par l'abeille et la guêpe, l'une dépeint le bien, puisqu'elle nous donne richesse composée, par le miel et la cire ; l'autre dépeint le mal, puisqu'elle donne pauvreté composée par son carton inutile et ses ravages. Telle est aussi l'araignée, image du commerce mensonger, du piège de libre concurrence.

Les analogies sont déjà très-séduisantes isolément, par la fidélité du pinceau de la nature. On vante le tableau du tartufe peint par Molière, la fleur dite Amarante et le reptile nommé Caméléon, sont des tableaux de l'hypocrisie plus parfaits encore. Pour en juger il faudrait une longue description de toutes les parties de ces deux moules.

Les analogies redoublent de charme quand elles sont présentées en contraste et en graduation. L'aigle et le vautour nous dépeignent deux autorités qui s'élèvent de fait au rang suprême, qui savent régner ; mais il est des princes qui se traînent, et sont incapables de régner ; ils ont pour emblèmes l'autruche, ou pauvre d'esprit, grand corps sans tête ; et le dronte, image du sot orgueilleux, tête ignoble dont le cerveau ne produit qu'une crête ridicule et inutile à l'homme, ainsi que tout le corps de l'oiseau.

Pour faciliter l'étude de l'analogie, il faut assembler des galeries de portraits sur un même sujet : s'agit-il de l'auguste vérité, il faut étudier combinément les emblèmes de vérité ; tels sont le cygne, la girafe, le cerf, le sapin, le cèdre, le lys, tous hiéroglyphes des différents

emplois de cette vérité si ingrate pour ceux qui la pratiquent. En voyant son triste sort, dépeint dans ces divers animaux et végétaux, aucun civilisé ne sera tenté de pratiquer la vérité, quoi qu'en disent nos philosophes qui, cherchant à nous duper, ne veulent pas qu'on connaisse le sort fâcheux réservé aux amants de la vérité.

Les tableaux de nos passions deviennent très-gracieux lorsqu'on les étudie en détails comparatifs, comme serait une échelle des degrés de sottise, de bel esprit et de bon esprit, représentés par les coiffures d'oiseaux : leurs huppes, crêtes, appendices, aigrettes, colliers, excroissances, et ornements de tête. L'oiseau étant l'être qui s'élève au-dessus des autres, c'est sur sa tête que la nature a placé les portraits des sortes d'esprit dont les têtes humaines sont meublées. Aigle, vautour, paon, dronte, perroquet, faisan, coq, pigeon, cygne, canard, oie, dinde, pintade, serin, chardonneret, etc., sont, quant à l'extérieur des têtes, le portrait de l'intérieur des nôtres. L'analyse comparative de leurs coiffures fournit une galerie amusante, un tableau des divers genres d'esprit ou de sottise, dévolus à chacun des personnages dont ces oiseaux sont l'emblème.

L'aigle, image des rois, n'a qu'une huppe chétive et fuyante en signe de la crainte qui agite l'esprit des monarques, obligés de s'entourer de gardes, et entourer leurs sujets d'espions pour échapper aux complots. Le faisan peint le mari jaloux tout préoccupé des risques d'infidélité et, pour s'en garantir, épuisant les ressorts de son esprit. Aussi voit-on, du cerveau d'un faisan, jaillir en tout sens des plumes fuyantes. (Le genre fuyant est symbole de crainte.) On voit une direction contraire dans la huppe du pigeon, relevée audacieusement, peignant l'amant sûr d'être aimé, et dont l'esprit est libre d'inquiétude, fier du succès.

Parmi les coiffures d'oiseau, la plus digne d'étude est celle du coq, emblème de l'homme du grand monde, l'homme à bonnes fortunes; mais comme les analogies ne sont intéressantes que par opposition des contrastes, il faut, à côté du coq, décrire son moule opposé, le canard, emblème du mari ensorcelé qui ne voit que par les yeux de sa femme. La nature, en affligeant le canard mâle d'une extinction de voix, représente ces maris dociles qui n'ont pas le droit de répliquer quand leur femme a parlé; aussi le canard, lorsqu'il veut courtiser sa criarde *femelle*, se présente-t-il humblement, faisant des inflexions de tête et de genoux, comme un mari soumis, mais heureux, bercé d'illusions; en signe de quoi la tête du canard baigne dans le vert chatoyant, couleur de l'illusion.

Le coq dépeint le caractère opposé, l'homme courtois qui, sans maîtriser les femmes, sait tenir son rang avec elles; c'est l'homme de *bon esprit*; aussi la nature fait-elle jaillir de son cerveau la plus belle et la plus précieuse des coiffures, une SÉRIE de chair *belle et bonne*,

autant que celle du dronte est déplaisante et inutile, comme le sot orgueilleux qu'elle représente. Mais laissons ce joli sujet, qui nous conduirait trop loin.

J'en ai dit assez pour démontrer que le grimoire de l'analogie est enfin surpris; que la théorie de l'analogie et *des causes en création* va être pleinement dévoilée, sauf études : *quærite et invenietis*.

Quant aux naturalistes actuels, bornés à observer *des effets* lorqu'ils chantent les beautés du grand livre de la nature, ne ressemblent-ils pas au sénateur aveugle qui fit l'amusement de la cour de Domitien ? Dans le conseil sur l'apprêt du fameux turbot, ce sénateur avait le dos tourné au poisson, et ne le voyant pas, il s'extasiait sur sa beauté. Tels sont nos écrivains prônant les beautés du grand livre dont ils ne comprennent pas une ligne, pas même les hiéroglyphes les plus intelligibles, comme la chenille, emblème dégoûtant des 4 sociétés odieuses qui acheminent au mécanisme sociétaire ; elles sont représentées par les 4 sommeils de la chenille, à laquelle succède la chrysalide, emblème de l'état mixte ou garantisme, et le papillon emblème de l'harmonie sociétaire.

Si l'on échoue sur des tableaux si frappants, comment en expliquerait-on de plus difficiles, tels que le haricot et le pois représentant les Petites Hordes et les Petites Bandes (Chap. XXI et XXII), corporations bien inconnues de nos moralistes ! S'ils veulent enfin s'initier au grimoire de la nature, il faut faire trêve d'orgueil académique, et se résoudre à l'étude facile des passions et de l'analogie ; le premier qui suivra cette marche entraînera tout. Quel affront pour ces savants d être réduits à prêcher l'obscurantisme, comme Cicéron : *latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris*, etc., et de ne rien comprendre aux tableaux de choses dont ils s'occupent chaque jour, pas même aux portraits de *leur cheval de bataille*, *de leur auguste vérité*, peinte dans le cygne et la girafe, qui figurent la vérité inutile, dont on n'emploie que l'enveloppe ; et dans le cerf figurant la vérité poursuivie par les grands et l'administration (par l'homme et le chien) !

Pour essayer de rallier un noyau de savants à l'étude de la nature et des CAUSES en création, je publierai prochainement un volume d'initiative, intitulé : PREMIÈRE CENTAINE D'ANALOGIES, que je choisirai parmi les plus amusantes, les plus propres à faire goûter cette nouvelle science, qui seule peut répandre du charme sur l'étude de la nature, donner à chaque animal ou végétal ou minéral, *un corps*, *une âme*, *un esprit*, *un visage*.

Venons au but de cet acticle, au débit qu'obtiendront les feuilles abréviatives des analogies découvertes. Lorsque la science aura été exposée dans un bon traité, appuyée d'un millier de tableaux intéressants par des descriptions complètes, et non par des croquis parcellaires, comme j'en ai donné sur la rave et le perroquet, la vente des feuilles à 3 sous, y compris le sou de bénéfice alloué, sera au moins de MILLE

par phalange, enfants non comptés, car on ne les initiera pas à l'analogie. Le produit de cette vente (50 f.), multiplié par 500,000 phalanges, donne 25 millions de fr. ; or je n'ai tablé que sur 8 millions de bénéfice, et non pas sur 25 millions. J'ai donc supposé la vente réduite à 320 feuilles par phalange, au lieu de 1,000. C'est caver beaucoup trop bas, vu l'avidité qui existera pour cette lecture.

Le principal motif d'empressement pour la feuille apportant 30 ou 40 analogies nouvelles, c'est que chacun espèrera y participer *en continuation* : je m'explique.

Un hiéroglyphe, tel que chien ou chat, peut présenter jusqu'à cent tableaux de passions, surtout dans sa conformation intérieure, qui n'est pas visible ; ajoutons que dans les parties visibles, on est long-temps à deviner les nombreuses énigmes : je connaissais depuis dix ans les analogies principales de l'éléphant, avant d'avoir pu expliquer les deux allégories de ses yeux ridicules par petitesse et disproportion, et de ses oreilles choquantes par énormité et aplatissement. Ainsi l'un des étudiants expliquera ce que l'autre aura manqué ; chacun se hâtera de consigner, dans la feuille du jury abréviatif, le peu qu'il aura découvert sur un hiéroglyphe ; chacun craindra d'être devancé par un autre interprète qui obtiendrait priorité ou partage, selon les dates et les circonstances ; on se hâtera donc de livrer au jury chaque solution partielle de problèmes. X présente sur la perdrix une traduction qui n'est admise que pour *cinq lignes;* c'est toujours soixante mille francs de gagnés sans préjudice du surplus ; cela n'empêchera pas qu'il n'obtienne peut-être 120,000 fr. la semaine suivante, s'il peut présenter sur le même sujet une traduction d'autres détails, admise pour dix lignes. Après lui divers collaborateurs pourront obtenir le prix de *douze mille francs par ligne*, s'ils ajoutent des détails reconnus exacts quant à l'analogie, On verra souvent une douzaine d'interprètes fournir successivement des articles sur un même hiéroglyphe ; dès-lors le premier qui aura ouvert la voie, en indiquant le caractère principal de la perdrix (ou autre moule), servira utilement tous les explorateurs; ils trouveront après lui beaucoup à moissonner; ils ne seront pas *glaneurs*, car ils recueilleront peut-être plus que celui qui aura pris l'initiative. C'est par cette raison que les feuilles d'abrégé sur l'analogie seront accueillies comme une mine d'or par toute la classe des continuateurs, classe bien nombreuse, car sur cent personnes il en est 99 qui sont, comme les Français, habiles à perfectionner et inhabiles à inventer. Les femmes auront une grande aptitude à ce genre de travail.

Ainsi, la feuille d'analogie sera *dévorée* chaque fois qu'elle paraîtra: tout homme ou femme riche en prendra une demi-douzaine, pour en placer une à sa collection, une ou deux à sa poche pour le travail, et en donner 2 ou 3 à ses amis pauvres, à ses collègues industriels. On peut donc estimer la vente à *mille* par phalange; or je n'ai tablé que sur 320,

nombre qui réduit la récompense à 12,000 fr. par ligne. Je pratique partout cette réduction estimative ; quiconque voudra prendre la plume et vérifier arithmétiquement, verra que je suis toujours bien en dessous de la somme réelle. Beau sujet de réflexions, pour les savants, sur l'immense fortune dont ma découverte leur ouvre la voie ! L'article suivant va leur prouver qu'ils pourront, dans l'état sociétaire, gagner des millions bien plus aisément que ne le font aujourd'hui ces agioteurs aux pieds de qui la philosophie moderne est sottement prosternée.

POSTFACE.

SUR LA CATARACTE INTELLECTUELLE.

DUPERIE DU MONDE SAVANT ET DES PARTIS POLITIQUES.

C'en est fait des voiles d'airain ; adieu l'excuse de l'indolence académique : plus de mystères de la nature, elle a capitulé, nous tenons la clé de son grimoire, en dépit de certains anges de ténèbres.

Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense;

a dit notre fabuliste ; et, de même, le plus obscurant des trois (noblesse, clergé, philosophes), n'est pas celui qu'on pense : écoutons les vrais obscurants se dénonçant eux-mêmes.

« Souvenez-vous, ô mon fils, que la nature est couverte d'un voile d'airain que tous les efforts des siècles ne sauraient percer ! » (BARTHÉLEMY, *Voyage d'Anacharsis.*)

C'était un prestige bien commode que ce voile d'airain pour les monopoleurs de génie qui, ne voulant pas se donner la peine d'inventer, aimant mieux fabriquer des systèmes à la toise, prétendent *que l'esprit humain doit s'arrêter à tel point ;* qu'il ne faut ni étudier les sciences intactes, ni continuer l'exploration des sciences ébauchées, comme l'attraction, dont Newton a fait le calcul en matériel seulement, et non en passionnel.

Ce travail est achevé : je me suis attaché à l'étayer de preuves redoublées sur les points principaux; tels sont :

Les ressorts des Séries passionnées, Chap. V et VI.

Les ressorts d'attraction indirecte, Chap. XXI et XXII.

Les ressorts de répartition équilibrée, Ch. XXXIV et XXXV.

J'ai fourni partout les preuves en mode composé et non pas simple ;

toujours la preuve et la contrepreuve, comme en mathématiques ; on ne prétextera pas d'insuffisance en démonstration.

Il manque ici un aperçu sur les Séries mesurées (108 109); mais c'est un genre d'accords trop vastes et trop magnifiques pour des commençants; il leur suffit de connaître les Séries libres (38).

Grâce à cette découverte, le monde va être délivré des commotions anarchiques et des querelles de partis. Je vais lui présenter un tableau des degrés de restauration; les spéculateurs pourront aviser au choix, opter sur 15 phases de progrès réel, dont 14 placées entre la 3e de civilisation, où nous languissons, et la 1re phase d'harmonisme, où nous pouvons passer immédiatement.

ÉCHELLE DES 15 PHASES DE PROGRÈS RÉEL, A OPTION.

1.	CIVILISATION 3e phase.	9.	*Ambigu* de Gar. et Soc.
2.	CIVILISATION 4e phase.	10.	SOCIANTISME APOGÉE 1re phase.
3.	*Ambigu* de Civil. et Gar.	11.	SOCIANTISME APOGÉE 2e phase.
4.	GARANTISME APOGÉE. 1re phase.	12.	SOCIANTISME APOGÉE
5.	GARANTISME APOGÉE. 2e phase.	13.	SOCIANTISME APOGÉE 3e phase.
6.	GARANTISME APOGÉE.	14.	SOCIANTISME APOGÉE 4e phase.
7.	GARANTISME APOGÉE. 3e phase.	15.	*Ambigu* de Soc. et Harm.
8.	GARANTISME APOGÉE. 4e phase.	16.	HARMONISME 1re phase.

Plus le choix se rapprochera du n° 1, plus l'opération sera lente : il en serait de même des bénéfices et du bien-être, *faibles* au n° 2, qu'on organiserait lentement, *immenses* au n° 16, qu'on peut organiser avec la rapidité de l'éclair. Il est, dans la recherche des fondateurs et actionnaires, beaucoup de précautions à prendre : je vais les indiquer en 5 petits articles qui serviront d'instruction aux négociateurs, et qui définiront exactement la cataracte intellectuelle et les causes qui l'ont produite.

I. CANDIDATURE SPÉCULATIVE.

Il faut se garder de compter pour cette fondation sur aucun des partis politiques : libéraux, absolutistes et mixtes seraient de mauvais juges, tout absorbés dans la polémique et les intrigues électorales; si on les sort de cette controverse banale, ils sont ébaubis comme un chat dépaysé, changé de logis.

Les libéraux, qui ne tiennent qu'aux mots et non aux choses, suspecteraient la théorie pour l'honneur D'UN MOT ; ils exigeraient que les 15 phases de progrès réel fussent nommées *civilisation perfectible*, nom qui ne convient qu'aux phases où règnent la fourberie commerciale et le morcellement agricole.

Les absolutistes ont pour caractère *l'effarouchement*; ils poussent la crainte de révolution jusqu'à la déraison : semblables à Pourceaugnac effarouché par les apothicaires, et croyant voir partout des lavements. Ainsi les absolutistes, qui ne rêvent que répression, s'effarouchent à l'i-

dée de métamorphose universelle et subite, quelque heureuse qu'elle puisse être.

Il faut donc se garder de spéculer sur des partis. On doit s'adresser à un de ces hommes qui ont de grands moyens en fortune ou en influence et qui, ayant manqué un ministère, seront flattés de s'élever subitement à un poste bien supérieur, tout en faisant d'énormes bénéfices. Quant aux partis, ils peuvent voir aux chap. L et LI que, même en se bornant à organiser la 4e phase du tableau précédent, en créant dans les campagnes la *ferme fiscale garante*, et dans les villes *l'entrepôt trinaire concurrent*, on obtiendrait déjà dix fois plus d'améliorations que le libéralisme et la philosophie n'osent en rêver ; on verrait cesser en moins de 3 ans la mendicité, l'indigence, les fourberies, les brigandages, les extorsions fiscales, etc. Les gouvernements y gagneraient grandes propriétés, grands revenus, moyens d'extinction des dettes, et stabilité sans inquiétude.

Une classe vivement intéressée à cette heureuse innovation est celle des journalistes de Paris, tous assis sur un volcan. Si l'absolutisme triomphe, comme tout l'annonce, il leur donnera à tous un congé de réforme, sans distinction de partis, et ne conservera qu'une seule gazette assoupissante, comme à Vienne ou Madrid. D'autre part, si on procède à sortir de la civilisation, les journaux obtiennent le lendemain triple nombre d'abonnés, cours en tous pays, et main-levée du bâillon, parce que les querelles politiques seront oubliées à l'instant.

Ce changement importe surtout au parti libéral, très-chancelant ; s'il regagnait du terrain, une ordonnance ou un coup d'état en ferait raison. Il oublie que l'opinion est peu de chose, qu'en civilisation le 8e oppresseur l'emporte sur les 7/8es résistants, et qu'en lutte politique, il faut des moyens neufs et non des discours. Il faut que les deux partis soient bien aveuglés pour ne pas reconnaître que l'unique voie de salut est de s'élever plus haut que la civilisation, et non pas de rétrograder comme ils le font tous deux. Quoi qu'en disent les libéraux, c'est rétrograder que d'organiser la discorde permanente entre les princes et les peuples, tandis que les opérations de garantisme, telles que la ferme fiscale et l'entrepôt concurrent, établiraient la concorde, l'unité de vues, d'intérêts et d'action entre toutes les classes. Alors les absolutistes comprendraient qu'il leur convient de tendre au progrès réel, et non pas de retourner au 10e siècle ; mais ils s'obstineront nécessairement dans les voies obscurantes, si on persiste à leur tendre le piège du faux libéralisme, vraie cataracte intellectuelle, puisqu'il repose sur quadruple cécité du monde savant.

1° Cécité des économistes qui, pour nous enrichir, emploient la plus petite et la plus coûteuse réunion, celle de famille ; et la plus grande fourberie possible ou concurrence anarchique des marchands.

2° Cécité des moralistes qui veulent donner à l'homme des vertus avant de lui donner du pain, veulent armer l'homme contre ses passions, vantent la vérité et l'amour du trafic ou mensonge.

3° Cécité des politiques, organisant la ruine du peuple par la baisse du salaire, par l'exubérance de population et cent autres monstruosités.

4° Cécité des méthaphysiciens qui prétendent que Dieu a créé les passions au hasard, ou sans révéler à l'homme les lois de leur harmonie, et qui croient étudier l'homme, sans étudier l'attraction, moteur de l'homme.

On remplirait des pages sur les absurdités de chacune de ces 4 sciences, dont le quadrille forme la cataracte intellectuelle, servant de guide à l'esprit libéral. Faut-il s'étonner qu'il ne sache que perpétuer le mal, et que ses antagonistes le repoussent comme une coupe empoisonnée ! Lequel des deux partis est le plus obscurant, ou de celui qui rétrograde franchement, ou de celui qui promettant le progrès social, est de fait *immobiliste*, ne voulant pas que l'esprit humain avance au-delà du bourbier civilisé, s'efforçant de nous ramener à la 2e phase de civilisation, aux commotions démocratiques, et poussant l'autre parti à la rétrogradation par les craintes qu'il lui inspire.

Lorsqu'enfin le remède à cette anarchie est découvert, chacun sentira combien il est fâcheux de manquer d'un ressort d'opposition aux vandales, d'un jury examinateur des inventions, obligé de poser, en séance publique et en présence de l'inventeur, des questions dont la première serait celle-ci : Est-il certain que l'auteur ait continué la théorie commencé par Newton, l'étude de l'attraction; qu'il l'ait étendue du matériel au passionnel ? Ensuite de la décision affirmative, d'autres questions succèderaient, et le débat réduirait au silence la détraction qui a tout pouvoir, tant qu'on ne lui oppose pas un contrepoids, tant qu'il n'existe dans le monde savant, comme dans le monde commercial, qu'une concurrence de fraude, sous le masque de vérité et de liberté.

Prenons en flagrant délit cet obscurantisme scientifique. Dernièrement un physicien de France, M. Arago, démontrait (Annuaire du bureau des longitudes, 1829) que l'invention du mécanisme à vapeur est due à Papin, Français natif de Blois. Molesté d'abord par l'Académie des sciences de Paris, Papin fut accueilli en 1681 par la société royale de Londres; et 80 ans plus tard, en 1764, Watt se fit passer pour inventeur de ce mécanisme, qu'il avait un peu travesti, selon l'usage des plagiaires. Ainsi la France revendique après coup toutes les découvertes, même les minuties comme la *soupe Rumford*. Pourquoi donc est-elle si vandale envers les inventeurs, qu'aucun d'eux ne peut, DE SON VIVANT, trouver accès et examen méthodique en France ? Elle prétend aujourd'hui :

Que la vaccine, attribuée à Jenner, est du français Rabaud ;

Que l'enseignement mutuel, attribué à l'école de Lancastre, est du français Saint-Paulet ;

Que l'arbre encyclopédique, attribué à Bacon, est du sieur Savigny de Rethel ;

Que le bateau à vapeur n'est point de Fulton, mais du comte de Jouffroy (Version de 1822);

Que ledit bateau n'est ni de Jouffroy ni de Watt, mais de Papin, mort il y a un siècle (Version de 1829).

Il faut donc qu'un inventeur soit trépassé depuis long-temps pour trouver grâce aux yeux des académiciens français ! Là-dessus M. Arago nous dit :

L'homme de génie est toujours méconnu quand il devance son siècle dans quelque genre que ce soit.

C'est la faute de ces corps savants que Thomas a dénoncés avant M Arago, en disant : « Le dernier des crimes qu'on pardonne est celui d'annoncer des vérités nouvelles. » Consentiront-ils à être justes dans cette circonstance, à faire examiner le calcul de l'attraction ; ou bien suivront-ils leur méthode usitée, diffamer un inventeur dans les journaux et faire refuser l'insertion de sa réplique? On ne voit autre chose en France que détraction dans le monde savant, fourberie dans le monde mercantile, et calomnie dans le monde électoral. Tels sont les trophées de la belle France régénérée par le commerce et la philosophie.

Aucune classe n'est plus dupe de ces travers que les philosophes et les savants. Chacun d'entre eux pourra, en Harmonie, se former un revenu (93) bien supérieur au médiocre budget de 400,000 fr., qu'ils se partagent dans Paris. J'ai indiqué dans l'épilogue un de ces moyens de fortune colossale, j'en ajoute quatre.

2° Les récompenses unitaires (93). Qu'un ouvrage couronné obtienne 1 franc, par vote moyen des phalanges, c'est 500,000 fr.

3° La vente directe. Si l'ouvrage est bon, la consommation de 7 ou 8 exemplaires par phalange fait 4 millions d'exemplaires avec profit estimé cinq sous, c'est pour l'auteur deux millions de fr.

Quel coup de fortune pour ces écrivains qui, aujourd'hui, se plaignent que tout le bénéfice est pour les libraires ! Quel motif pour ceux de Paris de prendre leurs mesures pour que la langue française soit adoptée, comme langue unitaire provisoire, pendant le premier siècle d'harmonie! Cette affaire importe surtout aux journalistes de Paris, qui, dans ce cas, auraient subitement cours par tout le globe, et qui verraient tripler le nombre de leurs abonnés, du moment où la fondation d'une phalange d'essai près Paris exciterait une curiosité ardente et ferait oublier les vieilles disputes politiques, pour ne s'occuper que des approches du bonheur général.

4° Autre amorce pour les écrivains : ils se plaignent tout de manquer de sujet; ils en sont réellement dépourvus. Ils auront, outre l'analogie (459), beaucoup de sujets excessivement féconds, neufs et faciles, entre autres la glose critique des 4 sciences philosophiques. On en réimprimera tous les ouvrages notables, avec la glose en regard (voyez-en

deux exemples sur le *Télémaque*, IV, 477, et sur *L'Homme des champs*, 560). Ce seul sujet pourra, pendant plus de vingt ans, entretenir de nombreux écrivains, avec débit à 20 par phalange, dix millions d'exemplaires.

Enfin l'enseignement sera une autre mine d'or pour les savants, artistes et lettrés. Les sciences et les arts devenant productifs dans l'harmonie, il faudra que tout le peuple reçoive la haute instruction ; mais on n'aura pas le vingt-millième des instituteurs nécessaires : on se les disputera pour former des écoles normales de canton, pour inspecter des provinces, des districts ; les moindres savants de nos cités obtiendront de forts dividendes sur plusieurs cantons; et, par cette seule branche de travail, ils jouiront des bénéfices et du lustre dont jouit en France un grand maître de l'Université.

C'est donc à eux un acte de démence que de contrecarrer l'examen et l'essai de la théorie d'attraction industrielle : Duperie d'autant plus grande, que depuis vingt ans ils protègent une secte d'association fausse, dirigée par M. Owen; secte qui n'a aucun moyen neuf. Il faut, à ce sujet, conclure sur ce qui a été dit aux pages 4, 153, 369, et dessiller les yeux sur le compte de ces *loups couverts de peaux de brebis*. La crédulité qu'ils ont obtenue est un des indices les plus frappants de la *cataracte intellectuelle* qui offusque notre siècle.

II. RÉFUTATION DES OWÉNISTES.

Depuis vingt ans environ, l'opinion est circonvenue par ces sycophantes de la secte OWEN, gens très-dangereux, non par le mal qu'ils font, mais par le bien qu'ils empêchent; car en persuadant que leur chef est un homme intelligent en mécanisme sociétaire, ils ont tellement fasciné l'opinion, que chacun croit le problème entièrement résolu par la sagacité de M. Owen, qui, loin d'avoir en association la moindre connaissance, est précisément à l'opposé des méthodes naturelles dans sa bizarre doctrine, réduite à trois thèses des plus saugrenues que j'examinerai à quelques lignes d'ici.

On assure que la société qui le soutient a dépensé depuis vingt ans des sommes énormes pour faire retentir les journaux des vertus de ce régénérateur présomptif, et le faire présenter au congrès de Vienne et à divers souverains. D'autres disent que c'est lui-même qui a fourni à tous ces frais, à l'aide de sa grande fortune ; en ce cas, il est bien maladroit, car avec le quart des dépenses qu'il a faites pour être CANONISÉ TOUT VIVANT, il aurait pu fonder la véritable association , et s'élever au plus haut degré de fortune, à une gloire durable, méritée.

Le public débonnaire, habitué depuis longues années à un chorus d'apologies sur ce nouveau thaumaturge, pense qu'on est un blasphémateur, si on ne considère pas M. Owen comme un saint; et qu'on est sacrilège,

si on prétend donner sur l'association des lumières plus certaines que ses diatribes contre la propriété, la religion et le mariage.

Son plan de communauté a eu d'abord quelque vogue, parce que c'était un masque d'esprit de parti, un voile du plan secret qui tend à détruire les prêtres et le culte. Cette perspective rallia au prédicant Owen toute la coterie de l'athéisme; quant à ses deux autres dogmes, celui de communauté des biens est si pitoyable qu'il ne mérite pas de réfutation; celui de suppression subite du mariage est encore une monstruosité (Voyez 154).

La vraie association suivra les 3 routes opposées : 1° elle sera religieuse par passion, par conviction de la haute sagesse de Dieu, dont elle recueillera à chaque instant les bienfaits. Le culte public sera pour elle un besoin : le moindre vicaire y jouira du sort actuel des évêques, et on sera obligé en France de créer, par ordination accélérée, au moins trente mille prêtres, afin que chaque phalange en ait un nombre suffisant pour exercer en relais, sans assujettissement journalier à leurs fonctions; 2° en opposition à l'esprit de communauté, on excitera l'esprit de propriété par des coupons d'action et des *votes économiques* accordés aux prolétaires qui, par des économies assidues, auront accumulé le 12e du capital donnant vote en aréopage : on l'accordera aussi à beaucoup d'autres titres, afin de ne pas imiter les civilisés, qui, dans leur système représentatif, n'estiment le mérite qu'au marc d'argent. 3° Quant au mariage, on a vu (154) qu'il sera, *avec le temps*, modifié, gradué et non pas supprimé; et l'on n'y touchera que par degrés dans la génération prochaine, lorsque les modifications auront été votées par 4 classes réunies, gouvernement, sacerdoce, pères et maris.

Toutefois c'est bien une preuve de la cataracte intellectuelle du siècle que de s'être laissé abuser sur l'objet le plus important au monde social, sur le mécanisme sociétaire, par un prédicant qui n'a ni doctrines neuves, ni dogmes précis. Son plan de destruction des prêtres est un résidu de révolution : si on supprimait toutes les classes qui abusent de leurs fonctions, je ne sais quelle classe de civilisés pourrait être conservée. Son dogme de communauté est un réchauffé de Sparte et de Rome; celui de libre amour est de même un plagiat sur divers peuples (155), entr'autres les Népauliens, les Otahitiens, etc.

Le côté remarquable dans ces dogmes c'est l'ambiguïté, les réserves d'escobarderie, les moyens de remanier le système selon les évènements. Ainsi, en affaires de religion, Rob. Owen ne renie pas positivement Dieu, il le condamne seulement à garder l'*incognito*, sans prêtres ni culte, jusqu'à ce qu'on ait statué sur le rôle qui lui sera assigné; rôle variable selon les progrès de la secte qui, dans le cas d'échec, lui accorderait une ombre de culte, et, dans le cas de succès, pourrait bien donner congé absolu à Dieu comme au sacerdoce; car qui congédie l'un, est suspect de vouloir congédier l'autre.

Les dispostions de M. Owen sur l'amour tombent également dans le vague, l'ambigu et l'anarchie : on voit que ce novateur à voulu, sur chaque dogme, se ménager des faux-fuyants, afin de pouvoir modifier ses méthodes selon les circonstances. On le voit surtout dans sa doctrine de communauté des biens ; elle ne s'étend pas à toutes les classes de sociétaires ; il en dispense les actionnaires, prévoyant bien qu'ils n'auront pas assez de philanthropie pour renoncer à l'agio de leurs capitaux.

Dans ses lubies morales, il veut persuader aux cénobites de New-Lanark (pauvres tisserands allant nu-pieds en pays très froid) qu'ils vont entraîner le monde entier à l'imitation, qu'ils vont *convertir tous les voisins*. Ces pauvres gens, dépendant de lui pour la subsistance, n'ont garde de contredire ses sermons ; mais on n'a pas vu depuis vingt ans que leurs voisins, le duc d'Hamilton et les riches négociants de Glasgow, aient renoncé à tenir bonne cuisine et bonne cave; qu'ils aient opiné à boire de l'eau claire et aller nu-pieds pour s'élever à la hauteur de la philanthropie owéniste.

Il faut toute la bonhomie de notre siècle pour avoir admis, comme voie d'association, ce réchauffé de lieux communs philanthropiques, ce ramas de paradoxes baroques, tel que celui qui prétend que les trois sources de mal en politique, sont la religion, la propriété et le mariage, et que leur suppression va nous élever au superlatif de la sagesse : *risum teneatis* ! Mais le prédicant qui débite ces fadaises promet d'anéantir tous les prêtres ; dès-lors c'est un colosse de vertu, au dire de quelques biographies ; c'est un thaumaturge en régénération; c'est un astre moral devant qui pâlissent tous les flambeaux de vertu présents et passés.

Je m'abstiendrais de réfuter cette chimère, si elle n'eût mis en scène que des bizarreries sans conséquence, comme celles de son modèle W. Penn, qui défend de mettre des boutons aux habits, et ne veut d'autre couleur que du gris. Ces niaiseries morales ne causèrent aucun préjudice au genre humain ; mais la secte Owen a jeté les modernes dans un égarement funeste, en leur donnant le change sur l'important problème de l'association; en persuadant que tout est fait en ce genre d'étude, et que toute recherche serait inutile après M. Owen, génie sans pareil, foudre de philanthropie à qui on doit croire aveuglément, sans aucun examen de ses moyens, sans tenir compte de l'expérience qui le confond depuis vingt ans, par le refus d'adhesion des sauvages et des civilisés voisins, en Ecosse et en Amérique.

L'influence de ce sophiste, la confiance qu'il a usurpée, étant le principal obstacle à l'essai du régime sociétaire naturel, il importe de le réfuter exactement. Je résume par deux arguments sur la déraison et les escobarderies de sa doctrine.

Il veut retrancher 3 parties d'un tout *collectivement vicieux*, retran-

cher du régime civilisé le sacerdoce, la propriété et le mariage. Le restant vaudra-t-il mieux après cette suppression? Jugeons-en par un parallèle : qu'un homme soit atteint d'une contagion, peste ou fièvre jaune, sera-ce un moyen curatif que de lui couper un pied, une main et une oreille, parce que ces parties sont infectées du virus? Chacun répond qu'il faut traiter le corps entier au lieu de faire une amputation de trois parties qui n'aboutirait qu'à tuer le malade. Il en est ainsi de la Civilisation; c'est dans son entier qu'elle est gangrenée, et non pas dans telles parties exclusivement; les autres portions, le commerce, la finance, la judicature, la police, la diplomatie, et même la Cour, ne sont-elles pas encroûtées de vices comme les 3 que proscrit M. Owen? Il faut donc purger l'ensemble au lieu d'en amputer trois portions. Si vous coupez quelques branches de l'euphorbe ou du mancenillier, l'arbre n'en sera pas moins vénéneux; il faut le remplacer par un autre d'espèce salubre. Voilà ce que ne peut promettre M. Owen : il ne connaît pas les sociétés supérieures à la civilisation, XI. Il voit que le siècle raisonne confusément d'association, et il bâtit sur ce mot une chimère sociétaire, un régime tout monastique, étayé de quelques diatribes morales.

Un siècle judicieux lui aurait dit : vous voulez, comme les agitateurs de 89, débuter par détruire nos coutumes, quelle garantie donnez-vous de les remplacer utilement? Vous parlez d'association, en avez-vous résolu les problèmes ; et d'abord les deux principaux, ceux d'attraction industrielle et de répartition proportionnelle aux 3 facultés, capital, travail et talent?

C'est ici qu'on reconnaît son plan d'escobarderie ; quant à l'attraction, il répond: ON TÂCHERA de rendre les fonctions attrayantes autant que possible; mais tâcher n'est pas effectuer; il y a 3,000 ans qu'on TÂCHE de rendre les hommes vertueux, et l'on est moins avancé qu'au premier jour; il faut des moyens absolument neufs et plus sûrs qu'une promesse de TÂCHER. Voyez ces ressorts aux chap. V et VI. (Les 3 passions mécanisantes, appliquées à des séries échelonnées en double sens 63).

En se bornant à *tâcher*, sans aucun moyen fixe, M. Owen a-t-il réussi à préserver ses disciples des vices généraux, tels que le grivelage? Non, car ses établissements sont spoliés à tel point qu'on ne dit mot du bénéfice, et que beaucoup d'actionnaires en retirent leurs fonds. Cependant le profit et les économies devraient être copieux dans des réunions excédant mille personnes, mais il paraît que dans ces *communautés morales* il se trouve, parmi les gérants, quelques philanthropes *un peu trop amis du bien commun*, et mettant le bénéfice du côté de l'épée. Faut-il s'en étonner? toute grande réunion industrielle, qui n'est pas distribuée en Séries passionnées, est sujette à deux vices radicaux :

Médiocrité de produit, faute d'attraction industrielle;
Gospillage, faute de garantie sur la gestion.

De là vient que les owénistes ne font pas mention des bénéfices ni des dividendes annuels, première chose dont ils devraient parler. Ils s'en tiennent à vanter les charmes de la philanthropie, le bonheur d'être utile à la communauté, dont quelques aigrefins soutirent les profits.

Reconnaissons enfin que, pour associer, il fallait découvrir une théorie régulière, mathématiquement exacte, et qu'on devait imposer des conditions; à défaut on verra vingt sophistes se flatter, comme M. Owen, qu'ils ont résolu le problème, et qu'on doit se fier aveuglément à leurs illusions philanthropiques. Il n'en est rien : j'ai prouvé que la vraie science, en mécanique sociétaire, est partout d'une exactitude mathématique, notamment sur le problème principal, celui de la répartition (chap. XXXIVe et XXXVe), dont les owénistes esquivent savamment la solution, au moyen de leurs dogmes de COMMUNAUTÉ.

Je pourrais ajouter beaucoup de preuves de leur impéritie et de leurs intentions suspectes; mais je crois avoir suffisamment désabusé cette multitude crédule qui, lorsqu'on parle d'association, répond : *Eh ! c'est M. Owen qui fait l'association, il faut lui parler de cela.* On peut voir maintenant quel rôle il joue en ce genre (4, 153, 369), le même rôle qu'ont joué les alchimistes avant la naissance de la chimie expérimentale, ou les magiciens avant la naissance de la médecine. Toute science, dans son origine, est la proie des intrigants, jusqu'à ce qu'on ait substitué une théorie exacte aux charlataneries. Faut-il s'étonner que la théorie sociétaire, dont on ne s'occupe que depuis très-peu d'années, ait été, comme toutes les sciences, profanée dans sa naissance par les charlataneries !

III. DU SIMPLISME OU CAUSE DE LA CATARACTE.

Ce reproche de cataracte intellectuelle, adressé à un siècle savant sur divers points, pourrait sembler indécent si je ne l'étayais de preuves très-palpables. Je serai bref sur ce sujet peu flatteur; il va débrouiller une vieille querelle qui s'élève entre chaque siècle et ses inventeurs. Tout siècle se hâte de dire que les inventeurs ont perdu la raison, parce qu'ils ne sont pas d'accord avec le préjugé d'impossibilité; mais d'ordinaire, c'est le siècle qui, comme au temps de Colomb, manque de raison.

La cause de ces bévues générales, de ces faux jugements de la multitude, naît d'un vice que j'ai nommé SIMPLISME ou manie d'envisager en mode simple tout le système de la nature. Ce travers suffit à fausser les plus beaux génies : c'est le *péché originel* de l'esprit humain.

Par exemple, nos philosophes prétendent étudier l'homme, l'univers et Dieu, et ils font de Dieu une âme sans corps; de l'homme, un corps sans âme; et de l'univers, un vaisseau sans pilote, sans moteur, sans chef. Ainsi, l'homme, l'univers et Dieu seraient trois corps simples Aujourd'hui les philosophes, par crainte de l'autorité, ont modifié ces

doctrines; ils les désavouent au besoin; mais on sait quelles ont été leurs opinions dans les temps où régnait sur ce point une pleine liberté, à l'époque du matérialisme et des dictionnaires d'athées : on n'admettait pas même un Dieu *simple*, esprit sans corps ; encore moins un Dieu de nature composée, ayant âme et corps (Son corps est le feu).

Même simplisme dans les détails : ceux qui admettent l'âme, ne lui attribuent qu'une destinée simple en ce monde; ils la condamnent à végéter sans retour dans l'état subversif, chaos civilisé et barbare. En étude de l'univers, ils admettent l'analogie nominalement, et ne l'admettent pas réellement, car ils contestent que le monde social ait, comme le monde sidéral, deux destinées figurées par les planètes et comètes (Harmonie et subversion). Ils nient aussi, PAR LE FAIT, que l'analogie s'étende aux substances dont notre globe est meublé, et qu'elles soient miroir des passions, parce qu'ils ne savent pas expliquer ce miroir dans chaque animal, végétal et minéral.

Leur intelligence est donc tout-à-fait faussée par la manie des jugements simples, qui ne savent pas assembler une conséquence avec un principe, et qui prônent tel ressort, commerce ou autre, sans tenir compte de ses résultats vicieux, comme fausseté universelle, etc., etc.

C'est sur ce travers de jugements simples que reposent les 4 sciences philosophiques ; elles tomberaient du moment où on les soumettrait au jugement composé, exigeant le sceau de l'expérience, conformément à l'avis de Jésus-Christ et de Descartes (368) : elle frapperait de nullité toute science, morale, économisme, donnant des résultats contraires à ses promesses.

On remplirait cent pages si l'on voulait donner un tableau de nos jugements et méthodes SIMPLISTES, comme d'établir des garanties pour la classe riche, sans en établir pour la classe pauvre, qui n'a pas même celle de travail et subsistance; des garanties pour le sexe masculin, et non pour le féminin ; accueillir des théories d'industrie qui repoussent toute étude sur l'attraction industrielle; des perspectives de bonheur applicable aux civilisés et non aux barbares et sauvages ; des systèmes de mœurs qui veulent faire aimer la vertu simple, sans l'étayer du bénéfice et du plaisir, associer l'industrie sans associer les passions, établir le libéralisme et n'admettre pour base d'éligibilité que le marc d'argent; chercher des lumières, et n'estimer les écrits que selon le style.

C'est par cette habitude de faux jugements que l'esprit humain s'est engouffré dans tous les ridicules, et dans un abîme intellectuel qui est la DUPLICITÉ D'ACTION. Il serait trop long de la définir ; j'en signale seulement les principaux, tels que contrariété de l'intérêt collectif avec l'individuel (34); haine réciproque (324) des trois classes qui composent le corps social ; dissidence entre les gouvernements et les peuples ; dissidence entre les sexes, dont l'un ne cherche qu'à opprimer le faible, et l'autre qu'à tromper l'oppresseur; dissidence de l'homme avec lui-

même, par opposition de la raison au vœu des passions ; dissidence de la science avec elle-même, par recherche de la vérité, et apologie du trafic ou mensonge ; études pour le bonheur du peuple, et apologie de la civilisation qui ne donne pas même du pain au peuple. On n'en finirait pas du tableau de ces duplicités d'action ; c'est à tel point que dans une famille réunie on trouvera au moins douze duplicités, comme discord de la belle-mère avec la belle-fille, et discords de goûts en toutes choses en éducation, comestibles, degrés de chaleur des appartements, occupations, délassements, animaux, etc.

La création a bien dépeint ce destin des sociétés actuelles ; elle a soumis par analogie tout le mobilier du globe à la duplicité de système, et d'abord le matériel de l'homme qui tombe en duplicité par la double couleur de races *blanche*, *noire* et mixte ; par sa discordance avec les eaux de mer dont il ne peut pas s'abreuver, et avec les eaux douces qu'il ne peut parcourir faute d'amphibéité : (elle ne tient qu'à l'ouverture de la cloison du cœur : c'est une des facultés dont jouira la race régénérée après douze générations passées en harmonie),

Il sera curieux de rechercher la source de ces jugements simples qui nous abusent sur le faussement évident du mécanisme des passions et des sociétés, sur le MONDE A REBOURS que le peuple entrevoit confusément, selon l'adage, *un mal ne va pas sans un autre*, *Abyssus abyssum invocat*. La philosophie, au contraire, loin de s'apercevoir que l'homme est fait pour un sort composé, bonheur ou malheur composé, et jamais simple (348), persiste à nous vanter la simple nature, qui est l'antipode de notre destinée.

J'en ai dit assez pour convaincre que le reproche de cataracte intellectuelle n'est pas une facétie critique : l'infirmité est bien régulière dans ses causes, ses développements et ses résultats ; car la civilisation et la philosophie seraient confondues dès le moment où on voudrait passer des jugements simples aux composés, consulter l'expérience, mettre en parallèle théories et résultats de nos sciences, dont l'une prêche la vérité et rend les nations de plus en plus fourbes ; l'autre promet aux nations des richesses, et ne fait qu'augmenter le nombre de leurs indigents. Il y a certainement croûte de ténèbres sur les esprits d'un siècle qui ne s'aperçoit pas de cette subversion sociale ; et l'honneur de dégager l'entendement humain de ce crétinisme scientifique, de lui lever la cataracte du SIMPLISME, est une des palmes à faire briller aux yeux d'un fondateur.

IV. DÉMONSTRATIONS FAMILIÈRES DE LA CATARACTE.

J'ai abrégé sur la partie aride, sur l'analyse de la cause, dite SIMPLISME ; on sera mieux convaincu par quelques tableaux des effets : je

vais les observer dans diverses branches de nos connaissances, en choisissant les ridicules à portée de tout le monde.

Dénûment matériel. On nous vante la richesse des nations, le lustre des sciences, et pourtant les grandes capitales, Paris et Londres, n'ont pas même de livres élémentaires pour l'étude de la nature. Il faudrait un ouvrage contenant cent mille planches enluminées, comme celles du cerveau, Par Vicq d'Azyr, et représentant tous les animaux, végétaux et minéraux, dans les diverses phases de leur carrière; plus, les explications annexées aux 100,000 planches. L'ouvrage contiendrait au moins mille volumes in-4°: il en faudrait 2 ou 3 exempl. dans chacune des 500,000 phalanges du globe; ce sera un des premiers travaux de l'harmonie, travail bien impossible en civilisation: elle ne pourrait pas, avec toutes ses perfectibilités, subvenir au quart des frais qu'exige un tel ouvrage. Ces frais seront une bagatelle pour l'harmonie sociétaire qui aura, sur la seule branche des *colonisations attrayantes*, un bénéfice de quatre mille milliards, somme inconcevable; mais on a vu (466) que, dans les estimations, je cave toujours à demi, ou tiers, ou quart en dessous de la réalité.

Dénûment intellectuel. On voit de bons écrivains se tourmenter toute leur vie à chercher un sujet sans le trouver; être réduits à des commentaires, des travaux de compilation, etc. On badinait les défunts Auger, Aignan et autres, sur ce que leur génie ne s'élevait pas plus haut que la notice: forcés de se rabattre sur les carrières épuisées, et voulant y paraître neufs, ils tombent dans les paradoxes les plus choquants. Dernièrement un journal de Paris vantait un auteur dont je n'ai pas lu l'ouvrage; mais sur une citation d'une demi-page que donnait ce journal, je recueillis douze monstruosités très-applaudies des Parisiens, dont la première était celle-ci:

Il y a en effet unité dans la civilisation des divers états de l'Europe. Unité vraiment plaisante! Chacun de ces états diffère en langage, en codes, en monnaies et mesures, en coutumes et en tout. Dans la seule France, on compte seize langues différentes: l'antipathie européenne pour l'unité est telle, que les Allemands, qui occupent le centre et qui sont réputés gens de bons sens, ne veulent pas adopter l'écriture romaine, généralement répandue dans l'Ouest et l'Amérique; et pourtant ils se disent continuateurs de l'empire romain. Ainsi l'unité, sur le seul point où elle ait fait *par hasard* quelque progrès, est repoussée par la nation qu'on croirait la plus sensée. Qu'est-ce donc des autres qui ne veulent pas même adopter certaines unités justes, comme celle du méridien de l'île de Fer?

Je ne cite là qu'une des douze absurdités recueillies dans une page de citations; combien en trouverais-je dans l'ouvrage, que je n'ai pas lu? Cette page était pourtant des meilleures, car un journal apologétique choisit ce qu'il y a de mieux.

Il est plaisant de voir l'avidité des Parisiens pour ces discussions pa-

rasites qui ne roulent que sur des faussetés ou des riens fastueusement présentés comme thèses transcendantes, quand il ne faut qu'une légère dose de sens commun pour y répondre. Jugeons-en par quelques assertions faisant suite à celle-ci.

La civilisation est un fait général, complexe, difficile à décrire. Non, rien n'est moins difficile, on vient d'en voir une description très-exacte aux neuf chap. XLI à XLIX. Supposez cette matière étendue dans 1, 2, 3 volumes, ce qui serait très-facile, vous aurez une description précise de cette civilisation que je n'ai pu, faute d'espace, définir ici qu'en sommaire des sujets à traiter.

La civilisation est-elle un bien, est-elle un mal, est-elle universelle, s'étend-elle au genre humain? Questions oiseuses, vrai sujet de facéties et non de discussions.

Il est clair qu'elle est limitée au 6e du genre humain. Les paysans russes et polonais, travaillant à coups de fouet, ne sont pas civilisés. *Est-elle un bien?* Oui pour quelques riches; *est-elle un mal?* Oui pour l'immense majorité, qui voit le bien-être dont elle est privée. La civilisation n'est un bien sur chaque globe qu'autant qu'elle y dure peu, et qu'on atteint vite au 6e échelon, Garantisme, à l'aide des sciences et arts qu'elle crée (426); mais si elle se prolonge 25 siècles de trop, elle devient un fléau terrible, par les misères croissantes du peuple (30); par l'industrialisme qui opère la baisse du salaire, le retour à l'esclavage en bagnes mercantiles et agricoles; par la destruction des forêts, pentes, sources et climatures. Qu'on ose, après cela, mettre en problème si elle est un bien ou un mal!

Tel est l'usage des philosophes, élever des controverses académiques sur de graves riens, et négliger toutes les études utiles; aussi n'a-t-on pas même déterminé l'ALPHABET NATUREL, encore pleinement inconnu. Nous avons pourtant des virtuoses en GRAMMAIRE GÉNÉRALE (1).

Cette omission est un des indices les plus plaisants de la cataracte intellectuelle dont le monde savant est affligé. Que n'oubliera-t-il pas s'il oublie l'alphabet en grammaire, et l'attraction en étude de l'homme? Veut-il donc en toute science prendre le roman par la queue, terminer par où il faudrait commencer?

Cette cataracte, cet instinct du faux qui domine dans le monde savant, me justifie assez du reproche d'irrévérence pour lui : dois-je féliciter un aveugle sur ce qu'il marche vers un précipice et qu'il veut y entraîner avec lui d'autres aveugles? Mais il faudrait, dit-on, prendre des formes académiques; eh! si j'avais le bel esprit des académiciens, je ne saurais

---

(1) En harmonie, l'une des premières opérations sera de rassembler un congrès de grammairiens et naturalistes pour composer une langue unitaire, dont le système sera réglé sur l'analogie, avec les cris des animaux et autres documents naturels. Ce travail sera à peine fini au bout d'un siècle; et, pour l'achever, on aura *une boussole certaine qu'il n'est*

fournir comme eux qu'un tribut de belles paroles et non de bonnes découvertes. Obligé de blâmer toutes les classes de savants, même les géomètres sur leur tolérance pour les 4 sciences trompeuses, je serais ré-

---

pas encore temps de faire connaître. Bornons-nous ici à disserter sur le cadre de l'alphabet, base des études qui doivent concourir à la formation d'une langue générale.

CADRE FIGURATIF DES LETTRES

POUR L'ALPHABET GÉNÉRAL A 48 SIGNES.

Forcées majeures.	F	F		F	F
Consonnes maj.	CC	CCR		CCCC	CCC
Ambiguës maj.	A				A
VOYELLES maj.		VV		VV	
PIVOTALES.			PP		
VOYELLES min.		ΛΛ	dd	ΛΛ	
Ambiguës min.	V				V
Consonnes min.	ɔɔ	ɔɔ		ɔɔɔɔR	ɔɔɔ
Forcées mineures.	ꟻ	ꟻ		ꟻ	ꟻ

Dans ce tableau, je n'ai pas désigné les lettres, mais seulement le cadre des genres et espèces. Les grammairiens pourront controverser sur l'emplacement de quelques lettres, d'après les doutes que je vais exprimer.

Pivotales, *â, a, o, ô* sont les plus éclatants en long et en bref.

Voyelles maj. *e, ê, eu, ou.* } toute autre voyelle usitée, è, ai,

» min. *et, i, e, u.* } rentre dans l'une de ces douze.

Consonnes maj. *zze, ze, b, d,* R maigre, } *que, gue, je, ve, ie, me, ye,*

» min. *sse, se, p, t,* ɥ gras. } *quieu, guieu, che, fe, lle, ne, gne.*

Ambiguës majeures, ACH, HHA, mineures OOE. AN.

Chacune des 4 ambiguës comprend tous les sons qu'on peut former en son genre; ainsi AN comprend les nasales, *an, en, in, on, un.* Il en est de même des sons *oue, cue, ie, ée, ue, aie,* etc., variétés de OOE, et des sons tels que *ohe, hohen,* qui sont variétés des ambiguës HHA et ACH.

Les huit FORCÉES en majeur et mineur comprendront les sons bizarres, gloussements et autres que forment les sauvages, les Arabes, etc.

Les diphthongues ou voyelles combinées n'ont pas place dans l'alphabet. Chacune des 12 voyelles peut former 22 diphthongues avec les 11 autres, et beaucoup encore par amalgame avec les ambiguës.

Nous n'avons pas de signe indiquant le son blessé, 1re consonne; je l'ai figuré par une lettre redoublée, zze, sse.

Les consonnes et voyelles doivent être dualisées, assemblées par paires identiques, en son fort et faible comme b, p.

Je désigne par ll, le l mouillé des mots paille, treille.

Quieu et *guieu* ne sont pas les sons de Montesquieu et Périgueux qui emploient la voyelle u; ceux-ci emploient l'eu bref, comme *leur* gueule.

Ye est l'oye des Russes, dans l'interjection aie, le mot rayon.

Je n'ai pas admis en paire de consonnes les tch et dg des Italiens; ce sont des consonnes redoublées, et non pas des sons purs. D'autres pourront opiner différemment; c'est là-dessus que s'établira la controverse. Je déclare moi-même que je ne soutiens pas cet alphabet, mais seulement le cadre auquel je l'applique, et auquel devra se conformer tout grammairien qui voudra modifier mon aperçu d'alphabet. Les sons de la parole sont une série mesurée de 3e degré, et distribuée en deux gammes et 4 sous-gammes, comme les 32 chœurs de phalange (p. 110), et comme les 32 planètes sur leur pivot, ou soleil. Je dis 32 planètes, parce qu'il en reste 4 à dé-

duit à torturer chacune de mes phrases, si je voulais user de ménagements outrés ; j'en ai gardé beaucoup, en négligeant quantité de parallèles que j'aurais pu donner sur des philosophes existants qui, en écrits,

---

couvrir (III, 245), et que la lune Phœbé, astre mort, n'est plus à compter, son remplaçant VESTA étant déjà entré en plan, pour venir avec Mercure, Cérès, Junon et Pallas, se conjuguer sur notre globe, dès qu'il sera parvenu à l'harmonie (III, 558). Les 4 planètes inconnues sont, deux satellites d'Herschel, et les deux ambiguës de Saturne et Herschel.

PONCTUATION.

Outre l'alphabet des lettres, il faudra créer celui de la ponctuation, qui doit contenir même nombre de signes ; il est inconnu à tel point que les Français n'ont que sept signes ponctuants, savoir , ; : . ! ?). Le crochet n'est plus en usage, c'était le 8e ; quant aux accents é è ê ë, ils sont signes de voyelles différentes, et non de ponctuation. Il en est de même de l'apostrophe, qui exigerait un signe spécial et non une virgule exhaussée. Notre langue est si pauvre en ce genre, qu'on est obligé d'employer, ou le point, ou les deux points ; ce qui cause une confusion.

J'avais commencé un travail sur la gamme de ponctuation, je l'avais poussé à 25 signes, appuyés d'exemples dénotant le ridicule et l'ambiguïté de nos signes actuels : j'ai perdu ce travail avant qu'il fût achevé et je ne l'ai pas recommencé depuis. Observons à ce sujet que le premier de nos signes, le plus bas, nommé *virgule*, doit être différencié au moins en quadruple forme, pour faire apprécier les différentes portées de la virgule, ses acceptions qui, variant à l'infini, sont exprimées confusément par un seul signe : c'est le comble du désordre. Il en est de même des autres signes, ils cumulent 3 ou 4 sens : la ponctuation civilisée est un vrai chaos, comme l'orthographe, qui varie dans chacune des imprimeries de Paris. L'Académie, avec son principe obscurant de ne permettre aucune correction des vices les plus saillants, a révolté les esprits à tel point, qu'il en est résulté une rébellion générale, une anarchie universelle en grammaire.

NOTATION MUSICALE.

L'antipathie académique, pour toute nouveauté utile, est au point de maintenir tous les usages ennemis des arts, comme l'emploi de huit clés en musique, méthode si complicative qu'elle rebute les 9/10es des élèves.

Cette confusion ne tient qu'à la vicieuse coutume de noter sur onze lignes au lieu de douze, dont deux seraient intermédiaires et espacées, entre les basses et le dessus. On n'aurait alors qu'une clé, en plaçant celle de SOL en 1re ligne, où elle sera beaucoup mieux qu'en 2e ; car aujourd'hui les modulations sont bien plus élevées qu'autrefois, surtout depuis l'usage des pianos à six octaves. Voici un exemple de cette annotation, où les deux portées de basse et dessus sont les mêmes pour l'œil et la note.

1, 2, 3, 4, 5. . . 6, 7. . . 8, 9, 10, 11, 12.

Clé de FA en 5e, clé de SOL en 8e ligne. Les parties mixtes, ALTO, etc., notées ou sur 3, 4, 5. . . 6, 7 ; ou sur 6, 7. . . 8, 9, 10.

Ici la méthode arrive à l'unité, parce qu'on emploie la gamme douzainale, selon le vœu de la nature. Je m'étonne que nos savants, si ennemis des gammes et séries, n'aient pas envoyé au Soleil un huissier, pour lui signifier qu'il ait à devenir philosophe, et qu'il cesse de nous déployer dans ses rayons une gamme élémentaire de 7 couleurs, les gammes étant réprouvées par les vrais philosophes.

L'instinct du faux éclate dans toutes les habitudes civilisées comme dans la numération DIZAINALE (III, 586, la note). (Je ne dis pas DÉCIMALE, parce qu'on attache à ce mot un sens puissanciel.) La division dizainale est contraire à la nature et à l'économie, puisque douze est le nombre qui, en basse catégorie, contient la plus grande somme de diviseurs communs dans la moindre somme d'unités. Leur instinct pour le faux s'étend aux minuties de nul intérêt ; ils ont choisi pour côté d'honneur la droite, quoique le viscère d'honneur, le cœur, soit à gauche, et que la planète présente la gauche au soleil.

Le génie civilisé, toujours malencontreux en tous genres d'étude, même en mathématiques, où une étourderie l'empêche de résoudre au-delà du

invoquent les lumières, les découvertes et qui, en actions, sont des obscurants éhontés. J'aime à présumer qu'il se trouvera parmi eux quelque juge équitable; j'en ai déjà rencontré un seul dans Paris. Cette faible exception confirme la règle, et j'invite les savants, *pour leur intérêt*, à revenir de cette manie d'obscurantisme, dénoncée récemment par l'un d'entre eux, en ces mots (471) : *L'homme de génie est toujours méconnu quand il devance son siècle dans quelque genre que ce soit;* mais les autres hommes de génie n'ouvraient pas à tous les savants et littérateurs les chances de fortune colossale (471), et les carrières de gloire que leur ouvre ma découverte : avis à eux de faire, pour leur propre intérêt, une exception à la coutume de zoïlisme qui, dans cette conjoncture, serait pour eux un excès de duperie.

V. CANDIDATURE INDIVIDUELLE.

C'est ici un appel à ceux qui veulent, SANS DÉLAI, obtenir la fortune et la gloire. J'ai dit que, pour fonder l'association sur le globe entier par une phalange d'essai, il faut le concours de quatre individus : 1° le fondateur ou chef de compagnie; 2° le négociateur; 3° l'orateur (un homme peut cumuler deux de ces rôles); 4° l'inventeur, pour garantir l'établissement des fautes de mécanisme et de l'esprit philosophique, ou action simple et fausse.

Le négociateur est le premier qui doit opérer; il faut pour ce rôle un homme en rapport avec les grands et les capitalistes, ou bien un homme investi de la confiance générale, comme le docteur Eynard, philanthrope *en actions* et non *en paroles*.

On a vu (116) que le capital doit être de quinze millions; mais il suffira bien du tiers pour commencer à fonder; car dès qu'on aura mis

---

4e degré, devient hésitant et pusillanime lorsqu'un coup de hasard l'entraîne dans la bonne route, dans l'attaque du préjugé : en voici un exemple récent.

Janvier 1829. L'un des journaux de Paris, *la Quotidienne*, a osé soutenir une thèse des plus vraies (qu'elle a pu lire dans mon Traité de 1822), c'est que *toute concurrence illimitée en commerce n'est autre chose qu'un piége*. C'était choisir un thème brillant qui suffirait à confondre notre mécanisme commercial et industriel, notre MONDE A REBOURS ! Le journal qui abordait un si beau sujet a semblé douter de sa force, et craindre le reproche d'hérésie philosophique; il a gâté sa thèse en y insérant des diatribes contre les machines fort innocentes des travers de nos sciences économiques; il a fait comme feu Geoffroy, qui émit un jour une opinion fort juste, savoir : *que le commerce est l'art de vendre six francs ce qui en coûte trois.* (Art de tous les accapareurs qui sont les seuls admirés et titrés d'*habile garçon, bonne tête;* art de tous les marchands de liquides qui, fabriquant du vin avec quelques drogues et de l'eau exempte d'octroi, disent très-véridiquement : *j'ai dans ma cour une pompe qui me rend dix mille francs par an.*) Geoffroy ne sut pas soutenir son opinion; il se laissa battre par ses adversaires, qui ne donnaient pas une raison valable. Ainsi *la Quotidienne* se laissera battre sur la thèse la plus régulière, la plus évidente.

la main à l'œuvre, les actions doubleront de prix ; la fougue s'y mettra, et la compagnie vendra aisément au prix de VINGT MILLIONS sa réserve des deux tiers : ce sera dix millions de bénéfice, indépendamment des autres profits; jusque-là elle trouvera des fonds à 5 %, si elle opère de manière à ne laisser aucun doute sur le succès, aucun soupçon d'esprit philosophique, ou action simple, dans le mécanisme de la phalange d'essai.

Le négociateur devra former d'abord une petite société d'adeptes, comme on en voit tant à Paris. Dans toutes les sociétés existantes, on pourra trouver facilement des prosélytes ; car elles sont toutes en fausse position par la découverte du mécanisme d'attraction industrielle ; citons-en seulement trois:

1° La société de MORALE CHRÉTIENNE OU ABOLITION DE LA TRAITE est convaincue par expérience que son plan est illusoire, que son entremise n'aboutit qu'à redoubler les horreurs de la traite, ajouter celle des blancs à celle des noirs. On vend à la Martinique des femmes de couleur, quoique libres. Il est donc évident que cette société est SIMPLISTE en méthode, qu'elle prend les intentions pour des moyens; et qu'il n'y a plus d'autre voie pour aller au but que la théorie d'attraction industrielle et de quadruple produit, entraînant les maîtres mêmes à proposer l'affranchissement.

2° La société D'ENCOURAGEMENT DE L'INDUSTRIE est de même SIMPLISTE en méthode, n'encourageant que le matériel, que les machines dont les progrès redoublent la misère des prolétaires (Voyez l'Angleterre, 29, 30). Il faut un moyen d'établir EN TOUS PAYS la hausse du salaire ; et l'on a vu que cet effet ne peut naître que de l'attraction industrielle.

3° La société de GÉOGRAPHIE : Elle voit périr misérablement tous les voyageurs, les MUNGO PARCK, les CLAPPERTON, etc., etc. Il faut, pour garantir leur sûreté et les progrès de la science, policer subitement les barbares et sauvages de l'intérieur des continents africain et autres; le moyen ne peut être que le mécanisme d'attraction industrielle : en repoussant cette méthode, la société géographique tomberait, comme celle de morale chrétienne, dans le simplisme, ou illusion de tendre au bien par de stériles discours, sans méthode efficace.

Les autres sociétés seront également convaincues de simplisme, et la société d'essai se peuplera de leurs scissionnaires (car les masses ne se convertissent pas) ; celle d'agriculture en fournira sans doute bon nombre. D'après la théorie publiée, il est évident que le mode actuel, en agriculture, est l'absence de toute économie et de toute raison, absence de moyens et de connaissances : la banlieue de Paris ne sait pas cultiver les pommes de terre.

La réunion à former devra prendre le titre de société de RÉFORME INDUSTRIELLE, tendant à corriger le système morcelé et mensonger

qui règne dans toutes les branches d'industrie. Elle devra se pourvoir d'un journal qui sera bientôt le plus recherché, par la facilité qu'offre la doctrine sociétaire de frapper de ridicule toutes les opérations et opinions tenant au système philosophique, au morcellement domestique et agricole, au trafic mensonger, et à la manie d'irriter les partis politiques sans jamais les concilier.

Le négociateur, dans ses propositions aux personnages compétents, devra faire valoir d'abord l'importance d'une innovation qui, seule, pouvant concilier les intérêts des gouvernements et des peuples, s'établira par tout le globe avec la rapidité de l'éclair ; et le PIS-ALLER, qui, dans le cas de fausseté du calcul de l'attraction, serait de doubler, dès la première année, capital et revenu ; CAPITAL, par le tribut des curieux payants qu'amènerait le spectacle du concert des passions avec l'industrie; et REVENU, par les bénéfices matériels du régime des Séries, tout-à-fait inconnu en Civilisation. En supposant donc le calcul faux, sous le rapport des effets d'attraction, il resterait juste quant au mécanisme sériaire, et il élèverait le produit de la France de six milliards à douze. BEAU PIS-ALLER !

Quels que soient les hommes et les classes à qui s'adressera le négociateur, il pourra toucher au côté faible de chacun : parlant à un prince, il lui représente l'éclat de la récompense, devenir empereur des empereurs, César ou Auguste (231 et 326) ; à un ministre, il présente la perspective d'obtenir sous 2 ans un empire ou un césarat héréditaire ; à un financier, l'honneur d'éteindre subitement toutes les dettes des nations et de gagner une fortune proportionnée au service ; à un banquier, tant de bénéfices, que j'emploierais une page à en donner la liste ; à un philanthrope voulant extirper l'indigence, on dépeint l'honneur de bannir à jamais ce fléau du globe entier, de l'anéantir dès la première année, ainsi que l'esclavage et tant d'autres écueils du pauvre génie philosophique ; à un prélat, l'honneur d'anéantir sans retour l'athéisme et le matérialisme ; à un ambitieux qui convoite un ministère, le charme de voir sous quelques mois tous les monarques et les ministres l'accabler de décorations et de récompenses ; à un philosophe, l'honneur de former école en un mois, entraîner tout, et prouver que cette philosophie moderne qui se dit ÉCLECTIQUE n'est que SIMPLISTE, n'observant que les effets, que la superficie en mouvement social, sans étudier *les causes*, analysant les idées, au lieu d'analyser l'attraction moteur de l'homme; étudiant l'attraction en mode simple, en matériel, au lieu de l'étudier en matériel et en passionnel.

Le négociateur aura quelques sophismes à réfuter ; tels sont les trois suivants, très-familiers aux Français :

1° *L'exception prise pour règle*, c'est l'usage de tout ergoteur : l'exception confirme la règle, et n'établit pas une règle.

2° *L'insuffisance des ressources connues :* On doit spéculer ici sur les

ressources que fournit la Série passionnée, moyen très-inconnu, et non sur les faibles ressorts de civilisation.

3° *Le défaut de fonds :* Ils abondent quand on propose un placement sans hypothèque, tel que l'emprunt d'Espagne. Plus la chance est dangereuse, mieux les Parisiens y topent, même à des folies de 100 millions, comme la rue Impériale du Louvre à la Bastille, même à des folies de 3 et 400 millions, pour la gloriole d'amener les grands vaisseaux à Paris, quand il suffirait de les amener à Rouen, de canaliser la barre de Quillebœuf, et couper quelques isthmes. En affaires particulières, ils sont de même aventureux pour des entreprises sans gloire ou sans bénéfice majeur. (Voyez, page 12, les brasseries et la société commanditaire.) En duperies individuelles, on a vu récemment un pair colloqué pour 3 millions dans une affaire d'agiotage d'où il ne retirera peut-être pas le dixième. Ce ne sont donc pas les fonds qui manquent, mais le discernement en emplois : on n'incline que pour ce qui est dangereux.

Par indication du genre de candidats à rechercher, je vais citer quelques défunts. En Angleterre, lord Byron eût convenu pour orateur; il méprisait la civilisation. Quant au fondateur, le feu duc de Bedford, par sa fortune et ses inclinations vraiment libérales, eût été le mieux disposé. En France, le feu duc de la Rochefoucault pour fondateur, et le général Foy pour orateur, auraient entraîné la confiance, et décidé d'emblée la souscription.

Il faut de ces hommes qui ont l'estime de tous les partis ; j'en pourrais citer bon nombre parmi les vivants : comme orateur, M. de Chateaubriand, par ses précédents, est l'apôtre naturel de la théorie sociétaire qui foudroie l'athéisme et qui, en mécanique sociale, établit la suprématie de Dieu et l'incompétence de la raison humaine. S'il épousait cette noble thèse, il serait assuré du même succès qu'obtint saint Augustin contre les faux dieux. Elle conviendrait de même à ceux qui se disent philosophes ÉCLECTIQUES; s'ils veulent *choisir et assembler* les bons ressorts, ils doivent, *en attraction*, assembler le passionnel avec le matériel; et *en industrie*, combiner l'économie sociétaire avec la mécanique matérielle, seule branche cultivée par nos industrialistes.

On voit des Anglais DÉPENSER en frais d'élection 600,000 fr. En faisant l'AVANCE de 600,000 fr. sur hypothèque, un d'eux formerait la compagnie, fonderait la phalange d'essai, et obtiendrait le sceptre omniarchal et héréditaire du globe; poste un peu supérieur à celui de député. Je désigne entre autres sir F. Burdett.

Un moyen décisif serait de persuader un prince de haute influence; pour peu qu'il prît la première action, les autres seraient placées le lendemain (On n'en devra livrer que le tiers). Parmi les monarques, l'opinion désigne le roi de Bavière. Je nommerais aussi les princes français, si quelqu'un pouvait leur faire savoir que la théorie du mécanisme sociétaire garantit la chute des systèmes philosophiques et des esprits

de parti. Tous les monarques ont le même intérêt à cette métamorphose, depuis le plus grand, celui de Russie, pour peupler et tempérer ses vastes états, jusqu'au plus petit, celui de Saxe, pour recouvrer plus qu'il n'a perdu, obtenir le sceptre omniarchal.

Les plus opulents, comme celui de France, manquent du nécessaire en impôt : la belle France, avec 1,300 millions d'impôt, dont 1,000 *intra* et 300 *extra*-budget, n'a pas de quoi payer les militaires; car on demande à ceux en activité un abandon partiel de solde pour soutenir les retraites bien diminuées par les décès. Quant aux soldats, ils n'ont pas de feu dans leurs casernes pendant les plus grands froids; on ne leur donne qu'un peu de charbon pour cuire la soupe, et passé ce temps, la chambrée est sans feu, ce qui cause beaucoup de maladies et de morts. S'ils se plaignent, on les met en prison, ou bien, en Angleterre, on les accable de coups. Sir R. Fergusson a présenté en vain au parlement un tableau effrayant des tortures qu'on fait éprouver au soldat. Voilà le fruit des garanties du système représentatif; il fait le bien du peuple en paroles, et le mal en réalité. En dépit de nos illusions de garantie, le mal fait dix pas en avant quand le bien en fait un.

Combien les souverains si gênés auraient-ils besoin du régime sociétaire qui leur garantit le doublement de l'impôt effectif ! Les partis politiques sont encore plus intéressés à un changement. Les libéraux sont sur un baril de poudre, menacés, comme les petits enfants, d'un ogre qui arrivera de Londres ou de Capharnaüm pour les dévorer. Tout régime contre lequel on peut machiner impunément sera tôt ou tard anéanti : un ordre si précaire est indigne de confiance; il faut un régime fondé sur l'intérêt et l'adhésion passionnée des Cours; tout autre finira comme la charte de Portugal, ou comme les stupides Cortès qui, au lieu d'armées, n'opposaient à leurs ennemis que les discours d'Arguelles.

Le libéralisme travaille, dit-il, pour le peuple, et il aboutit à maintenir l'impôt des droits réunis, qui fait peser sur la classe pauvre tout le fardeau fiscal et tout le préjudice d'altération des comestibles et liquides. Plus on perfectionne le libéralisme, plus on voit s'accroître le gaspillage. La France dépense à l'entretien de 200,000 soldats le double de ce que coûte à la Prusse l'entretien de 500,000. Si les libéraux ignorent ce désordre, à quoi sert leur surveillance; et s'ils ne peuvent pas y remédier, à quoi sert leur faconde, leur pléthore de bel esprit dénué de génie inventif, ne sachant pas même inventer la 4e phase de civilisation ? (Chapitre XLIX.)

Aux jours de leur influence, ils n'ont su pourvoir à aucun des besoins de la France, tels que division régulière et équitable du territoire, en remplacement des circonscriptions ridicules et gênantes qu'ont établies les Constituants; reboisement des pentes et landes, par engagement solidaire des communes environnantes; code d'architecture pourvoyant à la salubrité, à l'embellissement et aux garanties réciproques. Ils ne

savent qu'irriter les maîtres, et faire peser leur colère sur quelques villes non protégées, dont le précédent ministère a détruit les fabriques et les établissements. Bref, c'est un parti perdu par sa manie d'employer des philippiques là où il faudrait des inventions. En outre, ils sont en mauvaise veine, échouant partout malgré quelques lueurs de retour ; ils conduisent la France au sort de la Péninsule, faute de savoir inventer les moyens de rallier l'intérêt du peuple à celui de la cour. (Chap. XLIX et L.) D'ailleurs la tactique a passé du côté de leurs rivaux, qui sont bien plus intelligents en fabrique de conspirations, en tocsin d'alarme, en diffamations, etc. Ce n'est pas avec de la justice, ni de la raison qu'on triomphe en civilisation : Canning le disait au parlement anglais.

Cette situation critique des libéraux devrait en convertir quelques-uns, les convaincre de la nécessité de sortir de l'abîme civilisé, de fonder une des phases du tableau (468).

Quant au parti opposé, il est comme ses rivaux assis au volcan. J'ai prouvé que son système d'obscurantisme et de rétrogradation ne le conduirait pas où il pense; diverses causes et surtout la complication financière tendent à replonger l'Europe dans les révolutions, si on ne se hâte pas d'avancer en échelle. La vile politique anglaise attiserait tous ces ferments de trouble, pour favoriser la vente de ses calicots, en replongeant le continent dans la demi-barbarie de la Péninsule. Elle aurait pu, par emploi du monopole composé (442), ou système des libertés fédérales et de la réduction d'impôt, faire la conquête du globe presque sans combat. Les modernes ont manqué cette invention, en choisissant pour guides l'athéisme et le trafic, au lieu de choisir Dieu et l'honneur; de spéculer sur la recherche du code divin et la répression de la fourberie mercantile. Combien l'un et l'autre parti, libéraux et absolutistes, avaient besoin qu'une découverte leur offrît le moyen d'échapper à eux-mêmes, à leur propre impéritie ; qu'ils sont bien dignes tous deux du titre que leur donne l'Évangile, *aveugles qui conduisent des aveugles !*

Ramenons-les en peu de mots dans la droite voie ; que cherchent-ils l'un et l'autre ? Des richesses, du pouvoir, des dignités. J'ai démontré qu'ils seront pleinement satisfaits dans le régime d'attraction industrielle.

Mais on redoute les illusions, parce que le siècle a été mystifié depuis 20 ans par Robert Owen sur l'association : c'est la faute du siècle. Il a mérité sa duperie en n'imposant aucune condition; en se déclarant pour l'homme et non pour la chose, comme l'a fait la société coopérative de Londres : la voilà plaisamment désappointée, maintenant que son patron est convaincu d'ignorance en association, et que ses vingt établissements n'ont pu séduire aucune horde sauvage, aucune province de civilisés !

En terminant, rappelons aux savants, artistes, littérateurs, institu-

teurs, que c'est ici un coup de haute fortune pour chacun d'entre eux. Le ressort nommé Séries passionnées créera DU PREMIER JET, EN 2 MOIS D'EXERCICE, le mécanisme sociétaire que les owénistes n'ont pas su créer en vingt années de tâtonnements : ils nous ont payés en fausse monnaie philanthropique.

Cette duperie n'est pas un motif de se rebuter, mais de mieux s'orienter : toute science n'a-t-elle pas été dans ses débuts en proie à la charlatanerie ? Enfin l'on tient en association la théorie régulière diamétralement opposée aux utopies et jongleries philanthropiques des owénistes. Il s'agit de réparer au plus vite le tort d'une folle confiance ; et puisqu'on a facilité aux charlatans sociétaires la fondation de VINGT établissements en méthode fausse et répugnante, qu'on en essaie au moins UN en méthode attrayante ou Séries passionnées : l'on en obtiendra aussitôt tous les bienfaits annoncés au frontispice et dans le cours de cet ouvrage.

FIN.

117678

SoS
F7754

Author Fourier, François Marie Charles

Title Oeuvres complètes. Vol.5-6:- Théorie de l'unité, vol.5. etc. etc.

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET